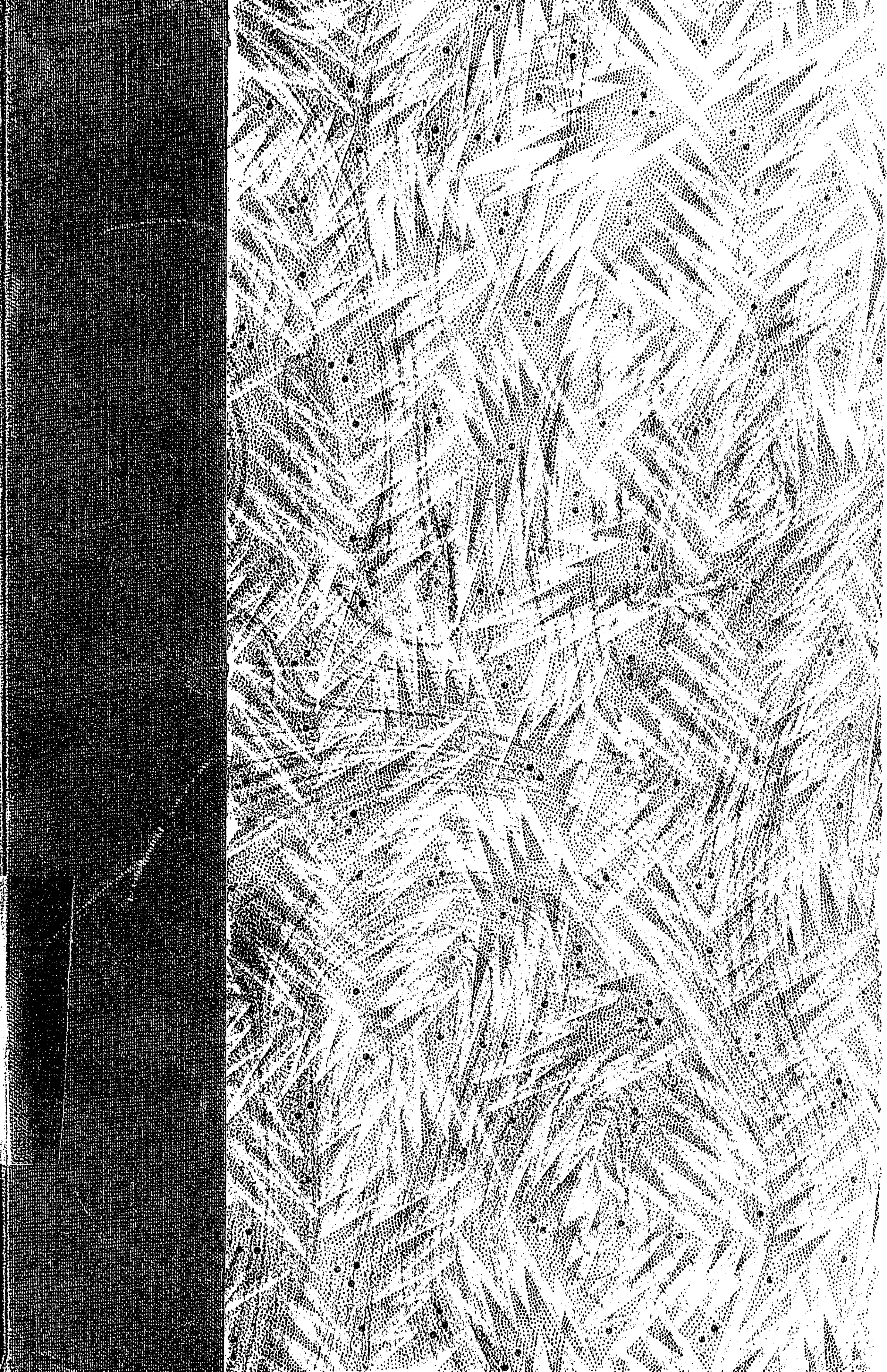



Cres Cat Sci entia
Vita Exco latur

LOUIS PO

SAINT
ET LA
DE SO

PARIS. LIBR

IS PONNELLE & LOUIS BORDET

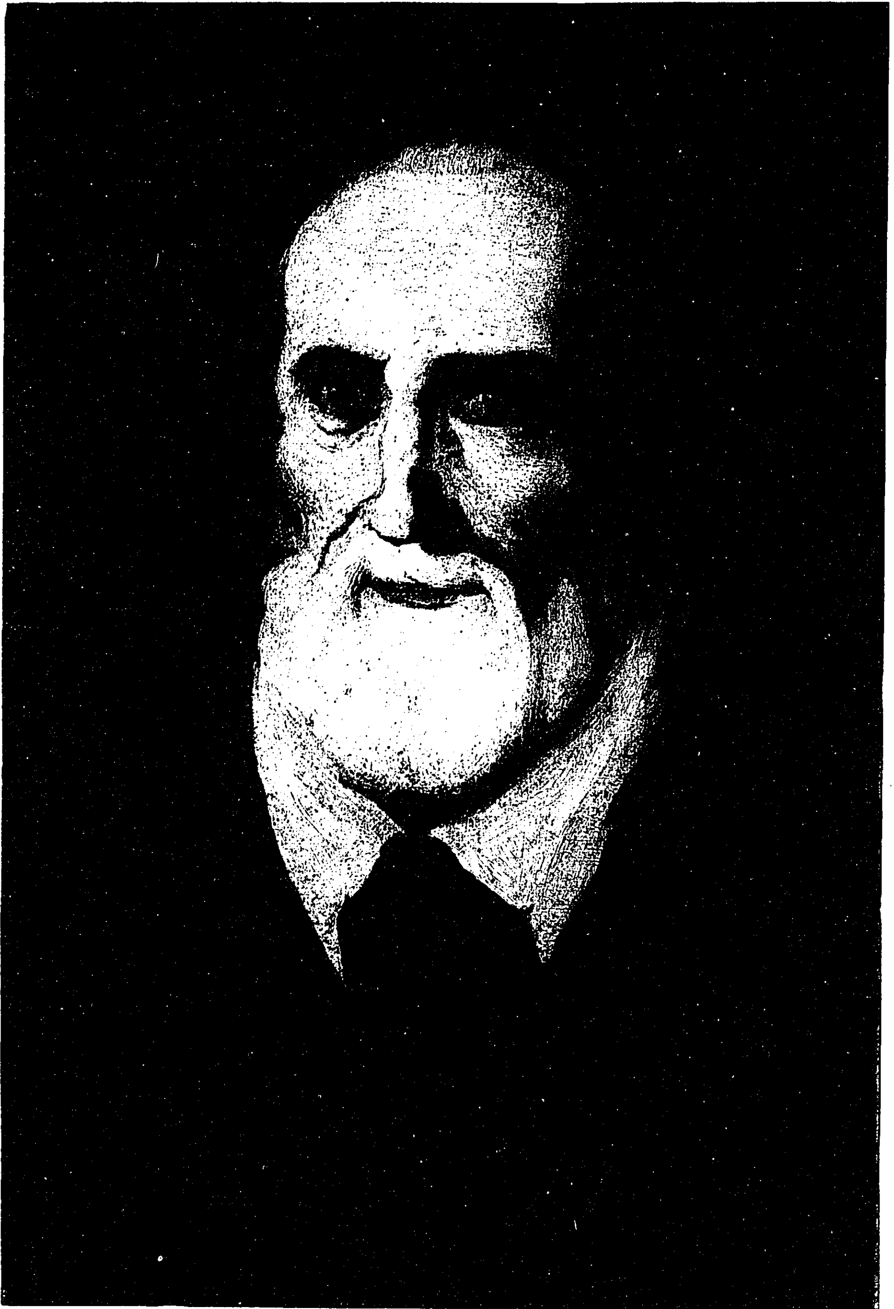
AINT PHILIPPE NÉRI
T LA SOCIÉTÉ ROMAINE
E SON TEMPS (1515-1595)

LETTRE-PRÉFACE
DE SA GRANDEUR
M[GR] BAUDRILLART,
ARCHEVÊQUE DE
MÉLITÈNE, DE L'A-
CADÉMIE FRAN-
ÇAISE

S. LIBRAIRIE BLOUD & GAY. 1929 (III[e])

SAINT PHILIPPE NÉRI

ET LA SOCIÉTÉ ROMAINE DE SON TEMPS (1515-1595)



PHOTOTYPIE L. BAUER, DIJON

Portrait de Saint Philippe NERI

par Pomarancio

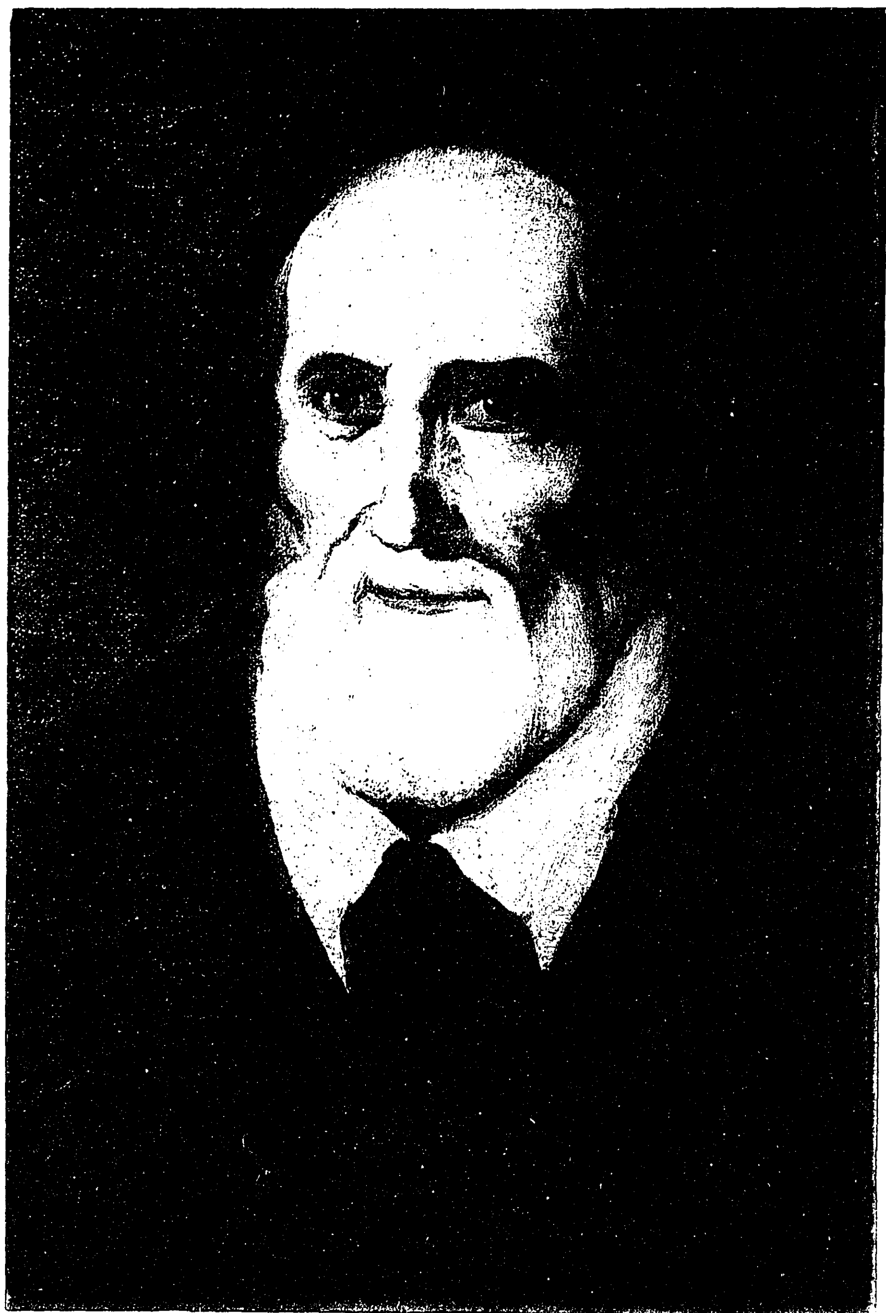
(Pinacothèque des Pères Girolamini, à Naples)

LOUIS PONNELLE & LOUIS BORDET

SAINT PHILIPPE NÉRI
ET LA SOCIÉTÉ ROMAINE DE SON TEMPS (1515-1595)

LETTRE-PRÉFACE
DE SA GRANDEUR
Mgr BAUDRILLART,
ARCHEVÊQUE DE
MÉLITÈNE, DE L'A-
CADÉMIE FRAN-
ÇAISE

PARIS. LIBRAIRIE BLOUD & GAY. 1929 (IIIe)



Portrait de Saint Philippe NERI

par [illegible]

LOUIS PONNELLE & LOUIS BORDET

SAINT PHILIPPE NÉRI

ET LA SOCIÉTÉ ROMAINE DE SON TEMPS (1515-1595)

LETTRE-PRÉFACE DE SA GRANDEUR Mgr BAUDRILLART, ARCHEVÊQUE DE MÉLITÈNE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS. LIBRAIRIE BLOUD & GAY. 1929 (IIIe)

NIHIL OBSTAT :
Parisiis, die 28ª Julii 1927,
Urb. ROUZIÈS,
pr. or.

IMPRIMATUR :
Parisiis, die 29ª Julii 1927,
† ALFREDUS,
ep. Himer.
v. g. Paris.

Il a été tiré de la 3e édition de cet ouvrage dix exemplaires hors commerce sur papier phototype.

AMICO · SICUT · FRATRI

HOC · SUUMMET · OPUS

ABSOLUTUM

Lettre de Sa Grandeur Mgr Baudrillart à l'Abbé Louis Bordet

Mon cher Ami,

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de me demander quelques pages de préface pour votre vie de saint Philippe Néri, que de souvenirs se sont levés dans mon esprit !

Le vôtre d'abord et celui de ce charmant et héroïque ami qui devait être l'unique auteur de cette biographie, l'abbé Louis Ponnelle.

Tous deux, vous étiez dans la fleur de votre jeunesse ecclésiastique, embaumée des parfums de Rome, où vous veniez de passer de délicieuses années. L'Italie était pour vous deux la terre enchanteresse, où tout se réunit pour éveiller et remplir une âme ouverte aux belles choses, la nature, l'art, la religion. De l'Italie, vous aviez tout compris et vous aviez tout aimé. Je ne sais quel souffle de la Renaissance se mêlait à votre façon même de concevoir et de goûter la vie spirituelle.

Et vous arriviez dans notre modeste maison d'études de l'Oratoire de France, en ce temps sévère où les mesures prises contre les congrégations religieuses nous avaient obligés à la transformer en une sorte d'hôtellerie, déclarée comme telle à la Préfecture de police. Les hôtes pourtant, ecclésiastiques et laïques, étaient triés sur le volet. Les chambres n'étaient ni grandes, ni belles. Mais les clercs qui les habitaient, jeunes et vieux, avaient une égale passion des choses de l'esprit ; tous aimaient Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise et, dans un parfait désintéressement, ne songeaient qu'à les servir du mieux qu'ils pourraient.

*L'Oratoire de France, ai-je dit, donc l'Oratoire avec les traditions, atténuées sans doute; les traditions pourtant de l'Oratoire du XVII*e *siècle; parmi celles-ci, une manière grave et austère d'entendre la vie surnaturelle, voire une défiance toujours en éveil à*

l'égard de la nature. Vous vous incliniez avec courtoisie devant les Bérulle, les Condren, les Bourgoing, les Senault, les Sainte-Marthe, les La Tour, mais il était facile de deviner que par delà les pères du vieil Oratoire de France, votre sympathie se tournait plus spontanée, plus cordiale, vers le grand-père italien : plus que le cardinal de Bérulle, saint Philippe était votre homme. Nous ne pouvions vous en vouloir de cette préférence.

Le jour vint où il vous fallut laisser la libre, l'indépendante, la séduisante vie d'études, charme de la jeunesse, fond sérieux sur lequel s'appuiera tout le reste de l'existence. Mgr Dadolle, devenu évêque de Dijon, vous rappelait dans son diocèse, auquel vous apparteniez, et vous témoignait du premier coup sa confiance et son amitié.

Mais même dans les postes d'action où vous deviez accomplir votre tâche quotidienne, ni l'amour des lettres, ni la fidélité à la chère Italie ne vous abandonneraient. Tandis que la philosophie vous prenait, votre ami Lou Ponnelle se laissait décidément conquérir par cette originale et pittoresque figure de saint Philippe Néri, l'apôtre aimé de Rome. Il lisait, il cherchait, il voyageait, pour découvrir tout ce qui, à Florence, à Rome ou à Naples, rappelle le fondateur de l'Oratoire. Plus il dénichait d'originalités, plus il était content; sa verve se donnait libre cours, respectueuse cependant et pieuse, mais à la manière libre et large de l'Italien et du Romain.

De son héros et du livre qu'il lui consacrait, l'abbé Ponnelle semblait amoureux. Un autre amour lui demanda le suprême sacrifice. La France, brutalement envahie, connaît un danger mortel. Soldat de par la loi, le bon prêtre devint bon officier et ne songea plus qu'à défendre sa mère. Il fut frappé mortellement.

Vous surviviez, vous le frère et l'héritier de sa pensée. Dès que vos lourdes occupations vous le permirent, vous reprîtes les feuilles interrompues de la grande œuvre historique. Avec la même méthode, le même scrupule, plus minutieux, plus attentif encore, le même esprit, le même amour, vous avez continué les recherches, comblé les lacunes, remis au point ce qui avait besoin de l'être, enfin traité de votre propre cru toutes les parties de la vie de saint Philippe que Louis Ponnelle n'avait pas même eu le temps d'aborder.

Ainsi est née et s'est développée l'œuvre magistrale que vous présentez aujourd'hui au public.

* * *

Est-ce simplement pour le plaisir de me souvenir, plaisir excusable et naturel à mon âge, que j'ai évoqué votre propre jeunesse, votre formation romaine, l'atmosphère très italienne où votre âme respirait si librement ?

Eh bien, non! Il le fallait pour que les lecteurs français auxquels je m'adresse comprissent bien la valeur de votre témoignage historique sur saint Philippe et vous fissent, en même temps qu'à votre personnage, tel que vous le peignez, une absolue confiance.

*Pour saisir le caractère de la sainteté de Philippe Néri, j'oserai dire pour n'être pas surpris, choqué même de quelques-unes de ses manifestations, il convient de s'abstraire d'une certaine conception, traditionnelle en France au moins depuis le XVII*e *siècle, des signes extérieurs de la sainteté, signes extérieurs révélateurs après tout d'un certain état d'âme. Le Français, qui passe souvent au dehors pour n'être pas sérieux, l'est extrêmement quand il s'agit de religion. Si le Jansénisme a exercé sur lui une emprise si étendue, ce fut, pour une large part, en raison de son allure austère, et cette allure austère, le Français l'attribue naturellement aux saints, même quand, par la doctrine, il répugne au Jansénisme. Un geste naturel et spontané, une apparence de fantaisie, une plaisanterie un peu forte lui semblent aisément un manque d'empire sur soi-même, de recueillement en Dieu, d'esprit surnaturel, donc une fâcheuse faiblesse. D'où le type qu'il s'est formé du saint prêtre. Un saint prêtre ne devrait-il pas régler tous ses gestes d'après les* Examens particuliers *de M. Tronson, lesquels, comme chacun sait, ont prévu tous les cas où le prêtre peut se trouver? Or, de cet idéal, en fin de compte idéal fort élevé de dignité sacerdotale, il faut avouer que saint Philippe est très éloigné. Certains de ses actes nous donnent le frisson.*

Que voulez-vous? L'Italie n'est pas la France et il faut en prendre son parti. Ce qui fait le charme de l'Italien, — regardez agir et parler l'homme ou la femme du peuple, — c'est précisément le

contact qu'il garde avec la nature. Il rit quand il y a lieu de rire, il pleure quand il y a lieu de pleurer, et lui, si habile et si fin politique, parfois si expert dans l'art de dissimuler sa pensée, ne se croira pas, dans l'ordinaire de la vie, obligé de se guinder à des apparences contraires à ce qu'il sent au fond : rien du cant *ou du flegme britannique, ni de l'impassibilité affectée de l'homme du monde de notre pays. Saint Philippe est Italien autant qu'il est possible de l'être. Saint François d'Assise aussi, encore qu'il aimât tant la France et se servît volontiers de notre langue pour exhaler les plus tendres sentiments de son âme mystique. J'aimerais à comparer les deux saints, non seulement dans leurs élans d'amour divin, mais dans les façons étranges dont leurs contemporains s'édifièrent et qui eussent scandalisé des Français ou des Anglais. Que n'osent pas prescrire à tels de leurs compagnons, pour les exercer à l'humilité et pour capter l'attention des auditeurs, ou des spectateurs, et saint François et saint Philippe? Que ne se permettent-ils pas à eux-mêmes, les droits de la morale sauvegardés? Les pages qui suivent en contiendront d'étonnants exemples.*

La religion, la piété elle-même, choses universelles entre toutes, auraient-elles donc une patrie, un je ne sais quoi de national ? Existerait-il une manière française, une manière espagnole, une manière italienne, une manière anglaise, une manière allemande d'aimer Dieu et de le servir?

S'il s'agit du fond, assurément non. L'ordre surnaturel est le même pour tous les hommes, pour tous les temps, pour toutes les civilisations. C'est le même Dieu, le même Christ qu'il s'agit d'atteindre et, quelles que soient notre race et notre culture, Dieu et le Christ, tous nous les atteignons par la même foi, la même espérance, la même charité, les mêmes vertus morales. Mais l'infrastructure naturelle, à laquelle s'ajoute la superstructure surnaturelle, n'est pas absolument identique chez tous les humains, encore que tout homme soit un homme doué de raison et de sentiment et que la raison soit toujours la raison. Les peuples, c'est une vérité banale, ont chacun leur tempérament intellectuel et moral. Les différences qui, à ce point de vue, existent entre eux, et qui ne sont pas des différences essentielles mais simplement accidentelles,

non seulement expliquent mais postulent des manifestations extérieures différentes d'un même sentiment religieux et par conséquent différentes formes de piété. Voilà pourquoi, sans nul blasphème, il est permis de parler de piété française, de piété italienne, espagnole ou autre; à plus forte raison sera-t-on fondé à faire état d'une piété chinoise, d'une piété japonaise, d'une piété hindoue, quand le christianisme aura conquis assez d'âmes en ces exotiques contrées pour n'y plus apparaître comme une religion d'exception et d'importation, à notes européennes.

Le bouquet de fleurs mystiques que l'humanité présente à Dieu est et sera de plus en plus varié.

La piété de saint Philippe est éminemment italienne par le feu, la spontanéité, la tendresse, l'imagination qui concrétise le divin.

Ai-je assez prouvé que, pour acquérir et pour communiquer l'intelligence de ce caractère italien de saint Philippe Néri, il était indispensable de comprendre d'abord et de sentir l'Italie elle-même? Cher abbé Bordet, ce privilège, vous le possédez autant que qui que ce soit.

* * *

Comprendre et sentir, c'est beaucoup. Est-ce assez quand il s'agit des siècles passés, d'histoire par conséquent ? Non, il faut encore savoir.

Certes il y a une *Italie comme il y a* une *France, en ce sens qu'en l'une et en l'autre se retrouvent à travers les âges des traits communs à toutes les époques de leur existence, grâce auxquels on reconnaît l'identité de leur personnalité morale. Mais, en un autre sens, il n'y a pas qu'une France et il n'y a pas qu'une Italie.*

Jamais peuple civilisé a-t-il atteint richesse et complexité égales à celles de l'Italie de la Renaissance? Quel creuset où bouillonnent les idées les plus diverses! Quelle fécondité génératrice d'hommes puissants en œuvres? Quels abîmes d'immoralité! Quels sublimes sommets de vertu! Quels païens et quels chrétiens! Rome même, aux différents stades du XVIe siècle, et jusque dans chacun de ces stades, présente les aspects les plus opposés, les contradictions les plus saisissantes. Types de criminels et types de saints! Types

de sceptiques blasés et types de fanatiques agités! Types de bons vivants épris de tout ce qui peut séduire et charmer la nature humaine! Types de réformateurs et d'ascètes avides de perfection chrétienne et de vie évangélique!

Et sans doute, depuis longtemps, érudits et penseurs la creusent et la recreusent, cette Italie de la Renaissance. Que de brillantes étincelles ont jailli du rocher continuellement frappé par la pioche des chercheurs! Rien que pour se rendre maître de cette littérature innombrable, quel labeur! Pour y ajouter quelque élément nouveau, à quelles profondeurs d'archives ne faut-il pas descendre?

Devant ce double travail, vous n'avez pas reculé, cher ami. Non seulement votre texte, où chaque mot est pesé, mais les notes nombreuses et savantes dont vous l'accompagnez le montrent avec évidence. De quoi vous devez être loué par tous ceux qui veulent acquérir une science vraie, alors même que certains lecteurs plus superficiels se laisseraient, çà et là, effrayer par tant de noms d'eux si peu connus et de discussions trop minutieuses à leur gré.

Vais-je donc donner à entendre que, ces lecteurs, vous les laissez sans le fil conducteur dont ils auraient besoin, vous abandonnant vous-même au plaisir de décrire toute figure qui vous séduit, d'élucider tout problème qui se pose au cours du récit? Je serais bien injuste.

Maître de votre sujet, vous savez où vous allez vous-même, où vous conduisez les autres.

Une idée principale domine toute votre œuvre, et il n'en saurait être autrement. Comment le christianisme, comment l'Eglise catholique sortiront-ils vivants, réformés, purifiés, d'une telle crise et d'un tel chaos? Comment élimineront-ils tant d'éléments de décadence et de scandale? Comment triompheront-ils d'un monde d'ennemis coalisés? Spectacle émouvant que celui des efforts tentés durant tout un siècle! Spectacle déconcertant que celui des faiblesses qui paralysent tant d'efforts!

Pour ces faiblesses, cher ami, vous êtes sévère, quelquefois âprement sévère; et cependant, par un contraste qui surprendrait si l'on ne sentait pas toujours vibrer en vous l'âme d'un fils de la Renaissance, vous n'êtes pas moins sévère pour ceux qui sont sévères. Il semble que la répression vous inspire une instinctive

horreur et la physionomie des papes qui y ont recours ne vous sourit guère, pas plus qu'elle n'était souriante. Ces papes, à vrai dire, ont quelque peu malmené votre héros, l'inoffensif saint Philippe, dont vous êtes bien excusable de prendre le parti. Reste qu'il faut choisir; vouloir la réforme, et vous la voulez, c'est, en certains cas, accepter la répression. Sans un saint Pie V et, de nos jours, sans un Pie X, le mal intérieur de l'Eglise eût-il été enrayé? Sachons comprendre et admirer ce que notre grand pontife Pie XI a récemment appelé le martyre de ceux qui commandent.

Saint Philippe n'était point pape; il n'appartenait pas à la race de ceux qui commandent, mais à la race de ceux qui attirent, même quand il lui advint d'être, contre son gré, réduit à commander; et c'est pourquoi vous l'aimez tant. La Providence lui avait départi une puissance de séduction presque infinie. C'est ainsi qu'il gagnera les âmes et même en si grand nombre qu'on peut le placer au premier rang parmi les artisans de la Réforme catholique.

Mettre en lumière cette exquise figure, tel est le but principal de votre livre et jamais, en dépit d'apparentes digressions, vous ne le perdez de vue. Dès votre troisième chapitre, L'Apôtre de Rome, *vous nous l'avez présentée d'ensemble, de telle sorte qu'elle va dominer l'histoire entière du saint et nous donner la clef de sa prodigieuse action. Ce chapitre, c'est vraiment tout l'ouvrage en substance; vous avez apporté à l'écrire toute votre conscience de prêtre, d'historien et d'artiste. C'était le plus délicat, puisque, de l'accumulation même des traits originaux, pouvait surgir l'image un peu déconcertante que, tout à l'heure, je paraissais prévoir et redouter. Rapprocher en quelques pages des actes et des gestes répartis sur toute une existence, n'est-ce pas risquer d'en grossir l'effet? Grâce à votre tact, vous avez évité l'écueil.*

De même, en ce chapitre destiné à projeter la lumière sur tous les autres, vous devez aborder les faits extraordinaires et tenus pour miraculeux qui tant contribuèrent à l'ascendant et à la popularité de notre saint. Ici s'est exercée votre sagacité de philosophe et de théologien : vous vous êtes efforcé de discerner ceux de ces faits dont une explication purement rationnelle suffit à rendre compte de ceux qui très certainement sont d'ordre surnaturel. La limite

est souvent difficile à tracer. Sans aller jusqu'à une excessive défiance, vous vous montrez prudent, très prudent.

Certes, il est dans la physionomie de saint Philippe des traits essentiels et perdurables qui la font reconnaître dans tous les temps et toutes les circonstances d'une vie très longue et lui donnent sa marque originale.

Ce ne serait pas assez cependant de nous la décrire une fois pour toutes : qui que nous soyons, nous changeons avec l'âge, avec les événements qui pour nous sont des maîtres, surtout si nous sommes animés d'un souci constant de perfection croissante.

Pour tracer le portrait de votre héros, vous procéderez donc par touches successives, après l'avoir largement dessiné. Nous le verrons arrivant de Florence, sa patrie, animé d'un seul désir, servir Dieu, suivant l'instinct sacré qui le pousse, ne sachant nullement, cherchant à peine à savoir ce que Dieu demandera de lui. Nous le verrons ensuite solitaire et méditatif, pèlerin errant des sept églises et des catacombes, apôtre improvisé de la place publique, à peine distinct de tant d'autres qui librement, et parfois sans règle sûre ni garantie, prêchent et veulent la réforme des mœurs, le retour à la vie chrétienne; tel Ignace de Loyola lui-même, lorsqu'au début de sa sainte carrière, il offrait ses Exercices *aux compagnons de bonne volonté qui se rencontraient sur sa route, au risque de se faire confondre avec les* Illuminés. *Et puis la vie qui commence à se canaliser, le sacerdoce imposé comme un devoir à une humilité qui se dérobe, la vie commune et cependant indépendante à San Girolamo, à Saint-Jean des Florentins; le lent acheminement, d'abord presque inconscient, vers une compagnie nouvelle formée de fils spirituels personnellement attachés au père de leur âme; l'Oratoire enfin, tel qu'il se présentera à l'Italie et s'offrira à l'imitation plus ou moins fidèle des autres nations catholiques.*

En chacun de ces états, des qualités propres à en tirer le meilleur parti pour soi-même et pour autrui; quelques lacunes cependant, quelques insuffisances, quelques bizarreries, traces indélébiles d'un naturel ainsi sorti des mains de Dieu. Et, à travers tout, l'incessant progrès des vertus qui font le saint universel, mais qui porteront quand même la marque de l'originalité de Philippe Néri : une humilité qui se traduit par des invocations enfantines

et sublimes, que vous avez recueillies si heureusement, cher ami, à la fin de votre livre, cris spontanés de l'âme qui, à mesure qu'elle avance, se connaît mieux et connaît mieux son Dieu; unique recours de ceux qui, voyant approcher le terme, constatent avec angoisse le peu de bien qu'ils ont accompli, les risques qu'ils ont courus, le danger subsistant de faiblir avant l'heure suprême, où il s'agira de toucher, quel qu'il soit, le prix de la vie. Charité à l'égard du prochain, dont la forme est chez Philippe une bonté expansive, une tendresse, une chaleur de cœur, qui se traduisent par l'émotion la plus visible et souvent par de saintes caresses, quelquefois par une sorte d'emportement de tout l'être hors de soi, quand il s'agit de disputer un être aimé au mal, à la mort physique, à la mort de l'âme par le péché. Amour de Dieu surtout, si véhément que le corps même du saint en est affecté, non pas seulement par des transports passagers, mais jusqu'à la modification permanente de son cœur de chair et de l'enveloppe qui l'enferme; afflux mystique, dont Philippe redoute et cherche à prévenir les manifestations, même par des moyens étranges et par des distractions volontaires qui surprennent. Et toujours ce cri, non moins sublime que celui de son humilité : « Je ne t'ai jamais aimé et je voudrais bien t'aimer, mon Jésus!... Je voudrais t'aimer et je ne trouve pas le chemin! »

S'il ne l'a pas trouvé, qui de nous le trouvera?

Mais il l'a trouvé et ceux qui l'entourent n'en doutent pas.

Lisez le récit de ses dernières années, lorsqu'enfin il s'est retiré à la Vallicella au milieu des siens, si vénéré, si tendrement aimé, distrait et veillé par les jeunes qui toujours vont à lui, écouté et suivi même par ceux qui d'abord résistent à ses avis, ou ne peuvent se faire aux étrangetés, dont jusqu'à la fin il ne saura, ou ne voudra se départir. Mais tous ceux qui vivent à l'Oratoire, ou seulement le fréquentent, ont l'intime conviction qu'ils ont affaire à un saint, à un très grand saint, conviction que partage tout le peuple romain, dont Philippe est, en quelque sorte, l'idole.

Vingt ans après sa mort, en 1615, *Philippe était béatifié; « sept ans plus tard, le* 12 *mars* 1622, *en même temps que ses illustres contemporains, les Espagnols Ignace de Loyola, François-Xavier, Thérèse de Jésus, était déclaré saint et proposé au culte de l'Eglise*

universelle le Florentin, disons plus justement, le Romain Philippe Néri. »

Par ces mots, cher Monsieur l'abbé, s'achève votre beau livre.

* * *

Le Romain, dites-vous, et vous avez raison, saint Philippe fut Romain, son œuvre fut romaine, presque exclusivement romaine, bien qu'elle ait par la suite grandement débordé son cadre. C'est pour Rome et les Romains que notre saint a vécu et travaillé.

*Déjà, je l'ai indiqué, sans Rome et la Rome du XVI*e *siècle, il nous demeurerait incompréhensible.*

Dans les premières années de son apostolat, que fait-il ? Comme la plupart des Romains en ce temps, il vit surtout dehors, au milieu des jeunes gens qui jouent, des oisifs qui bavardent. Que veut-il ? Les ramener à Dieu en réveillant leur foi, en leur remettant sous les yeux la loi morale de l'Evangile, la discipline de l'Eglise catholique. Par de solennelles prédications? Non; on ne l'écouterait pas. Par une action tout individuelle, par des conversations, des appels brûlants, entremêlés de propos amusants et de plaisirs permis. Puisqu'ils ont du temps, il importe de les occuper honnêtement. Philippe les entraînera à sa suite; ce pèlerinage des sept églises qu'il a fait en ermite, il le refera avec cette jeunesse pleine d'entrain. Certains jours, la troupe sera si nombreuse que la police et le gouvernement pontifical, inquiets par ailleurs de l'état d'esprit des citoyens, tiendra cette pieuse promenade pour suspecte et menaçante pour l'ordre public.

On ne peut toujours jaser sur la place publique, ni toujours courir les routes. Si l'on se réunissait en une salle pour s'entretenir librement, familièrement, entendre une bonne lecture, la commenter, chacun disant son mot, sous la direction pourtant d'un prêtre instruit et zélé, car en ce temps où circulent un si grand nombre d'idées et d'erreurs, l'hérésie pourrait se glisser, sans qu'on l'ait voulu!

*Et voilà l'origine de l'exercice fameux de l'*Oratorio *qui devait donner son nom aux prêtres chargés de le diriger, puis à la Congrégation même sortie de la réunion temporaire de ces prêtres.*

Mais attirer par un tel moyen des jeunes gens, des désœuvrés, des hommes de plaisir, n'était-ce pas pure chimère? A Rome, non. Aujourd'hui encore, malgré une vie autrement occupée et très modernisée, n'avons-nous pas vu, dans telles communautés religieuses que nous pourrions nommer, des bandes de jeunes Italiennes, assises sur les bancs d'une chapelle pendant deux heures et plus, pour écouter des instructions, suivre curieusement des cérémonies, chanter de pieux cantiques? Si leur attention défaille, leurs regards mystiques se perdent vers le tabernacle, ou vers le ciel, ce qui, pour elles, je le suppose, est une forme de l'oraison de quiétude.

Eh bien! en ce vibrant XVIe siècle, même des hommes et des hommes mûrs étaient susceptibles de se laisser prendre par des occupations de cette nature. On entrait parfois en raillant, par curiosité, pour voir, et l'on était pris au filet. Un mot qui allait droit à l'âme, qui semblait dit pour vous seul, une vive émotion, les tendres efforts de Philippe et ce don qu'il avait de lire dans les consciences, de sentir *le péché, de deviner les attraits provoquaient des conversions, tantôt instantanées, tantôt précédées de longues résistances : les convertis devenaient des propagandistes, des apôtres. Combien entrèrent en religion!*

*Qu'était-il donc au juste ce prestigieux et efficace exercice de l'*Oratorio *que vous n'avez pas craint de mettre en parallèle avec les* Exercices *de saint Ignace, bien que sa fortune ait été moins universelle dans l'espace et dans le temps? Saint Ignace, nous enseignez-vous, a les* Exercices ; *saint Philippe a l'*Oratorio.

Vous nous l'avez décrite au vif et au naturel, cette pieuse assemblée de l'après-midi; vous y avez assisté en esprit, comme réellement vous y auriez pris part si vous eussiez vécu il y a trois siècles et demi. Nous allons donc vous y suivre.

Arrêtons-nous d'abord « au discours sur le livre, il ragionamento sopra il libro ». *C'est, dites-vous, l'improvisation qui jaillit à la lecture d'un texte transportant. Suivant une expression chère à saint Philippe, le livre est le moyen du Saint-Esprit.*

Quel livre? Le choix s'exerce sur un petit nombre d'ouvrages de spiritualité : Denys le Chartreux, Climaque, Cassien, Gerson, Richard de Saint-Victor, sainte Catherine de Sienne, *des Vies*

de Saints, la Légende franciscaine, le Pré spirituel ; *mais, entre tous, la* Vie du Bienheureux Colombini, *de Feo Belcari, les* Cantiques spirituels, *de Jacopone da Todi, ces deux derniers réimprimés en* 1558 *pour l'Oratoire lui-même et par ses soins.*

La Vie du Bienheureux Colombini *enchante les auditeurs, excite en eux une dévotion enthousiaste et sensible : n'est-elle pas à leurs yeux l'expression même du programme que le petit cénacle entend réaliser?* « *L'homme de Dieu, Giovanni, disait qu'il voyait par toute la chrétienté plus d'actes vertueux, plus de sciences, plus de moralités, plus de défenses, plus de cérémonies et plus d'offices que jamais; mais qu'il ne les voyait pas faits, hélas! avec cette vraie charité que le Christ allume dans l'âme; et voulant obvier à cela, il disait qu'il y voyait seulement trois remèdes : le premier de parler continuellement de Jésus-Christ et de sa charité et des grands biens de l'âme... Et qui parle du monde déjà refroidit et se ressent du monde, et qui parle du Christ ressent le Christ. Et donc, si vous voulez que le Christ se donne à vous, toujours il faut parler, ou chanter, ou lire sur le Christ, ou bien méditer, ou se tenir en oraison.* »

Et c'est ce que l'on faisait; des discours simples s'échangeaient, de touchantes anecdotes et de beaux exemples se contaient; insensiblement la « laude » *succédait aux discours et quel plus court chemin pour y parvenir que ces* Laudes *de Jacopone da Todi, incomparables poèmes didactiques et lyriques qui mettent la morale et l'ascèse en préceptes et en peintures?*

Les dimanches et les jours de fête, l'exercice de l'Oratorio durait jusqu'à l'heure des vêpres. A celles-ci, qui se chantaient à San Girolamo, on envoyait l'assistance, puis l'on partait pour la promenade : « *Moment psychologique, écrivez-vous, que cette fin d'office, lorsque le Père paraît sur le seuil de l'église, le chapeau en tête et son manteau de serge de Gubbio aux épaules.* » *Une petite troupe se forme et s'en va vers la campagne, le Janicule, les Thermes de Dioclétien, les jardins de quelques maisons monastiques. Des parties s'improvisent, ou encore de petites séances littéraires ou musicales. Au retour, chemin faisant, on visite un hôpital et, pour les plus fervents, l'après-midi s'achève par une heure de prières mentales ou vocales.*

« L'Institut de l'Oratoire, déclare l'Oratorien Talpa, consiste principalement dans l'usage quotidien de la parole de Dieu, en style simple, familier, efficace, bien différent du style des prédicateurs : c'est là l'essentiel de l'Institut imaginé par le bienheureux Père. »

*Vous suivrai-je maintenant, cher ami, dans la comparaison à laquelle vous vous livrez entre l'*Oratorio *et les* Exercices *? Avec force, vous faites ressortir que, tout en faisant appel à l'imagination et aux affections, les* Exercices *sont surtout un système de pensées, un engrenage logique, au terme duquel l'âme reconnaît qu'elle doit se soumettre à la loi chrétienne et adopter le genre de vie pour elle le plus parfait. L'Oratorio opère par la répétition des touches concrètes sur l'âme; il n'y a point de conclusion, de point d'arrêt. Les* Exercices *réclament la réflexion solitaire; l'Oratorio procure un entraînement naturel, une contagion de ferveur entre auditeurs de tous rangs. Et voici le jugement final : « En somme les* Exercices *sont plus précis, plus définis, plus méthodiques; l'Oratorio est plus simple, plus persuasif, plus entraînant. Les* Exercices *sont plus faciles à réaliser et n'ont jamais cessé d'être en usage; l'Oratorio, dans la forme complète que lui donna Philippe, n'a jamais existé qu'à Rome et ne paraît plus de tous points compatible avec nos mœurs. »*

Au temps de saint Philippe et dans la Ville éternelle, il était d'une merveilleuse opportunité.

* * *

D'accord! Mais une grave question surgit devant l'esprit inquiet. Qu'est-ce donc que la Congrégation de l'Oratoire ? Saint Philippe l'a-t-il voulue? Ne serait-il qu'un fondateur malgré lui? Et, s'il l'a voulue, comment l'a-t-il voulue? L'Oratoire de France, l'Oratoire bérullien, est-il, ou n'est-il pas le fils légitime de l'Oratoire philippin?

L'exercice de l'Oratorio étant, vous l'avez démontré, un exercice de tous les jours, exigeait un assez grand nombre de prédicateurs et de confesseurs, pour que la charge de chacun fût supportable et l'écueil de la monotonie évité.

Longtemps ces prêtres vécurent ensemble, sans qu'un lien formel et régulier les unît les uns aux autres. Ils tenaient Philippe pour leur père; c'en était assez; et ce père n'avait nul désir de se transformer en un supérieur; ainsi se formèrent et se développèrent les communautés de San Girolamo et de Saint-Jean des Florentins. Tout y était libre et spontané.

Ces communautés pourtant recevaient des hommes d'une haute valeur et dont la tournure d'esprit n'était pas exactement celle de saint Philippe; leurs vues étaient plus générales, leur tempérament plus organisateur; ils regardaient vers l'avenir.

Pour le dire en passant, quels portraits achevés vous avez tracés, cher ami, de ces précieuses recrues, de ces premiers et principaux compagnons de saint Philippe, d'un Baronio par exemple, ou d'un Tarugi, pour ne nommer que ceux-là! Et je m'en voudrais de ne pas mentionner encore cet extraordinaire Cacciaguerra, dont la figure vous a séduit, bien qu'on ne le puisse pas ranger parmi les fondateurs de l'Oratoire.

Comment ces hommes n'en seraient-ils pas venus à l'idée de s'associer pour toujours et de s'assurer des successeurs pour continuer l'œuvre commencée, voire pour en poursuivre d'autres convergeant vers le même but de réforme et de conversion? Etait-il nécessaire pour cela de fonder un nouvel ordre religieux, ou même une nouvelle congrégation régulière, comme l'Italie en avait déjà vu naître plusieurs depuis le commencement du siècle? Tous ces prêtres étaient des séculiers : ne pouvaient-ils le rester et vivre en société, sans s'assujettir par des vœux?

Quand la communauté grandissante, estimée, prospère, favorisée par des cardinaux et des papes, dut enfin chercher une maison et une église à elle, l'idée était mûre : la même année 1575 *vit ces prêtres s'établir à la Vallicella et se rédiger les premières constitutions de l'Oratoire; c'est vraiment l'acte de naissance de la Congrégation.*

Notons cependant que, bien que préposé à son gouvernement, saint Philippe résida sept années encore à San Girolamo et que l'Oratoire de Rome et, dans l'Oratoire de Rome, l'exercice de l'Oratorio restèrent l'unique objectif de sa pensée et de sa vie.

Cette vérité, vous l'avez mise en lumière avec une précision et

une force qui emportent la conviction. « Il n'a que faire, dites-vous, d'une vaste Congrégation organisée pour multiplier l'Oratoire à travers le monde. Qu'on l'imite hors de chez lui tant qu'on voudra, mais qu'on n'essaie pas d'éparpiller au loin sa Congrégation! Il entend la garder groupée autour de lui; il n'a d'autre dessein que de cultiver le champ dont son regard mesure aisément les contours. L'assise solide que la Congrégation acquiert avec son érection canonique n'est donc pas un signe que Philippe songe à lui donner plus d'ampleur. »

D'autres, je le répète, pensaient différemment. Dès 1579, *Tarugi se sert de l'intermédiaire de saint Charles Borromée pour exposer au pape un plan grandiose. Ce qui le frappe, c'est moins l'exercice cher à Philippe que le caractère séculier de la Congrégation naissante et son aptitude à remplir divers ministères. Qu'elle devienne donc un* ordre séculier, *dont le centre et le séminaire seraient à Rome, sorte de clergé volant, où le pape puiserait à son gré pour la défense des points menacés, en quelque église que ce soit, et qui aiderait tous les évêques qui en manifesteraient le désir et le besoin.*

Plus tard, Talpa se persuadera que saint Philippe avait lui-même nourri des vues de ce genre et qu'il s'était proposé de créer avec l'Oratoire l'instrument le mieux adapté pour propager la réforme catholique à travers le monde. A l'accomplissement d'une telle œuvre en effet les réguliers, en marge de la hiérarchie ecclésiastique, isolés par leurs règles du peuple chrétien, convenaient-ils aussi bien que les séculiers de Philippe, mêlés au clergé diocésain et participant à son ministère auprès des fidèles? De Rome, centre de la catholicité, un tel clergé auxiliaire pourrait aisément se répandre partout et, comme un levain, amener l'heureuse fermentation de la masse. « Cadre de théorie, concluez-vous, où l'on peut à la rigueur renfermer les faits; il y a seulement que jamais Philippe ne s'inspira de pensées abstraites et n'étendit de la sorte ses visées. »

Le simple établissement d'un groupe des siens à Milan, si désiré, si réclamé de saint Charles Borromée, lui paraissait excessif. Subjugué par le prestige du grand et vertueux cardinal, il parut quelquefois céder, mais toujours il revint en arrière, au point de

provoquer le mécontentement et les jugements sévères de son émule en sainteté.

Même la fondation de Naples qui réussit ne trouva pas complètement grâce devant lui et les rapports de cet Oratoire et de saint Philippe furent toujours tendus.

Surtout, — et c'est là l'objet de votre chapitre septième, où vous avez déployé des trésors d'érudition et de critique, — à une ou deux exceptions près qu'il permit à grand'peine, mais qu'on fit cesser après sa mort, en mémoire de lui, saint Philippe, malgré les efforts et les objurgations de plusieurs de ses compagnons qui semblèrent à telles heures près de triompher, ne consentit jamais à ce que fût établi un lien de congrégation entre les diverses maisons qui pourraient se fonder. Même règle, mais indépendance mutuelle.

Ces divergences de vues sur le but, la portée, le statut de la Congrégation auraient pu faire naître de graves dissidences entre les Oratoriens de la Vallicella et leur Père, si tous n'avaient pas fait passer d'abord les sentiments de tendresse et de vénération qui les mettaient aux pieds du saint vieillard. Mais elles contribuèrent certainement, s'ajoutant aux originalités de plus en plus marquées de Philippe, à l'isoler au milieu des siens et à le confiner dans sa cellule. Ses dernières années, comme celles de saint François, furent surtout un tête-à-tête, un cœur à cœur avec ce Jésus qu'il avait tant aimé.

Et maintenant le lecteur peut répondre de lui-même à la question que nous nous sommes posée du rapport qui existe entre l'Oratoire de France et l'Oratoire de Philippe. Dans la conception de Tarugi et de Talpa il aura reconnu sans peine celle du cardinal de Bérulle : une congrégation de prêtres séculiers, au service des évêques, pour toutes sortes de ministères. Au surplus cette idée seule était susceptible de devenir, s'il est permis d'employer ce langage familier, article d'exportation. Encore devait-elle subir quelques transformations du fait des époques et des pays où elle serait appliquée.

Quelle distance morale entre 1533, *date de l'arrivée à Rome du jeune Florentin Philippe Néri, et* 1611, *date de la fondation de l'Oratoire de France à Paris par le Père de Bérulle !*

Ce n'est plus le bouillonnement fécond sans doute, mais confus, mais tumultueux, des idées, des systèmes, des individus. Les idées d'ordre, de discipline, de hiérarchie ont décidément pris le dessus; les principes, les règles de la réforme catholique ont été posés; il ne s'agit plus que de les appliquer. Les grands Etats, la France en particulier, tendent à une centralisation qui fortifie le pouvoir royal, étend son action et le rend plus indépendant de toute autre puissance. Du même coup, l'esprit national s'affirme, jusqu'à ne plus connaître, sur certains points, ses justes limites. Tendances dont les institutions religieuses elles-mêmes, en ce qu'elles ont de contingent, sont obligées de tenir compte, auxquelles d'ailleurs, assez souvent, les réformateurs ecclésiastiques, participant à l'esprit général de leur temps et de leur pays, se prêteront sans trop de peine. Ainsi le projet imaginé par Tarugi de fixer à Rome le centre d'un Oratoire international, dont tous les sujets seraient formés dans un séminaire, c'est-à-dire dans un noviciat romain, pour être de là répartis sur le reste du monde, n'avait plus de chances de succès.

L'Oratoire de France fut donc une congrégation nationale et centralisée, gouvernée par un chef unique et à vie. Encore, chose surprenante, ses rivaux, — je répugne à dire ses adversaires, — reprochèrent-ils à sa libre et généreuse constitution d'être trop républicaine pour un Etat monarchique!

Cependant l'Oratoire du cardinal de Bérulle dérive incontestablement de celui de saint Philippe, car, — et c'est ce qui importe le plus, — il en garde l'esprit essentiel, en n'imposant à ses membres, en ne voulant entre ses membres, mais en le voulant énergiquement, d'autre lien que celui de la charité. Rappelons-nous la définition justement célèbre de Bossuet dans l'Oraison funèbre du Père Bourgoing, troisième général de l'Oratoire de France. Prêtres séculiers : Bérulle peut avoir ses raisons personnelles, plus chargées de théologie que celles de saint Philippe, d'imposer à ses Oratoriens de rester tels. Mais c'est un fait qu'il tient à cette condition autant que saint Philippe. En France comme en Italie, l'Oratoire a écarté résolument la discipline des vœux.

Fut-ce trop demander à la nature humaine, sujette à tant de faiblesses, à tant de reprises et de retours? Ce qui était une beauté,

— je veux dire cet unique lien de la charité, — ne fut-il pas aussi une faiblesse?

Ni sous la forme philippine, ni sous la forme bérullienne, l'Oratoire n'eut la puissance d'action d'autres Congrégations plus vigoureusement charpentées, plus solidement cimentées.

N'est-il pas d'autres relations, moins visibles, mais profondes, qui unissent à saint Philippe les Oratoriens français? Je me risque à l'affirmer sans en référer à mon éminent et très compétent confrère l'abbé Bremond : après avoir lu certains passages de votre livre et en particulier certaines notes, j'inclinerais à penser que tout notre XVIIe siècle religieux doit à Philippe Néri quelque chose. Pour expliquer saint François de Sales, un peu d'influence italienne ne messiérait pas à côté de l'influence considérable de l'humanisme français. La condescendance salésienne, la sentence : « On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre », c'est du saint Philippe authentique et, si la pente de saint François le portait déjà de ce côté, un exemple qu'il a bien connu n'a pu que l'y pousser davantage. D'autre part, la simplicité de la dévotion, les vues pratiques dans la conduite spirituelle, on peut dire que saint François de Sales et saint Vincent de Paul avaient cela dans le sang, mais auraient-ils avancé aussi tranquillement dans leur voie s'ils n'avaient eu vent des sermons sans apprêts de l'Oratoire romain, des discussions familières, — nos conférences spirituelles, — d'un enseignement nourri d'exemples concrets et de traits de la vie des saints, de toutes les industries de Philippe Néri ? Quoi que j'aie dit plus haut de son caractère très italien, la manière du saint s'accordait trop bien en ce cas avec certaines de nos tendances pour n'être pas adoptée chez nous. François de Sales, Vincent de Paul et même Bérulle ne pouvaient manquer d'être ici ses fidèles disciples.

Autre chose encore nous permettra de lui rattacher, avec l'Oratoire français, les Oratoires de toute nationalité. Philippe, vous le déclarez nettement, n'a pas laissé de doctrine systématisée : ce n'était pas, dites-vous, « une tête déductive ». Pas de doute cependant qu'il existe un esprit philippin. C'est un esprit qui consiste, je crois, à mettre à l'aise, à ne pas contraindre, à laisser chacun, dans les limites permises, manifester l'originalité de sa pensée ou

de son caractère, à se complaire dans la diversité non moins que dans l'unité, à respecter infiniment la spontanéité des âmes. Saint Philippe n'a jamais professé de telles formules. Mais beaucoup de bons esprits se sont trouvés d'accord pour extraire quelque chose de tel de l'exemple de sa vie. N'est-il pas significatif que Newman, — qui l'a si limpidement analysé, — en Angleterre, Capecelatro en Italie, Gratry en France soient les hommes qui rallient autour de lui, sentant qu'il est avec eux qui sont si différents par d'autres traits, et se réclamant délibérément de lui ? En vérité, saint Philippe, qui n'y prétendait guère, a ouvert une véritable école spirituelle. Qui ne se féliciterait que cette école-là existe ? Qui penserait qu'elle soit près d'être fermée ? Qui ne croirait, au contraire, à l'avenir des divers Oratoires italiens, français, espagnols, anglais, polonais, qui la maintiennent de par le monde ?

Le bel idéal spirituel que réalise l'Oratoire répond à certaines aspirations légitimes des âmes chrétiennes. Dans le bouquet mystique dont j'ai parlé, une telle fleur eût manqué.

Cher ami, quiconque lira votre livre avec intelligence et esprit de foi sera pénétré de la vérité que je viens d'exprimer. Si j'ai commencé cette lettre par des souvenirs qui touchaient votre personne, celle de votre regretté ami, l'Oratoire lui-même où je vivais avec vous, je la veux terminer par le remerciement de cet Oratoire aux deux auteurs, Louis Ponnelle et Louis Bordet, qui ont entrepris et mené à bien cette nouvelle et très intéressante Vie de saint Philippe Néri. *Que Dieu donne donc à votre œuvre tout le succès dont elle est digne et qu'elle confirme ainsi la bienfaisante action de celui qui ne vécut sur cette terre que pour amener, par les voies de la charité, les âmes au Christ Jésus, objet de son suprême amour !*

Royat, le 15 août 1927, en la fête de l'Assomption.

† Alfred BAUDRILLART,
évêque d'Himéria,
de l'Académie française.

AVANT-PROPOS

Comme l'explique déjà la lettre qui précède, un seul nom d'auteur devrait figurer en tête de ce livre, celui de l'Abbé Louis Ponnelle, qui entreprit de l'écrire. Mort sur le champ de bataille, lieutenant d'infanterie, en 1918, à 39 ans, il ne put malheureusement réaliser qu'à moitié son œuvre. Le continuateur, héritier des documents qu'il avait réunis et confident de ses pensées, a fait de son mieux pour que l'achèvement fût digne du reste. En inscrivant son nom près de celui de son ami, il entend prendre la responsabilité de son travail, mais il ne voudrait pas qu'on perdît de vue qu'à l'Abbé Ponnelle revient malgré tout le principal mérite.

L'Abbé Ponnelle, à sa mort, avait composé les chapitres I à IV et la plus grande partie du chapitre V. La fin de ce dernier chapitre et les suivants sont de la main du continuateur, ainsi que le chapitre préliminaire, dont il n'existait qu'une ébauche. Outre les chapitres cités plus haut, quelques fragments détachés se sont trouvés dans les papiers de l'Abbé Ponnelle et ont été utilisés en leur lieu. Ces divers textes ont subi le moins possible de retouches ; sauf au chapitre III, où un nouvel ordre a été adopté, ils subsistent à peu près intacts.

L'Abbé Ponnelle, qui fit au Séminaire français de Rome ses études ecclésiastiques, s'était familiarisé de bonne heure avec l'Italie. Il revint y passer deux années (octobre 1906-juillet 1908), pour rechercher les matériaux de son livre. Ayant le dessein de le présenter comme thèse de doctorat ès lettres, il était tenu à une étude personnelle approfondie des sources. On verra par les explications du chapitre préliminaire l'ampleur de sa documentation. De retour en France, devenu curé de campagne, il mena de front jusqu'à la guerre les deux tâches du ministère pastoral et de la rédac-

tion de son ouvrage. Il entendait se donner largement à la première, et c'est pourquoi la seconde progressa lentement. La présentation du sujet lui importait autant que l'exactitude historique : il ne se lassait pas de refondre son texte pour atteindre à plus de sobriété et de relief. Ces soins furent une autre cause de retard. La guerre suspendit tout. Partagé lui-même entre divers travaux, le continuateur a mis cinq années pour achever l'œuvre interrompue. A son tour il tint à prendre contact avec les sources ; à Rome et à Naples, il eut la bonne fortune de découvrir des documents importants qui avaient échappé à son ami.

Esprit qui appréhendait le réel avec force, qui ne contraignait jamais, au nom d'idées préconçues, ses enthousiastes admirations, l'Abbé Ponnelle avait l'objectivité et la liberté d'imagination qui conviennent à l'historien. Son sujet lui plaisait à cause de l'humeur pittoresque, de la spontanéité, de la fine bonhomie, de la bénignité, de la tendresse qui revêtent la sainteté de Philippe Néri[1]*. Il est visible, bien qu'il se mette le moins possible dans son œuvre, qu'il l'a traitée avec amour.*

Le titre de l'ouvrage est celui qu'il avait prévu. « La société romaine » est décrite avec le saint, non pour fournir une matière plus abondante, mais pour rendre le personnage plus intelligible : l'apostolat de saint Philippe Néri s'est adapté de près à la Rome contemporaine ; nul en son temps n'a été plus répandu que lui dans les rues de Rome et n'a reçu dans ses modestes logements plus de Romains de toutes classes.

L'exploration des sources a été facilitée aux auteurs par l'extrême bienveillance que leur ont montrée, à Rome et à Naples, les Pères de l'Oratoire. L'Abbé Ponnelle se louait des conseils qu'il reçut du P. Calenzio, le très érudit biographe du cardinal Baronius. Plus tard, les Pères Timpanaro et Nanni, l'un après l'autre supérieurs de l'Oratoire de Rome, et le P. Bellucci, bibliothécaire des Girolamini de Naples, me donnèrent à moi-même toute l'aide possible, et je suis heureux de les remercier ici publiquement. Aussi bien je serais désolé si les Pères de Naples concevaient quelque peine en lisant dans cet ouvrage que saint Philippe fit tant de résistances à la fondation de leur établissement, et que le P. Talpa,

1. Nous avons écarté l'appellation, aujourd'hui courante en France, de Philippe *de Néri*, pour adopter celle de Philippe *Néri* qu'on trouve usitée, sans aucune hésitation ni variation, dans le pays d'origine du saint.

dont ils honorent la mémoire, professait opiniâtrément des vues très opposées à l'esprit du saint. J'avais le devoir d'être fidèle aux documents. Mais je déclare que les dissentiments du début n'ont laissé nulle trace dans la suite. Chez les Girolamini, on se sent comme à la Vallicella dans la maison de saint Philippe.

*Je dois aussi exprimer ma gratitude, pour d'utiles indications, à Mgr Baudrillart, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, au P. Premoli, de Rome, le savant auteur de l'*Histoire des Barnabites en Italie au XVIe siècle, *et à M. l'Abbé Pierre Richard, ancien professeur aux Facultés catholiques de Lyon, un des érudits d'Europe à qui sont le plus familières les archives des Papes du XVIe siècle* [1].

L. B.



1. Avant d'entrer en matière, il est opportun d'expliquer pourquoi nous employons au cours du livre tantôt le mot italien « Oratorio », tantôt le mot français « Oratoire ». Par « Oratorio » nous désignons, comme on verra, un exercice religieux qui n'a jamais été pratiqué qu'en Italie. Nous réservons le mot « Oratoire » pour parler de la Congrégation à qui cet exercice a donné naissance en Italie, et qui s'est répandue de là en divers pays, et en particulier en France.

ABRÉVIATIONS

A. N. : Archivio dei Padri Girolamini, Naples.

(Le classement des lettres des premiers Pères conservées à Naples n'est pas encore achevé. C'est pourquoi quelques-unes seulement des lettres que nous citons sont accompagnées d'une référence plus précise que la référence générale A. N.).

A. R. : Archivio dei Padri Filippini, Rome.

BIBL. AMBR. : Bibliothèque Ambrosienne, Milan.

BIBL. VALL. : — Vallicelliana, Rome.

P. C. : Procès de canonisation.

Les citations f°s 1-613 renvoient à l'original de la Vaticane et à la copie de A. R.

Entre les f°s 613 et 733, l'indication (*Vat.*) à la suite du chiffre désigne des références spéciales à l'original de la Vaticane.

Les références sans l'indication (*Vat.*) à des folios au-delà de 613 renvoient exclusivement à la copie de A. R.

VAT. : Bibliothèque Vaticane, Rome.

Pour tous les documents, un chiffre de folio avec v en exposant indique le verso du folio. Les chiffres qui ne portent pas v indiquent le recto.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

LES SOURCES DE LA VIE DE SAINT PHILIPPE NÉRI

Aucune Vie de saint Philippe Néri n'a utilisé jusqu'à présent toutes les sources de son histoire. Abstraction faite de quelques souvenirs personnels, Gallonio, le premier biographe [1], puise uniquement dans l'enquête, déjà fort avancée quand il écrit, du Procès de Canonisation. Gallonio met en relief les miracles du saint. Après lui, un autre Père contemporain de Philippe se proposa, dans une composition restée manuscrite, de dépeindre principalement ses vertus. Le titre de cet ouvrage fait espérer une relation originale à laquelle auront collaboré les plus anciens Oratoriens de Rome ; au vrai, il ajoute peu de chose à la riche documentation du Procès [2]. Bacci a pu l'employer, mais c'est dans la Vie de Gallonio et surtout dans le Procès très conscencieu-

1. *Vita Beati P. Philippi Nerii florentini Congregationis Oratorii fundatoris in annos digesta. Auctore* ANTONIO GALLONIO *Romano ejusdem Congregationis presbytero.* Romae apud Aloysium Zanettum anno Jubilei MDC. Une traduction italienne de cette chronique fut publiée l'année suivante chez le même éditeur. Gallonio prévient lui-même que son texte italien est souvent plus complet et plus clair. Il peut être instructif de comparer les deux éditions.

2. BIBL. VALL. *O.* 7, *De Vita, virtutibus et gestis B. Philippi, et Instituto Cong. Oratorii Libri VIII. Scripti ab auctore coaevo et ejus discipulo : Opus autographum multis in locis correctum, et auctum a* CAESARE CARD. BARONIO, *et aliis* (399 folios). Baronio n'est pas l'unique ni le dernier correcteur, puisqu'on raconte quelque part sa mort (f° 51). Il faut, s'il est intervenu, tenir que l'ouvrage était en partie rédigé avant 1607, date de cette mort, et aussi avant 1609, date de la mort de Bordini, qu'un certain passage (f° 195) suppose vivant. Le manuscrit, complet ou non, circula un assez long temps à travers la maison, où chacun l'annotait. Mais il est curieux de constater que les corrections visent le style bien plus que l'exactitude des faits. Le texte dans sa teneur primitive se trouve VAT. *lat.* 6662, à partir du f° 127, sous le titre *Enarratio virtutum B. Philippi.*

sement dépouillé que cet auteur va d'abord chercher ses informations. La Vie de Bacci [1], la seconde des Vies publiées, paraît l'année de la canonisation de Philippe et deviendra cinquante ans plus tard, avec les adjonctions de Ricci [2], l'ouvrage classique grâce auquel les futurs biographes se croiront dispensés de recourir directement au Procès de canonisation. Exceptons Crispino, auteur d'une sorte d'*Esprit de saint Philippe*, *La Scuola del gran maestro di spirito S. Filippo Neri* [3], parue à peu près en même temps que la Vie de Bacci-Ricci. Il assure ses lecteurs qu'outre les Vies de saint Philippe, il a « lu avidement », il a « dévoré » les volumineuses archives du Procès. Entre la première édition de Bacci et la refonte de son ouvrage par Ricci, une nouvelle Vie fut composée par l'Oratorien romain Barnabei ; ce chef-d'œuvre de plate rhétorique, inséré en 1638 dans les *Acta Sanctorum*, ne témoigne d'aucune recherche personnelle. Le Procès de Canonisation, voilà donc en somme le document dont se contentent les auteurs romains. Tout au plus peut-on ajouter à cette source fondamentale les manuscrits du P. Paolo Aringhi [4], qui ont dû servir à Ricci pour son supplément à la Vie du saint, intitulé *Les Vies des premiers compagnons de saint Philippe Néri.*

Cependant des Pères de la Congrégation de Naples, à défaut du Procès conservé à Rome, avaient eu la curiosité de consulter leurs propres archives. Le P. Alfonso Destuti put ainsi composer une chronique avec références à des documents dont s'étaient passés Gallonio et Bacci [5]. Un anonyme la résuma et la poursuivit au-delà de l'année 1589 où Destuti s'était arrêté [6]. Ce sont ces deux ouvrages demeurés

1. *Vita di S. Filippo Neri Fiorentino, fondatore della Congregazione dell'Oratorio, dal* P. Pietro Jacopo Bacci, *Aretino.* Roma, 1622, per Andrea Brugiotti.

2. *Vita di S. Filippo Neri... scritta già dal* P. Pietro Giacomo Bacci... *Et accresciuta di molti Fatti, et Detti dell'istesso Santo, cavati da i Processi della sua Canonizazione. Con l'aggiunta d'una breve notitia di alcuni suoi Compagni. Per opera del Rev. P. Maestro* F. Giacomo Ricci, *Dell'ordine de' Predicatori, Segretario della Sacr. Congr. dell'Indice.* In Roma, Appresso Francesco Tizzoni, 1678. Ricci invoque ses souvenirs personnels dans certaines des notices sur les premiers frères laïcs de la Congrégation.

3. *La Scuola del Gran Maestro di Spirito S. Filippo Neri...* In Venetia, per l'Hertz, 1678.

4. Bibl. Vall. *O.* 58, 59, 60. *Le vite, e detti di Padri, e fratelli della Congreg. dell'Oratorio... raccolti da* Paolo Aringhi, *prete della detta Congregazione e da altri.*

5. A. N., *Historia annuale della Cong^{ne} dell'Oratorio di Napoli.* A l'intérieur : *Cronaca della Cong^{ne} dell'Oratorio di Napoli.*

6. *Ibid.*, fasc. 89, n° 7, *Vita S. Philippi Nerii secundum tempora descripta.*

manuscrits qui fournirent au P. Marciano la documentation nouvelle de ses célèbres *Mémoires historiques de la Congrégation de l'Oratoire* [1].

Mais après les œuvres de Gallonio, Bacci-Ricci et Crispino à Rome, et de Marciano à Naples, peu d'autres méritent encore d'être citées. Au XVIIIe siècle, la Vie écrite par le Vénitien Sonzonio [2] est une compilation diligente des imprimés antérieurs et de quelques manuscrits de la Vallicelliana dont il eut copie [3]. Au XIXe, le cardinal Capecelatro, dans l'œuvre d'art et d'amour qu'il a consacrée à saint Philippe, ne produit qu'un petit nombre de pièces nouvelles [4]. Hormis ces deux biographies, il n'y a que des traductions ou des arrangements plus ou moins habiles des livres dont nous avons parlé [5]. Personne n'a l'idée de renouveler le sujet par des apports originaux de documents.

La revue de ceux qui tracèrent le portrait de notre saint peut-elle omettre le nom de Gœthe? Dans quelques pages célèbres du *Reise in Italien,* Gœthe, en intuitif de génie, a condensé la tradition écrite ou non écrite, encore qu'il simplifie un personnage complexe avec sa définition de « saint humoristique » et qu'il ait induit par là des historiens en jugements excessifs [6]. Mais il est très excusable, dans son étude occasionnelle, de s'en être tenu, lui aussi, à la tradition.

On permettra aux auteurs du présent ouvrage de négliger d'ordinaire les travaux de seconde main pour les sources originales. Ils ont

1. GIOVANNI MARCIANO, *Memorie historiche della Congregazione dell'Oratorio.* Napoli, Per il De Bonis, 5 vol., 1693-1703, dont les 1er et 2e seuls se rapportent à l'époque de Philippe.

2. La première édition est de 1727, à Venise. La seconde, parue à Padoue en 1733, met en œuvre beaucoup plus de documents. C'est l'édition de 1733 qu'il faut retenir : *Vita novissima del Santo Patriarca e Taumaturgo Filippo Neri, Apostolo di Roma, della Congregazione dell'Oratorio Angelico Istitutore.* Seconda edizione, ampliata di nuove giunte da questo Segno* notate, e di Dodici Vite de' più Insegni Discepoli del Santo, Alunni della sua Scuola. Nella stamperia del Seminario, Appresso Giovanni Manfrè.

3. On lit en tête des volumes, dans la liste des ouvrages qui ont fourni les développements propres à la seconde édition, cette indication vague : *Manuscritti Vallicellani.*

4. *La Vita di S. Filippo Neri,* terza edizione. Desclée, Rome et Tournay, 1902.

5. Nommons deux ouvrages entre cent qui forment la littérature des Vies de saint Philippe en diverses langues : *Vita di S. Filippo Neri, Institutore della Venerabil Congregazione dell'Oratorio. In Libri quattro ristretta da* NICCOLO MACCHIARELLI... In Napoli, 1699, Nella Stamparia di Felice Mosca; COMTESSE ESTIENNE D'ORVES, *Saint Philippe de Néri.* Paris, Lecoffre, 1895.

6. Voir par exemple REUMONT, *Geschichte der Stadt Rom.* Berlin, 1867-1870; PHILIPPSON, *La Contreréformation au XVIe siècle.* Bruxelles, 1884; EBERHARD GOTHEIN, *Ignatius von Loyola und die Gegenreformation.* Halle, 1895.

fait le possible pour explorer toutes celles qui subsistent. Mais, avant de dresser l'inventaire de leurs trouvailles, il convient qu'ils expliquent comment certains documents des plus suggestifs ont péri. A quelques jours de sa mort, soit prudence, soit humilité, Philippe détruisit ses papiers personnels. « Il fit, nous dit Alessandro Alluminati, le fidèle apothicaire, rechercher et brûler toutes les lettres, écritures et mémoires qu'il possédait [1]. » La perte est considérable. Parmi ces pièces, nous pouvons être sûrs qu'il y en avait de sa main, rédigées comme d'autres que nous possédons, sous l'empire d'une émotion profonde : prières, poésies, brouillons de lettres qui ne partirent jamais, réflexions sur l'état de sa Congrégation. D'autres lui avaient été remises avec intention en mains propres [2]. Les premières nous eussent fait voir clair en lui, les secondes dans les préoccupations de ceux qui l'approchaient. Ajoutez une multitude de placets par où nous aurions mieux jugé de son influence, de celle qu'il avait et de celle qui lui était prêtée [3]. Le soin avec lequel tous les autres documents furent conservés, sans qu'on ait eu l'idée d'effacer aucun souvenir de la conduite de personne, nous garantit que les papiers de Philippe, véritables reliques aux yeux des premiers Pères, seraient intégralement parvenus jusqu'à nous. En consommant son autodafé, l'humoriste saint Philippe a joué à ses futurs historiens le tour de les priver d'un lot très précieux d'informations.

1° La plus riche de toutes les sources, ce sont incontestablement les dépositions des témoins de la vie de Philippe au *Procès de canonisation* [4].

1. *P. C.*, f° 327^{v}, « tutte le scritture, lettere et memoriali... »

2. *Ibid.*, f° 968, où Germanico Fedeli raconte que Philippe s'est entremis auprès du pape Clément VIII en faveur d'un personnage d'importance, menacé dans son âme et dans son corps. « Je le sais, ajoute-t-il, car j'ai lu toutes les lettres qui furent écrites au Bienheureux Père et auxquelles je répondis par son ordre. »

3. Cf. A. R., lettres du 6 décembre 1590, de Mgr Malaspina, pour que Philippe place son neveu auprès de Grégoire XIV; du 8 février 1591, où Flavio Ricio le charge d'un mémoire pour le cardinal-neveu et sollicite un canonicat pour un sien cousin à Fermo; du 13 mars 1591, d'Alfonso Paleotto, nommé coadjuteur de Bologne, qui remercie des bons renseignements fournis sur son compte; du 7 mars 1591, où Arsenio Talpa se fait l'interprète de personnes zélées qui sollicitent la prohibition des jeux de cartes dans le territoire de San Severino; du 5 avril de la même année, où l'évêque de Fermo fait demander son transfert à un autre évêché.

4. Le manuscrit original, contenant les dépositions reçues entre le 2 août 1595 et le 1er juin 1601, se trouve à la BIBLIOTHÈQUE VATICANE (*lat.* 3798), où il fut remis le 8 septembre 1605 (le reçu, daté du 21 septembre, est conservé dans A. R., *Scritture originali...*, f° 668) par le cardinal Baronius. Il est distribué en quatre volumes qui

La preuve en est qu'elle a suffi presque toute seule à fournir la matière des anciennes biographies. Dans cette masse de témoignages remplissant 1034 folios, il y a sans doute bien du déchet. Certaines personnes ont vraiment peu à dire. On rencontre aussi d'innombrables répétitions. Mais, le fatras retranché, la quantité de bons matériaux reste immense.

Trois raisons font estimer les informations contenues dans le Procès. D'abord, les gens y parlent sans apprêts littéraires. C'est le style de la conversation avec son naturel, ses libres échappées, ses

comprennent 16-733 folios. Les 16 folios du début contiennent des reproductions de divers actes et les tables. Dans les 733 folios de témoignages, les 612 premiers sont remplis par les dépositions reçues à Rome; à partir du f° 614 sont les dépositions reçues *extra curiam*. Pour assurer leur conservation, on a collé du papier transparent sur les feuillets des trois premiers volumes; il en résulte que l'écriture, déjà peu apparente à cause du jaunissement du papier, est devenue en maints endroits illisible. Le quatrième volume, qui n'a pas été réparé, n'était plus communiqué en 1924.

Par bonheur, il subsiste d'anciennes copies. C'est à l'une d'elles (A. R.), collationnée avec soin par les copistes, que nous nous référons quand l'original ne peut servir. La numérotation des feuillets de l'original y est reportée. Toutefois, à partir du f° 614, au lieu des enquêtes *extra curiam*, on trouve une suite importante du Procès. Ces dépositions nouvelles s'échelonnent du 12 février 1605 au 24 mai 1610 et occupent 300 folios environ (f°s 614-916). Puis viennent les dépositions reçues *extra curiam*. Enfin sont reproduites les dernières dépositions reçues à Rome. Le manuscrit s'arrête au f° 1034, sur une déposition datée du 21 juin 1610.

Les minutes des dépositions reçues hors de Rome ont été parfois conservées là où se fit l'enquête : ainsi on trouve à l'ARCHIVIO ARCIVESCOVILE DE FLORENCE (*Processus Sanctorum partes et super eorum miraculis ab anno 1591 ad annum 1594* : voir deux rédactions à peu près semblables, l'une datée du 15 mai, l'autre du 12 juillet 1596) celle de la déposition de Lisabetta Cioni, sœur de Philippe (dans VAT. *lat.* 3798, f° 651 et suiv.).

Il existe aussi des copies partielles : ainsi les quatre dépositions de Jacobo Crescenzi (15 novembre 1595, 7 juin 1597, 7 juillet 1598, 1er juin 1601) sont reproduites dans un manuscrit de la VALLICELLIANA, *O.* 21, f°s 291-310; — et des recueils d'extraits qui groupent, soit des sentences du saint, comme les recueils de *Ricordi* de A. R. et de A. N. dont on parlera plus loin, soit des faits remarquables, comme le recueil de A. R. qui s'intitule *Fascicolo di ricordi cavati dalli Processi*, où le mot « ricordi » ne désigne pas seulement des conseils donnés par Philippe à ses fils spirituels.

Notons enfin que certaines dépositions reçues hors de Rome en 1611-1612 ne figurent pas dans les exemplaires romains du Procès. Nous savons que cinq témoins furent interrogés à Aquila le 27 avril 1611, et trois à Trapani le 30 mai suivant (cf. dans A. R., *Scritture originali...*, f° 697, une liste des dépositions). Il y eut un procès complémentaire à Naples en 1612 (copie dans la bibliothèque des Pères de Naples). Ces dépositions tardives, qui concernent des miracles obtenus après sa mort par l'intercession de saint Philippe, sont négligeables pour notre histoire.

détails anecdotiques. Le notaire aurait pu déformer ce langage de premier jet : il semble qu'il l'ait transcrit sans retouche. On doit ensuite relever que, de ces textes, la bonne moitié fut recueillie dans les quinze mois qui suivirent la mort de Philippe [1] et nous livrent toute fraîche l'impression qu'on gardait du personnage. Les plus récents ne sont que de 1610, c'est-à-dire postérieurs aux premiers de quatorze années seulement. Enfin les déposants, dont la sincérité ne fait pas doute, ont encore un souci marqué d'exactitude : il n'est pas rare que, pour les préciser ou les corriger, ils reviennent sur leurs premiers dires [2].

Ces raisons ne permettent pourtant pas de se fier sans critique à ce qu'on rapporte. Tous les témoins n'ont pas la froide raison de Bordini [3]. Beaucoup ont connu Philippe sur le tard de sa vie, quand il jouissait d'une réputation bien établie de sainteté, qui donne pour eux à ses actions les plus simples un rehaut factice. Ainsi le commentaire par Gallonio des derniers instants du saint fausse évidemment la scène. Si Philippe, quand il pénètre dans sa chambre, lui dit : « Antonio, je m'en vais », il n'y a pas à admirer une force d'âme qui rappelle les martyrs, et le râle qui s'apaise n'est pas l'anticipation de la sérénité céleste [4]. D'autres récits de la mort montrent une vérité plus humble [5]. Que penser aussi du jeune Francesco Zazzara ? C'est un témoin très attentif ; il nous inquiète même par l'espèce de fascination qu'il subit auprès de son père spirituel [6] ; il était prédisposé à voir de l'extraordinaire et il en voit qui ne nous semble guère avéré, telle l'hémorragie du saint douze jours avant sa mort : comment croire que Dieu exauçait sous cette forme le désir que nourrit toujours Philippe de répandre son sang pour la foi [7] ? Bien d'autres ainsi que Zazzara ont un penchant à tourner tout à miracle. D'après l'abbé Crescenzi, une plume qui ne

1. Le troisième volume de VAT. *lat.* 3798 s'arrête au f° 483 sur une déposition du 27 août 1596. Le quatrième contient encore, parmi celles qui furent reçues hors de Rome, des dépositions antérieures à cette date.

2. Ainsi Francesco Zazzara rectifie (*P. C.*, f° 267v) l'indication de mois qu'il avait d'abord donnée pour l'apparition de la Madone à Philippe en 1594.

3. C'est lui qui en rabat (*P. C.*, f° 647v (*Vat.*) de l'esprit de prophétie que Philippe, suivant d'autres, aurait manifesté lors des conclaves : cf. plus loin, le chapitre *L'Apôtre de Rome*, p. 98.

4. *P. C.*, fos 161-161v.

5. Par exemple, celui du portier de la Chiesa Nuova, Taddeo Landi (*ibid.*, fos 186-186v).

6. *Ibid.*, f° 42.

7. *Ibid.*, fos 383-384.

pouvait pas écrire écrit couramment dès que Philippe se l'est appliquée sur le cœur [1]. L'idée qu'en modifiant les plans de la Chiesa Nuova, Philippe pensait simplement à une église plus vaste, ne vient pas à l'esprit de Germanico Fedeli : il supposera plutôt que le saint connaissait par inspiration divine l'existence d'anciennes fondations là où il fait construire [2]. Philippe parla dans ses derniers jours de changer de chambre : Francesco Bozzio observe que la chambre où il voulait aller était voisine de son futur tombeau et tient de tels propos pour prophétie [3]. Ces interprétations tendancieuses foisonnent. Notons encore que les dernières dépositions donnent moins l'impression de la spontanéité ; les témoins ne paraissent plus tirer tout de leur propre fond ; ils ont pu lire la Vie de Gallonio et les pièces antérieures du Procès ; ils produisent des rapports étudiés et ordonnés, de véritables traités *de vita et virtutibus Beati Philippi* qui, dans certaines parties, se répètent littéralement l'un l'autre [4].

Le Procès de canonisation est destiné à prouver la sainteté de Philippe. Ce qu'on y trouve donc avant tout, ce sont des traits de vertu et des miracles. Il serait malaisé de reconstituer avec le Procès seul la suite historique de la vie de Philippe. Par contre, on y relève une multitude de faits propres à nous rendre le saint vivant et familier et à remplir le cadre abstrait de son existence. Et ce n'est pas lui seul, ce sont les diverses gens qui l'approchent que ce précieux document saisit de même sur le vif.

2° Une autre source du plus haut intérêt, ce sont les *Lettres* qui arrivent à la Vallicella ou qui en partent du vivant de Philippe. L'historien s'émerveille de constater que ces correspondances ont été conservées à peu près au complet et qu'un bien petit nombre se sont perdues. Baronio et Tomasso Bozzio à Rome, Talpa à Naples, gens qui avaient des habitudes d'ordre et le goût du document, ont dû prendre soin de bonne heure de tout recueillir.

Les lettres fournissent des informations encore plus sûres que le Procès, parce qu'elles notent les choses séance tenante et que les défaillances ou les confusions qui surviennent à la longue dans les meil-

1. *P. C.*, f° 309v.
2. *Ibid.*, fos 549v-550.
3. *Ibid.*, f° 189.
4. Ainsi en est-il des dépositions les plus récentes de Baronio (1607), Fabritio de' Massimi (1609), Marcello Ferro, Pompeo Pateri, Germanico Fedeli, Marcello Vitelleschi, Francesco della Molara (1610).

leures mémoires n'y sont pas à craindre. Elles nous permettent de contrôler, de préciser, de dater exactement nombre d'événements dont le Procès fait état. Les correspondants, presque toujours des Pères de la Congrégation, parlent entre eux à cœur ouvert, avec une indiscutable sincérité : ils méritent aussi solide créance que les témoins jurés qui déposent au Procès.

Mais ce qu'ils nous apprennent est en général d'un autre ordre. Tandis que le Procès met en lumière la vie sainte de Philippe, les lettres nous montrent surtout le rôle qu'il joue dans sa Congrégation. Nous aurions eu de la peine, sans ces documents, à deviner que l'on ne suivit pas toujours ses vues. Les lettres nous livrent les plaintes de Philippe quand on lui résiste et les aveux de ceux qui recourent à des agissements obliques pour lui forcer la main. Des traits de caractère ressortent vivement dans ces écrits spontanés; les figures des principaux disciples de Philippe s'éclairent autour de la sienne : en même temps que la patience du saint, nous voyons l'insinuante tendresse de Tarugi, la lourdeur et la naïveté de Baronio, le sans-gêne de Bordini, la ténacité de Talpa, la candeur de Gigli. Nous sommes encore mis au courant de mille détails au sujet du train train de la communauté, des visites, des allants et des venants, de la construction de l'église, des événements de Rome.

Malheureusement les lettres ne deviennent abondantes qu'à partir du moment où, la Congrégation s'étant pour ainsi dire coupée en deux par la fondation de Naples, les Pères échangent constamment des nouvelles. Rien ne se passera désormais à Rome qu'on ne le sache bientôt à Naples, et réciproquement. La confrontation des recueils de Rome et de Naples nous montre sous tous leurs jours les événements intérieurs de la Congrégation. Mais nous n'avons cette foison de renseignements que durant les dix dernières années de Philippe. En principe, Rome écrit chaque semaine à Naples [1] : c'est la lettre officielle, rédigée par le secrétaire de la Congrégation pour transmettre les avis et décisions du Préposé Général et des Députés. L'affection qui unit les Pères des deux maisons ou leurs intérêts privés les font maintes fois encore correspondre en dehors de ce courrier. Baronio épanche fidèlement son cœur dans celui de Talpa [2]. Pour son

1. A. N., août 1589 : « ... Au demeurant on ne manquera pas de continuer à vous tenir au courant chaque semaine, comme on a toujours fait dans le passé... »

2. RAIMONDO ALBERICI a publié au XVIII[e] siècle les lettres de Baronio sous le titre suivant : *Venerabilis* CAESARIS BARONII *S. R. Ecclesiae Cardinalis Epistolae et Opuscula pleraque nunc primum ex archetypis in lucem eruta* (les trois volumes édités à

compte, Philippe, qui n'écrit plus jamais lui-même, et qui laisse le secrétaire de la Congrégation rédiger la lettre officielle sur les indications des Députés, a pris l'habitude de faire connaître son sentiment par un autre secrétaire, d'ordinaire par Germanico Fedeli, qui depuis longtemps le sert dans sa chambre et qu'il a presque toujours à sa disposition [1]. Ainsi la correspondance officielle se double le plus souvent d'un commentaire inspiré par Philippe. Lettres officielles ou lettres privées, tout a été versé dans les mêmes dossiers, si bien que ceux de Rome, pour la période qui va de 1580 à 1595, contiennent plus de douze cents lettres et que ceux de Naples, bien qu'ils commencent un peu plus tard, sont peut-être plus riches encore [2].

Pour l'époque où cette correspondance mutuelle des Pères n'existait pas, d'autres correspondances nous fournissent leur contribution, en particulier celle de saint Charles Borromée avec ses agents romains et avec Philippe lui-même. Longtemps l'archevêque de Milan rêva d'attirer auprès de lui Philippe et son groupe. A tout le moins il compte que Philippe lui procurera des auxiliaires éprouvés pour réformer son diocèse. De son côté, il pousse vers l'œuvre de Philippe, vers l'Oratorio, les Milanais qui viennent séjourner à Rome. Plusieurs de ses agents, tel Mgr Speziano, prennent logement à San Girolamo della Carità où Philippe résidait alors. Voilà comment certains matériaux de notre histoire peuvent se trouver à la Bibliothèque Ambrosienne dans des lettres écrites ou reçues par saint Charles. Ces lettres ont été reconnues et copiées au XVIIe siècle par l'abbé Lorenzo Agostini qui voulait s'en servir pour composer une Vie de Philippe; le recueil manuscrit qu'il forma existe encore [3], ainsi qu'une ébauche de la Vie projetée.

Rome, les deux premiers en 1759, le troisième en 1770). Quelques autres lettres ont paru au XIXe par les soins d'UGO LAEMMER (cf. CALENZIO, *La Vita e gli Scritti del Cardinale Cesare Baronio*, p. LXX). Enfin d'autres inédits se rencontrent dans le recueil *Per* CESARE BARONIO *Scritti varii nel terzo centenario della sua morte* (Rome, 1911).

1. En 1587 en particulier, Germanico Fedeli remplit cet office, Gigli étant d'autre part secrétaire de la Congrégation. Germanico Fedeli a déclaré qu'il avait continué à le faire jusqu'à la mort de Philippe (VAT. *lat.* 6662, f° 78).

2. Quelques lettres subsistent hors des recueils. A Rome, on a détourné et classé à part les lettres dont on tirait argument dans la controverse soulevée après la mort de Philippe par certaines prétentions de la maison de Naples (voir les deux volumes de A. R. intitulés *Casa di Napoli*). A Naples, le P. Destuti a inséré plusieurs originaux de lettres dans le manuscrit même de son *Historia annuale della Congregazione dell'Oratorio*.

3. Dans l'Archivio des Pères de Rome. On lit sur la page de garde : *Copie di lettere*

On ne saurait omettre de mentionner parmi les correspondances utiles à consulter celle qu'entretint en 1574-1575 le Barnabite Tito degli Alessi avec son Général. Venus à Rome pour y fonder une maison de leur ordre, le Père Tito et son compagnon demeurèrent auprès de Philippe à San Girolamo della Carità. Le Père Tito ne tarit pas en récits des bontés de Philippe et de l'ardeur qu'il met à favoriser ses desseins. Nous ne nous plaignons pas des détails avec lesquels cette plume bavarde nous décrit les entrevues. Les lettres du Père Tito se conservent à l'Archivio di San Barnaba à Milan [1].

La visite que Philippe reçut en 1593 du duc de Nevers, quand cet ambassadeur vint à Rome traiter l'épineuse question de l'absolution d'Henri IV, lui vaut d'être cité à ce moment dans les correspondances diplomatiques. La Bibliothèque Nationale de Paris [2] et l'Archivio di Stato de Florence [3] renferment ainsi plusieurs documents auxquels l'historien doit recourir.

La dévotion de Gio. Battista Strozzi pour Philippe fait qu'on trouve dans le même Archivio di Stato de Florence un certain nombre de lettres privées qu'il y a encore lieu d'examiner [4].

A la Bibliothèque communale de Pérouse, la correspondance de Mgr Ercolani mérite d'être dépouillée parce que l'auteur, qui fut prieur du couvent de la Minerve, n'oublia pas, une fois évêque, ses amis romains, entre autres saint Philippe, et parle fréquemment d'eux dans ses lettres [5].

Le codex *O.* 15 de la Vallicelliana de Rome est un recueil de documents, principalement de lettres, formé jadis en vue de l'histoire de saint Philippe [6]. On y trouve des renseignements précieux. Nous nous

poste a S. Carlo Borromeo, e a S. Filippo... dall'ab. LORENZO AGOSTINI, per servirsene nella vita, che ha scritta o almeno abbozzata dello stesso S. Filippo. C'est le document que nous dénommons dans nos références *Recueil de l'Abbé Agostini.*

1. Elles ont été publiées en partie au XVIIIe siècle par DOMENICO M. MANNI dans son opuscule *Ragionamenti... sulla Vita di S. Filippo Neri Fiorentino...* (Firenze, 1785, Giuseppe Tofani, p. 39-51). D'autres extraits inédits sont cités par le P. PREMOLI, dans sa *Storia dei Barnabiti*, passim.

2. *Fonds français*, 3988.

3. ARCHIVIO MEDICEO, 3306.

4. *Magliabecchiana*, VIII, 1399, *Carte Strozziane*, I, f[a] 106.

5. Voir les liasses *G.* 68, *Lettere manoscritte di Mons.* ERCOLANI ; et *e.* 18, *Lettere del R[mo] Mons. F.* VINCENZO HERCULANI *Perugino Vesc[o] d'Imola, de l'ordine de' Predicatori.*

6. *Miscellanea Monimentorum et epistolarum spectantium ad S. Philippum Nerium Congregationis Oratorii fundatorem :* quatorze lettres, dont huit adressées à Philippe lui-même, sur seize documents. Une lettre qui aurait pu prendre place dans ce recueil se trouve dans le cod. *O.* 26, n° 48.

référerons aussi plusieurs fois à un paquet de lettres entrées récemment dans la même Bibliothèque [1].

Deux lettres d'Anna Borromea, sœur de saint Charles, au cardinal Farnese, qui jettent un jour curieux sur les rapports de Philippe avec ses pénitentes, doivent encore être mentionnées ici. Elles ont été découvertes par le P. Tacchi-Venturi [2].

3° Le groupe de documents dont on vient de parler comprend déjà des pièces officielles, ces lettres hebdomadaires où l'on traite d'affaires de gouvernement. Il convient de les rappeler au moment d'en venir au groupe des *Documents officiels de la Congrégation.*

I. Citons avant tout les *Recueils des Décrets* de la maison de Rome. Ces Décrets sont de deux sortes : les uns sont de courts procès-verbaux des réunions que le directoire des quatre Députés devait tenir chaque semaine pour régler les affaires courantes; les autres furent promulgués par les assemblées générales dont faisaient partie tous les anciens Pères et concernent les points d'importance, par exemple des articles des Constitutions; dans cette dernière classe rentrent aussi les procès-verbaux des assemblées triennales pour l'élection des principaux officiers. Sous le nom de « Décrets généraux », on trouve, annexées à des projets de Constitutions, certaines décisions des assemblées générales qu'on a extraites des recueils de Décrets [3].

Les Décrets rendus du temps de Philippe sont ceux des trois premiers Livres. C'est en 1580 seulement que la Congrégation, canoniquement érigée depuis cinq ans, se mit à tenir registre de ses délibérations. On conserve pourtant à part les actes de trois assemblées tenues en 1577 [4]. Le premier Livre s'ouvre par le décret du 2 juillet 1580 et se clôt par celui du 15 mai 1587 [5]. Mais il y a des lacunes considé-

1. *Fondo Calenzio : Lettere scritte e sottoscritte da S. Carlo Borromeo e San Caterina da Ricci con altre lettere di diversi scritte a S. Filippo.* Voir au même endroit la liasse intitulée : *Miscellanea di diverse scritture a S. Filippo.*

2. Dans l'ARCH. STATO NAPOLI, *carte Farnesiane*, fª 1441. Il les a publiées dans l'*Archivio della Reale Società Romana di Storia patria* (vol. XXVII, 1904).

3. Cf. la collection qui suit le projet de Constitutions mis sur pied par Baronio peu après la mort de Philippe (voir ci-dessous).

4. Les 15 mars, 8 et 22 mai. On les trouve rapportés dans l'*Historia annuale della Congregazione dell'Oratorio*, p. 377 (A. N.).

5. L'original est en très mauvais état (A. R., *Miscellanea*, II), comme en témoigne cette note inscrite dans une ancienne copie sur la feuille de garde : « Copié *de verbo ad verbum* sur le premier livret in-quarto couvert de papier bleu déchiré; comme il s'en allait en lambeaux par l'effet de la vétusté et pour être tombé dans l'eau, de peur que le contenu s'en perdît, on en a fait cette transcription. »

rables[1]. Le second reprend aux élections du 17 juin 1587; on y reconnaît l'écriture de Nicolo Gigli, secrétaire de la Congrégation; le dernier décret qu'il note est du 26 mars 1591, moins de trois mois avant sa mort qui survint le 14 juin suivant. A part le décret du 7 novembre 1591, transcrit par une autre main, qui figure encore dans ce recueil, nous n'en possédons ensuite aucun pour la période qui va jusqu'au 8 octobre 1592, date du premier décret rapporté dans le Livre III. De ce 8 octobre 1592 jusqu'au 3 juin 1593, bien peu de décrets subsistent; Pompeo Pateri, qui devient alors secrétaire, n'en a pas relevé davantage dans le cahier tenu par son prédécesseur Pietro Perrachione[2]; mais ils sont conservés au complet du moment que lui-même est en charge.

A côté des Recueils de Décrets de Rome, il faut mettre celui de San Severino; plusieurs pièces qui éclairent l'histoire de cette maison s'y trouvent annexées[3].

Contemporains des événements comme les lettres, les décrets fournissent des informations pareillement sûres. Ils aident souvent à l'intelligence des lettres; il est donc déplorable que, par la négligence des secrétaires ou la détérioration des documents, il s'en soit tant perdu.

II. Un certain nombre d'*Actes pontificaux* concernent la Congrégation, depuis la bulle d'institution de Grégoire XIII en 1575[4] jusqu'à celle de Paul V en 1612[5] qui approuve les Constitutions. Nous

1. La note précédente pouvait le faire prévoir. Ainsi les textes sont à peu près indéchiffrables du 15 novembre au 6 décembre 1584. En outre, ils manquent complètement entre le 27 décembre 1584 et le 21 mars 1586. Une des anciennes copies commet l'erreur de dater de 1585 les décrets sans date d'année qui précèdent celui du 7 novembre 1586. Il en résulte des anachronismes : un décret du 6 juin 1585 s'occuperait d'un procès concernant l'Abbaye de San Giovanni in Venere, bénéfice dont la Congrégation ne fut nantie qu'en juillet suivant. D'autre part, le dernier de ces décrets, qui est du 24 octobre, rejoint normalement le premier décret authentiquement daté de 1586, qui est du 7 novembre, car on peut supposer que la fête de la Toussaint fit omettre une fois aux Députés leur réunion hebdomadaire.

Un des décrets manquants du premier livre, celui du 2 mai 1584, nous est connu par une copie de Naples (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 39).

2. Comme il le dit lui-même dans le titre du livre III; ce livre III est tout entier de son écriture.

3. Voir les fragments publiés dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 mai 1926.

4. VAT. *Secr. Brev.* 82 (*Bullarium Gregorii XIII*, lib. II, f° 161 et suiv.).

5. *Ibid.*, 476, *Paulus V*, 1612, Februarius, f° 359 et suiv.

venons de citer les plus importants, les autres seront allégués au fur et à mesure que l'histoire de Philippe le réclamera [1].

III. Avant de recevoir la sanction papale, les Constitutions furent discutées entre les Pères pendant trente ans. On adopta successivement divers projets qui par bonheur subsistent; la comparaison de ces projets est des plus instructives; elle nous montre les idées de Philippe gagnant peu à peu les esprits et finissant par être intégralement admises.

a) En 1583, Bordini rédigea en latin le premier projet de Constitutions [2]. On conserve à Naples un brouillon en italien, avec des annotations parfois inspirées par Philippe, qui doit être le texte que Bordini fut chargé de mettre en belle forme [3]. Ce brouillon développe lui-même un court canevas, conservé de même à Naples, dont l'auteur est sans doute Talpa [4]. D'autres Pères présentèrent à cette occasion des vœux qu'on trouve aussi dans les archives de Naples [5]. L'original des Constitutions de Bordini porte une célèbre note marginale de la main de Philippe au sujet de la fortune privée des Pères.

La même année fut extrait du texte de Bordini un Sommaire de règles que souscrivirent les plus anciens Pères et qu'ils présentèrent ensuite à Philippe [6]. Les Archives de Naples renferment la minute de cet acte [7], ainsi qu'un texte retouché à la suite des observations de Philippe [8].

b) En 1588 fut mis sur pied un nouveau projet qu'on voulut faire approuver par Sixte-Quint [9].

1. Tous se trouvent dans les registres des papes à l'ARCHIVIO SECRETO du Vatican. Quelques-uns sont publiés dans *Collectio Constitutionum et privilegiorum Congregationis Oratorii a S. Philippo Nerio fundatae...* Brixiae, 1895.

2. Voir à Naples (fasc. 105, n° 1) une copie qui porte ce titre : *Compendium Constitutionum Congregationis Oratorii, compilatae a* P. GIO. FRANCESCO BORDINO.

3. A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 41-52^v^. Cf. ci-dessous, chap. VII, *Les Constitutions et les Fondations*.

4. *Ibid.*, fasc. 21, n° 1, f° 55. Cf. ci-dessous, chap. VII.

5. *Ibid.*, fasc. 21, n° 1, f° 20, vœu de Luigi da Ponte; f° 29, vœu de Pompeo Pateri; f° 31, vœu anonyme; f° 33, item; f° 34, vœu de Nicolo Gigli.

6. Voici le titre de ce document : *Haec est Summa eorum quae infrascripti Patres omni cum reverentia et submissione R^do^ Pri Philippo Nerio proponunt et, divina auxiliante gratia, servare intendunt.* Les signataires sont Tarugi, Alessandro Fedeli, Baronio, Bordini, Velli, Talpa, Germanico Fedeli, Gigli.

7. A. N., fasc. 21, n° 1, f° 16. Elle diffère fort peu de l'original. Cf. ci-dessous, chap. VII.

8. *Ibid.*, fasc. 21, n° 1, f° 25. Le titre est devenu : *Nonnulla quae pro formando statu Congregationis, statuenda Patribus proponuntur.* Cf. ci-dessous, chap. VII.

9. Un exemplaire calligraphié sur parchemin est sans doute le document qu'on

c) Sixte-Quint n'eut pas le temps de donner cette approbation. Le projet de 1588 fut remanié à partir de 1593, à l'instigation de Baronio devenu Préposé général au lieu de Philippe. La mort du fondateur en mai 1595 conseilla d'en finir au plus tôt avec les délibérations. De fait, le texte que nous possédons semble antérieur à décembre de la même année [1].

d) Après la mort de Philippe, la dissidence au sujet des règles s'accentua entre les maisons de Rome et de Naples. Pour prévenir le schisme, Baronio, alors cardinal, essaya en vain de faire adopter par les deux maisons des Constitutions préparées par ses soins [2]. Ce nouveau texte doit remonter à la fin de 1601 [3]. Dans la seconde partie, il est identique au précédent, à cela près qu'on y tient compte des décrets intervenus depuis 1595. Il est utile à consulter surtout dans sa première partie, qui est toute nouvelle. Baronio expose là ce qui fut institué par Philippe lui-même, à commencer par l'Oratorio, tandis que les règles de la seconde partie sont attribuées aux autres Pères, désireux de perpétuer l'institution du fondateur [4]. Le préambule expliquant la raison d'être de la Congrégation, qu'on voulait mettre en tête des Constitutions de 1588, était sans doute analogue à cette première partie des Constitutions de 1601.

soumit au pape. Il en existe à Naples deux copies (fasc. 88, nº 3) : l'une conforme à cet original, l'autre qui contient, à la suite des six chapitres de l'original, un chapitre VII traitant du Préposé général (il est formé d'un décret reproduit sans date d'année à la fin du *Livre I des Décrets* de A. R., et de deux autres décrets rendus en 1593), et un recueil de quarante-cinq Décrets généraux ; ces additions montrent que la seconde copie est notablement postérieure. Pour preuve de l'authenticité de ces textes, on a entre autres leur conformité avec les extraits cités dans l'opuscule de VAT. *lat.* 8263, fos 243 et 244, et dans le décret du 6 juin 1590 (A. R., *Lib. II Decr.*).

1. En effet, il ne tient pas compte du décret qui décide à cette époque que la Congrégation ne s'agrégera plus aucune maison, mais s'en tiendra à Rome, Naples et San Severino ; de plus, le recueil de Décrets généraux annexés aux Constitutions proprement dites n'en contient pas qui ne soit antérieur à la mort de Philippe, sauf le dernier, un décret de 1596, qui fut ajouté après coup, comme la différence d'écriture le prouve. Plusieurs de ces projets de Constitutions antérieurs à 1595 ont été publiées dans *Constitutiones et Regulae Congregationis Oratorii a S. Philippo Nerio fundatae*. Forli, 1925.

2. Elles ne portent pas de titre. Baronio lui-même les déposa à la Vaticane où elles se trouvent encore (VAT. *lat.* 5506, fos 58-68).

3. En effet la séparation est décrétée dès 1602 (décrets des 6 février et 24 mai 1602).

4. Cf. fº 62 : « ... His igitur ab optimo Patre sapienter admodum institutis, visum est Patribus nostris et regulis quibusdam, et constitutionibus munire, ut melius retineri, et custodiri possint, et illibata ad posteros transmitti... »

e) Pour avoir une idée des règles particulières qu'entendait suivre la maison de Naples, un excellent document est le projet de Constitutions que les Pères de cette maison rédigèrent en 1605 et dont ils ne craignirent pas de faire honneur à Tarugi [1] : « Constitutions de la Congrégation de l'Oratoire établies par le Bienheureux Père Philippe Néri, son fondateur, et modifiées en certains points de plus stricte observance, pour les adapter au lieu, au temps et aux personnes, par Francesco Maria Tarugi, cardinal de Sienne, à l'usage de la maison de Naples qu'il a fondée ». Grâce à ces retouches, il serait facile, si on ne les connaissait d'avance, de dégager les vues authentiques de Philippe en matière de Constitutions.

f) Les Constitutions qui régissent encore la maison de Rome furent enfin arrêtées en 1610 [2] après tant de projets écartés tour à tour. On a déjà parlé de la Bulle de Paul V qui les sanctionna en 1612. Le texte en est annexé à cette bulle [3].

IV. Quand elle vint s'établir à la Vallicella, la Congrégation abandonna le gouvernement de l'église Saint-Jean des Florentins ; elle le reprit ensuite pendant quelques années. De cette reprise datent des règles destinées au convict des prêtres desservant l'église [4]. Philippe eut une part importante à leur rédaction.

1. L'original (A. R., *Vol. Fum Congnis Oratrii... Exordium, Progressus, Privilegia, Regulae et alia* fo 313 et suiv.) porte la trace des corrections réclamées par Flaminio Ricci, au nom de la maison de Rome, dans le courant de 1606.

2. Un acte daté du 4 août 1610, souscrit par tous les Pères d'alors, exprime leur acceptation. Il est reproduit dans la bulle de Paul V à la suite des règles (fos 24-24v).

3. La minute de ce texte se trouve à la VALLICELLIANA, *O.* 7, fos 399v-417v. Elle date de 1607. A la suite (fos 418-419), on lit certaines dispositions prévues pour le cas où la maison de Naples resterait dépendante de celle de Rome ; il est noté que ces dispositions seront tenues secrètes ; la séparation définitive, survenue en 1612, rendit ces textes inutiles. Les Constitutions furent publiées en 1630 sous ce titre : *Instituta Congregationis Oratorii S. Mariae in Vallicella de Urbe a S. Philippo Nerio fundatae* (Romae, apud J. Mascardum).

4. Document signalé par M. Fabio Gor'. Il se trouve à l'Archivio di Stato de Rome (*Vol. XXXVI Congnis Orat., Chiesa della Vallicella*, quaderno no 4). Les règles occupent huit folios. Les cinq premiers sont de l'écriture de Tomasso Bozzio ; la minute du texte qu'on lit fo 1er est conservée dans un des reliquaires de la sacristie de la Chiesa Nuova (no 4) ; elle est de la même écriture. Au fo 5, Nicolo Gigli, secrétaire de la Congrégation, atteste à la date du 12 décembre 1587 que ces règles ont été édictées par Philippe et les Députés pour Saint-Jean des Florentins. Ensuite viennent, sur une petite feuille collée, quelques autres règles écrites de la main de Philippe lui-même. Elles doivent être du même temps que les précédentes, car elles font allusion à un lavabo dont il est question dans un décret du 23 juillet 1587 (A. R., *Lib. II Decr.*) : « Que le Père parle... pour le lavabo de Saint-Jean des

V. Nous possédons des relations de la visite officielle que la maison de Rome chargea en 1594 le P. Pompeo Pateri de faire des maisons de Naples et de San Severino [1].

VI. Dès le temps de Philippe, des recueils ont été constitués où l'on réunissait les contrats de toutes sortes passés par la Congrégation pour l'administration de ses biens, et les actes dressés à son profit pour des legs et donations [2]. On a conservé aussi deux cahiers de comptes qui fournissent, année par année, du début de 1581 jusqu'au milieu de 1591, l'état comparé des revenus et des dépenses de la Congrégation [3].

4° Un nouveau groupe de documents peut être catalogué sous le titre de *Mémoires des premiers Pères*.

I. Trois ouvrages dont on a parlé plus haut rentrent dans ce groupe : d'abord la Vie de Gallonio, pour les souvenirs personnels qu'elle ajoute aux informations du Procès et pour les attestations nouvelles qu'elle apporte à ces informations [4] ; en second lieu le manuscrit de la Vallicelliana prétendu l'œuvre d'un contemporain de Philippe [5] ; enfin l'ébauche biographique de l'Abbé Agostini.

Florentins. » Enfin les règles du réfectoire, qu'on trouvait déjà au f° 3, sont identiquement répétées, à une addition près, au f° 8. Certains textes, par exemple ceux qui concernent les hôtes, ont été barrés en divers endroits.

1. Voir A. N., fasc. 21, n° 1, f° 76, la lettre de Baronio aux Pères de Naples, 22 avril 1594, qui annonce cette visite. La relation originale de Pompeo Pateri se trouve dans A. R., *Casa di Napoli*, II, f° 209 et suiv. Une pièce, qui est sans doute le rapport présenté au visiteur, est conservée à Naples sous ce titre : *Stato della Congregazione di Napoli ne la visita de l'anno 1593* (sic) *del P. Pompeo Pateri.* La relation de A. R. a été publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, n° du 26 juillet 1926.

2. Les deux recueils contenant les pièces du temps de Philippe sont : *Vol. Pum Congnis Oratrii... Exordium, Progressus, Privilegia, Regulae et alia ; Vol. Septimum Congnis Oratrii Contractus, Obligationes, olim.*

3. A. R.

4. En tête du livre, les cinq cardinaux Paravicino, Borromée, Tarugi, Baronio et Visconti se portent garants de tous les faits relatés, soit qu'ils en aient été eux-mêmes témoins, soit qu'ils les connaissent par des témoignages sûrs. Des notes indiquent dans le cours de l'ouvrage les témoins de chacun des faits.

5. *O.* 7. A propos de ce manuscrit, disons que les manuscrits voisins de la Vallicelliana, à part quelques-uns dont il est question plus loin, n'ont pas l'importance qu'on croirait d'abord. *O.* 1 est le manuscrit latin de la *Vie* de Bacci. *O.* 2 et 3 sont des traductions espagnole et latine du texte italien du même ouvrage. *O.* 4, 5, 6, puis 8 à 12 inclus, sont des brouillons et des mises au net de la *Vie* de Bernabei.

II. Baronio composa sous le pontificat de Grégoire XIII [1] une très courte, mais très précieuse relation des premiers temps de l'Oratorio, intitulée *De Origine Oratorii*. Cet opuscule célèbre, maintes fois cité par Marciano, est encore inédit. La trace en fut même perdue jusqu'en 1922, où un Oratorien de Naples, le P. Antonio Bellucci, le retrouva dans les Archives de sa maison [2].

III. Outre sa déposition au Procès, qui est un peu postérieure [3], nous avons de Bordini une notice sur Philippe, *Philippi Nerii religiosissimi Presbyteri vitae Compendium*, qu'il a datée lui-même du 11 février 1596 [4]. L'objectivité de l'auteur rend très estimable ce document.

IV. Pompeo Pateri composa des *Mémoires* pour se justifier de tant de ministères auxquels il s'adonna en dehors de la Congrégation [5]. Il nous renseigne avec précision sur beaucoup d'affaires de la maison de Rome qu'il traita. Mais sa chronologie est parfois assez vague.

V. Le petit volume manuscrit qui s'intitule *Memorie del P. Francesco Zazzara* parle de Baronio plus que de Philippe. Mais on y trouve le meilleur texte des oraisons jaculatoires enseignées par Philippe à ses fils spirituels [6].

VI. Tandis que Gallonio écrivait la Vie de Philippe, un Père de Naples, Talpa, capable de vues générales plus que personne dans la Congrégation, composait un traité pour démontrer l'extraordinaire vertu réformatrice de l'œuvre de Philippe [7]. D'après ce traité, Philippe

1. On lit en effet, f° 15v, à propos des libéralités de Grégoire XIII envers la Congrégation : « ... qui (Grégoire XIII) se talem ab initio et *usque modo* in largiendo exhibuit ut... ».

2. Une communication sur sa trouvaille a été faite par le P. Bellucci, le 6 avril 1922, à l'Academia Napoletana scientifico-letteraria S. Pietro in Vincoli. Il s'agit du manuscrit original (fasc. 21, n° 1, fos 12-15v). Les mots « auctore Caesare Baronio » sont ajoutés d'une autre écriture au-dessous du titre. Le latin fleuri et gauche est bien du style de Baronio.

3. Elle fut reçue à Cavaillon (Vaucluse), dont il était devenu évêque, le 30 juin 1596 (*P. C.*, f° 642 (*Vat.*).

4. A. R., *Scritture originali dupplicate per San Filippo*, f° 179.

5. *Memorie lasciate dal P. Pompeo Pateri per negozii, e cose spettanti alla Congne dell'Oratorio* (*Arch. secreto dei Papi*, *Carpegna* 62, fos 48-69). Les Pères Rosato Caravaggio et Paolo Aringhi attestent au f° 68 que l'écriture est bien celle de Pateri.

6. Fos 35-39. F. Zazzara l'a inséré aussi dans l'une de ses dépositions du *Procès* (fos 323v-324v). Le texte publié par le périodique *San Filippo Neri* (n° du 26 juin 1921) d'après les *Mémoires* n'est pas complet.

7. Vat. *lat.* 6662, n° 1, vingt-huit folios sans titre et sans nom d'auteur (au catalogue : *Ragguaglio dell'Istituto dell'Oratorio fondato da S. Filippo Neri*). On le retrouve

aurait institué cette nouveauté d'une Congrégation séculière afin de propager plus sûrement la réforme dans le clergé séculier, et par le clergé séculier dans la Cour romaine, et par la Cour romaine dans la Ville de Rome tout entière, et par la ville de Rome dans l'Eglise universelle. D'avoir réalisé ce grand dessein le rendrait autant que ses miracles digne de la gloire des autels. Ces pensées réfléchies, ce programme immense n'ont jamais hanté l'esprit de Philippe. Mais, quoi qu'il en soit de ces conceptions, on a profit à relever dans ce traité une description très minutieuse et très historique de l'Oratorio et des diverses œuvres philippines.

Dans un autre opuscule [1], le même auteur décrivit plus tard les pratiques spéciales que la maison de Naples avait adoptées à son instigation.

VII. Un très curieux manuscrit de la Vallicelliana renferme des analyses de discours tenus à l'Oratorio vers 1572-1574, c'est-à-dire à l'époque où il atteignait peut-être son apogée [2]. La précision de ces

à Naples (fasc. 105, n° 3) sous le titre de *Instituto della Congregatione dell'Oratorio*. C'est l'original. L'alinéa final permet de déterminer la date de sa composition; on y parle, en effet, de la *Vie* que Gallonio est en train d'écrire; la sainteté de Philippe, dit-on, « ... appare nel suo Processo, et apparirà poi a tutti nell'historia della sua vita, che in breve si mandarà in luce da uno de nostri Padri intimi del Santo ». C'est donc un peu avant 1600 que fut rédigé le mémoire. Une copie de A. R. confirme cette donnée et nous livre de plus le nom de l'auteur, le P. Talpa, de Naples, car elle est accompagnée d'une lettre d'envoi de ce Père qui porte la date du 2 juillet 1599 (cf. le périodique *San Filippo Neri*, 26 septembre 1928). A défaut de cette lettre, le contenu du mémoire suggérerait clairement de l'attribuer à Talpa. Les vues grandioses qu'on y prête à Philippe sont plutôt celles que Talpa avait toujours caressées au sujet de la Congrégation. Un mémoire qui suit son traité dans le codex de la VATICANE (*lat.* 6662, f° 32v) rapporte, en effet, qu'il « ... s'était mis dans la tête, depuis les premiers temps de la Congrégation, que l'institut devait servir à la réforme universelle du clergé séculier »; ce mémoire lui impute aussi un projet qu'il soumet effectivement au pape dans la conclusion de son traité (f° 28 de *lat.* 6662, f° 51 du manuscrit de Naples) : ce serait de fonder à Rome un collège d'où les sujets de la Congrégation s'en iraient partout répandre la réforme du clergé. Noter que, dans la lettre d'envoi du traité, Talpa confesse à Germanico Fedeli que tout le monde ne lui donne pas raison; certains lui observent qu'il va trop loin dans son écrit en attribuant à Philippe la réforme entière de Rome.

1. A. N., fasc. 88, n° 2, *Principio e progresso della Casa della Congr. dell'Oratorio di Napoli*. La *Vita S. Philippi Nerii secundum tempora descripta*, citée plus haut, donne Talpa comme l'auteur de l'ouvrage (année 1575).

2. *O.* 18. *Collectio dictorum et monitorum spiritualium B. Phil. Nerii, sociorumque et aliorum*. On trouve au cours du recueil les dates de 1572, 1573 et 1574. La mention collée sur la première page : Augustini Manni Congnis Oratorii in Sta Maria in Vallicella, ne peut désigner l'auteur, car Manni n'est entré qu'en 1577 dans la Congrégation. Il en existe une copie à Naples.

comptes rendus fait croire qu'ils étaient rédigés par un auditeur séance tenante [1]. On cite les noms des discoureurs, tantôt Philippe, tantôt l'un des Pères, tantôt des étrangers, comme Andrea Monti, ce juif converti que le connétable Marc Antonio Colonna eut la curiosité d'entendre un jour [2]. Aucun document ne nous apprend mieux quelle casuistique subtile et pittoresque se discutait au cours des séances [3].

VIII. Nous avons dit plus haut que les « Vies et propos des Pères et frères de la Congrégation de l'Oratoire » [4], par Paolo Aringhi et quelques autres Pères, servirent au P. Ricci pour son supplément à la Vie de Philippe. Ces notices, qui datent du milieu du XVIIe siècle, constituent une source assez tardive ; elles renferment pourtant quelques informations nouvelles qui proviennent sans doute de la tradition orale toujours vivace dans la maison de Rome. Mais des anecdotes qui passèrent longtemps de bouche en bouche furent sujettes à être déformées ou embellies ; les dialogues qui abondent ont un naturel plus facilement explicable par le talent du narrateur que par la fidélité des souvenirs ; on ne puise pas sans hésitation dans cette mine.

IX. Un manuscrit autographe du P. Pietro Consolini, que possédait la Riccardiana de Florence, renferme sans doute plus d'un trait à retenir [5] ; mais on ne sait ce qu'il est devenu.

1. Cf. des formules : « Samedi, 9 janvier 1574, à 23 heures de jour, sur la fin de l'Oratorio... » (f° 147v) ; ou encore : « Ce premier jour de mars 1574... » (f° 167v). Autres dates, toutes de 1572 ou 1574, à relever fos 53v, 111, 140, 149, 165, 178v, 183, 183v, 185.

2. *Ibid.*, f° 55v. Quand il voit entrer le connétable, Philippe invite Andrea à s'inspirer de cette présence, et l'ancien rabbin se met à commenter le psaume 144, *Exaltabò te Deus meus*, qu'il rapproche du *Pater Noster*.

3. Cf., dans un autre document (ARCH. STATO FIRENZE, *Carte Strozzi-Uguccioni*, filza 187, p. 316-326), l'analyse des discours tenus à l'Oratorio en la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste, 29 août 1591 (et non 1592, date erronée que porte le document).

4. BIBL. VALL. *O.* 58, 59, 60, *Le Vite, e Detti di Padri, e fratelli della Congreg. dell'Oratorio... raccolti da* PAOLO ARINGHI, *prete della detta Congregazione, e da altri.* On trouve parfois reliés ensemble plusieurs états de la même notice, brouillon et mise au net. Quelques-unes ont été publiées par le P. CALENZIO dans le périodique *San Filippo Neri*, par exemple celles de Bordini (juin-juillet 1894), de Pietro Perrachione (août-septembre 1894), de Germanico Fedeli (octobre-novembre et décembre 1894), de Francesco Soto (janvier-février 1895).

5. *Proposizioni, ed attestazioni della santità di S. Filippo Neri, e di quanto avea egli osservato nello spazio di 5 anni, che egli stette col Santo, scritte di propria mano.* Le fascicule faisait partie du recueil *MSS, S. 1*, n° v, suivant l'indication subsistante du catalogue. Cf. DOMENICO MORENI, *Bibliografia storico-ragionata della Toscana...* Florence, 1805, I, p. 287.

5° Un groupe de documents plus disparates s'intitulera *Documents divers et pièces détachées*.

I. La séparation des maisons de Rome et de Naples avait apaisé depuis longtemps la querelle suscitée par la divergence de leurs règles, quand le P. Alfonso Destuti, de la maison de Naples, la ralluma. Certains documents qu'il étudiait pour composer son *Historia annuale della Congregatione dell'Oratorio* [1] lui semblèrent prouver que Naples avait les mêmes titres que Rome à se réclamer de Philippe comme fondateur. Il le publia dans un écrit anonyme à l'insu de ses confrères [2]. Dès qu'on en eut connaissance à Rome, on rédigea des mémoires pour réfuter cette prétention [3]. Destuti désavoua son factum par une lettre du 8 mai 1629 adressée aux Pères de Rome. Néanmoins un mémoire fortifié de nouveaux documents fut encore préparé à Rome pour le confondre [4], mais, comme les premiers, on le garda manuscrit. Pour appuyer leurs thèses opposées, tous ces plaidoyers invoquent des documents anciens qui sont parfois du plus haut intérêt.

II. *Philippe ou Dialogue de la joie chrétienne*, l'œuvre charmante où le cardinal Valier rivalise avec Platon, mérite, aussi légitimement que les *Fioretti* pour la vie de saint François d'Assise, d'être compté

1. Voir ci-dessus, p. XXVIII.

2. On trouve ce mémoire VAT. *lat.* 8263, f° 227; il ne porte aucune indication de lieu ni de date.

3. Voir ces mémoires dans le recueil *lat.* 6662 de la VATICANE. Le premier f°s 29-66) fait l'historique des relations de Rome et de Naples depuis la fondation de Naples; il a pour titre : *Della fondazione dell'Oratorio di Napoli. Discorso per li Padri della Congregatione dell'Oratorio di Roma contro le pretensioni date alla stampa dalli presenti Padri di Napoli.* Le second (f°s 72-121) s'attache à démontrer spécialement que Philippe consentit bien à contre-cœur à la fondation de Naples : *Relazione della fondazione della Casa dell'Oratorio in Napoli, nella quale sono inscriti varii interessanti documenti.* Le premier mémoire, qui cite une lettre du 27 mai 1628, nous indique ainsi la date vers laquelle ils durent être composés l'un et l'autre. Le second fait état d'une enquête de 1612 sur les sentiments de Philippe au moment où l'on fondait Naples. On possède dans A. R. les minutes de ces mémoires. Celle du premier porte qu'il est l'œuvre de Francesco Zazzara. Elle est suivie de la lettre de rétractation du P. Destuti. A ces minutes sont annexés deux recueils intitulés *Casa di Napoli*, où sont rassemblés les originaux des documents cités dans les deux mémoires.

4. BIBL. VAT. *Urb. lat.* 526; le document démontre tout le contraire de ce que promet son titre : *Congregatio Neapolitana Oratorii Sancti Philippi Nerii... Scriptum legale et Summarium pro Congregatione Neapolitana Oratorii S. Philippi Nerii contra Congregationem Romanam Sanctae Mariae in Vallicella.* Il fait état d'une lettre du cardinal Borromée, qui est datée du 21 mai 1629 et qui est par conséquent postérieure à la rétractation de Destuti.

parmi les sources de la Vie de Philippe [1]. L'entretien est censé avoir lieu, rien ne prouve qu'il n'a pas eu lieu sous Grégoire XIV au palais de Saint-Marc à Rome. Nous voyons par cet ouvrage l'affectueuse vénération que des esprits délicats et lettrés nourrissaient pour Philippe.

III. Venons-en aux *Pièces détachées* :

a) Nous en classerons quelques-unes sous la dénomination de *Mémoriaux* ou rapports adressés à divers personnages au sujet de l'Oratorio.

Le plus ancien remonte probablement au temps de Pie V. C'est une apologie de l'Oratorio suspecté pour ses réunions privées, pour les discours qu'y tiennent des laïcs, pour les « Laudes » qu'on y chante en langue vulgaire [2]. Dans le *De origine Oratorii,* Baronio raconte qu'à peine instituée [3], l'œuvre rencontra des détracteurs : notre document serait-il cet écrit que « l'un des frères », au dire de Baronio, composa pour la défendre ? [4]

Un second mémorial adressé au début de son pontificat à Grégoire XIII nous est parvenu sous deux formes différentes. On y fournit la liste de tous les membres de la Congrégation et de leurs hôtes et on expose à quelles œuvres ils s'adonnent pour l'utilité du prochain. Dans un exemplaire de la Vaticane [5], la liste des membres ajoute quelques renseignements sur chacun d'eux ; dans un autre exemplaire [6], on trouve les noms seuls ; par contre un chapitre, qui manque à la Vaticane, décrit les exercices de communauté auxquels les membres de la Congrégation sont astreints. Le premier exemplaire porte la date de janvier 1578, mais aura été rédigé un peu plus

1. *Filippo ossia Dialogo della Letizia cristiana.* L'original, qui est en latin, se trouve à la BIBL. VALL. (scansia 21, HH). Deux traductions italiennes ont paru au XIXe siècle : l'une à Vérone, Morani, 1800 ; l'autre à Rome, Carlo Mordacchini, 1817. Un passage de la déposition de l'Abbé Maffa au *P. C.* (f° 441) permet d'authentiquer sûrement l'ouvrage.

2. A. N., fasc. 21, n° 1, f° 10. Une allusion à Paul IV défunt, une autre à Saint-Jean des Florentins, l'allégation que d'autres prêtres que Philippe président parfois l'Oratorio, et surtout celle du grand concours qu'il attire conseillent de ne pas trop vieillir le document : il correspond bien à l'état des choses sous Pie V.

3. F° 13v : « ... non post diu... ».

4. *Ibid.*

5. *Arch. Secreto*, Arm. 17, caps. 4, n° 6 ; découvert par PASTOR, qui le reproduit dans son *Histoire des Papes*, IX, p. 872.

6. A. R., *Vol. pum Congnis Oratrii*..., f° 1. Il a été publié par le P. CALENZIO dans le périodique *San Filippo Neri*, 1896, fasc. ultimo, d'après une copie dont l'original aurait été déposé autrefois au Château Saint-Ange.

tôt [1] ; on ne saurait assigner que la même date au second [2]. Cet état complet de la Congrégation à une époque précise de son histoire fait de ce mémorial un document de premier ordre.

Un autre mémorial [3], qui doit être exactement contemporain [4], est une instruction probablement destinée à un évêque qui songeait à fonder un Oratorio hors de Rome. Après une description des exercices de l'Oratorio de l'après-midi, on trouve un bref historique de l'institution. L'auteur est sans doute Tarugi [5].

Nous possédons deux mémoriaux adressés au cardinal Savelli, vicaire de Grégoire XIII et Grand Inquisiteur. Le plus ancien doit être celui qui est rédigé en latin [6]. Il faut le dater encore de l'époque des précédents [7]. On y décrit les occupations des Pères et on conclut en réclamant la protection du cardinal. Peut-être fut-il composé à l'occasion des critiques auxquelles l'Oratorio demeurait en butte à cette époque [8]. Un second mémorial, rédigé en italien [9], est à dater de deux ans plus tard, c'est-à-dire de 1579, si l'on fait remonter le premier à 1577 [10]. Il contient aussi un exposé des œuvres de la Congrégation. Les dernières lignes laissent percer de vastes ambitions : si les ressources permettaient d'élever tous les sujets qui affluent, la Congrégation pourvoirait aux besoins spirituels, non seulement de Rome, mais de bien d'autres évêchés dans la chrétienté entière.

Cette pensée de diffusion est justement le motif qui pousse Tarugi à faire tenir un autre mémorial à saint Charles Borromée [11]. On n'est

1. En effet, le nom d'Agostino Manni, reçu dans la Congrégation en octobre 1577, n'y figure pas encore, tandis qu'on y voit celui d'Antonio Gallonio, reçu le 1er juillet.

2. On ne peut donc admettre la conjecture du P. Virgilio Spada que le mémorial aurait été remis au pape au moment de la visite apostolique de 1576 (note sur l'exemplaire de A. R.).

3. Publié par CALENZIO, *La vita e gli scritti del Cardinale Cesare Baronio*, p. 132 et suiv.

4. On dit (p. 137) qu'il y a plus de vingt ans qu'il se trouve des chanteurs pour exécuter gratuitement la Laude finale de l'Oratorio : or le mémorial adressé à Grégoire XIII disait de même que l'Oratorio existait depuis vingt ans. Le mois d'octobre, dont on parle en un autre endroit (p. 132), pourrait donc être celui de 1577.

5. A qui l'attribue une note ajoutée en tête du document.

6. Il est inséré p. 381-384 dans le manuscrit de l'*Historia annuale della Congregatione dell'Oratorio di Napoli*, du P. DESTUTI.

7. Comme dans les précédents, on dit que l'Oratorio dure depuis vingt ans.

8. Il est question de « fermer la bouche aux détracteurs ».

9. A. N., fasc. 21, n° 1, fos 8-9.

10. Ici on déclare, en effet, que l'Oratorio a commencé il y a vingt-deux ans.

11. On le trouve dans le *Recueil de l'Abbé Agostini* (A. R.) dont on a parlé plus haut.

donc pas étonné qu'il soit daté du 8 octobre 1579 [1]. De grands espoirs fermentent cette année-là, sinon dans l'esprit de Philippe, du moins dans ceux de ses disciples. Ce mémorial explique une fois de plus les œuvres de la Congrégation. Il est accompagné d'une lettre où Tarugi prie saint Charles d'obtenir que le pape transforme la Congrégation en « un séminaire de sujets séculiers qu'on pourrait disperser à travers le monde pour porter secours aux évêques [2] ».

Deux mémoriaux dont il nous reste à parler sont des sommaires d'arguments, non des rapports en forme. Le plus ancien [3] commence par ces mots significatifs : « Au Révérend Père Messer Philippe... : Votre Révérence se souviendra d'exposer à Sa Sainteté... » Il s'agit donc d'un aide-mémoire qu'on rédige pour Philippe au moment où il se rend à l'audience du pape. Il doit demander que l'Oratorio des après-midi du dimanche, qui attirait alors de grands concours, puisse se tenir dans la Chiesa Nuova à la suite des offices. La démarche eut probablement lieu pendant l'hiver de 1577-1578 [4]. Si l'on vient à confronter le second mémorial [5] et le brouillon d'une lettre que Philippe voulut un jour adresser à saint Charles [6], on constate avec surprise que ces deux documents tendent pareillement à prouver que les Pères ne suffisent pas à leurs emplois ; ce sont d'ailleurs les mêmes emplois qui sont énumérés de part et d'autre ; il faut donc croire que les documents sont contemporains et qu'ils furent rédigés pour les besoins de la même cause. Philippe devait avoir en mains cet autre aide-mémoire quand il allait en mars 1581 traiter avec Grégoire XIII de l'affaire qui le mit aux prises quelques mois plus tard avec saint Charles [7].

b) En dehors de celle du mémorial adressé à Grégoire XIII, on possède plusieurs listes des membres de la Congrégation qui remontent au temps de Philippe. Il y en a d'incluses dans les Livres des Décrets,

1. Il attribue pourtant vingt-trois ans de durée à l'Oratorio, tandis que le mémorial précédent, qu'on a cru devoir dater aussi de 1579, n'en comptait encore que vingt-deux.

2. On remarquera que l'idée proposée par Tarugi est celle que Talpa ne cessa de caresser toute sa vie (voir ce que nous disons plus haut du mémoire qu'il compose à ce sujet après la mort de Philippe) : en 1579, Tarugi n'aurait-il donc été que le porte-parole de Talpa ?

3. A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 1-2.

4. Car les détails fournis sur les réunions concordent avec ceux du mémorial rédigé alors pour Grégoire XIII (voir ci-dessus).

5. A. N., fasc. 21, n° 1, f° 27. Il paraît être de l'écriture de Tarugi.

6. Sacristie de la Chiesa Nuova, reliquaire n° 10.

7. Cf. chap. VI, *La Fondation de la Congrégation de l'Oratoire*, p. 284-288.

listes des Pères anciens qui ont droit de voter dans les assemblées générales, et listes des titulaires des divers emplois de la Congrégation [1]. Indiquons-en quelques autres.

La plus ancienne liste des titulaires des emplois ne se trouve pas dans les Livres des Décrets; elle a été conservée séparément [2]. Elle doit être quelque peu postérieure aux élections de 1580 [3].

Le P. Calenzio découvrit jadis et publia une liste des membres de la Congrégation, tant prêtres que clercs et laïcs [4], qui date sans doute de janvier 1586 [5], et un ordre des prédicateurs de l'Oratorio pendant une semaine [6], qui date de la période comprise entre 1580 et 1586 [7].

Les archives de la Maison de Naples gardent des listes de ses membres, dressées en 1590 et en 1598, avec mention, pour chaque personne, de son pays d'origine et de ses dates d'admission et de prêtrise [8].

On voit enfin à Rome, dans la sacristie de la Chiesa Nuova, une liste des membres de la maison de Rome, que Baronio dressa du temps qu'il était Préposé général, peu avant la mort de Philippe [9].

c) Pendant qu'il était Recteur de Rome, Tarugi nota un jour diverses affaires dont sa charge l'amenait à s'occuper : ce curieux mémorandum s'est conservé [10].

d) Une relation brève, mais précise, sur la Congrégation a été

1. Voir par exemple les décrets du 5 mai 1584 (A. R., *Lib. I Decr.*), des 19 juin 1587 et 6 juin 1590 (*Lib. II Decr.*), du 5 juin 1593 (*Lib. III Decr.*).

2. A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 6-7. Voir *ibid.*, f° 17, une liste un peu différente.

3. Dans cette liste, Tarugi est Recteur, ce qui reporte à la période comprise entre juillet 1580 et mai 1584; la mention de Pietro Pozzo (la liste du f° 17, qui nomme Pietro Pozzo, lève le doute qu'on pourrait concevoir en lisant f° 6 le prénom Pietro seul), admis le 30 novembre 1581, défend de remonter avant la date de cette admission.

4. Trouvée à la Bibl. Vall., *O.* 51, n° 28, p. 225-227, et publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, 1896, fasc. ultimo.

5. Elle est postérieure au 22 décembre 1585, date de l'ordination sacerdotale de Gallonio, nommé dans la liste parmi les prêtres, et antérieure au 26 janvier 1586, date de la mort de Mezzabarba qui figure encore dans la liste.

6. Trouvée aussi à la Bibl. Vall., et publiée dans son ouvrage sur Baronio, p. 908.

7. On y rencontre le nom de Giovenale Ancina qui ne parla pas à l'Oratorio avant la fin de 1580, et celui de Talpa qui cessa d'y parler en 1586, quand il partit pour Naples.

8. A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 57 et 69.

9. Publiée par Calenzio, *op. cit.*, p. 923-924 (cf. p. 329-330).

10. A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 22-22^v^. Il a été rédigé entre juin 1582, date de la prêtrise de Giovenale Ancina, qui chante déjà des messes, et juin 1583, date d'acquisition de Carbognano, dont on ne parle pas encore comme de lieu de repos pour les Pères.

découverte par Pastor dans les papiers d'Etat de Florence [1]. Elle paraît convenir à l'époque de 1580, où le nombre des Pères avait faibli [2]; elle est certainement antérieure à la fondation de Naples dont elle ne dit mot.

e) La convention passée avec le maître-d'œuvre pour la construction de la façade de la Chiesa Nuova, ainsi qu'un devis des frais, furent communiqués à la Maison de Naples, qui détient encore ces pièces dans ses archives [3]. La date des travaux, entrepris au début de 1594, donne celle des documents.

f) Philippe avait obtenu de participer aux mérites de deux ordres religieux, celui des Dominicains et celui des Capucins. Nous possédons les pièces qui en font foi : celle qui émane des Capucins date du 25 août 1576 et porte la signature de fra Girolamo da Monte, l'autre est signée de fra Pietro Martire à la date du 5 août 1584 [4].

g) Le 4 décembre 1600, Domenico Migliacci, curé de la Trinité des Pèlerins, attesta tenir de Philippe lui-même qu'il était le vrai fondateur de l'œuvre rattachée à cette église, et que Persiano Rosa avait été seulement son auxiliaire et son conseiller. Nous avons cette attestation [5].

h) Nous avons aussi le sonnet que composa Tarugi sur le chien Capriccio, bête célèbre en son temps parmi les disciples de Philippe, non moins que plus tard la chatte de San Girolamo [6].

6° Des renseignements sur Philippe ou sur son milieu sont épars dans divers dépôts d'archives :

a) A Florence, on trouve mention de son baptême dans le registre de l'Opera del Duomo. Des actes notariés concernant sa famille sont conservés à l'Archivio di Stato [7]. A la Biblioteca Nazionale, dans le fonds Capponiano, une correspondance de Mgr Cirillo, commandeur de l'Hôpital San Spirito à Rome, abonde en traits de haut goût sur les mœurs du XVIe siècle [8].

1. ARCH. STATO FIRENZE, *Carte Strozziane*, 1a serie, 233 (citée par PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 119, note 3, avec une référence inexacte).

2. Le mémorial adressé à Grégoire XIII compte 50 personnes dans la Congrégation et le présent document 40 seulement.

3. A. N., fasc. 21, n° 1, fos 65 et 66.

4. Les deux pièces originales sont à la BIBL. VALL., *fondo Calenzio*, dans une liasse intitulée *Miscellanea di diverse scritture spettanti a S. Filippo*.

5. A. R., *Scritture originali...*, f° 320.

6. *Ibid.*, f° 621.

7. *Protocolli di Francesco Neri*, *Gaspare Balchi*, *Ser Paolo Nemi*, catasta 1480.

8. Cod. 78.

b) A Rome, nous avons eu profit à consulter plusieurs recueils des archives de San Girolamo della Carità [1] et de San Giovanni de' Fiorentini [2]. Les archives de la Trinità de' Pellegrini [3] et de Santa Maria in Vallicella [4], aujourd'hui déposées à l'Archivio di Stato, ont été aussi explorées. Outre les manuscrits déjà cités, la bibliothèque du Vatican [5] et la Vallicelliana [6] en contiennent nombre d'autres qui intéressent notre sujet.

c) Il est impossible de traiter un sujet de l'histoire de l'Italie au XVIe siècle sans consulter les merveilleux documents que sont les dépêches des ambassadeurs vénitiens [7].

d) A Paris, les Archives des Affaires Etrangères nous ont fourni un document de premier ordre pour l'histoire du règne de Pie IV, le discours de Commendone sur la Cour de Rome [8].

7° Il est temps de parler des *Ecrits de Philippe,* source très précieuse, mais par malheur peu considérable.

I. *Lettres de Philippe.* Il est vrai qu'au lieu d'un mince dossier on pourrait ranger sous ce titre une grande partie des lettres antérieures à 1595 qui se trouvent à Naples. Nous avons dit plus haut que Philippe prit l'habitude de faire connaître ses sentiments aux Pères de Naples, à Tarugi en particulier, par des lettres qu'un secrétaire privé rédigeait en dehors du courrier officiel de la Congrégation. Le secrétaire écrivait en son propre nom, mais Philippe lui avait prescrit avec soin la teneur des lettres. Il se les faisait soumettre avant qu'on les expédiât : « Tout cela, je vous l'écris de sa part suivant l'ordre qu'il m'en

1. Cod. 182, 192, 220, 221, 294.

2. Cod. 300, 311, 343, 708.

3. Volumi della Congregazione 1, 2, 3, 4; n° 371, B, *Relazione data al Pontefice Gregorio XIII di tutti i Pellegrini ricevuti nell'anno santo 1575.*

4. Nos XXXV et XXXVI (états de la paroisse).

5. Par exemple VAT. *lat.* 5513, relation sans titre de l'origine de la Trinità de' Pellegrini; 5680, *Amodei raptus*, la bizarre élucubration du P. Camillo Severini; 5796, *Brevis narratio Sodalitatis Charitatis in Urbe Roma ;* 6204, un rapport de SILVIO ANTONIANO, intitulé *Recordi pertinenti all'anno Santo dell'anno 1575.*

6. Par exemple l'autobiographie d'un contemporain et ami de Philippe, Buonsignore Cacciaguerra : *I*, 9, *Vita del Pellegrino Penitente, già mercante di Palermo, che viveva al tempo di Papa Pio quarto; — E.* 48, une Vie du cardinal Paleotto : AUGUSTINI BRUNI, *De Vita Cardinalis Gabrielis Paleotti ; — O.* 57, un recueil contenant un des premiers plans de la Chiesa Nuova.

7. ARCHIVIO DI STATO VENEZIA, *Dispacci degli Ambasciatori*, Roma.

8. *Correspondance politique, Rome*, n° 6, f° 87 : 1565, *Discorso sopra la Corte di Roma di* MONSIGNORE COMENDUNO, *Vescovo di Zante, fatto poi Cardinale da Papa Pio IIII.*

a donné, note un jour Germanico Fedeli [1] ; par deux fois je lui ai fait lecture de mon texte. » Au style près, ce sont donc bien les propos de Philippe que nous lisons dans ces correspondances, si ce n'est même que certaines formules expressives doivent être littéralement de lui.

Nous nous en tiendrons ici aux lettres qu'il signe, les seules que les éditeurs lui aient jusqu'à présent attribuées. Le recours au secrétaire était si fréquent qu'elles sont en très petit nombre, une trentaine pour une période de 39 ans ; il faut encore observer que dans ce nombre, signature mise à part, peu furent écrites de la main de Philippe, à en juger par la proportion de trois autographes, dont deux ne sont même que des brouillons, sur onze originaux qui subsistent [2]. Il n'y a pas à supposer que bien d'autres se seraient perdues [3]. Le fait de ce maigre reste s'explique assez par la répugnance de Philippe à écrire. L'une des lettres autographes débute par ces paroles : « Encore que je n'écrive jamais à personne [4]... » Il était presque impossible d'obtenir une ligne de lui. Fra Alessio Figliucci, qui fut de ses premiers pénitents, s'en plaint vivement : « Je ne sais que vous dire encore, sinon que je désire quelquefois la consolation d'une lettre de vous. Si vous ne pouvez écrire vous-même, faites-le par quelqu'un de vos fils. Jamais vous ne sortez d'une ligne de votre laconisme [5]... » Tarugi doit un jour le disculper auprès de saint Charles : « Depuis longtemps, — et cela s'écrit dès 1569, — il a cessé cet exercice [6]... » Quand il y revient par extraordinaire, il se contente le plus souvent de dicter la lettre et se borne à y mettre de sa main la signature. « J'ai pour mon malheur, plaisante-t-il dans une lettre de 1556, un chancelier

1. A. N., lettre à Tarugi du 18 septembre 1587.

2. Nous ne faisons pas entrer dans ce compte les documents très courts qui sont catalogués plus loin sous les nos 29 et 30.

3. Il est pourtant certain que quelques-unes ont péri, par exemple celle dont le remercie Gio. Batta Drago, le 2 août 1552 (écrite de la Certosa di S. Lorenzo della Padula : voir BIBL. VALL., *fondo Calenzio, Lettere scritte, et sottoscritte da S. Carlo Borromeo...*) ; de même celle qui fit écrire Anna Borromea au cardinal Farnese (lettres retrouvées par TACCHI-VENTURI et publiées dans l'*Archivio della reale Società romana di Storia patria*, 1904, p. 483-496) ; et aussi celle à laquelle réplique sa nièce, la sœur Anna Maria Trievi, le 31 mai 1581 (BIBL. VALL., *fondo Calenzio, ibid.*) ; et enfin celle que suppose la lettre de Fabio Riccio, du 29 avril 1591 (A. R.).

4. Lettre à Madonna Fiora Ragni, du 27 juin 1572.

5. BIBL. VALL. *O.* 18, lettre du 5 novembre 1558 : « ... Mai uscite un tratto della vostra brevità laconica... »

6. BIBL. AMBR., lettre du 5 mars 1569 : « ... Ha tralasciato gran tempo fa questo esercizio... »

qui n'y voit guère et qui a si peu de mémoire qu'il ferait perdre les idées à Salomon [1]. »

La répugnance de Philippe à tenir la plume avait quelque chose de pathologique. Pour qu'il gagnât le dessus, il fallait qu'il fût en proie à une émotion impérieuse, comme le jour où il s'agit de faire revenir dans la Congrégation le jeune Tiberio Ricciardelli [2]. Pompeo Pateri fut chargé de recopier le brouillon où Philippe, avec une vivacité qui trahit sa tendresse, discute les mauvaises raisons du transfuge. Ce jour-là, Philippe avait donc écrit lui-même, « chose tout à fait rare », remarque le même Pateri [3]. Un autre brouillon, en partie autographe, révèle encore mieux l'agitation d'âme qui poussait parfois Philippe à écrire lui-même [4]. C'est saint Charles Borromée le destinataire. Que l'on compare ce brouillon, dont le ton est extrêmement vif, avec la lettre déférente et calme qu'il écrivait quelques jours plus tôt au cardinal [5]. Dans le brouillon, les repentirs abondent : mots et phrases barrés, surcharges dans le texte et en marge. On se demande si ces pensées qui se heurtent n'empêcheront pas Philippe de poursuivre. Mais le voilà qui se met à écrire au lieu du secrétaire. La rédaction devient plus facile. Des mots sévères à l'adresse de Cesare Speziano, correspondant romain de saint Charles, reparaissent encore, mais ils sont biffés tout de suite. L'émoi de Philippe s'apaise [6].

Il n'existe pas encore d'édition critique des lettres de Philippe. Le plus ancien recueil parut à Florence en 1736 [7]. Il renfermait douze lettres, dont cinq adressées à des nièces du saint, deux moniales habitant l'une à San Pietro Martire de Florence, l'autre à Santa Lucia de' Magnoli dans la même ville. Copie avait été prise sur les originaux existant dans ces couvents, et d'ailleurs, au dire de l'érudit florentin Domenico Manni, mal prise [8]. Deux autres lettres étaient empruntées

1. Lettre à Francesco Vai, du 6 novembre 1556.

2. Sacristie de la Chiesa Nuova, cadre n° 1. Pompeo Pateri a noté au revers : « Lettera abozzata di mano del Beato Pre Filippo et data a me Pompeo Pateri che la scrivesse et mandasse dove dovea andare ».

3. *P. C.*, f° 478. Philippe a remis à Pateri « un foglio scritto di sua mano, cosa che rarissime volte soleva fare ».

4. Sacristie de la Chiesa Nuova, reliquaire n° 10.

5. NETTI, n° XII ; la minute dans un reliquaire non numéroté de la sacristie de la Chiesa Nuova.

6. Cf. chap. VI, *La fondation de la Congrégation de l'Oratorio*, p. 287-288.

7. Dans l'ouvrage intitulé *Lettere di Santi e Beati Fiorentini raccolte ed illustrate dal dottor* ANTON MARIA BISCIONI. Firenze, 1737, Francesco Moücke.

8. *Ragionamenti*, sur une page sans numérotation, après la lettre de dédicace.

aux *Memorie* de Marciano [1], qui peut-être ne les connaissait toutes deux, et à coup sûr ne connaissait l'une d'elles que d'après copie. Le même ouvrage aurait pu en fournir encore deux autres [2], d'une transcription imparfaite, quoique l'auteur eût eu les originaux sous la main à Naples. De son côté, Sonzonio, dans son texte de 1733, avait inséré quatre lettres inconnues à Marciano [3] et que le recueil de 1736 continua d'ignorer. A ces dix-huit lettres un rééditeur de la Vie de Bacci en ajouta huit qu'il réunit aux anciennes dans un appendice à son livre [4]. Depuis, cet appendice a constitué une sorte de Vulgate, qu'a reproduite encore Capecelatro, non sans quelques volontaires altérations, enrichissant d'ailleurs le trésor d'une lettre nouvelle dont l'original se conserve à l'Oratoire de Bologne [5]. Le dernier en date, Rafaelle Netti, en 1895, fit un volume séparé des vingt-sept lettres ainsi réunies [6]. Entre tant de diverses éditions, il essayait de distinguer le texte qu'il jugeait conforme au texte original. Mais cela, sans recourir aux originaux. Le recueil publié en 1922, pour l'anniversaire de la canonisation de Philippe, reproduit Netti sans changement [7].

Voici un catalogue des lettres de Philippe, avec indication des documents qui permettraient de faire une édition plus exacte, et de ceux qui serviraient à en éclairer le sens. Aux vingt-sept lettres de Netti, que nous énumérons d'abord, nous joignons deux courts billets, un brouillon de lettre dont nous avons parlé, une lettre enfin qui compléteraient le recueil.

1. *Op. cit.*, II, p. 2, lettre à saint Charles Borromée, du 13 mai 1578 (la date de 1575 donnée par MARCIANO est erronée); p. 3, lettre à l'évêque de Fermo, du 13 janvier 1580.

2. I, p. 34, lettre à Madonna Fiora Ragni, du 27 juin 1572, et II, p. 36, lettre aux dames Spadafora, du 19 mai 1595.

3. *Op. cit.*, p. 35, lettre à saint Charles Borromée, du 15 juillet 1581, d'après une copie de la minute conservée à Rome, sacristie de la Chiesa Nuova; p. 278, lettre à Fiora Ragni, du 15 avril 1580, empruntée à l'ouvrage cité plus haut de Mgr CRISPINO, *Scuola di San Filippo*; p. 283, billet à Tiberio Ricciardelli, traduction de la traduction latine de BERNABEI; p. 363, lettre du 7 avril 1595 à Vittorio dell'Ancisa, d'après copie prise sur l'original du Monastère delle Stabilite della Carità, de Florence.

4. Venezia, 1794, per Domenico Fracasso.

5. *Op. cit.*, I, p. 492 et suiv. La note 1 de la p. 344 contient l'aveu des altérations.

6. *Lettere e Rime di S. Filippo Neri, ora la prima volta raccolte in un volume...* Napoli, de Rubertis, 1895. Le P. NETTI dit lui-même de son œuvre : « ... Ci è piaciuto seguire quelle edizioni, che ce le danno con la lezione più conforme al dettato de' tempi del Santo. »

7. S. FILIPPO NERI, *Lettere, Rime e Detti memorabili*. Florence, Libreria editrice e fiorentina, sans date.

DESTINATAIRES ET DATES DES LETTRES	DOCUMENTS ORIGINAUX	DOCUMENTS EN CORRÉLATION
1. A Messer Francesco Vai, 6 novembre 1556.		
2. A Madonna Fiora Ragni, 27 juin 1572.	Original autographe [1] dans la sacristie de l'église des Girolamini de Naples.	
3. Destinataire inconnu, 29 octobre 1574.		
4. A Suor Maria Vittoria Trievi, 24 avril 1575.		
5. A la même, 8 décembre 1575.		
6. A Suor Anna Maria Trievi, 17 octobre 1576.		
7. A saint Charles Borromée, 13 mai 1578.	Minute ou copie ancienne dans la sacristie de la Chiesa Nuova.	Voir lettre de l'Abbé Agostini à saint Charles du 2 mai 1578 (BIBL. AMBR. Fa. 87, n° 125).
8. A Donna Felice Orsina Colonna, 8 mai 1579.		
9. A Mgr Domenico Pinelli, évêque de Fermo, 13 janvier 1580.	Copie ancienne dans la sacristie de la Chiesa Nuova.	
10. A Madonna Fiora Ragni, 15 avril 1580.		

1. Quand cette mention manque, c'est que la signature seule est de Philippe. La lettre a été reproduite en phototypie dans *Il terzo centenario di S. Filippo Neri*. Napoli, Giannini, 1895.

DESTINATAIRES ET DATES DES LETTRES	DOCUMENTS ORIGINAUX	DOCUMENTS EN CORRÉLATION
11. A saint Charles Borromée, 4 mars 1581.	Original à la BIBL. AMBR. F. 188 inf. [1].	Réponse à une lettre de saint Charles à Fabritio Mezzabarba, du 22 février 1581 (A.R.).
12. Au même, 15 juillet 1581.	Minute dans la sacristie de la Chiesa Nuova.	Réponse à un post-scriptum d'une lettre de saint Charles à Speziano, de juillet 1581 (A.R., *Recueil de l'Abbé Agostini*).
13. A Suor Anna Maria Trievi, 30 août 1583.		
14. A saint Charles Borromée, 2 novembre 1583.	Original à la BIBL. AMBR. F. 188 inf. [2].	
15. A Suor Anna Maria Trievi, 11 octobre 1585.	Copie ancienne dans A.R., *Scritture originali* [3].	
16. A l'évêque de San Severino, 30 septembre 1589.	Original dans la sacristie de la Chiesa Nuova (n° 3), écriture de Nicolo Gigli.	
17. A Tiberio Ricciardelli, sans date (probablement de 1577) [4].	Brouillon autographe dans la sacristie de la Chiesa Nuova (n° 1).	Réponse à une lettre du destinataire (BIBL. VALL., *Fondo Calenzio, Lettere scritte e sottoscritte da S. Carlo Borromeo...*) [5].

1. Publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, nos 1-2, p. 11.

2. Publiée *ibid.* La date du 5 novembre 1585 donnée par CAPECELATRO et NETTI est erronée.

3. D'après CAPECELATRO (*op. cit.*, II, p. 335), l'original se trouverait à la Roncioniana de Prato.

4. Voir ci-dessous, chapitre *Les dernières années*, p. 462.

5. Cette lettre, par une erreur incompréhensible de Tiberio Ricciardelli, est datée du 5 août 1551; la date de l'année ne peut être retenue.

DESTINATAIRES ET DATES DES LETTRES	DOCUMENTS ORIGINAUX	DOCUMENTS EN CORRÉLATION
18. A Michele Mercati, 3 mai 1591.		Réponse à une lettre du destinataire, du 23 avril précédent (A. R.).
19. A Giovenale Ancina, 10 mai 1591.	Original dans la sacristie de la Chiesa Nuova (n° 6).	
20. A Alessandro Luzzago, 26 octobre 1591.		
21. A l'évêque de San Severino, 25 mars 1592.		Réponse à la lettre de ce prélat du 19 mars précédent (A. R.).
22. Au cardinal Frédéric Borromée, 24 octobre 1592.	Original à la BIBL. AMBR. F. 188 inf. [1].	
23. A Suor Anna Maria Trievi, 29 avril 1594.		
24. A Messer Vittorio dell'Ancisa, 7 avril 1595.		
25. A Suor Anna Maria Trievi, 5 mai 1595.		
26. Aux dames Spadafora, 19 mai 1595.	Original dans la sacristie des Girolamini de Naples, écriture de G. Fedeli.	
27. A Alfonso Paleotto, coadjuteur de l'Eglise de Bologne, 27 mars 1591.	Maison de l'Oratoire de Bologne.	Réponse à la lettre de ce prélat, du 13 mars précédent (A. R.).

1. Publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, *loc. cit.*

DESTINATAIRES ET DATES DES LETTRES	DOCUMENTS ORIGINAUX	DOCUMENTS EN CORRÉLATION
28. A Costanzo Tassone, 2 août 1567 [1].	Original à l'Archivio di San Barnaba, à Milan.	
29. A Tarugi, 6 septembre 1574 [2].	Original autographe à la BIBL. AMBR. F. 188 inf. [3].	
30. A saint Charles Borromée, août 1581.	Original, en partie autographe, dans la sacristie de la Chiesa Nuova (n° 10) [4].	Réponse à une lettre de saint Charles du 31 juillet (A.R., *Recueil de l'Abbé Agostini* [5]).
31. Aux Pères de Naples, 1er octobre 1587 [6].		

1. En post-scriptum à une lettre de Bordini. Nous citons ce texte, bien qu'il ne soit pas inédit (on le rencontre pour la première fois dans la *Confutazione dei Ragionamenti apologetici,* du P. BRANDT, barnabite, 1755) : « Io fo fare orazione per il Cardinale e per tutti voi; ne mi basta questo, che quando io vedo qualche persona che mi pare atta cerco d'indirizzarla costà, come questo (Messer Orazio Lucio, qui devint en 1569 archiprêtre de Monza); e Messer Gio. Francesco (Bordini) ne ha scritto in parte, ed io non sento che di costi si faccia orazione per me, che io non farei tanti defetti quanti ne faccio, ne altro. — Vostro Filippo Neri. »

2. Bref inédit que nous reproduisons aussi : « Io credo che mi farete gran bene a dare a cherubino dieci scudi, perche il suo fratello messer Antonio Clementini sene contenterà. De S. Hieronimo, questo di VI di 7bre 1574, Filippo Neri. — Per messer Franc. Maria Tarugi. »

3. Une note de l'Ambrosienne dit que ce billet fut trouvé dans une liasse de comptes et versements faits par Speziano pendant son séjour à Rome. Il fut donné à la Bibliothèque le 9 septembre 1799 par l'Abbé della Croce qui le tenait de l'Abbé Constantino Gianonno, bibliothécaire de Pavie.

4. C'est moins qu'un brouillon, c'est une simple ébauche de lettre. Le texte qui parvint à saint Charles est perdu. Le document est authentiqué, s'il en était besoin, par un passage des *Mémoires* de POMPEO PATERI (f° 54). Il n'a jamais été publié.

5. Nous croyons, en effet, que Philippe, dans ces lignes très vives, réplique, non pas à la lettre qu'on lui communiqua le 14 juillet, mais à celle que saint Charles lui écrivit le 31 (voir le chapitre *Fondation de la Congrégation de l'Oratoire*, p. 287).

6. Cette lettre peut être en partie reconstituée par les citations qu'en font MARCIANO (*op. cit.*, I, l. III, c. VI, et II, l. I, c. IX) et le P. DESTUTI (dans son factum en faveur de la maison de Naples, VAT. *lat.* 8263, f° 247v). Voici les dernières lignes : « Antonio Gallonio doppo cena a quattr' hore di notte è stato il mio scrittore. Di Roma, primo di ottobre 1587. Filippo Neri. »

Les lettres de saint Philippe ne fournissent pas à l'historien tout ce qu'il espérait en ouvrant le recueil. L'ébauche de la lettre à saint Charles, document hors pair, n'a pas de pendant. Dans plusieurs lettres, d'un tour officiel, on chercherait vainement trace de la personnalité de Philippe. Il recourt le plus souvent à des formes cérémonieuses dont sa spontanéité ne s'embarrassait pas dans les conversations. Certainement il ne parlait pas à Frédéric Borromée, dans leurs entretiens journaliers, du ton dont il lui écrit pendant que le cardinal est en voyage. Certaines lettres où il exhorte des nièces religieuses ne nous livrent pas non plus les traits originaux de sa spiritualité. Cependant la lettre à Michele Mercati est d'une allure plus libre ; elle nous donne l'idée de son affabilité charmante avec ses amis. Nous avons dit aussi avec quelle tendresse non réprimée il écrit à Tiberio Ricciardelli. Le voici enfin au naturel, avec sa verve simple et sa bonhomie affectueuse, dans le billet adressé à Fiora Ragni[1] : « Encore que je n'écrive jamais à personne, je ne puis manquer de le faire pour celle qui est comme ma fille aînée, ma chère Madonna Fiora, à qui je souhaite de fleurir[2], et après la fleur de produire aussi de bons fruits, fruit d'humilité, fruit de patience, fruits de toutes les vertus, et d'être la demeure et le réceptacle de l'Esprit-Saint, ce qui arrive à ceux qui communient souvent. Et s'il n'en était pas ainsi, je ne voudrais pas de vous pour ma fille, vous seriez ma fille ingrate, de sorte qu'au jour du jugement, je voudrais être contre vous. A Dieu ne plaise ! Mais que plutôt il vous fasse porter fleur, fleur fructueuse, comme j'ai dit plus haut, et vous fasse tout feu, de quoi votre pauvre père puisse se réchauffer, lui qui meurt de froid. Et voilà tout... » Nous croyons cette fois entendre Philippe. Mais enfin ce ne sont pas les pages de cette correspondance clairsemée et trop souvent inexpressive qui nous avanceront le plus dans la connaissance de notre saint.

II. On pourrait faire entrer dans la catégorie des lettres les deux *Mémoriaux* envoyés à Clément VIII. La qualité du destinataire n'impose pas à Philippe, qui d'ailleurs connaissait intimement le pape. Il le prend avec lui sur le ton d'un humour très familier.

Le plus ancien des deux n'est conservé que dans une transcription en style indirect[3]. Mais la saveur du texte donne à croire qu'il s'éloigne peu du mot à mot de l'original. Il s'agit de la défense que Clément VIII,

1. Lettre n° 2 du catalogue qui précède.

2. Jeu de mots sur le nom de *Fiora*, assimilé à *fiore*, fleur : toute la lettre suit sur ce thème.

3. A. R., *Scritture originali...*, f° 354. Il est inédit.

après Grégoire XIV, avait faite au saint de confesser à l'église. L'allusion à Baronio qui a pris à Philippe, en devenant supérieur, ses pénitents de marque, défend de dater ce mémorial d'avant le 23 juillet 1593, où Baronio remplaça Philippe démissionnaire à la tête de la Congrégation.

Le second Mémorial, où Philippe recommande une fille de Claudio Neri, est bien connu. Goethe, qui l'a rencontré dans Bacci [1], en a inséré la traduction dans le *Reise in Italien*. Mais le texte de Bacci, pas plus d'ailleurs que celui de Capecelatro [2], n'est entièrement conforme à l'original. Ce document se voit dans un reliquaire de la Chiesa Nuova. Le pape l'avait renvoyé à l'auteur après avoir écrit sa réponse sur le blanc du feuillet [3]. « Sa Sainteté, lit-on dans cette réponse..., revient au commandement qu'elle vous a fait de vous soigner et de ne pas retourner au confessionnal sans sa permission. » Il s'agit sans doute de la défense dont parlait le premier Mémorial, ce qui permet de penser que le second l'a suivi de peu. Ce sont évidemment là deux documents caractéristiques.

III. Il reste un seul échantillon des *Poésies* de Philippe. L'Abbé Maffa nous dit qu'il « se délectait à improviser des vers » [4]. Bien plus que d'une faculté poétique, il s'agissait sans doute d'une facilité à mesurer des phrases en y accrochant des rimes. A l'époque, c'est monnaie courante [5]. Ces productions faciles ont péri, sauf un sonnet que Bacci publia [6]. Crescimbeni crut ensuite en posséder trois [7]. Son erreur a naturellement fait fortune.

L'original du sonnet de Bacci est à la Chiesa Nuova [8]. Il est autographe et écrit au revers d'une lettre de Lisabetta Neri à Philippe, son frère, datée du 5 septembre 1581. Il y a donc erreur [9] à le rapporter à la jeunesse du saint. Philippe avait 66 ans en 1581.

1. *Op. cit.*, édition de 1678 (celle qui sera toujours citée), l. II, c. XVI, 4.
2. *Op. cit.*, II, p. 502.
3. Comme Silvio Antoniano l'affirma à Germanico Fedeli (*P. C.*, f° 945). Mais le pape avait écrit à la troisième personne.
4. *P. C.*, f° 444. Cf. f° 448v, où l'on dit que, la veille de l'élection de Clément VIII, il envoya à Mgr Papia, son vieil ami, un sonnet où il appelait Clément le futur pape.
5. Il y a d'autres poètes que Philippe dans la Congrégation. Sans parler des vers atins de Bordini, un second rimeur est Giovenale Ancina à qui Philippe écrit un jour de s'abstenir de « sonettare » (A. R., lettre du 17 novembre 1589 ; cf. A. N., lettres des 7 et 14 mars 1587).
6. *Op. cit.*, dernière page de son ouvrage.
7. *Commenti alla storia della Volgare Poesia*, X, l. IV, c. XV.
8. Sacristie.
9. Reproduite, d'après BACCI, par tous les historiens de saint Philippe.

Le document est des plus curieux. On y saisit au vif le mouvement de l'âme. Une expression de Lisabetta peut avoir donné le branle à la faculté poétique : « Gli scrivo questi quattro versi, je vous écris ces quatre lignes », dit-elle dans le corps de la lettre. Peut-être l'autre sens du mot « versi » se présenta-t-il à l'esprit de Philippe, qui partit là-dessus [1]. Sur un côté de la page, au bas du texte de Lisabetta, il écrit de premier jet un quatrain et un tercet. C'est l'ébauche habituelle aux lyriques, qui trouvent d'inspiration quelques vers autour desquels le reste cristallise. Au revers il rédigea le sonnet entièrement venu. Toutes les publications qui en ont été faites sont incorrectes.

Quant aux deux sonnets apocryphes, l'examen du manuscrit original [2] explique la méprise de l'attribution. C'est une feuille volante avec un sonnet sur chacun des versos. Sur l'un d'eux se lit le nom de l'auteur, de l'écriture du texte : « Di Mr Filippo del Nero ». Il s'agit probablement d'un membre de la noble famille florentine del Nero, et peut-être de ce Filippo del Nero dont le père, Nero de' Neri, attribuait la naissance aux prières de Philippe [3]. Quelque bonne âme, plus tard, à la vue du manuscrit, pensant y découvrir un autographe de Filippo Neri, inscrivit en tête de l'autre page, mais d'une main qui n'est naturellement pas celle du texte, la mention « Del Padre Filippo Nerio ».

Les documents fournissent encore une chanson de quatre vers que fredonnait perpétuellement un frère laïc de la Congrégation, Egidio Calvelli [4]. Avec un refrain burlesque que cite Sonzonio [5], on l'ajoutera aux œuvres poétiques de Philippe pour ne rien laisser tomber de cette chétive moisson.

IV. Aux écrits de Philippe, il est légitime de joindre certains de ses propos qui ont été notés par ses disciples. Tels les « Ricordi », dont on constitua bientôt après sa mort des recueils. On désigne par ce mot, suivant l'usage italien, des maximes spirituelles ou de brèves oraisons que le saint confiait à ses dirigés pour résumer ses conseils ou pour nourrir leur piété. « En 1554, nous dit Monte Zazzara, comme il me fallait aller à Florence, et que j'avais peur d'y aller, parce que c'était la guerre de Sienne, je pris conseil du Père Philippe qui me

1. L'expression « scrivere questi versi », pour dire « la présente lettre », est courante à cette époque : cf. A. R., la lettre du 23 juin 1593 : « Non mi e parso cosa for di proposito di salutarve con questi quatro versi. »
2. Sacristie de la Chiesa Nuova, cadre n° 13.
3. Bacci, *op. cit.,* l. IV, c. v, n° 8.
4. Cf. Ricci, *op. cit.*, p. 166.
5. *Op. cit.*, p. 322.

donna certains « ricordi » de prière [1]. » De son côté, Artemio Vannini, prêtre de San Girolamo della Carità, appelle du même nom des préceptes que Philippe lui enseigna « pour son âme et pour l'aide d'autres âmes, en particulier quand il s'agit de reconnaître si quelqu'un avance dans le service de Dieu [2] ».

L'historien, qui comptait trouver là des informations nouvelles, a la déception de constater que ces textes sont simplement empruntés au Procès de canonisation. Un recueil de 60 sentences, qui pourrait bien, étant le plus court, être aussi le plus ancien [3], a les 37 premières prises dans la déposition de Francesco Zazzara [4] et une bonne part du reste dans celle du cardinal Cusano [5]. On se contente de démarquer les extraits en mettant à la troisième personne ce que les témoins rapportent à la première. Avec le temps les recueils grossissent; ils comprennent 85 [6], puis 165 numéros [7]; au lieu de conserver l'ordre des témoignages, on se met à grouper les maximes suivant leur objet, malgré quoi certaines répétitions échappent. Mais celui qui a dépouillé le Procès possède d'avance tous les matériaux de ces compilations.

Il possède de même les « ricordi » d'oraisons jaculatoires que Philippe se plaisait aussi à recommander à ses disciples. Les compilateurs de « ricordi-maximes » en ont relevé quelques-unes, ils ont laissé de côté la longue suite de formules que Francesco Zazzara avait été fidèle à recueillir [8]. On la trouve publiée dans Sonzonio qui en a réparti les textes à son goût [9]. Nous mentionnons ces « ricordi » comme les précédents, non pour indiquer une source spéciale, mais pour énumérer tous les documents qui rentrent dans le présent groupe.

1. *P. C.*, f° 20, « certi ricordi d'oratione ».

2. *Ibid.*, f°s 328-328^v^. Cf. la même expression dans la bouche de Francesco Zazzara : « Mi soviene ancora di dire alcuni Ricordi et Consegli del Beato P. Filippo Neri li quali soleva darci per durare et andare avanti nella via dello Spirito... » (*Ibid.*)

3. A. N., fasc. 2, n° 1 : *Alcuni ricordi, et consegli del R. Filippo Neri fundatore della Congreg. dell'Oratorio per fare progresso, et conservarsi nella vita del spirito, et nel fervore, et far tuttavia maggior progresso in esso spirito.*

4. *P. C.*, fos 380v-383.

5. *Ibid.*, f° 388.

6. A. N., *loc. cit.*, *Ricordi che solea dare il Beato Pa. Filippo Neri, fondatore della Congregazione dell'Oratorio a suoi figlioli spirituali.*

7. A. R., *Scritture originali... : Alcuni ricordi et consegli del B. Filippo Neri, fondatore della Congregazione dell'Oratorio.*

8. *P. C.*, f° 323v. Nous avons noté plus haut qu'un texte, à une formule près identique, se trouve dans le manuscrit de ses *Mémoires*, fos 35-39.

9. *Op. cit.*, p. 152. GALLONIO (*op. cit.*) avait déjà publié la plupart de ces textes en changeant aussi l'ordre de la liste originale.

Rappelons donc encore ici le manuscrit où sont analysés des discours de l'Oratorio, puisqu'une bonne part en est attribuée à Philippe [1].

L'unique source nouvelle à signaler dans cette section des « Ricordi », ce sont les notes du cardinal Frédéric Borromée. Tant pour les faits que pour les discours, elles ajoutent des éléments non négligeables à ses dépositions du Procès. Son biographe Rivola les cite plus d'une fois [2]. On les conserve avec tous ses papiers à la Bibliothèque Ambrosienne [3].

V. Des écrits de Philippe concernent le gouvernement de la Congrégation :

a) Le plus remarquable est certainement la déclaration où Philippe, écartant pour leur insubordination Bordini et Talpa, désignait Tarugi pour lui succéder comme Préposé général [4]. Il le dicta un jour à Germanico Fedeli [5], puis le garda secret, et on ne le connut qu'après sa mort [6]. Il date vraisemblablement de 1586 [7]. Cet acte d'autorité, inconciliable avec les Constitutions provisoires qui régissaient alors la communauté, nous sert à comprendre Philippe, tantôt très soumis à son entourage, et tantôt très personnel dans ses décisions.

b) Le 31 juillet 1568, les prêtres desservant Saint-Jean des Florentins, Philippe en tête, à titre de surintendant, souscrivent une

1. BIBL. VALL. *O.* 18.

2. *Vita di Federico Borromeo*... Milano, per Dionisio Gariboldi, 1656, p. 121-122, 156, 168, 170, 172.

3. *Argumenta ; Tabulae tumultuariae,* nos 18, 20, 38 ; *Liber Mirabilium,* I, nos 80, 470, 648 ; II, nos 17-19, 28, 133. Tous ces textes ont été publiés dans le périodique *San Filippo Neri,* n° du 26 juillet 1923.

4. Conservé dans A. R., *Casa di Napoli*, le document a été publié dans le périodique *San Filippo Neri,* n° du 26 novembre 1926. On le trouve à peu près complètement reproduit dans VAT. *lat.* 6662, f° 76.

5. Germanico Fedeli, qui en parle dans le *Procès* (f° 947), date inexactement le fait. En 1593, « deux ans avant sa mort », où il raconte que Philippe l'aurait dicté, Bordini, évêque de Cavaillon depuis février de l'année précédente, n'avait plus lieu d'être exclu du supériorat.

6. A. N., fasc. 89, n° 7, *Vita*... citée, année 1595.

7. Philippe a dû agir sous le coup d'une émotion récente. Or l'un de ses griefs contre Talpa, la lettre que ce Père lui arracha des mains, est un événement antérieur au début de mars 1586 où Talpa partit pour Naples, et ne date pas de 1588, comme l'affirme Germanico Fedeli (*loc. cit.*). D'autre part, cette année 1586, Philippe songe à se démettre de sa charge et plusieurs lettres (A. N., 24 et 31 mai 1586) montrent son intention de faire incessamment revenir Tarugi de Naples pour lui donner sa succession. Notons que si Philippe avait allégué des événements de 1588, il eût mentionné à l'actif de Bordini, parti malgré lui cette année-là en Pologne, une désobéissance de plus.

requête notariée pour obtenir de la nation florentine des indemnités plus élevées pour les frais qui leur incombent [1].

c) Il nous reste plusieurs papiers où Philippe a consigné des ordres ou recommandations de détail.

Dans une note des archives de Naples [2], qui date de la période de 1584-1586 [3], sont rappelées des observances qui concernent en particulier le réfectoire.

On conserve à la Chiesa Nuova un avis que les prêtres desservant Saint-Jean des Florentins ne peuvent prétendre, en fait de salaire, qu'à leurs frais d'entretien [4]. Il est sûrement contemporain des règles de Saint-Jean dont on a parlé ci-dessus, puisqu'il s'y retrouve transcrit presque mot à mot. Il faut donc le dater comme elles de 1587. Si nous ignorons quelle part eut Philippe à la rédaction du reste, nous pouvons lui attribuer du moins la teneur littérale du texte qui correspond à cette minute.

Il est aussi l'auteur d'une page collée à la suite des mêmes règles, car elle est de son écriture [5]. Ce sont des avis complémentaires au sujet du réfectoire. Elle remonte à la même époque [6].

Enfin la Chiesa Nuova garde encore un avis péremptoire de cesser les plaintes au sujet des repas ou de quitter la Congrégation [7]. Philippe écrivit aussi celui-là de sa main. Il est trop conforme de ton avec les deux précédents pour qu'on ne lui assigne pas leur date.

d) Pour être complet, notons encore deux pièces portant la signature de Philippe : l'une est un *celebret* daté du 2 avril 1588 [8], l'autre un billet de confession délivré le 29 octobre 1592 [9].

1. Sacristie de la Chiesa Nuova, cadre n° 9.

2. A. N., fasc. 21, n° 1, f° 37.

3. Car le document suppose qu'Alessandro Fedeli exerce la charge de *Rector Domus*, à laquelle on l'élit le 9 mai 1584 et qu'il abandonne à la fin de 1586 pour le Rectorat de Saint-Jean des Florentins.

4. Sacristie, cadre n° 4. Il paraît être, comme les règles, de la main de Tomasso Bozzio.

5. Voir ci-dessus.

6. En effet, elles font allusion à un lavabo mentionné dans le décret du 25 juillet 1587 (A. R., *Lib. II Decr.*) : « Que le Père parle... pour le lavabo de Saint-Jean des Florentins. »

7. Sacristie, cadre n° 5.

8. Sacristie de la Chiesa Nuova, cadre non numéroté. Le document est destiné à l'archiprêtre de Rocca San Giovanni, dans le territoire de l'Abbaye dévolue depuis 1585 à la Congrégation.

9. Sacristie de la Chiesa Nuova, cadre n° 7. Il s'agit d'Ugo Boncompagni, juif converti sous Grégoire XIII.

VI. Nous groupons à part les documents qui concernent la fortune de Philippe.

a) L'acte par lequel Philippe renonce le 8 mars 1560 à l'héritage paternel a été découvert et publié par G.-B. Ristori et G. Faraoni [1].

b) La Vallicelliana possède des copies de ses deux testaments et des codicilles du second [2]. Le premier testament date d'octobre 1581, le second du 11 juin 1584. Les codicilles furent ajoutés, le premier le 3 octobre 1588, le second le 13 mai 1595.

c) On a gardé encore la quittance de 500 écus que Philippe versa le 4 juin 1573 pour doter deux jeunes filles au monastère de la Crocetta, à Florence [3]; des reçus d'intérêts donnés à Ugo Boncompagni, l'un le 5 novembre 1584, l'autre le 14 mai 1585 [4]; un reçu de diverses sommes remboursées par la Congrégation le 22 avril 1591 [5].

8° Il reste à citer un certain nombre d'ouvrages imprimés qui aident à interpréter les sources proprement dites de la Vie de Philippe ou qui font connaître son milieu. Une place à part est due au livre que le P. Generoso Calenzio a consacré à l'un des plus anciens et des plus chers disciples de Philippe, le cardinal Baronius [6]; les documents originaux y abondent et les investigations de l'auteur ont fait une partie de la tâche du biographe de saint Philippe. C'est justice de signaler la contribution importante fournie par cette œuvre. Parmi les autres livres dont on peut tirer parti, nous ne mentionnerons ici que les principaux; les autres sont cités dans les notes de l'ouvrage. Nous les répartissons en deux catégories, ceux qui concernent de près l'histoire de Philippe, et ceux qui concernent l'histoire générale [7].

1. Il se trouve ARCH. STATO ROMA, *Notari del Tribunale dell'A. C. N.* 6181, an. 1560. Reydettus (Ludovicus), a. c. 3872. Il a été publié dans *La Scuola Cattolica,* juillet-août 1922, dans un article intitulé : *Notizie e documenti inediti sulla vita di S. Filippo Neri.*
2. *O.* 23, f° 452 et suiv.
3. BIBL. VALL., *fondo Calenzio, Lettere scritte e sottoscritte...*
4. Publiés dans le périodique *San Filippo Neri,* numéro de février-mars 1894.
5. Sacristie de la Chiesa Nuova, cadre n° 11.
6. *La Vita e gli Scritti del Cardinale Cesare Baronio...* Rome, Tipografia Vaticana, 1907.
7. Les éditions indiquées ci-dessous sont celles qu'on a utilisées dans l'ouvrage.

I. LIVRES CONCERNANT DE PRÈS L'HISTOIRE DE PHILIPPE :

Acta Ecclesiae Mediolanensis. Lyon, 1683.

ANIMUCCIA, DI GIO., *Il secondo Libro delle Laudi,* dove si contengono Mottetti, Salmi, et altre diverse cose spirituali vulgari, et latine. In Roma, per gli heredi di Antonio Blado Stampatori Camerali, l'anno 1570.

ANTONELLI, DOTT. PROF. GIUSEPPE, *La conservazione del corpo di S. Filippo Neri,* con appendice su Andrea Cesalpino. Roma, Pustet, 1922.

BAGATTA, BONIFACIO, *Vita di Suor Orsola Benincasa*. Venezia, 1671.

BARBIERI, P. CARLO, *Appendice alla confutazione della pretesa domanda di S. Filippo Neri a S. Ignazio per l'ingresso nella Compagnia di Giesù.* 2ª édizione, Bologna, 1752.

CACCIAGUERRA : *Lettere spirituali del* REVER. MONSIGNOR CACCIAGUERRA... In Venetia, appresso Alessandro Griffio, 1582.

CARLO BORROMEO : *San Carlo Borromeo nel terzo Centenario della Canonizazione, 1610-1910*. Milano, 1908-1910.

CELIER, LÉONCE, *Saint Charles Borromée*. Paris, Gabalda, 1912.

CICATELLI-DOLERA : *Vita di San Camillo de Lellis, fondatore della Religione de' Chierici Regolari Ministri degl'Infermi, descritta dai* PP. SANZIO CICATELLI *e* PANTALEONE DOLERA. Roma, Martini, 1837.

COLOMBINI : *Vita del Beato Gio. Colombini da Siena, Institutore dell' ordine de' Padri Gesuati*. Brescia, 1505.

Filippo Neri, San : périodique paru en deux séries, la première allant du 6 janvier 1894 à 1896 (un seul numéro, sans date, paru en 1896). Roma, Enrico Filiziani ; — la seconde qui a commencé le 26 janvier 1923 et qui continue depuis lors, un numéro paraissant le 26 de chaque mois. Roma, Chiesa Nuova.

FILIPPO NERI : *Il terzo Centenario di San Filippo Neri :* périodique paru à Naples (Girolamini), du 26 mars 1895 au 26 février 1896.

FILIPPO NERI : *Il III Centenario di S. Filippo Neri, XXVI Maggio MDCCCXCV*. Napoli, Giannini, 1895.

FRANÇOIS DE SALES : *Œuvres de* S. FRANÇOIS DE SALES, évêque de Genève, docteur de l'Eglise... T. I-XII, Annecy, 1892 ; T. XIII-XX, Vitte, Lyon et Paris, 1904.

GALLONIO : *Istoria di Elena de' Massimi,* scritta l'anno 1593, dal PADRE ANTONIO GALLONIO, publiée par le P. Rebaudengo. Rome, Salviucci, 1857.

GIUSSIANO-OLTROCCHI : *De vita et rebus gestis Sancti Caroli Borromei... Libri septem quos ex* JOHANNE PETRO GIUSSIANO... BARTHOLOMAEUS

RUBEUS... *latine reddidit,* BALTHASSAR OLTROCCHI... *notis uberrimis illustravit.* Medioliani, 1751.

JACOPONE DA TODI : *Li cantichi overo laude del* BEATO FRATE JACOPONE DA TODI. Impresse... per ser Francesco Bonnacorsi in Firenze a di ventiotto di settembre 1490 ; nouvelle édition, Brescia, 1505 ; — *Laude di* FRATE JACOPONE DA TODI, *secondo la stampa fiorentina del 1490.* In Roma, presso la Società filologica Romana, 1910.

KEER, LADY AMABEL, *A precursor of St. Philipp (Buonsignore Cacciaguerra).* London, Kegan Paul, Trench, Trübner and C°, 1903.

LADERCHI, *S. Filippo Neri istitutore e fondatore della SS. Trinità de' Pellegrini...* Roma, Girolamo Mainardi, 1730.

LANCICII, NICOLAI, Opuscul. XVIII, *De gloria sancti Ignatii.* Cracovie, 1622.

LEONARDI, JOHANNIS, *Summarium super dubio an constet de virtutibus...* Rome, 1738.

MAGGIO, FRANCESCO, *Vita di Suor Orsola Benincasa.* Roma, 1655 ; Napoli, 1669.

MAINARDI, ARLOTTO, PIOVANO, *Facezie, piacevolezze...* Impresso in Firenze per Bernardo Zucchetta, s.d., peu après 1510.

MARACCI, LODOVICO, *Vita del Ven. P. Giovanni Leonardi.* Roma, 1673.

MARANGONI, GIOVANNI, *Vita del Servo di Dio il P. Buonsignore Cacciaguerra.* Francesco Buagni, Roma, 1712.

MODIO : *Il Convitto di* M. GIO. BATTISTA MODIO, *ovvero del peso della moglie...* Roma, per Valerio e Luigi Dorici fratelli Bressani à 27 d'ottobre 1554.

MODIO : *Il Tevere de* M. GIO BATTA MODIO. Roma, appresso Vincenzo Luchino, 1556.

MORENI, DOMENICO, *Bibliografia storico-ragionata della Toscana, ossia Catalogo degli Scrittori che hanno illustrata la storia delle città, luoghi e persone della medesima.* Firenze, 1805.

PALEOTTO : *De bono senectutis auctore* GABRIELE PALEOTTO. Roma, ex typographia Aloysii Zanetti, 1595.

PASQUETTI, GUIDO, *L'Oratorio musicale in Italia.* Firenze, Successori Le Monnier, 1906.

RIVOLA, FRANCESCO, *La Vita di Federico Borromeo Cardinale del Titolo di Santa Maria degli Angeli, ed Arcivescovo di Milano.* Milano, per Dionisio Gariboldi, 1656.

Statuti : Gli Statuti della Compagnia della Charità di Roma. In Roma, per Antonio Blado Asolano, s.d.

Statuti della Venerabile Arciconfraternità della Santissima Trinità de' Pelegrini, e Convalescenti, nuovamente riformati, e stampati. In Roma, Viotto, 1554; per gli Heredi d'Antonio Blado, 1577.

STRONG, EUGÉNIE, *La Chiesa Nuova*.....Roma, Società editrice d'Arte illustrata, s.d. (1923).

SYLVAIN, L'ABBÉ CH., *Histoire de saint Charles Borromée... d'après sa correspondance et des documents inédits.* Lille, Desclée, 1884.

TERMES, JOSEPH, *Le Bienheureux Robert Bellarmin.* Paris, Lecoffre, 1923.

VITTORIO : ANGELI VICTORII *Balneoregiensis philosophi et medici romani Medica disputatio. De palpitatione Cordis et de fractura Costarum R. Philippi Nerii.* Romae, 1613, Typ. Cam. Apost.

II. LIVRES CONCERNANT L'HISTOIRE GÉNÉRALE :

ALBÈRI, EUGENIO : *Relazioni degli Ambasciatori Veneti al Senato, edite da* EUGENIO ALBÈRI. Firenze, Società editrice fiorentina, 1846.

AMBROS, *Geschichte der Musik.* 3e édit., Leipzig, Leuckardt, 1909.

ANCEL, RENÉ, *Paul IV et le Concile* (Revue d'Hist. ecclés., 1907, n° 4); *La disgrâce et le procès des Carafa* (Revue Bénédictine, 1907-1909); *L'activité réformatrice de Paul IV* (Revue des Questions historiques, juillet 1909).

AQUARONE, BARTOLOMEO, *Vita di Fra Jeronimo Savonarola.* Alessandria, Astuti, 1857.

ARMELLINI, MARIANO, *Le Chiese di Roma.* Roma, Tipografia Vaticana, 2a édit., 1891.

BELLAY, JOACHIM DU, *Les Regrets*, édit. R. de Beauplan, Paris, Sansot, 1907.

BENRATH, *Bernardino Ochino von Siena.* Leipsig, Reisland, 1875.

BENTIVOGLIO : *Memorie del* CARDINAL GUIDO BENTIVOGLIO. Milano, Daelli, 1864.

BURCKHARDT, JACOB, *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance,* traduction Schmitt. Paris, Plon, 1885.

CALVI, EMILIO, *Bibliografia di Roma nel Cinquecento.* Roma, Loescher, 1910.

CAPPONI, GINO, *Storia della Republica di Firenze.* Firenze, Barbera, 1875.

CERROTTI, FRANCESCO, *Bibliografia di Roma medioevale e moderna.* Roma, 1893.

CIACONIUS, *Vitae... Pontificum et S.R.E. Cardinalium,* IV. Romae, de Rubeis, 1677.

CLEMENTI, FILIPPO, *Il Carnevale Romano nelle cronache contemporanee*. Roma, Tipografia Tiberina, 1899.

DESJARDINS, ABEL, *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane* (1311-1610). Paris, 1859-1886.

DURUY, GEORGES, *Le Cardinal Carlo Caraffa*. Paris, Lecoffre, 1882.

ECHARD, JACOBUS : *Scriptores Ordinis Praedicatorum recensiti...*, *inchoavit* JACOBUS QUETIF..., *absolvit* JACOBUS ECHARD. Paris, 1719-1721.

GIUSSIANI, PIETRO, *Vita di Filippo Archinto*. Como, 1611, Hieronimo Flora.

GOTHEIN, *Ignatius von Loyola*. Halle, Niemeyer, 1895.

GRENTE, L'ABBÉ GEORGES, *Saint Pie V*. Paris, Lecoffre, 1914.

HERRE, PAUL, *Papstum und Papstwahl in Zeitalter Philipps II*. Leipzig, Teubner, 1907.

HEULHARD, *Rabelais en Italie*. Paris, Librairie de l'Art, 1891.

HÜBNER, M. LE BARON DE, *Sixte-Quint d'après des correspondances diplomatiques inédites*. Paris, Hachette, 1882.

L'EPINOIS, HENRI DE, *La Ligue et les Papes*. Paris, Palmé, 1886.

LITTA, CONTE P., *Famiglie celebri italiane*, 2ª serie. Napoli, 1902.

MARÉCHAUX, DOM BERNARD, *Les Oblates Régulières de sainte Françoise Romaine*. Paris, 1925.

[MERKLE, SEBASTIANUS], *Concilii Tridentini Diariorum Pars I*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1901 ; *Pars II*. Ibid., 1911.

MONTAIGNE : *Giornale del Viaggio di* MICHELE DE MONTAIGNE *in Italia nel 1580 e 1581*, Edit. dal Prof. ALESSANDRO D'ANCONA. Città di Castello, S. Lapi, 1895.

MORTIER, R. P., *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*. Paris, Picard, 1911.

NARDI, JACOPO, *Le Istorie della città di Firenze*. Firenze, 1684.

NEVERS : *Mémoires du* DUC DE NEVERS. Paris, 1665.

NOLHAC, P. DE, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*. Paris, Vieweg, 1887.

D'OSSAT : *Lettres de l'Illustrissime et Révérendissime* CARDINAL D'OSSAT, *évesque de Bayeux, au Roy Henry le Grand et à Monsieur de Villeroy...* Paris, 1624.

PASTOR, LUDWIG, *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1886-1927 ; — trad. italienne du Prof. ANGELO MERCATI. Roma, Desclée, 1912-1924 ; — trad. française de FURCY-RAYNAUD, puis de POIZAT. Paris, Plon-Nourrit, 1907-1925.

PASTOR, LUDOVICO VON, *Sisto V, Il Creatore della nuova Roma*. Roma, 1922.

PREMOLI, P. ORAZIO M., *Storia dei Barnabiti nel Cinquecento*. Roma, Desclée, 1913.

RANKE, L., *Histoire de la Papauté pendant les seizième et dix-septième siècles*, trad. HAIBER. Paris, Sagnier et Bray, 1848.

REUMONT, *Geschichte der Stadt Rom*. Berlin, 1870.

RIBIER, G., *Lettres et Mesmoires d'Estat des roys, princes, ambassadeurs et autres ministres sous les règnes de François Ier, Henri II et François II*. Paris, 1666.

ROCCHI, *Le piante iconografiche e prospettiche di Roma nel secolo XVI*. Roux et Viarengo, Torino-Roma, 1902.

RODOCANACHI, E., *La Réforme en Italie*. Paris, Picard, 1920-1921.

SANTORIO (cardinal Santaseverina), *Autobiografia*, publiée dans *Archivio della Reale Società Romana di Storia patria*, XIII.

SANUTO, MARINO, *Diarii*. Venezia, 1879-1903.

SARPI, *Histoire du Concile de Trente*, trad. LE COURAYER. Amsterdam, 1751.

TACCHI-VENTURI, P., *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*. Roma, Civiltà Cattolica, 1909-1922.

TIRABOSCHI, GIROLAMO, *Storia della letteratura italiana*, 1812.

VARCHI, BENEDETTO, *Storia fiorentina, dal 1527 al 1538, con aggiunte e correzioni tratte dagli autografi per cura di* LELIO ARBITE. Florence, 1843.

VILLARI, PASQUALE, *Niccolo Machiavelli e suoi tempi*. Firenze, 1887.

CHAPITRE PREMIER

LE FLORENTIN

(1515-1533)

Lorsque Philippe fut né, on le transporta, comme tous les nouveau-nés florentins au baptistère de San Giovanni, et l'on inscrivit au Registre des baptêmes, à la feuille des naissances de juillet 1515 : « Filippo Romolo, fils de Ser Francesco di Filippo de Castelfranco, quartier San Pier Gattolini, né le 21 à 6 heures [1] ».

Ce n'était pas un personnage considérable que le père de saint Philippe. Ser Francesco était notaire. A Florence, ce n'était pas pour le mettre en grand relief. Le futur historien, Benedetto Varchi, qui vers cette époque faisait ses débuts dans l'étude paternelle, nous parle de la « pouillerie » d'un métier « qui lui donnait des nausées » [2]. Généralement, le métier ne nourrissait pas son homme. Les notaires pullulaient. On avait beau acheter, vendre, entrer en litige, se marier et tester : jamais il n'y avait assez d'actes pour tous ceux dont c'était le pain. Le notariat comportait d'ailleurs une hiérarchie. Francesco n'en conquit qu'à la fin de sa vie les degrés suprêmes.

Immatriculé en 1524 [3], il rédigea le premier testament de ses « protocoles » le 7 avril de cette année. Il avait alors 48 ans, étant né en 1477 [4]. Il aboutissait tard, et là où il ne pensait pas aller. C'est une

1. Actuellement à l'Opera del Duomo. Voici le texte original : « Filippo Nerio di Ser Francesco di Filippo da Castello francho, p. di s°. p°. gattolini. n. a. di 21 hor. 6. » Cf. aussi *P. C.*, f° 650 (*Vat.*), une copie authentique de cet acte, délivrée le 23 décembre 1595 par Aurelio de' Falconieri.

2. *Storia Fiorentina*, p. 23, *Vita scritta da un anonimo* : « Stomacandogli, come diceva, la pidoccheria di quell'Arte. »

3. ARCH. STATO FIRENZE, *Libro delle Matricole*, p. 325.

4. Cf. l'arbre généalogique dressé par le chanoine Ristori (G.-B. RISTORI e G. FARAONI, *Notizie e documenti inediti sulla vita di S. Filippo Neri*, p. 29).

confidence qu'il nous a laissée sur la feuille de garde de l'un de ses registres [1]. Ailleurs, évidemment, il n'avait pas réussi ; ses déboires le précipitaient dans le notariat. Aussi, de son titre, Ser Francesco ne tira jamais vanité.

Cependant « l'art du notaire » était l'un des sept arts majeurs qui habilitaient un Florentin à toutes les magistratures [2]. Aux grands jours, le notaire portait, plus long que quiconque, l'habit florentin, dénommé « lucco », qui l'habillait en surtout des épaules aux talons, et le désignait à la révérence populaire. Francesco ne manquait pas de revêtir cet honorable costume. Mais il n'aurait pu ni l'avoir de riche étoffe, ni le renouveler souvent. Celui qu'à sa mort on trouva dans ses hardes était de « serge et très usé » [3], nous dit l'inventaire, fait après décès, de ses pauvres meubles. Quelques ustensiles de cuisine, une montre de cuivre, un lit muni de sa paillasse et de ses couvertures, deux escabeaux de bois, une huche brisée, un vestiaire de misère, un sac pour « écritures et livres imprimés », voilà en 1559 le mobilier de Francesco. Il n'y avait guère d'objets de valeur que deux fûts de vin. Car ce n'étaient pas des œuvres d'art que les deux images mentionnées encore à l'inventaire, une « Vierge Marie, de plâtre, *in mezzo tondo* » et une « Vierge martyre dans un petit cadre ». Mais c'est devant ces images que Philippe apprit sans doute à prier.

Pour trouver la famille prospère, il fallait remonter loin. C'est au XIVe siècle qu'elle avait eu quelque lustre. « Ce ne sont pas Florentins de rencontre, venus des bourgs environnants, mais Florentins authentiques », écrivait en 1596 Nero de' Neri, ravi du fait pour sa ville [4]. A ne remonter que deux siècles et demi en arrière, Nero de' Neri avait raison. Mais, plus anciennement, on trouve que les Néri eurent leur berceau dans la vallée supérieure de l'Arno, au pied d'un château-fort que la Seigneurie florentine avait, en 1296, dressé contre les féodaux détrousseurs de marchands, accordant à qui viendrait l'habiter dix ans de franchise d'impôts. Le bourg, pour toutes ces raisons, s'appelait Castelfranco di Sopra in val d'Arno [5]. Les terres à l'entour, en coteau à la base du Pratomagno, sont fertiles en vin et en huile.

1. ARCH. STATO FIRENZE, *Prot. di F. Neri*, sur la feuille de garde du livre des Testaments, à la date du 30 septembre 1552.

2. VARCHI, *op. cit.*, III.

3. ARCH. STATO FIRENZE, *Prot. di Gaspare Balchi*, 18 mars 1560 : « uno lucho di rascia usato bene ».

4. A. R., *Scritture originali...*, lettre à Gallonio du 5 avril.

5. REPETTI, *Dizionario geografico fisico storico toscano*, I, p. 842.

C'est de là que, vers la moitié du XIV[e] siècle, était parti pour Florence Ser Giovanni, la gloire de la famille [1]. Ser Giovanni fut notaire, mais non comme son arrière-petit-fils, notaire de petites gens. Il l'était en 1363 de l'archevêque de Florence et de la curie, et garda ces fonctions jusqu'à sa mort; de la Seigneurie en 1390 et en 1409; cette dernière année, il le devint encore de l'archevêque de Fiesole et de la curie. Il s'était occupé du cadastre en 1373 et paraît en outre avoir fait à d'autres époques les affaires de diverses branches de l'administration florentine [2]. C'était donc un homme de quelque poids. Son testament l'appelle *nobilis vir*. Il payait 13 florins d'impôts, portait d'azur à trois étoiles d'or et édifia, dans l'église de San Michele Bertelde [3], une sépulture de famille [4], où il vint rejoindre en 1418 sa mère Nera, sa première femme Lisa Santini et plusieurs de ses enfants [5]. Deux de ses fils, Marchionne et Domenico, élus en 1411 prieurs du « Dragon », dans leur quartier de Santo Spirito, reçurent en cette qualité le titre de « Vénérables » et participèrent au gouvernement de la cité [6].

Mais là finissent les gloires de la famille. Un autre fils de Giovanni, bisaïeul paternel de Philippe, Bartolomeo, surnommé Borrana, figure au recensement de 1433 « parmi ceux que l'on n'a pas vus » [7], parce qu'il est alors en prison pour dettes. Sa femme, Lena Mancini, pour récupérer sa dot, sans doute dissipée, s'empare en 1468 de tous les biens qu'il pouvait avoir.

Filippo, le grand-père, n'eut pas meilleure fortune. On trouve dans le recensement de 1480 cette déclaration touchante : « Moi, Filippo susnommé, je suis associé à Baroncino Baroncini, le mercier de Porta Santa Maria; la boutique appartient à l'hôpital des Innocents. Si l'on y gagnait, j'aurais pour mes bénéfices 8 sous par franc; mais jusqu'à présent nous y avons perdu et, par ministère de Ser Lotto Masi, nous avons conclu la séparation, à dater du dernier jour d'octobre. Fait aussi partie de notre société Lodovico di Francesco, qui toucherait pour sa part 4 sous par franc, s'il y avait des bénéfices. Mais vous voyez claire-

1. Sur ce fait et les suivants, cf. l'arbre généalogique de RISTORI.
2. « Torre, grascia, giudice di gabella. »
3. Actuellement San Gaetano.
4. Sur les vicissitudes de cette sépulture, cf. CAPECELATRO, *La Vita di S. Filippo Neri*, I, p. 488 [11].
5. ARCH. STATO FIRENZE, *Prot. di Ser Paolo Nemi*, 8 février 1412.
6. Sur ces charges et leur importance, cf. VARCHI, III [2].
7. « Fra i non veduti ».

ment que, dans notre boutique, nous n'avons pas fait et que nous ne faisons pas de mal. Giovanni, mon frère aîné, demeure à Castelfranco avec sa famille, sans occupations d'aucune sorte, parce qu'il ne pourrait vivre ici avec sa maisonnée [1]. »

Voilà pour les ancêtres. Les parents que Philippe put connaître ne sont guère plus prospères. On parle bien de la fortune d'un cousin germain de son père, Romolo, qui s'était établi marchand à San Germano, au pied du Mont-Cassin, et trafiquait aussi sur les marchés de Gaëte [2]. Mais il y a lieu de se demander si ces braves gens n'ont pas été victimes d'un mirage [3] et, tout le premier, saint Philippe, qui attribuait 2.000 écus d'or à cet oncle à la mode de Toscane, qui le voulait pour héritier. Romolo était un oncle d'Amérique. Niccolosa, sœur de ce Romolo, épouse un fabricant de barettes de Figline. Et quant aux propres cousin et cousine de Philippe, Giovanni del Cica le cousin, et Ginevra la cousine se marient avec les enfants de Bartolomeo Graziani, lequel était simple huissier et surnommé « Belle bouche », probablement à cause de ses aptitudes vocales.

Philippe fut donc élevé dans un milieu de très petites gens. Sa mère, Lucrezia da Mosciano, était fille d'un menuisier. Il la connut à peine. Elle dut mourir peu de temps après la naissance de son quatrième enfant, Antonio, né le 8 septembre 1520, qui lui-même ne paraît pas avoir survécu. De ses deux filles, l'une, Caterina, est l'aînée, l'autre, Lisabetta, la cadette de Philippe [4].

Lucrezia apporta quelque aisance dans la famille. Outre une propriété située à Monteperstoli, sa mère Lena lui avait donné en dot cinquante florins d'or [5]. A ses quelques propriétés de Castelfranco, Francesco ajoutait donc les biens de sa femme. Peut-être la famille aurait-elle aisément vécu, si Francesco n'avait recherché la pierre philo-

1. ARCH. STATO FIRENZE, *Catasta* 1480, *Portata di Giovanni e Filippo di Bartolomeo di ser Giovanni.*

2. *P. C.*, fos 133 et 146v.

3. C'est l'opinion du chanoine Ristori qui la tire des faits suivants : le 22 septembre 1534, Romolo passe à Gaëte un acte par lequel il ratifie la vente des terres et de la maison de Castelfranco qu'il possédait en commun avec Francesco, père de Philippe. Mais il se réserve la faculté de les racheter au bout de quatre ans. En 1538, il les rachète en effet, mais avec de l'argent emprunté, qu'il ne restitue pas ; car les biens viennent en la propriété du prêteur, Gherardo Bartolini, sous la seule réserve des droits dotaux des sœurs de Philippe, filles de Francesco (*op. cit.*, p. 17).

4. Caterina est née le 25 janvier 1513, Lisabetta le 7 février 1518.

5. ARCH. STATO FIRENZE, *Atto di costituz. dotale 1 apr. 1513.*

sophale. Il était alchimiste [1]. Pour le grand art, il néglige sa fortune et ses enfants. Quand il meurt, Philippe renonce à son héritage en faveur d'une sœur chargée de famille, et c'est si peu de chose que la sœur accepte sous bénéfice d'inventaire [2]. Il y avait aussi que Francesco était bourru. Du moins c'est le ton de l'une de ses lettres qui nous est restée [3]. On comprend que ses enfants se soient assez facilement détachés de lui. Il se remaria. Cette seconde femme était d'humeur joyeuse. Philippe la plaisantait et elle l'aimait beaucoup [4]. D'ailleurs, Francesco ne manquait pas de dévotion, était ami du prieur des Servites de Marie et redoutait fort les excommunications [5].

On pense bien que ce n'est pas Philippe qui releva la fortune de la famille. Mais Lisabetta Cioni, sa sœur cadette, parvint à l'aisance, grâce aux biens de son mari qui lui échurent dès 1558, où elle resta veuve et sans enfants. Elle tint à Florence un rang honorable [6]. Elle pourvoyait à l'occasion aux charités de son frère [7]. Mais elle ne souffrait pas que l'argent fût distribué sans discernement. Ses nièces religieuses ne lui en font pas accroire et, quand elle apprend que Philippe ne gardera pas pour lui l'héritage qu'elle lui destine, elle décide de l'affecter elle-même à des bonnes œuvres de son choix [8].



De 1520 à 1530, Francesco habita la paroisse de San Giorgio [9]. C'est la partie la plus paisible de la cité. Lorsqu'on a passé le Ponte-Vecchio, on voit s'élever à gauche la colline où s'étendent maintenant les jardins

1. *P. C.*, déposition du florentin Simone Grazzini, f° 18. Cf. Ristori e Faraoni, *op. cit.*, p. 27.

2. Cf. Ristori e Faraoni, *loc. cit.*, p. 20, l'acte de renonciation et, pages suivantes, le commentaire de cet acte. Cf. aussi les propos de l'autre sœur, Lisabetta, dans sa déposition du Procès.

3. Bibl. Vall., *O.* 21, f° 26.

4. Arch. Arcivescovile fiorentino, première déposition de Lisabetta Neri : « era burlevole e massime con la matrigna ».

5. Arch. Stato Firenze, *Prot. di F. Neri*, *Livre des Testaments*, sur la feuille de garde.

6. *P. C.*, f°s 814 et 832, dépositions de Tullia Animuccia et du P. Pompeo Pateri qui ont visité Lisabetta à Florence et qui ont vu de leurs yeux son train de vie.

7. Bibl. Vall., *fondo Calenzio*, *Lettere scritte et sottoscritte da S. Carlo Borromeo...*: lettre du confesseur de Lisabetta, le P. Ludovico Alvar, à Philippe, 6 janvier 1582.

8. A. R., *Scritture dupplicate...*, f° 501, lettre de Lisabetta à Philippe, 5 février 1594. Cf. au sujet de l'héritage destiné à Philippe *P. C.*, f°s 428 et 944.

9. Cela se déduit des indications de lieu que fournissent les actes de ses registres.

Boboli. La pente qui regarde le fleuve est couverte de maisons; une église au centre. C'est la Costa di San Giorgio. On ne va là que si l'on y habite. L'église n'est fameuse ni par œuvres d'art, ni par reliques. La côte est raide, et l'unique rue qui la dessert, malaisée aux voitures, ne conduit nulle part qu'à une porte de campagne. Les grandes routes sont ailleurs, à l'ouest de la colline, sur cette rive de l'Arno : à la Porta Romana, celle de Sienne, à la Porta San Frediano, celle de Pise. Des maraîchers venus des « villas » d'alentour avec leurs légumes, un citoyen de Florence qui allait, franchissant la porte en sens inverse, rendre visite aux « orticini » [1] dont parlait Clément VII, il n'y avait guère que ces passagers pour accroître l'animation que fait en Italie la vie des habitants sur la rue. Du côté du fleuve, pour peu que la maison paternelle ait eu fenêtre sur son autre façade, Philippe avait la vue la plus belle, celle que l'on a encore : toute la Florence de la rive droite étalée devant le regard.

La coupole de Brunelleschi la domine, et tout autour, le Campanile, la Badia, les hauts murs d'Or San Michele, le clocher de Santa Croce, la tour du Bargello et celle bien plus imposante du palais de la Signoria. Vus de là, les sommets de ces édifices dépassent dans le ciel le profil du Monte Morello, la montagne prochaine, sur le fond de laquelle leur silhouette s'enlève. Dans l'atmosphère merveilleuse, les formes respirent encore l'harmonieuse et puissante pensée qui les a conçues, tout en recevant de la lumière une seconde beauté. Et c'est comme un entretien spirituel des édifices au-dessus de la ville qui repose, ennoblie, sous leur égide.

A leur pied, on voit l'Arno qui s'empresse vers le couchant, mais sans que l'on distingue la rumeur qui monte de ses quatre ponts en dos d'âne, par lesquels ponts les deux parties de la ville sont unies et le cours du fleuve apparaît aux yeux humanisé et rythmé.

Une histoire de l'enfance nous montre Philippe avec Lisabetta, accoudé à la fenêtre pour réciter des psaumes [2], et tellement sérieux dans la prière que Philippe malmène assez rudement Caterina, la sœur aînée, survenue pour les troubler. Cette scène se passait, je pense, à la fenêtre qui regardait le fleuve. Il paraît impossible, d'ailleurs, que le sens contemplatif devant l'étendue, qui sera l'un des traits remarquables de sa personnalité morale, Philippe ne l'ait pas nourri devant le beau spectacle de Florence, qu'il embrassa dix ans des hauteurs de San Giorgio.

1. « Petits jardins ». Cf. NARDI, *Le Istorie della città di Firenze*, VII, p. 53.
2. *P. C.*, fo 651 (*Vat.*), déposition de Lisabetta.

S'il allait, tournant le dos à la ville, jusqu'au sommet de la côte pour gagner la campagne, se rendant par exemple à la propriété touchant aux moniales de San Matteo d'Arcetri, qui était de la dot de sa mère [1], après quelques pas, il se trouvait, au milieu des oliviers, des cyprès et des vignes, dans la charmante solitude des Colli.

A la porte d'enceinte, les derniers bruits de la ville expiraient. Pour une imagination mystique, une promesse de paix émanait déjà de trois images de sainteté qu'un bon artiste avait peintes à fresque, cent ans plus tôt [2], dans la lunette de la porte : une Madone assise sur un trône, jouant avec l'enfant Jésus ; un saint Léonard, en costume de diacre, et surtout un saint Georges, le patron de la porte, élancé et jeune, qui montrait dans son costume les couleurs du peuple de Florence, étant revêtu, par-dessus l'armure, d'étoffe blanche que divise la croix rouge.

Au delà de la porte, Philippe ne pouvait manquer de prendre parfois le chemin de gauche, qui descend rapidement à l'extérieur du mur d'enceinte, dans la direction de San Miniato [3].

Admirable spectacle ! [4] Sur la pente il voyait dévaler la haute muraille crénelée, avec ses tours quadrangulaires au beau profil, dont la base élargie semble enracinée dans le sol. Encastrées dans les vieilles petites pierres républicaines, que n'avaient pas encore ravaudées les moellons de Cosme [5], Philippe, çà et là, pouvait discerner les armes de l'antique « Seigneurie ». Au bas de la pente, le temps de traverser le populeux faubourg de San Niccolo, il en trouvait une autre qui montait en sens inverse. Celle-là, c'était la pente du « Monte », celle dont Dante avait dit [6] :

1. ARCH. STATO FIRENZE, *Atto di costituz. dotale 1 apr. 1513*.

2. Peut-être 200 ans : cf. CORRADO RICCI, *Cento Vedute di Firenze Antica*, Alinari, 1906, Pl. XVI et XVII. La date de 1430 paraît cependant plus probable, et le peintre serait Bicci di Lorenzo (1373-1452). Cf. aussi CAROCCI, *Dintorni di Firenze*, Galletti e Cocci, 1907, t. II, p. 221 ; et VARCHI, *op. cit.*, IX, p. 24.

3. Actuellement Via di Belvedere.

4. Les peintres primitifs florentins ont souvent reproduit un paysage tout semblable. Cf. Vieille Pinacothèque de Munich, FRA ANGELICO, Martyre des Saints Cosme et Damien.

5. Les réfections de Cosme de' Medici, le premier grand-duc, datent de 1545.

6. *Purgat.* XII, 100-105 : « ... Quand on gravit la montagne où se dresse l'église dominant la cité bien gouvernée, au-dessus de Rubaconte, l'escarpement de la montée est brisé grâce aux degrés qu'on fit en un temps où méritaient foi registres et mesures. » La municipalité de Florence a fait graver les vers de Dante sur la rampe de l'escalier.

... per salire al monte,
Dove siede la chiesa, che soggioga
La ben guidata sopra Rubaconte,
Si rompe del montar l'ardito foga
Per le scalee che si fero ad etade
Ch'era sicuro 'l quaderno e la doga.

Il y avait trente ans à peine que Cronaca avait couronné d'une église nouvelle [1] l'escalier de Dante. Que de fois, enfant et adolescent, Philippe l'aura gravi, pour entendre les offices des Observantins qui desservaient l'église, s'attardant ensuite à cette vue merveilleuse de Florence et de l'Apennin lointain, vers laquelle, chaque soir, Florentins et touristes ne cessent de monter !

C'est au crépuscule que l'heure est la plus belle. Tout est beau, harmonieux et limpide, avec un grand repos de l'imagination, qu'aucun rêve ne sollicite, tellement, dans ses contours précis, le réel offre de plénitude. Cependant, à l'instant où toutes les cloches de toutes les églises sonnent ensemble et qu'une immense vibration traverse l'atmosphère devenue musicale, il y a dans l'impression un excès que les âmes, suivant les époques et leurs qualités propres, approfondissent évidemment à des degrés divers. On peut être assuré par exemple qu'une telle impression retentit plus longuement dans l'âme d'un Dante que dans celle de Philippe.

Quoi qu'il en soit, d'un homme né dans la première moitié du XVIe siècle, il ne faut pas attendre des confidences en pareille matière. De son enfance, Philippe ne conte que d'insignifiantes historiettes, comme celle de sa chute dans l'escalier de la cave, lorsqu'il s'était amusé à chevaucher l'âne que le paysan amenait de la villa [2]. Aussi peu significatif le bavardage de Lisabetta sur ses aptitudes religieuses. Il se mettait à prier dès qu'il avait perdu un objet, et il semblait, pour le retrouver, « qu'il eût une grâce particulière de Dieu » [3]. Il était dévot ; mais rien de singulier dans sa dévotion. Il ne faisait pas de petits autels ou choses semblables, comme c'est l'habitude des enfants, et ne parlait jamais d'être prêtre ou moine [4]. Un astrologue du nom de Zoroastre, qui avait été à la cour du pape, lui regardant un jour dans la main, ... puis au visage, dit : « Oh ! si celui-là était religieux, il serait

1. L'église de San Salvatore in Monte. Cf. BURCHARDT, *Le Cicerone*, traduction Gérard. Paris, Firmin-Didot, 1892, t. II, p. 101. Dates de Cronaca : 1454-1509.
2. *P. C.*, fos 36 et 146 ; cf. le même fait raconté par Lisabetta (*loc. cit.*).
3. *Ibid.*, fo 651v (*Vat.*).
4. *Ibid.*, fo 652 (*Vat.*).

parfait [1]. » Sans doute que Philippe montrait un petit air de piété dans sa personne, pour que l'astrologue se soit décelé tant perspicace.

Au reste, il fréquentait le couvent de Saint-Marc, y recevait de bons conseils des religieux qu'il vénérait, n'ignorant pas en particulier comment l'un d'entre eux, le P. Zanobi de' Medici, avait joué le diable. S'étant relevé la nuit pour se confesser, Zanobi avait trouvé dans l'église, en la forme et ressemblance du P. Servante Mini, son confesseur habituel, Satan lui-même. Mais le diable était laxiste. A tous les péchés qu'accusait Zanobi : « Ce n'est rien », disait-il. A ce signe, Zanobi n'eut pas de peine à l'identifier et à le mettre en fuite. Philippe croyait-il à cette anecdote qu'il racontait, octogénaire, au dominicain Antonio de Bertis [2] ? Ce qui est certain, c'est que le diable joua toujours un certain rôle dans sa vie.

De Saint-Marc, Philippe emporta le culte de Savonarole. Plus tard, sur son image, il dessina une auréole à la plume [3]. Une autre bienheureuse florentine de cette époque, Catherine de Ricci, était convaincue, elle aussi, de la sainteté du « frate » [4]. Philippe parlait d'elle comme d'une personne qu'il aurait vue. Un jour qu'on lui montrait son portrait, celui peut-être qui est au frontispice de la vie écrite par Serafino Razzi [5] : « Ce n'est pas son vrai portrait, disait-il... Sœur Catherine était plus belle... ; elle avait un visage gai et jovial [6]. » Gallonio, Bacci et les autres ont supposé quelque miraculeuse entrevue à travers l'espace, les deux saints demeurant, à Rome l'un, et l'autre à Prato [7]. On pensera plus naturellement que c'est dans les rues de Florence que Philippe aura rencontré la vive et gracieuse enfant [8].

Au reste, Philippe s'élevait comme tout autre jeune Florentin. Il fréquenta les écoles communes où il eut pour maître un nommé Chi-

1. *Ibid.*

2. *P. C.*, f° 864.

3. Le fait est rapporté dans Benoit XIV, *Tractatus de Canonizatione et Beatificatione Servorum Dei*, L. III, c. xxv, n° 19, qui le cite d'après Bzovius, *ad an.* 1497, n° 19, lequel se référait lui-même à Francesco Zazzara.

4. Cf. par ex. la « laude » qu'elle composa en son honneur, dans Marchese, *Scritti Varii*, II, p. 171. Firenze, Le Monnier, 1892.

5. *Vita di Suor Caterina da Prato*. Lucca, 1592.

6. Je combine deux témoignages qui semblent se rapporter au même événement : *P. C.*, f°s 49-49v et f° 800. Cf. aussi *ibid.*, f° 153.

7. Gallonio, *Vita S. Philippi Nerii, ad an.* 1590 ; Bacci, *Vita di S. Filippo Neri*, l. III, c. 11, n° 11. Cependant Philippe aurait lui-même parlé d'apparitions (*P. C.*, f° 429v).

8. Sainte Catherine de Ricci avait 10 ans environ lorsque Philippe quitta Florence.

menti, dont on a voulu faire un professeur de grec réputé [1]. Philippe ne sut jamais le grec. S'il lut l'Iliade, ce fut plus tard, dans la traduction de Lorenzo Valla, et cela même est fort douteux [2]. Du moins apprit-il alors le latin, qu'il connaissait modérément [3], et lut sans doute pour la première fois trois livres qu'il aima toute sa vie, les *Laudi* de Jacopone de Todi [4], la *Vie du Bienheureux Colombini* par Feo Belcari [5], et les *Facezie del Piovano Arlotto* [6], trois livres dont chacun marque un trait de son caractère.

Il était bien fait de sa personne [7], très gai, même farceur, avec pourtant des points de sensibilité vive [8]. Enfant, on l'appelait « Pippo buono ». Tout le monde l'aimait. Adolescent, il s'habillait élégamment, à la mode des jeunes gens de sa condition [9]. Il faut nous le représenter dans le costume du jeune sculpteur peint vers cette époque par Bronzino [10] : le pourpoint noir, large et flottant, resserré à la taille, le cou dégagé avec l'extrémité de la chemise fronçant tout autour sur le noir du pourpoint, le béret large. Peut-être même portait-il une chaîne d'or [11].

1. DOMENICO MANNI, *Ragionamenti*, p. 25.

2. Cette supposition repose sur la présence, dans la bibliothèque de saint Philippe conservée à la Vallicelliana, d'un exemplaire de cet ouvrage : HOMERUS, *Ilias per Laurentium Vallam latino donata*. Lugduni, Ghryphius, 1541. Mais l'état du livre n'indique pas un grand usage.

3. Assez pour lire facilement les Pères et les auteurs scolastiques, mais non certes comme un humaniste. Il cite cependant, dans un sermon fait à l'Oratorio en 1574, un vers d'Ovide (cf. BIBL. VALL. *O*. 18, f° 102v) : « periere cupidinis arcus, contempteque jacent, et sine luce faces. »

4. *Li cantichi overo laude del Beato frate* IACOPONE DA TODI. *Impresse..... per ser Francesco Bonnacorsi in Firenze a di ventiotto di Settembre*. 1490. Edition plus complète parue à Brescia en 1505.

5. *Vita del Beato Gio. Colombini da Siena Institutore dell'ordine de' Padri Gesuati. Al magnifico Gio. di Cosimo de' Medici*. Florentiae, per Nicholaum. In-fol. Sans date. Réimprimé à Brescia en 1505.

6. ARLOTTO MAINARDI, PIOVANO, *Facetie, piacevolezze.....* Impresso in Firenze per Bernardo Zucchetta. Sans date, mais peu après 1500.

7. *P. C.*, f° 445, « bellissima fattezza » : c'est l'expression du prélat Angelo Papia, de Salerne, qui l'avait connu jeune et avait juste son âge.

8. Déposition de Lisabetta du 15 mai 1596. Il ne pouvait souffrir que l'on fît du mal aux animaux.

9. *P. C.*, f° 651v (*Vat.*), « il mantello che all'hora si usava per i giovanetti suoi pari, et egli lo portava molto pulito. »

10. Galerie Uffizi. Cf. aussi, du même peintre, à la galerie royale de Berlin, le portrait d'Ugolino Martelli.

11. *P. C.*, f° 651v (*Vat.*).

Quarante ans plus tard, Philippe recommandera à saint Charles Borromée un jeune florentin du nom de Setticelli, dont il fait écrire par Tarugi : « Il est actuellement sur le point de déployer son vol ; il est jeune, de si bel aspect, de si gentille nature et bonnes lettres, outre la bonne volonté de servir Dieu, que Messer Philippe le verrait volontiers en la protection de Votre Seigneurie Illustrissime... [1] »

C'est un peu le portrait de Philippe, à l'âge où, lui aussi, il est « sur le point de déployer son vol ». A peine faudrait-il appuyer sur le trait mystique et passer légèrement sur les ressources intellectuelles, pour que la ressemblance fût parfaite.

Tels sont les détails anecdotiques que nous connaissons de la vie florentine de notre héros. On y joindra la conjecture qu'il servit de clerc à son père pendant les derniers mois de son séjour [2].



Peut-on maintenant faire leur part à des influences plus générales, et discerner dans l'âme de Philippe des reflets de la vie publique de la cité dans le temps où il y vécut ?

La vie de Florence, à cette époque, est un spectacle heureux qui se termine en drame [3]. Deux ans avant sa naissance, ses concitoyens qui venaient de subir, terrifiés par l'odieux sac de Prato (29 août 1512), le retour des Medici et la perte des libertés de leur République, eurent une joie qui les réconcilia avec la famille dominatrice. L'élu du conclave, le 11 mars 1513, était un Medici, mais c'était un Florentin. Pour le compatriote, les Florentins oublièrent le prince ; ou plutôt ce fut comme si, leur maître devenant pape, ils devenaient eux-mêmes seigneurs de Rome et de l'Eglise. Le peuple en conçut une fierté incroyable, les politiques se rassurèrent, les nobles nourrirent des espérances, les marchands se réjouirent, on rompit les portes des prisons :

1. A. R., lettre du 6 mai 1570 de Tarugi à saint Charles Borromée.

2. Encore cette conjecture est-elle fort incertaine. Le meilleur argument que l'on en puisse avoir, outre la vraisemblance du fait, c'est la ressemblance d'écriture entre certains actes des « protocoles » de Francesco Neri, qui datent de cette époque, et les autographes de Philippe. Mais on voit la fragilité de l'argument : le premier autographe daté qui ait quelque étendue, — 1re lettre à Fiora Ragni, — est de 1572, donc postérieur de quarante ans au départ de Florence.

3. Sur l'histoire de Florence à cette époque, cf. d'une façon générale GINO CAPPONI, *Storia della Republica di Firenze*. Firenze, Barbera, 1875, II, p. 312-490.

Florence tout entière délira [1]. Et dix-huit mois plus tard, lorsque Léon X traversa Florence (novembre 1515), se rendant à Bologne, à l'entrevue de François Ier, les fêtes prirent des proportions d'apothéose [2]. L'amour pour la liberté paraissait éteint, et les sentiments d'austérité mystique qui vivaient encore au cœur des *Piagnoni* de la génération précédente étaient démodés.

Les fêtes furent une séduction dont usèrent les Medici pour captiver les volontés. La vie fut gaie tant que vécut Laurent, le petit-fils du Magnifique, à qui Léon X, son oncle, avait remis la charge de Florence. Des sociétés, dont le but unique était le divertissement, des réunions plus délicates, celles des *Orti Oricellari* entre toutes, où ce qu'il y avait de plus distingué dans la jeunesse dépensait ses talents à des discussions littéraires [3], les manières de Laurent qui tranchait du prince, invitant autour de lui à des attitudes et à des mœurs de courtisan, les mascarades, les « triomphes », les tournois, tout cela constitue l'atmosphère légère où Florence parut s'oublier. Qui songeait à Savonarole ? Si quelque moine parlait trop fort, on le faisait taire. C'est vers cette époque qu'est représentée pour la première fois l'extraordinaire « Mandragola ».

Toutefois ces folies étaient surtout le fait d'une jeunesse impétueuse à se précipiter dans les plaisirs et bruyante. Dans leur cœur les vieilles gens protestaient. Le peuple, d'autre part, résistait à la corruption, s'il se laissait prendre au plaisir. Le moment approchait où les artifices de Laurent mettraient en péril le pouvoir qu'ils étaient destinés à soutenir.

C'est ce que comprit le Cardinal Giulio, le futur Clément VII, lorsqu'à la mort de Laurent (4 mai 1519), son cousin Léon X le destina au gouvernement de Florence [4]. Il prit à cœur de donner satisfac-

1. Cf. par exemple ce qu'en dit le républicain NARDI, *Le Istorie della città di Firenze*, VI, p. 17 et 18.

2. *Ibid.*, VI, p. 30 et 31 ; et VASARI, *Le Vite...* etc. (éd. Milanesi). Firenze, Le Monnier, 1878, *Vita d'Andrea del Sarto.*

3. Sur le caractère surtout littéraire des *Orti Oricellari*, avant la conspiration de 1522, cf. HENRI HAUVETTE, *Luigi Alamanni*. Paris, Hachette, 1903, p. 17 et suiv. ; et PASQUALE VILLARI, *Niccolò Macchiavelli e suoi tempi*. Milano, 1897, t. III., p. 45 et suiv.

4. NARDI, *op. cit.*, VII, p. 1 : « Fu costante opinione comunemente di ognuno, che la nostra città sotto il reggimento de' Medici, non fusse mai governata con maggiore apparenza di civiltà e libertà, ne con maggiore dissimulazione di principato insino a questo giorno, che al tempo che essa fu governata da Giulio cardinale de' Medici. »

tion à la portion la meilleure de l'opinion. On le vit respectueux de la justice et des deniers publics ; il n'étalait pas une pompe insolente. Il recherchait l'entretien des gens de bien et s'ouvrait à eux du dessein secret qu'il avait conçu pour le bonheur de Florence. Ce dessein, à ce que l'on comprenait, consistait à réconcilier pouvoir et liberté, à ouvrir à celle-ci large carrière tout en lui prévoyant les limites qui la retiendraient des agitations funestes de la démagogie. Les faiseurs de constitutions s'en donnaient comme aux plus beaux jours d'Athènes [1]. On se berçait de l'espérance d'un état où la douceur de l'ordre se rencontrerait sans la honte de servir. Le cardinal allait plus loin. Il fallait enchanter tous les esprits. Parfois il se risquait à parler en bons termes de Savonarole [2].

Aussi la conjuration de 1522, dont les jeunes littérateurs des *Orti Oricellari*, transformés subitement en politiques prêts à tout, voulurent être le bras, s'ils n'en furent la tête, est pour les contemporains une surprise, dont le mystère d'ailleurs n'est pas encore éclairci. Malgré tout, l'émoi semble avoir été court [3] ; par de bonnes paroles, le cardinal dissipa les mauvaises impressions. En réalité, le sol est miné. Mais les apparences sont heureuses. Le pouvoir s'exerçant à tempérer et à réconcilier les sentiments extrêmes, la douceur de vivre semble assurée pour de longs jours et les soucis ne sont pas de mise.

A cette période de la vie de Florence, je veux rattacher, — d'ailleurs sans dissimuler l'artifice de la construction [4], — une disposition heureuse du caractère de Philippe, celle que les Italiens appellent d'un mot, la *festività*. Le mot signifie tout à la fois la bonne humeur expansive, la cordialité de l'abord et les manières naturelles. En forçant la note, c'est une attitude qui s'étend à tout, aux choses comme aux personnes, particulièrement aux vicissitudes de la vie. Dans l'aventure quotidienne, elle est l'absence de soucis, en italien « spensierataggine », accompagnée de la faculté de tourner en plaisanterie ce qui ne peut se tourner en joie. Son moyen est la *facétie*, le procédé leste et joyeux, farce

1. Gino Capponi, *op. cit.* II, p. 337.

2. Iacopo Pitti, *Storia fiorentina dal 1215 al 1529*, publ. da Polidori, dans *Archiv. stor. ital.*, t. 1.

3. Cf. les vers où Luigi Alamanni, l'un des principaux conjurés, se plaint de l'indifférence de ses compatriotes, dans Hauvette, *op. cit.*, p. 173 [2].

4. Philippe n'a que 8 ans à l'époque (19 novembre 1523), où Giulio de' Medici, devenu Clément VII, laisse Florence aux mains du Cardinal Silvio Passerini, tuteur des deux bâtards, Ippolito et Alessandro de' Medici, et que la cité devient de jour en jour plus troublée.

ou bon mot, par lequel on se tire d'affaire. Naturellement les virtuoses cultivent le procédé pour lui-même, indépendamment de son application à la vie, à supposer toutefois qu'ils n'en fassent pas un gagne-pain, et c'est alors la race des bouffons à gages, aux inventions grossières, qui pullule dans les cours de la Renaissance [1]. Mais, avec un grain de folie et quelque désintéressement, c'est la race des cerveaux agréables et légèrement dérangés, qui méritent les épithètes de « bizarres » et de « joyeux ». La Toscane en a produit plus que tout autre pays [2]. Ceux qui vivent de la vie de tous, mêlés au populaire qu'ils réjouissent et qui leur fait une célébrité, sont les plus intéressants.

Nul n'eut plus de réputation auprès du petit peuple florentin qu'Arlotto Mainardi, curé de la Pieve de San Cresci, à Maciuoli, petite bourgade du diocèse de Fiesole. On l'appelait plus couramment le Piovano Arlotto [3]. Il faisait souvent, trois fois la semaine au moins, le voyage de Florence. Là, tout le monde lui faisait fête. Le père de Philippe, enfant, put le voir dans ces circonstances. Il allait deci-delà, entraîné par des amis innombrables, mangeant, buvant et régalant chacun de ses plaisanteries.

Fils d'un coquin que les prisons avaient trop connu, il s'était élevé à l'abandon jusqu'à 28 ans où, son bon naturel aidant, il avait réussi à se faire ordonner prêtre. Il savait écrire, lisait le latin de son missel et, plaisanteries à part, avait très bon cœur. A force d'esprit il obtint en 1426 de Martin V la cure de Maciuoli. Il y vécut le reste de sa vie, sauf les voyages, libéral de son bénéfice.

En temps de disette, il distribuait aux paysans affamés son blé à pleines mesures. En temps d'abondance, sa cure ne désemplissait pas. Chasseurs et autres bons compagnons y étaient comme chez eux, à charge naturellement de revanche, lorsque le Piovano venait à Florence. Parfois un désir de voyages le prenait. Il s'arrangeait pour qu'on le fît chapelain d'une galère en partance. Il allait à Londres, à Bruges, à Palerme, apprenant à connaître diverses sortes de pays et d'humeurs. Il lui arriva de se frotter à de grands personnages, entre

1. Cf. Arturo Graf, *Attraverso il Cinquecento*. Ermanno Loescher, Torino, 1888, le chapitre intitulé : *Un buffone di Leone X*, p. 370-394.

2. Domenico Manni, *Le veglie piacevoli ovvero notizie de' più bizarri e giocondi uomini toscani*. 2a edizione fiorentina, Firenze, Ricci, 1815, 8 tomes.

3. Cf. pour ce qui suit, outre le recueil des *Facezie* dont j'ai déjà cité l'édition originale, la préface et les notes de l'édition de Giuseppe Bacini, *Le facezie del Piovano Arlotto, precedute ed annotate*. Adriano Solani, Firenze, 1884 ; et Domenico Manni, *Le Veglie*, etc., t. 3, p. 75-124.

autres, à Naples, au roi Alphonse. Le roi voulut voir le livre où le Piovano tenait registre de toutes les sottises commises par les hommes, et eut la surprise de s'y trouver lui-même en bonne place.

L'archevêque de Florence, qui était saint Antonin, s'inquiéta des faits et gestes d'un curé si bizarre. Mais le Piovano, dont la vie était chaste, se tira toujours à son honneur des entrevues et des enquêtes. Il mourut le 24 décembre 1484, non sans avoir, pour sa tombe, dicté cette épitaphe :

Le Piovano Arlotto a fait faire cette sépulture
Pour lui, et pour tous ceux qui y veulent entrer.

De ses mots et de ses tours, un ami après sa mort composa le recueil [1]. Saint Philippe, jusqu'à son dernier jour, s'y délecta [2].

Les traits comiques n'en sont pas le seul agrément. Ces petits récits sont autant de nouvelles à la florentine, rapides, claires, descriptives, avec çà et là d'artificieuses lenteurs, pour nous faire mieux appuyer sur les détails de nature. La satire n'y est pas amère. Les sots y sont rabroués, les malhonnêtes généralement trompés. A l'occasion, la langue est verte. Mais jamais dans ces plaisanteries de caractère anecdotique, il n'y a trace de la virulence que l'on rencontrera au XVIe siècle, par exemple dans l'œuvre d'un Berni, lorsque courtisans et poètes, en lutte les uns contre les autres, s'entredéchireront à belles dents et mettront à nu leurs plus hideuses plaies, donnant en dépit d'eux à leurs invectives la portée sociale de satires vengeresses.

C'est du XVe siècle florentin que Philippe tient la qualité de son humeur. Manière brusque, naturelle et légèrement facétieuse d'aborder choses et gens, qui s'accommode d'une parfaite bonté d'âme. « N'est-ce pas chose admirable, s'écrie le compilateur des facéties, s'interrompant soudain de son récit, que cet homme, avec sa bonté et sa belle humeur, ait ravi tous les hommes et s'en soit fait des frères, des pères, des amis ? [3] » Il est impossible que la phrase n'ait pas frappé saint Philippe comme elle nous frappe. La bonté et la gaieté seront ses moyens réfléchis de s'attacher les âmes. « Il était affable, dira de lui, au Procès

1 Cf. la note précédente.

2. *P. C*, f° 388v. Dans la bibliothèque de Philippe à la Vallicella, n° 116, *Scelta di Facezie, Tratti, Buffonerie, Motti e Burle Cavate da diversi autori, nuovamente racconcie e messe insieme*. Firenze, Giunti, 1579. Outre les facéties du Piovano, on lit dans ce recueil celles de Gonnella et de Burlacchia, deux autres farceurs florentins.

3. Ed. BACCINI, p. 295.

de Canonisation, l'auditeur de Rote Hieronimo Pamfili... ; pas de mesure à son bonheur et à son allégresse... ; aussi était-il rare qu'on lui échappât des mains [1]. » Et de la plupart des témoins on entend des paroles semblables. [2]

A Florence cependant les événements se précipitaient. Le départ du cardinal Giulio, devenu Clément VII (novembre 1523), marque le signal d'une agitation qui ne va cesser de grandir. La régence que le cardinal Silvio Passerini, un étranger appelé de Cortone, exerce pour le compte des deux bâtards, Hippolyte et Alexandre, se fait de plus en plus abhorrer. De toutes parts, l'amour pour la liberté se réveille, à peine contenu par la jalousie des partis et les conseils d'hommes prudents qui persistent à voir dans les Medici les nécessaires arbitres des divisions de la cité. Ces conseils auraient peut-être prévalu. Mais les dangers que l'on redoute de l'extérieur, l'expédition du connétable de Bourbon en marche sur Rome surexcitent les esprits. A la mort du capitaine Giovanni dalle Bande Nere, qui contenait dans le Nord les troupes impériales, les jeunes gens ont pris les armes et les tiennent prêtes, soit qu'il faille défendre la patrie, soit que l'occasion s'offre, en expulsant les Medici, de rétablir la liberté. Lorsqu'on apprend, en avril 1527, que Bourbon vient d'entrer en Toscane par la route d'Arezzo, et qu'il a déjà poussé ses têtes de colonne jusqu'à Montevarchi, c'est à Florence un beau tumulte. Philippe n'oublia jamais la scène dont il fut ce jour-là témoin : la foule envahissant l'église où parlait un prêcheur célèbre, Baldovino, de l'ordre des Umiliati. Étonné, Baldovino s'interrompt, interroge : « Père, lui réplique-t-on, les ennemis sont aux portes et la ville est dépourvue de munitions. » Alors le moine s'adressant à la foule : « Criez tous : vive le Christ ! » Et à la foule criante : « Sache, ô Florence, ajouta-t-il, qu'à ce moment Dieu t'a délivrée [3] ». Philippe attribua toujours au secours divin la résolution subite qui détourna de Florence l'armée impériale et précipita sa marche sur Rome.

Puis vinrent les grands événements : la nouvelle du sac de Rome et de l'emprisonnement du pape, aussitôt suivie de l'expulsion des Medici (17 mai 1527) ; la restauration du gouvernement populaire avec la réouverture du Grand Conseil (31 mai) ; la création de la milice qui

1. *P. C.*, fo 467v.

2. *Ibid*, fos 169, 200v, 228, 395v, 467v, 644v, et je ne signale que les exemples les plus typiques.

3. *P. C.*, fo 146.

donne à Florence ses citoyens pour soldats (6 novembre 1528) ; la chute du gonfalonier Niccolo Capponi (avril 1529), quand il est convaincu de traiter secrètement avec le pape ; le plus ardent des républicains, Francesco Carducci, choisi pour son successeur ; puis, après que l'accord de Barcelone entre le pape et l'empereur (29 juin 1529) et la paix de Cambrai entre France et Espagne (7 juillet) ont enlevé à Florence ses derniers espoirs en des secours étrangers, les résolutions viriles, l'héroïque siège (14 octobre 1529-12 août 1530) ; enfin, la capitulation et onze mois après, malgré tant d'efforts, le retour (6 juillet 1531) d'Alessandro de' Medici.

De ces événements Philippe ne parle jamais. Faut-il s'en étonner ? Il n'a que 16 ans lors du retour d'Alexandre [1]. Il s'élève au milieu de ces agitations, mais sans en démêler la confusion, n'étant d'âge à entrer dans les conseils pas plus qu'à veiller à la garde des portes.

Toutefois il est impossible qu'il ne se soit pas produit dans son âme de fortes commotions. La ferveur mystique qui s'empare de Florence lorsqu'elle a chassé les Medici, est extraordinaire. L'ombre de Savonarole domine les délibérations du gouvernement populaire. Déjà le 9 février 1528, le Grand Conseil, entraîné par un discours ardent de Niccolo Capponi, avait proclamé Jésus-Christ roi de Florence [2]. A la veille du siège, sur les instances du nouveau gonfalonier, ce décret est renouvelé et l'on décide de plus le pardon universel des injures et des délits commis depuis le départ des Medici (26 juin 1529) [3]. Le premier décret que l'on prendra quand il en faudra venir aux moyens de défense, c'est le solennel transport à Florence de la Madone de l'Impruneta devenue le *palladium* de la cité [4]. Il faut lire enfin les lettres de l'ambassadeur vénitien, Carlo Cappello, écrites pendant le siège. On y verra comment « l'espérance en Dieu et le désir de la liberté » se mêlent, jusqu'à se confondre, en un sentiment unique qui devient le ressort de la résistance [5]. Processions, jeûnes, communions alternent avec les entreprises militaires. « Par délibération publique, écrit Capello, demain... la Seigneurie, les magistrats et tout le peuple... commu-

1. Son compatriote, Agostino Lapini, qui était exactement du même âge, compose un *diaire* qui nous est resté. Du siège il n'a d'autres souvenirs précis à recueillir que l'échange qui se fit alors des capuchons à l'ancienne mode contre les chapeaux e bérets (*Diario fiorentino di Agostino Lapini dal 252 al 1596. Publicato da* ODOARDO CORAZZINI. Firenze, Sansoni 1900, p. XVI et 96).

2. VARCHI, *op. cit.*, I, p. 22.

3. NARDI, *op. cit.*, VII, p. 64.

4. VARCHI, *op. cit.*, IX, p. 12.

5. ALBÈRI, *Le relazioni degli ambasciatori veneti...*, Série IIa, T. I., p. 295.

nieront à Santa Maria del Fiore. Ils le font, autant pour s'acquérir la faveur du Seigneur Dieu que pour tenir les esprits unis autant qu'ils le peuvent, n'ayant plus désormais à songer à d'autres secours humains qu'à celui de combattre par eux-mêmes et de tenter la victoire avec leurs propres forces [1]. » Le 24 février, on voit le dominicain Benedetto da Foiano, alors qu'il prêchait devant le Grand Conseil, bénir, puis remettre au gonfalonier un étendard où était peinte l'image de Jésus-Christ. « Lorsqu'il n'y aura plus d'autre moyen de conserver la liberté, s'écrie-t-il, que la ville le déploie et sorte contre ses ennemis..., car, par ce signe, elle aura certainement la victoire [2]. »

Dans cette fournaise, l'âme déjà pieuse de Philippe s'exalte. Il fréquente assidûment le couvent de Saint-Marc où se trouve le foyer religieux de la résistance [3]. Il dira plus tard aux dominicains de Rome : « Tout ce que j'ai de bon, c'est à vos Pères de Saint-Marc que je le dois. [4] »

Là, sans doute, il s'imprègne aussi des sentiments que nous verrons reparaître quand, plus tard, il se trouvera à la tête d'une congrégation religieuse et qu'il montrera pour le gouvernement absolu une répugnance invincible. Tout le monde discutait à Florence sur la tyrannie et sur les diverses formes du gouvernement populaire. Nulle part les discussions n'étaient plus animées, et plus démocratique la tendance qu'à Saint-Marc, où plus qu'ailleurs il est vrai de dire que « l'amour pour la liberté était devenu, de par les prédications du « frate », un sentiment religieux » [5]. Qui l'emporterait des *Ottimati,* partisans d'un gouvernement restreint, ou du peuple qui voulait le Grand Conseil ? Le Grand Conseil avait été rouvert. « On avait changé à la fois le fût et le vin [6]. » Car l'oligarchie n'eût été que la tyrannie sous un nom nouveau. Depuis, tout avait marché en vertu de l'élan initial. N'était-ce pas parce qu'il avait cherché quelque compromis entre la forme républicaine et le principat, que Niccolo Capponi avait dû démissionner et comparaître en jugement ? Et, quant au siège, il avait porté au paroxysme la passion de la liberté. Dans l'âme instinctive de Philippe

1. *Ibid.*, p. 303, lettre du 3 juin 1530. *Cf.* encore p. 234, 253, 267, 268, 269, 275, 290, 306.
2. *Ibid.*, p. 275, lettre du 28 février 1530.
3. Pastor, *Geschichte der Päpste*, IV[2], p. 372[3].
4. *P. C.*, f° 864.
5. La parole est du comte Gino Capponi (*Arch. stor. ital.*, t. I, p. 415 et sq.).
6. Varchi, *op. cit.*, III, p. 9.

des impressions de jeunesse s'inscrivent, et ce seront elles, plus tard, à son insu peut-être, qui revivront [1].

Et son goût pour la France, sans doute il le tient de ses compatriotes, « dans le cœur de qui, écrit Capello à cette époque, qui l'ouvrirait y trouverait le lys d'or» [2].

On se refuse cependant à insister sur des remarques de cet ordre. L'induction excède visiblement le pouvoir des textes. C'est le déploiement de la personnalité au cours de la vie tout entière, qui nous invite à rechercher ici, à travers d'insuffisants témoignages, la qualité des influences formatrices.

Mais comment, lorsque nous verrons Philippe accueillir avec tant d'empressement, parmi les exercices de son Oratoire, et renouveler le chant de la *laude* populaire, ne pas penser aux innombrables *laudes* qui se chantaient à son époque à San Michele de Florence, où la coutume datait de cinq siècles, et dans toutes les églises monastiques de la ville à commencer par Saint-Marc [3] ? Et comment ne pas rapprocher son goût pour les Cantiques de Jacopone da Todi de l'extraordinaire situation de la Florence du siège ? Elle est en proie au mysticisme dans le moment même qu'elle résiste au pape, comme jadis Savonarole, par religion, s'était trouvé l'adversaire d'Alexandre VI, et le bienheureux Jacopone lui-même celui de Boniface VIII ? Il est vrai que, chez Philippe, il n'y eut jamais place pour un pareil contraste. Aussi bien les Cantiques de Jacopone lui fournissent-ils, avant tout, une expression à la ferveur qui dès cette époque brûle en lui.



Lorsqu'il quitte Florence [4], à la fin de 1532 au plus tôt, dans le courant de 1533 au plus tard, l'âme de ce jeune homme s'équilibre

1. Carlo Capello, dans une lettre du 15 octobre 1529 (*op. cit.*, p. 235), mentionne, entre autres personnages arrêtés à cette date à Florence comme suspects de bienveillance pour les Medici, un Francesco Neri.

2. *Loc. cit.*

3. A. N., fasc. 21, n° 1, f° 10, apologie pour l'Oratorio qui date probablement du règne de saint Pie V. Cf. PASTOR, *op. cit.*, traduction FURCY-RENAUD, V, p. 46 et 47. Notre sentiment correspond assez exactement à celui de PASQUETTI, *L'Oratorio musicale in Italia*, p. 42 : « L'aver voluto il Neri, non la chiesa, non il teatro, per l'esecuzione de' lavori musicali, ci fa sospettare che in lui fosse uno di questi *ricorsi storici*, che non è facile spiegare come si siano compiuti, ma che in realtà sono nel sangue per la ripetizione secolare di atti e di credenze. »

4. La date du départ de Florence doit être calculée sur l'âge de Philippe à cette époque. Il avait alors 18 ans d'après Lisabetta Neri (*P. C.*, f° 651v (*Vat.*) ; 17 ans selon la déposition de Gallonio (*Ibid.*, f° 146v), — mais Gallonio dans son Histoire

entre deux tendances apparemment contradictoires : d'une part une gaie disposition que nous appellerions de l'*humour*, s'il n'était si difficile de savoir ce que le mot veut dire [1] ; d'autre part le mysticisme. D'ailleurs il ne se connaît pas lui-même, et l'on ne voit pas qu'un autre intervienne pour débrouiller sa confusion intérieure. Quoi qu'il en soit, les circonstances le mènent. La situation de Francesco Neri, de moins en moins brillante [2], le miroitement de la fortune de l'oncle Romolo, qui n'a pas d'enfants, décident le voyage de San Germano.

Philippe part à peu près sans argent, avec le plus mince des bagages [3]. Il pense, et peut-être il déclare qu'il n'aura plus d'autre patrie que le ciel [4]. Il détruit une généalogie de ses ancêtres que son père, homme d'écritures, lui avait remise [5]. Il ne reverra jamais Florence, l'oubliera. Plus tard, il prendra conscience de ce qu'il lui doit. L'avant-dernière lettre qui nous est restée de lui, la nomme « la patrie » [6].

On pleura beaucoup quand il partit. Nul plus que sa belle-mère. Cette femme, quelques années après, étant sur son lit de mort, l'appelait et croyait à tout moment le voir paraître devant elle [7].

se ralliera au chiffre de Lisabetta (*op. cit.*, *ad. an.* 1532-33) — ; de 17 à 18 ans d'après Germanico Fedeli (*P. C.*, f° 133). Cela nous met entre 1532 et 1533, et c'est la date qu'après Gallonio tous les historiens reproduisent. Par contre il y a erreur, comme Bacci l'a fait le premier (*op. cit.*, L. I, c. 3), et comme Capecelatro le répète (*op. cit.*, I, p. 741), à dire que le séjour de San Germano dura près de deux ans. Gallonio, à qui Philippe avait fait des confidences, ne parle que d'un séjour de quelques jours : « paucos moratus dies » (*op. cit.*, *ibid.*), et date l'arrivée à Rome de la même année que le départ de Florence. De même Germanico Fedeli raconte, d'après les dires de Philippe, « qu'après avoir fait le commerce quelques jours, il se déplut à cette vie et s'en alla ». Cependant un rapport sur la Congrégation de l'Oratorio, qui remonte à la période de 1582-1584 (ARCH. STATO FIRENZE, *Carte Strozziane*, I, f° 233), place en 1536 l'arrivée de Philippe à Rome ; cette donnée, s'il fallait l'admettre, rendrait soutenable l'assertion de Bacci.

1. Cf. B. CROCE, *L'umorismo, del vario significato della parola* (*Journal of comparative litterature*, I, p. 3) ; et, du même, dans *Critica*, VII, p. 219, la recension du chapitre de BALDENSPERGER, *Les définitions de l'humour*, dans *Etudes d'histoire littéraire*. Paris, Hachette, 1907 ; et du livre de LUIGI PIRANDELLO, *L'Umorismo*. Lanciano, 1909.

2. A. R. *Scritture originali...*, lettre de Nero de' Neri, du 5 avril 1596.

3. *Ibid.* Cf. la déposition déjà citée de Lisabetta Cioni. Cependant *P. C.*, f° 580, semble indiquer qu'un partage de fortune eut alors lieu entre Philippe et l'une de ses sœurs. Mais il n'est pas douteux qu'il y a confusion de date dans l'esprit du témoin.

4. *Ibid.*, confidence de Philippe à la Sœur Vittoria Gottifredi.

5. *P. C.*, f° 146v.

6. NETTI, *Lettere e Rime di S. Filippo Neri*, lettre XXIV, du 7 avril 1595, à Messer Vittorio dell'Ancisa.

7. *P. C.*, f° 651 (*Vat.*).

CHAPITRE II

L'ERMITE

(1533-1551)

Le voyage de Florence à San Germano, petite ville située sous le Mont-Cassin, familiarisa Philippe avec les hasards d'une vie errante. On peut croire qu'il fit à pied, par petites étapes, et presque en mendiant, cette route de 600 kilomètres.

A San Germano, il essaya de se mettre aux affaires avec l'oncle Romolo. Au bout de quelques jours, il était dégoûté [1]. Il plante là oncle et commerce, reprend son bâton et part pour Rome, sans savoir ce qu'il deviendra, et sans doute ne s'en préoccupant guère.

Avait-il, pendant son séjour à San Germano, gravi le Mont-Cassin et pris le conseil des moines de la célèbre abbaye ? Avait-il visité le sanctuaire de la Santa-Trinità de Gaëte, niché sur le bord de la mer, entre des falaises qui s'étaient, d'après la légende, disjointes à la mort du Christ ? Nous n'avons là-dessus que des témoignages tardifs [2].

D'ailleurs, il est certain que des impressions mystiques déterminent sa résolution. Une crise dut survenir, au bout de laquelle il rencontra la conversion et ses joies. Lorsqu'il parle de « l'abondance des consolations », des « douceurs », des « goûts extraordinaires », que Dieu donne à ceux qu'il vient « de tirer à lui », il y met un accent qui suppose des expériences personnelles [3].

1. Cf. *sup.* I, p. 19[4].

2. Pour les visites à la Santa-Trinità de Gaëte, la première mention dans BACCI (*op. cit.*, L. I, c. 2). Il n'en est pas fait mention dans les dépositions du Procès de Canonisation. Pour celles à l'abbaye du Mont-Cassin, la première mention dans un livre du XVIIe siècle, *De religiosa S. Ignatii, sive S. Enneconis fundatoris Societatis Jesu per Patres Benedictinos institutione*... COSTANTINI *Abbatis* CAJETANI, *vindicis Benedictini, Libri duo.* Venetiis 1641, p. 24 et 25, cité par CAPECELATRO (*op. cit.*, I, p. 74[2]).

3. Par exemple *P. C.*, f° 187; et A. R., *Ricordi et consegli del Beato Filippo Neri*, n° 60.

Mais que fut cette conversion ? Le passage du péché à la grâce, à la manière de celle d'un Augustin ? Y eut-il rupture brusque avec un passé coupable ? Un seul témoignage permettrait d'en faire l'hypothèse. Mais il est vague, forgé de propos de Philippe sur lui-même, et ne conclut d'ailleurs à rien de très criminel. Lorsque Philippe dit au jeune Francesco Bozzio qu' « après sa conversion, il a pleuré ses péchés » [1], on peut deviner quels souvenirs se présentent à son esprit.

Il était vierge [2]. D'autre part, des passions d'argent ou d'ambition n'auront pas asservi sa jeunesse. Mais un attrait religieux le presse, qui fait, au moment où les circonstances le poussent dans les engagements du monde, son âme partagée. Entre la situation que lui offre l'oncle Romolo et qu'il croit brillante, et le don de soi au Seigneur, il ne se décide pas tout de suite, comme le firent les apôtres à l'appel de Jésus. Cette indécision est son péché ; comme sa conversion, c'est la résolution prise et exécutée qui le détache des biens terrestres pour le donner à Dieu. Pleurant de joie lorsque les liens furent rompus, comment n'aurait-il pas pleuré l'erreur d'une trop longue indétermination ? « Qui veut autre chose que le Christ, répétera-t-il souvent, ne sait ce qu'il veut ; qui veut autre chose que le Christ, ne sait pas ce qu'il demande [3]. » Du jour de sa conversion, Philippe n'a plus voulu que le Christ. « Ce qu'il faut, redira-t-il encore, c'est se donner tout, tout à Dieu ; autant d'amour que nous mettons dans les parents, les études, en nous-mêmes, ou en quelque chose, pour petite qu'elle soit, autant que nous enlevons à Dieu. » Tandis qu'il chemine entre San Germano et Rome, Philippe ne s'inquiète plus de famille, ni de projets terrestres. Cette marche vers la Ville, centre de la dévotion catholique, où il veut fixer sa résidence, est signe qu'il n'a désormais plus d'autre aspiration que Dieu.



Durant le trajet, il eût pu croiser deux gais compagnons qui, précisément à cette époque, faisaient la route inverse. Dans les derniers mois de 1533 ou dans les premiers de 1534 [4], Benvenuto Cellini, ayant assommé plus qu'à moitié le notaire Ser Benedetto, dans les rues

1. *P. C.*, f° 187, déposition de Francesco Bozzio.
2. Là-dessus, une confidence faite par Philippe à son confesseur, Baronio, *P. C.*, 112v.
3. *Ricordi et Consegli...*, n° 46.
4. Sur la date du départ de San Germano, cf. *sup.*, *Le Florentin*, p. 19 [4].

de Rome, et sachant être recherché par les « sbires » pour cette peccadille, s'enfuyait vers Naples [1]. Un sculpteur toscan, certain Solosmeo da Settignano, s'était trouvé, qui gagnait le Mont-Cassin pour des travaux de son art. Jusqu'à San Germano la route était commune, et les deux artistes « s'en allaient chantant ».

Le jeune Néri, s'il eût abordé ses bruyants compatriotes et les eût questionnés sur la sainte ville vers laquelle il se hâtait, n'aurait pas entendu sans étonnement leurs réponses. On lui aurait fait briller une libre et joyeuse vie de rapins bien payés au milieu de l'agitation perpétuelle du quartier des *Banchi*. Des associations d'artistes avec leurs rivalités, leurs brouilles, leurs banquets, non sans quelques épisodes licencieux ; parfois des rixes sanglantes et des combats, l'épée nue contre le guet. Par dessus tout, une fièvre d'invention et une fureur de travail. Le pape, les cardinaux, les prélats distribuent l'argent. Ce sont personnes passionnées de belle orfèvrerie et qui ne se lassent pas de faire sertir des gemmes. Mais ils ont bien aussi leurs défauts. Car ils sont impatients et violents. Ils ne se tiennent pas de voir l'aiguière ou le calice qu'ils ont commandé, et ne parlent, contre les retardataires, que la menace à la bouche. Le mieux est de rendre à leur dignité l'hommage qui lui revient, mais au reste de les regarder en face et de mépriser « leurs paroles de prêtres, — le lor prettesche parole » [2], car, en fin de compte, ils sont aux pieds des artistes.

Ainsi, aux hâbleries près, et considérant toutes choses de son point de vue, aurait parlé Cellini. La dévastation de la ville, les horreurs du Sac (1527) ne lui ont rien appris. Il n'en garde que la satisfaction de s'y être taillé une aventure héroïque, que d'ailleurs il exagère. Et si nul, au moment des grandes douleurs, n'a échappé à l'impression d'un châtiment divin, — *gladius cito et velociter,* avait prophétisé Savonarole — et si tous ont alors conçu le désir d'une réforme de leur conduite et d'une réforme de l'Eglise, chez personne plus vite que chez Cellini, impressions et résolutions ne se sont dissipées. Il n'aspire qu'à reprendre la fête, et de vrai l'a dès longtemps reprise. Il reste jusqu'au bout le « virtuose » de la Renaissance.

Mais justement en cela, il n'est pas représentatif de l'époque. Le Sac marque le point final de la Renaissance. Une époque cesse, une autre commence. Rien de plus significatif que l'aveu d'un Baldassare Castiglione, du grand écrivain qui avait tracé avec de merveilleuses nuances

1. *La Vita di Benvenuto Cellini*, I, p. 57.
2. *Ibid.*, I, p. 24.

le portrait du « Courtisan », cette fleur de la perfection humaine suivant le cœur de la Renaissance : « Je n'ai pas osé ces temps passés, confie-t-il à Vittoria Colonna, écrire à votre Seigneurie pour n'être pas forcé de faire mention de ce que je ne pouvais dire et de ce que votre Seigneurie ne pouvait entendre sans une extrême douleur. Les calamités ont été si grandes que, comme un déluge universel, elles ont égalisé toutes les douleurs. Et maintenant il semble qu'il soit permis et que peut-être il soit prescrit à tous d'oublier tout le passé, et d'ouvrir les yeux pour atteindre au moins, du fond de notre humaine ignorance, à ce but qui reste possible à notre faiblesse, connaître que nous ne savons rien, que le plus souvent ce qui nous paraît vrai est faux, et qu'au contraire ce qui nous paraît faux est vrai [1]. » Amères impressions d'un ami de l'Arioste et de Raphaël, et sur lesquelles les soucis de ses derniers mois, le séjour d'Espagne et la mort (7 février 1529) ne lui permirent pas de revenir [2].

Mais, dans son découragement, il n'est pas représentatif, lui non plus. Car les plaintes d'élégie n'ont qu'un temps. Ceux qui survivent assez pour voir les ruines se réparer et toutes choses retrouver leur cours, reprennent pied dans l'existence et peu à peu guérissent de leur ébranlement.

Le pape tout le premier. A Orvieto, dans le palais délabré de l'exil, il avait parlé aux prélats un ferme langage et imputé à leurs péchés le châtiment du Sac (5 avril 1528) [3]. Quelle impression lui fait encore Rome désolée, lorsqu'il revoit après huit mois ce « cadavre déchiré », pour lequel il implore pitié auprès de Charles-Quint, le principal coupable ! [4]

Cependant la vie se ranime; les vivres arrivent. On restaure les églises. La Curie rouvre ses bureaux. Il est vrai qu'il a fallu diminuer son train, que l'argent reste rare et la trace des misères passées partout évidente. Mais enfin l'on vit, et c'en est assez pour que les impressions lugubres s'effacent. Voici d'ailleurs de bonnes paroles de l'empereur, puis un traité en règle (Paix de Barcelone, 29 juin 1529). La sécurité

1. *Carteggio di Vittoria Colonna raccolto e publicato da* E. FERRERO *e* G. MULLER. Torino, 1889, n° 38; et SERASSI, *Lettere del Conte B. Castiglione.* Padova, 1761-1771, vol. I, p. 171 : cf. aussi, sur la mélancolie de ses derniers jours, vol. II, p. 147-152.

2. PASTOR, *op. cit.*, IV [2], p. 355 [6].

3. Cf. dans SANUDO, *I Diarii*, XLVII, p. 235, un texte de Lippomanno du 6 avril 1528.

4. RAYNALD, *Annales ecclesiastici. Accedunt notae... auctore* MANSI, *ad. ann.* 1528, n. 15; REUMONT, *Geschichte der Stadt Rom*, III [2], p. 232; et PASTOR, IV [2], p. 344.

est revenue. Mieux que la sécurité, presque de la gloire. Charles-Quint garantit au pape la souveraineté de Florence, le pape couronne l'empereur (à Bologne, 24 février 1530). Et Clément VII de reprendre en mains les écheveaux de la politique embrouillée pour laquelle il néglige la réforme de l'Eglise, mais non les intérêts de la famille des Medici.

Des paroles et quelques décrets sur des cas particuliers, généralement lointains [1], ce ne sont que des gages de bonne volonté. Ce pape n'a pas le génie des réalisations [2]. Il réussit à élaborer, vers octobre 1531, quelques règlements destinés à l'extirpation des abus du sein de la Curie. Mais Peregrino, l'ambassadeur de Mantoue, mande sans tarder à sa cour : « Les ordonnances sont belles, bonnes et louables, à supposer qu'elles durent et qu'on ne les traite pas à l'usage de Rome, où une ordonnance et un édit durent trois jours sans un de plus [3]. » On les traita comme les autres, et le pape mourut (25 septembre 1534) sans que la leçon du Sac eût, de par la volonté pontificale, porté dans Rome ses fruits.

A défaut du pape, la réforme viendrait-elle des cardinaux, ces membres éminents de la Curie qui, par leur exemple autant que par la multitude de leurs gens (3108 personnes attachées à 21 cardinaux au moment du Sac [4]), donnent le ton au reste ?

Certes l'épreuve a marqué ces personnages d'un trait de gravité dont étaient dépourvus les spectateurs de la *Calandria* ou les convives du banquier Lorenzo Strozzi [5]. La nécessité leur a imposé pour un temps cette diminution du luxe et de la vie mondaine que les décrets du concile de Latran n'avaient pas obtenue [6]. Certains excès paraissent désormais impossibles. D'autre part, l'engouement exclusif pour l'art et l'antiquité va céder peu à peu à l'estime de la théologie et des sciences canoniques. Chacun sent aussi que le mot de réforme dépouillera quelque jour son sens vague et découvrira l'aspect nécessaire d'une réalité que l'on n'éludera point. Enfin ce n'est pas en vain que ces seigneurs ont été appelés à peser, dans le for de leur conscience, leurs responsabilités.

De par leurs origines, ils n'en restent pas moins des princes, des

1. PASTOR, *op. cit.*, IV [2], p. 580-581.
2. Cf. ALBÈRI, *Relazioni...*, Série II, vol III, relation de Contarini, p. 265.
3. Cité par PASTOR, *op. cit.*, IV [2], p. 581 [1].
4. Cf. GNOLI, in *Arch. Soc. Rom.*, XVII, p. 386.
5. PASTOR, trad. franc., VIII, p. 38.
6. Cf. Bulle *Supernae dispositionis*, dans MANSI, XXXII, p. 877, 881 ; et TACCHI-VENTURI, *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, I, p. 9 [2].

diplomates, des littérateurs plutôt que des prêtres. En 1534, le Sacré-Collège, à deux exceptions près, est exclusivement formé des créatures des papes Medici. Or Clément VII, dans ses promotions, n'a obéi, ou à peu près, qu'à des raisons politiques. Léon X y joignait des considérations d'amitié, de famille, de fortune, de distinction intellectuelle, voire de distinction morale. Dans l'ensemble, d'hommes élevés à la pourpre pour des raisons profanes, il est impossible d'attendre cette ardeur de l'âme qui rend la foi opérante. L'ambassadeur vénitien les a peints dans une phrase définitive : « Je ne pourrais parler que dans les meilleurs termes — onestissimamente — de toutes leurs Seigneuries révérendissimes, comme de seigneurs qui vivent en gentilshommes honorables et de bonnes mœurs — costumati e onesti —. Mais je ne voudrais pas les appeler des saints [1]. » Encore plus d'un parmi eux, et par exemple le jeune Ippolito de' Medici qui songe pour l'heure à se débarrasser de la pourpre pour épouser sa cousine Catherine, ne mérite-t-il pas, — et tant s'en faut, — cet éloge modéré [2]. Le moment est éloigné où l'on verra le Sacré-Collège se réformer par son élément jeune, et le népotisme effacer d'un coup le mal qu'il avait fait. Avant que le petit abbé Borromée ne surgisse sur le théâtre de Rome, il faudra subir les folies, — le mot est de Clément VII, — d'un Ippolito de' Medici, celles d'un Innocenzo de Monte, sans compter les crimes de Carlo Caraffa. Avec quelle lenteur s'opère la liquidation du passé et avec quelle difficulté la substitution du vieil homme par l'homme nouveau !

Et pourtant des hommes nouveaux, Rome en avait déjà connus.

Dix ans avant le Sac, un germe y avait été jeté dont on pouvait espérer qu'il deviendrait un grand arbre. L'esprit de sainte Catherine de Gênes revivait dans Ettore Vernaccia [3], son compatriote et son parent, qui, vers 1517, implante à Rome la fondation gênoise de l'Oratorio del Divino Amore [4]. « Frères, notre confrérie n'a pas d'autre but

1. ALBÈRI, *loc. cit.*, *Relazione d'Antonio Soriano*, p. 289.

2. *Ibid.*, p. 280, 281 et 283 ; cf. aussi dans NARDI, *Le Istorie* ....., X, p. 7, l'impression d'un contemporain rendue avec un grand bonheur, et comparez au portrait du cardinal, par Titien, à Pitti.

3. Sur sainte Catherine de Gênes et Ettore Vernaccia, cf. BARON FRIEDRICH VON HÜGEL, *The mystical element of religion as studied in Saint Catherine of Genoa and his friends.*

4. Sur les origines de l'Oratorio del Divino Amore, nous adoptons la thèse qu'a proposée récemment, l'étayant sur des document nouveaux, le P. Tacchi-Venturi, *loc. cit.*, p. 407, 409. PASTOR (*op. cit.*, IV [2], p. 589 et suiv.) est ici à compléter et à rectifier.

que d'enraciner et de planter dans nos cœurs le divin amour, c'est-à-dire la charité. » Dans ce début solennel des statuts [1] respire déjà le caractère égalitaire et mystique de l'association. Ces « frères », que le seul souci de leur sanctification rassemble, ont aboli entre eux toutes les différences sociales. Ils n'ont de chefs qu'élus, et qui sortent de charge tous les six mois. La vitalité d'une telle confrérie réside évidemment dans sa ferveur. Enflammer en soi l'amour de Dieu, c'est le but de tout chrétien. Mais on se le propose avec plus ou moins de sérieux. Ici, des garanties sont prises pour que soient remplies les obligations souscrites par les confrères en vue de leur grand dessein. Non seulement le règlement prévoit le chapitre hebdomadaire des coulpes, commun à nombre d'institutions similaires, avec des pénitences dont plusieurs ont un caractère pécuniaire, mais il prescrit une séance annuelle d'épuration, rend les admissions difficiles et impose la discipline du secret. Ce qu'il organise en somme, c'est, à l'intérieur d'une chapelle étroite, un concert de volontés ferventes qui confient leurs résolutions à la garde d'une émulation et d'une vigilance réciproques, en sorte qu'une âme de perfection devienne l'âme commune.

La petite église des Saints-Silvestre-et-Dorothée, sur les pentes du Janicule, abrita les exercices des confrères, dont le nombre s'éleva peu à peu jusqu'à 50 ou 60. On y rencontrait des ecclésiastiques, voués aux fonctions de leur état, des humanistes comme Sadolet, un politique et un diplomate, Gian Matteo Giberti, le propre secrétaire du pape.

Quelle fut l'influence de ces hommes dans la Rome paganisante ? Sans doute celle du levain qui prépare obscurément la transformation de toute la pâte. Sans compter que leur zèle les entraînait aux œuvres extérieures de la charité. Ils fondèrent l'hôpital des Incurables de San Giacomo [2] et un monastère de pécheresses repentantes, comme les confrères de Gênes avaient fondé l'hôpital del Redutto et le monastère de Sant'Andrea. C'est peu. Sans pouvoir donner les précisions dernières, l'historien [3] discerne, dans cette société qui reste enveloppée de mystère, le premier berceau de la Réforme catholique. C'est le cœur et l'âme des saints qui renouvellent l'Eglise. Les décrets de Réforme ne viennent qu'après.

1. Récemment découverts et publiés en appendice de l'*op. cit.* de TACCHI-VENTURI, p. 423.

2. Sur la fondation de San Giacomo par les confrères del Divino Amore, cf. dans PASTOR, *op. cit.*, IV², le document 19 de l'appendice.

3. RANKE, PHILIPPSON, PASTOR, TACCHI-VENTURI.

En tous cas, c'est dans l'oratoire romain que se rencontrent et s'entendent le séraphique Gaétan de Thiene et le mystique autoritaire Pietro Caraffa, les deux fondateurs du premier ordre de clercs réguliers, de l'ordre des Théatins.

Avec ceux-là, il ne s'agit pas de paroles, mais d'opérer la réforme de l'Eglise à la sueur de son front. Convertir le clergé séculier en lui donnant un grand exemple, revêtir son habit, exercer son ministère, mais dans des conditions d'austérité et avec un zèle tels que le contraste, lui dénonçant sa légèreté ou son indignité, le précipite dans le repentir, telle est la pensée maîtresse du futur Paul IV et de son saint associé.

Ils renouvelèrent les exemples antiques. On les vit renoncer à leurs bénéfices et distribuer leurs biens. Le pape dut intervenir pour que Caraffa ne dépouillât pas en outre la dignité épiscopale. Le 14 septembre 1524, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, ils prononcèrent à Saint-Pierre, entre les mains du délégué pontifical, les trois vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Ce dernier dans une forme si rigoureuse qu'elle parut insensée. Ne possédant rien, ils s'obligeaient à ne rien demander. Et tout de suite ils menèrent ensemble la vie retirée et apostolique qu'ils s'étaient prescrite, étudiant, priant et prêchant. Les moqueries plurent de toutes parts. On raillait leur existence excentrique, leur extérieur austère, qui paraissait affecté, et particulièrement un air de dignité [1] qu'ils entendaient retenir. Le nom de *théatin* va s'appliquer pendant tout le XVIe siècle à une piété guindée et quelque peu hypocrite.

Mais, au jubilé de 1525, quand on les vit à l'œuvre auprès des pestiférés, nombreux cette année-là, le peuple se prit à les révérer. Puis un mouvement favorable se dessine dans le haut et le bas clergé. D'ailleurs, par Giberti qui leur est tout dévoué, ils restent puissants auprès du pape. Enfin l'exemple va fructifier. On est à la veille du Sac, et l'un d'entre eux, le 5 janvier 1527, peut mander à un correspondant de Venise : « Le Christ à Rome est désormais plus craint et honoré. Les orgueilleux s'humilient, les bons louent Dieu et les méchants n'ont plus d'espoir. Prions pour les conversions, prions pour les Pères, et spécialement pour Caraffa... Songez que des prélats et des seigneurs, des premiers de Rome, qui jadis nous méprisaient, viennent à nous chaque jour et avec tant d'humilité qu'on les croirait nos serviteurs, à ce point que j'en suis tout honteux [2]. »

1. Cf. par exemple dans CORONELLI, *Ordinum religiosorum Catalogus, eorumque indumenta iconibus expressa*. Roma, 1704, les planches 56 et 56 *bis* qui les concernent.

2. Dans SANUDO, XLIII, p. 609 ; cf. PASTOR, *op. cit.*, IV², p. 602⁶.

Sur ces entrefaites, le Sac survint, et la dévastation fut telle, suivant le mot de Pastor, qu' « avec le mal elle balaya le bien ». Gaétan, Caraffa et leurs douze compagnons réfugiés à Venise, l'Oratorio del Divino Amore dispersé, chez les meilleurs des prélats, Giberti, Sadolet, Ercole Gonzaga en tête, la conscience réveillée, qui les conduit à la résidence lointaine où sont leurs bénéfices, par tous ces événements Rome est dépouillée des instruments de sa régénération. Vainement la grande leçon a retenti. Ni sur le trône pontifical, ni dans le collège cardinalice et pas plus dans le clergé séculier ou régulier ne se rencontre l'esprit de zèle qui lui ferait porter ses fruits. L'hôpital de San Giacomo, sur lequel veille sans doute la piété des confrères du Divino Amore [1], apparaît, dans la ville abandonnée, comme l'unique sanctuaire où s'entretienne une flamme mystique. C'est le point brillant où rallient comme d'instinct, dans la ferveur de leur première expansion, — on ne l'a peut-être pas assez remarqué, — tous les inspirés qui surgissent à ce moment sur le sol de Rome.

Et c'est de ceux-là que vient le salut.

A l'hôpital, leur zèle trouve d'emblée, auprès des membres souffrants du Christ, un objet. Ils y gagnent en outre, par d'éclatants services, la faveur populaire. D'autant qu'ils usent largement de l'autre voie qui leur est ouverte, la prédication des rues.

Le front comme entouré d'une auréole, ils groupent facilement, autour de leurs haillons et de leur visage dévot, un public qu'émeut leur parole ardente et libre. A quelques pas des édifices ruinés ou en reconstruction, dans les rues désertes que sillonnent les processions au lieu des cortèges de fête, leur voix rend un son solennel et lugubre. Et c'est en elle que l'on entend l'écho du Sac. Depuis 1527 Pasquino s'est tu. L'âme populaire, naguère avide de satire, aspire désormais à la pénitence. Dans une des séances de l'Oratorio philippin, on rappelait vers 1574 [2], en présence du fondateur, l'exemple de Franz Titelmans [3],

1. Sur l'incertitude où l'on peut rester à cet égard, cf. le mystère dont les confrères de Gênes entouraient leurs largesses en faveur de la fondation parallèle de l'hôpital del Redutto (Tacchi-Venturi, *op. cit.*, p. 432[1]).

2. Bibl. Vall. *O.* 18, f° 114.

3. Sur cet Observantin, qui alla grossir les rangs des capucins, devint provincial de la Province Romaine, et mourut en 1537, cf. Boverius, *Annales minorum... qui Cappucini nuncupantur*. Lugduni, 1632, I, p. 252 ; et Paquay, *F. Titelmans*. Hasselt, 1906. Le nom de Titelmans est l'un de ceux qui reviennent le plus souvent dans le catalogue de la bibliothèque de Philippe à la Vallicella : *Instutitionum dialecticarum libri sex*. Parisiis, Vidua Maurici a Porta, 1549 ; *Tractatus de Mysteriorum*

jadis professeur aux Universités d'Anvers et de Louvain, qui avait abandonné sa chaire et son enseignement, et partageait son temps, dans la Rome de Clément VII, entre le chevet des Incurables et la prédication des rues. Debout au milieu du Pont Saint-Ange, il criait : « A l'enfer les pécheurs ! à l'enfer les adultères !... »

L'Italie n'a jamais été dépourvue d'inspirés, d'humeur libre et d'allures bizarres, qui, surgissant au milieu des cités, y jettent le trouble en apportant dans le champ des adaptations sociales la prédication d'un Evangile littéral [1]. Sans compter qu'ils se donnent parfois une mission politique et prennent un ascendant inquiétant sur le populaire.

Vainement le Concile de Latran (XI[e] session, 19 décembre 1516) avait tenté d'endiguer cette fureur sacrée de prêcher et de vaticiner. Avec les malheurs de l'époque, elle avait reparu [2]. Comme Jérusalem assiégée, Rome en proie à l'armée impériale avait eu son prophète de malheur, Brandano, celui qu'on appelait l'*ermite du Sac* [3], et qui malheureusement lui avait survécu : car, depuis, il se rendait tout à fait insupportable en annonçant sans cesse de nouvelles calamités qui n'arrivaient pas [4]. A Venise, le 18 mai 1529, nous dit Sanudo, on vit paraître sur la place Saint-Marc un prophète venu de Pérouse. Il était demi-nu et déchaux. Dans cet appareil, il se labourait la poitrine avec un caillou, exhortait les passants à la pénitence, et leur prédisait la fin prochaine du monde [5]. Et pour l'heure l'Italie ajoutait aux fils de son

missae... duplex expositio; Tractatus sanctarum meditationum pro cordis in Deo constabilitatione. Parisiis, Johannes Foucherius, 1550; *Elucidatio in omnes epistolas apostolicas*. Lugduni, Guglielmus Rovillius, 1554.

1. On pourrait dire que le *Santo* d'ANTONIO FOGAZZARO est le dernier en date de l'espèce.

2. Sur les ermites prédicants, à l'époque du Sac et auparavant, cf. BURCHARDT, *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, trad. Shcmitt. Paris, 1885, II, p. 242 et suiv. ; et PASTOR, *op. cit.*, trad. franc., V, p. 215 et suiv.

3. Sur Bartolomeo Carosi, dit Brandano, cf. PASTOR, *op. cit.* IV², p. 261-263, et la riche littérature mentionnée dans les notes. Tout récemment, *Nuova Antologia*, n° 955 : P. MISCIATELLI, *Brandano, il Pazzo di Cristo*. En 1593, Philippe s'intéressait encore à l'histoire de ce personnage : cf. BIBL. VALL. *O.* 15, une lettre du 15 juillet à lui adressée par Teio da Siena : « Je ne vous envoie pas pour l'instant la vie de Brandano, parce qu'elle est prêtée aux capucins... »

4. PASTOR, *op. cit.* IV², p. 333.

5. SANUDO, *op. cit.*, t. L, p. 223. Cf. aussi dans TACCHI-VENTURI, *op. cit.*, p. 243 et suiv., plusieurs exemples de prédications annonçant des calamités ou la fin du monde.

sol, sans compter le néerlandais Titelmans, une poignée d'Espagnols qui fera parler d'elle, et qui n'opérait encore que dans le Nord [1].

Ces gens-là prenaient le nom d'ermites, non qu'ils se confinassent dans la solitude, hors des villes, mais parce que leur genre de vie les isolait dans le milieu social. La profession semble avoir comporté un costume spécial, une espèce de bure avec un capuchon, et un régime alimentaire d'une grande frugalité.

Lorsqu'ils se donnent une mission politique ou apocalyptique, les ermites polarisent, pour ainsi dire, une sensibilité populaire diffuse, qui pressent des catastrophes, ou gronde sourdement contre l'oppression ou le vice. S'ils se bornent à un apostolat religieux, nous nous trouvons souvent en présence de la veine la plus riche et de la meilleure qualité d'inspiration mystique.

Mais ce qui dut frapper Philippe plus encore que les gestes d'un individu et lui fournir des exemples, ce fut la vie des premiers capucins, que l'on appelait justement à cette époque les « Ermites » franciscains. Car l'*ermite*, tel qu'on l'a décrit, ne vit pas nécessairement seul, et s'associe souvent à des congénères. Or le plus vif intérêt était alors excité dans Rome par la bande d'ermites qu'étaient les futurs Capucins.

Certes, lorsqu'au jubilé de 1525, le pauvre frère lai Matteo da Bascio était descendu des montagnes mystiques de l'Ombrie implorer du pape la permission de suivre à la lettre la règle franciscaine que trahissaient, disait-il, ses confrères de l'Observance, il n'avait prévu ni la déchirure du grand ordre dont il se séparait, ni la prodigieuse fortune de la réforme que, sans le savoir, il instaurait. Dans sa requête, il ne visait, homme simple et borné, que son cas personnel, et l'autorisation verbale qu'il obtint ne supposait vraisemblablement pas la faculté de s'agréger des compagnons [2]. Il s'en agrégea cependant. D'abord deux frères venus aussi de l'Observance, dont l'un Lodovico da Fossombrone, prêtre, et d'ailleurs nature hardie, décida des destinées de l'entreprise. Avec la protection de Caterina Cibo, duchesse de Camerino, Lodovico obtint (18 mai 1526 et 3 juillet 1528) les documents pontificaux nécessaires à l'existence et à l'extension de l'ordre.

1. GOTHEIM, *Ignatius von Loyola*. Halle, Niemeyer, 1895, p. 282.

2. Là-dessus, PASTOR, *op. cit.*, IV [2], p. 632 [3], et les remarques au no 119 de l'Appendice. Pastor appuie son argumentation sur ce fait que la *Chronique* de BERNARDO DA COLPETRAZZO, la source la plus importante pour l'histoire des origines des Capucins, ne sait rien de l'extension prétendue de l'autorisation donnée à Matteo da Bascio. Pour l'exposé qui suit, cf. PASTOR, *ibid.*, p 631-643.

Les recrues arrivèrent et, en 1529, la petite phalange, que venait de grossir une troupe d'Observantins calabrais, abordait le sol de Rome, où, comme de juste, elle trouvait son premier apostolat et son gîte au service et aux environs de l'hôpital de San Giacomo. Caterina Cibo veillait sur eux et leur procurait des alliés puissants, entre autres Camillo Orsini et Vittoria Colonna.

Ils en eurent besoin. Car plus le populaire les vénérait et s'attachait à leur bure, à la forme de leur capuchon, à leur barbe, à leurs pieds nus, au crucifix qu'ils portaient à la ceinture, et surtout à l'exemple admirable de leur vie, plus aussi les frères ennemis de l'Observance s'appliquaient à les persécuter et à les détruire. Les choses en vinrent à ce point qu'un édit papal du 28 avril 1534 les chassa de Rome, sans leur accorder une heure de répit. Alors l'on vit un spectacle bien fait pour frapper les esprits. Le jour même, ils quittèrent Rome en procession, deux à deux, précédés de la croix, tandis que Brandano criait dans la foule : « Les mauvais, les criminels viennent à Rome; les bons et les vertueux en sont expulsés [1]. » On se représente volontiers Philippe, vivant et vibrant au milieu de cette agitation. Tel on l'imagine aussi à San Lorenzo in Damaso, au pied de la chaire où parlait justement, pendant ce carême de 1534, l'homme le plus éloquent que l'Italie eût connu depuis Savanarole, le capucin Bernardino Ochino [2].



C'est dans la foule et au milieu de la masse, dans la chaire et dans la rue, que s'exerçait la réforme. Et c'est là sans doute qu'un jeune saint livré à lui-même, et plus ou moins vagabond, comme l'était Philippe, devait rechercher et trouver l'atmosphère favorable à son propre sentiment.

Il logeait à cette époque dans des dépendances de la douane, sur la place San Eustachio [3]. Probablement il avait échoué là à son arrivée. Il avait excité quelque intérêt dans le personnel. Le directeur général, le florentin Galeotto del Caccia [4], lui concéda l'usage d'un réduit où dormir. Une corde à sécher le linge, tendue dans le local, y servait

1. PASTOR, *op. cit.*, IV², p. 642.
2. *Ibid.*, V, p. 338.
3. Cf. un essai de localisation plus précise, dans CAPECELATRO, *op. cit.*, I, p. 96; et dans ROCCHI, *op. cit.*, le plan de Bufalini, C, 2.
4. D'une façon générale sur cette époque, cf. *P. C.*, f°s 146^v, 205 et 205^v, 211 et 211^v et 306.

d'armoire. Outre le couvert, Caccia offrait encore la nourriture : une mesure de blé, *un rubbio*, à l'année et peut-être quelque menue monnaie. Un boulanger du voisinage cuisait la farine, et Philippe, sur la provision, prélevait une « pagnotte » quotidienne [1]. Qui l'a connu alors, certaine Cosma Rigattieri, femme au service des Caccia, nous le montre mangeant son pain auprès du puits [2]. « Olives et pain, nous dit un autre, pain et olives », tel était son menu invariable [3]. En retour de ces divers avantages, Galeotto le chargea de l'instruction de ses deux fils, Michele et Ippolito. Sous la conduite de Philippe, les enfants « devinrent comme des anges ». C'est du moins ce qu'assuraient plus tard leur tante et leur mère [4]. Et c'est un fait qu'ils embrassèrent l'un et l'autre l'état ecclésiastique : Michele fut recteur de San Donato in Citille, près de Florence, et Ippolito, sous le nom de don Andrea, se fit chartreux [5].

La chronologie de cette époque est fort incertaine. Il semble pourtant que Philippe, pendant quelques mois, peut-être une année, ait ajouté à sa manière de préceptorat d'autres occupations régulières. Il suivit des cours de philosophie à la Sapienza, l'Université voisine [6], et des cours de théologie à San Agostino [7]. On cite parmi ses maîtres Alfonso Ferri [8], et le futur évêque de Belcastro, Cesare Jacomelli [9]. Quel temps durèrent ces études et jusqu'où les poussa-t-il ? On nous atteste qu'elles ne furent pas médiocres. Des personnes qui l'aimaient beaucoup n'hésitèrent pas, au Procès de Canonisation, à faire l'éloge de ses connaissances [10]. « Il avait, déclare le cardinal Cusano, une science plus qu'ordinaire, *non volgare*, en théologie aussi bien qu'en philosophie [11] ». Ce n'est pas dithyrambique. Il se trouva plus tard un philosophe de renom, Alessandro Butio, jadis son condisciple, qui le qualifia de belle intelligence, *bellissimo ingegno* [12]. Vieux,

1. *P. C.*, f° 205v.
2. *Ibid.*, f° 211v.
3. *Ibid.*, f° 618v (*Vat.*).
4. *Ibid.*, f° 652v.
5. MANNI, *Ragionamenti* ....., p. 34.
6. *P. C.*, f° 729.
7. *Ibid.*, f° 147v.
8. *Ibid.*, f° 729.
9. *Ibid.*, fos 642v (*Vat.*), 729.
10. *Ibid.*, fos 33, 159v, 393, 443v, 444, 529, 638v (*Vat.*), 642 (*Vat.*), 792.
11. *Ibid.*, f° 393. Cf. aussi f° 159v, Gallonio, et f° 443v, l'abbate Maffa, qui parlent avec des expressions équivalentes.
12. *Ibid.*, f° 927.

il surprenait par la fraîcheur du souvenir qu'il gardait des questions et des termes [1]. Il connaissait Saint Thomas [2], discutait volontiers, et des questions les plus hautes, par exemple *de Trinitate, de Angelis, de Incarnatione* [3], et l'on nous fait une liste imposante des personnes doctes auxquelles il ne craignait pas de donner la réplique [4]. Mais n'avait-il pu profiter au long de sa carrière, et tout cela nous permet-il de juger de ce que furent ses écoles ? Lui-même confiait à Zazzara « qu'il avait peu étudié, et qu'il n'avait pu apprendre parce qu'il s'occupait de prières et d'autres exercices spirituels [5] ». Voilà la vérité. Dans la salle des cours de San Agostino, il y avait un crucifix qui le faisait « pleurer et soupirer » et absorbait son attention [6]. Le jour vint où, pour des raisons mystiques, il décida de rompre avec les études, comme il avait rompu à San Germano avec les espérances de fortune. Il se défit de ses livres. Un petit étudiant misérable, du nom de Sirleto, se trouvait-il là pour profiter de l'aubaine, et le futur bibliothécaire de la Sainte Eglise, s'est-il monté, dans ses débuts aux frais de notre ermite [7] ? Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment commence pour Philippe une vie fervente et sans règles, assez semblable à celle des saintes gens qui attiraient l'attention dans les rues de Rome vers 1534. Nous manquons de tout élément pour fixer une date. Gallonio opine pour les derniers mois de 1537 [8]. A notre sentiment, c'est trop tard d'une année au moins. A Rome, comme jadis à San Germano, la crise dut se dénouer très vite [9].

D'ailleurs, il s'agit bien du genre d'existence que nous avons décrit plus haut. Voici ce qu'en dit Tarugi : « Pendant de nombreuses années, il mena une vie érémitique, mangeant des choses grossières, fruits et pain ; il dormait tout habillé dans les églises et autres lieux de dévotion et avait la prière tellement naturelle, *haveva l'oratione pronta,* qu'il était provoqué par l'Esprit plutôt qu'il n'avait besoin

1. *P. C.*, f[os] 638[v] (*Vat.*), 642 (*Vat.*), 792.
2. *Ibid.*, f[os] 33, 642 (*Vat.*).
3. *Ibid.*, f[o] 444.
4. *Ibid.*, f[o] 642 (*Vat.*), frate Ambrogio da Bagnolo, futur évêque de Nardo ; Paolino Bernardini ; Angelo da Diaceto, futur évêque de Fiesole et prieur de la Minerve ; fra Vincenzo Ercolani, futur évêque de Pérouse ; et le dominicain Alessandro Franceschi, futur évêque de Forli. F[o] 652 ajoute Gio. Andrea Lucatelli et Gian Battista Salbuggi.
5. *Ibid.*, f[o] 49[v] ; cf. aussi Tarugi, f[o] 638[v] (*Vat.*).
6. *Ibid.*, f[o] 147[v].
7. *Ibid.*, f[o] 847.
8. *Op. cit.*, *ad an.* 1537, p. 9.
9. Cf. *sup.*, p. 19 [4] du *Florentin.*

par la méditation d'en exciter la flamme [1]. » Je pense même qu'il revêtait le costume spécial. Prospero Crivelli, qui le connut à cette époque, nous parle « d'un habit d'ermite [2] », dont Bordini nous signale la pièce essentielle en nous disant « qu'il portait son pain avec lui dans le capuchon de sa cape [3] ». Le mot « abito » n'est donc pas pris dans son sens métaphorique, et d'ailleurs, pour agir sur le public, il fallait attirer l'attention par la singularité de la mise.

C'est donc la vie d'ermite, dans le propre sens du terme, que Philippe va mener, à cela près qu'il conservait un point d'attache dans la maison de Galeotto del Caccia. Elle dura jusqu'au sacerdoce, en 1551, c'est-à-dire 14 ans au moins.

Matteo da Bascio avait admirablement défini la profession lorsque, dans sa requête de 1525, il sollicitait la faveur « d'aller par le monde en prêchant les commandements de Dieu et d'exhorter un chacun à la voie de Dieu et aux bonnes œuvres plus par l'exemple que par les paroles, selon ma simplicité », disait-il [4]. Le programme de Philippe n'est ni plus ni moins précis, à ces particularités près que son monde est Rome et que « sa simplicité », entendez son naturel, est d'un autre grain que celui du montagnard de l'Ombrie. Mais, dans les deux cas, il s'agit d'un apostolat individuel, disposé certes à soumettre ses titres à l'Eglise, mais qui les a reçus d'abord de l'Esprit. Il s'agit en second lieu d'un apostolat direct, exercé à même la foule, et par conséquent dans la rue. Enfin d'un apostolat au petit bonheur, d'actes et de paroles, d'actes surtout, livrés aux hasards d'une vie fervente autant qu'errante, que les rencontres et les contacts divers rendent exemplaire.

Il n'échappa naturellement pas à l'attraction de San Giacomo degli Incurabili [5]. On y entrait, semble-t-il, comme au moulin. S'improvisait infirmier qui voulait [6]. Dans cet hôpital et dans d'autres qu'il fréquente assidûment, il ne pouvait passer inaperçu. Il s'y créa sans doute de nombreuses connaissances, sinon un public. Le public, il l'avait à sa porte, dans le personnel de la douane qu'il coudoyait chaque jour. Il l'avait surtout dans le monde des Florentins établis à

1. *P. C.*, f° 639 *(Vat.)*.
2. *Ibid.*, f° 616 *(Vat.)*.
3. *Ibid.*, f° 642 *(Vat.)*.
4. Cf. BERNADINO DA COLPETRAZZO, dans PASTOR, *op. cit.*, IV [2], p. 632 [3].
5. *P. C.*, f° 618 *(Vat.)*.
6. Cf. par exemple dans TACCHI-VENTURI, *op. cit.*, n° 68 de l'appendice : « Cornelio Vishaven ed altri novizi provati in Roma da s. Ignazio di Loiola coll'esperimento degli ospedali. »

Rome, au milieu desquels, en qualité de compatriote, il avait droit de cité.

La douane avait une grande importance dans les finances pontificales. Après les compositions auxquelles donnait lieu la collation des offices, elle était la source la plus abondante du trésor. Sous Paul III, l'essor de Rome, des taxes nouvelles et peut-être une meilleure perception accroissent son revenu d'un bon quart [1]. Il y fallait évidemment un petit monde d'employés. Ne les recrutait-on qu'avec prudence et sur garanties? Cela semble avoir fait un monde d'honnêtes et même de pieuses gens. Philippe y trouva de chaudes amitiés et ses plus anciens disciples, entre autres un français d'Angers, Loys Amès [2]. Et c'est un fait que l'un des meilleurs documents sur les premières prédications romaines de saint Ignace (1537) est le petit livre où le jésuite Antonio Presutti consignait, vers la fin du siècle, les souvenirs du douanier Girolamo Piccaluga [3].

Quant aux Florentins, sous Paul III, leur influence, sinon leur nombre, tendait à décroître [4]. Il n'était que temps. Car, sous les papes Medici, on avait pu croire qu'ils accapareraient tout, cour et ville, places et argent. Sur les pas de Léon X, la ruée avait été formidable. « Pape Jules, disait à l'ambassadeur vénitien le cardinal San Giorgio, Pape Jules dépensait à l'office environ quatre mille ducats par mois; ce pape en veut 8 ou 9 mille, tant il vient de Florentins qui se font ses parents et vont y manger [5]. » Or, servis les parents ou soi-disant tels, il en venait bien d'autres [6]. Ces marchands entendaient, en effet, que l'élévation de leur compatriote était une affaire. On les vit bientôt postés aux places intéressantes, à celles en particulier d'où l'on assiste à la circulation de l'argent : dépositaire de la chambre pontificale, trésorier, dataire. Si l'on ne peut viser si haut, on monopolise le commerce de l'alun. Ou l'on se fait banquier, petit banquier au besoin, si le temps n'est pas encore venu d'avoir son palais, comme les Altoviti,

1. 720000 ducats en 1535 et 92000 en 1551 (ALBÈRI, *Relazioni.....*, Série II[a], vol. III, p. 327, relation d'Antonio Soriano, et p. 351, celle de Matteo Dandolo).

2. *P. C.*, f° 208[v]; cf. aussi f[os] 205 et 513.

3. TACCHI-VENTURI, *op. cit.*, I, p. 165[2]; et BIBL. NAT. ROM. *Ges.* 1526, fasc. 2.

4. CAPPONI, *Storia della Republica di Firenze*, II, p. 384, 385; et PASTOR, *op. cit.*, V, p. 26.

5. VILLARI, *Niccolò Macchiavelli*, II, p. 32.

6. ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 54; cf. aussi NARDI, *op. cit.*, II, p. 19; PASTOR, *op. cit.*, trad. franc., VIII, p. 24 et suiv.; et la spirituelle satire d'ARIOSTE à Annibale Malagucci, *Opere minori*, éd. Le Monnier, p. 184 et suiv.

les Gaddi ou les Bini [1]. En peu de temps, Rome compta, petites ou grandes, trente banques florentines. C'était un appoint au contingent de dignitaires ecclésiastiques, d'artistes, de littérateurs, de musiciens, de bouffons, de négociants en tous genres et de gens de toute espèce, venus des bords de l'Arno [2].

« La nation florentine » n'avait pas attendu cet essor pour se reconnaître et s'organiser dans « la Babel romaine ». Dès la fin du XVe siècle, la Compagnie della Pietà, exclusivement formée de ses nationaux, lui donnait une sorte de personne civile [3]. En 1514, déjà riche et nombreuse, elle acquiert une juridiction autonome, le consulat, dont Léon X, aussitôt élu (Bulle de juin 1515), approuve et amplifie les prérogatives. La construction d'une église grandiose dédiée au saint Jean du Baptistère doit étaler aux yeux sa situation et sa gloire [4]. Le temple, pour satisfaire aux dimensions prévues par le plan, empiétera sur le Tibre, quelles sommes qu'il faille engloutir dans l'œuvre des soutènements. Cet empiétement est symbolique, comme symboliques hélas ! de l'alanguissement où la nation devait venir, les chantiers déserts et les murs inachevés au bout de cinquante ans [5]. Le Sac, le siège de 1530, un pape romain, quels coups ! Entre 1534 et 1536, les allées et venues des vaincus de la liberté qui s'en vont, exilés et dépouillés, implorer de Charles-Quint leur salut et celui de la patrie, l'échec de leurs efforts, et, après la mort d'Alessandro de' Medici, le tyran, et l'avènement de Cosme, un autre tyran, le désespoir qui les conduit au désastre de Montemurlo (1er août 1537), tout cela imprime à la nation un air de détresse [6]. Mais le malheur, tout comme la prospérité, est un ciment d'union. Dépouillée de sa fierté et appauvrie, la nation ne se disperse pas. Elle est au contraire en passe de

1. PASTOR, *op. cit.*, trad. franc., VIII, p. 37.

2. *Ibid.*

3. Cf. BIBL. CORSINI, *Rossi CXXIII* (dans CERROTTI, *Bibliografia di Roma medioevale e moderna*, no 650), *Capitoli della nazione fiorentina in Roma.*

4. Cf. ARCH. SAN GIOVANNI FIORENTINI, 311, p. 69, texte d'une bulle de 1519.

5. Sur la construction de S. Giovanni de' Fiorentini, cf. VASARI, *Vie de Sansovino* et *Vie de Michel-Ange*, en particulier la lettre de Michel-Ange citée là, du 1er août 1550, et ce qui concerne l'échec des efforts de Tiberio Calcagni, faute d'argent : « mancato a questa fabrica gli assegnamenti, è rimasta cosi... » Ecrit au plus tôt après la mort de Michel-Ange, en 1564.

6. NARDI, *op. cit.*, Libro decimo, 67 premiers paragraphes, le récit plein de cœur et de vie de ces événements racontés par l'un des auteurs ; cf. aussi CELLINI, *Vita*, I, p. 88, les injures que le vieux Francesco Soderini adresse à l'artiste, coupable d'avoir frappé une médaille à l'effigie d'Alessandro de'Medici.

devenir, autour des Soderini, des Altoviti et des Strozzi, un centre de ralliement pour tous ceux qui, jusque sous un principat triomphant, se refuseront à mettre en oubli le vieux mot florentin de « Libertas » [1].

Topographiquement, les Florentins se groupaient dans la partie la plus vivante de la cité. Du Ponte Sisto au Ponte Sant'Angelo, « aristocratie, finances, art, trafic, industrie s'entassent sur la rive gauche du Tibre, l'œil fixé sur la rive opposée [2] ». Le plan de Bufalini déjà (1551) et, avec plus de relief, celui d'Ugo Pinardo (1555) montrent bien la convergence des principales artères vers le Pont Saint-Ange, point obligé du passage dans la direction du Vatican. Avant d'aboutir à la petite place qui précédait le Pont — Piazza di Ponte —, deux rues bien nommées canalisaient le flot : celle que l'on appelait justement le canal di Ponte, et la via de'Banchi qui aboutissait dans l'axe même du pont [3].

Les Florentins étaient là chez eux. Le palais des Altoviti dominait la Piazza di Ponte. Au centre du groupement s'élèverait quelque jour la fameuse église dont les travaux n'avançaient pas. En attendant, l'attraction religieuse se fixait dans l'église et la maison de San Girolamo della Carità, situées à l'opposé du Pont Saint-Ange, à proximité de l'important Campo di Fiore. Y conduisait en droite ligne, depuis San Giovanni, la fameuse Via Giulia, le « Corso » de l'époque. San Girolamo, sur lequel nous aurons à nous étendre, était un établissement important de la charité florentine, où les papes Medici avaient répandu leurs largesses. On y accédait encore, moyennant le coude de Campo di Fiore, par la Via del Peregrino, elle aussi très fréquentée et sensiblement parallèle à Via Giulia. Banchi, Ponte, San Girolamo della Carità, Campo di Fiore, voilà le quadrilatère allongé qui sert de champ à peu près clos aux gestes de l'ermite Filippo Neri.

Son âge, — 23 ans en 1538, — l'inclinait vers les jeunes gens, et c'est parmi eux qu'il se fait d'abord une célébrité. De ces jeunes gens, est-il possible de nous faire une peinture ? Deux jeunes orfèvres, Sebastiano et Francesco, le second de la boutique des Torregiani, appartiennent aux disciples de la première génération [4]. Ce fait nous invite à recourir à Cellini, qui, dans la partie de la « Vita » correspondant à

1. Reumont, *op. cit.*, III², p. 508.
2. La phrase est de Rocchi, *op. cit.*, dans le commentaire au plan d'Ugo Pinardo, p. 46.
3. Cf. Rocchi, *op. cit.*
4. Sur Sebastiano, cf. *P. C.*, f° 14 ; sur Francesco, *ibid.*, f° 16.

cette période [1], parle souvent de ses jeunes aides et de ses garçons de boutique. Or nous sommes surpris de la place qu'ils y tiennent, puis de l'enthousiaste admiration que Cellini leur voue, louant par-dessus tout la beauté corporelle, unie à la vivacité de l'intelligence et des émotions [2]. Et le souvenir des jeunes gens du Banquet platonicien s'impose. D'autant que la narration de Cellini respire une indifférence tout antique des préoccupations de notre morale.

Philippe de son côté fut toujours extrêmement sensible au charme des jeunes gens, et particulièrement à celui des jeunes toscans. Il admire surtout leur promptitude à s'enflammer et à brûler d'un bel enthousiasme [3]. Il est vrai qu'à la fin de sa vie, il ne s'y fiera guère. En 1590, Germanico Fedeli rouvre une lettre pour écrire ce post-scriptum : « Le Père m'a prescrit d'ajouter que la ferveur des jeunes gens est un feu de paille [4]. » Pour l'heure, jeune lui-même, vif, entraînant, habile à la riposte — arguto —, il s'acquiert au milieu d'eux une popularité, en brillant des qualités qui sont les leurs. Il abordait l'un ou l'autre, s'arrêtait pour causer, faisait avec les gens des parties de « piastrella » [5], entrait dans les boutiques : « Frères, disait-il aux jeunes employés, eh ! quand est-ce que nous nous disposons à bien faire [6] ? » Il était un objet de curiosité ; on le suivait en bandes. Car il ne manquait pas, dans ces parages, de flâneurs oisifs à l'affût des

1. L. I, § 43, à L. V, § 2, de 1530 au 22 mars 1540.

2. Cf. par ex. ce qu'il dit d'Ascanio del Bene : « Il più mirabil giovane che io conoscessi mai e il più animoso... » (L. I, § 72). Il parle à peu près dans les mêmes termes de Felice et d'Ascanio il Vecchino. Très caractéristique encore des impressions de Cellini, le portrait de Luigi Alamanni (II, § 2) : « In mio favore aggiunse molte virtuose parole e a lui s'avvenivano, perchè gli era bello d'aspetto e di proporzione di corpo e con soave voce. » Les exemples d'amitiés passionnées excitées par des jeunes gens sont, à cette époque, légion : cf. par ex. dans Berni, *Elegia de Puero peste aegrotante* (*op. cit.*, p. 217), et le commentaire qu'il en fait lui-même dans une lettre à Latino Juvenale : « Che la mia elegia vi sia parsa bella, potrebbe essere... Io non me n'intendo, nè altro so di sua bellezza o bruttezza, se non che la feci da senno, e in tanto fervor di dolore, di passione, di travaglio, quanto mai si fece cosa al mondo... » (p. 274). Se rappeler aussi les amitiés de Michel-Ange.

3. Cf. *sup.*, dans *Le Florentin*, p. 11, le portrait du jeune Florentin Setticelli. En voici un autre exemple, dans une lettre de Tarugi à saint Charles Borromée du 6 novembre 1569 : Philippe recommande le jeune Gaspare Galbiato de Pontremoli : « È di natura libero, pronto, e arguto, e dottissimo ; è di bella presenza, si risente, e si accende disputando, ma subito si rimette e si rassetta... »

4. A. N., lettre du 31 août 1590, de Germanico Fedeli.

5. *P. C.*, f° 659.

6. *Ibid.*, f° 1016 ; et d'une façon générale, f[os] 134, 205[v], 461, 616 (*Vat.*), 659.

nouveautés divertissantes, tels ces « Academici de'Banchi » dont parle Annibale Caro dans son Apologie [1]. Cela faisait une prédication évidemment joyeuse et tapageuse, où l'on se gaussait de l'ermite, où l'ermite raillait les railleurs, réservant pour sa finale, quand il le pouvait, quelques paroles de sagesse et d'édification.

Or ces jeunes gens ne devaient pas être, pour le convertisseur, des proies excessivement rebelles. Certes, leur moralité n'avait rien de farouche. Il est en particulier une accusation très infâme que, dans ce milieu et à cette époque, on se jette constamment à la tête. Philippe lui-même n'aurait pas échappé, dans une circonstance, à de répugnantes sollicitations [2]. Mais, là-dessus, l'on se rangerait volontiers à l'opinion de M. Pasquale Villari, quand il juge la correspondance de Francesco Vettori avec Machiavel. La littérature est plus scandaleuse que ne l'était la vie. « Parler et écrire des sujets les plus obscènes était un exercice littéraire, par quoi l'on pensait imiter les anciens et la nature même [3]. » Mais on ne fait pas tout ce que l'on dit. En tous cas, le cynisme n'est pas de saison. Quelques péchés que l'on commette, on se garde de l'impénitence délibérée. Pour prendre nos exemples dans les cercles les plus licencieux, un membre de l'Académie *de' Vignuaioli* tel que Berni, l'auteur d'obscènes « Capitoli », en arrive à se faire, lui aussi, « ermite et théatin », et quelques mois avant sa mort écrit ces lignes touchantes : « Je sais que j'ai à remercier le Seigneur mon Dieu de bien des choses, mais d'une surtout, de ce qu'il me donna, quand je naquis, sa crainte, son amour et le désir d'être chrétien ; désir interrompu, tantôt par la dureté de mon destin, tantôt par la perversité, en sorte qu'il n'a jamais pu donner de signe de lui-même jusqu'à maintenant, où, grâces à Dieu, m'est apparue quelque lumière de sa bénignité et de son humanité, au spirituel aussi bien qu'au temporel ; et j'ai fait si bien que j'ai pris le chemin que l'on vous a dit ; et c'est jusqu'à présent un bien petit voyage et une bien petite partie de ce que j'aurais à faire au prix de mes obligations : néanmoins j'y fais autant d'efforts que possible, et m'ingénie à être chaque jour moins répréhensible [4]. » Voilà où aboutissent des libertins de marque. Jugez des autres.

Après les plaisirs, l'argent était leur seconde pierre d'achoppement.

1. *L'Apologia*, 1558 (défense des Banchi contre Castelvetro).
2. GALLONIO, *op. cit.*, année 1533.
3. PASQUALE VILLARI, *Niccolò Macchiavelli e suoi tempi*, II, p. 218.
4. Lettre à Luigi Priuli, *op. cit.*, p. 329 ; sur la date, cf. *ibid.*, note 3, probablement 1534.

En 1547, le jésuite Giovanni Polanco refuse l'absolution à Prospero Crivelli qui ne quittait pas, en dépit des avis reçus, la banque des Cavalcanti où se manigançaient des contrats usuraires [1]. C'est l'ermite Philippe, familier de la maison, qui intervient et décide le jeune homme à rompre.

On a remarqué, d'ailleurs, qu'il s'adressait volontiers à ce qu'il y avait de pire « en fait de sodomites et d'usuriers avérés » [2]. Par contre, nul apostolat dans le monde des pécheresses [3]. Et c'était bien fait à lui. Car même qui les évitait de parti-pris n'échappait pas sûrement à leurs embûches [4]. Plusieurs fois peut-être, on l'attira dans un traquenard [5]. L'une de ces femmes en particulier, au nom de guerre retentissant, certaine Cesaria, le contraignit un jour à jouer le rôle de Joseph lorsqu'il résiste à la femme de Putiphar, et lui lança de colère un escabeau à la tête, tandis que le pieux ermite s'enfuyait dans l'escalier [6].

Avançons ici quelques noms. Philippe, à cette époque, ne s'est évidemment pas agrégé de disciples, dans le sens étroit du terme. Mais, à côté des prédications qui s'adressent à un auditoire, l'ermite tient en réserve « des exhortations privées », celles où l'on agit à part avec un auditeur plus fervent qui vous a ouvert sa conscience [7]. Philippe

1. *P. C.*, f°s 205^v^, 616 *(Vat.)*. Sur le renom de sévérité de Polanco à l'époque, cf. dans TACCHI, *op. cit.*, I, n° 73 de l'appendice, p. 636, les accusations portées contre lui par Don Giovanni da Torano. Sur les contrats usuraires des banques florentines, cf. par ex., dans les *Regrets* de JOACHIM DU BELLAY, le sonnet 68 : « Je hais des Florentins l'usurière avarice. »

2. *P. C.*, f°s 618^v^ (*Vat.*) et 659.

3. *Ibid.*, f° 953. A la fin de sa vie seulement, Philippe se montra plus traitable avec les femmes.

4. J. DU BELLAY, *ibid.*, sonnets 88, 90.

5. *P. C.*, f°s 358^v^, 953.

6. *Ibid.*, f°s 112^v^, 149, 272^v^ et 273, 386^v^, 389, 446^v^, 546^v^ et 953. Il est difficile de dater cette histoire. Philippe était-il alors laïc (f° 386^v^), âgé de 25 ans (f° 273) ? Etait-il au contraire prêtre, comme le supposent f°s 389, 446^v^, 546^v^ ? Ne sommes-nous pas d'ailleurs en présence d'une histoire unique, aux versions diverses, dont chacune est devenue, dans les histoires suivies, un fait distinct ? Je pencherais pour une histoire unique, et pour la période de l'apostolat laïque. Comparez le récit de Baronio, le premier en date et le plus sobre de tous (f° 112^v^), à *P. C.*, f° 953, et à GALLONIO, édit. lat., p. 16 et 45-46, qui représentent une élaboration tardive des témoignages. A signaler d'ailleurs la réserve de Gallonio dans l'un de ces récits, p. 16 : « ut creditur ».

7. Cf. par ex., dans la minute de la bulle *Regimini militantis*, qui approuve la Compagnie de Jésus, la description de l'activité apostolique des premiers Pères (TACCHI, *op. cit.*, I, p. 556, n° 45) : « In vinea Domini exerceri, predicando publice verbum Dei, exhortando privatim. »

encourage ou gagne ainsi à la vie spirituelle divers personnages. Nous ne savons rien d'Agamemnone et de Hieronimo Ponte [1]. Mais en 1547, dans l'année où il arrache Prospero Crivelli au comptoir des Cavalcanti, il rencontre Enrico Pietra au comptoir d'Alessio Bettino [2]. Au comptoir des Bonsignori, il retrouve, vers 1548, un jeune compatriote, fraîchement débarqué à Rome, Simone Grazzini, le neveu de la maison; là aussi, Giovanni Manzolo [3], autre employé de la même banque, sans compter Ludovico Parigi, qui habite à l'angle chez Gherardo le flamand, fabricant de bonneterie [4]. Des personnages plus considérables, ce sont évidemment Bonsignore Cacciaguerra, de la famille du banquier, et Teseo Raspa, que, devenu prêtre, il retrouvera en qualité de collègues à San Girolamo della Carità, où viendra les rejoindre tous en 1558 Enrico Pietra [5].

D'ailleurs, il n'importe pas tant pour l'heure de retenir des noms que d'assister aux progrès de sa petite célébrité et à la multiplication de ses relations.

Il vivait très heureux. Plus tard il ne parlera jamais, sans un air de triomphe, du temps de sa bienheureuse pauvreté, où quelques « giulios » par mois suffisaient à son entretien [6], quand, pour épargner l'huile, il lisait au clair de la lune [7]; il gardera toujours d'autre part le goût de la rue réjouie de belle lumière, toute bruyante et bariolée, où les « lazzis » volent et se répondent, et où il est si facile d'attirer l'attention et de faire la joie du public, voire de travailler à son édification spirituelle avec des gestes drôles et des propos singuliers.

Seulement ce goût le classe dans une catégorie d'ermites bien différente de celle qui se laboure la poitrine à coups de pierre, comme le saint Jérôme des tableaux. Un Titelmans, dominant la foule qui s'écoule, et la vouant à l'enfer, agit sur elle en s'en distinguant par la violence du contraste. Philippe va de son mouvement, rit de son rire, vit au milieu d'elle dans son élément, sauf à lui présenter le paradoxe piquant d'un personnage gai et naturel, comme vous l'êtes et même bien plus, et possédé par surcroît de mysticisme à ses heures.

1. *P. C.*, f° 642 *(Vat.)*.
2. *Ibid.*, f°s 205v, 461, 1016.
3. *Ibid.*, f°s 15, 208.
4. *Ibid.*, f°s 14, 150v, 642 (*Vat.*).
5. Sur Cacciaguerra, cf. chap. IV; sur la date de l'entrée d'Enrico Pietra, ARCH. SAN GIR. CARITA, t. 221, à la date du 11 octobre 1558.
6. *P. C.*, f°s 158, 580.
7. *Ibid.*, f° 618 *(Vat.)*.



Pendant ce temps, la Réforme dans Rome marchait d'un train peu farouche, qui s'accommodait en somme des allures d'un apostolat libre et jovial.

La Renaissance n'est pas morte et la Réforme est née. Le vieil esprit et l'esprit nouveau coexistent, parfois à l'intérieur du même personnage. Le pontificat de Paul III est à double visage, à la ressemblance même du pontife, dont l'être moral tient par toutes les racines à l'âge précédent, et qui réussit cependant à s'élever à la notion des nouveaux devoirs de sa mission. Nul ne l'absoudra de son népotisme, ni de ses goûts mondains et de la liberté de certaines fêtes [1]. Il est sensible que, plus d'une fois, l'âme du père et celle du souverain altèrent et poussent au second plan celle de l'homme d'Eglise. Mais nul ne se refusera non plus à reconnaître le sérieux de ses intentions et de ses efforts en matière de Réforme [2].

De la Réforme il a trouvé les ouvriers et tracé le programme. La plupart des cardinaux créés par lui sont hommes de conscience et de mérite [3]. Quelques-uns même, comme Contarini, Poole, Caraffa, Cervini, sont dignes de ce nom de « saints » que Soriano refusait à leurs aînés en 1535. Or à ces hommes toute indépendance de parole et de conseil est laissée. Leurs commissions censurent les vices de l'organisme ecclésiastique et les tares des personnes avec une liberté telle que les protestants en triomphent et prétendent trouver leur justification dans les documents où la Curie s'est elle-même dépeinte [4].

1. Par exemple de celles du Carnaval de février 1541, où sont invités, au Vatican, ses neveux et leurs femmes. Le 20 février, on représente chez le cardinal Alessandro Farnese la *Clizia* de Machiavel, avec des retouches, il est vrai. Cf. PASTOR, *op. cit.*, V, p. 249.

2. En particulier après les travaux de EHSES, *Kirchliche Reformarbeiten unter Paul III vor dem Trienter Konzil* (*Römische Quartalschrift*, XV, 1901). Pour la thèse contraire, cf. SARPI, *Histoire du Concile de Trente,* t. I de la traduction de Le Courayer. Amsterdam, 1751.

3. Les exceptions : Uberto Gambara, Ascanio Parisani, nommés sous l'influence de Costanza Farnese ; Marcello Crescenzi avait une fille naturelle ; la nomination de Bembo soulève l'opposition de Quinones et de Caraffa ; Costanza Farnese serait encore responsable de celles de Tiberio Crispi et de Durante de' Duranti.

4. Cf. en particulier le fameux *Consilium delectorum cardinalium et aliorum praelatorum de emendanda ecclesia S. D. N. Paulo III petente conscriptum et exhibitum anno 1537* (publié dans MANSI, *Suppl.*, V, p. 539). Pour l'avantage qu'en tirent les protestants, cf. PASTOR, V, p. 127.

Projets et décrets, élaborés en conformité des principes, et sans égard aux corruptions de la coutume, vont servir de travaux préparatoires et comme de premier texte aux canons disciplinaires du Concile de Trente.

Seulement, de cet effort, quel effet résulte dans Rome ? La physionomie de la ville en est-elle modifiée et faite plus grave ? On serait plutôt frappé d'un aspect contraire [1].

Les décisions passent par-dessus les têtes trop proches, d'abord parce qu'elles restent subordonnées, qu'on le veuille ou non, aux décrets du futur Concile. Le sentiment commun finit par établir qu'en attendant, il n'y a rien à faire. En second lieu, les changements projetés sont de trop haute envergure, et partant peu susceptibles de réalisation partielle, embrassant les questions de nominations, collations de bénéfices et résidence, où tout le système ecclésiastique de l'époque est impliqué. En troisième lieu, parce que, dans son programme proprement romain et immédiatement pratique, la Réforme aurait des conséquences financières redoutables alors que le trésor est à sec et que les gens de Curie se plaignent du renchérissement de la vie. Enfin il y a le caractère du prince, grand temporisateur, enclin à la bienveillance, qui écoute le son de toutes les cloches, mais se défie des excès et ne vise qu'au possible. Certes on pouvait atteindre Rome par des législations moins ambitieuses avant que de passer à la régénération de l'Eglise universelle, et la volonté ne lui en pas manqué. Ce qui lui a manqué, c'est la volonté d'aboutir malgré les obstacles, et d'aboutir rapidement.

L'édit du 11 février 1536 [2] nous permet, avec ses prescriptions et ses défenses multiples, une peinture détaillée des abus. Prélats, prêtres et simples clercs dédaignaient l'habit ecclésiastique : pas d'habit long ni de tonsure. Par contre, plusieurs se vêtaient de soie et de velours, cela dans toutes les nuances, portaient des chaussures superbes, du linge brodé, des bijoux, et ne chevauchaient qu'à grand harnachement. Pendant ce temps, les églises se dégradaient et tombaient en ruines, les vases sacrés étaient en mauvais état et peu nombreux. D'ailleurs on se dispensait de la récitation de l'office. D'une façon générale, il semble que l'on oubliait que la possession d'un bénéfice avait sa contre partie

1. Sur tout cela, cf. l'exposé d'ensemble de PASTOR, *op. cit.*, V, p. 94-153 et 348. Sur la difficulté de savoir ce qui fut réalisé, cf. BOURDON, *Rev. hist.*, t. CV, I, p. 174 et suiv.

2. Publié dans PASTOR, *op. cit.*, t. V, n° 16 de l'appendice.

en des obligations religieuses. Pendant le sermon, il n'était pas rare de voir clercs et laïques circuler à travers l'église en causant, tandis que les mendiants de leur côté importunaient les fidèles attentifs. Par contre on se retrouvait aux processions, où les débats sur la préséance étaient infinis, et aux enterrements, où l'on se disputait scandaleusement pour la cire et le drap. Autres excès : les clercs fréquentaient des personnes suspectes, ne savaient pas éviter les tavernes et autres mauvais lieux, jouaient et paraissaient comme acteurs dans des spectacles publics. Il y en avait même qui blasphémaient, mangeaient gras les jours défendus et pratiquaient les évocations, les sortilèges et les enchantements. Un grand nombre de prêtres — quamplurimi sacerdotes — ne savaient pas dire la messe, et prêtaient à rire à l'assistance dans l'accomplissement des fonctions saintes. Enfin la fréquentation des sacrements était réduite, parmi les ecclésiastiques, à si peu que l'édit n'hésite pas à prescrire aux patriarches, archevêques, évêques et prêtres de tout ordre, la célébration hebdomadaire de la messe, et aux clercs, diacres et sous-diacres, la confession et la communion quatre fois l'an.

Ces prescriptions obtinrent-elles quelque résultat ? C'est un progrès déjà que les chanoines de Saint-Pierre, allant à l'office en 1537, prennent soin de faire halte dans l'atrium, au pied de la Pigna, et de se débarrasser de la cape, du poignard et de l'épée pour revêtir l'habit long [1]. Mais, en définitive, il ne s'agit que de modifications superficielles qui indiquent un retour à la décence plutôt qu'un renouvellement de l'esprit. L'ironique Vincenzo da Gatico l'observe ainsi dans sa dépêche du 21 février 1540 au duc de Mantoue : « Je crois que la Réforme ne s'étendra pas plus avant que d'enlever à ces prêtres la faculté de porter des chaussures en velours, *et similia* [2]. » Il se trompait cependant. On alla plus avant. Nous avons là-dessus le témoignage fort important que Contarini rendit à la diète de Ratisbonne, le 25 juin 1541 [3]. Il y eut une amélioration générale fort sensible, encore qu'elle se laisse moins facilement apercevoir dans le train des fêtes et dans l'atmosphère de satisfaction entretenue par la prospérité [4]. Mais le fait important est dans la multiplication des individualités réformatrices

1. Cf. *Libretto d'Antonio Presutti*, dans TACCHI, *op. cit.*, I, p. 178 [3].
2. Dans PASTOR, *op. cit.*, V, p. 138.
3. *Ibid.*, p. 150 et 151, et à l'appendice n° 33, la relation de Marcantonio Contarini.
4. *Ibid.*

Paul III comprenait admirablement le rôle des individualités de valeur dans les hautes charges. Le choix du dataire le préoccupe longtemps; la nomination de l'actif et austère Filippo Archinto au poste de vicaire général de Rome est pour notre sujet de la plus haute signification. Il est permis de temporiser dans l'application des décrets, et de surseoir à imposer la lettre, si l'on possède les hommes capables de maintenir et de faire prévaloir l'esprit. Or on ne peut douter qu'à cette époque les personnalités de cette sorte ne se multiplient. Les idées que mettent en mouvement l'élaboration des décréts et les travaux des commissions, l'impression qui revient de personnalités aussi pures que l'était Contarini, aussi zélées que l'était Caraffa, sont formatrices de belles consciences. D'autre part, dans de hautes sphères de la société, tout un essaim d'âmes pieuses s'était révélé, Juan Valdez, Ochino, M. A. Flaminio, Giulia Gonzaga, Contarini, Poole, Vittoria Colonna, Camillo Orsini [1]. Unies entre elles des liens d'une amitié éthérée, elles contribuèrent à l'entretien d'une atmosphère de ferveur et d'idéalisme. Et voici que, séduites par la théorie d'une justification qui se passe dans l'intime de l'âme, en s'accompagnant d'un sentiment délicieux de foi, de dévotion, de confiance et d'abandon entre les mains divines, elles entreprennent le vol périlleux qui mène à deux doigts des régions hérétiques celles d'entr'elles qu'il n'y précipite pas [2].

Mais, après l'échec des efforts conciliateurs tentés par Contarini aux conférences de Ratisbonne (5 avril-22 mai 1541) et les suspicions d'hétérodoxie que de ce fait il éveille à Rome, voici peu à peu s'affirmer un parti d'intransigeance dont les cardinaux Caraffa et Alvarez de Toledo sont les chefs. Avec ceux-là la répression va prendre le pas sur la réforme. Il ne s'agit plus tant de s'accuser soi-même que de s'armer contre l'adversaire, et il ne s'agit plus du tout d'entente, mais de combat. L'hérésie s'enracine et pullule de toutes parts; le sol de l'Italie et Rome même en sont secrètement infectés [3]. Il s'agit de

1. Il m'est impossible dans cet aperçu rapide de marquer entre ces personnages les distinctions nécessaires, ni même de renvoyer à toutes les sources d'informations sur leur compte.

2. Cf. par exemple la stupeur que l'abjuration d'Ochino produit dans le petit cercle qui se groupait à Viterbe autour de Vittoria Colonna (PASTOR, *op. cit.*, V, p. 337-344); cf. aussi la formule d'union sur l'article de la justification que Contarini souscrit à Ratisbonne, le 2 mai 1541.

3. Cf. par exemple dans TACCHI-VENTURI, *op. cit.*, I, la section III de l'appendice, p. 501-553, intitulée *Documenti sopra la propaganda luterana in Italia*, documents dont les dates s'espacent de 1537 à 1560.

combat : en revendiquant avec plus d'énergie, pour la hiérarchie ecclésiastique, le droit exclusif sur le dogme et la discipline ; en recherchant en second lieu des formules dépouillées de toute équivoque, qui séparent à jamais la bonne doctrine de la mauvaise ; en poursuivant enfin sans merci les hérétiques déclarés ou déguisés et toute personne suspecte de leur être favorable. L'effet de ces tendances nouvelles apparaît avec évidence dans les efforts de la Curie pour que les questions dogmatiques aient le pas à Trente sur celles de la réforme morale (du 13 décembre 1545, ouverture du Concile, jusqu'au 11 mars 1547, date de la translation à Bologne). Et plus encore dans la fondation du tribunal de l'Inquisition (Bulle du 21 juillet 1542). Heureusement que la modération du Pontife en tempère, pour un temps, l'implacable rigueur [1], et que nous n'en sommes pas venus à l'avènement de l'universelle défiance.

Mais ces choses se passaient dans des régions trop hautes pour que Philippe pût en recevoir plus que le contre-coup lointain dans le contact des prêtres réformés. Par contre, l'autre aspect du pontificat, celui des fêtes et de l'allégresse, s'imposait à tous. Il semblait qu'en montant sur le trône, le pape eût ressuscité la joie. Déjà les fêtes du couronnement avaient été splendides (3 novembre 1534). Ce n'était rien au prix de celles qui saluèrent l'entrée de Charles-Quint dans la Ville éternelle (5 avril 1536), et de celles des fiançailles d'Ottavio Farnese, le petit-fils du pape, avec Madame Marguerite, fille naturelle de l'Empereur (novembre 1538), et de celles qui accueillirent le pontife au retour de l'entrevue de Nice, lorsqu'ayant ménagé la réconciliation du Roi très chrétien et de l'Empereur, il rentra dans sa ville en dispensateur de la paix romaine (24 juillet 1538) [2].

Et puis le Carnaval avait revécu. A partir de 1536, en passant par les années heureuses de 1538, 1539, 1541 et 1545, il ne fait que gagner en gaieté et en éclat, avec tout le programme traditionnel : courses de porcs et de buffles au Testaccio ou sur la place Saint-Pierre, tournois, feux d'artifice, comédies, cortèges, ceux-ci d'année en année plus étourdissants, jusqu'à celui du 12 février 1545, qui fut miraculeux avec ses 13 chars, sa figuration antique et ses histoires païennes tournées en édifiantes allégories [3]. Vainement les « Chietini » scanda-

1. Cf. le témoignage si curieux du cardinal Seripando, que PASTOR (*op. cit.*, V, p. 713 [1]) cite d'après DÖLLINGER.

2. Sur ces diverses fêtes, cf. PASTOR, *op. cit.*, V, p. 246-251.

3. *Ibid.*, p. 249-250 ; cf. aussi FILIPPO CLEMENTI, *Il Carnevale Romano*. Roma, Tipografia tiberina, 1899, p. 192-202.

lisés protestaient. Le flot de la joie emportait comme des fétus leurs vaines réclamations, et Caraffa ne put obtenir à la fin du règne, en 1549, l'interdiction des fêtes magnifiques par lesquelles le cardinal du Bellay, aidé des conseils de Maître François Rabelais, voulut, en plein carême, célébrer la naissance du fils de Henri II [1].



La solitude de la campagne hors l'enceinte de la ville et, dans son périmètre même, les grands espaces déserts où les monuments ruinés élevaient jusqu'au ciel leurs murailles recouvertes de végétation, formaient à ce tumulte un émouvant contraste [2]. Le mouvement de l'âme entraînait Philippe vers ces solitudes. Lorsque se fait sentir l'aiguillon mystique, le bruit et la foule lui deviennent à charge. De là l'origine de ses courses à travers la campagne. Il prenait pour but quelque lieu consacré par de pieux souvenirs [3], ou faisait le pèlerinage des sept églises [4], et parfois, la nuit venue, demandait asile, soit au portique d'une église isolée, soit à l'une de ces excavations mystérieuses que l'on appelait « grotte », et où il ne semble pas que l'on reconnût avec netteté les Catacombes [5]. Il fréquenta surtout et peut-

1. Par exemple, CLEMENTI, *op. cit.*, p. 203. Sur la participation de Rabelais, cf. HEULHARD, *Rabelais en Italie*. Paris, 1891. Sur les vaines remontrances de Caraffa, cf. dépêche de Buonanni du 14 mars 1549, citée par PASTOR, *op. cit.*, V, p. 251.

2. Noté par JOACHIM DU BELLAY, par exemple sonnet 80 des *Regrets*. Sur l'impression laissée par les ruines, cf , du même, la *Romae descriptio*, citée par SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, XIII, p. 342 :

Aspice ut has moles, quondamque minantia Divis
Moenia luxurians herba situsque tegant :
Hic, ubi praeruptis nutantia culmina saxis
Ascendunt coelo, maxima Roma fuit.

3. *P. C.*, fo 618v (*Vat.*), « lochi solitarii di devotione ».

4. *Ibid* , et d'une façon générale pour ce qui suit, fos 107, 134, 147, 618v (*Vat.*), 642 *(Vat.)* ; et BIBL. VALL. *O.* 7. fos 5 et 5v, ce dernier témoignage avec d'évidentes exagérations.

5. C'est la découverte du 31 mai 1578 dans la « vigna » de Bartolomeo Sanchez qui, d'après DE ROSSI, fixa l'attention sur les Catacombes et sur leur véritable caractère : cf. *Roma Sotterranea Cristiana*. Roma, 1864, Prefazione, p. 12-13 ; cf. aussi BARONIO, *Ann.*, *a. 57*, CXIV ; cf. cependant dans TACCHI, *op. cit.*, I, p. 114 : « Il est possible que Panvinio, dont le livre *De ritu sepeliendi mortuos* parut en 1568, n'ait pas entièrement ignoré les catacombes. » La dépêche de l'ambassadeur vénitien du 28 juin 1578 (ARCH. STATO VENEZIA) dépeint vivement l'émoi qui s'empara de Rome.

être uniquement celles de Saint-Sébastien, sur la Via Appia, qui sont attenantes à la basilique du même nom.

En descendant dans ces souterrains, avait-il le sentiment que nous éprouvons après plusieurs siècles de découvertes et d'études archéologiques, d'entrer en communion avec les âmes des premiers chrétiens dont les corps furent déposés là ? Ou cédait-il à l'attrait d'une solitude plus complète, et à l'étrange désir d'entendre en quelque sorte battre son cœur, au milieu des ténèbres et du silence ? Peut-être participe-t-il à l'un et à l'autre sentiments. La relation des ambassadeurs vénitiens de 1523 environne d'un vague effroi ces souterrains de Saint-Sébastien où « beaucoup, disent-ils, se sont perdus, qui avaient voulu s'y enfoncer, soit que leurs lumières se soient éteintes, soit qu'ils aient égaré leur route [1] ». D'autre part, il est certain que la vénération que l'on accordait à l'église, s'étendait aux galeries qui s'entrecroisaient sous le sol autour d'elle [2]. On ajoutera que Philippe n'était pas insensible aux sensations pittoresques. Dans les jours d'été, il aura goûté le charme et la fraîcheur de ces paisibles demeures des morts, où l'on entre en courbant des branches et où l'on voit par places filtrer mystérieusement une lumière venue d'en haut, qui illumine dans ses rais un univers de radicelles.

Néanmoins les Catacombes sont avant tout pour lui un lieu mystique, où son âme se recueille et où le corps subit parfois les transports excessifs dont nous parlerons [3].

Mais ce que les contemporains ont relevé avec le plus de surprise dans ces excursions de campagne, c'est leur caractère nocturne. Non seulement le saint se laissait surprendre par le soir au milieu de la campagne, mais il aurait encore volontairement choisi la nuit pour s'éloigner de la ville [4]. Ce qui est en effet fort étrange et ne s'explique guère que par des idées mystiques.

L'imagination travaille dans ces pèlerinages lunaires. De grandes ruines se dressent le long du chemin de Saint-Sébastien. C'est la masse prodigieuse des Thermes de Caracalla, et c'est « Capo di Bove », comme le peuple dénomme encore, en l'honneur des bucranes qui décorent sa frise, le tombeau circulaire de Cecilia Metella. Philippe fut

1. ALBÈRI, *Relazioni.....*, Série II, vol. III, p. 104.

2. Cf. le périodique *San Filippo Neri*, fasc. I, p. 9, *San Filippo Neri e le Catacombe*, intéressante étude d'ORAZIO MARUCCHI.

3. Voir chapitre suivant.

4. *P. C.*, f° 147, 618v (*Vat.*), « Di notte andava... » ; f° 642 (*Vat.*), « quando andava solo alle sette chiese di notte... » ; BIBL. VALL. *O.* 7, f° 5v.

à certains jours assailli de frayeurs. Il crut parfois, dans ces monuments, discerner la présence des démons [1]. Nul n'ignorait, en effet, au moyen âge, que les dieux des Romains continuaient de hanter, en leur vraie forme, qui est la diabolique, leurs anciens habitacles [2].

C'est ainsi que Rome agissait sur l'âme du Florentin. Le Toscan n'échappait pas aux influences de la Campagne, des ruines, du ciel solennel et des vieilles légendes.



On évalue à dix années le temps de ses pérégrinations extraordinaires. Elles auraient duré jusqu'en 1548, cette année étant celle où on le trouve mêlé à quelque chose d'organisé [3].

Quel personnage lui représenta la singularité d'une vie sans règles et d'une prédication sans mandat? Car il se fût contenté de demeurer ce qu'il était et ce n'est pas une évolution de ses sentiments qui l'a conduit au sacerdoce. La résolution qu'il prit, dans le courant de 1550, lui fut suggérée et imposée. « Il se fit prêtre forcé. » Telle est l'opinion de ceux qui furent ses collègues à cette époque à San Girolamo della Carità, Cacciaguerra, Pietro d'Arezzo, Enrico Pietra, Teseo Raspa [4]. Persiano Rosa, son confesseur, intervint en la circonstance d'une façon décisive [5]. Philippe n'aurait jamais imaginé ni voulu penser, quant à lui, qu'il y eût place pour sa minuscule personne et pour son humeur dans le cadre hiérarchique. La célébration de la messe était la seule prérogative du sacerdoce qui pût le toucher et qui le toucha, autant d'ailleurs qu'elle l'effraya. Au reste, il déclara plus d'une fois au cours de sa carrière « qu'il aurait voulu servir Dieu en laïc et n'être jamais prêtre ni confesseur » [6].

1. *P. C.*, fos 147, 535.

2. Cf. ARTURO GRAF, *Roma nella memoria e nelle imaginazioni del medio evo*. Torino, Ermanno Loescher, 1882, II, chap. intitulé *Gli dei di Roma*, particulièrement p. 377 et suiv.

3. BIBL. VALL. *O.* 7, f° 5. Mais le témoignage est fort suspect.

4. *P. C.*, f° 730, et aussi fos 148, 643 (*Vat.*) et 739.

5. Quand il dépose en 1595 au Procès (f° 148), c'est Francesco Marsuppini que Gallonio donne comme confesseur de Philippe à l'époque de son ordination sacerdotale. Mais en 1600, dans la Vie, il nomme Persiano Rosa. Cette seconde allégation a toutes chances d'être la vraie.

6. *P. C.*, f° 739.

Mais la vie érémitique devenait une gageure à l'époque de centralisation organisée, de contrôle et de répression qu'inaugurent le Concile et l'Inquisition. On verra subsister des individualités obscures, quelque sainte des rues, comme Marta di Spoleto, Caterina Corradiana, ou Antonia Ceca [1]; un pauvre marchand d'herbes, tel le « cicorario », — vendeur de chicorée, — qui faisait les délices de l'Oratoire vers 1563 [2]; de ces simples enfin, dont Philippe voulait être, et dont il n'était pas, quoi qu'il en eût. Mais une personnalité agissante était forcément entraînée dans la gravitation du système hors lequel elle ne pouvait que se rendre suspecte ou s'anéantir.

Sans parler des défections hérétiques, Matteo da Bascio offrait un lamentable exemple du sort réservé à l'individualisme mystique. Pressé par une prescription pontificale, le vieux frère avait défendu son indépendance et refusé de se laisser incorporer à l'une des maisons de l'ordre qui le réclamait pour fondateur. Depuis, il languissait, inutile et abandonné [3].

Cela s'était passé en 1537. Or, cette même année, Ignace de Loyola, abordant le sol romain, comprenait, à peine acclimaté, la nécessité d'un exemple tout contraire. Certes la flamme mystique brûlait ardente chez l' « Illuminé » que l'Inquisition avait inquiété dans toutes les villes, ou à peu près, où il avait fait du prosélytisme, chez le prédicateur excentrique de Vicence, chez le chevalier errant au service de Dieu, et chez le « pelegrino », suivant le nom significatif qu'il se donnait à lui-même lorsqu'il faisait le récit de ces préludes [4]. Néanmoins il fonde l'avenir sur une abdication des excentricités de la vie mystique et sur la subordination rigoureuse des personnes au but. Il disait, avec une clairvoyance remarquable, que pour lui, « s'il avait suivi son désir..., il ne se serait pas soucié de passer pour fou, au point d'aller déchaux, montrant à découvert la plaie de sa jambe, une corne suspendue au cou; mais que, pour gagner les âmes, cela ne servait plus de rien [5] ». Il se préoccupa donc d'organiser sa Compagnie sur le modèle d'une armée qui fait campagne, dont la discipline est le ressort et qui se débarrasse des *impedimenta*. Il voulut en même temps lui conquérir officiellement sa place dans les cadres de l'Eglise. Double

1. *Ibid.*, f° 493.
2. A. R., *Scritture originali.....*, vers 1563; cf. aussi *P. C.*, f° 131v.
3. Boverius, *op. cit.* I, p. 238; cf. Pastor, *op. cit.*, V, p. 369[4].
4. Cf. dans *Monumenta Ignatiana*, Ser. IV. Madrid, 1904, 1918, les *Acta Ignatii a P. Consalvio*. Ces actes ont presque la valeur d'une autobiographie (cf. préf., p. 8).
5. *Ibid.*, *Scripta de Sancto Ignatio*, I, p. 127, texte et note g., et p. 356.

tâche qui supposait, chez les douze compagnons, des vues unanimes et qui requérait d'ailleurs la faveur de l'opinion.

On sait quel fut l'ascendant d'Ignace sur les premiers membres de la Compagnie, et comment les Constitutions faites par lui et acceptées par tous ne furent que l'expression législative de l'autorité qu'il exerçait sur ces hommes dont il était la règle vivante, la conscience et la volonté même [1]. L'opinion, mer tumultueuse, agitée de courants et de contre-courants, fut une proie moins facile. Leur titre de « maîtres-ès-arts » avait admirablement servi les premiers Jésuites. Dans les cités où ils avaient passé, on avait généralement admiré que tant de science fût unie à tant de ferveur; et tel, en particulier, avait été le jugement de Paul III, lors d'un premier contact avec Laynez et les autres Jésuites qu'Ignace avait détachés à Rome en 1536.

Pour prendre racine et s'affermir, il fallait fortifier ce renom de science et ferveur. La théologie professée par Laynez et Le Fèvre à la Sapience et, cependant, des prédications enflammées aux quatre coins de Rome; les « Exercices spirituels » administrés à des personnages influents [2] et les suffrages de l'élite s'ajoutant ainsi à l'enthousiasme de la masse; des œuvres de charité qui surgissent en quelque sorte du sol, à la voix d'Ignace, organisées et dotées; contre les rumeurs malveillantes, les tribunaux mis en demeure d'émettre des sentences; et, pour vaincre les oppositions irréductibles, l'emploi des armes spirituelles et les trois mille messes que fait célébrer Ignace, dans le dessein de fléchir, Dieu aidant, l'hostilité du cardinal Guidiccioni : tels furent les antécédents de l'autorisation pontificale que Contarini avait obtenue verbalement, le 3 septembre 1539, dans le tête-à-tête d'une promenade à Ostie, mais qui ne fut confirmée que le 27 septembre 1540 par la célèbre Bulle *Regimini militantis ecclesiae* [3].

1. Les Constitutions définitives furent entièrement rédigées par Ignace entre 1547 et 1550. Mais, dès 1539, Ignace et ses compagnons avaient travaillé de concert à des Constitutions qui servirent provisoirement et pour la rédaction desquelles Ignace fit toujours l'unanimité sur ses propositions. Texte de 1539 dans *Const. Soc. Jesu, lat. et hisp.* Madrid, 1892, appendix Ia.

2. But explicitement indiqué par Ignace lui-même dans la lettre à Isabelle Roser, du 19 décembre 1538 (*Mon. Ignatiana*, Ser. I, *S. Ign. Epist. et Inst.*, I, p. 138) : « Yo me di todo à dar i comunicar exercicios espirituales à otros, assi fuera de Roma como dentro. Esto concertamos por aver algunos letrados de nuestra parte, o principales... »

3. Sur tout ceci cf. la *Vita Ignatii*, de POLANCO, dans les *Monumenta Historica Soc. Jesu.* Madrid, 1894-1921, I, p 64-72.

Or les statuts du futur Institut, dans leur rédaction primitive [1], mettaient en garde ses membres contre les singularités ascétiques et érémitiques : « Jeûnes, disciplines, tête nue et pieds déchaux, vêtements de couleurs, nourritures singulières, pénitences, cilices et autres macérations corporelles....., nous y avons appris par l'expérience, déclaraient-ils, de nombreuses et de graves difficultés [2]. »

Le contact de saint Ignace aurait-il fourni à Philippe l'occasion de s'éprouver lui-même et, s'il le voulait, de régulariser sa vie ? Les rapports des deux saints se placent mieux, semble-t-il, dans les premiers dix ans du séjour d'Ignace à Rome (1537-1547). Philippe ne datait pas ses souvenirs. Mais il parlait volontiers de l'impression que lui avait faite « le Père Ignace de sainte mémoire ». « Il avait, disait-il, la face resplendissante [3]. » Ainsi sur les traits se peint la perfection intérieure. Car il avait observé le même phénomène de saint Charles Borromée et des chartreux de Santa Maria degli Angeli, lorsqu'ils sortaient de l'oraison [4].

Inutile, sans doute, de matérialiser l'auréole, et les propos de Philippe s'entendent assez, soit d'un visage fervent, soit d'une mimique passionnée, comme celle dont usait saint Ignace dans ses premières prédications romaines [5]. N'a-t-il pas remarqué lui-même dans les Constitutions rédigées en 1539 « que la flamme de l'esprit et des yeux exerce plus d'impression sur les masses que les discours élégants et les paroles choisies » [6] ? Vaguant sur le pavé de Rome à l'affût des choses religieuses, Philippe n'aura pas manqué d'entrer, en 1538, aux sermons de Sainte-Marie de Montserrat, lorsque l'espagnol bouleversait par sa véhémence et par son « autorité » ceux-mêmes des auditeurs qui n'entendaient pas son idiome.

A cette époque d'ailleurs, Ignace opère sur le terrain même de l'ermite, dans les rues, dans les hôpitaux, auprès des mendiants et des

1. Dans TACCHI-VENTURI, *op. cit.*, I, p. 556, la publication de la minute dont Contarini donna lecture à Paul III, dans la promenade du 3 septembre 1539.

2. *Ibid.*, p. 564.

3. *P. C.*, fos 150v, 236, 1001 ; cf. dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 juillet 1921, un article où le P. TACCHI-VENTURI allègue pour ce rayonnement du visage les dépositions de quatre disciples de Philippe au Procès de canonisation de saint Ignace.

4. *Ibid.*, fos 150v, 236 et 236v.

5. POLANCO, *op. cit.*, p. 65.

6. *Const. Soc. Jesu*, appendix Ia.

malades, catéchisant les enfants, relevant les prostituées, nourrissant les affamés, assistant les mourants [1]. Il se mêlait intimement à la masse, dont lui et les siens se dégageront plus tard pour se consacrer à des œuvres plus vastes, lorsque, leurs œuvres d'assistance et de protection étant debout, ils passeront la main à des associations charitables. Ignace en outre attirait à lui les jeunes gens de mérite. Avant l'établissement à Rome, il avait dispersé ses compagnons dans les villes universitaires pour faire des recrues. En 1537, sur cette route du Mont-Cassin, que Philippe suivait quatre ans plus tôt, il s'attache un serviteur du cardinal Caraffa, plein de jeunesse, de piété et de talent, mais qui était espagnol et que son maître ne souffrait pas pour cela. Francesco Strada est la première recrue de la Compagnie sur le sol italien [2]. Mais bientôt, nous apprend Polanco, son exemple fructifia, et il ne manqua pas de bons jeunes gens de Rome pour s'attacher à Ignace.

Il y eut parmi eux des amis de Philippe, et il ne resta pas étranger à leur détermination. « Il disait qu'il était le premier à avoir envoyé des Italiens à la Compagnie [3]. » Nous avons déjà vu de ses disciples pénitents du Père Polanco [4]. Il fréquentait avec eux la petite église de Santa Maria della Strada, qui fut rasée plus tard pour faire place au Gesù [5]. Nous en retrouvons trois parmi les membres de la confrérie « della Gratia » qu'Ignace avait fondée pour s'occuper du refuge de « Santa Maria » [6]. Enfin il nous est resté un mot que saint Ignace faisait sur Philippe, lequel, selon lui, « ressemblait à la cloche qui appelle à l'église sans se mouvoir elle-même de son

1. Le P. TACCHI-VENTURI (*op. cit.*, II, p. 330) conjecture que les deux saints firent connaissance dans les hôpitaux, sans doute durant l'hiver de 1538-1539 où, la disette aidant, ils regorgeaient de malades. Ailleurs (Périodique *San Filippo Neri*, 26 juillet 1921) il pense que ce peut être aussi bien saint François-Xavier qui les mit en relations vers la même époque, car Philippe, rapporte Francesco Zazzara (A. R., *Memorie*, f° 66), connut à Rome le grand missionnaire avant qu'il s'embarquât pour les Indes.

2. Sur Francesco Strada, cf. TACCHI, *op. cit.*, I, p. 254; et POLANCO, *Vita Ignatii*, p. 64.

3. POLANCO, *ibid.*; et *P. C.*, f° 150v.

4. Voir encore *P. C.*, f° 205v.

5. POLANCO, *Chron.*, II, p. 13.

6. Cf. la liste des confrères dans TACCHI, *op. cit.*, I, p. 661. On y relève les noms de Prospero Crivelli, Enrico Pietra et Teseo Raspa.

clocher[1] ». Cela signifiait que Philippe avait décliné ses avances tout en lui amenant des disciples. Mais cette histoire est enveloppée d'obscurité[2].

1. *P. C.*, fos 150v, 390, 938.

2. Un Jésuite, le P. Nicolas Lanciski, l'a retournée. C'est Philippe qui sollicitait son entrée dans la Compagnie, et c'est Ignace qui lui fit un refus. Cf. NICOLAI LANCICII *opusculorum spiritualium tomus secundus...* Anvers. Apud Jacobum Meursium, 1650 : *Opuscul. XVIII, De gloria Sancti Ignatii*, ch. XX. Cet opuscule fut publié séparément à Cracovie, le 6 juillet 1622; il a été réimprimé dans la même ville par Anczyl, 1890.

A l'appui de sa version, Lanciski apporte son témoignage personnel. Vivant à Rome en 1596, un an après la mort de Philippe, il aurait entendu raconter le fait par Bellarmin et par le cardinal Cusano, qui le tenaient eux-mêmes de Philippe en personne. Bellarmin connaissait même le motif de l'exclusion dont Philippe fut l'objet. En 1630, Mutio Vitelleschi, général de la Compagnie, affirmait oralement la même version, la tenant, lui aussi, de la bouche de Philippe en personne. Le 28 juillet 1636, il rédigea son témoignage, et l'envoya à Lanciski qui l'inséra dans son opuscule no XVII (récemment réimprimé, Cracovie, 1890) au chap. III. Voici la pièce :

« Reverende in Christo Pater. Pax Christi.

« Quod Reverentia vestra litteris 22 Maii datis a me petit, ac scire desiderat, an S. Philippus Nerius Societatem nostram, antequam Congregationem Oratorii instituisset, ingredi voluerit, idque a S. Patre nostio Ignatio petierit, et hic illi certas ob causas negaverit : Ego id affirmare optima fide possum, verum esse et S. Philippum id a S. Padre Ignatio petiisse; ut enim alios testes omittam, qui idem affirmare possint, Ego firmissima adhuc memoria teneo S. Philippum non semel id mihi in colloquio affirmasse. Ut proinde Rever. vestra tam certo id ac firmiter possit credere, quantam meis verbis adhibendam esse fidem existimaverit. Atque hisce me sanctis Reverentiae vestrae sacrificiis et orationibus iterum iterumque commendo. Romae 28 Julii 1636.

« Reverentiae vestrae Servus in Christo Mutius Vitelleschus. »

Il n'est pas inutile tout d'abord d'observer que Lanciski ne passe pas pour un oracle de vérité, et qu'on a le droit de tenir pour suspect l'auteur du *De praestantia Instituti Societatis Jesu*. Par contre on ne suspectera pas la bonne foi de Mutio Vitelleschi. Mais il faut observer que son témoignage porte sur des faits vieux de trente-cinq ans au moins et que le temps altère et transforme les souvenirs. Or son témoignage est le seul témoignage direct que puisse invoquer Lanciski.

Et quant à ses témoins indirects, ceux dont il tient, dit-il, sa version, il est dommage que la déposition faite par le cardinal Cusano au *Procès de Canonisation*, le 28 janvier 1596, contredise expressément les confidences que Lanciski met dans sa bouche cette même année. Cf. *P. C.*, fo 390, les propres paroles du cardinal : « Egli soleva dire chel Padre Ignatio fondatore della Compagnia del Giesù diceva che era come la campana perche egli chiamava li altri alla religione et non volse entrare nella Compagnia nella quale era pregato ad entrare dal Padre Ignatio. Nel che si e veduta la gran providentia de Idio. La qual disegnava di se servire di questo suo servo a fondare un'altra congregatione come quella dell'Oratorio... » Cf. un récit identique de Gallonio, le plus intime confident de Philippe, dans *P. C.*, fo 150, à la date du 7 décembre 1595, moins de sept mois après la mort du saint. Il ne semble pas après

Un document, publié récemment par le P. Tacchi-Venturi, l'éclaire peut-être en quelque mesure [1].

Le destin d'Ignace était de susciter autant de haine que d'enthousiasme. A Rome comme ailleurs, il se heurte à des adversaires et se voit contraint de se défendre ou de prendre l'offensive contre des accusations dont au reste les sentences du gouverneur de Rome et les enquêtes du Saint-Office font justice. Les accusateurs étaient parfois des amis de la veille. Ainsi c'est Ignace qui avait mis à la tête de la maison des catéchumènes le personnage qui devint de ses plus implacables ennemis et d'ailleurs finit mal, don Giovanni da Torano [2].

En 1547, dans un mémoire virulent, destiné à Paul III [3], don Giovanni dénonce dans la Compagnie de Jésus une entreprise hérétique, habile à se couvrir des apparences de la sainteté et à s'avancer moyennant la faveur d'un populaire abusé [4].

A quel mobile obéissait Giovanni da Torano ? Etait-il de bonne foi, ou se faisait-il l'artisan conscient d'une machination odieuse ? Il semble en tous cas qu'il ait été le porte-parole d'une portion de l'opinion ecclésiastique, inquiète, effrayée, jalouse. Enfonçant de toutes parts ses racines dans le sol romain, la Compagnie donnait à ces gens l'impression d'une puissance mystérieuse et formidable qui leur disputait le terrain. Des auxiliaires évincés par Ignace grossissaient le parti de la méfiance. Ignace mesurait l'importance de ces dispositions hostiles. S'il entend décliner à toute force la charge d'examiner les candidats aux fonctions ecclésiastiques, qu'Archinto voulait imposer aux membres

cela qu'il y ait lieu de tenir grand compte des confidences de Bellarmin, racontées par Lanciski. Nous ne possédons d'ailleurs aucun moyen de contrôle sur cette discussion célèbre. Cf. *Appendice alla confutazione della pretesa domanda di San Filippo Neri a San Ignazio per l'ingresso nella Compagnia di Giesù*, 2a edizione, Bologna, 1752, ouvrage du P. Barbieri, publié en seconde édition pour répondre au P. Francesc-Antonio Zaccaria, auteur de la *Storia letteraria d'Italia*, qui, dans ce livre (vol. III, v, n. 10), avait loué le père jésuite Mariani d'avoir,dans une Vie de saint Ignace, combattu la version philippine, sur l'autorité des Bollandistes dont l'opinion est exprimée dans *Acta Sanctorum*, III, mense septembris, *in Elogio R. P. Pinii*, cap. 2, § 2, no 19, p. 6. Ajoutons que le P. Tacchi-Venturi, dans le second volume de son ouvrage (p. 332 [1]), se range lui-même à l'avis du P. Barbieri.

1. *Op. cit.*, t. I, p. 635, le document no 74, publié avec des notes.
2. Sur Don Giovanni da Torano, cf. Tacchi, *op. cit.*, I, p. 419. Sur la date, cf. *ibid.*, p. 633 [1].
3. Ce document dans Tacchi, *op. cit.*, I, no 73, p. 633.
4. *Ibid.*, p. 635, no 5.

de la Compagnie, c'est pour ménager son crédit dans le clergé [1].

Cependant les accusations s'accumulent; l'Inquisition s'inquiète et l'un de ses membres, Fra Teofilo da Tropea, reçoit mission d'enquêter sur le compte des « Prêtres qui se font appeler de la Compagnie de Jésus, ou Réformés, Théatins, Illuminés, ou Ignatiens ». Fra Teofilo fit un *Memorandum* des témoins à charge qu'il avait studieusement découverts. C'est ce document que vient de publier le P. Tacchi-Venturi [2].

Or l'on est surpris de trouver parmi les accusateurs le nom de Francesco d'Arezzo, s'il s'agit bien, comme on doit le croire, de Francesco Marsuppini, qui devint confesseur de Philippe après Persiano Rosa et resta toujours en vénération dans la mémoire du saint [3].

Voici le texte de Fra Teofilo : « 7°. Il y a encore à San Girolamo un prêtre d'Arezzo, qui s'appelle maître Francesco d'Arezzo, qui a vécu avec eux — les Jésuites —. Celui-là sait le cuit et le cru sur leur compte, car ils lui ont fait faire profession, c'est-à-dire prononcer les trois vœux. Ensuite, voyant ce qu'il voyait, il partit [4]. »

Les informations de Fra Teofilo n'inspirent pas une confiance sans réserves. Son enquête est un tissu de racontars. Il n'en reste pas moins que l'opinion classait Marsuppini parmi les opposants des Jésuites et d'Ignace. Philippe à son tour n'aura-t-il pas épousé les sentiments de son directeur spirituel, sa défiance tout au moins, s'il ne convient pas de parler d'hostilité ? [5]

1. Par exemple *Mon. hist. Soc. Jesu*, Ser. Ia, I, p. 658, la lettre d'Archinto, et p. 703, celle de Polanco à Salméron, du 10 décembre 1547 : « Ay peligro de incurir en odio di muchas personas, o porque sean desechadas, o porque ayan encomandado sus criados o adherentes, si no se viene d'hazerlos plazer .. »

2. *Op. cit.*, I, p. 332.

3. L'identité de Francesco d'Arezzo avec Francesco Marsuppini d'Arezzo, confesseur de Philippe, est certaine. Nous savons que Marsuppini était l'un des chapelains de San Girolamo della Carità (cf. par exemple MARANGONI, *Vita di Buonsignore Cacciaguerra*); or il ne paraît jamais sous ce nom dans les documents officiels de la maison, qui parlent au contraire de Francesco d'Arezzo : cf. ARCH. SAN GIR. CARITA, t. 221, fos 30 et 36v. Philippe est désigné, le 22 juillet 1551, pour remplacer Francesco d'Arezzo appelé dans sa patrie. Et nous avons une lettre de Cacciaguerra à Francesco d'Arezzo, qu'il faut probablement dater de cette époque, et qui donne à l'absent des nouvelles de Philippe alors malade à San Girolamo (cf. CACCIAGUERRA, *Lettere spirituali*. Venetia, Alessandro Griffio, 1582, p. 130). Une dernière preuve : dans une note de Frédéric Borromée (BIBL. AMBR., *Argumenta;* texte reproduit dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 juillet 1923), est rapportée une maxime que Philippe tenait de « suo Padre spirituale, Messer Francesco d'Arezzo ».

4. TACCHI, *op. cit.*, I, p. 639, § 25.

5. Marsuppini exerça certainement une influence profonde sur Philippe. On vient

Marsuppini ne dirigea la conscience de Philippe qu'à partir de 1558 où mourut le P. Rosa [1]. C'est bien plus tôt que notre saint put être sollicité d'entrer dans la Compagnie de Jésus. On pourrait dire que, résidant avec Marsuppini à San Girolamo, il avait fait depuis longtemps sa connaissance. Mais enfin, si Philippe n'a pas écouté les invitations d'Ignace, ce n'est pas au dehors, c'est en lui, dans son humeur, dans son tempérament, dans son cœur qu'il en faut chercher les raisons décisives. Il suffira d'alléguer par exemple que la Congrégation qui est née de lui et qu'il a faite à son image s'oppose, trait pour trait, — nous le verrons, — au célèbre Institut, sauf bien entendu le but commun de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

A défaut d'Ignace, ce fut Persiano Rosa qui s'empara de l'âme de Philippe et l'appliqua à une occupation régulière. Persiano Rosa était un prêtre humble et fervent, originaire de Genazzano. On le trouve, en 1549, inscrit dans les registres officiels de San Girolamo della Carità [2]. Philippe l'avait rencontré dans l'église de cette maison, s'était confessé à lui et lui avait ouvert son âme. Persiano Rosa, d'humeur enjouée comme son pénitent, l'appelait familièrement « saint Philippe » [3]. Sur son lit de mort, il recouvra la parole et se ranima lors d'une visite de Philippe pour lui dire : « Allegramente, allegramente », répétant l'un de ses mots favoris, que d'ailleurs Philippe lui emprunta. « Allègrement, marchez de l'avant [4]. » Il y avait donc entre eux communication de projets et d'espoirs.

Philippe avait passé par une crise d'incertitude. Continuerait-il de vaguer dans Rome ? Ou plutôt ne devait-il pas se retirer dans la solitude et vivre au désert ? Saint Jean-Baptiste, protecteur des Florentins, l'avait tiré de ses doutes. Il l'avait vu lui apparaître au petit matin dans un vêtement misérable de haillons et de peaux de bêtes, et il avait compris au même moment, à la lumière d'une clarté intérieure, qu'il

de dire que, dans un âge avancé, le saint, au témoignage de Frédéric Borromée, le nommait encore son « Père spirituel » et citait ses maximes. Un texte de 1574 fait croire qu'il restait trace dans l'esprit de Philippe des sentiments que Marsuppini lui inspira vers 1551 à l'égard des Jésuites. Le Barnabite Tito degli Alessi, qui le voit familièrement à cette époque, écrit le 13 novembre 1574 à son Général : « ... Je crois comprendre qu'entre Sa Révérence et les Pères du Gesù il n'y a pas beaucoup, il y a même peu de bonne entente, *anzi poco d'intelligenza.* » (Milan, ARCHIVIO DI SAN BARNABA).

1. GALLONIO, *Vie, ad an.* 1558.
2. ARCH. SAN GIR. CARITA, T. 221, p. 30.
3. GALLONIO, *loc. cit.*
4. *P. C.*, f° 209.

devait rester pauvre et étranger aux cupidités terrestres [1]. Une autre fois, c'étaient deux âmes bienheureuses, dont l'une tenait un morceau de pain sec et dont l'autre lui disait que Rome devait être son désert [1], où il avait à vivre dépourvu et détaché de tout.

Persiano Rosa n'avait sans doute pas un autre langage. Il fut avec Philippe le fondateur d'une confrérie où se devait entretenir la flamme de leur idéal et qui devint célèbre sous le nom de la « Trinità de' Pellegrini » [2].

Depuis quelque temps douze laïques, de condition médiocre, mais d'âme religieuse, se réunissaient autour de Rosa et menaient sous sa direction « une vie pleine de simplicité et de ferveur », comme parlent les statuts que la confrérie se donna plus tard. C'est la confrérie italienne du moyen âge que ces pauvres gens font revivre. On priait en commun, on communiait à l'Eucharistie les dimanches et jours de fêtes, ce qui était singulier à une époque où la communion n'était pas fréquente. On assistait ensemble aux offices de San Girolamo della Carità. Puis les confrères s'entretenaient du ciel et des moyens d'y parvenir. Chacun parlait à son tour, suivant son cœur. Philippe s'épanchait parmi ces gens simples, et goûtait la joie de leur dire, sans apprêts et au gré de l'inspiration, les sentiments dont débordait son âme. Ces « ragionamenti », c'est déjà le rudiment et l'essentiel de l' « Oratorio ».

Le 16 août 1548, dans la ferveur des fêtes de l'Assomption, Rosa, sollicité par quelques confrères, proposa d'ériger leur association privée en une association canonique dont le but serait de secoûrir les plus pauvres d'entre eux et de régulariser pour tous la pratique des sacrements et des exercices spirituels [3]. Leur pensée ne sortait pas du groupe

1. *Ibid.*, f° 153, 674v (*Vat.*), et BIBL. VALL. *O.* 7, fos 6 et 7v.

2. Dans la suite, on oublia le personnage de Persiano Rosa et l'on ne cita plus d'autre fondateur que Philippe. Ainsi en 1576 Giovenale Ancina : « C'est lui (Philippe) l'auteur de cette œuvre considérable de charité qui se faisait la récente Année Sainte à la Trinité des Pèlerins. » (Lettre du 28 mai, citée dans MARCIANO, *op. cit.*, T. I, l. 1, c. 8). Mais il est possible que Philippe ait eu dans cette fondation une part prépondérante et que l'initiative soit partie de lui, non de Persiano Rosa. Domenico Migliacci, sans doute poussé par la reconnaissance des services que Philippe lui rendit en 1593 (*P. C.*, f° 227v), tint à faire valoir, d'abord dans une déclaration spéciale en 1600 (A. R , *Scritture originali...*, f° 320), puis en 1610 dans sa déposition au Procès (f° 793), que Persiano Rosa fut du plus grand secours à Philippe, mais qu'il joua dans l'affaire un rôle de collaborateur, non de fondateur. Migliacci fait état des propos que lui aurait tenus maintes fois Philippe lui-même (cf. *P. C.*, f° 429, où l'on rapporte que Philippe se donnait sans autre explication comme le fondateur).

3. On consultera sur les origines de la Trinità de'Pellegrini, à l'ARCH. STATO

et ne dépassait pas le souci de leur perfection individuelle. Mais Archinto, dont la présence alors est souvent mentionnée dans les registres de San Girolamo [1], les engagea à la pratique des œuvres extérieures de la charité et leur proposa de venir en aide aux pauvres pèlerins. Il en arrivait en tous temps dans la Ville sainte, des quatre coins de l'Europe. Fatigués de la route, les pieds blessés, sans argent et souvent malades, on les rencontrait étendus sous les portiques des basiliques ou des grands édifices [2]. Philippe les connaissait de longue date. Il avait sans doute couché plus d'une fois côte à côte avec eux, quand il passait ses nuits à la belle étoile, leur avait partagé son pain et adressé de belles exhortations [3].

La nouvelle confrérie prit donc le nom de « la Très Sainte Trinité des Pèlerins », et Archinto octroya la pièce officielle qui stipulait que « la fin et le but de l'association étaient de subvenir, selon le pouvoir des confrères, au besoin des pauvres » [4]. Nul doute que cette formule vague et large ne correspondît, dans l'esprit du vicaire de Rome, à son souci de lutter contre le paupérisme, inguérissable plaie de la Ville éternelle.

Voilà donc Philippe embrigadé dans une œuvre de haute prévoyance sociale. Mais ses compagnons et lui revivaient plutôt des histoires mystiques. Dans le pauvre on accueille Jésus-Christ. On l'entoure de soins et de tendresse. On lave ses pieds, on panse et on baise ses plaies. Et s'il est trop faible pour se soutenir, c'est un bonheur

ROMA, les archives de la Confrérie, dépouillées malheureusement des pièces les plus anciennes. Les volumes 1, 2, 3, 4, qui relatent les actes de la Confrérie, ne commencent qu'en 1563. Le vol. 1 renvoie, pour les faits antérieurs, à un vol. coté qui a disparu. Le premier vol. renferme trois rédactions manuscrites des statuts et un exemplaire du texte imprimé, en 1577, par Antonio Blado. L'édition originale est de 1554, Roma, Viotto. On y trouve aussi les différentes pièces relatives à l'institution, à la confirmation et aux privilèges de la Confrérie, en particulier le bref de Filippo Archinto, vicario, daté de 1548. On consultera en outre, au n° 371, le manuscrit B : *Relazione data al Pontefice Gregorio XIII di tutti i Pellegrini ricevuti nell'anno Santo 1575*. Cf. encore VAT. *lat.* 6204, SILVIO ANTONIANO, *Recordi pertinenti all'anno Santo dell'anno 1575*, mémoire préparatoire présenté à Grégoire XIII en 1574; et *ibid.*, 5513, une relation sans titre des origines de la Confrérie. Il n'y a rien à tirer de l'ouvrage de LADERCHI, *S. Filippo Neri institutore e fondatore della SS. Trinità de'Pellegrini*. Roma, Girolamo Mainardi, 1730.

1. ARCH. SAN GIR. CARITA, t. 220.

2. VAT. *lat.* 5513 : à Saint-Pierre, à Saint-Jean de Latran, à Saint-Paul, à Sainte-Marie-Majeure, au palais de la Rote.

3. *P. C.*, f° 740.

4. TACCHI-VENTURI, *op. cit.*, I, n° 69 de l'appendice.

de le charger sur ses épaules et de le porter dans son propre lit, comme le bienheureux Colombini avait fait du lépreux.

Ainsi, ou à peu près, opérèrent, pendant près de seize mois, les douze compagnons. Ils recevaient à leur table et abritaient sous leur toit, semble-t-il, autant de pauvres qu'ils pouvaient. « Gîte médiocre et maigre table, *picciol tetto e povero albergo* [1]. » Mais la tendre bonté dont ces hommes avaient le cœur rempli, transfigurait l'humble logis, tel dans l'auberge de Rembrandt le Christ d'Emmaüs.

Le Jubilé de 1550 leur amena une clientèle nombreuse. L'ouverture avait été retardée par la mort de Paul III (10 novembre 1549) et les longueurs d'un conclave qui n'aboutit que le 8 février 1550. L'affluence fut néanmoins considérable. La Confrérie loua une petite maison, bientôt insuffisante. Puis elle obtint d'Elena Orsini un local situé aux Thermes d'Agrippa, à la « Ciambella », qui se composait d'un certain nombre de petites chambres attenantes à un oratoire. Une douzaine de lits, des quêtes, quelques provisions dont les confrères, depuis 1548, travaillaient à se pourvoir, voilà quelles étaient leurs ressources d'hospitalisation [2]. S'agrandirent-ils brusquement et dans des proportions gigantesques ? Leur charité, quand on les vit à l'œuvre, leur valut-elle des dons princiers ? Un rapport de 1574 nous dit que la Confrérie abrita, en cette année 1550, jusqu'à 500 pèlerins par jour [3]. Extension incroyable. Ou l'on admettra qu'autour du noyau primitif, une foule de collaborateurs se groupa, en sorte que l'œuvre prodigieusement accrue échappa dès ce moment aux mains qui l'avaient fondée.

D'ailleurs, pour Philippe et les associés de la première heure, elle était avant tout un cénacle de prière et de pieux entretiens. Le soin des pèlerins était un but subordonné. A la « Ciambella », tandis que l'immeuble hébergeait les pèlerins, l'oratoire attenant servait à des colloques mystiques. Les confrères transportèrent ensuite leurs réunions dans une chapelle que l'on ne nomme pas, située sur les pentes de San Pietro in Montorio, dans les parages mêmes de l'église de Santa Dorotea où s'étaient assemblés jadis les confrères du « Divino Amore ». Cette même année, semble-t-il, on les retrouve installés dans la petite église de San Salvatore in Campo, toujours existante, et qui resta le

1. VAT. *lat.* 5513.

2. *Ibid.*

3. ARCH. STATO ROMA, *Trinità dei Pellegrini*, 371, B, et VAT. *lat.* 6204. Impossible de contrôler, les documents contemporains ayant disparu.

centre de la Confrérie jusqu'en 1563, où Pie IV lui concède l'église de San Benedetto in Arenula [1].

Les confrères s'entretenaient dans une ferveur grandissante. Ils adoptent en cette année jubilaire le sac et le capuchon, pour dérober humblement leur personne et leur visage. Ils le veulent d'étoffe rouge pour signifier « l'ardeur de la charité qui doit enflammer leurs cœurs » [2]. Philippe n'est évidemment pas étranger au choix de la couleur.

Enfin ils introduisent à Rome la dévotion nouvelle des *Quarante heures*. Née à Milan, en 1527, dans l'année terrible où les peuples cherchaient, à force de prière, à écarter d'eux les horreurs qui marquaient le passage de l'armée impériale, elle avait survécu au danger et s'était répandue. Le prédicateur Gian Antonio Bellotti avait alors persuadé à ses auditeurs de se relayer devant le Saint-Sacrement pour entretenir une prière de quarante heures de durée [3]. De cette pratique sortit en 1534, grâce à saint Zaccaria, celle d'une exposition solennelle de l'hostie, durant ce temps, dans un décor de fleurs et de lumières [4].

Après la Lombardie, la dévotion gagna la Toscane et l'Ombrie. Barnabites et Capucins s'en étaient faits les propagateurs. A Sienne, Bernardino Ochino en personne l'avait prêchée, sous une forme légèrement différente, en 1540. En 1549 elle fleurit à Orvieto. Enfin, dans les premiers mois de 1551 [5], elle est reçue parmi les exercices habituels de la Confrérie de la Trinité. Or Philippe était l'âme de ces réunions [6]. Elles avaient lieu le premier dimanche de chaque mois. Il restait debout, la nuit entière, veillant à la relève des adorateurs. « L'heure de votre prière est finie, disait-il à ceux qu'il congédiait, mais non celle de bien faire. » Il animait la ferveur par des petits sermons très touchants qu'il improvisait au fil des quarante heures, le jour et la nuit. Des passants entraient dans l'église, restaient surpris et pénétrés. Des pécheurs se convertissaient. Un jour, des jeunes gens en bande,

1. VAT. *lat.* 5513.

2. *Statuts de la Confrérie* cités plus haut.

3. TACCHI-VENTURI, *op. cit.*, I, p. 199-201.

4. Le P. Premoli (*op. cit.*, p. 456) a cru pouvoir trancher ainsi une controverse historique que le P. Tacchi-Venturi (*loc. cit.*) laissait encore en suspens.

5. La date n'est pas absolument certaine. Elle résulte de ce texte de Jean-François Bucca (*P. C.*, f° 81) : « Del detto tempo 1551, quando fu principiato in Roma l'oratione delle quarant'ore, esso P. Filippo praticava continuamente nella chiesa di San Salvatore in Campo. »

6. *Ibid.*, f°s 81, 148, 845. Une vieille dame, Lucretia Pichi di Capo di Ferro, habitant près de San Salvatore in Campo, racontait que, dans sa jeunesse, elle avait vu bien souvent Philippe s'y rendre (*ibid.*, f° 793).

qui pensaient se divertir sur le dos des confrères, ainsi que des étudiants parisiens égarés aux assemblées de l'Armée du Salut, en étaient sortis confondus et contrits.

L'atmosphère de ces lieux est en effet prenante et exquise. On voit encore à Rome la foule attirée par le mystère de l'hostie exposée parmi la flamme des cierges. De l'aube jusqu'à midi, c'est le brouhaha des allants et venants, et celui des messes qui se succèdent sans interruption. L'après-midi est réservée à l'oraison silencieuse qu'entrecoupent à des intervalles déterminés des chants, les sons de l'orgue et des prières communes récitées à haute voix. Mais les heures nocturnes sont les plus belles. On reste deux ou trois. Le silence de la nuit conspire au recueillement de l'âme, et la prière, moins précise, plus sensible, tourne à la contemplation, en sorte que le temps s'écoule, imperceptible en sa durée. De bons vieillards, confrères du Saint-Sacrement, entrent parfois, munis de lanternes et portant de gros livres. Ils y lisent, dans leur langue, des méditations fleuries et poétiques, toutes pareilles, sans doute, aux petits sermons qu'improvisait saint Philippe.

L'année jubilaire était achevée. Notre saint intervint-il dans les décisions de la Confrérie qui, voyant s'éloigner les pèlerins, maintenant qu'elle disposait d'un immeuble et qu'elle avait des réserves, songe à recueillir les « Convalescents » à la sortie des hôpitaux [1] ? Aussitôt la fièvre disparue, les malades en effet étaient remis sur le pavé, et ces malheureux, faibles encore, sans ressources, ne sachant où aller, retombaient vite [2]. Opportune était donc la pensée, autant qu'elle était belle. Si Philippe en partagea peut-être l'honneur, ce ne fut pas lui qui la réalisa. Dans les premiers mois de 1551, il se prépare au sacerdoce, et dès lors sa collaboration à l'œuvre commune devient moins active. Impossible de savoir s'il reste associé, ne serait-ce qu'à titre de membre honoraire, aux destinées brillantes que va connaître la Confrérie. Au Jubilé de 1575, où elle recommença, sur une bien plus vaste échelle qu'en 1550, d'hospitaliser des pèlerins, Philippe y reparut certainement avec Rome entière qui s'empressait pour les servir ; mais il resta perdu dans la foule. Il n'est mentionné qu'une fois dans les registres. Et c'est à son tour d'inscription, au milieu de cent autres personnages d'une liste de confrères dressée en 1579 :

1. *Statuts de la Confrérie* déjà cités.
2. VAT. *lat.* 5513.

« Filippo Neri a Sà Hier° [1] ». Quoi qu'il en soit, en 1551, c'est peut-être le rôle qu'il venait de jouer dans la Confrérie qui l'avait mis décidément en relief.

Persiano Rosa le présente à l'ordination et répond de son aptitude. C'est lui qui le prépare et l'initie à ses futures fonctions. Préparation sommaire et initiation assez courte, puisque, dans les six premiers mois de l'année, Jean Lunel, évêque de Sébaste, lui confère tous les ordres : au mois de mars, en l'église de San Tomaso in Parione la tonsure, les ordres mineurs et le sous-diaconat ; au samedi saint suivant, 29 mars, à Saint-Jean de Latran, le diaconat ; enfin, le 23 mai, le sacerdoce, en la même église de San Tomaso [2].

On remarque, dans la bibliothèque de Philippe, à la Vallicella, un livre très fatigué, tandis que l'on s'étonne de la fraîcheur des autres ouvrages. Il a pour titre : *L'ordre de la messe que doit suivre le prêtre, quand il célèbre sans chant et sans ministre...*, par Giovanni Burcardo da Argentina [3]. C'est un traité des cérémonies de la messe basse. Philippe a dû le lire et le relire, dans les mois qui précédèrent son ordination sacerdotale.

---

1. ARCH. STATO ROMA, *Trinità dei Pellegrini*, *Libro dei Confratelli della Sma Trinità renovato l'anno 79*, à la lettre *F*.
2. GALLONIO, *op. cit.*, année 1551.
3. Venezia, Stephano da Sebbio, 1534.



PHOTOTYPIE [illegible], DIJON

Vera effigies S. Philippi NERI

Alexandri Cardinalis Crescentii munus

(Pinacothèque des Pères Girolamini, à Naples)

CHAPITRE III

L'APOTRE DE ROME

LES RAISONS DE SON CRÉDIT

Il y a vingt-cinq ans que Philippe, devenu prêtre, exerce à Rome son apostolat de directeur de conscience, quand un de ses futurs disciples, qui l'a découvert depuis peu, écrit dans son enthousiasme : « De lui font très grand cas les Pères Tolet, Possevin [1] et bien d'autres. En somme, disent-ils, c'est un oracle à Rome et même en pays lointains, Italie, France, Espagne : aussi beaucoup recourent-ils à ses conseils. Mettez que Ruysbroeck, ou Thomas a Kempis, ou Tauler ont reparu sur la terre [2]. » Deux ans plus tôt, ce prestige extraordinaire avait frappé le Père Tito degli Alessi, barnabite : « Il est en très grande vénération à Rome; nous n'aurions pu rencontrer, je crois, de personne plus apte que Sa Révérence à nous aider ici dans certaines affaires [3]. » Le barnabite parle évidemment du crédit que sa réputation de sainteté vaut à Philippe. En 1590, cette réputation sera encore mieux établie : un des membres de sa Congrégation, le P. Soto, qui fait cette année-là le pèlerinage de Lorette, voit les gens, tout le long de la route, réclamer qu'il les recommande à ses prières [4]. Philippe a beau se confiner dans Rome : les murailles de la ville sont trop étroites pour contenir la dévotion qu'il a suscitée.

Quel changement dans les mœurs religieuses de Rome tandis que Philippe est à l'œuvre ! Dans les débuts de son ministère, le nom seul de « spirituel », c'est-à-dire de personne adonnée à la piété, ridiculise l'homme [5]. Seuls les ecclésiastiques de bas étage, astreints par leurs

1. Jésuites dès ce moment très réputés.
2. MARCIANO, T. I, l. 1, c. 8, lettre de Giovenale Ancina à son frère, 28 mai 1576.
3. PREMOLI, *Storia dei Barnabiti*, p. 262, en note, lettre au général des Barnabites, 19 novembre 1574.
4. *P. C.*, f° 235.
5. A. N., *fasc.* 105, n° 3, *Instituto della Congregatione dell'Oratorio*, p. 27.



Vera effigies S. Philippi NERI

Alexandri [illegible]

(Pinacothèque des Pères Gérolamini à Naples)

CHAPITRE III

L'APOTRE DE ROME

LES RAISONS DE SON CRÉDIT

Il y a vingt-cinq ans que Philippe, devenu prêtre, exerce à Rome son apostolat de directeur de conscience, quand un de ses futurs disciples, qui l'a découvert depuis peu, écrit dans son enthousiasme : « De lui font très grand cas les Pères Tolet, Possevin [1] et bien d'autres. En somme, disent-ils, c'est un oracle à Rome et même en pays lointains, Italie, France, Espagne : aussi beaucoup recourent-ils à ses conseils. Mettez que Ruysbroeck, ou Thomas a Kempis, ou Tauler ont reparu sur la terre [2]. » Deux ans plus tôt, ce prestige extraordinaire avait frappé le Père Tito degli Alessi, barnabite : « Il est en très grande vénération à Rome; nous n'aurions pu rencontrer, je crois, de personne plus apte que Sa Révérence à nous aider ici dans certaines affaires [3]. » Le barnabite parle évidemment du crédit que sa réputation de sainteté vaut à Philippe. En 1590, cette réputation sera encore mieux établie : un des membres de sa Congrégation, le P. Soto, qui fait cette année-là le pèlerinage de Lorette, voit les gens, tout le long de la route, réclamer qu'il les recommande à ses prières [4]. Philippe a beau se confiner dans Rome : les murailles de la ville sont trop étroites pour contenir la dévotion qu'il a suscitée.

Quel changement dans les mœurs religieuses de Rome tandis que Philippe est à l'œuvre ! Dans les débuts de son ministère, le nom seul de « spirituel », c'est-à-dire de personne adonnée à la piété, ridiculise l'homme [5]. Seuls les ecclésiastiques de bas étage, astreints par leurs

1. Jésuites dès ce moment très réputés.
2. MARCIANO, T. I, l. 1, c. 8, lettre de Giovenale Ancina à son frère, 28 mai 1576.
3. PREMOLI, *Storia dei Barnabiti*, p. 262, en note, lettre au général des Barnabites, 19 novembre 1574.
4. *P. C.*, f° 235.
5. A. N., *fasc.* 105, n° 3, *Instituto della Congregatione dell'Oratorio*, p. 27.

fonctions, célèbrent les saints mystères [1]. On montre au doigt les fidèles qui fréquentent les sacrements et il faut qu'ils se cachent s'ils veulent échapper aux moqueries [2]. Sans doute Philippe n'est pas seul responsable de la vie spirituelle remise en honneur, parmi les prélats de la Cour comme dans le menu peuple. Il y a dans Rome, avec ses propres chambres, d'autres foyers pieux, qui sont la Minerve, le Gesù et même ce San Girolamo della Carità où il habite. On ne saurait compter pour rien l'influence du concile de Trente, et toutes ces congrégations de Clercs Réguliers et tous ces vieux ordres qui se fondent ou se réforment depuis le commencement du siècle, et ces papes énergiques dont Paul IV est le prototype [3]. Toujours est-il que Philippe eut une part considérable dans cette évolution.

Comment le fait est-il possible ? Pourquoi vient-on à ce modeste prêtre ? Quel attrait exerce-t-il ? Voilà ce qu'il faut expliquer d'avance pour éclairer tout le récit de sa carrière sacerdotale.



Suffira-t-il d'invoquer le zèle de Philippe auprès des pécheurs ? Il ne se possède pas, s'ils viennent entre ses mains, qu'il les ait persuadés de faire leur confession, principe d'un changement de vie. Regardons-le opérer une fois entre cent autres. Un après-midi, Marcello Ferro amène à l'Oratorio un certain Fabrizio, canaille de grand style, qui en a lourd sur la conscience. Il lui a remontré en chemin qu'il ferait bien de se décharger l'âme à cette occasion. L'autre ne veut rien entendre, mais il le suit pourtant à la réunion de San Girolamo. Quand ils entrent, on fait la lecture en attendant que, le quorum d'auditeurs étant atteint, les sermons commencent. Philippe rôde par la salle et dévisage les arrivants. Dès qu'il aperçoit cette figure nouvelle, il s'approche, il prend l'homme par la tête, l'embrasse et, sans que Marcello Ferro ait rien trahi, lui déclare qu'il faut se confesser et que Dieu lui pardonnera toutes ses fautes. L'homme résiste. Philippe s'anime. Il veut entraîner dans sa chambre le pécheur récalcitrant. Il y met une telle ardeur, sans aboutir à rien, que Marcello Ferro se fait fort de le lui amener et lui conseille d'aller l'attendre. Au bout d'un

1. *Ibid.*, p. 39.
2. *Ibid.*, p. 18.
3. *Ibid.*, p. 48-49. Talpa, l'auteur du traité, n'ose pas rapporter à Philippe tout le changement des mœurs, et ce sont ses propres réserves que nous venons de noter.

quart d'heure, retour de Philippe, qui n'a vu personne venir. Il redouble ses instances auprès du pécheur, lui représentant que Dieu veut lui pardonner. L'homme se mure dans son refus. Cependant il reste jusqu'à la fin des sermons et, pendant ce temps, Marcello Ferro voit Philippe les yeux attachés sur ce pécheur qui lui échappe et le corps tremblant d'émotion [1].

Qu'on remarque ici ce tremblement. L'émotion de Philippe, soit qu'il prie, soit qu'il discoure sur des sujets pieux, soit qu'il s'empresse autour des pécheurs, excède la mesure ordinaire. Tout le monde a pu s'en apercevoir. On est convaincu qu'il se passe en lui quelque chose de mystérieux. Il donne l'impression d'une possession surnaturelle. Telle est la grande raison pour laquelle on se met sous sa direction et on écoute avidement ses conseils. C'est le sentiment d'une présence divine, quand on approche de lui, qui captive ses premiers disciples et qui lui en gagnera sans cesse de nouveaux.

Mais citons quelques traits pour donner mieux l'idée des phénomènes singuliers qui se manifestent en lui. Au lit de mort d'Alessandro Corvino, sans doute quand il exhorte le malade, son tremblement est si fort que toute la maison semble secouée avec lui [2]. De même, au cours des réunions dans sa chambre où il priait tout haut avec ses premiers disciples, le lit sur lequel il est obligé de s'étendre et la chambrette entière sont ébranlés [3]. Les larmes et les sanglots surviennent souvent dans cet état. Il suffit qu'il s'entretienne de sujets attendrissants, comme la Passion de Notre-Seigneur [4]. Ces larmes ne tardent pas à lui rendre tout discours impossible. Il lui arrive ainsi d'être forcé de s'interrompre dès les premiers mots [5], ou d'achever vaille que vaille, en balbutiant comme un enfant [6]. Il cessa de parler à l'Oratorio après une mésaventure de ce genre : le sermon de Tarugi venait de prendre fin; on le vit gravir à son tour les degrés d'où parlait l'orateur; mais les pleurs empêchèrent tout ce qu'il voulait dire; il réussit seulement à faire comprendre que les larmes ne tirent pas à conséquence et que les courtisanes elles-mêmes pleurent facilement quand elles entendent

1. *P. C.*, f° 60v.
2. *Ibid.*, f° 231, vers 1563.
3. *Ibid.*, f° 19. Cf. f° 13v.
4. *Ibid.*, f° 58v.
5. Ainsi une fois, à la vigne de Pietro Patrizzi (*ibid.*, f° 233), et encore en une circonstance dont on a noté la date précise, 15 juin 1580 (*ibid.*, f° 585).
6. *Ibid.*, f° 491v.

parler de Dieu [1]. Dans les moments où la ferveur le saisit, il se montre aussi comme soulevé du sol. « D'innombrables fois, dépose Marcello Ferro, je l'ai vu s'élever de terre, tout tremblant, mort, pâle », quand il priait à Saint-Pierre ou à Saint-Paul, près du tombeau des apôtres [2]. La même chose lui arrivait, avec les tremblements, quand il élevait l'hostie à la messe [3]. Après la consécration, il lui prenait une sorte de trépignement, on aurait dit qu'il dansait [4]. Même contenance tandis qu'il donne la communion [5]. Il tremble alors tellement qu'il risque de renverser les hosties [6], ou qu'il doit s'arrêter un peu [7]. C'est bien autre chose quand il se communie lui-même. Il ne peut s'empêcher de mordre le calice qu'il use dans la dorure et où il imprime ses dents [8]. Si la maladie le tient au lit et qu'il ne puisse pas célébrer la messe, il ressent la nuit des « spasmes de désir » [9], et il n'a de repos qu'on ne lui ait apporté la communion. Alors, pendant que le Père Gallonio tient le Saint-Sacrement dans sa main, récitant les prières préparatoires, « Donne-le moi, donne-le moi », s'écrie-t-il dans son impatience [10]. Comparez avec ces paroles l'exclamation déchirante, dans une maladie, au moment de prendre un peu de liquide : « Mon Jésus, tu es sur la croix et moi je reste au lit [11] ! » Qu'on s'étonne après cela que les sanglots lui étranglent la voix quand il prononce *Domine, non sum dignus* pour communier les religieuses de Tor di Specchi [12], ou

1. *P. C.*, f° 798.
2. *Ibid.*, f°s 68 et 740. Je ne crois pas qu'il s'agisse ici de lévitation, mais plutôt d'une élévation sur la pointe des pieds comme on la voit décrite *ibid.*, f°s 33, 37v, 170, 247. Les témoignages où il est parlé de lévitation avec insistance sur le sens propre du terme sont de seconde main : cf. *ibid.*, f° 39, celui de Domenico Giordano, d'après Tarugi ; or Tarugi, dans sa déposition, ne dit rien de tel. Cf. encore *ibid.*, f° 57v : « Intesi come fu visto... », ainsi que f°s 362v et 369. Cependant Gallonio, témoin oculaire, semble avoir constaté, le jour de l'apparition de la Madone, que Philippe fut réellement soulevé au-dessus de son lit (*Vie*, édit. ital., p. 227).
3. *P. C.*, f° 37v. Cf. f° 68.
4. *Ibid.*, f° 33.
5. *Ibid.*, f° 37v. Cf. f° 34v.
6. *Ibid.*, f° 185v. Il tremble surtout en communiant certaines personnes, comme la marquise Rangona (*ibid.*, f° 8).
7. *Ibid.*, f° 21.
8. *Ibid.*, f°s 278 et 391.
9. L'expression est de Tarugi (*ibid.*, f° 639). Cf. f° 148v, et CACCIAGUERRA, *Lettere spirituali*, p. 130 et seq.
10. *P. C.*, f° 56.
11. *Ibid.*, f° 233. Le fait est rapporté au règne de Grégoire XIV. Cf. f° 338v.
12. *Ibid.*, f° 102.

qu'en disant le chapelet, il s'affecte tellement au *Pater* qu'il ne puisse aller plus loin [1]. Est-il troublé par sa ferveur extraordinaire, ou éprouve-t-il d'authentiques visions le jour où il soutient à Francesco Zazzara que, dans une « Pietà » qu'il regarde pendant la messe, la quantité de sang qui coule du côté du Christ s'est augmentée [2], ou quand il répète, au moment de boire au calice consacré, avec un sentiment d'avidité et de répulsion : « C'est vraiment du sang [3]. » Au sortir de la messe, l'exaltation où elle l'a mis l'oblige souvent à se jeter épuisé sur son lit [4]. Le tremblement lui reste parfois jusque dans ses occupations profanes [5]. La nuit non plus ne lui apporte pas toujours de répit : nul doute qu'il parle de lui-même quand il décrit ces personnes spirituelles qui ne peuvent dormir la nuit, mais qui la passent en prières, larmes, soupirs, élans amoureux, et sont forcées de dire à la fin au Seigneur : « De grâce, laissez-moi reposer un peu [6]. »

Cette agitation, ces larmes, cette « fureur spirituelle » [7] durent chez Philippe de la jeunesse à la mort. Citons encore deux faits qui sont exactement datés, l'un du milieu, l'autre de la fin de sa vie.

Le 18 août 1559, veille de la mort de Paul IV, Marcello Ferro le voit, dans l'église de la Minerve, qui est entré au chœur après une conférence spirituelle. Il s'assied dans une stalle, les coudes sur les appuis, et sanglote en tremblant pendant tout le chant des Complies [8]. Trente-cinq ans plus tard, en mai 1594, se déroule dans sa chambre une scène étrange. L'émotion coutumière est déchaînée cette fois par une vision. Philippe arrivait au terme d'une crise de gravelle qui l'avait fait cruellement souffrir. Les deux médecins traitants, Angelo da Bagnorea et Rodolfo Silvestro, l'avaient trouvé très abattu. Ils étaient encore auprès de lui quand tout à coup le saint se lève sur son séant et s'écrie : « O ma benoîte Madone, ô ma Madone très sainte ! » Silvestro, qui était à la tête du lit, écarte les courtines qui lui cachaient le visage. Et il voit Philippe qui se dresse et se courbe de la tête et du buste, étendant et ramenant les bras avec véhémence, « comme s'il avait voulu embrasser quelqu'un qui se serait trouvé vers le pied du

1. *P. C.*, f° 152.
2. *Ibid.*, f° 49v. Cf. f° 213v, une histoire du même genre.
3. *Ibid.*, fos 101v et 391.
4. *Ibid.*, f° 491. Cf. fos 268v et 846.
5. *Ibid.*, f° 105v.
6. A. R., *Alcuni Ricordi et Consegli...*, n° 51. Cf. *P. C*, f° 152.
7. *P. C.*, f° 21.
8. *Ibid.*, fos 70 et 70v.

lit ». Croyant qu'il ne s'agit que d'un mouvement ordinaire de dévotion et craignant pour son malade, le médecin essaie de le calmer et lui prend les bras pour le retenir. Mais Philippe de lui répondre en pleurant : « Laissez-moi, laissez-moi ; ne voulez-vous pas que j'embrasse ma mère très sainte, venue pour me visiter ? » Et les effusions se poursuivent quelques instants, jusqu'à ce que Philippe, revenant au sentiment de la présence de ceux qui étaient là, se cache en sanglotant, la tête dans les draps [1].

Le peintre Pomarancio, d'ordinaire si impersonnel, a fait de Philippe un portrait d'un impressionnisme saisissant, qui surprendrait si l'on ignorait ce qui précède [2]. Il l'a peint hagard, exsangue, les chairs du

1. On trouvera les dépositions des témoins de cette scène au Procès de canonisation. Ce sont, outre celles des médecins, Angelo da Bagnorea (f° 127v) et Rodolfo Silvestro (f° 192 et suiv.), celles d'Antonio Gallonio (f° 153), d'Alessandro Alluminati, l'apothicaire (f°s 119-119v), de Francesco Zazzara (f°s 51v et 375), de F. de' Massimi (f° 657). On y ajoutera enfin une lettre du 25 mai 1594, de Cesare Borromeo au cardinal Federico Borromeo, qui suppose le récit de l'apparition fait sur le moment même, et la persuasion de l'entourage que Philippe doit à la Madone sa guérison : « Veramente, si vede di quanta utilità è il Padre Messer Filippo alla santa Chiesa, essendoci conservato tanto miracolosamente ; è verissimo quello, che scrive V. S. Illma della gloriosa Vergine, ch'è *mater totius consolationis.* » (A. R.)

2. A la Pinacothèque des Padri Girolamini à Naples : o m. 70 × o m. 50 ; reproduit en tête de ce livre. Au bas du cadre cette inscription : « Dono del Padre Sebastiano Resta, della Cong. di Roma, 1691. Originale del Pomarancio ; estratto dal vero volto di S. Filippo Neri vivente ». Au verso, sur l'une des traverses du cadre, on lit : « Sancti Patris nostri imaginem similissimam hanc esse asserebant seniores nostri, qui illum noverant ». Nous savons que Pomarancio avait peint le tableau d'autel qui fut placé dans la chambre de Philippe après sa mort ; ce tableau représentait le saint, non pas en simple soutane, mais comme celui que peignit plus tard Guido Reni, en habits sacerdotaux (*P. C.*, f° 805). Le portrait de Naples peut être une réplique du tableau de Rome, probablement détruit dans l'incendie de la chapelle. Ce doit être le tableau de Rome qui fut reproduit en gravure en tête de la Vie de Gallonio, cinq ans après la mort de Philippe : le saint est figuré là en chasuble et des scènes de miracles entourent son portrait comme nous savons qu'il y en avait dans le tableau.

On peignit de son vivant de nombreux portraits de Philippe (*P. C.*, f°s 685 et 707). En 1590, Germanico Fedeli se plaint que, dans l'un d'entre eux, le peintre n'ait pas su rendre en particulier son expression de douceur (A. N., lettre du 17 février 1590). Est-ce le portrait exécuté par Messer Ludovico Padovano pour le compte d'un cardinal, sans doute Cusano ou Frédéric Borromée, et payé en mai et août de la même année (A. R., lettres de Gio. Domenico Santo Elia, maestro di casa, à Giulio Petrucci, 16 mai et 5 août 1590) ? De 1593 date un portrait de Federico Zuccaro, aujourd'hui à l'Oratoire de Bologne (Pl. III). Philippe a la plume à la main. Le nom du peintre et la date se lisent sur un papier qui déborde d'un livre. On aperçoit par

visage blanches, sauf un cerne rouge autour des yeux qui, enfoncés dans l'orbite, regardent sans voir, les pupilles dilatées, avec une vivacité étrange. La tête, tassée dans les épaules, se porte légèrement en avant; le col est en désordre. On sent tout le corps agité. Le visage brûle d'une flamme comme il en est une dans les figures du Greco, et le parti-pris d'allongement des traits ajoute encore à la suggestion de cette ressemblance.

En contraste avec son agitation émotive, il faut noter chez Philippe une singulière aptitude au recueillement. Il éprouvait qu'une journée trop remplie de visites et d'affaires dissipait en lui un trésor intérieur : « Aujourd'hui, disait-il le soir venu, je n'ai pas fait de bien; laissez-moi rester seul [1]. » A la nuit, en hiver particulièrement, on lui préparait une petite lampe, qu'il mettait dans un coin pour que la lumière ne lui vînt pas dans les yeux, et il s'enfermait dans sa chambre,

la fenêtre la coupole de Saint-Pierre parmi d'autres édifices. Le visage n'est pas sans douceur, mais il manque de flamme. Sans doute avons-nous là le prototype, au moins pour le visage, d'un portrait qui fut récemment en la possession d'un Philippin de Rome, le P. Calenzio, et qui appartenait à la série des *Prepositi* de la Congrégation de l'Oratorio (o m. 74 × o m. 63). A son tour ce portrait semble avoir servi de modèle pour la gravure que le cardinal Paleotto fit insérer en 1595 au frontispice de son livre *De bono senectutis* (cf. A. N., lettre de Pietro Perrachione, du 24 novembre 1595, qui annonce l'envoi de cette gravure). Il se peut aussi bien d'ailleurs que le tableau ait été peint d'après la gravure. En tout cas, l'œuvre de Federico Zuccaro est passablement défigurée dans ces reproductions médiocres.

Outre celui de Pomarancio, les Philippins de Naples conservent deux autres portraits de Philippe. On ne saurait dire si Talpa parle d'aucun des deux dans cette lettre où il se félicite du portrait très ressemblant qu'il possède (A. R., *Miscellanea*, t. I, lettre à Pietro Perrachione du 4 août 1595). Mais ce n'est certainement pas au tableau de Pomarancio qu'il pense, puisqu'on ne l'eut à Naples qu'un siècle plus tard. Des deux autres portraits napolitains, l'un placé comme celui de Pomarancio dans la Pinacothèque (o m. 53 × o m. 43) est des moins expressifs ; le second, par contre, qui se trouve dans la salle de réunion des Pères (o m. 63 × o m. 52) reflète admirablement cette douceur que Germanico Fedeli eût souhaitée dans le portrait de 1590; on y lit l'inscription : « Vera effigies S. Philippi Nerii Alexandri Cardinalis Crescentii munus » (Pl. II).

On peut comparer avec les peintures le masque funéraire de Philippe. Germanico Fedeli était présent quand on leva ce masque après sa mort (*P. C.*, f° 969). Il nous apprend que la première effigie permit d'en produire beaucoup d'autres. On en conserve une à San Girolamo della Carità, une autre chez les Philippins de Naples (Pl. IV). Cette dernière, à laquelle adhèrent encore des poils de barbe, pourrait bien être l'originale. On y remarque un front large et haut, l'orbite très profonde des yeux, le nez fortement aquilin et mince, et une expression de très grande douceur.

1. *P. C*, f°s 234 et 998.

où il restait une heure, quelquefois plus, dans la demi-obscurité [1]. Lorsqu'il allait dans la campagne avec la troupe de ses fils spirituels, il aimait de même à s'isoler : « Je le voyais, dépose Fabritio de' Massimi, qui se retirait dans un bouquet de bois ou sur quelque éminence et, se promenant ou assis, se mettait en prière [2]. » La facilité de la prière se liait chez lui à la vue des vastes horizons.

De là son amour pour les parties hautes de la demeure. Nul ne fréquente plus assidûment la *loggia* romaine [3], terrasse, la plupart du temps découverte, qui s'étend au sommet de la maison, à la place du toit. A San Girolamo della Carità aussi bien que plus tard à la Vallicella, il s'était organisé en cette manière une sorte d'observatoire [4]. De ces deux points de l'ancien Champ de Mars, il eut sur la cité, qui se groupait principalement alors entre le Capitole et le môle du château Saint-Ange, deux vues centrales à peu près identiques.

L'aspect monumental de Rome a, depuis le XVIe siècle, bien changé [5]. Mais nos yeux se reposent encore sur les montagnes et les collines qui, proches ou lointaines, la ceinturent : à l'est, par les jours clairs, sur la chaîne de la Sabine et le triangle bleuâtre du Gennaro ; à l'ouest, sur le Janicule. Philippe vécut, à San Girolamo comme à la Vallicella, les yeux en quelque sorte fixés sur le Janicule, dont les frondaisons semblent exhaler perpétuellement sur la ville un souffle de fraîcheur agreste. Et c'est la même lumière magnifique, soit qu'elle rayonne avec une sorte de dureté dans l'intensité d'un ciel pur, soit qu'elle s'associe, les jours tempêtueux, aux destinées des nuages, soit qu'encore, les soirs d'été, elle glace de mauve les ailes des martinets qui, tourbillonnant par milliers, s'en viennent frôler le visage des promeneurs de *loggie*. Quand Philippe était à la *loggia*, nous dit un

1. *P. C.*, fos 217, 647 (*Vat.*), 694, 797.

2. *Ibid.*, fo 653.

3. *Ibid.*, fo 90v, témoignage qui se rapporte à septembre 1594 ; et d'une façon plus générale, A. N., lettre de Tarugi datée de Naples, du 4 mai 1584, et BIBL. VALLIC. *O.* 7, fo 7.

4. Cf. dans *P. C.*, fo 653 et seq., cette curieuse description pour San Girolamo : « ... una loggetta alta dove so che non vi faceva altro senonche si ritirava a fare oratione » ; et pour la Vallicella : « ... havea accomodato un palchetto et postovi sopra una sedia alla finestra, la quale si vedeva che non poteva servire ad altro che a contemplare il cielo. »

5. Cf. ROCCHI, *Le piante iconografiche e prospettiche di Roma nel secolo XVI.* Roux e Viarengo, Torino-Roma, 1902, particulièrement p. 36, le plan de Leonardo Bufalini de 1551, et p. 80 et seq., le grand plan de Mario Cartaro de 1576, ce dernier dressé à la veille des grandes transformations et destructions de Sixte-Quint.

témoin qui l'a servi dans ses dernières années, « il y restait jusqu'à ce qu'on allât le faire descendre [1] ». « Dans son appartement, nous dit un autre, il avait un petit escalier qui l'y conduisait, et très souvent, *spesso spesso*, il se retirait là-haut pour faire oraison et contempler, et je me rappelle qu'en hiver, de bon matin, il s'y retirait seul avec une camisole rougeâtre qui lui descendait au genou ; je m'étonnais, quand il redescendait, qu'il ne fût pas mort de froid. Mais lui se moquait et me faisait toucher sa main qu'il avait très chaude [2]. »

Rien de très anormal dans ce goût de la prière solitaire et des lieux élevés. On trouvera plus singulier comme la ferveur intime l'absorbe, même hors des cas où il se donne à la méditation. Elle lui occasionne des distractions profondes. Lorsqu'il s'habille, il perd la notion de ce qu'il fait. Il s'arrête, les yeux fixés au ciel, son vêtement à la main, tel, nous dit Gallonio, un portrait de saint Martin qui découpe son manteau [3]. Sans un compagnon pour le réciter avec lui, il ne viendrait jamais à bout de son bréviaire [4]. A la messe, il oublie tout, oraisons, évangile, épître, et l'élévation de l'hostie et du calice après la consécration [5]. Après la messe, il passe devant les gens et les regarde sans les reconnaître [6]. Même l'audience du pape ne le fait pas toujours revenir à lui. « J'ai commis une sottise, raconte-t-il à Gallonio un jour qu'il vient de voir Grégoire XIII. J'étais hors de sens en entrant dans la chambre de Sa Sainteté. Je suis arrivé tout près d'elle sans m'apercevoir que c'était le pape et je n'avais pas encore ôté ma barrette [7]. »

Un effet plus notable encore de cette ferveur, c'est une raideur du corps et une diminution de l'activité sensorielle qui peut aller jusqu'à la suspension totale. En 1558, Alessandro Fedeli, qui le trouve en prière à Saint-Pierre devant le Saint-Sacrement, l'observe pendant plus d'un quart d'heure et le voit garder une immobilité de statue, malgré un passage perpétuel d'allants et de venants [8]. De même, lorsqu'il récite son office avec un compagnon, on dirait un cadavre, tellement il est immobile, les yeux fermés, le visage au ciel [9]. Le surprend-on seul,

1. *P. C.*, f° 93v.
2. *Ibid.*, f° 903.
3. *Ibid.*, f° 152.
4. GALLONIO, *Vie*, édit. ital., p. 198.
5. *P. C.*, f°s 57 et 162. Cf. encore sur ce sujet f°s 242 et 244.
6. *Ibid.*, f° 866.
7. *Ibid.*, f° 696.
8. *Ibid.*, f° 254v.
9. *Ibid.*, f° 242.

en prière, on peut souvent s'approcher de lui sans qu'il voi· ni n'entende. C'est Fabritio de' Massimi qui va se confesser dans sa chambre et l'aperçoit, par la porte entr'ouverte, debout, les yeux au ciel, gesticulant des pieds et des mains : « Je reste un peu à regarder ; puis j'entre et je salue et j'avance jusqu'à trois palmes dans la chambre. Il avait le visage tourné vers moi ; il pouvait et devait me voir et m'entendre ; et il ne me vit ni ne m'entendit. Cela dura plus de cinq minutes. » Cependant Philippe reprend ses esprits. « Comment êtes-vous entré ? me dit-il... Et, sans ajouter un seul mot, nous passons dans la seconde chambre où il me réconcilia [1]. » Et c'est la petite Artemisia Chili, alors âgée de huit ans, qui s'en va le toucher curieusement dans la chapelle de la Visitation à la Chiesa Nuova, étonnée de le voir rester assis, complètement immobile. « Et nous le touchâmes tant, ma tante et moi, que le sens lui revint et qu'il appela le Père Antonio, en disant : « Père Antonio, venez, car ces gens m'importunent [2]. »

Voici enfin une extase bien caractérisée qui arriva en 1559. Depuis plus de six mois, le terrible Paul IV faisait procéder à un examen des œuvres de Savonarole, pour quoi les moines de toute robe se passionnaient en des sens divers avec une véhémence incroyable. C'était, pensaient-ils, la condamnation ou l'exaltation définitive du *frate*. Laynez, général des Jésuites, se précipitait à l'attaque. Les Dominicains, pour la défense, firent des prodiges de travail et d'audace [3]. Finalement, chaque jeudi, pendant que les théologiens disputaient, ils organisèrent des prières publiques, armes spirituelles destinées à renforcer celles de la dialectique. Le Saint-Sacrement était exposé dans une chambre préparée à cet effet dans le couvent de la Minerve. Un jour, on y vit Philippe envahi par la raideur extatique, les yeux ouverts, avec une expression de joie, regardant fixement le Saint-Sacrement. On le transporta dans une chambre voisine, sur un lit, où il demeura longtemps inanimé [4]. Quand il revint à lui, « il était tout

1. *P. C.*, f° 653.

2. *Ibid.*, f° 287. C'est Gallonio que Philippe interpelle ainsi.

3. Bartolomeo Aquarone, *Vita di Fra Jeronimo Savonarola*. Alessandria, Astuti, 1857, en appendice, p. XXII, une lettre de Fra Vincenzo Ercolani aux frères de Saint-Marc de Florence, de Rome, à la date du 19 août 1559.

4. Lors de cette extase, un phénomène étrange se produisit, au sujet duquel je n'ai pu me faire une opinion. Je dois le rapporter parce qu'il est raconté par un témoin oculaire dont voici le récit (*P. C.*, f° 107v) : « Il commençait à gonfler et croissait comme une barrique... ; on se résolut à l'emporter de ladite chambre. A peine pouvait-il passer par la porte tellement il était gonflé. » Marcello Ferro parle de ce gon-

joyeux et plein de ferveur ». Il rassura les frères sur l'issue de la controverse et, comme on le pressait de questions, il finit par répondre au prieur du couvent, Angelo Diaceti, qu'il avait vu Jésus-Christ lui apparaître, le décrivant tel qu'on le voit dans les *Christs de Pietà* des Primitifs, « à mi-corps, nu [1] », et qui bénissait l'assistance.

L'extase de la Minerve sous Paul IV, la vision de la Madone à la fin de sa vie, semblables incidents, si fréquents qu'ils aient été dans son existence [2], sont moins extraordinaires que la continuité de la vie mystique qui, chez Philippe, côtoie sans cesse la vie normale et menace à tous moments de la déborder. Bien loin d'y céder de bon cœur, Philippe ne cesse de lutter contre l'invasion possible. Il ne tient pas à lui que tout le monde ait connaissance de ses états mystérieux. C'est dans sa vie un élément pathétique, que les efforts qu'il multiplie pour terrasser, dès qu'elle point, l'émotion mystique, ou, s'il faut lui faire place, pour la recouvrir aux yeux d'autrui d'apparences naturelles. Il se

flement comme d'un phénomène qui était assez habituel à notre saint : cf. *ibid.*, f° 70v : « ... gonfiasse come solea ». Mais peut-être n'entend-il parler que d'un gonflement du visage et des joues, analogue à celui qu'on décrit f° 428v : lorsqu'il communiait en certaines circonstances, « la bouche et les joues se gonflaient comme s'il avait eu un gros morceau entre les dents ».

1. *P. C.*, f°s 64 et 107v : « ... in carne... dal mezzo in sù ».

2. D'après GALLONIO (*Vie*, édit. ital., p. 113), Philippe aurait joui de fréquentes visions. Il rapporte entre autres deux visions du diable, l'une en 1547, au Colisée, que Philippe lui raconta souvent (*ibid.*, p. 15), l'autre en 1555, devant les Thermes de Dioclétien (*ibid.*, p. 43), et une vision de l'Enfant-Jésus pendant la nuit de Noël 1567 (*ibid.*, p. 113). Bordini, évêque de Cavaillon, qui fut aux côtés de Philippe l'un des premiers membres de la Congrégation de l'Oratorio (*P. C.*, f° 643 *(Vat.)*, émet l'hypothèse que maints phénomènes de ce genre ont pu être dissimulés par l'humilité du saint : « Il s'étudiait autant qu'il le pouvait à cacher les dons que lui faisait le Très-Haut... De là vient qu'il y a si peu à dire des faveurs intimes que lui fit Notre-Seigneur. » Quant à la vision de saint Jean-Baptiste mentionnée plus haut (cf. *L'Ermite*) et dont le cardinal Frédéric Borromée reçut la confidence, il semble, d'après son récit même que ce n'ait été qu'un rêve d'une force et d'une netteté singulière : cf. *P. C.*, f° 153 : « ... l'apparve sull'alba un santo... »; et *ibid.*, f° 674v *(Vat.)* : « ... stando nel letto, gl'apparve una persona... simile, come mi diceva, alle pitture ordinarie di sto Giovanni Baptista, egli fù soprapreso da un tremor grande e da vehementia di spirito, spari l'imagine, et egli intese che Dio voleva... » Ce fut de même en songe qu'il vit la Madone dans les premiers temps où l'on bâtissait la Chiesa Nuova (cf. GALLONIO, *op. cit.*, p. 140) et il faut remarquer encore au sujet de cette vision que Tomasso Bozzio et Jacobo Crescenzi (*P. C.*, f°s 554v et 588) n'en témoignent que d'après ouï-dire. Grâce à l'avertissement donné par la Vierge, on aurait pu parer à un danger réel. Nous avons relaté plus haut (*Le Florentin*, p. 97) comment sainte Catherine de Ricci est probablement apparue de son vivant à Philippe.

refuse ainsi parce qu'il éprouve une honte, semble-t-il, du spectacle qu'il donne, dans les transports, de son trouble ou de ses absences. Le jour de l'apparition de la Madone, quand il retrouve la conscience de ceux qui l'entourent, nous l'avons vu qui se cache aussitôt la tête sous les draps du lit. C'était un de ses gestes familiers que de couvrir son visage de ses mains [1]. Il n'aimait pas qu'à sa messe, où l'émotion était plus sujette à revenir, il y eût trop de monde [2] et défendait au jeune Francesco Zazzara, son servant, de se tenir sur le côté de l'autel d'où il aurait pu voir son visage [3]. Sentiment naturel et en même temps pudeur d'une humilité fort délicate, que blesse l'opinion qu'il est la proie d'influences surnaturelles, par quoi se décèlerait sa sainteté. Rien d'émouvant comme la violence qu'il exerce alors sur lui-même et comme cette volonté vainement dressée contre le courant dont l'irrésistible force le submerge.

Donnons quelques exemples de ses résistances. Le mercredi saint 1579, Boniperto, alors membre de la Congrégation, le voit dire la messe au maître-autel de San Girolamo. Philippe, se doutant bien de l'effet que lui produira la Passion qu'il va lire, a gardé en mains les clés de sa chambre ainsi qu'un petit cadran solaire. Il joue avec ces objets pour se distraire. Mais « il ne put tant faire qu'arrivé à la mort du Sauveur, il éclata en sanglots » [4]. La lutte s'accompagne d'un malaise et d'une souffrance indicibles. Il y a de l'amertume dans le cri qui lui échappe un jour qu'il est obligé de quitter la chaire sans avoir dit un mot. « Ce jour-là..., raconte Tullia Lippi, me trouvant à l'église de la Vallicella, cinq ou six ans avant que le Bienheureux Philippe mourût..., après que j'eus entendu les sermons de deux des Pères de cette église, je le vis monter sur l'estrade et je me félicitais avec d'autres personnes près de moi, car nous désirions fort l'entendre..., et nous étions à observer tous ses gestes. Après qu'il se fut assis, il se mit à trembler et à s'agiter en sursautant, *saltellare,* puis il commença à pleurer sans dire une parole. Alors il se mit à se gratter la tête, à se tirer la barbe, portant les mains au visage à plusieurs reprises. Puis je l'entendis qui disait : « Qui désire avoir des extases se trompe grandement, il ne sait pas ce que « c'est que l'extase. » Et, continuant à pleurer et à trembler, sans pro-

1. A. N., *Atti e testimonianze :* « ... con le mani sul viso, secondo il solito suo ». Cf. *P. C.*, f° 70v.
2. *P. C.*, f° 52v.
3. *Ibid.*, f° 377.
4. *Ibid.*, f° 585.

térer d'autres paroles, je vis qu'il descendait de l'estrade et s'en allait à la sacristie [1]. » D'autres fois, où il était venu à bout de ses discours, on remarque qu'il avait eu soin de parler de Dieu « avec des exemples mondains ou des arguments philosophiques » [2]. De même il avait la précaution, quand il entrait dans une église, de ne s'y arrêter jamais longtemps, « le temps d'un Pater ou d'un Ave », nous dit Francesco Zazzara [3].

Mais le moment le plus critique de la journée était celui de célébrer la messe. Il ne s'y risquait pas sans angoisses, *ansietà* [4]. Pourtant il avait eu recours à une préparation appropriée à son cas. D'habitude, avant de revêtir les ornements, il s'amuse à la sacristie avec des oiseaux ou de petits chiens [5]. Il se fait lire aussi des poésies ou des facéties, entre autres celles de son cher Piovano Arlotto [6], toutes choses qui scandalisent grandement ceux qui ne le connaissent pas. Et malgré tout, il n'est pas sûr de lui. S'il ne veut pas que les servants lui voient le visage, c'est qu'il craint trop l'assaut de ferveur qui va lui déformer les traits [7]. Il va vite, comme pour le devancer [8]. A la consécration, il lui faut « expédier » les paroles [9], et se hâter d'élever et d'abaisser l'hostie et le calice [10], de peur de ne pouvoir plus retirer les bras [11]. Parfois il s'interrompt pour faire une promenade le long de l'autel, s'oblige à regarder ailleurs [12], interpelle les gens, fait au servant des observations sur le luminaire [13]. « Chasse ces chiens, dit-il encore, renvoie ces mendiants [14]. » On remarquera, à propos de ces derniers traits, quel tour naturel et plausible pour l'assistance Philippe tente de donner à ces efforts de distraction. Il voudrait, au prix même d'un air

1. *P. C.*, f° 1022. Ce peut être la même scène qui est racontée par d'autres témoins f°s 123 et 798.
2. *Ibid.*, f°s 233 et 294.
3. *Ibid.*, f° 376v.
4. *Ibid.*, f° 530.
5. *Ibid.*, f°s 308-308v.
6. *Ibid.*, f°s 33v et 530.
7. *Ibid.*, f°s 218, 377, 490v.
8. *Ibid.*, f° 187, où l'on dit qu'il célébrait *in fretta;* f° 215, où l'on dit qu'il était *brevissimo*. Cf. f° 377.
9. *Ibid.*, f° 148v.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*, f° 432.
12. *Ibid.*, f°s 37v et 93.
13. *Ibid.*, f° 391.
14. *Ibid.*, f° 57.

désinvolte, faire prendre le change sur ce qui passe en lui, ou du moins établir dans l'esprit des gens comme une compensation permanente entre l'impression que son émoi mystique leur cause, et celle qu'ils recevront de cette allure de « bravoure », voire parfois de quelques drôleries. Nous tenons là l'une des explications de la conduite burlesque qu'il a tant affectée et qui n'est pas sans déconcerter l'idée grave que nous avons accoutumé de nous faire des saints. Le jour où, devant la foule, il caresse la barbe de l'un des gardes suisses rangés au port d'armes au seuil de la Chiesa Nuova, tandis qu'un cortège solennel apporte les reliques des saints Papias et Maur (11 février 1590), son intention n'est pas douteuse : il s'agit de se distraire lui-même et de distraire autrui au moment où il sent monter dans son âme la ferveur que lui inspire l'impressionnant événement [1].

Il a beau faire. L'accès divin finit toujours par l'emporter. Il semble même qu'avec les années, son pouvoir de résistance ait fléchi. Vieux, il dira bien de lui-même qu'il n'a plus autant de ferveur, *spirito,* que dans sa jeunesse [2]. En tous cas il a moins de ressources pour comprimer ce qui lui en reste. Il ne retrouvera la paix qu'après avoir pris deux décisions : cinq ou six ans avant sa mort, celle de renoncer à tout sermon en public [3]; à partir de janvier 1591, celle de célébrer la messe portes fermées, dans l'une de ses chambres transformée en chapelle [4]. Et alors commencent ces messes étranges où, au moment de la communion, il est laissé seul, des heures entières, poussés les volets, les lumières éteintes, dans la petite chapelle que n'éclaire plus, faiblement, que la flamme d'une veilleuse [5].

Tels sont les faits, qui frappent assez les yeux, qui attirent et retiennent les disciples persuadés qu'une influence divine s'exerce en Philippe, que c'est un inspiré de Dieu [6]. Ces faits se sont proposés aussi avec instance à la réflexion de Philippe. Savons-nous quelles pensées

1. SONZONIO, *op. cit.*, II, c. VIII, n° 8, p. 251, qui cite un manuscrit de la Vallicelliana que je n'ai pas retrouvé. Cf. BACCI, *op. cit.*, l. II, c. XVIII, n° 7.

2. *P. C.*, f° 233v.

3. *Ibid.*, f°s 58v, 123, 235v, 995.

4. A. N., lettre de Germanico Fedeli, du 5 janvier 1591, annonçant que Grégoire XIV, à la requête du cardinal Cusano, vient de lui accorder le privilège de célébrer ainsi dans sa chambre, mais qu'il n'en use pas encore.

5. *P. C.*, f°s 93, 101, 123, 391, 647 (*Vat.*), 799.

6. Voir par exemple ce témoignage de Francesco Orlandi écrivant le 30 octobre 1570 à saint Charles Borromée : « Je vous assure que l'on ne connaît pas la grandeur et la vertu divine qui résident admirablement en cet homme... »

ils lui ont suggérées sur lui-même ? Philippe est-il de l'avis de tous ces gens qui voient dans ses comportements extraordinaires l'action sensible de l'Esprit-Saint ? Il a coutume de répéter à ce sujet le mot de l'Ecriture : *Secretum meum mihi* [1]. Il entend garder jalousement ce secret. Il lui échappe pourtant de déclamer, « tout rempli d'amour divin », ces deux vers, épaves de ses lectures, auxquels il donne un sens énigmatique :

> Je voudrais savoir de toi comment est fait
> Ce rets d'amour qui en tient tant... [2]

— ce rets, ne donne-t-il pas clairement à entendre qu'il y est pris ? — ou d'exhaler solennellement cette plainte : « *Vulneratio caritatis sum ego*, Je suis un blessé de l'amour [3] », ou de rapprocher son cas de celui d'un moine d'Ara Coeli « qu'il avait, disait-il, beaucoup connu dans sa jeunesse, lequel restait continuellement au lit, tout languissant, et s'en allait se consumant peu à peu sans avoir d'autre maladie que de l'âme » [4]. Lui aussi, Philippe se considère comme atteint d'une maladie de l'âme. C'est là son secret. D'ailleurs cette maladie de l'âme est étroitement liée dans son esprit avec des symptômes corporels, avec une particularité anatomique dont il est temps de parler.

Il s'agit des palpitations de cœur très violentes dont il était affligé. Dans les moments de crise, apparaissait à l'extérieur, sur la poitrine, une tubérosité où se propageait le mouvement du rythme cardiaque. Les contemporains décrivent avec des comparaisons diverses ce phénomène qui les étonnait fort. « Il a, écrit Tarugi à une personne de Naples, une palpitation de cœur comme si la poitrine était frappée par un marteau [5]. » « Je lui touchai la poitrine près du cœur, écrit un autre, et je la sentis élevée comme un poing [6]. » Le plus explicite est le médecin Andrea Cesalpino qui l'examina en 1593 : « Cherchant d'où pouvait venir cette palpitation, je découvris la poitrine que je

1. *P. C.*, f° 375.
2. *Ibid.*, f° 433, déposition de Marc Antonio Vitelleschi :

> Vorrei saper da te, come ella è fatta,
> Questa rete d'amor, che tanti abbraccia.....

Je n'ai pu retrouver ces vers dans leur texte.
3. *Ibid.*, f° 154v.
4. *Ibid.*, f° 536.
5. A. N., lettre à Giulio Ram du 29 janvier 1586, insérée dans l'*Historia annuale della Cong. dell'Oratorio di Napoli*, du P. Destuti, p. 461-464.
6. *P. C.*, f° 45. Même expression dans la bouche de Gallonio. f° 154v ; analogue dans celle de G. Fedeli, f° 136v. Cf. aussi f° 37 et 37v.

trouvai très amaigrie, avec une tumeur auprès des côtes, du côté gauche, dans le voisinage du cœur... Il s'y produisait un mouvement de haut en bas analogue à celui des soufflets d'un orgue [1]. » A l'autopsie, on trouva une lésion organique correspondante. Les deux premières fausses côtes étaient détachées des cartilages qui les unissent normalement au sternum ; à l'endroit de la rupture, les extrémités libres, tant des côtes que des cartilages, se projetaient à l'extérieur dans la direction de la peau. C'est là que l'on avait observé sur le vif la tubérosité qui participait aux mouvements du cœur.

Les tremblements dont on a relaté plus haut la violence extraordinaire sont chez Philippe l'effet de ces palpitations cardiaques. On ne doit pas s'étonner s'il tremble au moindre événement capable de l'émouvoir, quand il approche d'un malade dont il a pitié, d'un pécheur qu'il veut convertir, ou qu'il improvise une dévote instruction, se met en prières, confesse ou communie [2]. Dans les cas d'émotion profonde, la palpitation se déchaîne avec une force incroyable. Faut-il citer de nouveaux exemples ? Quand il venait à parler des souffrances du Christ, dépose Domenico Migliacci, « il sautait de tout le corps, et la chaise tremblait ainsi que toute la « prédelle » où il se trouvait assis, comme si on l'eût remuée des deux mains [3] ». A Saint-Pierre, un jour de tribulation, priant à genoux devant la Sainte Face, il ébranle un banc massif, « long de quatre cannes », où il s'était agenouillé [4].

Pour expliquer ces palpitations, l'hypothèse d'un anévrisme est vraisemblable. L'anévrisme aurait produit lui-même la rupture des côtes. Mais tout n'est pas dit avec cette explication naturelle que le pape Benoît XIV est prêt à faire sienne, quitte à la déclarer incomplète [5]. L'intensité de la ferveur, cette imminence continuelle des

1. *P. C.*, fº 199v.
2. *Ibid.*, fº 34v, 60v-61, 185v, 231, 310, 510, 642, parmi d'innombrables références.
3. *Ibid.*, fº 57v. Cf., fº 8.
4. *Ibid.*, fº 310v.
5. BENEDICTI XIV, *De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione,* L. IV, Pars I, c. XIX, 25-27. Le pape rapporte les opinions de Fernel, Albertini et Lancisius qui croient à la rupture des côtes par l'anévrisme. Les médecins contemporains de Philippe conclurent au contraire à une cause surnaturelle. Ainsi se prononcèrent Antonio Porto et Andrea Cesalpino que le cardinal Frédéric Borromée avait chargés dès 1595 de faire des rapports sur le cas (*P. C.*, fº 154v : ces rapports ont été annexés fos 694-695 et 697-703 aux dépositions du Procès dans l'exemplaire de la Bibliothèque Vaticane). Une dissertation étendue, qui défend la même thése, fut aussi publiée en 1613 par ANGELO VETTORI, *Medica disputatio de palpitatione cordis et de fractura costarum R. Philippi Nerii.* La médecine moderne confirme l'opinion des médecins cités par Benoît XIV.

ravissements, les états mystiques, pour les appeler par leur nom, auxquels Philippe est sujet, sont autre chose que les palpitations. Le domaine du surnaturel reste considérable chez notre saint. Il faut d'ailleurs remarquer que les deux ordres de faits ont des connexions étroites. Ce sont les états mystiques qui déclenchent presque toujours les palpitations. Chez ce sujet où l'émotion religieuse est si fréquente et si vive, les palpitations ne paraissent survenir que pour y correspondre, pour la répercuter dans le corps, pour en donner une sorte de traduction et de manifestation sensible.

On comprend dès lors que Philippe ne doute pas pour son compte que l'Esprit-Saint en soit la cause. Il semble bien qu'elles soient apparues en même temps que les états mystiques, ou que les dispositions mystiques qui sourdaient déjà dans la période antérieure se soient singulièrement renforcées à leur avènement. Ce fut d'ailleurs durant un temps de dévotion intense au Saint-Esprit. Il fit là-dessus, vers la fin de sa vie, des confidences précises au cardinal Frédéric Borromée : « La palpitation du cœur, note le cardinal le jour même où meurt Philippe, il m'a dit en toute humilité qu'elle commença de cette manière. Au début de sa conversion, il pria le Saint-Esprit de lui donner de la ferveur, *spirito*. A cette fin, il récita des jours de suite certaines oraisons pieuses (je crois que ce furent les oraisons courantes du Saint-Esprit; mais pour sûr ce furent des oraisons du Saint-Esprit, sinon les oraisons courantes). C'est à partir de ce moment, me dit le Père, qu'il sentit cette palpitation qui ne l'a plus quitté [1]. » Bien mieux, Philippe aurait vu un jour, comme pour une Pentecôte personnelle, un globe de feu lui entrer dans la bouche et l'aurait senti se dilater ensuite dans sa poitrine [2]. Les palpitations remontent à 1544 [3]. La saillie des côtes doit être contemporaine. Dans les premiers

1. BIBL. AMBR. *Argumenta ;* publié dans le périodique *San Filippo Neri* du 26 juillet 1923.

2. J'emploie pour ce dernier trait une formule dubitative parce qu'il n'est attesté nulle part au Procès de Canonisation. Ce serait Pietro Consolini qui, quelques jours avant sa mort, survenue le 29 janvier 1543, l'aurait raconté au Père Mariano Sozzini, d'après les confidences de Philippe lui-même. Par modestie Consolini les aurait tues pendant 50 ans (cf. BACCI, *op. cit., Vita del Padre Pietro Consolini*). Il faut dire qu'un manuscrit de la Riccardiana de Florence, intitulé : P. CONSOLINI, *Deposizioni ed attestazioni della Santità di S. Filippo Neri*, a disparu du volume (*Mss. S. I*, n. V) où il est encore catalogué. Peut-être ce manuscrit renfermait-il une rédaction des confidences de Consolini au P. Sozzini.

3. Cette date est donnée par GALLONIO, *op. cit.*, année 1544. Peut-être l'a-t-il

temps, il éprouva une ferveur telle qu'elle le jetait à terre, et le faisait se rouler sur le sol, tandis qu'il suppliait : « Assez, assez, Seigneur, je n'en puis plus. » Puis ces grands excès s'apaisèrent [1].

Avec cette impétuosité surprenante de l'émotion, il y a, pour convaincre Philippe que l'Esprit le possède, la chaleur insupportable qui accompagne l'agitation du cœur. « Son cœur, explique Tarugi, bouillonne et émet des flammes et un tel incendie qu'il en a les passages du gosier brûlés comme par du vrai feu [2]. » Voilà pourquoi il est obligé, dans les crises, de se mettre à nu et de s'éventer la poitrine. En plein hiver, il lui arrivait de vouloir que ses fenêtres restassent ouvertes et que son lit fût ventilé à l'air froid [3]. Cette ardeur corporelle, comment ne la confondrait-il pas avec celle que ressent l'âme au même moment, et l'ardeur spirituelle à son tour, le *spirito,* avec son auteur, que le même mot désigne d'ailleurs en italien, avec l'Esprit, que saint Paul nous représente habitant dans les cœurs des fidèles, y provoquant le cri d'amour *Abba Pater,* et ces « gémissements inénarrables » qui substituent un soupir divin à nos prières inefficaces [4] ? Comment ne se reconnaîtrait-il pas lui-même dans la description de l'apôtre ?

Philippe pense même que l'Esprit qu'il porte dans sa poitrine peut exercer sa vertu et se propager en quelque sorte au dehors. C'est pourquoi il recourt au contact de sa poitrine pour guérir des maux physiques [5], ou pour dissiper les angoisses intérieures ou les tentations. Il fait évanouir par ce moyen les tentations de Marcello Vitelleschi [6] ou

simplement calculée en s'appuyant sur l'aveu de Philippe, dans sa dernière maladie, qu'il en souffrait depuis 50 ans (*P. C.*, f° 154). Frédéric Borromée (*loc. cit. supra*) dit que Philippe était encore laïc en ce temps.

1. Notes de Frédéric Borromée citées ci-dessus. Cf. *P. C.*, f°s 133^v, 152, 187, 233^v, 390^v. Philippe a souvent raconté cette scène.

2. Lettre du 29 janvier 1586 citée plus haut.

3. *P. C.*, f°s 33^v, 46^v, 154^v-155, 216^v-217, 234, 305, 530^v.

4. *Gal.*, IV, 6 ; *Rom.*, VIII. 15. On pourrait comparer avec le cas de Philippe celui de Stephen H. Bradley que nous connaissons par son propre récit (cité par William James, *L'expérience religieuse,* trad. Abauzit. Paris, 1906, p. 161 et seq.). On verrait comment Bradley prit tout à coup conscience en 1829 d'une action du Saint-Esprit en lui, comment cette action, en excitant les émotions religieuses les plus fortes et les plus douces, s'accompagnait de palpitations de cœur véhémentes, comment enfin le souvenir des versets 26 et 27 du chapitre VII de l'épître aux Romains intervint dans ses impressions.

5. *P. C.*, f°s 199-199^v.

6. *Ibid.*, f° 234^v.

les scrupules de Nero de' Neri [1]. Il avait aussi l'habitude de presser contre lui ses pénitents au moment de les absoudre [2]. C'est alors que l'abbé Crescenzi sentait le cœur de Philippe battre avec tant de force qu'il semblait sur le point de « sortir de sa place [3] ». Une scène étrange se passa un jour avec Tiberio Ricciardelli ; il se plaignait de tentations qu'il était impuissant à chasser. Philippe s'étendit sur lui, poitrine contre poitrine [4]. Le remède eut plein succès. Quel que fût le motif de l'étreinte, ceux qui la reçurent disent qu'elle procurait une douceur singulière [5].

Ces palpitations qui le mettent à mal quand elles le saisissent, sont aussi, dans l'esprit de Philippe, la cause de toutes ses infirmités [6]. A son avis, il n'a pas d'autre maladie. Mais à une maladie de ce genre les médecins ne peuvent rien. L'entourage de Philippe n'est pas loin de partager ses vues. « Son mal, écrit Tarugi au moment d'un accident grave, nous jugeons qu'il a une cause à laquelle n'atteint pas la science des médecins », et il allègue ces battements de cœur d'une violence inouïe [7]. Philippe, qui a usé des médecins autant que personne, les raille volontiers sur leur peu de perspicacité. Il faut reconnaître que leurs diagnostics furent souvent en déroute. Le malade est déconcertant : guéri tout à coup alors qu'on l'avait jugé désespéré, debout quand on le croyait mort [8]. Philippe priait pour ses médecins, « *ut valeant intelligere*, pour que leur esprit s'ouvre », disait-il [9]. Il les appelait « balourds » et leurs prétentions à le guérir le réjouissaient fort. Il aurait eu plus de confiance dans les aumônes qu'il envoyait à divers couvents [10] et dans les reliques : « Ce n'est pas vous qui m'avez guéri, disait-il à ses médecins, mais ce reliquaire. » Et il leur montrait un reliquaire, don du cardinal Frédéric Borromée, qui renfermait du bois de la vraie Croix et des ossements de saint Pierre et de saint Paul [11]. Et le jour où ils l'ont fait revenir d'un évanouissement par des moyens

1. *P. C.*, f°s 202-202^v.
2. *Ibid.*, f°s 458, 530, 629.
3. *Ibid.*, f° 530.
4. *Ibid.*, f°s 163^v et 177^v. Cf. f° 609^v, où Philippe procède de la même manière pour une guérison corporelle et délivre le patient de son mal.
5. *Ibid.*, f° 516^v.
6. *Ibid.*, f° 45.
7. Lettre citée du 29 janvier 1586.
8. *P. C.*, f°s 21^v, 45-45^v.
9. *Ibid.*, f° 45^v.
10. *Ibid.*, f°s 114, 160, 184, 447.
11. *Ibid.*, f° 45^v.

énergiques, applications au fer rouge et drogues violentes : « Je n'ai d'autre mal, proteste-t-il, que celui que vous m'avez causé [1]. »

Mais il a son traitement à lui dans lequel il met plus de confiance. Comme il fait le possible pour prévenir les ravissements, il s'efforce d'exténuer ses palpitations de cœur, d'adoucir le feu de sa poitrine, pour miraculeux qu'il tienne ces phénomènes. Il se soumet à une diète rigoureuse, songe en particulier à s'abstenir totalement de vin [2]. Il s'imagine aussi que ce comportement désordonné du cœur vient d'avoir du sang en surabondance. La saignée est le seul remède qu'il estime. Douze jours avant sa mort, il vomit quantité de sang et supplie qu'on lui en enlève encore [3]. Dans une autre circonstance, il s'avisa de pratiquer lui-même son remède favori. Expérience malencontreuse ! Il subit une hémorragie considérable et faillit y rester [4].

Persuadé qu'il agit en lui presque sans trêve, on n'a pas lieu de s'étonner que Philippe ait conçu une dévotion spéciale pour l'Esprit-Saint. Aussi souvent que les rubriques le permettent, il récite à la messe l'oraison *Deus cui omne cor patet* [5]. Il recommande avec insistance cette dévotion à d'autres. Nous voyons par exemple comment il conseille à Giovenale Ancina, son futur disciple, de se préparer à la fête de la Pentecôte [6]. Il prescrit à certains des prières qui doivent se prolonger du Samedi Saint à la « Pâquerosée » [7]. Sa dévotion s'exprime encore par son parti pris de se laisser faire par l'Esprit, qu'il reconnaît dans des impulsions brusques, comme celles qui le précipitent au cou d'un condamné à mort qui se désespère, et d'un tel élan qu'il le renverse [8]. Dans les déterminations soudaines qu'il prend souvent, mû comme par des ressorts instinctifs, s'il paraît sûr de lui, c'est à n'en pas douter qu'il se considère comme l'instrument du Saint-Esprit [9]. Il le déclare

1. *P. C.*, f[os] 518 et 648 (*Vat.*).
2. Lettre citée de Tarugi, 19 janvier 1586
3. *P. C.*, f°. 383[v].
4. A. N., lettre de Bordini à Talpa, 14 mars 1587.
5. *P. C.*, f° 634. Cf. Sonzonio, *op. cit.*, p. 19. Voici le texte complet de l'oraison : « Deus cui omne cor patet, et omnis voluntas loquitur, et quem nullum latet secretum : purifica per infusionem Sancti Spiritus cogitationes cordis nostri ; ut te perfecte diligere et digne laudare mereamur. »
6. Lettre de Giovenale à son frère Matteo, 26 mai 1576, reproduite dans *P. C.*, f° 635.
7. *P. C.*, f° 691.
8. *Ibid.*, f° 156.
9. Voir par exemple *ibid.*, f° 494[v], le cas de l'acceptation dans la Congrégation de Talpa et de Camillo Severano.

au besoin sans ambages, d'un ton péremptoire qui fait contraste avec sa discrétion et sa modestie habituelles. A bout d'arguments pour retenir l'un de ses fils spirituels les plus anciens et les plus chers, Gio. Antonio Luccio, qui parle de retourner maintenant à Bagnorea, son pays d'origine : « Gio. Antonio, lui entendra-t-on dire, vois ce que je te dis : *puto quia spiritum Dei habeo*, est-ce que je n'ai pas l'Esprit de Dieu ? [1] » S'il s'est enthousiasmé pour la mission du duc de Nevers, qui est venu à Rome implorer pour Henri IV l'absolution pontificale, il ne craint pas de dire que c'est le Saint-Esprit qui lui a dicté ses propos au duc [2].

Philippe se croit sujet à des motions du Saint-Esprit. Il craint cependant, comme nous l'avons vu, de laisser libre champ dans son âme aux élans et à la ferveur mystique. Ses raisons ne sont pas seulement d'humilité ou d'économie de son temps. Sans doute, il faut empêcher humblement que le secret de Dieu transpire à tous les yeux dans des effusions trop visibles. De même il convient que ces effusions n'entravent pas les occupations normales et que Philippe puisse comme un autre célébrer la messe ou exhorter ses disciples. Mais il y a encore dans son cas, en sus des autres, un motif de défiance. Les faveurs célestes, s'il s'y abandonnait, ne viendraient-elles pas à dégénérer ? Le diable ne supplanterait-il pas l'Esprit ? Il est invraisemblable que Philippe ne se soit pas appliqué à lui-même les théories qu'il professait inébranlablement pour les autres. Visionnaires et extatiques lui furent toujours des plus suspects. « C'est une chose qui confond, dit Bordini, comment lui, favorisé de si fréquents colloques avec Dieu, lui qui éprouvait continuellement les douceurs divines, lui que le ciel avait doté de dons extraordinaires, tenait pour fallacieuse et périlleuse au dernier point pour les hommes spirituels toute recherche des visions et des révélations : il reprenait âprement ceux qui s'y complaisaient et déclarait qu'il n'y avait piège du diable auquel il fût plus facile de se laisser prendre que de telles folies [3]. » Les femmes surtout sont exposées à ces panneaux [4]. Nous ne pouvons raconter en détail les surprenantes épreuves que Philippe infligea sept mois durant en 1582 à la Vénérable napolitaine Orsola Benincasa, pour démontrer que tout ce

1. *P. C.*, f° 312. Cf. f° 167v.

2. ARCH. STATO FIRENZE, *Mediceo*, lettre de Niccolini au Grand-Duc de Toscane du 10 décembre 1593.

3. A. R., *Scritture originali...*, *Compendium de la Vie de Philippe*, f° 187v. Cf. *P. C.*, f° 643 (*Vat.*), déposition du même Bordini.

4. *P. C.*, f° 799.

qu'on voyait en elle de singulier était l'œuvre du Malin. Quelques-unes ressortissent à la croyance du moyen âge que les démons hantent de préférence les parties pileuses du corps. L'examen se fit suivant toutes les règles. Il y participait en qualité de membre d'une commission spéciale, nommée par Grégoire XIII, où il semble avoir joué bientôt un rôle prédominant. De gré ou de force il voulait supprimer les extases de la malheureuse. Il s'acharna contre elle. Soupçonnant invinciblement la fraude, il en vint à terroriser Luc Antonio Palmieri, neveu d'Orsola, qui l'avait accompagnée à Rome. Il le fit comparaître devant un aéropage de prêtres. « Avance : je veux que ces messieurs te connaissent. Dis-moi la vérité : combien d'argent as-tu gagné avec Orsola ? — Rien, elle m'a défendu de rien accepter. — Va-t-en avec Dieu ! Nous attendons le pape qui va revenir de Frascati... et nous verrons alors quelle mort vous méritez. » Et dans une autre circonstance : « Qu'est-ce que tu penses de ta tante ? Regarde ce que dit ce livre : sur cent personnes à avoir des extases, il y en a quatre-vingt-dix-neuf de trompées. Et tu vas me dire que cette unique, vraie, bonne et sans erreur, c'est l'extase de ta tante ? Je te le dis, mon fils : d'Orsola on saura toute la vérité à la mort [1]. » Le sentiment général, devant sa patience et sa soumission, était en faveur d'Orsola. Philippe seul garda ses soupçons [2]. Il en nourrissait encore cinq ans plus tard, témoin cette lettre du 18 septembre 1587 où il morigène Giovenale Ancina qui prête à Orsola une oreille complaisante : « Pour l'affaire du Père Ancina, le Père messer Philippe en ressent la plus grande peine ; il craint que la chose ne vienne d'Orsola, dont l'esprit est si dangereux pour elle et pour les autres : car on ne voit rien dans son cas qui puisse faire croire que ce soit esprit de Dieu. Cependant le Père, qui a toujours abhorré comme extrêmement dangereux ces sortes de procédés, ne voudrait pas nuire à ladite personne pas plus qu'aux autres qui, par excès de simplicité peut-être, lui donnent crédit et peut-être vont jusqu'à la *suivre*, en prenant cette route des visions, révélations et sentiments personnels qui a mis en péril tant de saints. Il a donc voulu que j'écrive à Votre Révérence pour qu'elle se tienne sur ses gardes, de peur que quelque inconvénient ne s'ensuive, étant donné surtout la

1. BONIFACIO BAGATTA, *Vita di Suor Orsola Benincasa*. Venezia, 1671. Cf. aussi la *Vie* écrite par FRANCESCO MAGGIO. Roma, 1655, et Napoli, 1669 ; et A. N., déposition de Suor Orsola Benincasa.

2. *P. C.*, f° 639v (*Vat.*), ce témoignage de Tarugi : « Il n'a jamais voulu dire que (ce qui se passait en elle) était œuvre de l'Esprit-Saint »

simplicité dudit Père [1]. » Et si l'on croit que Philippe en voulait à la pauvre Orsola Benincasa, il n'est que de voir quel traitement il conseille pour une autre mystique, Sœur Caterina Paluzzi, de Morlupo, sur laquelle on l'avait consulté [2]. Ses apparitions, qu'elle marche dessus, qu'elle n'en tienne pas compte, qu'elle les méprise [3] ! Quand la vision paraît, qu'elle « lui crache à la face, lui crie qu'elle n'y croit pas, qu'elle ferme les yeux ! » Que l'on contraigne la sœur « à laisser l'oraison, qu'on lui retire la communion, et semblables épreuves ; qu'on lui fasse aussi demander à Dieu la grâce d'être délivrée de ces visions ; qu'on la distraie ; qu'on la mette à mille autres épreuves ! » [4] Si Philippe procède avec cette violence radicale à l'égard d'autrui, il n'est pas étonnant qu'il mette un si grand soin à refréner son propre mysticisme.

Mais enfin, dans les limites où il le contient, ce mysticisme ne semble pas lui avoir inspiré de doute. Le sentiment de Philippe concorde avec celui de ses dévots : il est possédé de l'Esprit. Comment le fait de plus en plus clairement établi ne lui aurait-il pas rallié sans cesse de nouveaux disciples qui espèrent avoir part à ses inspirations ?



A cette première cause de notoriété, il faut en joindre une autre qui est très différente. Philippe jouit de dons divins très rares, mais il a des qualités humaines charmantes. A le fréquenter, on a en quelque manière commerce avec Dieu ; mais, n'y eût-il pas Dieu, le commerce de l'homme tout seul serait encore attirant. C'est ainsi que ce païen de Goethe a pu concevoir pour lui de la dévotion. « Tout bien considéré, note-t-il dans le *Voyage en Italie* le jour de la saint Philippe Néri 1787, c'est une bonne chose qu'il y ait tant de saints : chaque croyant peut choisir le sien et s'adresser avec une pleine confiance à celui qui lui plaît le mieux. C'était aujourd'hui la fête du mien, et je l'ai célébrée avec une joyeuse ferveur, selon son caractère et sa doctrine. Philippe Néri a laissé une grande renommée et en même temps un joyeux souvenir. On est édifié et réjoui lorsqu'on entend parler de lui et de sa

1. A. N., lettre de Germanico Fedeli à Tarugi.

2. Les conseils sont fournis à Alessandro Migliacci, confesseur de la Sœur, par l'intermédiaire de son frère Domenico, pénitent de Philippe (*P. C.*, f°s 56-59, 69^v-70, 792, 859).

3. *P. C.*, f° 799.

4. ROME, ARCHIVIO DOMENICANO, *X*, 650, f° 70^v.

haute piété. Mais on entend aussi raconter beaucoup de choses sur sa bonne humeur [1]. » Philippe n'est pas de ces mystiques renfermés sur eux-mêmes et sur les faveurs merveilleuses que Dieu leur fait. Hors des moments où le goût divin l'absorbe, il est le plus naturel, le plus vivant, le plus gai, le plus expansif des hommes. Insistons sur cette disparate qui a servi de toutes manières son apostolat. Après l'avoir vu vivre avec Dieu, regardons-le maintenant vivre parmi les hommes.

D'abord, il a soin de se mêler avec eux. Tout Romain goûte la flânerie par les rues de sa ville. Ermite, sa profession même le condamnait au vagabondage. Prêtre, il ne demeure pas reclus dans sa chambre pour se livrer à la prière ou à des colloques pieux. Il est vrai que chacun peut venir l'y trouver comme il lui plaît [2]. Mais c'est d'abord lui qui va trouver les autres. Il sortait à tout propos « pour se promener et comme pour son plaisir ; il s'arrêtait à parler et à s'entretenir avec diverses gens de connaissance qu'il rencontrait ; il lui arrivait aussi d'entrer dans les boutiques pour regarder et manipuler des objets, en particulier des montres, des livres, de pieuses images qu'il achetait lui-même ou faisait acheter à ses fidèles [3]. » Car il est ordinairement en compagnie ; il a entraîné à la promenade quelques-uns de ses fils spirituels pour les distraire et les garder plus longtemps avec lui. On s'habituera à voir aller et venir par la ville la troupe animée qu'il conduit.

Philippe, nous dit-on, avait un art admirable pour captiver les hommes. Il les attirait à lui « comme l'aimant le fer » [4]. Il était rare qu'on échappât à ses filets [5]. Il savait user des procédés les plus gracieux, les plus insinuants, les plus tendres. « Telle était son affabilité, dit Cusano, que des gens de toute sorte étaient pris par sa conversation au point de ne pouvoir plus se détacher de lui : jeunes gens, enfants, vieillards, gens d'humble condition et grands personnages, et femmes pareillement, et son affabilité s'alliait avec une hilarité d'esprit continuelle [6]. » Ecoutons un gentilhomme comme Fabritio de' Massimi : « Il me conquit avec une si noble façon, *con tanto bel modo,* que depuis je n'ai jamais pu l'abandonner ; il venait toujours avec moi dans mon

1. Naples, 26 mai 1787 (traduction Porchat).
2. *P. C.*, f° 114, 219ᵛ.
3. A. N., *fasc. 105*, n° 3, *Instituto della Congregatione dell'Oratorio*, p. 23.
4. *P. C.*, f° 395ᵛ.
5. *Ibid.*, f° 467ᵛ.
6. *Ibid.*, f° 390ᵛ. Pour la tendresse de Philippe à l'égard de ses fils spirituels, cf. f°s 116, 227ᵛ, 243ᵛ, 259ᵛ, 536ᵛ, 621.

carrosse pour me faire persévérer et il m'attirait à le suivre, chose que je n'ai faite pour personne, avec maintes caresses et démonstrations affectueuses. Et je puis dire que jamais l'idée ne m'est venue de me détacher de lui. Il était si affectueux qu'il attirait tout le monde à lui avec les plus belles manières qui se puissent imaginer [1]. » Du jour où il a connu Philippe, Pietro Fucile de même ne le quitte plus. Il est comme le petit chien inséparable de son maître. C'est pourtant une tête difficile. Il a des moments de révolte, où il se dit qu'après tout il y a d'autres confesseurs à Rome que Philippe. Mais, loin de lui, il éprouve des troubles d'âme qui le poussent bientôt à revenir [2]. Nous prenons sur le fait les manières gracieuses de Philippe avec le jeune homme aux colliers ; Philippe ne lui reprochait pas sa coquetterie, mais il affectait de le caresser au cou, jusqu'au jour où il lui déclara que tous ces colliers lui « râpaient » les mains [3]. Et ce pauvre cordonnier qui est allé, tout honteux, s'asseoir sur le dernier banc à l'Oratorio, Philippe va le saisir par le col de sa chemise et l'amène de force aux premières places [4]. Regardons-le de même couvrir de caresses Bernardino Corona, vieil homme qui lui fut très longtemps dévoué, maintenant sourd, tombé en enfance et qui ne manque pas, quand on lui explique une chose, d'en comprendre une autre [5]. Imaginons encore la scène que nous dépeint cette lettre : « Sa Révérence fut la première à avoir sa lettre, laquelle il se fit lire alors en notre présence, et elle lui fut si chère et agréable qu'il la baisa et lui fit ces caresses que ferait un enfant, tant reluit dans ce bon Père la bassesse et la simplicité chrétienne [6]. »

Cependant, à s'en tenir à ces textes, on serait bien éloigné de se représenter tout le personnage. Nous devons croire à ces « belles manières » que savait employer Philippe, et même à ce bel esprit qui le rendait capable de jouer dans un cercle d'humanistes le rôle de « Socrate chrétien » [7]. Mais nous savons aussi qu'il se fait tout à tous. Il sera donc à d'autres moments peuple avec le peuple. Il a une verve naturelle, une humeur vive et primesautière qui le pousse de ce côté.

1. *P. C.*, f° 169.
2. *Ibid.*, f° 720.
3. A. R., *Cose cavate dalli processi...*, n° 211.
4. *P. C.*, f° 150v.
5. *Ibid.*, f° 323v.
6. Milan, Archivio di San Barnaba, lettre du barnabite Tito degli Aless, 3 novembre 1574.
7. C'est le nom qu'on lui donne dans le dialogue, de forme platonicienne, que le cardinal Valier a composé sous le titre de *Philippe ou la joie chrétienne*.

Sans parler de la familiarité des mœurs italiennes à cette époque, qui s'accommodent de licences dont nous nous étonnerions aujourd'hui. Le vocabulaire de Philippe ne manquera donc d'aucun de ces tours populaires que l'on glisse dans la conversation, sur un ton de confidence, avec un clignement de l'œil, comme si l'on était toujours entre compères [1]. Il interpelle couramment les gens « animal, grosse bête, balourd ». On lui annonce la mort d'un certain Mangolo et lui, de science divine ou autrement, sait qu'il n'en est rien : « Retournes-y, grosse bête, il n'est pas mort, il dort [2]. » Il console avec des airs de rudoyer. Quand le pauvre Pietro Fucile vient lui raconter la mort de sa petite fille : « Balourd, le rabroue Philippe, qu'est-ce que tu as à t'affliger? Tiens-toi tranquille, balourd, tiens-toi tranquille, tu auras bientôt un garçon [3]. » Les expressions savoureuses, pittoresques, fleurissent sur ses lèvres. Ainsi ceux qui sont toujours à s'excuser, il les appelle « Madame Eve » [4]. A une plaisanterie, fût-elle d'un goût douteux, il ne se refuse guère. « Comment pouvez-vous, lorsque je me confesse, connaître mes péchés avant que je les accuse ? » lui demande un jour Ettore Modio. « A ton poil », lui répond Philippe [5]. Quand on lui fait des remontrances de trop peu manger, il proteste qu'il ne veut pas devenir comme un marchand florentin de ses amis, Messer Francesco Scarlati, qui était d'une corpulence énorme [6]. Sa contenance est à l'avenant de ses paroles. Regardons-le s'avancer au milieu de gens qui, dans leur vénération, s'agenouillent et veulent toucher ses vêtements. Il les bouscule ici du bras, là de la main, en leur disant de se lever tout de suite [7]. Quelquefois les choses vont plus loin. Ce sont des femmes qui s'empressent autour de lui, et le voilà qui ôte gravement ses lunettes et vous les place à l'une ou à l'autre sur le nez [8]. Connus ou inconnus, il prend volontiers les gens par le menton, par les cheveux, par les oreilles [9]. Les soufflets sont près de lui une aubaine que l'on est fort exposé à recevoir [10]. Il les

1. Cf. entre cent exemples, *P. C.*, f° 365v : « Orsù, ti dico, lascia fare a me... »
2. *Ibid.*, f° 250.
3. *Ibid.*, f° 337v.
4. A. R., *Alcuni ricordi et consegli...*, n° 111.
5. *P. C.*, f° 535v.
6. *Ibid.*, f° 949.
7. *Ibid.*, f° 410v.
8. *Ibid.*, f° 179v.
9. *Ibid.*, f°s 179v, 338, 419v.
10. *Ibid.*, f°s 215v, 388v.

distribue aux uns pour graver dans leur mémoire le bon conseil qu'il vient de leur donner : le cardinal Bandini, dans ses souvenirs d'enfance, en avait un de cette sorte, et des mieux appliqués [1]. Aux autres, pour dissiper leurs tentations : « Ce n'est pas à toi, c'est au démon que je le donne [2]. » Quelquefois, par simple habitude. Mais avec promptitude, quand on lui dit par exemple, comme une pieuse et excellente femme, Marthe de Spolète, qu'il est un saint [3].

Nous touchons ici à un point de la psychologie de Philippe qui réclame des éclaircissements. Déjà cette allure libre et quelque peu excentrique surprend, déçoit peut-être. Philippe cède, à n'en pas douter, à un penchant de nature : nous ne nous attendions pas à rencontrer un saint si naturel. Mais il y aura plus fort, où cette fois la sainteté ne sera pas étrangère. Philippe, à bon escient et de propos délibéré, se stimule dans la voie des brusqueries, des singularités et des facéties où de lui-même il n'est que trop porté. Tout à l'heure, on justifiait ses comportements inattendus au cours de sa messe par la nécessité de combattre l'invasion mystique. Philippe a encore une autre raison, raison constante et fondamentale, de se livrer à ses bizarreries, et c'est la recherche de l'humilité. Cette vertu pourrait passer pour le tout de son ascèse ; il le laissait assez entendre quand il se mettait trois doigts au front et déclarait que « la perfection est dans cet espace, qu'elle consiste à mortifier la *rationale*, la raisonnante », l'instinct de sauver l'amour-propre et de se justifier [4]. Il s'agit de faire pratiquer l'humilité à soi tout le premier et aux autres dont on règle la conscience. Philippe ne craindra donc pas de se rendre ridicule, bien persuadé que plus il s'enfonce dans le mépris public, plus il progresse en humilité. Il a pris à son compte une belle maxime de saint Bernard : *spernere mundum, spernere nullum, spernere seipsum, spernere se sperni* [5]. Il n'attendra pas que le mépris lui vienne, maintes fois il le provoquera pour ne pas manquer de réaliser complètement le *spernere seipsum* et le *spernere se sperni*.

Il n'est jamais plus heureux que quand il se croit au but. Avec un évêque, personne fort avisée, qui le visitait, il a feint une bêtise supérieure et l'évêque s'y est laissé prendre. Philippe confie au cardinal

1. A. R., *Scritture originali...*, f° 261.
2. *P. C.*, f° 113.
3. *Ibid.*, f° 95.
4. A. N., *fasc.* 2, n° 1, *Alcuni ricordi, et consegli...*, n° 7. Cf. *P. C.*, f° 190.
5. *P. C.*, f° 389.

Cusano comme il jouissait en lui-même de la méprise [1]. En le voyant s'agiter à la messe, Sulpitia Sirleta s'était dit : « Ce Père est possédé. » Grave péché ! Téméraire jugement ! Elle l'accuse à Philippe. Ecoutons le dialogue qui s'échange à travers la grille du confessionnal : « Je commençai, raconte Sirleta, à dire, en n'ouvrant la bouche qu'à demi : Père, j'ai dit..., puis j'eus honte de continuer. Alors le Bienheureux Philippe me dit : Sotte, tu as murmuré sur mon compte, n'est-ce pas ? Et je lui répondis : Père, oui. Il me dit : Oui ? Qu'as-tu dit ? — Père, je vous avais vu vous élever de terre pendant que vous disiez la messe. Et le Bienheureux Philippe de repartir aussitôt : Tais-toi ! Tais-toi ! en se mettant la main sur la bouche. Et je lui dis qu'alors je m'étais dit dans mon cœur : Hélas ! ce Père doit être possédé ! Le Bienheureux Philippe prit alors une mine riante et me dit : C'est vrai, c'est vrai, oui, je suis possédé, je suis possédé [2]... » Le trait lui paraissait admirable, tant à cause de la simplicité de la bonne femme que pour le cas qu'elle avait fait sans hésiter de lui. Avec des intimes comme Germanico Fedeli, il ne dissimule pas ses intentions : « Germanico, interroge-t-il, suis-je simple ? Que dis-tu de toutes mes sottises [3] ? » Il exulte à la pensée de ces « sottises » : une fois qu'il s'est mis à sauter trois ou quatre marches en descendant un escalier, il ne se tient pas de se tourner vers celui qui l'accompagne : « Que t'en semble ? » lui demande-t-il d'un air de triomphe [4]. Recueillons encore ce dialogue. Angelo Vettori le trouve un jour absorbé dans la lecture de la vie des Pères. Philippe réfléchissait sur la conduite de ces saintes gens et se comparait à eux. « Vois, dit-il à Angelo, ce que je lis : c'est un livre des vieux de ma trempe. » Et il expliquait qu'il avait comme eux abandonné patrie et fortune pour Dieu et qu'il n'avait jamais estimé l'argent. Mais ce n'était pas assez. « Il pensait que tous les hommes valaient mieux que lui, et il le croyait vraiment, et il voulait arriver à être méprisé pour Dieu... » Et mettant alors en balance la lâcheté qu'il se sentait encore avec l'un des traits que lui fournissait son livre : « Angelo, que dirais-tu si tu me voyais un jour avec le bourreau par derrière en train de me fouetter, tandis que, vous et les autres, vous diriez : « C'est ce petit Père Philippe ! Comme il paraissait sage ! » Et il pleurait à sanglots et il disait qu'il en voulait arriver là [5]. »

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*, f° 790.
3. *Ibid.*, f° 942.
4. *Ibid.*, f° 432v.
5. *Ibid.*, f° 580.

Les intentions sont admirables. N'empêche que, pour en venir à ses fins, Philippe commet des extravagances à lui seul permises. Où s'arrêter du moment que la perfection se mesure au nombre et à l'énormité de folies que l'on est capable d'exécuter en public à sa propre dérision ? Philippe semble n'avoir jamais reculé dans cette voie. Tous ses biographes ont raconté de ces étranges prouesses [1], qu'égalent seules certaines bizarreries des Pères du Désert, dont l'exemple, connu par Cassien, a pu d'ailleurs l'encourager. A notre tour rapportons-en quelques-unes. Il n'y a d'embarras que de choisir. Il se costumait de façon ridicule, s'habillait à l'envers [2] ou s'affublait avec sa soutane de gros souliers blancs [3]. Le cardinal Gesualdo lui fit cadeau d'une magnifique fourrure de peau de martre [4]. Philippe lui promit de la porter et il la porta en effet plus d'un mois ; il allait par les rues de Rome, d'un air de recueillement, en jetant de temps à autre, sur son beau costume, des regards avantageux [5]. On le vit encore circuler tenant à la main des fleurs de genêts et s'arrêtant pour en respirer l'odeur [6].

Ces histoires sont innombrables. La légende d'ailleurs y a mis ses broderies. Mais il est certain que notre saint dansait grotesquement en public, et particulièrement en présence des cardinaux et des prélats réunis dans sa chambre. Il leur déclamait des vers épiques, en improvisait, en un mot s'évertuait à mille folies [7]. Beuveries et gloutonneries

1. Voir par exemple BACCI, *op. cit.*, L. II, c. 18 et 19.
2. *P. C.*, f° 432v.
3. *Ibid.*, f° 402.
4. Cette fourrure est probablement celle qui fut remise par la famille Torrigiani aux Philippins de Florence en 1837 (ARCH. ARCIVESCOVILE FIORENTINO, *filza* 2a, *Processus sanctorum et sanctarum de auctoritate ordinaria constructi*) ; le tailleur Francesco Piacenti en fait en cette circonstance la description suivante : « La Pellicia, la quale è alta due braccia, e due soldi, senza la pistagna, ch'è di giusta misura... ; è la Pellicia per la sua antichità rimasta senza pelo per tutto a riserva di una striscia piccolissima, dove tuttora rimangono due o tre sciocche di pelo... » Le fourreur Jafani jugea que ces touffes de poils étaient poils de martre du Canada.
5. *P. C.*, f° 775.
6. *Ibid.*, f° 753.
7. *Ibid.*, f° 388v. Voici un échantillon de la veine poétique de Philippe, que Sonzonio rapporte (*op. cit.*, p. 322) d'après un manuscrit de la Vallicella qui nous est resté inconnu :

Je suis un chien qui ronge un os
Parce que je ne puis ronger la viande ;
Vienne le temps où je puisse aboyer
Et je ferai se repentir qui ne me laisse pas tranquille.

Il y a un jeu de mots sur le verbe *baiare* qui signifie à la fois aboyer et se moquer.

à part, c'étaient exploits renouvelés de la bonne époque, exploits comme les entendait Fra Mariano, les délices de Léon X [1]. Sa verve, — doit-on l'en louer ? — ne s'arrêtait pas même au seuil du sanctuaire. Que de fois, les jours de fête en particulier, il vint au chœur en des accoutrements grotesques [2] ! Il alla jusqu'à se faire tailler les cheveux, — Giulio Savira, son barbier, nous le raconte, — « à l'église, pendant que l'on chantait la messe, et il y avait du peuple tout autour pour regarder, et le Père leur disait d'habitude : « Voyez maintenant si je me fais bien coiffer » [3]. Cela naturellement avec mimique. Et lui, que sa messe jette parfois dans un tel émoi, estropie un jour son latin, en y cousant barbarismes et solécismes, pour renforcer probablement l'opinion d'un prélat, Attilio Serrano, qui le taxait d'ignorance. La messe finie, il s'enquiert auprès du sacristain de ce que j'appellerais, si je l'osais, la tête du prélat [4]. A ces anecdotes, il faudrait ajouter toutes celles qui montrent Philippe, après qu'il a fait moquer sa propre personne, en train d'exercer ses fils spirituels à se faire moquer eux-mêmes. « Le disciple n'est pas au-dessus du maître. » Pour bafouer l'amour-propre des autres, Philippe n'est pas moins fécond que pour soi en inventions burlesques.

S'il faut dépeindre notre saint dans tout son réalisme, ce serait aussi le lieu de parler d'un certain nombre de répugnances instinctives dont il ne s'affranchit que fort tard. Il éprouva longtemps une véritable contrariété si les ornements dont il usait à la messe n'étaient pas en parfait état, et les sacristains, alors qu'il était un petit prêtre sans notoriété, ne manquèrent pas de tirer parti de cette faiblesse pour le tourmenter [5]. Non seulement encore il ne pouvait souffrir de boire dans un verre qui eût servi à un autre, mais il répugnait à dire la messe avec un autre calice que le sien propre. « Me voici maître de moi, dit-il un jour à Gio. Antonio Luccio, aussi je me suis fait faire ce calice. Mais auparavant j'avais voulu me vaincre en employant celui d'autrui [6]. »

Enfin, pour accuser tous les traits de son naturel, il y aurait lieu de noter le souci bien décidé de l'indépendance personnelle. L'un des premiers documents romains qui le concernent en fournit un bel exemple. On est en 1553. Philippe, ordonné prêtre depuis deux ans, vit en convict

1. ARTURO GRAF, *Attraverso il Cinquecento*. Loescher, Torino, 1888, p. 369 et suiv.
2. BACCI, *op. cit.*, l. II, c. XVIII, nº 14.
3. *P. C.*, fº 179v.
4. *Ibid.*, fºs 157, 330v, 364.
5. *Ibid.*, fº 14.
6. *Ibid.*, fº 308.

dans la maison de San Girolamo della Carità. L'année précédente, l'un des chapelains de l'église, Francesco Marsuppini, retournant pour un temps assez long à Arezzo, sa patrie, a même choisi Philippe pour son suppléant. Au bout d'un an, Marsuppini n'étant pas revenu, il s'agit de lui élire un successeur. Or ce successeur ne sera pas Philippe. Que s'est-il donc passé ? Le suppléant, candidat désigné, trouvait-il la charge trop astreignante ? Ou n'avait-il donné aux électeurs que de faibles gages de ses aptitudes ? Pas de réponse des textes sur ces points. Par contre nous lisons à la date du 13 juin, dans le *diaire* de la maison, cette note significative : « Le prêtre florentin Philippe a renoncé à l'avenir à tout salaire de ses services, s'offrant à les rendre comme il le voudra et l'entendra, *offerens servire se velle suo arbitrio* [1]. » Le sens est clair. Philippe ne veut accepter de tâche déterminée pas plus que de situation régulière. Il agira à sa guise et paiera d'un traitement de chapelain son indépendance. La suite de sa vie ne démentira pas ces prémisses. Ce fondateur de Congrégation refusera obstinément d'aller partager la vie commune. Lorsqu'enfin un ordre du pape l'aura tiré du petit appartement où, depuis quarante ans, il vieillissait avec sa chatte, il mettra tout son souci, sous le toit de la Vallicella, à s'isoler de la Congrégation, se confinant dans sa chambre où il prend ses repas, et s'abstenant le plus souvent de paraître aux délibérations et aux conseils [2]. Ceci dit sous réserve de l'effacement que lui inspire aussi bien son humilité.

Qu'a-t-il résulté de toute cette conduite ? Charmés à de certains moments, les disciples possibles ne risquaient-ils pas d'être choqués et rebutés d'autres fois par cette personnalité excentrique ? Il est indéniable que Philippe n'a cure de scandaliser. Il réservait un accueil de circonstance aux gens qui désiraient le voir sur sa renommée de sainteté. Quatre Polonais, dont c'était le cas, durent avant toute chose subir la lecture du « Piovano Arlotto ». Et Philippe, à la fin d'un récit qu'il avait sans doute ponctué d'éclats de rire : « Voilà, leur dit-il, les livres que je me fais lire, et ce sont de bons livres [3]. » Au sortir d'une

1. ARCH. SAN GIROLAMO DELLA CARITA, t. 294, 13 juin 1553. Cf. t. 221, f° 36v, à la date du 12 juillet 1552, le texte du décret qui nomme Philippe à la suppléance de chapelain, et à la date du 18 septembre 1553, l'élection du successeur de Marsuppini.

2. Cf. le chapitre *Les Constitutions et les Fondations*. D'une façon générale, on peut constater dans les livres II et III des *Décrets* de la Congrégation que Philippe est le plus souvent absent des conseils. Cf. A. N., lettre de Tomasso Bozzio à Talpa, 6 juin 1592 : « In tali affari, il P. Filippo, benchè non voglia impacciarsi di cosa alcuna... »

3. *P. C.*, f° 388v.

visite, Lorenzo Altieri, gentilhomme romain, n'avait pas caché sa déception de l'interlocuteur « gai, libre et plaisantant comme tout le monde » qu'il venait de rencontrer. On pria Philippe de s'observer au cas où Altieri risquerait une seconde visite. Le saint prend aussitôt une attitude grave et solennelle. Puis, se levant brusquement : « Vous voudriez que je me mette en posture pour qu'on dise : Ah ! c'est là le Père Philippe ! Et vous voudriez que je crache de belles paroles ? Tiens ! » A ce moment, l'imprudent conseiller reçoit une taloche : « Ne vois-tu pas, animal, continue Philippe en riant, ce qu'on va dire : Ah ! ce messer Philippe est un saint. Qu'il n'y revienne pas, ajouta-t-il, ou je fais pis [1]. » Il eût fait pis. Mais, pour quatre Polonais ou pour un Altieri qui s'en sont allés, les autres restent. Il suffit de le pratiquer un peu davantage, pour s'apercevoir du vrai Philippe dissimulé sous ces dehors déconcertants [2]. Les allures de Philippe sont à cent lieues de la perpétuelle tension d'un saint Charles Borromée. On peut croire que les libertés de langage de l'un n'étaient pas toujours du goût de l'autre. De fait, saint Charles écrivait en 1575 à Bernardo Carniglia, son correspondant romain : « Messer Philippe doit être averti par vous du mal qu'il a fait et peut faire avec ses paroles [3]. » Mais il n'y a pas trace dans toutes ses lettres que sa vénération pour Philippe ait fléchi pour autant pendant les vingt années de leur commerce. Abreuvés par Philippe de persécutions d'amour-propre, des membres de sa Congrégation, Gallonio ou Baronio, pourront concevoir l'idée de le quitter [4]. Mais Philippe saura faire la paix à temps. « ... Tous ces prêtres (de la Congrégation), écrivait dès 1574 un barnabite qui vivait alors parmi eux, lui montrent (à Philippe) une grande soumission et révérence, encore qu'il leur en fasse voir parfois de bonnes en fait de mortifications. Mais il a une certaine manière de porter des coups qui semble ne pas blesser [5]. » La manière de Philippe, c'est une tendresse débordante dont les impulsions alternent avec celles de son humeur baroque. En retour de cette tendresse, non seulement on le vénère, mais on l'aime. Et quant à l'humeur baroque elle-même, on peut

1. *P. C.*, f°s 129^{v} et 389^{v}, qu'il y a lieu de combiner, car ils se rapportent évidemment au même fait.

2. *Ibid.*, f° 179^{v}, où l'on voit que l'on est scandalisé au premier abord, puis qu'on revient de ce sentiment.

3. A. R., lettre du 9 février 1575.

4. Voir plus loin.

5. *Ragionamenti* di DOMENICO M. MANNI..., p. 43, lettre du P. Tito degli Alessi du 19 novembre 1574.

penser que le caractère très vivant dont elle jaillit, loin de lui aliéner personne, lui attachait au contraire plus fortement ses disciples.



Une troisième raison du succès de Philippe auprès des Romains, ce fut son sens pratique. Philippe n'est pas homme de théorie. Nul document ne laisse croire qu'il conçut jamais a priori de plan d'apostolat. Il ne prévit ni l'Oratorio qui sortit naturellement de la rencontre de ses premiers fils spirituels, ni la Congrégation issue elle-même des développements de l'Oratorio. Il organise sur le moment, mais il n'a rien prémédité. Tout est chez lui tact, divination immédiate, réaction soudaine aux événements. De là, l'efficacité de ses entreprises : elles ne peuvent manquer d'être parfaitement adaptées aux circonstances. Le moment viendra de décrire cette institution originale qui, sous le nom d'Oratorio, fut vite célèbre à Rome et au loin et porta de merveilleux fruits. Il suffit de signaler ici quelques-unes des idées pratiques qu'elle réalise : les sermons confiés par Philippe non à des orateurs de profession, mais à ses fils spirituels, fussent-ils laïcs, qui parlent d'inspiration; Philippe lui-même qui prêche rarement, mais intervient plutôt pour questionner les auditeurs; l'interdiction de traiter des points de théorie et la règle de consacrer deux discours à des sujets concrets, histoire ecclésiastique et vies des saints; enfin la conférence vivante, variée, intime, émouvante, substituée au sermon solennel et froid; sans parler du motet polyphonique, toujours exécuté par les meilleurs musiciens de Rome, qui délecte finalement l'assistance. Philippe est aussi heureusement inspiré pour les réunions plus nombreuses, pèlerinage aux sept basiliques à l'époque du Carnaval, grandes assemblées des après-midi du dimanche avec leurs sermons de petits enfants et leurs auditions musicales. Les chapitres qui suivent détailleront les initiatives de ce ministère non dépourvu d'habileté humaine.



Nous n'avons pas tout dit sur les dons divins départis à Philippe. Outre cette ferveur insolite, témoignage palpable de la présence de l'Esprit, on ne tarda pas à lui reconnaître des vertus thaumaturgiques. Il va de soi que cette découverte accrut grandement sa popularité.

Cependant il ne semble pas qu'on en ait parlé très ouvertement de son vivant. C'est après sa mort que les nombreux faits rapprochés dans les enquêtes du Procès de canonisation firent éclater la lumière. Les moins surpris ne furent pas les membres de la Congrégation. L'un d'eux, l'auteur anonyme de la *Vie* manuscrite de la Vallicella, laisse délibérément de côté le récit des miracles pour diverses raisons, entre autres, nous dit-il, parce que le saint « a caché les dons de Dieu avec un tel soin... que nous qui, pendant nombre d'années, avons constamment pratiqué avec lui, nous n'en avons pu savoir que peu de chose [1] ». Hors de la Congrégation, la voix publique était mieux informée : « Beaucoup de gens, dit Francesco Neri, m'ont dit à diverses époques que le Père avait un esprit de prophétie et de divination de certaines pensées des hommes [2]. »

Nous y regardons de plus près que les contemporains de Philippe à admettre tant de miracles proposés à notre admiration. Bon nombre de ceux qu'ils prirent pour tels nous semblent des faits insignifiants. Il est vrai que, s'ils ne révèlent pas d'influence surnaturelle, ils permettent au moins de saisir sur le vif des gestes de Philippe. S'ils ne rehaussent pas le thaumaturge, ils ajoutent souvent des détails pittoresques au portrait du saint. Il y a donc profit à recueillir tous les récits, quitte à se prononcer diversement sur les événements qu'ils allèguent.

La preuve qu'un songe émane directement de Dieu est presque toujours malaisée. Que penser donc de cette vision de saint Jean-Baptiste que Philippe éprouva, nous l'avons dit, aux confins du sommeil [3]? Du moins est-il sûr qu'elle marqua dans sa carrière un moment décisif. On ne saurait rien affirmer non plus concernant ces saints personnages, connus et admirés de lui pendant leur vie, qui lui apparaissent après leur mort revêtus du bonheur éternel [4]. Pendant les conclaves, il lui arrivait de voir en rêve le cardinal qui devait ceindre la tiare ou d'entendre à haute voix proclamer son nom [5]. Mais ici Bordini met les choses au point. Il nous montre le saint, pendant les vacances du siège pontifical, se débarrassant à grand'peine des solliciteurs de prédictions. « Il est bien vrai, ajoute-t-il que, parmi nous autres, quelquefois

1. BIBL. VALLIC., *O.* 7, f° 3. Cf. *P. C.*, f° 643 (*Vat.*), le témoignage de Bordini.

2. *P. C.*, f° 92.

3. Voir ci-dessus, même chapitre.

4. Ainsi Tosino, Cortesella, deux moniales du couvent de Tor di Specchi, Elena et Scolastica (*P. C.*, f°s 90^v^, 253, 266, 349, 400).

5. *P. C.*, f°s 68-60 135, 427, 638^v^ (*Vat.*).

en riant et en plaisantant, il disait : « J'ai rêvé que je voyais pape tel car- « dinal », et le plus souvent il mettait dans le noir [1]. » Mais, en somme, il ne semble pas qu'il ait attaché grand prix à ces imaginations. Ou plutôt, ses rêves l'ayant souvent trompé, il devint circonspect et finit par déclarer tout net « que c'était chose périlleuse que de croire aux songes [2] ». Parfois, il jouait un rôle dans ceux de ses fils spirituels, qui lui en faisaient au réveil des récits absurdes ou touchants [3]. A Mattias Maffei qui s'était vu guidé par lui, comme Dante par Virgile, à travers les sentiers de l'autre monde : « Levons les yeux au-dessus de cela, lui dit-il ; c'est en étant homme de bien et bon chrétien que l'on va en Paradis [4]. » Mais tous ses disciples n'adoptaient pas sa prudence et l'on est étonné de l'importance qu'un homme tel que Baronio attacha toujours à ses rêves [5].

On a déjà noté chez Philippe quelques affections remarquables de la sensibilité, par exemple l'incapacité à écrire [6], des dégoûts presque invincibles [7], sans compter les crises de larmes dont s'accompagnaient souvent ses états mystiques. Il prétendait aussi, s'éveillant la nuit, connaître l'heure au tic-tac de sa montre [8]. Est-ce encore d'hyperesthésie qu'il faut parler, ou non pas plutôt de divination et de clairvoyance à propos des faits qui suivent ? Il percevait dans l'obscurité une présence que rien, pour des sens plus grossiers, n'aurait décelée [9]. On peut donc croire qu'il n'usait pas simplement de métaphore lorsqu'il déclarait que les impudiques empestaient. Les témoignages sont nombreux [10]. Le plus clair est celui de Fabritio Aragona qui s'accuse ingénument : « Je me rappelle qu'il me dit une fois que j'empestais ;... or j'étais coupable d'un péché charnel, et il me dit une autre fois en plaisantant : « Crois-tu que je ne connaisse pas les péchés ? Je les connais « au nez [11]. » L'abbé Marc-Antonio Maffa, déposant à son tour au Procès

1. *P. C.*, f° 647v (*Vat.*).
2. *Ibid.*, fos 111v, 257, 448v.
3. *Ibid.*, fos 111v, 626-626v, de Baronio ; 132v, de Germanico Fedeli. Cf. aussi fos 57 et 437v.
4. *Ibid.*, f° 257.
5. Voir par exemple Calenzio, *La Storia e gli scritti del cardinale Baronio,* p. 805
6. Voir chapitre des *Sources*.
7. Voir ci-dessus, même chapitre.
8. *P. C.*, f° 95.
9. *Ibid.*, f 60.
10. *Ibid.*, fos 57v, 96v, 221v, 446, 676 (*Vat.*).
11. *Ibid.*, f° 458. Cf. A. R., *Scritture originali...,* f° 270 : dans sa déposition du 27 novembre 1610 reproduite dans ce recueil, Frédéric Borromée rapporte que Philippe lui disait peu avant sa mort qu'il n'y a pire odeur au monde que celle des péchés.

de canonisation, rapproche peut-être avec intention, mais dans tous les cas avec raison ces faits et d'autres qui témoignent d'un amour exalté de Philippe pour la propreté corporelle et morale. Il nous montre le saint portant dans ses bras et caressant sans se lasser des animaux qu'il réputait innocents et purs, la petite chienne du cardinal Cusano, et sa chatte qui « sentait le musc, disait-il, à cause de sa virginité [1] ». La chose ferait sourire si l'on perdait de vue la candeur de ce vieillard « ennemi de toute souillure ». « Lorsqu'il m'embrassait la tête et qu'il me donnait l'absolution, continue Maffa, je sentais sensiblement en lui l'odeur de sainteté. » Quinze ans après sa mort, Fabritio de' Massimi se souvenait encore de son regard « pareil à un regard d'enfant » et d'une « clarté » qu'aucun peintre n'a rendue, reflet de sa pureté [2]. Mais dès 1575 Giovenale Ancina l'avait décrit à son frère en cet admirable portrait : « C'est un beau vieillard, propre, tout blanc, qui paraît une hermine ; ses chairs sont délicates et virginales et si, levant la main, il arrive qu'il l'oppose au soleil, elle transparaît comme de l'albâtre [3]. »

On trouve dans le Procès de canonisation une masse de faits d'où semble ressortir que Philippe lisait les secrets des âmes. Ses pénitents en particulier attestent à l'envi qu'ils étaient devinés avant d'avoir parlé [4] et qu'ils entendaient souvent leur confession dans la bouche du confesseur [5]. En certains cas, cette clairvoyance relevait simplement de l'expérience professionnelle et d'une aptitude à saisir et à coordonner certains indices qui échappent aux gens moins avertis. Il y a un flair du confesseur analogue à celui du médecin ou à celui du magistrat instructeur. Ni l'expérience des confessions, ni la finesse et la promptitude d'esprit ne manquaient à Philippe. S'il a perçu d'autres fois ce que nulle donnée sensible ne permettait d'induire, on ne saurait, sans plus discuter, conclure au miracle, car nous ignorons au juste de quelle connaissance notre âme n'est pas capable. Il existe probablement des faits naturels de double vue. La psychologie de Philippe est assez singulière pour qu'on croie qu'il posséda certains pouvoirs rares, mais qui n'ont rien de surhumain. Enfin, il est bien permis de supposer aussi que Dieu l'éclaira maintes fois sur les pensées de ceux qui l'appro-

1. *P. C.*, f° 445v.

2. *Ibid.*, f° 671, déposition du 30 novembre 1609.

3. *Ibid.*, f° 635, lettre du 26 mai 1576. Cf. MARCIANO, *op. cit.*, I, p. 57, qui cite aussi ce passage. Voir une impression semblable du cardinal Bandini (A. R., *Scritture originali...*, f° 261).

4. *P. C.*, fos 40v-41, 70v, 92, 109v, 214, 258, 289, 300, 340, 427, 535v, 621.

5. *Ibid.*, fos 48, 70, 74v, 458v, 589v, 638 (*Vat.*).

chaient, encore qu'il soit d'ordinaire impossible de discerner des autres ces cas de révélation surnaturelle. Quand il tient ce langage à l'un de ses fils spirituels, qui doit être le cardinal Frédéric Borromée lui-même : « Ne doute pas que j'aie vu ton état et le besoin de ton âme ; crois-moi, je l'ai vu. Il faut que tu saches que Dieu me l'a révélé et m'a fait voir bien des choses ; je te dis que j'en ai eu la révélation ; je sais ce que je me dis à moi-même là-dessus : ah ! si tu savais ce que j'ai vu !... » [1] quand Philippe montre cette assurance, comment penser que sa science provient de source purement humaine ?

Mais entrons dans plus de détails. Le caractère brusque et impérieux de certaines impulsions ne suffit pas pour qu'on voie là des mouvements extraordinaires dus à l'Esprit-Saint. Dans toutes les consciences s'ébauchent des suggestions qui, trop faibles, s'évanouissent avant d'être réalisées. Chez Philippe, dont la sensibilité est plus excitable, l'effet se déclenche plus souvent. Priant avec quelques-uns de ses disciples, dans l'église de l'hôpital San Spirito : « Dieu nous appelle de ce côté », dit-il tout à coup. Il les entraîne vers la section des blessés où l'on trouve en effet, « dans le quatrième ou cinquième lit à gauche », un moribond sans connaissance qui revient à lui au moment où Philippe l'aborde et peut recevoir les derniers sacrements [2]. Histoire identique avec Baronio que Philippe expédie un soir, dans le même hôpital, sans lui accorder une minute [3]. Mais est-il extraordinaire qu'on trouve des mourants dans un hôpital ? Rien de mystérieux non plus dans cette inspiration qui le ramène presque malgré lui au chevet de la marquise de Riano qu'il avait laissée quelques instants auparavant agonisante et qui meurt sous ses yeux [4].

La télépathie pourrait parfois rendre compte des faits. Ainsi pour la mort de son père dont il fut averti à distance [5]. Un jour il s'inquiète d'une infirmière des Incurables : « Qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue, dit-il à Tarugi ; va la voir, puis retourne..., car je me sens au

1. A. R., *Scritture originali...*, f° 267, déposition déjà citée du cardinal Frédéric Borromée du 27 novembre 1610 : propos tenus par Philippe à l'un de ses fils spirituels, dit le cardinal ; quiconque a lu certaines notes du cardinal pensera que le fils spirituel, c'est lui-même.

2. *P. C.*, f°s 40 et 644 (*Vat.*).

3. *Ibid.*, f° 110v. Cf., f°s 520v et 639-639v (*Vat.*).

4. *Ibid.*, f°s 241 et 505v : « Le Pére, suivant ce que j'entendis raconter sur l'heure par la marquise Rangona, dit : « Chose merveilleuse, *gran cosa*, je m'en étais allé et j'ai été forcé de revenir. »

5. *Ibid.*, f° 310v. Le témoignage n'est que de troisième main et ambigu.

cœur une préoccupation à son sujet. » Or, continue Tarugi, « elle avait été assaillie à l'improviste par une maladie mortelle et je la trouvai qui expirait, avec la croix à la tête du lit, sans que le Père n'en eût eu auparavant nouvelle [1]. » Camillo Pamfili, après une nuit où de graves préoccupations l'ont empêché de dormir, est surpris de s'entendre saluer au confessionnal, le matin venu, par ces paroles : « O Camillo, que fais-tu ? Comment vas-tu ? J'ai cru vivre mille années jusqu'au moment de te voir ; car, cette nuit, j'ai été tourmenté à ton sujet [2]. » Il appelle une autre fois pendant la messe pour que l'on aille chez le Père Nicolo Gigli. Or, au même moment, ce Père subissait, paraît-il, une tentation dont le délivra fort opportunément l'arrivée de Consolini [3].

Observons Philippe au confessionnal. Nous recueillerons cent faits du genre des suivants. Lorsque le pénitent s'agenouille devant lui, Philippe laisse échapper un soupir : « Seigneur ! Que voilà une âme tourmentée ! » et Beotio Juneta, qui l'aborde pour la première fois, ne doute pas que le saint ne voie déjà son âme à nu [4]. Voici plus extraordinaire. Un camérier de Grégoire XIII, Gio. Battista Magnano, s'en va désespéré par la via Giulia parce qu'il vient de perdre au jeu du Palais la forte somme. Philippe, d'inspiration, l'aborde, le console et le conduit à San Girolamo della Carità où il le confesse [5]. Une autre fois, il est assis dans son confessionnal de la Vallicella, « dans la première chapelle auprès du maître-autel », lorsque vient à passer le prêtre Prospero Somai, originaire d'un village de la Sabine. Philippe l'appelle et lui inflige à brûle-pourpoint une mercuriale que cet ecclésiastique écoute avec étonnement, car ses écarts de conduite, affirme-t-il, étaient restés secrets [6]. Dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, on se demande si le saint, quoi qu'en pensent les témoins, n'était pas renseigné à leur insu [7]. « Je devins ombrageux avec mes domestiques », déclare

1. *P. C.*, f°s 639-639^v (*Vat.*).
2. *Ibid.*, f° 252.
3. *Ibid.*, f° 34. A rapprocher encore le cas du médecin Cordella : un matin, quand Gallonio et Consolini pénètrent les premiers dans sa chambre, Philippe les accueille en leur disant que Cordella est mort cette nuit à telle heure (GALLONIO, *Vie*, édit. ital., p. 232).
4. *Ibid.*, f° 340.
5. *Ibid.*, f° 67^v.
6. *Ibid.*, f° 331^v.
7. Nous avons la preuve qu'il l'était dans le cas de Drusilla Fantini. Drusilla est étonnée que Philippe ait su qu'on la courtise et qu'elle a failli se rendre chez le séducteur (*ibid.*, f° 289). Mais le mari nous apprend qu'il avait surpris le manège et averti le saint (*ibid.*, f°s 26-26^v). Ersilia Bucca dit au contraire raisonnablement : « Je ne sais qui l'avait renseigné sur mon humeur. » (*ibid.*, f° 281^v).

Hieronimo Pamfili qui avait essuyé un jour une scène de ce genre [1]. Le jeune dominicain Cardonio suspecte la discrétion du maître des novices [2]. Mais parfois Philippe lui-même avoue des lumières d'en haut : « ... Je sais tous tes péchés, déclare-t-il un jour à son interlocuteur, encore que tu ne m'en aies rien dit, car Dieu me les a révélés [3]. »

Nous sommes loin de connaître les tenants et aboutissants de tous les faits qu'on nous rapporte. Malgré tout, il semble invraisemblable pour certains que Philippe ait reçu aucune information d'avance; aussi est-on tenté d'invoquer le don de double vue, et de préférence même l'inspiration céleste dans un cas comme le suivant, qu'a relaté Tarugi. Un certain soir, Simone Grazzini conduit chez Philippe un jeune homme, nommé Tomasso di San Gimignano, avec un autre Siennois. « Le Père, regardant fixement ledit Thomas, lui dit : « Approchez-vous ici, car je « voudrais savoir quelque chose de votre fait... Dites-moi la vérité : « n'êtes-vous pas prêtre? » Et le jeune homme, qui pouvait avoir 16 ou 17 ans, avoua qu'il avait été ordonné prêtre et que certains de ses parents l'avaient forcé à l'ordination pour lui succéder dans un héritage de 60.000 écus qui revenait audit Thomas, lequel était de famille noble, encore qu'enfant naturel; je ne me rappelle plus le nom de la famille et je demeurai stupide à cause de l'âge du jeune homme, de ce qu'il allait vêtu d'un habit laïc et de ce que le Père ne l'avait jamais vu. Et le Père me dit qu'il avait vu sur le front de ce jeune homme une grande splendeur et que c'était le caractère sacerdotal imprimé dans l'âme [4]. »

Par contre, le charmant récit qu'on va lire ne réclame probablement pas une explication surnaturelle. Philippe console Costanza del Dragho qui vient de perdre encore jeune son mari Virgilio Crescenzi. Cependant la pauvre femme songeait à l'étrangeté du sort qui lui avait enlevé un époux florissant, tandis qu'il laissait vivre un homme accablé d'années comme le vieux prêtre qui lui parlait. « Telle était ma pensée intime. A peine fut-elle conçue que le saint Père me dit ces paroles

1. *P. C.*, f° 471.
2. *Ibid.*, f° 1.090.
3. BIBL. VALLIC., *O.* 21, f° 302v, déposition du 7 juin 1597 de Jacobo Crescenzi, qui n'est pas l'interlocuteur, mais qui a entendu les propos.
4. *P. C.*, f°s 548-548v. Outre le récit de Tarugi, on en trouve bien un autre de Domenico Giordano, bénéficier de Sainte-Marie-Majeure (*ibid.*, f° 331). Mais il est plus court et plus vague et provient de quelqu'un qui ne se donne pas pour témoin oculaire. Simone Grazzini, qui, au dire de Tarugi, amena le jeune homme, est muet sur ce fait dans sa déposition.

précises : « Le seigneur Virgilio est mort, qui était jeune, et moi, mau-« vais petit vieux, me voici toujours là, n'est-ce pas ? [1] » Faut-il davantage mettre le ciel en cause quand Domenico Scoppa, qui vient de faire approuver à Philippe son projet d'entrer chez les Théatins, reçoit du saint cette confidence : « Ensuite, raconte Scoppa, il vint me parler à l'oreille et me dit que cette grande question qui me faisait intérieurement difficulté..., je ne devais pas m'y attacher, car, lorsque je serais religieux, elle ne me causerait plus aucun ennui [2]. »

L'avenir tout entier n'est pas préformé dans le présent; certaines prophéties doivent donc être impossibles sans le secours divin. Mais comment savoir, si loin des événements, à quelles inductions ils prêtaient ou ne prêtaient pas pour les contemporains? Il est donc difficile, dans les prédictions de Philippe, de délimiter la part du merveilleux authentique. Il est prudent de la restreindre beaucoup en matière de pronostics sur les futurs cardinaux ou sur les futurs papes. A tout bon Romain, il est arrivé d'accorder le chapeau cardinalice suivant ses préférences, et parfois de tomber juste. Innocenzo Bufalo del Cancellieri et Hieronimo Pamfili n'ouvrirent la bouche au sujet des assurances données par Philippe qu'après le 9 juin 1604, date de leur promotion [3]. S'il y eut des espoirs frustrés, ils ont gardé le silence. Ajoutez que le saint ne manquait pas de bonnes raisons lorsqu'il désignait ses candidats. Cancellieri avait rempli en France une importante mission pendant les démêlés d'Henri IV avec la Ligue [4]. Hieronimo Pamfili était auditeur de rote et fort considéré [5]. Et lorsque notre saint s'amuse à mettre une barrette rouge au jeune Franz Dietrichstein en s'écriant : « Oh ! le joli petit cardinal ! », celui-ci était alors camérier d'honneur de Clément VIII et accompagnait ce jour-là, chez Philippe, le tout-puissant cardinal secrétaire et neveu, Pietro Aldobrandini [6]. Quant à ce dernier, que Philippe lui ait déclaré, quelque temps avant l'élection de son oncle, que l'on aurait à lui donner sous peu de « l'Illustrissime », c'est qu'au sujet de l'élection de Clément VIII notre saint nourrissait une quasi-certitude [7]. Il ne reste d'étrange que cette certitude, car les

1. *P. C.*, f° 438.
2. A. N., *Procès de Naples*, à la date du 24 février 1612. Cf. *P. C.*, f[os] 589, 1028, des faits analogues, de caractère indécis.
3. *P. C.*, f[os] 714 et suiv. : Cancellieri dépose le 12 février 1605.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, f[os] 237 et 305.
7. *Ibid.*, f[os] 365[v] et 448[v].

conclaves sont chanceux. Mais nous avons la preuve que l'élection de Clément VIII était escomptée dès l'un des précédents conclaves et que le succès de Grégoire XIV (5 décembre 1590) causa, dans l'entourage de Philippe, une déception [1]. Avant celle de Clément VIII, on fait prédire à Philippe l'élection de presque tous les papes de son temps. Il avait coiffé Grégoire XIV, encore cardinal, d'une barrette blanche [2]. Il avait répété au sujet de Grégoire XIII, dont les chances étaient d'ailleurs notoires : « C'est Buoncompagni qui sera pape [3]. » Le fait le plus impressionnant concerne l'élection de saint Pie V. Dans la première semaine de 1566, le conclave ayant déjà beaucoup duré, un après-midi que Philippe, debout sur le seuil de San Girolamo, congédiait ses disciples et les renvoyait à San Giovanni, il vint des jésuites envoyés par leur général, François de Borgia, qui lui demandèrent les chanteurs de l'Oratorio pour une représentation d'Epiphanie fixée au dimanche suivant. Notre saint mit les mains au visage, regarda au ciel tout tremblant, se fit répéter le jour : « Oui, oui, répondit-il, car c'est lundi que sera fait le pape [4]. » Ainsi en fut-il réellement. C'est dans un moment de ferveur mystique que Philippe déclare cette fois sa prédiction. Quelques instants après, il précisait encore l'heure de l'élection, 22 heures, et Alessandrino, le nom de l'élu [5].

Tantôt nous voyons bien que Philippe ne se prononçait pas sans raisons : ainsi la faillite de tel ou tel banquier, par exemple celle de Marc-Antonio Ubaldini qui avait souscrit une adjudication ruineuse, était de conjecture aisée [6], et les jeunes employés des banques florentines de Rome, qu'il fréquenta longtemps, pouvaient au besoin le renseigner là-dessus. Tantôt nous regrettons que les narrations sommaires du Procès de canonisation ne nous permettent pas d'apprécier

1. A. R., lettre de Michele Mercati à Philippe, datée de San Miniato al Tedesco le 23 août 1591 : « Mes religieuses... s'émerveillent que le cardinal Aldobrandini n'ait pas été élu pape ; car, disent-elles, elles passaient des nuits entières à genoux à prier Dieu avec la plus grande ferveur, et elles espèrent qu'il réussira une autre fois. » On comprend que l'élection d'Aldobrandini, dont la famille était originaire de Florence, ait été souhaitée vivement parmi les Florentins ; peut-être le désir qu'ils en avaient amplifiait-il à leurs yeux les chances modérées de leur candidat. Sur ces chances à chaque conclave après la mort de Sixte-Quint, cf. PASTOR, *op. cit.*, x, p. 505, 522, 525, 576, et XI, p. 17, 22.

2. *P. C.*, f°s 237 et 1012.

3. *Ibid.*, f° 69.

4. *Ibid.*, f° 68, récit de Marcello Ferro.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, f° 208.

avec certitude la qualité de la prédiction. Ainsi, quand Philippe conseille à Fabritio de' Massimi de retirer le capital placé sur la tête de sa fille Elena qui meurt peu après, le père n'avait pas d'inquiétude, mais cette petite Elena, qui succombe à treize ans, était une enfant fragile [1]. D'autres fois, ce sont des personnages de santé robuste dont Philippe annonce la fin prochaine. La jeune femme de Valentino della Molara était si bien portante que le mari ne prend pas garde aux propos que Philippe lui tient un jour avec insistance : « Que ferais-tu si ta femme mourait ? » Quelques jours plus tard elle était morte [2]. Un certain été, Philippe s'oppose à ce que Marcello Ferro, caudataire du cardinal Gambara, accompagne son maître dans sa villégiature de Ronciglione : « N'y allez pas, car votre père mourra bientôt ; restez à le consoler ; il n'est pas honnête que vous le laissiez seul. » Or, un mois plus tard, le père meurt, alors, nous assure Ferro, que c'était un homme d'apparence florissante, « prospère, grand, gros, que c'était une majesté de le voir » [3]. Le Procès rapporte bien d'autres prédictions de mort, peu d'aussi formelles [4]. Il est certain que Philippe ne parlait pas toujours d'après des raisonnements : « Il m'arrive de dire certaines choses, je ne sais pourquoi je les dis, c'est Dieu qui me fait parler... », confiait-il à Frédéric Borromée qui semble avoir eu part plus que personne à ses secrets [5].

Parmi les faits prodigieux attribués à Philippe dans le Procès, les guérisons tiennent une bonne place. Mais il semble bien qu'il n'ait pas cru lui-même aussi souvent que les témoins à l'intervention divine. Il met en certains cas les gens sur pied avec des procédés de pure hygiène. Une mystique guérit, une fois débarrassée sur son ordre des linges dont elle s'emmaillottait la tête [6]. Il prescrit des changements d'air malgré l'avis des médecins [7]. Il insiste encore pour que l'on fasse manger les malades [8]. La diète jouait un grand rôle dans la thérapeutique de l'époque et l'on périssait d'inanition autant que de maladie.

1. *P. C.*, f° 168.
2. *Ibid.*, f° 709.
3. *Ibid.*, f° 782.
4. Cf. *ibid.*, f°s 35-35^v et 238^v, pour Giulia Colonna ; f°s 97 et 285, pour Angelo Crivelli ; f°s 103 et 427, pour Patritio Patrizi ; f°s 238^v et 422^v, pour le médecin Cordella ; f° 628, pour saint Charles Borromée.
5. *Ibid.*, f° 675 (*Vat.*).
6. *Ibid.*, f°s 163^v et 548^v.
7. *Ibid.*, f° 167^v.
8. *Ibid.*, f°s 61^v-62.

Cela, Philippe devait le savoir. Cent fois il avait distribué des aliments dans les hôpitaux de Rome. Son premier mot lorsqu'il aborde en 1585 le petit Giovanni Francesco Anerio, le futur musicien : « Vous le faites mourir de faim, ce jeune homme [1]. » De même il était loin de traiter par l'exorcisme et le recours à Dieu tous les cas de possession. Il soupçonnait d'abord la simulation ou quelque tare physiologique. C'est Bordini qui nous l'assure : « Il attribuait ces accidents à quelque infirmité naturelle de mélancolie, d'hystérie, *mal di matrice,* de débilité de cervelle, ou à quelque autre semblable, ou à quelque fin mauvaise, et rarement il voulut s'entremettre dans les exorcismes [2]. » Ses recettes ordinaires étaient simples : « Mariez-la, elle guérira [3] » ; ou encore : « Usez du bâton [4] » ; conseils qui respirent le bon sens populaire, moins périlleux souvent que le sens des théologiens.

Devant un malade en léthargie, il semble avoir pensé qu'il fallait avant tout lui faire retrouver le sentiment, et les procédés dont il usait à cette fin n'avaient non plus rien que de naturel. Le patient était secoué sans ménagement. Les choses allaient fort loin. Par exemple, il appelait Anna Morona à haute voix, lui criait aux oreilles le nom de Jésus, la tirait par les cheveux, lui donnait des soufflets [5]. « Je pensais qu'il allait la tuer », nous dit naïvement un témoin [6]. Le malade ouvrait les yeux et parfois demandait grâce : « Doucement, doucement », soupirait le dominicain Francesco Bencini, encore tout hébété [7].

Il faut dire aussi qu'il agit souvent en ranimant la confiance. Il promet la guérison même contre toute apparence, et il arrive que les gens guérissent, parfois avec rapidité. Il n'a pourtant pas toujours reçu de lumière spéciale sur leur sort. Mais il suit la pente de son humeur. Hardiment, joyeusement [8], il porte des messages de santé au chevet des malades. Il les salue de son exclamation familière : « Tu ne mourras pas », ou « Ce ne sera rien », ou de quelque autre semblable [9]. « Voulez-vous qu'il meure ou non ? », interroge-t-il au sujet de Barto-

1. *P. C.*, f°s 8^v et 286^v.
2. *Ibid.*, f° 646 (*Vat.*). Cf. ses conseils à Domenico Migliacci qui le consulte sur le cas de Caterina Paluzzi (*ibid.*, f° 799).
3. *Ibid.*, f°s 131^v et 963.
4. *Ibid.*, f°s 177^v, 356, 430^v.
5. *Ibid.*, f°s 81^v, 343^v-344.
6. *Ibid.*, f° 196^v.
7. *Ibid.*, f° 224.
8. *Ibid.*, f° 224 : « Non dubitare che guarirai », *ridendo...* » Cf. f° 471^v.
9. *Ibid.*, f°s 8, 21, 38, 85^v-86, 133, 198, 223^v-224, 226^v, 248, 256^v, 261^v, 280^v, 304, 471^v, 606^v, 710.

lomeo Fugini à qui les médecins n'accordent pas vingt-quatre heures de vie. « Père, nous ne voudrions pas qu'il meure », lui réplique-t-on aussitôt. « Alors, dites pour lui ce soir cinq *Notre Père* et cinq *Je vous salue, Marie,* et Dieu nous aidera », reprend Philippe. Le lendemain l'homme vivait encore. Il guérit lentement [1]. Autour de lui la joie et la confiance rayonnent. De le voir, le malade se croit à moitié guéri : ainsi en est-il du dominicain Desiderio Consalvi [2]. Un vrai pouvoir de suggestion émane de lui. Quel mal agitait au juste les paysans de Palombara [3] ? C'était comme une épidémie. L'un d'eux vint trouver Philippe qui se contenta de le confesser. Le remède suffit, puisque les autres suivirent en groupe et Philippe leur appliqua le même traitement [4]. « Antonia, disait Philippe à l'une de ses pénitentes, tâche de ne pas tomber malade sans ma permission. » « Aussitôt que je sentais la maladie venir, continue Antonia, j'allais me jeter à ses pieds... Lorsqu'il me disait : « Je ne veux pas que tu tombes malade », j'en ressentais sur le champ une très notable amélioration [5]. » Il rassure d'une simple parole une jeune femme qui pense mourir en couches : « Regardez-moi cette petite folle, ce qu'elle s'est mise en tête [6] ! » Y a-t-il eu autre chose qu'une suggestion énergique dans le cas du protonotaire Giusti dont l'histoire nous est contée avec un grand luxe de détails ? Ce personnage souffrait, semble-t-il, de paralysie avec impotence particulière des articulations de la main. Dans une première visite, Philippe lui avait, des deux mains, comprimé le visage, et cela l'avait déjà notablement troublé. Une autre fois, « le Père de ses mains prit les miennes et me les étendit en forme de croix. Cependant que je ne savais que penser ni quelle fin cela devait avoir, il me dit : « Lève-toi ! » Je me mis sur mon séant, je tirai les jambes hors du lit, ce que je n'avais pu faire depuis plusieurs mois; puis, comme il faisait froid, je me remis au lit, tout épouvanté de ce qui arrivait, et le Père me dit : « Tu vois « bien que tu n'as pas tant mal, que ce n'est rien [7]. »

Mais en d'autres cas Philippe est persuadé qu'il n'a pas joué seul un rôle et que le ciel est intervenu avec lui. On l'en fait convenir dans des

1. *P. C.*, f°s 140-140^v^.
2. *Ibid.*, f° 223^v^.
3. *Ibid.*, f° 117^v^ : « ... non trovava luogo ne di ne notte. »
4. *Ibid.*, f°s 117^v^-118.
5. *Ibid.*, f°s 871-872. Cf. une histoire semblable avec Lucretia Animuccia (*ibid.*, f° 277).
6. *Ibid.*, f° 281^v^.
7. *Ibid.*, f° 353^v^.

moments d'enthousiasme. Sa conversation avec Nero de' Neri, après qu'il a guéri Clément VIII de sa goutte, laisse échapper une affirmation catégorique : « Le pape, lui disait Nero, a éprouvé tant de joie à vous voir qu'il a cru sa douleur passée. — Non, réplique Philippe, je la lui ai enlevée vraiment parce que, chez ces personnes occupées d'affaires de grande importance, le mal cause à autrui trop de préjudice. Il faut donc qu'elles guérissent [1]. » « Souviens-toi, recommande-t-il à Pietro Ruissio, que tu étais en passe de mourir et que ce sont les prières qui t'ont guéri [2]. » « Que diraient ces Juifs, s'il allait mourir ? » s'écrie-t-il [3] au sujet d'Agostino Boncompagni, petit juif qui vient d'être enlevé du Ghetto et amené à la Chiesa Nuova, où l'on cherche à le convertir : il a trahi dans cette exclamation sa certitude d'obtenir la guérison. Pressé d'autres fois par ses miraculés, il ne dément pas leurs allégations, il s'enferme dans un sourire [4]. Pour dépister les observateurs, il affecte au besoin un air drôle, comme s'il agissait par jeu [5]. Mais il n'empêcha pas qu'on eut connaissance autour de lui d'un sentiment intime qu'on appelait la « correspondance de la santé [6] » et qui le renseignait mystérieusement sur l'issue heureuse ou fatale d'une maladie. « Voulant, expliquait-il, prier pour la santé de Virgilio Crescenzi, je n'arrivais pas à faire oraison; mais je sentais en moi une parole intérieure qui me disait que le malade, pour son bien, devait mourir [7]. » Au contraire, il peut se faire fort qu'Olimpia del Nero guérira : « Il faut, dit-il, violenter Dieu et le prier pour elle absolument à cause de ses nombreux enfants. » Marc-Antonio Vitelleschi, le mari, se résignait cependant : « Arrive ce qui plaira à Dieu ! » disait-il. Mais le Père répliquait : « Comment voudrais-tu faire ? Tu es un jeune homme [8]. »

1. *P. C.*, f° 91. Cf. f° 136v.
2. *Ibid.*, f° 197v.
3. *Ibid.*, f° 102v.
4. *Ibid.*, f° 207v : « risino modesto ». Cf. f° 386v, son attitude un jour qu'il a rapporté à Alessandro de' Medici, le futur Léon XI, toute la conversation secrète qu'Alessandro vient d'avoir le jour même avec le pape saint Pie V. Surpris, Alessandro lui demande d'où il tient ses informations. « Il ne répondit rien de sérieux et se mit à rire. Messer Francesco Maria Tarugi dit : « C'est son habitude d'agir ainsi. » Et depuis je le lui ai souvent demandé jusqu'à ces derniers temps et il ne me l'a jamais dit. » Cf. aussi fos 250v, 437v, 535v.
5. « Come burlasse », dit GALLONIO (*Vie*, édit. ital., année 1590), pour le cas de Prometeo Peregrini. Cf. *P. C.*, f° 266.
6. *P. C.*, f° 188.
7. *Ibid.*, f° 431.
8. *Ibid.*, f° 423.

Rapportons en détail quelques cas où Philippe paraît puiser hors des sources ordinaires ses assurances. Voici la première guérison dont nous ayons le récit. Elle est datée de 1554. Prospero Crivelli, l'un de ses fils spirituels, paraît à l'extrémité quand il reçoit la visite de Philippe. « Je lui racontai, dépose-t-il, que le jour précédent les médecins m'avaient pronostiqué une mort certaine si, le lendemain, revenait le paroxysme habituel de fièvre, qui était effectivement revenu. Ledit Père me répondit qu'il se répétait dans Rome que, par testament fait trois jours auparavant, je l'avais institué mon héritier; que, pour lui, il ne voulait pas de cet héritage et qu'il voulait aller à Saint-Pierre prier pour ma vie; que, pour l'heure, il ne voulait pas que je mourusse, et qu'il fallait plutôt, s'il n'y avait pas d'autre remède, que ma maladie passât sur lui. Et voici qu'il mit les mains sur la mienne, pleurant presque, et qu'alors je m'endormis, le temps de dire le *Credo,* et tout à coup je me réveillai en bonne santé, entièrement guéri. Il ne me restait plus que de la faiblesse [1]. » « Je ne veux pas que tu meures » : cette parole est prononcée pour la première fois peut-être par Philippe. Elle reviendra bien des fois sur ses lèvres.

Nous l'entendons encore vingt-cinq ans plus tard. Jean-Baptiste Guerra, qui suspendait des draperies dans l'église de la Vallicella, tombe du haut d'une échelle le 29 décembre 1589. Dans sa chute, il heurte un marbre de la tête et reste inanimé sur le carreau. Viennent les médecins. Vive et amusante dispute : les uns conseillent de le trépaner et les autres de s'en remettre au cours de la nature [2]. Le médecin Angelo Vettori expose à Philippe qu'à son avis les blessures de Guerra sont mortelles. « Tu es un imbécile, lui répond le saint. Je ne veux pas que cet homme meure : car je veux qu'on achève cette église [3]. » Guerra avait, en effet, la surintendance des constructions de la Vallicella. Il échappa à la trépanation; on lava ses blessures à l'huile d'amandes amères et à la térébenthine; il prit médecine et, quelques jours après, il était debout. Ainsi Philippe s'était prononcé dans la dispute avec une justesse surprenante et pour des raisons qui n'étaient pas précisément médicales. Une lettre datée du jour de l'accident permet de contrôler les récits du Procès. On avait cru sur l'heure au miracle : « Nous tenons que c'est la Madone et les prières du Père

1. *P. C.*, fos 616-616v (*Vat.*).
2. *Ibid.*, fo 145, témoignage du médecin Hippolito Conciolo au sujet de cette dispute.
3. *Ibid.*, fos 128v-129.

qui ont opéré pour que la construction de l'église puisse se poursuivre [1]. »

Voici enfin un fait qui date de moins d'un an avant la mort de Philippe [2]. On vient lui dire un jour qu'un jeune archidiacre d'Alexandrie crache le sang. Sa mort compromettrait la mission, dont il est chargé, de faire l'union de son Eglise avec Rome. Philippe est sur le point de dire la messe. Très ému, il promet qu'il va prier à l'intention du malade et de fait il laisse voir en célébrant une agitation extrême. La messe finie, il déclare : « C'est une affaire de si grande importance que je crois que Dieu nous accordera la grâce. » Pendant ce temps, le malade s'est endormi, lui que le sommeil fuyait complètement depuis de longs jours [3].

D'autres propos de Philippe démentent pourtant ces déclarations. Il sent bien que c'est par une sorte de prémotion qu'il agit et, de prime abord, il la tient pour divine. Mais, s'il réfléchit sur cette conclusion et qu'il veuille la tirer au clair, il change d'avis et la repousse. Est-il digne que Dieu se serve de lui pour l'accomplissement d'œuvres extraordinaires ? Alors, incertain de lui-même, doutant de ce qui lui paraissait sûr, avec une sincérité parfaite, il fait taire ceux qui crient au miracle [4]. Il proteste qu'il est « un homme comme un autre » [5]. Il s'écrie comme demandant grâce : « On veut que je fasse des miracles ; je ne veux pas faire de miracles [6]. » Dans les dernières années de sa vie, il livrait certainement le fond de sa pensée à son confesseur Baronio, quand il lui avouait « qu'il avait souvent prié Dieu d'empêcher qu'il fît des miracles, attestant en outre que, lorsqu'il s'était passé quelque chose, cela était arrivé par la foi des fidèles et non par ses mérites [7]. » Telle était la solution que notre saint, dans son humilité, voulait finalement donner au problème de sa puissance miraculeuse.

Autre chose est la conviction de Philippe que le ciel se mêle d'un événement, autre chose la preuve qu'il s'agit toujours, quand Philippe a ce sentiment, de véritables miracles. L'action divine dont il se porte garant peut s'exercer par les voies naturelles que le miracle ne com-

1. A. N., lettre de Nicolo Gigli à Tarugi, 29 décembre 1589. Cf. *P. C.*, fos 116v, 125, 135v, 175v, les autres récits du fait.
2. *P. C.*, fo 89v.
3. *Ibid.* Cf. fos 202v, 536v, 964, les autres récits.
4. *Ibid.*, fo 510v. Cf. fos 108v et 376.
5. *Ibid.*, fo 364v.
6. *Ibid.*, fo 159.
7. *Ibid.*, fos 112-112v.

porte plus. Comme pour les divinations et les prédictions, il nous manque de connaître assez de circonstances pour juger des cas où les guérisons sortent du cours normal des choses. Remarquons toutefois que le malade est très souvent abandonné de ses médecins comme désespéré, ce qui fournit une présomption de miracle. Par contre, plusieurs guérisons sont loin d'être instantanées [1]. Mais ne tentons pas davantage un discernement impossible : mieux vaut s'en tenir à observer la conduite souvent curieuse de Philippe en train de guérir.

Philippe se porte au secours des malades du même élan de compassion qui le fait s'employer au soulagement des peines de l'âme et des misères morales. Devant les lits d'agonisants, des émotions véhémentes, des tressaillements d'esprit lui surviennent et on le voit qui se précipite au cou des malades comme il faisait aussi pour les pécheurs endurcis. L'histoire d'Anna Morona est typique. Philippe est appelé lors d'un accouchement laborieux. A cette première visite, il se contente d'exhorter la malade, non sans quelque rudesse, à se soumettre au bon plaisir de Dieu. Cependant, le cas est devenu critique. Philippe retourne. Le mari pleure au chevet de sa femme. Tous croient qu'elle est perdue. Au milieu de ce désarroi, Philippe ne se contient plus et il fait proférer à Anna cette étrange prière : « Seigneur, Philippe m'a commandé de votre part de ne pas mourir [2]. » De même, quand il avait vu Jean-Baptiste Modio à l'agonie, déjà sans paroles, un tel saisissement lui était venu qu'il veut se dérober aux regards et passe dans la pièce voisine. On le suit ; on l'aperçoit debout, paraissant même soulevé de terre et faisant trembler le sol avec lui. Le ravissement dure une demi-heure ; puis Philippe rentre dans la chambre du malade, lui met la main sur le corps et déclare qu'il n'a plus de mal [3].

Retenons le geste de Philippe qui touche le malade avec la main. Ce contact physique ne manque à peu près jamais. Est-ce une réminiscence de la pratique des Apôtres qui guérissaient en imposant les mains ? A leur manière l'application des mains se fait généralement sur

1. Par exemple celle de l'archidiacre Alexandrin (*P. C.*, f° 89v), ou celle de Bartolomeo Fugini (*ibid.*, fos 139v-140) relatées plus haut, ou celle de Jean-Baptiste Modio qui demande huit à dix jours (*ibid.*, f° 369v). Par contre Valentino della Molara est instantanément guéri d'un retour de syphilis ; on trouvera sur ce cas curieux des détails précis tant dans le Procès (f° 510v) que dans la *Vie* de GALLONIO (année 1584) ; à remarquer que le texte latin de GALLONIO entre dans des explications que la traduction italienne n'a pas osé reproduire ; Valentino, qui avait promis le silence à Philippe, se crut en droit de parler quand le Procès s'ouvrit.

2. *P. C.*, fos 342v-343.

3. *Ibid.*, fos 369-569v. Cf. f° 644 (*Vat.*), le récit de Bordini.

la tête [1], à moins que ce soit sur la partie du corps où la douleur réside [2], et Philippe presse fortement [3]. Il approche aussi la tête du patient de sa propre poitrine [4]. Plusieurs témoins nous parlent du trouble [5] qui les avait saisis lorsqu'ils avaient senti sur leur corps brûlant de fièvre se poser la main de Philippe « froide comme glace », ou lorsque, revenant d'un long évanouissement, ils s'étaient réveillés la tête serrée contre une poitrine palpitante [6]. Car il faut se représenter dans ces moments Philippe en proie à ses tremblements coutumiers de ferveur [7]. « Tandis que le Bienheureux Père, raconte Lucretia Cotta, tenait sa main ferme sur mon cœur, je sentais dans la main le pouls battre; on aurait dit d'autant de coups de marteau redoublés, et lui tremblait de toute la personne [8]. »

Cet emploi du contact physique peut revêtir des formes plus surprenantes. Parfois Philippe saisit au corps son malade. « Dès qu'il me vit, raconte cet archidiacre d'Alexandrie dont il a été question, il m'embrassa et me baisa au visage, m'étreignit étroitement avec une grande tendresse, et il me tint un moment embrassé et serré de la sorte [9]. » C'est sa première rencontre avec le jeune homme, mais Philippe ne se possède pas : un si grand bienfait d'union des Eglises dépend du retour de ce jeune homme à la santé! Se souvenant peut-être d'Elie avec le fils de la veuve ou de saint Paul avec Eutychos, il applique un jour le remède qui lui avait servi contre les tentations de Ricciardelli, et s'étend de son long sur le malade [10]. Dans un autre cas, nous le voyons se promener avec agitation, le chapelet à la main, dans la chambre où le malade agonise et, de temps en temps s'arrêter, mettre ses mains en cornet et lui souffler au visage; finalement il tombe à genoux loin du lit et reste en prière tout tremblant [11].

1. *P. C.*, f°s 60, 214, 223^v-224, 248^v, 449, 553, 607^v, 671^v, 1.019. Cf. aussi f° 196, où l'on dit que l'imposition des mains était un procédé courant de Philippe.

2. *Ibid.*, f° 61^v, sur le front; f° 85^v, sur la main; f° 226^v, sur le flanc; f° 248, sur les yeux; f° 256^v, sur le cœur; f° 280^v, sur le bras; f° 340, sur la poitrine; f° 353^v, sur le visage; f° 1021, sur l'épaule. Cf. encore f° 510^v.

3. *Ibid.*, f°s 256^v, 280, 353^v.

4. *Ibid.*, f°s 8, 199, 710.

5. *Ibid.*, f° 353^v.

6. *Ibid.*, f° 199.

7. *Ibid.*, f°s 34^v, 61, 304^v, 387^v, 423, 820.

8. *Ibid.*, f° 820.

9. *Ibid.*, f° 536^v.

10. *Ibid.*, f° 609^v.

11. *Ibid.*, f° 61^v.

Un illustre exemple de ces attouchements est à relever dans la guérison déjà citée de Clément VIII. Le pape recevait Philippe, même les jours où le tenaient ses accès de goutte. L'apercevant une fois et se défiant de ses démonstrations coutumières de caresses, il le conjure de ne pas l'approcher. Philippe avance doucement, franchit la balustrade qui le séparait du lit pontifical et, malgré les cris de l'auguste malade, lui prend la main où la douleur rhumatismale était logée. « A l'instant, Sa Sainteté, nous dit le cardinal Cusano, se sentit délivrée de la douleur, et cela, Sa Béatitude me l'a confirmé par deux fois, dans l'intention de me dire qu'elle tenait le Bienheureux Père pour un saint [1]. »

Philippe avait aussi recours au contact de reliques, sachets de saints ossements [2], habits portés par des saints, telle la pantouffle de saint Pie V qui opérait des merveilles [3]. Une mention particulière est due à un autre objet. On s'adressait à Philippe dans les cas d'accouchements laborieux ou simplement angoissants, c'est-à-dire fort souvent. Nous le voyons par exemple en 1559 intervenir personnellement au chevet de Delia Buscaglia [4]. Les requêtes à la longue lui parurent-elles, par leur fréquence ou par leur but, indiscrètes ? Il ne s'en dérange plus, mais imagine d'envoyer à sa place, à la maison de la malade, la bourse dont le prêtre se sert à la messe pour renfermer le corporal [5]. Or le maniement de la bourse vouée à cet usage n'allait pas sans un certain mystère. Il ne la confiait qu'avec grandes recommandations et louanges de ses vertus, et prescrivait qu'on la rapportât au plus tôt, défendant expressément de l'ouvrir [6]. Après sa mort, de pieuses et curieuses dames la dépecèrent, pleines de révérence pour le contenu. Mais elles ne trouvèrent rien, sinon un purificatoire marqué comme tous les purificatoires d'une croix rouge [7], et une médaille de sainte Hélène que la marquise Rangona reconnut pour être de celles que l'on suspend au cou des enfants [8], et elles furent fort déçues. Cette bourse,

1. *P. C.*, f° 387v. Cf. fos 91 et 201, des récits de Nero de' Neri ; fos 136-136v, celui de Germanico Fedeli ; f° 604v, celui de Tarugi ; enfin f° 627, celui de Baronio rapportant le propre témoignage de Clément VIII.

2. *Ibid.*, f° 423.

3. *Ibid.*, f° 28.

4. *Ibid.*, fos 1-4.

5. *Ibid.*, fos 49, 92v, 158, 220.

6. *Ibid.*, fos 48v-49.

7. *Ibid.*, fos 92v, 158, 220.

8. *Ibid.*, f° 49.

censée si précieuse, était-elle une invention de l'humilité de Philippe ? Au fait, supposait-il, en la remettant, qu'elle allait accomplir des miracles ? Il ne s'agissait peut-être que de se débarrasser des gens. Mais, eux partis, on voit le sourire de Philippe qui se rappelle ses auteurs de facéties. L'humour et la ferveur sont toujours prêts chez lui à se supplanter l'un l'autre.

Observons-le encore à l'œuvre avec les possédés. Pour Valentino della Molara, un neurasthénique, semble-t-il, sinon un possédé, il use simplement de paroles réconfortantes : « Sois joyeux ! Que je te voie à l'église ! » Et pour chasser « l'humeur mélancolique », il le fait chanter en duo avec le Père Gallonio. Le mal passe à la longue à force de séances où Philippe a suggéré la joie [1]. Il voudrait bien qu'on le laissât en repos avec les gens de cette sorte. « Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de possédés ? Renvoyez-les ! » s'écrie-t-il un jour qu'on le relance dans sa chambre pour un cas intéressant. Immédiatement il se ravise : « Dites-lui d'attendre, j'y vais. » D'abord de la lassitude et du dégoût, puis il se fait violence. Et dès qu'il est en présence de la pauvre femme, qu'il l'aperçoit qui se contorsionne et se cramponne aux objets, il n'hésite plus. Un élan de sa nature impulsive l'entraîne comme auprès des autres malades. Il use du grand remède, c'est-à-dire lui impose les mains. Après quoi il la confesse, la communie et la renvoie finalement apaisée [2]. On recourait même à lui pour des fous furieux, qui se calmaient d'ailleurs à sa voix [3].

Nous avons de l'exorcisme de Lucretia Cotta un récit des plus circonstanciés. Elle est ensorcelée depuis huit ans lorsqu'en 1592 elle prend Philippe pour confesseur. Son état n'est pas imaginaire, assure-t-elle, puisqu'elle a vomi le fétiche, dans l'église de San Spirito de' Napoletani, en présence de quatre capucins, et c'est à savoir une pomme grosse comme un œuf, une poignée de cheveux, un os de la longueur d'un doigt, entouré lui-même de cheveux où se trouvaient fichées des épingles. Elle connaît même la sorcière, qui a eu maille à partir avec le Saint-Office et particulièrement avec le juge Hieronimo Burco. Le cas est donc des plus sérieux. Or, le fétiche rejeté, les diables sont restés, les uns dans les yeux qui louchent, les autres dans le cœur. « Souvent je me sentais le cœur arraché de telle sorte que deux personnes se mettaient sur ma poitrine. » Un vendredi, Philippe la fait

1. *P. C.*, f° 7.
2. *Ibid.*, fos 408-408v.
3. *Ibid.*, fos 326, 573.

venir, lui donne un soufflet : « C'est toi, Madame la possédée... ; délace ta robe du côté du cœur et va à la chapelle de la Purification. » Il s'assit, la fit agenouiller, lui appliqua une main sur les yeux, l'autre sur la poitrine, tandis qu'il tremblait à son ordinaire. Cela dura longtemps, une demi-heure, nous dit Lucretia, au bout de laquelle survinrent diverses dames qui s'étonnèrent d'une puanteur répandue dans l'atmosphère. Philippe de répondre : « J'ai chassé un démon qui tourmentait le cœur de cette femme », et il alla se laver les mains à la sacristie. De ce jour, le cœur est guéri, mais les yeux restent bigles. Il faut plus tard que Philippe leur impose à nouveau les mains pour les restituer à la droiture [1].

Reste à parler de la célèbre résurrection de Pietro Paolo de' Massimi, fils de Fabritio, l'un de ses plus fidèles disciples. L'événement eut lieu le 16 mars 1583 [2]. Paolo était malade depuis soixante-cinq jours. On s'attendait d'heure en heure à le voir expirer. Philippe, qui le visitait chaque jour, avait recommandé qu'on l'appelât pour les derniers instants. Mais il disait sa messe lorsque le messager se présenta. Cependant l'enfant reçoit l'extrême-onction que lui administre don Camillo, curé de San Pantaleo, l'église voisine, et meurt ; son père lui ferme les yeux [3] ; la belle-mère et la servante se mettent aux apprêts de la toilette funéraire [4]. Une demi-heure plus tard arrive Philippe. Fabritio l'avertit, dès l'escalier, que tout est fini. Le saint pourtant approche de sa poitrine le corps du jeune garçon, lui met la main sur le front, prie avec tremblement l'espace de sept ou huit minutes, puis l'asperge d'eau bénite. Il recommence à l'approcher de sa poitrine et l'appelle par son nom : « Paolo, Paolo ! » A cet instant, Paolo ouvre les yeux et donne sur le champ des signes non équivoques de sa

1. *P. C.*, f° 820. Cf. f°s 609, 642-643.

2. *Ibid.*, f° 679. On trouve au Procès cinq récits détaillés : trois sont du père, Fabritio de' Massimi (f° 164, du 13 septembre 1595 ; f°s 415-416, du 29 février 1596 ; f° 679, du 30 septembre 1609, ce dernier reproduit dans le périodique *San Filippo Neri*, mars-avril-mai 1895) ; les deux autres émanent de Violante di Santa Croce, seconde femme de Fabritio et belle-mère de l'enfant (f° 435^v), et de Francesca Rosati, qui était en 1583 au service des Massimi (f°s 654-656^v (*Vat.*). Père, belle-mère et servante furent témoins oculaires de ce qu'ils racontent. La mémoire de l'événement est restée vivace à Rome : chaque année encore, au jour anniversaire, la chambre du miracle, au Palais Massimo, transformée en chapelle, est ornée et visitée comme un lieu de pèlerinage.

3. *Ibid.*, f°s 167, 415.

4. *Ibid.*, f°s 436^v, 656^v (*Vat.*).

vitalité [1]. Philippe l'entretint ensuite un quart d'heure, lui demandant en particulier s'il ne mourrait pas volontiers pour aller revoir au ciel sa mère et sa sœur défuntes. L'enfant répondit d'une voix sonore, puis mourut à nouveau. Dès ce moment, Fabritio de' Massimi fut persuadé qu'il y avait eu résurrection et le publia à tout venant. Les uns partagèrent sa conviction, les autres non [2]. Ce qui donnait lieu à la controverse, c'était probablement la raison peu explicable d'un si bref retour à la vie. L'histoire du péché que Paolo aurait confessé à Philippe pendant le quart d'heure de sa résurrection ne repose pas sur des documents solides [3].



Les contemporains de Philippe furent attirés vers lui principalement par ce qu'ils pensaient être des signes authentiques de sainteté, ses miracles et les effusions du Saint-Esprit. Nous aussi, qui sommes confirmés par le jugement de l'Eglise dans l'opinion qu'il est un saint. Mais le crédit de Philippe auprès de nous s'alimente encore à une autre source. « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants, dit Pascal. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis [4]. » Il en arrive des saints comme des

1. *P. C.*, f° 656v (*Vat.*) : « ... se rivoltò a me, e mi domandò l'orinale et orinò stendendo lui proprio la mano pigliando l'orinale. » Les autres récits confirment ce détail.

2. *Ibid.*, f° 679.

3. C'est pourtant sur ce trait que Benoît XIV se fonde pour établir la réalité du miracle (*De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione*, L. IV, Pars I, c. xxi, n° 30). Il fait état de la relation des Auditeurs de Rote qui le mentionnent. Mais les Auditeurs de Rote n'ont pu s'autoriser que d'un seul témoignage du Procès, celui de Vittoria de' Massimi, sœur de Paolo, qui est loin d'être catégorique : Paolo « avait *peut-être* quelque chose à confesser ; on a dit, mais je n'en puis témoigner par moi-même, que Paolo avait omis un péché en confession. » (*San Filippo Neri*, *loc. cit.*). Cependant les témoins oculaires ne soufflent mot d'une confession faite à Philippe. Dans son troisième récit (*loc. cit.*), Fabritio, le père, parle de bénédiction, non d'absolution, ajoutant qu'il a observé minutieusement tous les gestes de Philippe depuis son arrivée jusqu'à la seconde mort de l'enfant. La servante allègue un trait mal conciliable avec une confession : elle ne cessa de soutenir avec son bras gauche la tête de Paolo (f° 655v (*Vat.*). Le trait de la confession manque encore en 1600 dans la *Vie* de Gallonio ; mais on trouve là trois mots qui semblent des pierres d'attente : Philippe eut avec Paolo un long entretien « que n'entendaient pas les assistants ». La confession est racontée pour la première fois par Bacci, qui emprunte son information aux Auditeurs de Rote.

4. *Pensées*, édit. Brunschwig, n° 331.

philosophes. On se figure leur sainteté constamment en acte. Mais, avec Philippe, il est impossible de méconnaître « l'honnête homme » à côté du saint. Il bouscule et met en pièces le portrait tout fait de sainteté auquel on attend qu'il se conforme. Le surnaturel a beau percer en lui par de larges trouées : il reste naturel comme pas un. Ses premiers mouvements sont inaltérés. Non seulement il laisse passer ces motions impétueuses dont il rapporte à l'Esprit-Saint l'origine; mais, quand l'Esprit ne le tient pas, on voit aussi ses propres sautes de sentiments et de verve. Il a deux faces caractéristiques, l'une de ferveur ravissante, l'autre d'expansion pittoresque. Comme nous aurions voulu vivre avec lui pour nous échauffer à sa flamme! Il nous aurait plu pareillement de connaître ce compagnon soudain, divers, vivace, comme de nous mettre sous la direction de ce maître qui rabroue parfois, qui persécute durement l'amour-propre, mais qui entretient en joie et en confiance et qui aime tendrement.

CHAPITRE IV

LES ORIGINES DE L'ORATORIO

(1551-1560)

Ordonné prêtre, le « Reverendo Messer Filippo », comme l'on dit désormais, habita San Girolamo.

Asile fort honorable. Il le devait à l'amitié de Rosa et de Marsuppini. La maison abritait un convict d'ecclésiastiques qui desservaient une église attenante. L'église était le centre d'une Confrérie sur laquelle tout Rome avait les yeux. C'est là que l'Oratorio naquit, qu'il eut ses premières réunions et son premier gîte. La Confrérie voisine lui envoya des membres et conspira à sa célébrité. Quant à Philippe, il resta 32 ans [1] à San Girolamo ; ce sera « sa vieille maison », celle dont on ne peut se détacher. Habitant à la Vallicella, il y revenait presque chaque jour [2].

Etudions le milieu où notre nouveau prêtre cherche sa place. Il a 36 ans ; l'âge et le sacerdoce lui ont inspiré quelque désir de fixité.

Eglise et maison étaient pour lui plaire. En pleine Rome, c'était un couvent de frères mineurs de l'Observance. Les frères, en 1524, l'avaient cédé tout entier à la Confrérie de la « Carità », « église, dortoir, cloître, réfectoire, hôtellerie et bibliothèque ». Mais ils avaient stipulé que les nouveaux occupants assureraient le service de l'église, tel qu'eux-mêmes l'avaient réglé, à savoir par la célébration de huit messes quotidiennes et d'un grand office le dimanche [3]. D'ailleurs ils résiliaient

1. Jusqu'au 22 novembre 1583.

2. GIOVANNI MARANGONI, *Vita del Servo di Dio il P. Buonsignore Cacciaguerra.* Francesco Buagni, Roma, 1712, p. 55. Marangoni a utilisé des pièces qui ont disparu depuis. Je renvoie à son texte, en ce qui concerne San Girolamo, quand les archives de la maison ne m'ont rien fourni.

3. ARCH. SAN GIR. CAR., t. 192, f° 29, texte d'une bulle de Clément VII du 22 septembre 1524.

à leur corps défendant. Aussi profitèrent-ils de diverses circonstances pour n'évacuer les lieux que 12 ans plus tard, en 1536, se transportant cette année-là à Saint-Barthélemy-en-l'Ile [1].

Humble chose que le couvent, objet de cette chicane! Quelques arcades en rectangle autour d'un petit jardin formaient le cloître. Le jardin naturellement avait ses orangers et son puits. Au-dessus des arcades, à l'étage, courait le dortoir. Il se composait de cellules minuscules, desservies par un corridor. Les salles communes, réfectoire, bibliothèque, hôtellerie ouvraient sur le cloître. L'église en flanquait le côté nord. On y pénétrait moyennant un passage entre cloître et sacristie. A ce passage aboutissait aussi l'escalier du dortoir [2]. Il est en place, et l'on montre auprès, comme un objet vénérable, sa vieille porte, que Philippe ouvrit et ferma si souvent [3].

C'est le charme de ces demeures monastiques qu'elles expriment aux yeux, avec une grande évidence, la vie de ceux qui les habitent. Sont-elles vides, que l'on suit encore, du dortoir à l'église, de l'église au cloître, les allées et venues des religieux. En outre, la demeure franciscaine étale, dans sa pauvreté et son exiguïté, l'air d'un contentement séraphique.

Dévotieuse était l'église. Les restaurations de 1609 l'ont défigurée. Alors on remarquait à l'extérieur, au-dessus de la porte d'entrée, une peinture de saint François d'Assise au pied du Crucifix, œuvre d'Antonio Vivarini. Puis on pénétrait dans une petite basilique à trois nefs, de la forme romaine. Le prestige des souvenirs ne manquait pas à l'humble édifice. Marsuppini soutenait que sainte Paule, la matrone, avait sa maison en cette place, et que c'était en ce lieu-là qu'elle avait hébergé saint Jérôme [4].

Quant à la Confrérie, ou plutôt à l'Archiconfrérie « della Carità », dont notre saint devenait l'hôte, c'était une œuvre d'assistance aux buts multiples, dont l'influence, depuis la fondation, croissait d'année en année, et qui était en passe de devenir, dans Rome, une sorte d'office central de la charité [5]. Le cardinal Giulio de' Medici, en l'instituant

1. MARANGONI, *op.* et *loc. cit.* Cf. ARCH. SAN GIR. CAR., t. 192, f° 41, *Motu proprio* du 30 janvier 1552.

2. Cette disposition est à peu près conservée, malgré des remaniements considérables dans les salles communes, que l'on ne reconnaît plus. Le passage est mentionné dans une curieuse déposition, au Procès de Canonisation (f° 578).

3. Photographie reproduite dans le périodique *San Filippo Neri*, août-septembre 1894.

4. MARANGONI, *op. cit.*, p. 55 et suiv.

5. Sur la *Confraternità della Carità* à cette époque, on consultera : ARCH. SAN

vers 1518, l'avait faite à l'image de la Compagnie florentine du même nom. Elle avait pour but de secourir les pauvres honteux et de doter les jeunes filles indigentes par des aumônes secrètes [1]. Mais, au bout d'un an, son horizon s'était élargi. Nul doute que le souffle de ferveur qui ranime Rome au moment du Concile de Latran, et qui traverse les dernières œuvres de Raphaël [2], n'ait favorisé ses progrès. En 1519 elle comptait 80 confrères, appartenant tous à la Curie, parmi lesquels des évêques et des prélats. Elle prend à sa charge les funérailles des indigents, qu'elle veut décentes, accompagnées de lumières, de la croix et d'un prêtre, le cadavre recouvert d'un suaire. Elle organise la visite des prisons, procure la défense des prévenus sans ressources, la libération des détenus pour dettes et s'emploie à accélérer le cours de la justice [3].

Ces dernières initiatives lui acquirent une grande influence. Luttant contre les extorsions pratiquées sous le couvert d'amendes et de frais de justice, elle intervint dans les règlements de comptes et finit par obtenir le notariat de la plupart des affaires criminelles qui se débattaient devant les tribunaux de Rome [4]. Elle parlait en maîtresse dans les diverses prisons, à Tor' di Nona, la prison commune, aussi bien qu'à Corte Savella, qui recrutait sa clientèle dans l'élément laïc de la Cour. Dans le progrès de son organisation, il faut signaler encore l'activité d'Archinto [5].

Mais les prêtres de San Girolamo ne se mêlaient pas de ces affaires. Leur rôle restait circonscrit à l'église. La Confrérie les employait à remplir les obligations de culte et de ministère spirituel dont les

GIR. CAR., les tomes 220 et 221, *Libri Decretorum ;* la Bulle du 28 janvier 1519, au t. 182, et celle du 22 septembre 1524, au t. 192 ; en outre, VAT. *lat.* 5796, *Brevi narratio Sodalitatis Charitatis nuncupatae in Urbe Roma :* c'est un historique de la Confrérie, rédigé peu de temps après la fondation, pour le cardinal Giulio de' Medici. Ceci pour les manuscrits.

Imprimés : *Gli Statuti della Compagnia della Charità di Roma.* s. d. In Roma, per Antonio Blado Asolano; MARANGONI, *op. cit.*, p. 55 et suiv. ; *Il Buonarotti*, Série III, vol. I. Roma, 1884, article de CAPOGROSSI-GUARNA ; PASTOR, *op. cit.*, IV², p. 588-589 ; TACCHI-VENTURI, *op. cit.*, I, aux numéros de la table ; CALVI, *Bibliografia di Roma nel Cinquecento.* Roma, Loescher, 1910, nos 2824-2831.

1. VAT. *lat.* 5796.
2. PASTOR, *op. cit.*, trad. franc., VIII, p. 237.
3. ARCH. SAN GIR. CAR., t. 182, texte de la bulle du 28 janvier 1519.
4. Article cité de CAPOGROSSI-GUARNA, dans *Il Buonarotti*, Ser. III, vol. I.
5. GIUSSANI PIETRO, *Vita di Monsignor Archinto.* Como, 1611. Il assiste mensuellement, en sa qualité de Vicaire de Rome, à la visite des prisonniers.

Observantins l'avaient grevée. Pour ce faire, ils recevaient d'elle, avec le logement, un petit salaire d'un écu et demi par mois [1]. Quelques-uns se contentaient du logement. Ceux-là n'avaient ni salaire, ni occupations précises. Ils formaient une catégorie inférieure et on ne les tenait pas pour agrégés à la communauté. Ils rendaient suivant les circonstances de menus services, célébraient et confessaient à l'église.

Buonsignore Cacciaguerra est admis en cette qualité le 13 octobre 1550. Le 19 juillet 1552, c'est le tour du siennois Giovanni Bucci [2]. Dans l'intervalle, à une date indécise, celui de Philippe.

La petite communauté [3] n'imposait pas à ses membres des liens assujettissants. Chacun y vivait à sa guise, isolé dans un petit appartement. Philippe reçut domicile dans le dortoir franciscain dont on avait, en 1544, agrandi et transformé les cellules [4]. Pas de table commune. Pas de supérieur [5]. Les préséances s'établissaient à l'ancienneté [6]. On a vu qu'il se débarrassa vite des obligations qui l'auraient entravé [7]. Pour son humeur et pour l'œuvre à venir c'étaient les conditions idéales.

Il est vrai qu'il lui fallait vivre de ses ressources, et il n'en avait aucune. Mais ses besoins étaient à peu près nuls. De l'un, de l'autre, il recevrait toujours assez pour atteindre, suivant sa formule, jusqu'au lendemain. Ludovico, son servant de messe, lui apportait chaque jour un cadeau de deux « pagnottes » et d'un petit « fiasco » de vin. Après la messe, qui finissait vers midi, — c'était toujours la dernière [8], — Ludovico étendait une serviette et Philippe déjeunait à la sacristie. S'il recevait parfois quelque plat de belle viande fumante, il le partageait

1. Arch. San Gir. Car., t. 220, f° 93v, décret du 17 janvier 1552.

2. *Ibid.*, t. 220, f° 30, admission de Cacciaguerra, « comme surnuméraire, à ses frais et au bon plaisir de la Congrégation » ; t. 222, f° 37, une chambre du dortoir accordée à Giovanni Bucci qui confesse et célèbre chaque jour à l'église.

3. *Ibid.*, t. 221, f° 30 : une liste de présence du 6 décembre 1550 mentionne six personnes seulement : Persiano Rosa, Giovanni Valdez, espagnol, Alvaro, du diocèse de Liège, Pietro Aquilano, Pietro d'Arezzo, ce dernier sacristain. La liste, il est vrai, ne mentionne que les chapelains.

4. *Ibid.*, t. 220, f° 74, à la date du 7 février.

5. Le président de la Confrérie de la Carità, qu'un décret du 17 janvier 1552 décore de ce titre, n'était pas un supérieur résidant sur place, mais un intermédiaire accrédité entre la Confrérie et les chapelains, chargé de recueillir leurs réclamations (*ibid.*, t. 220, f° 93v).

6. Marangoni, *op. cit.*, p. 55 ; et *P. C.*, f° 834.

7. Cf. *supra*, chapitre *L'Apôtre de Rome*, p. 94-95.

8. *P. C.*, f°s 14, 114.

aux enfants de chœur [1]. Il refusait systématiquement tout présent de valeur. Un jour, Grazzini fut gourmandé, qui s'était mis en frais d'une pièce de satin destinée sans doute à la confection d'un ornement d'église : « Envoie-moi plutôt des fruits; je sais que tu ne les achètes pas, et qu'ils viennent de la « vigna » des Bonsignori. » Naturellement il se privait à l'occasion pour les autres [2]. En 1552, année de grande disette [3], Crivelli lui reprochait de n'avoir rien gardé d'un cadeau de cinq ou six « pagnottes » dont avait incontinent profité un prêtre espagnol de San Girolamo, Giovanni Valdez probablement. « Parce qu'il est Espagnol, avait répondu Philippe, ce prêtre ne trouverait pas de pain, tandis que j'en trouverai, moi, qui suis Italien et en Italie [4]. » Ainsi défrayé du nécessaire et logé, notre saint réalisait une indépendance à peu près parfaite et se voyait libre d'organiser sa vie à sa guise, « arbitrio suo », comme il l'avait spécifié [5].

L'église San Girolamo était très fréquentée. Il s'y installe au confessionnal. C'est là où le chasseur d'âmes tendait ses rêts. Son zèle à confesser, qui ne se démentira jamais, était dans ces premiers temps extraordinaire. Il passait les matinées entières à l'église, lisant, priant, à la disposition des pénitents qui se rencontraient [6]. On retournait à lui une fois qu'on en avait essayé, car il exerçait sur tous, et particulièrement sur les jeunes gens, une attraction indéfinissable.

Grazzini et Parigi, par exemple, s'attachent à lui à cette époque avec une fidélité canine [7]. De son côté il éprouvait le besoin d'épancher son âme transportée d'amour divin, que le sacerdoce avait faite plus ardente. L'Oratorio va naître de ce zèle de Philippe auprès de ses pénitents. Dès cette époque nous trouvons, sous une forme embryonnaire, presque tous les exercices qui s'organiseront dans la suite. D'abord l'exercice de l'après-midi. Philippe, qui craint d'abandonner ses fils spirituels la journée entière à eux-mêmes, fait revenir l'après-midi les plus fervents d'entre eux, et les tient avec lui dans sa chambre. Huit personnes au plus peuvent entrer dans le local exigu, sans compter

1. *P. C.*, f° 14.
2. *Ibid.*, f° 15.
3. Le décret mentionné, note 2, parle de cette disette : *pro temporis sterilitate.*
4. Cf. décret de la note 1; et *P. C.*, f° 617v (*Vat.*).
5. Cf. *supra*, chapitre *L'Apôtre de Rome*, *loc. cit.*
6. *P. C.*, f° 396.
7. Ce sont eux, par exemple, qui rédigent la plus ancienne lettre conservée de Philippe (NETTI, n° 1) : « ... Simone (Grazzini) et Ludovico (Parigi), cancellieri della presente, vi si raccomandano... »

Philippe étendu d'ordinaire sur le lit [1]. Philippe les exhorte. On le voit sur sa couche saisi d'un tremblement si fort que la chambre même est ébranlée [2]. Quand il se sent las [3], ou parfois dès le début quand il redoute de tels excès, il donne la parole aux assistants. Alors se développe le « ragionamento », le colloque sur un sujet d'édification. Chacun parle suivant son cœur. Une lecture s'introduisit au début de la séance pour fournir matière à la causerie. On lisait surtout des auteurs affectifs, le Quatrième Evangile et les œuvres de Gerson [4]. Après quelque temps d'entretien dans la chambre, on allait faire parfois, tout en discourant encore ou en chantant, une promenade-pèlerinage à l'une des grandes basiliques, Saint-Jean de Latran, Saint-Pierre, Sainte-Croix de Jérusalem [5]. Tels les séminaristes qu'on rencontre encore aujourd'hui à Rome, repassant et ruminant à la promenade, sur le chemin des églises, les leçons de leurs maîtres.

Mais dès l'origine il y eut aussi des séances de prières. Simone Grazzini y assista. Cela se passait le soir, à la nuit, quand on revenait de la promenade. « Le Père priait, raconte-t-il, et l'on voyait en lui une ferveur d'esprit intense : tout le corps s'agitait et il semblait qu'il tremblât et parlât avec Dieu, et encore que l'oraison durât une heure, cela nous paraissait peu, et nous serions restés là toute la nuit, tant nous y ressentions de délices. Et lui disait : « Voilà le lait que donne « Notre-Seigneur à qui commence à le servir... » Il tenait très basse la lumière en sorte qu'on voyait à peine [6]. »

Ces réunions n'étaient guère que de jeunes Toscans, sauf un Massimo, Romain de race et de naissance. Il s'y rencontrait Monte Zazzara, âgé de vingt-deux ans, qui nous donne cette liste [7]; Simone Grazzini, déjà nommé ; Michele da Prato, fabricant de bonneterie, et deux jeunes orfèvres, Francesco et Sebastiano, le premier de la boutique de

1. *P. C.*, f° 19.
2. *Ibid.*, f° 19v.
3. A. N., *fasc.* 21, n° 1, *De Origine Oratorii*, f° 12v.
4. *P. C.*, f° 208v-209. Cf. le mémoire apologétique conservé A. N., *fasc.* 21, n° 1, f° 10 : remarquer les expressions « conferivano fra di loro », « per modo di collatione », pour caractériser la manière des réunions ; et le mémoire de Tarugi publié par le P. CALENZIO (*La Vita e gli scritti del Cardinale Baronio*, p. 137), où l'on parle de questions posées sur le sujet de la lecture pour mettre en train la conférence.
5. *P. C.*, f° 209.
6. *Ibid.*, f° 13v.
7. *Ibid.*, f° 19v.

Maestro Bernardo Torregiani. Un pénitent de Persiano Rosa, l'angevin Loys Amès, y fit aussi des apparitions [1].

Il n'est pas étonnant que cette atmosphère fervente ait attiré d'autres fils spirituels. Quand la chambre de Philippe devint trop étroite, l'assistance occupa encore la chambre voisine. Il arriva qu'à son tour l'annexe ne suffit plus. Les réunions se transportèrent alors dans un espace plus vaste, situé tout près, dans les combles de l'église [2]. A cette époque, avec les pénitents de Philippe, il vient même des étrangers [3]. Le nouveau local reçoit le nom d'*Oratorio* et c'est probablement du temps où l'on s'y installa qu'on fit dater plus tard la fondation de l'Oratorio. Ce dut être l'année 1554, au plus tard l'année suivante [4]. Cependant des réunions d'intimes continuèrent de se pratiquer dans la chambre [5]. Matteo Altieri déclarait encore au temps de Paul IV, après une séance d'oraison, qu'il s'était cru là en paradis [6].

1. *P. C.*, f° 208v.

2. Le grenier à blé de la maison, dit Simone Grazzini (*ibid.*, f° 13v); un passage qui conduisait aux orgues, dit Giovanni Manzolo (*ibid.*, f° 206).

3. Pour ce détail et pour les divers locaux où se tinrent les réunions, voir le *De Origine Oratorii*, de BARONIO, f° 12v.

4. Cette date est fournie par BARONIO dans le document qu'on vient de citer (f° 14v) : « Haec acta (il s'agit de la concession papale de la Vallicella) ipso anno sacratissimi Jubilaei (1575), post annum vigesimum ab inceptis Oratorii institutis. » Tenons pour sûr le renseignement fourni par un historien de profession. Les dates données par les membres des premières réunions peuvent concorder avec celle de Baronio : l'Oratorio eut son local spécial « l'année 1553 environ », rapporte Simone Grazzini (*P. C.*, f° 13v); Monte Zazzara dit que les réunions de la chambre, commencées en 1551, durèrent « peut-être plus de trois ans » (*ibid.*, f° 19v); elles durèrent « à peu près deux ans », dépose Loys Amès (*ibid.*, f°s 208v-209); seul Giovanni Manzolo, qui ne parle que de quelques mois (*ibid.*, f° 206), est malaisément conciliable avec les autres témoins.

Un autre groupe de documents conseillerait d'adopter une date un peu plus récente, 1556 ou 1557 : un mémoire adressé à Grégoire XIII, qui porte la date de janvier 1578, (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872), fait remonter à vingt ans les exercices de l'Oratorio; le mémorial que Tarugi envoie le 8 octobre 1579 à saint Charles Borromée parle de vingt-trois ans; deux mémoriaux destinés au cardinal-vicaire Savelli (A. N., *Historia annuale...*, p. 381-384, et *fasc.* 21, n° 1, f°s 8-9), qui ne sont certainement pas antérieurs aux autres, attribuent, le plus ancien vingt ans, le second vingt-deux ans de durée à l'Oratorio. Mais sait-on ce qu'entendent au juste les rédacteurs de ces documents par le début de l'Oratorio ? Une inscription dans le local même de l'Oratorio en assigne la construction à 1558. Il ne peut s'agir que d'une appropriation considérable et définitive de l'ancien grenier à blé. Mais les auteurs des mémoriaux auront pu compter à partir de cet événement les années de l'Oratorio.

5. Cela semble résulter des propos de Monte Zazzara (*P. C.*, f° 20v).

6. *P. C.*, f° 83v.

Mais l'affluence force à régulariser le programme des réunions. Dans celle de l'après-midi, la conférence n'est plus possible entre tant d'interlocuteurs ; voici les discours qui apparaissent : Philippe oblige maintenant tantôt l'un, tantôt l'autre des jeunes gens à raconter une histoire édifiante dont on dégagera la leçon [1]. La réunion de prière à la nuit tombée devient quotidienne comme la première. Trois fois la semaine, les lundi, mercredi et vendredi, Philippe y renouvelle pour les siens l'usage des vieilles confréries italiennes de prendre la discipline en commun [2]. Enfin, les dimanches et jours de fête, commencent des réunions matinales dont Simone Grazzini nous donne une description pittoresque. Une heure avant jour Philippe attendait ses fils spirituels pour faire oraison avec lui, se confesser et communier. « Le Père, dit Grazzini, venait ouvrir la porte au premier arrivé... Mais un certain orfèvre Sebastiano, — nous avons déjà rencontré ce nom, — se levait dès minuit dans sa ferveur... Le Père fit faire une clé qu'il mettait sous la porte, et celui qui arrivait le premier ouvrait, puis remettait en place la clé pour les autres [3]. » Achevées leurs dévotions, les jeunes gens se rendaient aux hôpitaux de San Spirito, de la Consolazione et de Saint-Jean de Latran porter des douceurs aux malades, oranges, gimblettes, confitures [4]. Puis on allait entendre quelque prédicateur de renom. Et les jeunes gens pendant l'office quêtaient pour leurs malades, bourse en main et tête découverte, ce qui passait alors pour très humiliant ; mais Philippe tenait à ce que des actes de charité fussent la sanction des pratiques pieuses et des bons désirs [5].



Cependant le petit groupe formé par Philippe ne jouissait pas d'une véritable autonomie à San Girolamo. Un autre original, Buonsignore Cacciaguerra, avait déjà révolutionné la maison et ralliait de son côté un clan mystique. Les deux bandes, pendant nombre d'années, vont interférer et se mêler, semble-t-il, au point de se confondre. Leurs chefs ne définiront que lentement chacun son originalité, ou plutôt la

1. A. N. *fasc.* 21, n° 1, f° 10, mémoire apologétique déjà cité.

2. *P. C.*, f°s 13^v^-14. Remarquer à ce sujet qu'une expression de BARONIO (*De Origine Oratorii*, f° 12^v^) ferait croire que l'Oratorio servit pour les réunions de prières avant qu'on y transportât les entretiens spirituels de l'après-midi : « ... erat enim prope Oratorium, quo orationis tunc causa vespertinis horis solitum erat advenire. »

3. *P. C.*, f° 14.

4. *Ibid.*, f°s 15, 19^v^-20.

5. *Ibid.*

personnalité de Cacciaguerra avait un tel relief que celle de Philippe en fut pour un temps opprimée. Par progrès insensibles, la situation se renverse et il semble que, vers 1558, l'Oratorio, ayant épuisé la sève du tronc sur lequel il était enté, vive d'une vie entièrement propre, gouverné par Philippe seul, tandis que Cacciaguerra s'isole dans un cercle de dévotes et dans le monde intérieur d'une mystique tout individuelle.

On jugera mieux de Philippe et de son œuvre en connaissant Cacciaguerra. Si les documents nous manquent pour décrire cette histoire de la substitution des influences, la peinture des acteurs, ressemblances et contrastes, nous en donnera l'intelligence.

La vie du converti Cacciaguerra est étrange : plus désordonnée, tragique et miraculeuse que toutes celles dont les imaginations toscanes s'émerveillaient et s'enchantaient, y compris celle de sainte Marie l'Egyptienne et celle du Bienheureux Colombini. Histoire vraie cependant [1].

Il était né à Sienne en 1494 d'une famille illustre et commerçante. A l'âge d'homme, il partit pour Palerme gérer les intérêts d'une filiale. Il était jeune, riche, superbe et ne gardait de religieux qu'un souvenir attendri pour sa mère, fleur de piété délicate au pays de sainte Catherine. De sa vie les menus détails nous échappent. L'autobiographie qu'il a dictée est plus attentive aux événements de l'âme qu'à la trame des faits extérieurs. Nous savons donc confusément qu'il trafiqua avec un bonheur inouï, devint riche à l'égal du gouverneur de Sicile, et vécut dans une opulence asiatique. Il avait quarante esclaves, tant maures que blancs, un palais, des chevaux, des armes et des costumes

1. Sa *Vie*, déjà citée, a la valeur d'une autobiographie. Il l'avait écrite sur l'ordre de son confesseur, saint Philippe peut-être. Marangoni a eu ce manuscrit entre les mains, et s'est borné, nous dit-il, à part quelques arrangements peu notables, à transcrire le récit à la troisième personne. Le P. PREMOLI (*op. cit.*, p. 482 et seq.) a reconnu dans un manuscrit de la VALLICELLIANA (*I.* 9), *Vita del Pellegrino-Penitente, già mercante di Palermo, che viveva al tempo di Papa Pio Quarto*, une copie de l'original utilisé par Marangoni.

Le livre de LADY AMABEL KEER, *A precursor of St Philip.* London, Kegan Paul, 1903, n'ajoute aucun fait biographique nouveau à l'œuvre de Marangoni. Il mérite cependant d'être consulté pour la délicatesse et la netteté des analyses psychologiques.

Les œuvres imprimées de Cacciaguerra sont : un volume de lettres publié de son vivant par Curtio Franchi, et réimprimé à Venise par Alessandro Griffio en 1582, avec trois opuscules : *Lettere spirituali del Rever. Monsignor* CACCIAGUERRA, *con un dialogo spirituale dell'istesso Autore, et la vita di una divota Vergine sua figliuola spirituale, con una lettera sopra la frequentia della santissima Communione.*

à confondre le luxe des rois. Des amis lui formaient une cour. Imaginez une fête perpétuelle, des festins, des parfums, de la musique, des danses, tout cela aggravé d'énormités sensuelles; imaginez encore le cortège par les rues de ces jeunes insolents qui défient du regard et de la dague quiconque ne se serait pas rangé. C'est une page de miniature, historiée par deux peintres, l'un italien et l'autre persan : ici, tout or et outremer, avec de beaux jeunes gens noblement en selle sur des coursiers blancs; là, des arabesques sur fond rose et vert encadrent les tapis où se contorsionnent les danseuses devant les vieillards en robe de soie.

A ce régime, l'organisation de Cacciaguerra se détraqua. Il en vint à une idolâtrie délirante de sa propre personne, anxieux de primer sur tous, vivant d'adulations, raffinant sur tous les raffinements concevables, et faisant mettre en pièces des costumes superbes, une fois étrennés, pour que nul, après lui, ne les portât. Il nous donne lui-même ces détails. Il nourrissait une passion folle pour une femme qu'il aima avec tous les excès. Bien des années après, il se demandait anxieusement si maintenant il aimait Dieu autant qu'il l'avait jadis aimée. Il devenait de jour en jour inquiet et semblait, comme les natures sans équilibre, susceptible de se porter soudain aux extrêmes opposés. A la porte d'un hôpital, il ramasse un jour un mendiant qu'il asseoit à sa table et sert de ses mains. Le souvenir de sa mère remuait aussi dans son âme des attendrissements et des désirs de conversion.

Celle-ci fut hâtée par un émouvant épisode. A Pâques, chaque année, il accusait ses fautes, promettait de rompre avec le péché et communiait. Mais la chair était faible. Quelques jours plus tard, il retournait, non sans remords, au logis de sa maîtresse. Les choses ne se passaient jamais autrement. Or, une année, au jour où il reprenait ainsi la voie de son péché, il entend un pas lourd derrière lui, se retourne et aperçoit Jésus qui le suivait, une corde au cou, et portant sa croix. « Mon fils, dit le Sauveur, vois comme tu me traites. Je t'en prie, ne me chasse pas de toi. » A partir de cette apparition, qui se renouvela, ses remords grandirent; il lutta contre le mal en des alternatives continuelles de chutes et de pénitences; parfois un effréné désir de s'abîmer et de se perdre dans les plaisirs, puis une contrition poignante.

Dans le même temps les infortunes fondent sur lui de toutes parts. La mer jusque-là avait respecté les vaisseaux de son commerce. Une série de sinistres l'approche de la ruine. Dans une entreprise galante, il reçoit des coups de poignard au visage, qui le défigurent, et se voit

contraint de dévorer son affront. Des pirates le capturent en mer, pillent le navire, et s'il échappe à la mort, il le doit, pense-t-il, à la protection de la Vierge de Monte Nero, à laquelle il fait, débarqué, un pèlerinage austère.

Enfin, en 1530, la crainte et la honte agissent sur lui d'une façon décisive. Il rencontra à la foire d'Argyre, près de Palerme, une possédée qui se tordait, écumait et vociférait, en attendant d'être délivrée par le pouvoir d'un saint Philippe, patron du lieu. Cette femme lui révéla, avec des injures et des cris, et lui étala, devant une assistance, l'état affreux de son âme.

Il brise avec son passé. Rentré à Palerme, il soulève par ses prières, ses bonnes œuvres et son humilité, les moqueries et l'indignation de son frère. Il fut traité en étranger dans sa propre maison, perdit une nouvelle part de sa fortune, et finalement partit en pèlerinage pour saint Jacques de Compostelle, à pied, vivant d'aumônes, et soignant quelques jours les malades des hôpitaux dans toutes les villes où il passait. Il se faisait appeler « il pellegrino », comme saint Ignace quelques années auparavant. Les deux pénitents ne manquent pas d'ailleurs d'autres traits communs. Depuis sa conversion, Cacciaguerra, comme Ignace, se sentait tourmenté jusqu'au désespoir par le souvenir de ses péchés que Dieu, se disait-il, ne lui pardonnerait jamais. Mais, à Milan, il éprouva le sentiment intime de sa justification, et nagea dès lors dans la joie et la reconnaissance. Il traversa les Alpes couvertes de neige, en s'agenouillant devant chacune des croix qui jalonnaient la route. Puis, lorsqu'il fut à quelques milles de la ville de saint Jacques, il se fit lier et traîner par une corde, comme un criminel, jusqu'au sanctuaire. Il y délivra des possédés, guérit des malades et dut, pour échapper à une célébrité menaçante, s'enfuir à Valladolid, où, suspect, on l'incarcéra dans un cachot infect.

Enfin nous le retrouvons à Palerme, volé de ses derniers biens par son frère, la bouche rongée d'un ulcère incurable, en butte aux vilenies d'anciens créanciers qu'il ne peut désintéresser, réfugié chez une vieille négresse, l'une des esclaves de jadis, nouveau Job sur son fumier, honni et délaissé par tous. Son existence devint de plus en plus extraordinaire. Il vécut solitaire dans les montagnes, opéra des guérisons en traversant les bourgs et réussit des exorcismes. Purifié par l'affliction et pénétré de bonheur dans la certitude que ses fautes lui étaient remises, il se met à communier tous les jours, lui qui n'osait, au lendemain de sa conversion, le faire plus d'une ou deux fois l'an.

Finalement, les conseils d'un ermite l'envoyèrent à Rome. Dans cette ville et dans beaucoup d'autres par la suite, — car il ne laissa pas de voyager, — il connut des traverses variées. Après quelques mois de vie obscure, il inaugura, lui aussi, un apostolat laïque, dont le dogme était la communion fréquente et même quotidienne. Or la communion mensuelle passait, à l'époque, pour la marque d'une sainteté éminente [1]. Cela n'alla pas sans orage. On le trouve à Milan, puis de nouveau à Rome, en septembre 1539 [2]. L'évêque de Barcelone s'édifie, dans ce temps, à le voir chaque jour, dans l'église de Montserrat, recevoir l'Eucharistie, flanqué de deux compagnons dont l'un, esclave maure qu'il avait converti et affranchi, ne le quittait pas depuis Palerme. L'évêque de Sorrente le mande dans les Abruzzes pour travailler à la réforme d'un diocèse. Au retour, on le presse de s'arrêter dans le royaume de Naples. Il y expose sa doctrine à Aversa, à Nola et à Naples même. Il enthousiasme les uns, exaspère les autres, divise les couvents, s'attire des bénédictions et des coups. A Nola, la société lui en veut à mort pour avoir remis l'ordre dans un couvent de religieuses où l'on allait en parties fines. Pour le perdre, on l'accusa de sorcellerie.

Il lui serait arrivé malheur, s'il n'avait repris la route de Rome où il parvint entre 1544 et 1545. Sa célébrité s'y étant affermie, il se laissa ordonner prêtre en 1547, dans le désir de célébrer chaque jour. Mais il le fut *ad titulum paupertatis,* décidé qu'il était à vivre d'aumônes. Enfin, après un voyage à Sienne, où sa famille le rebuta, il trouvait asile dans une maison voisine de San Girolamo, puis, comme nous l'avons vu, le 13 octobre 1550, à San Girolamo même. Dans ses derniers épisodes, l'histoire de sa vocation était une épreuve avant la lettre de celle de saint Philippe.

S'étaient-ils connus avant Saint-Jérôme ? Fréquentant les mêmes parages, comment en aurait-il été autrement ? Mais nous avons mieux que cette preuve négative. Dans une lettre datée du 12 avril 1549 [3], Cacciaguerra cite l'exemple d'une personne spirituelle « qui, dans les plus grands froids de l'hiver, à cause du grand feu qu'elle se sentait

1. L'Oratorio del divino Amore, on se le rappelle, ne parlait, dans ses Constitutions, que de la communion six fois l'an. La Confrérie de la Trinità de' Pellegrini, en instituant pour ses membres la communion hebdomadaire, avait pris une initiative hardie : cf. chapitre *L'Ermite*, p. 59.

2. Le P. Premoli (*op. cit.*, p. 473) a établi qu'il fallait lire 1539 et non, comme le narrateur dit par erreur dans son manuscrit, 1540.

3. *Lettere spirituali...*, p. 102.

au-dedans, — et je ne parle pas, bien sûr, du feu naturel, mais de cet autre feu que l'âme éprouve en elle, — était forcée de s'asperger la poitrine d'eau froide ». Or c'était là l'un des phénomènes dont Philippe présentait alors le bizarre spectacle.

La lettre expose ensuite les démarches, effets et progrès de l'amour divin, quand il s'est emparé d'une âme. Il n'est pas inutile de citer le passage, malgré sa longueur, pour que l'on sente par quelles convenances Cacciaguerra et Philippe pouvaient s'accorder, en dépit de leurs divergences. « Au monde, dit Cacciaguerra, aux personnes débiles et de peu de ferveur, les inspirations, colloques et sentiments de l'âme paraissent une fable ou une erreur. Mais une personne vraiment illuminée en sent la vérité au-dedans d'elle-même. » Et il en donne d'abondance une description telle que nul ne doutera qu'il n'ait été le premier à brûler de ce feu spirituel, « que le cœur goûte d'abord, dit-il, et qui parfois à la manière d'une liqueur ineffable monte, enflammant la poitrine et le visage ». Puis il décrit « les colloques les plus secrets qui se font sans bruit aucun, dans la partie la plus noble de l'âme, dans une suprême oraison qui passe tout sentiment humain, et qui ne se fait pas avec des paroles distinctes, mais où l'esprit, illuminé de la céleste lumière, s'élève vers Dieu dans l'union de tous les sens, et sa prière s'écoule, comme d'une fontaine très abondante ; et en cet instant si bref il dit des choses si élevées que, revenu à lui, il ne les sait plus ni dire, ni penser. O bienheureux esprit de Dieu ! Avec quelle plénitude il emplit, console et se fait silencieusement entendre dans le plus intime de l'âme qu'il fait languir d'amour tout entière ; comme, en un moment, il imprime, fait sentir, et simultanément enseigne à la bien-aimée tout ce qui lui plaît et ce qu'il veut..., tellement que, dissous par ces délices, l'esprit humain s'élève et se hausse à un excès d'amour où il oublie qu'il est charnel et prononce de telles choses qu'elles paraissent plutôt un blasphème, comme l'on rapporte de Moïse..., lorsqu'il disait : *Dele me de libro tuo,* et de saint Paul, lorsqu'il disait : *Optabam anathema esse a Christo pro fratribus meis !* Et parfois le bien-aimé se donne tellement en proie à l'épouse, et d'une telle abondance que, dans l'ardeur suprême et dans la stupeur, ne pouvant le supporter, elle le prie de partir. Alors le bien-aimé, pour la faire brûler d'un feu plus grand encore, et la faire languir plus, et la transpercer de son amour virginal, montre des signes de sa répugnance [à la laisser], tellement que la bien-aimée se voit forcée de vociférer dans le plus secret de son cœur : Je ne puis plus, je ne puis plus, je me consume toute, va-t-en maintenant, je meurs, je meurs. L'âme alors... souffre

violence et fait des efforts comme si elle voulait laisser le corps et s'envoler dans le sein de son époux bien-aimé, qui s'éloigne à cet instant par le sentiment, non par la grâce ; et la bien-aimée reste toute languide, avec les membres comme rompus, ivre et brûlée d'amour, la langue brisée. Cependant elle ne trouve de lieu ni de repos à cause de l'absence de son époux bien-aimé, le désirant plus encore ; et comme folle d'amour, à nouveau, jour et nuit, elle s'en va à sa recherche, et elle ne le trouve pas, bien que souvent il se tienne caché en elle, sans se faire sentir, pour la faire croître dans un plus grand amour de lui et dans un désir infini. A la fin il se laisse trouver en diverses manières, parfois dans les gémissements et dans la grande ardeur du cœur ; souvent lorsque l'âme s'abaisse et s'humilie et reconnaît qu'elle n'est pas digne de lui et qu'elle ne l'a jamais mérité par le passé ; souvent aussi dans la prière fréquente... ; mais bien plus souvent lorsqu'elle le reçoit dans le Très Saint-Sacrement : bien que, dans sa bonté infinie, parfois il survienne à l'âme à l'improviste, sans être appelé ni prié... Oh ! quelle joie ineffable, quelle fête solennelle s'en fait l'épouse, lorsque, sans qu'elle y ait pensé, il se fait ainsi sentir ! Quelle visite sainte ! Quels pudiques embrassements sont ceux-là ! Quels colloques très saints ils ont ensemble, qui blessent et transpercent le cœur d'amour, la bien-aimée se tenant tout absorbée en lui, attentive à son moindre signe ! Et tout ce qu'elle voit et sent, et tout ce qui se présente à elle du dehors et du dedans, lui est insupportable. Et avec grande violence et difficultés nourrit-elle son misérable corps, dans la seule pensée qu'il se soutienne et puisse servir à l'esprit... »

Nous jugeons à cette lecture de la richesse des sentiments mystiques chez Cacciaguerra. Il exerçait sur certains une vraie séduction. Des âmes en quête de perfection et d'autres qu'une douleur véhémente sollicitait aux pensées surnaturelles s'attachaient à lui et lui demandaient assistance. Il entretenait ainsi un commerce de lettres avec une élite de fidèles qu'il avait laissés en divers lieux, particulièrement dans le royaume de Naples. A Rome, à San Girolamo, il guidait un troupeau nombreux et passionné de dévotes et de pieux fidèles, au nombre desquels on pouvait compter les jeunes gens de Philippe et Philippe lui-même, ceux-ci participant en somme aux exercices et à l'inspiration du groupe, malgré leurs pratiques et leurs attaches propres.

L'un d'eux, Felice Figliucci, en 1556, s'en va revêtir l'habit dominicain à Saint-Marc de Florence. Nous lui devons deux lettres précieuses, où il décrit les incidents de la route et de l'arrivée. La première, du 25 juin, envoyée de Spolète, est adressée à Cacciaguerra ; celle de

l'arrivée, du 18 juillet, à Philippe même [1]. Mais en vérité, les destinataires en sont tous les membres du groupe de San Girolamo. Voici le début de la lettre de Florence : « Je voulais écrire au Père, Messer Bonsignore ; mais j'ai appris qu'il se sentait un peu souffrant. Aussi, ne voulant lui imposer un ennui de plus, j'adresse les lettres à vous, Révérend Père, Messer Filippo, et à vous autres, pères et frères chéris dans le Christ, qui tant de fois avez communié avec moi au corps précieux et au sang très sacré de notre Rédempteur... » Celle de Spolète spécifiait : « Maestro Francesco, — son compagnon de voyage, — voudrait que ces femmes de San Girolamo vissent ma lettre, elles aussi. » Missives importantes, non seulement parce qu'elles nous introduisent dans le cénacle, mais encore parce qu'elles y marquent des rangs. Et Figliucci mande qu'au jour de sa vêture, il n'a pas manqué de recommander à Dieu, d'abord Bonsignore Cacciaguerra, ensuite « vous, mon Père, Messer Filippo, le priant qu'il vous donne la grâce de gagner beaucoup d'âmes ». Et c'est ainsi que Philippe apparaît comme une étoile de seconde grandeur au ciel de Cacciaguerra, plus ou moins confondu avec les autres prêtres de San Girolamo, Messer Arrigo, Messer Theseo et Messer Pietro Spadari.

Quelles étaient maintenant les préoccupations capitales des fidèles de Cacciaguerra, celles moyennant quoi leur père spirituel les tenait unis et fervents ? Un enthousiasme pour la communion fréquente, le goût d'une mystique d'extases et de visions : Figliucci nous l'apprend assez naïvement, dans le récit des choses qui l'ont frappé à Spolète. Quelle n'a pas été sa joie, mande-t-il d'abord, quand, à l'église Saint-Dominique, il fut témoin de cette scène : « L'autel entouré d'une longue tablée de femmes, qui, la nappe devant elles, attendaient la communion. Vous pouvez penser, o Père, de quel cœur je contemplais un tel spectacle. Tout joyeux, je me tournai vers Maestro Francesco, et je lui dis : « Frère, courage, nous voici en selle. » Finie cette tablée, immédiatement il accourut d'autres personnes ; et il s'en fit une seconde aussi grande que la première, tellement qu'il me paraissait être chez moi. » « Chez moi », c'est San Girolamo qu'il veut dire !

Et voici l'autre de ses émerveillements. Le prieur le mena chez une extatique stigmatisée « qui l'emporte, déclare Figliucci, sur sœur Catherine de Prato ». Sainte Catherine de Ricci était, on le voit, célèbre à San Girolamo. La sainte de Spolète, racontait le prieur, ne se nour-

1. BIBL. VALL. *O.* 15, lettres du 25 juin 1556 à Bonsignore Cacciaguerra, et du 18 juillet 1556 à Philippe.

rissait guère que de la communion, après laquelle « elle s'en allait en ravissement et voyait des choses admirables ». Un jour qu'il lui avait montré l'un des clous de la Passion, elle eut une extase d'une heure, éprouvant à la main droite une douleur incroyable dont elle parla au réveil et qui lui dura huit jours, comme si cette main avait été transpercée. Puis ce furent l'autre main, les pieds et le côté où les plaies du Sauveur apparurent. Pendant l'octave de la Pentecôte, la plaie du côté s'était ouverte, et Figliucci put adorer et « odorer » les linges qui l'avaient essuyée. Ainsi prévenu, on l'introduisit à deux reprises auprès de la personne, le 24 et le 25 juin. Il ne fut pas déçu. Il assista à trois extases de Sœur Marguerite. « On ne voyait d'autre signe de vie en elle, sinon qu'il lui coulait des yeux quelques larmes, comme des perles. » Puis, lorsqu'elle eut repris ses sens, « elle me disait des choses admirables et l'on sentait que les paroles lui sortaient du cœur, pleines de feu et d'amour ». Le prieur la tirait de l'extase à volonté, en le lui ordonnant « au nom de la vertu d'obéissance..., et soudain elle revenait à elle, toute en pleurs, et avec un visage vraiment angélique ».

Les femmes de San Girolamo savourèrent sans doute ces détails. Philippe prisa mieux le passage sur la communion fréquente. Car, depuis plus de deux ans, il souffrait persécution pour elle. Aux côtés de Cacciaguerra, l'apôtre de la première heure, excité et enflammé par lui, il s'était fait le propagateur d'une dévotion que beaucoup tenaient pour dangereuse. Ses succès, ceux de Cacciaguerra avaient paru inquiétants. Ils étaient devenus, l'un et l'autre, les cibles d'une campagne dont l'orthodoxie de la doctrine faisait les frais principaux, mais qui s'alimentait aussi de griefs contre les personnes et de petites rancunes.

Parmi les prêtres zélés de San Girolamo, en effet, cela tournait à la manie de fomenter des associations pieuses que l'on maintenait groupées autour de soi. Chacun mettait à profit la liberté que lui laissait le règlement de la maison, pour suivre son inspiration propre et cultiver sa spécialité mystique. Rosa l'avait fait avec la Confrérie de la Trinité. Maintenant c'était Cacciaguerra et ses communiants, Neri et son Oratorio, des nouveaux venus d'ailleurs, aux allures bizarres. En somme, il y avait péril que le domaine des chapelains, où ceux-ci exerçaient sans bruit ni excès de zèle leur ministère spirituel, ne fût envahi par des exaltés et devînt le théâtre de pratiques suspectes. De là, tout un système de dénonciations, d'affronts mesquins et de petites perfidies, patiemment suivi par des gens qui se disaient : « A la fin, il faudra bien qu'ils partent[1] ! »

1. *P. C.*, f° 14, une confidence de Philippe à Donato Bonsignori, l'un des membres



*

Mais les ressentiments domestiques se dissimulaient dans les épisodes d'un combat d'une tout autre envergure. La doctrine de la communion fréquente ne s'affirmera pas sans se heurter à de graves obstacles, tout au long du XVIe siècle et jusqu'à l'apparition du livre d'Arnauld (1643) qui marque, chez nous, l'un des moments critiques, non certes la fin de la controverse [1]. En 1540 déjà, pour citer un exemple, l'un des premiers Jésuites, le P. Le Fèvre, exposa qu'il venait de soulever contre lui la plupart des prédicateurs de la ville de Parme [2]. Le concile de Trente, dans le décret sur l'Eucharistie du 11 octobre 1551, s'était gardé de prendre parti. Il parlait bien de communion fréquente, et le mot suffisait à ravir Cacciaguerra, les Jésuites et les autres prêtres réformés, qui le prenaient dans leur sens. Mais le concile n'avait pas exprimé le mot en chiffres et admettait, semble-t-il, que la fréquence qu'il entendait n'allait pas sans des sentiments si vifs « de constance, de fermeté dans la foi, de dévotion intime », et sans des actes de piété tels qu'elle demeurait en somme une communion rare [3]. Les deux partis pouvaient équivoquer à leur aise et n'y manquèrent pas.

Car de déterminer quelles dispositions nécessaires et suffisantes il y fallait, c'était justement le point. Or Cacciaguerra les minimisait et tendait à les réduire à quelque désir de vie plus parfaite accompagné de l'absence de péché grave. N'envisageant que l'aspect surnaturel de la question, il résistait à toutes les objections de la théologie, de la psychologie et de l'expérience.

de la Confrérie de la Charité : « Peut-être qu'ils font cela, parce qu'ils trouvent mauvais que je sois ici. Je partirai... »

1. C'est le pape Pie X qui lui a donné sa conclusion définitive par le décret du 30 décembre 1905.

2. Sur le point particulier : FABRO PIETRO, *Carta y otros escritos*, I. Bilbao, 1894 (cité par TACCHI, *op. cit.*, I, p. 231). Généralement sur l'histoire de la Communion fréquente, en Italie, au XVIe siècle, on trouvera des renseignements précieux dans le même volume du P. TACCHI, chap. XIII, *Propaganda per la Communione frequente*, p. 223-254. On consultera aussi avec profit PAUL DUDON, *Pour la communion fréquente et quotidienne*. Paris, Beauchesne, 1910.

3. Sessio XIII, cap. 8 : « Admonet Sancta Synodus... ut omnes et singuli, qui christiano nomine censentur... haec sacra mysteria corporis et sanguinis ejus ex fidei constantia et firmitate, ex animi devotione ac pietate et cultu credant et venerentur, ut panem illum supersubstantialem frequenter suscipere possint. » 11 ans plus tard, dans son décret du 17 septembre 1562, le Concile, sans donner à son adhésion une forme parfaitement explicite, faisait un pas de plus en faveur de la communion fréquente (cf. Sess. XXII, cap. 6).

Le Fils de Dieu, disait-il, n'est-il pas présent dans la sainte hostie ? Et ne s'y donne-t-il pas aux âmes, sans aucun mérite de leur part, en aliment à la fois et en remède ? Pourquoi dès lors se refuser à le recevoir souvent ? Pourquoi ? Parce que l'on en est indigne ? Mais est-on digne jamais de le recevoir même une fois, et n'est-ce pas son amour infini qui supplée toujours au démérite incurable des hommes ? Parce que l'on est privé d'affection, de foi, de désirs et de transports sensibles ? Mais la communion n'est-elle pas génératrice précisément de ces sentiments ? Et si l'on objecte qu'au contraire la fréquence produit la routine et conduit à la sécheresse, il répondra que jamais la communion ne manque son effet propre, qui est dans une certaine vigueur surnaturelle, dont l'âme est toujours fortifiée, quelque rares ou faibles ou nulles que puissent être les affections de la sensibilité [1].

Ces raisonnements, Cacciaguerra sans doute n'était pas le seul à les tenir et à les publier [2]. Mais le feu des adversaires se concentrait sur lui, parce qu'il passait avec éclat de la théorie à la pratique, qu'il avait suffi de son arrivée à San Girolamo pour lancer le mouvement, que le nombre des communiants et des communiantes y croissait sans cesse, que ses fils spirituels n'avaient que cela en tête, enfin parce que lui seul allait jusqu'à définir la communion fréquente par la communion quotidienne [3], et ne craignait pas d'opposer saint Augustin à saint Augustin, quand on arguait devant lui d'un texte d'une authenticité d'ailleurs suspecte : « *Quotidie Eucharistiam sumere, nec laudo, nec vitupero.* — Oui, répondait Cacciaguerra ; mais il a dit aussi : *Quotidie sume quod quotidie tibi prodest et sic vive ut quotidie merearis accipere.* »

C'est lui donc qui fournissait les prétextes à la persécution dont Philippe fut aussi la victime. Les hostilités furent ouvertes, — en 1554, semble-t-il [4], — par l'un des quatre délégués que la Confrérie préposait au gouvernement temporel de la maison, le médecin Vincenzo Teccosi,

1. CACCIAGUERRA, *Lettere...*, *lettera a Madonna Prudentia sopra la frequentatione della santissima communione*. Cf. aussi R. P. F. LUDOVICI GRANATENSIS, *De frequenti Communione libellus cum dialogo. Item* HIERONYMI CACCIAGUERRÆ, *De eadem frequenti communione Libri III.* Coloniæ, Apud Godefridum Kempensen, 1586, p. 115-297.

2. Cf. par exemple DAVIDICO, *Trattato circa la communione, induttivo a frequentare quella...* Firenze, 1550 ; *De frequenti usu sanctissimi Eucharistiae sacramenti libellus*, composé vers 1557 par le jésuite CHRISTOPHE DE MADRID, publié par DUDON, *op. cit.*

3. Le traité de CHRISTOPHE DE MADRID, tout en louant l'usage de la communion quotidienne pour les chrétiens d'élite, restreint la portée de sa thèse à la communion hebdomadaire (cf. *op. cit.*, p. 223).

4. *P. C.*, f° 14.

de Fabriano [1]. Teccosi avait gagné chapelains, sacristains et députés de la Confrérie, en sorte que le personnel de la maison faisait le vide, en attendant mieux, autour des prêtres agités qui communiaient sans se lasser « leurs tablées de pénitents » [2]. On s'inquiétait cependant de corser le grief. On notait que Cacciaguerra manquait de théologie, et la preuve en était facile, car il admettait à la communion fréquente des femmes mariées et des travailleurs, sans estimer les obstacles qui venaient soit de la vie conjugale, soit d'une vie de peine peu favorable au recueillement. En outre, la bande de femmes de haute dévotion qu'il traînait après lui n'était-elle pas suspecte ? Et encore, n'y avait-il pas risque de tarir le recrutement des couvents, si la vie spirituelle cessait d'être un apanage monastique ? Il apparaissait d'autre part que Cacciaguerra s'était mis en tête tout un plan de réformes concernant les us et coutumes de la maison. Il voulait que les prêtres célébrassent chaque jour, comme il le faisait lui-même, et refusassent l'honoraire dont les fidèles avaient coutume de payer l'administration des sacrements. Ce qui non seulement supprimait un revenu légitime, mais encore encourageait astucieusement la confession et la communion fréquentes. Il avait osé même faire pression sur le prélat de la Confrérie de la Charité, le sollicitant d'user de son autorité pour imposer les nouveautés qu'il rêvait [3]. On enfla convenablement cela et l'on en fit des rapports à ce prélat d'abord, puis au cardinal-vicaire, puis au pape. Cacciaguerra se justifia partout. Alors Teccosi de nommer à la sacristie deux moines défroqués qui reçurent mission de tourmenter les deux apôtres, tâche où ces bedeaux réussirent à merveille.

Ils s'ingéniaient à leur rendre difficile et mortifiante la célébration de la messe, leur préparaient des ornements sales et déchirés, les envoyaient à l'autel, puis les rappelaient brusquement sous un prétexte, leur cachaient la clé du tabernacle pour qu'ils ne pussent donner à communier, ou décrétaient que l'on communierait à une seule messe, qui se dirait à l'aurore, au maître-autel, pensant décourager les fidèles. Surtout ils raillaient les larmes et les soupirs que Bonsignore et Philippe, ces deux hypocrites, feignaient en célébrant. On a honte de raconter ces vilenies. Teccosi, dans le même temps, semait dans le public des insinuations malveillantes et des calomnies. Ebranlés, les

1. *P. C.*, f°s 14, 271^v^, 756, 998.
2. *Ibid.*, f° 133.
3. Pour les détails des griefs et de la persécution dont Cacciaguerra est l'objet, cf. MARANGONI, *op. cit.*

bons se demandaient s'ils n'avaient pas été trompés, désertaient la communion, le confessionnal et l'église. Fulvia Aneria, par exemple, nous raconte que son mari et sa sœur, poussés par Teccosi, s'acharnaient à la détourner de se confesser à Philippe [1].

En réponse, Cacciaguerra prêchait la résignation, comme il appert d'une belle lettre à Enrico Pietra sur l'obligation où sont tenus les chrétiens de rendre le bien pour le mal [2]. Quant à Philippe, c'était un ange de patience. Il finit par toucher Teccosi lui-même, qui se jeta un jour à ses pieds, lui demanda pardon, s'attacha à lui jusqu'au dernier jour, et ne mourut pas sans l'avoir couché dans son testament [3].

En 1557, la lutte paraît s'épuiser. C'est à cette date, en effet, que je rapporte une lettre à Marsuppini [4], où Cacciaguerra se dépeint comme maître du champ de bataille, — c'est l'église de San Girolamo que je veux dire, — malgré toutes les oppositions, y donnant l'investiture aux prêtres de son choix, et prêchant sans obstacle sur place la doctrine de la communion, malgré le discrédit qui l'atteint encore. Comment envoyer à Marsuppini les auxiliaires qu'il demande, quand ici, « dans cette église, nous en aurions besoin nous-mêmes..., car la fatigue est grande de paître les brebis du Seigneur, tant il en vient. Messer Philippe est au lit, malade depuis plusieurs semaines; pour moi, je ne puis m'occuper, à cause de la faiblesse qui m'est restée, que de ceux qui viennent se réconcilier dans ma chambre. Messer Leonardo Veltrini [5], qui s'est récemment fait prêtre sur mes conseils, ne peut suffire à tant de monde... Je vous promets que j'ai ma part de fatigue. J'en loue et j'en remercie le Christ-Dieu; car je suis certain que si je consens à perdre, comme je m'y suis ingénié toujours, en m'humiliant devant tout un chacun, je l'emporterai de toute façon, et sans nul doute cet usage gagnera de plus en plus. Certes, nous en sommes venus à ce point que la confession et la communion fréquentes sont mal vues, non seulement des mondains, mais encore de quelques spirituels qui se sont mis à dire : « A quoi bon tant de confessions et « de communions ? » Et certaines gens... que tout cela ennuie m'en

1. *P. C.*, f°s 14, 211^v^, 271^v^.
2. *Lettere spirituali...*, p. 140 et suiv.
3. *P. C.*, f°s 14, 998.
4. *Lettere spirituali...*, p. 150. Pour la date, nous avons vu en effet que F. Marsuppini est à Florence en juillet 1556 avec Figliucci. Une lettre publiée par le P. TACCHI-VENTURI (*op. cit.*, I, p. 232[5]) nous le montre le 6 juin 1557 à Arezzo, sa patrie, travaillant à propager la pratique de la communion fréquente.
5. Ce personnage est nommé une fois au *P. C.*, f° 275^v^.

veulent; mais ils ne s'aperçoivent pas que c'est au Christ qu'ils en veulent. Et pour cela, ils ne l'emporteront pas, parce que la vérité se défend d'elle-même. »

Sent-on assez, dans ces dernières lignes, l'âme du mystique obstiné qui identifie sa cause avec celle du Christ ? Il l'emporta d'ailleurs, comme il l'avait pensé. S'il faut en croire Marangoni [1], le cardinal-vicaire aurait réformé la maison en 1558, nommé un supérieur aux chapelains, avec pouvoir de les renvoyer et de les destituer, et ce supérieur était Cacciaguerra. A ses bons offices, dès lors, seraient dues l'affectation définitive du local de l'Oratorio, l'admission de Philippe au nombre des Confrères de la Charité, le 22 mai 1558 [2], et celle d'Enrico Pietra, vieil ami de notre saint, au nombre des prêtres de San Girolamo, le 11 octobre de la même année [3].

Or c'est justement à cette époque que Cacciaguerra s'efface, à l'heure du triomphe, quand il est devenu le supérieur de la communauté d'où l'on avait prétendu l'expulser. Etait-ce vieillesse, ou réserve volontaire : *illum oportet crescere, me autem minui,* comme le suppose poétiquement Lady Amabel Keer, qui compare Philippe à Jésus, et Cacciaguerra à Jean-Baptiste [4] ? Il est vrai certes que Philippe, désormais, occupe indiscutablement le premier plan. Mais à cela il ne manquait pas de raisons profondes. On se détachait de Cacciaguerra parce que sa mystique n'était pas viable, du moins pour entretenir la vie d'un groupe. Le vieux converti ne cessait en somme de se prêcher lui-même et c'étaient ses expériences toujours dont il faisait une leçon et un exemple pour tous. S'il était devenu l'apôtre de la communion fréquente, voire quotidienne, c'était pour y avoir goûté lui-même, après de longues perplexités, et en avoir connu dans son âme de surprenants effets. De même, des réflexions que lui inspiraient ses épreuves, il avait composé un traité *De la Tribulation* [5], que Philippe mit d'ailleurs dans sa bibliothèque [6]. En somme, Cacciaguerra n'a d'autres vues que les siennes propres, et ce sont des vues exclusivement mystiques.

1. Là-dessus, les archives de San Girolamo sont muettes. Il est vrai qu'elles présentent bien des lacunes.

2. ARCH. SAN GIR. CAR., t. 220, f° 113v. Le même jour, sont reçus confrères, avec lui, ses deux disciples Francesco Vai et Mauritio Anerio.

3. *Ibid.*, t. 221, f° 78v.

4. *Op. cit.*, p. 172-173.

5. Cf. la préface de CURTIO FRANCHI au volume de lettres cité.

6. L'exemplaire, revêtu de la signature du saint, à la Vallicella (cf. le périodique *San Filippo Neri,* 1895, numero doppio straordinario, p. 21).

L'humanité n'existe à ses yeux que sous l'aspect surnaturel, qu'il envisage en lui, plongée dans les extrémités de la joie ou des épreuves mystiques, soit que le Sauveur s'unisse à elle dans les transports de l'amour ou de la réalité eucharistique, soit qu'il la crucifie à sa ressemblance. Dans cette dernière pensée, il en venait à observer curieusement les étranges tressaillements de la chair souffrante, parce qu'il la considérait alors comme pétrie et travaillée par des mains divines ; il montrait un goût singulier à décrire des maladies et à débrider des plaies ; le trépas de ses pénitents, au moment où ils s'envolent dans le sein de Dieu, lui était bien plus cher que leur vie, et il en note avec soin les détails.

Quelle différence entre le prêtre florentin à la flamme expansive, qu'était Philippe, et ce septuagénaire d'aspect austère et presque rebutant, « marqué des cicatrices du péché et de la pénitence » [1], qui vit reployé sur son propre sentiment et ne communique avec autrui que pour y reconnaître ou y inculquer sa ressemblance ! Autour de lui, la vie de relations s'amoindrit et s'exténue. N'ayant rien au reste de l'ardeur conquérante d'un saint Ignace, il en arrive à ne régner que dans un petit cercle d'hommes gagnés à Dieu et de dévotes contemplatives, telles celles dont ses lettres nous parlent, Madonna Paola, Madonna Faustina ou Felice da Barbarano, dont les yeux, sous la coiffe de lin et le voile des veuves, brillaient d'un éclat surnaturel [2]. Philippe, au contraire, avait suspecté dès le premier jour, chez ces filles visionnaires, un désir d'attirer l'attention. Car c'est lui, sans nul doute, le personnage au cœur palpitant dont parle Cacciaguerra [3], qui, pour éprouver Felice da Barbarano dans son humilité, la gratifia, un jour, d'un soufflet magistral. Et comme la pauvre fille reconnaissait la faute qu'elle n'avait pas commise, et lui demandait pardon : « Je te pardonne de force, avait répondu Philippe, non que j'en aie envie. » Quelques jours plus tard, il est vrai, il tomba à ses genoux et s'arrangea même pour lui baiser furtivement le pied.

Cacciaguerra mettait ses pénitents comme hors de l'humanité et des conditions de vie terrestre. Entre sa méthode et celle de Philippe, la différence éclate. Philippe manifestait d'ailleurs un goût médiocre pour la confession des femmes. D'abord il les avait écartées et rebutées [4]. Cependant, vers 1554, il fit bon accueil à Fiora Ragni, char-

1. L'expression de LADY AMABEL KEER (*op. cit.*).
2. *Lettere spirituali.* ., *lettera alla Reverenda Suor Isabella di Capua*, p. 150.
3. *Lettere...*, p. 156.
4. *P. C.*, f°s 236^v^, 953 et 954.

mante jeune femme des environs d'Urbin, celle qu'il appelle, dans une lettre du 27 juin 1572, « comme ma fille premier-née, *la mia chara madonna Fiora* [1] ». Il vint à son secours lors de l'inondation du 15 décembre 1557, au moment, semble-t-il, où les eaux avaient envahi déjà sa maison [2]. A la même époque, voici d'autres pénitentes : Antonia Ceca, bonne femme aveugle, vêtue en tertiaire, priant sans répit, et que tous à Rome tenaient pour sainte ; Lucretia Animuccia, mariée au musicien Giovanni dont nous aurons à reparler. Or Philippe guidait le trio [3] par des voies tour à tour plaisantes et austères. Il inventait quelque drôlerie pour mortifier la sainte [4], mettait de l'ordre dans la conscience de Lucretia et lui tirait ses secrets, car la malicieuse n'avait pas dit, au moment de son mariage, qu'elle était engagée déjà et qu'elle avait fait des promesses ailleurs [5]. Il les envoyait toutes les trois à l'hôpital des orphelins de la Place Capranica refaire les lits. A l'ordinaire, elles les trouvaient infestés d'une vermine variée, ce qui soulevait le cœur à la pauvre Madonna Fiora. Aussi, pour la mortifier, Philippe lui prescrivit un jour de porter à la bouche le premier insecte qu'elle découvrirait. O miracle ! il ne s'en trouva pas ce jour-là, et Philippe sourit de l'aventure. Voici trois femmes encore, mariées à des musiciens et mères de musiciens : Delia Buscaglia, femme de l'instrumentiste Gaspare Brissio, et mère de Gio. Francesco Brissio [6] ; deux sœurs, Bradamante et Fulvia, femmes, la première d'Asprilio Pacelli, à ce qu'il semble [7], la seconde, de Mauritio Anerio, le père du célèbre compositeur Gio. Francesco Anerio [8].

Ainsi le contraste était grand entre les pénitentes de Cacciaguerra et les brebis du troupeau que guidait Philippe. Ici des mystiques visionnaires, dont le père spirituel excite, bien plus qu'il ne les éprouve et les modère, les étranges facultés ; là, des femmes d'allures naturelles,

1. *Lettres*, édit. NETTI, n° II.

2. A. R., *Scritture originali*..., f° 595, déposition de Fiora Ragni au *Procès de Naples* ; et *P. C.*, f° 517.

3. A. R., *Scritture originali*..., *ibid.*

4. *P. C.*, f° 493.

5. *Ibid.*, f°s 196, 272^v, 277^v.

6. *Ibid.*, f° 1. Le recueil de Fabio Constantini renferme un motet de Brissio (cf. là-dessus AMBROS, *Geschichte der Musik*. Leipsig, Leuckart, 1909, IV, p. 94).

7. Sur Bradamante, cf. *P. C.*, f°s 2^v, 163^v, 272, 548^v ; cf. aussi BACCI, *op. cit.*, l. V, c. v, 10. Pacelli était maître de chapelle en Pologne, à la cour de Sigismond III, en 1613 (AMBROS, *op.* et *loc. cit.*, p. 95).

8. Sur Fulvia, cf *P. C.*, f°s 149, 259^v, 271, 286. Sur Anerio, cf. AMBROS, *op.* et *loc. cit.*, p. 89.

engagées dans toutes les voies de la vie, faibles, scrupuleuses, capricieuses, parfois sensibles et charmantes, d'ailleurs dévotes, dont le directeur réduit les velléités en volontés et dont il applique le zèle à des œuvres charitables de peur qu'il ne s'évapore en beaux désirs et sentiments stériles. D'un côté la culture d'un sentiment rare, dans l'isolement et dans la fièvre, au risque de l'illusion ; de l'autre une ferveur joyeuse, qui se plie, se joue, se fortifie et se raidit, s'il le faut, aux conditions de la nature et de la vie. Le Florentin n'oublie jamais les corps en élevant les âmes, ni qu'ils ont pour lieu la société, où ils promènent bon gré mal gré les âmes qui leur sont attachées. En réaliste, il pose et résout le problème de la vie spirituelle dans la situation de fait. En somme, ce qu'il prépare, sans le savoir, c'est le havre très large dont auront besoin ceux des convertis de la Contre-Réforme qui chercheront un tempérament entre leur vie de la veille et des austérités inhumaines. Il fonde l'école des « spirituels-sensuels », suivant la curieuse expression du Reverendo Piovano, dans une lettre à Philippe de 1570 [1] : ce qui veut dire en langage moderne qu'avec lui le surnaturel n'altère pas plus qu'il ne faut le naturel. Bien entendu, la direction des femmes n'est intervenue ici qu'en exemple d'une méthode, et Philippe, toutes proportions gardées, n'en use pas autrement avec ses disciples de l'autre sexe.



Le pontificat de Jules III (8 février 1550-23 mars 1555) s'avérait comme un pontificat de laisser-aller et d'abandon, dans l'apparence du moins. La Réforme semble péricliter entre des mains inaptes. Jovial, instable, sans application aux choses sérieuses, le nouveau pape prit son parti d'une douce ataraxie, après un court effort. Légat des sessions de Trente et de Bologne, évidemment il en avait imposé par son bon air et les dextérités de sa politique. Il rouvrit le Concile parce qu'on l'avait élu pour cela et que l'empereur voulait en finir avec les divisions religieuses de l'Allemagne. En cette circonstance d'ailleurs, Jules III ne manqua pas de fermeté, risquant même la colère de Henri II et la défection de l'Eglise gallicane [2]. Mais au bout d'un an à peine (mai 1551-28 avril 1552), la guerre d'Allemagne ayant dispersé les Pères, il se consola d'avoir fait peu, dans la pensée de ce qu'il avait voulu faire. Dès lors, il s'absorbe dans la construction de sa belle villa où les jeux, les

1. A. R., *Scritture originali...*, f° 500, lettre du 24 mai à Philippe.
2. *Rev. Hist.*, nov.-déc. 1911 et janvier 1912, LUCIEN ROMIER, *La crise Gallicane*.

arts et les bouffonneries le délassèrent des peines qu'il ne s'était pas données [1]. C'est le dernier pape de la Renaissance, politique assez fin, mais apathique, en dépit des sursauts d'un tempérament violent, n'ayant rien de la persévérante énergie de son patron, Jules II; artiste et amuseur d'autre part, mais dépourvu, semble-t-il, de la pureté de mœurs de Léon X [2]. Dès les premiers jours du règne, il donna la pourpre à un gamin vicieux, d'origine incertaine, le fameux Innocenzo di Monte, qu'il ne craignit pas d'afficher comme son favori. L'exemple était déplorable, et bien propre à abattre le parti réformateur.

Et les fêtes, dans Rome, de reprendre et de verser dans les excès [3]. C'est alors, au carnaval de 1553 sans doute, que, pour arracher ses fils spirituels à la licence débordante, Philippe commença de les conduire au pèlerinage des sept basiliques [4]. Initiative que provoquaient peut-être des souvenirs de jeunesse : les Capucins en avaient fait autant dans les beaux jours d'Ochino [5]. Impressions plus récentes : le jubilé de 1550 avait remis en grand honneur cette antique dévotion ; Vasari, par exemple, s'est réservé de nous conter la belle conversation qu'il eut avec Michel-Ange, chevauchant de conserve sur le chemin des églises [6]. Au reste, avec son amour de la campagne et des vieux sanctuaires, Philippe estimait mieux que personne le charme qu'exercerait sur les siens une journée de pensées religieuses, promenées dans la radieuse solitude, au temps des haleines printanières, tandis que règnent dans la ville le tapage de la course du porc et du buffle et l'agitation grossière de divertissements de taverne. On peut évaluer à une trentaine au plus le nombre de ceux qui le suivirent alors [7]. Quelques années plus tard, c'était une armée. Le pèlerinage aux basiliques deviendra le plus populaire des exercices de l'Oratorio.

1. LANCIANI, *Storia degli Scavi di Roma*, III, p. 15 et suiv.; *Annales* RAYNALDI, *anno 1550 ;* BOISSARD, *Romanae Urbis Topographiae*, I, p. 99-100.

2. ALBÈRI, *Relazioni...*, série IIa, vol. III, la relation de Matteo Dandolo, p. 331, surtout à partir de la page 353 ; SARPI, *op. cit.*, I, p. 544 ; J. DU BELLAY est un représentant précieux de l'opinion à Rome (cf. en particulier les sonnets 104, 109 et 110 des *Regrets ;* le sonnet 105 concerne le cardinal Innocenzo de Monte) ; cf. aussi RIBIER, *Lettres et Mémoires*, II, p. 268.

3. CLEMENTI, *Il Carnevale romano*, p. 209, 210.

4. La date dans *P. C.*, f°s 397, 397^v^. Sur le pèlerinage des sept basiliques, cf. *ibid.* f°s 59, 164^v^, 165, 224, 313, 617^v^ (*Vat.*), 644^v^ (*Vat.*).

5. BENRATH, *Ochino*. Leipsig, Reisland, 1875, p. 14.

6. VASARI, *Opere*. Niccolo Bettoni, Milano, 1829, p. 590, dans la *Vita di Michelagnolo Buonarotti.*

7. *P. C.*, f° 397^v^.

En réalité cependant, le cours de la Réforme ne s'était pas arrêté. Quel qu'eût été le peu de zèle du pontife, son apathie même avait servi. S'il n'avait agi en bien ni en mal, il ne s'était pas exercé à détruire. En somme, toutes les aspirations du précédent pontificat durent chez ceux qui les avaient sérieusement nourries. Archinto reste en place jusqu'en 1553 [1]. Michele Ghislieri, le théologien énergique et pur, le futur saint Pie V, remplace Teofilo da Tropea dans la charge de commissaire général du Saint-Office en 1551 [2]. Avec lui, l'activité de l'Inquisition redouble, loin de se relâcher [3]. D'autre part, une commission cardinalice rédigeait un projet de la Réforme de l'Eglise, dont on a pu dire qu'il était le résumé de tous les projets antérieurs et l'aboutissement de tous les efforts tentés depuis le concile de Latran [4]. Enfin les conclaves qui suivirent la mort de Jules III (23 mars 1555) portèrent successivement au pouvoir les plus qualifiés des cardinaux réformateurs, l'excellent Marcel II, qui ne dura que 22 jours, puis le terrible Paul IV (23 mai 1555-19 août 1559).

Quant à la Compagnie de Jésus, pendant ce temps, la fondation du Collège germanique (31 août 1552) et celle du Collège romain (28 octobre 1553) signalent dans Rome le changement de front remarquable qu'elle opère [5]. Vouée jusqu'alors aux œuvres de la mission intérieure, catéchismes, prédications et assistance, elle se transforme en un corps enseignant et militant, avec le dessein de s'imposer aux princes et d'en imposer à l'hérésie par le prestige de la culture. Aux mains d'Ignace achève de se forger l'instrument de la domination universelle et l'arme des controverses décisives. Les deux brefs de Jules III en faveur de la Société (21 juillet 1550 et 22 octobre 1552) confirment tous ses privilèges antérieurs, mais sont remarquables surtout par l'ample mention de ses collèges et par la faculté qu'elle obtient de conférer les grades universitaires [6].

Seulement, la conséquence de cette extension générale de son influence qu'elle prépare, c'est que la Compagnie se resserre dans Rome

1. GIUSSANI, *Vita di Filippo Archinto*. Flora, Como, 1611.

2. MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des frères-prêcheurs*. Picard, 1911, V, p. 408.

3. On en verra des exemples dans le livre de GOTTFRIED BUSCHELL, *Reformation und Inquisition in Italien um die Mitte des XVIten Jahrhunderts*. Paderborn, F. Schöningh, 1910.

4. Récemment découvert (cf. *Rev. d'Hist. Ecclés.*, 1907, p. 733, l'analyse qu'en fait RENÉ ANCEL dans le bel article *Paul IV et le Concile*).

5. TACCHI-VENTURI, *op. cit.*, I, p. 58.

6. *Inst. Soc. Jesu*. Pragae, 1727, I, p. 21-28.

à devenir un organisme central et à façonner des élites studieuses. Sans doute, elle n'abandonne, ni en principe ni en fait, aucune des œuvres spirituelles et charitables qu'elle avait assumées, sauf à se débarrasser de leur administration temporelle. Mais, ayant reporté sur un autre terrain l'ardeur conquérante des premiers jours, elle n'ambitionnait pas des tâches nouvelles dans l'enceinte même de Rome. L'œuvre qu'il y fallait pour accueillir et soutenir, dans leur bon propos, des convertis faibles encore et mal affermis, ce n'est pas elle qui l'entreprendra. Libre champ est laissé par elle aux progrès de l'Oratorio.

Or, sous un pape indulgent, la clientèle de l'Oratorio était plus rare, mais de qualité meilleure, puisqu'elle se recrutait sans contrainte. Sous un pape austère, elle devait être mélangée et considérable. A l'avènement de Paul IV, Philippe devient, par contraste, l'homme de la situation. Il l'est de par son génie aimable, dans la mesure même où le pontife se montre inhumain et farouche. Car il est taillé pour délivrer de ses aspects rebutants et rendre engageante cette Réforme où il faudra bien que personnes et esprits se soumettent, de force ou de gré.

Figure impressionnante en vérité que celle de ce vieux lutteur de Caraffa ! Sans lui, l'Eglise aurait-elle rompu jamais avec les corruptions de l'âge précédent [1] ? Intraitable et violent, il fallait qu'il fût ainsi pour rester insensible aux plaidoyers qui, sous couleur de modération, quand on avait élaboré de beaux projets de Réforme, en écartaient la réalisation. Pas de conciles ! Pas de délibérations longues et inopérantes [2] ! De l'action directe ! On sent l'impatience de l'homme qui assiste depuis 25 ans à des tournois de paroles, et qui les méprise, tandis qu'il se fait la main dans les procédures de l'Inquisition. « Les conciles de nos jours, nous les avons tous vus, disait-il à Navagero en mai 1557, se félicitant déjà de son œuvre ; les conciles ont fait des décrets beaux et saints, et ils ont grossi les livres ; mais ils n'étaient pas observés... Nous, nous avons commencé par l'exécution, et c'est ce qu'il fallait faire [3]. »

Devant cette volonté résolue, Rome trembla. D'autant que Paul IV n'eut pas égard aux dignités et s'en prit d'abord aux cardinaux. Et Du Bellay, le doyen, avait beau plaisanter : « Sadite Sainteté fait de grands préparatifs pour remettre ici la forme de cette Eglise et les

1. C'est la conclusion de René Ancel, dans *Rev. Hist. Eccl.*, 1907, art. cit., p. 740.

2. Cf. *ibid.*, l'histoire de la commission instituée en janvier 1556, et suspendue dès que Paul IV constate qu'elle se divise sur les questions posées et ne lui rend pas unanimement les réponses rigoureuses qu'il en attendait.

3. Cité par Ancel, *Rev. Quest. Hist.*, juillet 1909, *L'activité réformatrice de Paul IV*.

dépendances d'icelle en tel état qu'elle puisse, par bon exemple, inviter toute la Chrétienté à bien faire... : elle m'y fait déjà prendre un peu d'exercice, et semble qu'elle veuille faire comme ceux qui donnent la clef de la cave aux plus yvrognes [1]. » Les actes sanctionnaient les discours. Au consistoire du 18 décembre 1555, rapporte un témoin, on vit le pape « dans la plus terrible colère qu'on puisse imaginer, son visage devenu vert, ses yeux lançant des flammes [2] ». Cela, parce qu'il avait rencontré des intrigues sur son chemin, quand il s'était agi de dresser la liste des candidats à la pourpre, et qu'il frémissait encore de la lutte qu'il avait soutenue pour imposer les hommes de son choix, tous, ou à peu près, personnages obscurs, moines et théologiens. « Voyez vous-même, pour parler librement, disait-il le lendemain à Navagero, quels hommes, de quel âge et de quelle vie, on a mis dans cette dignité. » Et parler ainsi, c'était instruire le procès du Sacré-Collège tout entier. « Nous nous sommes résolu, pour ne pas faire tant de bruit, à ne pas les casser tous d'un coup, comme la majorité d'entre eux mériteraient de l'être ; mais, peu à peu, nous en ferons un certain nombre de bons et de capables, afin que, quand ceux-ci parleront, les autres aient à connaître qu'ils ne savent rien... [3] »

Si l'on traitait ainsi les cardinaux, comment les personnages de moindre dignité auraient-ils été épargnés ?

Les premiers mois du règne sont remplis par des mesures de rigueur. En août 1555, incarcération du grand trésorier Francesco de Aspra, de Michel-Angelo Spata, familier de Jules III, du cardinal Santa Fiora et de son secrétaire Francesco Lottini, de Camillo Colonna, d'Ascanio della Cornia et de Giuliano Cesarini, frère du cardinal du même nom. Pour appuyer ces actes et prévenir les troubles, Paul IV lève une garde de trois mille fantassins et de trois cents cavaliers. Un édit ordonne aux particuliers la remise des armes. Quelque temps plus tard (15 septembre), le cardinal Hippolyte d'Este reçoit l'ordre de sortir de Rome et des Etats pontificaux et de n'y point reparaître, parce que convaincu d'ambitionner la papauté et de se recruter une clientèle. A la même époque, destitution simultanée de huit camériers et de deux secrétaires de la famille même du pape. Telles étaient les prémisses du nouveau pontificat [4].

1. RIBIER, *op. cit.*, t. II, p. 613.
2. Lettre de l'évêque d'Anglone, du même jour, citée par ANCEL, *ibid.*
3. Cité par ANCEL, art. cité.
4. MERKLE, *Concilium Tridentinum. Diariorum Pars II.* Fribourg, Herder, 1911 cf. *Diarium* de MASSARELLI, p. 278-281.

D'ailleurs ce pape avait une politique qui faisait trembler : il voulait l'expulsion de l'Espagne hors de l'Italie.

L'alliance défensive et offensive conclue dans cette pensée avec Henri II (13 décembre 1555); ses vicissitudes, et particulièrement la trêve de Vauxcelles qui déchaîne l'angoisse et la stupeur, quand Rome apprend (15 février 1556) la défection de son allié; la campagne du duc d'Albe dans les Etats pontificaux et jusqu'aux portes de la ville; les Colonna menaçants (15 septembre-19 novembre 1556); puis l'alliance raffermie, l'arrivée du duc de Guise et des troupes françaises (2 mars 1557) qui remplissent la ville d'une rumeur de guerre; la confiance succédant aux angoisses; puis des échecs, Guise et les pontificaux battus en toute rencontre (échec de l'invasion du royaume de Naples et défaite du 27 juillet); la nouvelle terrifiante du désastre de Saint-Quentin (elle arrive à Rome le 23 août); finalement Rome laissée à la merci des envahisseurs, en sorte que peu s'en faut que le duc d'Albe n'en force les portes dans la nuit du 25 août, et il l'aurait fait, s'il l'eût voulu; tout cela pour aboutir aux articles de Cavi (14 septembre 1557) qui consacraient la ruine du grand dessein; pendant deux années, Rome est remplie de tumulte militaire et vit dans les alarmes et l'angoisse [1] :

On ne voit que soldats, enseignes et gonfanons,
On n'oit que tabourins, trompettes et canons,
On ne voit que chevaux courans parmi la plaine :

On n'oit plus raisonner que de sang et de feu,
Maintenant on voira, si jamais on l'a veu,
Comment se sauvera la nacelle romaine [2].

L'atmosphère est tragique. L'ancienne licence, pour autant qu'elle subsiste, a pris un aspect cynique et rebutant. Des crimes sombres comme l'assassinat de Plautilia de' Massimi, poignardée par son frère Flaminio [3], — en attendant l'étranglement de la duchesse de Paliano, auquel coopèrent un frère et le mari [4], — attestent la réviviscence du sentiment d'un honneur barbare.

1. DURUY, *Le Cardinal Carlo Caraffa*, p. 193 et suiv.
2. J. DU BELLAY, *Les Regrets*, sonnet 116.
3. Cf. ANCEL, *loc. cit.*
4. Ce crime est l'une des accusations capitales du procès qui aboutit sous Pie IV à la condamnation et à l'exécution des Caraffa.



C'est dans ces circonstances, terrifié et désemparé, que le monde des courtisans s'en venait frapper à la porte de l'Oratorio et y puisait un singulier réconfort au contact d'un homme de Dieu qui croyait à peine à la réalité des périls environnants, gai et sûr de lui-même, et plaisantait de tout, voire de la guerre : « De Rome, 6 novembre 1556. A Messer Francesco Vai, Prato. Je ne sais si je dois vous appeler *Carissimo,* comme on en use au commencement des lettres, alors que vous supportez, eu égard à la guerre, pour sauver votre peau, de rester loin de nous, pères, frères et amis... Comme si plutôt vous n'aviez pas à payer argent comptant une occasion comme celle-ci de recevoir le martyre!... » Et après mêmes propos de ce ton : « Je ne voudrais pourtant pas, conclut Philippe, que vous vous incommodiez pour venir ici, si là-bas vous vous trouvez bien et de l'âme et du corps. Je m'en remets à vous là-dessus. Mais je vous dis bien qu'ici, du fait de la guerre, il n'y a pas à craindre. Que la peur donc ne vous fasse pas retourner en arrière [1] ! »

Il n'y a pas à craindre! C'était d'un merveilleux optimisme, le 6 novembre 1556, au lendemain de l'occupation de Tivoli (27 octobre), alors que Rome depuis deux mois travaillait fébrilement à la fortification de son enceinte, qu'un édit pontifical avait enjoint aux religieux eux-mêmes de s'y relayer sans cesse, et dans le même mois où les Espagnols donnent l'assaut à la forteresse d'Ostie (prise le 18 novembre), où les troupes de Marc-Antonio Colonna incendient sous les murs de la ville et poursuivent le cardinal-neveu jusqu'à la porte Salaria, qui se referme à temps aux talons du fugitif [2].

Telles étaient les circonstances !

Il est difficile de ne pas mettre en relation l'arrestation du cardinal Santa Fiora et sa détention au château Saint-Ange (30 août-20 septembre 1555) avec les conversions nombreuses qui se produisirent alors dans son entourage. Petit-fils de Paul III par sa mère Costanza Farnese, âgé de trente-trois ans, riche, camerlingue, représentant de la politique de Philippe II à l'intérieur du Sacré-Collège, mêlé à toutes les agitations d'une famille puissante et turbulente, Guid'Ascanio Sforza di Santa Fiora jouissait, à l'avènement de Paul IV, d'une situation incomparable. En le faisant arrêter et en le détenant vingt

1. NETTI, lettre n° 1.

2. DURUY, *op. cit.*, chap. XVI; cf. aussi, dans MERKLE, *op. cit.*, II, *Diarium* de MASSARELLI, p. 295-301, les faits mentionnés pour sept., oct. et nov. 1556.

jours prisonnier, lors de l'affaire des galères, Paul IV saisissait l'occasion de rabattre l'orgueil du grand seigneur romain, de l'ami de l'Espagne et de l'opposant le plus acharné qu'il eût rencontré au conclave. On juge de l'émoi de la clientèle qui vivait aux dépens du puissant cardinal, de cette clientèle qui s'était tumultueusement rassemblée pour lui faire un rempart quelques jours auparavant, dès qu'on avait eu soupçon du ressentiment du pape [1]. La libération elle-même ne s'opéra pas sans clauses humiliantes. « Hors de prison, écrivait della Casa à Annibal Ruccellai, on ne peut pas dire pour cela qu'il soit libre [2]. » Le pape l'admonesta en plein consistoire : « Désormais vous aurez à marcher plus prudemment, à laisser les intrigues et les relations séditieuses, à vivre en bon ecclésiastique, sous peine d'encourir mon indignation [3]. » Vivre en bon ecclésiastique ! Certes, le conseil était de saison, car les mœurs de Santa Fiora n'étaient pas pures [4]. Mais il en atteignait bien d'autres à l'entour.

Parmi les gens du cardinal, Philippe lui convertit en particulier Felice Figliucci, et jusqu'au maître d'hôtel, Costanzo Tassone. Felice Figliucci, dont nous avons cité quelques lettres, siennois d'origine, conclaviste de son maître en 1550, c'était un lettré aux tendances platoniciennes, qui coup sur coup avait traduit Marsile Ficin, les Philippiques de Démosthène, et rédigé d'après Aristote une morale et une politique [5]. Il prit l'habit dominicain à Saint-Marc en 1556. Ainsi il arrivait à la paix du cloître après la courte étape de San Girolamo, recru de travaux et de succès littéraires. Quant à Tassone, c'est un personnage à l'âme inquiète, tourmentée d'aspirations surnaturelles et de scrupules, qui, même au service de saint Charles Borromée, chez qui Philippe le fit entrer plus tard, ne trouva pas la paix qu'il avait rêvée [6]. Francesco Fantini appartient au même cercle [7].

Cependant Santa Fiora grondait, et disait que Philippe lui transformait ses gens en « théatins » [8]. Jusqu'à son petit chien, « Cappricio »,

1. DURUY, *op. cit.*, p. 67.
2. *Ibid.*, lettre du 20 septembre 1555.
3. *Ibid.*
4. PASTOR, *op. cit.*, V, p. 101.
5. Sur Figliucci, cf. lettre citée; *P. C.*, f° 618v (*Vat.*); MERKLE, *op. cit.*, II, p. 125 et surtout ECHARD, *Script. ord. praed.*, II, à son nom.
6. *P. C.*, f° 396v; et A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini,* lettre de Tassone à Philippe, de Milan, le 3 juillet 1568.
7. *P. C.*, f° 208.
8. *Ibid.*, f° 967.

qui ne voulut plus quitter la chambre du saint, où Tassone l'avait un jour mené, et finit par y périr de vieillesse. Et le cardinal de dire : « Il n'a pas assez des gens, il lui faut encore attirer les animaux [1]. »

Gian Battista Salviati, que Tassone introduisit auprès de Philippe, était de naissance illustre, mais « mondain et dissolu » à souhait [2]. Frère du cardinal Giovanni Salviati, neveu de Léon X par sa mère, Lucrezia de' Medici, petit-cousin de Catherine de' Medici, reine de France, la conversion d'un homme de ce lignage fut fort remarquée. Tassone, Tarugi, duquel on va parler plus longuement, forment avec Salviati un trio de convertis grands seigneurs dont la cour resta stupéfaite [3].

Francesco Maria Tarugi est la recrue la plus précieuse que l'Oratorio ait jamais faite. A l'avènement de Paul IV, il avait vu s'évanouir les plus belles espérances [4]. Petit-cousin de Jules III par sa mère, qui était une del Monte, fait par lui camérier d'honneur à la cour, où il habitait aux appartements Borgia avec quatre domestiques, quelle déception quand la mort du pape le surprit sans qu'il eût réussi à se pourvoir ! N'avait-il pas, quelque temps plus tôt, refusé l'évêché d'Aversa, soit qu'il voulût rester laïque, soit qu'il nourrît des ambitions plus hautes ! A l'avènement de Marcel II, il respira ; car il était encore apparenté à l'élu, les Cervini étant, comme lui-même, de Montepulciano. Tarugi aurait même influencé l'élection, agissant au conclave, où il entrait en qualité de secrétaire d'un autre de ses parents, le cardinal Roberto de' Nobili, pour déterminer à l'adoration les cardinaux Simoncelli et Innocenzo di Monte, qui étaient de ses amis. Renseignement significatif, d'ailleurs ! L'amitié du cardinal di Monte marque quelque libertinage. En fait, Tarugi nous est donné pour complètement dévoyé [5].

Mais l'ensemble de ses qualités naturelles et acquises était éblouissant. En 1555, à l'âge de 30 ans (né le 27 août 1525), il réalisait le parfait modèle de l'homme de cour.

Il parlait à merveille, doué d'éloquence naturelle, tenant d'Ange Politien, son grand-oncle, le goût de la beauté littéraire, et de son père,

1. *P. C.*, f°s 40^v^ et 446.
2. *Ibid.*, f°s 16, 70^v^, 396^v^, 616 *(Vat.)*, 645^v^ *(Vat.)*.
3. *Ibid.*, f°s 83, 396.
4. Sur Tarugi, cf., outre références *infra*, MARCIANO, *op. cit.*, I, p. 217-255.
5. « Disviatissimo » (*P. C.*, f°s 661 *(Vat.)* et 206^v^).

Tarugi Tarugi, homme de loi distingué et sénateur de Rome, des connaissances juridiques exactes [1].

Corporellement robuste, élancé, il joutait, montait à cheval, portait la toilette. Sa véritable carrière, il le croyait du moins, était à l'armée. Jules III, n'étant encore que cardinal del Monte, l'avait mis, vers 1554, auprès de Ranuccio Farnese, petit-fils de Paul III; et Ranuccio, devenu l'année suivante cardinal de Sant'Angelo (le 15 décembre 1545), l'avait employé à surveiller le passage d'une armée de Charles-Quint à travers les Marches. L'épisode militaire de ses vingt ans avait agréé au jeune homme et, brisées ses espérances ecclésiastiques, il songeait maintenant à s'offrir à Cosme de' Medici pour la guerre de Sienne.

Dans la charge de camérier enfin, on l'avait vu réaliser tout l'idéal des gens en place, suivant les principes du *Galateo,* que rédigeait alors Monsignor della Casa : magnanime et affable, avec cette suprême coquetterie de se montrer supérieur à sa fortune en s'inclinant de préférence vers les gens de peu. Mais le *Galateo* est une gravure de mode assez fade. Les perfections de Tarugi l'emportaient certes sur celles que portraiture della Casa. Il avait un génie naturel, de la complexité et une sensibilité quasi féminine, l'imagination prompte et fertile en inventions et en allégories brillantes : « Un caprice qui me passe dans l'esprit, comme rayon de soleil », écrit-il en post-scriptum d'une lettre où il s'est abandonné à sa verve [2].

Ainsi fait, il s'était confessé quelquefois à Philippe dans les derniers mois de Jules III. « A partir de ce moment, a-t-il déclaré, je sentis brûler en moi une vive flamme, que mes péchés n'éteignaient pas et qui ne cessa de m'aiguillonner jusqu'au jour où je me fus donné tout entier entre ses mains [3]. » Cela arriva sous Paul IV, à l'occasion d'un jubilé, celui sans doute qui s'achève le 28 juillet 1555 [4]. Philippe le conduisit dans sa chambre et lui fit passer une heure « de douceur spirituelle suprême » [5]. Tarugi en sortit rêveur. Mais une intrigue amoureuse tenait encore en échec les sollicitations de la grâce. On le vit s'isoler dans les villas que possédaient ses maîtres, et passer romantiquement des heures, soit aux Jardins Farnese, qui dominaient le

1. Sur Tarugi Tarugi, cf. MERKLE, *op. cit.*, I, p. 785[1]; et SPINELLO BENCI, *Storia di Montepulciano.* Fiorenza, 1641, p. 19.

2. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre du 4 août 1589 à Frédéric Borromée.

3. *P. C.*, f° 638 (*Vat.*).

4. *Ibid.*, f° 187; et sur le jubilé, MERKLE, *op. cit.,* II, *Diarium* VII de MASSARELLI, à la date du texte.

5. *P. C.*, f° 638 (*Vat.*).

Forum, soit à la Villa Madame, d'où la vue sur Rome est si belle. Puis il s'en revenait auprès du saint lui confier son agitation et ses luttes. Sur ces entrefaites, la dame mourut, événement que Philippe avait prédit d'une façon plus ou moins obscure [1]. Dès lors la conversion de Tarugi est accomplie. Trente ans plus tard, retenu à Rome par une maladie de son maître : Je veux, écrivait-il avec l'émotion la plus vraie, je veux « servir le Christ dans la personne de mon bon prêtre, de mon guide, du Père qui m'a engendré dans le Seigneur, qui m'a tiré du lac des misères et de la fange de tous mes péchés [2] ». Philippe n'eut garde de l'enlever au service de Ranuccio Farnese. Mais il lui prescrivit une règle de vie austère [3]. L'un des attraits de l'Oratorio désormais sera d'y voir ce courtisan « vêtu de velours de la tête aux pieds », et pourtant humble, assidu, d'un zèle qu'il fallait modérer, puisqu'il ne songeait à rien de moins qu'à se faire capucin.

Notons cependant ce procédé de Philippe d'afficher ses conquêtes, de les laisser venir à l'Oratorio dans leurs beaux habits, de les envoyer aux hôpitaux servir aux malades, ou de les installer, en quêteurs, la perche à la main, dans les églises.

Il faut nommer encore pour cette époque (1556) deux poètes, qui servaient l'un et l'autre de secrétaires à Giovanni Ricci, cardinal de Montepulciano : Giacomo Marmita, pétrarquisant d'un certain renom [4], et Gabriele Tana, jeune homme de constitution délicate, dont la mort, deux ans plus tard, devait édifier tout l'Oratorio [5].

Du médecin calabrais Gian Battista Modio, originaire de Santa Severina, nous savons qu'en 1554 il était fort éloigné de la vie spirituelle. Il publie cette année un livre facétieux peu recommandable [6]. Il s'y demandait « de quel poids pèse la femme dans la vie d'un honnête homme » et s'inquiétait en particulier de savoir « si son inconduite est infamante pour le mari ». Jolie question qu'il discute dans un banquet de carnaval, au soir d'un jour où l'on avait lorgné et plaisanté les

1. *P. C.*, f[os] 39, 39[v].

2. A. N., lettre du 31 janvier 1586.

3. Voir dans MARCIANO (*op. cit.*, t. I, l. III, c. 1) les détails précis que donne son ancien écuyer, Fra Benigno, devenu carme déchaussé, sur la vie de prière, de bonnes œuvres et de privations que mène alors Tarugi.

4. *P. C.*, f[os] 210[v], 646 *(Vat.)*; sur Marmita, cf. DOMENICO MANNI, *Ragionamenti...*, p. 26-32.

5. *P. C.*, f[os] 66[v], 67, 210[v], 645[v] (*Vat.*), et *infra*.

6. *Il Convitto di* M. GIO. BATTISTA MODIO, *ovvero del peso della moglie; dove ragionando si conchiude che non può la donna dishonesta far vergogna all'uomo.* Roma, per Valerio e Luigi Dorici fratelli Bressani, à 27 d'ottobre 1554.

belles dames des carrosses ; ses interlocuteurs sont médecins et gens de lettres ; chacun parle à son tour, et fait sa harangue suivant les bonnes règles platoniciennes. Et lorsqu'on a bien disserté de la honte du « cornu », on discute ensuite de ses profits. Le traité, comme de juste, est dédié au cardinal Innocenzo di Monte et publié avec privilège de Jules III. Il est vrai que, dans un sujet scabreux, il respectait une certaine décence, et se gardait des saletés énormes qu'y aurait semées Maître François Rabelais. Il n'importe ! Deux années plus tard, sous Paul IV, ce livre ne serait pas sorti des presses romaines.

En 1556, par conviction et par force, Modio cultivait un tout autre genre. Après l'inondation de 1555, des eaux croupissantes s'étaient longtemps étalées dans les parties basses de la ville. La fièvre avait fait son apparition, et Modio croyait à la solidarité des deux phénomènes. Il regardait aussi les eaux du fleuve comme une détestable boisson et partait de là pour réclamer la restauration des anciens aqueducs. D'ailleurs il prouvait ces idées originales, suivant la bonne méthode, par des expériences. Car c'était un esprit précis, aux allures scientifiques. Mais on ne l'en croyait pas, et ses confrères lui ripostaient, avec des textes et des auteurs, que les eaux du Tibre étaient eaux thérapeutiques et sacrées. Modio enragea. De là un traité [1] qu'il dédia à Ranuccio Farnese et dont voici la conclusion [2] : « Il reste maintenant que vous qui, par la grâce de Dieu, jouissez d'une grande autorité auprès de Notre Saint-Père le pape Paul IV, vous lui mettiez devant les yeux et lui exposiez cette vérité [la nécessité de la réfection des aqueducs] ; et, puisqu'il est de sa nature incliné aux œuvres sublimes et mémorables, vous aurez été cause que les eaux exilées et égarées seront rapatriées dans Rome. »

On voit la conquête curieuse de ce médecin observateur et libertin, dont les commentaires aux Cantiques de Jacopone da Todi vont marquer deux ans plus tard l'étape mystique.

L'Oratorio est désormais pourvu d'une clientèle bigarrée. Vieux confrères de la Trinità de' Pellegrini, Tosino, Cortesella, Vincenzo Miniatore, qui font tour à tour et à l'envi les morts les plus édifiantes [3] ; courtisans récemment échappés à la corruption du monde ; médecins et lettrés, habitués de réunions bourgeoises où l'on fraternise en joyeux propos ; commerçants florentins ; boutiquiers ; gens de

1. *Il Tevere di* M. Gio Batta Modio. Roma, appresso Vincenzo Luchino, 1556.
2. *Op. cit.*, f° 60.
3. *P. C.*, f°s 90^v^, 164^v^, 239, 253^v^, 275^v^, 657 (*Vat.*), 747.

métier, un tailleur comme Francesco Vai, un peintre comme Horatio da Modena [1]. Par une chance que l'on jugea plus tard providentielle, fit de bonne heure partie de la troupe un musicien, le célèbre Giovanni Animuccia. Il entre à l'Oratorio l'année même où il succède à Palestrina dans la charge de maître de chapelle de Saint-Pierre [2]. Il attira des congénères [3], si bien qu'à partir de son accession, chaque jour d'Oratorio, sans en manquer un seul, se trouvèrent désormais des chanteurs en nombre pour clôturer par un motet polyphonique les réunions. On n'eut jamais besoin de convoquer personne ni de lui payer salaire [4]. Animuccia, non content de diriger les chœurs, composait aussi la musique [5]. Parmi les « spirituels » de Philippe, voici encore des individualités mystiques, qui, plongées en Dieu, vivent cette vie comme un rêve : Antonio Fornaro, en qui notre saint révérait des vertus thaumaturgiques, et qu'il emmenait au chevet des malades prier pour leur guérison [6] ; le Ferrarese, qui croyait avoir des visions de la Madone, entendait le chant des anges, pleurait à chaudes larmes et chantait à pleine voix des « laudes en langue vulgaire » ; de son métier, lorsqu'il ne priait pas, il sculptait dans la craie de petits bonshommes de saints, qu'il vendait à la porte des églises [7].

Nul doute que Philippe ne se soit enchanté de cette diversité et n'ait joui de cette confusion de seigneurs et d'artisans, de lettrés et de simples. Les voies de Dieu sont multiples. Pourquoi les réduire à l'uniformité d'une route battue ? Que chacun, dans l'Oratorio, apporte son humeur et fasse sa partie ! Philippe ne fuit pas, il recherche, il accentue les contrastes.

Il faut remarquer encore que toutes ses recrues étaient laïques. S'il se dessinait une vocation religieuse, il l'adressait à l'un des divers ordres, anciens ou nouveaux, particulièrement aux dominicains [8]. Il n'avait aucun soupçon qu'il deviendrait jamais fondateur de Congrégation.

1. F. Vai, destinataire de la lettre n° 1 ; sur Horatio da Modena, cf. *P. C.*, f° 952.

2. Animuccia est nommé dans la lettre du 25 juin 1556 (BIBL. VALLIC., *O.* 15).

3. *P. C.*, f°s 2 et 230 : nous relevons, outre les chanteurs, des instrumentistes comme Fabio de Amatis et Gaspare Brissio, trompettes au Château Saint-Ange.

4. A. N., *fasc.* 105, n° 3, *Instituto della Congregatione dell'Oratorio*, p. 10. Les informations puisées dans ce traité sont confirmées par le mémoire antérieur que Tarugi composa vers 1578 sur l'Oratorio (CALENZIO, *op. cit.*, p. 132-139).

5. Voir ci-dessous, chapitre V.

6. Lettre citée ci-dessus, note 2 ; et *P. C.*, f°s 164v et 271v.

7. *P. C.*, f°s 131v, 164v, 936.

8. Exemples : Francesco Cardonio (*P. C.*, f° 106, et BIBL. VALL., *O.* 7, f° 4v), et Domenico Saraceni qui sera maître des novices à la Minerve (*P. C.*, f°s 223 et 394).



Cependant les réunions de l'Oratorio accusaient peu à peu leur physionomie. Celle qui se tenait à la fin du jour, quand sonnait l'*Ave Maria,* avait fixé son programme d'oraison : on y méditait en silence une demi-heure durant ; une autre demi-heure était consacrée à la lecture et à la récitation de diverses prières [1]. L'Oratorio proprement dit, qui a lieu dans l'après-midi, à une heure variable suivant les saisons, est maintenant une séance remplie par des discours qui se font au gré de l'inspiration, selon ce que le « Saint-Esprit » donne à chacun. Tarugi et Modio surtout se distinguèrent dans cet exercice, et devinrent comme des orateurs attitrés que l'on entendit presque chaque fois.

Arrêtons-nous « au discours sur le livre, *il ragionamento sopra il libro* ». C'est l'improvisation qui jaillit à la lecture d'un texte transportant. Le livre est le moyen du Saint-Esprit, comme Philippe l'a dit en propres termes, et cette forme du discours lui resta toujours chère. Dans une circonstance, en 1588, les souvenirs de l'époque que nous décrivons étaient revenus l'assaillir. On lui avait écrit de Naples, le 9 décembre : « Aujourd'hui, le P. Francesco Maria [Tarugi] a parlé « sur le livre », familièrement, et a été le premier à le faire ; puis ç'a été le tour de Messer Giovenale Ancina. J'en ai ressenti la plus grande consolation... ; il me semblait voir l'Oratorio dans cette pureté et cette simplicité qu'il avait à San Girolamo [2]. » Et Philippe de répondre aussitôt, par la plume d'un secrétaire. Niccolo Gigli [3] exprime donc la joie du « Père, des autres députés et prêtres, quand ils ont appris que Votre Seigneurie a parlé là-bas « sur le livre », suivant l'antique usage de l'Oratorio, quand on le faisait *in spiritu et veritate et simplicitate cordis,* et qu'on laissait le champ à l'Esprit-Saint pour qu'il infusât sa vertu dans la bouche de qui parlait, sans que l'on y mît tant d'études profondes, de préméditations, de temps et de résolutions d'auteurs de toutes sortes, scolastiques, scripturalistes, positifs, comme en usent les « Sorbonnistes ». Et peut-être qu'à ceux-ci il est bien et à propos d'en agir ainsi ; et si l'on me disait qu'aujourd'hui le temps n'est plus de cette simplicité, et qu'il faut marcher d'un pas plus élégant, certes, je n'ai rien à redire. Qui sait ? Peut-être qu'on en donnerait une démonstration de convenance. Admettons ! Mais ce que je puis bien vous dire, c'est qu'à mon avis, ce temps de la simplicité, — pour le nommer

1. *P. C.*, f° 935 et suiv.; cf. aussi f° 795.
2. A. R., lettre du 16 décembre 1588.
3. A. N., lettre du 23 décembre 1588.

ainsi, — ne portait pas moins de fruit que ne le fait le temps présent... Je dis qu'alors il y avait plus de feu dans la langue de qui parlait, et que pour cela on palpait les conversions... Que faut-il donc ? Le feu, la foi et le fer : le feu pour enflammer le cœur de celui qui parle, la foi pour espérer que celui qui donnait alors l'Esprit le donnera encore maintenant, le fer pour tailler notre volonté propre et nous établir dans la sainte obéissance de celui qui, des années et des années, nous a guidés ; et soit prié le Seigneur que des années et des années encore il nous guide, dans l'unité du Saint-Esprit ! Amen. »

Les livres qui fournirent matière à cette éloquence du Saint-Esprit et du cœur furent nombreux. Nous savons que le répertoire de l'Oratorio était étendu, et qu'il comprenait en particulier Denys le Chartreux, Climaque, Cassien, Gerson, Richard de Saint-Victor, sainte Catherine de Sienne, un traité attribué à Innocent III, le *De contemptu mundi,* la *Pharetra divini amoris,* de Serafino da Fermo, des Vies de Saints, particulièrement celles des Pères, la légende franciscaine, le *Pré spirituel* [1]. Mais il est impossible de déterminer la date à laquelle chacun de ces ouvrages fit son apparition aux séances. Plus d'un, sans doute, n'y excita qu'un intérêt languissant.

Signalons donc ceux que des témoignages précis mettent en vedette dans ces temps de l'organisation et des débuts ; nous en avons cité deux déjà : la *Vie du Bienheureux Colombini,* de Feo Belcari, et les *Cantiques spirituels,* de Jacopone da Todi. Un troisième, ce sont les lettres que les Pères de la Compagnie de Jésus recevaient de leurs missions des Indes [2]. Philippe tirait les deux premiers de son fonds florentin. Et quant à l'autre, ces bulletins de victoire, qui relataient d'innombrables conversions opérées parmi les païens en de fabuleuses contrées, remuaient tout Rome. La Compagnie livrait au fur et à mesure les plus remarquables à la publicité. Justement, en 1556, il en paraissait un recueil chez Blado [3]. Ce volume constituait donc une impressionnante nouveauté.

Pour les Cantiques de Jacopone, nous possédons encore l'exemplaire même de Philippe et revêtu de sa signature [4]. Il est aussi

1. Cf. en particulier BIBL. VALL. *O.* 18, f° 111, où Tarugi énumère à l'Oratorio les livres qu'il déclare un viatique indispensable ; cf. aussi *P. C.*, f°s 44, 99, 159^v^, 431, 580, 674 (*Vat.*); et A. N., première lettre de Gigli, ainsi que *fasc.* 1, n° 1, f° 10.

2. *P. C.*, f°s 329 et 639^v^ (*Vat.*).

3. *Avisi particolari delle Indie di Portogallo. Documenti avuti quest'anno da li R. Padri della Compagnia di Jesù.* Blado, 1556 (cf. Brunet, n° 21572).

4. Collection Grisell, St. Aloys'Church, Oxford.

de 1556. Deux ans plus tard, Modio publie son édition [1]. Il désignait clairement dans sa préface notre saint pour l'instigateur de son travail, « ayant écrit, dit-il, par commission de qui peut beaucoup sur moi ». Le livre est dédié « à la très Révérende Mère dans le Christ, la très chère sœur Catherine de Ricci, florentine ». On touche pour ainsi dire, dans ces petits faits, le lien d'amitié et de conformité naturelle qui unissait ces saintes âmes. Le livre sortait des presses d'Hippolito Salviano, imprimeur romain. Or le même Salviano, au mois d'avril de cette même année 1558, publiait encore une réédition de la vie de Colombini et la dédiait à Messer Costanzo T... L'initiale, pour nous, ne saurait être mystérieuse. C'est évidemment de Costanzo Tassone, l'une des conquêtes les plus insignes de notre saint, qu'il s'agit ici [2].

Colombini et Jacopone sont donc bien les maîtres livres de l'Oratorio en 1558, puisque réimprimés cette année-là par ses membres et pour lui. Ouvrons-les. Il convient même d'en traduire, — imparfaitement sans doute, car notre langue n'a pas la fluidité de l'italien, — quelques passages pour exemples. Mieux qu'aucune analyse et qu'aucune description, ils nous rendent sensible l'enthousiaste dévotion dont s'enchantait l'Oratorio primitif. Commençons par Colombini, et demandons-nous si le chapitre XIV de la *Vita* n'aurait pas déployé, aux membres du petit cénacle, le programme qu'ils entendaient réaliser [3].

« L'homme de Dieu, Giovanni, disait qu'il voyait par toute la chrétienté plus d'actes vertueux, plus de sciences, plus de moralités, plus de défenses, plus de cérémonies et plus d'offices que jamais; mais qu'il ne les voyait pas faits, hélas! avec cette vraie charité que le Christ allume dans l'âme; et voulant obvier à cela, il disait qu'il y voyait seulement trois remèdes : le premier, de parler continuellement de Jésus-Christ et de sa charité, et des grands biens de l'âme, — et plus on parle haut, et plus le sentiment s'élève —; le second, d'être de grand amour et charité envers toutes les créatures, et de leur faire très grande fête, et de leur montrer un amour démesuré, — et par cette seconde manière, il trouvait, disait-il, qu'on faisait plus d'honneur au Christ que par une longue prédication, parce qu'elle enflamme l'une et l'autre personnes à grandement sentir Dieu et s'embraser de lui —; la

1. *Cantici del* BEATO JACOPONE DA TODI, con diligenza ristampati, con la gionta di alcuni discorsi sopra di essi et con la vita sua nuovamente posta in luce. In Roma, appresso Hipp. Salviano, nel M.D.LVIII.

2. *Vita del Beato Giovanni Colombini da Siena, Fondatore dell'ordine delli Jesuati.* In Roma. Ex Officina Salviana. M.D.LVIII.

3. P. 32-33.

troisième, de se donner à de grandes mortifications, qui nous séparent de nous-mêmes et nous font libres : et il disait qu'en suivant ces trois choses assidûment, l'âme ne sortirait oncques du bien, et encore qu'il fallait connaître et remercier le Christ en humilité. Et à ce sujet, il alléguait qu'étant une fois à Montichiello, il avait trouvé trois de ses convertis dudit territoire dépourvus de ferveur, pour quoi il les mit dans les mortifications, et à grande fête leur parla du Christ, et sur le champ ils commencèrent à fortement sentir Dieu. Et un enfant, fils de l'un de ces trois hommes, fut pris d'une ferveur soudaine, et il ne savait pas ce que c'était. Comme les autres [disciples] ils viennent en ferveur et s'embrasent tellement de divine charité qu'ils se trouvent disposés à se jeter au feu et à pâtir toute peine et toute honte pour l'honneur de Jésus-Christ. C'est pourquoi le charitable Giovanni disait à ses frères bien-aimés : « Je tiens cette opinion que les vertus ont « manqué, parce qu'on a manqué de parler de Dieu. Car j'ai vu et connu « que par nécessité il suit que, ce dont la langue parle, le cœur le ressent. « Et qui parle du monde, déjà refroidit et se ressent du monde, et qui « parle du Christ ressent le Christ. Et donc, si vous voulez que le Christ « se donne à vous, toujours il faut parler, ou chanter, ou lire sur le « Christ, ou bien méditer, ou se tenir en oraison. Et sachez qu'il n'y a « pas de tentation plus grande que de cacher ou taire les biens et dons « de Dieu, attendu que le très doux parler de Jésus-Christ est vie et « nourriture de l'âme, et que l'âme qui parle du Christ jamais de lui ne « se séparera et toujours aura le Christ pour compagnon. Et si tout le « monde vous disait qu'il vous faut taire le nom du Christ, moquez-« vous-en, parce que celui qui le confessera devant les créatures sera « confessé par lui en présence de son Père, et je vous donne donc cet « avis que cet art très saint de parler de Dieu ne se mette jamais en oubli « parmi vous. » Et dans la ferveur de l'Esprit il disait : « Hélas ! hélas ! ne « dormons pas ; crions et le jour et la nuit, par les rues et les places, le « nom du Christ béni ; allons à l'enfer, s'il le faut, pour l'honorer et le « rappeler ; tout le monde y va parce qu'il l'oublie ; allons par le monde, « nous autres, en le criant et en le publiant : Vive et revive le très saint « nom de Jésus ! Que les langues ne se fatiguent pas, que les cœurs ne « se rassasient pas de crier le Christ crucifié ! Vive le Christ crucifié, « mille et mille fois ! Vive le très saint nom de Jésus-Christ dans l'éter-« nité ! Vive le Christ par tout le monde, et dans les âmes de toutes « les créatures ! A Jésus-Christ, honneur et gloire, et à nous, honte et « outrages ! » Le serviteur de Dieu, Giovanni, étant une fois à Montichiello, alla visiter un malade de ce territoire, lequel, nonobstant qu'il

souffrît patiemment, néanmoins, par les très grandes douleurs de la cruelle maladie, n'avait aucun repos et se lamentait sans cesse. Le charitable Giovanni commença à le réconforter, le priant qu'il souffrît patiemment jusqu'à la fin, et lui [remontrant] que Dieu lui avait donné cette maladie pour le bien et salut de son âme, et qu'il serait restauré dans l'autre vie. Ensuite il voulut le voir nu, le découvrit, et le voyant ainsi tout en plaies, il en eut compassion très grande. Alors, sans avoir nulle horreur ni dégoût, avec grande charité, il s'inclina vers lui, et par amour du Christ, tout entier le lécha de sa langue. Ensuite il lui dit : « Reste avec la bénédiction du Christ, et mets-toi en paix, sûr que Dieu « te fera grâce. » Parti que fut Giovanni, ce malade se sentit amélioré, et ses peines en allées. Giovanni étant ensuite à table avec ses pauvres petits [disciples], on leur fit grand honneur et on leur servit du poulet; et le charitable Giovanni en prit un et dit à Vanni, son compagnon : « Tiens, porte-le à ce malade, et dis-lui qu'il se conforte dans le Christ. » Vanni le lui porta lestement, et lorsque ce malade vit Vanni, il le regarda et lui dit : « Dis à Giovanni, que, par la grâce de Dieu, moyen- « nant sa charité, je suis mieux, et que mes douleurs sont parties. » Et quelque temps après, ce malade passa de cette vie, et pour la patience qu'il avait eue de sa grande maladie, Dieu montra de lui des miracles. Giovanni mangeait très peu de viande et en était très ennemi; mais, quand on lui en présentait, pour ne pas avoir de singularité, il feignait d'en prendre comme les autres, et toujours quand il était à table, il soupirait et, bien des fois, en prenant la nourriture, il pleurait. »

J'ai voulu traduire ce chapitre en entier, malgré sa longueur et les ternissures de la version, parce qu'il donne de l'Oratorio la formule et l'allure. Voici la formule : « J'ai vu et connu qu'il suit par nécessité que ce dont la langue parle, le cœur le ressent... Si vous voulez donc que le Christ se donne à vous, toujours il faudra parler, ou chanter, ou lire sur le Christ. » Ainsi, après la lecture et le discours, bientôt la « laude » fera son apparition à l'Oratorio. Et quant à l'allure, on remarquera un fonds didactique, des anecdotes mêlées et soudain du lyrisme. Tel procède le discours de celui qui développe, dans un cercle d'amis, des idées chères. Il ne s'asservit pas à la rigueur d'une marche dialectique, mais il va son train d'homme qui frappe à toutes les portes, cœur, mémoire, imagination, et cependant fournit une carrière dont tous ressentent qu'elle conduit au but, car elle est inspirée.

Les *Laudes* de Jacopone da Todi [1], incomparables poèmes, sont à

1. Nous citons Jacopone d'après l'édition originale de Bonnacorsi, de 1490, rééditée par Giovanni Ferri. Roma, Società filologica romana, 1910.

la fois des œuvres didactiques et des tableaux lyriques. Ils mettent la morale et l'ascèse en préceptes et parfois en peintures ; ou ils décrivent, — avec quelle puissance de vision, quel mouvement et quels excès de larmes, on le verra dans un instant, — les mystères de la vie et de la Passion de Jésus.

Comment les vices viennent de l'orgueil [1], de l'hypocrisie [2], de la justice et de la fausseté [3], du faux amour qui offense la vertu [4] : voilà les titres d'un traité de morale qui expose, et au besoin discute. La laude 33, par exemple, argumente contre les « fraticelles » à la dangereuse devise : « Tout est permis à l'amour, et pour lui, il n'est pas de loi. »

Loin que ces poèmes, dans leur aspect rude, soient d'un simple sans lettres, — nous savons le contraire, — ou d'un converti qui aurait réussi le miracle de dépouiller sa culture, à l'opposite ce sont des poèmes savants : théologie, psychologie des facultés de l'âme, allégories moralisantes, expressions subtiles des rimeurs d'amour, toute la culture si profondément rationnelle du XIIe siècle, ils en sont imprégnés. L'originalité est que Jacopone la méprise :

Mal vedemmo Parisci, ch'âne destructo Ascisi [5].

« Méprisable Paris, qui a détruit Assise ! » Mais cette culture qu'il renie, elle ne le lâche pas.

Cependant, quelle âme et quel poète ! Assise s'épanouit en lui, une Assise, il est vrai, âpre, hivernale, qui s'est arrêtée de chanter le « Cantique des Créatures » pour entonner celui d'une pénitence exaltée, et celui des triomphes de l'âme sur la chair méprisée. Mais le principe de ces chants, c'est un cœur qui déborde et dont la jubilation ne peut se taire, ou encore qui s'arrête au seuil de la parole, effrayé de ce qu'il allait livrer de lui-même, et de ce que le pouvoir des mots soit si faible au prix des transports qu'il ressent. Il s'écrie d'abord :

O jubilation du cœur qui fait chanter d'amour [6]

et dans la laude suivante :

O amour muet, qui ne veut pas parler
Pour ne pas être connu...

1. N° 14.
2. N° 29.
3. N° 30.
4. N° 33.
5. Vers 2 de la laude n° 31.
6. N° 76.

Mais la pudeur et les effusions sont des signes également évidents de la force d'un sentiment. Quant à l'efficacité du style, soit par la sonorité et la coupure du vers, soit par l'étrangeté et l'énergie du vocabulaire, il frappe et stupéfie comme Dante. De Jacopone, tout le monde connaît le *Stabat Mater*. Son italien, le dialecte de Todi dont il usait, possède des éléments de rudesse et de force que le latin n'a pas et qui parent l'œuvre d'une sorte de charme barbare. Dans cet aspect sauvage, quelle valeur prennent des délicatesses, des tendresses, des beautés d'expression juste et concise, qui étincellent soudain comme les fragments parfaits de certaines œuvres antiques! En lisant le poème du *Pianto della Madonna,* on pensera sans doute à la vérité sublime où parvient un peintre primitif, qui ne trace pas un trait sans y mettre son âme. Il nous semble aussi qu'on évoquera sans peine le souvenir de quelque chœur de la tragédie antique, de ceux d'*Electre* par exemple [1] :

Lamentation de la Madone sur la Passion de son fils Jésus-Christ

— Dame du Paradis, voici qu'on a pris ton fils,
Notre Seigneur Jésus-Christ.
Accours, ô femme, et vois comme la foule le frappe.
Je crois qu'ils le tuent, tant ils l'ont flagellé.
— Comment se ferait-il que lui qui ne fit jamais de vilenie,
le Christ mon espoir, homme ait pu le prendre ?
— Madone, il est trahi, oui, Judas l'a vendu,
il en a eu trente deniers, il en a fait beau marché.
— Secours-moi, Madeleine ! à présent ma mesure est comble ;
le Christ, mon fils, on l'emmène, comme cela me fut annoncé.
— Au secours, Madone, à l'aide ! Voici qu'on crache sur ton fils,
et la foule le mène çà et là ; ils l'ont livré à Pilate.
— O Pilate, ne fais pas tourmenter mon fils,
je puis te montrer comme on l'accuse à tort.
— *Crucifige, crucifige !* celui qui se fait roi,
selon notre loi, contredit au Sénat.
— Je vous prie, entendez-moi, regardez ma douleur :
peut-être que vous allez revenir de ce que vous avez projeté.
— Ils tirent dehors les larrons pour être ses compagnons ;
Ils le couronnent d'épines parce qu'il s'est appelé roi.
— O fils, fils, fils ! fils, lis amoureux !
fils, qui conseillera mon cœur rempli d'angoisse ?
Fils, beaux yeux, fils, comment ne réponds-tu pas ?
fils, pourquoi te caches-tu du sein qui t'a allaité ?
— Madone, voici la croix, que la foule apporte,
où la vraie lumière doit être élevée.

1. Laude 93 (édit. cit., p. 153 et 154).

— O croix, que feras-tu? m'enlèveras-tu mon fils?
et que lui reprocheras-tu, s'il n'a pas de péché en lui?
— Au secours, femme toute dolente, voici qu'on dépouille ton fils!
et l'on dirait que la foule veuille qu'il soit élevé en croix.
— Si vous lui enlevez ses vêtements, laissez que je le voie,
[que je voie] comme les coups cruels l'ont tout ensanglanté.
— Femme, on lui a pris la main, on l'a tendue sur la croix;
ils l'ont déchirée avec un gros clou, tant ils l'y ont enfoncé.
Ils lui prennent l'autre main, ils la tendent sur la croix,
et la douleur s'embrase, tant plus elle est multipliée.
Femme, ils lui prennent les pieds, ils les clouent au bois;
ils séparent toutes les jointures, le voilà disloqué.
— Et moi je commence la lamentation : Enfant, ma joie,
mon fils à moi, qui t'a fait mourir, fils si délicat?
Ils auraient mieux fait de m'arracher le cœur,
plutôt que de le me tirer en croix pour y être déchiré.
— Maman, oh! tu es venue, tu me donnes un coup mortel;
tes larmes me tuent, que je vois tant douloureuses.
— O fils, qui es ma cause, fils, père, époux,
fils, qui t'a frappé? fils, qui t'a dépouillé?
— Maman, pourquoi te plains-tu? je veux que tu restes,
que tu serves mes compagnons, que j'ai rachetés du monde.
— Fils, ne dis pas cela, je veux mourir avec toi;
je ne veux pas m'en aller jusqu'à ce que j'expire.
Que nous ayons même sépulture, fils de la pauvre maman,
pour que mère et fils soient noyés ensemble dans la douleur.
— Maman, le cœur brisé, je te mets dans les mains
de Jean, mon élu; qu'il soit appelé ton fils.
Jean, voilà ma mère, prends-la en charité;
aie pitié de celle dont le cœur est percé.
— Fils, ton âme s'en est allée, fils de l'égarée,
fils de l'abandonnée, ô fils empoisonné.
Fils blanc et vermeil, fils sans pareil,
fils, à qui m'attacher? fils, tu m'as laissée.
Fils blanc et blond, fils, visage de joie,
pourquoi le monde t'a-t-il, fils, ainsi méprisé?
Fils doux et charmant, fils de la dolente,
fils, comme les gens t'ont maltraité!
O Jean, nouveau fils, ton frère est mort;
J'ai senti le poignard qui me fut prophétisé.
— Vous qui avez fait mourir le fils et la mère,
infligez-vous une dure mort, pour que le fils vous embrasse comme sa mère, et que la mère vous embrasse comme son fils [1].

1. La concision des deux derniers vers en rend impossible la version rythmée :
Che morto ha figlio et mate, de dura morte afferrate,
trovarse abracciate mate et figlio abracciato.

Les commentaires oraux de Modio, à en juger par son livre, comme il nous y invite, ne négligèrent pas les explications littérales et les éclaircissements philologiques. Modio non plus n'avait pas abandonné sa littérature, en se faisant « spirituel ». Emu de cette poésie, il l'appréciait cependant d'un sens rassis, et sauf une erreur, de la manière dont nous le faisons nous-mêmes. Sans doute il se trompait en pensant que Jacopone avait répudié à dessein la langue toscane et s'était volontairement forgé une langue rude, « mélange de parler de Todi, de Sicilien, de Calabrais, de Napolitain et de Romain ». « Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il dans sa préface, l'allure de ces Cantiques est très poétique ; et outre les sentences merveilleuses qui y sont renfermées, Jacopone use en s'exprimant des sentiments, *affetti*, les plus doux. Il me semble qu'il faut assimiler ces compositions à certains fruits, dont on dirait que la nature, en les recouvrant d'écorce dure, a tenu plus de compte, et dont elle nous a donné à entendre qu'ils sont plus durables que les autres et moins aptes à pourrir à l'intérieur des corps où ils sont renfermés. »

Voici d'autres éclaircissements, théologiques ceux-là : « Dans le Cantique XII, écrit par exemple Modio, quand Jacopone dit : « Le « péché plus que la mort nous porte un coup cruel ; car à l'âme il « enlève Dieu... Il lui corrompt sa nature ; elle ne peut plus opérer le « bien... », entendez qu'il la blesse et la débilite de manière qu'elle ne peut opérer un *bien méritoire* de la vie éternelle. » Voilà les précisions qui nous rappellent à la réalité de l'Inquisition vigilante.

Ainsi le « discours sur le livre » amorçait parfois des discussions de littérature et de doctrine.

Quant aux lettres de l'Inde, leur lecture détermina un curieux épisode. On les lisait le soir, après la séance d'oraison mentale, l'âme exaltée [1]. Philippe et quelques-uns des assistants s'enflammèrent. Pourquoi, eux aussi, à l'imitation de François-Xavier et de ses compagnons, n'iraient-ils pas s'offrir au pape pour la conquête des infidèles ? Ceux d'entre eux recevraient l'ordination sacerdotale, qui y étaient aptes. Puis tous ensemble, Philippe, Modio, Antonio Fucci, jeune médecin originaire de Città di Castello, Tarugi, Domenico Giordano, futur bénéficier de Sainte-Marie-Majeure, qui nous donne ces détails, une vingtaine en tout, ils partiraient au loin prêcher Jésus-Christ et gagner le martyre.

Le projet mûrit. On pria pour que la volonté de Dieu se

1. *P. C.*, de Giordano, f°s 329-330 ; de Tarugi, f° 639^{v} (*Vat.*).

manifestât. Et, pour la connaître mieux, on décida de consulter un cistercien de Saint-Paul-Trois-Fontaines qui jouissait de lumières prophétiques, certain Vincenzo Ghettini. « C'est un Père, racontait en chemin l'abbé de Saint-Paul-Hors-les-Murs, que la petite bande s'adjoignit au passage, c'est un Père que saint Jean l'Evangéliste visite souvent. » L'oracle parut. On vit un petit octogénaire, portant scapulaire noir sur froc blanc, avec de gros yeux à fleur de tête. Il entendit la requête, demanda du temps et finalement rendit cette sentence : « J'ai vu l'eau des Trois-Fontaines faite de sang. Ainsi l'ai-je vue déjà, lorsque quelque tribulation menaçait Rome. Tes Indes sont à Rome. » C'était, ou à peu près, une prophétie du martyre sur place. Ghettini partageait en somme les appréhensions générales, par exemple celles de Du Bellay :

Et Rome tous les jours n'attend qu'un autre sac [1].

Et ce sera au retour des Trois-Fontaines que Philippe écrivit, le 6 novembre 1556, la lettre déjà citée où il exhorte Francesco Vai à revenir se faire martyriser à Rome en compagnie des « frères et amis » : « L'une des plus grandes croix que puisse avoir une personne comme je voudrais que vous fussiez, est de ne pas mourir pour le Christ, comme vous pourriez peut-être mourir, si vous veniez ici. Tout le monde voudrait rester sur le Thabor, à voir le Christ transfiguré ; mais monter à Jérusalem, accompagner le Christ au Calvaire, il y en a peu qui le voudraient... Laissez donc tant de tiédeur, ôtez le masque, portez la croix, et que ce ne soit pas la croix qui vous porte... ! » Et la fin : « Ici, du fait de la guerre, il n'y a rien à craindre. »

Qui fera dans ces lignes le départ du sérieux et de la plaisanterie ? Il ne semble pas, en tout cas, que Philippe ait cru aux prédications de Ghettini comme à parole d'Evangile. Cependant ni lui, ni ses disciples ne s'embarquèrent pour les terres lointaines, et leurs « Indes » restèrent à Rome. En cela Ghettini avait été bon prophète. Mais ils n'y reçurent pas le martyre.



L'Oratorio, sur ces entrefaites, fit une recrue qui parut d'abord chétive, mais qui tint plus tard une place considérable.

A la fin d'octobre 1557, arrivait à Rome un étudiant du nom de Cesare Baronio, âgé de 19 ans, épais et lourd, natif de Sora dans les

1. *Les Regrets*, sonnet 83.

Abruzzes [1]. Son père, sa mère, ses tantes, gens de peu de bien, s'étaient saignés pour le mettre aux études à l'Université de Naples. Il s'y adonnait au droit à grand labeur, mais sans enthousiasme. Des bruits et des préparatifs de guerre l'ayant effrayé, il partit pour Rome où il espérait vaguement en la protection d'un cardinal. La famille s'inquiéta, gronda, fit des reproches. Elle supposait des désordres effroyables. Et le pauvre garçon de se justifier de son mieux : « Je n'ai pas lu sans mélancolie votre dernière lettre, écrit-il à son père le 8 décembre 1557 [2]. Non certes que je me refuse à confesser mes négligences passées et ma mauvaise conduite, — pas autant toutefois que vous en écrivez — : ce qui m'attriste et me rend mélancolique, c'est que vous semblez tenir mon cas pour désespéré, que vous me regardez à peu près pour complètement perdu et croyez que je ne ferai jamais rien de bien, à cause de ces mauvais exemples que j'ai donnés et qui certainement sont abominables dans un jeune homme. »

Qu'avait-il fait, le malheureux? Sans doute quelque bambochade dans les auberges de Naples, pour quoi Baronio le père lui avait prédit qu'il périrait sur l'échafaud. Et Baronio le fils de continuer sur le ton de la contrition la plus touchante : « Le trop de loisir, les mauvaises conversations, l'âge ont tout fait : mais soyez assuré que déjà j'ai commencé à perdre de la graisse qui, quand j'étais au pays, m'avait gonflé non seulement le corps, mais encore l'intellect et m'avait complètement aveuglé. Lorsque j'y pense, je reste ébahi de moi. » Arrêtons-nous à cette graisse dont la disparition signale le revirement de ses sentiments. Est-il assez épais et rustique, notre bon Baronio ? Il continue : « Ici, tenez pour certain que les loisirs manquent pour des pensées de vagabondage, et qu'il n'y a pas surabondance de pain à nous emplir le ventre; mais ce sont de tout autres pensées, affaires et préoccupations qu'il s'agit. » Et là-dessus, il lâche à moitié un grand secret : « J'aurais bien d'autres choses à vous dire sur mon état d'âme. Je les tais pour n'avoir pas l'air de me flatter moi-même. Seulement j'ai confiance que la fin sera une justification évidente de mes manières d'agir dont, dès maintenant d'ailleurs, où que vous vous en informiez, vous aurez, je pense, connaissance. »

Le secret du brave garçon était qu'à peine arrivé à Rome, on l'avait

1. Sur Baronio, l'ouvrage capital est le volume de GENEROSO CALENZIO, *La vita e gli scritti del Cardinale Cesare Baronio*. Roma, Tipografia vaticana, 1907. Cf. pour ce passage, p. 13.

2. Cité dans *op. cit.*, p. 13.

mené à l'Oratorio, et que depuis il rêvait de vie religieuse. Il habitait Piazza del Duca, — actuellement Place du Palais Farnèse, — à quelques pas de San Girolamo. Un compatriote, certain Marco da Casalvero, l'avait présenté à Philippe. Une fois de plus le charme opéra, et le pesant, le rustique, l'honnête Baronio, à la langue gauche, aux vêtements graisseux [1], prit sa place aux côtés de l'élégant Tarugi. « Le barbare! » comme notre saint l'appelait en riant [2] : ces Toscans ne s'admirent qu'entre eux. Baronio, dans ses débuts, parut si grave, prenant toutes choses au sérieux et la mine austère, qu'il prêta à rire. Assistant aux noces d'une certaine Gabriella da Cortona, notre saint ne le fit-il pas se lever au dessert et, pour chanson, entonner le *Miserere* [3]? En somme il s'amusait de lui, et il lui arrivera souvent de le taquiner, de l'agacer et de l'exercer à la patience. Ses préférences vont à Tarugi. Et cependant du « barbare » de Sora, ou du Toscan de Montepulciano, qui en définitive mérita mieux sa sympathie ?

Tarugi, rempli de qualités brillantes, séduisant et subtil, mais fort attaché à sa volonté propre, en dépit de ses protestations, contrecarre maintes fois Philippe. Cela d'ailleurs avec de bons sentiments, un attachement sincère [4], une dévotion vraie et profonde [5], des tendresses d'écriture et des câlineries, par exemple lorsqu'il signait pour se faire pardonner, ne croyant peut-être pas si bien dire : « Votre fils très désobéissant [6] ». Caractère trop souple, il semble ignorer sa propre duplicité. Le bon Baronio est incapable de sentiments aussi complexes. Absolument consciencieux, acharné au travail, du jour où Philippe l'eut attelé à la besogne des *Annales*, il n'en bougea plus. Pendant plus de trente ans, il y persévéra, retranché dans son œuvre, sans ambition que de pousser chaque jour son sillon plus avant, entassant les in-folios et créant en somme l'Histoire de l'Eglise. Dans son labeur, Philippe ne

1. CALENZIO, *op. cit.*, p. 25, lettre de Baronio à son père, du 18 mars 1558.
2. *Ibid.*, p. 256, d'après Agostino Manni (BIBL. VALL., *Q.* 56, f° 65).
3. *Ibid.*, p. 29; et *P. C.*, f° 870.
4. Le document le plus probant est la lettre du 26 octobre 1584 (A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 7 ; et VAT. *lat.* 6662, f° 73v), où Tarugi, aussi désireux que Bordini de voir fonder la maison de Naples, supplie pourtant Bordini de ne point passer outre aux résistances de Philippe. Cf. aussi A. R., sa lettre du 10 avril 1587.
5. Voir de quel ton il recommande à Frédéric Borromée les conseils de Philippe (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettres du 2 décembre 1589 et du 12 septembre 1593).
6. Par exemple lettre du 29 octobre 1587 (A. R.). On trouve la même formule dans une lettre de Giovenale Ancina, du 3 août 1590 (conservée à l'Oratoire de Londres). Fût-elle d'usage courant à cette époque dans les communautés religieuses, elle semble jaillir du cœur de Tarugi.

lui laissait pas de répit, le stimulait, le reprenait, âprement parfois, de ses lassitudes et de ses dégoûts. Pour quoi Baronio lui savait un gré infini. Aussi tenta-t-il de reporter au saint l'honneur de son œuvre dans une dédicace fameuse [1]. Les paroles s'empressent sur ses lèvres, avec une effusion de reconnaissance qui atteint au lyrisme.

Sa simplicité cependant restait inaltérable. L'Europe entière le connaissait, sans qu'il en fût en rien changé. Comme on aime le bon gros rire et les expressions d'ecclésiastique de campagne avec lesquelles il annonce, en 1592, au cardinal Frédéric Borromée, que Clément VIII lui fait une pension : « Je ne suis plus un gueux. Sa Sainteté m'a donné 400 écus. Moi aussi je vais savoir faire le grand seigneur et distribuer le « quanquam ». Et vous, vous tiendrez pour une grâce de m'écrire « fratello carissimo [2]. » Et lorsque les grands honneurs approchent, qu'on parle de lui pour la pourpre, il n'y croit pas et s'en moque, et voici ce qu'il en écrit à Giovenale Ancina : « Tu me fais rire, quand je lis tes lettres et que je te vois si effrayé. Dieu me délivre des autres maux autant que je suis rassuré quant à celui-ci ! Je t'en prie, ne va pas te persuader si facilement que les ânes peuvent voler, malgré que tu les voies ornés d'étoiles et de caparaçons à rayures [3]. »

Ici, l'accent ne trompe pas. Il parle comme il pense, le montagnard de Sora, et c'est, à six mois du cardinalat, la franchise, la naïveté, le « parler peuple » de ses 19 ans. Certes, ses supplications ne sont pas feintes et sa désolation n'est pas jouée quand il essaie vainement, le 4 juin 1596, de se soustraire à la menace du chapeau : « Il y en a qui pleurent et d'autres qui rient, mande-t-il quelques jours plus tard, du même ton abrupt et sincère, à l'un de ses parents, gouverneur de Foligno. Mais prévale la sentence de Salomon qui a dit : *Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : cur frustra deciperis* [4] ? Toutes ces choses sont de celles dont à l'heure de la mort nous serions heureux d'être restés éloignés [5]. »

Son désintéressement confinait à la sainteté. Le vrai disciple de saint Philippe, c'est lui. Au sein du Sacré-Collège, sa droiture et son honnêteté le servirent mieux que la diplomatie et les finesses des habiles. Il joua un rôle politique important, et toucha deux fois à la

1. Préface au tome VIII des *Annales* (cf. CALENZIO, *op. cit.*, p. 501, 522 et seq.).
2. CALENZIO, *op. cit.*, p. 311, lettre du 9 octobre 1592.
3. *Ibid.*, p. 447, lettre du 6 janvier 1596.
4. « J'ai tenu le rire pour mensonge et j'ai dit à la joie : En vain voudrais-tu faire illusion. »
5. Lettre du 11 juin 1596 (CALENZIO, *op. cit.*, p. 466).

papauté, au conclave de Léon XI [1] et à celui de Paul V [2]; le 16 mai 1605, possible qu'il eût été l'élu, s'il n'eût résisté violemment aux cardinaux du parti français qui l'entraînaient à la chapelle Pauline pour un scrutin par adoration, lui « s'attachant des mains et des pieds aux colonnes et aux portes, en criant : « Je ne veux pas être pape, faites « un autre pape qui soit digne du Saint-Siège [3]. »

Grande figure, auprès de qui celle du cardinal Tarugi, quelque attachante qu'elle ait été, s'efface [4]. A un tempérament de complexité et de souplesse, nous préférons un tempérament de force et de loyauté, et à des vertus encore mondaines, le désintéressement total. Les deux cardinaux philippins, de par leur volonté, reposent tous deux, côte à côte, à la Vallicella [5], et ils ont assez montré par là qu'ils estimaient peu leurs contrastes au prix du lien qui les attachait dans l'amour de leur commun maître. Seulement de Baronio l'on a pensé qu'il pourrait être béatifié, et on ne l'a jamais dit de Tarugi. L'instinct populaire ne se trompe pas toujours à décerner les auréoles.

Philippe plaça Baronio, en qualité de précepteur, chez Giovanni Michele Paravicino. Le brave garçon fut assuré d'un gîte et de quelque argent. Cela vint à propos, car Baronio le père lui coupa les vivres, plus indigné des velléités spirituelles de son fils qu'il n'avait feint de l'être de ses déportements [6]. Dans cette maison, Baronio restera sept ans, et y aura pour élève le futur cardinal Ottavio Paravicino. La veille de l'Epiphanie, 5 janvier 1558 [7], Philippe lui ordonna brusquement d'improviser, devant les visiteurs qui remplissaient sa chambre, une exhortation sur la fête du lendemain. Le jeune homme rougit, puis parla à la satisfaction générale, les yeux fixés sur son maître, cependant sans doute que des bruits de « Befana » montaient de la rue. L'Oratorio avait un discoureur de plus. Cela en faisait quatre, en ajoutant à Modio et à Tarugi, Antonio Fucci, que nous

1. Calenzio, *op. cit.*, c. xxxviii, et particulièrement p. 672 et suiv. Le 30 mars 1596, il eut 32 voix.

2. *Ibid.*, p. 682 et suiv.

3. Lettre du cardinal de Joyeuse à Henri IV, du 19 mai 1596 (*ibid.*, p. 696).

4. C'est ce que sent assez bien le cardinal Bentivoglio : cf. *Memorie...* Milano, Daelli, 1864, I, p. 78.

5. Le périodique *San Filippo Neri* (numéro du 26 juin 1923) raconte qu'une exploration récente a trouvé les deux cercueils en place l'un près de l'autre dans le caveau de la Chiesa Nuova.

6. Calenzio, *op. cit.*, p. 21.

7. C'est la date que donne Fo Zazzara dans ses *Mémoires* (cités par Calenzio, *op. cit.*, p. 27).

avons déjà nommé, et qui avait reçu le soin de raconter la vie des Saints [1].

Baronio, lui, se spécialisa dans les sujets terrifiants. Plein des vérités éternelles, il ne parlait que de jugement, de mort et d'enfer. En quoi il ne faisait que suivre sa pente [2]. Mais bientôt, probablement dès 1559, Philippe l'obligea de prêcher sur des faits, lui aussi, et de raconter l'Histoire de l'Eglise [3]. Baronio prit sa tâche très au sérieux, se renseigna, recourut aux nouveaux auteurs. Un jeune moine augustin, Onofrio Panvinio, venait justement de publier une Histoire des papes, parue en 1557, vrai manuel d'Histoire de l'Eglise et monument, pour l'époque, d'érudition et de critique [4]. Ce fut dans ce livre, sans nul doute, que Baronio s'initia aux études historiques et prit d'abord la matière de ses récits [5].



Les dimanches et les jours de fête, les sermons à l'Oratorio duraient jusqu'à l'heure des Vêpres. A celles-ci, qui se chantaient à San Girolamo, on envoyait l'assistance, puis l'on partait pour la promenade.

Moment psychologique, que cette fin d'office [6], lorsque le Père paraît sur le seuil de l'église, le chapeau en tête et son manteau de « serge de Gubbio » [7] aux épaules. La foule s'écoule : c'est l'heure où les jeunes gens de l'assemblée se demandent comment occuper le reste

1. *P. C*, f°s 209^v^, 301 et 646 (*Vat.*).

2. Témoin le *Dialogue de la Joie chrétienne*, où Baronio, fidèle à lui-même, soutient encore en 1592 que c'est la pensée de la mort qui rend le plus heureux. L'auteur du *Dialogue*, le cardinal VALIER, n'a pas laissé perdre ce trait d'ironie discrète à la manière de Platon.

3. *P. C.*, f°s 110, 111, 626. Pour établir la date de 1559, on peut faire état de deux pièces concordantes : 1° la dédicace des *Annales*, où Baronio déclare qu'à l'apparition du tome premier, en 1588, il y avait trente ans qu'il prêchait sur l'Histoire ecclésiastique ; 2° une lettre du 7 janvier 1584 (citée par PREMOLI, *op. cit.*, p. 568-569), alléguant que Baronio est adonné depuis 25 ans à ses travaux. Il est vrai que, d'après le mémorial présenté en janvier 1578 à Grégoire XIII (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872), Baronio se serait mis à la tâche 16 ans seulement plus tôt ; peut-être, dans ce document, veut-on parler de la réduction de l'Histoire ecclésiastique ; Baronio la racontait sans doute depuis quelque temps quand il entreprit de l'écrire.

4. Sur Onofrio Panvinio, cf. D. M. PERINI, *Onofrio Panvinio e le sue opere*. Roma, Tipografia poliglotta, 1899. Sur son histoire, cf. TACCHI-VENTURI, *op. cit.*, I, p. 106.

5. *P. C.*, f° 626.

6. *Ibid.*, f°s 15^v^, 61^v^.

7. *Ibid.*, f°s 395^v^, 402.

de l'après-midi [1]. On en arrête au passage que l'on invite avec gentillesse. Une petite troupe se forme, grossit. La voilà dévalant par les rues, menée par son prêtre gesticulant et toujours bizarre. Chacun s'étonne des compagnons qu'il coudoie, pourpoints de velours et pourpoints d'artisans ; quelque prélat intéressé ou désœuvré se joint à la bande. Un cardinal, dont on croise le cortège, salue avec politesse.

Les buts étaient très variés : la Campagne, le Janicule, les Thermes de Dioclétien, où le génie de Michel Ange ne s'était pas encore exercé et qui formaient un labyrinthe de ruines grandioses et de folle végétation, le jardin des Théatins sur les pentes de Saint-Silvestre, les cloîtres des maisons monastiques, Minerve, Capucins, où l'on organisait des parties de « piastrella » sous les arcades, les églises où parlaient des prédicateurs de renom et celles des fêtes titulaires et des « Stations » d'Avent et de Carême [2]. Ce qui arrivait encore, c'est que, dans l'un de ces lieux aimables, assis en plein air sur l'herbe, ou abrités de la chaleur dans l'enceinte d'un vaste édifice, au Janicule ou à la *Rotonda*, comme on nommait alors le Panthéon, on tînt une sorte d' « Oratorio de gala » qui sacrifiait aux élégances littéraires et musicales. Des musiciens de la bande, professionnels des chapelles pontificales et basilicales, exécutaient de beaux motets, et quelqu'un du groupe, désigné d'avance, souvent un petit enfant, que Philippe avait dressé, récitait un sermon écrit avec préciosité et fleuri de mignardises. Il arrivait encore qu'au passage on entrât dans les hôpitaux, pour soulager ou récréer les pauvres malades [3].

D'ailleurs toujours des surprises avec ce Père Philippe. Ce dimanche, il a guéri un moribond à San Spirito [4]. Cet autre, c'est le petit Paravicino, qu'il avait endoctriné et qui vous a récité le mieux du monde son petit sermon [5]. Ou bien l'on se redit la farce qu'il fit à cette bonne âme de Baronio : le pauvre qui veut goûter toute la cave du marchand de vin pour acheter un demi-litre, *mezza foglietta,* et propose encore de la payer avec une pièce d'or, dont il réclame la monnaie. Fureur de l'aubergiste, ébahissement de notre Cesare [6] ! Et cette fois qu'il en fit grimper deux, des plus coquets et des plus fringants, aux mâts des fourches patibulaires, dressées sur le Pont Saint-Ange,

1. *P. C.*, f°s 144, 335^v^, 653, 719.
2. *Ibid.*, f°s 335^v^, 653, 719, 795, 835.
3. *Ibid.*, f°s 19, 40, 61^v^, 307, 643^v^-644 (*Vat.*).
4. *Ibid.*, f° 40.
5. CALENZIO, *op. cit.*, p. 318.
6. *Ibid.*, p. 29.

tandis que l'on se gaussait d'eux [1] ! Et Tarugi, comme il l'agace, à lui faire porter dans les bras le petit chien de Santa Fiora ! Ne pourrait-on pas la laisser à la maison, l'odieuse petite bête, poil blanc, taches de feu, qu'il faut bourrer de bonbons, de gâteaux et choyer comme une personne [2] ? Et la chatte [3] ! Sales animaux ! Puissent-ils crever tous les deux [4] !

Et pourtant quel saint homme ! L'autre jour à l'église, devant le Saint-Sacrement, son tremblement l'a pris, et il ne voyait plus personne [5]. Il est au fait de ce que chacun pense, sans qu'on lui en ait dit mot. Il fait peur, et il attire.

Je rassemble ici ces traits dispersés, pour que l'on sente que l'Oratorio n'avait rien d'un cénacle qui s'isole de la vie publique et se ferme aux influences du dehors. C'est une jeunesse aérée, rieuse, un brin cultivée et artiste, qui le fréquente. Philippe en excitait et en aiguillonnait toutes les qualités naturelles, loin qu'il ait voulu briser les caractères pour les refondre aux contours d'un moule idéal ; il déversait en tous la précieuse liqueur de la vie surnaturelle, pour ainsi dire à la forme du vase, et se contentait qu'elle s'y établît à un niveau naturel.

Le soir venu, la troupe regagnait les quartiers de San Girolamo assez diminuée. Il ne restait guère, pour la séance d'oraison mentale, que les plus fidèles. On avait semé les autres en route.

On distinguera donc nettement à l'Oratorio, au centre d'un cercle très large qui s'agrandit et se resserre au gré des circonstances, un noyau bien agrégé de fidèles, que Philippe tient constamment en haleine par des inventions pieuses et pittoresques. Ce qui se passait avec une foule le dimanche, se renouvelait en somme pour une élite durant la semaine. Ceux-là, Philippe les conduisait par exemple à l'office de Matines, soit à la Minerve, soit aux Capucins. Et l'on sait l'impression religieuse qu'exercent les chants sacrés retentissant au milieu du silence nocturne [6]. Ou encore, on se rendait le matin à

1. A. R., *Fascicolo... Cose cavate dalli processi...*, n° 22.
2. *P. C.*, f°s 446, 753, 946.
3. *Ibid.*, f°s 446, 645 (*Vat.*).
4. C'est la conclusion d'un poème où Tarugi célèbre la mort de Cappricio sur le mode lyrique (A. R., *Scritture originali...*, f° 621) :

Non ci darai più, spero,
Tentatione e tormenti come hai fatto.
Quel ch'è avvenuto a te venga anco al gatto !

5. *P. C.*, f° 254v.
6. *Ibid.*, f°s 16 et 643v (*Vat.*).

l'une des églises suburbaines, dont tous les Romains connaissent la solitude et le charme. Philippe célébrait la messe, puis l'on déjeunait dans une « vigna » avoisinante [1]. La visite des hôpitaux encore fut organisée de mieux en mieux et devint un exercice régulier. On ne se contentait pas des visites courtes, accidentelles, faites en bandes, de l'après-midi des dimanches et jours de fêtes. Ces mêmes jours, après une messe matinale où il leur distribuait la communion, Philippe envoyait par groupes, dans chacun des hôpitaux, les plus fervents de ses disciples, rendre aux malades des services sérieux : refaire les lits et balayer [2]. Un jour que Salviati, le grand seigneur, s'absorbait en prière devant le Saint-Sacrement à l'église de San Spirito, Philippe fit approcher doucement Grazzini par derrière, qui lui dénoua son manteau et lui passa au cou le tablier d'infirmier [3], lui rappelant par là l'obligation de « laisser Dieu pour Dieu », comme il le disait, attendu que le malade lui représentait la personne même de Jésus-Christ [4].

Certes le dévouement de ces volontaires n'était pas superflu. « A l'hôpital, écrit Bernardo Cirillo, commandeur de Santo Spirito, que nous retrouverons plus tard, à l'hôpital, oh ! *quis clades ! quis funera fando explicat ?* Parfois, il y a jusqu'à deux cents lits occupés, et c'est à qui vomira, toussera, criera, tirera le souffle, rendra l'âme, se démènera frénétiquement tant qu'il faut le lier ; et c'est à qui gémira et à qui se lamentera... Se pourvoir de pain, de viande, d'épices, de draps et de couvertures, c'est à quoi l'argent réussit sans grande fatigue. Mais le service est mauvais superlativement et abominable. Pensez si l'on tient à venir vider les vases de ces gens-là, à six *giuli* par mois ; et l'on en donnerait dix que l'effet serait pareil [5]. » Les jeunes gens de Philippe vidaient les vases.

Dans les salles lugubres, ils faisaient entrer quelques rayons. Eux, de leur côté, en sortaient meilleurs. « On ne peut dire, écrira plus tard Tarugi, de quelle utilité c'était, et pour ceux qui servaient, et pour ceux qui étaient servis, outre le bon exemple qu'on donnait aux employés et aux surintendants des hôpitaux [6]. » Une scène dont on garda le souvenir à l'Oratorio, fut celle de ce malade de la *Consolazione*

1. BIBL. VALL., *O.* 15, lettre de Figliucci, du 18 juillet 1556.
2. *P. C.*, f°s 19^{v}, 40, 61^{v}, 207, 396^{v}, 398, 643^{v}-644 (*Vat.*).
3. A. R., *Fascicolo... Cose cavate dalli processi*, n° 21.
4. *Ibid.*, *Alcuni Ricordi et Consegli...*, n°s 40 et 53.
5. BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE. *fondo Capponiano*, 78, f° 322^{v} et seq.
6. *P. C.*, f° 644 (*Vat.*).

qui, reconnaissant Gio. Battista Salviati, ne pouvait consentir que le cousin de la reine de France refît son lit [1].

Ainsi de grands exemples de piété et de charité, qu'un groupe de personnages de toutes conditions, libres d'ailleurs d'engagements ecclésiastiques, présente à la multitude; celle-ci curieuse, sympathique, entraînée même certains dimanches dans les rues de Rome, ou encore, pendant le carnaval, au pèlerinage des églises : voilà sous quelle forme l'action de l'Oratorio se manifeste. Ce que Philippe tente et réalise, au moins partiellement, c'est la contagion du bien gagnant de proche en proche, sous l'aspect de la joie, de la liberté d'âme et de l'inspiration. Encore une fois, il réussissait dans la mesure même où la rigueur de Paul IV se faisait sourdement haïr.



1558 ! Cette année marque dans l'histoire de l'Oratorio. Il va grandir et se fortifier assez pour affronter des traverses prochaines.

C'est aussi la seule année du pontificat de Paul IV qui ne soit pas toute au sombre. Elle débute par la Bulle solennelle du 18 janvier, qui célèbre la gloire de la Ville éternelle, métropole de la Chrétienté, et restitue la fête de la Chaire de Saint-Pierre [2]. L'atmosphère paraissait s'éclaircir.

Les articles de Cavi avaient délivré de la politique dont ils consacraient l'échec. Paul IV se renferme désormais dans son rôle religieux et se donne entièrement à l'œuvre de la Réforme. Il y porte pourtant une âme moins violente. Chose curieuse ! Lui qui a supprimé d'un coup, en 1556, tous les revenus de la Daterie et, en décembre 1557, bonne part de ceux des cardinaux; qui a ordonné (31 mai 1557) l'incarcération du cardinal Morone, soupçonné d'hérésie, il temporise maintenant dans l'exécution, et nous le voyons par exemple surseoir une année encore à l'application du décret de février 1556, qui renvoyait dans leurs diocèses les cent treize évêques vivant en cour de Rome [3]. Par contre, il s'attache avec méthode à l'élaboration de réformes d'ensemble [4]. L'heure pacifique et féconde du pontificat semble venue. Peut-être que l'absence du cardinal Caraffa n'est pas sans contribuer à la renaissance de la tranquillité publique. Parti de

1. *P. C.*, f° 396v.
2. *Bullarum... amplissima collectio*, au règne de Paul IV.
3. Cf. article d'Ancel dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, 1907, p. 716 et suiv.
4. *Ibid.*

Rome pour sa légation de Bruxelles le 22 octobre 1557, il n'y reparaît que le 23 avril de l'année suivante [1]. A nouveau cette date marque, pour le pontife, un redoublement de l'activité réformatrice. Paul IV achève de se débarrasser sur le cardinal-neveu de toutes les affaires temporelles pour « s'occuper exclusivement des réformes, des consistoires, de l'Inquisition et de l'audience publique », comme l'écrit au mois de mai l'évêque d'Anglone [2]. Les choses vont marcher ainsi, apparemment assez bien, chacun s'occupant selon son génie : au cardinal la politique, au pape aveuglé et abusé les affaires spirituelles, jusqu'au coup de tonnerre de janvier 1559, quand, informé enfin, Paul IV prononcera le bannissement des membres de son indigne famille.

Il est certain que l'Oratorio profita de l'accalmie. Il semble même qu'il ait joui de la faveur de l'entourage pontifical, si c'est en 1558, comme on peut le croire, que Matteo Stendardi, neveu de Paul IV, et Torquato Conte, qui s'était fait une réputation dans la campagne contre le duc d'Albe, commencèrent de le fréquenter [3]. Mais les faits significatifs sont ceux que nous avons déjà commentés, et dont il faut marquer encore qu'ils se produisirent simultanément à cette époque : appropriation du local de l'Oratorio, publication chez Salviano de livres usuels aux séances, réception de Philippe et de deux de ses disciples, le même jour, dans la confrérie de San Girolamo [4]. Nous avons à parler encore de Gian. Francesco Bordini, recrue de la Pentecôte de cette année [5], avant d'en venir aux scènes qui mirent Philippe en vedette, en 1558, quand les dominicains tentèrent de ressusciter dans Rome quelque chose des démonstrations religieuses de la Florence de Savonarole.

Bordini, dans ses débuts, fut un petit jeune homme instruit et sage, qui ne s'éloignait guère de la chambre du saint et vivait dans ses jambes, avec une fidélité de caniche, lui aussi [6]. Quand sa personnalité se développa, il se transforme en un orateur disert et qui fait courir

1. Sur la date du retour de Caraffa, cf. MERKLE, *op. cit.*, II, p. 321.
2. Cité par ANCEL, *Rev. Quest. Hist.*, 1909, p. 96.
3. *P. C.*, f°s 39^v^, 645 (*Vat.*), 928. Sur le rôle de Torquato Conte dans les combats aux environs de Rome, cf. par exemple DURUY, *op. cit.*, p. 189.
4. Le 22 mai 1558, avec Mauritio Anerio et Francesco Vai (cf. ARCH. SAN GIR. CAR., t. 220, f° 123^v^). Prospero Crivelli y avait été reçu le 29 août 1557 (*ibid.*, t. 220, f° 129).
5. *P. C.*, f° 642 (*Vat.*).
6. *Ibid.*

tout Rome. « Sache votre Seigneurie Illustrissime, écrit Speziano à saint Charles le 23 décembre 1570, que c'est peut-être là le prêtre le plus remarquable qui soit à Rome... et que c'est la plus forte colonne de l'Oratorio [1]. » Mais Philippe en jugeait autrement. Orné de belles-lettres, poète, docteur en droit, Bordini en était venu à se mirer dans ses qualités. Il parlait pour parler et faisait de la littérature. Esprit aimable, mais dépourvu d'inspiration, visant à plaire, n'émouvant pas : « Ce bon Père, quand il parle, disait de lui le secrétaire du consistoire, Buzio Ternesi, est un ruisseau qui va son petit cours tranquille, en charmant ses auditeurs [2]. » Caractère froid, dur et entier à ses heures, mais sens rassis et positif, il avait pourtant de solides qualités pour compenser ses défauts. On remarquait encore qu'il aimait les petits raffinements, le beau linge, les beaux ornements d'église. Il était bavard, quelque peu potinier. La correspondance de la Congrégation, quand il en devient le secrétaire, prend l'allure d'une chronique des petites histoires de la vie romaine. Il s'intéresse en particulier aux nominations. C'était aux yeux de Philippe le principal péché. Les gestes de Bordini cachaient mal des ambitions secrètes. On ne le sent pas attaché aux entrailles par l'œuvre commune. « Cet homme ne restera pas chez nous, disait le saint. Ne voyez-vous pas comme il fait le prélat et pratique continuellement dans ce monde [3] ? » Il finit, en 1588, par chanter en vers latins les grandes actions de Sixte-Quint, pontife régnant, et par lui en dédier le recueil [4]. En dépit de Philippe, il travaillait à se faire agréger à l'escorte que le cardinal Aldobrandini recrutait pour la légation de Pologne. Au retour, en juin 1589, on fit bon accueil à Bordini. Mais Philippe ne le tenait plus pour l'un des siens. La nomination de l'infidèle à l'évêché de Cavaillon (21 février 1592) leur fut un soulagement à tous deux. Mais la punition était proche. La dignité épiscopale, même à Cavaillon, ne réussit pas à satisfaire un cœur qui s'était desséché à la poursuite des vanités. Et voici de quelle encre, le 12 septembre 1594, Bordini en écrivait au cardinal Frédéric Borromée. Il expliquait que ni les livres, ni les prières n'avaient de vertu pour le soulever du terre-à-terre où il vivait. « Une torpeur me lie et m'annihile, continue-t-il. Aussi comptant, comme l'on dit, trente jours par mois,

1. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini.*
2. Cité dans sa *Vie*, par ARINGHI (publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, 1re série, nos 9-10, p. 7).
3. *Ibid.*, p. 8.
4. *Liber primus Carminum de rebus praeclare gestis a Sixto V. P. M.* Romae, ex officina Jacobi Tornerii apud Franciscum Zanettum, 1588.

je m'en vais lâchement, usant ma vie. Je soupire parfois après Rome, mais plus par sensualité de voir amis et maître et de jouir d'eux, que par ferveur ou dévotion de visiter ces Saints Lieux et la douce Vallicella. Et voilà, Seigneur Illustrissime, l'état de votre évêque de Cavaillon, et sachez que c'est là la pure vérité et ce serait à vous œuvre pie que de me procurer une place à la cuisine de mes Pères, où je resterais pour toujours, et de faire que la charge qui m'incombe passât à un plus digne [1]. »

Il avait manqué à Bordini le trésor de ferveur et d'inspiration où se reconnaissent les vrais disciples de Philippe, et qui les fait toujours assez riches pour qu'ils puissent mépriser avec joie et humour les honneurs mondains et les biens de la fortune.

Venons-en aux manifestations religieuses où Philippe et sa bande prirent part et se distinguèrent en 1558. Elles avaient pour théâtre l'église de la Minerve, et nous avons vu que Philippe y conduisait fréquemment les siens, s'y trouvant à l'aise parce qu'un grand nombre des moines étaient toscans et qu'on respirait dans le bel édifice un air de piété florentine [2].

Or, dans le début de 1558, la ruche dominicaine était en effervescence. Paul IV préparait la publication du premier Index à paraître avec la sanction pontificale (il parut en janvier 1559), et l'on projetait d'y inscrire les œuvres de Savonarole. C'était le vœu des Jésuites, des Augustins et celui du fameux Ambrogio Caterino, théologien fabricateur de libelles, et jouteur tenu pour perfide comme appartenant à l'ordre même du « frate » [3]. On a raconté ailleurs quelle part Philippe prit aux prières destinées à conjurer la condamnation, et son extase à la Minerve, en présence du Saint-Sacrement exposé [4]. Cela se passait à la fin de l'année, dans la période critique de la controverse.

Mais, dès février, les Dominicains travaillaient à se prémunir. L'une de leurs machines avait été de ressusciter les cérémonies par quoi Savonarole exaltait jadis le peuple de Florence.

Philippe y assistait avec les siens, l'âme vibrante [5], et voici le récit

1. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini.*

2. Sur les relations de Philippe avec la Minerve, cf. *P. C.*, f°s 16, 49, 55, 70^v^, 104, 107^v^, 109^v^, 150^v^, 156^v^, 207, 209^v^, 212, 222^v^, 224, 231^v^, 336^v^, 577, 585^v^, 642 (*Vat.*), 735, 863, 864.

3. Sur Caterino, cf. TACCHI, *op. cit.*, I, p. 66 et suiv.

4. *L'Apôtre de Rome*, p. 74.

5. Nous avons pour preuves de cette présence, outre les témoignages de Ferro (*P. C.*, f° 64) et de Cardonio (*ibid.*, f° 107^v^), le fait que G.-B. Salviati, disciple de

que nous en a laissé le prieur de la Minerve, Vincenzo Ercolani, qui fut le metteur en scène et le principal ouvrier de ces manifestations [1]. Le 2 février, fête de la Purification, Ercolani convoque le peuple à venir en masse à la Minerve, afin d'obtenir de la Vierge, prononce-t-il, « une grâce » pour la ville de Rome. Concours immense, sermon, transport processionnel de l'image de la Madone de l'autel du Rosaire au maître-autel, « laudes » en langue vulgaire chantées par l'assistance, les fidèles admis un à un à s'approcher de l'image et à la vénérer. Ravi de son succès, Ercolani organise pour le mardi-gras suivant, 22 février [2], ce qu'il appelait « un carnaval spirituel ». Les Romains, cette année-là, délaissèrent leurs amusements habituels, « la chasse au taureau » et le reste, pour assister au spectacle qu'Ercolani dénommait encore « le spectacle de la Croix ». « Je m'émerveillais, écrit-il, qu'à de telles cérémonies, qui étaient des inventions de Fra Girolamo (Savonarole), le peuple se montrât si bien disposé, contre son ordinaire. »

Après un sermon pathétique, on vit la croix s'avancer au milieu des lumières, escortée des moines qui chantaient. Puis chacun fut admis à s'approcher et à l'adorer, comme on avait vénéré quelques jours auparavant l'image de la Madone. L'église cependant retentissait du chant des « laudes populaires ». Et le peuple de se montrer de plus en plus avide de tels spectacles.

On l'en régala. Le premier vendredi de Carême, toutes les « Compagnies » religieuses de Rome furent convoquées à une prière solennelle. Le Saint-Sacrement était exposé sur le maître-autel, qui brillait de lumières, et que surmontait un crucifix immense que l'on voyait de partout. Les « Compagnies » défilèrent à la prière, appelées à tour de rôle. La nuit était venue qu'elles se pressaient encore et que l'on ne pouvait songer à renvoyer une foule sans cesse grossissante. Et ce fut ainsi tous les vendredis de Carême jusqu'à celui de la semaine de Pâques. Virginio Rosario, cardinal-vicaire, s'inquiétait de ces céré-

Philippe, est le principal personnage qui intervient auprès du cardinal de Spolète, Rosario, qui voyait d'un mauvais œil les pratiques de la Minerve; que ce même cardinal, quelques mois plus tard, ayant pris des mesures contre l'Oratorio, sa mort subite est considérée à l'Oratorio, aussi bien qu'à la Minerve, comme un fait providentiel (cf. lettre citée d'Ercolani, dans AQUARONE, *op. cit.*, p. XLI de l'appendice).

1. Lettre citée du 19 août 1559, dans AQUARONE, *Vita di Fra Jeronimo Savonarola*, p. XXXVIII et suiv. de l'appendice.

2. J'établis la chronologie exact. des faits racontés ici en me servant des *Diaria* de MASSARELLI publiés dans MERKLE, *op. cit.*, II (cf. pour 1558 et 1559, les pages 321 et suiv.).

monies qu'il qualifiait de « superstitieuses ». Vainement Gio. Batta Salviati cherchait à s'entremettre. Il fallut que le cardinal Alexandrin s'en mêlât pour que les Dominicains fussent autorisés à poursuivre.

On comprend l'émotion de Rosario. On avait vu revivre des scènes d'un autre âge. Le vendredi (1er avril) qui précéda les Rameaux, en particulier, « on ne pouvait plus aller par l'église, tant elle était comble... le soir surtout. Les personnes qui y entraient en sortaient hors d'elles-mêmes et s'arrachaient les cheveux..., et une fois, — c'est toujours Ercolani qui parle, — devant l'autel, tandis que je les exhortais tous à considérer l'œuvre de Dieu et leur enseignais ce qu'ils avaient à demander à la bonté divine, me mettant en la personne du peuple et me tournant vers le Très Saint-Sacrement, je me mis à prier à haute voix, avec cette ferveur que le Seigneur me donnait... : les larmes et les actes de piété furent tels que, tandis que je ne pouvais plus me faire entendre à cause de la rumeur, la foule tout entière, d'une voix, se mit à crier miséricorde et à demander plusieurs fois pardon au Seigneur. »

L'émotion de Philippe s'explique, et l'on comprend son extase. On comprend aussi quel complément des scènes pareilles formaient aux leçons de l'Oratorio. A ses relations avec la Minerve, la « Compagnie de l'Oratorio » gagne à la fois en célébrité et en ferveur.

A la fin du mois d'août, la mort de Gabriele Tana et les circonstances qui l'accompagnèrent grandirent Philippe dans les esprits. On eut l'impression qu'au chevet du mourant il avait combattu et mis en fuite les puissances infernales. La scène est impressionnante et mérite d'être racontée, d'autant qu'elle nous permet de percevoir, dans un exemple, un état d'émotivité contagieuse qu'il importe de signaler. Le 25 mars 1552, à Trente, pendant le concile, le cardinal-légat, Marcello Crescenzi, avait fait une fin qui, à distance, inspirait encore de l'épouvante. Ayant travaillé une partie de la nuit à la rédaction d'un rapport destiné au pape, il aperçut dans sa chambre un chien noir, de taille et de mouvements extraordinaires. Accourus à ses cris, ses camériers Francesco Branca et Scipio Fucci le trouvèrent assis auprès du feu, immobile, tremblant, et le regard obstinément fixé sous un guéridon d'où le chien, disait-il, le regardait avec des yeux de flamme. Plusieurs fois dans la nuit et au petit jour, même vision, mêmes terreurs ; les camériers jouèrent même la comédie de chasser à coup de pierres ce chien invisible, qui revenait toujours. Le cardinal mourut le soir [1].

1. MERKLE, *op. cit.*, II, FIRMANI *Diaria Caeremonialia*, p. 496, avec note de SLEIDANUS.

La scène avait été racontée et commentée à l'Oratorio évidemment. Remarquons, parmi les camériers de Crescenzi, ce Scipio Fucci, de Città di Castello, apparenté sans aucun doute au jeune médecin Antonio Fucci, de la même ville, à qui Philippe avait confié le récit de la vie des Saints. Cette scène d'épouvante, devenue légendaire, Tana la revécut pour son compte, au moment de mourir [1].

C'était un jeune homme de 20 ans, de culture et de complexion délicates, que la phtisie affinait et détruisait lentement. On a vu qu'il avait été, avec Giacomo Marmita, le poète son ami, l'une des conquêtes notables que Philippe avait faites en 1556 parmi les gens de Ricci, cardinal de Montepulciano.

Autour de son lit, tout l'Oratorio s'assembla. Tana s'attachait à la vie, tandis que les assistants combattaient ses conclusions optimistes et lui inculquaient la résignation chrétienne. Et Tana de se désespérer, non seulement en envisageant la mort prochaine, mais aussi pour une cause subtile, parce qu'il se sentait incapable des pieuses pensées qu'on lui suggérait, et qu'elles lui inspiraient, malgré ses efforts, une invincible répulsion. « Oui, répondait-il aux exhortations les plus pressantes, oui, que la volonté de Dieu soit faite ! Mais je confesse quand même que je voudrais la guérison de cette *carne,* de cette chair. » Dans cette répugnance intime, contre quoi le vouloir ne prévalait pas, l'action diabolique semblait manifeste. Parfois Satan lui-même apparaissait au malade en la forme du chien noir, prêt à mordre et à déchirer, qui avait épouvanté Crescenzi. Philippe survenait, parlait à Tana, l'apaisait, et tout soudain le malade sentait renaître une dévotion savoureuse, celle que, quelques instants auparavant, il réclamait avec désespoir. En cette détente consistait le miracle, et dans le sourire de paix qui s'épanouissait sur des traits convulsés. Or voici, d'après la description d'un témoin, ce qui arriva le jour de la mort. « Le diable apparut à Tana visiblement, — le chien noir, — comme on le connut à ses gestes, à la face toute changée, au regard plein d'horreur et d'épouvante, et à l'inquiétude de la personne qui se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le mieux qu'il pouvait... Philippe disait : « Fils, n'aie « pas peur. Si tu as péché, le Christ a pâti et payé pour toi. » Cela suivi d'une exhortation fervente et pleine d'amour. Soudain le malade s'écrie : « Maintenant, maintenant il est parti ; j'ai vaincu, j'ai vaincu ! » Et il se tourne vers le crucifix, auquel il adresse une prière touchante.

1. Bibl. Vall., *O.* 15, f° 51, la lettre du 1er septembre 1558 que le frère écrivit au père du défunt; et *P. C.*, f°s 66v, 67, 210v, 617v (*Vat.*), 646 (*Vat.*).

Il ajoute : « Hélas! pourquoi ne puis-je parler, mon doux Jésus? Père, « je me sens brûler de l'amour de mon doux Jésus. Donnez-le moi, « que je l'embrasse et le baise. » Et ainsi il l'embrassait et le baisait. Puis il injuriait le diable. Philippe s'employait à le calmer : « Arrête-« toi, mon fils; laisse ce misérable, *quel tristo,* ce menteur; c'est lui « faire trop d'honneur que de parler de lui. » Le malade se tait, puis demande qu'on le laisse reposer. Au bout d'un instant, « comme il était sur le dos, et parce qu'on tenait la lumière baissée, on ne lui voyait pas très bien les traits. Il bougea, se tourna du côté droit, là où était le Père et l'on connut immédiatement qu'il se mourait. » Philippe lui murmure encore le nom de Jésus; les lèvres du moribond s'essaient une dernière fois à le former, et il expire. Les esprits des assistants furent extraordinairement frappés.

Ainsi c'est au milieu de toutes sortes d'émotions, riantes, émouvantes ou terribles, que le prestige de Philippe grandissait et que l'Oratorio se fortifiait. Dès lors, on le tient pour un saint. On ne parle que de ses prédictions et des guérisons qu'il opère. On l'appelle au chevet des mourants, et c'est une longue liste des gens qui meurent entre ses bras, rassérénés, « le vent de l'Esprit-Saint en poupe », suivant une expression de Bordini : Giacomo Marmita, Alessandro Corvino, Bernardino Valle da Como, Vincenzo Vimenate, chanteur à la chapelle papale, Martio Altieri, Antonio Fucci lui-même, et combien d'autres! Car Bordini ne cite que les personnages de distinction [1].



Nous arrivons à 1559. Le pontificat de Paul IV courait à une catastrophe. Le drame, latent tout au long du règne, éclate dans les derniers mois, alors que le réformateur inexorable et dur, qui s'était satisfait dans les extrémités de la rigueur, apprend tout à coup les désordres de sa propre maison et les crimes de ses neveux, en particulier ceux du cardinal dont il a fait son bras droit. Il goûte, on le sent, un contentement austère à exécuter de ses propres mains son indigne famille, quand, le 27 janvier 1559, après trois semaines d'un silence sombre, qui pesait lourdement sur la cour et la ville, en plein consistoire, avec des cris et des sanglots, il dénonce ses neveux pour concussionnaires, suborneurs et homicides, les dépouille de leurs dignités et de leurs revenus, et les chasse de Rome [2]. Depuis ce jour et jusqu'à celui de

1. *P. C.*, f° 646 (*Vat.*).
2. Duruy, *Le cardinal Carlo Caraffa*, p. 298-300.

sa mort (19 août 1559), il vécut hors de lui. « Il n'est heure du jour, écrit l'ambassadeur français, l'évêque d'Acqs, au cardinal de Lorraine, que la tragédie de ses parents ne lui revienne au rouge... Sa résolution a été de faire voir en public spectacle, que ne pouvant lui réussir le dessein qu'il avait fait, de leur bastir une perpétuelle grandeur, il savait tellement surmonter ses anciennes affections, qu'il voulait en un moment anéantir, et ensevelir avec lui toute la vanité de ses pensées [1]... »

Désormais, l'atmosphère romaine est redevenue irrespirable. Les soupçons et la crainte dictent tous les actes du pouvoir. Voici, d'après le « diarium » de Firmano [2], le détail de diverses mesures de sécurité et de police. Le 27 janvier, Camillo Orsini reçoit le généralat des forces de l'Eglise. La garnison du château Saint-Ange est renouvelée, comme suspecte, et mise sous le commandement du vétéran Pompeo Guerrino. Une Congrégation est nommée pour le gouvernement de l'Etat ecclésiastique, qui a pour membres les cardinaux de Trani, Consiglieri et Rosario, créatures de Paul IV. En fait, le pouvoir exécutif est remis tout entier aux mains de Virginio Rosario, dont chacun redoute l'implacable rigueur. Le 10 février, sur l'ordre de Camillo Orsini, toutes les issues du Vatican sont condamnées, sauf deux. On dirait qu'on s'attend à une attaque. Le 7 mars, par ordre exprès du pape, Diomede Caraffa est cassé de son titre de châtelain du château Saint-Ange et remplacé par l'évêque d'Urbin. Le 15 mars, travaux de fortification exécutés aux portes du Borgo, à celles de Saint-Pierre, de San Spirito, du château Saint-Ange ; augmentation des effectifs de la garde ; défense faite à tout napolitain, et particulièrement aux gens des Caraffa, de franchir l'enceinte du Vatican. Le 3 avril, Camillo Orsini, l'âme de ces mesures, meurt subitement, non sans soupçon d'empoisonnement. La situation paraît plus trouble que jamais ; le pape tombe malade et les neveux sont menaçants ; tout mouvement populaire doit nécessairement passer pour suspect. Les mesures que Rosario prit à cette époque contre Philippe et contre l'Oratorio, firent en somme de notre saint une victime de la situation générale [3].

1. RIBIER, *op. cit.*, II, p. 824, du 1er août 1559.
2. MERKLE, *op. cit.*, II, p. 514 et suiv.
3. Les récits de la persécution sont nombreux au *P. C.*, f°s 16, 38v, 39, 63, 149v, 211v, 310, 399, 466, 617v (*Vat.*), 638 (*Vat*). D'après un traité de Talpa (A. N., *fasc.* 105, n° 3, *Instituto della Congr. dell'Oratorio*, p. 27), Paul IV chargea le Saint-Office d'une enquête secrète qui n'attira nulle pénalité sur Philippe. Mais Rosario intervint en dehors du pape et crut bon de prendre les plus graves mesures.

Le carême et le temps pascal (Pâques, le 26 mars) ramenaient l'époque du pèlerinage aux sept basiliques. Quel pouvait être le nombre des pèlerins en 1559 ? Deux à trois mille peut-être [1]. Rosario estima le danger qui naîtrait de ces rassemblements en cas d'émeute, d'autant qu'on y remarquait nombre de gentilshommes des familles hostiles aux Caraffa, les Massimi par exemple, et les gens de Santa Fiora eux-mêmes. Craintes nullement chimériques d'ailleurs. On le vit bien quelques mois plus tard aux événements qui suivirent la mort du pape.

Vers la fin d'avril donc, on apprit avec consternation, à l'Oratorio, que le pèlerinage des églises était interdit et Philippe cité à comparaître devant les autorités. On le soumit, semble-t-il, à des enquêtes multipliées, où reparaissait constamment l'imputation redoutable de fomenter une secte et de tenir des « conventicules » [2]. Il est possible que, depuis plusieurs mois, on l'ait tenu plus ou moins pour suspect. Lors de la fameuse chasse donnée aux religieux apostats, dans la nuit du 28 et dans la journée du 29 août 1558, les sbires l'avaient inspecté sous le nez et le bruit s'était répandu dans le quartier qu'on l'avait mis en état d'arrestation [3]. Aussi, en s'employant à prévenir l'émeute, Rosario n'était peut-être pas fâché de se renseigner sur le personnage. Pourtant, il le laissa libre. Sans doute que la simplicité et la droiture du bonhomme se manifestèrent assez. Mais, dans une scène terrible, il fut traité d'orgueilleux, d'ambitieux, de fauteur de nouveautés, et Rosario, en finissant, lui interdit à la fois, jusqu'à plus ample informé, le pèlerinage aux basiliques, l'Oratorio et le confessionnal. C'était l'anéantissement de tous les efforts passés. Philippe vécut des heures d'angoisse. Il se résignait. « Je suis un fils de l'obéissance », répétait-il. Mais comment croire que Dieu avait pour désagréable une œuvre si salutaire ? « Il priait sans relâche, nous dit Tarugi, et pleurait de compassion en voyant l'erreur de ceux qui le persécutaient et son impuissance à les détromper [4]. » Ses disciples ne l'abandonnaient pas et l'attendaient au sortir des enquêtes. Lui les conjurait de ne pas le suivre. « Nous y allions quand même, dépose Grazzini, en restant éloignés, pour ne pas paraître marcher de conserve; puis nous l'attendions en un endroit déterminé [5]. » A San Girolamo, fidèles et amis commentaient les événements.

1. C'est le chiffre de Prospero Crivelli (*P. C.*, f° 617v (*Vat.*).
2. *P. C.*, f° 149v.
3. *Ibid.*, f° 151v. La bulle est du 20 juin 1558.
4. *Ibid.*, f° 638 (*Vat.*).
5. *Ibid.*, f° 16.

Un jour, on vit paraître un prêtre inconnu, corde aux reins, barbu, maigre et noiraud, qui annonça mystérieusement la fin des épreuves [1]. Quinze jours plus tard, en effet, tout s'arrangea d'une manière qui parut providentielle. Le 22 mai, Rosario, se rendant à l'audience pontificale, s'affaisse dans l'une des antichambres en vomissant le sang. On le transporte dans son appartement. Mais il expira avant d'y arriver, dans la chambre des « Parafrenieri » [2].

L'Oratorio était délivré de son ennemi capital. Ses membres virent là un coup du ciel. La Minerve de son côté triomphait. Ercolani, rappelant les obstacles que Rosario avait suscités aux cérémonies de l'année précédente, s'écriait : « On voit maintenant si cette œuvre était de Dieu..., et l'on voit comment se vérifient ces paroles du P. Fra Girolamo : « Que celui qui nous contredit prenne garde à la fin « qui l'attend ! [3] ».

Philippe médita silencieusement sur les voies de la Providence. Il fut le seul à ne pas chanter victoire. Et par exemple nous le voyons fermer précipitamment la bouche à Loys Amès, le brave homme s'accusant en confession d'avoir jugé de l'événement comme d'un châtiment céleste [4].

Rosario mort, le pape en vint à des sentiments meilleurs. Il fit savoir que l'on pouvait reprendre le chemin des basiliques et exprima gracieusement des regrets de ne pouvoir se joindre à la troupe. Il aurait même envoyé à notre saint, en gage de réconciliation, deux cierges historiés de la Chandeleur précédente [5].

Il mourut le 19 août suivant. La douleur lui fut épargnée d'apprendre l'étranglement de la duchesse de Paliano, le dernier meurtre dont ses neveux se rendirent coupables. Le matin de sa mort, il réunit une suprême « Congrégation de cardinaux, où il leur recommanda son âme, ce Saint-Siège et l'Inquisition » [6]. Le peuple n'attendit pas

1. *P. C.*, f°s 38^{v}, 617^{v} (*Vat.*), 638 (*Vat.*).

2. La mort subite de Rosario a frappé tous les contemporains. On en trouve la mention par exemple dans MERKLE, *op. cit.*, II, *Diarium* VII de MASSARELLI, p. 331 ; et FIRMANI *Diaria Caeremonialia*, p. 515 : « ... cujus mors ob ejus severitatem paucis displicuit », écrit Firmano de Rosario. Cf. aussi VAT. *Urb.* 1038, *Avvisi di Roma*, à la date du 27 mai 1559 : « Lunedi passato essendo andato il cardinale Spoleto per visitar il Papa mori di morte subitanea... »

3. AQUARONE, *op. cit.*, p. XLI de l'appendice.

4. *P. C.*, f° 212.

5. *Ibid.*, f° 63.

6. Lettre de l'évêque d'Angoulême au cardinal de Lorraine (RIBIER, *op. cit.*, II, p. 827).

ses derniers moments pour se soulever. « Il est quasi furieux d'allégresse, écrit l'évêque d'Angoulême : après avoir rompu les prisons dès le matin, ils ont mis le feu cette après-dînée en la maison de l'Inquisition de laquelle je suis si voisin que ma maison a été en grand danger, et n'en est encor du tout dehors... Il y avait plus de deux mille personnes à l'entour, et le feu bien allumé dedans; et le malheur, il y a tout auprès un grand bûcher de bois et de fagots qui sont à un marchand de bois, dont cette populace s'est servi à embraser tout... L'on dit que les Romains sont à présent au Campidoglio pour rompre la statue du Pape et ont saccagé la maison des greffiers et autres officiers de l'Inquisition : je crois qu'avant que la nuit passe, ils en feront bien d'autres [1]. »

Ils en firent bien d'autres. Non seulement la statue de Paul IV fut renversée, mais encore la tête, séparée du tronc et coiffée d'un bonnet de juif, roula trois jours par les rues, poussée par la canaille, pour être finalement jetée à l'égout. Le gouvernement fermait les yeux, à moitié complice. Le camerlingue Santa Fiora, la faction espagnole et la plupart des grandes familles romaines assouvissaient des rancunes. Pourtant le couvent de la Minerve fut protégé quand le flot populaire, après l'incendie de l'Inquisition, s'y porta en quête d'un autodafé d'inquisiteurs [2]. Philippe s'y trouvait dès la veille, avec Animuccia, Tassone et G. B. Salviati, et c'est ce soir-là que Ferro le voit pleurer à sanglots pendant tout le chant de Complies [3]. Il pleurait sur la dignité pontificale outragée, sur les excès auxquels se portait un populaire déchaîné. Voilà donc où aboutissaient cette rigueur et cette sévérité !

En somme, la faute capitale de Paul IV était dans la liberté qu'il avait consentie aux fougues de son tempérament et dans le mépris pour tout conseil qui n'était pas le simple reflet de ses volontés, sans estime pour les cardinaux, dédaigneux pareillement des puissances séculières, au-dessus de quoi le Souverain Pontificat l'élevait tellement qu'il voyait « à ses pieds, disait-il, les rois et les empereurs » [4]. Ajoutez-y la fierté de sa race et quelque complaisance pour le sang des Caraffa. On cherche vainement chez ce réformateur trace d'humilité. Zèle emporté et orgueil, ce sont les deux traits les plus accusés de sa figure.

1. Lettre citée du 19 août.
2. AQUARONE, *loc. cit.*, p. XLIX. Cf. *P. C.*, f° 742
3. *P. C.*, f° 742. Le fait a été rapporté déjà dans *L'Apôtre de Rome*, p. 69.
4. ALBÈRI, *Relazioni...*, série IIa, vol. III, p. 390.

L'aveuglement fut la rançon de cette présomption [1]. De deux manières. Il voulait abattre l'Espagne. En fait, il mit Rome à la merci de son adversaire, pour s'être illusionné sur les ressources du Saint-Siège, que son imagination grandissait à proportion qu'il se sentait l'âme intrépide et le cœur indomptable. D'autre part, il entraîna la ruine de sa maison, parce que, plus encore que la tendresse du sang, les flatteries dont le cardinal Caraffa caressa sa vanité et ses projets, lui fermèrent les yeux sur les manèges, les ambitions et les crimes de ce neveu, qui visait à se tailler une principauté et à créer une dynastie, à la manière des Borgia et des Farnèse, pendant que le saint homme d'oncle s'échauffait à la délivrance de l'Italie et à la Réforme de l'Eglise.

La Réforme de l'Eglise, il resta du moins ce fruit de ses efforts ! Il ne l'accomplit pas, comme il le pensait. Mais il la rendit inévitable. Ses violences imposèrent aux tendances antagonistes, au point, non seulement de les faire muettes, mais de les énerver, presque de les anéantir. Une réaction se produisit à sa mort, on pouvait l'attendre. Ce ne fut qu'une réaction de modération. Aux volontés impétueuses d'un pontife qui mettait sa gloire à décréter et à réaliser seul, se substituera une action mesurée et l'élaboration prudente de décrets qui auront l'avenir pour eux. Il apparaîtra en outre que les excès sont haïssables, et qu'un certain tempérament de gaieté et de naturel ne messied pas chez les plus saints. En définitive, Pie IV poursuit l'œuvre réformatrice de Paul IV [2]. Seulement il était acquis que la violence continue, la tristesse et le dépit n'y sont pas indispensables. Voici Philippe, cette fois parce qu'il est dans le sens du courant, tandis que sous Paul IV il le prenait à contre-fil, voici Philippe qui sera l'homme de la situation nouvelle, et voici son Oratorio, suspect un moment, en passe de devenir l'œuvre du jour.

---

1. *Revue Bénédictine*, 1907, p. 230, article du P. Ancel.
2. René Ancel, *Paul IV et le Concile* (*Rev. d'Hist. ecclés.*, 1907, n° 4, p. 760).

CHAPITRE V

LA RÉFORME DE LA CURIE ET LES PROGRÈS DE L'ORATORIO

(1560-1572)

Dans la Ville éternelle, c'était encore, c'était toujours la réforme de la Curie qui restait et resterait la grosse question des pontificats de Pie IV, de saint Pie V et de Grégoire XIII. Nous allons assister à des changements considérables : la médiocrité qui remplace l'opulence, la purification des mœurs, l'avènement d'un esprit nouveau.

Un auteur manuscrit, quelques années après la mort de notre saint, nous le montre concevant, dans un éclair de génie, un plan grandiose, projetant d'introduire « la Réforme dans l'Eglise par le moyen de Rome, dans Rome par le moyen de la Curie, dans la Curie par le moyen du clergé, dans le clergé par le moyen de la Congrégation » qu'il avait à fonder [1]. Est-il besoin d'observer que ces perspectives sans mesure n'étaient pas le fait de l'esprit fragmentaire, réaliste et humble que nous connaissons ? Un Philippe Néri n'a pu penser à se faire le pivot d'une action si vaste. En réalité, quelque chose se passa de vaguement analogue. Tandis que la réforme de la Curie s'opérait de l'extérieur, sous la pression des circonstances et à coups de décrets, on peut dire que Philippe inventait la formule, ou plutôt l'une des formules de l'idéal nouveau [2] ; formule sur quoi sa Congrégation ne s'entendit

1. VAT. *lat.* 6662, f° 1v.

2. C'est ce que GABRIEL MONOD n'a dit, ni assez clairement, ni assez fortement, dans l'article de synthèse où il représente la Société de Jésus comme le type sur quoi toute l'Eglise est appelée à se modeler depuis le Concile de Trente (cf. Académie des Sciences morales et politiques, novembre 1909 : *La place de la Société de Jésus dans l'Histoire de la Réforme*).

guère, mais qu'elle se crut tenue de garder et de propager; formule dont l'efficacité cependant déborde le milieu de Rome et de la Curie, où elle était née, et que l'on sent susceptible, tout comme la formule ignatienne, et parallèlement à elle, de devenir une formule universelle. Il est nécessaire de connaître, dans le mouvement de la Contre-Réforme catholique, la part de l'esprit philippin. A la crise de conscience et au désarroi où l'ère des réformes jette la Curie, le clergé romain, et l'on peut même dire toute âme religieuse et cultivée, Philippe fournit une solution; il trace le plan d'une construction spirituelle nouvelle. *Multae mansiones...* [1]

Le désarroi des consciences, à l'époque où nous touchons, est autrement profond qu'à l'époque du Sac. Le Sac avait été la tempête, pendant laquelle on se figure assister à l'anéantissement des choses. Lorsqu'elle est passée, les survivants bénissent la vie et reviennent à leur existence antérieure, sauf quelques faibles dont les nerfs resteront à jamais ébranlés.

En 1560 il n'en va pas de même. Depuis plus de trente ans, la Réforme s'est insinuée, a cheminé, grandi, prospéré dans le corps ecclésiastique. Son mouvement conduisant d'un contraire à un contraire, il est facile d'apercevoir les termes extrêmes et de définir leur opposition, celle d'Arioste à Tasse par exemple, de la félicité imaginative et sensuelle au martyre de l'âme tiraillé par le ciel et la terre. Il est plus malaisé de suivre l'évolution pas à pas, de voir le courant se former et s'enfler. Pour la première fois le pontificat de Pie IV nous met en présence d'une évidence. Les cliniciens observent dans la Curie un état pathologique nouveau. D'abord le malaise qui résulte d'une situation fausse. Puis des scrupules. Voici enfin le *travaglio*, dont parlent constamment les témoins du procès de Canonisation [2], ces perplexités de l'âme qui s'essaie à marcher dans les voies religieuses à travers toutes sortes de périls, de faiblesses et de chutes. Tout dénonce une sorte d'« anémie » ou de « neurasthénie spirituelle ». De ces maux Philippe sera l'un des médecins.

L'historien Herre veut discerner pourtant dans le pontificat de Pie IV un mouvement d'oscillation entre la Renaissance et la Contre-Réforme [3].

1. SAINT JEAN, *Evangile*, XIV, 2 : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. »

2. Par exemple f°s 20^v, 88, 99, 163^v, 168^v, 202, 202^v, 244^v, 252, 283^v, 572.

3. PAUL HERRE, *Papstum und Papstwahl im Zeitalter Philipps II*. Leipzig, Teubner, 1907, p. 65 et suiv.

Sans doute, on n'avait pas élu Pie IV pour qu'il bouleversât la Curie. Tout au contraire. Si Gian Antonio Meleghino, cardinal Medici, jurisconsulte de petite naissance, avait coiffé la tiare, le 25 décembre 1559, après les vicissitudes d'un conclave de quatre mois, il le devait à son aménité et à ses déclarations obligeantes. « Cherchons un pape, disait-il en septembre au cardinal Truchsess, qui soit doux et affable, se montre bon collègue envers les cardinaux, accorde volontiers les audiences et vienne au secours de ceux d'entre eux qui sont pauvres [1]. » Paroles débonnaires, d'où l'on pouvait inférer un tempérament de bienveillance et de miséricorde ; leur portée vraie se résumait à ceci : faisons un pape qui soit le contraire de son prédécesseur. Pie IV étala donc comme un programme de réaction. Après cinq années d'oppression, Rome croyait respirer. L'air parut plus libre, la prospérité publique refleurit. La Ville va passer de 40.000 à plus de 70.000 habitants [2].

Pourtant la réaction ne consista guère qu'à modérer les rigueurs de l'Inquisition, tandis qu'on en exerçait d'autres contre la famille des Caraffa, et la réforme de la Curie fut à peine suspendue. Pendant que Morone, par exemple, inculpé d'hérésie et incarcéré sous Paul IV, est en passe de devenir le cardinal influent, — il présidera les assises de Trente, — Pie IV fait jeter en prison le scandaleux di Monte [3]. De même, Aegidio Foscherari, co-accusé de Morone, est libéré en février 1560, et vers la même époque, Carnesecchi, que l'Inquisition avait condamné par contumace, reparaît librement dans Rome pour solliciter sa réhabilitation. Le pape encore charge Seripando de réviser et d'adoucir l'Index de Paul IV [4]. Mais, contre les Caraffa, il se déchaîne et s'acharne. Décrété de prise de corps le 7 juin 1560, le cardinal Carlo fut étranglé au château Saint-Ange le 4 mars de l'année suivante. Et la nuit du même jour vit le supplice du duc de Paliano, du comte d'Aliffe et de don Lorenzo da Cardena. Le fiscal Pallantieri, le pire ennemi des Caraffa, jadis destitué et incarcéré par Paul IV, avait été choisi pour instruire leur procès.

Pie IV n'est pas un saint, puisque nous le voyons porter une âme partiale dans l'accomplissement d'une œuvre de justice. Voici d'autres traits de son personnage : ami des bons propos et des cérémonies

1. Cité par HERRE, *op. cit.*, p. 85.

2. ALBÈRI, *Relazioni.....*, série II^a^, IV, relation de Luigi Mocenigo, p. 35.

3. Je signale là-dessus une curieuse lettre d'Antoine Muret à Monseigneur d'Acqs, du 25 mai 1560 (AFF. ÉTRANG., *Correspond. polit. Angleterre*. 23, f° 55^v^).

4. MERKLE, *op. cit.*, II, SERIPANDI *Commentaria*, B, p. 463, 464[6], 465[2].

brillantes, politique raffiné avec des affectations de bonhomie et de simplicité d'esprit, égoïste avec des apparences de libéralité, au reste ambitieux pour les siens et grand bâtisseur, avide de timbrer de ses armes des murailles neuves [1]. Il est vrai que c'était l'envers, cela, d'une personnalité équilibrée, bien vivante, ferme en ses desseins et de mœurs pures en somme. Mais la Cour lui fit mauvaise réputation et le taxa d'ingratitude, parce qu'il avait la bourse serrée. En quoi l'on peut dire qu'il servait la cause de la Réforme et fournissait le remède au mauvais exemple que l'on aurait pu tirer de son laisser-aller et de son faste. Pour l'imiter, on manquait d'argent. De même, s'il multipliait les cardinaux, il les laissait végéter. Plus il en fallait, et plus il créait de situations médiocres, et donc de maisons exemplaires. De son influence personnelle en matière de réformes, on dira que le bien et le mal s'y rencontrèrent, et on estimera que, par le jeu des compensations, elle se trouva nulle.

Herre, s'il eût entendu ne parler que de Pie IV, aurait donc eu raison d'insister sur l'inconsistance de son zèle. Mais il a été plus loin. Il a cédé au désir de faire la part large au génie religieux de Philippe II, son héros, dont ce serait la rigidité qui aurait alors soutenu et fortifié l'Eglise contre des débilités constitutionnelles. Et sans doute le roi catholique ambitionne dès maintenant de jouer le rôle d'une sorte d'archi-pape, attentif aux destinées de l'Eglise universelle. Néanmoins il faut dire qu'à Rome, sous Pie IV, les progrès de l'esprit réformateur sont manifestes, sans que l'activité de Philippe II y apparaisse au premier plan. Peut-être alléguera-t-on que, lui cessant d'entretenir et de soudoyer une faction espagnole dans le collège cardinalice, la France, par imitation, se désintéressa de l'existence d'un parti français : d'où deux conséquences heureuses pour le bien spirituel de la Curie, l'extinction des compromissions politiques et la disette d'argent. Mais l'on voit que ces bienfaits n'étaient obtenus qu'indirectement et par choc en retour. Les facteurs de la Réforme ne sont ni Pie IV, ni Philippe II : ce sont la pénurie où la Cour est laissée, le Concile et la sainteté du cardinal Borromée.

Le Concile ! Pie IV l'avait rouvert (Bulle d'indiction du 29 novembre 1560, 1re session le 18 janvier 1562) en conformité de l'une des capitulations du conclave et d'ailleurs parce que l'opinion l'y entraînait. Mais il entendait que la suprématie pontificale resterait indemne, que

1. Cf. le portrait qu'en trace PANVINIO (MERKLE, *op. cit.*, II, p. 600) : « Sagax et astutus ; sed simplex et hebetior haberi volebat... »

le Concile ne toucherait pas à ses prérogatives souveraines. Singulièrement, la réforme de la Curie devait être l'œuvre du pape. Elle s'opérerait, puisqu'elle était inéluctable, mais en vertu de l'initiative du pontife et non pas sur les sommations, instances et menaces des Pères assemblés à Trente.

On sait le succès de Pie IV. C'est sa gloire qu'il ait mené à sa conclusion l'assemblée œcuménique où l'Eglise, précisant son *Credo* et rectifiant sa discipline, fit tout cela d'accord avec son chef, suprême autorité de juridiction et suprême autorité de doctrine. Sarpi ironise à bon compte sur les acclamations, les embrassements et l'enthousiasme des légats, des Pères et des ambassadeurs au soir de la session de clôture, le 3 décembre 1563 [1]. Cet enthousiasme, nous le partageons encore, et l'historien catholique, après avoir analysé et recensé les causes palpables du grand résultat qui fut alors obtenu, se croit en droit d'en appeler aussi à l'action de cette « politique du Ciel » dont a parlé Bossuet.

Pie IV d'ailleurs avait usé merveilleusement de la politique de la terre. L'œuvre de la réforme de la Curie en particulier, il réussit à la réaliser dans l'indépendance de son pouvoir, et suivant le plan qu'il s'était tracé, fauchant l'herbe aux Pères du Concile. Ceux-ci ne cessaient, en effet, de clabauder contre l'administration romaine et, s'ils ne mettaient pas en cause la personne même du pontife, on sentait que ce n'était que par une clause de style. Voici leur raisonnement, tel qu'on le trouve dans le rapport secret de Seripando, du 11 avril 1562. Les questions disciplinaires l'emportent sur les questions dogmatiques, et la réforme de Rome est celle dont toutes les autres dépendent. Il faut donc l'entreprendre de prime abord, et avec la volonté de toucher à tout, y compris aux prérogatives cardinalices. Quel sera le programme des réformes nécessaires ? Il consistera à restaurer et à fortifier les juridictions locales contre les appels, les exemptions, les nonces, les privilèges de la Fabrique de Saint-Pierre, et les abus en matière de collations de bénéfices et de dignités. « Les prélats, conclut Seripando, montrent un goût effréné pour ces points remis jadis à Paul III, d'autant plus que les dits points ont été imprimés dans les volumes des Conciles et que nos adversaires les ont commentés, avec toutes sortes de calomnies contre le Siège apostolique [2]. »

Pie IV était mis en défiance et cependant provoqué à agir. Limitant

1. Cf. *Histoire du Concile de Trente*, trad. LE COURAYER. Amsterdam, 1751, III, p. 200.

2. MERKLE, *op. cit.*, II, SERIPANDI *Commentaria*, p. 483.

son terrain, il se garda de toucher aux prérogatives des cardinaux, se hâtant au contraire de les préciser et de les confirmer (Bulle *de eligendis,* du 9 octobre 1562). Alors il décréta une réforme universelle des tribunaux et de tous les offices, en particulier de la Chancellerie, de la Signature, de la Chambre apostolique et de la Rote, réforme que l'on envoya souscrire à l'approbation des Pères. On réédita les vieux règlements sur le costume des clercs. Rome fut purgée des mendiants, des escrocs à la quête, et d'un certain nombre de scélérats, homicides et sicaires, qu'une incroyable tolérance y laissait vivre. On contesta une fois de plus le droit d'asile auquel prétendaient ambassadeurs et cardinaux. On coiffa du bonnet vert les banqueroutiers frauduleux. On prit des mesures contre la spéculation, *cambia sicca* [1]. Enfin des écoles furent fondées pour l'instruction religieuse des enfants du peuple. C'est Enrico Pietra, l'un des vieux amis de notre saint, et son disciple Marco Cusani qui en eurent l'initiative en août 1560. De leurs efforts devait naître plus tard la Congrégation de la Doctrine chrétienne.

C'est donc par voie indirecte et par l'aiguillon qu'il faisait sentir au pontife, que le Concile exerçait dans Rome une influence assainissante. Les décrets disciplinaires de la 23e et de la 24e sessions (15 juillet et 11 novembre 1563), spécialement ceux qui concernaient la résidence et la pluralité des bénéfices, amorcèrent des changements plus considérables encore [2]. Les évêques et autres personnages possesseurs de titres résidentiels furent contraints de regagner leurs évêchés, leurs cures ou leurs chapitres; aux cardinaux on demanda la résignation d'une grosse part de leurs revenus.

Enfin le cardinal Borromée, déjà saint, le devint sans limites. Il redoubla de piété et de travail, étudia comme des oracles divins les décrets du Concile, et commença d'en organiser et d'en poursuivre l'application sur tous les terrains. « De Rome, écrit Annibale Caro le 22 juillet 1564, je ne sais quelle nouvelle vous conter, n'en cherchant guère, sinon que ce fourbisseur de chandeliers et d'ustensiles de sacristie a entrepris de refaire la Ville de fond en comble et, Rome ne suffisant pas à son ardeur, d'y adjoindre le reste du monde [3]. »

Et pour commencer, saint Charles, de sa cour, élimina l'élément laïque et n'y conserva de charges qu'ecclésiastiques; le luxe et les amu-

1. *Ibid.*, ONUPHRIUS PANVINIUS, *De creatione Pii IV Papae*, p. 596.
2. TACCHI, *op. cit.*, I, p. 284; et *P. C.*, f[os] 330, 461, 619 (*Vat.*).
3. ANNIBALE CARO, *Lettere familiari*. Venezia, Bernardo Giunti, 1581, II, p. 227, lettre à Torquato Conti (citée par SYLVAIN, *Vie de saint Charles Borromée*. Desclée, 1884, I, p. 234).

sements en furent bannis. Il y eut des prières communes à des heures déterminées. On s'y crut au couvent. C'était un exemple.

« Charles, cardinal Borromée, écrit l'ambassadeur vénitien Soranzo dans sa relation de 1565 [1], est âgé de vingt-sept ans, mais il ne jouit pas d'une excellente santé, car il s'est macéré dans l'étude, le jeûne, les veilles et autres austérités. Il est docteur en droit, mais tant assidu à l'étude des lettres sacrées qu'il peut à notre époque passer pour une exception. Sa vie est absolument innocente et chaste. Il dit la messe toutes les fêtes, jeûne très souvent et mène une vie si édifiante de tout point qu'il est un exemple remarquable. On peut dire en vérité qu'à lui seul, il a plus d'efficace dans la cour de Rome que tous les décrets du Concile ensemble. »

En 1565, à la date où écrivait Soranzo, la fleur de sainteté achevait de s'épanouir. Depuis quatre ans passés, — l'abbé Borromée arrive à Rome en janvier 1560, — Rome s'émerveillait et s'édifiait. Pour une fois, le népotisme avait eu du bon et de l'excellent. Jeune, riche, chéri du pape, secrétaire d'Etat, ce parfait neveu avait excité une manière de scandale par son austérité, sa pureté, son application au travail. De sa charge, il n'avait voulu connaître que les devoirs, s'effaçant devant son oncle, dont il vénérait religieusement la dignité, s'abstenant de juger de ses écarts, et portant une diligence et une docilité pour ainsi dire sacrées dans le labeur immense qu'il accomplissait en sous-ordre [2].

De distractions, sauf quelques parties de chasse dans les premiers temps et avant qu'il eût été ordonné prêtre, il ne s'en accordait d'autres que les « Académies » mi-profanes, mi-religieuses des « Nuits Vaticanes », où il conviait, à journée faite, des littérateurs et de doctes ecclésiastiques [3]. Encore, jusque dans ces délassements, poursuivait-il le but d'étendre son savoir, qu'il jugeait court en certaines branches,

1. ALBÈRI, *Relazioni...*, série IIa, IV, p. 133. Cf. le jugement que saint François de Sales, écho d'un passé récent, portait sur lui dans une lettre à sainte Jeanne de Chantal, du 14 octobre 1604 : « C'estoit l'esprit le plus exacte, roide et austère qu'il est possible d'imaginer..., l'homme le plus rigoureux de cet aage. » (Cité par PASTOR, *op. cit.*, XI, p. 303 [1]).

2. On se fera une idée de ce labeur à la fois immense et obscur en consultant le récent recueil publié par J. SUSTA, *Die Römische Curie und das Concil von Trient unter Pius IV*. Vienne, 1904-1914, 4 vol.

3. Cf., sur la vie romaine de saint Charles, le *Saint Charles Borromée* de LÉONCE CELIER. Paris, Gabalda, 1912, p. 41 et suiv. Quelques-unes de ces « Académies », recueillies par SASSI, forment les *Noctes Vaticanae seu sermones habiti in Academia a S. Carolo Borromeo Romae in Palatio Vaticano instituta*. Mediolani, 1748.

et de s'exercer à la parole, qu'il avait naturellement timide et embarrassée [1].

Seulement il était un revers à la médaille. « La cour, continue Soranzo, n'aime pas beaucoup Borromée, parce qu'elle voudrait la vie plus large, conformément aux anciennes habitudes : on se plaint qu'il soit naturellement peu porté aux libéralités, aussi difficile à présenter des requêtes à Sa Sainteté qu'à donner du sien [2]. » Cela, c'est le refrain. On ne sait plus donner et il n'est plus de nature généreuse : ni le pape, qui amasse ; ni les princes, qui ont renoncé à l'entretien des factions nationales, tellement, disent les courtisans, le pouvoir de l'Eglise leur paraît avili ; ni ce cardinal-neveu, excellent certes, mais qui a le défaut de son austérité, voulant que chacun lui ressemble, calculateur d'ailleurs, plus soucieux de doter des filles pauvres et de payer ses dettes que d'enrichir ses serviteurs. Ajoutez à tout cela l'exode des évêques, la suppression des bénéfices multiples, la pauvreté de la plupart des cardinaux, le tempérament chiche des Milanais que les Borromée ont acclimatés à Rome, et vous verrez avec évidence que la pénurie d'argent compte pour l'un des facteurs capitaux de la Rome d'alors. On comprend la tristesse et, comme ils disent, le « désespoir » des courtisans. Il faut peindre ce désespoir, à la fois triste et comique, pour découvrir le mal où Philippe appliquera son remède.

On demandait aux courtisans de se résigner à la médiocrité et de renoncer à leurs espoirs. On leur offrait le Paradis pour unique récompense. Il leur faudrait encore, il leur faudrait plus que jamais pratiquer les vertus dites passives, subordination, patience, voire travail. Mais il les faudrait pratiquer en chrétiens, et non pour un profit terrestre, comme si de la peine allait sortir le gain, et des humiliations un avenir réparateur. C'est trop d'escompter qu'on aboutira, même par des chemins étroits, à la vie large et commode, *per angusta ad augusta*. La Renaissance est morte, les lauriers sont coupés. Les vertus naturelles ne reçoivent plus d'encens, pas plus les vertus de ruse et de dissimulation que les vertus de force triomphante, et il n'y a plus d'ambitions nobles et légitimes, fors celle de la gloire du Paradis.

Cet idéal, quand on sentit qu'il faut lui ouvrir son cœur et l'agréer pour règle de vie, comme la mine des courtisans s'allonge ! Annibale Caro comprend que son heure est passée. Son départ de Rome, en 1564, est un petit fait plein de signification. Le grand écrivain est

1. CELIER, *op. cit.*, p. 52 ; SYLVAIN, *op. cit.*, I, p. 85, III, p. 266.
2. ALBÈRI, *Relazioni...*, série IIa, IV, p. 135.

choqué de l'avènement d'un esprit religieux qui tranche trop avec celui que respirait cette cour des Farnèse où il régnait jadis de par le prestige du mérite littéraire. Vraie cour, celle-là, où les libéralités de mains princières entretenaient le culte de la magnificence, de l'antiquité et des arts ; et vrais princes que ses maîtres, Alessandro et Ranuccio Farnese, sensibles au double amour de la gloire et de la beauté, et pour qui il avait inventé les mythologies et dicté les devises du château de Caprarola [1].

En 1564, il écrit à Monseigneur Sala : « Si c'était l'ambition, par aventure, qui vous fît désirer Rome, je vous rappelle que l'on y vient, à l'heure actuelle, pour prier et non pour se satisfaire. Monseigneur, pensez à la vie ; tout le reste est néant. Je ne vous dirai rien de moi, sinon que je fais ce que je vous conseille, que je me suis retiré et que je m'applique à vivre le plus que je puis [2]. »

La vie, mot magique dans le plein sens que la Renaissance lui avait conféré ! C'est donc à cela qu'il fallait renoncer. Rien ne cause plus d'angoisse et ne montre un visage plus menaçant qu'un idéal qui vous presse et auquel on voudrait se soustraire sans encourir le remords de l'avoir rejeté. Aussi bien des accommodements s'imposaient. Un certain point d'élévation morale, fort accessible à l'élite, dépasse les visées de la masse. Ces pauvres courtisans ont besoin de la terre pour les consoler du ciel, pétris qu'ils sont d'humaine faiblesse, en dépit de quelques regards ardents dirigés en haut, ne cherchant pas au reste leur aliment dans le manuel d'Epictète, à l'imitation du saint Charles des premières années [3]. « Veillons, dit Commendone, dans son fameux discours sur la Curie [4], à consoler les bons, sinon en fait, du moins en paroles, de peur qu'ils ne succombent à la périlleuse tentation de dire : *Ergo sine causa justificavi cor meum.* [5] » Cet état d'âme du courtisan romain, pris entre le ciel et la terre, Philippe l'a merveilleusement pénétré, d'une intuition à la fois sympathique et moqueuse.

1. Sur le mécénat et la cour des Farnèse, cf. P. DE NOLHAC, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*. Paris, Vieweg, 1887, p. 8-14.

2. *Lettere familiari*, II, p. 223.

3. SYLVAIN, *op. cit.*, I, p. 84.

4. Je l'appelle fameux, bien qu'à ma connaissance il ne soit pas publié, parce que RANKE (*Histoire de la papauté*, trad. franç., III, p. 346) et plus récemment TÖRNE (*Ptolémée Gallio, cardinal de Côme*. Paris, Picard, 1907) en ont donné de copieuses analyses. J'ai consulté l'exemplaire manuscrit des ARCHIVES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Corresp. polit. Rome*, n° 6, p. 89-126.

5. « J'ai donc inutilement préféré la justice. »

Après le trait amer, fixons le trait comique du personnage.

Le comique est d'abord dans la situation. On impose la profession de désintéressement à des gens dont l'ambition est le ressort et toute la raison d'être. Il y a plus : c'est sur le fondement de cette vertu de désintéressement qu'ils ont à édifier la tour mirifique de leurs espoirs. Ils devront en effet paraître d'autant plus modestes qu'ils aspirent plus haut.

Voici qui est mieux encore. Les récompenses qu'ils se promettent leur échappent en règle ordinaire et leurs belles espérances sont fumée, vent et chimère, comme l'a démontré magistralement Commendone. A Rome, en effet, tout l'avenir repose sur l'élévation du futur pape. Vous espérez que ce sera votre patron. De fait, ce patron a une chance, qui est aussi la vôtre. Aussi vous n'épargnerez pas votre peine à vous faire bien venir. S'il réussit, votre peine ne sera pas perdue. Oui ! mais s'il ne réussit pas ? Ah ! je sais votre calcul. Dans ce cas, quel qu'il soit, dites-vous, il est de mes amis ; car vous me voyez rempli d'une honnêteté universelle. Plaçant en chacun une parcelle d'espoir, je ne laisse pas, tout en jouant mon jeu, de miser, par mes bons procédés, dans la partie des autres. Messieurs, ami de tout le monde ! Vous l'élu, qui que vous soyez, je suis votre ami, donc votre créancier ; je le suis depuis longtemps, depuis toujours, et je vous l'ai prouvé cent fois. — Je n'en disconviens pas, mon ami. Mais vous n'êtes pas seul. Tous vos collègues suivent votre règle et en ont fait autant. Vous êtes trop et je ne sais comment vous discerner dans la masse où vous vous êtes confondu. Vous auriez dû vous signaler par un acte hostile. Cela vous aurait mieux valu. Car, depuis la clémence d'Auguste, il est beau pour un prince de pardonner, et il se grandit en grandissant ceux qui l'ont offensé [1]. Et c'était un dernier trait comique de la vie à la cour, qu'elle instituait la faillite de la courtoisie. Amabilités, complaisances et sourires s'y dépensaient en pure perte.

Aussi l'esprit rustique commence à se faire gloire de sa rusticité. « Je suis un montagnard, né et grandi sur les rocs de l'Apennin, écrit à cette époque le commandeur Bernardo Cirillo, gouverneur de Rome et directeur de l'hôpital du Saint-Esprit. Je vins à la cour vieux et fatigué, et ni par nature, ni par persuasion, je n'ai jamais pu m'adapter à faire acte de courtoisie [2]. » Pourquoi d'ailleurs et dans quel espoir se faire violence ? « Marcel II, de sainte mémoire, continue-t-il en rappe-

1. Discours cité de COMMENDONE.
2. FLORENCE, BIBL. NAZIONALE, *Capponiana*, 78 : du 12 août 1561 à l'évêque Bufalini.

lant la brièveté d'un pontificat plein de promesses, Marcel II avait endossé le vêtement sacré pour paraître en scène, lui aussi, et il aurait émerveillé les spectateurs par sa diction et ses gestes. A peine se fut-il produit que l'acte était fini. Il se préparait à produire auprès de lui Monseigneur Beccadelli en garniture d'écarlate et le chef coiffé de pourpre, et ce n'eût pas été miracle si de mon côté j'eusse été tiré des pattes et des griffes de la préfecture de police. Il n'en a rien été... »

Humour rude et désintéressement persifleur! Cirillo ne montre pas dans son ironie la compatissante tendresse de Philippe. Entre les deux manières, il y a plus qu'une nuance. L'un et l'autre pourtant conduisent le même assaut. Mais le rire et la verve brutale du préfet de police résonnent à grands éclats, tandis que le saint ne raille que pour guérir.



L'avènement de Pie IV ne changea rien aux allures de l'Oratorio. Le recrutement continue à s'opérer au petit bonheur. On voit Philippe, comme aux premiers jours de son apostolat, vaquer à la chasse des dévoyés de toute espèce dans les rues populeuses du « Peregrino », à l'entour de l'Université de la « Sapienza » et des boutiques des « Banchi » [1]. Seulement il fait figure de personnage, pour être devenu un « type » et une célébrité. On lui donne le titre de « Recteur de San Girolamo » [2]. Cacciaguerra a passé définitivement au second plan, absorbé dans son idée fixe. Une lettre de 1564 nous le montre « pleurant de tendresse » au bruit que le Concile « a concédé la communion *sub utraque specie* aux Bohémiens » [3]. Nous le voyons en proie à des besognes d'auteur, préoccupé de l'impression de ses lettres et de ses autres écrits spirituels, en contestation même avec la censure ecclésiastique. Ercolani, qui le vénère pourtant comme un saint, écrit de ces différends : « Si je ne me trompe, le tort est de son côté. *Et homines sumus* [4]. » Cacciaguerra auteur n'est plus que l'homme de son passé. C'est autour de Philippe exclusivement qu'à présent l'on rallie.

Il apparaît à la tête de quelque chose de conscient et d'organisé. Quand on le suit, on sait où il vous mène. On sait qu'il vous conduit à une école de sagesse chrétienne, comme l'école antique l'était de

1. *P. C.*, f° 147v.
2. BIBL. VALL., *O.* 15, lettre de Bernardo Bzovio, du 19 septembre 1561 : « Al Molto Reverendo Messer Philippo fiorentino, Rectore di S. Hieronymo... »
3. BIBL. COM. PERUGIA, *G.* 68, d'Ercolani à Timoteo Ricci, 17 mars 1564.
4. *Ibid.*, du même au même, 24 mars 1564.

sagesse profane; école installée au centre de Rome, dans une maison fameuse; école où le maître parle, entouré de la plus brillante couronne de disciples, accueillant cependant et débonnaire. « Je vous écris pour me réjouir avec votre Révérence et avec tous vos fils de votre état prospère, lui mande, le 19 septembre 1561, le dominicain Bernardo Bzovio... Heureux, au temps de la disette, l'homme qui a sa maison fournie de pain! Heureux pareillement, maintenant qu'il se trouve si peu de ferveur dans le monde, ceux qui en ont abondance!... Vous pouvez vous féliciter d'avoir si bonne école où vous êtes ministre de Dieu pour le salut du prochain [1]. »

Se sentant environné de sympathie, le saint met dans son œuvre une confiance grandissante. Ses relations avec la Minerve, de plus en plus étroites, lui fournissent dans l'opinion le plus sérieux appui. Mais saint Charles de son côté se renseigne sur l'Oratorio, s'y intéresse et le favorise, d'un peu loin il est vrai, en homme affairé qui n'entre pas dans le détail des choses. Nous sommes mal documentés sur les relations personnelles que les deux saints entretiennent à cette époque. On en a certainement exagéré l'importance, car elles n'ont laissé de trace contemporaine que dans les souvenirs de Bascapé. Mais l'amitié que nous voyons se manifester plus tard nous autorise à croire à des rencontres et à des contacts renouvelés, dans les temps où le jeune secrétaire d'Etat était à l'affût de toutes les individualités zélatrices de réforme. Ainsi sous Pie IV l'Oratorio avance et se développe, parce qu'on sait qu'il jouit de la faveur du secrétaire d'Etat. Chacun s'habitue à le considérer comme l'instrument par excellence de la régénération de Rome. Les recrues se multiplient cependant et le désir grandit d'en accroître le nombre. « Votre Révérence, écrit Bzovio, se trouve en haute mer, spacieuse et profonde; les poissons y sont innombrables et, bien sûr, les mauvais plus nombreux que les bons. Envoyez vos fils à la pêche, comme vous avez toujours fait. Voilà la véritable œuvre de charité [2]. »

Où l'on voit le rôle de propagandistes et de zélateurs à quoi les disciples, tout comme le maître, s'employaient. En somme les hésitations ne manquaient pas qui vous attendaient au seuil de l'Oratorio et qui vous poursuivaient quand on l'avait franchi. C'est la perpétuelle histoire des coupables et des tièdes aux approches de la conversion. A la pêche des âmes, Philippe et les siens déploient toutes sortes d'habiletés

1. BIBL. VALL., *O.* 15, lettre citée *supra*.
2. *Ibid.*

instinctives pour appâter la proie, la laisser mordre et lui rendre du fil avant de la ferrer. Un Marcello Ferro se jette à l'étourdie dans les filets, touché des sanglots de Philippe, dans la fameuse journée où la Minerve s'attend d'heure en heure à l'assaut de la populace [1]. Caractère médiocre d'ailleurs et destiné à plus d'un avatar [2]; très glorieux, par exemple, du beau costume qu'il exhibait à l'époque de sa conversion, et se le rappelant après quarante ans : culottes de velours « paonazzo » bordées d'argent, bas de soie, justaucorps de satin et cape doublée de soie rouge [3].

Le récit de Pietro Fucile, naïf, vivant et sincère, est un précieux exemple d'une conversion longue et contrastée. L'événement est daté fort exactement du mois de novembre 1560, par la mention d'un jubilé publié sous Pie IV [4]. Pour gagner le jubilé, Fucile va se confesser à l'un des pénitenciers de Saint-Jean de Latran. Entré dans l'hôpital voisin, il y trouve, habillé du tablier blanc de l'infirmier, certain Gio. Battista Venitiano, de ses amis, ouvrier en corail, qui lui propose, après diverses plaisanteries, de le conduire « à une magnifique prière ». Au jour dit, « j'allai, et je le trouvai au « Pellegrino », sur la porte de sa boutique, — la boutique à l'enseigne du Corail d'Or, — qui était, je crois, celle de Bartolomeo Rescone. Il me conduit à Saint-Jérôme et il me mène à un Oratorio en haut, qui s'y trouve encore. » Tarugi dis-

1. *P. C.*, f° 70.

2. Au moment de sa conversion, il fréquentait, de son propre aveu, dans un monde louche. Plus tard, il devint bénéficier de Saint-Pierre. Vers 1582, il s'embarque pour l'Egypte et pour Constantinople, chargé d'on ne sait quelle mission secrète par le vice-roi de Sicile. Son bateau, vers Chypre, est assailli par des corsaires; il voit ses compagnons enchaînés, frappés et bâtonnés. Lui, dans ce grand péril, saisi de la crainte d'être conduit à Constantinople et d'y être empalé, se met à prier sur la croix et sur les reliques et entend, à cet instant, la voix de Philippe qui lui promet la vie sauve. C'est du moins ce qu'il racontait, en 1595, au Procès de Canonisation (f°s 61, 62). En tous cas, nous le trouvons à Naples, en 1592, malade et dénué de tout. Les Philippins de cette ville, qui l'hospitalisent, écrivent de lui que « cet enfant prodigue... envoie ses salutations à ceux de Rome, et se recommande à leurs prières à tous, qu'il leur demande pardon du scandale qu'il reconnaît leur avoir donné, et particulièrement à notre Révérend Père qu'il nomme toujours avec compassion et tendresse ». (A. R., 31 janvier 1592). Le merveilleux abonde dans les récits de Ferro, et je ne sais quel crédit il convient de donner à ses histoires.

3. *P. C.*, f°s 747-748.

4. Ce jubilé, publié à l'occasion de la réouverture du Concile de Trente, se termine par une procession solennelle des confréries, des ordres religieux et du clergé, le 24 novembre 1560 (cf. MERKLE, *op. cit.*, II, *De Firmani Diario Caeremoniali, à la* date citée).

courait. « Le Père Messer Philippe arrive. Il commence de me regarder, car j'allais vêtu en jeune dévergondé, et Tarugi et lui me regardaient beaucoup, et c'était comme s'ils m'avaient porté l'un et l'autre de grandes blessures au cœur, tellement que j'avais honte de les regarder en face, et j'avais honte parce qu'il me semblait qu'ils lisaient en moi-même et qu'ils découvraient tous mes péchés. Il me vint une grande componction en entendant leurs douces paroles pour reprendre les péchés et encourager les auditeurs. Ce qu'ils disaient, il me semblait qu'ils le disaient pour moi. Fini l'Oratorio, je sortis très consolé. Ledit Père Philippe en particulier me regardait avec beaucoup d'affection. Sorti, j'attendis dans le vestibule de l'Oratorio, et il me paraissait que je ne pourrais le quitter. Ils descendirent et entrèrent à l'église Saint-Jérôme par la porte de la sacristie, firent une prière, se levèrent, et je me mis à les suivre en restant toujours un peu à l'écart. Je pris courage en voyant qu'il y en avait d'autres, qui avaient été à l'Oratorio, qui les suivaient. Je les suivis, moi aussi, et je les accompagnai jusqu'à la Minerve où nous entendîmes la conférence que faisait là le Père Messer Paolino, qui y prêchait alors, grand ami du Père Philippe. » La conférence terminée, Philippe entraîne son monde à Sainte-Marie-des-Anges, aux Thermes. « Là, il commande à quelques prêtres qui l'avaient suivi de s'expliquer. Il leur posait quantité de questions et les prêtres parlaient du salut des âmes. » On revint à Saint-Jérôme, à l'*Ave Maria*. Dans la salle de l'Oratorio, « je trouvai le Père Philippe en oraison avec un grand nombre de séculiers et de prêtres ». L'oraison dure une heure, puis chacun retourne chez soi. Mais au bout de cet après-midi, l'émoi de Fucile était indicible. « Il me semblait que pendant cette journée j'avais été avec les anges, tant je me sentais léger et satisfait d'esprit, et il me semblait être transformé d'homme pécheur en un autre homme mortifié. Je ne pouvais plus parler, et les gens avaient beau me provoquer à faire les plaisanteries que je faisais avant, je ne savais pas m'y résoudre; et les gens me demandaient ce qui m'était advenu, que je restais muet et que je ne parlais plus comme j'étais accoutumé. »

Le dimanche suivant, il revint à l'appât, avec la volonté de se confesser. Mais Philippe refuse de l'entendre, le remettant de semaine en semaine, l'espace de deux mois, jusqu'au jour, après l'avoir laissé désirer et languir, où finalement il l'écoute, l'absout et l'exhorte, se l'attachant pour toujours [1].

1. *P. C.*, f[os] 335[v] et suiv.

Un membre de l'illustre famille romaine des Massimi, Fabritio, frère de ce Flaminio qui, deux ans plus tôt, avait poignardé de sa main sa sœur Plautilia [1], se range, vers la même date, dans la clientèle de l'Oratorio. Lui aussi, il parle du « bel modo », des procédés charmants avec quoi Philippe l'a pris et a su le retenir jusqu'à la fin [2].

Le recrutement s'opère souvent au chevet des malades. Philippe, au temps de Pie IV, est dans le plein de la vigueur, plus alerte qu'il ne le sera jamais, prêt à voler auprès de ses disciples dès qu'il les sait en danger et consignés à la chambre. Par ses gestes, ses prières, et par les guérisons souvent qui signalent son passage, il impressionne et conquiert les gens de l'entourage. Ceux qui meurent assistés par lui, font des fins douces ou radieuses [3]. Jamais son pouvoir de séduction ne s'est exercé avec plus d'empire. Son père qui meurt à Florence, dans les derniers mois de 1559, l'ayant institué son légataire universel [4], Philippe s'empresse de renoncer à l'héritage par un acte qu'enregistre le notaire F. Raidetti, le 8 mars 1560 [5]. Ce nouveau sacrifice le gratifie d'une nouvelle ferveur. Il est constamment trépidant et comme animé d'une grâce qui s'écoule en effusions, en propos et en actions dont sa machine nerveuse est perpétuellement agitée et soulevée. Je ne doute pas que la maladie, au caractère indécis, qui le met au lit dans les derniers mois de 1562 [6], n'ait été l'effet de cette fébrilité de l'âme et de cette agitation vive et sautillante comme la flamme, par quoi l'organisme se trouve un jour épuisé, sans avoir auparavant éprouvé de fatigue.

Le groupe de ses fidèles se resserre de plus en plus autour de lui, et leur vie devient comme un reflet de la sienne. Non seulement

1. Chapitre précédent, p. 147[3].

2. *P. C.*, f[os] 169-169[v].

3. *Ibid.*, f° 646 (*Vat.*), par exemple celle de Giovanni Salviati, 3 octobre 1562, racontée par Ercolani dans une lettre à Suor Costanza de' Nori (BIBL. PERUGIA, *G.* 68, f° 58), ou celle d'Alessandro Corvini (*P. C.*, f[os] 12 et 231).

4. Dans DOMENICO MANNI, *op. cit.*, p. 11. Le testament est daté du 26 septembre 1559.

5. Cet acte, découvert depuis peu, est reproduit dans l'opuscule de G. B. RISTORI et G. FARAONI, *Notizie e documenti inediti sulla vita di S. Filippo Neri*, p. 20.

6. Sur cette maladie, dans la correspondance citée d'ERCOLANI, *loc. cit.*, *G.* 68, f° 63[v], voir les lettres de ce Père, du 19 novembre : « M. Philippo di San Girolamo sta decumbente nel letto per cagione d'una scesa cascatali nel braccio destro, che gli ha dato grandissimo dolore et qualche febre » ; *ibid.*, f° 65[v], de Costanzo Tassone, du 5 décembre : « Il nostro Padre Messer Philippo ha havuto una buona stretta, et tuttavia sta in letto » ; *ibid.*, f° 69, d'Ercolani, du 19 décembre : « Ms Filippo si stà meglio et và attorno. »

Tassone, Tarugi, Baronio, Bordini et les autres font perpétuellement figure à l'Oratorio ; mais encore ils escortent le maître partout, notamment au chevet des malades, et par exemple chez Gaspare Brissio, trompette au château Saint-Ange, l'un des musiciens de l'Oratorio, le 1[er] janvier 1562, quand Delia Buscaglia, sa femme, fut en grand danger de périr dans le travail d'un accouchement qui durait déjà depuis treize heures. Le récit est trop curieux pour que je n'en cite pas au moins quelques passages. « Il n'y a plus de secours à attendre que de Dieu », a déclaré Madonna Bianca, la sage-femme [1]. Or « le Père Messer Philippe entra seul dans la chambre. Il prit son chapeau, le posa sur le corps de mon épouse, ce que je le vis faire. Puis il leva ses mains jointes au ciel, soupira et pleura, et cria : « Que chacun se mette « à genoux et dise cinq *Pater noster* et cinq *Ave Maria* ! » Je me tenais sur la porte de la chambre, entre la chambre et la salle. Finies les prières, le Père Philippe se leva, se mit à l'oreille de mon épouse et alors je me retirai dans la salle. Et j'entendis qu'il parlait à voix forte et qu'il disait : « O Delia ! » Ce qu'ils dirent ensemble, je ne le sais pas. On dit qu'il lui fit le signe de la croix. Puis ledit Philippe sortit de la chambre, et me prit par la main pour me témoigner sa compassion, et il me regardait pendant que je pleurais. Je l'accompagnai jusqu'au milieu de l'escalier, et comme j'étais sans ma barrette, il me mit la main sur la tête et me dit : « Retournez là-haut, car Dieu vous « a fait la grâce, et soyez bons ! » J'y allai et je trouvai que mon épouse avait accouché sans aucune douleur et qu'elle avait le visage coloré [2]. »

Pour les Dominicains, on peut dire que, dans le cours de 1562 et de 1563, Oratorio et Minerve fusionnent. Le prieur, Vincenzo Ercolani, grand ami de notre saint depuis les manifestations religieuses de 1558, inaugurait en 1562 une méthode de prédication assez voisine de celle de l'Oratorio. Il abandonnait les discours ordonnés et ornés pour le commentaire, verset par verset ou chapitre par chapitre, d'un texte sacré. C'était, portée dans la chaire, « la conférence sur le livre » [3]. « Demain, annonce-t-il par exemple le 13 juin 1561, je commencerai à lire, chapitre par chapitre, la vie et les histoires d'Abraham, écrites dans la Genèse, un peu à l'imitation de saint Ambroise [4]. » Une autre fois son thème sera l'explication du psaume *Miserere mei Deus* [5]. Il ne délaissait

1. *P. C.*, f° 2.
2. *Ibid.*, f° 4.
3. Cf. chapitre précédent, p. 155 et seq.
4. Bibl. Perugia, *G.* 68, f° 63v.
5. *P. C.*, f° 863.

pas cependant les pratiques religieuses à la Savonarole. « Hier, nous avons recommencé la dévotion des vendredis de mars », écrit-il le 6 mars 1563 [1].

Or, dans la plupart des églises du clergé régulier, une émulation règne alors de prédications et d'offices destinés à enflammer la ferveur. D'église à église, les orateurs s'observent et dénombrent l'auditoire de leurs collègues. Ercolani note le 13 mars 1563 : « Pour nos prédicateurs, Saint-Augustin jusqu'ici tient la tête avec le P. Franceschino, ensuite Saint-Laurent. Cornelio a commencé hier matin à prêcher au Palais et continuera chaque vendredi le matin et les dimanches, dit-on, dans l'après-midi. Le duc de Gandie [saint François de Borgia] parle deux fois la semaine à Saint-Jacques. Il est en faveur : le fait d'être duc et d'en porter le titre lui grandit son crédit. J'espère à mon tour ne pas me trouver à la diète [2]. »

Evidemment il n'était pas indifférent à Ercolani de grouper autour de son estrade, pour noyau de son auditoire, la troupe imposante de l'Oratorio. Or non seulement les disciples de Philippe envahissaient la Minerve, mais encore constituaient une attraction. Après la conférence, les musiciens de la bande pénétraient dans le chœur des moines, chantaient Complies avec eux et terminaient par l'exécution d'un *Salve* en parties [3]. Paolo Bernardini, dominicain savant et austère, rivalisait, dans la chaire de la Minerve, avec Ercolani [4]. Moine à l'antique, passionné pour les observances primitives qu'il rétablit dans la Congrégation des Abruzzes, envoyant les religieux mendier de porte en porte et dépouillant leurs cellules de tout superflu [5]. Encore un enthousiaste de Savonarole, et l'auteur d'un libelle au titre significatif : « Narration et discours sur les contradictions que l'on fit à l'œuvre du R. P. Fra Girolamo, au temps du pape Paul IV, afin de la condamner comme hérétique : SED NON PRAEVALUERUNT [6] ». Philippe avait immédiatement embrassé ce dominicain et ce Toscan dont la réputation, dans l'Ordre, était éclatante. Ce fut l'une de ses plus chaudes amitiés. Elle lui acquit certainement crédit et honneur [7].

1. BIBL. PERUGIA, *G.* 68, f° 86.
2. *Ibid.*
3. *P. C.*, f° 212.
4. *Ibid.*, f° 336.
5. MORTIER, *op. cit.*, V, p. 583-584.
6. ECHARD, *op. cit.*, II, p. 274.
7. Les sentiments de Paolo Bernardini paraissent pourtant changés en 1584. Tarugi, alors à Naples, déclare qu'il ne ferait plus fond sur lui comme jadis (lettre à Bordini du 26 octobre 1584, *in* A. R., *Casa di Napoli*, f° 7, et VAT. *lat.* 6662, f° 73ᵛ et

Parfois le noviciat dominicain s'ouvrait pour notre saint [1]. On sait que, depuis 1558, il avait accru ses rigueurs et rendu plus austère la discipline ascétique qu'il imposait aux siens. A ces jeunes gens, il fallait quelque détente. Il semble que Philippe ait été secrètement d'accord avec le maître des novices pour distraire ces âmes ardentes des excès où elles étaient inclinées. Il leur contait des balourdises gentilles, les faisait causer et rire, et les excitait à quelque flexibilité dans le sérieux et la gravité. A certains repas sur l'herbe qu'on prenait en guise de récréation, durant le carême : « Mangez, mes enfants, disait-il aux scrupuleux et aux timides ; mangez sans scrupules ; car je m'engraisse à vous voir manger [2]. » Tout cela, en conformité d'un esprit de simplicité et d'allégresse monacales à l'antique, qu'il avait appris à Florence et qui avait alors son poète dans Fra Serafino Razzi [3]. Témoin ces vers, légers comme l'oiseau, que l'on chanta sans aucun doute à l'Oratorio :

Le petit frère se lève à temps
Pour rendre grâce à Dieu à Matines.
A Matines
De divin amour
Il est tout embrasé
Et ainsi loue-t-il Dieu d'un cœur pur.

A table, ses mets sont mets simples :
Œufs, laitage, herbettes et sucreries,
Herbettes et sucreries,
Et parfois un fruit.
Et dans tes festins,
Ton mets le plus exquis,
C'est poisson, petit frère qui ne manges pas de viande.

Parfois, laissant le couvent,
Il part à la promenade, hors des villes,
Hors des villes,
Et dans la campagne
Il s'en va chantant
Et se récréant,
Esprit et corps, par les bois, les prés et les monts.

seq.). Ce revirement du dominicain vint sans doute, comme on verra plus loin, des arrangements dommageables à son Ordre que la Congrégation conclut vers 1580 avec le cardinal Cesi.

1. *P. C.*, fos 223-223v, 394, 931.

2. *Ibid.*, f° 109.

3. *Libro Primo delle Laudi Spirituali... Le quali si usano cantare in Firenze nelle Chiese doppo il Vespro o la Compieta a consolatione e trattenimento de' divoti servi di Dio. Raccolte dal* R. P. Fra Serafino Razzi. Giunti, Venezia, 1563.

Poésie, si l'on veut, précieuse et mignarde de couventins, mais dont il faut dire qu'elle n'était qu'un doigt de broderie au bas de la rude étoffe de l'habit sacré. Philippe ne cessait d'envoyer des recrues à la Minerve. Il assistait aux prises d'habit, y pleurant parfois à chaudes larmes [1].

Les œuvres de charité que pratiquent les disciples de Philippe sont conçues par eux comme des exercices de sanctification personnelle. Sans doute leur utilité sociale reste entière. Mais purifier son intention pour découvrir le Christ en la personne du malade, du prisonnier, de l'enfant, ou dans celle d'un berger qu'on évangélise, le servir sous les traits de l'infirmité, de la captivité, de l'ignorance, de la rusticité, avec un cœur ardent, c'est leur préoccupation maîtresse. Jésus demande assistance dans toutes les infirmités humaines. A sa recherche, ils battent bien des sentiers. Baronio mentionne plusieurs fois, dans la correspondance de ces années, la coopération des membres de l'Oratorio à l'œuvre du Catéchisme fait aux enfants du peuple, notamment par Pensabene Turchetti [2]. Pensabene Turchetti, figure de contemplatif enivré de la beauté divine sensible dans la nature, « variété » curieuse au jardin mystique du XVIe siècle. « Pensabene ! lui disait Philippe, jouant sur le nom, allons, dis-nous une de tes belles pensées, *una pensabenata* [3]. » Aringhi raconte que Philippe encore envoyait fréquemment Baronio dans la campagne romaine, enseigner la doctrine aux pâtres et leur distribuer les sacrements [4]. Nécessités éternelles de « l'Agro romano » auxquelles on continue de pourvoir, dans les chapelles disséminées au territoire des herbes, auprès des abreuvoirs et des parcs à moutons. Je ne reviens pas sur la visite des hôpitaux, qui est alors en pleine prospérité.

Le pèlerinage de Carnaval aux sept basiliques, d'autres parfois dans le temps pascal, mais qui réunissaient un public moins nombreux, fixaient de plus en plus l'attention publique sur l'Oratorio. Nous revenons à

1. *P. C.*, f[os] 109, 209v, 578, 645 (*Vat.*). Il a sans doute assisté par exemple à l'ordination qu'Ercolani mentionne dans sa lettre déjà citée à Fra Timoteo, du 19 décembre 1562 : « M. Filippo si stà melio et và attorno. Questa mattina sono ordinati sacerdoti, F. Gio. Battista da Montepulciano, F. Piermartire da Colliscepoli, Frat'Alessandro l'Hebreo, Frat'Andrea dal'Aquila, et F. Gregorio da Felettino... »

2. Lettre à son père, du 1er novembre 1563 (citée par CALENZIO, *op. cit.*, p. 72), et celle au même, du 7 avril 1564 (*ibid.*, p. 74).

3. Sur Pensabene Turchetti, cf. sa biographie, en appendice dans MARANGONI, *op. cit.*

4. CALENZIO, *op. cit.*, p. 87.

parler avec quelques détails de cet exercice, parce qu'il arrive, sous Pie IV, à son apogée. En 1563, les fêtes traditionnelles du Carnaval romain avaient été négligées. Absorbée par la grande affaire du Concile, la Cour refusait de se laisser distraire par des réjouissances profanes [1]. C'était l'heure d'orienter dans les voies d'un « Carnaval spirituel » la foule que l'on privait de ses spectacles accoutumés. Saint Charles, cette année-là, pourvut aux frais de la collation que l'on donnait aux pèlerins au milieu de la journée [2], et Tassone assuma le soin de la servir [3]. Grosse question que celle du ravitaillement, à cause du nombre des bouches à nourrir, plus encore en raison de la tempérance que l'on voulait qui régnât dans le repas! Une plaisanterie traditionnelle, en effet, représentait le pèlerinage aux basiliques comme une partie de campagne où s'intercalait une énorme ripaille [4]. « Ils ont emmené sept mulets chargés de tourtes », répétait un jeune fou, Pompeo da Castello, dont les membres de l'Oratorio nous ont raconté le providentiel châtiment [5]. Des cardinaux demandaient : « Eh bien, votre Père Philippe, combien de chapons a-t-il engloutis aujourd'hui [6] ? » Le souci d'une sobriété pleine de décence ne s'imposait donc pas moins que celui de pourvoir chacun d'un honnête nécessaire.

L'itinéraire reliait naturellement les sept basiliques : Saint-Pierre, Saint-Paul-Hors-les-Murs, Saint-Sébastien, Saint-Jean de Latran, Sainte-Croix de Jérusalem, Saint-Laurent-Hors-les-Murs et Sainte-Marie-Majeure. Aux lecteurs qui ne connaissent pas Rome, cette énumération ne dit guère. Pour les Romains de naissance ou d'adoption, elle est évocatrice. Ceux-là savent que la course aux basiliques est longue, qu'il est malaisé de l'accomplir en quelques heures, et que la coutume, sanctionnée par les édits du Cardinal-Vicaire, permet de mettre Saint-Pierre à part des autres basiliques et de s'y rendre dès la veille. Car la « pérégrination aux églises », œuvre pie et méritoire d'indulgences, est l'objet d'une réglementation. Elle se fait à pied, et l'on ne saurait,

1. CLEMENTI, *Il Carnevale Romano*. Roma, Tipografia Tiberina, 1899, p. 224.
2. A. R., *Scritture originali...*, f° 168.
3. *P. C.*, f° 331.
4. Cf. dans *Scripta de S. Ignatio*, I, p. 363, ce trait rapporté par RIBADENEIRA, à la date du 8 février 1555 : saint Ignace fait de véhéments reproches à quatre scolastiques du Collège romain, parce qu'ils ont fait le pèlerinage des basiliques chargés de provisions, « propter scandalum eorum qui viderunt oneratos cibis, homines de Societate templa circumcursantes ».
5. *P. C.*, f° 395.
6. *Ibid.*, f° 733.

sans dispenses, user de montures ou de véhicules, comme le firent en 1550 Michel-Ange et Vasari.

On se rendait donc à Saint-Pierre à sa guise, dès la veille. En 1563, dans le Borgo, Philippe, accompagné d'un fort groupe des pèlerins du lendemain, croise le cardinal Morone, lequel s'en allait, je pense, plongé dans ses méditations, venant d'être nommé légat au Concile [1]. Morone prit ombrage du rassemblement insolite ; il appela Philippe, le taxa d'ambition et d'orgueil, jusqu'à ce que le saint, lui donnant humblement et posément ses explications, eût obtenu de poursuivre.

Au matin, la « masse », suivant l'expression de Bordini [2], se formait à Saint-Paul-Hors-les-Murs et gagnait de là Saint-Sébastien par la voie Ardéatine. C'est l'une de ces routes transversales, assez rares dans l'*Agro,* qui resserrent un instant, autour de Rome, le faisceau divergent des voies au nom fameux, Voie Appienne, Voie d'Ostie, Voie Latine, issues de la capitale du monde. Bordée de catacombes, cheminant au milieu des herbes et des moissons dont la houle déferle jusqu'à l'horizon de la mer et des monts Albains, solitaire et religieuse, la Voie Ardéatine retentissait, par une matinée claire, du chant des litanies et des laudes en langue vulgaire. On alternait à deux chœurs, avec des intervalles de silence. Car l'on marchait en procession, et si l'on s'arrêtait de chanter, c'était pour se recueillir et prier mentalement, non sans de longs regards sur la paix des champs et la beauté des lointains.

A Saint-Sébastien, la messe était célébrée au son d'une musique excellente de chants et d'instruments [3] ; le plus grand nombre des pèlerins y communiaient, après s'être confessés. Ils avaient donc fait la route à jeun. D'autres fois, aux jours de grande affluence sans doute, on préférait Saint-Etienne-le-Rond. Marché antique devenu église, le *macellum magnum* du Cælius est, par sa forme circulaire et par ses dimensions, un édifice très propre à contenir une foule. L'autel occupant le centre, le reste de l'église est un spacieux pourtour où l'on s'entasse comme dans un cirque. La tradition chrétienne avait fait de Saint-Etienne-le-Rond une sorte de Panthéon suburbain où, dans la mémoire du premier des martyrs, celle de tous les autres était honorée. Les glorieuses histoires des persécutions étaient naturellement l'un des

1. A. R., *Scritture originali...*, f° 168.
2. *P. C.*, f° 644v (*Vat.*). C'est le récit le plus complet, auquel je renvoie d'une façon générale pour les détails qui suivent.
3. *P. C.*, fos 19v, 20v, 331v, 397v, 644v (*Vat.*), 800.

thèmes préférés des sermonneurs. Baronio rumine là le projet de son martyrologe, et Gallonio son *De S. Martyrum cruciatibus* [1], heureux, ce dernier, s'il n'eût insufflé son archéologie aux Tempesta et aux Roncalli, ces barbouilleurs grandioses. L'école philippine est responsable des scènes de martyre, vraies fresques de boucherie, dont le XVIIe siècle a couvert les murailles de l'antique *macellum* [2].

Après la messe, l'heure du déjeuner avait enfin sonné. On gagnait en chantant l'une des « vigne » prochaines. A quelques pas de Saint-Etienne, c'était la villa Mattei, qui existe encore, ou la villa de Virginia de' Massimi, sur les pentes que recouvre maintenant l'hôpital militaire. On allait encore à la vigna de' Crescenzi, non loin de la porte Saint-Sébastien, au pied de la pyramide de Cestius. Le charme de ces villas était pareil : décor de végétations et de grandes ruines prochaines, dont la solennité s'égaye de frémissement de brises et de gazouillis d'oiseaux. On s'asseyait sur l'herbe dans un ordre prévu et, pendant le repas, l'on ne parlait pas à voix haute. Mais une musique de voix, de cornets et de luths retentissait. La fanfare du château Saint-Ange, les chanteurs d'Animuccia, quelques instrumentistes formaient le concert. Les convives étaient fournis de pain, de vin, d'un œuf, d'une pomme et de quelques rondelles de l'inévitable « salame » romain. On se levait la tête libre, les membres reposés. Et le pèlerinage continuait pendant l'après-midi, de basilique en basilique, toujours chantant psaumes et laudes, avec une exhortation dans chaque sanctuaire, et sans oublier, entre Saint-Jean de Latran et Sainte-Marie-Majeure, la dévotion de la *Scala Santa*. Il s'achevait à Sainte-Marie-Majeure, le soir, par un dernier discours et par un beau motet à la Sainte Vierge, dans le genre des *Salve Regina* que Palestrina composait à cette époque. L'allégresse religieuse, une certaine joie pure et pleine de fraîcheur respirent dans les récits que nous ont laissés les pèlerins des sept églises. Pourtant les plus belles choses ne brillent qu'un instant. L'affluence diminuera d'année en année. « Nous nous préparons à aller lundi aux sept églises, écrit Bordini le 7 février 1587. Je pense qu'il n'y aura pas moins de quatre cents personnes [3]. » C'était peu auprès des foules que Philippe entraînait à l'époque de Pie IV.

Le Procès de Canonisation contient aussi le récit de quelques pèle-

1. L'édition originale, écrite en italien, est intitulée *Trattato degli instrumenti di martirio e delle varie maniere di martoriare usate da gentili contro cristiani*. Roma, 1591. Le livre est illustré par Tempesta.

2. BURCKARDT, *Cicerone*, trad. franç., 1892, II, p. 773.

3. A. N., à Tarugi.

rinages faits en petit comité, en 1584, en quatre carrosses, dont deux de gentilshommes, conduits l'un par Fabritio de' Massimi, l'autre par Pietro Vittrice, et deux de nobles dames auxquelles il arriva malheur, au passer d'un puits de pouzzolane, aux environs de la Porte Latine. Les carrosses versèrent; Drusilla del Drago s'y cassa le bras et Olimpia della Molara la jambe [1]. Voici encore un petit crayon que les amateurs de pittoresque nous excuseront de ne pas négliger : une averse formidable, le carrosse des pèlerins choit avec les chevaux dans une excavation d'où l'on extrayait les morceaux d'un obélisque, et Philippe, enveloppé de son manteau, gagne le portique de Santa Maria in Navicella où il récite le rosaire, tandis qu'on est allé quérir les buffles pour retirer le char embourbé [2].



Le printemps et l'été de 1563 s'étaient passés en fatigues continuelles. Après des indispositions passagères [3], le saint tomba sous le faix, en septembre, et la maladie prit immédiatement un caractère inquiétant. Le 9 octobre, Ercolani écrit à Sor Maria Vittoria de' Massimi : « Il a reçu l'extrême-onction lundi dernier et s'est trouvé mieux; à cette heure, j'apprends que son état est empiré. Je crois qu'il nous laissera. Priez pour lui [4]. » Et quelques jours après, à Fra Timoteo Botonio : « Aujourd'hui, 15 octobre, il y a trente-six jours que Messer Philippe est gravement malade, à tel point qu'il a été communié en viatique et qu'il a reçu l'extrême-onction [5]... Si grande a été sa patience, si nombreuses les prières, telle la diligence des médecins que ce soir il y a plus d'espoir qu'il n'y en eut jamais... Je l'ai salué de votre part, à quoi il a été très sensible. L'école de ses fils spirituels cependant s'entretient à merveille [6]. » La guérison ne progressa que lentement et à grand'peine [7]. Le 13 novembre enfin, il recommence à célébrer la messe [8].

1. *P. C.*, f° 165v.
2. *Ibid.*, f° 164v.
3. BIBL. PERUGIA, *e.* 18, n° 83, lettre d'Ercolani à Timoteo Botonio, du 4 juin.
4. *Ibid.*, *G.* 68, f° 148.
5. Bordini nous apprend (A. R., *Scritture originali...*, *Compendium de la Vie de Philippe*) que ce fut Cacciaguerra qui l'extrémisa. Mais il se trompe d'une année avec la date de 1562.
6. BIBL. PERUGIA, *e.* 18, n° 94.
7. *Ibid.*, n° 95 du 23 octobre, et n° 96 du 29 octobre.
8. *Ibid.*, n° 97.

Ç'avaient été trois mois de complète inaction. Il en sortait possédé du goût d'agir. La maladie avait exalté ses forces spirituelles. Ercolani en était frappé. « Je ne sais ce qu'il a. Il n'a cessé d'éprouver des consolations intérieures, et il m'a fallu lui donner et lui redonner continuellement l'absolution [1]. » Et Bordini nous raconte que ses médecins, les célébrités de l'époque, Hippolito Salviani, Stefano Cerasa, Bartolomeo Eustachio, jugeaient son état désespéré, mais que lui n'avait cessé d'affirmer qu'il guérirait : « Car, disait-il, peu disposé comme je me sens à paraître devant Dieu, j'ai obtenu de lui trop d'autres grâces pour qu'il ne me fasse pas celle de surseoir à m'enlever d'ici-bas [2]. »

A peine rétabli, à la fin de 1563 ou dans les premiers jours de 1564 [3], on lui proposa la charge de recteur de l'église Saint-Jean des Florentins [4]. La « nation » lui délégua trois personnages [5], Pier Antonio Bandini, Gio. Battista Altoviti et le commandeur de San Spirito, Monsignor Cirillo. Bandini et Altoviti sollicitaient le compatriote [6] ; le calabrais Cirillo s'adressait au prêtre saint et pittoresque, dont la sincérité et la verve avaient plu à ce réformateur sans grimaces.

Philippe traîna son consentement en longueur. Ce qu'on lui proposait, c'était de se charger d'un service paroissial. Or il ne voulait abandonner ni l'Oratorio, ni son petit appartement, ni son indépen-

1. *Ibid.*, lettre citée du 15 octobre.
2. *P. C.*, f° 648 (*Vat.*).
3. *Ibid.*, f°s 648 (*Vat.*), 647, 951 ; A. R., *Scritture originali...*, f° 242.
4. Ce peut être le lieu de signaler l'erreur de Merkle, croyant avoir découvert une occasion bien antérieure où la nation florentine aurait fait cas de Philippe. Le 26 avril 1550, en tête de l'ambassade qui complimenta de la part de Cosme de Médicis le pape Jules III, récemment élu, aurait figuré saint Philippe en personne (*op. cit.*, II, *Diarium* maintes fois cité de Massarelli, p. 170). Ce rôle joué par Philippe, alors laïc et inconnu et d'ailleurs très petit personnage, ne supporte pas l'examen. De fait, il s'agit de Filippo de' Nerli (cf. Arch. Stato Firenze, *Mediceo*, 3296, documents n°s 92 et 96, tous deux datés du jour même de l'audience, où se lit clairement le véritable nom; le n° 92 est une relation signée des ambassadeurs eux-mêmes, de Filippo de' Nerli le premier). Une lecture fautive, « Nerius » au lieu de « Nerlius », a donc trompé Merckle.
5. Pier Antonio Bandini et Gio. Battista Altoviti figurent parmi les notables florentins résidant à Rome, dont une liste est dressée en 1574, par les soins du Consulat de la nation (cf. Arch. San Giov. Fior., 300, f° 1 et suiv.). Le cardinal Bandini, fils du premier, devint plus tard disciple de Philippe (cf. copie de sa déposition au *P. C.*, dans A. R., *Scritture originali...*, f° 262 et suiv.).
6. Philippe était de vieille date en relations avec les Altoviti. Il avait connu à Florence un Altoviti, futur archevêque de la ville, qui était frère de l'Altoviti en question (*P. C.*, f° 642 (*Vat.*). L'archevêque, retiré plus tard à Rome près de Santa Lucia in Silice, se reprit alors à le fréquenter (*ibid.*, f° 927).

dance. Il imagina de pourvoir San Giovanni de chapelains pris parmi ses disciples, mais de rester lui-même à San Girolamo. Les chapelains d'ailleurs ne rompraient pas avec l'Oratorio, mais continueraient d'y figurer chaque jour aux différents exercices. Solution significative! Philippe ne tient qu'à l'Oratorio, ne voit et ne veut que l'Oratorio. Mais sa volonté n'est ni très consciente, ni impérieuse. Il ne sait pas définir les incompatibilités de son œuvre. Aujourd'hui il lui juxtapose le service d'une paroisse, comme dix ans plus tard il acceptera de lui juxtaposer une Congrégation.

San Giovanni, la belle église dont Michel-Ange avait tracé les plans, demeurait inachevée. Après cinquante ans, la nation n'avait pas fourni l'effort nécessaire [1]. Un arrangement de fortune la rendait pourtant utilisable et les Florentins en faisaient leur église nationale, conformément aux stipulations de la bulle de Léon X [2]. On y célébrait les fêtes de Florence, on y baptisait, on y chantait chaque soir le *Salve Regina,* et les prêtres desservants étaient tenus de revêtir aux offices, par-dessus l'habit long, un surplis large et étoffé [3], qui les distinguait du clergé romain à la « cotta » étriquée. Un règlement déterminait leurs obligations [4]. Nommés par le Consulat, au nombre de huit à dix, et soumis à l'autorité de l'un d'entre eux, qui portait le nom de ministre, ils avaient le titre de chapelain et logeaient à loyer dans quelques chambres attenantes à l'église.

De son acceptation Philippe recueillait du moins le bénéfice d'assurer à ses meilleurs auxiliaires une situation et un établissement. Jusque-là, ceux-ci ne tenaient à lui que par un lien moral. En les détachant à San Giovanni, il se les attachait. L'œuvre de l'Oratorio s'en trouvait consolidée; car nul doute que la dispersion des ouvriers ne lui eût été funeste, maintenant qu'elle avait grandi. Au moment de la constitution de la petite communauté, il avait sous la main trois sujets au point d'ordination : Baronio, Bordini et Alessandro Fedeli. Baronio

1. VASARI, *Vita di Michel Angelo Buonarotti.*

2. ARCH. SAN GIOV. FIOR., 311, texte de la bulle, datée de janvier 1519. Cf. aussi MARIANO ARMELLINI, *Le Chiese di Roma.* Roma, Tipografia Vaticana, 1891, p. 352 et suiv.

3. « Una cotta buona et recipiente », disent les statuts des chapelains.

4. De ce règlement, les archives de San Giovanni possèdent trois exemplaires : vol. 708, f° 5v et suiv., exemplaire du 20 février 1520; *ibid.*, f° 56v et suiv., exemplaire de 1524; vol. 343, exemplaire de 1544, avec ce titre : *Statuti dell'anno 1544. N. B. Contiene bene anche un regolamento per i Preti condotti dalla Compagnia, al servizio della Chiesa di San Giovanni.*

fut ordonné le premier [1], le 26 mai 1564, et célébra sa première messe à San Giovanni le dimanche suivant, quatrième après la Pentecôte [2]. A très court intervalle, Bordini, puis Fedeli devinrent prêtres à leur tour [3]. Tous trois résidèrent désormais à San Giovanni. En septembre, Baronio écrivait à son père : « Nous vivons six prêtres ensemble, menant une vie tranquille; nous travaillons au salut des âmes et, grâces à Dieu, nous sommes quasi-adorés, tant est grande la déférence et le respect que tous ont pour nous [4]. »

Pompeo Boccaccio, de Vetralla, l'espagnol Jacques Salort et Giovanni Rausico, ce sont les autres prêtres qui complètent, avec Bordini et Fedeli, les six de la petite communauté. De Salort et de Rausico, nous ne connaissons guère que le nom [5]. Boccaccio avait le titre de sacristain; en conformité des statuts [6] il exerçait de ce fait la supériorité dans l'église et remplissait l'office de curé [7]. Saint Philippe portait officiellement le titre de « surintendant » [8].

Son influence se marqua surtout dans l'esprit qu'il insuffla aux membres du convict et dans les règles peu nombreuses qu'il leur donna. Dans l'organisation du service paroissial, il n'intervint guère, semble-t-il, que pour autoriser Bordini et Baronio à prêcher dans la chaire de San Giovanni revêtus du surplis, et avec certains apprêts de style chers aux Florentins, mais que la simplicité de l'Oratorio proscrivait [9]. Le bon Baronio se guinda de son mieux, travailla et d'ailleurs réussit [10]. Pour Bordini, c'est un discoureur, nous l'avons déjà dit; il n'eut pas de peine à faire merveille [11]. La plupart des ordres religieux, dans la période de leurs origines, offrent des beautés natives vers lesquelles les générations qui viennent ensuite tournent leurs regards

1. Cet ordre est attesté par BORDINI (A. R., *Scritture originali...*, f° 189v, *Compendium de la Vie de Philippe*). Cf. *P. C.*, f° 254v.

2. CALENZIO, *op. cit.*, p. 81.

3. BORDINI, *loc. cit.* Cependant GALLONIO rapporte dans la *Vie* (année 1564-1565) que Bordini et Fedeli furent ordonnés le même jour.

4. CALENZIO, *op. cit.*, p. 85. La lettre est datée du 24.

5. Donné par GALLONIO, *op.* et *loc. cit.*; et par MARCIANO, *op. cit.*, II, p. 30.

6. ARCH. SAN GIOV. FIOR., 708, f° 5v. Sur Pompeo Boccacio, cf. *P. C.*, f°s 25v et 488.

7. BORDINI, *loc. cit.*

8. « Sopraintendente » (cf. document cité *infra*).

9. *Memorie di* FRANCESCO ZAZZARA (cités par CALENZIO, *op. cit.*, p. 98).

10. CALENZIO, *op. cit.*, p. 111, lettre du 5 mai 1567 : « Pensate che bisogna stare in cervello, predicando in un loco, dove è la nobiltà di Banchi. »

11. Cf. chapitre précédent, p. 175.

avec nostalgie. La vie du convict de San Giovanni était en réalité le printemps de la Congrégation de l'Oratoire, à laquelle nul ne songeait encore. Les chapelains mettaient en commun leur petit salaire et prenaient leur repas ensemble [1]. A tour de rôle, ils cuisinaient et servaient à table, ce qui fournissait des plaisanteries intarissables sur les aptitudes culinaires d'un chacun. Baronio, employé plus que de juste aux fourneaux, écrivit au charbon sur le manteau de la cheminée l'inscription célèbre, respectée jalousement pendant longtemps : *Caesar Baronius, coquus perpetuus* [2]. Il mettait une sorte d'affectation à porter le tablier et à laver les assiettes, et recevait volontiers les gens sans abandonner son travail ni changer de costume [3]. Le samedi, on ouvrait les portes de l'église pour le nettoyage, et tous y participaient : on battait les tapis, on lavait à grande eau, on changeait la garniture des autels, et les orateurs de l'Oratorio, ce jour-là, faisant fonction de balayeurs à San Giovanni, il n'y avait pas de séance à San Girolamo. Philippe était l'âme du convict. Il n'y résidait pas, mais ses visites y étaient fréquentes. Plus que jamais on le vit, au « Peregrino » et dans la Via Giulia, circuler entre San Girolamo et San Giovanni, avec son escorte de fils spirituels, dont l'un tenait toujours en laisse le chien « Capriccio », à la grande joie des spectateurs et notamment des gentilshommes désœuvrés que l'on rencontrait à la porte d'entrée du palais Santa Fiora [4]. Les règles de la petite communauté, nous assure-t-on, furent rédigées par Tarugi [5]. Il serait bien surprenant que Philippe n'eût pas dit son mot en l'affaire. Mais il n'aura guère déterminé que des points de détail. On peut imaginer sans témérité que ses prescriptions, s'il en sortit de sa plume, ressemblèrent assez à d'autres qu'il élabora et pour une part rédigea dans la seconde moitié de 1587, alors que la Congrégation, établie à la Vallicella, avait repris en main le gouvernement de San Giovanni [6].

Ces dernières se réduisent à un tableau de service pour l'église et à des observations relatives au réfectoire. Ecrites de la main du saint, les

1. GALLONIO, *op. cit.*, années 1564-1565.

2. Cf. dans le périodique *San Filippo Neri,* 1re série, nos 15-16, l'article d'ENRICO SALVADORI, *San Filippo Neri in San Giovanni dei Fiorentini;* et *ibid.*, p. 13, l'article de GENEROSO CALENZIO, *Il refettorio dei primi compagni di San Filippo Neri in San Giovanni dei Fiorentini.*

3. ARINGHI, cité par CALENZIO, *op. cit.*, p. 86, *Vita manoscritta del Cardinale Baronio.*

4. *P. C.*, f° 944.

5. A. R., *Scritture originali...*, *Compendium de la Vie de Philippe*, f° 190.

6. Cf. chapitre préliminaire.

observations sont savoureuses et caractéristiques tant de son humeur que du laisser-aller propre à certaines communautés italiennes :

« Qu'au réfectoire personne ne jette à terre ni os, ni arêtes, ni autres choses, ni le vin qui reste, quand on a bu, ni le vin dont on s'est rincé, *vino di bocca.*

« Qu'au lavabo pour les mains, personne ne se lave avec du citron.

« A la sacristie, que l'on n'entretienne pas de longues conversations au moment des messes. »

Ce sont de ces précisions à la saint Philippe. Elles ne concernent que des choses menues qui l'ont choqué. Quant au reste, il ne sait pas ordonner dans le cadre d'un plan la vie de la petite communauté et réserve à l'expérience le rôle de législatrice. C'est elle, par exemple, qui dut introduire l'usage de discuter chaque jour à table entre chapelains, vers la fin du repas, une question de théologie morale [1].

Voici cependant une règle générale : « Que nul ne soit assez hardi, pour oser, sous un prétexte quelconque, courtiser ou accompagner cardinaux et autres personnages, et que l'on se rappelle que l'on est venu ici servir Dieu et l'Eglise. »

S'il avait ajouté qu'il était lui-même la règle vivante et le lien, qu'une association entre ses disciples avait pour base la conformité de leurs sentiments à ceux du maître, une certaine souplesse entre ses mains et comme une dévotion à sa personne et à ses commandements, nul doute qu'il n'eût alors exprimé l'essentiel de sa pensée.

Deux jeunes garçons égayaient la maison et servaient d'enfants de chœur : le neveu d'Alessandro Fedeli, Germanico, qui compta pour membre de la communauté à partir du 1er juillet 1564 [2], et Ottavio Paravicino, le futur cardinal, dont Baronio était le précepteur depuis sept ans.

Dans le courant de 1565 entrèrent encore Tarugi et Angelo Velli, tous deux laïcs et qui le resteraient quelque temps, Tarugi durant des années [3]. Ranuccio Farnese, son patron, étant mort à Parme en

1. Marciano, *op. cit.*, II, p. 30. Nous venons de voir (p. 200, récit de la conversion de Pietro Fucile) que cet usage de questions disputées, en particulier entre ecclésiastiques, était pratiqué pendant les promenades. A l'Oratorio aussi, on procédait souvent par interrogations et réponses à la fin des discours. On conçoit que les disciples de Philippe aient eu l'idée d'occuper le temps de cette manière quand ils en vinrent à prendre des repas ensemble.

2. Cf. dans le périodique *San Filippo Neri*, 1re série, nos 13-14, p. 4, *Vita del Padre Germanico Fedeli, scritta da* Paolo Aringhi.

3. Bordini, *Compendium* déjà cité, fo 190.

octobre 1565, Tarugi était devenu libre et se consacra désormais sans réserve à l'Oratorio [1]. Depuis plusieurs mois, il sollicitait de tous côtés des conseils, notamment auprès d'un saint homme de Toscane, Piero Viliani, de Borgo San Lorenzo : « La bonté de Dieu, écrivait-il le 30 juin, me fait la plus signalée des faveurs, en me faisant digne de la prière de ces simples en qui se complaît tellement la majesté divine [2]. »

Angelo Velli, de Palestrina, est une âme tendre. On jouera dans la Congrégation sur son prénom qui peut signifier « l'ange » ou « l'agneau ». Avec un zèle modeste, prêt à s'effacer et les yeux levés au ciel, dont c'était sa récréation de contempler la pureté et la profondeur, il s'appliquera à la tâche quotidienne, orateur sans célébrité, confesseur plein de mansuétude, jusqu'au jour, après la mort de Philippe, où l'on s'avisera de lui pour supérieur de la Congrégation. De Philippe, il a surtout admiré et imité la patience à supporter les diverses humeurs des hommes, la facilité à s'accommoder au génie d'un chacun, « notamment, dit-il, dans le gouvernement de la Congrégation [3] ».

Germanico Fedeli représente au mieux le type du religieux docile dont nulle qualité n'est exceptionnelle, mais qui se prête à tout travail avec zèle, suppléant aux défaillances des individualités plus brillantes, « bouchant les trous », comme l'on dit : au reste industrieux, patient et se contentant de petites joies. Celui-ci aura pour goût de diriger les cérémonies liturgiques et présidera plus tard à la sacristie de la Vallicella. De ces bonnes âmes, on abuse facilement. Un jour, Germanico pliera sous le faix : « La venue de Messer Pietro nous tient d'autant plus à cœur, écrit Tomasso Bozzio le 15 février 1590, que la charge de Ludovico a été mise par intérim sur les épaules de Messer Germanico, lequel, plutôt malade, se trouve cependant chargé de la construction, de la sacristie, des sermons à l'Oratorio et s'occupe en outre de porter à notre Père à boire et à manger, ne laissant pas avec cela de suppléer aux autres dans une quantité d'affaires [4]. » Où l'on voit que Philippe, dans sa vieillesse, attendait encore de Germanico de ces petits services que l'on demande à des enfants. De même Ottavio Paravicino, aux jours de San Giovanni, lui balaie la chambre, lui fait le lit et le sert de toutes manières [5].

1. MARCIANO, *op. cit.*, I, p. 223.
2. BIBL. PERUGIA, *G.* 68, p. 182v, lettre à Fra Timoteo Ricci.
3. Cf. sa déposition (*P. C.*, f° 204 et seq.).
4. A. N., à Tarugi.
5. *P. C.*, f° 668.

Dans un billet de 1565, Baronio exhale son bonheur. Il est confesseur et directeur de conscience. Les joies les plus intimes du maître sont devenues celles du disciple ; il les puise au contact des âmes et des réalités délicates qui forment la trame de leur vie surnaturelle : « Très cher père, vous direz à ma mère qu'elle soigne sa santé et reste joyeuse ; si elle voyait le beau fruit qui se fait dans les âmes, et comment à moi, pécheur, Dieu a donné la direction de tant de saintes personnes, elle en éprouverait la plus grande consolation ; et toutes les consolations du monde, au prix de celle-là, sont folie et déplaisir. Je ne puis vous exprimer quelle joie me donnent mes fils spirituels, qui sont vos petits-fils, et quelles grâces surhumaines ils reçoivent de Dieu. Les paroles de l'Ecriture se vérifient en moi, quand elle dit : *Laetare, sterilis, quae non paris, quia plures erunt filii sterilis, quam virum habentis* [1]. Et je puis dire avec Jacob : *In baculo isto transivi Jordanem, et ecce cum tribus turmis regredior* [2]. Plaise à Dieu que j'accomplisse sa sainte volonté ! Rappelons-nous que *peregrini sumus in terra aliena* [3]. Pourtant *unusquisque secundum vocationem suam* [4] fasse fructifier son talent [5]. »



L'Oratorio reçoit à cette époque sa forme à peu près définitive. Le « discours sur le livre », l'exhortation morale, les récits de l'Histoire de l'Eglise et de la Vie des Saints, autant de parties en lesquelles la conversation pieuse des premiers temps s'est progressivement différenciée. Mises bout à bout, dans un ordre fixe, elles formeront désormais les articulations de la séance quotidienne et les points successifs d'un programme invariable. Entre plusieurs descriptions, je choisis la plus ancienne, qui est aussi la plus précise et la plus naïve, celle que Baronio a mise dans son *De origine Oratorii* [6] :

« D'abord on donnait à l'un des frères un livre à lire, jusqu'à ce qu'il y eût assez de monde. Le livre était un traité sur les vertus ou quelque recueil d'histoires de Saints. De cette lecture, un autre frère tirait un sujet qu'il allongeait en sermon, en l'expliquant avec plus

1. « Que se réjouisse celle qui est sans postérité, car plus nombreux seront les fils de la femme stérile que de celle qui est mariée. »

2. « Je n'avais que mon bâton quand j'ai passé le Jourdain, et me voici revenir avec trois troupes à ma suite. »

3. « Nous sommes des voyageurs en terre étrangère. »

4. « Chacun suivant sa vocation. »

5. CALENZIO, *op. cit.*, p. 99.

6. A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 12^v-13 ; cf. *P. C.*, f° 646 (*Vat.*) ; et VAT. *lat.* 6662.

d'exactitude, ou bien en l'inculquant avec plus de zèle et en le développant utilement de toute autre manière. Un autre frère présentait ensuite au précédent des observations diverses et leur dialogue faisait un épisode beau et gracieux. Il réparait les omissions, reprenait les points douteux et recherchait tout ce qui pouvait être dit d'utile dans le genre au profit de l'auditoire. Car tout ce que Cassien avait jadis écrit au sujet des vertus, saint Basile et saint Grégoire dans les matières de morale, saint Ambroise touchant les devoirs de la vie publique, tout cela assemblé, élaboré par travail de cervelle et comme apprêté et servi sur table, était dégusté avec d'autant plus de plaisir. Succédait un frère avec un sermon étudié, *elaborato sermone,* qui passait en revue les exemples des saints empruntés des auteurs approuvés, choisissant surtout ceux qui représentaient la sévérité du jugement dernier, l'inconstance de la vie présente, le passage terrifiant de la mort, les supplices des tourments éternels et les récompenses de la vie bienheureuse. Après cela, pour reposer l'auditoire, on jugea à propos de faire raconter à un autre frère d'une manière utile l'histoire de l'Eglise, tirée des meilleurs écrivains, en la déroulant année par année, à dater de la venue du Christ. Un dernier enfin paraphrasait la vie de quelque Saint, prise dans un auteur approuvé, avec grande utilité des auditeurs. Tout cela durait trois heures au moins et le public ne s'ennuyait pas. Le Père, président de ce repas spirituel, était là, et tel un sage maître d'hôtel qui éprouve tout, s'il se présentait quelque ambiguïté ou quelque point insuffisamment expliqué, il l'exposait lui-même avec plus de développement. Pour finir, on chantait des cantiques spirituels composés spécialement pour les séances, et d'un art très relevé, *cantica spiritualia ad haec summa industria composita,* au grand plaisir de l'auditoire. Puis, après une prière, tous étaient congédiés. »

Une autre description [1], plus tardive, il est vrai, précise quelques points supplémentaires. Philippe survenait d'habitude quand s'achevait la conférence dialoguée, et prenait alors la parole pour quelque brève remarque. Le sermon de morale était généralement appris par cœur et débité par Germanico Fedeli et Paravicino. Pendant la séance, on entrait et sortait comme l'on voulait, sans être taxé de tiédeur. Pour bien marquer le caractère familier de tout cela, les orateurs parlaient assis, ceux qui dialoguaient ayant leur place face à l'auditoire, sur un simple banc où Philippe s'asseyait aussi, les autres occupant à tour de rôle un siège au centre, élevé sur quelques gradins. L'essentiel était de

1. VAT. *lat.* 6662, f°s 1 et suiv.

bannir tout ce qui aurait rappelé la chaire et la prédication d'église. Plus tard, la Congrégation, quand elle eut acquis des notions historiques, s'aperçut qu'elle avait ressuscité, ce faisant, la forme de l'antique *presbyterium*. Sa joie fut grande, et l'on peut tenir pour un gage de la double piété de Baronio envers l'Oratorio et la primitive Eglise, la restauration qu'il fit faire, devenu cardinal, du chœur de Saints-Nérée-et-Achillée, son titre cardinalice, sur la voie Appienne.

Il paraîtra peut-être qu'il serait à propos de s'étendre sur la question de la musique à l'Oratorio. L'oratorio musical devient, dans la première moitié du XVIIe siècle, une composition définie, au triple caractère lyrique, épique et dramatique, dont les destinées ont été singulièrement belles. On aimerait à scruter ses origines et à le saisir pour ainsi dire au berceau [1]. Mais il faut dire que le XVIe siècle ne l'a pas connu, même à l'état d'ébauche. Il naquit du jour où, dans le texte littéraire, une ample narration des histoires bibliques se substitua à des prières, à des litanies, à des descriptions courtes, cependant que le texte musical adoptait la monodie, forme du récitatif, et reléguait au second plan la polyphonie des antiennes, des motets, des madrigaux et des laudes. La Bible et le récitatif, apportant au concert spirituel, l'une pour sujet, l'autre pour moyen d'expression, des éléments épiques et dramatiques, dans un domaine où le lyrisme de la prière avait exclusivement régné : telle est la véritable histoire des origines de l'oratorio [2].

Or le genre nouveau n'apparaît pour la première fois que dans le *Teatro Armonico spirituale*, de G. F. Anerio, publié en 1619 [3]. Jusque-là, pour décrire les antécédents et les préludes, que va livrer au chercheur l'analyse des recueils qui servirent à l'Oratorio du vivant de saint Philippe ? Rien ou à peu près. La monodie se montre furtivement dans le

1. GUIDO PASQUETTI, *L'Oratorio musicale in Italia*. Firenze, Successori Le Monnier, 1906 ; cf. en particulier la section intitulée : *Da San Filippo Neri al Balducci*, chap. IV-VIII.

2. Les gens compétents sont unanimes à relever l'erreur, jadis fréquente, des historiens de la musique qui ont vu dans la *Representazione di Anima et di Corpo*, d'EMILIO DE' CAVALIERI, exécutée à la Vallicella en 1600, le premier oratorio. Cette œuvre est en effet une composition destinée à la scène, une sorte d'opéra spirituel. Son introduction à l'Oratorio fut une déviation et un sacrifice à la mode, loin d'être un aboutissement (cf. PASQUETTI, *op. cit.*, chap. VIII ; et AMBROS, *Geschichte der Musik*, IV, 3e édition, 1909, p. 376, qui est au courant des récentes études de SCHERING, CARRERAS Y BULBENA et ALALEONA).

3. *Teatro Armonico Spirituale di madrigali a cinque, sette et otto voci concertati con il Basso per l'organo, composto dal Rev.* GIO. FRANCESCO ANERIO *Romano*. Appresso G. Battista Robletti, 1619.

Diletto spirituale, de Simone Verovio, en 1586 [1]; quelques antiennes ci et là sont composées sur des textes descriptifs. En somme, le seul fait remarquable, mais à vrai dire d'une grande importance, c'était la juxtaposition dans les séances de l'Oratorio du sermon et de la composition musicale. Le jour viendrait où l'un réagirait sur l'autre, où le sermon, communiquant un texte à la musique, la musique se modèlerait sur la déclamation oratoire.

Mais Philippe n'en pensa jamais si long. Son idéal avait été et resta la « laude » en langue vulgaire, telle qu'on la chantait à Florence tous ensemble dans les réunions des confréries et dans les maisons privées. Lorsque Serafino Razzi, en 1563, publia à Venise, le dédiant à sainte Catherine de Ricci, un recueil de ces cantiques populaires, les paroles étaient le fait d'une tribu de poètes et moines toscans, et la musique le bien de tout le monde [2]. L'Oratorio adopta certainement l'ouvrage. L'un des témoins du procès de Canonisation nous rapporte qu'un certain Bastiano, gendre d'Asprilio Pacelli, mourut assisté par Philippe en chantant cette laude de l'Oratorio :

Giesù, Giesù, Giesù,
Ogn'un chiami Giesù... [3]

Or c'est une laude de Feo Belcari, que l'on trouve annotée dans le recueil de Razzi [4]. Nous savons encore que le musicien Animuccia avait fait deux années de suite le voyage de Prato, où il avait visité sainte Catherine. Certainement, il en aura rapporté le livre fraîchement imprimé [5].

De son côté Animuccia publiait, en 1563, 1565 et 1570 [6], trois

1. *Diletto spirituale, canzonette a tre et a quattro voci composte da diversi ecc*^{mi} *Musici, raccolto da* Simone Verovio, *intagliato et stampato dal medesimo con l'intavolatura del Cimbalo et Liuto*. Roma, 1586 (cf. Pasquetti, *op. cit.*, p. 111).

2. *Libro Primo delle Laudi Spirituali, da diversi e divoti autori, antichi e moderni composte. Le quali si usano cantare in Firenze... con la propria Musica e modo di cantare ciascuna laude, come si è usato da gli antichi et si usa in Firenze. Raccolte dal* R. P. Fra Serafino Razzi... In Venetia, ad instantia de' Giunti di Firenze, 1563. Un exemplaire au British Museum.

3. *P. C.*, f° 272.

4. *Op. cit.*, p. 60.

5. *P. C.*, f° 153.

6. *Il primo libro delle laudi di* Giovanni Animuccia, *composte per consolazione et a requisitione di molte persone spirituali et devote tanto religiosi quanto secolari.* In Roma, per Valerio Dorico, l'anno 1563.

recueils destinés à l'Oratorio, où il réagissait à dessein et dans un but d'édification contre les virtuosités d'une écriture à la fois compliquée et vide. En 1570, il se reprend même d'avoir usé précédemment de trop de simplicité. « Elle m'avait paru convenir, dit-il dans la dédicace de son recueil, aux paroles mêmes, à la nature du lieu de dévotion pour lequel je composais, et à mon but qui n'allait qu'à exciter la piété. Mais le susdit Oratorio, grâce à Dieu, en étant venu à s'accroître constamment par le concours de prélats et de gentilshommes des plus notables, il m'a paru convenable de développer en ce second livre, — il ne compte pas ici le livre des madrigaux de 1565, — l'harmonie et les accords [des parties chantantes], tout en me retenant, autant que je l'ai pu, des complications des fugues et des inventions, afin de ne pas obscurcir le sens des paroles [1]. » La simplicité qu'Animuccia se reprochait, ce n'était donc pas celle qui s'exerçait contre les artifices du contrepoint et des fioritures ; tout au contraire, c'était la simplicité d'une harmonie maigre encore et d'un concert des parties ajusté vaille que vaille. L'idéal qu'il ambitionnait et dont il traçait le programme, — écriture expressive et bien concertante des parties, — c'était en somme celui que Palestrina commençait de réaliser avec l'élévation, la sérénité, l'ampleur et l'aisance de son incomparable génie.



Pie IV mourut le 9 décembre 1565. On a dit que saint Philippe l'assista à ses derniers moments [2]. A cela rien de remarquable : quantité de religieux entrèrent et prièrent dans la chambre de l'agonisant. Tarugi n'était par contre ni prêtre, ni moine à l'époque ; c'est au laïque infiniment édifiant que l'on s'adressa, comme si l'on eût attendu de son intervention quelque grâce exceptionnelle [3].

La vacance dura tout un mois. A l'habitude, les compétitions

Il primo Libro de Madrigali a tre voci di GIO. ANIMUCCIA *con alcuni motetti et madrigali spirituali non più stampati.* In Roma, per Valerio Dorico, l'anno 1565.

Di GIOVANNI ANIMUCCIA, *Il Secondo Libro delle Laudi, dove si contengono motetti, salmi, et altre diverse cose spirituali, volgari et latine.* In Roma, per gli eredi di Antonio Blado, l'anno 1570. Ce dernier recueil, dédié à l'abbé Podocattaro, est orné, au frontispice, de deux distiques en l'honneur de saint Jérôme, le patron de l'église où sont donnés ces chants.

1. *Di* GIO. ANIMUCCIA, *Il Secondo Libro delle Laudi...*, au revers de la page de titre.

2. RAYNALD et LADERCHI, *Annales Ecclesiastici, ad ann.* 1565, n° 28.

3. D'après une lettre de Fra Benigno, carme déchaussé, mentionnée par MARCIANO, *op. cit.*, I, p. 223.

furent vives à l'intérieur du conclave. Mais, le lundi 7 janvier 1566, saint Pie V était élu.

Pie V était un saint. La sainteté toutefois fleurit en variétés fort diverses. Celui-ci est tout inflexibilité. Que la vérité règne et que la justice se fasse ! Le vicaire du Christ trahirait son maître si, contre le mal et l'erreur, sa foi ne se faisait réalisatrice et guerrière. Il faudra que les réformes décrétées à Trente s'appliquent à la lettre, à Rome aussi bien et mieux qu'ailleurs. Contre les Protestants et le Turc, il faudra que l'unité catholique se resserre et prenne une offensive sans merci. Ce pontificat est une croisade ; la victoire de Lépante l'a auréolé de la gloire qui lui convenait.

Pour l'Oratorio ce ne fut pas une période de faveur. L'esprit du Pape et celui de Philippe contrastaient sensiblement. Philippe, bien entendu, ne formula jamais le désaccord. Il dut vénérer l'ardeur religieuse de Pie V ; après sa mort, il garda comme des reliques une mule rouge et un bonnet du pape [1], et les employait à guérir les malades [2]. Mais les méthodes insinuantes auxquelles il recourait d'instinct étaient à l'opposite de celles du Pape, réformateur violent et implacable.

Un exemple permet de comparer le zèle des deux saints. On connaît les mesures rigoureuses que Pie V prit contre les Juifs, les expulsant des Etats pontificaux, ne les tolérant à Rome et à Ancône que parqués dans un quartier spécial et coiffés de la « barrette jaune » [3]. Voyons au contraire le ton amical et les manières engageantes dont Philippe use envers eux : « Un juif, dépose Prospero Crivelli, s'était retiré chez moi, n'ayant plus de sécurité chez lui, par crainte de la Cour. Une fois, allant à Saint-Jean de Latran avec le Père Philippe, je l'y emmenai. Là, tandis que nous nous tenions agenouillés devant le Saint-Sacrement, il lui tournait le dos. Le Père lui dit : « Homme de « bien, venez ici et faites la prière que je vais vous dire : Si tu es le « vrai Dieu, inspire-moi de me faire chrétien. » A quoi le Juif répondit

1. Bacci, *op. cit.*, L. III, c. xiii, 4, Philippe endossait parfois un casaquin de satin blanc de même provenance et c'est dans ce travesti qu'il osa bien un jour se montrer au chœur de la Chiesa Nuova. Ces défroques lui furent sans doute données par le garde-robe de Grégoire XIII, Pietro Vittrice, son pénitent : « Un jour que nous aurons le temps, écrit le 19 novembre 1574 le barnabite Tito degli Alessi, le P. Messer Philippe veut me conduire chez le garde-robe du Pape ; il y aura là aussi beaucoup de choses ayant appartenu au Pape Pie V, d'heureuse mémoire, et je pourrai lui demander de m'en donner quelqu'une pour contenter ma dévotion envers ce saint Pasteur. » (Cité par Premoli, *Storia dei Barnabiti*, p. 262.)

2. *P. C.*, f° 28.

3. *Bullar. Roman.*, Constitution du 19 avril 1566.

qu'il ne le ferait pas, car ce serait douter de sa foi. Le Père nous dit alors à tous que nous devrions prier Dieu pour lui et que, d'ici peu, il se ferait chrétien. Ce qui arriva en effet peu de jours après [1]. »

L'Oratorio, sous ce règne, dut subir l'ennui des enquêtes, visites, édits prohibitifs qui fondaient sur toute la ville [2]. Quelques-uns de ses membres furent atteints. Nous savons comment échappa à un règlement un brave homme, des plus connus et des plus fervents de l'Oratorio : « Il y a l'un des spirituels de San Girolamo, appelé le Ferrarese, raconte-t-on dans une lettre du 29 mars 1566 [3], qui gagne sa vie à faire de petites statuettes du Christ et des saints, qu'il moule en terre. On a fait je ne sais quelle prohibition de vendre des images de ce genre. Le pauvre homme, vendredi passé, attend le Pape à la chapelle de Saint-Pierre où ledit Pape vient à pied chaque vendredi, retournant au palais pareillement à pied. Le voilà qui s'agenouille au-devant, une statuette du Christ à la main et lui dit : « Saint-Père, donnez-moi la « permission de vendre cela. — Comment, dit le Pape, tu veux vendre « le Christ ? — Non, Très Saint-Père, répondit le Ferrarese, mais bien « la terre de la statuette et mon travail. » Et la lui mettant dans la main : « Saint-Père, prenez-la, je vous en fais cadeau. » Le Pape la prit, lui donnant sa bénédiction et, toujours debout, il continua à parler familièrement à ce pauvre homme; puis il la lui rendit, en lui disant d'aller trouver le cardinal-vicaire. » On croirait Philippe l'inspirateur de cette rencontre et de cette ingénuité. Mais il y eut plus grave, d'où la démonstration évidente de sa propre simplicité d'âme ne l'aurait pas lui-même tiré.

Peu après l'aventure du Ferrarese, en 1567, dit la *Vie* de Gallonio [4], des gens travaillèrent à détruire complètement l'Oratorio. Pour préciser ce texte vague, nous avons une apologie qui fut alors rédigée « par l'un des frères » [5]. Point de doute : on faisait passer l'Oratorio ni plus

1. *P. C.*, f° 618 (*Vat.*).

2. Voir dans PASTOR (édit. italienne), VIII, p. 126-132, l'énumération des innombrables mesures prises par le vicaire Savelli.

3. Gio. Battista Righi au P. Alphonse Sgariglia, recteur de la Compagnie de Jésus, à Florence (BIBL. PERUGIA, *e.* 18, f° 328).

4. Année 1567.

5. Ce doit être le document conservé dans A. N., fasc. 21, n° 1, f° 10; divers indices dans le texte invitent à le dater du temps de Pie V (cf. chapitre préliminaire). Le *De Origine Oratorii* de BARONIO nous apprend d'autre part (*ibid.*, f° 13v) qu'un écrit apologétique fut composé dans les premiers temps de l'Oratorio pour fermer la bouche aux détracteurs. Malgré la date imprécise de l'écrit, on est bien tenté de croire qu'il fait allusion à notre document.

ni moins que pour un conciliabule d'hérétiques. Il ne manquait pas alors de courtisans qui croyaient habile de renchérir sur la sévérité du Pape et de dépister partout des coupables [1] : pour soigner leur renommée et gagner du crédit, de certaines gens, écrit le 6 mai 1568 Mgr Cirillo, commandeur de l'Hôpital du Saint-Esprit, dont nous connaissons l'indépendance et la verve, « tireraient les morts de terre et les accrocheraient au gibet ». Un de ces ambitieux dut jeter son dévolu sur l'Oratorio. Ces réunions privées, ces prêches de personnes laïques, ces chants en langue vulgaire, il dénonça la « peste luthérienne » dessous ces pratiques [2]. L'apologie répond qu'il ne s'agit pas de sermons proprement dits, car « on ne les annonce pas à son de cloche, personne ne monte en chaire, on ne traite pas de sujets doctrinaux, et il y a toujours présents des prêtres bons et instruits quand les laïcs prennent la parole »; on ne discute pas, on n'enseigne pas, on excite seulement par des exhortations la ferveur des assistants. D'ailleurs rien de fermé et de secret : entre et sort qui veut, au moment qu'il veut. Les défenseurs de l'Oratorio ont la partie belle quand ils en viennent aux laudes, incriminées avec les discours. Cette prétendue nouveauté existait des siècles avant Luther. On en a chanté de tout temps à Saint-Marc et à Santa Maria Novella de Florence pour l'édification certaine du populaire. A Rome, faut-il soupçonner Paul IV qui les laissait chanter à la Minerve par les frères en personne, les vendredis du fameux Carême de 1558 ? Il y a bien vingt ans qu'elles sont de même en usage à Saint-Jean des Florentins.

Eût-il suffi d'arguer de ces bonnes raisons, et de l'illustre assistance qui s'empressait aux exercices, et de tant de religieux dont ils avaient décidé la vocation, pour mettre à couvert l'œuvre de Philippe ? La justice de Pie V était défiante et rapide. Déjà elle avait cru bon d'interdire à nouveau les sorties où Philippe, tel un grand prélat escorté de sa clientèle [3], paraissait avec une troupe de disciples [4]. Elle ne s'en serait

1. A l'évêque de Turin (FLORENCE, BIBL. NAZIONALE, *Capponiana*, cod. 78, f° 158v).

2. Fit-on état de ce qu'un prédicateur, qui eut grand succès au Carême de 1566 à Saint-Jean des Florentins, Don Basileo della Pace, fut bientôt après convaincu d'hérésie et condamné en février 1567 à la prison perpétuelle ? (cf. RODOCANACHI, *La Réforme en Italie*, II, p. 290).

3. C'est ce qu'on lit en propres termes dans le traité qui se trouve en tête de VAT. *lat.* 6662 : « ... accompagnement de dix, quinze, vingt fils spirituels et plus encore, à l'instar des grands prélats... ».

4. *P. C.*, f° 465v. Il semble que Hieronimo Panfili, qui dépose ici, ait abandonné l'Oratorio à la suite de la prohibition, quoiqu'il ne le dise pas expressément.

pas tenue là. Mais au moment où elle allait en venir aux extrémités et fermer l'Oratorio [1], saint Charles, demeuré puissant sous le nouveau règne, intervint et le sauva d'un mot.



Les relations qu'entretenait Philippe avec saint Charles depuis qu'il était retourné à Milan s'inspiraient d'une confiance complète. En font foi les lettres fréquentes échangées entre les deux saints, sans parler de la correspondance de l'archevêque de Milan avec ses agents romains, où la mention de l'Oratorio revient à maintes reprises. Elles supposent ce que nous avons admis plus haut, c'est-à-dire que le cardinal Borromée, durant qu'il était à Rome, avait connu parfaitement San Girolamo della Carità, et prisait très haut depuis lors l'œuvre et son animateur. Maintenant, l'humble local où siège l'Oratorio semble un des points de la Ville Eternelle sur lesquels il fixe de préférence sa vue. C'est là, c'est à Philippe qu'il adresse les Milanais venant à Rome [2]. Ses propres agents, Bonomi, Speziano, logent à San Girolamo ou tout auprès [3], et l'on imagine les conséquences de ce voisinage. Saint Charles leur recommande à l'occasion de prendre conseil auprès de Philippe pour les affaires qu'ils traitent dans Rome [4]. Il entend qu'eux et les autres Milanais fréquenteront l'Oratorio, si même ils ne confient pas leur conscience à Philippe. « Rome, écrit-il à Alessandro Simonetta, ne vous fera pas regretter notre Oratorio de San Giovanni in Cà Rotte, — un lieu de réunions pieuses qui existait à Milan, — : qu'est-ce en comparaison de celui de San Girolamo et de la conversation des Pères qui y résident ? Après avoir goûté si peu que ce soit leurs entretiens, je suis sûr que vous n'aurez pas besoin qu'on vous pousse à y revenir [5]. »

1. Projet auquel fait allusion une lettre de saint Charles à Mgr Ormaneto, 29 janvier 1567 (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*).

2. *Ibid.*, Alfonso Visconti à saint Charles, 23 novembre 1573 ; saint Charles à Speziano, 9 mai 1574 ; Speziano à saint Charles, 29 mai 1574 ; saint Charles à Speziano, 2 mars et 20 novembre 1575 ; Speziano à saint Charles, 21 mai, 4 juillet et 19 novembre 1575. On loge aussi à Saint-Jean des Florentins : Speziano à saint Charles, 3 juillet 1575.

3. *Ibid.*, Bonomi à saint Charles, 29 juin et 23 novembre 1566 ; Speziano à saint Charles, 23 septembre 1570. Cf. *Vita di Monsignore Speciano, Vescovo di Cremona*, c. x.

4. A. R., *Recueil cité*, saint Charles à Ormaneto, 6 octobre 1568 ; saint Charles à Speziano, 11 juillet 1574, 12 mai et 16 juin 1575.

5. *Ibid.*, lettre du 29 novembre 1570.

C'est une excellente note, aux yeux de saint Charles, d'être signalé comme familier de l'Oratorio [1].

De son côté, Philippe s'empresse de fournir à l'archevêque les gens de mœurs et de piété sûres dont il a besoin pour la réforme de son diocèse. On a vu qu'il lui donne en 1566, au départ de Rome, un de ses fils spirituels les plus aimés, Costanzo Tassone, dont saint Charles fit son maître d'hôtel, c'est-à-dire le chef des officiers de sa maison, celui qui recrute, surveille, dirige tout ce nombreux personnel. « Tenez pour certain, écrivait Tarugi à saint Charles, le 6 mai 1570 [2], dans une lettre en quatre points qui recommandait minutieusement quatre candidats de choix, tenez pour certain que le Père Messer Philippe a un si grand désir de vous être utile... que, lorsqu'il découvre un bon sujet, il ne perd pas un instant pour vous le proposer, afin que vous ayez des instruments capables de réaliser les volontés saintes que Dieu a mises en vous. » Ces lettres de recommandation ne se comptent pas : Philippe peuple de ses protégés la curie archiépiscopale de Milan [3]. Voici un exemple de ses propositions : il s'agit d'un certain Orazio Lucio, « docteur, homme instruit et de renom, qui est dégoûté du monde et qui, après avoir exercé les fonctions de juge et de podestat en maints lieux du duché d'Urbin, veut consacrer sa vie à des œuvres plus profitables pour son salut ». En sus de sa science, continue Bordini [4], « ce qui importe davantage, c'est qu'il est de vie exemplaire, pieux, irréprochable de mœurs, humble à un degré qui me confond, en somme recrue de tout premier ordre pour un lieu comme Milan ; avec son expérience et son bon jugement, et bien qu'il soit plutôt jeune, c'est un homme dont le cardinal pourra se servir en toute occasion, même pour les affaires... N'allez pas croire qu'il s'offre parce qu'il est dans le besoin ; seul un désir vertueux le mène, car il est riche de son patrimoine, et il pourrait devenir ici à Rome vicaire

1. A. R., *Recueil cité*, Ormaneto à saint Charles, 1er mai 1568 ; don Giacomo de Rudo à saint Charles, 25 octobre 1568.

2. BIBL. AMBROS., *Cod. F.* 73 *inf.*, lettre 61.

3. A. R., *Recueil cité*. Entre autres, Bonomi à saint Charles, 8 juin et 21 décembre 1566 ; saint Charles à Speziano, 26 octobre 1569 ; Figliucci à saint Charles, 3 novembre 1569 ; Tarugi au même, 6 novembre 1569 ; saint Charles à Speziano, 24 novembre 1569 ; Tarugi à saint Charles, 29 août et 14 octobre 1570, 23 mai 1571 ; saint Charles à Philippe, 25 juillet 1571 ; Tarugi à saint Charles, 29 mai 1574 ; Tarugi au même, 25 septembre 1574, 6 août 1575 ; Speziano au même, 8 octobre et 5 novembre 1575, 4 janvier et 28 mars 1578 ; saint Charles à Speziano, 30 mai 1578, etc. Cf. *P. C.*, f° 10.

4. Lettre du 2 août 1567, à Costanzo Tassone (MILAN, ARCHIVIO DI S. BARNABA).

de l'archevêque de Santa Severina qui voudrait l'avoir, mais il préfère servir votre cardinal. » On voit le circonstancié de la recommandation. Orazio Lucio fut agréé par saint Charles, qui fit de lui, en 1569, un archiprêtre de Monza [1]. Les candidats de San Girolamo étaient assurés d'une bienveillance singulière. « On a la meilleure opinion d'un tel et d'un tel, écrit Costanzo Tassone le 3 juillet 1568 [2], et il en est ainsi de tous ceux qui se rattachent à votre école : c'est au point qu'il n'y a presque personne en qui le cardinal ait plus confiance. »

Parfois c'est saint Charles qui prend les devants et réclame un sujet pour un poste libre [3]. Ne se risqua-t-il pas un jour à demander Bordini, « pilier de l'Oratorio, et le plus ferme », comme dirait un jour de lui Speziano [4] ? C'est pourtant le même Speziano, dont la conduite étonne, qui avait mis en mouvement l'archevêque ; il estimait [5] que ce prédicateur connu même des cardinaux conviendrait à merveille pour le Dôme de Milan. Ecrivez-en à Philippe « deux mots un peu chaleureux », insinue-t-il dans une lettre [6]. Mais Borromée, avec une plume de grand seigneur, mande à Philippe trois lignes impérieuses [7] : « Révérend Messer Philippe, je voudrais que vous me fassiez le plaisir de me donner Messer Gio. Francesco Bordini dont j'ai l'intention de me servir pour la prébende théologale de ma cathédrale : il aura là un beau champ où exercer son talent pour l'honneur de Dieu, le profit de mes ouailles et ma propre satisfaction. Je ne veux pas croire que vous me le refusiez, sûr que je suis de votre désir extrême de m'aider dans le gouvernement de mon église, si pauvre en ouvriers. Je n'en dirai donc pas davantage, j'attends que vous le mettiez en route au plus tôt. » Plus de condescendance n'aurait pas servi à persuader Philippe, qui eût consommé de ses mains, en laissant partir Bordini, la ruine de l'Oratorio : c'est ce que pensait Ormaneto, qui mit son veto au départ [8]. Quelques jours plus tard, Tarugi, au nom de Philippe,

1. Renseignement dû au R. P. Premoli, barnabite.

2. A. R., *Scritture originali...*, f° 165.

3. *Ibid.*, *Recueil cité*, saint Charles à Speziano, 6 octobre 1574, et Speziano à saint Charles, 16 octobre 1574; le même au même, 28 mars 1578.

4. *Ibid.*, lettre à saint Charles du 23 décembre 1570.

5. *Ibid.*, lettre à saint Charles du 1er octobre 1569.

6. *Ibid.*

7. Bibl. Vall., *fondo Calenzio, Lettere scritte e sottoscritte da S. Carlo Borromeo e S. Caterina da Ricci con altre lettere di diversi scritte a S. Filippo*, lettre du 13 octobre 1569.

8. A. R., *Recueil cité*, Speziano à saint Charles, 26 octobre 1569.

déclinait l'offre : « Toute notre richesse, disait-il, tient en trois personnes [1]... » Saint Charles dut renoncer à son projet [2].

Ce refus n'altéra pas les bons rapports avec Philippe. Bientôt même on peut penser qu'ils se resserrèrent, quand, avec la pleine approbation de saint Charles [3], les Pères de San Girolamo se chargèrent de la cure spirituelle de l'une de ses sœurs restée à Rome, dont la position était délicate. Saint Charles s'était réjoui grandement, le 7 juillet 1562, d'une alliance illustre dans sa famille, quand Anna Borromea avait épousé Fabrizio, fils de Marc-Antonio et l'héritier du nom des Colonna [4]. La sœur est le portrait du frère, grande, anguleuse, le front assez ample, le nez tout à fait proéminent, mais quelque chose de contracté et d'inquiet aux commissures des lèvres et dans le pli du front [5]. Elle était pieuse autant que scrupuleuse, son mari jeune et malingre. A la mort de Pie IV, le mariage n'était pas consommé [6]. Anna se rongeait dans ses perplexités. Saint Charles, retourné à Milan, ne cessait de veiller de là-bas sur elle. Speziano intervenait sur place en son nom. Un jour [7], en 1570, il lui porta des livres de Louis de Grenade, un des auteurs qu'on lisait au début des séances à l'Oratorio et, à la visite suivante, il eut l'heureuse idée d'amener avec lui Tarugi, le merveilleux improvisateur, qui commenterait les lectures. C'était l'Oratorio en petit comité à domicile. Anna fut charmée et redemanda le commentateur [8]. Une lettre de Speziano [9] nous apprend que, peu de temps après, Philippe était devenu son confesseur et qu'Anna s'en trouvait bien. Désormais le rayon de soleil d'Anna, ce seront ses confessions auprès de Philippe, et les éclaircissements spirituels fournis par Tarugi. Elle voudrait n'être jamais séparée de ses conseillers ; quand elle est en villégiature à Marino, il faut que Tarugi fasse le voyage de temps en

1. A. R., *Recueil cité*, lettre du 6 novembre 1569.

2. Costanzo Tassone chercha aussi à emmener Baronio avec lui à Milan, mais saint Charles semble avoir été étranger à la tractation (cf. lettre de Baronio à son père, 25 février 1568, citée par CALENZIO, *op. cit.*, p. 119, d'après BIBL. VALL. *Q*. 45, f[os] 45 et 46).

3. A. R., *Recueil cité*, lettre à Speziano du 22 février 1570, et à Anna Borromea du 4 avril 1570 et du 21 mars 1571.

4. *San Carlo Borromeo nel terzo Centenario della Canonizazione*. Milan, 1908-1910, p. 53, 64.

5. Cf. son portrait, *ibid.*, p. 52.

6. *P. C.*, f[os] 302, 815, 941.

7. A. R., *Recueil cité*, Speziano à saint Charles, 11 février.

8. *Ibid.*, Speziano à saint Charles, 18 mars 1570.

9. *Ibi d.*, Speziano à saint Charles, 14 octobre 1570.

temps pour aller la voir [1] ; elle eût souhaité d'emmener Philippe en pèlerinage à Lorette, où tous les Colonna se rendent en 1571, tandis que Marc-Antonio fait voile contre les Turcs [2]. Rien ne pouvait être plus honorable pour Philippe et le mettre plus en vue dans la Rome d'alors que cette intimité avec l'illustre maison, d'autant que, quelques mois encore, et son chef, Marc-Antonio, vainqueur de Lépante, serait la personnalité la plus renommée de la Ville Eternelle. Entré dans ce cercle, Philippe inaugure un ministère nouveau. L'Oratorio quotidien, où il recrutait ses fils spirituels, n'admettait que des hommes ; désormais de grandes et pieuses dames rechercheront aussi sa prière et ses conseils.

Il n'est pas étonnant que saint Charles se soit entremis, dès 1567, pour Philippe et le petit groupe de prêtres excellents qui lui avaient rendu et lui rendraient de si précieux services. Son crédit auprès de Pie V l'assurait d'être écouté [3] ; puis il avait dans la place de puissantes intelligences. Ormaneto, son bras droit jadis à Milan, reste à Rome, où l'a mandé Pie V pour l'employer aux réformes, l'homme du cardinal Borromée. Dans leur correspondance confidentielle, ils débattent les idées à soumettre au pape [4]. C'est à Ormaneto que saint Charles s'adresse pour la protection de Philippe. « J'apprends, lui écrit-il le 29 janvier 1567 [5], que l'œuvre chrétienne de San Girolamo rencontre des contradictions : c'est pourquoi je ne veux pas laisser de vous dire que pour moi j'ai bonne opinion de ces Pères, et surtout de Messer Philippe ; je crois qu'à les troubler, on nuira au profit spirituel de bien des âmes. Je vous prie donc de vous employer autant qu'il sera possible pour que Sa Sainteté sache le vrai sur leur compte avant qu'on interrompe leurs pieux exercices. » Nul doute qu'Ormaneto ait obéi à saint Charles et que ses soins aient dissipé l'orage.

Mais saint Charles ne s'en tint pas là. Il médita qu'en fait d'ouvriers apostoliques, il n'en trouverait jamais qui vaillent ceux-là et que l'occasion était bonne de profiter de leurs ennuis à Rome pour les attirer à Milan. Il commença certainement des démarches, car Ormaneto, que son passé milanais et sa connivence avec saint Charles n'empêchaient pas de considérer les intérêts de Rome, dut se mettre à

1. A. R., *Recueil cité*, lettres de Speziano et d'Anna à saint Charles, des 14 octobre et 7 décembre 1570 et du 10 février 1571.
2. *Ibid.*, lettre d'Anna à saint Charles du 29 septembre 1571.
3. Pastor (édit. italienne), VIII, p. 94.
4. *Ibid.*, p. 99, 128.
5. A. R., *Recueil cité*.

la traverse [1] : « Que Votre Seigneurie Illustrissime n'aille pas tenter Messer Philippe de San Girolamo de quitter Rome : ce départ causerait un grand désarroi. » Cependant, saint Charles insiste; il se contentera de quelques mois de séjour et rendra Philippe à l'approche du froid [2]. Ormaneto tient bon : Philippe est prêt au voyage et réclame même qu'on le laisse aller, mais Ormaneto juge sa présence à Rome de plus de fruit qu'à Milan. Toutefois il ajoute qu'il s'en remet finalement à Philippe de la décision [3].

Or Philippe ne fit ni cette fois, ni jamais le voyage. C'est ici le premier acte de négociations sans cesse reprises et sans cesse aboutissant à l'échec. Pendant dix ans et plus, saint Charles poursuivra en vain l'établissement auprès de lui sinon de Philippe en personne, du moins de quelques prêtres formés à son esprit et à ses œuvres. Philippe à de certains moments semblera entrer dans ses vues : ce sera comme aujourd'hui, sous le coup d'une émotion vive; il s'exaltera jusqu'à croire et dire qu'il va laisser ce qui lui tient cependant aux entrailles. Pour comprendre qu'il en arrive là, il faut lire ce que le P. Gio. Antonio Luccio racontait des agitations terribles où il le vit à une époque de persécution, peut-être celle dont il vient d'être question [4]. Un jour, Philippe prend avec lui ce P. Luccio et l'emmène vers le pont Saint-Ange; il marche avec une si furieuse hâte que son compagnon ne peut pas le suivre, et « c'était pourtant, note le narrateur, un jour d'été, tout de suite après manger ». Ils sont bientôt à Saint-Pierre; Philippe se met à prier devant le Volto Santo, à genoux sur un banc long de quatre cannes et très lourd, que ses élans font trembler. Au retour par la Transpontina Vecchia, il déborde et raconte à Messer Luccio tous ses tourments. Telle est la violence avec laquelle l'émotion retentit en lui. Puis ce trouble extraordinaire s'apaise. Philippe reprend contact avec son œuvre; il sent alors les difficultés, les impossibilités de ses promesses. Les négociateurs, quand ils veulent aller de l'avant, sont surpris de ne plus trouver trace de son premier mouvement. Les pourparlers traînent en longueur. Speziano éprouvera ainsi déception sur déception, jusqu'au jour où il perdra décidément l'espoir : « Un mauvais sort, — je ne trouve pas d'autre mot, — poursuit toutes mes tractations avec ces Pères; avec eux je n'ai jamais pu

1. A. R., *Recueil cité*, lettre du 15 mars 1567.
2. *Ibid.*, lettre du 11 mai.
3. Bibl. Ambros. *F.* 78, lettre du 22 mai.
4. *P. C.*, fos 310 et 310v.

conduire aucune affaire à bien, quoique je crusse avoir des raisons d'y compter, sans parler de toutes les promesses faites à Votre Seigneurie Illustrissime et à moi. Désormais, avant d'en avoir vu l'effet, je n'attendrai plus rien de leurs résolutions et de leurs promesses. Plus d'une fois, j'ai senti des tentations de mauvaises colères, en considérant tout ce qu'ils m'avaient fait écrire et qu'il n'en sortait jamais rien [1]. » Saint Charles aussi, excédé de tant de refus, aura un jour avec Philippe une explication non exempte de reproches [2]. Ni l'un ni l'autre ne comprenaient Philippe, sa naturalisation si parfaite dans Rome que partout ailleurs il eût cessé d'être lui-même, son instinctive répugnance pour tout ce qui passait le champ directement observable, son cœur attaché uniquement à la perfection, à la paix, à la joie spirituelle de quelques disciples, bien connus de lui, qui sont venus se mettre en ses mains.

Comment se séparerait-il de tels disciples ? Il ne voudrait pas qu'ils s'éloignassent de Rome un seul jour [3]. Quand l'absence est pourtant nécessaire, il en souffre vivement, surtout si leurs lettres, comme il arrivait pour ce Costanzo Tassone, maître d'hôtel de saint Charles, représentent leur détresse à son esprit. La santé physique et morale de Tassone le préoccupait. En 1567, quand Tassone croyait encore que sa place était au service du cardinal à Milan, il le presse de revenir [4]. Sans doute saint Charles ne permit pas ce retour. L'année suivante, travaillé de scrupules, lassé des soins profanes, des difficultés d'argent où sa charge l'engageait sans répit, c'est Tassone qui réclame son rappel [5]. L'effet de ces plaintes sur Philippe nous est révélé un peu plus tard par une lettre de Tarugi [6]. Philippe relève alors de maladie. Se rappelant les invitations de saint Charles, il avait parlé d'aller à Milan, s'il pouvait se faire suppléer à Rome, « pour changer d'air, pour jouir d'un peu de solitude et de silence, à petites journées » : voyage de convalescent, semble-t-il. Mais il a une arrière-pensée que la

1. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre à saint Charles du 9 mars 1577.

2. *Ibid.*, lettres à Philippe du 31 juillet et d'août 1581.

3. Parole de Philippe rapportée dans le recueil *Alcuni ricordi et consegli* (A. N., fasc. 2, n° 1, sentence n° 29) : « Il disait encore qu'il ne lui plaisait pas qu'un de ses fils spirituels allât passer sans motif des jours et des mois hors de Rome sous prétexte de changer d'air, car, disait Sa Révérence, l'esprit se relâche et, quand on revient, il en coûte de reprendre sa première vie et de se restreindre. »

4. BIBL. VALL., *fondo Calenzio, Lettere scritte e sottoscritte da San Carlo...*

5. A. R., *Scritture originali...*, f° 165.

6. BIBL. AMBROS. *F. 73 inf.*, lettre à saint Charles du 5 mars 1569.

suite de la lettre dévoile : visiter Costanzo Tassone, le tirer de sa persuasion qu'il devait manger très peu pour guérir, le remettre en selle. L'arrivée de Tassone à Rome rendit le voyage de Philippe inutile [1]. Fort de l'avis des médecins, Philippe le retient quelque temps. Il souhaiterait le garder toujours ; mais il n'ose. Sa perplexité est frappante ; il se demande quel parti le bon plaisir divin préfère [2]. Tout le Carême il veut qu'on prie pour que Dieu l'éclaire ; la maladie de Tassone, le secours qu'à Rome il tirerait de lui pour l'Oratorio [3], balancent dans son esprit le désir de saint Charles, impatient de recouvrer un officier de ce mérite. Cependant Tassone partit après Pâques. Il revenait à l'automne, mandé par le Pape qui ne devait pas ignorer ce qu'il avait opéré dans la maison de saint Charles, et désirait qu'il réformât celle de son propre neveu, le cardinal Alexandrin. Cette fois, la volonté divine est claire : Philippe conseille d'accepter [4]. D'ailleurs il sait Tassone mortellement atteint. Au moment où ce cher disciple arrive, Philippe ne se retient pas d'extérioriser son pressentiment et il imagine une scène étrange [5] ; il oblige à s'étendre devant sa porte, raides comme des cadavres, Ottavio Paravicino et Germanico Fedeli, ces deux jeunes gens qui ne quittaient guère sa chambre. Tassone, à cette vue, se trouble et s'arrête. Philippe, qui l'aperçoit déprimé, amaigri, tel que le dépeindra Speziano peu après [6], s'élance par-dessus les prétendus morts pour le serrer dans ses bras. Tassone mourait le 14 octobre [7].

La charge qu'il n'aura pas exercée, c'est Tarugi, d'ordre de Pie V, qui en sera investi à sa place [8]. Enlevé à une équipe déjà trop peu nombreuse, un de ses orateurs quotidiens va faire faute à l'Oratorio. L'année suivante, Philippe dut même supporter qu'il quittât Rome pour un lointain voyage : on avait eu du mal, raconte Anna Borromea, à qui son commerce était cher, d'empêcher qu'on l'incorporât dans l'armée de la croisade [9] et le voilà qui doit suivre jusqu'en Espagne, au

1. A. R., *Recueil cité*, Bordini à saint Charles, 1er janvier 1569 (il faut corriger ainsi en 1569 la date de 1568 que porte le document dans la copie que nous utilisons ; l'original de l'Ambrosienne impose cette correction pour la lettre du 5 mars et conduit à la faire de même pour d'autres lettres du recueil).
2. Bibl. Ambr., *F. 73 inf.*, Tarugi à saint Charles, 5 mars 1569.
3. A. R., *Recueil cité*, Tarugi à saint Charles, 6 novembre 1569.
4. *Ibid.*, Tassone à saint Charles, 17 septembre 1569.
5. *P. C.*, fos 132 et 132v, récit de G. Fedeli.
6. A. R., *Recueil cité*, lettre à saint Charles du 5 octobre 1569.
7. *Ibid.*, Bonomi à saint Charles, 15 octobre.
8. *Ibid.*, Speziano à saint Charles, 24 février 1570.
9. *Ibid.*, lettre à saint Charles du 9 juin 1571.

Portugal et en France, la légation du cardinal Alexandrin [1]. Il fut enfin ordonné prêtre à cette occasion [2]. Parti avec la légation le 30 juin 1571 [3], il ne reparut à Rome qu'en août 1572, Pie V expirant.



Mais d'autres ennuis vers le même temps éprouvent encore Philippe. D'abord renaît la persécution naguère conjurée par saint Charles. Comme en 1567, des malveillants préviendront contre l'Oratorio l'autorité ecclésiastique. On incriminera, raconte Gallonio [4], « l'ignorance et la présomption » des discoureurs : c'est-à-dire qu'on critiquait la liberté offerte à tout venant de s'exprimer sur les matières religieuses et de le faire par inspiration plutôt que par étude. A cette époque, les laïques ont encore la parole à l'Oratorio : Tarugi par exemple, ou encore Andrea del Monte, le fameux « Rabbin renié » de Montaigne, qui attirait les auditeurs par ses brillants commentaires de l'Ancienne Loi [5]. Des erreurs ou des imprécisions de doctrine étaient inévitables. La théologie même des ecclésiastiques était-elle assez avertie ? Vainement, quand une proposition mal sonnante échappait à des lèvres inexpertes, le saint se levait-il pour apporter les correctifs nécessaires. Bartolomeo Ricci se souvenait de l'avoir entendu s'évertuer ainsi après un commentaire maladroit du texte : *Nemo ascendit ad coelum, nisi qui descendit de coelo* [6]. Ces assauts contre l'œuvre de Philippe auraient, d'après Gallonio, repris à la fin de 1569 et continué l'année suivante [7] ;

1. *P. C.*, f°s 837 et 928.
2. Ricci, *Vie de Tarugi*, 7.
3. A. R., *Recueil cité*, Anna à son frère, 30 juin 1571.
4. *Vie*, année 1570.
5. Il est chargé de famille et Philippe a sollicité pour lui la charité de saint Charles : cf. saint Charles à Philippe, lettre du 28 décembre 1569 (sacristie de la Chiesa Nuova), et du 1er mars 1570 (A. R., *Recueil cité*). Il parlait encore à l'Oratorio en 1574 (Bibl. Vall. *O.* 18, f°s 55v et 56). C'est à lui que doit faire allusion Montaigne dans son *Journal de voyage en Italie :* il l'a entendu en 1581 prêcher ses coreligionnaires (édition d'Ancona. Città di Castello, 1895, p. 298, et note 1 de la p. 299. Cf. M. Liber, *Montaigne à Rome,* p. 187-301 ; et *Revue des Etudes juives*, IV, n° 109, janvier 1908, p. 114 et suiv.).
6. A. R., *Scritture originali...*, f° 168. « Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui en est descendu. »
7. On peut rapporter à peu près à cette date l'histoire du cuisinier de Saint-Jean des Florentins, misérable que Philippe devina et remit à la justice. Elle montre le pape lui-même prévenu contre les Pères, car il semble qu'il y ait de l'humeur dans les propos qu'il tint à cette occasion sur leur compte : « Je me scandalisais à leur

ils duraient encore en 1571, si la chronologie d'Alessandro de' Medici est exacte [1], car à cette date le pape en personne lui faisait confidence des mêmes griefs ; il citait en particulier le cas de sainte Apollonie, dont on avait raconté le martyre à l'Oratorio, sans expliquer qu'on ne se jette pas au feu comme elle à moins d'être poussé par un mouvement extraordinaire de l'Esprit-Saint. Pie V en avait ce jour-là bien d'autres sur le cœur ; par son ordre, deux dominicains, Fra Paolino Bernardini de Lucques et fra Alessandro Franceschi allèrent de temps en temps, à l'insu l'un de l'autre, écouter les discours de l'Oratorio [2]. Mais les rapports de tous les deux furent favorables. Il faut dire que le pape, pour mener l'enquête, s'était adressé sans le savoir à des amis de Philippe : en pouvait-il être autrement, dès lors qu'il remettait ce soin à des dominicains de Rome ? Nous avons déjà représenté Fra Paolo Bernardini comme des plus liés avec Philippe [3]. Peut-être que lui ni l'autre Père n'étaient jamais encore venus à l'Oratorio, mais ils avaient certainement en faveur de l'homme un préjugé de haute estime.

En d'autres cas, on doit reconnaître que Philippe tint une conduite peu capable de dissiper les préventions du pape. Personne n'ignorait à Rome que Pie V, qui, sans les prières de saint Charles, se fût appelé Paul V, vénérait Paul IV et s'inspirait de lui. Un tombeau glorieux est édifié dans la Minerve à la mémoire de l'antéprédécesseur ; les Caraffa sont réhabilités et l'un de leurs principaux accusateurs, le fiscal Pallantieri, convaincu de calomnie, finit, le 7 juin 1571 [4], par être

sujet, disait-il au gouverneur Grassi, s'ils n'avaient pas consenti à le livrer. » (*P. C.*, f° 311v). Les Pères faisaient la cuisine à tour de rôle au début de leur communauté et Grassi ne devint cardinal qu'en mai 1570 ; on peut donc descendre jusqu'à l'époque de 1569-1570 pour dater l'incident.

1. *P. C.*, f°s 385-386, 447v.
2. Gallonio, *Vie*, année 1570.
3. Voir plus haut, ainsi que *P. C.*, f° 336v, qui rapporte que Philippe assistait fréquemment aux sermons de Fra Paolino, son « grand ami », et f° 735, où l'on assure que Fra Paolino avait Philippe pour confident de ses plans de réforme. Nous savons aussi que Fra Paolino importa les exercices de l'Oratorio à Lucques, sa patrie, et voulut fonder, pour les entretenir, une congrégation de prêtres réformés dont celle de Philippe lui avait fourni le modèle (*Vie de Giovanni Leonardi*, par Lodovico Maracci, l. I, c. iv). Mais l'événement doit être postérieur au règne de Pie V. Quant au P. Alessandro Franceschi, il était novice à la Minerve au moment des rapports familiers de Philippe avec tout le couvent et en particulier avec le noviciat (A. R., *Scritture originali...*, f° 186 ; *P. C.*, f° 864) ; ses relations avec Philippe sont encore notées dans *P. C.*, f°s 642 et 773. Enfin nous trouvons que Philippe le recommande à saint Charles en 1571 comme prédicateur (A. R., *Recueil cité*, lettre de Tarugi du 23 mai 1571).
4. Pastor (édit. italienne), VIII, p. 69.

livré au bourreau. Pallantieri était un ami de Philippe [1] qui l'assista, semble-t-il, à l'heure suprême [2]. Si certains que nous paraissent ses crimes [3], Philippe a pu croire à son innocence et n'alla-t-il pas même jusqu'à s'en faire garant [4]? Vers cette époque, il lui arriva encore de montrer librement son âme et, vu la gravité du cas, cette indépendance dut choquer plus fort le pape. Dans la première moitié de 1571, comme dans les mois qui précèdent [5], Pie V est tout aux préparatifs de la croisade qui aboutit à Lépante; une flotte pontificale doit s'adjoindre à l'expédition ; le pape multiplie ses efforts, mais il a grand'peine à équiper les galères promises [6]; à défaut de galériens, on croit pouvoir se saisir d'un certain nombre de Zingari, c'est-à-dire de Bohémiens, qui sont enfermés à Tor di Nona, la prison de Rome, en attendant d'être envoyés ramer sur les navires [7]. Leurs femmes et leurs enfants se répandent en cris par les rues de Rome. Est-ce ce spectacle qui impressionna Philippe? Pitié mise à part, des théologiens estimèrent aussi que la justice était violée dans cette réquisition d'innocents; un mémorial de remontrances fut adressé au pape; outre les signatures de Philippe et du capucin Pistoia, prédicateur célèbre qui avait son franc parler avec le pape [8], il portait celles de gens de doctrine, les dominicains Alessandro Franceschi et Paolino Bernardini de Lucques, nos inquisiteurs de plus haut, en qui nous n'avions décidément pas tort de voir des intimes et des confidents de Philippe. La chose fit assurément du bruit. Pie V, immuable d'ordinaire dans ses

1. Dans CALENZIO, *op. cit.*, p. 55, Pallantieri s'entremet en faveur de Baronio en mai 1561.

2. *P. C.*, f° 932.

3. VAT. *lat.* 7439. f° 227.

4. *P. C.*, f° 844, mentionne l'intervention.

5. Marc-Antonio Colonna est nommé le 3 juin au commandement de la flotte pontificale qui, le 21 juin de l'année suivante, est enfin prête à faire voile.

6. Cf. PASTOR (édit. italienne), VIII, p. 532 et 552-553. Cf. ARCH. STATO VENEZIA, *Dispacci degli Ambasciatori, Roma*, dépêches des 18 et 25 mars, 11, 22, 23, 27, 30 avril, 6, 9 et 20 mai 1570; la dernière dit expressément qu'on ne fera rien si le pape ne se résout pas à l'enrôlement par force.

7. *P. C.* Le fait est rapporté par Gallonio (f° 150), Pompeo Pateri (f° 844), Germanico Fedeli (f° 940).

8. Cf. le discours savoureux qu'il tient au Pape dans une audience; il lui représente « qu'il était trop porté à la justice, que chaque jour il faisait pendre ou écarteler quelqu'un, mais qu'il devait se souvenir que, pour un endroit de l'Ecriture où Dieu est appelé juste, il y en a dix qui parlent de sa miséricorde ». Pie V ne prit pas mal ces propos (ARCH. STATO VENEZIA, *Dispacci degli Ambasciatori, Roma;* dépêche du 15 avril 1570).

avis [1], céda cette fois, non sans contrariété [2]. Le nom de Fra Paolino, dont la sainteté était réputée à l'égal de la science [3], celui de Pistoia, qu'il tenait pour homme excellent et orthodoxe [4], durent le frapper plus que celui de Philippe ; mais on peut avancer au moins que, dans cette affaire, Philippe, remarqué ou non, ne gagna pas en faveur auprès de lui [5].

Les bonnes grâces du cardinal-neveu ne compensaient pas cette suspicion pontificale. Michel Bonelli, neveu d'une sœur de Pie V, avait été de ces novices que Philippe pratiquait familièrement à la Minerve [6]. Devenu cardinal, il se montrait parfois à l'Oratorio [7]. Nous avons vu qu'il voulut avoir Tarugi, après Tassone, pour gouverner sa maison et qu'il l'emmena dans une légation lointaine. Il était assurément tout dévoué à Philippe et il eût défendu au besoin ses intérêts. Mais Philippe ne regardait pas aux protecteurs possibles. Il semble que, s'il sollicita parfois, ce fut en faveur d'autrui, jamais pour lui-même. Dans les événements contraires, il supportait son mal, prenait patience, priait et laissait faire à Dieu. Bonelli, sous le règne de son oncle, offrit à plusieurs reprises ses services : Philippe ne les accepta point. Bien des années plus tard [8], il lui rappelait drôlement ses refus, comme s'il voulait cette fois une faveur. Il avait rencontré le cardinal aux abords de la Chiesa Nuova. « Je désirerais un plaisir de Votre Seigneurie Illustrissime, lui dit Philippe, mais vous ne me le ferez pas. — Pourquoi non ? répond le cardinal depuis son carrosse. — Je vous dis que vous ne le ferez pas. » Chacun insiste. Le cardinal

1. Cf. GRENTE, *Saint Pie V*, p. 242 ; et RODOCANACHI, *La Réforme en Italie*, II, p. 275.

2. « ... Se bene con qualche difficoltà, ... », dépose Germanico Fedeli (*P. C.*, f° 940).

3. MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, V.

4. « ... Lo ha per homo molto da bene et Catholico... », rapporte la dépêche citée plus haut.

5. Gallonio raconte (*P. C.*, f° 150) que Philippe put rester à Rome, mais que ses cosignataires furent éloignés par leurs supérieurs et interdits. Cependant on ne voit pas que Fra Paolino ait quitté Rome avant le 20 avril 1573 ; il part alors très honorablement à la tête d'une mission destinée à la réforme des Abruzzes.

6. A. R., *Scritture originali...*, *Compendium de la Vie de Philippe* rédigé en 1596 par BORDINI, f° 186.

7. A. R., *Recueil cité*, Speziano à saint Charles, 30 décembre 1570 ; il s'y est rendu ce soir même.

8. On peut inférer la date par la présence de Consolini qui ne fut reçu qu'en 1590 dans la Congrégation.

finit par dire : « Que Votre Révérence parle : je veux la servir. » Mais Philippe n'avait en tête qu'une bouffonnerie : « Je voudrais que Votre Seigneurie Illustrissime me trouve un secret pour rendre la barbe noire [1]. » Ainsi, en 1569, Philippe écarte la bienveillance du cardinal-neveu et se tient coi. Mais, las des menées secrètes contre son œuvre, mal à l'aise dans cette Rome en proie à une administration soupçonneuse et tracassière [2], des propos de départ lui viennent une seconde fois sur les lèvres. Bien entendu, c'est à Milan, comme en 1567, qu'il parle de se rendre. Les correspondants de saint Charles lui rapportent ce qu'ils entendent. « Messer Philippe, écrit le 19 novembre 1569 G. Mazzarella [3], me disait à l'instant qu'il veut aller trouver au plus tôt Votre Seigneurie Illustrissime. Je ne crois pas avoir à le taire, bien qu'il ne m'ait pas chargé de vous l'écrire. » Trois mois après, le 4 février 1570, Speziano assure que, si les Théatins font défaut, Philippe, avec son groupe de San Girolamo et de San Giovanni de' Fiorentini, ira volontiers prendre la place [4]. Le 24 mai, Speziano, de Milan, écrit à Philippe qu'on retient avec confiance les espoirs qu'il a fait naître [5]. Il le retrouve un peu après [6] à Rome non changé de dispositions et l'annonce à saint Charles : « Que Votre Seigneurie reste assurée que, pour lui, il a grande envie d'aller à Milan et d'y mener quelques-uns de ces Pères... » En 1571, c'est Anna Borromea qui vient corroborer ces dires : « Messer Philippe dit qu'il veut aller vous rejoindre [7]. » Speziano, vers ce temps, a une idée qu'agrée aussi saint Charles : établir Philippe et les siens dans cette maison magnifique de Brera que la suppression des Umiliati a rendue vacante et que la volonté du pape est de remettre à des séculiers [8]. Philippe ne parle plus alors de voyage pour lui-même, mais il promet aussitôt d'envoyer trois bons prêtres et d'autres après ceux-là s'il est besoin [9].

Les années passent, les promesses se répètent et Philippe reste à

1. L'anecdote, racontée par Consolini, se trouve A. R., *Fascicolo. . Cose cavate dalli processi...*, n° 216.

2. Gallonio assure (*P. C.*, f° 150) que l'affaire des Zingari l'avait dégoûté de Rome.

3. A. R., *Recueil cité.*

4. *Ibid.*

5. A. R., *Scritture originali...*, f°s 499 et 500.

6. *Ibid.*, *Recueil cité*, lettre du 23 décembre.

7. *Ibid.*, lettre du 28 avril.

8. *Ibid.*, Speziano à saint Charles, 7 février, 28 avril et 5 mai 1571 ; saint Charles écrit à Speziano le 9 mai qu'il consent au projet.

9. *Ibid.*, Speziano à saint Charles, 19 et 26 mai 1571.

Rome; aucun des Pères de l'Oratorio n'est envoyé non plus en son lieu. Ceux qui prennent à la lettre les assurances de Philippe ne songent pas que Philippe rêve parfois d'une vie de solitude et de silence, mais que cette image lointaine n'évincera jamais la vue concrète de son œuvre, quand il y reportera les yeux. Lui-même ne se doute pas des liens qui l'enchaînent. Mais qu'on le presse de fixer une date, qu'on l'oblige ainsi à considérer « cette ruine totale de l'Oratorio qui suivra son départ », alors il s'émeut, il s'effraie, il se demande si Dieu ratifie cet exode, il sent que la résolution ne pourra jamais sortir de lui et qu'il lui faudra au moins le commandement du pape [1]. Bonomi, quand il va réclamer les trois Pères promis pour la Brera, voit Philippe « serrer les épaules » [2] : c'est le geste de l'homme qui n'a jamais prévu que l'avenir sera un jour le présent et qui est aux abois quand ce présent se dresse en face de lui; il allègue à Bonomi des excuses d'ailleurs fondées, Tarugi parti au loin, Baronio qui relève de maladie, les pauvres moyens d'une Congrégation encore dans son germe. « Nos plumes ne sont pas assez poussées pour voler hors du nid », répétait-il dans une lettre l'année suivante [3].

La pensée est de Philippe, le style peut-être de Tarugi qui possédait une grâce naturelle d'images et qui avait écrit déjà une autre fois : « Si jamais on nous ravissait le nid de Rome, nous ne saurions faire meilleur et plus sûr vol autre part qu'à Milan [4]. » Le règne de Pie V s'achève sans que Philippe ait été forcé à l'exil. Quelles que soient les angoisses qu'il ait ressenties par moments pour son œuvre, une affluence fervente a continué de remplir l'Oratorio. Inutile maintenant que Philippe descende dans la rue faire des recrues. Elles viennent d'elles-mêmes et se composent, pour une part bien plus grande que jadis, de gentilshommes et de prélats : l'apologie de 1567 relevait ce concours de grands personnages; nous avons vu Animuccia le constater aussi en 1570 dans la préface de ses nouvelles Laudes, dont il a compliqué le dessin pour les hausser au goût de cette élite. Cependant l'Oratorio ne dégénère pas de ce fait. En 1568, le voyageur Giovanni de' Rossi avait été émerveillé de sa ferveur, spectacle qui passait à ses yeux tout ce qu'offrait Rome de plus extraor-

1. A. R., *Recueil cité,* Speziano à saint Charles, 4 février et 23 décembre 1570.
2. *Ibid.*, lettre à saint Charles du 18 août 1571.
3. L'original, longtemps conservé au palais Litta de Milan, est perdu : cf. GIUSSIANO-OLTROCCHI, p. 260, note *c*.
4. BIBL. AMBROS. *F.* 73 *inf.*, lettre à saint Charles du 5 mars 1569.

dinaire, antiquités, palais, splendeur des cours [1]. A la fin de 1570, on juge trop étroit le local, que l'assistance déborde en effet à certains jours, et on cherche des protecteurs qui fourniront l'argent pour l'agrandir [2]. Même empressement à Saint-Jean des Florentins : le nombre des fidèles s'accroît tellement aux offices que les subsides des chapelains ne suffisent plus aux frais du culte [3]. La moisson récompensait donc les ouvriers. Succède un pontificat plus bienveillant : loin d'être réduit à émigrer, l'Oratorio, arbre de pleine venue, va pousser des racines pour son implantation définitive dans le lieu de son origine.

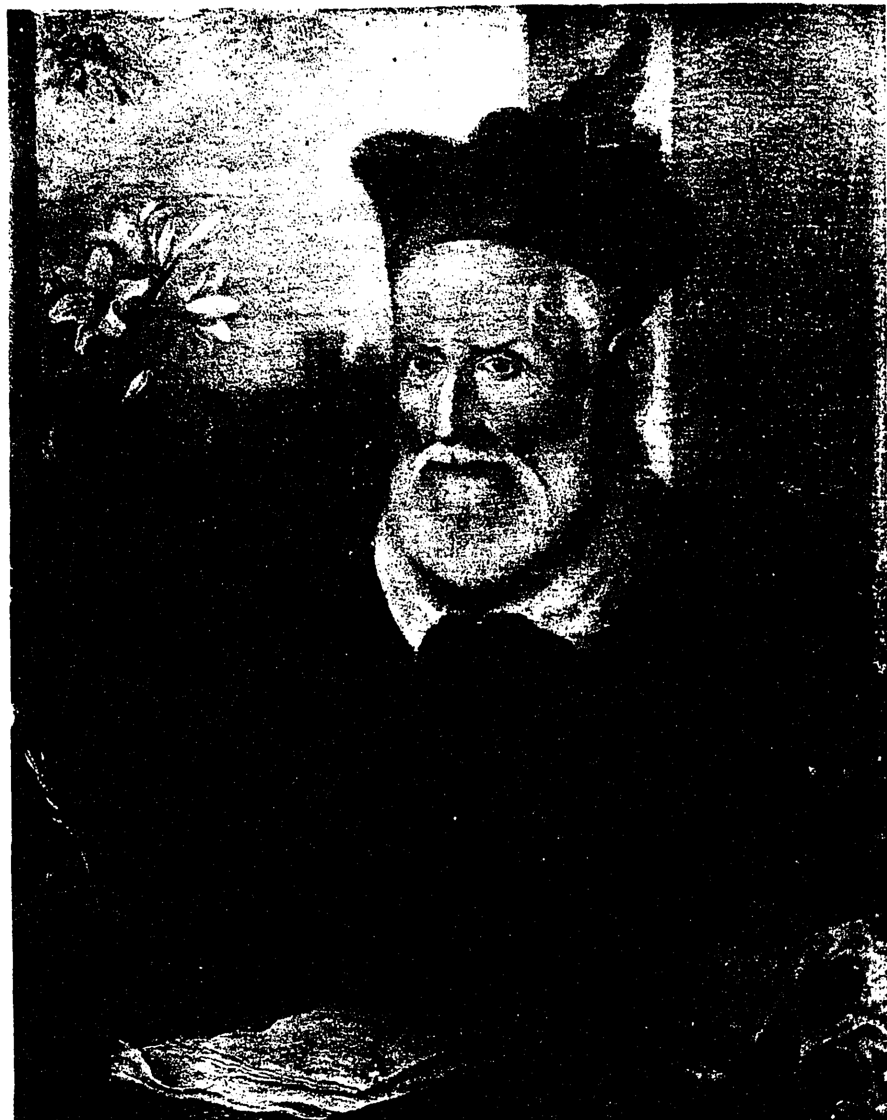
---

1. GALLONIO (*Vie,* année 1568) cite ses propos qu'il dit extraits d'un livre dédié à Philippe.

1568 est aussi l'année où le Jésuite Pierre Canisius demeure à Rome. Il profita du séjour pour rechercher dans les bibliothèques des documents de quoi réfuter les audacieuses assertions des Centuriateurs de Magdebourg. Ses biographes nous assurent qu'il vint à l'Oratorio, attiré par les conférences de Baronio sur l'Histoire ecclésiastique (cf. BRAUNSBERGER, *Petrus Canisius, Ein Lebensbild.* Fribourg, Herder, 1921, p. 195; et l'Abbé L. CRISTIANI, *Le Bienheureux Pierre Canisius.* Paris, Gabalda, 1925, p. 134). Le fait n'a rien que de vraisemblable. Il est également possible, comme disent les mêmes auteurs, que Canisius soit entré en relations avec Philippe, dont le personnage frappait immanquablement quiconque fréquentait l'Oratorio. Les biographes de Philippe n'ont pas noté le nom de ce visiteur, qui se confondit parmi bien d'autres. Mais une idée vient à l'esprit quand on pense aux rencontres de Canisius avec le futur auteur des *Annales :* serait-ce le jésuite qui aurait élargi les vues de Baronio, qui l'aurait tourné vers un autre public que ses auditeurs romains, qui lui aurait proposé de consigner son érudition dans un ouvrage dont l'hérésie serait fort embarrassée en Allemagne, enfin qui l'aurait mis sur la voie d'écrire et non plus seulement de discourir ? On verra plus loin que Philippe, inspirateur des discours, s'intéressa de moins près à l'œuvre imprimée de son disciple.

2. A. R., *Recueil cité,* saint Charles au cardinal Morone, 29 novembre 1570; Speziano à saint Charles, 30 décembre 1570.

3. Déclaration des chapelains dans un document notarié du 31 juillet 1567 qui porte toutes leurs signatures et finalement celle de Philippe (sacristie de la Chiesa Nuova, document n° 9).



PHOTOTYPIE L. BAUER, DIJON

Portrait de Saint Philippe NÉRI

par Federico Zuccaro (1593)

(Oratoire de Bologne)

CHAPITRE VI

LA FONDATION DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE

(1572-1581)

Le peuple romain se réjouit que l'élu du conclave de 1572 ne fut ni moine ni théatin [1]. On crut en avoir fini avec la violence réformatrice de Pie V. Le nouveau pape serait « Bon compagnon », faisait dire son nom de famille, dans lequel on voyait un présage [2]. On ne se trompait qu'à demi. Car il était bien impossible à Grégoire XIII de méconnaître les devoirs de sa charge, dans le jour éclatant où la sainteté de son prédécesseur venait de les retracer au monde. Il eut vite l'idée, soit de lui-même, soit du fait de conseillers pieux, qu'il devait imiter et même dépasser Pie V, dût-il se forcer beaucoup [3]. Mais, nature débonnaire et pacifique, il sera incapable de la réalisation énergique de ses vues, à la manière de Pie V. Son pontificat tiendra donc le milieu entre le relâchement et la rigueur [4]. C'est la détente. En 1581, le pontificat durant déjà depuis neuf années, l'ambassadeur vénitien constate qu'il règne à Rome un *buon vivere* [5], une douceur de vivre et que, hors les ambitions déçues par la longévité du pape, la satisfaction est universelle.

1. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 10, dépêche de Cusano du 13 mai 1572.
2. PASTOR, *ibid.* Grégoire XIII était un Buoncompagni.
3. ALBÈRI, *Relazioni...*, Serie IIa, vol. IV, relation de Paolo Tiepolo en 1576; PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 862 et seq., relation de 1574 : « ...ha parso ch'habbi voluto mutar natura... » ; ARCH. STATO FIRENZE, *Mediceo*, filza 3292, carte 139, lettre d'Alessandro de' Medici au Grand-Duc du 16 octobre 1573 : il est question des « spirituels » de San Girolamo della Carità ; Alessandro de' Medici relève que le pape « par nature n'a pas d'inclination pour eux ».
4. Relation de Giovanni Corraro en 1581, dans ALBÈRI, *loc. cit.*
5. *Ibid.*



Portrait de Saint Philippe NÉRI

par Federico Zuccaro (1593)

(Oratoire de Bologne)

CHAPITRE VI

LA FONDATION DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE

(1572-1581)

Le peuple romain se réjouit que l'élu du conclave de 1572 ne fut ni moine ni théatin [1]. On crut en avoir fini avec la violence réformatrice de Pie V. Le nouveau pape serait « Bon compagnon », faisait dire son nom de famille, dans lequel on voyait un présage [2]. On ne se trompait qu'à demi. Car il était bien impossible à Grégoire XIII de méconnaître les devoirs de sa charge, dans le jour éclatant où la sainteté de son prédécesseur venait de les retracer au monde. Il eut vite l'idée, soit de lui-même, soit du fait de conseillers pieux, qu'il devait imiter et même dépasser Pie V, dût-il se forcer beaucoup [3]. Mais, nature débonnaire et pacifique, il sera incapable de la réalisation énergique de ses vues, à la manière de Pie V. Son pontificat tiendra donc le milieu entre le relâchement et la rigueur [4]. C'est la détente. En 1581, le pontificat durant déjà depuis neuf années, l'ambassadeur vénitien constate qu'il règne à Rome un *buon vivere* [5], une douceur de vivre et que, hors les ambitions déçues par la longévité du pape, la satisfaction est universelle.

1. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 10, dépêche de Cusano du 13 mai 1572.
2. PASTOR, *ibid.* Grégoire XIII était un Buoncompagni.
3. ALBÈRI, *Relazioni...*, Serie II[a], vol. IV, relation de Paolo Tiepolo en 1576; PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 862 et seq., relation de 1574 : « ... ha parso ch'habbi voluto mutar natura... » ; ARCH. STATO FIRENZE, *Medicæo*, filza 3292, carte 139, lettre d'Alessandro de' Medici au Grand-Duc du 16 octobre 1573 : il est question des « spirituels » de San Girolamo della Carità ; Alessandro de' Medici relève que le pape « par nature n'a pas d'inclination pour eux ».
4. Relation de Giovanni Corraro en 1581, dans ALBÈRI, *loc. cit.*
5. *Ibid.*

Grégoire XIII s'était promis à son avènement cette longue vie qui lassa les courtisans [1]. Il avait confiance dans sa bonne santé et l'entretenait par la vie réglée, la chère frugale, l'exercice [2]. Ce pape est ami du plein air et de la marche, presque sportif. Aux premiers rayons, il gagne sa villa de Frascati ou les villégiatures de Palo et de Caprarola [3]. Là, ce sont le matin, par tous les temps, des courses à pied de trois ou quatre milles où son bonheur est d'essouffler les jeunes gens de l'escorte [4]. On le voit revenir chaque fois rajeuni de ces séjours champêtres [5]. A Rome, en été, il choisit volontiers pour sa demeure les points les plus élevés, au grand désespoir des ambassadeurs et de la Cour qui font des lamentations sur les étages à monter [6]. C'est lui qui jeta les fondements de la résidence du Quirinal, à l'endroit le mieux choisi pour dominer la ville [7].

Autant que la bonne hygiène, son égalité d'âme l'entretient en santé [8]. Ponctuel à toutes les cérémonies, assidu à donner audience [9], ravi d'utiliser sa science éprouvée de canoniste et de rendre lui-même la justice [10], ses journées sont bien remplies. Mais il a peu de goût aux affaires d'Etat [11] et s'en décharge sur le cardinal de Côme, substitution

1. Tous ceux qui l'approchent admirent son air de santé : cf. dans ALBÈRI, *loc. cit.*, la relation de Paolo Tiepolo (1576) ; et MONTAIGNE, *Voyage en Italie,* édition d'Ancona, p. 215.

2. Tous aussi sont d'accord sur ces divers points.

3. ARCH. STATO VENEZIA, *Disp. degli Amb.*, cf. entre autres les dépêches du 14 novembre 1573, du 12 février 1574, du 13 novembre 1575, du 5 mai et du 17 novembre 1576, du 5 avril et du 20 septembre 1578, du 28 février et du 9 mai 1579.

4. ALBÈRI, *loc. cit.*, relations d'Antonio Tiepolo (1578) et de Giovanni Corraro (1581). Cf. ARCH. STATO VENEZIA, dépêches du 27 septembre 1578 et du 9 mai 1579.

5. ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 27 septembre 1578 ; ALBÈRI, *op. cit.*, relation de Giovanni Corraro (1581).

6. ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 25 juillet 1573.

7. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 31-32.

8. ALBÈRI, *loc. cit.*, relation de Giovanni Corraro (1581) : « Plus que tout le maintient en bonne santé la tranquillité d'esprit avec laquelle il traite toutes choses sans se laisser prendre par des pensées qui lui travailleraient l'âme. »

9. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 877, voir le *Diaire* de MUCANTIUS.

10. ALBÈRI, *loc. cit.*, relation de Paolo Tiepolo (1576); PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 862 et seq., relation de 1574 : « E patientissino e laboriosissimo et non sta mai in otio... »

11. MONTAIGNE, *loc. cit.* : « ... Peu se passionnant aux affaires du monde... Les charges publiques pénibles il les rejette volontiers sur les espaules d'autrui, fuïant à se donner peine » ; ALBÈRI, *loc. cit.*, relation de Paolo Tiepolo (1576) : « Il s'entend très peu aux affaires d'Etat et n'y a nulle inclination » ; d'Antonio Tiepolo (1578) : « Il évite le plus possible de traiter les affaires à cause des difficultés qu'il y rencontre. »

qui crée la fonction nouvelle de secrétaire d'Etat. Car il redoute les longs soucis que ces affaires engendrent. Il professe que « se passionner nuit beaucoup à la conservation de la santé [1] ». Ses emportements n'ont pas de suite. A la nouvelle que Venise s'est détachée de la Ligue de Pie V et a conclu une paix séparée avec le Turc, il se lève furieux, chasse l'ambassadeur de la Sérénissime, revient, à grand fracas, pendant la nuit, de Frascati à Rome, convoque sur le champ le Consistoire où il fait entendre aux cardinaux des plaintes véhémentes au sujet de la défection [2]. Puis il s'apaise et tout ce bruit n'empêche pas qu'au bout de peu de temps il a repris avec Venise des relations cordiales. Cependant la grande idée de Pie V, la campagne contre le Turc continuée et poussée à fond, lui tient à cœur; il en parle abondamment, mais il se garde d'arrêter son esprit sur les difficultés qu'il faudrait vaincre pour sa réalisation [3].

Au dedans de l'Etat ecclésiastique, même laisser-aller, provenant de cette crainte des tracas et d'un caractère porté à la clémence. Grégoire XIII ne fut rigoureux que dans l'application du droit, où il ne souffrait nulle entorse [4], et dans les faveurs et les grâces qu'il refusait d'ordinaire. « Nous avons un pape négatif », un pape qui dit toujours non, raillait le cardinal de Trente [5]. Des façons peu courtoises, laconiques rendaient ces refus plus sensibles [6]. Au fond, le pape était pourtant bienveillant et bon [7]. Les bandits en abusèrent [8]. Par leur fait, les assassinats et les violences se multiplièrent bientôt, à la ville

1. A propos de la mort d'un petit-fils, fils du signor Giacomo, son fils naturel; cet enfant faisait ses délices (ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 29 septembre 1582).

2. La scène est racontée par l'ambassadeur lui-même, dans ALBÈRI, *loc. cit.*, relation de Paolo Tiepolo (1576).

3. ALBÈRI, *loc. cit.*, relation de Giovanni Corraro (1581).

4. Cf. ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 29 juillet 1581 : émoi parmi de petits feudataires très lourdement frappés pour n'avoir pas payé le cens. Voir aussi dans ALBÈRI, *loc. cit.*, la relation de Giovanni Corraro (1581).

5. Rapporté par Giovanni Corraro (ALBÈRI, *loc. cit.*).

6. Cf. les relations des trois ambassadeurs vénitiens de son règne (ALBÈRI, *loc. cit.*), en particulier celle de Giovanni Corraro (1581) : « Les paroles gracieuses, il semble se les arracher de la bouche. » SPECIANO, cité par PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 895 : « Egli fu un po rustico nel trattare. »

7. Cf. par exemple la relation de Paolo Tiepolo (ALBÈRI, *loc. cit.*) : « Au premier abord..., il paraît très sévère, mais à qui le fréquente familièrement il se montre doux et bienveillant. »

8. Voir dans PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 887, les excuses insuffisantes qu'ALESSANDRO DE' MEDICI, et p. 893, MUSOTTI allèguent de l'incurie du pape.

comme à la campagne, et l'insécurité devint complète [1]. Les brigands sont de connivence avec de plus grands personnages qui, pour satisfaire leurs propres rancunes, les reçoivent dans leurs châteaux et les protègent jusque dans Rome. La lutte contre les bandits revêt ainsi des aspects de guerre civile [2]. On verra d'ailleurs un duc de Montemarciano, Alfonso Piccolomini, prendre lui-même le large et dépasser quiconque en excès criminels [3]. Les Romains n'en crurent pas leurs oreilles quand Grégoire XIII, par égard pour Florence, lui accorda l'amnistie [4]. Le Turc, lui aussi, paie d'audace. Il n'est bruit que d'apparitions de galères, d'incursions soudaines et de rapts. En octobre 1579, les voiles barbaresques se hasardent jusqu'à Nettuno, fief des Colonna, à deux heures de Rome, en manière de défi à l'égard de Marc-Antonio, le vainqueur de Lépante [5]. Relevons encore comment un jour, vers la fin du règne, les Orsini mettront Rome dans un tel état de trouble que le pape s'inquiétera dans son palais et que les plus mauvaises heures de l'histoire de la Ville reviendront en mémoire [6]. Mais ce ne furent pas ces puissantes gens auxquels Grégoire XIII s'en prit de ses alarmes [7].

Tels sont les côtés moins glorieux du pontificat. Au demeurant, Grégoire XIII a de la piété [8]. Il célèbre la messe plusieurs fois la semaine [9]. On le voit faire chaque carême, suivant l'exemple de son prédécesseur, le pèlerinage des sept basiliques [10]. Dans les autres cas, très regardant aux dépenses [11], s'il s'agit d'aumônes, il donne sans compter [12]. Théoriquement, il ne relâche rien du zèle du feu pape. Il excite en toutes circonstances par de belles admonestations les cardinaux et leurs

1. ARCH. STATO VENEZIA, voir, entre autres, dépêches du 27 février 1580 et du 18 juillet 1581.

2. *Ibid.*, dépêche du 1er décembre 1583.

3. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 766, 771-773. Cf. ARCH. STATO VENEZIA, dépêches du 22 juillet et du 4 novembre 1581.

4. ARCH. STATO VENEZIA, dépêches des 16 avril, 7 mai et 4 juin 1583.

5. *Ibid.*, dépêche du 24 octobre 1579.

6. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 774-775 ; ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 30 avril et du 1er décembre 1583.

7. PASTOR, *ibid.*

8. MONTAIGNE, *loc. cit.* : « ... Et à la vérité, a une vie et des mœurs, auxquels il n'y a rien de fort extraordinaire, ny en l'une ny en l'autre part, toutefois inclinant beaucoup plus sur le bon. »

9. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 889, *Mémoires* du CARDINAL DE CÔME.

10. ARCH. STATO VENEZIA, dépêches des 12 septembre 1573, 27 février 1574, 19 février 1575, 10 mars 1576, 3 mars et 7 avril 1582, 16 avril 1583, 3 mars 1584.

11. ALBÈRI, *loc. cit.*, relation de Paolo Tiepolo (1576).

12. MONTAIGNE, *loc. cit.* : « ... Grand aumosnier : je dis hors de toute mesure. »

maisons à la piété [1], urge l'application des décrets sur la résidence des évêques et l'examen des candidats aux charges ecclésiastiques [2], s'inspire des conseils du sévère Borromée et des plus religieux cardinaux [3]. La croisade contre l'infidèle s'est évanouie, mais il favorise avec des armes pacifiques un beau mouvement de reconquête sur l'hérésie protestante, et Rome se peuple de collèges nationaux où l'on forme des missionnaires pour l'apostolat des dissidents [4]. Sur un point pourtant sa conduite est hésitante. Sa seule tendresse est un fils naturel, le signor Giacomo, qu'il eut jadis à Bologne [5]. Il n'a paru d'abord nullement embarrassé de sa présence et l'a déclaré avec les hautes charges auxquelles il l'a promu. Mais cette faveur faisant scandale, il l'éloigna de Rome, puis le rappela pour un mariage magnifique et de nouveaux dons. Il se retint toujours de le combler tout à fait, par crainte de l'opinion qui le dirait gouverné par son fils ou qui recommencerait ses murmures [6]. En somme, ce pape n'a pas le désintéressement absolu de Pie V. Le souci de la gloire tient une place dans sa conduite [7]. On surprend ce sentiment dans la dépêche qu'envoie l'ambassadeur de Venise, le 24 décembre 1575, à l'expiration d'un jubilé où l'affluence a dépassé tous les précédents : le Pape éprouve une joie indicible en pensant que ce concours et cette dévotion dans des temps difficiles rendront mémorable son règne [8]. Une autre fois, du haut de la tour du palais de Saint-Marc, il a vu à ses pieds les murailles du Gesù qui

1. ALBÈRI, *loc. cit.*, relation de Giovanni Corraro (1581).

2. Voir ARCH. STATO VENEZIA, par exemple les dépêches des 14 avril 1573. 27 février 1574, 22 septembre 1575, 14 janvier 1576, 4 avril 1579.

3. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 20, note 2 ; et p. 896, témoignage de SPECIANO.

4. SANTORIO (*Autobiografia*, dans *Archivio della Reale Società romana di Storia patria*, XIII, p. 164) recommande à Sixte-Quint « d'avoir grand soin de la conversion des infidèles, des hérétiques et des schismatiques orientaux et occidentaux, suivant son office de pasteur universel et à l'imitation de son prédécesseur ».

5. ALBÈRI, *loc. cit.*, relation de Paolo Tiepolo (1576) : « ... Il n'a de haine violente pour personne, et il n'y a personne non plus qu'il aime extrêmement, hormis son fils... » ; MONTAIGNE, *loc. cit.* : son fils « ... qu'il eime furieusement... » ; ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 19 et du 26 avril 1578.

6. Voir dans la relation de Giovanni Corraro (1581) toute l'histoire de ce traitement et les alternatives de contentement et de désespoir par où passe le signor Giacomo. Le cardinal SANTORIO, prélat rigide, reconnaît dans son *Autobiographie* que l'amour de Grégoire XIII pour son fils jette une ombre sur ses vertus (*Archivio della Reale Società romana di Storia patria*, XIII, p. 163).

7. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 862 et seq., dans une relation diplomatique de 1574 : « ... Il est magnifique, il aime la grandeur et par dessus tout il est avide de gloire... »

8. ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 24 décembre 1575.

s'élèvent, et entendu avec complaisance vanter tant de constructions qu'il a faites, tant de collèges qu'il a fondés, tant de grandes choses qu'il a déjà accomplies [1]. Ne dirait-on pas qu'avec l'esprit de Pie V un reste de celui de Paul III le hante ?

Mais enfin ce pontificat sérieux, appliqué, rempli d'entreprises utiles à la religion, et répugnant aux inquisitions [2] devait permettre à l'Oratorio de s'épanouir tout à fait. Voici le premier pape avec qui Philippe a des relations personnelles. Plusieurs témoins sont d'accord pour dire que trois pontifes lui témoignèrent de l'amitié : Grégoire XIII, Grégoire XIV et Clément VIII [3]. Avec les deux derniers dont il éleva les neveux, avec Clément VIII surtout qui avait assidûment fréquenté la Vallicella, les relations furent étroites. Il est digne de remarque qu'on attribue à Grégoire XIII une bienveillance égale à la leur. Celle de Grégoire XIII lui fut inspirée principalement par Pietro Vittrice, pénitent et miraculé de Philippe. Le miracle remontait au temps de Pie V ; l'attouchement de Philippe avait guéri Pietro Vittrice dont les médecins déclaraient le cas sans espoir. Le futur pape n'ignora pas la cure merveilleuse, car il avait déjà Pietro à son service en qualité de maître d'hôtel. Ses sentiments pour Philippe auraient daté de cette époque [4]. Pietro Vittrice fut en situation de les entretenir après l'avènement de Grégoire XIII : de maître d'hôtel il était alors passé maître de la garde-robe et restait à ce titre l'une des personnes qui approchaient le pape à tout moment ; le vieux serviteur était écouté du pape à qui plaisaient sa franchise et sa simplicité [5].

Philippe et lui continuèrent sous Grégoire XIII de se rencontrer souvent [6]. Quand Philippe allait au palais pour avoir audience du pape, peut-être devait-il cette faveur aux bons offices du garde-robe,

1. ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 3 mars 1582. Cf. MONTAIGNE, *loc. cit.* : « ... Grand bâtisseur, et en cela il lairra à Rome et ailleurs un singulier honneur à sa mémoire... »

2. Le pape, dit Giovanni Corraro (ALBÈRI, *loc. cit.*, relation de 1581), invite tout le monde à une vie décente par ses admonitions et par son exemple, « mais il ne cherche pas ensuite à savoir ce que fait tel ou tel ».

3. CARDINAL PALEOTTO, dans la dédicace du *De Bono Senectutis ;* et dans le *Procès de Canonisation*, l'Abbé Maffa (f° 451) et Francesco della Molara (f° 707).

4. *P. C.*, f°s 59^v, 60, 71, 776.

5. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 866, relation anonyme de 1574.

6. Le P. Tito degli Alessi signale dans sa lettre du 13 novembre 1574 (DOMENICO M MANNI, *Ragionamenti...*) Pietro Vittrice comme l'un des personnages influents qu'on voit à l'Oratorio, et parle dans celle du 19 novembre (PREMOLI, *loc. cit.*, p. 262) d'une visite qu'il doit lui faire au Palais en compagnie de Philippe.

mais il ne faisait jamais antichambre; c'est un témoin oculaire qui le raconte [1]. Il était introduit jusque dans le « studio » du pape, où les neveux eux-mêmes ne pénétraient pas [2]. Dans une de ces audiences, Gallonio a vu Grégoire XIII étreindre dans ses bras le vieux prêtre et protester que la dignité papale pouvait le céder aux mérites de Philippe [3]. Ce pape avait évidemment plaisir à le recevoir : les audiences étaient fréquentes [4]. Si Philippe l'avait voulu, le pape l'aurait nommé chanoine de Saint-Pierre [5]. Du moins il exauçait volontiers ses désirs : ainsi fit-il, à l'étonnement général, dans le cas de Paleologo, célèbre condamné du Saint-Office; Paleologo impénitent était en route pour le bûcher quand Philippe l'avait rencontré, s'était jeté devant lui et l'avait exhorté avec de si tendres et si chaleureuses paroles que l'hérétique, sourd jusqu'alors à toutes les voix, avait paru vouloir se rendre; aussitôt Philippe envoie demander au pape un sursis d'exécution, et il l'obtient; on vit alors le cortège rebrousser chemin vers la prison où Philippe put achever la conversion à loisir [6]; grâce au pape, il eut aussi une bonne somme d'argent avec laquelle il subvenait aux besoins du prisonnier [7]. Tel était le crédit que la renommée sainte de Philippe et peut-être aussi son humeur pittoresque lui avaient acquis auprès de Grégoire XIII qu'on recourait à son entremise pour des affaires délicates : par exemple, c'est à lui que songe le cardinal Paleotto quand il s'agit de fléchir le pape qui se refuse absolument à recevoir son propre neveu, Hieronimo [8]; si la démarche fut faite, elle échoua; mais personne n'aurait persuadé le pape [9] : la même année, Paleotto en personne, accompagnant Charles Borromée, alors vénéré par tous comme eût pu l'être un saint déjà canonisé, réclamèrent sans succès pareille grâce pour le père de Hieronimo, qu'après dix ans de pontificat Grégoire XIII n'avait pas encore admis à baiser sa mule [10]. Ce qu'il faut retenir de

1. Francesco della Molara, *P. C.*, f° 707.
2. G. Fedeli avait appris ce détail de Pietro Vittrice lui-même (*P. C.*, f° 967).
3. *P. C.*, f° 153.
4. Témoignage de Bordini, *P. C.*, f° 647 (*Vat.* ; et A. R., *Scritture originali...*, f° 191v.
5. *P. C.*, f° 247v.
6. Récit de Bordini (A. R., *Scritture originali...*, f° 192v) Cf *P. C.*, fos 156v, 325, 446-446v, 652 *(Vat.)*; VAT. *lat.* 7439, c. 241-244; ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 20 février 1583. La lettre de VALL. *O.* 15, fos 37-38 est un document tendancieux.
7. Récit de Bordini, *loc. cit.*, f° 193; et *P. C.*, f° 325v.
8. A. R., lettre de Paleotto à Tarugi du 28 avril 1582.
9. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 25-26.
10. ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 25 novembre 1582.

ce trait, c'est qu'on avait espéré du pape, dont on savait la rigueur obstinée à l'égard de certains parents, qu'il céderait malgré tout aux discours de Philippe.

L'Oratorio, sous ce règne, ne connaîtra plus les alarmes du temps de Pie V. Ses ennemis, s'il s'en trouve, pourront animer contre l'œuvre de moindres personnages, mais non pas lui attirer, en abusant le pape, une défaveur mortelle. Nous entendons parler d'un Attilio Serrano, vicaire du cardinal Farnese à Saint-Laurent in Damaso, qui confessait le dataire, Mathieu Cointrel, et profita de ce ministère pour desservir Philippe [1]. Peut-être agissait-il par dépit de voir la Vallicella, devenue l'église de l'Oratorio, affranchie de toute servitude à l'égard de San Lorenzo qu'il administrait au nom de Farnese. Le personnage ne revenait pas à Philippe qui le mystifia certain jour en émaillant de barbarismes, Serrano présent, le latin de sa messe [2]. Philippe avait probablement deviné en lui l'aventurier qui se découvrit par la suite [3]. Comment Serrano surprit-il la foi du dataire Cointrel, homme de zèle, avec qui Tarugi s'entendait si bien jadis pour circonvenir le pape en matière de réforme [4] ? On nous assure que le dataire conçut vraiment des sentiments hostiles. C'est lui qu'on soupçonnerait donc d'avoir provoqué l'enquête à laquelle, vers la même époque [5], Savelli, le cardinal-vicaire, soumit à l'improviste confesseurs et prédicateurs de la Congrégation [6]. Les suspects subirent un examen dont ils se tirèrent à leur honneur; Savelli, rassuré, les laissa continuer leur ministère; il leur marqua même une confiance qui étonna la Cour, en leur réservant la charge de confesser désormais les détenus de l'Inquisition. Le bien avait

1. *P. C.*, f° 802.

2. *Ibid.*, f° 330v.

3. *Ibid.*, fos 364, 802; et A. R., *Scritture originali...*, f° 171 : c'était un moine olivétain, transfuge de son ordre.

4. Voir ARCH. STATO FIRENZE, *Mediceo*, filza 3292, carta 139, lettre d'Alessandro de' Medici au Grand-Duc de Toscane, 16 octobre 1573.

5. *P. C.*, f° 364; Domenico Migliacci, bien placé pour connaître les faits, puisqu'il était en ce temps-là bénéficier à San Lorenzo in Damaso, date de 1580 les mauvais offices d'Attilio Serrano.

6. ARINGHI (cité par CALENZIO, *op. cit.*, p. 55) rapporte le fait, contre toute vraisemblance, aux premiers temps de Saint-Jean des Florentins. Si les Mémoires de POMPEO PATERI (VAT. ARCH. SECRETO, *Carpegna*, 62, f° 54) observaient une suite chronologique, il faudrait penser que, pour Pateri, l'événement arriva vers 1584. Il est antérieur à 1581, car dans le brouillon de lettre à saint Charles qui remonte à cette date (sacristie de la Chiesa Nuova, document n° 10), Philippe relevait déjà l'obligation de fournir des confesseurs au Saint-Office.

résulté du mal. Et voilà toutes les tribulations officielles que mentionne l'histoire de l'Oratorio au cours des treize années du pontificat.



Née sous Pie V, la petite communauté de Saint-Jean des Florentins alla sans cesse en se fortifiant par l'accession de nouveaux membres ; en même temps elle s'épurait, c'est-à-dire qu'elle en venait à ne plus comprendre que des recrues de Philippe. Quand elle en fut là, elle put devenir sans aucun à-coup la Congrégation de l'Oratoire ; la bulle d'institution de Grégoire XIII n'eut rien à changer à sa composition non plus qu'à sa manière de vivre. Nous avons déjà cité l'indication précise de Baronio, qui notait le 24 septembre 1564, au bout de quatre mois qu'il était attaché à l'église : « Ici, nous vivons six prêtres ensemble [1]. » Trois dans ce nombre, lui, Bordini et Alessandro Fedeli, qui étaient seuls à cumuler le ministère de Saint-Jean des Florentins avec celui de l'Oratorio, étaient aussi seuls à dépendre complètement de Philippe comme des sujets dépendent du supérieur de leur Congrégation. En 1565, on l'a dit, survint Velli, quatrième prêtre Philippin [2]. En 1567, Baronio écrit que la communauté comprend dix-huit personnes [3] ; comptons que ce chiffre représente non seulement des prêtres, mais des laïcs associés de plus ou moins près à l'œuvre de l'Oratorio, comme Tarugi [4] et ces deux jeunes gens qui nous sont connus, Germanico Fedeli, le neveu du Père Alessandro, et Ottavio Paravicino, jeune noble qui a suivi là Baronio, son précepteur. Il faut ajouter encore à ce groupe des *convittori,* c'est-à-dire des hôtes, des personnes qui prennent résidence à Saint-Jean des Florentins, en payant bien entendu leur écot [5], par goût de la vie édifiante qu'on y mène : ce sont ou bien des pénitents de Philippe, ou bien des gens de passage, venus à Rome avec un but d'affaires ou de pèlerinage [6]. Cette

1. Cité par CALENZIO, *op. cit.*, p. 83.

2. Ricci donne cette date ; Bordini (A. R., *Scritture originali...*, f° 190) dit seulement qu'il suivit les trois prêtres venus en 1564.

3. Lettre du 29 mai, citée par CALENZIO, *op. cit.*, p. 112.

4. Bordini (*loc. cit.*) place sa venue entre celle de A. Fedeli et celle de Velli.

5. *P. C.*, f°s 835 et seq. : Pateri distingue bien les prêtres stipendiés par l'église de ceux qui vivent à leurs frais.

6. BORDINI, *loc. cit.*, f° 190v ; SONZONIO, l. 1, c. 14. Par exemple, Fabritio Villani, qui entra plus tard dans la communauté de Naples, séjourna cinq mois, en 1572, à

hospitalité reproduisait celle de San Girolamo della Carità, où nous avons vu, entre autres étrangers, loger des agents de saint Charles. Au besoin, pour héberger tout ce monde, on occupait les maisons voisines [1]. Mais vint le moment où toute la place fut prise et où des personnages considérables devront être éconduits : « Le P. Baronio, quand je réclamai l'entrée, dit un témoin du Procès de Canonisation, me répondit que le pape lui-même resterait à la porte [2]. » Les simples hôtes ne furent assurément pas appelés à signer la supplique de 1568 pour le relèvement des frais du culte [3] : par conséquent la liste des signataires, qui restent treize si l'on retranche Philippe, nous fournit pour cette année-là l'effectif exact de la communauté proprement dite. Parmi eux, quelques-uns seulement étaient employés à l'Oratorio. Nous avons déjà cité le texte de 1569 où Tarugi allègue à saint Charles que toute la richesse de la Congrégation « tient en trois personnes » [4]. Six ans plus tard, en 1575, au moment où la Congrégation est canoniquement fondée, l'effectif total a peut-être doublé, mais le nombre des personnes utiles ne s'est pas beaucoup accru [5].

« Rome, dit Montaigne, est une ville rappiécée d'étrangers; chacun y est comme chez soi [6]. » Beaucoup d'entre eux finissaient par y fixer leur vie et l'on s'explique que la population de Rome, vers l'époque où la visita Montaigne, soit passée en peu de temps de 90 à 140 mille âmes [7]. On comprend aussi que, dans la liste des 33 membres de la Congrégation qui porte la date de janvier 1578 [8], on trouve un seul prêtre, Bordini, et un seul clerc, Gallonio, originaires de Rome, mais par contre, outre les Italiens, Piémontais pour la plupart, trois

Saint-Jean des Florentins ; le bon souvenir qu'on gardait de son passage rendit facile son admission à Naples (cf. A. R., *Scritture originali...*, f° 594 ; et A. N., lettres du 20 novembre 1587 et du 30 décembre 1588).

1. Lettre citée de Baronio, 29 mai 1567.
2. *P. C.*, f° 494v.
3. Sacristie de la Chiesa Nuova, document n° 9.
4. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre du 6 novembre.
5. Calenzio (*loc. cit.*, p. 130) a essayé de dresser une liste pour 1575. En 1574, le P. Tito degli Alessi, qui compte 20 prêtres environ à Saint-Jean des Florentins, semble avoir arrondi quelque peu le chiffre (lettre du 19 novembre 1574, citée par Premoli, *loc. cit.*, p. 262, note 1).
6. *Voyage en Italie*, édition d'Ancona, p. 318. Cf. ce que dit en 1560 l'ambassadeur vénitien Mocenigo (Albèri, *Relazioni...*, Serie IIa, III, p. 31) : « La Cour de Rome peut s'appeler un monde en miniature et on la nomme à bon droit la patrie commune, car elle est composée de gens venus de tous les points de la chrétienté. »
7. Relation de Giovanni Corraro (1581), dans Albèri, *loc. cit.*
8. Publiée par Pastor, *op. cit.*, IX, p. 872.

Espagnols, un Français, peut-être un Grec. Le seul Espagnol qui persévéra jusqu'à la mort fut Francesco Soto. Doué d'une belle voix de soprano, il était venu à Rome dans la pensée de s'agréger à la chapelle papale, où se mêlaient alors des recrues des quatre nations : Espagnols, Français, Allemands, Italiens [1]. Il y réussit en 1562, à 26 ans. Dès ce moment, il dut fréquenter l'Oratorio et grossit le groupe de ces chanteurs bénévoles qui se trouvèrent toujours pour exécuter la Laude finale des réunions [2]. Mais on ne sait au juste à quelle époque Philippe l'incorpora à la communauté de Saint-Jean des Florentins et le fit ainsi complètement sien [3]. Peu de temps sans doute avant son entrée daus les ordres, qui date de 1575 [4]. Il eut alors dispense du pape pour demeurer membre de sa chapelle malgré les liens qu'il contractait ailleurs. Chanter toutefois ne lui suffisait pas; il voulait encore prêcher, exercice pour lequel il avait moins d'aptitude. On riait dans la Congrégation de le voir à l'affût des sermons [5]. Il se mêlait aussi d'autres ministères, par exemple d'une œuvre d'orphelines qui lui fournit des vocations pour fonder un monastère de Carmélites, San Giuseppe, le premier de Rome où l'on observa la réforme de sa compatriote, sainte Thérèse [6]; on eut quelque peine à obtenir qu'il réservât mieux son activité à la Congrégation [7]. Il paraît avoir été un prêtre excellent, encore qu'un peu naïf : « docteur en simplicité », l'appelait un jour Bordini [8]. Mais il rendit de grands services avec sa voix et son talent de musicien.

L'une des bonnes années pour l'accroissement du groupe qui formerait bientôt la Congrégation fut 1571 : quatre sujets de marque

1. La plupart des détails donnés ici sur Soto proviennent de sa Vie, par ARINGHI, qui a été publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, fascicule de janvier-février 1895.

2. On lit dans un mémoire de Tarugi sur l'Oratorio qui peut remonter à 1578 (CALENZIO, *op. cit.*, p. 137) : « Pour finir... on chante un motet avec une musique excellente, sans que pour autant les chanteurs reçoivent de salaire ou se donnent le mot pour se trouver en nombre ; il y a plus de vingt ans que Dieu en a toujours envoyé assez pour cet office avec l'appoint des chanteurs de la maison. »

3. La date de 1566 que donne ARINGHI (*loc. cit.*) est certainement prématurée, puisque la supplique de 1568 (sacristie de la Chiesa Nuova, doc. n° 9) n'est pas encore signée par Soto.

4. ARINGHI (*loc. cit.*) dit qu'il fut ordonné prêtre le 17 septembre 1575.

5. Voir la lettre moqueuse du 29 mars 1586 (A. N.).

6. *Mémoires* de P. PATERI (ARCH. SECR. VAT., *Carpegna*, 62, f°s 58v et 59); il traduisit en italien une vie de sainte Thérèse (ARINGHI, *loc. cit.*).

7. Voir les décrets du 10 mars et du 31 août 1594 (A. R., *Lib. III Decr.*).

8. Lettre du 11 octobre 1586 (A. N.) : « Le P. Soto est aussi revenu de Pérouse avec le grade de docteur en simplicité... »

vinrent s'y adjoindre. Tomasso Bozzio n'est pas la moindre de ces recrues [1]. Né à Gubbio, en Ombrie, il avait appris le droit non loin de là, à Pérouse; puis il était venu chercher fortune à Rome dans la profession d'avocat. Tout alla bien jusqu'au jour de sa rencontre avec Philippe, le 10 août 1569, date qu'il n'oublia jamais [2]. L'attraction fut si forte qu'il en perdit le goût du barreau, délaissa le droit, vendit ses livres. Son père espéra qu'il le ramènerait à des vues terrestres en le privant alors de tout subside. Mais Philippe tira Tomasso d'affaire, comme Baronio jadis, avec des leçons qu'il lui fit donner à de jeunes nobles [3]. Ainsi lui-même avait vécu dans les premiers temps de son arrivée à Rome. Tomasso n'en resta pas là : bientôt il sollicite d'être admis à Saint-Jean des Florentins, c'est-à-dire qu'il a résolu de se consacrer à l'œuvre de Philippe. Reçu le 1er octobre 1571, il était ordonné prêtre l'année suivante. Il fut à la fois homme d'action et homme d'étude. Ses prédications et ses confessions ne l'empêchèrent pas d'écrire des livres. Ce juriste avait des lettres. On le chargea d'aider Baronio dans le travail des *Annales* [4], ce qui l'initia aussi à l'histoire [5]. Lui et Baronio devinrent à l'Oratorio les gens en vue par leur science [6]. Mais leurs genres étaient bien différents. Baronio est un pur historien, Bozzio est plutôt théologien et apologiste; l'histoire tient une grande place dans ses livres, mais comme matière à discussion et à démonstration ; il en tire une philosophie exactement contraire à celle de Machiavel, et s'efforce de prouver la supériorité du gouvernement chrétien des Etats [7]. Composant son *De Signis Ecclesiae*, il écrivait qu'il était transporté par le sujet et qu'il contemplait si clairement Dieu dans les faits de l'histoire que la foi lui devenait désormais inutile [8].

1. Voir pour ce qui suit les notices de Ricci et d'Aringhi (Bibl. Vall. *O.* 58, fos 253 et seq.).

2. *P. C.*, f° 195v.

3. Aringhi, *op. cit.*, f° 253v.

4. Décrets des 8 et 20 mars 1582 (A. R., *Lib. I Decr.*). Dans sa lettre à Talpa du 19 février 1588 (A. N.), Baronio dit que Tomasso Bozzio est le seul Père qui l'aide, mais que ses occupations l'obligent à aller trop vite.

5. Il annonce le 21 avril 1589 (A. N.) qu'il est chargé de raconter les vies des saints à l'Oratorio en remplacement de Baronio.

6. Cf. Bibl. Nat. *fr.* 3988, f° 145, une lettre de la fin de 1593, où l'on signale au duc de Nevers les théologiens importants qu'il fera bien de visiter. Pour la Chiesa Nuova, on lui cite Bozzio, « homme de valeur ».

7. Voir dans Calenzio, *op. cit.*, p. 409-413, la liste de ses ouvrages dont plusieurs sont des réfutations en forme de Machiavel.

8. Lettre à Talpa du 17 décembre 1588, citée par Marciano, *op. cit.*, I, l. v, c. 3.

Ce jubilé de 1575, qui amena de si grandes foules à Rome, y conduisit aussi le père de Tomasso Bozzio. Quand il vit l'Oratorio et Philippe, son humeur contre son fils s'adoucit; il conçut même l'idée que ses deux plus jeunes enfants, Francesco et Piero, qui l'accompagnaient dans son pèlerinage, ne sauraient être mieux élevés que parmi les Pères, et il résolut de les laisser auprès de leur aîné [1]. Francesco avait 12 ans. Séduit par sa candeur, d'emblée Philippe dit à Tomasso qu'il le voulait pour la Congrégation. Francesco se rappelait dans sa vieillesse qu'en ce temps-là Philippe le réclamait toujours comme partenaire quand il jouait avec d'autres jeunes garçons à la « piastrella ». Intelligence ouverte, comme son frère aîné, il apprit vite beaucoup de choses. Dès que son âge permit de le compter parmi les membres de la Congrégation, il fut employé à les enseigner à son tour. Ainsi professa-t-il, avant d'avoir vingt-cinq ans, les humanités, puis la théologie [2]. Sa science ne l'enorgueillissait pas et il garda toujours une simplicité d'enfant.

Revenons à 1571. Trois mois avant d'admettre Tomasso Bozzio, le 22 juin, la communauté de Saint-Jean des Florentins s'était accrue déjà du Français Nicolo Gigli, ordonné prêtre en 1573. Sa dévotion le mit un jour sur le chemin de Rome. Une fois parvenu dans la Ville éternelle, il voulut y rester et, pour assurer sa subsistance, lui aussi commença par donner des leçons. Il eut pour élèves de jeunes frères Borghese, dont le cadet devint le pape Paul V [3]. Plus tard, mieux pourvu de ressources, il convint d'une sorte de donation viagère pour décharger la Congrégation de ses frais d'entretien [4]. Il n'était pas sans culture [5], mais il cachait sa science. On nous dit que, hormis sa Bible et son bréviaire, il gardait dans sa chambre un seul livre, les cas de conscience de Navarro, parce qu'il était confesseur de religieuses à Tor' di Specchi où il se rendait chaque jour [6]. Il s'était laissé faire par

1. Piero, qui n'entra pas dans la Congrégation, est cité parmi les étudiants dans la liste des personnes qui composent en 1578 la communauté de la Vallicella. L'allusion d'une lettre le montre qui fréquente encore en 1586 les réunions pieuses organisées par les Pères (A. N., lettre de Bordini, du 22 mars 1586). C'est en novembre 1575 que les deux frères prirent pension parmi les Pères (A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 57 et 69).

2. A. N., fasc. 21, *loc. cit.*

3. Aringhi, *op. cit.*, f° 287.

4. A. R., *Vol. P^um^ Cong^nis^ Orat^ii^... Exordium, Progressus...*, f° 109 : la donation est du 30 juillet 1583 ; l'argent lui vint des religieuses de Tor' di Specchi.

5. Le mémorial adressé à Grégoire XIII (Pastor, *op. cit.*, IX, p. 872) le dit « fort instruit, *molto dotto* ».

6. Ricci, *op. cit.*

Philippe, maître en humilité, avec une docilité absolue. Depuis une scène où le saint lui avait commandé de jouer un rôle ridicule : « J'ai perdu entièrement l'honneur », confiait-il naïvement à Gallonio [1]. On sent sa modestie dans les lettres qu'il fut chargé d'écrire de 1587 à 1591, à titre de secrétaire de la Congrégation. Un jour il s'excuse de ses tours rustiques : « Vous savez bien que Troyes, — sa ville natale, — n'est pas en Toscane, mais en Champagne [2]. » Pourtant cette correspondance laisse souvent percer un esprit gai et gracieux [3]. C'était une âme simple, ingénue, liliale, si l'on peut se permettre ce jeu de mots sur son nom [4]. Philippe ne douta pas, quand Gigli mourut dès 1591 [5], qu'il s'en fût allé droit au ciel, et l'on surprit le vieillard, qui se croyait seul, à midi, dans l'église fermée, se penchant sur ce corps de prédestiné, le couvrant de caresses, riant et exultant à le regarder [6]. En souvenir de la tendresse qu'avait pour lui Philippe, on eut l'idée d'enterrer le cœur du saint non loin de sa sépulture [7].

Les deux autres vocations de 1571 ne furent pas, comme les précédentes, de tout repos. Philippe les avait pourtant agréées d'enthousiasme : passant outre à l'avis des Pères qui réclamaient un temps d'épreuve, il avait décidé d'admettre d'emblée les postulants [8]. Or, quelques années plus tard, il fallait exclure l'un, Camillo Severini ; et les vues personnelles de l'autre, Antonio Talpa, devaient susciter dans la Congrégation, avant et davantage après la mort de Philippe, des tiraillements et des troubles. On ne saurait dénier à ce Talpa d'avoir été un caractère fortement tranché. Il était issu d'une famille noble de San Severino, dans les Marches. On lui fit faire de bonnes humanités, complétées par du droit, qui le mirent à même d'exercer en divers lieux des fonctions de podestat. Mais il se dégoûta de cette carrière civile. Un jour, en 1569, revenant dans sa patrie, il y trouve quelques prêtres qui vivent d'une façon exemplaire. Un goût naturel de la vie austère et retirée le persuade d'entrer dans leurs rangs [9]. Il va

1. Ricci, *op. cit.*
2. A. N., lettre du 1er juin 1590.
3. Voir par exemple la lettre du 23 avril 1588 (A. R.), et celle du 15 novembre 1589 (intercalée dans l'*op. cit.* de Aringhi, Bibl. Vall. *O.* 58, f° 299).
4. « Gigli » signifie « Lys », qui devait être son nom français.
5. Le 14 juin.
6. Aringhi, *op. cit.*, fos 290v-291.
7. *P. C.*, f° 404v.
8. *Ibid.*, f° 494v.
9. Marciano, *op. cit.*, II, l. ii, c. vi.

desservir, avec un d'entre eux, une petite église à l'écart de la ville. Dans cette solitude, son esprit travaille; il médite la réforme du clergé séculier sur le modèle du groupe dont il fait maintenant partie. Il eut bientôt l'occasion de venir à Rome et il put même entretenir le pape de ses projets [1]. On se rappelait plus tard cet étrange personnage qui s'était présenté habillé en ermite. Dès cette époque, il était entré en relations avec l'Oratorio [2]. Un des prêtres réformés de San Severino, passé dans la communauté de Saint-Jean des Florentins [3], Ferrante Saldarini, le persuada deux ans plus tard, en 1571, d'imiter son exemple. C'est alors qu'il fut admis par Philippe les yeux fermés [4]. Ainsi commençait la réalisation de son rêve. L'Oratorio, petite flamme brûlant au centre de la chrétienté, devait lui apparaître comme le foyer d'un incendie qui couvrirait un jour le monde [5]. Inutile de dire que les horizons de Philippe étaient beaucoup plus courts. Talpa avait de même ancrée dans l'esprit l'idée que le clergé séculier n'atteindrait sa forme idéale qu'en menant une vie strictement réglée, quasi monastique; il allait s'appliquer avec une tenace persévérance à fomenter cette rigueur dans la communauté de Philippe, à qui répugnait au contraire que l'Oratorio pût se muer en une sorte de religion sans vœux [6]. Les vastes plans, la belle logique de Talpa se briseraient contre le sentiment de Philippe, renaissant plus vif à chaque assaut. Mais il y eut entre eux des heurts répétés : Talpa, démentant par sa conduite ses propres théories, se mit au moins une fois en révolte contre Philippe [7];

1. BIBL. VALL. *O.* 58, ARINGHI, *op. cit.*, f° 325. Cf. VAT. *lat.* 6662, f° 32v.

2. MARCIANO, *loc. cit.*, alléguant le témoignage du P. Pietro Achillei, de San Severino, prétend que Philippe leur fit même prendre la parole à l'Oratorio.

3. C'est lui-même, devenu capucin sous le nom de Fra Salvatore di San Severino, qui raconte le fait (*P. C.*, f° 494v; cf. f° 488). Cf. MARCIANO, *loc. cit.*

4. La date du 4 décembre 1569 donnée dans deux documents (A. N., *fasc.* 21, n° 1, fos 57 et 69) ne peut être retenue pour l'entrée de Talpa dans la communauté philippine. On a dû confondre les dates de ses deux voyages à Rome. Il fut peut-être reçu le 4 décembre, mais en 1571, non en 1569.

5. Voir VAT. *lat.* 6662; et A. N., *fasc.* 105, n° 3, un traité, son œuvre sans conteste, où il prête à Philippe le dessein de réformer de proche en proche, par la contagion de son œuvre romaine, la chrétienté tout entière.

6. VAT. *lat.* 6662, f° 32v, dit nettement que Talpa nourrit ces vues dès l'origine.

7. La chose est racontée par Philippe lui-même dans l'écrit où il donne l'exclusive à Talpa (VAT. *lat.* 6662, f° 76). Il s'agit d'une lettre que Talpa lui arracha des mains avant qu'il ait pu la lire. Les anciennes Vies mentionnent le fait sans nommer le coupable. Germanico Fedeli observe la même discrétion dans sa déposition du *Procès* (fos 946-947). Quand on lui en parla plus tard après la mort de Philippe, Talpa protesta n'avoir nul souvenir du fait incriminé (A. N., *fasc.* 89, n° 7, *Vita...*, *anno* 1595); entier et rude, il ne s'était même pas aperçu de son outrage.

il lui échappa de tourner en dérision ses avis[1]. Aussi Philippe en vint-il à défendre qu'on l'élît un jour pour son successeur, déclarant que n'est pas apte à commander qui n'a pas su obéir, et qui ne veut jamais convenir de ses erreurs[2].

Ces saillies accidentelles ne doivent pourtant pas donner le change : Talpa fut malgré tout un des meilleurs auxiliaires de Philippe. Si ses dissentiments avec lui n'avaient pas été contenus d'ordinaire par l'obéissance et le respect, on ne le verrait pas le confident et l'inspirateur de ceux qui chérissent le plus Philippe, comme Baronio et Tarugi[3]. Philippe lui-même, qui l'appelait le « prudent » ou encore son « bras droit »[4], lui confia, tant qu'il fut à Rome, les plus graves affaires[5]. Esprit concentré sur sa tâche, travailleur opiniâtre qui ne s'accordait jamais nulle détente, nulle sortie[6], son activité suffisait à beaucoup d'œuvres, l'Oratorio, les confessions, les académies de jeunes gens, sans parler de la construction de la Chiesa Nuova dans laquelle il était lui seul au fait de tout[7], ni du concours important qu'il fournit à Baronio pour réviser le Martyrologe[8], ni de la maison de Naples qu'il gouverna réellement sous le nom de Tarugi[9]. Si l'on veut juger de son zèle, Tarugi assure que, parmi les Dominicains qui réformèrent les couvents des Abruzzes, il y en eut bien cinquante qui devaient à Talpa leur vocation[10]. C'était un homme sévère, rigide, obstiné, dominateur, d'esprit peu philippin, si l'on veut, mais encore une intelligence ferme et synthétique et un homme de gouvernement. Sa personne tint une grande place dans la Congrégation et son rôle fut loin d'être continuellement néfaste.

Le compagnon qu'il amena avec lui en 1571 et que Philippe reçut

1. Cf. A. N., lettre de Manni à Talpa, du 7 septembre 1590, où il lui rappelle un fait de ce genre.

2. Cf. l'écrit de Philippe cité à la note 7 de la page précédente.

3. Voir en particulier la volumineuse correspondance que Baronio échange avec lui.

4. MARCIANO, *loc. cit.*

5. Dans sa lettre du 31 janvier 1586 à Donna Costanza del Carretto, qui va l'accueillir à Naples, Tarugi vante Talpa et dit en particulier de lui : « ... Toutes les négociations importantes de la Congrégation ou reposent sur lui ou du moins lui passent par les mains... » (A. N.)

6. MARCIANO, *loc. cit.*

7. Lettre de Tarugi citée dans MARCIANO, *loc. cit.*

8. Baronio en témoigne dans les notes mêmes du Martyrologe, à la date du 10 mai.

9. C'est Tarugi lui-même qui le dit dans une lettre du 12 décembre 1592 (A. N., fasc. 34, n° 1).

10. Lettre du 31 janvier 1586, déjà citée.

aussi sans difficulté était loin de le valoir. Ce Camillo Severini, de San Genesio, était une tête faible qui se perdit en divagations théologiques et qui les prenait même pour des révélations divines [1]. Après les avoir longtemps ruminées [2], il les coucha finalement par écrit dans une sorte de prophétie apocalyptique, *Amadei raptus,* qui fit scandale dans la Congrégation [3]. Il semble que Philippe lui-même, après avoir provoqué contre lui un décret d'exclusion, prit en 1581 l'initiative de le déférer au Saint-Office [4], comptant le guérir par cette épreuve. Camillo passa en prison environ cinq ans [5], puis on le relâcha eu égard à sa simplicité [6]. Il sollicita aussitôt sa réintégration, qu'on résolut de lui accorder, sous réserve qu'il reconnaîtrait avec humilité ses erreurs [7]. Les lettres qu'il écrivit parurent suffisamment repentantes [8], mais, quand on le pratiqua lui-même, on s'aperçut vite que son entêtement subsistait [9]. On fut alors assez embarrassé de sa personne. Son aventure était trop connue dans Rome pour qu'on l'y gardât [10]. On eut la condescendance de l'envoyer dans la maison de Naples [11], fondée depuis peu, mais à condition qu'aucun ministère de prédication ne lui serait jamais confié [12]. Il restait de droit, sinon de fait, hors de la Congré-

1. A. R., lettre de lui-même aux députés de la Congrégation, 7 octobre 1593.

2. La lettre du 10 mai 1587 (A. N.) rapporte que Camillo a déclaré à Philippe ne pouvoir abandonner en un instant des idées qu'il cultivait en lui-même depuis quinze ans : l'incubation remontait donc à peu près à l'époque où il avait été reçu dans la Congrégation.

3. VAT. *lat.* 5680.

4. A. N., fasc. 89, n° 7, *Vita..., anno* 1587. Cf. A. R., *Lib. I Decr.* : on décide, le 10 février 1581, d'exclure Camillo de la Congrégation ; le décret est porté le lendemain à la connaissance du Saint-Office qui, le 14, cite Camillo à comparaître.

5. Cf. lettre déjà citée du 7 octobre 1593, où il fait allusion à l'époque de sa libération. D'autre part, Sixte-Quint à peine élu, on le voit solliciter de rentrer dans la Congrégation.

6. A. N., fasc. 89, n° 7, *Vita..., loc. cit.*

7. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 9 mai 1586.

8. Par exemple, celle du 14 mai 1586 (A. N.). C'est cette lettre ou peut-être une lettre plus récente, mais de teneur pareille, à laquelle il est fait allusion dans le courrier du 6 décembre (*ibid.*).

9. Lettres des 10 et 16 janvier, 7 et 14 mars (A. N.), et 6 juin 1586 (*ibid.*, fasc. 34, n° 3).

10. Lettre citée du 14 mars 1587.

11. Lettre du 18 avril (*ibid.*).

12. Décrets des 23 juillet, 6 et 13 août 1587 (A. R., *Lib. II Decr.*); lettres des 9 et 15 mai 1587 (A. N.); décret encore plus restrictif du 28 janvier 1589 (A. R., *ibid.*).

gation; il en était simple hôte, non pas membre comme autrefois [1]. Cette situation indécise et cette étroite limitation de son activité duraient encore à la mort de Philippe. Les Pères de Naples, qui manquaient d'ouvriers, tentèrent bien au début de l'employer à des tâches interdites; on les rappela à l'ordre [2]. Camillo lui-même vint une fois à Rome en 1589 supplier qu'on lui accordât enfin de recouvrer ses anciens droits [3], mais on le trouva toujours imbu de ses folies [4] et les interdictions subsistèrent [5]. C'est à peine si ses lettres de 1593 [6], où il s'efforce avec trop de raisonnements d'en arriver à une soumission complète, lui obtinrent la concession de parler aux réunions privées de l'Oratorio [7]. Tarugi, qui lui proposa en vain de l'accompagner dans son archevêché d'Avignon, semble à la fin s'être dégoûté de lui comme les Pères de Rome [8]. Aucun caractère ne pouvait être plus antipathique à Philippe. D'une part, Philippe répugnait aux idées transcendantes où se complaisait Camillo au risque d'égarer sa foi [9]; d'autre part, il avait comme précepte favori qu'il faut mortifier surtout la faculté raisonnante, siège du plus retors des amours-propres, et Camillo était un de ces esprits qui raisonnent toujours et qui se redressent obstinés dans leur sens quand on les croit soumis. « Cervelle de glace », disait de lui Bordini [10] : c'est-à-dire pure cervelle, qui dérive d'un raisonnement dans l'autre et ne déchire jamais, par un sursaut généreux, le tissu de ses arguties; « esprit diabolique », ne craignait pas de déclarer Philippe [11]. On comprend qu'il soit resté à son sujet en perpétuelle défiance.

L'année du jubilé, 1575, fut, comme 1571, une année où la communauté de Philippe gagna quelques nouveaux membres. En

1. Lettres du 11 avril, du 14 juillet et du 8 août 1587 (A. N.); du 7 juillet 1587 (A. R.).
2. A. R., lettres des 30 et 31 juillet 1587.
3. *Ibid.*, lettre de recommandation du 10 novembre 1589 que lui donne Talpa.
4. A. N., lettre du 9 janvier 1590.
5. A. R., lettres des 1er décembre 1589, 26 janvier, 3 février, 16 février, 2 mars 1590.
6. *Ibid.*, lettres des 10 septembre et 7 octobre.
7. *Ibid.*, lettres des 12 et 25 août 1594; A. N., lettre du 13 septembre 1594.
8. A. N., lettres des 15, 20 et 23 janvier 1593.
9. « Discours transcendants, abstrus » : ce sont les termes dont use la lettre du 9 janvier 1590 (A. N.) pour caractériser les propos de Camillo. Ses sermons à l'Oratorio de Rome avant sa condamnation n'étaient pas exempts de bizarreries : cf. BIBL. VALL. *O.* 18, par exemple f° 10, sur le petit nombre des élus.
10. Lettre du 8 août 1587 (A. N.).
11. *P. C.*, f° 586, propos tenu entre 1577 et 1582.

octobre 1574, arriva dans la Ville sainte une petite caravane qui comprenait un gentilhomme de Pavie, Fabritio Mezzabarba, un prêtre, son compatriote et son ami, Pompeo Pateri, et deux Barnabites, dont l'un servait de confesseur au gentilhomme [1]. Tout ce monde voyageait aux frais de Mezzabarba, qui logea à Rome ses compagnons avec lui. Les Barnabites étaient envoyés par leur maison de Milan : la jeune Congrégation, émule, dans le Nord de l'Italie, des Théatins et des Jésuites, voulait s'établir à Rome et leur donnait mission de lui trouver un siège [2]. Mezzabarba et Pateri étaient amenés par leur dévotion. Pateri, prêtre depuis 1571, avait résigné un riche bénéfice dans son diocèse de Pavie, puis il était venu chercher à Milan un emploi plus désintéressé de son sacerdoce. Il crut l'avoir rencontré dans l'église San Simone, où Mezzabarba, son compatriote, l'agréa pour l'un des quatre prêtres chargés de desservir l'église grâce à une dotation de 200 écus d'or dont il avait fait les fonds [3]. Ce Mezzabarba était riche ; il avait, lui aussi, des vues de piété et cette fondation de San Simone était l'une des premières occasions qui s'étaient offertes à son zèle et à sa générosité. Pateri pensait former avec ses trois collègues un petit groupe de prêtres fervents et assidus à leur ministère. Mais rien ne le pressait de commencer. Quand Mezzabarba lui proposa, pour l'année du jubilé, de faire en sa compagnie le pèlerinage de Rome, il y consentit de bon cœur [4]. Tous deux n'eurent pas besoin d'un long séjour dans la ville pour entendre parler de l'Oratorio ; dans les dispositions où ils étaient, le spectacle de ces réunions ne pouvait manquer d'agir sur eux ; ils se confessèrent à Philippe et leur admiration s'accrut bien davantage [5]. Ils se disaient qu'un ou deux Pères de Saint-Jean des Florentins, s'ils réussissaient à les emmener à Milan, feraient merveille dans la communauté projetée. Il arriva tout autre chose. L'année 1574 n'était pas écoulée que Philippe s'ouvrit au contraire à Pateri pour qu'il restât à Saint-Jean ; on verrait plus tard à pourvoir San Simone de sujets. Pateri accepte ravi cette offre ; il va demeurer aussitôt dans une petite maison qu'on met en communication avec celle des Pères en perçant le mur. Mais, à cette nouvelle, Mezzabarba réclame la même faveur et il est exaucé par Philippe ; il revêt l'habit clérical et le voilà logé aussi dans les entours immédiats de Saint-Jean. Lui et Pateri « se

1. ARINGHI, *op. cit.*, f° 301v.
2. PREMOLI, *Storia dei Barnabiti*, p. 258 et seq.
3. ARCH. SECR. VAT., *Carpegna*, 62, *Mémoires* du P. POMPEO PATERI, f° 49.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*

croient au Paradis avec les Anges »[1]. Quant aux Barnabites qu'ils abandonnent, Philippe les recueille à San Girolamo[2].

Pateri deviendra bientôt l'homme d'affaires de Mezzabarba, dont la fortune était d'une administration compliquée ; il se montrera si entendu dans cet office qu'on en arrivera à lui confier aussi les affaires de la Congrégation. Sa vie se passera en voyages, en négociations, en procès. Il aura l'intendance de tous les biens meubles et immeubles que la Congrégation possède[3]. Pateri gémissait de tous ces soins. « Deo gratias », écrit-il dans ses Mémoires, avec une satisfaction sincère, quand il en est à juin 1588 où se concluent ses litiges de Milan, et qu'après de longues absences il va rentrer définitivement à Rome[4]. Mais les Papes et les cardinaux recourent maintenant à ses services et le pauvre Pateri n'appartiendra guère à sa Congrégation. Il composa ses Mémoires pour démontrer qu'il avait toujours embrassé ces occupations extérieures malgré lui, par l'ordre de ses supérieurs et du consentement de Philippe[5]. A la vérité, des ministères de cette sorte lui convenaient mieux que d'autres ; on le trouva d'une science trop sommaire pour le faire jamais parler à l'Oratorio[6]. Toutefois il fut grand confesseur, surtout de nonnes, et il eut d'illustres pénitents[7]. Sa bonne volonté paraît avoir été inépuisable.

En s'établissant à Rome, à Saint-Jean des Florentins, son ami Mezzabarba conservait sans doute le dessein de constituer un jour la petite communauté de San Simone de Milan ; il devait même compter sur l'aide de Philippe pour y réussir. San Simone serait une filiale de l'Oratorio. Ce fut chose faite en 1575-1576 ; mais Philippe, comme nous le verrons, mit fin brusquement à l'entreprise en rappelant, après quelques mois, les quatre Pères qu'il avait envoyés[8]. Mezzabarba

1. *Mémoires* cités de Pateri, f° 49v.

2. Ces détails sont donnés par l'un d'eux, le P. Tito degli Alessi, dans ses lettres du 31 décembre 1574 et du 12 février 1575. La correspondance de ce Père, qui vécut plusieurs mois dans la familiarité de Philippe, confirme bien d'autres traits utilisés dans cette histoire. Elle est conservée dans l'Archivio di San Barnaba, à Milan. Le P. Premoli la cite fréquemment dans sa *Storia dei Barnabiti*. Elle a été publiée en partie au xviiie siècle par Domenico M. Manni, dans ses *Ragionanenti sulla vita di S. Filippo Neri fiorentino*. Florence, 1785.

3. Décrets du 13 février 1584 (A. R., *Lib. I Decr.*) et du 19 août 1593 (*Ibid.*, *Lib. III*). Cf. lettre du 30 septembre 1589, de A. N.

4. *Mémoires* cités de Pateri, f° 57.

5. *Ibid.*, f° 48v.

6. Aringhi, *op. cit.*, f° 315v.

7. *Ibid.*, f° 316v.

8. *Mémoires* cités de Pateri, fos 49v et 50.

revint avec eux et semble ensuite s'être désintéressé de Milan. Il fit révoquer par Grégoire XIII, au profit de la Congrégation de Philippe, la fondation de San Simone [1]. L'Oratorio lui dut des bienfaits plus considérables. Pateri, le liquidateur de sa fortune, estime qu'à sa mort, survenue dès 1586 [2], la Congrégation hérita de quarante mille écus [3]. Il était apparemment d'un caractère timide, comme son frère Giulio Cesare [4], et ses dons mis à part [5], dont il ne se prévalut certainement jamais, non plus que de sa noblesse, on supposerait que son personnage fut peu marquant. Nous savons qu'il se comportait parmi les autres Pères avec une humble déférence [6] et nous avons vu la piété qui inspirait sa vie, même avant qu'il connût l'Oratorio.

Pietro Perrachione, Piémontais comme Mezzabarba, est une autre figure douce et modeste [7]. Prêtre depuis 1560, il était dans la Congrégation le doyen de sacerdoce après Philippe; il n'y entra qu'en 1577; mais il avait dès auparavant avec l'Oratorio des relations fort étroites,

1. Speziano écrit à saint Charles le 12 mai 1584 (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*) que l'affaire est passée sans difficulté le matin même à la Signature.

2. Aringhi donne la date de 1587 (*op. cit.*, f° 302v); mais on peut invoquer trois témoignages pour préférer celle de 1586 : 1° celui du P. Pateri (*P. C.*, f° 480), qui raconte avoir bien fait de rester à Milan en décembre 1585, parce que la mort d'une certaine personne, — il s'agit certainement de Mezzabarba, — rendit avant deux mois sa présence nécessaire; 2° un décret antérieur au 21 mars 1586, qui charge Germanico Fedeli de vendre les habits et les meubles du « feu seigneur Fabritio »; 3° une liste des membres de la Congrégation (Bibl. Vall. *O.* 51, n° 28, p. 225-227), qui mentionne, à la suite du nom de Mezzabarba, sa mort en janvier 1586. Mezzabarba mourut exactement le 26 janvier 1586 : cf. le décret du 15 mars 1594 (A. R., *Lib. III Decr.*) qui fixe à ce jour du 26 janvier sa messe anniversaire de *Requiem*.

3. *Mémoires* cités de Pateri, f° 55.

4. Cf. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini,* lettre de Speziano à saint Charles du 25 mars 1581 ; ce Giulio Cesare fut familier de la Congrégation qui s'employa pour lui dans les circonstances délicates de son mariage (cf. nombreuses lettres de A. R., *ibid.*, à ce sujet, 7 mai 1575, 12 mai et 18 juillet 1578, 22 février, 4, 15 et 25 mars 1581, 21 avril 1584, et, parmi ces lettres, une de Philippe lui-même, — le n° XI de Netti, — adressée à saint Charles le 4 mars 1581). On le voit encore vivre de compagnie avec les Pères longtemps après la mort de son frère (A. N., lettres du 3 novembre 1589 et du 10 janvier 1592). Lui aussi fut un bienfaiteur de la Congrégation; on relève une dotation de la chapelle de la Vierge faite par lui le 20 juillet 1582 (A. R., *Volumen septimum Congr^nis Orat^rii, Contractus, Obligationes, olim,* f° 413).

5. Le testament, qui fait la Congrégation sa légataire universelle, date du 24 août 1579, c'est-à-dire est antérieur à sa mort de plus de six ans (A. R., *Vol. P^um Cong^nis Orat^rii...*, f° 57).

6. Aringhi, *op. cit.*, f° 302v.

7. Voir pour ce point et pour les détails qui suivent la notice d'Aringhi, publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, numéro d'août-septembre 1894.

car Philippe dispose de lui en 1575 et l'adjoint aux trois Pères qui vont former la communauté de San Simone de Milan [1]. Après son agrégation définitive, on ne lui confie pas les charges principales; les listes des prédicateurs de l'Oratorio ne portent pas son nom [2]. Mais il est un confesseur recherché pour sa bonté. Il met la paix autour de lui dans les petites querelles intestines. Il est absolument fidèle à Philippe et ce n'est pas lui qui contrariera jamais ses vues.

Vers cette époque du jubilé de 1575, on voit aussi resserrer ses liens avec l'Oratorio un jeune milanais d'illustre origine, Alfonso Visconti, neveu du barnabite Alessandro Sauli, que l'Eglise a canonisé [3]. Quand Visconti vint à Rome en 1573, saint Charles l'avait orienté vers San Girolamo, comme toujours ses compatriotes; nous avons une lettre [4] où son protégé s'excuse de tarder jusqu'au premier dimanche de l'Avent pour se rendre à l'Oratorio. L'année suivante, il est assidu et Philippe dirige sa conscience [5]. A la fin de la même année, l'exemple de Mezzabarba, qui a pris l'habit ecclésiastique, le persuade d'en faire autant [6]. Mais il n'entre pas encore comme lui dans la Congrégation; il s'y décide en 1577, tout prélat qu'il est devenu, quand les Pères s'établissent à la Vallicella dans des maisons contiguës à la sienne [7]; il entendait vivre parmi eux, non comme hôte, mais comme membre de la Congrégation nouvelle. Cependant Philippe défendit qu'il laissât son costume prélatice [8]; il prévoyait pour lui d'autres destinées qui l'obligèrent à se retirer peu après [9], mais qui n'altérèrent ni son attachement à Philippe, ni sa vertu [10].

1. PATERI, dans ses *Mémoires* (f° 50), fait bien observer que Perrachione n'était pas encore membre de la Congrégation quand Philippe l'envoya à Milan.

2. Voir la liste publiée par CALENZIO, *op. cit.*, p. 139 et 908; elle doit dater de 1585 environ.

3. PREMOLI, *op. cit.*, p. 209.

4. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini* : adressée à saint Charles le 23 novembre.

5. Le P. Tito degli Alessi en témoigne dans sa lettre du 19 novembre 1574 (DOMENICO M. MANNI, *op. cit.*, p. 42).

6. Lettre du même, 31 décembre 1574 (PREMOLI, *op. cit.*, p. 258). La lettre de Speziano à saint Charles du 12 mars 1575 (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*) dit que Visconti vient de passer l'examen des ordres majeurs.

7. *Mémoires* cités de PATERI, f° 50v; et A. N., fasc. 21, n° 1, BARONIO, *De origine Oratorii, in fine.* Cf. lettre de Speziano à saint Charles, du 28 mars 1578 (BIBL. AMBROS 109) qui donne l'événement comme déjà accompli.

8. PATERI, *loc. cit.*

9. En août 1581, il est chargé d'une mission à Malte (ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 12 août 1581). Pour le remplacer comme député, un décret du 19 avril 1582 (A. R., *Lib. II. Decr*) nomme Alessandro Fedeli.

10. BENTIVOGLIO le vante dans ses *Mémoires* (c. VII) comme un modèle.

Le jubilé amena enfin à l'Oratorio un noble Padouan, Giulio Saviolo, qui s'éprit de l'œuvre au point de vouloir, à quarante-trois ans, y consacrer sa vie [1]. Homme très cultivé, il eût fort bien conçu, dans son abnégation, de servir comme simple laïc. Mais son confesseur Baronio, témoin de sa ferveur, l'avait fait ordonner prêtre en quelques jours, presque par surprise. Peu de temps après, le 1er septembre 1575, il entrait à Saint-Jean des Florentins. C'était un caractère austère, âpre, tendu. Philippe le laissait se mortifier rudement, mais il exerçait sur lui sa verve pour le tirer parfois de sa contention et de son sérieux. Saviolo, tout à l'ardeur qui dévorait son âme, supportait le traitement avec peine. Il eût voulu que le monde entier brûlât de sa flamme. Quand il apercevait de la place Saint-Pierre la haute masse du palais pontifical, il lui arrivait de s'écrier : « Quand donc verrai-je l'incendie consumer toutes ces pierres ? Feu ! Feu ! [2] » Ainsi des caractères variés subissaient l'ascendant de Philippe et venaient se grouper, en dépit de leurs disparates, autour de lui.

En même temps que s'accroissait le nombre des prédicateurs et des confesseurs, l'Oratorio voyait aussi grossir son auditoire. Le local de San Girolamo, cette galerie que Philippe avait aménagée près de sa chambre dans les combles de l'église, n'aurait pas pu contenir cent personnes. Depuis longtemps, il débordait à certains jours. Ce furent les Florentins, pour être agréables à leurs chapelains, qui firent les frais d'une installation plus ample. Ils transformèrent en salle de réunion la vieille église de S. Orsola della Pietà, dont ils avaient la jouissance depuis Clément VII. Le nouvel Oratorio, aujourd'hui disparu, ouvrait sur la via del Consolato, courte ruelle qui débouche devant la façade de Saint-Jean [3]. Les chapelains avaient ainsi l'Oratorio à leur porte et le trajet jusqu'à San Girolamo, qu'ils s'imposaient auparavant trois fois par jour, leur était épargné désormais. Leur double ministère en fut beaucoup facilité. Mais, quitte à leur rendre de fréquentes visites [4], Philippe resta dans sa chambre de San Girolamo, où ses disciples continuaient d'affluer entre les heures des exercices. L'Oratorio de Saint-Jean des

1. Voir les biographies de ARINGHI et de RICCI.

2. Rapporté par Aringhi, *op. cit.*, f° 342v.

3. ARMELLINI, *Le Chiese di Roma* (2e édit., 1891), p. 354.

4. *P. C.*, f° 488, dit qu'il venait tous les quinze jours et parfois plus souvent. Bordini (*P. C.*, f° 644 (*Vat.*) semble parler de visites quotidiennes : « Il ne laissait *jamais* de venir... » Peut-être le premier témoignage concerne-t-il le temps où l'Oratorio était à San Girolamo, et celui de Bordini le temps du nouvel Oratorio.

Florentins fut inauguré le jeudi de Pâques, 15 avril 1574 [1]. Baronio compare à l'étable de Bethléem le local abandonné [2] : outre ses dimensions spacieuses, le nouvel Oratorio contrastait aussi par sa belle décoration avec le grenier nu dont on s'était contenté pendant quinze ans [3]. L'assistance s'empressa autant et plus qu'à San Girolamo. On vit des scènes très édifiantes. Il ne se passait guère de semaines sans qu'un ou deux auditeurs décidassent d'entrer en religion. Ceux-là s'agenouillaient après les sermons, face à l'assemblée, réclamant des prières pour leur persévérance [4]. Ce local rapproché favorisa le développement de la réunion matinale des dimanches et jours de fête [5]. Les chapelains purent désormais s'en occuper eux-mêmes, au lieu d'en laisser tout le soin à Philippe.

En regard de ces avantages, il restait, pour Philippe et les siens, l'inconvénient de leur sujétion. Ils n'acquéraient pas l'indépendance avec cet Oratorio commode. Un événement leur démontra bientôt le précaire de la situation. Baronio raconte en termes enveloppés qu'un membre de la communauté, plein de ressentiment d'avoir été chassé par Philippe, sut retourner les sentiments des Florentins au point qu'ils résolurent de confier à d'autres leur église [6]. Un seul défenseur se rencontra, Jean-Baptiste Altoviti [7], dont les instances avaient beaucoup fait jadis pour amener Philippe à prendre la charge; il s'emporta contre l'avis de ses compatriotes avec une violence qui le rendit malade à la mort; son autorité fut plus puissante que la calomnie; les prêtres de Philippe demeurèrent. Mais cet orage eut une importance décisive; on vit l'utilité vitale d'avoir un établissement à soi. Si, une année seulement après l'ouverture d'un Oratorio qui contentait leurs désirs, les Philippins sollicitent la Vallicella, c'est que l'épreuve les a convaincus qu'il fallait s'affranchir de toute tutelle [8].

1. BIBL. VALL. *O.* 18, sermon de Bordini à cette date. Cf. *P. C.*, f° 733.
2. A. N., fasc. 21, n° 1, *De origine Oratorii*, f° 14.
3. Détail donné par Bordini dans le sermon inaugural (BIBL. VALL. *O.* 18).
4. ARINGHI, *op. cit.*, *Vie de Soto* (périodique *San Filippo Neri*, mars-avril-mai 1895).
5. *Ibid.*
6. Voir ce récit dans le *De origine Oratorii*, f[os] 14 et 14[v].
7. Le nom nous est donné par Tarugi, qui rapporte la maladie d'Altoviti et ajoute que les prières de Philippe, touché de son dévouement, obtinrent qu'il guérît (*P. C.*, f° 639 (*Vat.*).
8. BARONIO, dans le texte cité plus haut. Cf. la lettre du P. Tito degli Alessi, 5 mars 1575 (PREMOLI, *op. cit.*, p. 270, note) : les Philippins « veulent une église indépendante : leurs deux églises de San Girolamo et de San Giovanni sont des lieux qu'ils n'occupent pas seuls : ils en veulent une où ils n'aient d'obligation à personne. »



Cependant le projet de s'établir à Milan, suivant le désir de saint Charles, restait à l'étude. Comme au temps de Pie V, il fut pris, laissé, repris maintes fois sous Grégoire XIII. Philippe paraissait s'intéresser à une offre, puis il décourageait le négociateur; mais on le tentait avec une combinaison nouvelle qui échouait encore après pourparlers. En tout cas, Philippe, assuré maintenant que l'Oratorio peut subsister à Rome, ne songe plus à son propre départ ni à l'exode en masse du groupe; l'affaire se restreint à quelques prêtres qu'il donnera, ou plutôt qu'il prêtera à saint Charles pour être le levain de ses œuvres. En 1573, il fut ainsi question d'un « bon chef avec deux aides », qui viendraient ranimer l'Oratorio milanais de San Giovanni in Cà Rotte [1]. Philippe craignit de trop appauvrir son propre Oratorio et trouva un prétexte pour dire non [2]. Un peu plus tard, au début de 1575, il semble entendu que Tarugi va se rendre sous peu à Milan [3]; sans doute Philippe, qui se défend mal en présence des gens, s'est laissé arracher par saint Charles en personne, venu pour le jubilé [4], cette onéreuse promesse. Tarugi, dont le zèle brûla toujours de s'étendre, aujourd'hui jusqu'à Milan, demain jusqu'à Naples, pousse de toutes ses forces à la réalisation du projet. A l'en croire, Milan vaut mieux que tout; le champ de Rome est envahi par les épines, c'est-à-dire par les soucis de l'ambition; quant à la clientèle florentine, ce sont cervelles trop subtiles; les bons Milanais seuls promettent un fructueux rendement [5]. Il faut dire qu'en cette année jubilaire l'Oratorio voit nombre de pèlerins milanais le fréquenter à l'instigation de saint Charles : Tarugi éprouve ainsi sur place la qualité de ce nouveau terrain d'apostolat [6]. D'autre part, il négocie fiévreusement pour obtenir à Milan l'église San Antonio, située en plein centre de la ville, à peu de distance du Dôme [7].

1. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre de saint Charles à Speziano, 25 février 1573.

2. *Ibid.*, Speziano à saint Charles, 7 et 28 mars, et saint Charles à Speziano, 18 mars 1573.

3. *Ibid.*, saint Charles à Speziano, 2 mars 1575.

4. Arrivé à Rome le 21 décembre 1574, saint Charles en repartait au début de février suivant (GIUSSIANO, *op. cit.*, l. III, c. VI et VII).

5. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, Tarugi à saint Charles, 7 mai 1575.

6. *Ibid.*, lettre citée à la note précédente, et lettre de Speziano à saint Charles, du 2 avril.

7. BIBL. AMBROS., f[a] 92, 66, Speziano à saint Charles, 12 mars 1575; A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, Cristoforo de' Cherici Regolari, de Rome, à saint Charles, 21 mai 1575.

L'occasion est si belle qu'il ne désespère pas d'entraîner avec lui Philippe et de lui faire achever là-bas sa carrière [1]. Philippe ne pense guère au voyage ; il résiste de son mieux à ces empressements. Laisser partir Tarugi, bon orateur et, au besoin, bon diplomate, l'embarrasserait beaucoup [2]. Une excuse décisive lui est enfin fournie : le pape défend qu'aucun prédicateur de l'Oratorio quitte Rome cette année sainte [3]. De même il dut apprendre sans regret que les Théatins convoitaient de leur côté San Antonio. Cette concurrence lui parut un motif suffisant de lâcher prise. C'était aux Théatins d'occuper l'église, eux qui cherchaient un établissement durable, plutôt qu'à l'Oratorio, qui n'y serait qu'en passant [4].

Ce projet de Milan n'est pas le seul qu'on agite. Toutes sortes d'idées surgissent à cette époque de maturité, où la Congrégation sent qu'elle doit prendre forme et fixer ses destinées. Philippe songea-t-il jamais, comme Flaminio Ricci l'affirmait plus tard, à passer la main aux Jésuites pour continuer l'Oratorio [5] ? La chose put être proposée alors que le Général François de Borgia demandait lui-même qu'on voulût bien recevoir à Saint-Jean des Florentins les futurs novices de la Compagnie [6]. Ni les Jésuites n'agréèrent de suppléer Philippe, ni Philippe d'élever ces recrues. Puis les relations semblent s'être refroidies [7]. A l'époque de 1575 où nous sommes, ce n'est sûrement pas du côté des Jésuites que les regards des Philippins se tournent. Au contraire, ils se sentent en confiance avec les Barnabites, du moins avec les deux Pères logés à San Girolamo. Peut-être les motifs de cette bienveillance remontaient-ils jusqu'à Cacciaguerra, qui jadis, à Milan, avait séjourné chez eux [8]. Philippe se comporte envers ses hôtes avec

1. « Peut-être, écrit-il, l'occasion d'une église aussi renommée décidera-t-elle le Père Messer Philippe à venir laisser ses os à Milan. » (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, 27 mai).

2. A. R., *ibid.*, Speziano à saint Charles, 2 avril 1575.

3. *Ibid.*, lettre écrite à saint Charles par Tarugi, sous la dictée de Philippe, le 7 mai.

4. Bibl. Ambros., f^a 92, 111, Speziano à saint Charles, 28 mai 1575.

5. « ... Les nôtres... ont mille fois entendu dire à la bénie mémoire du Père Philippe... qu'il avait proposé plus d'une fois de poursuivre son œuvre à d'autres religieux, en particulier aux Pères du Gesù... » (Mémorial présenté au cardinal Baronio par Flaminio Ricci, le 7 décembre 1606, A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 185).

6. Tarugi, à qui Borgia s'ouvrit de cette idée, atteste le fait dans une lettre du 18 mai 1602 (A. N.).

7. Lettre déjà citée du P. Tito degli Alessi, 13 novembre 1574 (Premoli, *op. cit.*, p. 262) : « Je crois comprendre qu'il n'y a pas grande sympathie entre Sa Révérence (Philippe) et les Pères du Gesù. »

8. Premoli, *op. cit.*, appendices 14 et 15, et p. 103.

autant de tendresse que s'il était l'un des leurs [1]; les Barnabites, de leur côté, se croient revenus, dans ce petit groupe fervent, au beau temps de leurs origines [2]. Cette unanimité fit naître autour de Philippe l'idée d'une union possible. Il faut citer le Barnabite ravi des ouvertures qu'il reçoit : « Un des principaux Pères, un docteur, qui nous aime beaucoup, a encore touché cette corde en nous rencontrant ce matin : « Qui sait si nous n'allons pas fusionner avec vous ? » Nous l'avons remercié et lui avons dit que nous le ferions de bon cœur : car ce serait une chance insigne d'avoir une douzaine d'hommes de ce talent et de cette vertu. Mgr Speciano a dit un jour devant nous au P. Messer Philippe que, si Sa Révérence entrait dans notre Congrégation, il voulait y entrer en sa compagnie. Je crois qu'il le disait sérieusement. » Qu'on note bien maintenant la réponse de Philippe : elle le peint à merveille avec sa spiritualité modérée et sa diplomatie pleine de réserve : « Le Père répondit que c'était une bonne chose de passer du mal au bien, mais que, pour passer du bien au mieux, il valait la peine d'y penser davantage [3]. » Il est clair que, malgré toutes les conformités relevées par le Barnabite [4], Philippe ne trempait pas dans ces arrangements. Même après l'institution officielle de la Congrégation, l'entourage de Philippe poursuivra son dessein : « Mgr Speziano et Mgr Visconti, raconte en 1576 notre Barnabite [5], m'ont abordé le jour de la Purification de la Madone et, m'ayant tiré à part, m'ont confié en secret que je devais faire prier pour une affaire d'importance que Leurs Seigneuries étaient en train de négocier avec le P. Messer Philippe et ses fils spirituels : ce serait de les unir et de les incorporer à nous. » On peut affirmer sans crainte que ces nouvelles ouvertures n'intéressèrent pas davantage Philippe. Ses prêtres n'avaient été choisis et groupés qu'en vue de l'Oratorio : quel profit aurait-il à les fondre dans une autre Congrégation qui, loin de les confirmer dans leur voie, les détournerait certainement de cette destination spéciale ?

Mieux inspirées, d'autres personnes cherchaient dans Rome un établissement autonome pour les Philippins; les Colonna, que Philippe

1. Lettre du P. Tito degli Alessi, 13 novembre 1574. Cf. la protestation de dévouement que Tarugi fait au général des Barnabites de la part de Philippe (lettre du 13 novembre 1574, ARCH. DI S. CARLO, ROME, *M. L.* 9; publiée par PREMOLI, *op. cit.*, p. 554).

2. Lettre du même, 5 mars 1575 (PREMOLI, *op. cit.*, p. 270, note 1).

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. Lettre du 4 février (PREMOLI, *op. cit.*, p. 558).

voyait de plus en plus familièrement [1], avaient trouvé à la fin de 1574 un Oratorio qu'ils lui offrirent. Philippe le récusa, disant qu'il serait temps de songer à lui quand auraient été pourvus ses amis les Barnabites, en quête eux-mêmes depuis octobre [2]. Peut-être Philippe hésitait-il encore à cette date devant le parti d'une fondation distincte ; le relief que prendraient dans ce cas son œuvre et sa personne inquiétait son humilité. Mais ses scrupules sont sur le point de se taire et bientôt il ne s'agira plus que de savoir quelle église sera choisie. Philippe songea d'abord à Santa Cecilia in Monte Giordano, qui devait être comprise un jour dans l'enceinte de la belle résidence construite aux flancs de la Chiesa Nuova ; puis à un lieu de l'île Saint-Barthélemy, qui l'attirait à cause de l'agrément du fleuve [3]. Dans son quartier de la Regola, il aurait jeté volontiers son dévolu sur Santa Maria in Monticelli, pour la commodité d'une maison annexe où loger la communauté [4]. La Vallicella, mise enfin sur les rangs, n'était pas l'église de ses préférences [5]. Elle lui fut désignée par le pape lui-même, qui fit valoir qu'aucune autre ne conviendrait mieux pour la Cour [6]. De fait, voisine du « Ponte », ce quartier des banques et du commerce que Philippe avait tant pratiqué au début de son apostolat, la Vallicella se rattachait à un autre quartier, le « Parione », où courtisans, lettrés et artistes affluaient autour des demeures cardinalices et seigneuriales [7]. L'Oratorio se rapprocherait donc non du Palais, mais des gens qui y avaient affaire. Il serait situé en plein centre de la ville [8], dans une région de population très dense [9]. Cet emplacement accrut encore ses

1. Lettre du P. Tito degli Alessi, 4 décembre 1574 (MANNI, *op. cit.*, p. 44) : Philippe est « intime de la maison, *domestico di casa* ».

2. Voir, dans sa lettre du 24 décembre (MANNI, *ibid.*), le récit de la visite que le P. Tito degli Alessi, accompagnant Philippe et Tarugi, a faite le dimanche d'avant à la duchesse de Tagliacozzo, mère de Marc-Antonio Colonna.

3. Témoignage de POMPEO PATERI (*Mémoires*, f° 50).

4. Témoignage de Germanico Fedeli (*P. C.*, f° 952), qui ne cite d'ailleurs pas d'autre église mise en balance avec la Vallicella.

5. Tarugi, dans le mémoire qu'il adresse le 8 octobre 1579 à saint Charles (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*), note expressément que les Pères proposaient au Pape une autre église.

6. « Ore proprio », dit Tarugi dans le mémoire cité à la note précédente. Cf. à nouveau pour ce point le témoignage de Germanico Fedeli (*loc. cit.*) ; et A. N , fasc. 105, n° 3, *Instituto della Congregatione dell'Oratorio*, p. 16.

7. EUGÉNIE STRONG, *La Chiesa Nuova*, p. 52-53.

8. GALLONIO (*Vie*, année 1575) : « ... in umbilico urbis sita... »

9. BARONIO (*De origine Oratorii*, f° 14v) assure que le pape eut égard, pour fixer son choix, à cette densité des habitants.

succès. Tarugi notera bientôt que le Pape a vu juste, et tiendra pour inspiré de Dieu le conseil qui a recommandé la Vallicella [1].

Remarquons l'événement au passage. Quand il s'agit de décider quel site convient mieux pour l'Oratorio, Grégoire XIII considère surtout la commodité de la Cour, et la Cour, à la vérité, s'empresse dans le nouveau local. Quel changement de l'esprit public ! Les cardinaux ont donné l'exemple : « Depuis beaucoup de siècles, assurait le canoniste espagnol Azpilcueta, qui visita Rome l'année d'après le jubilé, on n'a pas vu dans leur collège tant de pureté de vie, de piété, de prudence, de sens de la justice, de tempérance, ni de compétences de toutes sortes [2]. » Soit par intérêt, soit par goût, les courtisans ont bientôt conformé leurs mœurs à celles de leurs patrons. La vie spirituelle, jadis tenue en dérision et en mépris par les grands, n'excite plus ni admiration, ni émoi [3]. Elle est entrée dans la pratique générale. Les riches, « et notamment courtisans », sont plus dévots qu'en France : c'est un point dont Montaigne tombe d'accord à Rome avec le Jésuite Maldonat [4]. L'Oratorio a aidé pour sa bonne part à ce redressement rapide de la morale et de la piété à la Cour. C'est là que les courtisans ébranlés dans leurs aspirations profanes viennent parachever leur conversion. Le fait seul de s'y montrer vous classe parmi les « spirituels » [5]. Sans que Philippe ait recherché leur clientèle, les courtisans constitueront un jour presque tout l'effectif pieux des séances : le pape parti pour Bologne, écrira en 1575 Speziano à saint Charles [6], l'Oratorio se trouvera quasiment dépeuplé. On comprend que Talpa, résumant après sa mort l'œuvre de Philippe, ait conclu que la Cour fut l'intermédiaire par où son influence réformatrice se répandit dans Rome et au-delà [7].

Cependant la cession de la Vallicella, malgré l'appui du Pape, n'alla pas sans quelques difficultés. Il paraît que le recteur en exercice se fit prier avant d'entrer en arrangement pour résilier sa cure [8]. Cette rési-

1. Mémoire cité de 1579.

2. Cité dans PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 155.

3. Ce sont presque les propres termes qu'emploie Talpa dans le traité où il essaie de caractériser l'action réformatrice de Philippe (VAT. *lat.* 6662, f° 12).

4. *Voyage en Italie,* édition citée, p. 313.

5. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre de Speziano à saint Charles, 18 juin 1575.

6. *Ibid.*, lettre du 31 décembre. Cf. le rapport sur l'Oratorio composé vers 1580 pour le cardinal-vicaire Savelli (A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 8-9) : parmi les auditeurs de l'Oratorio, il cite des personnes nobles, des prélats de haut rang et même des cardinaux.

7. VAT. *lat.* 6662, *Ragguaglio dell'Istituto dell'Oratorio fondato da S. Filippo Neri,* f°s 1 et seq.

8. A. R., *Scritture originali*..., BORDINI, *Compendium* cité, f° 190v.

liation avait aussi besoin de la sanction pontificale. Tarugi, bien au courant des manèges de Cour, s'employa pour obtenir les bulles [1]. Le même jour, 15 juillet 1575, furent entérinés deux documents, le premier qui attribuait à la Congrégation « l'église paroissiale de Sainte-Marie de la Vallicella, du quartier du Ponte et du Parione » [2], l'autre qui réservait à l'ancien recteur, Antonio Adjuto, une pension annuelle de 110 écus sur les revenus de la paroisse [3]. La pension greva longtemps les nouveaux bénéficiaires de l'église : nous avons la preuve qu'on la payait encore en 1592 [4].



Mais le plus important dans la bulle qui dispose de la Vallicella en faveur de la Congrégation, c'est l'institution de la Congrégation elle-même. On y lit que, dans l'église, est érigée à perpétuité « une Congrégation de prêtres et de clercs séculiers appelée Oratoire ». Cette bulle est donc l'acte de naissance de la Congrégation. Le petit groupe de prêtres que Philippe a constitué pour le service de son œuvre cesse de se confondre avec les convicts ecclésiastiques de San Girolamo della Carità ou de Saint-Jean des Florentins. En même temps que d'un siège, cette reconnaissance canonique le dote d'une personnalité propre. Voilà close la période des efforts empiriques ; celle de l'organisation réfléchie va commencer. Nous sommes arrivés à un sommet d'où l'on découvre mieux les intentions de Philippe.

Combien de fois n'a-t-il pas protesté qu'il n'avait jamais eu le dessein de fonder une Congrégation ! Mais il ne mettait pas toujours le même sens dans ses paroles. Parfois il voulait dire que la Congrégation s'était trouvée faite sans qu'il l'eût du tout cherché [5]. Ce n'était pas là

1. A. R., *Scritture originali...*, BORDINI, *Compendium* cité, f° 190v.

2. VAT. *Secr. Brev.* 82, *Bull. Greg. XIII*, Lib. II, 1575, f°s 161 et seq.

3. *Ibid.*, f°s 19 et seq. Cf. l'acte de résiliation d'Antonio Adjuto, daté du 4 août 1575, dans A. R., *Vol. P^um Cong^nis Orat^rii*, f° 12.

4. Baronio offrit à cette date que la pension fût prélevée sur celle qu'il recevait alors de Clément VIII (lettre de Baronio à Talpa, 4 juillet 1592, citée dans le périodique *San Filippo Neri*, numéro du 26 février 1923). Peut-être le décret du 8 octobre 1592 (A. R., *Lib. III Decr.*) fait-il allusion à cet arrangement.

5. *P. C.*, f° 413, déposition de Teo da Siena : « Il m'a dit maintes fois qu'il n'avait jamais songé à faire une Congrégation de prêtres... » Cf. Frédéric Borromée (Périodique *San Filippo Neri*, 26 juillet 1923, citant le *Liber Rerum Mirabilium*, l. I, n° 190, de la BIBL. AMBROS.) : Philippe lui a dit que son dessein avait été simplement « de grouper quelques-uns de ses fils spirituels ». Cf. VAT. *Urb. lat.* 526, une lettre du même, du 21 mai 1629 : « Je puis attester que le saint n'eut aucunement la pensée d'ériger une Congrégation, mais à l'origine fit ordonner quelques-uns de ses fils spirituels... »

une humble atténuation de la réalité, mais la vérité pure. « Si nous voulions nous accroître en nombre, écrivait Baronio le 29 mai 1567 [1], nous ferions un nouvel ordre religieux ; tel n'est pas notre but. » Jusqu'en 1575, nul indice qu'on ait changé d'avis là-dessus. On ne regarde pas plus loin que l'Oratorio et les nouveaux sujets que l'on recrute sont destinés simplement à alléger la charge de ceux qui ont précédé. Cependant ils finissent par former tous ensemble un groupe compact; il a fallu se donner des règles : la communauté existe, il ne lui manque qu'un titre officiel. De qui partira maintenant l'initiative de solliciter ce titre ? De Philippe, ou non pas plutôt de son entourage ? Un mot du cardinal Frédéric Borromée donne à entendre que Philippe n'eut point de part à l'affaire : « A vrai dire, le Bienheureux Père n'a voulu de Congrégation, ni à Rome ni à Naples [2]. » Il est sûr, comme nous le verrons, que la Congrégation lui força la main pour fonder Naples : faut-il croire que, sans les instances des siens, Philippe se fût aussi contenté pour Rome d'un simple convict, jouissant ou non d'une résidence propre, et n'eût pas cru nécessaire d'emprunter les formes d'une Congrégation ? Ce qu'on peut dire au moins, c'est qu'il n'a rien prémédité. Il en est venu au dernier moment sans avoir prévu cette Congrégation pour laquelle il sollicite l'institution papale. Le véritable fondateur, comme il dira plus tard, ce n'est pas lui, c'est Dieu [3], c'est la Madone [4], c'est la Providence qui dirigeait à son insu les initiatives de son zèle.

La Congrégation de Philippe sera d'un type tout nouveau : à la vérité, elle n'en est pas une, à donner au mot l'acception alors reçue. Voilà comment Philippe peut dire dans un autre sens encore qu'il n'a pas voulu faire de Congrégation. Les Congrégations antérieures exigeaient de leurs membres qu'ils prononçassent des vœux; elles étaient des ordres religieux, des groupements de réguliers. « Congrégation de prêtres et de clercs séculiers », dit au contraire la bulle qui institue l'Oratoire [5]. Les prêtres de Philippe ne revêtent donc pas une autre condition que celle du clergé séculier. L'innovation est

1. Cité par Calenzio, *op. cit.*, p. 113.

2. A. N., fasc. 89, n° 7, *Vita...*, *anno* 1586. L'auteur de la *Vie* a noté en marge qu'il avait entendu relater ce propos au Père Gio. Tomasso Eustachio.

3. *P. C.*, f° 96, déposition d'Egidio Calvelli.

4. Propos rapporté fréquemment par les anciens biographes : cf. par exemple Sonzonio, l. II, c. 2, n° 7.

5. « Congrégation de l'Oratoire des Clercs séculiers », écrit Tarugi dans le mémorial qu'il adresse le 8 octobre 1579 à saint Charles (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*).

d'importance. Le XVI[e] siècle avait déjà vu une transformation profonde des communautés ecclésiastiques. A côté des moines, astreints à des modes de vie qui variaient d'un ordre à l'autre : Carmes voués surtout à la contemplation, Bénédictins à la prière publique, Dominicains à la prédication savante, Franciscains à l'apostolat populaire, étaient apparus les Clercs Réguliers, Théatins, Somasques, Jésuites, Barnabites, pour ne citer que ceux qui précédèrent l'Oratoire. On les appelait clercs parce qu'ils avaient tous, malgré leurs fins particulières, le dessein commun de vivre parmi les autres clercs, portant leur costume, exerçant leurs ministères, leur ressemblant en tout, sauf le point qu'ils suivaient une règle grâce à laquelle ils espéraient pratiquer de plus hautes vertus et donner un exemple entraînant à la masse séculière. Les Philippins auraient pu être de ces Réguliers d'une espèce nouvelle, qui paraissait bien adaptée aux besoins de l'époque. Philippe ne l'admit jamais [1]. Il répétait qu'il y avait assez d'ordres divers pour les vocations à la vie régulière et que ce n'était pas la peine d'en créer un de plus [2]. Il se contentait de pourvoir de sujets les ordres existants, en inclinant vers l'un ou vers l'autre ses fils spirituels. L'Oratorio, disait en 1573 Alfonso Paleotto [3], est un véritable « séminaire » pour les ordres religieux. Philippe semble plus attentif à leurs besoins qu'à ceux de son groupe. A la veille de fonder sa Congrégation, il promet encore aux Barnabites qu'il leur trouvera des recrues [4]. Ce n'est donc pas qu'il mésestime ni les anciens ni les nouveaux ordres. Mais il a l'idée arrêtée que de simples prêtres séculiers suffisent pour l'Oratorio et qu'il n'y a pas lieu de les changer de condition. Le pape entre dans cette vue et c'est ainsi qu'avec la Congrégation séculière de Philippe, une forme de communauté, alors inédite, est introduite dans l'Eglise [5]. Elle n'a pas moins d'avenir que celle des Clercs Réguliers qu'avaient adoptée depuis cinquante ans tous les autres fondateurs.

Il faut cependant noter qu'il existait déjà pour les femmes, sinon

1. Citons entre autres Fabritio de' Massimi (*P. C.*, f° 648), à qui Philippe a maintes fois confié ses idées; et VAT. *lat.* 6662, f° 72.

2. *Ibid.*

3. Lettre à Philippe, 11 mars 1573 (BIBL. VALL., *fondo Calenzio, Lettere scritte e sottoscritte da S. Carlo Borromeo...*). Cf. le P. Tito degli Alessi, lettre du 23 mars 1575 (MANNI, *op. cit.*, p. 48) : il estime à trois cents environ le nombre des religieux qui doivent leur vocation aux conseils de Philippe.

4. Lettre du P. Tito degli Alessi, 13 novembre 1574 (MANNI, *op. cit.*, p. 41).

5. Les Constitutions latines rédigées par Bordini vers 1583 (A. N., fasc. 105, n° 1; l'original dans A. R.) parlent de cette « condition de notre Institut absolument nouvelle, *prorsus nova*, et différente des autres ».

pour les hommes, une institution analogue à celle de Philippe. A Rome même, plus d'un siècle auparavant, sainte Françoise Romaine avait groupé à Tor' di Specchi, au pied du Capitole, de pieuses femmes qui vivraient ensemble sans vœux ni clôture. Ces moniales d'un nouveau genre garderaient leur patrimoine, quittes à n'en disposer qu'avec l'assentiment de la présidente. Chacune resterait libre de choisir son directeur de conscience et de s'adonner aux œuvres de charité qu'elle préférerait. Agrégées à titre d'Oblates au monastère voisin de Sainte-Marie-la-Neuve, au Forum, elles n'en conserveraient pas moins leur indépendance, et l'Abbé du monastère s'interdirait de s'ingérer dans leur gouvernement [1]. Philippe connaissait bien ces religieuses auxquelles il fournit dès 1574 un confesseur attitré [2]. Il est possible qu'il ait été confirmé par leur exemple dans ses vues de communauté séculière. Que la Vallicella soit en tous cas devenue une sorte de pendant de Tor' di Specchi, un fait curieux le prouve : saint François de Sales, en quête d'une règle pour sa communauté d'hommes de Thonon, prend celle de l'Oratoire; puis, quand il fonde une Congrégation de femmes, sa première idée est de l'organiser suivant le modèle de Tor' di Specchi [3]. Dans l'une comme dans l'autre maison, saint François de Sales reconnaissait donc le même esprit, et d'ailleurs son esprit.

Philippe a été réellement novateur, mais on peut être sûr qu'il ne pensa pas créer rien d'original ni ouvrir une voie par où d'autres passeraient à sa suite. Plus tard, on dégagera pour ainsi dire la philosophie de cette fondation. On dira que Philippe a conçu un état intermédiaire entre la liberté du siècle et la rigueur monastique, qu'il a offert un refuge à ceux qui aspiraient à une vie pure sans vouloir du cloître [4], qu'il a inventé « une certaine médiocrité dorée » de la vie religieuse [5].

1. Dom Bernard Maréchaux, *Les Oblates Régulières de sainte Françoise Romaine*. Paris, 1925, p. 6 et 26.

2. Nicolo Gigli, qui garda dix-sept ans l'emploi (*Mémoires* de Pateri, f° 57v; et Bibl. Vall. *O.* 58, Aringhi, *Vite...*, f° 288v); d'autres Philippins confessèrent les Sœurs après lui (Pateri, *Mémoires*, f° 58). Philippe allait aussi confesser à Tor' di Specchi (*P. C.*, f° 614). Sur ses relations avec les moniales, voir encore *P. C.*, fos 146v et 356.

3. Dom Bernard Maréchaux, *op. cit.*, p. 26.

4. Ces idées sont exposées par plusieurs disciples de Philippe, par exemple Gallonio (*Vie*, année 1587), qui, dès 1600, les attribue expressément à Philippe, Pateri (*P. C.*, f° 838), Agostino Manni (dans un manuscrit cité par Marciano. *op. cit.*, I, l. I, c. xv), Baronio (dans le projet de Constitutions qu'il rédigea en 1602, Vat. *lat.* 5506, fos 59 et 59v). Remarquer leur conformité avec celles dont s'inspira saint François de Sales pour fonder la Visitation.

5. L'expression se trouve dans Gallonio et dans Baronio, *loc. cit.*

Ces idées de modération, de voie moyenne appartiennent à des disciples qui réfléchissent après coup sur l'œuvre du fondateur; elles ne répugnent pas à l'esprit de Philippe, mais Philippe ne se représentait pas tant de théorie quand il maintenait l'état séculier pour ses prêtres.

Encore une fois Philippe en 1575 ne songe qu'au moyen de perpétuer l'Oratorio. La Congrégation est fondée pour que l'Oratorio vive et n'a pas d'autre raison d'être. L'Oratorio est le centre de ses pensées, à moins qu'on ne remonte à la raison d'être de l'Oratorio lui-même, à l'explication suprême de son apostolat. Germanico Fedeli nous a livré un jour le secret de Philippe : il dit [1] que notre saint institua l'Oratorio pour occuper ses pénitents pendant les loisirs dangereux de l'après-midi. La préoccupation dernière qui mène Philippe, c'est donc le souci de ses fils spirituels. Directeur de conscience avant tout, il ne restreint pas son rôle à quelques tête-à-tête; il voudrait, pour leur épargner tout risque, garder continuellement près de lui ceux qu'il dirige. La vie romaine est si peu remplie à cette époque ! Les étrangers content leur étonnement d'une ville où l'on ne voit pas d'artisans, ni de rues marchandes, où tous les jours semblent chômés comme dimanches [2]. C'est un relâchement universel de l'activité : « Chacun, dit Montaigne, prant sa part de l'oisifveté ecclésiastique [3]. » Un prélat studieux a du temps de reste pour ses études [4]. Mais, pour la plupart des gens, riches ou pauvres, clercs ou laïcs, les journées presque entières s'écoulent en flâneries. Philippe entend s'emparer de tant d'heures vacantes, de peur qu'elles soient mal employées. Si nous nous reportons à ces mœurs, nous n'avons plus de peine à concevoir ni l'Oratorio quotidien, ni ces quatre sermons qui le font durer chaque jour deux heures et davantage. L'auditoire n'a jamais dit que le temps lui manquait pour ces exercices; il ne s'est jamais plaint qu'on le surmenât. Avant que Philippe l'attirât aux siens, il avait l'habitude d'aller ouïr des sermons, « de quoi

1. *P. C.*, f° 928. C'est ce que Talpa avait expliqué déjà dans son traité sur l'Oratorio (A. N., fasc. 105, n° 3, *Instituto...*, p. 5 et 12).

2. Cf. MONTAIGNE, *loc. cit.*, édition citée, p. 284-285 : « Les avenues de Rome, quasi par tout, se voient pour la pluspart incultes et stériles, soit par le défaut du terroir, ou, ce que je treuve plus vraisamblable, que cete ville n'a guiere de maneuvres et hommes qui vivent du travail de leurs meins... Il n'est nulle rue marchande, ou moins qu'en une petite ville... La ville ne change guiere de forme pour un jour ouvrier ou jour de feste... »

3. *Ibid.*

4. Tel BENTIVOGLIO, à qui son service quotidien de camérier laisse largement le temps de s'instruire (*Mémoires*, c. IX).

il y en a en tout temps », dit encore Montaigne [1]. L'Oratorio ne prend même pas tous les moments libres : Philippe multiplie ses inventions pour retenir tant qu'il faut ses fils spirituels, promenades, séances de prière à la nuit tombée, assistance aux Matines, visites des hôpitaux, et enfin il supporte que, du matin au soir, on vienne le voir ou qu'il y ait sans répit de jeunes garçons à jouer près de sa porte.

Mais, de tous ces pieux passe-temps, c'est l'Oratorio qui a sa prédilection. C'est le premier qu'il ait mis en œuvre. Il se place aux heures d'après-déjeuner, les plus vides, les plus longues, et peut-être les plus scabreuses [2] de toutes, surtout en été. Enfin, avec ses exhortations familières, c'est le plus sûr moyen de toucher les pécheurs entrés un jour par curiosité ou sur le conseil d'un ami dévot, comme d'entretenir la ferveur des convertis. Il caractérise si bien l'activité de la Congrégation qu'il lui donne son nom, comme on le voit déjà dans la bulle de 1575. Il en est la marque individuelle : « L'Institut de l'Oratoire, déclare Talpa [3], consiste principalement dans l'usage quotidien de la parole de Dieu, en style simple, familier, efficace, bien différent du style des prédicateurs : c'est là l'essentiel de l'Institut imaginé par le Bienheureux Père. Sans doute il a introduit, outre la parole de Dieu, le fréquent recours aux sacrements et d'autres exercices spirituels : n'empêche qu'il a voulu que notre exercice distinctif et spécial, l'exercice par où nous différerions des autres Instituts, fût la parole de Dieu, non la parole de Dieu purement et simplement, mais la parole de Dieu quotidienne et familière. » Tarugi n'est pas moins formel : « La pensée de notre fondateur a été que son Institut eût pour fonction propre et particulière d'annoncer la parole de Dieu chaque jour de la semaine ainsi que le dimanche [4]. » L'importance de l'Oratorio dans la Congrégation de Philippe n'est comparable qu'à celle des *Exercices* de saint Ignace dans la Société de Jésus.

Mais combien les deux procédés diffèrent ! Quoiqu'ils fassent eux-mêmes appel à l'imagination et aux affections, les *Exercices* sont au

1. *Op. cit.*, p. 315.
2. A. N., fasc. 2, n° 1, *Alcuni ricordi...*, n° 21.
3. Lettre du 17 décembre 1613, citée dans MARCIANO, *op. cit.*, II, l. II, c. VIII.
4. Extrait des Constitutions rédigées sous son inspiration en 1606 (A. R., *Vol. pum Congnis Oratrii...*, f° 315). Cf. les recommandations faites aux trois prêtres de San Severino agrégés le 22 décembre 1579 à la Congrégation (A. R., *Lib. dei Decr. della Casa di San Severino*, p. 21 ; publié dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 mai 1926) : l'oratorio de l'après-midi et l'oraison du soir, voilà, dit-on, « le principe et le fondement de la Congrégation ».

fond un système de pensées, un engrenage logique; certaines prémisses bien établies, la conclusion forcée est qu'il faut se soumettre à la loi chrétienne. Le reste de l'âme se débat sous la sentence inéluctable portée par la raison. Il y a loin de ces méditations fortement enchaînées aux sermons de l'Oratorio. Là, pas de plan, pas de progrès. Souvent les sermons prennent leurs thèmes au hasard de la lecture initiale des séances. Ces improvisations sont même regardées comme plus conformes à l'esprit de l'Oratorio que les sermons étudiés : c'est que la ferveur se refroidit dans la composition du discours, au lieu qu'elle passe toute vive dans la parole improvisée. L'Oratorio opère, non par le développement d'une dialectique abstraite, mais par la répétition des touches concrètes sur l'âme; le style simple et spontané, les récits historiques, les cas de conscience, voilà les prestiges dont il use. C'est sa forme vivante et non la rigueur de sa déduction qui persuade de la vérité. Les *Exercices* sont une suite qu'il faut parcourir d'un bout à l'autre : tout se tient, tout se complète, et l'âme n'est pleinement confirmée dans sa voie qu'à la dernière méditation où le cycle s'achève. Au contraire, l'Oratorio peut faire son effet du premier coup, grâce à une question incisive, à un exemple bien adapté, à la chaleur d'une exhortation; mais on y revient indéfiniment pour entretenir sa flamme; il n'y a pas de conclusion, de point d'arrêt, comme lorsqu'on parcourt une théorie. Enfin les *Exercices* s'accommodent plutôt de la réflexion solitaire; chacun doit repasser pour son compte toutes les étapes du raisonnement, chacun doit se convaincre lui-même. A l'Oratorio, les assistants agissent les uns sur les autres; on est frappé de ce qu'on entend, mais aussi de ce qu'on voit; une contagion de ferveur se dégage de cette salle comble d'hommes de tous rangs; des prières communes redoublent à d'autres moments l'impression ressentie pendant les sermons. En somme, les *Exercices* sont plus précis, plus définis, plus méthodiques; l'Oratorio est plus simple, plus persuasif, plus entraînant. Les *Exercices* sont plus faciles à réaliser et n'ont pas cessé d'être en usage; l'Oratorio, dans la forme complète que lui donna Philippe, n'a jamais existé qu'à Rome et ne paraît plus de tous points compatible avec nos mœurs.

Nous avons vu au contraire quelle opportunité merveilleuse il présentait au temps de Philippe. Le pénitent de saint Ignace, après qu'il a suivi jusqu'au bout les *Exercices,* est laissé à lui-même comme un soldat muni de tout son armement. On lui fait confiance, tant l'étau de raisonnement dans lequel il s'est mis paraît solide. Est-ce bien prudent pour cette époque désœuvrée ? Philippe aime mieux recommencer

chaque jour avec ses fils spirituels le travail de la veille. L'Oratorio est un exercice ininterrompu. Il réclame donc assez de prédicateurs et de confesseurs pour que le roulement quotidien n'emploie pas les mêmes sans répit. La Congrégation est instituée pour les fournir. C'est sa fin unique : elle est au service de l'Oratorio.

Philippe ne souffrira pas qu'elle dévie à la recherche d'autres tâches. Ainsi voit-on que ce jubilé de 1575, qui amène 400 mille pèlerins [1] et tient la ville en suspens, ne change rien à ses pratiques. La Trinité des Pèlerins, fondée pour le jubilé précédent avec le concours de Philippe, n'a cessé depuis vingt-cinq ans d'accroître ses ressources et ses privilèges [2]. Le jubilé actuel marquera son apogée [3]. Elle rendra un service immense : exactement 144.913 pèlerins y trouveront un asile, sans préjudice de 21.000 convalescents [4], et on leur distribuera 365.132 repas [5]. Cette hospitalité s'exerce avec un ordre parfait. Des exemples édifiants y sont donnés par les plus grands personnages, comme un Marc-Antonio Colonna [6], comme le pape lui-même [7], qui servent les pèlerins. D'autres confrères vont quêter par la Ville ; des gentilshommes et des prélats, dépouillant le sac et le capuchon de la confrérie, ne rougissent pas de se présenter à visage découvert dans les palais et les maisons, et recueillent dans leur besace pain, vin et autres provendes pour la nourriture de leurs hôtes [8]. Il y a certainement parmi eux des fidèles de l'Oratorio ; Philippe est ravi de leur conduite, s'il ne l'a pas inspirée lui-même. Mais nulle trace dans les documents qu'il soit intervenu de sa personne, bien loin d'avoir été comme jadis un des organisateurs de l'œuvre. Tout son zèle reste concentré sur l'Oratorio. Le convict de Saint-Jean des Florentins au grand complet à cause des pèlerins qu'on hospitalise, l'Oratorio encombré de Milanais envoyés par saint Charles [9], des

1. Pastor, *op. cit.*, IX, p. 147.
2. Vat. *lat.* 5513, traité de 1600 où l'œuvre de la Trinité des Pèlerins est expliquée depuis l'origine.
3. *P. C.*, f° 643 (*Vat.*).
4. Pastor, *op. cit.*, IX, p. 153-154. Cf. Vat. *lat.* 5513, *op. cit.*, f° 19 ; le 25 mai furent reçus 5.742 pèlerins.
5. Arch. Stato Roma, *Arch. della Trinità dei Pellegrini*, n° 371, lettera B, relation datée du 27 décembre 1575 sur le nombre des pèlerins reçus pendant l'Année Sainte.
6. Pastor, *ibid.* Cf. *ibid.*, p. 871, dépêche de Giov. Ant. Odescalchi au duc de Mantoue, 2 avril 1575.
7. Vat. *lat* 5513, *loc. cit.*
8. *Ibid.*
9. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre de Speziano à saint Charles, 2 avril 1575, et lettre de Tarugi au même, 7 mai 1575.

prédicateurs illustres, des évêques qui suppléent souvent les Pères dans les sermons [1], Bordini en avril qui tombe malade de fatigue tant il a confessé [2], voilà toute la répercussion qu'a sur la Congrégation un événement qui absorbe, une année durant, la vie de Rome.

Si jamais un ministère devait tenter Philippe, c'était celui d'assister les malades dans les hôpitaux. Sur son conseil et à son exemple, ses fils spirituels s'y adonnèrent de tout temps. On peut dire qu'avec les visites aux sept églises il n'y eut aucune pratique plus en honneur à l'Oratorio, hormis l'Oratorio lui-même. Philippe aimait voir ses disciples, surtout ceux d'un haut rang, s'acquitter là des plus humbles besognes. Sans compter que ces concours bénévoles arrivaient à point. Nous avons déjà cité le tableau que fait de son hôpital un commandeur de San Spirito, Monseigneur Cirillo. La peinture est du plus horrible pittoresque [3]. Les malades sont livrés à une racaille mercenaire qui néglige les soins les plus urgents, qui rudoie et qui injurie les pauvres patients. Des mois entiers s'écoulent sans que les médecins paraissent; les chirurgiens ne voient dans les malades que chair à expérience. Mais, ce qui passe tout, c'est le traitement des enfants par les créatures recrutées sous le nom de nourrices. Monseigneur Cirillo, qui, sous Pie IV, était intervenu près de Philippe pour qu'il se chargeât de Saint-Jean des Florentins, aurait voulu, sous Pie V, lui confier aussi San Spirito [4]. Philippe avait accepté l'église à cause du convict qui fournirait à l'entretien des prêtres attachés à l'Oratorio, mais il refusa l'hôpital qui aurait supplanté leur ministère principal. Quoi qu'il en soit de la détresse des malades, la visite des hôpitaux ne sera jamais à l'Oratorio qu'une œuvre accessoire. Philippe laissera un de ses fils spirituels, Camille de Lellis, fonder la Congrégation destinée spécialement à ce soin : la sienne a un autre office. Il est possible que les visites passagères organisées par lui aient donné à son pénitent l'idée d'une assistance continuelle auprès des malades [5]. Mais Philippe ne se mêla pas autrement de la fondation de Camille. Ce Napolitain, tout feu et tout

1. Un rapport composé vers 1580 pour le cardinal Savelli (A. N., fasc. 21, nº 1, fos 8-9), cite en particulier l'évêque d'Aleria (Alessandro Sauli), l'évêque de Camerino et l'évêque Marchesino.

2. *P. C.*, fº 644v (*Vat.*) : l'événement est raconté là par lui-même.

3. Bibl. Nazionale Firenze, *Capponiana*, cod. 78, lettres de Mons. Cirillo à divers, fos 322v et seq. : mémoire à un cardinal sur l'hôpital de San Spirito.

4. Vat. *lat.* 6662, fº 78.

5. C'est ce qu'assure Bordini (*P. C.*, fº 644 (*Vat.*).

élans [1], était incapable de résister à ses inspirations et ne rendait même pas compte de ses projets à son directeur spirituel [2]. Philippe, qui ne faisait pas complètement fond sur un tel caractère [3], essaya en vain de modérer au début ses agissements [4]. Il finit par l'abandonner à son propre génie.

Ce n'est pas davantage Philippe qui entreprendra l'œuvre des écoles, aussi urgente à instituer pourtant que celle des hôpitaux. Le fondateur des Ecoles Pies, l'Espagnol Joseph Calasanz, qui arrive à Rome en 1592, vers la fin de la vie de Philippe, trouvera ce champ d'apostolat encore inculte. Avant lui, un pauvre homme, qu'on appelait par moquerie le *Litterato* [5], le « lettré », s'était imaginé, dès l'époque de Grégoire XIII, de recueillir les enfants sans famille qu'il trouverait errants par les rues de Rome. Il les nourrissait avec des aumônes, les logeait dans les grottes du monastère de San Lorenzo in Panisperna. Ebauche bien insuffisante de l'œuvre à faire ! Philippe connaissait l'homme, il aimait sa simplicité et sa charité, il lui procura la bienveillance et les dons du cousin de saint Charles, le cardinal Frédéric Borromée. D'autre part, il ne cessa d'appliquer ses fils spirituels à catéchiser les petits enfants [6], soin qu'avait recommandé vivement le Concile de Trente. Le mémorial adressé en janvier 1578 à Grégoire XIII [7] compte expressément la Doctrine chrétienne parmi les œuvres de sa Congrégation. Mais, comme les hôpitaux, elle ne sera jamais qu'une œuvre secondaire. Celle de l'Oratorio restera la seule qui compte aux yeux de notre saint. Philippe laissera passer toutes les occasions d'adopter pour les siens des spécialisations nouvelles. On déniera même un jour aux Pères de San Severino la faculté d'enseigner la Doctrine chrétienne le dimanche, comme le voudrait l'évêque [8] :

1. CAPECELATRO (*op. cit.*, II, p. 298-299) fait de lui un portrait concis et vrai : « Son extérieur est celui d'un athlète, tant il est haut de taille, plein de vigueur et de force ; au-dedans, il est tout feu et tout élans, comme on voit certains Napolitains. »

2. CICATELLI-DOLERA, *Vita di San Camillo de Lellis*, l. I, c. 14.

3. *P. C.*, f° 321v. Il détourne Curtio Lodi de lui prêter de l'argent.

4. CICATELLI-DOLERA, *loc. cit.*

5. Sur le *Litterato*, cf. *Mémoires* du P. PATERI, f° 58v ; RIVOLA, *Vita di Federico Borromeo*, l. II, c. VI ; PASTOR, *op. cit.*, XI, p. 432 ; SONZONIO, *op. cit.*, l. III, c. X, n° 31. D'après RIVOLA, Frédéric Borromée avait placé le buste du *Litterato* à l'Ambrosienne, parmi ceux des personnages dont il vénérait la science ou la sainteté. Ce charitable homme mourut en 1595, quelques mois avant Philippe.

6. Voir ci-dessus, p. 205.

7. Reproduit par PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872.

8. A. R., lettre du 23 janvier 1590. Baronio s'opposa plus tard encore à l'envie qu'avaient les Pères de San Severino de se mettre à enseigner la doctrine chrétienne (cf. CALENZIO, *op. cit.*, p. 395-396).

la Congrégation, leur observe-t-on, n'a pas été instituée pour cela. S'ils ont le dimanche de l'activité de reste, qu'ils organisent plutôt ce jour-là une séance supplémentaire d'Oratorio.

Il faut encore ajouter que l'important pour Philippe, c'est uniquement l'Oratorio romain, celui qu'il a fondé et qu'il gouverne, qui est composé de ses disciples et dont les visages lui sont tous familiers. Il n'a que faire d'une vaste Congrégation organisée pour multiplier l'Oratorio à travers le monde. Qu'on l'imite hors de chez lui tant qu'on voudra, mais qu'on n'essaie pas d'éparpiller au loin sa Congrégation. Il entend la garder groupée autour de lui; il n'a d'autre dessein que de cultiver le champ dont son regard mesure aisément les contours. L'assise solide que la Congrégation acquiert avec son érection canonique n'est donc pas un signe que Philippe songe à lui donner plus d'ampleur. On doit le croire totalement étranger au projet immense que Tarugi, en 1579, supplie saint Charles d'exposer et de recommander prochainement au pape [1]. La Congrégation serait fondée une seconde fois sur un nouveau plan. Il n'est plus question de l'Oratorio. Mais cette originalité qu'a la Congrégation philippine d'être composée de prêtres séculiers, voilà le trait qui a mis en mouvement l'esprit de Tarugi. Il imagine donc un ordre séculier dont le séminaire serait à Rome, et qu'on répartirait par toute la chrétienté suivant les besoins des églises. Les Philippins deviendraient, dans le séminaire de Rome, les instituteurs de ce clergé volant, où le pape puiserait à son gré pour la défense des points menacés. Cette réserve de prêtres à la disposition du pape ressemble à celle que le cardinal Borromée venait de constituer avec ses Oblats pour le service de son diocèse. Tarugi généralise hardiment la conception de saint Charles. On ne sache pas qu'il ait réussi à faire adopter ses vues. Mais il semble, par d'autres mémoires de dates à peine plus récentes, que cette idée d'un apostolat universel hante à cette époque les cervelles des disciples de Philippe. Si la Congrégation avait de quoi entretenir tous les sujets qui se proposent, représente-t-on vers 1580 au cardinal-vicaire Savelli, elle serait en mesure « de fournir, non seulement aux besoins de Rome, mais à ceux de tant d'évêchés, par le monde, à qui les hommes font défaut [2] ». Un peu plus tard, on attend de la munificence du cardinal Cesi les ressources qui permettront ainsi d'accueillir toutes les vocations :

1. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre à saint Charles, du 8 octobre 1579, accompagnée d'un mémorial qui raconte le passé et le présent de l'Oratorio.

2. Mémoire composé vers 1580 (A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 8-9).

« L'esprit de la Congrégation », une fois pourvue de nombreux sujets, « sera d'envoyer des hommes pour aider tous les évêques qui en auront besoin [1]. » Longtemps après, Talpa, embrassant après sa mort l'œuvre accomplie par Philippe, se persuadera qu'il nourrissait lui-même des vues de ce genre. Il se serait proposé de créer avec l'Oratorio l'instrument le mieux adapté pour propager la réforme catholique à travers le monde. Les réguliers, qui sont en marge de la hiérarchie ecclésiastique et que leurs règles isolent du peuple chrétien, ne convenaient pas aussi bien que les séculiers de Philippe, mêlés au clergé normal et participant à son ministère auprès des fidèles. De Rome, centre de la chrétienté, ce levain devait plus facilement se répandre dans la masse [2]. Philippe aurait été très conscient de toutes ces opportunités. Cadre de théorie où l'on peut à la rigueur renfermer les faits; il y a seulement que jamais Philippe ne s'inspira de pensées abstraites et n'étendit de la sorte à l'univers ses visées.



Le simple établissement d'un groupe des siens à Milan lui paraissait excessif. Dès qu'il ne craignit plus que la défaveur papale l'obligeât de quitter Rome, le projet cessa d'occuper son esprit. Cette année du jubilé voit pourtant quatre prêtres, dont trois au moins sont fermement agrégés à la Congrégation, s'acheminer vers la ville de saint Charles. Ils doivent s'installer dans l'église de San Simone et profiter de la rente dont Fabritio Mezzabarba l'a dotée avant de venir à Rome. Gio. Paolo Folperto, recteur du collège di Taegi, auquel est rattachée l'église, était à Rome au début de l'année; il a pressé Philippe d'accepter pour quatre de ses prêtres le bénéfice de Mezzabarba dont il dispose, mais ses hôtes, les Barnabites, l'ont édifié sur ce transfuge de leur Ordre; ce ne sont donc pas les prières de Folperto qui ont décidé Philippe à cette mission [3]. Ce sont celles de Mezzabarba. Des intérêts d'argent rappellent ce dernier à Milan. Il n'a pas moins souci que Folperto de pourvoir au service de San Simone et souhaiterait emmener un des prêtres de l'Oratorio avec lui. L'occasion décide enfin Philippe à tenter

1. Mémoire qui peut être de 1581 (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 27).

2. Le traité de Talpa remplit le premier cahier, 23 folios in-quarto, du cod. 6662 de VAT. *lat.*, où on l'a inséré sous le titre de *Ragguaglio dell'Istituto dell'Oratorio fondato da S. Filippo Neri*.

3. Lettre du P. Tito degli Alessi du 5 mars 1575, citée dans PREMOLI, *op. cit.*, p. 266.

l'exécution de ce qu'il a si souvent promis à saint Charles : il accorde Alessandro Fedeli. Mezzabarba réclame Pateri, son compatriote et son ami, qui conviendrait mieux pour débrouiller ses affaires; Philippe consent encore à ce départ [1]. Les trois compagnons étaient parvenus à Milan quand Philippe envoya les rejoindre Gigli et Perrachione [2]. C'est ainsi qu'en octobre les desservants de San Simone se trouvèrent au complet [3]. Mais Speziano tremble que l'affaire se défasse. Il avertit saint Charles des précautions à prendre : qu'il ne les soumette pas au rite ambrosien, qu'il n'aille pas les employer à des visites, examens et autres ministères de réforme avec lesquels ils savent, par l'expérience de Rome, qu'on se rend odieux au peuple [4], qu'il leur montre de la bienveillance [5]. « C'est que je vois dans le Père Philippe, ajoute Speziano, passablement de répugnance à se charger de cette église. Il ne faudrait pas grand'chose pour qu'il rappelât les Pères et renonçât à l'entreprise [6]. » Speziano a bien deviné que Philippe regrette déjà sa concession.

Saint Charles n'obtenait pas absolument ce qu'il avait souhaité; les Philippins n'étaient pas mis à sa disposition; c'est Mezzabarba qui les accaparait pour son œuvre propre [7]. Mais enfin ils prenaient pied à Milan et l'on pouvait espérer que d'autres effets sortiraient de ce principe. Toutefois il s'aperçut vite qu'on n'avait envoyé parmi eux aucun homme capable de devenir un chef et de mettre en relief dans sa personne la réforme du diocèse [8]. C'est Tarugi qu'il voudrait, Tarugi qu'on lui promet depuis un an et qui brûle toujours de répondre à son appel. Mais les Pères de Rome ont aussi médiocre envie de le donner que saint Charles grand désir de l'avoir. Le cardinal Alexandrin, qui le reprend un moment comme maître d'hôtel, leur fournit une raison

1. VAT. ARCH. SECR., *Carpegna*, 62, *Mémoires* du P. PATERI, f° 50.

2. *Ibid.*

3. La lettre de Speziano à saint Charles du 3 septembre 1575 (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*; et BIBL. AMBROS., fª 92, 131) annonce que la seconde caravane est en route; celle du 15 octobre (A. R., *Recueil cité*; et BIBL. AMBROS., fª 92, 144) les suppose tous arrivés.

4. Lettre citée du 3 septembre.

5. Lettre de saint Charles à Speziano du 26 octobre 1575 (citée dans CAPECELATRO, *op. cit.*, II, p. 58).

6. Lettre citée du 15 octobre.

7. Ce point est expliqué clairement dans la lettre de Speziano à saint Charles du 2 novembre 1577, et dans la réponse de saint Charles du 19 (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*).

8. Cf. lettre citée du 19 novembre 1577.

de remettre encore le voyage. De son côté, saint Charles, averti que San Simone plaît moins chaque jour, a offert une autre église, Santa Maria Falcorino, qui semble agréer mieux à la Congrégation. Rien n'y fit : Tarugi demeura à Rome, en 1576 comme en 1575, et de même Bordini, que Philippe avait parlé d'envoyer au besoin à sa place [1].

Il arriva bien autre chose. Tandis qu'on discutait de la nouvelle résidence proposée par saint Charles, Philippe fait revenir l'un après l'autre à Rome les Pères de San Simone [2]. C'est dans un chapitre, l'un des premiers qu'ait tenus la jeune Congrégation, qu'on avait décidé au début de l'année de garder à Rome Tarugi [3]. Mais, dans le cas de ce rappel, Philippe agit seul et sans s'expliquer avec personne. Tarugi, dont les espoirs s'écroulent, allègue en vain le scandale de ce soudain départ : Philippe exige qu'il s'acquitte sans répliquer de son office de secrétaire et qu'il notifie le retour aux intéressés [4]. L'événement est révélateur du caractère de Philippe. Quand on connut la terrible peste qui avait éclaté à Milan, les Pères de San Simone à peine en route, on fut convaincu que, mû par un esprit prophétique, Philippe avait voulu les soustraire au danger de la maladie [5]. Mais les Pères ne retournèrent pas à Milan après la peste. Philippe avait des motifs plus durables de les tenir à Rome. Chez lui, les décisions ne se forment pas à la longue, au cours de lentes réflexions; elles éclatent à l'improviste. Il n'est pas l'homme qui pèse tour à tour les raisons opposées, le succès des Pères

1. Pour toutes ces négociations, voir les lettres de saint Charles à Tarugi du 12 janvier 1576 (A. R., *Recueil cité*); de Speziano à saint Charles du 21 janvier (A. R., *Recueil cité;* et BIBL. AMBROS., f^a^ 80); de Tarugi au même du 28 janvier (A. R., *Recueil cité*); de Speziano au même du 11 (A. R., *Recueil cité;* et BIBL. AMBR., f^a^ 80) et du 18 février (A. R., *Recueil cité*); de saint Charles à Tarugi du 22 février (*ibid.*); de Speziano à saint Charles du 25 février (BIBL. AMBR., f^a^ 80, n° 43) et du 10 mars (*ibid.*, n° 44); de Speziano à saint Charles du 25 août et du 8 octobre (A. R., *Recueil cité*).

2. D'après PATERI (*P. C.*, f°s 476^v^, 477^v^ et 852), Fedeli et Mezzabarba furent rappelés à la fin de mars, Gigli en juin, Perrachione et Pateri lui-même moins d'un mois après. Les dates étonnent quand on voit Speziano, dans sa lettre du 25 août (A. R., *Recueil cité*), parler encore du transfert des Pères de San Simone à Santa Maria Falcorino.

3. Lettre citée de Tarugi à saint Charles du 28 janvier 1576; le chapitre avait eu lieu le 22.

4. *P. C.*, f° 639 *(Vat.)*.

5. Le plus ancien document qui relate cette interprétation doit être la lettre de Tarugi à Bordini du 26 octobre 1584 (VAT. *lat.* 6662, f° 73^v^; et A. R., *Casa di Napoli*, I. f° 7).

à San Simone [1], leurs difficultés avec les députés du Collège [2], l'opportunité de complaire à saint Charles, les besoins de la maison de Rome [3]. Mais, le jour où dans l'émoi qu'un événement lui cause, elles se présentent toutes ensemble à son esprit, il a sur le champ l'intuition du parti à prendre et, sans plus tarder, il passe à l'acte. Lui, si ménager de ses commandements, lui qui fera profession de subir la volonté des autres plutôt que d'imposer la sienne, il a aussi de ces brusques résolutions auxquelles il faut qu'on se soumette. Mais elles portent sur un objet limité. Les quatre missionnaires rentrés à Rome, Philippe laisse encore courir les négociations avec saint Charles [4]; il n'a pas décidé dans l'abstrait qu'il renonçait absolument à porter l'Oratorio à Milan; il a vu seulement que les prêtres envoyés à San Simone seraient mieux à leur place à Rome.

L'année 1577 se passa donc encore à échanger des vues au sujet d'un établissement à Milan. D'un côté, les députés du Collège di Taegi font tous leurs efforts pour attirer de nouveau les Philippins à San Simone; ils promettent d'être des plus accommodants [5]; mais la Congrégation se méfie de ces gens retors [6]. D'un autre côté, saint Charles, très étonné qu'on hésite devant des offres aussi avantageuses [7], propose mieux encore, San Sepolcro, église située en plein centre de la ville, sanctuaire très fréquenté des Milanais, pour tout dire le lieu qu'il choisira bientôt pour servir de résidence à ses Oblats : un Oratorio peut se promettre grand succès à cet endroit [8]. Entre les deux églises, San Sepolcro et San Simone, la Congrégation hésite; elle tranchera en faveur de celle qu'on débarrassera de tout patronage laïque et où elle aura ses mouvements libres [9]. Ou plutôt elle se prête par déférence pour saint Charles à continuer la conversation; mais elle a déjà fait

1. Attesté par Pateri dans ses dépositions du *P. C.*, *loc. cit.*

2. Lettre citée de Speziano à saint Charles du 15 octobre 1575.

3. ARINGHI (BIBL. VALLIC. *O.* 58, f° 287v) allègue que ce fut la raison décisive.

4. Lettre citée de Speziano à saint Charles du 8 octobre 1576.

5. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre de saint Charles à Speziano, 8 janvier 1577.

6. Lettres de Speziano à saint Charles, 17 (*ibid.*) et 31 janvier 1577 (BIBL. AMBR., f. 51A *inf.*).

7. BIBL. AMBROS., f. 188 *inf.*, lettre de saint Charles à Speziano, 9 octobre.

8. *Ibid.*, même lettre. Cf. une lettre de Costanzo Tassone, du 3 juillet 1568, où il vante à Philippe le clergé exemplaire qui dessert alors l'église (A. R., *Scritture originali...*, f° 165v) ; et le passage des Constitutions des Oblats (l. II, c. 2) qui célèbre les titres de leur siège.

9. Lettre officielle de Talpa à saint Charles, 1er novembre 1577 (A. R., *Recueil cité*).

son siège ; hormis quelques Pères, écrit Speziano [1], elle n'a d'yeux que pour Rome.

D'ailleurs on approche de l'explication qui va rompre définitivement les pourparlers. Saint Charles n'avait pas encore eu l'occasion de dire, mais il avait toujours pensé que les prêtres envoyés par Philippe deviendraient complètement ses sujets. S'il avait fait tant d'avances à l'Oratorio, c'est qu'il s'adressait à des séculiers et qu'il comptait les introduire sans nul privilège dans son clergé. La Congrégation croyait au contraire que le groupe milanais jouirait de son indépendance, comme une communauté régulière ; elle entendait gouverner depuis Rome sa fondation [2]. Cette grave méprise fut enfin découverte. « Si on eût accepté l'affaire, dira un jour Tarugi désabusé, il fallait ou se confondre avec les simples prêtres de Milan, ou prendre la fuite [3]. » Il reconnaît que Philippe était bien inspiré dans ses atermoiements et ses refus. Saint Charles lui-même ralentira désormais ses instances auprès de gens qui ne le serviraient pas sans réserve. Par contre, le projet de fonder une congrégation diocésaine, les Oblats de saint Ambroise, dont il peut escompter la parfaite obéissance, se confirme dans son esprit. En décembre 1577, il sait à quoi s'en tenir au sujet des Philippins : trois mois après, le 19 mars 1578, il explique à Speziano les principaux traits de l'institut auquel il va recourir à leur défaut [4]. Sans doute, si des Philippins voulaient venir, il les accepterait encore. La négociation reste ouverte [5]. Ils peuvent retourner à San Simone. Ou quelle aide précieuse ils apporteraient à San Sepolcro pour y mettre en train l'Oratorio et initier les Oblats à cet exercice [6] ! Le négociateur, l'abbé Agostini, qui traite en même temps avec le pape de l'approbation des Oblats, a beau demeurer à San Girolamo près de Philippe [7]. Il n'obtient que promesses vagues [8]. Tout se termine par une lettre de Philippe, qui maintient l'espoir d'un

1. Lettre à saint Charles, 2 novembre (A. R., *Recueil cité* ; et Bibl. Ambros., f[a] 80, n° 135).

2. A. R., *Recueil cité*, lettre de saint Charles à Speziano, 17 décembre 1577.

3. Lettre citée de Tarugi à Bordini, du 26 octobre 1584.

4. A. R., *Recueil cité*.

5. Post-scriptum de la lettre de saint Charles à Philippe du 8 janvier 1578 (Bibl. Vall., *fondo Calenzio, Lettere scritte e sottoscritte...*)

6. A. R., *Recueil cité*, lettres de saint Charles à Speziano des 17 décembre 1577 et 19 mars 1578.

7. *Ibid.*, lettre de Speziano à saint Charles du 23 avril 1578.

8. Lettre de l'Abbé Agostini à saint Charles du 2 mai 1578 (A. R., *Recueil cité* ; et Bibl. Ambr., f[a] 87, n° 125).

arrangement, mais ne relâche rien de certaines conditions auxquelles ni les députés de San Simone, ni saint Charles ne veulent souscrire. On lit mieux sa pensée dans les lignes suivantes : « ... Tandis que nos affaires n'ont pas encore pris forme et stabilité à Rome, le conseil de la prudence semblerait être de ne pas commencer par nous aventurer si loin [1]. » Ce conseil n'a jamais quitté et ne quittera jamais l'oreille de Philippe.

Un an plus tard, en 1579, saint Charles était à Rome. Puisque les Philippins ne sont pas venus à Milan faire profiter les Oblats de leur expérience, saint Charles vient les voir à l'œuvre chez eux. Il passe au milieu de la Congrégation la journée entière du dimanche 4 octobre. Il commence par célébrer la messe. Sa présence a attiré une foule considérable et il communie de sa main, trois heures durant, au moins 1.500 personnes [2]. L'après-midi, il assiste aux exercices de l'Oratorio et de la prière commune [3]. Il dîne aussi avec les Pères et Philippe, pendant le repas, fait prêcher le P. Saviolo dans la manière simple qui est d'usage [4]. Saint Charles quitte la maison le lendemain matin. Durant cette journée où il a été l'hôte de Philippe, il n'a pu se retenir de lui renouveler ses anciennes demandes : que Philippe lui prête au moins l'un de ses Pères, probablement ce Tarugi qu'on a promis tant de fois [5]. Sur le moment, Philippe n'a pas su dire un non résolu au cardinal. Aussi s'abstiendra-t-il, malgré le chagrin qu'il en aura, de le visiter avant son départ de Rome; le courage lui aurait manqué de lui refuser décidément un sujet dont l'absence causerait à l'Oratorio un trop grand dommage [6].

Ainsi, en dix ans et plus, Philippe n'avait jamais rien accordé, sinon en paroles, à saint Charles. « Il serait temps, écrivait en 1578 le cardinal, qu'il en finisse une bonne fois avec ses retardements en cette matière [7]. » L'épilogue de tant de projets avortés fut une dernière requête de saint Charles, en 1581, et le pénible malentendu qu'elle

1. NETTI, *op. cit.*, lettre VII, 13 mai 1578.

2. ARCH. STATO VENEZIA, *Dispacci degli Ambasciatori*, *Roma*, fa 14, dépêche de Giovanni Corraro du 10 octobre 1579.

3. GIUSSIANO-OLTROCCHI, *op. cit.*, l. VI, c. II.

4. BIBL. VALL. *O.* 7, cité par CAPECELATRO, *op. cit.*, II, p. 68.

5. Saint Charles est venu « tenter un dernier effort », dit PATERI, *op. cit.*, f° 53.

6. Ce sont les propres paroles de Philippe dans le brouillon de lettre conservé à la sacristie de la Chiesa Nuova (document n° 10).

7. A. R., *Recueil cité*, lettre à Speziano du 19 mars. Cf. la lettre citée du 9 octobre 1577 : « ... Ne me payez pas de paroles comme dans le passé à ce sujet. »

engendra. Cette fois, l'archevêque de Milan ne réclamait rien pour lui-même ; il s'entremettait simplement pour le jeune duc de Bavière, Guillaume V, qui désirait deux prêtres fervents, instruits, bons liturgistes [1]. Speziano, son agent, fut chargé de rechercher à Rome les sujets convenables et fit désigner par le pape deux membres de la Congrégation, dont Bordini [2]. A cette nouvelle, la Congrégation s'émut. Elle députa Philippe et Bordini lui-même pour porter ses doléances au pape [3]. Philippe obtint pour les deux Philippins décharge de leur mission [4] ; on trouva, pour les remplacer, deux prêtres de San Girolamo, mais qui n'avaient avec la Congrégation nulle attache. Par malheur, ces deux prêtres revinrent après quelque temps sur leur parole. Toute la négociation était par terre. Speziano, qui n'avait jamais eu meilleure chance en pareilles affaires avec Philippe, fut très vexé ; il se plaignit à saint Charles que c'était une honte et qu'on abusait de la bonté du pape [5]. Ces termes violents n'étaient pas nécessaires pour fâcher le cardinal. Le duc de Bavière excitait l'admiration de l'Eglise par son zèle catholique au milieu de l'Allemagne protestante [6] ; on tenait à le récompenser par de prompts services ; la nouvelle que l'affaire des deux prêtres allait traîner encore fut très désagréable à saint Charles [7]. Speziano eut donc ordre de dire au pape que l'archevêque de Milan trouvait « très singulier l'esprit de ces Pères de la Vallicella », qui n'avaient pas scrupule de passer outre à ses commandements [8]. Grégoire XIII vit le post-scriptum où se lisaient ces paroles sévères et le transmit à la Vallicella ; il y produisit une consternation telle que Speziano en éprouva de la pitié malgré son ressenti-

1. PATERI, *op. cit.*, f° 53v.

2. A. R., *Recueil cité*, lettre de Speziano à saint Charles, du 16 mars 1581 : « Ce seront des prêtres de San Girolamo et de la Vallicella », assure-t-il.

3. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 16 mars 1581. Il est possible que nous ayons conservé l'aide-mémoire dont Philippe se serait servi pour cette audience ; ce document, qui relate en détail les occupations des Pères, se trouve à Naples (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 27). Sa teneur offre des ressemblances frappantes avec l'autographe de Philippe dont on parlera bientôt (sacristie de la Chiesa Nuova, n° 10). La date de 1581 lui convient de tous points. L'écriture est de Tarugi.

4. Bordini raconte l'audience dans sa lettre du 15 juillet à saint Charles (A. R., *Recueil cité*).

5. *Ibid.*, lettre du 24 juin.

6. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 437-447.

7. A. R., *Recueil cité*, lettre de saint Charles à Philippe, du 31 juillet 1581.

8. *Ibid.*, lettre à Speziano datée simplement de juillet 1581 ; elle est antérieure au 14 de ce mois.

ment [1]. Pourtant Philippe avait la conscience tranquille ; le pape l'avait relevé de l'obligation de fournir les deux missionnaires, et les prêtres qui s'étaient dédits n'étaient pas de son obédience. C'est ce qu'il exposa dans une lettre très calme, adressée à saint Charles au lendemain de la communication [2] ; Bordini, le même jour, écrivait une autre lettre pour confirmer les allégations de Philippe [3].

Saint Charles se serait rendu à ces bonnes raisons, s'il n'avait eu toutes les anciennes déconvenues sur le cœur. Les explications fournies lui sont suspectes [4], et il les discute pied à pied. C'est à peine s'il se laissera convaincre quand les gens en cause, les deux chapelains de San Girolamo, lui écriront eux-mêmes à l'instigation de Philippe et se chargeront de tous les torts [5]. L'affaire présente une fois vidée, il élargit le débat et s'en prend à la conduite constante de Philippe. Voici en quels termes il lui administre encore le 31 juillet la correction fraternelle [6] : « Sachez bien qu'à mon sens ce devrait être une règle expresse parmi vous d'obéir, non seulement aux ordres, mais aux simples signes de Sa Sainteté, avec une soumission et une promptitude parfaite : au contraire, on sent en vous un certain sentiment qui vous pousse à vouloir conserver et retenir vos sujets auprès de vous, sous prétexte que vous n'en avez pas de trop, et qui vous fait quelque peu regimber ou tout au moins hésiter, au lieu d'être empressés et diligents, quand il s'agit d'embrasser les entreprises que réclame le service de Notre-Seigneur (le pape) et du Saint-Siège... Etant donné mon affection particulière pour votre Congrégation, je n'ai pas manqué de vous tenir déjà plusieurs fois ce langage, à vous et à quelques-uns de vos Pères, mais jusqu'à présent je ne vois pas que mes avis aient produit d'effet... » Speziano pensait comme son maître : « La Vallicella ne manque pas de prêtres. Sa Sainteté, qui l'a comblée de bienfaits, a voulu maintes fois employer quelques-uns d'entre eux hors de Rome ; ils ont toujours opposé des excuses [7]... » Il revenait encore en août sur le sujet pour assurer que le pape lui-même s'étonnait de ces résistances : « Sa Sainteté l'a dit plusieurs fois en ma présence ; mais elle est trop

1. A. R., *Recueil cité*, lettre à saint Charles du 15 juillet.
2. NETTI, *op. cit.*, lettre XII.
3. A. R., *Recueil cité*, 15 juillet 1581.
4. Voir ses réserves dans ses réponses à Bordini (A. R., *Recueil cité*, non datée) et à Philippe (*ibid.*, 31 juillet).
5. *Ibid.*, lettre du 25 août 1581.
6. *Ibid.*
7. A. R., *Recueil cité*, lettre citée du 24 juin 1581.

bonne pour contraindre ceux qui ne lui obéissent pas spontanément [1]. »

Si le post-scriptum de saint Charles avait fait impression sur Philippe quinze jours auparavant, ce fut bien autre chose avec la lettre du 31 juillet. Hors de lui, Philippe essaya de répondre. Nous possédons le brouillon de lettre, couvert de ratures et de reprises, qu'il commença par dicter, puis continua de sa main et laissa finalement inachevé [2]. Philippe est trop fortement indigné pour venir à bout de mettre ses pensées sous forme présentable. « Que Votre Seigneurie Illustrissime me pardonne, dit-il, si je lui écris avec cet emportement [3]. » On croit, en effet, le voir à certains endroits secoué par la colère : « ... Votre Seigneurie Illustrissime a vu sans doute beaucoup d'hommes dans la Congrégation, mais elle n'a pas compté combien il y en avait de formés et combien que ce serait péché d'enlever à leurs études. En outre, ceux qu'on emploie, il faut que ce soient des chevaux à toutes mains, car, pour diriger l'Oratorio, pour la cure des âmes et les confessions, pour confesser à l'Inquisition, pour faire la visite des églises, pour confesser à Torre di Specchi, qui est un des premiers monastères de Rome, écrire le Martyrologe, comme le pape nous l'a commandé, et l'Histoire ecclésiastique, il ne faut pas peu d'hommes... Les sujets formés, il me vient sueur et tremblement quand je dois choisir l'un d'entre eux pour l'envoyer quelque part, ou lui imposer n'importe quelle charge, et je me recommande de toutes mes forces à Dieu... » A son tour il prend l'offensive : « Quant au sentiment intéressé [4] que vous nous attribuez, que Votre Seigneurie Illustrissime me pardonne, elle-même a la réputation, non seulement d'être intéressée [5], mais de

1. A. R., *Recueil cité*, lettre de Speziano à saint Charles, du 26 août 1581.

2. C'est le document n° 10 de la sacristie de la Chiesa Nuova. Pateri l'avait en sa possession au temps où il écrivait ses *Mémoires* (*Memoires*, f° 54). C'est une feuille in-quarto pliée en deux ; les deux premières pages sont d'une écriture étrangère, les deux autres de la main de Philippe. Il ne porte pas de date. On ne peut admettre qu'il est une réplique au post-scriptum dont Philippe prit connaissance le 14 juillet, car la différence de ton est trop grande entre ce terrible brouillon et la lettre placide qu'il écrivit le 15. Ensuite le post-scriptum n'appelle pas les considérations sur la « sensualité » de Philippe, qui paraissent dans le brouillon. Au contraire, ces considérations répondent bien à la lettre du 31 juillet. Il y a aussi dans le brouillon un passage qui semble faire allusion à la lettre que les chapelains de San Girolamo écriront le 25 août : « Quant à la personne à qui vous dites avoir écrit d'aller en Bavière, elle écrira à Votre Seigneurie Illustrissime... »

3. « ... cosi risentitamente... »

4. « sensualità ».

5. « sensuale ».

prendre à autrui [1]. C'est ce que disait l'évêque de Rimini, et celui de Verceil et bien d'autres, car à l'occasion, pour posséder un sujet, elle ne se fait pas scrupule de dégarnir un autel pour en garnir un autre. *Amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica veritas...* » Mais c'est Speziano qui est en butte à ses traits les plus vifs ; il le dénonce comme un courtisan ambitieux et cupide. Il faut reconnaître que la charité chrétienne lui inspire aussitôt de biffer ces attaques ; il a même soin de noter en marge de ses ratures : « Ce n'est pas vraisemblable, car il m'a dit maintes fois qu'il ne voulait pas de bénéfices. »

On peut croire que Philippe ne s'en est pas tenu à ce premier jet. Plus maître de lui, il aura écrit au bout de quelques jours une lettre apaisée qui s'est perdue. Saint Charles semble y répondre lorsqu'il dit encore à Philippe : « Quant au sentiment intéressé que vous avez pour votre Congrégation [2], toutes les raisons avec lesquelles vous vous défendez ne réussissent pas à me satisfaire complètement ; j'aurai beaucoup de choses à vous expliquer un jour de vive voix [3] ». Qui a raison des deux saints ? Il faut en revenir sans cesse au même point. Philippe n'a pas fondé une Congrégation pour s'acquitter de toutes les tâches dont la réforme catholique doit prendre la charge. Quelques-uns de ses collaborateurs ont pu concevoir qu'elle en arriverait là, suivant l'exemple des Théatins ou des Jésuites [4]. L'idée que se font de la Congrégation Speziano et saint Charles doit ressembler à celle des disciples les plus entreprenants de Philippe. Mais l'unique objectif de Philippe lui-même, c'est l'Oratorio. Il protège de son mieux contre les détournements l'effectif indispensable à cet exercice. Sa passion jalouse pour son œuvre, n'a-t-il pas raison de soutenir qu'elle est d'aussi bon aloi que celle de saint Charles pour son diocèse ? Est-ce montrer un sentiment intéressé que de suivre sa voie providentielle ? Cette querelle ne dessert ni l'un ni l'autre des antagonistes ; elle oppose vivement leurs caractères, celui de saint Charles quelque peu froid et autoritaire, celui de Philippe, sujet à ressentir les émotions à l'extrême et qui se rasseoit peu à peu grâce aux efforts de son humilité et de sa bonté.

1. « ma ladra ».
2. « Circa quella sensualità sua con la Congregazione ».
3. A. R., *Recueil cité*, lettre non datée ; elle est postérieure au 25 août 1581, puisqu'elle parle de la lettre que les chapelains de San Girolamo écrivirent ce jour-là.
4. Tels les auteurs des Mémoriaux cités plus haut (A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 8-9 et 27).



Malgré saint Charles, la Congrégation va donc rester pour le moment concentrée à Rome. Elle s'installe dans le siège que lui a concédé la bulle de 1575. Il faut entendre Baronio, l'historien, célébrer l'antiquité de cette église de Santa Maria in Vallicella, la plus ancienne de Rome qu'on trouve dédiée à la Nativité de la Vierge [1]. Elle était dénommée *in Vallicella,* à cause de la dépression du sol où elle était située, ou encore *Pozzo bianco,* le Puits blanc, à cause d'un puits dont la margelle de marbre se vit devant l'église jusqu'au jour où les Philippins la transportèrent dans leur vigne de Saint-Onufre [2]. La paroisse ne comprenait que 162 feux [3]. Jadis mal famée, les édits des derniers papes l'avaient, semble-t-il, assainie quand la Congrégation en reçut le soin [4]. On se figure l'église d'après un vieux plan qui nous en reste [5]. Trois colonnes seulement jalonnaient de chaque côté la nef centrale, qui aboutissait à une petite abside. Ces colonnes étaient sans doute formées de débris antiques, mais nul caisson ouvragé ne devait masquer les charpentes au-dessus des nefs, et nulle mosaïque briller dans la conque absidale. C'était, malgré son aspect vénérable de basilique, une des plus humbles églises de Rome. Germanico Fedeli, qui vint y résider avant la démolition, se rappelle qu'elle était obscure, plus basse que le niveau de la mer, à moitié enterrée [6]. Quand on voulut la restaurer, on s'aperçut en outre qu'elle était ruineuse, et l'architecte Matteo di Castello déclara que mieux valait raser les vieilles murailles et reconstruire l'église sur nouveaux frais [7]. Cette perspective ne découragea pas Philippe. Au contraire, il se jeta dans l'entreprise de la reconstruction avec un extraordinaire enthousiasme. Nous avons vu

1. *De origine Oratorii,* f° 14v (A. N., fasc. 21, n° 1).

2. SONZONIO, *op. cit.*, l. I, c. XVI, d'après PIAZZA, *Eusevologio romano.*

3. ARCH. STATO ROMA, *S. Maria in Vallicella,* n° XXXV, état de la paroisse au 23 avril 1571.

4. C'était, sous Paul III, le quartier des prostituées (PASTOR, *op. cit.*, V, p. 246). L'état de la paroisse au 25 juillet 1566 enregistre vingt-cinq femmes de mauvaise vie (ARCH. STATO ROMA, *S. Maria in Vallicella,* n° XXXVI); celui du 23 avril 1571 (*ibid.*, n° XXXV) n'en compte plus une seule. Pour la mauvaise réputation du quartier, cf. le plan de l'ancienne église conservé dans l'Archivio de la Chiesa Nuova; la légende du plan rapporte cette expression proverbiale pour qualifier un forfait abominable : « On n'en a jamais tant fait à Pozzo Bianco. » (EUGÉNIE STRONG, *La Chiesa Nuova,* p. 49).

5. STRONG, *loc. cit.*, tav. II.

6. *P. C.*, f° 947. Cf. f° 648 (*Vat.*).

7. BARONIO, dans son *De origine Oratorii,* f° 15 (A. N., fasc. 1, n° 1).

qu'il avait parfois de ces impulsions irrésistibles. En d'autres cas, c'est Philippe qui s'inspire de la prudence et résiste aux projets de son entourage; il étonna cette fois les Pères par son audace [1]. L'ardeur du début se montra durable. L'édifice déjà avancé, il se faisait fort d'en venir à bout, quand il faudrait le démolir de nouveau pour le rebâtir encore plus grand et plus magnifique [2]. « J'ai passé contrat avec la Madone, confiait-il une autre fois à la Comtesse Andriana della Genga, pour ne pas mourir avant que l'église soit toute voûtée [3]. »

L'édifice que Philippe se promettait bien de parfaire dépassait de beaucoup les proportions de l'ancien. C'est lui aussi qui avait voulu cet agrandissement. Après la démolition, quand on traça sur le terrain nu le plan de la construction nouvelle, Philippe à trois reprises reporta le cordeau plus à gauche, dessinant une nef d'une largeur inattendue. En creusant à l'endroit finalement convenu, on trouva un mur tout prêt à servir de soutènement et l'on fut persuadé que le saint avait été inspiré du ciel pour reculer la limite [4]. Gagné sans doute par l'humeur de Philippe, l'architecte devint complice de ses projets. Sans s'inquiéter de l'espace restreint dont la Congrégation disposait alors, il dressa les plans d'un bâtiment qui le déborderait de toutes parts, mais il les conservait secrets de peur qu'on l'obligeât à les restreindre [5]. Ces plans comportaient une nef unique, mais spacieuse, au long de laquelle s'ouvraient des chapelles, avec des tribunes courant au-dessus. Il est visible qu'ils s'inspiraient de ceux du Gesù, qu'on achevait à cette époque [6]. Les chapelles devaient être rectangulaires comme au Gesù; on les approfondit ensuite en forme d'absides, quand des donateurs s'offrirent à payer les frais de leur décoration; d'étroits passages, figurant des collatéraux, furent alors percés d'une travée à l'autre [7]. Quand on

1. BARONIO, *De origine Oratorii* : « Quand on s'aperçut de la grandeur qu'aurait l'édifice et du délai que réclamait sa construction, presque tout le monde s'effraya. »

2. *P. C.*, f° 948, propos tenus à Germanico Fedeli, qui les rapporte en cet endroit. Cf. f° 451, la déposition de l'Abbé Maffa.

3. *Ibid.*, f° 273v.

4. *Ibid.*, fos 549v et 550; et BARONIO, *De origine Oratorii*, *loc. cit.*

5. BARONIO, *De origine Oratorii*, *loc. cit.*

6. Les mêmes plans seront encore imités sous peu à Saint-André della Valle.

7. Le plan primitif doit être celui qu'a signalé MASSIMO GUIDI dans un article de la *Rassegna d'Arte antica e moderna* (1921, p. 158) et qui est conservé à la Vallicelliana (*O.* 57, p. 349). Mais, vu les dates des premières chapelles décorées, c'est bien avant 1584, date proposée par Guidi, qu'on y aurait apporté des changements. Ce plan comportait, le long de la grande nef, huit chapelles au lieu de dix, et le transept n'avait pas plus de profondeur que les chapelles, ce qui permettait d'inscrire dans un vaste rectangle la construction entière. On imitait très fidèlement le Gesù.

voûta plus tard la grande nef, ces collatéraux bas soutinrent mal la poussée [1] et firent regretter qu'on n'eût pas construit de véritables nefs latérales, telles qu'à Saint-Jean des Florentins [2], quitte à donner moins d'espace à la grande nef.

La construction de l'église, écrit Tarugi quatre ans après les premiers travaux [3], fut mise en train sans que personne y eût pensé d'avance et sans qu'on eût constitué de provision d'argent. Philippe, dans son élan, ne voulait pas que l'on se préoccupât de la dépense [4]. L'architecte promit bien d'apporter gratuitement le concours de son art [5]. On disposait aussi de 400 écus que saint Charles avait donnés pour élever un Oratorio, sans doute avant l'aménagement de celui des Florentins [6]. Mais que ferait-on avec cette somme insignifiante? Il fallut se mettre en campagne pour trouver des bienfaiteurs. Saint Charles fut sans retard sollicité [7]. Il promit des recommandations; mais, pour l'argent, il déclara qu'il aimait mieux l'employer à Milan, si les Philippins se décidaient à s'y rendre [8]. Les petits dons affluèrent avant les contributions des riches. Les gens du quartier, fiers de la belle église qu'on allait leur construire, firent tout leur possible. Des femmes apportèrent leurs anneaux [9]. On passa tout de même par de graves embarras. Tarugi notait au début de 1576 qu'on recevait peu d'aide [10]. Si la Congrégation fut alors unanime à vouloir le garder à Rome, malgré les réclamations de saint Charles et malgré lui, c'est qu'on avait besoin de ses démarches pour obtenir de la Cour d'indispensables subsides [11]. Grégoire XIII se laissa intéresser des premiers et fournit en plusieurs fois [12] une somme qui s'éleva peut-être à 8 mille

1. A. N., lettre du 12 avril 1594. Cf. décrets du 9 mai et du 14 novembre 1596 (A. R., *Lib. III decr.*, cités par CALENZIO, *op. cit.*, p. 398-399).

2. A. R., lettre du 22 juin 1590.

3. *Ibid.*, *Recueil de l'Abbé Agostini*, mémoire adressé à saint Charles le 8 octobre 1579.

4. *P. C.*, f° 432v.

5. BARONIO, *De origine Oratorii, loc. cit.*

6. *P. C.*, f° 948.

7. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 805, cite, d'après Sala, une lettre que lui écrivit Tarugi le 27 août 1575 à ce sujet. Tarugi revint habilement à la charge dans sa lettre du 28 janvier 1576 (A. R., *Recueil cité*).

8. A. R., *Recueil cité*, lettre à Speziano du 22 février 1576.

9. BARONIO, *De origine Oratorii, loc. cit.*

10. A. R., *Recueil cité*, lettre du 28 janvier 1576.

11. *Ibid.*

12. *P. C.*, f° 648 (*Vat.*). Il fait allusion lui-même à ses dons dans une bulle de 1578 (VAT. *Secr. Brev.* 88, lib. II, f° 131 et seq.) : « ... *nostra liberalitate* piorumque christifidelium elemosinis adiuti... »

écus [1]. C'est en mémoire de cette générosité que le nom de saint Grégoire, pape, fut ajouté à celui de la Vierge dans le titre de l'église [2]. On peut estimer à 22 mille écus les sommes reçues de diverses parts jusqu'en 1581 [3]. Elles étaient loin de couvrir les frais. La dette allait grossissant : de 10 mille en 1579 [4], elle était passée en 1581 à 13 ou 14 mille écus [5]. La construction dut être suspendue tant qu'un opulent patronage, dont on parlera plus loin, ne vint pas permettre de solder les premières dépenses, sinon d'en engager de nouvelles.

La première pierre avait été posée le 17 septembre 1575, deux mois seulement après la concession de l'église. L'officiant fut l'ambassadeur du Grand-Duc, Alessandro de' Medici, archevêque de Florence,

1. C'est le chiffre donné par Philippe en 1581 dans le brouillon de lettre qui est conservé à la sacristie de la Chiesa Nuova (doc. n° 10). Bordini parle de 7.000 écus seulement (A. R., *Scritture originali... Compendium...*, f° 191). Baronio comptait 7.000 écus dès 1576 (lettre du 14 août, dans CALENZIO, *op. cit.*, p. 147-149), où la générosité papale n'était pas épuisée; mais il fait entrer dans cette somme d'autres dons que ceux de Grégoire XIII. Nous trouvons trace d'une partie des libéralités qui aboutirent à ce montant de 7 ou 8.000 écus. D'après un *Avviso di Roma*, le pape venait de donner 1.000 écus le 19 janvier 1577 (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 805); le 1er juillet, il attribuait aux Philippins *motu proprio* une vigne de la valeur de 1.500 écus, qui avait été confisquée l'année précédente à un condamné à mort (VAT. *Secr. Brev.* 42. Greg. XIII, 1577, lib. II, f° 362 et seq.); nous le voyons encore en 1580 qui accorde à la Congrégation, pour l'achèvement de l'église, le revenu dit « de l'anneau des cardinaux qui meurent » (PASTOR, *ibid.*, p. 806).

2. BARONIO, *De origine Oratorii*, *loc. cit.* Il semble même qu'à l'origine le titre de Saint-Grégoire supplanta celui de la Vierge. Ainsi la Bulle de 1578 fait résider la Congrégation apud *Sanctum Gregorium Novum de Urbe* (VAT. *Secr. Brev.* 88, Greg. XIII, lib. II, 1578, f° 131 et seq.). On lit de même dans le Mémoire présenté au pape en 1578 : *In templo divi Gregorii Novi...* (PASTOR, *ibid.*, p. 872; et périodique *San Filippo Neri*, 1896, dernier fascicule). Vers 1580, un rapport adressé au cardinal-vicaire Savelli appelle l'église simplement Saint-Grégoire-le-Neuf. Cf. aussi la légende du plan ancien dont fait état MISS STRONG (*op. cit.*, p. 49). Alessandro Musotti écrit d'ailleurs : « Le pape fit en grande partie l'église de S. Grégoire *dans* celle de S. Maria in Vallicella... et on l'appela ensuite S. Maria in Gregorio... » (PASTOR, *ibid.*, p. 893). Mais, à partir de 1581, le titre de la Vierge, auquel tenait le cardinal Cesi, fut remis en honneur.

3. On obtient ce chiffre en se servant des données qu'accuse Philippe dans le brouillon de lettre de 1581 (*loc. cit.*) : 36.000 écus sont déjà dépensés, et on en doit 14.000.

4. Mémoire adressé à saint Charles par Tarugi, le 8 octobre 1579 (A. R., *Recueil cité*).

5. Le brouillon de lettre cité plus haut parle d'une dette de 14.000 écus; trois mois plus tard, en octobre 1581, Philippe, dans son premier testament (BIBL. VALL. *O. 23*, f° 457) dit qu'on doit plus de 13.000 écus.

qui était intimement lié depuis 1569 avec Philippe [1]. Deux membres de la Congrégation reçurent mission de surveiller les travaux [2]. L'un fut le P. Gio. Antonio Luccio, qui avait été dès les premiers temps fils spirituel de Philippe [3] et qui faisait maintenant partie de sa Congrégation [4]. C'était un homme qu'on aimait pour sa modestie [5] et qui demeura en fort bons termes avec les Pères, même au temps où il s'était retiré à Bagnorea, sa ville natale, pour se donner à des fondations pieuses [6]. Le jeune Germanico Fedeli lui fut adjoint. Luccio, qu'on trouve chargé de la paroisse en 1577 quand les fonctions du culte commencent [7], dut remplir dès 1575 l'office de curé. Il laissa debout dans la démolition un coin dont il fit une chapelle pour abriter, avec la réserve eucharistique, une image de la Vierge qui provenait de l'ancienne église [8]. Un jour Philippe l'appela pour lui dire qu'il avait vu la Madone soutenir le toit de cette chapelle prêt à s'écrouler. On vérifia qu'en effet un bout de la poutre principale avait quitté le mur et restait suspendue miraculeusement [9]. Luccio et son compagnon échappèrent encore à d'autres dangers. On leur lança des pierres, on leur tira des arquebusades [10]. C'était probablement le fait de gens qui voyaient sans plaisir des « prêtres réformés », des « Théatins », comme on appelait alors indistinctement tout le clergé de mœurs sévères, s'installer dans leur voisinage. Les travaux allèrent bon train. Au bout de seize mois, l'archevêque de Florence pouvait déjà revenir célébrer les premiers offices. C'était le dimanche de la Septuagésime,

1. *P. C.*, f° 385.
2. *Ibid.*, f° 929.
3. *Ibid.*, f° 307.
4. On ne connaît pas au juste l'année de son admission. Son nom ne figure pas dans les signatures de la supplique adressée en 1568 par les chapelains de Saint-Jean à la nation florentine (sacristie de la Chiesa Nuova, doc. n° 9). Mais il résida à Saint-Jean des Florentins dès le temps de Pie V, témoin le récit de *P. C.*, f° 311, et le 4 juin 1573, il est mentionné dans un acte de donation de Philippe (BIBL. VALL., *fondo Calenzio*, *Lettere scritte e sottoscritte da S. Carlo Borromeo...*).
5. A. N., lettre du 20 janvier 1589.
6. *P. C.*, f° 307.
7. A. N., *Vita...*, décret du 15 mars 1577. Cf. MARCIANO, *op. cit.*, II, l. II, c. VI.
8. MARCIANO, *op. cit.*, I, l. I, c. XIII. Cette Vierge miraculeuse était appendue à la maison voisine de la Stufa, avant d'être apportée pour sa sauvegarde à l'intérieur de l'ancienne église (STRONG, *op. cit.*, p. 48). C'est la même qui se voit aujourd'hui dans le chœur de la Chiesa Nuova.
9. *P. C.*, f°s 312, 554^v^ et 588.
10. *Ibid.*, f° 311^v^.

3 février 1577 [1]. Une ample indulgence accordée par le pape avait attiré grande foule [2]. Pourtant qu'on ne s'imagine pas l'église achevée, pas même dans son gros œuvre. Six mois avant cette inauguration, on n'en était encore, d'après Baronio, qu'au tiers de la construction [3]. Maintenant la grande nef seule est prête et on l'utilise sans plus attendre [4]. Le fond en a été fermé par des planches recouvertes de cuir doré [5]. Dans cet état l'église est déjà imposante. « Ce sera une des plus belles églises de Rome », écrit fièrement Baronio, et il ajoute que tout Rome s'émerveillait de la rapidité avec laquelle avait surgi l'édifice [6]. Grégoire XIII vint plusieurs fois en personne visiter les travaux [7]. Lui aussi devait se réjouir d'une construction dont le lustre allait rejaillir sur la Ville.

L'église ayant été ouverte aux fidèles en 1577 pour la Septuagésime, les prédications du carême y purent avoir lieu. Le pape avait concédé un orateur de renom, le capucin espagnol Alfonso Lupo [8]. Ce n'était pas un théologien très sûr [9], mais il avait une éloquence pleine de fougue, de franchise et d'émotion sincère [10]. Un *Avviso di Roma* rapporte ce mot de Grégoire XIII sur les prédicateurs les plus courus en 1578 : Toledo instruit, Panicarola charme, Lupo émeut [11]. Le genre plutôt simple et populaire de Lupo n'était pas pour déplaire à Philippe. En outre, il admirait son humilité : jadis après l'avoir entendu prêcher

1. GALLONIO, *op. cit., ad annum* 1577. Cf. *P. C.*, f°s 648 (*Vat.*) et 796.
2. *Ibid.*
3. Lettre du 14 août 1576, rapportée dans CALENZIO, *op. cit.*, p. 147-149.
4. Cf. A. N., *Historia annuale della Congregatione dell'Oratorio di Napoli*, p. 381-384, rapport adressé au cardinal-vicaire Savelli vers 1578-1580 : on y parle de cette « partie » de l'église maintenant « achevée et fermée de toutes parts ».
5. *P. C.*, f°s 331^{v} et 692.
6. Lettre citée ci-dessus.
7. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 805, cite le *diarium* de MUCANTIUS, qui a noté des visites le 17 août 1578 et les jours précédents; et l'*Avviso di Roma* du 3 septembre, qui parle de la visite du 1er.
8. A. R., *Recueil cité*, Speziano à saint Charles, 12 janvier 1577; et BARONIO, *D origine Oratorii*, f° 15^{v}.
9. Voir BIBL. VALL. *O.* 18, les propositions qu'il a soutenues en chaire en 1571 et 1572 et qu'il doit rétracter à l'Oratorio. Cf. l'autobiographie du cardinal Santorio (*Arch. della Reale Società romana di storia patria*, XIII, p. 158) où l'on voit que Lupo penchait en 1584 vers des opinions risquées au sujet de son Ordre.
10. Il lui arrivait de passer la mesure : saint Charles dut lui défendre de prendre à partie dans ses sermons les ministres de Philippe II (SYLVAIN, *Histoire de saint Charles Borromée*, III, p. 50).
11. Cité par PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 152.

à l'Ara Caeli, il était allé lui dire que d'autres le valaient bien en éloquence, puis l'avait embrassé, ravi qu'il acceptât sans nulle réclamation son propos [1]. Lupo attira à la Chiesa Nuova une affluence comme jamais on n'en avait vu de pareille à Rome; il tirait chaque jour des larmes de son auditoire [2]. Il apparaissait sur l'estrade si exténué par les jeûnes que, sans l'art des médecins, il n'aurait pu se soutenir [3]. Les Philippins obtinrent du pape que leur église profiterait encore une année de cette parole entraînante, et saint Charles, très impatient de posséder à son tour le P. Lupo, l'attendit jusqu'en 1579 [4].

Trois des Pères, Baronio, Tarugi et Luccio, étaient venus résider auprès de la nouvelle église en août 1576, bien avant qu'elle fût livrée au culte [5]. Baronio déborda de joie : « Nous ne sommes plus en maison étrangère, écrivait-il à ses parents [6], nous sommes chez nous, ou, pour mieux dire, dans la maison de la Madone, la très sainte Mère de Dieu. » Le reste de la Congrégation patienta jusqu'au moment où l'on pourrait utiliser l'église. D'ailleurs, il fallait un logement pour la recevoir. On loua et on acheta des maisons voisines [7]. Mgr Visconti, qui habitait près de là, offrit fort à propos de partager la sienne avec les Pères. Nous avons dit qu'il se décida même alors à embrasser tout à fait leur vie [8]. Le transfert général de la Congrégation put avoir lieu en avril 1577 [9]. On devine avec quel regret les Florentins la virent abandonner leur église. Philippe consentit à leur laisser pour un temps quelques Pères [10], mais il semble qu'au début de 1578, la Congréga-

1. *P. C.*, f° 492.

2. A. R., *Recueil cité*, lettre à saint Charles du 9 mars 1577. Pour donner une idée de l'empressement avec lequel on venait à l'Oratorio de Naples, Tarugi ne savait, dix ans plus tard, que rappeler les sermons du P. Lupo (lettre citée dans MARCIANO, *op. cit.*, I, l. III, c. III).

3. A. R., *Recueil cité, loc. cit.*

4. *Ibid.*, et lettres des 12 et 31 janvier 1577.

5. Nous nous appuyons sur la lettre de Baronio déjà citée (dans CALENZIO, *op. cit.*, p. 147-149); mais nous changeons la date de 1578 en celle de 1576, qui peut seule convenir. La date de 1578 rend la lettre inconciliable avec les événements qui sont certainement arrivés en 1577. Une allusion à la peste, qui embarrasse Calenzio avec la date de 1578, se comprend fort bien de la peste de Milan, si la lettre est de 1576.

6. Toujours dans la même lettre.

7. PATERI (*Memoires*, f° 50v) parle de locations. Un décret du 22 mai 1577 (A. N., *Vita...*, année 1577) commet Visconti et Bordini pour acheter, le lendemain, la maison della Stufa.

8. BARONIO, *De origine Oratorii*, f° 15v.

9. *Ibid.* Cf. A. N., *Vita...*, année 1577.

10. PATERI, *loc. cit.*

tion était au complet à la Vallicella [1]. Il n'y manquait que Philippe, qui continue de demeurer à San Girolamo, comme il a fait treize ans plus tôt lors de l'installation des premiers Pères à Saint-Jean des Florentins.

A la Vallicella, on se trouva fort à l'étroit. Force fut d'habiter deux ou trois par chambre [2]. Mais le bonheur d'être chez soi, *in casa nostra,* comme disait Baronio, faisait passer sur toutes les incommodités. La Congrégation se sent désormais maîtresse de ses destinées. Bien qu'instituée depuis deux ans, elle n'avait pas encore vécu de sa vie propre. Aussitôt établie à la Vallicella, la voici qui s'organise et qui se donne un gouvernement. Ce sont les Pères réunis qui édictèrent les lois constitutives de leur corps. La première assemblée eut lieu le 15 mars 1577, dans la nouvelle église. Elle élut cinq Pères qui furent chargés à titre de Députés de prendre de concert toutes les mesures utiles au bien général. C'était, avec Biagio Messia, un Père que nous connaissons peu [3], Visconti, Bordini, Tarugi et Talpa. On réserva que ce directoire devrait s'assurer en tous cas du consentement de Philippe, Préposé à la Congrégation entière. Le 8 mai suivant, Philippe fut élu expressément à cette charge de Préposé et le décret note que les Pères ont eu l'initiative de l'élection [4]. Assemblées plénières qui décident des affaires principales et qui s'en remettent pour les autres à un conseil de Députés subordonné lui-même à la personne du Préposé, c'est, réalisée du premier coup, la forme de gouvernement que la Congrégation gardera durant la vie de Philippe. Mais, à partir du jour où ce régime est en vigueur, Philippe n'est plus simplement le directeur de conscience au milieu de fils spirituels absolument soumis. La Congrégation, bien qu'elle fasse le plus grand cas de ses vues, existe à ses côtés comme

1. En effet, le mémoire de janvier 1578 que reproduit Pastor (*op. cit.*, IX, p. 872) ne fait état d'aucun ministère à Saint-Jean des Florentins et montre tous les Philippins que nous connaissons en résidence à la Vallicella.

2. *P. C.*, fos 471v, 838.

3. On est très embarrassé pour déterminer le temps qu'il passa dans la Congrégation. D'une part, son nom n'est plus cité lors des élections de 1580, 1584 et 1587, et on ne le trouve pas dans la liste d'emplois de A. N., fasc. 21, n° 1, fos 6-7, qui doit dater de 1582 ou 1583. D'autre part, il est fait mention de lui dans la liste de Bibl. Vall. *O.* 51 (publiée dans le périodique *San Filippo Neri,* fasc. ultimo, 1896) qui fut dressée au début de 1586. Peut-être cette mention signifie-t-elle qu'il a été membre de la Congrégation, non pas qu'il l'est resté jusqu'à cette date.

4. *Placuit Patribus sponte eligere...* Le premier livre des Décrets de la Congrégation s'ouvre en 1580. Le texte des décrets antérieurs a été conservé dans la *Vita* déjà citée des Archives de Naples (année 1577).

une personnalité qui ne se confond pas avec la sienne. Philippe ne dispose plus entièrement des volontés et ne règle plus chaque chose au gré de ses inspirations. D'ailleurs il accepte ce partage, il est le premier à promouvoir cette autonomie.

Dans la séance du 15 mars 1577, en même temps qu'elle se donnait des chefs, la Congrégation nommait des fonctionnaires à divers emplois. Germanico Fedeli et Tomasso Bozzio reçurent le soin de la sacristie. L'administration temporelle fut confiée à Pietro Perrachione, récemment admis dans la Congrégation [1], et à un laïc, Antonio Sala, homme entendu aux affaires, sur qui retomba bientôt toute la charge [2], mais qui la transmit à son tour au Père Pateri, quand ce dernier revint un peu plus tard de Milan [3]. Luccio, comme nous l'avons dit, garda la paroisse qu'il gérait depuis deux ans. Les chants et les cérémonies de l'église échurent à Alessandro Fedeli [4]. Il n'était pas besoin de nommer personne pour les prédications de l'Oratorio et les confessions : ceux qui en avaient été chargés jusqu'alors, continueraient leur office.

L'Oratorio ne fut transporté à la Vallicella qu'en avril 1577, quand y vint le gros de la Congrégation. Il eut d'abord lieu dans une salle de l'habitation des Pères [5], pour préciser, dans la maison que Mgr Visconti venait de leur offrir [6]. Puis, l'affluence obligeant sans doute à passer dans un local plus vaste, on le fit dans l'église même. Pour empêcher les femmes de pénétrer, on tenait close la grande porte, avec l'autorisation du cardinal-vicaire [7]. Mais la salle de l'Ora-

1. ARINGHI, *Vite...* (périodique *San Filippo Neri*, août-septembre 1894).

2. PATERI, *Mémoires* cités, f° 51v.

3. *Ibid.*

4. A. N., *Vita..., ad an.* 1577.

5. Ce point est expressément noté dans la *Vita* déjà citée de A. N., année 1577. Cf. le Mémoire adressé à Grégoire XIII en 1578 (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872), et celui qui fut composé entre 1578 et 1580 pour le cardinal-vicaire Savelli (A. N., *Hist. annuale della Congr. dell'Orat. di Napoli*, p. 381-384) : ces deux documents disent que les sermons quotidiens ont lieu *in Oratorio*.

6. C'est ce que semble dire BARONIO, *De origine Oratorii*, f° 15v : Visconti transforma « des écuries en oratoire, *stabula in oratorium* ».

7. A. N., fasc. 21, n° 1, fos 8-9, rapport présenté vers 1580 au cardinal-vicaire. Cf. la *Vita* citée plus haut : à l'année 1583, quand elle énonce les points de règles établis à cette époque par Philippe, elle parle des sermons quotidiens qui ont lieu *in ecclesia*. Cette occupation de l'église tous les après-midi par l'Oratorio devait être incommode. Voilà pourquoi, en 1595, on prit le parti d'agrandir la sacristie et de s'y transporter, en attendant que fût construite une salle spéciale (A. R., *Lib. III Decr.*,

torio subsista hors de l'église pour les réunions moins nombreuses, comme celle de l'oraison du soir et celle du matin des jours de fêtes [1].



Un point qui occupa fort les Pères dans ces débuts fut celui de l'indépendance de leur église. Pour être devenue le siège d'une Congrégation, elle n'en restait pas moins sujette de l'église voisine de San Lorenzo in Damaso. Philippe, si soucieux de réserver pour l'Oratorio toute l'activité de ses prêtres, souhaitait qu'ils fussent dispensés des services qu'entraînait cette sujétion. Dans le temps où paraissait la bulle qui concédait la Vallicella, on était donc intervenu auprès du cardinal Alessandro Farnese, vice-chancelier de l'Eglise romaine et à ce titre abbé de San Lorenzo, l'église de la Chancellerie, et on l'avait prié de renoncer à sa juridiction. Un des neveux du Pape, le cardinal Guastavillani, avait bien voulu s'entremettre. Mais ce patronage n'en imposa pas à Farnese qui prétendait que l'aliénation de la Vallicella lui était interdite, et que le pape seul pouvait, de par sa suprême autorité, régler l'affaire [2]. Il faut croire que Grégoire XIII, tout disposé qu'il fût à complaire à l'Oratorio, craignit, en intervenant, de froisser le puissant cardinal. Trois ans s'écoulèrent avant qu'il fit paraître le *Motu Proprio* par lequel la Vallicella était affranchie de ses liens [3]. A ce moment, la nouvelle église, à moitié construite, dressait déjà d'amples murailles. Le Pape, dans plusieurs visites récentes, s'était rendu compte par lui-même de la transformation de l'édifice [4]. Il était juste de concéder un statut nouveau à cette église qui n'avait plus rien de commun, hormis l'emplacement, avec l'ancienne. Ce peut être pour faire ressortir ce changement complet, que l'instrument du 1er septembre

décrets des 24 février, 4 mars, 5 et 15 juin 1595). Philippe à sa mort laissa des fonds pour subvenir à ces aménagements. L'idée du bel édifice élevé plus tard par Borromini remonte donc à cette époque.

1. Le rapport présenté entre 1578 et 1580 au cardinal-vicaire (A. N., *Hist. annuale della Cong. dell'Orat. di Napoli*, p. 381-384) note que l'oraison du soir se fait *in Oratorio*. Celui de 1580 (A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 8 et 9) dit que la réunion matinale des jours de fêtes se tient « dans un lieu séparé ». Voir d'autre part les décrets des 20 mars, 17 mai et 30 décembre 1582 (A. R., *Lib. I Decr.*).

2. Sa réponse, datée de Caprarola, 20 juillet 1575, a été publiée par STRONG (*op. cit.*, p. 56-57) d'après l'original que possède le baron Kanzler.

3. VAT. *Secr. Brev.* 88, Bull. Greg. XIII. Lib. II, 1578, f° 131 et seq.

4. On a déjà noté plus haut les visites du 17 août 1578 et des jours précédents (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 805).

1578 affecte de l'appeler, non plus Santa Maria in Vallicella, mais Saint-Grégoire-le-Neuf.

Cependant tout ne fut pas fini avec cet acte de la volonté papale. Farnese dut résister à son exécution, car on trouve que les négociations continuent. En 1580, il se montrait encore inexorable à tous ceux qui plaidaient auprès de lui la cause de la Congrégation [1]. Ce grand seigneur, de vie libre et fastueuse à la mode du milieu du siècle [2], se souvenait-il de ses sarcasmes à l'adresse de Philippe, quand il voyait jadis un courtisan qui se laissait gagner par l'Oratorio [3] ? Avec l'âge, avec les mœurs qui tournaient communément à la piété, il commençait pourtant à se soucier de bonnes œuvres, en même temps que de sciences, d'art, de statues et de divertissements mondains [4] ; il en viendra dans ses derniers jours à faire grand accueil à Philippe et à se plaire avec lui en conférences spirituelles [5]. Est-ce donc qu'il concevait quelque jalousie, lui achevant d'élever pour les Jésuites une église magnifique [6], de cette église rivale qu'avaient osé entreprendre les Philippins ? Mais l'hypothèse correspond mal à la parfaite urbanité comme à la douceur de son caractère [7]. Il est plus simple de penser que son vicaire Serrano, lequel anima certainement le dataire contre Philippe [8], représentait à Farnese qu'il était obligé en conscience de soutenir les droits de son abbaye [9]. Il y eut aussi que Tarugi, comme d'habitude

1. Voir la lettre d'Anna Borromea, du 4 mars 1580, dont il sera bientôt question : « ... V. S. Illma..... più si è reso difficile et inesorabile à tutti quelli che glie n'anno parlato..... »

2. Cf. HÜBNER, *Sixte-Quint* (édition de 1882), I, p. 164-169 ; P. DE NOLHAC, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 13 ; PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 157-158.

3. Comme Marcello Ferro (*P. C.*, f° 733).

4. Cf. l'*Avviso di Roma* du 2 avril 1583 (PASTOR, *loc. cit.*) : le cardinal Farnese est « tout adonné à des œuvres pies ». Il a renoncé à entretenir des meutes de chiens pour augmenter ses charités.

5. A. R., lettre adressée au nom de Philippe à Ranuccio Farnese, avril-mai 1590. Rien ne montre mieux que l'*Avviso di Roma* du 4 mars 1589 (cité par PASTOR, *op. cit.*, X, p. 606), qui relate la mort du cardinal Alessandro, l'impression extrordinaire que ce personnage produisit sur ses contemporains : « Rome entière pleure sa mort : c'est l'éclat non pareil, c'est la splendeur du Collège cardinalice et de la Cour qui s'éteint..., sans parler du père des œuvres pies, de l'homme charitable dont les aumônes montaient par an à 45.000 écus... C'est cet illustre neveu de Pape, pendant 54 ans cardinal... »

6. Un *Avviso di Roma* du 30 octobre 1577 (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872) annonce l'achèvement du Gesù.

7. HÜBNER, *loc. cit.*

8. *P. C.*, f° 330^{v}.

9. Germanico Fedeli (*P. C.*, f° 948) remarque que Farnese résistait *in buon zelo*, avec des intentions droites.

chargé des négociations, indisposa le cardinal par une diplomatie sans franchise [1].

Pour vaincre l'opposition, Philippe mit en mouvement sa pénitente, Anna Borromea, la sœur de saint Charles. Son intimité avec la famille Colonna, la belle famille d'Anna, n'avait cessé de croître depuis plus de dix ans qu'il les fréquentait. Longtemps le connétable Marc-Antonio Colonna et sa femme Felice Orsina s'étaient désolés que le mariage de leurs enfants restât stérile [2]. On imagine donc la joie qui éclata en novembre 1575 à la naissance d'un garçon premier-né : « Tous les amis et les partisans de cette maison, écrit l'ambassadeur de Venise [3], font démonstration de grande et extraordinaire allégresse, comme du plus grand bonheur qui lui pouvait arriver. » L'événement s'est produit « contre toute espérance », assure l'ambassadeur, qui ne savait pas que Philippe avait prédit cette naissance. On appela Marc-Antonio le petit-fils du vainqueur de Lépante [4], et Philippe un frère cadet qui le suivit de peu. Dans la famille on disait de l'un et de l'autre que c'étaient les « fils de Philippe » [5]. Marcello Vitelleschi se rappelait notre saint en visite un jour au palais Colonna et le petit Marc-Antonio courant baiser la main du vieux prêtre, tandis que sa grand'mère s'écriait : « C'est votre fils, Père Philippe, c'est votre fils ! » [6]. Ces enfants étaient encore en très bas âge quand leurs parents quittèrent Rome en 1577 pour suivre à Palerme Marc-Antonio, le grand-père, devenu vice-roi de Sicile. Anna fut ainsi séparée de son directeur spirituel, mais il continuait de l'entretenir par lettres et cette âme timorée se sentait soutenue de loin par les prières du saint [7].

Philippe lui fit savoir dans le cours de l'année 1579 qu'il comptait sur elle pour fléchir le cardinal Farnese. La lettre de remerciement qu'adresse Anna au cardinal le 15 janvier 1580 [8] nous la montre qui se croit exaucée dès la première ouverture. Le cardinal avait répondu qu'il remettait l'affaire aux mains de saint Charles, alors présent à

1. Voir les deux lettres d'Anna Borromea dont on va parler.

2. *P. C.*, f° 302v.

3. Paolo Tiepolo, dépêche du 19 novembre (ARCH. STATO VENEZIA, *Dispacci. Roma*).

4. Un autre Marc-Antonio naquit en avril 1578, à Palerme : cf. TACCHI-VENTURI, dans *Archivio della R. Società Romana di Storia Patria*, XXVII, p. 486, note 4.

5. *P. C.*, f°s 278v, 815.

6. *Ibid.*, f° 302v.

7. Lettre d'Anna au cardinal Farnese, 4 mars 1580, publiée par TACCHI-VENTURI, *loc. cit.*, p. 491.

8. Publiée par TACCHI-VENTURI, *loc. cit.*, p. 490.

Rome [1]. Philippe se plaignit à Anna qu'elle se fût contentée de cette défaite et montrât trop peu de zèle à le servir. Il faut entendre alors de quel ton la pauvre femme, consternée par la remontrance, recommence d'écrire au cardinal. Le morceau dépeint de façon caractéristique la rude manière dont Philippe, par humeur spontanée ou de parti pris, usait souvent avec ses pénitentes. Le Père Messer Philippe, gémit-elle, m'a déclaré « ..... que, si je ne savais pas le réconcilier avec vous, il ne voulait plus penser à moi, il ne voulait plus m'écrire et, quand je retournerai à Rome, il ne voulait plus entendre mes confessions. Je supplie Votre Seigneurie Illustrissime qu'elle se mette un instant à ma place pour sentir combien cette menace m'est amère. Je puis dire que je n'ai pas connu de la part de mon père et de ma mère un amour plus tendre et plus sincère pour moi et pour le salut de mon âme, que celui dont le Père Philippe m'a entourée pour la gloire de Dieu ; c'est à son souvenir et à ses prières que j'attribue toutes les grâces et les bienfaits que Dieu m'a départis. Déjà j'ai peine à supporter d'être loin de lui avec les lettres qu'il m'écrit de temps en temps, et avec la confiance qu'il pense à moi et continue de m'assister de ses prières ; mais, s'il me chassait de sa mémoire et, à mon retour à Rome, ne m'accueillait plus comme auparavant, ne serait-ce pas pour moi pire que la mort [2] ? » La lettre prouve que, s'il malmenait parfois ses pénitentes, Philippe, en d'autres temps, leur montrait aussi des entrailles de père. Le cardinal Farnese sourit peut-être en la lisant, mais il fut touché d'un si naït désespoir. Il n'y a pas lieu de penser que l'exemption de la Vallicella souffrit de plus longs délais. Cependant la requête d'Anna visait peut-être à obtenir une autre grâce. Une fois rompus leurs liens avec San Lorenzo, les Philippins n'ambitionnaient-ils pas de se rattacher de nouveau à Farnese, dans l'espoir qu'il deviendrait leur cardinal-protecteur et les ferait profiter à leur tour de la munificence dont venaient de jouir les Jésuites ? Deux lignes de la lettre d'Anna indui-

1. Saint Charles, arrivé à Rome avant le 19 septembre 1579 (nous avons vu qu'il passa la journée entière du 4 octobre à la Chiesa Nuova), en partit le 29 janvier de l'année suivante (ARCHIVIO STATO VENEZIA, *Dispacci. Roma,* dépêches du 19 septembre 1579 et du 30 janvier 1580).

2. Lettre citée du 4 mars 1580. Autre preuve de l'attachement d'Anna à Philippe : dans le testament d'Anna remis en 1578, quatre ans avant sa mort (elle mourut à Palerme en 1582), à saint Charles, figure un legs de 300 écus d'or pour Philippe, qui est laissé libre d'en disposer à son gré (GIUSSIANO-OLTROCCHI, *De Vita et Rebus gestis S. Caroli Borromei,* p. 636, note b. Oltrocchi dit avoir vu de ses yeux le document).

raient à le croire [1]. Quoi que Farnese ait pensé de cette suggestion, c'est un autre Mécène qui allait se charger du patronage de l'Oratorio.



L'institution canonique de la Congrégation et la vaste église qui s'élevait rapidement, frappèrent naturellement les esprits et décidèrent des vocations. Gallonio date de 1578 le début d'une grande affluence de nouveaux membres [2]. Chaque jour arrivaient des sujets, dit Pateri, qui note aussi l'embarras de logement résultant de ces accessions nombreuses [3]. Mais tous ces nouveaux arrivants ne persévérèrent point. La liste des personnes de la Congrégation dressée au début de 1578 [4] nomme quatre prêtres, Buffoli, di Lugo, Carlo de Novare, Pagoli, qui devaient être agrégés de fraîche date et ne firent que passer à la Vallicella. Un cinquième, Luigi da Ponte, demeura plus longtemps [5]. Mais un certain Gian Battista de Novare, compté dans la liste de 1578 parmi les clercs, et ordonné prêtre en 1579, quittait la Congrégation dès 1582, si on l'identifie à bon droit avec Gian Battista Boniperto, chanoine de Novare, qui revint plus tard témoigner au Procès de canonisation des vertus de Philippe [6]. Par suite de ces défections, l'effectif des prêtres va plutôt faiblissant : au lieu de 24 que l'on comptait en 1578, il ne s'en trouve plus en 1581 que 18 présents à Rome ; le nombre des confesseurs est aussi tombé de 13 à 9 [7]. Dans ces chiffres de 1581, on ne fait probablement plus état de Camillo

1. Anna lui a demandé « qu'il voulût bien par amour pour elle recevoir le Père Messer Philippe et toute la Congrégation sous sa protection ». Plus loin elle le prie « d'accepter pour ses très humbles serviteurs et de prendre sous sa protection tous ces Pères et ces Frères ».

2. *Vie*, année 1578.

3. *P. C.*, f° 838.

4. Souvent déjà citée (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872).

5. Il est encore mentionné dans les décrets du 5 mai 1584 et du 19 juin 1587 (A. R., *Lib. II Decr.*), ainsi que dans une lettre du 11 octobre 1586 (A. N.).

6. *P. C.*, fos 584 et 584v. Il succéda en 1581 à Baronio dans la charge de la paroisse (A. R., *Lib. I Decr.*, 4 août 1581).

7. Les chiffres de 1578 sont fournis par la liste de PASTOR, ceux de 1581 par l'aide-mémoire avec lequel Philippe se défendit auprès du pape dans l'affaire des prêtres demandés pour la Bavière (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 18). Les rapports présentés au cardinal-vicaire entre ces deux dates font suivre pas à pas le fléchissement : le plus ancien (entre 1578 et 1580, *in* A. N., *Hist. annuale...*, p. 381-384) accuse vingt prêtres et onze confesseurs, celui de 1580 (A. N., fasc. 21, fos 8-9) dix confesseurs seulement.

Severano, enfermé depuis le début de l'année dans les prisons du Saint-Office, mais on retient encore Mgr Visconti qui n'achèvera pas l'année dans la Congrégation [1] ? La perte de Camillo Severano privera le petit groupe des prédicateurs de l'Oratorio d'un appoint important [2] : ils sont maintenant huit en tout, répartis en deux séries de quatre, qui alternent pour les quatre sermons de chaque jour [3]. De cette pénurie de sujets résultent pour tous de lourdes fatigues. Notre document de 1581 se plaint ouvertement de ce surmenage : « La plupart [des membres de la Congrégation] sont mal portants, les travaux ininterrompus les consument, car, vu le petit nombre, il faut que celui qui confesse parle aussi à l'Oratorio, et fasse avec cela tout le reste, tandis que, dans les ordres religieux, qui fait une chose est dispensé d'en faire une autre [4] ». Qu'on se rappelle les expressions plus énergiques encore qu'employait Philippe, cette année même, dans l'émoi de sa querelle avec saint Charles [5]. Si encore la crise avait dû être conjurée bientôt avec les recrues élevées par la Congrégation ! Les documents contemporains sont unanimes à dire que les vocations de jeunes gens bien doués et pieux abondent [6] : « innombrables » sont ces postulants, assure même emphatiquement l'un [7] d'entre eux. Mais ils déplorent tous aussi du même ton que l'Institut, qui a des dettes et pas de revenus, doive laisser la plupart à la porte, faute de pouvoir les nourrir. « La Congrégation n'est pas à point, elle en est à pousser ses premières racines », déclare en conclusion le document de 1581 ; cette gêne va durer presque tout le temps qu'il reste à vivre à Philippe, lui causant parfois de très pénibles ennuis [8].

Voici pourtant quelques nouveaux membres que l'on ne craint pas de recevoir à cette époque, soit qu'ils paraissent d'un exceptionnel mérite, soit qu'ils apportent de quoi subvenir eux-mêmes à leurs dépenses. Pour Antonio Gallonio, qui entre dans la Congrégation le

1. Voir plus haut.
2. Une lettre de Tarugi à saint Charles, 28 janvier 1576 (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*), semble le ranger avec Baronio, Bordini et Tarugi lui-même parmi ceux sur qui repose principalement la charge des prédications.
3. Cf. l'aide-mémoire publié plus haut.
4. *Ibid.*
5. Dans le brouillon de lettre cité plus haut.
6. Voir tous les rapports cités plus haut.
7. Celui qu'il faut dater de la période entre 1578 et 1580.
8. Par exemple quand il faudra fournir des sujets à la maison de Naples. Bordini note jusque dans les Constitutions rédigées en 1583 que les ouvriers sont trop peu nombreux : *operariorum exiguus numerus* (A. N., fasc. 105, n° 1, début).

1er juillet 1577, à 20 ans [1], le cas est différent. C'est un Romain. On le connaît depuis l'enfance; il a constamment pratiqué parmi les Pères. Sans doute attendait-on seulement qu'il eût l'âge d'homme pour l'admettre. Il est alors pourvu de tous ses grades en théologie [2]. Comme il faisait avant son admission, il continue de rendre à Philippe, de concert avec Germanico Fedeli, toutes sortes de menus services. Au bout de quelques années, il vivra presque continuellement avec lui [3]. Il aura une chambre au-dessous de la sienne, de façon qu'il puisse accourir au premier appel. Il se fera son garde-malade, qui ne le quittera même pas de nuit [4]. Philippe par reconnaissance lui laissera une rente de 50 écus [5]. Il le récompensa en outre par une très vive affection, non sans lui infliger, autant qu'à personne autre de ses fils spirituels, des mortifications cuisantes. Par exemple, il le chassait de sa présence, quitte à le rappeler quand il le voyait trop malheureux du traitement : « Antonio, viens m'embrasser », lui criait-il [6]. A la fin, il semble avoir eu pour lui un véritable faible. Baronio en fit à ses dépens l'expérience [7]. C'est lui maintenant qui est en butte à de cruelles épreuves; quant à Gallonio, « le Père ne peut souffrir, écrit Baronio [8], que Messer Antonio ait de la peine ». Du moins Gallonio rendit à Philippe sa tendresse. Non content de l'avoir servi assidûment pendant sa vie, il ne songe après sa mort qu'à hâter l'heure de sa glorification. Il semble désormais ne plus vivre que de son souvenir [9]. C'est lui, Philippe à

1. Cf. sa *Vie* de Philippe, année 1577.
2. Ricci, *op. cit.*
3. « Beati Patris nostri administer, assiduusque comes », dit-il de lui-même dans sa *Vie* de Philippe, *loc. cit.* Mais il n'eut pas pour commencer l'emploi en titre. Vers 1582-1583, c'est Germanico Fedeli qui en est officiellement chargé (voir dans A. N., fasc. 21, no 1, fo 17, liste des emplois qui fut dressée entre 1581 et 1584). Plus jeunes, Gallonio et Pozzo lui servirent d'auxiliaires (cf. la lettre de Pozzo à Talpa, 2 mars 1620, dans Marciano, II, l. V, c. xxiv). Dans la suite, Pozzo quitta Rome; Germanico Fedeli se réserva principalement la tâche de secrétaire, et les soins matériels échurent ainsi de préférence à Gallonio, à une époque où les infirmités croissantes de Philippe rendaient cette assistance de plus en plus nécessaire. Noter que Philippe ne songe ni en 1581, ni en 1584, ni en 1588, mais seulement en 1595, à reconnaître par une disposition testamentaire le dévouement de Gallonio (Bibl. Vall. *O.* 23, testaments de Philippe).
4. Ricci, *op. cit.*
5. Bibl. Vall. *O.* 23, fo 462, codicille du 13 mai 1595.
6. Aringhi, *op. cit.*, fos 369 et 369v.
7. Voir plus loin, chapitre vii.
8. Lettre à Talpa du 20 juin 1592 (*in* Calenzio, *op. cit.*, p. 299-304).
9. Cf. lettre du 7 décembre 1596 : « ... La mémoire de notre saint Père Philippe que je garde continuellement vive au plus profond de mon cœur... » (Arch. Stato Firenze, *Magliabecchiana*, VIII, 1399, fo 35).

peine expiré, qui va mettre en train son Procès de canonisation [1] et qui publiera en 1600 la première Vie du Bienheureux [2]. Il n'en était pas alors à ses débuts d'historien. Philippe, voulant peut-être préparer un successeur à Baronio, l'avait appliqué de bonne heure à l'étude de l'Histoire ecclésiastique [3]. Une fois prêtre, quand il commença de prêcher à l'Oratorio, il fut chargé du sermon sur la vie des saints [4]. Ces occupations le mirent sur la voie de composer plusieurs ouvrages, *Les Vies des Vierges Romaines* [5] et *Les Supplices des Martyrs* [6], qui fournirent une mine de traits édifiants aux autres prédicateurs et connurent le plus grand succès. Il avait de nombreuses pénitentes [7] et il écrivit aussi la Vie de l'une d'entre elles, la petite Elena de' Massimi, âme d'élite envolée à treize ans au ciel [8]. Gallonio n'est pas, comme Tomasso Bozzio, un historien capable de dégager des événements de grandes vues théologiques. L'érudition dont il dispose n'est pas à comparer non plus avec celle de Baronio. Son génie, c'est de chercher dans l'histoire ce qui émouvra le plus vivement les pieux lecteurs. Mais enfin c'est un auteur probe qu'auront influencé le sens positif et la ferme loyauté de Baronio ; sa Vie de Philippe est un document de bon aloi.

Plus âgé de dix ans que Gallonio, Agostino Manni se présenta la même année que lui pour faire partie de la Congrégation [9]. Qui fut bien étonné dans la suite de le voir avec la « cotta » et l'étole donner des absolutions à la Vallicella, ce fut son ami Angelo Vittorio ! Ils avaient étudié ensemble à Pérouse, Angelo la médecine, lui le droit. Manni était alors le chef écouté de la belle jeunesse qui remplissait l'Université. Tel jadis François d'Assise, tous ralliaient ce boute-en-train, cet adolescent fertile en inventions joyeuses. A Rome où il vint

1. Pietro Perrachione écrit le 8 décembre 1595 : « Le Père Gallonio a été le premier moteur pour faire ouvrir le Procès et examiner beaucoup de gens. » (Cité par Marciano, *op. cit.*, I, l. V, c. vii).

2. *Vita B. Philippi Nerii Florentini Congr. Orat. Fundat...*, Rome, 1600.

3. Il y consacrait, dit-on, jusqu'à huit heures par jour (Aringhi, *op. cit.*, f° 371v).

4. *Ibid.*, f° 369.

5. *Istoria delle sante Virgini Romane...* Rome, 1581.

6. *De Sanctorum Martyrum cruciatibus*. 1594 ; l'ouvrage avait déjà paru en 1591 sous le titre de *Trattato degli instrumenti di martirio...* (Voir Calenzio, *op. cit.*, p. 405).

7. On se moquait parfois dans la Congrégation de cet empressement féminin : cf. lettre de G. Fedeli à Tarugi, 5 février 1588 (A. N., fasc. 34, n° 3).

8. *Istoria di Elena de' Massimi vergine romana*, etc. Cette notice, conservée manuscrite à la Vallicelliana, n'a été publiée qu'en 1857 (Calenzio, *op. cit.*, p. 334).

9. En octobre 1577 (Gallonio, *Vie*, année 1577).

chercher fortune, il montra le même caractère. Cependant il n'était pas inaccessible aux pensées graves ; une vision du Purgatoire, les séances de l'Oratorio le frappèrent au point qu'il résolut de changer de vie [1]. On ne sache pas que son exubérance et sa joie aient détonné dans la Congrégation ; seul l'austère Saviolo critiquait les histoires plaisantes avec lesquelles il amusait les novices [2]. Philippe trouva plutôt à reprendre dans sa prédication : au lieu d'adopter la manière simple qui était en usage, Manni s'était imaginé de sacrifier à la rhétorique ; Philippe lui fit répéter nombre de fois le malencontreux sermon de ses débuts, si bien que l'on disait de lui : « C'est le Père qui ne sait qu'un sermon [3]. » Mais son talent littéraire eut liberté de s'exercer d'autre part ; dans les recueils de Laudes qu'on chantait à l'Oratorio, beaucoup de poésies étaient son ouvrage [4]. Après la mort de Philippe, il composa des œuvres plus étendues, telles que *Le Dialogue de l'âme et du corps,* destinées comme les Laudes à être mises en musique et à édifier l'Oratorio [5]. Sa frêle santé l'obligea toujours à ménager son zèle [6].

Flaminio Ricci avait le même âge que Manni, c'est-à-dire environ trente ans, quand il fut admis dans la Congrégation, le 15 septembre 1578 [7]. On dut accueillir avec empressement ce jeune noble, qui était docteur en droit canon ainsi qu'en droit civil, et qui renonçait à une situation déjà brillante à la cour du cardinal de Sermoneta. Six mois après, il était ordonné prêtre [8] et prêchait à l'Oratorio. Il en devint aussitôt un des orateurs les plus réputés et les plus fréquents [9]. C'était un caractère solide et sérieux. Philippe avait en lui toute confiance [10]. Aussi comprend-on que Tarugi ait songé en 1592 à faire de lui son

1. Tous ces détails sont donnés par ARINGHI, *op. cit.*, f°s 346-347.

2. *Ibid.*, f° 339.

3. *Ibid.*, f° 347.

4. La plupart des poésies contenues dans les recueils *O.* 67 et *O.* 68 de la BIBL. VALL. peuvent lui être attribuées (cf. PASQUETTI, *op. cit.*, p. 74).

5. ARINGHI, *ibid.*, f° 347v. C'est cet ouvrage, mis en musique par Cavalieri, qu'on a tenu longtemps par erreur pour le premier en date des oratorios : cf. ci-dessus, p. 218.

6. Entre autres témoignages, voir la lettre du 5 décembre 1592, où Tarugi annonce qu'il a craché le sang (A. N., fasc. 34, n° 1).

7. ARINGHI, *op. cit.*, f° 421.

8. *Ibid.*, f° 421v, le 4 avril 1579.

9. Un rôle des prédicateurs de l'Oratorio le fait prêcher quatre jours par semaine ; Bordini seul, qui se voit attribuer cinq sermons, parle plus souvent que lui (CALENZIO, *op. cit.*, p. 139 et 908).

10. « Le Père a de même toute confiance en Messer Flaminio... » (G. Fedeli à Tarugi, probablement en 1586, *in* A. N., fasc. 34, n° 3).

successeur à la tête de la maison de Naples [1] et que la Congrégation l'ait choisi comme Préposé général bientôt après la mort de Philippe. Lui du moins avait peu d'ambition pour ces charges [2]. Quelques-uns le trouvaient d'une humeur trop rigide et son règlement privé montre qu'il pratiquait pour son compte une vie austère [3].

Quelques jours après Flaminio Ricci, le 1er octobre 1578 [4], se décidait à partager la vie des Philippins un homme du plus grand mérite, le futur évêque de Saluces, le compatriote et l'ami de saint François de Sales, le vénérable serviteur de Dieu Giovenale Ancina. Si l'on en juge par son élève Isabella Madrucci, dont il disait lui-même « qu'aucune femme en Italie ni nulle part n'égalait sa science », il possédait toutes les connaissances de son époque [5]. Avec cela poète, qui célébra en vers latins les grands événements des règnes de Pie V et de Sixte-Quint et composa plus tard en langue vulgaire, à l'usage de l'Oratorio, des recueils de Laudes [6]. Il s'adonna principalement à la médecine qu'il enseigna à Turin. Puis il entra comme médecin dans la suite du comte Madrucci, ambassadeur de Savoie près de Grégoire XIII. Sa piété s'était réjouie de cette occasion de venir demeurer à Rome. Depuis quelque temps, l'idée de se faire religieux le hantait encore plus que l'étude. A l'étonnement de l'ambassadeur et de sa cour, on le vit donc à Rome, au lieu d'occupations profanes, visiter les sanctuaires, entendre des leçons de théologie et des sermons, pratiquer toutes les œuvres charitables. Chose surprenante, il mit plus d'un an à découvrir l'Oratorio et Philippe. Mais, dès les premières rencontres, il fut conquis complètement. Nous avons déjà cité la lettre où il confie son enthousiasme à son frère Gio. Matteo, retourné en Piémont [7]. Il ne manquera pas de consulter l'oracle dont les gens les plus autorisés lui disent qu'on l'écoute de partout [8]. Il voudrait savoir ce que Philippe pense de son entrée en religion [9]. On ignore

1. Tarugi à Talpa, 12 décembre 1592 (A. N., fasc. 34, n° 1).

2. *Ibid.*

3. Aringhi, *op. cit.*, f° 428. Cf. Ricci, *op. cit.*

4. A. N., fasc. 21, n° 1, f° 57.

5. Voir dans Marciano (*op. cit.*, I, l. IV, c. 1) la lettre où il énumère toutes les études qu'elle fit sous sa direction.

6. Pasquetti, *op. cit.*, p. 75. Il est en particulier l'auteur du *Tempio armonico* (1579).

7. Lettre du 28 mai 1576 (Marciano, *op. cit.*, I, l. I. c. viii). Voir ci-dessus, p. 65.

8. *Ibid.*

9. *P. C.*, f° 635. On trouve là toute la lettre citée plus haut. Giovenale annonce à un endroit que Philippe lui donnera sans doute son avis après la confession générale qu'il va faire pour la prochaine Pentecôte.

pourquoi, deux ans plus tard, il délibère encore sur sa vocation. Ce serait Tarugi qui l'aurait persuadé finalement de ne pas chercher plus loin que l'Oratorio et qui l'aurait fait agréer par Philippe [1]. Avide des austérités monastiques, Giovenale ne dut pas se rendre du premier coup à l'avis de Tarugi. L'Oratorio lui parut sans doute une demi-mesure en regard de son idéal, si bien que, Philippe mort, on eut grand'peine à le retenir du cloître où cette fois il entendait entrer. Le jour de son admission, Baronio s'écria qu'un nouveau Basile venait dans la Congrégation. Il aurait encore mieux dit un nouveau Chrysostome. De ce dernier, Giovenale avait l'éloquence facile et véhémente; on comparait sa parole à un tonnerre pour l'éclat avec lequel, sans ménager personne, il proclamait les vérités chrétiennes. Comme saint Jean Chrysostome, il avait aussi une âme simple qui voulait pratiquer telle qu'il la prêchait, avec une loyauté absolue, la perfection évangélique : à la nouvelle de son épiscopat, on le vit ainsi prendre la fuite et errer pendant cinq mois par l'Italie. Philippe eût souhaité parfois que cette simplicité se tînt mieux sur ses gardes, comme dans le cas de sœur Orsola, la visionnaire dont Philippe douta toujours, mais à qui Giovenale se laissait prendre [2]. L'ardeur intransigeante n'empêchait pas chez Giovenale une affabilité dont a témoigné saint François de Sales [3]. Cette grâce naturelle devait ajouter encore un attrait à son éloquence. Par là, il ressemblait à Tarugi vers qui le portait une amitié très spontanée. Mais quelle différence entre les deux charmeurs, l'un plein de retours qu'il ignore lui-même, l'autre dont l'âme est toute naïve [4]!

Giovenale Ancina avait un frère cadet, Gio. Matteo, dont les sentiments ne faisaient qu'un avec les siens et qui suivit son sort. Résolus tous deux à la vie religieuse, ils avaient concerté d'entrer dans le même couvent. Gio. Matteo avait rejoint son frère à Rome pendant l'Année Sainte. Puis ils convinrent que Gio. Matteo retournerait dans leur pays pour y liquider leurs biens; tout l'argent serait distribué aux pauvres; ils se donneraient ensuite à Dieu libres de soucis terrestres. Mais pendant que Gio. Matteo s'employait à ces soins, lui arriva la

1. C'est ce que Tarugi lui-même rappelle à Giovenale dans une lettre du 15 septembre 1595 (citée par MARCIANO, *op. cit.*, I, l. IV, c. v).

2. A. N., lettre de Germanico Fedeli à Tarugi, 18 septembre 1587. Cf. fasc. 34, n° 1, Tarugi à Talpa, lettre du 5 décembre 1592 : allusion à la simplicité d'Ancina.

3. BACCI, *op. cit.*, déposition au Procès de Béatification de Giovenale.

4. Pour toutes les circonstances historiques alléguées au sujet de Giovenale, voir MARCIANO, *op. cit.*, I, l. IV, c. I à X.

lettre où Giovenale racontait, émerveillé, comment il s'était abouché avec Philippe et quels conseils inappréciables il attendait de lui pour son avenir. Suivant l'habitude, Gio. Matteo écouta docilement les raisons de son aîné. Lui aussi, de retour à Rome, se confia à Philippe et les deux frères furent reçus le même jour dans la Congrégation. Esprit cultivé comme Giovenale, il devint un des bons prédicateurs de l'Oratorio. Mais une incurable maladie de scrupules l'empêcha de se livrer longtemps au ministère des confessions. La tutelle de Giovenale lui fut toujours nécessaire. Il avait comme son frère une pente à pratiquer une vertu extrême. Avec le temps il laissa percer une pointe de bizarrerie, mais qui n'affecta pas l'homme de commerce gracieux et de manières accomplies qu'il avait toujours été [1].

Manni, Ricci, l'aîné des Ancina, quand la Congrégation les reçoit, sont tous des esprits mûrs, qu'elle emploiera sans grands délais à ses œuvres. Le 30 novembre 1581, voici venir un tout jeune homme, issu d'une famille noble de Palerme, Pietro Pozzo. Lui et Francesco Bozzio feront une paire d'espiègles qu'il conviendra de rappeler parfois à l'ordre pour leurs paroles moqueuses et les façons dont ils usaient avec les Pères [2]. La vocation de Pietro Pozzo s'était décidée, racontait-on, un jour que Philippe, le voyant traverser la sacristie de la Vallicella, l'avait retenu au passage comme servant de messe : le spectacle du célébrant le frappa tellement qu'il résolut de demeurer avec lui [3]. Sans parler de Germanico Fedeli, depuis longtemps attaché à la personne de Philippe, il y eut désormais deux jeunes gens, Pozzo et Gallonio, qui ne quittaient guère sa chambre, lui rendaient de petits services domestiques, récitaient avec lui l'office, l'accompagnaient hors la maison [4]. Mais, tandis que Gallonio resta auprès de Philippe jusqu'à la fin, Pozzo partit pour Naples en 1587 et il y était encore à la mort du saint. Il consacra finalement ses jours à Palerme, sa patrie, où il avait jeté en 1593 les fondements d'un Oratoire.

Dans le même temps que Pozzo, durent encore être admis Gio. Batta Aligero et Antonio Carli. La première mention d'eux se rencontre en 1582 dans un décret qui les donne comme novices [5]. Leur admis-

1. Voir principalement pour ce portrait ARINGHI, *op. cit.*, f°s 371 à 408^v^.
2. A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 22-22^v^.
3. MARCIANO, *op. cit.*, II, l. V, c. XXIV.
4. Pietro Pozzo l'a raconté lui-même au Procès de Canonisation (f° 514^v^) et dans une lettre adressée à Talpa le 2 mars 1620 (MARCIANO, *loc. cit.*).
5. 22 septembre (A. R., *Lib. I Decr.*).

sion datait assurément de plus tôt. Carli n'était pas encore prêtre lorsqu'il accompagna Tarugi à Naples en 1584; mais il était déjà capable de discourir à l'Oratorio [1]. Tout plein de ses lectures scolastiques, avec cela d'une ardeur de piété qui n'entendait pas raison, la dextérité de Tarugi n'était pas de trop pour manier ce jeune collègue [2]. Nous retrouvons Carli parmi le petit groupe qui s'achemina vers Naples, deux ans plus tard, pour la fondation définitive [3]. Mais l'année suivante, 1587, il est revenu à Rome, il est un des orateurs habituels de l'Oratorio, il semble en être à ce moment la cheville ouvrière [4]. Au début de 1588, on le nomme maître des novices [5]. Ce fut donc un sujet de grande valeur que perdit la Congrégation quand, le 22 avril de cette année, âgé de 32 ans, il la quitta brusquement pour passer chez les Barnabites [6]. Cette défection étonna la Congrégation, à la réserve probablement de Tarugi qui sentait bien que cette âme ne livrait pas son fond [7]. Carli avait persuadé au Père Aligero, sujet plus effacé, de se joindre à lui et peut-être qu'avec le temps il eût recruté d'autres transfuges [8].

Quand nous aurons ajouté à ceux qu'on vient de citer les noms de Fausto Roselli, de Camillo Medaglia et d'un certain Ridolfo, neveu du cardinal Paleotto [9], nous pourrons faire le compte à peu près exact des novices que possède vers 1581 la Congrégation de l'Oratoire. Agostino Manni et Flaminio Ricci retranchés, qui furent ordonnés

1. Marciano, *op. cit.*, II, l. I, c. ii; A. N., lettre du 24 mai 1586; A. R., lettres écrites de Naples par Tarugi en 1584.

2. A. R., lettre de Tarugi du 19 octobre 1584 et lettre précédente.

3. *Ibid.*, lettre du 22 février 1586, jour du départ.

4. A. N., lettre du 11 décembre 1587.

5. A. R., *Lib. II Decr.*, décret du 10 mars 1588.

6. A. N., lettre écrite le jour du départ; Ungarelli, *Bibliotheca scriptorum e Congr. Cleric. reg. S. Pauli*. Rome, 1836, I, p. 229.

7. Lettres citées de Tarugi, 1584.

8. A. N., lettre citée du 22 avril 1588.

9. On sait peu de choses de Fausto Roselli; il est compté parmi les prêtres dans la liste de Bibl. Vall. *O.* 51, qui a pu être dressée vers 1586, et dans le décret du 19 juin 1587 (A. R., *Lib. II Decr.*). — Camillo Medaglia, qui n'apparaît pas dans ces documents, s'était sans doute déjà retiré de la Congrégation. — Il est question de Ridolfo dans les lettres d'Alfonso Paleotto des 4 novembre 1581, 14 avril 1582 et 20 avril 1583 (A. R.), et dans les décrets des 19 octobre 1581, 22 septembre et 12 novembre 1582 *(ibid., Lib. I Decr.)*. La lettre de Gigli à Tarugi, 14 octobre 1588, citée plus loin, semble permettre de conclure qu'il ne persévéra pas. Pourtant ce peut être lui qui est nommé dans les décrets des 21 octobre 1586, 11 août 1589, 7 juin 1590 *(ibid., Lib. II Decr.)*. — Pour établir la liste de la note suivante nous

prêtres avant cette date, il reste un total de dix jeunes gens [1], c'est-à-dire la moitié de l'effectif des prêtres [2]. « Votre Seigneurie Illustrissime, écrivait Philippe à saint Charles, dans cette lettre qu'il n'expédia point à cause de l'emportement qui l'avait inspirée [3], a pu voir [chez nous] beaucoup d'hommes, mais elle n'a pas considéré combien ne sont pas formés, combien il y en a que ce serait un crime d'arracher à l'étude » pour les employer tout de suite aux ministères de la Congrégation. Il fallait parfois pourtant en arriver là, faute d'autres sujets, et G. Ancina enseigna la théologie et prêcha à l'Oratorio avant d'être prêtre [4]. Ce nombre relativement élevé de novices surchargeait les Pères qui avaient à s'occuper d'eux en sus des autres tâches; nous apprenons que le ministère auprès des jeunes fut cause que Camillo Medaglia excédé quitta la Congrégation [5]. Il n'y a donc pas à revenir sur les embarras où nous avons dit que le nouvel Institut, trop peu fourni de sujets comme d'argent, se débattait à cette époque.

Outre les Pères et les novices, il comprit aussi dès le début des frères laïcs. Le premier fut Antonio Sala [6]. En 1578 était admis le second [7], Gio. Paolo Curiatio [8]. Ces deux hommes partageaient avec le Père Pateri le souci des affaires temporelles [9]. C'étaient des gens de confiance et capables de négociations délicates [10]. Si l'on en juge par leurs biens, dont ils firent profiter la Congrégation, ils

nous sommes servis principalement du décret du 22 septembre 1582, et des listes d'emplois, à dater de 1582 ou 1583, qui se trouvent à Naples (A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 6-7 et 17).

1. A savoir Francesco Bozzio, Gallonio, les deux Ancina, Pozzo, Carli, Aligero, Roselli, Medaglia et Ridolfo.

2. Voir plus haut.

3. Sacristie de la Chiesa Nuova, document n° 10.

4. Aringhi, *op. cit.*, f° 379^v; Marciano, *op. cit.*, I, l. IV, c. iii; A. R., *Lib. I Decr.*, 19 octobre 1580.

5. Gigli à Tarugi, 14 octobre 1588, dans *Hist. annuale della Congr. dell'Orat. di Napoli*, p. 647-650 (A. N.).

6. Ses relations avec Philippe peuvent remonter à 1563, date où Costanzo Tassone écrivait pour le recommander (Bibl. Vall., *fondo Calenzio,* lettre de Tassone à Philippe du 5 mars 1563).

7. Gallonio, *Vie*, année 1578.

8. Périodique *San Filippo Neri*, 1894, n°s 1-2, p. 11, note 4.

9. Pateri, *Mémoires*, f° 51^v, où il est question de Sala. Cf. A. R., *Lib. I Decr.*, décrets des 26 octobre et 28 novembre 1581 et du 1er mars 1582.

10. Voir pour Curiatio les mentions que fait de lui Philippe dans ses lettres à saint Charles du 13 mai 1578 et du 4 mars 1581 (n^os vii et xi de Netti, *op. cit.*).

ne sortaient pas du plus humble rang [1]. Rien n'est touchant comme de voir, la même année 1578 [2], deux des plus anciens et des plus chers disciples de Philippe demander à finir leurs jours dans sa communauté. L'un est son compatriote Ludovico Parigi [3]. Modeste petit tailleur, son métier ne l'avait pas empêché, pendant trente années, de venir chaque jour à San Girolamo et d'y tenir auprès de Philippe le rôle que Germanico Fedeli et Gallonio rempliront dans la suite. Il lui apportait ses provisions; en cas de maladie il le veillait la nuit [4]. On fit de lui le caissier de la Congrégation et on le chargea de tenir les comptes [5]. Il garda l'emploi jusqu'au jour où sa tête s'embrouilla [6]. Philippe par reconnaissance avait prévu dans ses deux testaments une petite rente en sa faveur [7]. Mais Parigi mourut le premier et n'en eut pas besoin [8]. Bernadino Corona, lui aussi disciple des premiers temps, vécut assez pour déposer au Procès de canonisation de Philippe [9]. Tout gentilhomme du cardinal Sirleto qu'il avait été jadis [10], il accepta dans la Congrégation quelle tâche qu'on voulut, et jusque d'éplucher les légumes à la cuisine [11]. Quand Philippe mourut, c'était un bon vieux qui ne rendait plus aucun service [12].

A la date de 1581 où nous interrompons ce chapitre, les difficultés que rencontre la Congrégation ne l'empêcheront pas de vivre. Personne n'a perdu l'espoir. L'œuvre porte en elle une riche sève et nous allons assister à ses développements.

1. Pateri, *Mémoires,* f° 65, maison bâtie aux frais de Sala dans la vigne de Frascati; f° 54, la vigne de Carbognano est arrondie par des acquisitions de Pateri et de Curiatio.

2. Gallonio, *loc. cit.*

3. *P. C.*, f° 150v.

4. *Ibid.*, fos 642 (*Vat.*), 948.

5. A. R., *Lib. II Decr.*, 15 février 1583. Cf. décret du 9 octobre 1584.

6. A. N., lettres des 23 février, 16 novembre et 21 décembre 1591. Les livres de comptes « intrate-esito » s'arrêtent en 1591.

7. 40 écus pour lui et 8 pour sa sœur Lucrèce dans le testament de 1581 (Bibl. Vall. *O.* 23, f° 452 et seq.); 25 écus pour lui et 10 pour sa sœur Lucrèce dans celui de 1584 (*ibid.*, f° 460 et seq.).

8. Il mourut le 21 avril 1592 (A. N., lettre du 25 avril).

9. *P. C.*, f° 246v. Il a 75 ans en 1595. Ricci (*op. cit.*) dit qu'il mourut le 15 décembre 1597.

10. Ricci, *op. cit.; P. C.*, f° 642 *(Vat.).*

11. Ricci, *op. cit.*,

12. A. N., lettre du 23 février 1591.

CHAPITRE VII

LES CONSTITUTIONS ET LES FONDATIONS

(1582-1590)

La bulle d'institution de 1575 donnait pouvoir à la Congrégation de l'Oratoire de modifier et de compléter les règles existantes : quand elle aurait achevé cette révision, elle la soumettrait au Pape pour obtenir une approbation qui rendrait les règles définitives [1]. Mais elle ne se mit pas tout de suite au travail. Tant qu'elle résida à Saint-Jean des Florentins, le règlement du convict auquel elle était astreinte la gênait pour élaborer le sien. Transportée à la Vallicella et libre de légiférer à sa guise, d'autres soucis l'absorbèrent pour commencer ; il semble qu'elle s'en soit d'abord tenue à confirmer la supériorité de Philippe en lui décernant le titre de Préposé et à créer un conseil de Députés qui la gouverneraient sous son contrôle [2]. Nous avons déjà mentionné ces élections. Les décrets rendus dans la suite par le directoire des Députés ou, s'il y en eut, par des assemblées générales, ne furent pas notés par écrit, preuve qu'ils n'avaient pas de portée durable comme s'ils avaient concerné la forme de la Congrégation [3].

L'esprit des Pères dut être tourné vers la rédaction de leurs propres règles au moment où saint Charles fit approuver celles de ses Oblats. Certains récits prétendent que saint Charles soumit ces dernières à Philippe et que Philippe à son tour, au lieu d'en juger lui-même, voulut avoir l'avis d'un illettré, ce frère capucin dont il chérissait la simplicité,

1. Voir la bulle, *loc. cit.*
2. Décrets cités du 15 mars et du 8 mai 1577.
3. A. R., lettre de mai 1590 : dans les premiers temps, « on n'avait pas pour habitude de noter par écrit les affaires traitées par les Pères ».

Fra Felice da Cantalice [1]. Ce qui est plus sûr, c'est que Speziano entretenait assidûment Philippe des projets de règles dont il avait saisi la Curie par mandat de l'archevêque [2]. Le point capital, que les Philippins devront bientôt résoudre pour leur compte, était celui des vœux. L'idée de saint Charles fut d'abord de n'en imposer aucun. Dans l'entourage de Philippe, les uns prévoyaient que, sans vœux pour les retenir, le groupe des Oblats se désagrégerait vite, les autres croyaient cette condition favorable au recrutement, et citaient, en guise de preuve, l'afflux de sujets dans leur propre communauté. Entre ces avis divergents, Philippe restait tout à fait perplexe [3]. Plus tard, quand il s'agira de sa Congrégation, il saura mieux prendre parti. Pour ce qui est des Oblats, leurs Constitutions furent arrêtées et approuvées à Rome de telle façon que saint Charles pouvait les promulguer à Milan en septembre 1581 [4]. Or, la même année, les Philippins entreprenaient de rédiger les leurs.

Si l'on veut comprendre le rôle joué par Philippe dans l'élaboration de ces Constitutions, il faut d'abord voir de quelle manière il gouverna toujours son Institut. Il use avec une extrême discrétion de l'autorité qui lui est départie. En parcourant les procès-verbaux des réunions [5], on s'aperçoit qu'il n'assiste à peu près jamais soit aux conseils des Députés où s'expédiaient les affaires courantes, soit aux assemblées générales qui votaient les résolutions d'intérêt majeur [6]. Son abstention dut prendre d'abord prétexte de l'éloignement. Il ne faut pas oublier qu'il reste à San Girolamo six années encore après que la Congrégation s'est établie à la Vallicella. Les décrets d'alors notent pourtant presque tous qu'on en référera à Philippe des décisions prises, sinon qu'on lui portera l'affaire pour qu'il tranche lui-même [7]. Un décret de 1582 établit expressément que les Députés iront l'entretenir chaque

1. SONZONIO, *op. cit.*, l. III, c. x, 5 ; GIUSSIANO-OLTROCCHI, *op. cit.*, p. 382, note *a*. Si ces faits sont fondés, il faut les rapporter à la fin de 1579, que saint Charles passe à Rome.

2. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettres à saint Charles des 14 février, 28 mars et 3 avril 1578.

3. Lettre citée du 28 mars 1578 · « Sta dubbioso assai... »

4. *Acta Ecclesiae Mediolanensis*. Lyon, 1683, II.

5. C'est-à-dire les Livres des Décrets.

6. Cf. VAT. *lat.* 6662, f°s 29-66, *Della fondazione del'Oratorio di Napoli, Discorso per li Padri del'Oratorio di Roma...*, etc., f° 31, où le fait est relevé ; ainsi que VAT. *Urb. lat.* 526, n° 47 : « La coutume du saint était de s'abstenir des assemblées de la Congrégation. »

7. Cf. A. R., *Lib. I Decr.*

mardi à San Girolamo [1]. Après qu'il a changé de résidence et qu'il demeure au milieu des siens, on le voit deux ou trois fois prendre part aux séances [2]. Puis bientôt il en revient à sa pratique habituelle et laisse délibérer sans lui. Son désir que tous puissent librement manifester leurs vues conspire avec son humilité pour le maintenir dans cet effacement. Enfin l'âge et la maladie lui fourniront de nouvelles excuses. Le décret du 22 juin 1587 décide d'élire un secrétaire qui le représente ordinairement dans le conseil des Députés et qui vote à sa place. On en vient là, porte le décret, « en raison de la mauvaise santé dudit Préposé et du poids grandissant de la vieillesse qui l'empêche d'assister aux conseils [3] ». Toutefois rien n'était arrêté définitivement sans l'agrément de Philippe, à qui le secrétaire avait mission de tout relater après les séances.

En somme, Philippe dit son mot dans toutes les affaires et c'est ce mot qui les termine d'ordinaire sans contestation. Reste qu'il n'a pas proposé les points mis en discussion. D'autres ont l'initiative des idées sur lesquelles on le consulte. Cela fait une différence capitale entre lui et ceux qui lui succéderont dans sa charge [4]. Il est extrêmement rare que les décrets notent qu'une question est examinée « par ordre du Père Messer Philippe [5] ». Ce n'est pas lui, c'est le Recteur, personnage prééminent parmi les autres Députés, qui fixe l'ordre du jour des réunions. Cette fonction de Recteur est nécessaire du moment que le rôle de Philippe se borne à la révision des questions déjà traitées; elle disparaîtra dès que Philippe sera remplacé par un Préposé qui use de toutes ses prérogatives [6]. Le Recteur de la maison de Rome fut en somme un officier qui, par suite de l'abstention de Philippe, exerça une partie de la charge de Préposé [7].

Même dans les limites où il se confine, Philippe se garde bien

1. Cf. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 18 décembre.

2. La première mention de sa présence est à relever dans un décret du 28 novembre 1583 : « ... Presente R. P. D. Philippo Nerio Preposito Congregationis ». Il assiste encore à la séance du 9 mai 1584 (*ibid.*).

3. A. R., *Lib. II Decr.*

4. Ce point est bien mis en lumière dans le mémoire déjà cité de VAT. *lat.* 6662.

5. Comme ceux des 10 février et 9 mars 1581 (A. R., *Lib. I Decr.*).

6. C'est Philippe lui-même, aussitôt qu'il a Baronio pour successeur, qui déclare la fonction de Recteur désormais inutile et demande qu'on la supprime (A. R., *Lib. III Decr.*, 28 juillet 1593).

7. Qu'on voie d'ailleurs de quel pouvoir un Recteur dispose hors de Rome : Tomasso Bozzio écrit le 22 décembre 1590 (A. N.) qu'à Naples Tarugi, étant Recteur, détient la même autorité que Philippe à Rome.

d'imposer, comme il le pourrait, sa volonté. « Il n'était pas, a-t-on écrit justement de lui, de ces caractères qui s'acharnent à faire prévaloir leur sentiment ; mais, après avoir déclaré ce qu'il pensait, il laissait au temps et à l'expérience le soin de montrer le meilleur parti [1]. » Que de fois il lui arriva de céder plutôt que de décider contre l'avis des autres Pères [2] ! Germanico Fedeli résume ainsi sa conduite dans les affaires de Rome comme dans celles de Naples : « manifester sa volonté, puis, s'il est contredit, faire celle des autres [3] ». Il agit de la sorte par humilité, par déférence envers autrui, mais, il faut le dire aussi, par incertitude. Ce n'est pas une tête déductive. Il est incapable de s'éclairer avec des principes abstraits et des raisonnements [4]. Tout lui vient d'inspiration. Son inspiration est prompte, vive, souvent enthousiaste. Mais, s'il faut qu'il l'explique et la justifie, il est aux abois. Ou bien elle s'affirme d'abord sans discussion. Ou bien elle supporte que l'on discute, mais alors Philippe tombe dans les hésitations et il ne sait plus en sortir. Nous le verrons assez quand il s'agira de fonder une filiale de l'Oratoire à Naples. Des années durant, Philippe éludera la décision. La fondation faite, c'est-à-dire l'avis des autres préféré finalement au sien, il continuera de se demander quel est le bon parti : « Selon son esprit, écrit Bordini le 28 juin 1586, on ne saurait encore assurer que cette entreprise soit voulue de Dieu [5]. » Si le débat intellectuel reste ainsi indéfiniment ouvert, c'est que l'inspiration première, qui ne s'est jamais tue, pousse sans cesse à y revenir. Philippe ne trouve jamais les raisons qui apaiseraient définitivement les réclamations de son sens intime [6]. Nous le voyons douter aussi pendant des mois, demeurer de même sans conclure dans le cas de la visionnaire extatique Orsola Benincasa qu'il est chargé d'examiner [7]. Dès le premier jour il a pourtant sur elle son idée arrêtée : ce n'est pas Dieu qui la gouverne. Mais

1. Mémoire déjà cité de VAT. *lat.* 6662.

2. *Ibid.*, f[os] 34, 41, 41[v]. Cf. dans le même recueil le mémoire suivant, f[os] 76 et 77.

3. A. N., lettre à Tarugi du 18 septembre 1587. Cf. *ibid.*, lettre de G. Fedeli à Tarugi, 30 mai 1587 ; et fasc. 34, n° 1, le même au même, 20 mai 1588 : « ... Nous autres (les Députés de Rome)..., voyant qu'il (Philippe) a scrupule de faire usage de l'autorité qui lui appartient... »

4. On vient de dire qu'un problème de théorie, comme celui de savoir s'il convenait pour les Oblats de saint Charles de faire des vœux, le rendait tout à fait perplexe (A. R., *Recueil cité*, lettre citée de Speziano à saint Charles, 28 mars 1578).

5. A. N., lettre à Tarugi.

6. Cf. l'expression courante dans la bouche de Philippe : « cosa che non sente » ; elle se trouve par exemple dans la lettre de Germanico Fedeli du 30 mai 1587 (A. N.).

7. Voir chapitre « L'Apôtre de Rome », p. 85-86.

il s'agit d'en juger par raisons démonstratives. Les innombrables et sévères épreuves par où Philippe fait passer la pauvre femme tournent en sa faveur : elle est soumise, humble, patiente. Cependant Philippe ne se résoudra jamais à prononcer qu'elle peut avoir confiance. Il reste en suspens, répugnant à la conclusion qui s'impose, mais impuissant à la réfuter.

Les scrupules de sa charité peuvent conspirer pour le retenir avec les hésitations de son esprit. Voici une déclaration caractéristique dans un texte concernant la même Orsola : « Pour l'affaire du Père Ancina, le Père Messer Philippe en ressent la plus grande peine ; il craint que la chose ne vienne d'Orsola, dont l'esprit est si dangereux pour elle et pour les autres, car on ne voit rien dans son cas qui puisse faire croire que ce soit Esprit de Dieu. Cependant le Père, qui a toujours abhorré, comme extrêmement dangereux, ces sortes de procédés, ne voudrait pas nuire à ladite personne pas plus qu'aux autres qui, par excès de simplicité peut-être, lui donnent crédit... [1] » Soulignons la phrase : « Le Père ne voudrait pas nuire... » A des années d'intervalle, la prévention de Philippe contre Orsola demeure aussi vivace qu'au temps où il l'examinait à Rome. Mais, comme jadis il craignait de se tromper malgré tout sur son compte, sa bonté s'effraie aujourd'hui du préjudice que son opinion peut causer. Il est permis de croire que, dans le gouvernement de sa Congrégation, cette bonté lui inspira plus d'une fois de faire céder son sentiment, si décidé fût-il. Il se comportait, dit Baronio [2], comme l'un d'entre nous : il ne commandait pas, il priait, il amenait à lui obéir par l'amabilité de ses discours. Il prétendait que c'est le plus habile. Un mot de lui nous est rapporté par plusieurs témoins : « Si tu veux qu'on t'obéisse, ne fais pas de commandements [3]. » Mettons plutôt qu'il craignait extrêmement de contrister personne avec des ordres qu'il voyait mal prendre [4]. C'est pourquoi sa fonction lui était tellement à charge : « Combien je voudrais, écrivait-il dès 1581, que Dieu me fît la grâce de pouvoir sans péché m'occuper de moi seul ! Je ne puis comprendre comment je suis lié de

1. A. N., lettre de Germanico Fedeli à Tarugi du 18 septembre 1587.

2. VAT. *lat.* 5506, Constitutions de 1602, f°s 58^v^ et 59. Cf. *P. C.*, f° 116 ; et BIBL. AMBR., *Argumenta*, les notes de Frédéric Borromée (publiées dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 juillet 1923).

3. Le cardinal Frédéric Borromée l'a noté deux fois : BIBL. AMBR. G. 26 inf., *Memorabilium*, I, n° 80, et II, n° 28. Cusano le cite aussi (*P. C.*, f° 388). Cf. A. N., fasc. 2, n° 1, *Alcuni Ricordi...*, n° 45.

4. A. N., lettre de Germanico Fedeli du 18 juin 1588.

la sorte aux autres [1]. » Il dissimule, il efface le plus possible son autorité. On ne peut douter que c'est lui l'inspirateur du décret qui refuse tout honneur, toute distinction au Préposé, et le confond avec le commun des Pères [2]. Il est bien conforme à son esprit que le Préposé n'ait pas de serviteur attaché à sa personne, ni de monture ou de coche pour les sorties, ni de costume spécial, ni de chambre mieux décorée, ni d'ornements réservés à la sacristie, ni de privilège à l'église pour l'encensement, le cierge de la Chandeleur ou la palme des Rameaux. Des témoins de ses dernières années furent frappés de son air de douceur et d'humble soumission [3].

Cette condescendance et cette bonté ne réussirent pourtant pas toujours à gagner les esprits. Il n'y avait personne dans la Congrégation qui n'y fût entré par la séduction de cet homme en qui transparaissait l'Esprit de Dieu. L'impression première durait, grâce au jaillissement toujours nouveau de sa ferveur. On restait fasciné par lui ; on ne pouvait se passer de le voir et d'écouter ses conseils ; c'était un supplice pour quelques-uns quand ils étaient privés de sa présence. A peine arrivé à Naples, Antonio Carli se compare à l'enfant prodigue, dénué de tout dans la région de la mort, tandis que les autres fils sont abondamment pourvus dans la maison paternelle : « Je soupire après vos embrassements, continue sa lettre à Philippe, je soupire après vos caresses ; l'amour se connaît mieux dans l'absence. O Père, si je vous revoyais un peu *antequam moriar* [4], si je pouvais vous ouvrir mon cœur et répandre mon âme dans votre sein, oh, comme je serais content [5] ! » Un jour Fausto Roselli écrivait aussi d'Arezzo : « Je veux, je veux revenir au plus tôt, je ne puis durer, je ne puis vivre sans vous ; votre seule image, quand je me la représente, me procure une consolation infinie ; si j'avais votre portrait [6] ! » Chacun gardait donc pour la sainteté de Philippe une dévotion profonde. Nul n'eût contesté sa direction spirituelle. Mais, dans les choses qui semblaient relever moins directement du ciel, par exemple dans le gouvernement de la Congrégation, on osa opposer des vues aux siennes. Bordini déclare un jour que la Congrégation a décidé et que l'avis de Philippe ne

1. Sacristie de la Chiesa Nuova, document n° 10, brouillon de lettre à saint Charles.
2. Ce décret, qui porte la date du 4 avril, sans mention d'année, se lit dans une copie ancienne à la fin du 1er Livre des Décrets.
3. Par exemple Marc-Antonio del Bello (*P. C.*, f° 570v).
4. « Avant de mourir ».
5. A. N., lettre du 8 avril 1584.
6. A. R., lettre du 26 septembre 1587.

saurait prévaloir [1]. Une autre fois, Philippe se plaint que Tarugi ne soit plus auprès de lui pour entraîner les autres par l'exemple de son obéissance, et souhaite qu'il le secoure au moins par ses lettres [2]. Nous avons dit que Philippe ne manquait pas de céder à la contradiction tenace, mais on ne mit pas toujours les formes pour le faire changer de sentiment. En certaines occasions, les caractères se redressèrent et montrèrent leurs aspérités. Des aveux ont échappé aux témoins dans les lettres contemporaines : le Père, écrit Germanico Fedeli en 1590 [3], « est devenu d'autant plus doux que certains de ses fils spirituels sont parfois durs et âpres avec lui ». Tomasso Bozzio était de ceux qui s'élevaient contre ces rudesses : « Je vous en prie, répétait-il, ayons la charité de ne pas faire de peine à ce pauvre saint vieux [4]. » Il y eut des désobéissances ouvertes en des sujets d'importance. Quelques-unes sont énumérées par Philippe lui-même dans le document secret où il donne à Bordini et à Talpa l'exclusive de sa succession dans la charge de Préposé [5]. Il déclare inhabile à commander, qui ne sait pas obéir. Entre autres rébellions, Bordini a refusé de se rendre à Saint-Jean des Florentins, après que ses instances opiniâtres ont forcé Philippe à reprendre le gouvernement de l'église. Le principal grief contre Talpa, ce sont des lettres qu'il empêcha Philippe de lire en les lui arrachant des mains [6]. Voilà les éclats que subissait Philippe, malgré sa manière paternelle d'exercer l'autorité. D'autres se contenaient mieux, mais se croyaient permis de lui donner parfois tort dans leurs jugements. C'est le fidèle Baronio qui écrit un jour à propos des règles de la Congrégation : « Tant que vivra le Père, il ne convient pas d'agir autrement [7] », et qui laisse entendre qu'après sa mort on passera outre à ses avis. Dans les dernières années, on se plaint entre amis que des « dissidents » attirent à eux Philippe et empêchent ainsi certaines vues de triompher [8].

1. Lettre à Tarugi du 20 octobre 1584 (A. R., *Casa di Napoli*, I, f°s 5 et suiv. ; en extraits dans VAT. *lat.* 6662, f°s 31^v^ et 72^v^).

2. A. N., fasc. 34, n° 3, G. Fedeli à Tarugi, lettre non datée qui doit être d'avril-mai 1587.

3. *Ibid.*, lettre du 17 février.

4. ARINGHI, *op. cit.*, f° 256.

5. A. R., *Casa di Napoli* ; et VAT. *lat.* 6662, f°s 76 et suiv.

6. Germanico Fedeli date l'événement de 1588 (*P. C.*, f° 947). Mais on doit suspecter sa mémoire. Les lettres provenant de l'Abbaye, il faut que l'événement ait eu lieu entre le 25 juillet 1585, date de l'acquisition de l'Abbaye, et le début de mars 1586, où Talpa partit pour Naples.

7. A. N., lettre du 15 octobre 1588.

8. *Ibid.*, lettres du 6 juin 1592 et du 27 mars 1593.

Il n'y a pas jusqu'aux imaginations burlesques de Philippe dont on ne finisse par être gêné : Agostino Manni, qui fut repris vertement de son idée, s'avise un jour de cacher le frère Macaluffi, que mandait toutes les fois Philippe pour danser devant ses visiteurs de marque [1].

Pourtant qu'on n'exagère pas les faits. Nous voyons là des premiers mouvements qui ne tiennent pas longtemps d'ordinaire à côté du sentiment enraciné de la sainteté de Philippe. On en jugera par ce qui se passe dans l'âme d'un Germanico Fedeli : « N'était le respect et la révérence que, par la grâce du Seigneur, j'ai pour la sainteté du Père Messer Philippe, à laquelle je crois pour l'avoir vue et observée et ne puis ne pas croire, et laquelle me convainc que c'est Notre-Seigneur Dieu qui lui fait dire et faire ce qu'il dit et fait..., je ne sais comment je pourrais me retenir, moi, pauvre homme et de jugement immortifié, de me livrer à quelque sortie, comme parfois j'ai eu la faiblesse de commencer à faire, mais je dois remercier Notre-Seigneur qui me manifestait aussitôt mon erreur [2]... » D'ailleurs, quand on y réfléchit calmement, on est obligé de convenir que Philippe mérite confiance dans tous ses conseils, qu'il s'agisse d'affaires extérieures comme de direction des consciences. Le même Germanico Fedeli lui reconnaît une autre fois du sens pratique : « Je crois que vous ferez bien de vous rendre à l'avis du Père, eu égard à beaucoup de choses et aussi à sa grande expérience [3]. » Nicolo Gigli, chargé de transmettre un refus de Philippe, remarquait de même, pour engager à la soumission, que « dans tous les cas le Père s'était montré un guide éprouvé [4] ». Mais le texte le plus frappant, c'est la lettre de remontrances que Tarugi, jusqu'alors complice de ceux qui veulent fonder à tout prix une maison à Naples, adresse à Bordini pour repousser ses instances [5] : « Messer Gio. Francesco, où est cette confiance et cette obéissance que nous témoignions tous anciennement à notre Père très aimé ? Qu'est devenu le souvenir des choses prodigieuses arrivées à tous et à chacun de nous ? » Il allègue plusieurs exemples de ces réussites surnaturelles où, contre toute attente, l'avis de Philippe s'est trouvé bon, et il continue : « Messer Gio. Francesco, frère très cher, je suis de votre côté en tout, et je vous donne raison, mais non pas contre le Père... Supportons, mon frère très cher, ce vieil

1. ARINGHI, *op. cit.*, f° 351.
2. A. N., lettre du 30 mai 1587.
3. *Ibid.*, lettre du 18 juin 1588.
4. *Ibid.*, lettre du 21 juillet 1589.
5. 26 octobre 1584 (texte complet dans A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 7; extraits dans VAT. *lat.* 6662, f° 73v).

homme tant qu'il vivra, car nous le pleurerons quand il sera mort et nous le connaîtrons alors mieux que maintenant... » Et dans un post-scriptum il recommence son émouvante adjuration : « Voyez, Messer Gio. Francesco, je suis d'accord avec vous dans ce que vous m'écrivez et il n'y a rien qui me tienne à cœur davantage. Mais, d'un autre côté, j'en ai trop fait l'expérience : jamais rien ne m'a réussi et j'ai toujours eu sujet de me repentir quand j'ai enfreint les commandements du Père, encore que j'eusse parfois pour moi de bonnes raisons... Nous voulons en savoir plus qu'il ne nous revient, et nous attribuer cet esprit que Dieu a donné au Père pour notre direction ; mais jamais son conseil n'a été en défaut, il nous a toujours dit juste, il doit rester notre règle tant qu'il vivra. » Qui parle ainsi ? Celui qui s'entend le mieux à faire le siège de Philippe, qui ne craint pas de violenter parfois sa volonté à force de prières et de protestations câlines, mais qui n'en viendrait pas à la désobéissance et reconnaît que l'événement finit toujours par lui donner raison. On peut être sûr que tous, hormis des émois passagers, pensaient comme Tarugi.

Par douceur, par humilité, par souci de ménager l'indépendance des autres, Philippe a beau observer une très grande réserve, le gouvernement de la Congrégation est pour une large part son fait. D'un côté, ses avis comptent beaucoup dans l'esprit des Pères. D'un autre côté, sa réserve s'allie avec d'importantes interventions. On vient de voir qu'il désigne à un certain moment son successeur, excluant l'un, recommandant l'autre sans ambages. Une lettre confidentielle nous montre qu'il s'occupait aussi du choix des Députés [1] ; nous ne savons comment il s'y prit pour manifester ses préférences, mais les élus de juin 1587 furent ceux que désignait la lettre [2]. Il lui est arrivé de décider les affaires seul, à l'insu des Députés, organe régulier de gouvernement, et de causer ainsi une grave perturbation qu'on eut soin de lui cacher [3]. Les petits détails lui importaient aussi, témoin certain mémorandum où il rappelle à l'observance de diverses règles [4]. Il tenait sans doute à ces menues prescriptions, de portée très pratique, beaucoup plus qu'à de grands systèmes de Constitutions. Il faut enfin faire état de ces cas où de brusques spontanéités l'entraînent et rendent

1. A. N., fasc. 34, n° 3, G. Fedeli à Tarugi, lettre non datée qui doit être d'avril-mai 1587.

2. Tomasso Bozzio, Ricci et Velli.

3. Voir ci-dessous l'affaire de Camillo Severano en 1587. Cf. A. N., lettre de Germanico Fedeli du 24 juillet 1587.

4. A. N., fasc. 21, n° 1, f° 37, le document doit dater des années entre 1584 et 1586.

la résistance inutile. En 1576, quand il rappelle soudain les quatre Pères qui desservaient San Simone de Milan, nous avons dit que toute l'éloquence de Tarugi fut impuissante à le persuader de révoquer l'ordre. Une autre fois, en 1585, Pateri est retourné à Milan pour règler des affaires d'argent; Speziano, envoyé comme nonce en Espagne, le voit au passage et veut l'emmener avec lui; la Congrégation le permet; mais Philippe, de son mouvement, l'interdit [1]. Est-ce bien lui qui parle dans le texte suivant? Nous ignorons l'incident qui lui donna lieu de l'écrire; mais nous devinons dans ce style catégorique sa manière impulsive de certains jours : « ... Si quelqu'un ne croit pas pouvoir demeurer sans causer du trouble soit pour ce qui se passe à l'église, soit pour autre chose, qu'il demande son congé et quitte la Congrégation au plus tôt, car autrement il le recevra de toute manière dès la première ou la seconde faute [2]. » Ainsi de vives réactions rompaient de temps à autre chez Philippe le cours de sa patience et de sa bénignité.

Nous pouvons maintenant prévoir de quelle manière il se comportera dans l'affaire des Constitutions. Le cas ne diffère pas des autres. Ce n'est pas lui qui aura l'initiative de leur rédaction. Ce qui existe, ce que les besoins de l'apostolat et les nécessités de la vie commune ont mis successivement en usage, lui aurait sans doute suffi. Des avertissements occasionnels, des règlements de points particuliers seraient venus en leur temps préciser cette pratique. S'il est besoin de preuve, elle est fournie par une distinction significative dans les Constitutions que Baronio proposa vers 1602 [3] : il est question d'abord de ce qu'a institué Philippe lui-même, ensuite des règles que la Congrégation a cru bon d'établir pour sauvegarder l'œuvre du fondateur. On n'attribue rien à Philippe qui n'ait été couramment observé dès 1581. Tout aurait pu avec lui en rester là. Mais la Congrégation eut souci, vers cette date, de se donner une législation plus complète. Parmi ces

1. *P. C.*, f° 480 et surtout 854. Cf. les *Mémoires* de PATERI, f° 55.

2. Sacristie de la Chiesa Nuova, document n° 5, écrit de la main de Philippe. Il paraît destiné aux Pères de la Vallicella; la teneur en partie semblable du document n° 4, ébauche du règlement donné en 1587 à la communauté de Saint-Jean-des-Florentins, fait penser qu'il date de la même époque.

3. VAT. *lat.* 5506, f°s 58-68^v^. La *Vita*... souvent citée de A. N. (fasc. 89, n° 7), *anno* 1583, parle de quelques Constitutions que Philippe aurait promulguées à cette date : ce sont à peu près les articles que les Constitutions de 1602 déclarent son œuvre propre. Peut-être l'auteur de la *Vita* a-t-il donc ces dernières Constitutions sous les yeux quand il écrit cette page de son livre. Mais il a tort de croire que rien de semblable fut codifié en 1583.

compléments, qui furent soumis à Philippe, les uns reçurent sans difficulté son placet ; il en laissa passer d'autres qui ne lui convenaient point, suivant sa méthode fréquente de renoncer à sa propre tendance et de se plier à celle d'autrui ; par contre il y en eut qu'il écarta, sans égard au sentiment des autres, d'un veto décidé sur lequel il ne reviendra plus. Même dans cette partie des Constitutions qu'on doit considérer plutôt comme l'œuvre des Pères, il faut donc admettre encore que Philippe a largement collaboré.

*

Quand les choses auraient procédé d'autre sorte, on pourrait tout de même soutenir que les Constitutions furent conformes à son désir, car, en légiférant à sa guise, la Congrégation aurait usé d'une liberté qu'il avait expressément voulue. Avant tous travaux de rédaction, le 9 mars 1581, un décret, événement rare, est rendu à son instigation, « par ordre du Père Messer Philippe », et porte, si nous interprétons bien son texte laconique, que rien ne sera traité au sujet de la Congrégation sans que tous les membres soient appelés à dire leur avis [1]. La mesure sera mise en pratique dès cette première période législative. Renouvelé en 1588 dans une forme plus précise [2], le décret passa dans les Constitutions elles-mêmes. C'est donc l'intention formelle de Philippe que les lois qui régiront la Congrégation soient librement discutées par tous et qu'elles aient la sanction de la majorité. Cet esprit démocratique est à l'opposite de l'esprit monarchique que la Compagnie de Jésus, bravant la tradition des vieux Ordres, venait de manifester avec éclat dans ses règles. « Notre saint, écrivait Baronio, n'a pas voulu que le gouvernement appartînt à un seul, mais qu'il fût une sorte de république bien ordonnée. C'est pourquoi il a pris soin de supprimer certaines prérogatives généralement exercées par les supérieurs d'autres Congrégations [3]. » Loin d'être un souverain absolu comme celui des Jésuites, le Préposé général des Philippins n'a guère de pouvoir personnel. Nous avons vu que tout signe extérieur de dignité lui est aussi refusé. Philippe croit que cette diminution du chef et ce consentement de tous aux lois fondamentales favoriseront la bonne harmonie [4]. Faut-il supposer qu'il se rappelle alors la Florence

1. A. R., *Lib. I Decr.*

2. *Ibid.*, *Lib. II Decr.*, 30 août 1588.

3. Cité par CALENZIO, *op. cit.*, p. 395-396. Ce document est postérieur à la mort de Philippe.

4. *Ibid.*

de sa jeunesse et la faveur que le gouvernement populaire y rencontrait [1] ? La marque des premières impressions est indélébile sur les âmes.

Une grande année s'écoule, puis nous apprenons par un décret du 17 mai 1582 [2] que les Députés se réunissent deux fois la semaine pour mettre sur pied les Constitutions. Leur œuvre doit être assez avancée au début de 1583, car on charge à ce moment Bordini de les traduire en latin [3]. Cependant des points d'importance demeurent en suspens et seront discutés au cours de l'année. Ce sont ceux qui tendraient à donner une forme beaucoup moins séculière à la Congrégation. Qui les propose, qui est l'inspirateur de cette révolution ? Quand on remarque que Talpa est alors du nombre des Députés et quand on pense aux pratiques qu'il introduira plus tard dans la maison de Naples, c'est lui qu'on est tenté de mettre en cause. Avec son esprit d'idéologue, il est plus capable que personne de combiner un plan de Congrégation. Peut-être possédons-nous le programme qu'il soumit aux autres Députés pour orienter leurs travaux [4]. C'est une note d'une rédaction concise et tranchante. Elle semble tracer à grands traits un tableau anticipé de la communauté de Naples ; on la prendrait aussi bien pour un résumé des futures Constitutions de Bordini, et plus sûrement encore pour la règle d'un ordre religieux, non pour celle du convict philippin. Il y a grande vraisemblance qu'en 1583 l'idéal de Philippe et celui de Talpa s'affrontèrent une première fois ; leur conflit se prolongera et l'établissement d'un texte définitif des Constitutions en sera retardé jusqu'après la mort du saint.

Outre l'influence de Talpa, celle des règles adoptées par saint Charles pour ses Oblats put incliner aussi les Philippins vers la conception d'une communauté de plus stricte observance. La promulgation de ces règles a donné aux Philippins l'idée de composer les leurs : ils gardent maintenant les yeux fixés sur elles. Nul doute que des esprits comme Talpa se soient félicités de certaines dispositions rigoureuses qui s'y rencontrent. On ne sait plus si les Oblats, milice

1. Voir plus haut, « Le Florentin », p. 18.

2. A. R., *Lib. I Decr*. Cf. A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 22-22^v^, une liste de recommandations que se propose de faire Tarugi, alors Recteur ; elle date de cette époque ; il est question des réunions consacrées aux Constitutions, qui ne doivent pas être négligées.

3. A. R., *Lib. I Decr*., décret du 14 février. Cf. décret du 2 mai 1583.

4. Ce serait le document qui se trouve dans A. N., fasc. 21, n° 1, f° 55. Talpa lui-même l'aurait emporté à Naples.

tirée du clergé séculier et destinée à lui être adjointe, élite qui fait étroitement corps avec le chef séculier du diocèse, mais aussi groupement qui se distingue par des formes de vie nettement régulières, restent encore une partie du clergé séculier ou doivent être considérés comme un institut régulier renfermé dans les limites d'un diocèse [1]. Il en sera de même des Philippins s'ils se laissent gagner par leur exemple. Ne parlons pas de l'office, que les Oblats sont tenus de réciter en commun [2] : les Philippins s'étaient mis vers 1582 à cette pratique, mais la gêne qu'elle apportait à leurs autres ministères la fit bientôt cesser et ne permit jamais de la reprendre [3]. Il y a aussi chez les Oblats des vœux obligatoires, un vœu d'obéissance à l'archevêque et un vœu de stabilité dans l'Institut [4]. Or, le 28 février 1583, le conseil des Députés philippins penche à adopter au moins un vœu ou un serment de stabilité [5], et le dernier alinéa des Constitutions de Bordini établit le serment de stabilité, non d'ailleurs sans quelque timidité de rédaction [6]. Enfin saint Charles encourageait les Oblats à faire vœu de pauvreté ou, s'ils gardaient leurs biens, à faire vœu d'en abandonner l'administration à l'archevêque [7]. Il considère comme ses meilleurs sujets, comme les piliers de la Congrégation [8], ceux qui, sous l'une ou l'autre forme, renonceront à toute privauté de fortune. Il semble que les Philippins les suivent encore sur ce terrain. D'une part, les Constitutions de Bordini règlent qu'avant d'entrer dans la Congrégation, les futurs Philippins se débarrasseront de leurs biens en les distribuant soit à leurs parents, soit aux pauvres [9]. D'autre part, devenus membres de la Congrégation, ils ne posséderont rien en propre, mais tout sera commun, vivres, habit, mobilier [10]. On fera

1. Saint Charles s'est pourtant défendu de fonder une nouvelle Congrégation de Clercs Réguliers (Giussiano-Oltrocchi, *op. cit.*, p. 381, note *a*, lettre à Speziano du 15 avril 1578).

2. *Institutionum ad Oblatos S. Ambrosii pertinentium epitome*, l. III, c. III.

3. A. R., *Lib. I Decr.* Le décret du 8 février 1582 suppose la pratique en vigueur. Celui du 3 novembre suivant décide d'y renoncer provisoirement.

4. *Institutionum...*, l. I, c. III. On a vu plus haut que l'utilité de ce vœu était discutée en 1578.

5. A. R., *Lib. I Decr.* Cf. le décret du 14 février précédent.

6. « *Videtur...* : il semble opportun... » (A. R.; et A. N., fasc. 105, n° 1).

7. *Institutionum...*, l. I, c. IV.

8. *Ibid.*, c. V : « fundamenta quaedam et bases Congregationis ».

9. Chap. VII, début.

10. *Ibid.*, *in fine.* Cette disposition se lit en première ligne dans le programme dont nous avons parlé : « Bourse unique, revenus uniques, dépenses uniques, communauté

donc comme si l'on avait prononcé le vœu de pauvreté; on n'adopte pas le vœu lui-même, mais toutes ses conséquences.

Ces nouveautés soulevèrent des orages. La défection de Bordini, l'un des Députés, celui qu'on avait chargé de la traduction latine des textes arrêtés dans le conseil, faillit s'ensuivre; il fit connaître par une déclaration catégorique [1] qu'il différait d'avis avec ses collègues. On a bien posé en principe, dès les premières lignes des Constitutions, le statut séculier de la Congrégation [2] : il prétend qu'on s'est démenti ensuite : « Voyant aujourd'hui, dit-il, les choses changer de face au point que l'on se propose de mener à peu près complètement la vie religieuse, à commencer par les trois vœux », il annonce qu'il entend, quant à lui, « conserver sa liberté sans aucun engagement de vœu ni de serment », c'est-à-dire qu'il ne fera pas la promesse de stabilité. Il accepte ce que voudront les Pères pour le costume et la chambre, mais il demande à garder ses livres, car il s'en sert continuellement et il ne ne peut se passer de les avoir sous la main : il est donc opposé à la mise en commun de tout. Enfin il veut aussi conserver toute latitude « d'aller seul ou accompagné, où et quand il faudra, pour les besoins de son ministère », et nous apprenons ainsi, malgré le silence des Constitutions, qu'il était question d'imposer aux membres de la Congrégation un compagnon de sortie [3]. Si l'on n'accorde pas ces trois conditions à Bordini, il annonce qu'il va se retirer de la Congrégation où il serait désolé de causer, en demeurant, le moindre trouble.

Que pensait Philippe dans cette dispute ? Etait-il du parti de Bordini, ou de celui dans lequel il faut ranger les autres Députés et en particulier Talpa ? Son avis nous est connu par certaines annotations marginales au texte latin de Bordini et au brouillon italien de ce

en tout. » Les Députés n'osèrent pas d'abord l'imposer à tout le monde, mais réservèrent que ceux qui n'auraient pas le goût de cette mise en commun complète pourraient continuer de vivre à leur compte : cf. *Lib. I Decr.*, décrets des 28 février et 7 mars 1583. Le texte des Constitutions n'excepte personne.

1. VAT. *lat.* 6662, f° 33v, et plus complètement f° 75. Bordini, qui avait été ordonné en 1564 et qui se dit prêtre depuis dix-neuf ans, confirme par là que l'écrit est bien de 1583.

2. Texte italien, c. 1, n° 2; texte latin, c. 1.

3. Le programme déjà cité prévoyait l'examen de ce point : « Manière de se comporter dans la maison, à l'église et *au dehors* ». Nous trouvons aussi parmi des observations présentées par Nicolo Gigli (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 34), que le point « de sortir seul ou accompagné, tant jeunes qu'anciens », pourra être décidé dans les « Constitutions particulières ».

texte[1]. En regard du passage où le document italien parle de la promesse de stabilité, on lit ces mots : « Quant au vœu, il semble au Père Messer Philippe qu'il faut le mettre à la fin des Constitutions[2]. » Philippe, plus accommodant que Bordini, agréait donc le vœu de stabilité. Nous le savons très préoccupé du faible effectif de sa communauté : il voyait sans doute dans le vœu un moyen d'empêcher qu'elle perdît des sujets[3]. Par contre, il n'admettait pas qu'on se dépouillât de ses biens en entrant dans la Congrégation. Dans le document latin, il a écrit de sa main ces paroles remarquables, à l'endroit où l'on prescrit au postulant la liquidation préalable de sa fortune : « Qu'il l'ait, qu'il la garde, qu'il prenne seulement soin qu'elle soit sans litige![4] » Philippe maintient énergiquement ce qui s'est pratiqué jusqu'à présent et ce qu'il pratique lui-même. A San Girolamo della Carità, où il ne jouit d'aucune sorte de traitement ni de bénéfice, il se suffit à lui-même grâce à de modestes revenus. Les siens font de même à la Vallicella. Speziano écrit à saint Charles en 1578 que, parmi les Pères de la Chiesa Nuova, « tous ou la plupart vivent de leurs biens[5] ». Quand un sujet en arrive au sous-diaconat, il faut le nantir de revenus qui lui constituent un titre d'ordination et servent par la suite à son entretien : Giovenale Ancina fut ainsi doté avec la fondation de l'huma-

1. Ce brouillon a été conservé dans A. N., fasc. 21, n° 1, f° 41-52v. Nous l'identifions grâce à divers indices. Raturé et retouché par endroits, c'est bien un brouillon ; plus court que le texte latin, avec certains chapitres dont on n'a rédigé que le titre, c'est bien le texte que Bordini fut chargé de développer en même temps qu'il le mettrait en latin (cf. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 14 février 1583 : « Que Messer Gio. Francesco développe les chapitres qui concernent la bonne discipline. »). Enfin sa teneur est exactement et parfois littéralement la même que celle du texte latin, à certains passages près, qui sont ceux que des notes marginales indiquaient de modifier.

2. C. I. Ainsi fut fait.

3. Beaucoup de gens annonçaient que, faute des trois vœux, la Congrégation serait bientôt dispersée (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 31).

4. C. VII : *Habeat, retineat, sed videat ne qua sit lis.* C'est le texte authentique, que les historiens de saint Philippe ont cité sous la forme altérée : *Habeant, possideant*, et dont ils n'ont pas su expliquer l'exacte portée (cf. la *Vita*... de A. N., *anno* 1588, qui le date par erreur de cette année 1588 ; MARCIANO, I, l. I, c. XIX ; SONZONIO, l. I, c. XVIII).

5. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre du 3 avril. Cf. le brouillon de lettre de Philippe à Tiberio Ricciardelli, qui est conservé dans la sacristie de la Chiesa Nuova (n° 1, reproduit dans NETTI sous le n° XVII) ; il ressort de ce document, qui doit dater de 1577, que Tiberio payait alors pension, mais que d'autres avaient cessé de le faire.

niste Estaço [1]. Mais quiconque en a le moyen doit défrayer la Congrégation de ce qu'il reçoit d'elle : « Pour ce qui est de nos obligations à l'égard de la maison, explique en 1581 Baronio à son père, jusqu'à présent chacun reste maître de ce qu'il a, et je n'ai rien à verser à la communauté, sinon dans la mesure où la charité m'y pousse [2]. » Chacun donne ce qu'il peut. En 1583, l'année où l'on agite, à propos des Constitutions, ce point de la possession des biens, Nicolo Gigli pense se libérer de toute contribution future avec une donation de 850 écus [3]. Les raisons qui détournent Philippe de changer la pratique existante sont claires. La Congrégation manque de quoi prendre la charge de tous ses membres : ceux qui ont un patrimoine doivent donc le garder ; ils s'en serviront pour payer leurs dépenses dans la communauté, pour se constituer au sous-diaconat un titre d'ordination, et ils l'auront encore pour subsister s'ils viennent jamais à quitter la Congrégation [4]. Cette question de la fortune privée donnera lieu dans l'avenir à bien d'autres disputes.

Les oppositions de Philippe et de Bordini semblent être les motifs qui inspirèrent en octobre d'extraire du texte rédigé par Bordini un Sommaire d'articles essentiels [5]. On laissa de côté le serment de stabilité et l'obligation de renoncer à ses biens. De douze les chapitres furent réduits à quatre, le premier traitant du Préposé, le second des quatre Députés, le troisième donnant la liste des officiers inférieurs, le quatrième relatant diverses règles, comme celle de refuser les bénéfices et les prélatures. Les huit plus anciens Pères, ceux qui avaient au moins dix ans de prêtrise dans la Congrégation, Tarugi, Recteur, le premier, puis Alessandro Fedeli, Baronio, Bordini, Velli, Talpa, Germanico Fedeli et Gigli, ayant pris connaissance de l'extrait, y donnèrent leur adhésion. En tête des feuillets qui portent leurs signatures, on lit ce titre : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère Marie toujours Vierge : Ceci est le Sommaire des règles que les Pères soussignés proposent en toute révérence et soumission au Révérend Père Philippe Néri, et veulent observer, avec

1. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 28 septembre 1581. Cf. le cas de Francesco Bozzio à qui Philippe s'est engagé en 1586 à procurer un titre d'ordination (A. N., lettre de Tomasso Bozzio du 6 juin 1586).

2. Cité par CALENZIO, *op. cit.*, p. 179, lettre du 8 novembre 1581.

3. A. R., *Vol. Pum Congnis Oratrii*..., f° 109.

4. Ce sont les raisons qu'invoque Philippe dans la lettre qu'il fait écrire le 11 mars 1588 à Tarugi (A. N., fasc. 34, n° 3).

5. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 22 octobre 1583.

l'aide de la divine grâce [1]. » Philippe, si c'est à lui qu'il faut attribuer les ratures qui se voient sur la pièce, demanda deux retouches : il fit retirer le choix du secrétaire au Préposé [2]; il fit aussi retrancher ce qui concernait la communauté de toutes choses mobilières, bien que Bordini, jadis effrayé d'être par là dépossédé de ses livres, se fût accommodé cette fois de l'article. L'humilité de Philippe, sinon sa tendance démocratique à réduire le personnage du Préposé, lui suggérait la première suppression; l'autre était la conséquence du principe que chacun garderait son avoir. Nouvelle preuve de son esprit démocratique : Philippe voulut ensuite que le texte corrigé fût soumis à tous les Pères, y compris ceux d'accession récente [3].

Ce dut être cette consultation qui provoqua divers avis dont les textes subsistent [4]. L'un d'entre eux mérite d'être mentionné, celui de Luigi da Ponte, qui conseille d'adjoindre aux Pères, pour remédier à leur petit nombre, des *convittori*, c'est-à-dire des hôtes ou commensaux. Ce seraient en quelque sorte des membres libres de la Congrégation, soumis aux règles des Pères, partageant leurs ministères et payant pension tant qu'ils demeureraient, mais pouvant se retirer à volonté. On avait alors coutume de recevoir à la Vallicella, soit des jeunes gens, qu'on élevait et dont on espérait faire des recrues [5], soit des gens d'âge, ecclésiastiques ou laïcs, qui trouvaient là une pieuse retraite [6].

1. A. R., document original. Le brouillon de cette pièce pourrait être le document conservé à Naples, A. N., fasc. 21, n° 1, f° 16. En effet, ce dernier présente une rédaction que de légers changements de mots améliorent dans le document original. De plus, les passages raturés du document original sont intacts dans celui qui lui aurait servi de brouillon. Il faut voir dans ce Sommaire les ébauches de règles, *sbozzi di regole*, dont il est question dans plusieurs documents, par exemple *P. C.*, f° 929, et VAT. *lat.* 6662, f° 34.

2. Cf. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 28 novembre 1583.

3. *Ibid.* Le décret mentionne la présence de Philippe à la réunion. Le texte soumis à tous les Pères est conservé à Naples (fasc. 21, n° 1, f°s 25-26). Il porte le titre suivant : « Quelques points proposés à la délibération des Pères pour fixer le statut de la Congrégation ». Outre les deux suppressions dont nous parlons, il présente encore quelques légères différences avec le texte signé par les huit Pères plus anciens.

4. Dans l'Archivio de la maison de Naples, fasc. 21, n° 1. Un est anonyme (f° 31); les autres sont de la main de Pateri (f° 29), de celle de Gigli (f° 34) et de celle de da Ponte (f° 20). « J'approuve le chapitre où l'on dit que... », commence Pateri : il s'agit donc bien d'avis exprimés au vu des Constitutions.

5. Ainsi Paolo Camillo Sfondrato (*Mémoires* de PATERI, f° 51). Cf. une lettre de Speziano à saint Charles du 31 mai 1578 (BIBL. AMBR., f^a 87, n° 117); et le Mémoire adressé à Grégoire XIII en 1578 (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872).

6. Par exemple Don Santo di Fredda en 1578 (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre à saint Charles du 16 novembre 1578); il semble que le frère de Fabritio,

Mais il s'agit ici de véritables collaborateurs, comme les prêtres qui servirent, dans les deux périodes où l'on fut chargé de Saint-Jean des Florentins, à compléter le nombre des chapelains. Il semble que ces hôtes de toutes sortes allèrent toujours diminuant de nombre [1]. La suggestion de Luigi da Ponte ne fut pas retenue. Mais il était bon de citer ce témoignage des inquiétudes que l'effectif trop restreint des sujets causait dans la Congrégation.

Quel fut le résultat de tant de délibérations et d'échanges de vues? Le travail paraît suspendu à la fin de 1583. On renonce à trancher pour le moment les questions controversées, comme celles des vœux et de la possession des biens. Le Sommaire des Constitutions fera loi jusqu'à nouvel ordre pour le reste. Ce n'est pas que les Constitutions complètes de Bordini soient mises de côté. Nous nous apercevons qu'on s'y reporte, au moins pour interpréter le texte du Sommaire [2]. Dans quelques années, quand on se remettra à la tâche, ce sont encore ces Constitutions qui serviront de base aux discussions. Le Sommaire est alors oublié.

Cesare Mezzabarba, ait résidé habituellement à la Vallicella (cf. dans A. N., *Hist. annuale della Congr. dell'Oratorio di Nap.*, p. 571, lettre de Gigli à Tarugi, du 28 août 1587). Il est question, dans le décret du 18 janvier 1584 (A. R., *Lib. I Decr.*), d'admettre un gentilhomme espagnol. Peut-être la lettre du 30 mai 1587 (A. N.) concerne-t-elle des admissions de même sorte. Noter enfin ce passage d'un mémoire sur l'Oratorio, qui date de 1582 environ (ARCH. STATO FIRENZE, *Carte Strozziane*, I. 233) : « ... Il vient parfois chez eux des gens qui ne sont pas ecclésiastiques, à condition qu'ils soient de bonne vie... »

1. Cf. A. N., lettre du 28 février 1587 : « A San Giovanni, il n'y a plus de chambre et nous avons l'intention de ne plus recevoir d'hôtes non plus dans cette maison. » On n'en recevait donc plus alors à la Vallicella. Il est remarquable que, dans les règles données par Philippe à Saint-Jean des Florentins à la fin de 1587 (ARCH. STATO ROMA, *Vol. XXXVI Cong*[nis] *Orat. : Chiesa della Vallicella*, quaderno n° 4, f[os] 1[v] et 2), comme dans un document apparenté de la sacristie de la Chiesa Nuova (n° 5), les mentions des *convittori* ont été raturées. Nous savons cependant par le témoignage de Tarugi (A. N., lettre du 27 mars 1593) que les revenus de la maison de Rome comprenaient en 1593 six cents écus versés par des *convittori*. Un décret du 17 novembre 1595 (A. R., *Lib. III Decr.*) défendit de recevoir des prélats. Quant aux jeunes gens, les inconvénients de les admettre sont longuement énumérés dans une lettre de Gigli à Tarugi, du 14 octobre 1588 (A. N., *Hist. annuale...*, p. 647-650).

2. Ainsi un décret du 2 mai 1584 (qui n'existe pas dans la collection des Décrets, mais qui a été conservé à Naples, fasc. 21, n° 1, f° 39) renvoie au chapitre 12 des Constitutions de Bordini à propos de la charge de Recteur. Pour les élections de juin 1587, Bordini, secrétaire des assemblées, invoque aussi le texte de ses Constitutions (cf. A. R., *Lib. II Decr.*).



Tandis qu'on différait certaines questions, l'entente avait pu être réalisée sur une autre, qui ne leur cédait pas en importance. Nous avons dit que l'institution canonique avait gonflé les espoirs de la jeune Congrégation. Avec cette reconnaissance officielle, elle ne se flattait pas seulement d'acquérir une situation stable à Rome, elle se voyait bientôt répandue dans la Chrétienté, à l'exemple de ces sociétés de Clercs Réguliers dont l'essor avait été si rapide. Qu'on se rappelle ses doléances sur sa pauvreté : elle voudrait avoir des ressources pour former des sujets en nombre, avec lesquels elle subviendrait aux besoins de tous les évêques. On comprend que les sollicitations qui ne cessent de lui parvenir pour des fondations extérieures encouragent cette ambition. C'est tout récemment que saint Charles, après dix ans d'échecs, a fait auprès des Philippins sa suprême tentative. Mais bien d'autres que lui se sont mis sur les rangs. Il faut faire remonter à 1570 environ [1] la demande du noble génois Raffaele Fiesco Raggi ; ayant été l'hôte des Pères à Saint-Jean des Florentins, l'Oratorio l'a émerveillé ; il veut transporter cette institution dans sa patrie ; il promet une église et de l'argent aux Pères qu'enverra Philippe. Philippe n'envoya personne et nous pouvons imaginer, d'après celle qui s'échangeait alors avec saint Charles, la décevante correspondance que le gentilhomme entretint avec la Congrégation après son retour à Gênes [2]. En 1577, l'évêque de Rimini fait des offres qu'on décline [3]. Bientôt les appels partiront de Bologne [4] : Alfonso Paleotto, neveu de l'archevêque, est entre tous *persona grata* auprès de Philippe ; si son titre d'ancien fils spirituel de Philippe qu'il adore [5], si son intimité avec les Pères, si la munificence du cardinal Cesi qu'il est en train de conquérir pour la Congrégation, si son esprit gracieux et si sa fougue ne peuvent attirer à Bologne « une colonie de Pozzo Bianco » [6], c'est que nul solliciteur ne saurait rien obtenir. A la même époque,

1. A. N., lettre de Tarugi du 18 mai 1602 : il y nomme Raffaele Raggio comme demeurant à Saint-Jean des Florentins au temps de saint François Borgia ; or ce dernier mourut en 1572.

2. Témoignage de Germanico Fedeli dans Vat. *lat.* 6662, f° 78. Cf. Marciano, *op. cit.*, II, l. I, c. 1, qui paraît s'inspirer de ce document.

3. A. R., *Recueil cité*, lettre de Speziano à saint Charles du 18 octobre 1577.

4. *Ibid.*, lettre à saint Charles du 22 avril 1579 ; A. R., lettres à Tarugi du 18 février et du 4 novembre 1581 et du 28 avril 1582.

5. Bibl. Vall., *Fondo Calenzio, Lettere scritte...*, lettre à Philippe du 11 mars 1573.

6. Lettre citée du 18 février 1581.

on voit aussi courir de vaines tractations pour Ancône [1]. Nommons enfin Fermo, la patrie de Flaminio Ricci, dont l'évêque avait fait des ouvertures : Philippe lui répond le 13 janvier 1580 : « ... Jusqu'à présent, eu égard à nos moyens, j'ai toujours cru bon de me retenir de prendre la charge de nouveaux Oratoires hors de Rome, encore qu'à maintes reprises des instances aient été faites à ce sujet par beaucoup de personnes, en particulier par les Illustrissimes et Révérendissimes Seigneurs Prassede (saint Charles) pour Milan et Paleotto pour Bologne : nous nous sommes toujours excusés auprès d'eux, comme nous voici forcés de le faire, pour les mêmes motifs, auprès de Votre Seigneurie Révérendissime et de sa ville épiscopale qui nous invite avec tant d'amabilité [2]. » Une seule fois les Pères avaient consenti à s'agréger un autre groupement. Le 22 décembre 1579, trois prêtres de San Severino des Marches, patrie du Père Talpa, avaient été déclarés membres de la Congrégation [3]; il est vrai qu'on ne donnait aucun sujet; on avait même stipulé qu'on ne serait jamais tenu d'en donner [4]. En fait, l'agrégation resta purement nominale, jusqu'au jour, qui mit des années à venir, où lesdits prêtres furent nantis d'une église qu'une bulle papale unit à la Congrégation. Peut-être une adoption de principe fut-elle de même concédée plus tard à la petite communauté qui s'était formée à Fermo; mais celle-là ne deviendra jamais effective [5].

Malgré tous les refus de fondations, l'Italie était d'ailleurs parsemée d'Oratoires qui n'étaient pas sous la dépendance de celui de Rome, mais qui s'efforçaient de lui ressembler [6]. Il y en avait deux à Milan, l'un à San Giovanni in Cà Rotte [7], l'autre dans le palais de l'archevêque [8]. Il est question en 1571 d'en établir un à Padoue [9]. Lucques avait depuis quelque temps le sien, que Fra Paolino Bernardini, ce

1. A. R., *Lib. I Decr.*, décrets du 5 octobre 1580 et du 27 janvier 1583.
2. NETTI, *op. cit.*, lettre IX.
3. Lettre de Bordini à ces trois prêtres, 22 décembre 1579 (A. R., *Libro dei Decr della Casa di San Severino*, p. 21; publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 mai 1926).
4. *Mémoires* cités du P. PATERI, f° 54v.
5. Voir ci-dessous.
6. Nous ne parlons pas de ceux qui purent être fondés en Portugal dès le règne de Pie V : voir une apologie de l'Oratorio conservée à Naples, fasc. 21, n° 1, f° 10.
7. A. R., *Recueil cité*, lettre de saint Charles à l'évêque de Padoue, 11 avril 1571.
8. Où il avait lieu chaque soir avec le concours des gens du dehors (GIUSSIANO-OLTROCCHI, *op. cit.*, l. II, c. VII).
9. Lettre de saint Charles à l'évêque, citée plus haut.

dominicain plus d'une fois mêlé à l'histoire de Philippe, avait importé parmi ses compatriotes, et où se montrait assidu le Vénérable Giovanni Leonardi, futur fondateur des Clercs de la Mère de Dieu [1]. Le défaut de fondations philippines n'empêcha pas de naître à Bologne et à Fermo des Oratoires autonomes, celui de Bologne institué par le cardinal Paleotto dans sa cathédrale [2], celui de Fermo par le recteur de San Gregorio dans son église [3]. Des exercices inspirés de ceux de l'Oratoire de Rome avaient encore lieu vers 1580 à Naples, Montepulciano, Vérone, San Severino in Piceno et autres lieux, nous assurent des documents contemporains [4]. A Rome même, saint Charles avait eu l'idée d'établir un Oratoire destiné aux prélats lombards qui séjournaient dans la Ville; les prélats y prenaient la parole à tour de rôle; les Philippins y venaient donner le ton des discours; ces réunions devaient servir tant à édifier les assistants qu'à les former au genre de prédication simple qu'affectionnait Philippe [5]. Ce dernier mis à part, tous ces Oratoires étaient comme des pierres d'attente pour des fondations possibles, le jour où la maison de Rome ne serait plus obligée de garder pour elle tous ses membres. Comment l'idée de développement à l'extérieur n'aurait-elle pas occupé l'esprit des Pères? Qu'on ne s'étonne donc pas de lire dans les Constitutions de Bordini à propos de l'élection du Préposé : « S'il plaît à Dieu que les Pères de la Congrégation soient un jour disséminés en divers lieux, de façon que des maisons ou des collèges soient érigés en des villes et des provinces lointaines, alors il n'y aura pas lieu de convoquer tous les

1. LODOVICO MARACCI, *Vita del Ven. P. Giovanni Leonardi...* Rome, 1673, l. I, c. III et IV.

2. BIBL. VALL. *E.* 48, AUGUSTINI BRUNI, *De vita Cardinalis Gabrielis Paleotti...*, f°s 19^v^ et 20.

3. MARCIANO, *op. cit.*, II, l. V, c. II.

4. Voir les deux rapports adressés au cardinal Savelli au sujet de l'Oratorio (A. N., *Hist. annuale...*, p. 381-384, et fasc. 21, n° 1, f°s 8 et 9).

5. *Mémoires* cités de PATERI, f° 53^v^; GIUSSIANO, *op. cit.*, l. VII, c. I; MARCIANO, *op. cit.*, I, l. I, c. II. Cet Oratorio se tint d'abord dans l'Oratoire del Santissimo Sacramento près de Saint-Pierre, puis à S. Ambrogio de' Milanesi, lieu moins excentrique et qui n'obligeait pas, nous dit-on, à traverser le pont Saint-Ange par les chaleurs d'été (PATERI). Dans le traité de VAT. *lat.* 6662, Talpa donne pourtant l'Oratoire del Sacramento comme une fondation de Grégoire XIII distincte de celle que fit saint Charles à San Ambrogio (f°s 19^v^-20). Il cite encore deux Oratoires qui furent organisés plus tard à Rome, celui du Palais de Saint-Marc par les soins du cardinal Valier, et celui du Vatican par l'ordre de Clément VIII (*ibid.*, f°s 20-20^v^). Ces divers Oratoires tenaient des séances une fois par semaine, à des jours et heures qui ne fissent pas concurrence à la Vallicella (*ibid.*).

prêtres, mais seulement les provinciaux et les recteurs locaux [1]... » Le Sommaire des Constitutions maintient l'hypothèse. Le Préposé y est dénommé « Préposé général », comme s'il gouvernait plusieurs établissements, et l'on dit qu'il ne pourrait tout seul « instituer de nouveaux collèges ou maisons ni dissoudre ceux qui existent [2] ».

Philippe n'a jamais répondu par un non de principe aux propositions qui lui furent faites de porter l'Oratorio hors de Rome. Il serait plus vrai de dire qu'il acquiesçait en principe, mais remettait la fondation à un autre temps, avec sa perpétuelle excuse des sujets qui manquent même pour suffire aux tâches de l'Oratorio romain. Il eût craint de contrarier par un refus définitif les projets de la Providence. Les textes qu'on vient de lire n'ont donc pas excité sa réprobation ; il a laissé inscrire ces titres de Préposé général, de provinciaux, de recteurs locaux, avec lesquels il plaisait à ceux qui l'entouraient d'assigner de larges destinées à leur Congrégation. Mais on peut être sûr que ce n'est pas lui l'inspirateur. Jamais une fondation extérieure ne sera son fait ; jamais il ne s'y portera de son mouvement. Il faudra chaque fois que les représentations des Pères l'entraînent. Son génie n'est pas tourné vers ces entreprises lointaines. Sans compter que son humilité s'effraie du relief que la multiplication des Oratoires donne à sa fonction de Préposé, il n'a de cœur que pour ce qu'il peut voir et toucher, pour ce qui tombe sous des aperceptions directes, pour l'immédiat. Ici nous trouvons donc Philippe soumis au vœu des siens, mais non pas gagné dans le fond de son âme à leurs vues [3].



Les Constitutions de 1583, soit dans la rédaction complète de Bordini, soit dans le Sommaire qu'on en tira, traitent principalement du gouvernement de la Congrégation, des diverses charges, de l'admission et de la probation des sujets [4]. Les obligations personnelles auxquelles sont astreints les membres de la Congrégation tiennent peu de place, surtout si le vœu de stabilité et la renonciation aux biens

1. Cap. III.
2. Cap. I.
3. Cf. VAT. *lat.* 6662, f° 34. D'après l'auteur du mémoire, Philippe se serait rendu non sans résistance. Mais il n'y a pas de preuve qu'il ait manifesté une véritable opposition.
4. *Constitutions de Bordini :* chap. II, du gouvernement de la Congrégation; chap. III, des élections; chap. IV et VI, de l'admission de nouveaux membres; chap. V, de leur probation; chap. XII, des divers officiers. *Sommaire des Constitutions :* chap. I, du Préposé général; chap. II, des quatre Députés; chap. III, des autres officiers.

doivent disparaître. Il faut dire que les Constitutions seront complétées par des coutumiers qui règleront dans le détail la vie de la communauté [1]. Il faut dire surtout que ces obligations restent ce qu'elles étaient jusqu'ici dans la pratique des Pères, c'est-à-dire presque rien. Qu'on n'oublie pas que la Congrégation succède à un convict de prêtres libres. Le règlement très simple qui suffisait pour le convict n'a pas été aggravé.

On n'a pas même pris soin, en 1583, de relever tout ce qui était alors en usage. Les observances reçues à cette époque entreront les unes après les autres dans les rédactions successives des Constitutions. Elles apparaissent à mesure que des décrets les ont officiellement adoptées. En 1583, on se contente de noter que la recherche des bénéfices et des prélatures, les soins séculiers sont interdits, que nul n'aura de serviteur particulier, qu'une égalité parfaite doit être observée entre les Pères [2]. Il est aussi question de l'oraison mentale, mais pour remarquer seulement que chacun la fait dans le lieu, le temps et la forme qui lui plaisent [3]. Plus tard, les Constitutions de 1588 imposeront la confession hebdomadaire [4], tandis que celles de 1612, plus fidèles, comme elles le prétendent expressément pour ce point, à la pratique du temps de Philippe [5], parleront de trois confessions par

1. Aussi les Constitutions de Bordini sont-elles intitulées *Compendium Constitutionum* (voir encore ce mot *compendium* au début du chap. VIII) : ce sont seulement les Constitutions générales. On trouve de nombreuses allusions à des recueils de dispositions complémentaires : ainsi on parle, à la fin du chap. VIII, des règles propres à chaque maison de la Congrégation ; à la fin du chap. X, des règles concernant le culte ; au début du chap. XI, des règles pour les études des novices ; au chap. XII, des règles de l'infirmerie. Ces règles ne restèrent pas toutes en projet. Cette année 1583, en même temps que les Constitutions générales, on se mit à rédiger le recueil des règles de l'Oratorio, ou plus exactement des mesures à prendre pour conserver sa forme ancienne (voir plus loin). Nous apprenons d'autre part, par une lettre de Flaminio Ricci à Talpa, du 28 juin 1586 (MARCIANO, *op. cit.*, II, l. V, c. II), qu'à cette époque on avait fait imprimer un court livret concernant le réfectoire, et qu'il existait, pour les autres règlements, deux coutumiers manuscrits, l'un plus résumé, qu'Alessandro Fedeli avait emporté à San Severino, l'autre, plus étendu, qui était à Naples.

2. Texte de Bordini, chap. VII.

3. *Ibid.*, chap. VIII. Cf. dans A. R., *Libro dei Decreti della casa di S. Severino*, une lettre du P. Pateri postérieure au 30 juin 1594 (publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 octobre 1926) : à Rome, l'oraison du matin se fait « au gré de chacun, pour le temps, le lieu et la durée ».

4. A. R., document original, chap. VI, § 8.

5. Cf. *P. C.*, f° 407v.

semaine [1]. Dans les Constitutions de 1595, on fera mention de la réunion pour la coulpe, qui, jadis hebdomadaire [2], n'a plus lieu désormais que deux fois par mois [3] : chacun s'y accuse des petites peines qu'il a faites à ses frères dans les rapports journaliers, et demande à genoux pardon à l'offensé. Les mêmes Constitutions définiront l'office du Moniteur, qui reprend chacun de ses fautes apparentes [4]. Mais il faut attendre jusqu'aux Constitutions de 1612, c'est-à-dire jusqu'à celles qui reçurent l'approbation papale, pour rencontrer l'ordre du réfectoire, fixé pourtant depuis nombre d'années [5]. Philippe voulait que tout fût là minutieusement réglé. Soyons assurés que lui-même a mis la main à ce chapitre [6]. Le plus curieux, c'est ce qui est prescrit pendant le repas : on commence par une lecture [7], puis l'un des Pères propose deux doutes, l'un d'Ecriture sainte, l'autre de morale, sur lesquels les autres Pères disent à tour de rôle leur avis ; la solution est finalement donnée par le premier Père. Nous recon-

1. Chap. VIII. Un document de 1583 propose même la confession quotidienne (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 31).

2. Rapport présenté au cardinal Savelli vers 1578-1580 (A. N., *Hist. annuale della Congregatione dell'Orat. di Nap.*, p. 381-384). Les trois prêtres de San Severino agrégés à la Congrégation à la fin de 1579 eurent avis de pratiquer la coulpe hebdomadaire (*Libro dei Decr. della Casa di San Severino*, p. 21 ; publié dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 mai 1926). Cf. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 26 avril 1582. Philippe établit aussi la coulpe hebdomadaire à Saint-Jean des Florentins, quand il reprit le gouvernement de l'église : voir les règles données en 1587 (ARCH. STATO ROMA, *vol. XXXVI Cong. Orat.*, *Chiesa della Vallicella*, quaderno n° 4, f° 3). D'après les Constitutions de Baronio cardinal (VAT. *lat.* 5506, f° 62), Philippe a lui-même institué cette coulpe.

3. Le changement fut ordonné par le décret du 23 septembre 1593 (A. R., *Lib. III Decr.*).

4. La première mention du Moniteur se rencontre dans le décret du 8 février 1582 (A. R., *Lib. I Decr.*). L'office ne fut pas exercé régulièrement, car une lettre du 18 septembre 1587 annonce qu'il va être remis en honneur (A. N.).

5. La lettre de Flaminio Ricci, 28 juin 1586, citée plus haut apprend qu'il existe à cette époque un livret imprimé qui contient les règles « du réfectoire, de la lecture et du doute du repas ». C'est ce livret qu'on a dû reproduire dans les règles données en 1587 au convict de Saint-Jean des Florentins, à l'endroit où il est question du réfectoire (voir référence ci-dessus, f° 3 et seq.). Le texte de Saint-Jean des Florentins concorde presque mot pour mot avec celui des Constitutions de 1612. On est donc amené à penser que le livret dont parle Flaminio Ricci est leur source commune.

6. Quelques lignes des règles de Saint-Jean des Florentins sont de l'écriture de Philippe (f° 6). L'institution des doutes pendant les repas lui est attribuée par les Constitutions de Baronio cardinal (*loc. cit.*, f° 62).

7. Vers 1578-1580 (rapport adressé au cardinal Savelli : référence ci-dessus), au lieu de la lecture, un des novices faisait un sermon à souper..

naissons l'esprit pratique de Philippe dans ces exercices. Des repas pendant lesquels les Pères discutent un peu comme on fait à l'Oratorio, la coulpe chaque quinzaine au moins, la confession une ou plusieurs fois par semaine : ne cherchons pas beaucoup d'autres interventions de la règle dans la vie des Philippins et concluons, comme nous l'avions annoncé, que cette règle est des moins assujettissantes et des plus discrètes.

C'est que le but de la Congrégation n'est pas tant de sanctifier ses membres par des pratiques de vie commune, que de les dévouer à une œuvre de sanctification du prochain qui assurera du même coup leur sanctification propre. La grande obligation des Philippins, c'est qu'ils s'emploient à l'Oratorio. On s'attendrait à voir les Constitutions s'étendre sur ces ministères qui sont la raison d'être du groupe, fixer les différentes formes des exercices, sanctionner des usages éprouvés. Tout se réduit, dans celles de 1583, à des allusions; on réserve sans doute pour les coutumiers une description précise. Mais nous sommes assez renseignés par d'autres documents pour suppléer à ce silence. Voici donc à quels travaux d'apostolat, caractéristiques de leur Congrégation, ont le devoir de s'adonner les Philippins, et voici en particulier ce qu'est devenu l'Oratorio à cette époque de son plein développement. Si les Constitutions trahissent parfois un esprit qui diffère de celui de Philippe, ici tout a été organisé par lui, tout émane de lui, tout reflète les traits de son âme.

D'abord les Philippins s'appliquent à la décence et à l'éclat des cérémonies religieuses [1]. Durant le XVIe siècle, il n'y a pas de société de Clercs Réguliers, depuis les Théatins jusqu'aux Jésuites, il n'y a pas de clergé réformé qui n'ait à cœur cette restauration du culte. La grand'messe et les vêpres sont célébrées tous les dimanches et jours de fête à la Chiesa Nuova, eût-on de la peine certains jours à pourvoir les fonctions du diacre et du sous-diacre [2]. On suit dans toute sa pureté le rite romain [3]. Parmi les officiers de la Congrégation, il y a toujours un maître des cérémonies qui veille à cette exactitude liturgique. Ce souci du culte passera de Rome à Naples, où l'église de l'Oratoire sera réputée pour la perfection des cérémonies [4].

1. *Constitutions de Bordini*, chap. I.
2. Aide-mémoire conservé à Naples (fasc. 21, n° 1, f° 27).
3. *Constitutions de Bordini, loc. cit.*
4. A. N., fasc. 88, n° 2, *Principio e progresso della casa della Congr. dell'Oratorio di Napoli*, f° 20. La maison de Rome excita en 1588 le zèle de celle de Naples pour les offices chantés, en particulier pour vêpres (A. N., lettres des 24 février, 29 mai et 3 juin).

Les autres jours, Philippe a établi que, pour satisfaire à la dévotion des fidèles, les messes se succéderaient de l'aurore jusqu'à midi [1]. Les Pères célèbrent chaque jour, et ainsi les messes nécessaires sont facilement assurées [2]. Philippe s'est réservé la charge de dire toujours la dernière [3]. Il aime que les prêtres, en esprit de simplicité et pour édifier les assistants, servent les messes comme les clercs [4].

Il faut que les fidèles trouvent aussi à la Chiesa Nuova des confesseurs toujours prêts à les entendre. Par la volonté de Philippe, les dimanches et jours de fête, ainsi que les mercredis et vendredis, les confesseurs se tiennent à leurs confessionnaux la matinée entière [5]. On excusera ceux que l'affluence des pénitents aura mis en retard pour le repas de midi [6]. Les confesseurs remplissent un ministère capital. Philippe est avant tout confesseur et directeur de conscience. Il n'a inventé l'Oratorio que pour remplacer les exhortations particulières que le temps ne lui permettait pas de réserver à chacun de ses fils spirituels. Mais la confession doit aussi parfaire ce qu'aura commencé l'Oratorio. Les discours de l'Oratorio, c'est la première touche sur l'âme ; la confession sert à confirmer, approfondir et rectifier les dispositions qui s'ébauchent. « Sur ce point de la confession, pour être aux âmes d'un plus grand secours, note en 1579 Tarugi [7], l'esprit de la Congrégation est qu'il ne faut pas s'en tenir à la simple confession, mais engager les pénitents dans la voie du bien et les y pousser continuellement en les retenant sans cesse sous la tutelle et la discipline de leurs confesseurs. »

Nous arrivons enfin à l'Oratorio, ou plutôt à l'ensemble d'exercices qu'il comporte à l'époque des premières Constitutions et que nous allons décrire l'un après l'autre, au risque de quelques répétitions, mais en insistant sur les traits inédits :

1° L'origine de toutes les autres formes d'Oratorio, c'est le grand

1. *Constitutions rédigées par Baronio cardinal*, f° 61v.

2. Voir en particulier le rapport adressé vers 1578-1580 au cardinal Savelli (cité plus haut) : on relève que vingt prêtres disent chaque jour la messe pour la commodité des fidèles.

3. Nombreuses attestations dans le *P. C.* : voir par exemple fos 114, 163, 204, 658.

4. Il fait recommander aux Pères de Naples par la lettre du 9 mars 1590 (A. N.) de suivre sur ce point l'usage de Rome. Les Constitutions de 1612 (chap. IX) louent les prêtres de servir la messe.

5. *Constitutions de Baronio cardinal*, f° 60v.

6. *Constitutions de 1612*, chap. 10.

7. A. R., *Recueil cité*, rapport adressé à saint Charles le 8 octobre 1579. Les *Constitutions de Baronio cardinal* parlent aussi de la direction de conscience qui s'exerce grâce à la confession.

Oratorio de l'après-midi, l'Oratorio aux quatre sermons qui a lieu les jours ouvriers à l'exception du samedi [1], deux heures et demie après le repas [2]. L'apogée de cet exercice a dû être atteint dans la décade de 1570 à 1580. Puis il paraît animé par une sève moins vivace. Il prend un caractère convenu. L'improvisation sur le thème fourni par la lecture initiale va céder la place à des sermons préparés d'avance. Il y aura dès lors quatre sermons étudiés, et non pas seulement les deux qui intervenaient jadis après que les deux premiers orateurs avaient épuisé leur veine improvisatrice. « Il est à noter, disait Tarugi vers 1578 [3], qu'on voit naître plus de fruit des discours faits sur le champ sur les sujets inattendus qui se présentent, que des œuvres bien méditées. » Pour plus de familiarité, l'improvisateur parlait assis sur un banc parmi les auditeurs. Tarugi excellait dans ce rôle [4]. C'est à discourir de la sorte qu'il mérita son nom de « prince du verbe, *dux verbi* [5] ». Ne serait-ce pas à son départ pour Naples que l'improvisation cessa d'être en usage et que l'Oratorio devint moins vivant ? Sans doute que personne ne s'était trouvé capable de le suppléer. Mais le mal pouvait dater de plus loin, car nous voyons qu'en 1583, en même temps que pour rédiger les Constitutions, on tenait des réunions pour « réformer » l'Oratorio [6]. C'est Philippe qui a prescrit cet objet. Tous les plus anciens Pères sont convoqués à la congrégation des Députés. Il s'agit de « sauvegarder la forme ancienne de l'Oratorio dans sa pureté et sa sévérité, et de le corriger au besoin » [7].

1. A. N., *Vita*... Les soins de toutes sortes, comme de balayer l'église, auxquels les Pères étaient occupés à Saint-Jean des Florentins, furent cause de la suppression de l'Oratorio du samedi. Il ne fut pas rétabli à la Vallicella (*P. C.*, f° 493).

2. Mémoire de Tarugi pour la fondation d'un Oratorio (cité par CALENZIO, *op. cit.*, p. 132-139 ; Calenzio fait remonter cet écrit à 1578).

3. Mémoire cité plus haut.

4. VAT. *lat.* 6662, 1er traité.

5. On le lui donne dans les Constitutions préparées pour Naples en 1606, Pars II, c. 1, n° 1 (A. R., *Vol. Pum*..., fos 315 et suiv.). Dans son traité sur l'Oratorio (A. N., fasc. 105, n° 3, *Instituto*..., p. 7), Talpa lui attribue tout le mérite du mode de prédication qu'on y pratiquait : « Non seulement il fut prédestiné de Dieu pour être *dux verbi* à l'Oratorio, mais pour être l'inventeur et le modèle de cette prédication familière et digne à la fois, qui se montra si fructueuse. »

6. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 16 juillet 1583.

7. Détails fournis par le décret du 6 août qui manque dans les recueils romains, mais qui a été conservé séparément dans les archives de Naples (fasc. 21, n° 1, fos 35 et 36). On dressa ce jour-là le programme de huit principaux points sur lesquels chacun des membres de la réunion devra dire son avis.

On se reprend encore l'année suivante à la tâche [1]. Ces efforts ne gagnèrent rien, puisqu'en 1588, suivant des lettres qu'on a déjà citées [2], c'est un événement inouï que Tarugi ait un jour à Naples « discouru familièrement sur le livre », comme on faisait jadis à San Girolamo [3]. Ces lettres montrent Philippe et les Pères de Rome qui s'émeuvent à la nouvelle et se rappellent le temps où le feu de l'Esprit-Saint passait dans les discours, parce que les orateurs parlaient simplement suivant leur cœur [4]. On n'a pas revu ce temps béni. Des témoignages contemporains semblent même accuser une décadence croissante, comme celui de Baronio qui se désole que « les choses de l'Oratorio, à Rome, aillent de mal en pis » [5], et celui de Tarugi qui presse Bordini de revenir au plus tôt de Pologne, pour « rendre souffle et vie à l'Oratorio de Rome, bien déchu et affaibli » [6]. A cette époque, outre l'improvisation, la forme dialoguée avait aussi disparu des discours [7]. Tarugi s'en était servi autrefois ; il avait l'habitude, en improvisant, de converser avec le second orateur [8]. On avait encore employé le dialogue pour raconter les Vies des saints, sujet obligatoire de l'un des sermons ; Ottavio Paravicino et Germanico Fedeli, alors jeunes clercs, étaient chargés de cette partie facile [9]. Au lieu de ces formes spontanées et variées de discourir, on en est donc venu à des sermons tous de même style, sinon de même sujet, qui sont traités indifféremment par les Pères affectés à ce ministère. Il n'y a plus personne qui parle mêlé aux auditeurs ; tous vont s'asseoir sur un siège qui domine l'assistance. Les sermons durent chacun une demi-heure, exactement mesurée par un sablier, c'est-à-dire au total deux heures, temps que l'on semble avoir dépassé largement autrefois, quand on usait de formes moins prévues [10].

1. En 1583, les décrets des 22 octobre et 21 novembre mentionnent qu'il faut poursuivre le travail. En 1584, le décret du 16 juillet dit qu'on doit tenir chaque mois une réunion « pour la conservation de la forme ancienne de l'Oratorio » et que « tous ceux qui parlent à l'Oratorio y prendront part ».

2. Voir ci-dessus, p. 155.

3. A. R., lettre du 9 décembre 1588.

4. A. N., Gigli à Tarugi, 16 et 23 décembre 1588.

5. *Ibid.*, fasc. 34, n° 1, Baronio à Talpa, 19 février 1588.

6. *Ibid.*, *Hist. annuale...*, p. 629-632, Tarugi à Bordini, 13 novembre 1588.

7. MARCIANO (*op. cit.*, I, l. I, c. 1) dit que la conférence-dialogue disparut dès le temps où l'Oratorio fut transporté à la Vallicella.

8. VAT. *lat.* 6662, *loc. cit.*

9. *Ibid.* Cf. CALENZIO, *op. cit.*, p. 318, qui cite la préface du 4e tome des *Annales* de Baronio.

10. Dans le *De origine Oratorii* (fos 12v-13), Baronio parle d'au moins trois heures de séance.

Maintenant que le nombre des Pères le permet, eux seuls prennent la parole : au temps de la Vallicella on n'entendit donc plus de laïcs, fussent-ils aussi brillants orateurs et personnes aussi impressionnantes que cet Andrea Monte, rabbin converti, que Philippe aimait à produire [1] ; on finira par exclure même les ecclésiastiques étrangers à la Congrégation [2]. A ces mesures, utiles sans doute pour l'orthodoxie et la régularité, l'Oratorio perdra encore de son attrait pittoresque.

Toutefois le principal subsistait de l'institution primitive. Improvisés ou non, les sermons de l'Oratorio restaient d'un genre nouveau, très éloigné de l'éloquence reçue dans les chaires de l'époque. L'auditoire s'élargissant, on avait surélevé progressivement le siège d'où parlait l'orateur, mais ce siège n'avait pas la prétention d'être devenu une chaire; l'orateur ne se levait pas, ni ne revêtait la « cotta » par dessus la soutane. Il ne s'agissait toujours que d'une conversation avec l'auditoire. Sur ce point, nulle divergence entre les Pères. La prédication familière est le trait essentiel de l'Oratorio [3], l'innovation capitale qui, jointe à la répétition quotidienne des exercices, en a fait « l'entreprise la plus utile qu'il y ait dans l'Eglise de Dieu » [4]. Pour préparer son discours, l'orateur a pu se livrer à des études spéculatives; mais il est tenu, quand il parlera, de dissimuler la théorie, d'éviter toute discussion abstruse [5]; si quelqu'un se fût avisé de choisir un sujet scolastique, Philippe déclarait qu'il l'eût fait descendre de chaire séance tenante [6]; il veut des sujets concrets, comme l'Histoire ecclésiatique ou les Vies de saints, auxquelles deux sermons sur quatre sont réservés chaque jour; dans les deux autres sermons, la plus grande part doit revenir aux applications morales, aux exhortations pratiques, aux

1. BIBL. VALL. *O.* 18, f° 55v : Marc-Antonio Colonna, étant connétable, vint un jour l'entendre; il parlait donc encore après 1572 à l'Oratorio. Les lettres de saint Charles à Philippe, du 28 décembre 1569 (sacristie de la Chiesa Nuova) et du 1er mars 1570 (A. R., *Recueil cité*), montrent que Philippe essaya vainement d'intéresser à son protégé la charité de l'archevêque de Milan.

2. Décret du 20 mai 1596 (A. R., *Lib. III Decr.*). Les décrets antérieurs (*ibid., Lib. II Decr.*, 16 juillet 1587 et 18 octobre 1589; et *Lib. III Decr.*, 1er janvier 1594) se contentaient de soumettre à des conditions l'intervention des étrangers.

3. Cf. la lettre déjà citée de Talpa, 17 décembre 1613 (*in* MARCIANO, *op. cit.*, II, l. II, c. VIII).

4. Lettre de Tarugi à Bordini, 13 novembre 1588 (A. N., *Hist. annuale...*, p. 629-632).

5. VAT. *lat.* 5506, f° 60.

6. *P. C.*, f° 849.

exemples [1]. Quel que soit d'ailleurs le sujet traité, il faut tenir un langage simple et émouvant. « Le propre de notre Institut, dit Tarugi, est de parler au cœur [2]. » Pas d'appareil oratoire, de divisions solennelles entre lesquelles l'orateur se repose, tousse et crache [3]; pas d'enflure, de périodes qui cherchent les applaudissements [4], mais la manière populaire qu'employait saint François d'Assise [5], le style à la portée des gens du peuple [6]. Les Pères sont déçus de trouver à Naples, où « jusqu'aux savetiers savent composer des prêches et en font profession » [7], un auditoire qui ne se satisfait pas avec leur humble méthode [8]; ils lui concèdent le moins possible; ils restent fidèles quand même à une sorte d'éloquence sans laquelle l'Oratorio n'est plus [9]. C'est l'éloquence dont saint François de Sales et saint Vincent de Paul deviendront plus tard les adeptes [10] et que l'Oratorio aura servi à propager partout [11].

1. Tarugi impose à Antonio Carli d'y consacrer les « deux tiers » du sermon (A. N., lettre du 22 juin 1584).

2. *Ibid.*, lettre du 25 mai 1584.

3. A. R., lettre du 31 janvier 1588.

4. Recommandations de Pompeo Pateri dans sa visite canonique de la maison de Naples, le 18 mai 1594 (A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 217v).

5. A. N., lettre du 29 juin 1584.

6. *Constitutions de 1612*, c. 3. C'est cette simplicité de ton qui faisait dire un jour en chaire à un Pére Marcellino qu'à Naples « il avait vu la parole de Dieu tournée en comédie » (A. N., lettre du 7 juin 1586).

7. Lettre de Giovenale Ancina à son frère Gio. Matteo (citée par MARCIANO, *op. cit.*, I, l. IV, c. IV).

8. Cf. une autre lettre du même au même, citée à la suite.

9. A propos de l'éloquence propre à l'Oratorio, on relèvera quelques points curieux dans le programme dressé en 1583 pour réaliser la « réforme de l'Oratorio », ou plutôt pour fixer la vraie méthode qu'on y doit suivre (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 35) : on se demande si l'on peut raconter les Vies des saints contemporains ; — dans quelle mesure on peut alléguer les faits et dits des personnes privées, vivantes ou mortes ; — si l'orateur peut parler de son propre cas ; — on signale l'écueil des expressions triviales, d'un langage trop populaire.

10. L'influence de François de Sales sur Vincent de Paul n'est pas de notre sujet. Celle de l'Oratorio romain sur François de Sales date du voyage que le saint fit à Rome en 1599 (cf. *Œuvres*, édit. d'Annecy, XIII, p. 234, lettre à G. Matteo Ancina, 23 novembre 1606). Il est frappant que, la même année, la bulle qui institue (13 septembre) la Sainte Maison de Thonon, y établit la règle de l'Oratoire de Rome et lui donne le cardinal Baronio comme protecteur. Quand Giovenale Ancina fut devenu évêque de Saluces, ses relations se resserrèrent avec l'évêque de Genève : il était « de mes plus intimes amis », déclarait François de Sales au moment de sa mort (*ibid.*, XII, p. 343, lettre du 9 octobre 1604). Cf. plusieurs autres lettres de François de Sales ; et MARCIANO, *op. cit.*, I, l. IV, c. VII.

11. Ainsi les Constitutions des Scolopes (Congrégation des Ecoles Pies, fondée par

N'empêche que le langage dépouillé de rhétorique auquel tenaient tant Philippe et ses disciples nous aurait paru certaines fois quelque peu alambiqué et subtil. Nous savons trouver de nos jours des chemins encore plus directs. L'esprit du temps ne s'en faisait pas idée. Il y a trace de préciosité dans cette longue lettre que Philippe écrit à sa nièce, Maria Vittoria Trievi, religieuse dans un couvent de Florence [1] : c'est une lettre, mais, parlée au lieu d'être écrite, l'abondante exhortation qu'elle contient n'eût sans doute guère changé de style; nous avons là comme la transcription d'un sermon de l'Oratorio. Philippe commence par épiloguer sur le nom de la sœur, Vittoria, qui lui rappelle, pour une coïncidence de date, la victoire de Lépante, et surtout Maria, qui lui représente les périls du monde, semblables aux grandes eaux de la mer, sur lesquelles sa nièce s'avance en sécurité, grâce aux secours de sa profession religieuse. Tout le développement de la lettre se rattache à cette image de la mer, évoquée d'abord par le nom de Maria. Cependant ni cette trame ingénieuse, ni les raisonnements compliqués qui viennent parfois brocher dessus, ne gênent Philippe; les effusions de son cœur traversent librement ce réseau de pensées, et voici un dernier passage qui pourrait être de saint François de Sales pour la suite naturelle comme pour la comparaison fleurie de détails dont il s'agrémente : « ... Dans vos oraisons mentales il faut vous souvenir de ceux qui n'ont ni barque ni pont pour traverser cette mer dangereuse, mais qui la franchissent à gué; vous devez les recommander à la main puissante et pitoyable qui vous secourt, avoir d'eux très grande compassion et les mettre au-dedans de votre cœur. Ainsi dit-on qu'entre autres traits qui lui sont propres, le pélican se comporte d'habitude pour se nourrir; il se tient sur la rive et avale des coquillages marins, ces objets que les pèlerins portent à leur chapeau, durs comme pierre quand ils sont fermés, mais qui contiennent une chair d'huître ou d'autre mollusque; il les cuit dans son estomac et les échauffe; alors elles se desserrent et s'ouvrent; il les rejette et ainsi le pèlerin se nourrit de cette chair de l'huître qui était durement enserrée d'abord. Vous aussi, mettez-vous dans le cœur ces pécheurs durs et obstinés, criez vers Dieu avec la charité, faites pour eux quelque pénitence après en avoir obtenu permission; Dieu leur enverra la

saint Joseph Calasanz) prescrivent (Pars III, cap. 7) qu'on observera en prêchant l'éloquence familière « dont usent les Révérends Pères de l'Oratoire à la Vallicella de Rome ».

1. Lettre xv de Netti; elle est datée du 11 octobre 1585.

componction; ils s'ouvriront à la lumière de la grâce, et quant à vous, vous prendrez tant de goût à cet exercice et serez tellement échauffée par le zèle de la conversion des âmes que vous vous liquéfierez tout entière en larmes de douceur, à la pensée de la joie qui se produit au ciel en Dieu et les anges à cause de la conversion du pécheur... »

Mais que d'autres textes moins simples nous pourrions mettre en regard de celui-là! Nous possédons le canevas des discours prononcés dans un Oratorio d'apparat, le jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste, en 1592; ils sont émaillés de pensées gracieusement recherchées, comme celle-ci : « Je n'oserais appeler un désert celui qu'habita Jean-Baptiste, où il se rendait accompagné d'une foule de grâces et de vertus, et où il est à croire que les anges mêmes ne dédaignaient pas de se rendre aussi, du moment que le grand archange ne dédaigna pas de se faire son annonciateur et son ministre [1]. » Les sujets également relèvent d'une pratique parfois peu courante. On peut se faire une idée de ces curiosités en parcourant certain recueil où les discours tenus à l'Oratorio du temps de Philippe paraissent résumés fidèlement [2]. C'est Philippe lui-même qui pose la question de savoir pourquoi Dieu révèle à certains l'heure de la mort et non à d'autres [3]; ou pourquoi le solitaire, qui vit loin des occasions de pécher, est plus fortement tenté que le mondain [4]; ou comment les douleurs du Christ ont pu dépasser celles de saints dont les supplices furent pourtant plus cruels [5]. Disons toutefois que beaucoup d'autres cas de conscience sont d'une application plus ordinaire.

Jamais Philippe, que l'émotion aurait bientôt mis hors d'état de poursuivre, ne se chargeait de faire un sermon à l'Oratorio. Dès l'origine, ses disciples avaient seuls discouru. Mais il venait les entendre. Durant quarante ans, il ne manqua pas d'assister aux séances [6]. On le voyait arriver après le premier ou le deuxième sermon [7]; il s'asseyait sur un siège bas, le dos à un certain pilastre [8], et quand l'orateur s'était tu, il se contentait de proposer un doute, inter-

1. Arch. Stato Firenze, *Carte Strozzi-Uguccioni*, filza 187, f° 324.
2. Bibl. Vall. *O*. 18.
3. *Ibid.*, f° 13.
4. *Ibid.*, f° 35v.
5. *Ibid.*, f° 90v.
6. A. R., *Vol. Pum*..., f° 315 et suiv., Constitutions rédigées pour Naples en 1606, cap. VI, 1.
7. *Ibid.*
8. Vat. *lat.* 6662, 1er traité; *P. C.*, fos 58 et 75.

rogeant quelqu'un de l'auditoire [1]. Au début, il questionnait ainsi chaque jour [2]. Dès 1576, il prenait plus rarement la parole [3]; mais Giovenale Ancina, récemment témoin du spectacle, raconte qu'en l'entendant, l'auditoire éprouvait une sorte de saisissement et restait suspendu à ses lèvres [4]. D'aussi discrètes interventions exposaient encore Philippe à des accès d'émotion qu'il comprimait à peine; en 1589, après une expérience malheureuse, il se résolut à garder désormais un complet silence [5]. Outre les orateurs, les autres Pères qui le peuvent assistent aussi aux sermons [6]. C'est un souvenir du temps où la Congrégation n'existait pas encore et où l'Oratorio réunissait sans distinction tous les fils spirituels de Philippe. Cette assiduité à des exercices destinés aux fidèles, nous explique-t-on, ce sont les jeûnes, ce sont les psalmodies des Philippins, s'il faut à tout prix trouver dans leur vie l'équivalent des obligations monastiques [7].

2° Le grand Oratorio ne suffisait pas à remplir l'après-midi. Avant la tombée de la nuit, restaient une ou deux heures, ce temps que les Romains emploient encore aujourd'hui à de nonchalantes promenades à travers la ville. Philippe, interpellant celui-ci ou celui-là, entraînait la partie la plus désœuvrée de l'auditoire. On se rendait dans des cloîtres ou des jardins de couvent, où l'on était l'été à l'abri des grandes ardeurs du soleil [8]. Là, Philippe jouait avec ses compagnons à la « piastrella » [9], ou causait avec eux, donnant libre cours à sa verve. Il est probable que la bande s'égaillait au retour, et que seuls un petit nombre de disciples plus fidèles et plus pieux ramenaient Philippe à la Vallicella. Ils arrivaient au moment où tous les clochers de Rome tintent l'*Angelus* du soir, où les bruits s'apaisent, où l'ombre et la fraîcheur nocturne envahissent soudain les rues étroites [10]. L'église, garnie naguère pour l'Oratorio d'une nombreuse affluence, était main-

1. VAT. *lat.* 6662, *loc. cit.; P. C.*, f° 795, déposition de Domenico Migliacci.
2. *P. C.*, f° 646, déposition de F. de' Massimi.
3. Lettre de Giovenale Ancina à son frère, 28 mai 1576 (A. N., *Vita*...).
4. *Ibid.*
5. *P. C.*, f° 123 : il y a six ans de ce fait, dit Alluminati, qui dépose en 1595. Cf. f° 58v.
6. MARCIANO, *op. cit.*, I, l. I, c. VII.
7. La remarque est d'Agostino Manni, qui l'attribue à Philippe lui-même (MARCIANO, *loc. cit.*).
8. *P. C.*, f°s 164v, 207, 653, 795.
9. *Ibid.*, f° 653.
10. Les Constitutions de 1612 établissent que, l'hiver, l'exercice n'a lieu qu'une heure après l'*Ave Maria* (chap. I).

tenant déserte. La petite troupe se rendait dans une salle qu'on appelait aussi oratorio, oratoire; les Pères venaient les rejoindre et tous ensemble passaient une heure en prière. C'est l'oraison du soir, l'*orazione della sera,* autre exercice par lequel Philippe complétait l'Oratorio de l'après-midi. Moitié du temps était dévolue à l'oraison mentale et moitié aux Litanies et à d'autres prières qu'on récitait à haute voix à l'intention du Pape et de l'Eglise. Les lundi, mercredi et vendredi, ces prières à haute voix étaient remplacées par la discipline; on éteignait les lumières; seul restait visible le crucifix peint sur le verre d'une petite lanterne; quelqu'un psalmodiait un abrégé de la Passion; puis on se flagellait quelques instants [1]. L'exercice achevé par le chant d'une antienne à la Vierge, Philippe laissait enfin aller ses disciples. On a vu pourtant qu'il fut une époque de sa vie où ils revenaient encore la nuit pour l'accompagner aux Matines de la Minerve ou des Capucins [2].

3° Les dimanches et les fêtes, les choses s'arrangeaient assez différemment. Depuis longtemps, ces jours-là, l'Oratorio de l'après-midi n'avait plus lieu [3]; mais, parvenu au but de la promenade habituelle, Philippe avait entremêlé de bonne heure, avec les profanes, quelques passe-temps religieux; des enfants débitaient de petits sermons préparés par les Pères; on chantait des laudes [4]. Dès l'origine, le concours des disciples avait dû être plus considérable qu'en semaine; avec le temps, ces réunions dominicales attirèrent de véritables foules. Vers 1578, on comptait de trois à quatre mille personnes à s'y rendre [5]; on laissait venir les femmes, auxquelles l'Oratorio de la semaine était fermé. Le programme religieux s'allongea; on maintint la partie ancienne,

1. Voir la description du P. Tito degli Alessi dans sa lettre du 12 février 1575 (citée par PREMOLI, *op. cit.*, p. 265, note). Cf. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872, le mémorial adressé à Grégoire XIII.

2. *P. C.*, f°s 16, 49, 795.

3. Baronio, dans le *De origine Oratorii* (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 13), explique clairement qu'il eut lieu même ces jours-là au début : « ... Les jours de fêtes, dit-il, ces mêmes exercices se poursuivaient jusqu'à l'office des vêpres... »

4. *P. C.*, f°s 315^v et 719. ARINGHI (BIBL. VALL. *O.* 58, *op. cit.*, f° 254^v) prétend que l'idée des sermons d'enfants fut suggérée par Tomasso Bozzio.

5. Le mémorial adressé à Grégoire XIII (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872) parle de plus de trois mille assistants; un autre mémorial (A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 1 et 2), qui doit être à peu près contemporain, évalue l'affluence à trois ou quatre mille personnes. Le rapport adressé au cardinal Savelli vers 1578-1580 (A. N., *Hist. annuale...*, p. 381-384) donne le même chiffre de trois mille personnes environ, dont beaucoup de gens instruits, de prélats et d'éminents religieux.

discours d'enfants et intermèdes de musique, qui donnaient à la séance un caractère gracieux et attrayant; mais on ajouta plusieurs sermons [1]. En somme, c'était l'Oratorio transporté en plein air, une forme moins austère et presque récréative [2] de l'Oratorio. Divers lieux furent choisis tour à tour pour ces grandes assemblées, les cloîtres de la Minerve ou de Saint-Marcel, le portique du Panthéon, une vigne de la Compagnie des Napolitains, le jardin de l'hôpital du Saint-Esprit, ou celui de l'église des Bresciani dans la via Giulia [3]. Vers la fin de la vie de Philippe, les jours où l'on ne préférait pas la fraîcheur d'une église, le rendez-vous ordinaire fut dans une vigne qu'il avait louée sur la hauteur de Saint-Onufre, et dont la Congrégation fit l'achat après sa mort [4]. On découvrait de là l'un des plus beaux paysages de Rome. A part le groupe modeste de l'église et du couvent, nulle construction ne gênait la vue sur les pentes. On avait à ses pieds la Ville, non pas développée au loin comme de nos jours, mais plus petite même que ses murailles, dont la séparaient de larges terrains vides [5]. Les artères rectilignes, récemment ouvertes par Sixte-Quint, trouaient la masse des maisons. De grandes églises émergeaient, Saint-Jean des Florentins au bord de la ville tout près du spectateur, la Chiesa Nuova enserrée plus avant dans les édifices. En se retournant, on apercevait l'énorme construction de Saint-Pierre; de la coupole, achevée seulement en 1590 [6], il existait au moins le haut tambour érigeant sur l'église sa couronne gigantesque. Toute la campagne romaine apparaissait alentour et la splendeur du couchant se déversait sur l'horizon immense. On comprend que, dans son amour des lieux élevés [7], Philippe ait

1. Cf. les deux derniers documents cités à la note précédente.

2. Cf. le mémorial de A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 1-2 : l'Oratorio des jours de fête comprend les mêmes exercices, qui se font, « sous forme de récréation, *sotto specie di ricreatione* », en divers endroits de Rome.

3. Cf. les deux premiers documents cités à la note 2. Voir encore A. N., fasc. 105, n° 3, *Instituto della Congregatione dell'Oratorio,* p. 36. L'église de' Bresciani in via Giulia, SS. Faustino e Giovita, a été démolie au XIXe siècle; le jardin devait s'étendre derrière l'église jusqu'au fleuve.

4. A. R., *Vol. Pum Congnls Oratrll*, f° 209 : le 13 mars 1590, Fabritio de' Massimi se porte caution de Philippe, qui a sous-loué la vigne de Saint-Onufre au cardinal Giustiniano. Pour l'achat de la vigne, cf. les *Mémoires* de PATERI, f° 63v : Tarugi, alors cardinal, donna 1.000 écus; Pateri fournit lui-même les 600 écus qui manquaient.

5. PASTOR, *op. cit.*, X, p. 435.

6. *Ibid.*, p. 496-497 et 607-608.

7. *P. C.*, f° 653. Il voulut toujours habiter au plus haut de la maison : cf. *ibid.*, f°s 93v, 468, 653, 903.

senti une prédilection pour ce site. Tarugi pouvait lui vanter un jour celui de San Martino, d'où l'on embrasse Naples avec sa baie, et l'assurer que l'endroit serait à son goût [1] : Philippe avait de quoi se contenter à Rome même. On l'imagine à Saint-Onufre qui se retire de la foule, comme il faisait souvent [2], et qui prie à l'écart, ému par cette beauté.

Ces réunions extérieures étaient réservées à la bonne saison. De novembre à Pâques, on demeure à la Vallicella. L'exercice suit les Vêpres. Dans l'église, on est obligé de renoncer aux sermons d'enfants et aux chants en langue vulgaire qui donnent un attrait extrême aux réunions extérieures [3]. Les Pères seuls prennent la parole ; ils montent en chaire ; les chants sont tirés des psaumes ou de l'Ecriture [4]. Cette forme plus sévère n'attire pas un aussi grand concours. C'est pourquoi Philippe aurait souhaité qu'on pût pratiquer à la Chiesa Nuova l'Oratorio tel qu'il avait lieu au dehors. Il alla donc demander au Pape la faculté de le faire [5]. On ne voit pas qu'il l'obtint. Mais, quelques années plus tard, le succès que connurent à Naples, les dimanches, des séances d'Oratorio où la musique avait une large part et où l'on admettait aussi les femmes, donna l'idée de les imiter à Rome, à l'heure de l'« Oraison du soir », dans la salle où cette oraison avait lieu d'habitude [6]. Comme à Naples, l'affluence fut considérable. La salle de l'« Oratorio di casa » débordait d'assistants. La séance durait parfois deux heures. On chantait les Litanies et l'Antienne à la Vierge, au lieu de les réciter simplement comme en semaine. Violons, cornets, et même petit orgue ajoutaient à l'éclat de la musique [7]. Pier Luigi da

1. A. N., lettre du 10 mai 1584.
2. *P. C.*, f° 653.
3. Le rapport adressé vers 1580 au cardinal Savelli (A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 8-9) note que l'exercice avec sermons d'enfants et chants en langue vulgaire a lieu « en divers endroits de cette Ville, mais toujours hors de l'église ». Celui qui date de la période 1578-1580 (A. N., *Hist. annuale...*, p. 381-384) oppose nettement les deux cas.
4. Voir le second des documents cités à la note précédente. Cf. décret du 30 décembre 1580 (A. R., *Lib. I Decr.*).
5. On a conservé l'aide-mémoire, à l'usage de Philippe, rédigé pour cette audience : c'est le document déjà cité de A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 1-2 (reproduit en partie dans Marciano, I, l. I, c. x, qui le dit à tort composé par Philippe). Le titre indique clairement la destination de la pièce : « Au Révérend Père Messer Philippe [pour son entretien] avec Notre-Seigneur (le pape) ».
6. A. N., fasc. 89, n° 7, *Vita...* déjà citée, année 1586 : on y cite un manuscrit de Talpa où est expliqué cet emprunt. A Naples, la séance suivait immédiatement les vêpres (lettre du 27 février 1593, citée par Marciano, *op. cit.*, II, l. I, c. iv).
7. Voir, pour tous ces détails, la lettre du 29 décembre 1589 (A. N.).

Palestrina vint de temps en temps diriger les chœurs [1]. On a pu émettre l'hypothèse que ces concerts sont l'origine du genre musical qui s'appela dans la suite oratorio [2]. De fait, c'est pour les réunions du dimanche qu'Agostino Manni eut l'idée de composer vers 1600 des dialogues en récitatifs [3] qui ne sont peut-être pas des ébauches d'oratorios, mais qui donnent une place de plus en plus importante à la musique [4].

Cependant quel Oratorio a les préférences de Philippe? Est-ce celui des dimanches où la foule se presse ? Ne doutons pas que c'est plutôt celui des jours ouvriers, qui agit sur un groupe restreint, mais où l'insistance quotidienne des prédications touche plus profondément l'auditeur. C'est ce dernier l'Oratorio proprement dit, c'est la véritable création de Philippe. Celui des dimanches, quoique plus fréquenté, reste l'Oratorio « mineur » [5], une œuvre secondaire, simple travail d'approche autour des âmes.

4° Pour les disciples plus attachés et plus fervents, avait lieu, les dimanches et les fêtes, un exercice spécial qui se faisait le matin [6], et ressemblait dans son intimité à l'*oratione della sera* des autres jours [7]. Tarugi parle déjà en 1579 des lecture, prière, sermon qui remplissaient cette séance très recueillie [8]. On s'y préparait à recevoir les sacrements [9]. Mais il y avait bien autre chose. Célébrant un jour les mérites

1. Si c'est bien lui « il cavaliere Luigi », nommé dans la lettre du 10 janvier 1587 (A. N.).

2. Elle a été émise par PASQUETTI, *L'Oratorio musicale in Italia*, p. 62.

3. BIBL. VALL. *O.* 58, ARINGHI, *op. cit.*, f° 347v. Aringhi dit là que Manni avait été chargé de l'Oratorio « piccolo » : il faut entendre par cette expression l'Oratorio des dimanches, témoin le décret du 10 juin 1593 (A. R., *Lib. III Decr.*), qui distingue entre l'Oratorio de l'église, c'est-à-dire celui des jours ouvriers, et « l'Oratorio mineur à la maison et au dehors », c'est-à-dire l'Oratorio des dimanches, dont le lieu variait avec les saisons.

4. Voir ci-dessus, p. 218-220, ce qui concerne la musique à l'Oratorio.

5. Voir la note 3.

6. On a déjà noté que cette réunion matinale commença au temps où les Pères eurent à leur disposition l'Oratorio de Saint-Jean des Florentins.

7. Le décret du 15 mars 1590 (A. R., *Lib. II Decr.*) laisse pourtant bien comprendre le caractère différent des deux réunions.

8. A. R., *Recueil cité*, mémorial déjà cité. Cf. *Constitutions de Baronio cardinal*, f° 61, et décret du 20 mars 1582. Le décret du 30 décembre (*ibid.*, *Lib. I Decr.*) semble signifier que la réunion avait alors lieu les dimanches seuls et non les jours de fête. Un autre du 14 janvier 1588 (*ibid.*, *Lib. II Decr.*) en exclut la récitation de l'office de la Madone.

9. Tarugi, *loc. cit.*

de l'Oratorio, Tarugi note, en sus des autres, celui « d'envoyer le matin des fêtes tous ces hommes faire tant d'œuvres de charité [1] ». Au cours de la réunion, on se partageait, en effet, les rôles pour toutes sortes de bonnes œuvres depuis longtemps inaugurées par Philippe. Quelques-uns étaient ainsi désignés pour la visite des hôpitaux. Le temps n'est plus sans doute où les disciples de Philippe assuraient le dimanche le service complet des hôpitaux de Rome [2] et où 30 ou 40 d'entre eux y retournaient encore chaque jour de la semaine [3]. Les besoins sont devenus moins pressants. Les hôpitaux mieux administrés, la Congrégation de Camille de Lellis vouée au soin des malades ne laissent plus tant à faire. Philippe ne pousse plus ses disciples en masse de ce côté [4]. Mais on assignera chaque dimanche à certains d'entre eux de continuer la tradition et d'aller porter aux trois grands hôpitaux de Rome, le Saint-Esprit, la Consolation, Saint-Jean de Latran [5], l'appoint de leurs services. En même temps, d'autres recevaient la mission de visiter les prisons [6]. Il y eut aussi une époque où l'on alla enseigner la doctrine chrétienne aux enfants dans les églises de la ville [7]. Enfin le pèlerinage aux sept églises, cette dévotion restaurée jadis par Philippe et pratiquée bientôt par nombre de pieux Romains, par le pape et les cardinaux [8], n'était organisée par Philippe en nombreux cortège qu'une ou deux fois par an, dont l'une,

1. Lettre à Bordini, 13 novembre 1588 (citée par MARCIANO, *op. cit.* I, l. I, c. XIX).
2. C'est ce qu'affirme Baronio dans le *De origine Oratorii*, f° 13v.
3. *P. C.*, f° 234v.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, f°s 643v et 644 *(Vat.)*.
6. VAT. *lat.* 5506, *Constitutions rédigées par Baronio cardinal*, f° 58v, où ces visites sont rangées parmi les institutions de Philippe.
7. A. R., *Vol. Pum Congnis Oratrii*, f° 315 et suiv., *Constitutions rédigées pour Naples en 1606 :* « ... pratique qui fut longtemps en usage parmi nous... » (Pars. II, c. VIII, 1). Elle s'observait vers 1578, à l'époque du mémorial adressé à Grégoire XIII (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872).
8. Pie V, imité peu à peu par toute sa Cour, se mit le premier à faire ce pèlerinage (PASTOR, VIII, édit. ital., p. 41-42 et 598). Grégoire XIII persévéra dans cette pratique (ARCH. STATO VENEZIA, *Roma*. Les dépêches notent à peu près pour chaque année une ou deux visites aux sept églises : voir par exemple celles du 12 septembre 1573, du 27 février 1574, du 19 février 1575, du 10 mars 1576, du 24 décembre 1580, du 3 mars et du 7 avril 1582, du 16 avril 1583, du 3 mars 1584. Cf. MONTAIGNE, *Voyage en Italie*, édit. d'Ancona, p. 294). On a noté plus haut que le pèlerinage présidé par Philippe, après avoir compté un millier de personnes (*P. C.*, fos 397 et 397v), ne ralliait plus en 1587 que quatre cents pèlerins (A. N., lettre du 7 février). Le pèlerinage n'avait pas perdu de sa vogue; mais beaucoup faisaient sans doute bande à part.

qui ne manquait jamais, au temps du Carnaval [1] ; mais on eut l'idée de choisir le dimanche, à l'Oratorio du matin, sept personnes dont chacune devrait pendant la semaine visiter l'une des sept églises ; on rendait par ce moyen le pèlerinage en quelque sorte permanent. Cet arrangement, que sanctionnent les Constitutions de 1612 [2], remonte jusqu'au temps de Philippe [3].

5° Les dimanches et jours de fête, se tenaient aussi des réunions spéciales pour les jeunes gens. La chose n'étonne pas quand on connaît la prédilection de Philippe. C'est auprès des jeunes gens des *Banchi* que s'exerça son premier ministère et, jusqu'à sa mort, on rencontrera aux abords de sa chambre des jeunes gens dont les autres Pères, mais non pas lui, déploreront parfois le bruyant bavardage [4]. Speziano a écrit un jour ces lignes significatives : « Je ne crois pas... que les jeunes gens puissent être mieux élevés et disciplinés qu'ici sous la main du Père Messer Philippe, lequel a un don pour les diriger, et qu'ils aiment et révèrent au point qu'il n'y a sorte de commandement qu'ils n'exécutent aussitôt [5]. » A l'action personnelle de Philippe, à sa conversation journalière s'ajoutaient donc les dimanches, matin et soir [6], des « congrégations » réservées aux jeunes. Peut-être qu'à l'origine en firent seuls partie les jeunes gens élevés parmi les Pères, futurs novices ou autres [7] ; mais bientôt il est question de jeunes gens venus du dehors [8]. Le soir, un Père les emmenait en promenade, par exemple à Saint-Pierre in Montorio, à part de la grande réunion qui se tenait à la même heure, et leur faisait là un entretien spirituel [9]. Nous apprenons aussi que ces jeunes gens remplissaient les offices de

1. Rapport présenté au cardinal Savelli vers 1578-1580 (A. N., *Hist. annuale...*, p. 381-384), qui décrit toute l'ordonnance du pèlerinage.

2. Chap. I et appendice.

3. Les *Constitutions de Baronio cardinal*, f° 61, le lui attribuent expressément.

4. Voir par exemple *P. C.*, f°s 98, 232^{v}, 304^{v}, 421^{v} et 422^{v}.

5. Bibl. Ambr., f^{a} 87, n° 117, lettre à saint Charles du 31 mai 1578.

6. Il est question du matin et du soir dans un memorandum rédigé par Tarugi entre 1580 et 1584 (A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 22-22^{v}).

7. Le décret du 12 juillet 1580 (A. R., *Lib. I Decr.*) charge Talpa de la « Congregatione di giovani della casa » ; nouvelle allusion à cette Congrégation dans le décret du 7 octobre de la même année (*ibid.*).

8. C'est assurément d'étrangers qu'il s'agit dans un document de Naples (fasc. 21, n° 1, f° 31), qui doit dater de 1583 : « Que les Pères aident de tout leur pouvoir par la parole, l'action et la prière le groupement des jeunes gens qui se réunissent les jours de fête. »

9. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 20 mai 1581.

clercs à la grand'messe [1]. Il fut parfois malaisé de s'occuper d'eux, tant les Pères étaient absorbés par les autres ministères, mais on en avait du remords [2]. Vers la fin de la vie de Philippe, il est question, non plus de « congrégations », mais d'« académies » auxquelles il faut « attirer les jeunes gens du dehors avec toute la bonté et le zèle possible [3] ». Philippe n'eût pas parlé d'autre manière.



Cette année 1583, tout entière remplie par les délibérations des Pères pour établir leurs Constitutions et leurs coutumes, ne s'acheva pas sans qu'on vît un très notable événement. La Congrégation avait alors un siège définitif, une vaste église à moitié construite, et quelques chapitres de règles déjà fixés. Il lui manquait la présence de son chef. Depuis six ans que ses collaborateurs étaient installés à la Vallicella, Philippe s'obstinait à demeurer à San Girolamo, comme il avait déjà fait quand s'était constituée la petite communauté de Saint-Jean des Florentins, ébauche de la Congrégation future. Cet éloignement gênait les Pères, obligés à des courses incessantes pour l'aller voir, en particulier pour se confesser chaque matin [4]. Mais surtout ils sentaient qu'ils n'auraient pas figure d'institution bien assise tant que Philippe, en qui tous voyaient le cœur de leur groupement, vivrait ainsi à l'écart. Philippe s'effrayait précisément de ces pensées ; il répugnait à venir prendre la place de fondateur et de supérieur de sa Congrégation ; il se jugeait convenablement suppléé à la tête des siens par le Recteur et voulait continuer à dissimuler son rôle [5]. Il tenait aussi à sa vie retirée et ne se souciait pas du plein jour de l'existence en communauté. Enfin ne peut-on penser qu'il lui en coûtait de laisser des lieux

1. A. N., *Hist. annuale...*, p. 381-384, rapport adressé au cardinal Savelli vers 1578-1580.

2. Ce remords perce dans le memorandum de Tarugi cité plus haut. Une lettre du 18 septembre 1587 (A. N.) montre l'Oratorio des jeunes presque abandonné, mais annonce que Velli, nouveau Recteur, va le restaurer.

3. A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 21 octobre 1594. Il est aussi question d'une académie des jeunes, en 1594, dans la maison de San Severino (cf. les instructions laissées par le P. Pateri après sa visite canonique du 20 juin 1594 : texte conservé dans le *Lib. Decr. della Casa di San Severino*, et publié dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 octobre 1926).

4. *Mémoires* cités de Pateri, f° 53.

5. *P. C.*, f° 668.

où il avait si souvent éprouvé la possession de l'Esprit [1] ? Toujours est-il qu'il garda la disposition de ses chambres et qu'il y retournait de temps en temps [2]. Aux étrangers cependant cette conduite semblait paradoxale. On dut persuader sans peine à Grégoire XIII d'obliger Philippe à changer de résidence. Ce fut le cardinal Pier Donato Cesi, alors grand patron de l'œuvre philippine et intéressé à la voir prendre sa forme normale, qui se chargea d'obtenir le commandement du pape [3]. Philippe se soumit aussitôt, mais le déménagement lui inspira une de ses facéties coutumières. Un cortège grotesque, brandissant poêle, pelle à feu et autres ustensiles de son pauvre ménage, défila pour se rendre à la Vallicella, excitant au passage la dérision publique. Il laissait à San Girolamo une chatte qu'il chérissait; mais, nouvelle épreuve de leur patience et de leur humilité, ses fils spirituels, entre autres Gallonio, eurent la charge, durant des années, de lui porter sa pitance [4].

C'est en la fête de sainte Cécile, 22 novembre 1583, que Philippe rejoignit les siens [5]. Si les Pères s'étaient flattés qu'il allait désormais partager complètement leur vie, ils furent bientôt déçus. Philippe continua de s'isoler le plus possible [6]. On le vit le 28 novembre, quelques jours après son installation, prendre part au conseil des Députés [7]; mais ensuite il laissa comme auparavant Députés ou Congrégation délibérer seuls. Il avait choisi, pour favoriser sa retraite, deux chambres situées jusqu'en haut de la maison, et bien éloignées

1. *P. C.*, f° 133v. Une autre raison de rester est indiquée à cet endroit : Philippe « ne voulait pas fuir de lui-même l'épreuve ». Mais il est difficile de croire que les anciennes persécutions de San Girolamo avaient repris. Ce doit être là une conjecture fondée sur une confusion de dates.

2. Il en aurait remis les clés en partant au Vénérable Giovanni Leonardi, de Lucques, qui logeait là (*Johannis Leonardi... Summarium super dubio an constet de virtutibus...*, etc. Rome, 1738, p. 251, § 72).

3. *P. C.*, f° 838.

4. *Ibid.*, f° 665; BIBL. VALL. *O.* 58, ARINGHI, *Vite...*, f° 369. La chatte vécut encore plus de quatre ans. Dans une lettre ironique (A. N., fasc. 34, n° 3), du 5 février 1588, Germanico Fedeli conseille aux Pères de Naples d'envoyer des condoléances à Gallonio « pour la mort de sa chatte de San Geronimo à laquelle il portait matin et soir à manger ». Il rappelle à ce propos le chien Capriccio, qui n'avait pas été une moins mortifiante épreuve pour Tarugi.

5. *P. C.*, f° 838.

6. A. R., *Scritture originali...*, f° 191v : « ... Solitudinem tamen pristinam nusquam deseruit », dit Bordini. Gallonio (*Vie*, année 1587) assure que Philippe était « vitae privatae cupidissimus ».

7. A. R., *Lib. I Decr.*, décret de ce jour.

de celles des autres Pères [1]. Ce faisant, nul doute qu'il ait cherché la commodité de pouvoir prier à tout moment sous le ciel, car il fit construire une logette encore plus élevée que le toit où donnaient ses chambres ; une échelle de meunier partait de son logement pour y conduire ; il n'y avait là qu'un siège, près de la fenêtre ; c'était donc un vrai belvédère, comme déjà il y en avait un à San Girolamo [2]. Sauf pour tenir compagnie à des invités, il prit ses repas seul, suivant sa vieille coutume [3], gardant ainsi toute liberté d'observer sa maigre chère. C'est aussi dans ses chambres qu'il reçut les visiteurs : on avait décrété dès son arrivée que la règle qui le défendait n'était pas pour lui [4]. En somme, il conserva toutes ses habitudes de San Girolamo, non sans quelque dérangement pour la communauté [5].



Nous venons de faire allusion au rôle que jouait depuis quelque temps dans la Congrégation le cardinal Cesi. A Bologne, où il avait été nommé pro-légat pour Grégoire XIII [6], il accueillait familièrement Alfonso, neveu de l'archevêque Gabriele Paleotto. Oncle et neveu étaient des dévots de Philippe [7]. Alfonso profita de ses relations avec le légat pour l'intéresser à l'Oratorio. Cesi était riche et pieux. Il appartenait à une illustre famille romaine. De son oncle, le cardinal Federigo Cesi, il avait hérité un palais, au Borgo Vecchio, rempli de collections d'antiques [8], et le goût de la munificence [9]. Il nourrit un moment le

1. *Loc. cit.* plus haut des *Mémoires* de PATERI. Cf. BIBL. VALL. *O.* 7 (7) : « ... in superiore loco domus iuxta tectum... cellas separatas ab aliis... »

2. Descriptions précises dans *P. C.*, f[os] 653 et 903, et surtout dans BIBL. VALL. *O.* 21, f° 308 (copie de la troisième déposition de Jacobo Crescenzi au *P. C.*).

3. A. R., *Scritture originali...*, *Compendium* déjà cité de BORDINI, f° 191v.

4. *Ibid.*, *Lib. I Decr.*, décret du 28 novembre 1583 ; peut-être celui du 16 juillet 1584 a-t-il le même sens.

5. *P. C.*, f[os] 159v et 204v.

6. PASTOR, *op. cit.*, VIII (édit. ital.), p. 116.

7. Pour Alfonso, voir par exemple la lettre qu'il écrit à Philippe le 11 mars 1573 (BIBL. VALL., *fondo Calenzio, Lettere scritte o sottoscritte da S. Carlo*) : « L'absence, dit-il gracieusement, ne change pas dans un fils la condition de fils. » Le temps ne relâcha pas cette intimité. En 1591, quand Alfonso est nommé coadjuteur de son oncle, Philippe ne se contente pas de la lettre officielle que la Congrégation lui adresse pour le féliciter. Il tient à écrire lui-même (lettre du 27 mars 1591, n° XXVII de NETTI).

8. On y voyait en particulier l'Amazone qui est passée dans la collection du Vatican (PASTOR, *op. cit.*, V, p. 771).

9. C'est Federico qui fit construire à Rome Santa Caterina dei Funari (*ibid.*, p. 704).

projet d'aménager en palais et en jardins toute la colline de Montecitorio, comme les Farnese avaient fait pour le Palatin [1]. La mort l'empêcha de créer ce Monte Cesio; elle trouva plus avancé son dessein d'achever l'établissement matériel de la Congrégation philippine. En 1580, encouragé et guidé de Rome par Tarugi, ce maître diplomate, Alfonso Paleotto se met avec une ardeur juvénile à circonvenir le légat. Soucieux du lustre de sa maison, Cesi, qui est en quête d'un objet pour de pieuses largesses, admet sans peine qu'une collégiale séculière lui conviendrait mieux qu'un couvent de moines : car il pourrait s'attribuer chez des séculiers et transmettre à ses descendants un droit de patronat et d'autres interventions incompatibles avec les constitutions des religieux. Quand Paleotto le voit bien persuadé de cet avantage, il insinue ses candidats. Alors, raconte-t-il [2], « ... je commençai à lui louer la Congrégation de Pozzo Bianco, à lui parler des prêtres, des exercices, des messes qu'on dirait pour lui, des grâces divines que lui vaudrait sa charité, du moment à saisir tandis que l'établissement n'a pas encore de protecteur; je lui représentai encore ce que l'Illustrissime Farnese a fait pour les Jésuites afin d'avoir une Congrégation vivante, en plein épanouissement et capable de progrès à Rome; je lui dis qu'il tenait de même l'occasion d'avoir une Congrégation à lui, une église à lui, qui en soit à son commencement, qui lui procure devant Dieu et devant les hommes le mérite de fondateur et qui dépende à perpétuité de son illustre maison. » Le légat est ravi. Nous voyons la scène. Cesi prend les mains de Paleotto : « Alfonso, que ne m'as-tu écrit à Rome tout cela? La chose serait déjà conclue... Pourquoi Tarugi, que je traite en ami, ne m'en parlait-il pas au cours de nos conversations de Rome ? » Le cardinal s'interrompt : « Au moins, ce ne sont pas des Théatins, mais des séculiers authentiques ? » Paleotto le rassure et reprend ses éloges, citant l'autorité de saint Charles, qui va chercher à l'Oratorio des hommes de piété solide pour les avoir auprès de lui. Un mois plus tard, le 20 janvier 1581 [3], Paleotto achève sa conquête. Il apprend au légat que l'église des Philippins est dédiée à la Vierge. A ces mots Cesi se signe et déclare que c'est la Vierge qui le veut et qui a tout conduit : « La Vierge titulaire de l'Eglise? Mais pourquoi ne l'avoir pas dit? Maintenant

1. *Arch. della R. Soc. romana di Storia patria,* XIII, *Autobiographie* du cardinal SANTORIO, p. 170.
2. A. R., lettre à Tarugi, 21 décembre 1580.
3. *Ibid.*, lettre à Tarugi, 21 janvier 1581.

la chose est faite, la chose est faite. » Paleotto le juge donc décidé à dépenser pour la Congrégation « spese heroiche », la forte somme.

Mais il y avait à surmonter d'abord une difficulté très grave. Avant de s'apercevoir que son véritable intérêt n'était pas de patronner des religieux, Cesi avait donné sa parole au cardinal Alexandrin, neveu de Pie V et protecteur de l'ordre, qu'il bâtirait un couvent pour les Dominicains, à Rome, aux environs de la Minerve. Les Dominicains réclamaient en ce moment même l'exécution de la promesse. Quand on leur disait que la Minerve et Sainte-Sabine suffisaient pour Rome, ils acceptaient que le couvent s'élevât ailleurs, dans une de leurs provinces [1]. Le cardinal était très embarrassé. Paleotto et Tarugi ne virent d'issue qu'à faire intervenir le Pape, qui commanderait à Cesi de donner à sa bienfaisance le cours qu'ils désiraient. C'est Philippe qui présenta la requête à Grégoire XIII. Paleotto avait recommandé que Tarugi ne manquât pas d'aller avec lui et de prendre au besoin la parole pour soutenir sa démarche : « Vous direz à Sa Sainteté de ma part et sous serment que dans cette affaire le légat ne souhaite rien tant que de recevoir de Sa Sainteté la lettre en question, qu'il me l'a répété cent fois [2]. » La négociation réussit et le 15 février le cardinal San Sisto écrivait à Cesi au nom du Pape la lettre libératrice [3]. On y parlait expressément de la Congrégation de Philippe, à laquelle il convenait de venir en aide. Mais le cardinal Alexandrin ne se résigna pas du premier coup à sa déconvenue [4]. Paleotto à Bologne et Tarugi à Rome durent reprendre leurs menées [5]. Le pape voulut bien, le 8 mars, parler lui-même au cardinal Alexandrin et, huit jours plus tard, l'enthousiaste Paleotto ne doutait plus de la victoire : « Débouté par le pape, persuadé par le légat, vaincu par la raison, poussé par sa conscience, retenu d'écouter sa colère, enfin mû par Dieu et par la Reine du ciel, Notre-Dame, dont l'église est en jeu, nul doute qu'il va se rendre [6]. » Il se rendait, en effet, deux mois plus tard. Le pape, qui paraît avoir appuyé de bon cœur la cause de Philippe, prononçait alors que « le mariage était fait », c'est-à-dire l'accord entre Cesi et la

1. A. R., lettres à Tarugi, 4 et 7 janvier 1581.
2. *Ibid.*, lettre déjà citée du 21 janvier.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, lettre d'Alexandrin à Cesi, 5 mars 1581.
5. *Ibid.*, réponse d'Alexandrin à Cesi et mémorial pour le Pape, 11 mars 1581, lettre de Paleotto à Tarugi, même date.
6. *Ibid.*, lettre de Paleotto à Tarugi, 15 mars 1581.

Congrégation [1]. D'autres avaient conçu, agencé, poursuivi sans relâche l'intrigue et manœuvré quelque peu pour son succès Philippe lui-même. Un véhément désir de terminer au plus tôt sa grande église avait incité Philippe à se prêter à leurs agissements.

Il manquait encore à cette église le transept et le chœur. Mais on ne pourrait les édifier sans faire d'abord place nette et sans jeter bas les maisons où les Pères habitaient fort à l'étroit depuis 1577 [2]. L'achèvement de l'église comportait donc la construction d'un nouveau logis à leur usage. Le cardinal Cesi n'hésitait pas à se charger de tout [3]. Il parla au début de dépenser jusqu'à trente mille écus, et de doubler peut-être la somme [4]. En retour, il posait des conditions qui mettaient la Congrégation en assez rigoureuse tutelle : la Congrégation devrait le reconnaître et, après lui, à perpétuité le plus ancien prélat de sa famille, non seulement comme protecteur, mais comme surintendant, ayant droit d'intervenir dans toutes les affaires ; les autres ecclésiastiques de la Casa Cesi seraient considérés comme membres de la Congrégation et prendraient part aux votes. Il y avait aussi des obligations de prières et l'on n'oubliait pas de stipuler que les armes des Cesi seraient apposées dans l'église et le monastère comme celles des Farnese au Gesù [5]. Le décret du 12 décembre 1581 semble dire que les Philippins acceptent sans réserve les propositions du cardinal [6]. Mais, s'ils observèrent le pacte de prier pour leur bienfaiteur et de lui faire honneur de ses bienfaits [7], on ne trouve pas que, dans le gouvernement de la Congrégation, les Cesi se soient jamais prévalu de la haute main qui leur revenait. Il faut dire que le cardinal, comme on va le voir, fut loin pour sa part d'exécuter tout ce qu'il avait promis.

Telle était pour le moment son ardeur qu'il n'attendit pas que ses conditions fussent ratifiées pour engager les premiers frais. Le monas-

1. A. R., lettre du 18 mai 1581.

2. *P. C.*, f° 937 : la chambre occupée par Germanico Fedeli fut ainsi démolie.

3. A. R., lettre de Cesi à Philippe, 24 juin 1581 : il est question là, non seulement de l'église, mais de l'habitation des Pères.

4. *Ibid.*, lettre de Paleotto, 28 février 1581. Pateri confirme en deux endroits (*P. C.*, f° 838, et *Mémoires*, f° 52) le renseignement de Paleotto : tandis que la Congrégation était sur le point de conclure des contrats ruineux, on apprit tout à coup que le cardinal Cesi voulait lui fournir 30.000 écus.

5. Lettre citée du 28 février 1581.

6. A. R., *Lib. I Decr.*

7. *Ibid.*, décrets du 9 janvier 1582 sur la messe du Saint-Esprit, du 16 juillet sur une inscription, du 17 octobre 1583 sur les armes du cardinal.

tère voisin de Sainte-Elisabeth, vide alors d'habitants, était une acquisition qui s'imposait pour loger les Pères. Peu s'en était fallu qu'ils l'achetassent eux-mêmes un an plus tôt, sans égard à l'avis de Philippe effrayé de cette nouvelle dette. Les pourparlers ayant échoué malgré eux, Philippe avait déclaré que cet achat ne serait jamais leur fait [1]. La prophétie se trouva vraie, puisque Cesi, dont personne ne prévoyait alors les largesses, fut celui qui conclut l'affaire dès le 4 juillet 1581 ; le 15 janvier 1582, il donnait le local aux Philippins [2]. Une autre maison, celle des Arditii, située entre leur ancienne demeure et Sainte-Elisabeth [3], tentait pareillement les Pères [4]. Cesi l'achetait le 13 août 1582 et, le 28 février 1583, en gratifiait aussi la Congrégation [5]. A peine en la possession du cardinal, les deux maisons furent occupées par les Pères [6].

Le champ était donc libre pour la construction de l'église. En 1582, le cardinal semblait fort pressé de la mettre en train. Ce serait à l'automne, au moment où il projette de venir à Rome. Les choses iront de telle manière « qu'elle sera finie encore plus tôt qu'il est convenu [7] ». Il parle d'entreprendre en même temps la façade [8]. Son confident Paleotto dit qu'il faudra plutôt le retenir et que les Pères lui conseilleront eux-mêmes de modérer ses dépenses [9].

1. Voir plusieurs récits de Pompeo Pateri dans *P. C.*, f°s 478v-479 et 854, et dans ses *Mémoires*, f°s 51v-52. Il ne faut pas confondre cet achat manqué de 1580 avec celui que Philippe ne put empêcher Bordini de réaliser en 1585 : il s'agissait dans ce dernier cas, non du monastère même de Sainte-Elisabeth, mais de maisons voisines qui appartenaient aux moniales (l'acte d'achat, daté du 31 mai 1585, se trouve dans A. R., *Vol. Sept^{um} Cong^{nis} Orat^{rii}*, f° 87). Cette désobéissance de Bordini est l'une des raisons que Philippe allègue pour prononcer contre lui l'exclusive de la charge de Preposto (VAT. *lat.* 6662, f° 76). Cf. une allusion à ce second achat dans une lettre de G. Fedeli à Tarugi, du 16 septembre 1588 (A. N., fasc. 34, n° 3) : « ... L'achat des *dernières* maisons des Moniales fait contre la volonté du Père Messer Philippe... »

2. A. R., *Vol. P^{um} Cong^{nis} Orat^{rii}*, f° 83.

3. *P. C*, f°s 478v-479.

4. Les décrets des 6 avril, 25 juillet et 28 novembre 1581 (A. R., *Lib. I Decr.*) semblent concerner des tractations d'achat.

5. A. R., *Vol. P^{um} Cong^{nis} Orat^{rii}*, *loc. cit.*

6. *Ibid.*, *Lib. I Decr.*, décrets des 25 juillet 1581 et 8 février 1582. Cesi augmenta la demeure des Pères par des acquisitions de maisons déjà construites, non par des constructions nouvelles : c'est ainsi qu'il faut entendre les mots : « Sacerdotum habitationem ampliavit », qu'on lit sur le mur intérieur de la façade, dans l'inscription qui énumère ses bienfaits.

7. *Ibid.*, lettre de Cesi à Tarugi, 28 avril 1582.

8. *Ibid.*, lettre du même au même, 29 août.

9. *Ibid.*, lettre de Paleotto, 14 avril 1582.

En fait, l'automne ne vit point commencer les travaux. Plusieurs années se passèrent même avant que sortissent de terre de nouvelles murailles. Il semble que Cesi se soit abusé sur les ressources dont il disposait. Ses revenus ecclésiastiques, qu'il entend consacrer seuls à ses bonnes œuvres, ne dépassent pas alors six mille écus [1]. Pour payer la maison des Arditii, il verse comptant deux mille écus seulement, et promet de s'acquitter du reste par annuités équivalentes [2]. Il est à croire que d'autres obligations l'empêchaient de donner davantage. Nous savons qu'il dépensa encore deux mille écus pour acheter la maison de Francesco Mucante, qui faisait obstacle au prolongement de l'église [3]. Ensuite les Pères ne reçurent plus rien avant sa mort, survenue le 28 septembre 1586 [4]. Mais il leur laissa huit mille écus en héritage [5]. C'est avec cet argent qu'ils purent mettre enfin les maçons en chantier. Malgré tout, Cesi avait fourni plus des deux tiers de la somme promise [6] : sa contribution passa vingt mille écus, sans compter un riche mobilier d'église [7]. Sa mort dut causer une grosse déception aux Philippins. Cinq ans plus tôt, ils avaient éprouvé pareille mésaventure avec un frère du cardinal, Lodovico, abbé de Chiaravalle et clerc de la Chambre. L'abbé, qui résidait à Rome, ne se fût pas contenté de traiter les affaires des constructions au nom du cardinal [8]. Mieux renté encore que son frère, il en aurait pris une partie

1. A. R., lettre de Cesi à Philippe, 24 juin 1581.

2. *Ibid.*, lettre de Cesi à Tarugi, 23 mai 1581.

3. PATERI, *Mémoires*, f° 52; et surtout A. N., lettre du 22 juin 1590. Cette maison avait été achetée par la Congrégation le 3 décembre 1580 (A. R., *Vol. Sept^{um} Cong^{nis} Orat^{ii}*, f° 28) : il faut donc penser que Cesi en remboursa la valeur. GALLONIO (*Vie*, année 1581-1582) parle d'un prix de 3.000 écus.

4. A. N., lettres des 26 et 27 septembre 1586; CIACCONIUS, *Vitae...*, année 1566. Cf. ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 4 octobre 1586.

5. A. N., lettre du 27 décembre. Voir aussi lettre citée du 22 juin 1590; et GALLONIO, *Vie*, année 1581-1582.

6. A. R. : la lettre de Paleotto à son neveu Ridolfo, du 14 avril 1582, donnerait à croire qu'au lieu des 30.000 écus qu'il avait d'abord promis, Cesi ne voulait plus s'engager que pour 20.000.

7. Elle dut être exactement de 21.100 écus (cf. A. N., lettre du 22 juin 1590 : 5.600 écus pour le monastère, 5.500 pour la maison des Arditii, 2.000 pour celle de Mucante, 8.000 laissés par testament). Bordini évalue cette contribution à 24.000 écus (A. R., *Scritture originali...*, f° 191); et GALLONIO (*Vie*, année 1581-1582) à 20.000. Le mobilier donné par le cardinal comprenait quatre candélabres dorés, six chandeliers de cuivre, un très grand chandelier pour le cierge pascal, une grande croix d'argent et toute sa chapelle (cf. lettre citée du 22 juin 1590, et celle de A. R., du 20 avril 1582).

8. D'après PATERI (*Mémoires*, f° 52), c'est par son intermédiaire que le cardinal

à sa charge : laissant au cardinal la dépense de l'église, lui-même eût bâti la maison des Pères [1]. Mais il mourait dès le 5 septembre 1581 [2].

Quand le cardinal mourut à son tour en 1586, on en était donc encore à dresser des plans pour la continuation de l'église au-delà de la grande nef existante. Ceux du premier architecte, Matteo di Castello, qui avaient paru si ambitieux en leur temps, étaient regardés maintenant comme trop étroits. On résolut de prendre tout le large possible. Les chapelles du transept seraient reportées dans des renfoncements rectangulaires [3]; on ouvrirait une abside au fond du chœur pour le maître-autel. Ces agrandissements correspondaient à ceux qu'on avait déjà réalisés dans la nef en approfondissant les chapelles. Mais on conçoit les inconvénients de cette méthode « tâtonnante » [4] : il faudrait faire des retouches aux anciennes constructions pour les adapter aux projets actuels. Heureusement le nouvel architecte fut discret et corrigea le moins possible l'œuvre de son prédécesseur [5]. Ce n'était pas Jacopo della Porta, choisi pourtant le 21 mars 1586 comme architecte attitré de la Congrégation [6]. Nous ignorons pourquoi lui fut substitué à bref délai [7] un autre élève de Michel-Ange, artiste d'égale réputation,

acheta le monastère de Sainte-Elisabeth. La chose ne pût se passer de même, quoique Pateri en dise, pour la maison des Arditii dont l'acquisition est postérieure à sa mort. En 1581, il avait réclamé que la Congrégation mît à sa disposition deux personnes pour s'occuper des constructions (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 27).

1. Pateri, *loc. cit.* Certains indices feraient croire qu'il réalisa tout de même quelque chose de ses projets et que la Congrégation avait envers lui des obligations personnelles : voir (A. R., *Lib. I Decr.*) le décret du 30 juin 1581, qui parle d'une visite en grande cérémonie que lui rendra Philippe; celui du 3 septembre 1582, qui prescrit pour lui un service anniversaire; enfin celui du 17 octobre 1583, où il est question de ses armes, qui étaient apposées dans l'église et qu'on enlèvera.

2. Litta, *Familie celebri italiane.*

3. A. N., fasc. 49, n° 1, lettre de G. Fedeli à Talpa, 17 mars 1588.

4. *Ibid.*, lettre du 30 novembre 1590. Cf. la lettre du 17 mars 1588 (*ibid.*, fasc. 34, n° 3), où G. Fedeli parle à Tarugi « des erreurs commises dès le temps où l'on a pris possession de l'église ».

5. Dans la lettre du 28 juin 1586 (*ibid.*), on annonce que Martino Lunghi devra par exemple abaisser la corniche de la grande nef. Plus tard (A. N., fasc. 49, n° 1, lettre du 19 février 1588), G. Fedeli se félicite de l'avoir trouvé « si traitable » : « il détruit juste ce qui est nécessaire, non pour faire beau, mais pour les ajustements indispensables ».

6. A. R., *Lib. I Decr.* Une des copies de ce 1er livre porte 1585, mais nous avons dit plus haut que les décrets ainsi rapportés à 1585 devaient être plus vraisemblablement datés de l'année suivante.

7. Jacopo della Porta eut cependant le temps de proposer son plan et d'exécuter quelques travaux, si c'est bien lui le « Jacopino » nommé dans la lettre du 28 juin citée plus haut et dans celle du 19 février 1588, dont nouvel extrait ci-dessous.

Martino Lunghi le Vieux. Non seulement cet homme pieux y alla à l'économie dans ses conceptions architecturales, mais il refusa pour lui-même toute rétribution [1].

Pendant deux ans, on semble n'avoir procédé qu'à des travaux secondaires [2]. On craignait probablement de se trouver à court d'argent. L'héritage de Fabritio Mezzabarba, mort la même année que le cardinal Cesi, promettait d'être considérable; mais la part qu'on en put réaliser sur le moment n'atteignit pas même les huit mille écus de l'héritage Cesi [3]. Enfin, le premier jour du Carême de 1588, on se mit à creuser les fondations du transept [4]. Encore l'ouvrage fut-il poussé sans hâte en raison des maigres ressources [5]. La construction dura cette année 1588 et toute l'année suivante [6]. Ce fut seulement le 22 février 1590 qu'on put annoncer aux Pères de Naples la nouvelle que « la maçonnerie de l'église était terminée », qu'on avait enlevé le plancher qui fermait le

1. A. N., lettre citée du 19 février 1588.

2. Par exemple des travaux de fondations : cf. lettre de G. Fedeli à Talpa, du 19 février 1588 (A. N., fasc. 49, n° 1) : « Les pilastres dont Jacopino a fait les fondations peuvent très bien servir. » Un décret du 23 juillet 1587 (A. R., *Lib. II Decr.*) montre aussi les Pères du Gesù consultés à propos d'un détail de construction.

3. A. N., lettre du 22 juin 1590. A cette date, on n'avait encore touché que 5.000 écus environ sur les 15.600 que Cesare, frère de Fabritio, s'était engagé à verser pour prix de la cession d'héritage que lui avait faite la Congrégation. D'après PATERI, l'héritage Mezzabarba procura en tout 40.000 écus. En 1588, on se plaint encore de n'être pas riches, comme les gens le croient à la vue de toutes les dépenses faites (A. N., fasc. 34, n° 3, G. Fedeli à Talpa, 16 septembre 1588).

4. A. N., fasc. 49, n° 1, G. Fedeli à Talpa, 4 mars 1588. Cf. fasc. 34, n° 3, G. Fedeli à Tarugi, 11 mars 1588.

5. *Ibid.*, lettre citée du 4 mars 1588.

6. *Ibid.*, lettres des 12, 19 et 20 février, 17 mars, 13 août, 16 décembre 1588. Toutes ces lettres parlent des fragments antiques qu'on trouvait continuellement en poursuivant les fondations. Pour l'année 1589, voir A. R., *Lib. II Decr.*, décret du 26 juillet 1589, où il est question des fondations des grandes chapelles du transept; ainsi que A. N., lettres des 8 septembre, 3 et 18 novembre et 29 décembre 1589. La plupart de ces lettres sont adressées à Talpa qui, depuis 1580 jusqu'à son départ pour Naples, avait présidé aux travaux (A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 12 juillet 1580; et A. N., fasc. 21, n° 1, f[os] 6-7, liste d'emplois, qui date de 1582 ou 1583), et à qui l'on rendait compte maintenant de tous les détails. Cf. le minutieux rapport que lui envoie encore G. Fedeli en 1591 (A. N., fasc. 101, n° 1, lettre du 6 décembre). C'est G. Fedeli qui lui avait succédé dans sa charge (A. R., *Lib. II Decr.*, décret du 7 juin 1590, et *Lib. III Decr.*, décret du 3 décembre 1592). A Rome, un certain P. Giovanni, qui doit être un jésuite, suit de près les progrès de la construction; G. Fedeli promet de ne rien faire sans son conseil (A. N., fasc. 49, n° 1, lettres à Talpa du 19 février et du 9 juillet 1588). On compare volontiers l'église qui s'élève avec celle du Gesù, maintenant achevée.

fond de la grande nef, et que l'église, maintenant visible de toutes parts, montrait d'heureuses proportions [1]. Bien que les murs fussent à peine secs, on comptait officier pour la première fois dans le chœur le 12 mars, en la fête de saint Grégoire, l'un des patrons de l'église ; puis derechef on l'abandonnerait aux ouvriers jusqu'à la semaine sainte [2]. Philippe, que les infirmités tenaient depuis quelque temps reclus dans sa chambre [3], ne se possédait pas d'envie de voir l'église découverte ; il y descendrait sans doute le dimanche suivant pour dire la messe [4]. Son ardeur n'était pas moindre que quinze ans plus tôt, au temps des premières constructions. « Actes et paroles », il n'épargnait rien pour faire avancer l'œuvre [5]. Quand Jean-Baptiste Guerra, laïc de la Congrégation, qui présidait aux travaux, fit en décembre 1589 une chute que de bons médecins, comme Angelo Vittorio, pronostiquaient mortelle, nous avons eu déjà l'occasion de rapporter avec quelle assurance il les contredit : « Angelo, tu es un nigaud, s'écriait-il prophétisant le miracle de la guérison rapide [6], je ne veux pas qu'il meure avant que soit achevée l'église [7]. » Mais l'argent manquait toujours [8]. Philippe versa le plus clair de son avoir, trois mille écus, dans la caisse de la Congrégation [9].

L'église avait maintenant sa forme complète, mais il restait à faire les voûtes. Les ouvriers demeurèrent en chantier et ce nouveau travail avança rapidement. Le 16 mars 1590, le chœur avec la calotte de

1. A. N., lettre à cette date.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, lettre du 5 février 1590.
4. *Ibid.*, lettre déjà citée du 22.
5. *Ibid.*, lettres des 18 août, 15 septembre, 13 octobre et 29 décembre 1589.
6. On parle, en effet, sur le moment de miracle : cf. lettre du 29 décembre 1589 (A. N.). Celle du 5 janvier 1590 (*ibid.*) annonce la guérison.
7. *P. C.*, f° 129, déposition d'Angelo Vittorio lui-même. Cf. f°s 116^v^, 125, 135^v^, 144^v^, 175^v^, dépositions concordantes. Cf. encore ci-dessus, p. 110.
8. A. N., lettre du 15 septembre 1589 : les Pères se disent « légers d'argent ». On voit cependant qu'en 1589 la Congrégation hérite de Vincenzo di Fabriano deux mille écus (A. N., lettre du 18 avril 1589).
9. *Ibid.*, lettre du 23 octobre 1590 : « ... Le Père a tout vendu ». Les reconnaissances des prêts qui se trouvent BIBL. VALL. *O.* 21, f°s 313-316, prouvent que Philippe possédait en 1587 un capital de 3.300 écus environ. Le décret du 13 octobre 1588 (A. R., *Lib. II Decr.*) nous le montre qui rachète des créances dues par la Congrégation, sans doute avec une partie de ce capital. Il avait donc de quoi fournir le complément des 3.000 écus dont on parle en 1590. D'autre part, l'auteur de la lettre exagère en prétendant que Philippe s'est défait de tout : il lui restait quelque bien, comme on le voit par le codicille qu'il fit le 13 mai 1595 à son testament.

l'abside ainsi qu'un bras du transept étaient voûtés. L'autre bras le serait pour Pâques [1]. La partie centrale avec la coupole furent achevées en septembre [2]. Alors se posa la question de décorer ces grandes surfaces. L'avis de Philippe fut formel : on les blanchirait simplement au badigeon; soit qu'il craignît la dépense, soit qu'il eût ce goût arrêté, il ne pouvait entendre parler de stucs [3]. Impulsions naturelles ou inspirations divines, nous remarquons une fois de plus qu'il avait de temps à autre de ces parti pris absolus. On constata d'ailleurs en 1594, quand on découvrit les voûtes de l'église entière, que cette couleur blanche était d'un agréable effet [4]. Le tableau d'Andrea Sacchi qui représente la cérémonie de la Chiesa Nuova pour la canonisation de Philippe en 1622 montre encore les voûtes unies qu'il avait voulues [5]; mais le temps approche où elles revêtiront une ornementation luxuriante, au milieu de laquelle les peintures de Pierre de Cortone célébreront la gloire du saint.

Il semble que les travaux furent interrompus en 1591. Les ressources de la Congrégation, après avoir été employées non seulement dans l'église, mais aussi dans l'habitation des Pères [6], étaient probablement taries. Heureusement un nouveau Mécène va intervenir. On espérait depuis quelque temps qu'Angelo Cesi, évêque de Todi, aurait à cœur de compléter les libéralités de son frère le cardinal [7]. Dès 1590, il s'était chargé d'orner la grande chapelle qui occuperait dans

1. A. N., lettre du 16 mars 1590.

2. *Ibid.*, lettre de Germanico Fedeli à Talpa, 7 septembre 1590. Le décret du 2 août 1590 (A. R., *Lib. II Decr.*) apprend qu'on voûta encore à cette époque les deux petites chapelles contiguës au transept. La lettre du 6 décembre 1591 (A. N., fasc. 101, n° 1) parle des tuiles de couleurs variées avec lesquelles on a commencé de couvrir la coupole.

3. A. N., lettres de G. Fedeli à Talpa, 20 octobre, 16 novembre et 14 décembre 1590. Le blanchiment est ordonné par le décret du 7 novembre 1591 (A. R., *Lib. II Decr.*). Cependant G. Fedeli, dans sa lettre du 6 décembre 1591 (A. N., fasc. 101, n° 1, à Talpa), ne paraît pas douter que, si l'on avait de l'argent, on la couvrirait de stucs comme la nef.

4. A. N., lettre du 5 mars 1594.

5. Strong, *op. cit.*, planche XXIV.

6. La lettre du 18 novembre 1589 (A. N.) dit que l'agrandissement de l'église a obligé à démolir une partie de la maison des Pères. Celle du 16 mars 1590 (*ibid.*) annonce que la construction de la maison avance : il s'agissait sans doute de compenser ce qu'on avait perdu par la démolition. Mais il restait à faire en 1592, et l'on comptait sur le pape pour subvenir aux frais (lettre de Bordini à Talpa, 5 mai 1592, citée par Capecelatro, *op. cit.*, II, p. 509).

7. A. N., lettre du 16 mars 1590.

la partie neuve l'extrémité gauche du transept [1]. On écrivait le 15 août 1592 que cette chapelle tout éclatante de marbres et de peintures était achevée [2]; il n'y manquait plus que le tableau de la Présentation de la Vierge, œuvre du Baroche, qui prendrait place au-dessus de l'autel [3]. Rien n'indique qu'Angelo Cesi ait contribué à cette époque aux frais du voûtement de la grande nef, lequel se fit en deux fois, moitié en 1592 et moitié l'année suivante, pour diviser la dépense [4]. Mais, dès la fin de 1591, il avait l'intention, sa chapelle finie, d'entreprendre la façade, seule partie de la construction qui restât désormais en souffrance, et traitait d'avance avec les tailleurs de pierre [5]. Après les cinq mille écus que lui coûtera la chapelle, c'est trente mille autres, présent royal, dont il sera conduit en quelque dix ans à parfaire la somme [6]. L'année 1593 se passe à comparer les projets des architectes. Talpa recommande chaudement son homme, un spécialiste de façades, le Florentin Dossi, qui, après avoir mis la main à certaines chapelles de la Chiesa Nuova, édifiait maintenant l'église des Pères de Naples [7]. Ses concurrents sont Jacopo della Porta et un jeune homme de Montepulciano, Fausto Rughesi [8],

1. En effet, une lettre du 20 décembre 1590 parle déjà d'un tableau du Baroche qu'on serait sur le point de recevoir (A. N., G. Fedeli à Talpa); or ce tableau était destiné à la chapelle d'Angelo Cesi.

2. A. N.; cf. la lettre du 1er septembre (*ibid.*). Cf. l'admiration déjà ressentie par G. Fedeli dans sa lettre du 6 décembre 1591 (*ibid.*, fasc. 101, nº 1).

3. Voir la lettre citée plus haut, ainsi que celles du 6 décembre 1591 (*ibid.*, fasc. 101, nº 1, G. Fedeli à Talpa) et du 15 août 1592 (A. N.). Le 6 décembre 1591, G. Fedeli souhaiterait que Baroche voulût aussi faire le tableau du *Couronnement de la Vierge* pour la chapelle d'en face; mais il n'est pas même sûr qu'on aura celui de la *Présentation*, qui n'est pas encore commencé.

4. La partie réservée à l'année 1592 est terminée le 7 septembre (*ibid.*, lettres des 1er et 12 septembre 1592). On annonce dans la lettre du 7 août 1593 (*ibid.*) que le reste sera fait en octobre. Cf. lettre du 22 janvier 1594 (*ibid.*).

5. Lettre citée de G. Fedeli du 6 décembre 1591. Cf. lettre de Bordini à Talpa, du 5 mai 1592 (citée par Capecelatro, *op. cit.*, II, p. 509), et celle du 1er novembre de la même année (A. N.).

6. Gallonio (*Vie*, année 1581-1582) détermine le prix de la chapelle; Pateri (*Mémoires* cités, fº 52) dit que l'évêque de Todi dépensa en tout 35.000 écus.

7. Deux plans de Dossi furent soumis à Rome en 1593 (A. R., lettres des 3 et 10 septembre). Un troisième plan, présenté par Talpa en 1594 après que le choix était déjà fait, fut écarté comme les autres (A. N., lettre du 13 mai 1594).

8. A. R., lettre du 4 décembre 1593. On avait examiné avant tout le plan d'un certain Leonardo (A. N., lettre du 7 août 1593). L'architecte du transept et du chœur, Martino Lunghi, avait dû, lui aussi, dessiner une façade, à en croire ce passage d'une lettre du 28 juin 1586 (*ibid.*) : Messer Martino « veut aussi abaisser la corniche intérieure de six palmes pour que la façade corresponde à son dessin au-dehors comme au-dedans ». Mais il n'est pas question de lui au moment du concours de 1594.

qui l'emporta [1]. Le dessin choisi fut mis à exécution sans délai [2]. Les Philippins entendaient dire avec joie que ce serait la plus belle façade de Rome [3]. Mais les fondations qu'il fallut reprendre [4], puis des malfaçons dans la taille des pierres [5], puis des inondations du Tibre [6] retardèrent le travail [7]. On le suspendit complètement à la fin de l'année [8]. Philippe ne le verrait plus recommencer. On dut s'occuper avant tout de la voûte de la grande nef, où des mouvements considérables faisaient craindre un effrondrement [9]. Enfin, en 1606, Philippe mort depuis dix ans, l'évêque de Todi put inscrire son nom sur la façade avec la date de l'achèvement, comme trente ans plus tôt le cardinal Farnese sur la façade de Gesù. Quelques modifications, surtout dans la partie haute, avaient été apportées au cours de l'exécution au plan de Fausto Rughesi [10].



En même temps qu'on édifiait l'église, les chapelles bordant la grande nef avaient été adoptées une à une par de pieux donateurs qui faisaient les frais de les décorer et souvent encore de les doter. Dès le début, on arrêta l'idée de consacrer ces chapelles aux mystères de la Vierge. Le maître-autel devant être réservé à sa Nativité, qui

1. A. N., lettre du 28 janvier 1594; cf. celle du 13 mai suivant.
2. A. R., lettre du 25 février 1594.
3. A. N., lettre du 3 juin 1594.
4. *Ibid.*, lettres des 12 et 16 avril 1594. Cf. A. R., lettre du 9 avril 1594.
5. A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 5 août 1594.
6. A. N., lettre du 19 août 1594.
7. On comprend que ces imprévus aient aggravé les frais. Au lieu des 30.000 écus que dépensa réellement Cesi, le devis conservé à Naples (fasc. 21, n° 1, f° 65) prévoyait, pour trois ans de travaux, seulement 7.300 écus.
8. *Ibid.*, lettre du 15 décembre 1594.
9. Cf. les lettres citées plus haut à propos de la reprise des fondations de la façade, ainsi que les décrets des 9 mai et 4 novembre 1596 (A. R., *Lib. III Decr.*), et le bref de Clément VIII, du 23 décembre de la même année (*Secr. Brev.* 249. *Clemens VIII.* 1596, December, f° 228).
10. Le modèle de façade en bois que conservent les Pères de la Chiesa Nuova (STRONG, *op. cit.*, pl. VI) doit être l'œuvre de Fausto Rughesi, car c'est ce modèle qu'on trouve reproduit en gravure dans l'édition de 1595 des *Stationi delle Chiese di Roma per tutta la Quaresima,* c'est-à-dire à une époque où, à défaut de la façade à peine commencée, le projet de l'architecte, que l'on venait d'agréer, pouvait seul inspirer le graveur (*ibid.*, p. 64; voir aussi là, reproduite sur la page de couverture, la gravure en question). Miss Strong attribue à tort ce modèle en bois à Martino Lunghi.

était le titre de l'église, la chapelle du transept gauche serait dédiée à sa Présentation, premier épisode à relever après sa naissance; puis on parcourrait son histoire autour de la nef en dix étapes, Annonciation, Visitation, Nativité de Jésus, Adoration des Mages, Présentation de Jésus, Crucifiement, Pietà, Ascension, Pentecôte, Assomption, pour aboutir à la chapelle du transept droit, assignée au dernier mystère, le Couronnement de la Madone [1]. Mais les fondateurs seraient libres de choisir entre les chapelles suivant l'attrait de leur dévotion. Quelques-unes furent pourvues dès les premiers temps. En juin 1577, le garde-robe Pietro Vittrice, grand ami de Philippe et principal auteur de la bienveillance du pape pour l'Oratorio, obtenait pour celle de la Pietà, qu'il avait réclamée, la faveur de l'autel privilégié [2]; une dotation de mille écus fut convenue en 1580 [3]. On aménagea encore en 1580 la chapelle de l'Ascension, grâce aux 500 écus laissés en 1577 par un marchand de Pise, Hieronimo Ceuli, pour l'acquisition d'un orgue; la destination du legs avait été commuée par bref papal, au gré de Tiberio, fils du donateur [4]. Il semble aussi que les derniers arrangements furent pris en 1580 pour la chapelle des Mages, fondée deux ans plus tôt par un notaire de la Chambre apostolique, Poncio

1. A. N., fasc. 101, n° 1, lettre de G. Fedeli à Talpa, 6 décembre 1591. Il est bien possible qu'on ait d'abord compté dix mystères de la Vierge et non pas douze. Car le plan primitif de l'église comportait seulement huit chapelles le long de la nef, ce qui donnait un total de dix en ajoutant celles du transept. Mais deux chapelles supplémentaires furent aménagées plus tard dans le haut de la nef, là où Matteo di Castello avait prévu des passages pour des portes latérales. La chapelle de Cusano mise à part, ce furent les dernières décorées. Au moment de leur construction, on décida sans doute de leur attribuer les mystères de l'Annonciation et de l'Assomption, réservés d'abord aux chapelles du transept. Pour les chapelles ainsi dépossédées, on trouva les mystères de la Présentation et du Couronnement de la Vierge, dont le second est un simple dédoublement de celui de l'Assomption.

2. Le bref se trouve dans les collections de Paul V, où il est rappelé à propos d'une demande de concession plus étendue (*Secr. Brev.* 430, *Paulus V.* 1608, Aprilis, f° 177). La *Déposition de Croix* de Caravage, qu'on voit maintenant au Vatican, fut faite pour cette chapelle, mais n'y prit place qu'après la mort de Philippe (Calenzio, *op. cit.*, p. 630).

3. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 29 septembre 1580 : 700 écus seront payés comptant, 300 à la mort de Pietro.

4. Bref du 1er octobre 1580 (*Secr. Brev.* 49, *Greg. XIII.* 1580, Lib. II, f° 394 et suiv.). Cf. décret du 31 avril 1580 (A. R., *Lib. I Decr.*). Une inscription date de 1581 la fondation de la chapelle (Strong, *op. cit.*, p. 104). Celle de la table de l'autel témoigne qu'il fut consacré par Alessandro de' Medici en 1583, le 8 des calendes de mai. Le 6 novembre 1592, on enterrait dans cette chapelle une fille de Tiberio Ceuli (A. N., lettre datée du lendemain).

Sceva [1]. Divers décrets montrent enfin qu'on travaillait la même année à l'ornementation d'une chapelle pour le compte des frères Mezzabarba, dont l'un, Fabritio, était alors, comme on l'a vu, membre de la Congrégation [2]; Cesare, l'autre frère, la dota convenablement en 1582 [3]; mais on ne sait sur quelle chapelle ils avaient jeté leur dévolu [4]. Ce n'est pas l'architecte de l'église, Matteo di Città di Castello, qui règle la décoration de ces premières chapelles; il n'est déjà plus question de lui; il a pour successeur Gio. Antonio Dossi [5], dont l'art élégant s'était exercé jusqu'alors à Florence [6].

Le sort de ces quatre chapelles seules devait être fixé quand le cardinal Cesi fit connaître, au cours de 1581, les intentions de sa munificence. On crut qu'il achèverait toute l'église, y compris les chapelles, et la Congrégation déclara qu'elle ne se mêlait plus d'agréer d'autres fondateurs [7]. Mais le cardinal lui rendit bientôt sa liberté, car de nouvelles chapelles sont concédées sur ces entrefaites. Messer Francesco Pozzomiglio obtint en 1582 celle de la Visitation [8]; c'est donc lui qui paiera le tableau commandé pour elle à Federico Baroccio, à qui nous avons vu qu'on recourra encore un peu plus tard pour le tableau de la chapelle Cesi [9]. Ce peintre, qui résidait à Urbin, mais dont la renommée éclipsait celle des artistes de Rome, devait être surchargé de commandes, car la *Visitation* destinée à la Chiesa Nuova ne fut pas prête avant 1586 [10]. Un familier de l'Oratorio, disciple de Philippe depuis l'enfance, disons mieux un membre de la Congrégation, mais qui n'habitait pas avec les Pères [11], Silvio Antoniano,

1. *Secr. Brev.* 43, *Greg. XIII.* Lib. I, 1578, f° 207 et suiv. Cf. décrets du 7 octobre et du 9 décembre 1580 (A. R., *Lib. I Decr.*); et dans STRONG (*op. cit.*), le texte de l'inscription placée dans la chapelle à la mort du fondateur.

2. A. R., *Lib. I Decr.*, décrets du 9 décembre 1580 et dès 9 et 30 mars 1581.

3. *Ibid.*, *Vol. Sept^um Cong^nis Orat^ii*, f° 413, 20 juillet 1582 : donation de *quinque loca montis*.

4. On sait seulement que dans cette chapelle avait été placée une Madone des Miracles, prise à la sacristie de l'ancienne église (décret cité du 9 décembre 1580).

5. A. R., *Lib. I Decr.*, décrets des 9 et 30 décembre 1580 et du 23 février 1581.

6. BURCKARDT, *Cicerone*, II, p. 233.

7. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 1er mars 1582.

8. *Ibid.*, un décret du 7 décembre 1583 parle de la dotation de cette chapelle.

9. *Ibid.*, décret du 7 juin 1582.

10. Baroche accepta la commande par une lettre du 19 juin 1583, adressée à Talpa (A. R.). Les lettres des 24 mai et 12 juillet 1586 (A. N.) donnent des nouvelles du voyage du tableau.

11. Ce sont les propres expressions de l'aide-mémoire de 1581, qui est conservé à Naples : « Silvio Antoniano, qui est des nôtres, mais ne cohabite pas avec nous ».

aussi gracieux humaniste que pieux prélat, avait élu dès 1580 la chapelle de la Nativité pour lieu de sa sépulture [1]. Il la dotait en 1582 avec une vigne de Frascati, qui servirait aux Philippins de maison de repos [2]. Plus tard, il leur laissa encore tous ses biens en héritage [3]. En 1583, on trouve mention de la chapelle de Camillo Caetani, dont on ne saurait déterminer la place [4]. Bordini, fier de rivaliser avec Talpa dans des soins d'architecte, achevait en 1587 de faire décorer la chapelle de l'Assomption pour le compte d'Agostino Pinelli [5]; les frais s'élevèrent à presque trois mille écus [6]; en 1590, la chapelle reçut de son fondateur une dotation de douze cents écus [7]. Enfin il est question en 1589 d'une chapelle Ruspoli, qui est celle de l'Annonciation [8]. Elle était achevée à la Noël 1591 et on la jugeait encore plus belle que son pendant, la chapelle Pinelli [9]. Pour la chapelle de la Présentation de Jésus, le cardinal Cusano, un des intimes de Philippe, n'en avait pas encore pris le patronage à la mort du saint [10].

Les deux grandes chapelles du transept, construites les dernières, n'attirèrent des donateurs qu'après les chapelles de la nef, mise à part celle de Cusano. Nous avons dit que l'évêque de Todi, inaugurant ainsi ses dons, voulut se charger de celle de gauche, dédiée à la Présentation de la Vierge, et qu'un tableau fut commandé à Baroche pour y prendre place. A droite, celle du Couronnement de la Vierge, avec laquelle se fermait le cycle des mystères, fut attribuée à un clerc de la Chambre apostolique, Alessandro Glorieri, et ne le céda point en somptuosité à celle de l'évêque [11]. Quant au maître-autel, c'était encore

Le même document explique que, pour remédier à la pénurie des prédicateurs, il venait parler chaque jeudi à l'Oratorio (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 27).

1. A. R., *Vol. Sept^um Cong^nis Orat^rii*, f° 244, 1er décembre 1582.

2. *Ibid.;* et Pateri, *Mémoires* cités, f° 53. L'inscription du pavement semble signifier qu'Antoniano restaura la chapelle en 1591 (Strong, *op. cit.*, p. 96).

3. Pateri, *loc. cit.;* A. R., *Vol. P^um Cong^nis Orat^rii*, donation du 30 août 1591; et *Vol. Sept^um...*, f° 274, testament du 11 mars 1594.

4. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 2 mai 1583.

5. A. N., les deux lettres de Bordini des 14 mars et 11 avril 1587, surtout la seconde, qui décrit minutieusement les ornements et les peintures de la chapelle.

6. *Ibid.*, lettre citée du 11 avril 1587.

7. A. R., *Vol. P^um Cong^nis Orat^rii*, f° 213, 5 juin 1590.

8. *Ibid.*, *Lib. II Decr.*, décret du 26 juillet 1589. Le décret du 2 août 1590 (*ibid.*) décide d'achever le voûtement de cette chapelle et de sa voisine, la chapelle Pizzomiglio.

9. A. N., fasc. 101, n° 1, G. Fedeli à Talpa, lettre du 6 décembre 1591; une inscription du pavement confirme cette date d'achèvement.

10. Strong, *op. cit.*, p. 98.

11. Le décret de concession est du 7 novembre 1591 (A. R., *Lib. II Decr.*). La

un projet de Cesi de l'édifier [1]; mais la façade de l'église, alors en chantier, suffit à absorber son disponible de pieuses largesses. Le cardinal Frédéric Borromée [2] se présenta pour le suppléer peu après la mort de Philippe [3].



Grâce à la grande église qui s'édifie, la Congrégation fait figure de plus en plus imposante dans Rome. Les recrues brillantes qu'elle a attirées depuis son installation à la Vallicella entrent en lice l'une après l'autre, à mesure qu'elles arrivent au sacerdoce, et rehaussent son prestige. Mais peu de nouveaux membres se présentent encore. Les accessions compensant simplement les départs, la Congrégation en reste à ce maigre effectif que Philippe, en 1581, trouvait insuffisant pour toutes les tâches dont elle était tenue. Un jour, Tarugi écrira à Philippe avec mélancolie : « Père, voici que désormais les années pèsent à nos épaules et que nous sommes usés par les travaux : ayons

lettre du 1er septembre 1592 (A. N.) dit que l'autel est déjà en place. Celle du 7 août 1593 (*ibid.*) note qu'on travaille encore. L'inscription du pavement (STRONG, *op. cit.*, p. 112) donne à croire qu'elle fut terminée cette année 1593.

1. A. N., lettre du 1er novembre 1592. Le décret du 28 juin 1595 (A. R., *Lib. III Decr.*, cité par CALENZIO, *op. cit.*, p. 398), qui sanctionne l'entente avec le cardinal Borromée, réserve encore les droits de l'évêque de Todi.

2. Voir la note précédente et la lettre de Baronio (CALENZIO, *op. cit.*, p. 934) qui, le 23 mars 1596, remercie le cardinal de 4.000 écus qu'il donne pour l'ornementation du chœur. Achevé en 1597, le maître-autel fut consacré en 1599 (STRONG, *op. cit.*, p. 73).

3. D'autres projets de fondations n'aboutirent pas. Ainsi l'érudit Achille Statio (Estaço) avait institué Philippe son légataire universel, à charge de fonder à la Vallicella une chapelle en l'honneur de saint Jean-Baptiste (A. R., *Vol. Pum Congnis Oratrii*, f° 66, 24 mai 1581; Achille Statio mourut le 22 septembre suivant). Philippe eut la pensée de pourvoir d'un titre d'ordination les deux frères Ancina avec la dotation de cette chapelle (cf. BIBL. VALL. *O.* 23, f° 452, octobre 1581, son premier testament; et A. R., dans le *Lib. I Decr.*, les décrets des 23 et 30 janvier 1582, qui tendent à mettre sur la tête de Giovenale Ancina le bénéfice de cette chapellenie). La dotation fut attribuée provisoirement à la chapelle du Crucifiement (*ibid.*, décret du 28 septembre 1581). Mais on se rendit bientôt compte que l'héritage était insuffisant, au moins pour bâtir une chapelle (*ibid.*, décrets des 6 août et 17 septembre 1582).

On ne voit pas davantage qu'une chapelle ait été décorée en exécution du testament de Virginio Boccaci; il laissait bien, pour subvenir aux frais, une somme de 1.132 écus ainsi que sa maison de Rome, mais la charge de faire imprimer ses traités de droit canon et de droit civil dut absorber une trop grosse part du legs (Cf. le testament daté du 17 février 1592, dans A. R., *Vol. Septum Congnis Oratrii*, f° 529; et l'annonce de la mort, *ibid.*, lettre du 8 juillet 1592).

souci de la perpétuité de l'œuvre, et de laisser une descendance [1]... » Six ans plus tard, en 1590, la situation n'avait guère changé, et le même Tarugi s'en alarmait : « Il y a longtemps qu'on ne voit plus venir à nous d'hommes faits », observait-il aux Pères réunis pour l'assemblée générale [2].

Voici pourtant quelques sujets agréés dans cet intervalle. Antonio Caroli avait fréquenté la Chiesa Nuova dès son arrivée à Rome, en 1580 [3]. Les Pères s'étaient chargés de trouver au jeune étudiant un logement convenable dans les *locande* du voisinage [4]. On ne sait au juste à quel moment le pieux laïc sollicita de devenir novice, mais il était prêtre dans les dernières années de Philippe [5]. Tomaso Galletti, tête bizarre, entra dans la Congrégation le 5 mai 1584 [6]; on fut obligé de se séparer de lui en 1601 [7]. Quand il est reçu la même année, Bernardino Mosina, de Cività di Chieti [8], est déjà prêtre [9] : c'est un de ces « hommes faits » que Tarugi aime à voir s'offrir. La Congrégation l'accepte en récompense des services qu'il lui rend au Collège Polonais, dont elle s'occupe à cette époque [10]; il fut ensuite détaché quelques semaines à Saint-Jean des Florentins [11], puis partit pour Naples [12]; il devait mourir en 1594 [13]. Gio. Francesco de Bernardis

1. Lettre du 8 décembre 1584, dans A. N., *Hist. annuale*..., p. 425-428.

2. A. R., lettre du 1er juin 1590.

3. Cet Antonio Caroli ne doit pas être confondu avec Antonio Carli qui abandonna brusquement la Congrégation en 1588 pour se faire barnabite.

4. *P. C.*, f° 589.

5. Le décret du 7 janvier 1594 (A. R., *Lib. III Decr.*) l'envoie en renfort aux Pères de San Severino.

6. A. N., fasc. 21, n° 1, f° 57. Déjà, le mois d'août suivant, on le voit réclamer de faire un vœu (A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 9 août 1584). C'était un esprit cultivé, car on l'emploie, dès son admission, à enseigner les humanités, puis la théologie (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 69).

7. Le décret d'exclusion (A. R., *Lib. IV Decr.*, 8 février 1601, *in* CALENZIO, *op. cit.*, p. 585-586) allègue son humeur et ses fantaisies extravagantes.

8. A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 28 février 1583.

9. A. N., fasc. 21, n° 1, f° 57 : son admission date du 18 octobre 1584. Cr. A. R., *Lib. I Decr.*, décret de ce jour.

10. Le décret du 28 février 1583 (*ibid.*) le nomme Préfet des Polonais. Il leur enseigne le droit canon (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 69).

11. A la fin de 1586 (A. N., lettres du 23 août et du 11 octobre 1586; A. R., lettre du 25 octobre 1586).

12. A. N., fasc. 89, n° 7, *Vita*..., année 1586. Il arrive à Naples le 29 novembre 1586.

13. Le 15 septembre (*ibid.*, fasc. 21, n° 1, f° 69). Il laissa son bien à la Congrégation (*ibid.*).

était aussi prêtre et d'âge mûr, quand il se présenta en 1587 à l'Oratorio [1]. Il arrivait de Plaisance, où sa famille était considérée [2]. Au demeurant, homme simple et candide [3]. Il devint plus tard jésuite [4]. En 1589, le 18 février, après s'être longtemps occupé de notariat à Rome, Prometeo Peregrini était accueilli dans la Congrégation [5]; on doit penser que sa pratique juridique lui permit de soulager parfois un Pompeo Pateri, l'homme d'affaires de la Congrégation, dont la vie se consumait dans les soucis temporels [6]. Avec celui de Peregrini, quelques nouveaux noms apparaissent dans les listes contemporaines des toutes dernières années de Philippe, ceux de Cristoforo Rughese, de Gentile Besozzo, de Manilio de Lemmo [7]. Nous aurions pu citer un peu plus tôt le Père qu'on appelait familièrement le Genovese [8], ou Troïlo Zappa [9], un chypriote, sujets qui passèrent sans s'y tenir dans la Congrégation [10]. En regard de ces gains durables ou éphémères, il faudrait compter des pertes sensibles, comme celles des deux Pères Gio. Battista Aligero et Antonio Carli, qui partirent de concert en 1588 pour se faire barnabites, et celle du charmant Nicolo Gigli, mort en 1592.

Nous avons réservé un des derniers venus, Pietro Consolini, pour une mention plus étendue. Il fut le Benjamin de Philippe. Son oncle, Stefano Massarini, qu'il y a lieu d'ajouter aux noms qui précèdent, appartenait en 1586 à la Congrégation [11]; mais, attaché par elle à Saint-

1. *P. C.*, f° 36. Il arrive à Rome le 19 avril et on l'admet un mois après.
2. A. N., fasc. 89, n° 7, *Vita...*, année 1587.
3. *P. C.*, f° 326.
4. A. N., *Vita...*, *loc. cit.*
5. *P. C.*, f°s 258^{v} et suiv.
6. Bibl. Vall. *O.* 58, Aringhi, *Vite...*, f° 289^{v} : on le voit assister Nicolo Gigli qui veut rédiger son testament.
7. Cf. le catalogue, datant des années 1594-1595, qui a été publié par Calenzio, *op. cit.*, p. 329 et 923 ; et A. R., *Lib. III Decr* , décret du 5 juin 1593.
8. Alessandro Genovese fut aussi envoyé en 1586 à Saint-Jean des Florentins (A. N., lettre du 6 septembre 1586 ; et A. R., lettre du 25 octobre 1586) ; il en partit en 1587 pour occuper la cure de San Biagio qu'il avait obtenue au concours (A. N., lettre du 30 mai 1587).
9. Une testimoniale de Velli (A. R., *Lib. II Decr.*, 3 août 1587), alors recteur, nous apprend qu'il a passé plus de trois ans parmi les Pères soit à la Vallicella, soit à Saint-Jean des Florentins.
10. Ajoutons à ce groupe de sujets instables Artemio Vannini qui fut admis à la Vallicella (voir A. R., sa lettre de remerciement datée du 18 septembre 1588), et que nous trouvons en 1595 agrégé à San Girolamo della Carità (*P. C.*, f° 327^{v}).
11. La lettre du 3 juin 1588 (A. N.) le cite comme « personne de la Congrégation » à côté d'Alessandro Fedeli.

Jean des Florentins, il semble y être resté en 1586 après la seconde renonciation de l'église [1]. C'est vers ce temps que le neveu arriva de sa Marche d'Ancône pour faire ses études à Rome [2]. L'affection que Philippe avait pour l'oncle l'inclinait d'avance vers le neveu. Dès qu'il le connut, il s'imposa au jeune homme, voulut être son confesseur, lui prédit la vocation philippine. Il n'attendit pas de connaître ses projets d'avenir pour demander à la Congrégation de l'admettre. Pietro, encouragé par son oncle, se laissa faire et, le 17 novembre 1590, il était reçu à la Vallicella. Philippe l'accueillit avec des caresses et des transports de joie. Puis il s'occupa de ses études; l'intelligence de Pietro, servie par une extraordinaire mémoire, assimilait tout avec facilité; outre les sciences ecclésiastiques, Philippe eut l'idée curieuse de lui prescrire d'étudier encore la médecine. Il pourvut aussi à ses besoins matériels; par l'entremise du cardinal Frédéric Borromée, il lui procura une chapellenie à la Scala Santa, qui lui servirait de titre d'ordination [3]. Enfin il l'admit dans sa plus étroite familiarité; la porte de sa chambre lui fut toujours ouverte; Pietro venait réciter l'office avec le vieillard ou passer le temps près de lui en causeries pieuses; le matin, il lui faisait avant la messe quelque lecture plaisante qui l'empêcherait de s'absorber trop en la célébrant; il était dans la journée son compagnon de promenade [4]. Gallonio, si dévoué à servir Philippe, ne jouissait pas de plus d'intimité. Philippe s'efforçait d'égayer ce caractère qui prenait tout au sérieux. Mais il estimait sa maturité précoce au point qu'il l'aurait chargé, nonobstant son âge, de la direction des novices [5]. Il est plus certain que Consolini fut le rédacteur des Constitutions

1. La lettre du 25 octobre 1586 (A. R.) annonce qu'il est désigné pour aller à Saint-Jean des Florentins. Il y exerça quelque temps l'office de curé (A. R., *Lib. II Decr.*, décrets du 18 avril et du 30 juillet 1587). Pendant les négociations pour rendre l'église aux Florentins, on annonce qu'il rentrera avec Alessandro Fedeli à la Vallicella (A. N., lettre du 6 mai 1588; *ibid.*, fasc. 49, n° 1, lettre de Gigli à Talpa, 3 juin 1588; *Lib. II Decr.*, décret du 2 juin 1588). Mais Fedeli seul revient le 1er juillet 1588 (A. N., fasc. 49, n° 1, lettre de Gigli à Talpa, ce jour). La notice d'ARINGHI sur Consolini donne à penser que Massarini demeura à Saint-Jean.

2. *P. C.*, f° 33.

3. *Ibid.*

4. Ces détails et ceux qui précèdent sont tirés de sa *Vie*, par ARINGHI (BIBL. VALL. O. 59, f° 7 et suiv.).

5. Le fait est affirmé par Ricci. Cependant le décret du 14 octobre 1593 (A. R., *Lib. III Decr.*) nomme Tomasso Bozzio, et non pas Consolini, à cet emploi. Il faudrait supposer qu'il suppléa peu après Tomasso Bozzio. Reste que Philippe avait alors cessé d'être Preposto et que son intervention en faveur de Consolini étonne.

approuvées par Paul V en 1612 : si elles sont très étroitement fidèles à l'esprit du fondateur, elles le doivent à l'intransigeante dévotion de Consolini pour celui qu'il connut de si près pendant cinq ans.

Quelques frères laïcs vinrent aussi s'adjoindre à la communauté et suppléer les Antonio Sala, les Ludovico Parigi et les Bernardino Corona, vieux serviteurs dont l'âge ralentissait maintenant le dévouement. En 1583, se présentèrent Gio. Battista Flores, de Côme [1], et Gio. Battista Guerra, de Modène [2]. On fit du premier un sacristain. Dans ses moments libres, il était toujours à prier sur le toit de l'église. Il mourut avec le mot de joie sur les lèvres [3]. Nous ne savons de lui que ces deux traits, qui sont des reflets authentiques de la sainteté philippine. Architecte, Guerra fut une recrue opportune à une époque où la Chiesa Nuova n'était qu'à moitié bâtie. On lui confia naturellement la surintendance de la construction [4]. Il ne faut pas entendre qu'on lui demanda jamais des plans : il fut le simple exécutant des véritables architectes, Lunghi et Rughesi. Encore ne semble-t-il pas avoir toujours réussi dans cet emploi de sous-ordre [5]. Il rendait cependant de grands services, et Philippe, on l'a vu, protestait que Dieu voudrait lui garder cet auxiliaire, tant que l'église ne serait pas achevée. Chez Giuliano Macaluffi, qui suivit de près Flores et Guerra dans la Congrégation [6], Philippe appréciait un autre talent. Le frère racontait plus tard lui-même qu'il ne quittait guère de la journée la chambre du saint [7]. Philippe utilisait le don comique qu'il avait découvert chez lui. C'était son bouffon, qui le récréait lui-même et le retenait sur la pente de la contention; puis, quand survenaient de nobles visiteurs, Macaluffi avait beau se cacher, Philippe voulait qu'on le trouvât et qu'il vînt danser devant eux un « ballet à la paysanne » [8]. Un garçon d'une pharmacie voisine [9], Egidio Calvelli, fut admis en

1. *P. C.*, f° 214v.
2. La donnée de Ricci *(op. cit.)* peut concorder avec les allégations imprécises de *P. C.*, f° 123v.
3. Ricci, *op. cit.*
4. *P. C.*, fos 116v et 117.
5. Le décret du 5 août 1594 (A. R., *Lib. III Decr.*), où il est question de la façade mal commencée, paraît le mettre en cause.
6. Les premières mentions de lui remontent à 1586 : cf. la liste de Bibl. Vall. *O.* 51, qui doit être de cette année, et le décret du 19 juin 1587 (A. R., *Lib. II Decr.*).
7. Vat. *Urb. lat.* 526, f° 44.
8. Ricci, *op. cit.*
9. *P. C.*, f° 95.

1587 [1]; il devint l'apothicaire de la maison. Sa simplicité ravissait et amusait à la fois Philippe. Il se traçait des croix sur le cœur à la moindre tentation; Philippe le poussait à en faire sans arrêt; Egidio ne se cachait pas, et tout le monde riait de voir ses signes de croix ainsi que le drap usé à une certaine place de sa soutane. Quand il ne maniait pas ses remèdes, il courait sans répit les sanctuaires et lieux de dévotion : « Tu as la piété dans les talons », lui disait Philippe. Jusqu'à la fin de sa vie, il répéta de brèves prières et de naïfs couplets qu'il disait tenir de lui et de Fra Felice [2]. Un reflet de Philippe brille aussi sur cette humble figure.

Si les nouveaux arrivants restaient rares, certains des anciens membres devenaient avec le temps des personnages et donnaient du lustre à leur Congrégation. Ainsi en était-il avant tout de Baronio. A force de prêcher l'Histoire ecclésiastique, il s'était fait une réputation fondée d'historien. Le cardinal Sirleto l'introduisit en 1580 dans la commission chargée de réviser le martyrologe [3] et lui demanda en 1583 d'y ajouter des scholies [4], si bien que l'édition parue en 1586 porte légitimement son nom sur la page de titre [5]. Cependant rien à cette date n'avait encore été publié des *Annales*. Le premier tome, déjà rédigé en 1579 [6], attendit neuf ans de voir le jour [7]. Du moins les tomes suivants, prêts aussi d'avance [8], succédèrent rapidement au premier [9]. Désormais, Baronio connaît une gloire éclatante [10], non seulement à Rome où cardinaux et lettrés dévorent ses volumes en épreuves [11],

1. A. R., *Lib. II Decr.*, décret du 7 juillet 1587.
2. Ricci, *op. cit.*
3. Calenzio, *op. cit.*, p. 173.
4. *Ibid.*, p. 198, lettre de Baronio du 28 juin 1583.
5. *Ibid.*, p. 222, note.
6. *Ibid.*, p. 162, lettre de Baronio du 25 avril 1579. Le mémorial adressé à Grégoire XIII vers le début de 1578 (Pastor, *op. cit.*, IX, p. 872) note que l'un des Pères est en train d'écrire l'Histoire ecclésiastique.
7. Calenzio, *op. cit.*, p. 239, lettre de Baronio, 9 juillet 1588, qui vient de présenter ce premier tome au pape.
8. Premoli, *Storia dei Barnabiti*, p. 568-569, lettre du P. Gabuzio au général Bascapé, 7 janvier 1584, qui annonce que cinq volumes sont achevés.
9. Calenzio, *op. cit.* : le tome II paraît en 1590 (p. 262); le tome III en 1592 (p. 287); le tome IV au début de 1593 (p. 316); le tome V en 1594 (p. 348).
10. *Ibid.* Cf. par exemple p. 243, lettre de Baronio à Talpa, 22 octobre 1588.
11. *Ibid.*, p. 236, 238 et 284, lettres de Baronio à Talpa des 19 février et 4 juin 1588 et du 2 septembre 1591. Cf. A. N., lettre de Tomasso Bozzio du 25 septembre 1587.

mais à l'étranger d'où affluent les éloges [1], les dons [2], les visiteurs [3]. L'antiquité chrétienne, mal connue, se dévoile au travers du pesant latin de Baronio [4] et l'on est heureusement surpris de tout ce qu'elle offre pour confondre les protestants. On se fie avec raison à cet ouvrage composé avec une recherche consciencieuse et une entière bonne foi [5]. Enfin, dans la Rome savante de cette époque, un seul homme peut rivaliser de prestige avec Baronio : c'est Bellarmin ; mais l'historien des *Annales* ne fait pas moins d'honneur à l'Oratoire que le théologien des *Controverses* à la Compagnie de Jésus.

Pourtant Baronio, dans sa propre Congrégation, passe-t-il bien pour un si grand homme ? Pour parler de ce confrère naïf et gauche [6], on prend volontiers un ton de raillerie [7]. Quant à Philippe, il sait qu'il peut tout se permettre avec le plus loyalement soumis de ses fils. Un jour, il exige que Baronio paie dorénavant sa dépense sur la pension que Sixte-Quint lui servira pour l'impression des *Annales*, et Baronio, qui se fait un cas de conscience de changer la destination du don papal, ne voit d'autre issue que d'abandonner la Congrégation [8]. Une autre fois, il le désespère en l'assurant que Gallonio s'apprête à publier la réfutation de ses erreurs [9]. Ne sont-ce là que des facéties, un peu plus fortes que d'habitude, pour éprouver l'obéissance et l'humilité

1. Calenzio, *op. cit.*, p. 290, lettre de l'Université de Louvain, 29 mars 1591. Cf. p. 291 et 345.

2. *Ibid.*, p. 310-311, offre d'argent de l'archevêque de Coïmbre, déclinée par Baronio.

3. *Ibid.*, p. 293 et suiv. Cf. A. N., lettre du 12 septembre 1587.

4. Giovenale Ancina fait le possible pour lui donner quelque élégance : cf. *ibid.*, p. 249, lettres de Baronio du 5 août 1589 et du 20 juillet 1591.

5. Baronio a le plus grand soin de ne rien alléguer que de sûr : lettre à Talpa du 17 octobre 1589 (citée par Marciano, *op. cit.*, I, l. III, c. ix). Il raconte simplement les faits et laisse à d'autres les raisonnements théologiques (Calenzio, *op. cit.*, p. 255, lettre à Talpa du 9 décembre 1589). Il veut bien qu'on corrige sa prose, mais il appelle « sacrilèges » les retouches à la latinité des citations (*ibid.*, p. 249, lettre à Talpa du 5 août 1589).

6. Calenzio, *op. cit.*, p. 328-329 : « Il était crédule et manquait de sens pratique » (citation de Michelangelo Bucci, Bibl. Vall. *Q.* 56, f° 65v).

7. Voir par exemple une lettre du 24 mai 1586 (A. N.), ou celle de Gigli à Pateri du 15 novembre 1589 (insérée dans Aringhi, *op. cit.*, f° 299). Bordini le plaisantait sans répit durant les récréations (*ibid.*, *Vie* de Bordini, publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, juin-juillet 1894).

8. Calenzio, *op. cit.*, p. 228-230.

9. *Ibid.*, p. 299-304 : voir lettre de Baronio à Talpa, du 20 juin 1592. On a déjà fait allusion à l'événement à propos de Gallonio.

de son disciple ? Philippe ne le sait peut-être pas bien lui-même. Dans le cas de la pension du pape, il s'amuse de l'embarras de Baronio pris entre d'inconciliables devoirs, mais il faut dire d'autre part que sa volonté certaine est de faire subvenir aux frais de son entretien quiconque a des ressources. De même il trouve drôle l'idée qu'on taillerait des brèches dans ce rempart des *Annales* dont l'Europe entière proclame la solidité, et il éprouve un malin plaisir à certifier l'événement à Baronio, aux cardinaux qui viennent le voir, au pape même ; mais il se peut aussi qu'il croie sérieusement Gallonio capable de ce grand œuvre [1]. Vers le temps où parurent les *Annales,* une petite coterie semble avoir accaparé, aux dépens de Baronio, la faveur de Philippe. Baronio se sent isolé. Ses amis dévoués, Tarugi et Talpa, sont au loin à Naples. Il ne peut s'empêcher de leur écrire qu'il ne trouve pas à Rome l'aide et la sympathie qu'il eût dû attendre : « Dieu m'a fait la grâce de venir à bout d'écrasants labeurs sans qu'homme de chez nous m'ait apporté le moindre secours [2]. » Il lui faudrait un secrétaire ; « mais on n'y a pas pensé, on n'y pense pas, on n'y pensera jamais [3]. » Si du moins, pour lui donner du temps, on le déchargeait de ses autres offices ! Ainsi a-t-on fait dans sa Congrégation pour Bellarmin, qui pourtant travaille sur des documents tout prêts et qui n'a pas besoin, comme lui, de longues enquêtes [4]. Les Pères de Naples sont plus serviables :

1. Voir la lettre de Baronio citée plus haut. Le P. Calenzio (*op. cit.*, p. 649) croit que tout n'était pas mystification dans l'affaire et que Gallonio préparait une critique de Baronio sous les yeux complaisants de Philippe. Cependant Philippe lui-même, mis au pied du mur, déclara un jour qu'il s'agissait de « burla », non de propos sérieux (lettre de Baronio citée ci-dessus). Il avait donc conscience d'avoir pour le moins grossi la réalité. Mais, si l'émoi de Baronio n'avait nul fondement, on s'étonne que Tarugi, plus fin que lui, s'y soit laissé prendre.

2. Lettre à Talpa du 7 août 1587 (Calenzio, *op. cit.*, p. 235). Cf. la lettre du 27 novembre de la même année (*ibid.*, p. 236).

3. Lettre à Giovenale Ancina du 4 juin 1588 (*ibid.*, p. 238). Divers décrets (A. R., *Lib. I Decr.*, 8 et 20 mars 1582) s'occupent pourtant de lui assurer la collaboration de Tomasso Bozzio ; mais, au dire de Baronio (lettre à Talpa du 19 février 1588, dans Calenzio, *op. cit.*, p. 236), le profit fut insignifiant.

4. Lettre à Tarugi du 22 mai 1589 (Calenzio, *op. cit.*, p. 246-248). Cf. lettres à Talpa du 9 juin (*ibid.*, p. 248) et du 28 octobre (*ibid.*, p. 249) de la même année. En 1581, on l'avait pourtant déchargé de la paroisse (A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 4 août), eu égard à ses occupations d'historien. En réalité, Baronio ne faisait guère autre chose que de travailler aux *Annales :* en 1587, il est Député, mais c'est une fonction quasi honoraire : « ... Le Père Messer César, écrit-on alors de lui, est tellement submergé par ses études que non seulement il ne s'occupe plus des choses de la maison et de l'église, mais qu'il délaisse même son confessionnal. » (A. N., fasc. 34, n° 3, G. Fedeli à Tarugi, lettre qui doit être datée d'avril-mai 1587).

ils retouchent son style, corrigent les épreuves d'imprimerie, dressent les index, composent des abrégés [1]. A Rome, le pauvre Baronio n'ose même pas montrer, « de peur d'exciter l'envie », les lettres d'éloges qui lui parviennent [2]. Il remâche, seul avec lui-même, d'amers chagrins [3].

Ce n'est pourtant pas qu'il ait perdu pour toujours la confiance de Philippe dont il deviendra le confesseur et qui le désignera bientôt pour lui succéder. Mais, pour comprendre dans ce cas Philippe, il faut penser que les gros volumes de l'Histoire ecclésiastique rédigée à l'usage de la chrétienté entière, l'intéressent beaucoup moins que les simples sermons qui la racontent chaque jour par tranches à l'Oratorio. La fameuse dédicace où Baronio proclame que c'est Philippe le véritable auteur des *Annales* [4] doit probablement s'entendre avec réserve. Oui, c'est Philippe qui lui assigna l'Histoire de l'Eglise comme thème de prédication; qui, le trouvant apte à la tâche, n'admit pas qu'il pût s'en aller chez les Capucins [5]; qui lui fit recommencer sept fois le cycle de sa narration et le riva durant trente années au même ouvrage; qui ne lui accorda jamais de relâche; qui le scandalisa par ses commandements tyranniques [6]. Mais est-ce Philippe qui lui mit par surcroît la main à la plume et le poussa à publier sa rédaction? Nul témoignage n'en fait foi [7]. On croirait plutôt que ce sont les autres Pères, qui

1. Lettres à Tarugi du 7 juin 1587; à Talpa, du 8 juillet 1587, des 19 février et 30 avril 1588 (Calenzio, *op. cit.*, p. 233-238); lettres à Talpa du 22 octobre, et à Giovenale Ancina du 19 novembre 1588 (*ibid.*, p. 244); lettres à Talpa du 5 août (*ibid.*, p. 249) et du 17 septembre 1589 (*ibid.* p. 253), du 28 février 1604 (*ibid.*, p. 607), et du 1er juin 1606 (*ibid.*, p. 740).

2. Lettre à Talpa du 4 juillet 1592 (*ibid.*, p. 289).

3. Outre les lettres citées plus haut, on est tenté d'alléguer les paroles énigmatiques qu'inscrivit Baronio à la fin d'un de ses livres (Bibl. Vall. *Q.* 63, f° 293v) : *Anno 1590. Martyrium. In ore duorum vel trium testium stat omne verbum. Corrigatur iterum* (cité par Calenzio, *op. cit.*, p. 321). Un autre texte permet peut-être d'interpréter celui-là : Baronio, parlant du petit groupe de Philippe, Gallonio et Tomasso Bozzio, dit en 1592 que *funiculus triplex difficile rumpitur* (lettre du 20 juin 1592, citée par Calenzio, *op. cit.*, p. 303). Une détente se produisit à la fin de 1592; Tarugi le constate en arrivant à Rome et il écrit à Talpa que Baronio « ... s'est réconcilié avec le Père, car en dernier lieu leurs relations n'étaient plus ce qu'elles avaient été jadis. » (A. N., fasc. 34, n° 1, 12 décembre 1592).

4. En tête du tome VIII des *Annales*; rapportée par Calenzio, *op. cit.*, p. 522-529.

5. *P. C.*, déposition de Baronio lui-même (reproduite par Calenzio, *op. cit.*, p. 948). Cf. A. R., *Memorie del P. Franco Zazzara*, f° 85.

6. Dédicace citée plus haut.

7. Sauf le récit du songe où Baronio vit Panvinio lui proposer de continuer son œuvre et crut entendre la voix de Philippe qui lui ordonnait d'obéir (*P. C.*, 3e déposition de Baronio, reproduite par Calenzio, *op. cit.*, p. 954). Mais il s'agit là d'un

pensent rendre la Congrégation célèbre avec cette entreprise [1], ou le bibliothécaire Sirleto, ou quelque autre lettré avec qui Baronio est en relations d'études [2]. Philippe, lui, ne verra jamais que l'Oratorio. De là cette indifférence au sujet d'une œuvre qui ne le concerne point. « S'il n'y avait pas eu de gens du dehors qui m'aient patronné et me patronnent encore », dit un jour Baronio [3], où en seraient mes affaires? L'impression des *Annales* semble avoir attendu tant que Sixte-Quint ne lui fournit pas, avec une pension de 400 écus [4], le moyen d'en payer les frais. On se demande d'ailleurs où la Congrégation, qui manquait alors d'argent pour ses constructions, aurait pris de quoi publier elle-même l'énorme ouvrage. Le succès des premiers tomes ne changea pas la conduite de Philippe qui ne pense qu'à rabattre chez Baronio, si elle vient à poindre, la vanité d'auteur [5], et qui ne décourage pas la présomptueuse polémique dont son favori Gallonio a conçu l'idée. On s'explique l'humble indignation qui se donne cours dans quelques lettres de notre historien.

Bordini n'avait pas conquis, comme Baronio, une notoriété européenne. Sa renommée d'orateur ne passe pas les murs de Rome. Mais il semble bien que les leçons de Philippe, si attentif à proscrire l'intérêt personnel, ne le retinrent pas toujours de pousser sa fortune. Le

songe, qui fit hausser les épaules à Philippe quand Baronio le lui rapporta (*ibid.*). Au contraire, Baronio, qui plusieurs fois se crut favorisé de songes prophétiques (*P. C.*, f° 111v, et, dans Calenzio, *op. cit.*, p. 949 et 955), se fondait peut-être sur ce fait seul pour penser qu'il écrivait les *Annales* à l'instigation de Philippe. Dans la dédicace citée, il reconnait que Philippe, au moment où il lui assigna d'étudier l'Histoire ecclésiastique, ne lui parla pas de composer jamais la réfutation des *Centuries* de Magdebourg.

1. Lettre de Baronio du 25 avril 1579 (Calenzio, *op. cit.*, p. 162).

2. Voici un document significatif. Le 7 janvier 1584, le P. Gabuzio, barnabite, raconte ainsi une conversation avec Baronio (lettre citée par Premoli, *op. cit.*, p. 568-569) : « ... Il (Baronio) me dit que voilà 25 ans qu'il travaille, lui aussi, à l'œuvre d'écrire l'Histoire ecclésiastique, qu'il a déjà terminé cinq volumes et que beaucoup de gens le pressent de faire paraître le premier, ce qui arrivera peut-être l'année prochaine... » Qu'on remarque ce « beaucoup de gens » : on a l'impression qu'il s'agit d'étrangers, plutôt que d'intimes, comme seraient les autres Pères et surtout Philippe.

3. Lettre à Giovenale Ancina du 4 juin 1588 (Calenzio, *op. cit.*, p. 238).

4. *Ibid.*, p. 229.

5. Par exemple, à chaque tome des *Annales* que lui présentait Baronio, il lui commandait de servir trente messes (Calenzio, *op. cit.*, p. 255, d'après Ricci). En réalité, Baronio se montrait toujours aussi simple au milieu des siens : cf. A. N., lettre du 13 octobre 1589.

moins qu'il faille dire, c'est qu'il ne manquait aucune occasion de se produire hors de la Congrégation : « Le P. Gio. Francesco s'occupe tous les jours davantage d'affaires extérieures, si bien qu'il n'est plus maître de faire ce qu'il voudrait et de vaquer à ses devoirs les plus certains », écrit en 1587 Germanico Fedeli [1]. Quand il est nommé la même année membre de l'Index, il laisse percer son contentement des relations qui s'ensuivront avec les ecclésiastiques les plus lettrés de la Cour papale [2]. L'année suivante, au grand déplaisir de Philippe, il commettait la flatterie de célébrer dans un recueil de vers les fastes du pontificat commençant de Sixte-Quint [3]. Les efforts de Philippe étaient impuissants à ce moment même à déjouer l'intrigue qu'il avait ourdie pour suivre dans sa légation de Pologne le cardinal Aldobrandini, le futur Clément VIII. Son départ excita dans la Congrégation un vrai scandale. Philippe gémit sur le nouvel affaiblissement qu'allait causer sa longue absence [4] : Tarugi, Talpa, Giovenale Ancina qui résident à Naples, Carli qui vient de se faire barnabite, Baronio qui n'a plus de temps que pour les *Annales,* Bordini manquant à son tour, l'Oratorio aura perdu tous ses principaux soutiens. Bordini semble n'en avoir cure ; soit ambition, soit goût des affaires, il lui importe de participer à une expédition qui retient les regards de toute la Cour [5].

Tarugi n'a besoin d'aucun événement nouveau pour s'illustrer. Il reste l'homme de la Congrégation le mieux accrédité auprès des gens en situation dans la Ville. Non seulement il a ses entrées partout ; mais sa finesse, son esprit gracieux, son caractère insinuant et souple, ses manières de grand seigneur l'assurent de réussir dans toutes les négociations dont il se mêle. C'est un merveilleux diplomate. Ce rôle, que l'éloignement l'empêche de remplir en 1587, est une des

1. A. N., fasc. 34, n° 3 : cette lettre n'est pas datée ; mais, postérieure à la nomination de Bordini à l'Index (mars 1587), puisqu'elle la mentionne, et antérieure aux élections de juin 1587, qu'elle prévoit, il convient de la faire remonter à avril-mai 1587.

2. *Ibid.*, lettre du 14 mars 1587.

3. *Liber primus Carminum de rebus præclare gestis a Sixto V Pont. Max.* (Rome, 1588). Cf. A. N., lettre de G. Fedeli du 12 juin 1588.

4. La lettre citée de G. Fedeli, 12 juin 1588, qui donne des détails sur les agissements de Bordini, rend aussi compte de la profonde tristesse qu'a éprouvée Philippe. Cf. ARINGHI, *op. cit.*, *Vie* déjà citée de Bordini.

5. Voir A. N., lettres qui donnent des nouvelles du voyage : 3 juin 1588 ; fasc. 49, n° 1, Gigli à Talpa, 10 juin 1588 ; 2 décembre 1588 ; *Hist. annuale...*, p. 687, Gigli à Tarugi, 10 avril 1589 ; 26 mai et 2 juin 1589. Bordini écrivit la relation du voyage : cf. BIBL. VALL. *N.* 34, f[os] 164 et 167, *Relatio historica itineris Card. Aldobrandini...* Le départ eut lieu le 1[er] juin 1588, et le retour le 27 mai de l'année suivante : cf. PASTOR, *op. cit.*, X, p. 399-402.

raisons pour lesquelles Philippe le regrette le plus : la Congrégation, lui écrit Germanico Fedeli sous la dictée du saint [1], réclamerait encore « que vous la protégiez, que vous parliez à l'occasion en sa faveur et que vous la recommandiez là où il faut, ce que vous savez faire à la perfection ». Pourtant mieux vaut peut-être qu'il soit à Naples. Philippe se dit, en effet, que, s'il eût continué de pratiquer à Rome, la Cour aurait fini par être jalouse de ses dons et l'aurait un beau jour ravi d'autorité à la Congrégation [2].



Aucune ambition personnelle ne hantait l'âme de Tarugi qui aurait eu si facile de la satisfaire. Mais il était de ceux qui supportaient mal la prudence de Philippe à limiter son apostolat à Rome et qui souhaitaient ardemment que la Congrégation se répandît au-dehors. Il n'avait pas tenu à lui, on s'en souvient, que fussent exaucés les désirs de saint Charles et qu'une colonie de Philippins, dont il réclamait d'être, s'établît jadis à Milan. Quand l'occasion s'offrit plus tard de fonder Naples, il la saisit avidement et n'eut de cesse que Philippe le laissât partir. Philippe avait toléré qu'on inscrivît dans les Constitutions le principe des fondations extérieures. Du droit on passait au fait. Mais Philippe garderait toujours des préventions contre ce développement de son œuvre.

D'où vint l'initiative de la fondation napolitaine ? Dès 1575 Philippe avait été sollicité à ce sujet par l'archevêque d'alors, Mario Carafa, venu à Rome pour le jubilé [3]. Mais cette démarche n'a point de rapport avec celle qu'entreprirent en 1583 deux Théatins de Naples, Gio. Battista del Tufo [4] et Marco Parascandalo [5], qui se rendaient à Gênes au chapitre de leur ordre. Ils connaissaient Baronio qu'ils avaient reçu au début de l'année dans leur couvent de Naples, pendant qu'il s'acquittait d'une mission du Saint-Office [6]. Ils connaissaient surtout Alessandro Borla [7], un Philippin qui résidait à Naples et dont voici le moment venu de retracer la carrière.

Borla appartenait depuis longtemps à la Congrégation. Il était

1. A. N., lettre du 18 septembre 1587.
2. MARCIANO, *op. cit.*, II, l. I, c. IV.
3. *Ibid.*, c. I.
4. *Ibid.*, c. II.
5. VAT., *Urb. lat.* 526, f°s 42-42^v^.
6. CALENZIO, *op. cit.*, p. 194, cite à ce sujet BIBL. VALL. *Q.* 63, f° 295.
7. *Ibid.*, p. 196, Marco Parascandolo note expressément que l'Oratorio lui était connu bien avant le passage de Baronio.

issu d'une riche et noble famille de Plaisance. A vingt ans, en 1557, on l'avait vu arriver à Rome, comptant avoir devant lui une belle carrière ecclésiastique [1]. Il fit d'abord partie de familles de cardinaux. Mais il y eut un moment où le charme de San Girolamo agit sur lui avec tant de force qu'il laissa les Cours et demanda d'entrer dans le groupe des prêtres philippins. L'événement dut se produire en 1567 [2]. En 1568, nous le trouvons qui vit modestement au milieu des chapelains de Saint-Jean des Florentins. Il est vrai que c'est une sorte de chapelain libre : lui-même ajoute cette mention à sa signature : « cohabitant et officiant pour ma dévotion [3] ». Aussi, cette année même, le nouvel évêque de Plaisance le détacha-t-il sans peine pour l'emmener avec lui en qualité de maître d'hôtel, fonction qui le préposait, comme on sait, à l'administration temporelle et spirituelle de toute sa maison. Ce n'est pas que l'ambition ecclésiastique l'eût repris, mais il a pensé en toute droiture que, revenant dans sa ville natale, sa charge auprès de l'évêque, son nom et sa fortune lui procureraient d'exceptionnelles occasions d'apostolat. De fait, ce théâtre de Plaisance vit la première démonstration de son entreprenante et habile charité ; il remplit la ville d'œuvres d'assistance et de fondations pieuses, sans parler de la famille de l'évêque, bientôt cardinal, qu'il réforma sur le modèle sévère de celle de saint Charles [4] ; les 700 écus de ses revenus y passèrent et il lui restait à peine de quoi subvenir à son entretien [5]. Mais, en 1576, le cardinal est nommé archevêque de Naples ; il entend conserver ce précieux auxiliaire ; Borla le suit donc dans son archevêché et y déploie sans délai le même zèle qu'à Plaisance. La mort inopinée du cardinal arrêta ses travaux. Son premier mouvement est alors de retourner à Rome près de Philippe, si du moins il peut encore, après dix ans d'absence, être compté pour l'un des siens. Tarugi rassure sa conscience : il est resté de la Congrégation ; il n'était que « prêté » au loin [6]. Cependant Borla

1. Pour ces détails et la plupart de ceux qui suivent, voir MARCIANO, *op. cit.*, II, l. II, c. I-IV.

2. Cf. A. N., *Vita...*, année 1567 ; cette date, dit l'auteur, s'appuie sur de bonnes conjectures.

3. Sacristie de la Chiesa Nuova, doc. n° 9, supplique des chapelains déjà citée.

4. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettres du cardinal de Plaisance à saint Charles, 28 mai et 2 juin 1570.

5. A. N., *Vita...*, année 1576.

6. *Ibid.*, lettre du 26 juin 1578 ; le mot reparaît dans un document de 1581 (*ibid.*, fasc. 21, n° 1, f° 27) : « ... L'autre est *prêté* pour s'occuper de l'hôpital des Incurables à Naples et du clergé de l'endroit. »

demeura à Naples, craignant d'être obligé à Rome de rentrer dans une maison cardinalice et préférant poursuivre ses entreprises. Philippe le laissa faire, mais lui enjoignit de mettre des bornes à son activité et de ménager ses forces [1]. Borla ne revint pas dans la Congrégation avant le jour où il rallia sur place la petite colonie qui venait s'implanter à Naples. Ses années de Congrégation commencèrent à compter à cette date de 1584 [2]. On imagine de quel secours il fut alors à la communauté naissante. Mais il n'abandonna pas, il étendit plutôt ses œuvres extérieures. Quand il mourut le 13 mars 1592 [3], le P. Giovenale Ancina proclama qu'il ne naît pas tous les cent ans un homme du mérite de Borla. Il avait le sens pratique et le dévouement d'un saint Vincent de Paul [4], avec l'humble désintéressement qu'on apprenait à l'école de Philippe [5].

Le cardinal d'Arezzo, qui à Plaisance et à Naples emploie l'infatigable charité de Borla, était un Théatin. On s'explique dès lors que les Théatins de Naples aient connu familièrement Borla, d'ailleurs connu et estimé de la ville entière. On comprend aussi qu'en 1583 Baronio ait pris logement chez eux. Borla avait fait leur religion au sujet de l'Oratorio et de Philippe [6]. Il se peut qu'ils aient spontanément conçu le dessein d'attirer un groupe de Pères à Naples, ou bien il leur fut inspiré par Borla. Une troisième hypothèse vient à la pensée quand on connaît l'esprit de certains Pères et les manèges auxquels ils recoururent dans la suite pour gagner Philippe : c'est qu'eux-mêmes avaient sollicité l'intervention [7]. Mais les deux religieux qui virent Philippe en 1583 n'obtinrent rien cette fois, malgré leurs instances, sinon que Tarugi, qui souffrait de sciatique, irait prendre les eaux d'Ischia. Tarugi partit avec les Théatins, quand ils repassèrent à Rome dans le

1. Voir les instructions catégoriques qu'il lui adresse par la plume de Tarugi (A. N., lettre du 8 novembre 1578).

2. Voir la liste de A. N., fasc. 21, n° 1, f° 57. Ce point fut établi plus tard pour déterminer ses capacités électorales dans la Congrégation.

3. *Ibid.*, *Vita...*, année 1592.

4. Dans une lettre du 29 novembre 1585 (A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 15), Tarugi dit que Borla est « tout à fait entendu aux affaires ».

5. *Ibid.*

6. Si bien que l'auteur de la *Vie* manuscrite de Naples peut dire (année 1576) que Borla fut à Naples « comme le fourrier, *velut prodromum* » de la Congrégation et que c'est une inspiration divine qui poussa Philippe à le laisser venir à Naples avant les Pères.

7. D'après Marciano (*op cit.,* II, l. I, c. 11), les Théatins auraient déjà fait des propositions à Baronio pendant son séjour à Naples.

courant de mai [1], et demeura jusqu'en octobre à Naples. Là-bas, il fut d'abord leur hôte, puis celui de Borla à l'hôpital des Incurables [2]. Il lui arriva de prêcher dans l'église de l'hôpital à la mode familière de l'Oratorio et d'attirer un concours imposant d'auditeurs [3].

Le voyage de 1584 eut un caractère très différent. On avait reçu dès le début de l'année des propositions de l'évêque dell'Isola [4]. Quand les Théatins se présentèrent de nouveau à l'époque de leur chapitre, ils trouvèrent la Congrégation tout occupée de réflexions et de prières au sujet de la cause qu'ils venaient plaider. On eut encore une fois égard aux rhumatismes de Tarugi pour lui permettre de retourner à Naples. Mais il était aussi question d'une fondation possible, car on lui donnait des compagnons, deux novices, Carli et Galletti, et deux laïcs [5]. En outre, le 2 mai, après le départ des voyageurs, un décret des Députés régla ce qui se passerait en cas de fondation : Tarugi serait recteur, on instituerait un noviciat, on vivrait ensemble dans une complète communauté [6]. La petite troupe arriva à Naples au plus tard au début d'avril.

L'hospitalité des Théatins fut encore mise à profit les premiers jours. Puis on se retira sur la hauteur de San Martino qui domine splendidement la ville [7]. D'autres amis fournissaient là le logement. Nous avons déjà parlé d'une Sœur Orsola Benincasa, visionnaire et extatique, qui vint à Rome en 1582, se disant nantie d'une mission divine, et dont Philippe fut chargé d'examiner l'esprit. La Sœur était pénitente de Borla, qui fit même le voyage de Rome pour la défendre, quand le bruit courut qu'elle serait brûlée [8]. Elle était aussi protégée par un riche ecclésiastique, l'abbé Gregorio Navarro, à qui elle avait prédit qu'il deviendrait le « pape angélique » pour la rénovation du

1. A. R., *Lib. I Decr.* : le décret du 2 mai 1583 prescrit des prières pour l'affaire de Naples.

2. Marciano, *op. cit.*, II, l. II, c. iii.

3. *Ibid.*, II, l. I, c. ii, et I, l. III, c. iii.

4. A. R., *Lib. I Decr.*, décrets des 15 mars et 18 avril 1584.

5. Ce groupe se grossit à Naples par l'accession de Borla et, à son retour de Palerme, par celle de Pietro Pozzo (A. N., *Vita...*, année 1584).

6. Ce décret, qui manque dans la collection romaine des décrets, est conservé à Naples (fasc. 21, n° 1, f° 39), et c'est ainsi que Marciano a pu le connaître (*op. cit.*, II, l. I, c. ii). On sait que les premiers Livres des décrets présentent de nombreuses lacunes.

7. A. N., lettre d'Antonio Carli, du 8 avril 1584, qui ressent déjà la nostalgie de Rome.

8. Bonifacio Bagatta, *Vita di Orsola Benincasa*. Venise, 1671.

monde [1]. Docile aux suggestions d'Orsola, Navarro avait construit à San Martino, non loin du couvent de la Sœur, une église dédiée à la Conception de la Vierge [2]. Il cherchait depuis lors des religieux qui voudraient la desservir [3]. En offrant un gîte aux Philippins dans la petite habitation attenante à l'église, il espérait sans doute qu'eux-mêmes accepteraient un jour ce soin. Orsola qui, malgré ses extravagantes révélations, ne manquait pas de vertu sérieuse, avait rapporté de son séjour à Rome une dévotion profonde envers Philippe et les autres Pères. Elle n'en voulait pas au saint du martyre moral qu'il lui avait infligé pendant des mois pour s'assurer de l'esprit qui la hantait, ni du doute que son humble patience n'avait jamais dissipé chez son exorciste [4]. A la nouvelle de la venue des Philippins, elle et la petite communauté qu'elle avait fondée firent d'ardentes prières pour leur réussite. Six mois plus tard, Tarugi attribue pour une part à ces oraisons la bienveillance montrée par les Napolitains et le fruit inespéré des prédications [5]. Nul doute qu'Orsola ait inspiré aussi les donations de l'abbé Navarro à la Congrégation, d'abord la maison où logent les Pères à leur arrivée [6], puis d'autres libéralités d'importance.

La résidence de San Martino avait pour Tarugi l'avantage d'un beau site et l'inconvénient d'être hors de la ville [7]. Mais les allées et venues fatigantes ne comptèrent plus quand il vit l'empressement qu'on mettait à l'entendre. Le succès cadrait trop avec ses désirs pour qu'on pense qu'il en ait rien caché ; mais il n'y a pas lieu non plus de croire qu'il enfle la vérité pour impressionner Philippe. L'archevêque avait voulu qu'il parlât dans la cathédrale. Les choses se passaient comme à Rome : le prédicateur n'était pas en chaire, mais se servait d'un simple siège surélevé de quelques marches [8]. Les sermons avaient lieu deux fois par semaine, le dimanche et le mercredi ; faute d'orateurs, il y en avait deux seulement au lieu de quatre. « L'assistance, raconte Tarugi le 15 juin 1584, égale celle qu'avait le P. Lupo,

1. BAGATTA, *loc. cit.*, p. 110.
2. *Ibid.*, p. 47 et 64.
3. *Ibid.*, p. 110.
4. Voir par exemple la lettre d'humble soumission qu'elle écrivait à Philippe le 13 mai 1583 (original dans BIBL. VALL. *O.* 15, f° 66, n° 17).
5. A. N., *Hist. annuale...*, p. 425-428, lettre à Philippe du 28 décembre 1584.
6. Cette première donation fut confirmée et amplifiée par les actes du 21 juin 1586 et du 12 octobre 1590 (*Ibid.*, *Vita...*, année 1585).
7. *Ibid.*, lettre de Tarugi à Philippe, 10 mai 1584.
8. *Ibid.*, lettre de Tarugi à Philippe, 15 juin 1584.

et tout entière de gens distingués, car les artisans n'ont pas encore eu connaissance de la chose [1]... J'en arrive à concevoir de l'inquiétude de cette faveur par trop grande et d'un début aussi impressionnant; nous pouvons dire que *commota est universa civitas*, la ville entière est remuée [2]. » Même son de cloche quinze jours plus tard : « Je crois que c'est une œuvre de Dieu et on n'en peut donner l'idée par lettre, car pareille fermentation ne s'est jamais vue ni à Rome ni à Naples [3]. » Il semble que le succès s'accrut encore avec le temps : « Pour le premier de l'an, annonçait Tarugi le 2 janvier 1585, le nombre des auditeurs fut si extraordinaire qu'on en est confondu [4]. » Voici la description spirituelle de cette assistance composite : « Il y a une belle rangée de princes, ducs, marquis, comtes et barons et de leurs femmes; il y a tout un chœur bigarré de religieux, Dominicains, Franciscains, Capucins, Olivétains, Ermites, Jésuites et Théatins; il y a une académie extrêmement brillante d'orateurs, de philosophes, de poètes, de musiciens et de gens d'autres professions; enfin je prétends qu'avec les seuls pages servant de palefreniers, cochers et autres sortes de domestiques, on ferait un véritable Oratorio, car pour l'une de ces dernières fêtes, on voyait trente carrosses sans parler d'une multitude de chevaux [5]. » Tarugi avait déjà noté avec satisfaction la présence de la noblesse, qu'on ne voyait nulle part ainsi, pas même chez les Jésuites [6]. Cette merveilleuse affluence tenait sans doute à la nouveauté d'une prédication simple et vivante [7]. Mais les dons oratoires de Tarugi devaient y être pour beaucoup; dans ces discours improvisés, il montrait sûrement la même facilité, le même abandon gracieux, la même pénétration psychologique, la même enjôleuse sensibilité que nous trouvons dans ses lettres; il se montrait lui-même [8]. Les Napolitains aimaient cependant l'éloquence soutenue, et Tarugi, pour condescendre à leur goût, permit de temps en temps à son auxiliaire Carli une forme de sermon plus guindée [9].

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, lettre de Tarugi à Philippe, 29 juin 1584.
4. Lettre à Philippe citée par MARCIANO, *op. cit.*, I, l. III, c. III.
5. Lettre du 18 janvier 1585 (A. N.). Elle doit être aussi de Tarugi : c'est son style.
6. A. R., lettre du 27 juillet 1584.
7. A. N., lettre de Tarugi à Philippe, 29 juin 1584.
8. MARCIANO, *op. cit.*, I, l. III, c. II.
9. Lettre de Tarugi à Philippe, citée par CAPECELATRO, *op. cit.*, II, p. 191. Cf. la lettre de Giovenale Ancina citée par MARCIANO, *op. cit.*, I, l. IV, c. IV.

Pour s'attacher des orateurs si prisés, les Napolitains voulurent mettre une église à leur entière disposition. On avait pensé tout de suite à San Stefano [1]. Puis on examina la convenance de plusieurs autres [2]. On en revint finalement à San Stefano et des négociations assez ardues commencèrent avec les patrons de l'église pour déterminer le régime de l'occupation [3]. Tarugi était un négociateur habile et il traitait avec des gens de bonne volonté [4]. Il obtint sans peine que les Philippins, quittes à renoncer à tout salaire, ne seraient pas tenus de desservir l'église [5]. On trouva aussi moyen de lui procurer la maison contiguë que Rome désirait pour le logement des Pères [6]. Le moment de conclure arriva. Depuis plus de deux mois que duraient les pourparlers, Tarugi, impatient de fixer son sort, était mis à une rude épreuve. Les lettres venant de Rome le laissaient continuer la négociation, mais lui apportaient toujours des objections nouvelles. Agacé par ces petites chicanes, Tarugi se plaignit un jour qu'on lui servît des arguments « enfantins » [7]. Au milieu de septembre, il finit par déclarer qu'il voulait une lettre « signée du Preposto ainsi que des Députés et du secrétaire, où on lui dirait une bonne fois clairement soit de conclure l'affaire, soit d'y renoncer » [8]. La réponse ne fut pas si nette : on lui donnait seulement « plein pouvoir de trancher lui-même à son gré, en s'aidant des conseils de Borla et de Carli », ses deux auxiliaires [9]. L'auteur de ces tergiversations et de ces lenteurs de Rome, c'était Philippe, qui n'avait jamais eu de pente pour le dédoublement de l'Oratorio, qui craignait pourtant que ce sentiment ne cadrât pas avec la volonté divine [10], qui n'osait pas prendre sur lui de tout rompre, mais qui retenait instinctivement les négociateurs et qui

1. A. N., lettre déjà citée du 10 mai 1584.

2. Voir l'énumération dans MARCIANO, *op. cit.*, II, l. I, c. II.

3. A. R. : la lettre du 3 juillet 1584 contient le projet proposé aux Philippins.

4. *Ibid.*, six lettres envoyées de Naples au cours de juillet 1584.

5. *Ibid.*, minute d'une lettre à Tarugi, 3 août 1584. Cf. *ibid.*, *Lib. I Decr.*, décrets des 9, 11 et 25 août 1584.

6. *Ibid.*, lettre citée du 3 août 1584 ; décrets des 9 août, 7, 14 et 22 septembre 1584 (*Lib. I Decr.*) ; et lettre de Tarugi du 28 septembre.

7. *Ibid.*, lettre du 10 août 1584.

8. *Ibid.*, lettre du 14 septembre 1584.

9. *Ibid.*, lettre du 22 septembre 1584. Cf. *ibid.*, *Lib. I Decr.*, décret du même jour.

10. La lettre du 29 septembre 1584 (*ibid.*), où Philippe recommande à Tarugi de s'inspirer « de l'esprit, non de la chair », et de peser seulement en quel lieu, Rome ou Naples, il peut espérer un plus grand profit spirituel, laisse admirablement voir son propre désintéressement.

reculait le plus possible l'heure de l'irrévocable. Par contre, un groupe où l'on peut ranger trois des Députés, Bordini, Baronio et Talpa, tenait aussi fort que Tarugi à la fondation. Leur pression sur Philippe avait fini par obtenir qu'on se dessaisît du soin de prendre un parti et qu'on en chargeât les Pères présents à Naples. Ils crurent alors à la victoire, ne pouvant douter que Tarugi, à peine aurait-il les mains libres, ne décidât pas suivant leurs communs désirs [1].

Ils furent bien surpris quand parvint sa réponse. Tarugi n'avait pas voulu endosser la responsabilité que semblaient décliner les Pères de Rome ; il avait refusé l'église et la maison, alléguant que la Congrégation manquait de sujets, et que lui et son compagnon Carli n'étaient pas de force à tenter eux seuls l'aventure [2]. Mais, dans sa lettre officielle, Tarugi ne disait pas tout. Quelques jours après, il lève pour Bordini le « rideau de la scène ». Il y avait encore que les dispositions de l'archevêque n'étaient pas sûres : prodigue extérieurement de bienveillance, il se défiait au fond de ces étrangers qui pouvaient le desservir à Rome. Les Napolitains s'empressaient à l'Oratorio, mais les sermons ne réussissaient pas à émouvoir leur charité [3] et ils pensaient à part eux qu'il y avait pour lors assez d'autres religieux à Naples. « Plus d'apparence que de dévouement, plus de paroles que d'actes », conclut Tarugi ; nous avons « plus gagné que perdu à mettre de côté San Stefano » [4].

Ce qui est grave, c'est qu'on dissimule le vrai de la situation à Philippe. « Si le Père avait connu tout cela, avoue-t-on dans la même lettre, imaginez ce qu'il aurait fait. » On tente aussi de le manœuvrer

1. Ces dessous nous sont connus de façon irrécusable par la lettre de reproche que Bordini écrivit à Tarugi le 20 octobre 1584 dans le premier moment d'une déception très vive (A. R., *Casa di Napoli*, I, f°s 5 et suiv. ; citée en partie seulement dans VAT. *lat.* 6662, f°s 31^v^ et suiv., et f°s 72^v^ et suiv.). Philippe est mis en cause en des termes qui choqueront fortement Tarugi (cf. *ibid.*, f°s 7 et suiv., sa réplique à Bordini, 26 octobre). Bordini révèle dans ces lignes l'espoir que lui et quelques autres avaient nourri : « La Congrégation est aujourd'hui régulièrement constituée ; elle a un chef et des assistants : c'est d'eux qu'est venu à Votre Révérence un ordre péremptoire de terminer elle-même l'affaire de San Stefano, et avec cet ordre ils avaient en vue tout le contraire de ce qui est arrivé. » Les Députés d'accord avec Bordini devaient être Baronio et Talpa, car c'est à eux seuls que Tarugi permet de montrer sa réplique (*ibid.*).

2. A. R., lettre du 28 septembre 1584.

3. La *Vita*... de A. N. signale pourtant quelques générosités dont Tarugi fut l'objet à son arrivée.

4. A. R., *Casa di Napoli*, I, f°s 7 et suiv., lettre de Tarugi du 26 octobre 1584 (incomplètement citée dans VAT. *lat.* 6662, f°s 73^v^ et suiv.).

à son insu. Tout incertain qu'il fût de l'avenir, Tarugi a poussé un ancien maître des novices de la Minerve, fra Agostino [1], à « faire un cas de conscience à Philippe de ne pas le rappeler de Naples ». A Rome, certains Pères n'ont pas plus de scrupules de poursuivre un projet auquel Philippe répugne. Quand il apprend que Tarugi a refusé San Stefano, Bordini lui écrit une lettre d'un style brutal. Il lui reproche de lâcher pied, il le somme d'écouter l'avis de la Congrégation. Peu importe que Philippe s'y range à contre-cœur. Bordini parle du saint sans ménagement : « Je redoute aussi une scission intérieure qui ne sera pas peu de chose... Tandis qu'une tendresse exclusive pour deux sujets détourne le Père Messer Philippe d'une si magnifique moisson, il pourrait bien en perdre plus de quatre autres sans nul profit pour son dessein [2]. » C'en est trop pour la dévotion profonde que Tarugi conserve envers Philippe. Ce ton de révolte et de menace lui remue l'âme. Après avoir expliqué à Bordini les difficultés secrètes de l'affaire de Naples, il le supplie, en des termes que nous avons rapportés ailleurs, de déférer quand même au conseil du saint. Il oublie les cachotteries et les manigances dont il a usé lui-même. Il proteste que l'avis de Philippe fut toujours inspiré de Dieu et qu'il faut cette fois encore le suivre. Nulle page ne fait plus d'honneur à Tarugi, car, dans cette lettre confidentielle, il parle vraiment suivant son cœur.

Cette volonté de soumission, qui est le fond de son âme, ne l'empêche pourtant pas de se débattre, de se reprendre, de tout mettre en œuvre, jusqu'à la limite de la désobéissance, pour que triomphe son propre désir. Comme cette affaire manifeste la patience de Philippe, elle révèle chez son disciple un caractère incapable d'une sincérité radicale. Tarugi, écartant l'offre des Napolitains, s'est bien gardé de couper tous les ponts derrière lui. Il a déclaré qu'il ne prenait pas l'église, mais qu'il restait à Naples : « Pour atténuer la violence du coup, explique-t-il à Philippe [3], nous n'avons pas administré cette médecine en une seule bouchée, mais nous avons d'abord refusé l'église et la maison, puis nous avons dit que nous continuerions de prêcher comme avant. » Il ne s'est pas senti le courage de « déchirer la toile ourdie par l'amour qui porte ce peuple à entendre la parole de Dieu, par l'extraordinaire affluence, par les fruits déjà recueillis et par

1. Fra Agostino da Castiglione, diocèse de Pérouse, prédécesseur de fra Pietro Martire dans cette charge de maître des novices, vénérait profondément Philippe (*P. C.*, f° 223).

2. Lettre citée du 20 octobre 1584.

3. A. R., lettre du 28 septembre 1584.

l'abondance encore plus grande de ceux qu'on espère, par la faveur unanime de tous, sans nulle opposition, sans nulle voix discordante ». Enfin, pour qu'il retourne à Rome, il ne faudra pas moins que « le commandement exprès » de Philippe. Il compte sans doute que Philippe n'en viendra jamais à le formuler. N'est-il même pour rien dans la démarche qu'on fera bientôt pour obtenir du pape un commandement contraire? L'archevêque, cédant au sentiment de toute la ville, s'y était décidé malgré lui [1]. Si peu chaleureuses qu'aient été ses instances, il eut gain de cause et, le 26 octobre, le cardinal Alexandrin signait au nom de Grégoire XIII l'ordre qui maintenait d'autorité les Philippins à Naples [2]. Tarugi avait désormais ses apaisements.

D'ailleurs une négociation nouvelle était en train pour lui procurer, à défaut de San Stefano, une autre résidence. Si l'archevêque n'éprouvait pas pour lui une sympathie sans mélange, un groupe de nobles Napolitains semblaient lui être très sincèrement dévoués. Peut-être appartenaient-ils à cette confrérie de gentilshommes formée par Borla pour le service de l'hôpital des Incurables, auquel il était attaché depuis deux ans [3]. Une généreuse dame, Donna Costanza del Caretto Doria, qui était toute dévouée aux Théatins et dont Borla dispensait habituellement les magnifiques aumônes [4], promettait d'associer sa bienfaisance à la leur. En octobre, les gentilshommes disaient avoir réuni deux mille écus, et la Signora Costanza voulait en ajouter mille autres [5]. Le mois suivant, ils avaient jeté leur dévolu sur une maison située en face de l'archevêché, c'est-à-dire dans le plus brillant quartier de la ville, et ils disposaient de quatre mille écus [6]. On imagine si Tarugi fut alléché. Aux ouvertures que lui faisait l'évêque dell'Isola, il répondit cependant qu'il n'était pas sûr de demeurer à Naples. Mais il ne manque pas, pour frapper Philippe, de rapporter tout au long la réplique de

1. Tarugi parle déjà de la démarche dans la lettre du 12 octobre 1584 ; quinze jours après, il n'était pas encore sûr qu'on l'eût faite : « Je croirais qu'on a écrit (à Sa Sainteté), mais froidement et à contre-cœur » (lettre citée du 26 octobre).

2. A. R. : la lettre de Tarugi du 2 novembre annonce l'arrivée du message. Celle du 16 novembre confirme la nouvelle.

3. MARCIANO, *op. cit.*, II, l. II, c. II. L'âme de ce groupement était les frères Giulio et Scipione Ram, qui intervinrent pour la fondation définitive de 1586.

4. *Ibid.*, c. IV.

5. Lettre citée de Tarugi du 26 octobre 1584. Tarugi est en relations personnelles avec cette dame : le 13 décembre, il écrit à Philippe qu'il va faire chez elle comme chez d'autres grandes dames de la ville des sermons à la manière de l'Oratorio (A. N., *Vita...*, année 1584).

6. Lettre citée de Tarugi du 16 novembre 1584.

l'évêque : « A ces mots, Monseigneur, qui est homme de sens, qui jouit d'une grande autorité en ville, qui a l'esprit vif et le chef plus chenu que moi, montra quelque dépit de notre façon de faire : « Je « ne comprends rien, me dit-il, à cette procédure. Au début vous êtes « venus à Naples pour vous y établir; puis vous avez viré de bord; « vous avez négocié pour prendre San Stefano et vous avez mis en « branle moi, l'archevêque et d'autres Seigneurs; vous n'avez jamais « discuté sur le fond, mais seulement sur les obligations, qui ne sont « que des accidents, car, pour la substance de la chose, les lettres « venues de Rome l'acceptaient. Puis, quand vous eûtes obtenu plus « que vous n'espériez, vous avez refusé, à la confusion de ceux qui « avaient traité pour vous. Alors vous avez fait prier pour que Dieu « montrât s'il voulait que vous restiez à Naples et, en dehors des « prières, toute la ville s'est mise à travailler pour cela; là-dessus est « venu de Rome l'ordre de rester et de prendre en considération nos « désirs; on veut maintenant dépenser quatre mille écus pour une « maison dans le plus beau site de Naples et, au moment de conclure, « vous faites le geste d'arrêter les frais et vous n'êtes plus bien sûrs « de vos intentions [1]. » Ce n'était pas la faute de Tarugi si les Philippins faisaient ainsi figure de gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent. Philippe était seul cause de ces reculs surprenants. Il a au fond de lui l'invincible persuasion qu'il ne faut pas fonder Naples. Au moment où les motifs contraires, succès des prédications, volonté arrêtée des autres Pères, sont sur le point de l'emporter, un sursaut du sentiment intime lui suggère, sinon de tout rompre, du moins de discuter encore et de différer la décision. Tarugi voudrait bien lui inspirer d'en finir une fois pour toutes avec ces remises. Rien ne servirait, lui écrit-il [2], d'alléguer à nos nobles interlocuteurs « mortification, prière, obéissance » : ces mots ne les touchent guère en de pareilles tractations. Faisons comme les Jésuites, qui réfléchissent longuement devant Dieu à leurs entreprises, puis donnent « des réponses fermes et résolues ».

Celle que donna la Congrégation nous est connue par la réplique de Tarugi [3]. Comme en septembre pour San Stefano, on lui laissait le

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. A. R. Cette lettre de Tarugi est datée de la vigile de saint André, 29 novembre, mais ne porte pas d'indication d'année. Sa teneur ne permet pas de douter qu'elle soit de 1584. L'auteur qui la cite en partie dans un des mémoires de VAT. *lat.* 6662 (f° 77), a conjecturé faussement qu'elle était de 1585. En novembre 1585, Tarugi résidait à Rome, non à Naples.

soin de trancher l'affaire. Philippe n'avait pas voulu prononcer lui-même le oui décisif : « Vous nous avez rejetés, disait Tarugi, dans les incertitudes angoissantes de la première fois. » Mais il en sortit d'une autre manière. Il ne risqua pas, en parlant de nouveau « contre sa conscience », d'encourir une seconde protestation de Bordini. Borla et Carli consultés, il fut d'avis de déclarer à l'archevêque et aux autres intéressés qu'ils pouvaient « poursuivre allègrement leur dessein ». C'était catégorique et pourtant Tarugi, devinant l'ennui qu'allait ressentir Philippe, ne craint pas d'expliquer avec de longues phrases diplomatiques qu'il laisse bel et bien les choses en suspens : on verrait le tour que prendraient les événements ; si tout prospérait, ce serait signe que la Providence voulait décidément la fondation. Pour nous, affirmait Tarugi, « nous n'aurons garde d'éperonner personne et nous laisserons la barque avancer avec le vent que soufflera le Saint-Esprit ».

Les événements dont Tarugi, malgré ces réserves, se croyait sûr, tournèrent, pour commencer, contre ses prévisions. La maison en vue ne fut pas achetée, sans doute parce que les fonds annoncés manquèrent. On se rabattit sur d'autres projets : l'archevêque offrit un logement dans le séminaire attenant à son propre palais [1]. On comprend que Philippe ait craint que les Pères compromissent leur indépendance dans cette promiscuité. Tarugi lui-même déconseilla le Gesù vecchio, l'ancienne maison des Jésuites, qu'un gentilhomme, nommé Annibale Cesareo, voulait bien acheter pour quatre mille écus, mais en imposant de s'y installer lui-même au milieu des Pères avec tout son train [2]. D'un autre côté, poussé par sa prophétesse, l'abbé Navarro, qui avait déjà donné une maison sur les pentes de San Martino, voulait aussi céder l'église voisine [3], et il la céda, en effet, par acte solennel daté du 29 décembre [4]. Mais l'endroit était à l'écart de la ville, au point que les Pères avaient dû l'abandonner pendant les mois chauds et venir chercher aux Incurables, auprès de Borla, un gîte moins excentrique [5]. Enfin se produisit la proposition la plus sérieuse. Un personnage des plus considérables de Naples, Fabio Marchesi, se déclara prêt, le 26 décembre, à verser quatre mille écus, dont plus de la moitié de sa

1. Cette proposition est annoncée à Philippe dans une lettre de Tarugi du 13 décembre (A. N., *Vita*..., année 1584).

2. *Ibid.*, lettre du 21 décembre 1584.

3. A. R., lettre du 16 novembre 1584, où Navarro ne parle encore que de vendre l'église.

4. L'acte est inséré dans A. N., *Hist. annuale*..., p. 429.

5. *Ibid.*, *Vita*..., année 1584.

bourse, pour payer la maison que les Pères voudraient : « Sa parole vaut mieux qu'une signature de banquier, écrit Tarugi;... cette fois, l'affaire est solide; c'est comme si nous tenions l'argent [1]. »

Il n'en faut pas plus à Tarugi pour le convaincre que le ciel a rendu son oracle. L'Esprit-Saint souffle sûrement pour qu'il demeure à Naples. A Fabio Marchesi, qui lui donne sa parole, et à l'archevêque ainsi qu'à l'évêque dell'Isola présents et approuvant, il répond « qu'il ne peut dire autre chose que la première fois; mais que, voyant s'accroître chaque jour son auditoire, et témoin des fruits certains et manifestes qui s'y font, puisqu'on lui offre à présent la facilité d'acquérir un lieu libre de toute obligation, hormis celles que la Congrégation s'imposerait elle-même, il pense que la volonté de Dieu est de rester [2] ». Quinze jours après, il est encore plus certain de la décision divine : « Ici les choses vont de mieux en mieux, écrit-il à Philippe [3]; les fruits spirituels sont tellement sensibles et abondants qu'à mon sens il ne peut plus être question de départ; je crois que ce serait offenser Dieu, que la ville entière, la noblesse en particulier, en ressentirait du déplaisir et le prendrait comme un affront. »

Mais l'assurance du ciel ne suffit pas à Tarugi : il veut avoir encore la certitude qu'il a persuadé Philippe. C'est pourquoi il lui tient en même temps des propos comme ceux-ci : « Mon Père, vous savez que je suis entièrement vôtre, parce que c'est tout à fait raisonnable et tout à fait dû, et ma volonté est de vivre et de mourir dans votre obédience et votre bénédiction et vos conseils et vos prières, et ma volonté n'est pas de me tenir à Naples ou à Rome, mais partout où vous me le commanderez, quand ce serait aux extrémités de la terre, car, tant que vous vivrez et que je pourrai recourir à l'activité et au jugement de Votre Paternité, la volonté de Dieu, je veux la connaître par le moyen de votre *commandement* et de votre conseil, et je *vous en donne la promesse* [4]. » Et encore : « Je serais plus content si, dans cette lettre, je pouvais vous envoyer mon cœur, nu et transparent, comme il est sous le regard de Dieu; j'espère que Dieu vous le découvrira, pour mon soulagement et pour la consolation de Votre Révérence qui tient vraiment dans sa main, par le vœu que j'ai fait, les rênes de ma volonté, et qui peut me plier et me tirer en tous sens [5]. » Tarugi ne parlerait

1. A. N., *Hist. annuale...*, p. 425-428, lettre à Philippe du 28 décembre 1584.
2. Lettre citée du 28 décembre.
3. Lettre du 17 janvier 1585, *in* MARCIANO, *op. cit.*, I, l. III, c. III.
4. Lettre citée du 28 décembre. C'est Tarugi qui souligne.
5. Lettre de février 1585, citée par CAPECELATRO, *op. cit.*, II, p. 235.

pas de la sorte s'il ne sentait Philippe immuable dans sa résignation désapprobatrice. Mais ses protestations sont sincères : tous les signes de la Providence ne le décideront pas à rester à Naples tant qu'il doutera que la volonté de Philippe conspire là-dessus avec la sienne. Le malaise que lui cause la passivité de Philippe grandit au point qu'il finit par réclamer son rappel : le 1[er] mars 1585, n'y tenant plus, il lui écrit : « J'ai un intense désir de revoir au plus tôt Votre Révérence, car je ne me trouve pas bien ici, quand j'y devrais rester, du moment que c'est une permission, et non pas un ordre de vous qui m'y maintient [1]. » On ne peut plus clairement dire : Tarugi désire un consentement complet, un mouvement spontané, un ordre de Philippe, et Philippe veut bien se laisser faire, veut bien permettre, mais son cœur n'accompagne pas son geste. A ceux qui aiment, un accord extérieur ne peut suffire. Si Philippe n'est pas unanime avec lui, le séjour de Naples devient odieux à Tarugi.

Les choses traînent encore pendant deux mois. Puis, comme jadis il avait fait pour la mission milanaise, Philippe prend subitement l'initiative de rappeler les Pères de Naples. Nous sommes habitués de sa part à ces volontés brusques et péremptoires, qui détonnent avec ses longues indécisions. On vient de voir que Tarugi désirait maintenant ce retour : il n'écoute donc pas ceux qui lui conseillent de discuter l'ordre, et part sans délai avec son petit groupe [2]. Dans son esprit, c'est un abandon définitif : Borla, qui reste à Naples, expédiera derrière eux le mobilier [3]. Leur séjour a duré un peu plus d'un an. Peut-on discerner quel mobile, après tant de patience, poussa tout d'un coup Philippe à y mettre fin ? L'année précédente, quand il avait refusé San Stefano et pris pour une fois les idées de Philippe à son compte, Tarugi avait allégué que la Congrégation, déjà peu fournie d'hommes, était encore obligée d'en distraire quelques-uns pour Saint-Jean des Florentins [4]. La charge de cette église, abandonnée depuis 1577, avait été reprise, en effet, quelques jours plus tôt [5]. Ce surcroît de ministère mettait

1. VAT. *Urb lat.* 526, f° 44v : Tarugi oppose les deux mots *permissive* et *praeceptive* qui caractérisent à merveille sa situation.

2. MARCIANO, *op. cit.*, II, l. I, c. II.

3. A. N., *Vita...*, année 1585.

4. A. R., lettre de Tarugi à Philippe du 28 septembre 1584.

5. Le décret du 25 août 1584 (A. R., *Lib. I Decr.*) montre la reprise encore en projet. Le 21 septembre, Tarugi conseille l'acceptation; mais, huit jours après, il en parle comme d'une affaire terminée (lettres de A. R.). Les décrets des 11 et 18 octobre et du 13 décembre 1584 (*ibid.*, *Lib. I Decr.*) mentionnent les premiers actes de la Congrégation dans le gouvernement de l'église.

depuis lors la Congrégation à la gêne [1]. Mais, s'il avait rendu indispensable la présence de Tarugi, Philippe n'eût pas différé plus de six mois encore son rappel. Ce furent probablement des raisons plus actuelles qui l'inspirèrent. D'une part, il savait que Tarugi ne résisterait pas à son invite. Il devait s'étonner, d'autre part, qu'après si longtemps la bonne volonté des Napolitains n'eût pas encore procuré un établissement aux Pères, et, plus que jamais, il devait douter de l'avenir [2].



On se demande si l'impulsion décisive ne vint pas d'un événement extérieur à la Congrégation. Tarugi est rappelé quelques jours seulement après l'élection de Sixte-Quint. Ces changements de règne ont toujours causé à Rome un émoi profond. Mais le nouvel élu promettait cette fois de faire avec son prédécesseur le plus fort contraste [3]. Personne de ceux qui se rappelaient l'impitoyable réforme de Pie V n'avait souhaité voir reparaître un moine, un *frate,* sur le Siège apostolique [4]. Le caractère de celui-ci ne démentirait pas sa robe. Avec cela, créature de Pie V, qui estimera comme un devoir de piété filiale d'être fidèle à ses exemples. Du vivant de Grégoire XIII, Felice Peretti, cardinal Montalto, avait criblé de sarcasmes ce pontificat débonnaire [5]. Il n'y avait pas quatre jours qu'il était devenu Sixte-Quint et il avait déjà montré par des paroles et par des actes qu'il suivrait une autre méthode [6]. Trois mois après son élection, le brigandage, fléau qui menaçait sous Grégoire XIII la Ville elle-même, semblait assoupi dans toute l'étendue de ses Etats; deux ans plus tard, il n'était plus qu'un souvenir [7]. Ce pape n'est pas seulement un justicier; son âme entreprenante apporte à édifier des monuments la même vigueur, la même

1. VAT. *lat.* 6662, f° 76, déclaration dictée par Philippe pour donner à Bordini l'exclusive de sa succession.

2. A. N., *Vita...*, année 1585. Deux projets d'installation avaient encore échoué au début de 1585. Le Théatin del Tufo dit formellement que Philippe rappela les Pères parce qu'on ne trouvait pas de maison pour les installer, *per non essere trovato loco* (A. N., interrogatoire de Gio. Batta del Tufo, le 8 avril 1620).

3. L'ambassadeur de Venise, Lorenzo Priuli, emploie en 1586 le mot d'*antiparallelo* (ALBÈRI, *Relazioni...*, serie IIa, IV).

4. C'est le Saint-Esprit qui a fait l'élection, conclut Priuli (*ibid.*).

5. ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 4 mai 1585 : « Pis n'aurait pu se dire », raconte l'ambassadeur, qui l'a entendu de ses oreilles.

6. HÜBNER, *Sixte-Quint* (édit. de 1882), I, p. 248, 252, 256.

7. *Ibid.*, p. 321.

audace, la même fougue qu'à punir des criminels. En cinq ans de règne, il a saccagé Rome, les antiquités païennes par un sentiment de mépris qu'il semble avoir hérité de Pie V, et même les antiquités chrétiennes quand elles encombrent ou quand elles choquent, avec leur aspect vétuste, son goût du solide et du neuf [1]. Mais Rome est devenue comme une autre ville [2] : l'Obélisque, à l'étonnement du monde entier, a été érigé sur la place de Saint-Pierre [3]; au-dessus du temple de Michel-Ange, on achève en hâte la gigantesque coupole [4]; des avenues droites et spacieuses unissent les basiliques pour la commodité des pèlerins et l'aération des vieux quartiers [5]; d'abondantes eaux ont été acheminées vers la Ville, ouvrage qui rappelle par sa grandeur ceux des anciens Romains; et l'on ne peut citer toutes les constructions qui ont surgi à travers Rome avec une rapidité surprenante. Le pape a dépensé quatre millions d'écus pour ces travaux [6]; mais, professant qu'un prince sans argent n'est rien [7], son caractère s'est révélé d'autre part dans la rigueur avec laquelle il a mis de côté quatre autres millions dans les coffres du château Saint-Ange [8]. L'idéal de cet homme éner-

1. En 1588, les cardinaux Santorio et Caraffa lui transmettent à ce sujet les doléances de nombreux gentilshommes romains; le pape répond qu'il veut détruire ce qui est laid, — il détruisit le Septizonium, — et restaurer ce qui le mérite (*Arch. della R. Soc. romana di Storia patria*, XIII, *Autobiographie* du cardinal SANTORIO, p. 181). Voir les projets iconoclastes de Pie V, dans PASTOR, *op. cit.*, VIII (édit. italienne), p. 611-612, lettre de Cusano à Maximilien II, 26 mars 1569, et *Avviso di Roma* du 2 avril; et p. 78-80. Pour le traitement infligé par Sixte-Quint aux antiquités chrétiennes, voir PASTOR, *Sisto V, Il Creatore della nuova Roma*, p. 37.

2. HÜBNER, *op. cit.*, II, p. 131, citation de Don Angelo Grillo : « Je suis à Rome et cependant je ne m'y reconnais pas, à tel point tout me paraît nouveau, édifices, rues, places, fontaines, aqueducs, obélisques et tant d'autres merveilles... »

3. Toute l'Europe, dit HÜBNER (II, p. 119-122), avait les yeux fixés sur cet ouvrage qui dura plus d'une année. Les lettres de la Congrégation en parlent très souvent : voir par exemple A. N., lettres des 10 mai, 7 juin, 12 juillet, 27 septembre, 11 octobre 1586.

4. Bordini écrit dans la lettre citée du 7 juin 1586 que Sa Sainteté « laisse entendre qu'elle veut couvrir la coupole à toute force ». Les travaux ne commencèrent qu'en juillet 1588. La dernière pierre, portant gravé le nom du pape, fut posée, après bénédiction solennelle, le 14 mai 1590 (PASTOR, *op. cit.*, X, p. 496-497).

5. Voir une vue cavalière de la Rome de Sixte-Quint, peinte aux murs de la Bibliothèque vaticane (reproduite dans PASTOR, *Sisto V, Il Creatore della nuova Roma*, planche v).

6. Relation de Paolo Paruta, 1595 (ALBÈRI, *loc. cit.*). Cf. ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 22 juillet 1589 : ce que le pape se propose encore de faire.

7. HÜBNER, *op. cit.*, I, p. 327.

8. Relation de Giovanni Gritti, 1589 (ALBÈRI, *loc. cit.*)

gique et réalisateur, c'est une hérétique, Elisabeth d'Angleterre, l'habile rivale de Philippe II : « Il ne peut s'empêcher de la louer au plus haut point et d'exalter jusqu'aux étoiles sa valeur et sa force d'âme [1], rapporte l'ambassadeur de Venise [2]. En somme, si elle était catholique, ce serait elle sa fille préférée. »

Que nous sommes loin de Pie V, malgré les qualités qui apparentent au premier abord les deux papes ! Ils sont pareils pour le zèle, la sévérité, le caractère absolu, la promptitude et la violence de l'exécution. Mais la sainteté est le partage d'un seul. Omettons ce qu'il y a de trivial dans le second, qui parle et invective sans retenue, avec la verve populaire du franciscain [3] ; omettons ses colères furieuses qui lui font trembler les mains [4]. On doute parfois si sa vie décente et sa prédication sans merci contre les abus ecclésiastiques ne furent pas inspirées par son ambition autant que par sa foi. Des années avant qu'il règne, l'ambassadeur vénitien Tiepolo écrivait de lui : « C'est un moine qui a du sang, et il ne veut pas être au monde pour rien [5]. » Il a toujours fait preuve de sens politique. Sous Grégoire XIII, si ses propos sont durs pour le pontife, sa conduite est réservée [6]. Pape, il a bientôt discerné que la protection de l'Espagne, malgré son immense puissance, n'est pas le meilleur sort pour l'Eglise. Il n'a pas de scrupule à détourner la barque de Saint-Pierre vers les eaux du roi de Navarre ; quand on se scandalise qu'il ait reçu son envoyé : « Il y a loin de traiter à pactiser, raille-t-il, et nous n'écouterons pas seulement Navarre, mais aussi le Turc, le Persan, tous les hérétiques du monde, et le diable lui-même s'il se présente ici [7]. » Il ne s'effraie pas d'être

1. « ... Il suo valore e la sua virtù... »

2. Giovanni Gritti, *loc. cit.*

3. Les exemples de la vivacité crue de ses propos sont innombrables. Voir entre autres ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 20 décembre 1586 ; ou SANTORIO, *loc. cit.*, *Autobiographie*, p. 186. HÜBNER en cite à chaque page.

4. Relation de Lorenzo Priuli, 1586 (ALBÈRI, *loc. cit.*). Cf., dans les pièces justificatives de HÜBNER, la lettre d'Olivarès à Philippe II, du 3 mars 1590, et celle de Badoer au doge, du 10 mars suivant, où est racontée une certaine audience de l'ambassadeur d'Espagne.

5. « E frate vivace, e vuol essere al mondo per molto. » Le mot est de 1578 (cité par HÜBNER, *op. cit.*, I, p. 238). Cf. *Relatione della Corte di Roma*, document daté du 20 février 1574, que PASTOR reproduit, *op. cit.*, IX, p. 869.

6. Voir sa modération singulière dans l'affaire Accoramboni, qui le touchait de près (HÜBNER, *op. cit.*, I, p. 233-234).

7. Cité par HÜBNER, *op. cit.*, II, p. 268. Sur sa politique hardie et clairvoyante, cf. PASTOR, *op. cit.*, X, p. 4-5, 273, 275, 410, 411.

exécré de l'Espagnol [1]. Il a l'esprit au guet pour deviner les tournants d'histoire, et la volonté libre pour prendre de nouveaux partis. Par ses côtés splendides d'homme d'Etat, il l'emporte sur Pie V, mais il ne le vaut pas en droiture et en désintéressement [2].

Paul IV, Pie V, Sixte-Quint, trois Papes de la même trempe et qui procèdent l'un de l'autre. Comme la dévotion de Pie V rejoint Paul IV par-dessus le règne de Pie IV, de même celle de Sixte-Quint rejoint Pie V par-dessus le règne de Grégoire XIII [3]. A trois reprises, avec le répit d'un pontificat plus humain dans l'intervalle, on voit surgir en la personne de ces trois hommes un pontificat de terreur. Philippe put craindre, à l'avènement de Sixte-Quint, que l'Oratorio subît à nouveau le traitement sans bienveillance qu'il avait connu sous Paul IV et sous Pie V. Si Tarugi fut rappelé précipitamment de Naples, ne serait-ce pas que notre saint pensa qu'il aurait quelque jour besoin, pour défendre la petite Congrégation, de sa dextérité et de son crédit? Si l'hypothèse a quelque fondement, il convient d'ajouter que les appréhensions de Philippe ne se vérifièrent pas. Tout Rome connaît maintenant l'Oratorio ainsi que ses promoteurs ; une imputation de faire courir des risques à la foi ou à la discipline ne trouverait pas créance. Durant les cinq années de Sixte-Quint, Philippe ni ne bénéficie de la faveur particulière du pape, ni n'éprouve aucune disgrâce [4]. En 1586, à la veille d'une promotion, son nom figure dans une liste de cardinaux possibles, sur laquelle s'exerce la divination des parieurs [5]. Il est vrai que la liste reflète le sentiment de Rome, non celui du pape, dont les intimes eux-mêmes ignorent les desseins [6]. Baronio, inscrit

1. Voir les lettres écrites par Olivarès et Sessa le jour de sa mort (citées par Hübner, *op. cit.*, II, p. 349).

2. Voir ce que dit le cardinal Santorio de ses ressentiments (*Autobiographie* citée, p. 176). Son petit-neveu, âgé de quatorze ans, est fait cardinal dans les premiers jours de son pontificat, au scandale de Rome et des cardinaux (Hübner, *op. cit.*, I, p. 259).

3. Pie V élève le tombeau de Paul IV à la Minerve, et Sixte-Quint celui de Pie V à Sainte-Marie-Majeure. Sixte-Quint se disait heureux du chiffre de son nom papal, qui rappelait celui de Pie V (Pastor, *op. cit.*, X, p. 22).

4. Dans une lettre du 16 février 1590 (A. N.), Gigli récapitule trois faveurs principales dont la Congrégation est alors redevable à Sixte-Quint : l'absolution des cas réservés accordée aux confesseurs, le bénéfice de l'Abbaye, en dernier lieu la concession des reliques de saint Papias et de saint Maur.

5. A. N., lettre de Bordini du 12 décembre 1586. La lettre précédente, 6 décembre 1586, montre qu'il s'agit bien d'une promotion au cardinalat.

6. Lettre citée du 12 décembre 1586.

avec Philippe, a des chances plus sérieuses. On mise un écu sur son nom [1]. C'est qu'on n'ignore pas l'estime que le pape, qui se pique d'érudition, professe pour sa science. Cardinal, il a préparé une édition de saint Ambroise et chargé Baronio de composer la Vie du saint qui serait jointe à ses œuvres [2]. Pape, il lui assigne une pension grâce à laquelle les *Annales* pourront enfin commencer d'être publiées [3], et il ne veut pas que l'ouvrage soit imprimé ailleurs qu'à la Typographie Vaticane, où la Bible et les Pères seuls ont pourtant droit de paraître [4]. Baronio se flatte que ses désirs seraient exaucés séance tenante [5] et redoute seulement les dignités auxquelles l'expose l'inclination du pape [6]. S'il y a dans la Congrégation un favori de Sixte-Quint, c'est lui et non Philippe [7]. Bordini obtient aussi quelque crédit par l'effet de ses flatteries et par la protection du cardinal Aldobrandini [8], le futur Clément VIII, un des rares cardinaux que le pape écoute [9]; mais il s'effraie moins que Baronio des risques de distinctions qu'il encourt [10].

1. *Ibid.*
2. Lettre de Baronio à son père, 10 janvier 1582 (citée par CALENZIO, *op. cit.*, p. 180).
3. *Ibid.*, p. 227-229.
4. Lettre de Baronio à Tarugi, 7 juin 1587 (citée par CALENZIO, *op. cit.*, p. 233). Cf. *ibid.*, p. 261, le *Motu proprio* pour garantir à Baronio ses droits d'auteur. Sur l'Imprimerie Vaticane, cf. PASTOR, *op. cit.*, X, p. 420.
5. Lettre du même au même, 22 mai 1589 (CALENZIO, *op. cit.*, p. 247).
6. Lettre de Baronio à Talpa, 5 juin 1590 (*ibid.*, p. 264). Sixte-Quint voulut le nommer évêque de Teano (*ibid.*, p. 259).
7. Baronio connut pourtant, sous le règne de Sixte-Quint, un moment difficile. Ses annotations au Martyrologe parurent suspectes à certaines personnes, qui faillirent empêcher en 1586 l'impression de l'ouvrage. Le cardinal Caraffa, bibliothécaire, intervint heureusement pour réprimer la cabale (voir lettre de Baronio à Van Linden, citée par DEJOB, *De l'influence du concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques*, p. 57). Serait-ce cette affaire qui aurait mis Baronio en mauvaise posture dans sa Congrégation ? Le P. Calenzio croit que le décret du 7 novembre 1586 (A. R., *Lib. I Decr.*) : « Pour le P. B., qu'il cède ou qu'il s'en aille », s'applique à Baronio.
8. A. N., lettre de Bordini du 11 avril 1587; il y raconte une audience de Sixte-Quint où l'a conduit Aldobrandini et où il a présenté ses poèmes au pape. Il était le confesseur d'Aldobrandini (ARINGHI, *op. cit.*, dans le périodique *San Filippo Neri*, juin-juillet 1894).
9. ALBÈRI, *Relazioni...*, relation de Lorenzo Priuli, 1586.
10. D'autres s'en effraient pour lui; cf. la lettre de Germanico Fedeli à Tarugi, 1587, citée par CAPECELATRO, *op. cit.*, II, p. 507. On peut ajouter que le mariage d'une petite-nièce de Sixte-Quint avec un Colonna mit en bonnes relations certains Pères avec l'entourage du pape. Pompeo Pateri, confesseur de plusieurs membres de



A Naples, le départ de Tarugi n'avait pas découragé la sympathie de l'abbé Navarro, à qui la Congrégation était déjà redevable d'une maison et d'une église dans la banlieue napolitaine. Dès le 25 juillet 1585, avant qu'il fût question de retour, il s'était dessaisi en faveur des Philippins d'une abbaye dont il était commendataire, San Giovanni in Venere, située au diocèse de Chieti, dans les Abruzzes [1]. Cette fois le don paraissait magnifique. La Sœur Orsola, qui inspirait Navarro, dut exulter de voir ainsi traités ses amis de Rome. L'abbaye tenait sous sa juridiction, au spirituel comme au temporel, une dizaine de bourgades [2]. 160 églises s'élevaient sur le territoire de son ressort [3]. Philippe, nanti de pouvoirs épiscopaux, délivrera des dimissoriales et des celebrets [4]. C'est un véritable évêché qu'il a désormais sur les bras [5]. Il ne tarde pas à en être bouleversé. Affaires compliquées, contestations, procès, toutes choses qui sont « contre son génie » [6], vont l'assaillir. Mais surtout il est travaillé par le souci de la responsabilité qui lui échoit maintenant devant Dieu : c'est un diocèse, puisque diocèse il y a, qu'il lui faut administrer de loin, ce sont des diocésains dont le salut éternel lui incombe. Navarro a gardé l'usufruit des revenus et la Congrégation n'a pas un sou vaillant pour faire face aux

la famille Colonna, le devint aussi de la jeune mariée. Le cardinal Montalto voulut l'attacher à sa maison (ARINGHI, *Vite*..., fos 316v et 317v. Cf. BIBL. VALL. *O*. 21, fo 288, une lettre de Donna Orsina Peretti Colonna).

1. *Collectio Constitutionum*... Brixiae, 1895, p. 219, Bref de Sixte-Quint daté du 25 juillet 1585.

2. A. N., *Vita*..., année 1585.

3. *Collectio Constitutionum*..., p. 225.

4. Des dimissoriales, conservées à Naples, furent délivrées par Philippe le 28 juin 1586 (MARCIANO, *op. cit.*, II, l. II, c. VII). La sacristie de la Chiesa Nuova possède un celebret (document no 7) que Philippe, en qualité d'abbé de San Giovanni, donna le 2 avril 1588 à l'archiprêtre de Rocca San Giovanni. Cf. A. R., *Lib. II Decr.*, décret pris à cette date. Nous voyons Philippe accorder encore le 4 juin 1590 des lettres testimoniales à un prêtre dépendant de la juridiction de l'Abbaye (*ibid.*, *Lib. II Decr.*, à cette date).

5. A. N., Bordini à Tarugi, 28 juin 1586 : il semble à Philippe « avoir sur les bras un gros évêché, comme c'est la vérité ».

6. Lettre du 1er octobre 1587, dans VAT. *lat.* 8263, fo 247v. Cf. cette réflexion de Bordini dans une lettre de l'année précédente (A. N., à Tarugi, 10 mai) : « Nous avons jusqu'aux yeux des affaires de juges et de notaires. Que Notre-Seigneur (le pape), par pitié, nous en libère une bonne fois, car il est sûr que ces occupations ne sont guère en rapport avec un Institut dont le but est d'édifier le prochain par la façon de vivre et les exhortations. »

dépenses auxquelles l'obligerait sa charge spirituelle [1]. Gravement déçu, Philippe, qui craint d'offenser l'abbé Navarro, n'ose pourtant résigner le bénéfice [2]. Il en vient à l'idée d'abandonner plutôt sa fonction de Préposé : ce « poids de l'Abbaye », comme on lit dans nombre de lettres, est, avec la maladie, la grande raison qui le persuade en 1586 et 1587 qu'il doit donner sa démission [3]. La Congrégation elle-même partage ses scrupules et sa lassitude [4]. Puis la visite canonique dont il commet le soin à Talpa vers le milieu de 1587 [5] paraît avoir apaisé Philippe; muni de pleins pouvoirs, Talpa réforma les abus auxquels un long abandon avait permis de naître. La maison de Naples, plus rapprochée, eut désormais le mandat régulier de gouverner l'Abbaye; mais elle ne jouit pas des revenus avant 1593, où mourut le donateur [6].

1. Ce point, qui a échappé aux historiens, est affirmé dans ses *Mémoires* par Pompeo Pateri (f° 52v). Cf. A. N., fasc. 34, n° 3, lettre de G. Fedeli à Tarugi, 28 novembre 1586 : le scrupule est d'autant plus fort que « nous n'avons pas de quoi débourser pour suffire à nos obligations ». On leur a donné à entendre, au moment de la transmission, « qu'il n'y avait nulle charge » ; puis ils se sont trouvés « liés à un évêché sans même un écu de revenu ».

2. A. N., lettre de Bordini à Tarugi, 28 juin 1586.

3. Même lettre : « ... Je dis donc que Sa Révérence, *in primis et ante omnia*, se sent accablée de la charge de l'Abbaye... » Cf. *ibid.*, lettre du 31 mai 1586 ; et fasc. 34, n° 3, lettre de G. Fedeli à Tarugi, du 28 novembre 1586, et une autre du même au même, non datée, qui doit être d'avril-mai 1587.

4. Lettres citées.

5. Dès le 6 septemb e 1575, il avait été nommé administrateur de l'Abbaye, solidairement avec Navarro (A. N., *Vita*..., année 1585). Quant à la visite canonique attestée par la *Vie* manuscrite de Naples et par Marciano (*op. cit.*, II, l. II, c. VII), le décret du 26 juin 1587 (A. R., *Lib. II Decr.*) persuade de la placer cette année même. A propos de l'institution d'un séminaire, on peut noter l'opinion curieuse de Philippe qui préfère au séminaire proprement dit, dont les élèves sont pensionnaires, une école, comme en ont institué plusieurs évêques, où les élèves sont externes et viennent seulement suivre des cours (A. N., lettre de Gigli, 25 septembre 1587).

6. La lettre du 13 juin 1587 (citée par Marciano, *op. cit.*, II, l. IV, c. XIV), qui remet à la maison de Naples le soin de l'Abbaye, mentionne qu'elle aura les revenus « quand la Congrégation en tirera quelque chose ou que l'Abbé viendra à mourir ». Navarro mourut à la fin de juin 1593 (A. N., *Vita*..., année 1593). Or, le 1er juillet suivant, un décret de la Congrégation (A. R., *Lib. III Decr.*) et, le 18, une lettre de Baronio à Talpa (citée par Marciano, *loc. cit.*) traitent de l'attribution des revenus de l'Abbaye. Il semble qu'elle ait alors procuré des sommes importantes : voir le décret cité du 1er juillet 1593, qui parle de 3.000 écus récupérés et d'autres revendications en cours. Philippe, vivement pressé par le cardinal Aragona de lui céder le bénéfice, déclare maintenant que ce serait mal reconnaître la bonté du Pape qui secourut jadis, en le lui conférant, la Congrégation obérée (*Mémoires* de Pateri, f° 52v). Cf. un bref de Clément VIII (*Secr. Brev. 214. Clemens VIII.* 1594. Aprilis, f° 48 et suiv.) au sujet de biens-fonds et de revenus que la Congrégation cherche à recouvrer.

A peine a-t-il remis le pied dans Rome, en avril 1585, Tarugi tourne de nouveau les regards vers Naples et travaille à y revenir. Où sont les sentiments avec lesquels il protestait à Philippe qu'il ne s'y trouvait pas bien, du moment que Philippe ne l'y laissait pas de bon cœur ? Une sorte de passion le mène et le persuade que le saint finira par se convertir à ses vues. L'archevêque de Naples ainsi que le Théatin del Tufo sont à ce moment à Rome. Quand ils ont appris le retour des Pères, ils sont aussitôt venus les réclamer à Philippe. Ils l'ont trouvé toujours le même. Philippe, qui se rassure au sujet de Sixte-Quint, leur déclare qu'il ne s'opposera pas à la volonté divine, dès qu'il la verra clairement [1]. On s'efforcera de la lui faire voir. L'archevêque agira à Rome où il reste, del Tufo à Naples où il rentre. En liaison avec tous les deux, Tarugi dirigera l'intrigue avec sa maîtrise ordinaire. « Le Père Messer Philippe aura un gros chagrin du départ, écrit-il sans hésiter dès le 18 juin à del Tufo, son complice ; mais, quand il verra les choses arrivées à leur conclusion, il ne voudra pourtant pas se mettre en conflit avec sa conscience ; il reconnaîtra la volonté divine dans cette issue des événements [2]. » Autrement dit, Philippe se rendra devant le fait accompli, à savoir l'achat d'un logis pour les Pères, en plein centre de Naples, juste en face du palais archiépiscopal. L'archevêque s'occupe de recueillir des souscriptions d'argent ; il donnera lui-même une part de la somme ; mais il craint le repentir de la Congrégation et veut la lier par des conditions précises [3]. Tarugi tressaute à cette nouvelle. Par courrier qui rattrape celui de l'archevêque, il prévient del Tufo que, si l'on multiplie les obligations, « le Révérend Père Messer Philippe va s'en prendre à l'une d'entre elles, qui lui paraîtra de trop, pour ruiner l'entreprise [4] ». Il n'oublie pas d'associer à ses efforts Donna Costanza del Carretto Doria, la pieuse napolitaine dont la fortune est à la disposition des Théatins ; il la sollicite d'écrire à Philippe « pour lui donner du cœur » : qu'elle se dise sûre du succès, explique-t-il à del Tufo ; qu'elle ne marchande pas les mots ; qu'elle se montre « libérale de ses paroles comme elle est magnifiquement libérale de son or » [5].

1. A. N., *Vita...*, année 1585.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, *Vita...*, *loc. cit.*, lettre du 20 septembre 1585 au chanoine Oratio Venetia.
4. *Ibid.*, lettre du 20 septembre 1585. La nouvelle lettre de l'archevêque, datée du 3 octobre 1585 (citée par MARCIANO, *op. cit.*, II, l. I, c. III), montre qu'on lui a fait la leçon et qu'il en tient compte.
5. Lettre citée du 20 septembre 1585.

Tout alla à souhait. Le 30 octobre 1585, on avait réuni 5.500 écus [1] et, sans attendre l'aveu de la Congrégation, on achetait en son nom [2] le palais Seripandi, face au Dôme de Naples. On posait aux Philippins l'unique condition d'être installés en août 1586, dans le délai de neuf mois. La nouvelle fut aussitôt transmise à la Congrégation, qui répondit officiellement le 9 novembre [3]. Tarugi avait bien deviné la conduite de Philippe. Cette demeure enfin assurée aux Pères emportait sa résistance. Mais de quel ton timide l'acceptation est donnée ! C'est Bordini, secrétaire de la Congrégation, qui écrit la lettre, mais c'est assurément Philippe qui l'inspire, qui en dicte peut-être les expressions : « Nous gardons beaucoup d'appréhensions, et d'autant plus grandes que l'on a fait les choses plus grandement pour commencer. » La Congrégation est très faible : « ... En comparaison de tant de religions si nombreuses, si saintes et si savantes, nous sommes comme autant de nains aux côtés de géants. » Tarugi ira donc à Naples, « encore que tout le monde constate quel tort cause son absence à l'œuvre de Rome » ; mais on ne promet pas de l'y laisser. On pressent aussi des difficultés de gouvernement : dans les religions où règne, grâce aux vœux, une stricte discipline, il suffit pourtant d'un cerveau inquiet pour jeter la perturbation dans l'ordre entier : ce sera bien autre chose dans une Congrégation où les vœux n'existent pas. Que pense à ce moment Tarugi d'un consentement mêlé de tant de regrets ? C'est encore une simple « permission » d'agir, non un « précepte » ; mais le scrupule de sa tendresse filiale paraît effacé maintenant de son âme.

Trois mois ne s'écouleront pas avant qu'il ait tout préparé pour le départ. Donna Costanza lui a fait tenir de quoi payer les frais du voyage [4]. Le dernier vendredi de janvier 1586, on doit se mettre en route pour Terracine, d'où l'on gagnera Naples par mer [5]. Mais un

1. Voici, d'après A. N., *Vita...*, *loc. cit.*, les noms des donateurs, avec le montant de leurs versements : l'archevêque, 500 écus ; l'évêque dell'Isola, 100 ; Fabio Marchese, 1.350 ; Paolo Spinola, 1.000 ; Giovanni Villano, 400 ; Gio. Battista Crispo, 500 ; Carlo di Fenice, 1.650.

2. La Congrégation est appelée dans l'acte : « l'Oratoire de Saint-Jérôme de la Ville de Naples, ou les Révérends Pères de l'Oratoire de Sainte-Marie et de Saint-Grégoire à la Vallicella de la Ville de Rome ». Le premier titre explique le nom de *Girolamini* que portent encore aujourd'hui les Philippins de Naples.

3. Lettre rapportée dans la *Vita...*, *loc. cit.* Elle est adressée à del Tufo, négociateur de l'affaire à Naples.

4. A. N., *Vita...*, lettre de Tarugi à del Tufo, 3 janvier 1586.

5. Lettre de Tarugi à Giulio Ram, 29 janvier 1586, insérée en original dans A. N., *Historia annuale...*, p. 461-464.

grave accident de santé, qui arrive à Philippe le 28 janvier, vient déranger les plans. On le trouve au matin dans sa chambre privé de sentiment et les médecins ont les plus grandes peines à le rappeler à lui. Dès le 29, il semble hors de danger, mais les Pères, persuadés qu'il a été frappé d'une attaque, se disent que d'autres vont suivre [1] ; ils le veillent continuellement, ils craignent « qu'il leur reste d'un moment à l'autre dans les mains » [2]. Tarugi comprend bien qu'il ne peut partir lui-même, et propose à sa place, en attendant Pâques, Talpa, Carli et Giovenale Ancina [3]. Mais c'est à lui que les Napolitains tiennent avant tout. Comme Philippe n'éprouve pas de nouvel accès, ils députent en hâte, pour prévenir le départ des suppléants [4], un ecclésiastique, Francesco de Bellis, représentant le clergé, et le Seigneur Giulio Ram, représentant la noblesse, qui porteront à Rome l'acte de donation du palais Seripandi et réclameront Tarugi. S'il fallait encore une preuve des hésitations de Philippe, on la trouverait dans les trois questions qu'il pose à l'assemblée des Pères quelques jours après l'arrivée des envoyés napolitains. C'est toute l'affaire qu'il leur soumet à nouveau, comme si les décisions de novembre ne comptaient plus : Convient-il qu'à peine née, la Congrégation de Rome fasse une fondation à Naples ? Doit-on accepter l'offre de donation des Napolitains ? Peut-on envoyer à Naples celui dont la maison de Rome a le plus instamment besoin, le Père François-Marie Tarugi ? Pendant la délibération, Philippe s'est retiré dans sa chambre. Les Pères répondent oui aux trois questions. Philippe accepte, en se rangeant à leur avis, que leur volonté s'accomplisse et non la sienne. Il n'y a plus désormais à différer la mission. On décide qu'y prendront part deux Pères, Tarugi et Talpa, deux sous-diacres, Carli et Prati, deux clercs, Francesco Bozzio et Galletti, enfin deux laïcs. Elle se met en route en compagnie des envoyés napolitains et l'on arrive le 12 mars à Naples. Logés d'abord à l'hôpital des Incurables auprès de Borla, les Philippins s'installent le 25 juillet dans leur propre maison. A partir du 1er novembre, ils font l'Oratorio chez eux, dans une église attenante à leur habitation. Leur groupe s'accroît de plusieurs membres durant cette année 1586. Borla les a suivis, quand ils sont passés des Incurables à la résidence du quartier du Dôme. Le 29 octobre, arrive Giovenale Ancina ainsi

1. A. N. La lettre contient un récit très détaillé de l'événement.
2. Lettre de Tarugi à Donna Costanza, 31 janvier 1586 (A. N.).
3. *Ibid.* Cf. *Vita...*, année 1586, lettre à Giulio Ram du 8 février.
4. Lettre de Tarugi du 15 février (MARCIANO, *op. cit.*, II, l. I, c. III).

qu'un laïc, et le 3 décembre Bernardino Mosina, envoyés en renfort par Philippe [1]. Vu les maigres ressources en hommes de la Congrégation romaine, il faut reconnaître qu'elle répondait largement aux avances des Napolitains.

Longtemps après cette époque, vers 1629, une grave querelle s'éleva entre les maisons de Rome et de Naples. Naples prétendit qu'elle était fondation de Philippe, voulue et approuvée comme Rome, et que Philippe avait chéri ses deux filles avec une égale tendresse. Rome, de son côté, soutint qu'il n'y eut nulle spontanéité dans le consentement de Philippe à la fondation napolitaine, que son sentiment propre était contraire, mais qu'il céda au vœu de la majorité des Pères. Le récit qu'on vient de lire suffit à montrer que la thèse de Rome était juste. Mais les libelles dont elle l'appuya foisonnent encore en témoignages probants [2]. Nous allons en citer quelques-uns. Personne, dit Francesco Bozzio, n'ignorait la pensée de Philippe : « on en parlait ouvertement dans la maison ». C'est pourquoi son frère Tomasso, qui la connaissait comme tout le monde, ne se sentit pas le courage d'accompagner Tarugi à Naples, ainsi que l'ordonnait la Congrégation, et il obtint que Talpa fût envoyé à sa place ; Francesco, qu'agitait le même scrupule, serait aussi resté si Philippe ne l'eût engagé lui-même à partir [3]. « Non seulement les membres de la Congrégation, mais les murailles mêmes, déclare énergiquement Mutio Vitelleschi, général des Jésuites, sont imprégnées de la tradition des résistances du saint [4]. » Giuliano Macaluffi, un frère laïc qui ne quittait guère alors la chambre de Philippe, l'a entendu cent fois faire ses doléances [5]. On imagine combien cette obstination navra Tarugi [6]. En le bénissant le jour du départ : « Tu veux donc t'en aller, lui disait-il encore, je ne suis pas

1. Pour tous les détails qui précèdent, voir A. N., *Vita...*, *loc. cit.* Cf. *ibid.*, interrogatoire de Gio. Batta del Tufo, le 8 avril 1620 ; et A. R., lettres des 15 et 22 février 1586.

2. Voir les deux mémoires de VAT. *lat.* 6662, f°s 29-66 et 72-121. Les minutes ainsi que les pièces originales se trouvent réunies dans A. R., en deux volumes, sous le titre de *Casa di Napoli.* Voir aussi VAT. *Urb. lat.* 526, f° 40. La thèse de Naples est exposée dans VAT. *lat.* 8263, f° 227, imprimé dont l'auteur est le P. Gio. Alfonso Destuti, de Naples, qui se rétracta par une lettre du 8 mai 1629, annexée au premier mémoire de A. R. L'auteur de la *Vita...* de A. N. discute longuement, à l'année 1586, les arguments de la thèse de Rome.

3. VAT. *lat.* 6662, f° 41.

4. *Ibid.*, f° 42.

5. VAT. *Urb. lat.* 526, f° 44.

6. VAT. *lat.* 6662, f° 42.

d'avis que tu partes [1]. » Dans la suite, raconte Marcello Vitelleschi, Tarugi supplia Philippe de lui donner, avant sa mort, la consolation de dire qu'il agréait la fondation de Naples : « Si elle ne me plaît pas, répondit Philippe, comment le dirais-je [2] ? » Il ne revint jamais sur ses préventions. Quand le cardinal Cusano lui alléguait les heureux développements de la maison, Philippe, rapporte Fabritio de' Massimi, protestait qu'il n'avait pas confiance et ne la croyait pas solide [3] : prédiction qui fit dire à Tarugi « que les prophètes ne prophétisent pas tous les jours [4] ».

Ces dépositions recueillies par les Pères de Rome après un assez long intervalle concordent avec les documents contemporains. Trois mois après le départ de Tarugi, Philippe conservait ses hésitations et ses doutes : « ... Suivant l'esprit du Père, écrivait Bordini [5], il n'est pas encore possible de certifier que cette entreprise soit voulue de Dieu. » Une lettre de l'année suivante nous dévoile clairement le fond de son âme [6]. Ses raisons essentielles de désapprouver la fondation de Naples, ce n'est pas qu'on se soit établi trop près de l'archevêché et du Dôme et qu'à plus grande distance on eût mieux sauvegardé son indépendance ; ce n'est pas davantage, grief beaucoup plus grave, le non-conformisme des Pères de Naples qui ont introduit de nouveaux usages dans leur communauté : c'est la pénurie des sujets, au nom de laquelle on avait tant de fois écarté d'autres fondations ; c'est l'affaiblissement de la maison de Rome après cet essaimage ; c'est en particulier Tarugi qui manque à Rome pour l'assistance à donner à la Congrégation auprès de la Curie, qui s'exténue à Naples, qui mourra à la peine et causera ainsi la ruine d'une maison où l'on ne pourra plus envoyer personne de son mérite pour combler le vide. Tarugi ! La tendresse du vieillard pour son fils préféré conspire avec des considérations très objectives

1. VAT. *lat.* 6662, f° 41v. Ces propos sont rapportés par Francesco Bozzio qui était présent.

2. *Ibid.*, f° 42v.

3. VAT. *Urb. lat.* 526, f° 43.

4. VAT. *lat.* 6662, f° 42. Faut-il ajouter encore à ces témoignages celui du cardinal Frédéric Borromée : il écrivait le 21 mai 1629 (VAT. *Urb. lat.* 526, f° 40v) : « Pour autant que je me rappelle, il ne lui plut pas (à Philippe) que la maison de Naples fût érigée, mais il se résigna et laissa faire. »

5. A. N., Bordini à Tarugi, 28 juin 1586. La lettre du 7 juin (*ibid.*) dit que Philippe reste convaincu que l'entreprise ne vivra pas.

6. *Ibid.*, G. Fedeli à Tarugi, 18 septembre 1587. La lettre se termine par ces paroles : « J'écris tout cela de sa part (de Philippe), comme il m'en a donné l'ordre, et je lui ai lu deux fois tout ce que j'avais écrit. » Le document est donc des plus sûrs.

pour déplorer son absence. Le Théatin Marco Parascandolo ne le visita jamais dans la suite sans qu'il se plaignît que Naples lui eût enlevé cet auxiliaire incomparable [1]. A ses yeux, Tarugi, c'est celui qui n'a point d'égal dans « le principal talent », à savoir le discours à l'Oratorio, grâce auquel « on attire, on remue, on garde » les hommes [2]. C'est aussi le plus intime de ses disciples, son conseiller et son confident dans les soucis de sa charge. C'est enfin le successeur qu'il voudrait mettre à sa place au moment où les forces l'abandonnent.



La santé de Philippe est, en effet, gravement éprouvée durant les années 1586 et 1587. Il a vieilli avant l'âge. Dans les lettres on parle de lui comme d'un vieillard bien avant qu'il ait atteint 70 ans [3]. Nous avons rapporté les sortes d'attaques qui effrayèrent tant sa Congrégation au début de 1586 et retardèrent le départ de Tarugi pour Naples [4]. Il s'en remit ; mais, quelques mois après, on constate qu'il dépérit beaucoup [5]. « Il est très changé, écrit-on le 16 août 1586 : il ressemble à une momie, sans chair, ayant tout juste la peau et les os [6]. » Le courrier suivant insiste sur ces nouvelles : « ... Sa Révérence va plutôt en déclinant, par suite de l'âge, de la débilité et du manque d'appétit, et aussi par la transpiration qui l'épuise : en outre, ce qui me frappe le plus, c'est que lui-même pense à sa mort et en parle comme d'une chose certaine [7]... » Même son de cloche six mois plus tard [8]. Cet état inquiétant semble ordinairement causé par des rhumes violents accompagnés de fièvre [9]. A chaque catarrhe, les Pères passent par des anxiétés très vives, se demandant si ce n'est pas la fin.

1. VAT. *Urb. lat.* 526, f°s 42-42^v^.
2. Lettre citée du 18 septembre 1587.
3. « Questo vecchio », dit ainsi Tarugi dans la lettre du 24 octobre 1584 à Bordini (A. R., *Casa di Napoli,* I, f° 7 ; et extraits dans VAT. *lat.* 6662, f° 73v). Cf. une lettre d'Alfonso Paleotto à Tarugi, 4 novembre 1581 (A. R.), où il exprime déjà la crainte de ne plus le revoir en ce monde.
4. Peut-être s'agissait-il plutôt d'asphyxie par des charbons laissés la nuit dans sa chambre : cf. la déposition de Bordini, *P. C.*, f° 648 (*Vat.*), si elle se rapporte aux mêmes événements.
5. A. N., lettre du 24 mai 1586 : le Père sent « lui manquer la vue, les forces, la vigueur naturelle ». Cf. *ibid.*, les lettres du 31 mai et du 7 juin suivants.
6. *Ibid.*, lettre du 16 août 1586.
7. *Ibid.*, lettre de Bordini du 23 août 1586.
8. *Ibid.*, lettre de Bordini du 3 janvier 1587.
9. Lettre citée de Bordini, 23 août 1586, et lettres du 2 et du 10 janvier 1587 (*ibid.*).

Malgré quelques accès [1], l'année 1587 fut meilleure [2]. Mais il est physiquement diminué : le décret du 22 juin constate que sa santé lui rend impossible de prendre part aux conseils, et institue un secrétaire pour lui référer les délibérations [3]. Il ne restera guère désormais sans quelque mal [4]; il penche, comme dira bientôt Germanico Fedeli, vers un état « d'indisposition continuelle » [5]. Ce qui empire la dépression, croit son entourage, c'est qu'il se nourrit presque de rien [6]. Seul Germanico Fedeli, qui le sert, réussit à lui faire accepter parfois des mets plus réconfortants [7]. De tout temps il a été extraordinairement sobre. Mais il s'imagine maintenant que la nourriture excite ses battements de cœur, ainsi que ce feu qui lui brûle la poitrine et la gorge, et il songe à réduire encore son ordinaire; il parle une fois à Tarugi de remplacer par de l'eau pure l'eau rosée d'un peu de vin dont il use pour boisson [8]. D'autre part, sauf dans les cas où la maladie l'a forcé de garder la chambre, il n'a rien changé jusqu'à présent à son train de vie. Il s'abstient rarement de descendre à l'église pour confesser. On lit dans les lettres des assertions comme celle-ci : « ... Pour ce qui est de se relâcher de ses travaux de corps et d'esprit, je l'estime impossible à lui tant qu'il aura le souffle [9]... » Ce n'est pas qu'il ne sente la lassitude : « J'ai tout écrit, déclare un jour Germanico Fedeli, au nom du Père Messer Philippe, qui m'a appelé aujourd'hui dans sa chambre et m'a dit tout ce que je devais écrire. » Et il ajoute : « Le Père éprouve un extrême accablement de ses divers offices et supplie ardemment Dieu et Votre Révérence de le secourir dans la décrépitude de son âge, où il aurait besoin de repos d'âme et de corps et où il lui faut au contraire travailler plus que jamais [10]. »

1. Comme celui que signale la lettre du 17 juillet (A. N.). Cf. celle du 28 juillet (A. R.).

2. A. N., lettres du 7 février, du 21 mars, du 18 avril, du 2 et du 9 mai, du 17 et du 24 juillet, et du 27 novembre 1587. Il faut malgré tout le ménager : ainsi la lettre du 24 juillet 1587 (*ibid.*) montre qu'on lui tait certaines nouvelles de Naples, pour ne pas l'agiter dans l'état de faiblesse où il demeure.

3. A. R., *Lib. II Decr.*

4. Sans parler de cas plus graves : voir la lettre du 29 janvier 1588 (A. N., fasc. 34, n° 3, G. Fedeli à Tarugi), qui parle d'une chute à la renverse dans sa chambre.

5. *Ibid.*, lettre à Tarugi du 29 juillet 1588.

6. Lettres citées du 29 janvier 1586 et du 29 janvier 1588.

7. A. N., lettre du 7 août 1587.

8. Lettre citée du 29 janvier 1586.

9. Lettre citée du 16 août 1586. Cf. lettres citées du 24 mai et du 6 septembre 1586, du 3 janvier, du 7 et du 21 mars, du 9 mai et du 24 juillet 1587.

10. Lettre citée du 29 janvier 1588.

Tel est le sort auquel l'a condamné le départ de Tarugi pour Naples. Durant toute l'année 1586, il voulut le faire revenir. Outre les scrupules que lui cause l'administration de l'Abbaye, et le dégoût des affaires temporelles qui l'assiègent, sa mauvaise santé lui inspire à cette époque de donner sa démission. En mai, c'est un projet bien arrêté dans son esprit. Mais il ne voit dans sa Congrégation qu'un seul homme, Tarugi, qui convienne pour le remplacer. C'est sûrement alors qu'il dicte à Germanico Fedeli l'acte par lequel Bordini et Talpa sont mis de côté et Tarugi au contraire désigné pour sa succession [1]. On informa l'intéressé de ce projet : « Son rappel, lui écrivait-on le 24 mai 1586 [2], n'aura pas lieu « aujourd'hui ni demain », mais c'est « une question de mois, non pas d'années ». Il faut que Tarugi se tienne prêt à « laisser toute autre entreprise » pour venir endosser le fardeau [3]. Tarugi, insensible à l'honneur, fit de vives résistances. Le Père, écrit-on en octobre [4], « ne désire autre chose que de voir à Rome le Père Francesco Maria, mais il s'agit quasiment de l'impossible » pour obliger ledit Père à lâcher prise. De son côté Philippe reste ferme dans son dessein : « Il montre, annonce Bordini au début de 1587 [5], un désir infini de se débarrasser de sa fonction en mai », c'est-à-dire au moment des élections triennales ; « aussi persiste-t-il dans sa volonté que Votre Révérence vienne à Rome à cette date. »

Quelques mois plus tard, Philippe demeure « absolument résolu » à démissionner, mais il a perdu l'espoir d'arracher Tarugi à Naples [6]. Tarugi demeurera dans sa fondation, sauf peut-être l'événement de la mort de Philippe, car la Congrégation, où tout le monde pense à lui comme successeur [7], lui imposerait sans doute alors la

1. VAT. *lat.* 6662, f°s 76 et suiv. ; et A. R., *Casa di Napoli*. La date a été discutée dans une note au début du chapitre.

2. A. N.

3. *Ibid.*, lettre du 31 mai. Cf. *ibid.*, lettre du 23 août.

4. Lettre citée dans VAT. *lat.* 6662, f° 43^v ; l'original se trouve dans A. R., *Casa di Napoli*, II, f° 2.

5. A. N., lettre à Tarugi, 3 janvier 1587. Cf. fasc. 34, n° 3, G. Fedeli à Tarugi, 28 novembre 1586.

6. A. N., fasc. 34, n° 3, G. Fedeli à Tarugi, lettre non datée qui remonte au moins à la période d'avril-mai 1587. Cependant Philippe parle encore à Tarugi de venir le décharger dans une lettre du 1er octobre 1587 (VAT. *lat.* 8263, f° 247^v). Dans la même lettre, il ne met pas en doute que, s'il mourait, Tarugi devrait prendre sa succession.

7. Germanico Fedeli en fait la confidence à Tarugi dans la lettre du 7 août 1587 (A. N.).

charge. Mais on n'en est pas encore à cette extrémité. A défaut de Tarugi, Philippe, qui n'aurait personne à lui substituer, conçoit dans sa perplexité qu'on pourrait supprimer pour le moment le Préposé et mettre à la tête de la Congrégation, au lieu d'un seul homme, le directoire des quatre Députés, pourvu qu'y entrassent à l'avenir des Pères qui auraient des loisirs pour cette fonction. Il soumet ce plan à Tarugi, il lui cite les noms des Députés qu'il conviendrait d'élire [1]. L'époque de l'assemblée venue, on élut les Députés souhaités par Philippe; mais le Préposé subsiste, et c'est Philippe dont, à notre étonnement, la démission ne paraît avoir été ni proposée ni discutée. Par dérogation expresse à la règle en vigueur, d'un vœu unanime, il est même confirmé à vie dans sa charge : décision où l'on peut malgré tout voir une affectueuse protestation contre ses intentions bien connues [2]. Mis à part la dévotion à sa personne et la confiance en ses lumières, la jeune Congrégation sent qu'il importe à son prestige que le saint demeure longtemps encore son chef [3]. Pour Philippe, sa santé, qui se raffermissait, l'avait peut-être encouragé à recharger la croix sur ses épaules, ou bien s'était-il convaincu finalement qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de rester en place. Tarugi, tenu pourtant de faire acte d'électeur [4], n'avait pas cru pouvoir quitter Naples, même pour le temps du voyage, et n'avait pas paru à l'assemblée [5].



En demeurant Préposé en 1587, Philippe renonce définitivement à Tarugi; il consolide du même coup l'établissement de Naples dont Tarugi est l'âme. Combien aura été laborieuse la naissance de cette fondation! Les choses se passèrent plus facilement pour sa sœur

1. Lettre citée de G. Fedeli à Tarugi, qui date probablement de la période d'avril-mai 1587.

2. A. R., *Lib. II Decr.*, procès-verbal du 19 juin 1587.

3. Voir A. N., lettres citées des 23 août 1586 et 3 janvier 1587; et *ibid.*, lettre du 9 juin 1589. Voir surtout ce passage d'une lettre adressée le 16 janvier 1587 à Tarugi (*ibid.*) : « Que Votre Révérence ait soin de rappeler continuellement aux Pères et aux frères de là-bas qu'ils prient pour la conservation de ce chef chéri : de lui dépend, dans l'arbre minuscule de notre Institut, et la verdure des feuilles et la grâce des fleurs et la douceur des fruits qu'il produit chez nous et chez vous et en tous endroits. »

4. A. R., *Lib. I Decr.*, 4 avril 1587.

5. La *Vita*... de A. N., année 1587, dit que Philippe lui-même reconnut que la jeune maison de Naples ne pouvait se passer de lui et, après l'avoir mandé à Rome, lui fit écrire de rester.

jumelle, la maison de San Severino, petite ville située dans les Marches. Il s'agissait, il est vrai, non d'une fondation proprement dite, d'une colonie qui sort de Rome pour aller vivre ailleurs, mais de l'agrégation d'un groupe formé en dehors de Rome. On avait expressément entendu que Rome n'aurait pas à fournir de sujets, mais se contenterait de prendre la charge de ceux qui seraient recrutés sur place [1]. Dès 1579, trois prêtres indigènes, dont l'un était le propre frère du Père Talpa, avaient été ainsi décrétés membres de la Congrégation de l'Oratoire [2]. Mais ces trois prêtres n'avaient pas alors d'habitation commune [3]. On ignore s'ils réussirent de longtemps à s'en procurer une, non plus qu'un local propre aux exercices de l'Oratorio. On doute même que la filiale créée en 1579 ait pu se constituer matériellement avant 1586. Aussi le fait d'entrer cette année-là en possession d'une église, qu'une bulle de Sixte-Quint unit le 31 mars à la Vallicella, a-t-il jusqu'à présent donné le change aux historiens, qui datent tous de 1586 le commencement de San Severino [4]. L'église était un sanctuaire de célébrité récente. Le 16 janvier 1584, de San Severino et des environs, on avait aperçu pendant la nuit des points lumineux non loin de la ville, au-dessus d'une niche où était peinte la Madone. Le lendemain, toute la ville accourut autour de la vieille fresque; des miracles se produisirent; l'endroit était devenu soudain un foyer de dévotion. On résolut d'y construire une église, qu'on appellerait « Madone des Lumières » en souvenir de son origine. Mais il fallait un clergé pour la desservir. On peut penser que les Philippins de la ville, saisissant l'occasion propice, s'offrirent pour cette fonction. Ils furent agréés. Munis désormais d'un établissement, ils deviendraient en fait ce qu'ils étaient en droit depuis six ans, une nouvelle maison de l'Oratoire. Un décret du 4 décembre 1586 [5] consacra leur agrégation. Les Pères, qui venaient de décider la fondation de Naples, furent unanimes à trouver bon que la Congrégation prît encore San Severino sous son gouvernement.

1. *Mémoires* cités de PATERI, f° 54v.

2. Lettre de Bordini aux trois intéressés, du 22 décembre 1579. Elle a été insérée, avec les instructions données par les Pères de Rome à leurs nouveaux confrères, dans le *Livre des Décrets de la maison de San Severino*, et publiée récemment dans le périodique *San Filippo Neri* (n° du 26 mai 1926).

3. Comme il ressort des instructions annexées à la lettre de Bordini.

4. Cf. la *Vita*... de A. N., année 1586, *in fine;* et MARCIANO, *op. cit.*, II, l. IV, c. XIV. Mêmes références pour les faits qui suivent.

5. Il est perdu, comme tous les décrets de la même année. On a expliqué au chapitre des Sources que les décrets attribués à 1585 par une copie du *Livre I des Décrets* sont en réalité de 1586.

Talpa, intrigant et tenace, ne manqua pas de plaider la cause de ses compatriotes. Comme pour Naples, le consentement de Philippe ne fut pas donné sans appréhension, bien qu'il ne dût en coûter cette fois aucun sujet à la Congrégation. Mais Philippe ne désirait pas voir grossir son œuvre. Tandis qu'on prend possession de la nouvelle résidence, une lettre fait part de son ennui [1] : « Le Père Philippe y a peu de goût (à la fondation) : il dit qu'il en sera comme de la maison de San Giovanni (des Florentins), qu'on n'a pas encore pu mettre sur pied. »

C'est le cardinal Cesi qui avait négocié auprès de Sixte-Quint le rattachement de la Madone des Lumières à la Vallicella. Peu après l'acte pontifical, on envoya à San Severino le Père Alessandro Fedeli, non pour y demeurer, mais pour organiser la communauté et l'initier aux pratiques de la Congrégation [2]. Durant son séjour, le 23 juin 1586, il posa la première pierre d'une modeste église [3]. Il était de retour avant la fin de l'année [4] et le nouvel Oratoire n'eut plus à compter désormais que sur ses seules forces [5]. Néanmoins Rome se mit dès lors à le gouverner régulièrement [6].

Il semble qu'à la conclusion près les choses se soient passées pour Fermo, la patrie de Flaminio Ricci, comme pour San Severino, celle d'Antonio Talpa. Quand l'évêque de Fermo le sollicita en 1580 de fonder un Oratoire dans sa ville épiscopale, Philippe lui répondit,

1. A. N., lettre du 7 juin 1586. Rapprocher de cette lettre un décret du 13 juin 1586 (A. R., *Lib. I Decr.*), qui députe Bordini et Gigli pour pacifier Saint-Jean des Florentins.

2. A. R., *Lib. I Decr.* : le décret du 24 mai 1586 ordonne son prochain départ.

3. Sa lettre du 5 juillet (cf. MARCIANO, *loc. cit.*) rend compte de l'événement à Philippe. Quand ils la reprirent en 1600, les Barnabites trouvèrent une église très simple (PREMOLI, *op. cit.*, p. 369).

4. Car il est envoyé avant la fin de l'année comme Recteur à Saint-Jean des Florentins.

5. C'est-à-dire sur de maigres forces : en 1591, après la mort d'Arsenio Talpa, il ne restait plus que deux prêtres (A. R., lettre du 28 juin). Malgré les prières de l'évêque (*ibid.*, lettre du 19 mars 1592), la Congrégation de Rome ne vint pas à leur secours (NETTI, *op. cit.*, n° XXI, réponse de Philippe lui-même à l'évêque). En 1592, Flaminio Ricci ne fut à San Severino qu'en passant (A. R., lettres des 4 et 9 mai 1592). L'année suivante, Pompeo Pateri n'y vint non plus que pour faire la visite canonique. La première mission durable est celle d'Antonio Caroli (*ibid.*, *Lib. III Decr.*, 7 janvier 1594), en 1594 : le décret qui l'envoie porte qu'il restera « jusqu'à nouvel ordre » pour aider les Pères de San Severino.

6. Voir les premiers décrets : A. R., *Lib. I Decr.*, 8 et 15 juin 1587; *Lib. II Decr.*, 5 novembre 1587.

comme il avait fait pour bien d'autres, qu'il était à court de sujets [1]. Ce refus n'empêcha pas des prêtres de Fermo de se grouper un peu plus tard pour pratiquer à la manière romaine les exercices de l'Oratorio [2]. Un d'entre eux vint même passer quelque temps à la Chiesa Nuova pour s'instruire de l'exacte observance de l'Institut [3]. C'est probablement vers 1585, quand ils furent en train, que leur parvinrent ces lettres où Philippe les traitait « comme siens », et où Tarugi leur déclarait : « Vous vous êtes offerts à nous, nous vous acceptons pour nôtres [4]. » On leur tenait exactement le même langage qu'en 1579 aux trois prêtres de San Severino. Restait à la communauté de Fermo à se pourvoir, comme celle de San Severino, d'une église qui lui appartînt en propre et qui pût, telle la Madone des Lumières, être canoniquement transférée à la Congrégation. Alors serait prononcée son agrégation définitive. Malheureusement, elle ne réussit pas avant 1594 à asseoir ainsi son établissement matériel. Elle eut beau faire valoir alors ses titres [5]. Flaminio Ricci, qu'on avait envoyé à Naples, manquait pour appuyer les instances de ses compatriotes et hâter les résolutions. Rien ne fut tranché avant la mort de Philippe et, quand les Pères de Rome en vinrent ensuite à examiner l'affaire, malgré le quasi-engagement pris dix ans plus tôt, le souvenir du saint, qui n'était pas favorable aux annexions, les retint d'exaucer la demande.

San Severino est donc une exception qu'on ne devait plus revoir dans l'histoire de la Congrégation. Peu après San Severino, une église de Spolète, où l'on vénérait une Madone aussi libérale de miracles que celle des Lumières [6], sollicita vainement son union avec la Vallicella [7]. Et quand en 1593, Pietro Pozzo, qui était de Palerme, voulut rattacher à la Congrégation l'Oratoire qui s'y fondait, on concéda que des Pères de Palerme vinssent à Naples pour pratiquer quelque temps la vie philippine, mais, une fois initié, on laissa à lui-même le nouveau groupement [8].

1. Lettre du 13 janvier (NETTI, *op. cit.*, nº IX ; l'original est à la sacristie de la Chiesa Nuova).

2. MARCIANO, *op. cit.*, II, l. V, c. II.

3. *Ibid.*, c. IV.

4. A. R., lettre du 18 décembre 1594.

5. *Ibid.*, lettres des 21 juin et 12 décembre 1594. La lettre que les Pères de Fermo adressent le 25 janvier 1595 à Baronio (citée par CALENZIO, *op. cit.*, p. 367) paraît se rapporter aussi à l'affaire de l'agrégation.

6. *Mémoires* cités de PATERI, fº 56v.

7. Cette union est refusée par le décret du 21 novembre 1586 (A. R., *Lib. I Decr.*).

8. A. N., *Vita...*, année 1593. Cf. MARCIANO, *op. cit.*, II, l. I, c. IV, et l. V,

En fin de compte, l'établissement de Naples fut le seul hors de Rome à coûter des sujets à la Congrégation. Ailleurs elle se tira d'affaire avec des missions temporaires. Si l'Abbaye l'occupa par des procès sans nombre, elle ne lui prit personne. Mais, pour estimer exactement ses forces disponibles, il ne faudrait pas supputer qu'elle pouvait appliquer à ses propres ministères toute l'activité des sujets qui restaient à Rome. Tantôt à son corps défendant et tantôt de bon gré, la maison de Rome s'était chargée de beaucoup de tâches extérieures. Ainsi travailla-t-elle pendant plusieurs années à fonder un Collège polonais. Grégoire XIII poursuivait avec ardeur l'institution de ces Collèges nationaux, où des ecclésiastiques seraient solidement imbus de la foi romaine, qu'ils propageraient ensuite dans leurs patries. Les Collèges germanique, hongrois, grec, anglais, maronite, arménien, furent ses créations, sans parler du Collège romain, où les élèves de tous ces Collèges particuliers viendraient entendre les mêmes leçons. Les Philippins s'inspiraient donc d'une idée en vogue [1]. La première initiative de leur entreprise vint d'un Polonais, neveu du cardinal Hosius, Stanislas Reskke, qui était resté à Rome après la mort de son oncle [2]. Il voulut pourvoir au sort de jeunes compatriotes que la renommée des Collèges étrangers avait attirés à Rome, mais que leur nationalité empêchait d'être admis [3]. La Pologne, qui avait failli se donner à l'hérésie, promettait de rester catholique depuis qu'elle avait pour souverains Etienne Bathory et la reine Anne [4]. Il importait de fortifier sa fidélité. Un Collège polonais établi à Rome formerait des agents dévoués à ce dessein. C'est ce que Reskke fit probablement valoir à Philippe en lui proposant, en 1582, de prendre en mains la fondation. Philippe eut-il un mouvement d'enthousiasme à la pensée d'aider à la sauvegarde de la vraie foi? Bien qu'il fût capable de pareils sursauts,

c. XXII. Une pieuse Compagnie de Florence aurait aussi souhaité s'unir à l'Oratoire de Rome et n'obtint que l'hospitalité de la Vallicella pour instruire quelques-uns de ses membres (VAT. *lat.* 6662, f° 78, témoignage de G. Fedeli). On ne connaît pas l'époque exacte de sa démarche. Un décret de 1588 (A. R., *Lib. II Decr.*) montre l'Oratoire de Rome soucieux de rester distinct de celui de Lucques.

1. Grégoire XIII aurait songé lui-même à un Collège polonais (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 186).

2. Le décret du 30 juillet 1582 (A. R., *Lib. I Decr.*) décide « de répondre à Monseigneur Reska qu'il s'abouche avec le Père Messer Philippe pour l'affaire des élèves Polonais ». Sur ce Reska, cf. PASTOR (*op. cit.*, IX, p. 165). Montaigne fut en relations avec lui en 1580 (*Voyage en Italie*, édit. d'Ancona, p. 330, texte et note).

3. CAPECELATRO, II, p. 448 et suiv., qui cite une notice de Talpa.

4. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 4-5 et 609.

c'est le sentiment de la gêne où le mettraient ses trop modiques ressources en hommes qui dut primer chez lui tous les autres. Sans les égards auxquels il était tenu pour certaines instances, comme celles de Savelli, le cardinal protecteur du royaume [1], il eût probablement décliné l'offre. Il chercha, semble-t-il, hors la Congrégation le personnel pour organiser le Collège [2], quitte à en confier la surintendance à l'un des siens, qui fut en premier lieu Talpa [3], puis, après le départ de Talpa pour Naples, Tomasso Bozzio [4]. Mais l'établissement matériel réclamait aussi de l'argent. On espéra qu'il viendrait de Pologne. Sollicité par Reskke, le primat Stanislas Karnkowski avait écrit le 19 septembre 1583, en son nom et au nom de tous les prélats du royaume, une lettre où Philippe était comblé de louanges et d'amples dotations promises [5]. Reskke dut apporter cette lettre quand il revint à Rome avec André Bathory, neveu du roi Etienne, qui allait être fait cardinal [6]. La Congrégation fut empressée autour du jeune prince dont elle pouvait attendre une aide puissante [7]. On apprend qu'il partageait alors son temps entre le Gesù et la Vallicella [8]. Mais ni lui, ni les

1. Fait avéré par Talpa (cf. CAPECELATRO, *loc. cit.*).

2. Les préfets du Collège furent Messer Giulio da Riete, puis Messer Bernardino Mosina (A. R., *Lib. I Decr.*, décret du 28 février 1583), qui n'appartenaient pas à la Congrégation ; toutefois le second y fut admis après quelque temps, en récompense de ses services au Collège polonais (*ibid.*, décret du 18 octobre 1584). Si Messer Camillo, cité dans le décret du 3 septembre 1582 (*ibid.*) comme professeur de droit canon, est Camillo Medaglia, il y eut par contre ce Philippin attaché au Collège.

3. Comme il ressort du règlement qu'il composa pour les élèves (CAPECELATRO, *loc. cit.*), et de la lettre de remerciement que lui adressa la reine Anne, le 7 mars 1592, longtemps après la disparition du Collège. La date de la lettre, quoique tardive, est bien authentiquement portée dans le document original (inséré dans l'*Historia annuale...*, p. 509, de A. N.). Il n'y a pas lieu de la contester (comme l'ont fait l'auteur de la *Vita* de A. N., année 1571, et CAPECELATRO, *loc. cit.*). La lettre ne suppose pas que le Collège existe encore. Il est vrai qu'elle est adressée à Rome, alors qu'en 1592 Talpa résidait depuis longtemps à Naples ; mais on pouvait ignorer le fait en Pologne.

4. Voir en particulier A. N., lettre de Tomasso Bozzio à Talpa, 23 mai 1586.

5. La lettre originale est insérée, comme celle de la reine Anne, dans l'*Historia annuale*, de A. N. (p. 505). Nous pensons qu'on peut traduire par « d'amples dotations » le texte « illiusque (du Collège) rationes quam amplissimas esse cupiam » de la lettre.

6. Il fut promu le 4 juillet 1584 (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 168).

7. Le décret du 22 février 1584 (A. R., *Lib. I Decr.*) parle de sermons latins que Bordini, Giovenale Ancina, Carli iront lui faire à tour de rôle.

8. *Ibid.*, *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre de Virgilio Crescenzi à saint Charles, 14 janvier 1584.

évêques polonais ne surent procurer les fonds nécessaires. Bozzio tenta bien de sauver l'entreprise en y adjoignant en 1586 un Collège où seraient reçus de jeunes Polonais et même de jeunes Romains de condition laïque [1]. Trois mois plus tard, il fallait disperser les élèves [2]; le préfet du Collège, Bernardino Mosina, passait à Saint-Jean des Florentins; de la sorte, écrit Bordini, c'en sera fini de la « Polonaiserie » [3].

Lui qui enterrait de ce ton gouailleur la tentative, Bordini avait été cause qu'à la même époque la Congrégation s'était chargée d'un ministère qui lui rapporta, « sans nul avantage, les pires ennuis » [4]. En 1584, il avait mené à l'insu de Philippe une négociation pour la reprise de Saint-Jean des Florentins abandonné depuis 1577. Philippe dut ratifier cette fois encore une mesure qui lui déplaisait. C'est le temps où Bordini le traite sans ménagement, soutenant à Tarugi dans l'affaire de Naples que la Congrégation a bien le droit de passer outre à sa volonté [5]. Quand la reprise fut conclue, Bordini redoubla d'insoumission en refusant la cure de l'église pour laquelle il avait été désigné au sort [6]. Le convict recommença comme jadis, avec cette différence que les Pères y furent moins nombreux. Sur les douze prêtres exigés par les Florentins pour le service de l'église [7], il semble que les Phi-

1. A. N., lettres de T. Bozzio à Talpa, 20 et 23 mai et 6 juin 1586. Les Romains sont les petits Alciati.

2. La lettre du 22 juillet 1586 (*ibid.*) relate la déconvenue de T. Bozzio à qui des seigneurs polonais manquent de parole et qui ne trouve plus aucun encouragement auprès du cardinal Bathory. Un noble romain, Virgilio Crescenzi, ami et pénitent de Philippe, se lasse lui-même de prêter appui à l'affaire.

3. « ... cosi far fine alla Pollacheria » (*ibid.*, lettre du 23 août 1586). C'est une liquidation définitive. Le roi Etienne meurt sur ces entrefaites. Son neveu, le cardinal, retourné en Pologne, promet d'intervenir auprès de Sigismond, le nouveau roi (lettre du cardinal à G. Ancina, 1587, *in* CAPECELATRO, *loc. cit.*). Il en resta sans doute à ces bonnes paroles. Les Philippins n'avaient plus foi dans leur œuvre. On ne voit pas que Bordini ait profité de son voyage de 1588 en Pologne pour rouvrir des négociations. A l'occasion du mot de Bordini, on notera ici que Philippe disait de lui : « Cet homme plaisante sans retenue » (ARINGHI, *Vie de Bordini*, dans le périodique *San Filippo Neri*, juin-juillet 1894).

4. A. N., lettre de Gigli du 6 mai 1588.

5. Voir ci-dessus, p. 388.

6. C'est Philippe lui-même qui l'accuse de cette double faute dans l'acte où il lui donne l'exclusive de sa succession (VAT. *lat.* 6662, f° 76).

7. Nous trouvons ce chiffre dans un règlement postérieur de peu à l'époque où la Congrégation desservait pour la seconde fois l'église (ARCH. SAN GIOV. FIOR. 300, f° 58v et 59, 18 mai 1594).

lippins n'en aient d'abord fourni que deux, Troïlo Zappa et Luigi da Ponte [1]. On n'eut jamais de peine à recruter les autres. En 1587, les chapelains devaient même dépasser le nombre réglementaire, puisque, faute de chambres, on se voit obligé, comme à la Vallicella, de renoncer aux hôtes [2]. Mais des troubles qui agitèrent en 1586 la petite communauté [3] paraissent avoir conduit à renforcer l'effectif des Pères au milieu d'elle. Aux deux qui s'y trouvent, on en substitue cinq, Alessandro Fedeli, le Genovese, Stefano Massarini, Gigli, et grâce à la liquidation du Collège polonais, Bernardino Mosina [4]. La fonction de Recteur, jusqu'alors exercée de loin par Philippe, passe à Fedeli, qui pourra désormais s'en prévaloir sur place [5]. Bientôt un règlement précis [6], dont Philippe est en partie l'auteur [7], est appliqué aux membres du convict, fixe leur maigre salaire [8], définit l'autorité qui les gouverne [9], établit avec soin divers usages, en particulier l'ordre du réfectoire [10]. A Saint-Jean comme à la Vallicella, tous doivent se

1. A. R., *Lib. I Decr.* Le décret du 25 août 1584 montre à l'étude l'affaire de la reprise. Ceux des 11 et 18 octobre députent Troïlo Zappa à Saint-Jean pour les confessions; le second indique qu'on s'occupe alors d'attribuer à quelqu'un des Pères l'office de curé; comme on l'a vu, Bordini fut d'abord désigné, mais il refusa. La lettre du 11 octobre 1586 (A. N) parle du retour de Luigi da Ponte et de Troïlo Zappa à la Vallicella.

2. A. N., lettre du 28 février 1587.

3. Le décret du 13 juin 1586 (A. R., *Lib. I Decr.*; le décret porte par erreur la date de 1585) envoie Bordini et Gigli pour rétablir la paix.

4. C'est Mosina qui fut envoyé le premier : la lettre du 23 août 1586 (A. N.) donne la nomination comme probable et celle du 11 octobre suivant (*ibid.*) comme faite. Les autres choix, prévus le 6 septembre (*ibid.*), sont arrêtés le 25 octobre (A. R.); à cette date les Pères ont déjà rejoint leurs postes. En 1588, quand on renonça une seconde fois à l'église, il n'y restait plus, semble-t-il, que deux Philippins, Fedeli et Massarini (A. N., lettre du 6 mai 1588, et fasc. 49, n° 1, lettre du 3 juin suivant).

5. Lettre citée du 25 octobre 1586. Le Rectorat l'accapara au point qu'il dut mettre de côté ses occupations de Député (A. N., fasc. 34, n° 3, lettre de G. Fedeli à Tarugi, qui doit dater d'avril-mai 1587). Le décret du 28 juin 1587 (A. R., *Lib. II Decr.*) le confirma dans la charge de Recteur.

6. Le texte original est conservé *in* ARCH. STATO ROMA, *Vol. XXXVI Cong^{nis} Orat^{rii}*, 230. Une attestation de Gigli (f° 5^{v}) le date exactement du 12 décembre 1587.

7. Les règles détachées qui couvrent une petite feuille (f° 6) paraissent être de sa main.

8. *Ibid.*, f°s 1^{v} et 2^{v}. Rapprocher de ces textes le document n° 4 de la sacristie de la Chiesa Nuova, qui doit être un brouillon écrit sous la dictée de Philippe.

9. *Ibid.*, f° 2^{v}.

10. *Ibid.*, f° 3 et suiv.; cf. un autre texte, f°s 8-9^{v}. Cet ordre du réfectoire est emprunté à la Vallicella, car il est identique, mis à part le point de la discussion des doutes, à celui que prescrivent les Constitutions philippines.

confesser à Philippe [1]. C'est une véritable incorporation d'une maison dans l'autre : toutes les règles de la Vallicella, dans le présent et dans l'avenir, devront s'observer à Saint-Jean [2]. La Congrégation sentit de plus en plus le poids de ces deux églises qu'elle avait à administrer simultanément dans Rome [3]. Quant à l'espoir que Tarugi nourrissait à l'origine que la Congrégation ferait à Saint-Jean des recrues et qu'elle aurait là une sorte de maison de probation [4], les événements ne prirent jamais le chemin de le réaliser.

Outre le Collège polonais, tant qu'il dura, et l'église de Saint-Jean des Florentins, la Congrégation avait encore bien d'autres charges. Depuis 1574 jusqu'en 1591 où il mourut, Nicolo Gigli se rendit chaque jour à Tor di Specchi, l'un des plus importants monastères de Rome [5], pour confesser les religieuses [6]. Soto, après sa mort, hérita de l'emploi [7]. Un autre Père, Luigi da Ponte, grec peut-être d'origine, allait confesser au Collège grec [8] ; en 1587, il est Recteur du Collège [9] et cette charge semble l'avoir finalement détaché de la Congrégation [10]. Il revenait encore aux Philippins de confesser les prisonniers du Saint-Office, mission de confiance qui leur avait été réservée par le cardinal Savelli [11] ; elle obligeait trois Pères à se rendre à l'Inquisition chaque

1. *Ibid.*, f° 2.
2. *Ibid.*, f° 3v.
3. Voir par exemple la lettre du 1er mai 1587 (A. N.), et celle que Philippe écrit à Gallonio le 1er octobre suivant (citée dans Vat. *lat.* 8263, f° 247).
4. A. R., lettre du 21 septembre 1584.
5. C'est ce que Philippe lui-même fait observer dans le fameux brouillon de la lettre à saint Charles (sacristie de la Chiesa Nuova, document n° 10).
6. *Mémoires* cités de Pateri, f° 57v ; et Bibl. Vall. *O.* 58, Aringhi, *Vite...*, f° 288v.
7. *Mémoires* cités de Pateri, f° 58 ; et Bibl. Vall., *ibid.*, Aringhi, *Vie de Soto.*
8. Ce doit être lui le confesseur du Collège grec dont parle un mémorial de 1581 (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 27). Sonzonio assure que la création de ce Collège aurait été suggérée à Grégoire XIII par Philippe (*op. cit.*, l. I, c. xix, et l. II, c. vi); mais nous n'avons pas trouvé de témoignage ancien à ce sujet.
9. Le décret du 20 juin 1587 (A. R., *Lib. II Decr.*) note expressément qu'il « est à la tête du Collège grec ». Cf. A. N., lettre du 18 septembre 1587.
10. On ne trouve plus mention de lui après 1587.
11. L'événement qui persuada le cardinal Savelli de donner sa confiance aux Philippins est relaté par Pateri (*Mémoires* cités, f° 54). Nous avons déjà noté qu'Aringhi (cité par Calenzio, *op. cit.*, p. 55) le date à tort du temps de Saint-Jean des Florentins. Il faut le placer entre 1577, où Savelli devint secrétaire du Saint-Office (Pastor, *op. cit.*, IX, p. 216, note), et 1581 où les Philippins exercent sûrement ce ministère (sacristie de la Chiesa Nuova, document n° 10 ; A. N., fasc. 21, n° 1, f° 27, mémorial sur les occupations des Pères).

mois ainsi qu'aux fêtes solennelles [1]. On se servait aussi des Philippins pour des ministères relevant de la réforme ecclésiastique : trois d'entre eux sont occupés en 1581 à la visite des églises de Rome [2] ; certains participèrent à la Congrégation du gouvernement spirituel de la Ville [3] ; on voit Agostino Manni présider en 1586 un examen à la Congrégation des évêques [4]. La Congrégation de l'Index, dont Bordini vient d'être nommé consulteur [5], leur soumet en 1587 des ouvrages suspects [6]; sous Clément VIII, Tomasso Bozzio est appelé à la Congrégation du Vice-gérant et reçoit la surintendance des cours professés aux confesseurs de Rome [7] ; à la même époque, Pateri succède à Bordini pour la visite des maisons de religieuses et devient bientôt Préfet de tous leurs monastères [8]. Nous avons dit comment Bordini, qui se donnait complaisamment à ces emplois extérieurs, finit par n'avoir plus de temps de reste pour la Congrégation [9]. Dès qu'il faut des prêtres d'une vertu sûre, on songe aux Philippins : un jour, saint Charles les réclame pour le duc de Bavière, et l'on se rappelle la querelle qui s'ensuivit avec Philippe [10] ; un autre jour, le pape veut en employer deux à la réforme de l'ordre de Malte [11]. Qu'on n'oublie pas non plus Baronio, à qui le cardinal Sirleto commande en 1580 la révision du Martyrologe et dont cette étude considérable accapare pendant plusieurs années les veilles [12]. Enfin la Congrégation est mêlée à l'activité charitable qui se déploie dans la Ville. On requiert surtout Pateri, l'homme des missions temporelles; Grégoire XIII lui confie parfois ses aumônes [13]; pendant la famine de 1591, des cardinaux lui donnent à répartir les fonds de secours qu'ils ont amassés [14]; le cardinal-

1. PATERI, *loc. cit.* Les décrets des 28 juin 1587 et 7 juin 1590 (A. R., *Lib. II Decr.*) font allusion à ce ministère.

2. Sacristie de la Chiesa Nuova, document n° 10, et mémorial de A. N., fasc. 21, n° 1, f° 27.

3. PATERI, *loc. cit.*

4. A. N., lettre du 24 mai 1586.

5. La nomination est annoncée dans une lettre du 14 mars 1587 (A. N.).

6. A. R., *Lib. II Decr.*, décret du 7 juillet 1587.

7. PATERI, *loc. cit.*, f° 58.

8. *Ibid.*, et f° 60v.

9. Lettre de G. Fedeli à Tarugi, datant sans doute d'avril-mai 1587 (A. N., fasc. 34 n° 3).

10. Voir chapitre précédent.

11. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre de Speziano à saint Charles, 28 janvier 1581.

12. CALENZIO, *op. cit.*, p. 173.

13. PATERI, *Mémoires* cités, f° 51.

14. *Ibid.*, f° 57v; et A. N., lettre à Tarugi du 15 mars 1591.

vicaire Rusticucci, frappé de son savoir-faire, ne cesse plus de recourir à ses services; il met sous sa tutelle des œuvres aux abois, comme celle de ce saint homme, plus charitable que prévoyant, qu'on appelait le Litterato [1]. La marquise Rangona obtint de Philippe que le même Pateri aidât encore à fonder une œuvre de repenties dont elle avait conçu l'idée avec quelques nobles dames [2]. On peut être sûr que Philippe n'a pas l'initiative d'engager les siens dans ces occupations de surcroît, dont pâtiront leurs œuvres propres; il s'est toujours montré le moins empressé de tous à favoriser les entreprises étrangères à l'Oratorio romain; Pateri nous assure qu'il était habile à éluder certaines requêtes [3]; mais la qualité des solliciteurs l'obligea plus d'une fois à consentir malgré lui.

Cette multitude de travaux qui la tiraillent en tous sens accable la Congrégation de Rome. L'année 1587 paraît avoir été parmi les plus pénibles. Carli, cette année-là, doit porter presque seul le poids quotidien des deux Oratorio de l'après-midi et du soir [4]. Il est temps que Flaminio Ricci, revenu de Fermo, permette de « reprendre souffle » à lui et aux « autres champions » surmenés de l'Oratorio [5]. « A chaque instant, écrivait en mai Germanico Fedeli à Tarugi [6], nous craignons de succomber au faix; c'est un grand miracle que les santés restent si bonnes... Je vous dis qu'en vérité, ajoutait-il familièrement, on crève à la peine, et il n'y a personne pour suppléer... » « Je vous l'ai écrit plus d'une fois, insiste-t-il dans une autre lettre [7], nous ne sommes pas plus nombreux que de votre temps : ôtez donc ceux qui sont allés à Naples, le P. Alessandro qui est à San Giovanni et le P. Luigi qui est au Collège grec, et jugez du nombre de ceux qui restent, dont partie sont des gens fatigués ou débiles, et partie des gens si occupés ailleurs qu'ils ne peuvent guère se charger davantage et soulager les autres. »

Cette détresse est la raison fondamentale pour laquelle Philippe,

1. PATERI, *Mémoires* cités, f[os] 58[v]-59. Il a été déjà question de lui plus haut, chap. VI, p. 277. Le P. Soto se chargea des filles avec une imprévoyance que la Congrégation corrigea non sans peine (A. R., *Lib. III Decr.*, décrets des 10 mars et 31 août 1594).

2. L'œuvre du Refuge de Montecavallo : cf. *Mémoires* cités de PATERI, f° 59[v]; et A. N., lettre du 16 août 1593.

3. *Mémoires* cités, f[os] 51 et 60.

4. A. N., lettre du 11 décembre 1587.

5. *Ibid.*, lettre du 16 décembre 1587.

6. *Ibid.*, 30 mai 1587.

7. *Ibid.*, au même, 18 septembre 1587.

un an après qu'il l'a permise, ne s'est pas encore fait à l'idée de la fondation de Naples [1]. Tarugi devrait imaginer, sans qu'il faille le lui décrire, l'embarras où il a laissé la maison-mère. Avec une inconscience qu'explique seul le désir de poursuivre les progrès surprenants de son œuvre, il ne cesse pourtant de réclamer de l'aide. Rome « a la priorité » : c'est elle qu'on doit d'abord maintenir, lui objecte Philippe [2]. Tarugi réplique « qu'il faut voir pour croire » ses succès et « qu'en conscience on ne peut mettre obstacle au bien » qui veut se réaliser [3]. On ne lui cache pas que Philippe est excédé de ses instances [4]. N'empêche qu'il revient encore à la charge à la fin de l'année, parce qu'il est malade et Talpa à bout de forces, sans crainte de s'entendre dire une fois de plus qu'on ne saurait lui donner ce qu'on n'a pas [5]. Ce qui arrive à cette époque au sujet de Camillo Severini est caractéristique de l'acharnement de ses demandes. On se rappelle ce malheureux Père que sa folle théologie avait fait enfermer un temps dans les prisons du Saint-Office. Nous avons raconté qu'en 1586, après sa libération, on le trouva toujours entêté dans ses idées, qu'il parut impossible de l'incorporer à nouveau dans l'Institut, mais qu'on eut la bienveillance de l'envoyer à Naples, où il résiderait à titre d'hôte parmi les Pères, étant formellement entendu qu'il ne devrait pas prêcher [6] : « Il est incorrigible, écrit-on à Tarugi... ; personne d'entre nous et moins que tout autre le chef, — c'est-à-dire Philippe, — nous ne lui permettons les prédications, et qu'il en soit ainsi *usque in aeternum* [7]. » Cependant la tentation était trop forte pour Tarugi de laisser cette ressource inemployée. Il ne discuta pas avec les Députés [8], il s'adressa à Philippe seul et ses supplications répétées finirent par lui arracher cette phrase, écrite sur un feuillet séparé, à la suite d'une lettre qui avait abondamment exposé les raisons contraires : « Le Père dit... que, pour ce qui concerne les prédications de Messer Camillo, il s'en remet à Votre Révérence qui

1. A. N.
2. *Ibid.*, lettre de Pietro Pozzo, 10 mai 1587.
3. Lettre citée du 30 mai 1587.
4. *Ibid.*, et lettre citée du 18 septembre 1587.
5. A. N., réponses de Gigli des 11, 19 et 25 décembre 1587. Cf. A. R., lettre du 2 janvier 1588 ; et A. N., fasc. 34, n° 3, lettre de G. Fedeli à Tarugi, 8 janvier 1588.
6. Tout le détail de ces arrangements se trouve dans les lettres des 14, 24 et 31 mai, 6 et 12 décembre 1586, 3, 10 et 16 janvier, 7 et 14 mars, 11 et 18 avril 1587 (A. N.).
7. *Ibid.*, lettre du 9 mai 1587.
8. La lettre capitale pour l'éclaircissement de l'affaire est celle qu'écrit G. Fedeli le 24 juillet 1587 (*ibid.*).

fera ce qui lui paraîtra expédient [1]. » Une fois encore, Philippe, ayant scrupule de résister sans fin et « d'agir en tyran », aimait mieux céder, quitte à gémir ensuite de ces extorsions [2]. Tarugi fit prêcher Camillo devant des religieuses [3], en attendant que ce fût à l'Oratorio. Mais l'autorisation avait été donnée par Philippe à l'insu de la Congrégation. Les Députés furent très émus de cette transgression de leurs ordres. Ils n'en laissèrent rien voir à Philippe, pour ne pas troubler le vieillard dont la santé restait branlante [4], mais ils renouvelèrent leurs interdictions [5] et prirent même des mesures pour le congédiement de Severini [6].

Les difficultés qui hérissent l'histoire de la Congrégation dans les deux années précédentes nous ont préparés à comprendre l'événement du 21 avril 1588. Une assemblée qui réunit tous les anciens Pères présents à Rome décide ce jour-là que la Congrégation se déchargera de l'Abbaye, de San Severino et de Saint-Jean des Florentins. Il ne lui restera que la Vallicella et la maison de Naples. Pour la Vallicella, on veut même qu'elle cesse d'être paroisse. Philippe, comme on pouvait l'attendre, approuve cette grande résiliation [7]. La lettre qui annonce le lendemain ces résolutions aux Pères de Naples en explique clairement les motifs. Il faut réserver à son ministère spécial, c'est-à-dire à l'Oratorio, le petit nombre de sujets dont la Congrégation dispose. L'Oratorio n'a pas lieu d'exister à Saint-Jean des Florentins ; il est impraticable à l'Abbaye ; une petite ville comme San Severino ne peut fournir ni assez de Pères ni assez de fidèles pour les exercices qu'il comporte : la Congrégation n'a donc pas d'intérêt à garder ces trois établissements. Elle se défera aussi du ministère pastoral qui dérange les Pères nuit et jour à la Vallicella [8]. Ainsi l'Oratorio, auquel elle pourra consacrer désormais toutes ses forces, se relèvera de la décadence où l'on déplore

1. A. N., lettre écrite par Pietro Pozzo au nom de Philippe, 10 mai 1587.

2. Conduite dépeinte par Germanico Fedeli dans la lettre citée du 30 mai 1587.

3. A. R., lettre de Talpa du 31 juillet 1587.

4. Tout ce qui précède est expliqué par G. Fedeli dans la lettre citée du 24 juillet 1587.

5. A. R., *Lib. II Decr.*, décrets des 23 juillet, 6 et 13 août 1587. Tarugi avait en vain conjuré les Députés de s'en remettre à lui du traitement de Camillo (*ibid.*, lettre du 30 juillet 1587).

6. *Ibid.*, lettres des 14 et 28 août et 4 septembre 1587 et du 1er janvier 1588 ; A. N., lettres des 8 et 21 août et du 4 septembre 1587.

7. A. R., *Lib. II Decr.*

8. A. N., lettre du 22 avril 1588.

de le voir à cette époque à Rome [1], et il accroîtra sa vigueur à Naples. Les Pères ne pouvaient s'inspirer de vues plus conformes à l'esprit de Philippe.

Le décret produisit d'abord un effet malheureux : il poussa probablement au départ les Pères Carli et Aligero, qui abandonnaient brusquement la Congrégation le lendemain du jour où il fut rendu [2]. Les deux transfuges doutèrent sans doute de l'Institut, quand ils le virent se restreindre à ces proportions modestes, et crurent à plus d'avenir chez les Barnabites où ils passèrent. Cette importante défection ne changea pas l'avis des Pères, qu'on voit entreprendre aussitôt l'exécution du décret. Ils se réjouissent sans réserve du grand soulagement qui va s'ensuivre. Mais ils n'arriveront présentement à leurs fins que pour un point de leur programme : le 1er juillet, Alessandro Fedeli, Recteur de Saint-Jean, avait réintégré la Vallicella et les Florentins reprenaient le gouvernement de l'église [3]. Les autres renonciations ne purent être réalisées du vivant de Philippe. Il s'en fallut pourtant de peu qu'on aboutît dès 1588 pour celle de San Severino : les Philippins, l'évêque du lieu, le Dataire, tout le monde était d'accord pour transmettre la Madone des Lumières à une sorte de congrégation locale [4] ; les arrangements faits, les Philippins écrivirent à l'évêque pour l'informer officiellement que la maison de Rome rompait ses attaches avec sa filiale [5]. On n'en vint pourtant jamais aux actes [6]. L'habile Talpa réussit à dissuader les Pères de Rome [7]. Il n'est plus question de séparation dans la lettre qu'écrit Philippe le 30 septembre 1589 à l'évêque de San Severino [8]. Quant à la résignation de l'Abbaye et sur-

1. Voir témoignages déjà cités : lettre de Baronio à Talpa, 19 février 1588 (A. N., fasc. 34, n° 1), et lettre de Tarugi à Bordini, 13 novembre 1588 (*ibid.*, *Historia annuale...*).

2. *Ibid.*, lettre du 22 avril 1588.

3. A. R., *Lib. II Decr.*, décret du 2 juin 1588; et A. N., fasc. 49, n° 1, lettre de Gigli à Talpa, 1er juillet 1588. Au sujet des négociations qui précédèrent, voir A. N., lettre de Gigli, 6 mai 1588 ; et *ibid.*, fasc. 49, n° 1, lettres de Gigli à Talpa, 27 mai et 3 juin 1588.

4. A. N., lettre de Gigli à Talpa, 12 juin 1588. Cf. A. N., fasc. 49, n° 1, lettres du même au même, 27 mai et 3 juin 1588; et A. R., *Lib. II Decr.*, décret du 2 juin 1588.

5. A. N., lettre du 1er octobre 1588.

6. D'après les décrets des 26 janvier et 4 février 1589 (A. R., *Lib. II Decr.*), on poursuivait encore la séparation à cette époque.

7. A. N., *Vita...*, année 1588.

8. L'original de cette lettre, de la main du secrétaire Gigli, est conservé dans la sacristie de la Chiesa Nuova (document n° 3). Cf. Netti, *op. cit.*, n° XVI.

tout quant à l'abolition du titre paroissial de la Vallicella, la Congrégation avait à compter avec le bon plaisir de Sixte-Quint; si des démarches furent jamais tentées, on jugea prudent de les cesser de bonne heure [1].



Malgré l'union qui continue, San Severino et l'Abbaye ne sont pas appelés à jouer un grand rôle dans l'histoire de la Congrégation. Il en va tout autrement de Naples. Depuis 1586, il y a vraiment deux centres de la vie philippine, Rome et Naples. L'éloignement n'empêche pas que ces centres soient intimement liés. Sans parler de l'intervention fréquente de la maison de Rome pour gouverner celle de Naples, les deux communautés, grâce à l'échange d'une correspondance plus qu'hebdomadaire [2], vivent pour ainsi dire sous les yeux l'une de l'autre et la mutuelle affection de leurs membres demeure intacte. Dès l'origine pourtant il y eut des frictions dans les rapports. Un mot qui reparaît plus d'une fois dans les lettres de Rome, c'est celui de *disgusto,* qu'on traduit faiblement par déplaisir, le déplaisir que la conduite des Pères de Naples cause au reste de la Congrégation et surtout à Philippe [3]. Des « déplaisirs » répétés ont créé chez les Pères de Rome un préjugé qui les incline à prendre mal ce qui se fait là-bas. « Ce n'est pas la correction qui nous afflige, écrit un jour Tarugi [4]..., mais de passer pour vouloir transgresser vos ordres...; il nous est pénible que vous conserviez cette opinion à notre endroit; vous nous donnez tort avant toute information. » Et Talpa à son tour : « Nous prions et supplions qu'on veuille bien nous accorder quelque crédit, car il semble que

1. Une lettre du 13 mai 1588 (A. N., fasc. 49, n° 1, Gigli à Talpa) recommande le silence au sujet de l'Abbaye pour ne pas gâter la négociation. Aucun document ne relate les démarches qui purent être faites au sujet de la Vallicella. Mais on notera que le pape avait résolu en 1587 d'ériger l'église en titre cardinalice; les Philippins voulaient lui en présenter des remontrances; les cardinaux Valier, Aldobrandini et Santa Severina trouvèrent plus prudent qu'ils acceptassent l'événement sans rien dire (*ibid.*, lettre de Bordini du 11 mars 1587). Le pape abandonna de lui-même son projet.

2. Correspondance heureusement conservée, l'une des sources les plus sûres et les plus abondantes de la Vie de Philippe.

3. Ainsi il est question du « grande disgusto » de Philippe dans la lettre citée plus haut, du 30 mai 1587.

4. A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 26 et suiv., lettre de Tarugi à Philippe, 14 octobre 1588; on trouve un court extrait de cette lettre dans VAT. *lat.* 6662, f° 82. Cf. A. R., lettre de Tarugi du 14 août 1587.

jusqu'à présent nous n'en avons eu aucun [1]... » Il est vrai que certains agissements de Naples ont légitimé cette défiance : les Pères de Rome ne revinrent pas de leur surprise quand ils trouvèrent, le jour de sa fuite, dans les papiers du Père Carli, la preuve que les Pères de Naples s'étaient engagés à leur insu à gouverner des religieuses. La réticence était extraordinaire, encore que ces religieuses fussent personnes des plus dévouées à l'Institut, Sœur Orsola et ses compagnes, dont la petite communauté allait être érigée en monastère [2]. Mais il arriva encore d'autres fois aux Pères de Rome d'être placés devant le fait accompli [3]. Dans les lettres de cette époque, on sent de part et d'autre l'irritation qui couve. Un jour, Tarugi avoue qu'avant d'écrire une lettre apaisée, « il en a déchiré trois l'une après l'autre, qui lui avaient été dictées par le ressentiment plus que par la raison [4] ». Mais est-ce lui qui laissera jamais s'échapper des paroles violentes? Ecoutons les tendres propos, d'une grâce un peu féminine, qu'il tient à Philippe pour s'excuser : « Je voudrais vous montrer mon cœur à nu, et quelle amertume y habite d'être prédestiné à causer de la peine à qui j'ai si grand vouloir et devoir d'être agréable... Je m'arrête ici et je voudrais ne plus jamais écrire, puisque je ne sais rien faire que du mal, qui se trouve fait au moment même où je voudrais faire plus de bien [5]... »

Venons cependant aux causes profondes des « déplaisirs » de Rome. Nous en avons déjà signalé une, l'indiscrète ardeur avec laquelle Tarugi réclame des sujets que Rome n'est pas en état de fournir. Il y en a plusieurs autres dont la première est la rigueur des observances pratiquées dans la communauté de Naples. On y mène une vie qui tient du clergé régulier plus que du séculier. La tentative d'introduire à Rome des restrictions de ce genre avait échoué en 1583 par l'opposition péremptoire de Bordini : on la reprend en 1586 à Naples, où elle réussit. Qui donc en poursuit partout le succès? Pas de doute que, maintenant comme en 1583, il faut mettre Talpa en cause. C'est lui qui, dès 1584, dut insérer dans le décret de la première fondation de

1. A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 19 et suiv., lettre de Talpa à Philippe, 4 mars 1588; des extraits sont cités dans VAT. *lat.* 6662, f°s 81^v^-82.

2. A. N, lettres de Gigli du 22 avril et du 6 mai 1588. Cf. *ibid.*, *Vita...*, année 1588.

3. *Ibid.*, lettre du 26 mai 1589. Cf. A. R., lettres du 19 mai et du 2 juin 1589, la défense de Tarugi. La lettre de Gigli à Tarugi, du 21 juillet 1589 (A. N.), se plaint encore d'une récidive.

4. Lettre du 7 octobre 1588 (VAT. *lat.* 6662, f° 82).

5. Lettre du 27 octobre 1588 (*ibid.*, f° 82^v^).

Naples [1] ce texte significatif : « Qu'à Naples tous vivent en commun et qu'on observe la communauté », texte qui autorise une forme de groupement moins lâche qu'à Rome et condense le programme qu'il réalisera en 1586. C'est lui le caractère sans douceur que Tarugi s'efforçait de fléchir [2]. C'est lui qui démontrait plus tard par l'expérience de Naples qu'un institut séculier s'accommodait du mode de vie des religieux, et qui rêvait de faire servir son système à la réforme du clergé séculier dans la chrétienté entière [3]. C'est lui enfin qui fut l'organisateur de la fondation de Naples : accaparé par l'Oratorio, Tarugi, bien qu'il portât le titre de Recteur, laissait à Talpa le gouvernement intérieur de la communauté. Nous avons là-dessus l'aveu de Tarugi lui-même quand il quitte Naples en 1592 : Talpa garde et gardera désormais une autorité qu'il a toujours détenue [4]. Il sera donc mal venu à se couvrir un jour du nom de Tarugi [5] : c'est lui, au contraire, l'inspirateur et le responsable de la voie divergente où la maison de Naples s'engagea dès le début [6].

Voici en quoi consistèrent les innovations d'allure monastique qui furent introduites [7]. D'abord une différence de costume qui paraît peu de chose, mais qui n'était pas sans portée : les Philippins de Naples cousirent par devant leurs soutanes, ce que faisant, ils s'écartèrent de l'usage du clergé séculier, qui en croisait simplement les bords. Ainsi ne se confondraient-ils plus, comme le voulait Philippe, avec les autres

1. Décret du 2 mai 1584, qui manque dans les recueils de Rome, mais que l'on a conservé à Naples (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 39).

2. *Ibid.*, fasc. 34, n° 1, lettre de Tarugi à Talpa, 21 novembre 1592 : « ... Soyez le plus que vous pourrez doux et traitable, et bien plus maintenant qu'au temps où j'étais là... », lui recommande Tarugi, qui ne le voit pourtant pas « si rigide et austère » que le font certains Pères de Rome. Cf. *ibid.*, lettre du même au même, 1er mai 1593, où il lui conseille de « rendre insensiblement la main ».

3. VAT. *lat.* 6662, f° 33.

4. A. N., fasc. 34, n° 1, lettre de Tarugi à Talpa, 12 décembre 1592.

5. A. R., *Casa di Napoli*, II, f° 11, lettre de Talpa à G. Ancina, 23 décembre 1596. Même prétention dans la lettre de Tiberio Vannucci à Flaminio Ricci, 11 mai 1601 (*ibid.*, fos 28v-29v).

6. « Ce qui a été observé depuis la naissance de notre Congrégation jusqu'à ce jour », disent les Constitutions rédigées à Naples vers 1606 (Pars 1a, cap. 2, 1).

7. On en trouve l'énumération dans la *Vita*... de A. N. (fasc. 89, n° 7), année 1586, qui les rapporte d'après les écrits de Talpa, et dans le mémoire souvent cité de VAT. *lat.* 6662 (fos 80v et 81). Les Constitutions rédigées à Naples vers 1606 les mentionnent en leur lieu et place. Cf. ARINGHI (BIBL. VALL. *O.* 58, *Le Vite*..., fos 324v et 325), les propos tenus par Philippe à Francesco Bozzio sur la rigueur des pratiques de Naples.

prêtres séculiers. On peut rapprocher de cette particularité le titre de Père, qui sent le religieux et qu'ils adoptèrent, tandis que Rome s'en tint délibérément au « Messer » des séculiers [1]. Certaines règles témoignant d'une discipline étroite, comme de ne pas sortir sans compagnon ou de toujours laisser sa chambre ouverte pour les visites des supérieurs, furent aussi imposées. Mais il y eut plus grave : on établit à Naples que personne ne posséderait rien à soi, mais qu'on lui fournirait tout le mobilier de sa chambre, ses livres, ses vêtements, qui resteraient propriété commune. Ainsi en use-t-on par nécessité avec qui a fait vœu de pauvreté : les Philippins de Naples, qui n'avaient fait aucun vœu, étaient pourtant mis au même régime. Jadis inscrite dans les Constitutions rédigées par Bordini [2], passée de là dans le Sommaire qu'on soumit à Philippe [3], mais biffée sur son désir [4], puis restaurée en 1584 dans le décret de la fondation de Naples, cette mise en commun de tous les biens meubles fut donc exactement appliquée, dès qu'il eut le champ libre, par Talpa [5]. Enfin il institua à Naples un véritable noviciat. Tandis qu'à Rome les recrues de la Congrégation vivaient librement parmi les autres Pères [6], elles eurent à Naples une installation séparée et, sauf l'église et le réfectoire, demeurèrent avec leur Préfet

1. La lettre de Talpa à Philippe, du 6 août 1588 (A. R., *Casa di Napoli*, I, f°s 22 et 22^{v}; allusion dans VAT. *lat.* 6662, f° 82), expose ses raisons de tenir à la dénomination de « Père » ; Gigli lui répond le 12 (lettre insérée dans *Historia annuale*... de A. N., p. 633) que le cardinal della Rovere lui-même l'a fait supprimer dans les Constitutions pour que ressorte mieux le caractère séculier de l'Institut. Malgré tout, cette dénomination entra aussi dans l'usage de Rome.

2. Cap. 7.

3. Cap. 4.

4. L'original romain porte une grosse rature. Le texte a été retranché dans l'un des exemplaires de Naples (fasc. 21, n° 1, f° 25).

5. Il est curieux que les Constitutions rédigées vers 1606 à Naples reproduisent à peu près mot à mot le texte de Bordini et du Sommaire (Pars 1^{a}, cap. 2, 1).

6. Il semble qu'au début les novices aient été répartis à Rome entre les Pères anciens, qui en avaient un ou deux chacun sous sa tutelle (voir les listes d'emplois conservées à Naples, fasc. 21, n° 1, f°s 6 et 17). L'auteur de la *Vita*... de A. N. se trompe, quand il assure (année 1586) que les cours professés dans la maison furent une innovation de Naples : les rapports adressés au cardinal Savelli vers 1578-1580 (A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 8-9, et *Hist. annuale*..., p. 381-4) parlent de deux cours par jour, l'un de logique, l'autre de philosophie, alors professés dans la maison de Rome ; on trouve aussi dans les plus anciens décrets de nombreuses allusions à des cours de théologie, d'histoire et de droit canon (A. R., *Lib. I Decr.*, décrets des 19 octobre 1580, 30 mars, 19 et 21 novembre 1581, 1er et 8 mars et 26 avril 1582, 14 février et 8 octobre 1583).

dans des locaux distincts [1]. Ces nouveautés ne font pas de doute, bien que Talpa, dans une lettre peu franche, ait un jour essayé d'atténuer les choses [2]. Philippe ne les goûte guère ; il en prend néanmoins son parti [3] ; il reconnaît que des méthodes impraticables à Rome sont praticables, peut-être même avantageuses à Naples : « J'accepte, je ne repousse pas que votre façon de vivre soit plus resserrée qu'ici ; j'aurais seulement à redire à ces vêtements cousus par devant, mais la chose n'importe pas beaucoup [4]... »

Il est moins condescendant quand il s'agit de l'âge d'admission des novices. Les Pères de Naples avaient donné un grand sujet de « déplaisir » en recevant de trop jeunes gens. Ils s'y étaient résolus, à la vérité, pour d'assez bons motifs. Nous savons qu'à Rome la Congrégation ne se recrutait pas sans peine. Elle était pourtant là en situation privilégiée. Cette foule d'étrangers, ecclésiastiques en grand nombre, que leur ambition ou leur piété attirait continuellement à Rome, lui fournit presque tous ses membres. Il s'en détachait pour venir à elle des hommes faits, plutôt que des adolescents [5]. Mais à Naples on ne pouvait compter que sur un recrutement local ; il n'y aurait pas ces disponibilités de laïcs instruits ou d'ecclésiastiques tout formés qui se rencontraient à Rome ; on serait forcé de se rabattre sur les jeunes gens. Vu leur nombre, il faudrait de toute nécessité les élever à part et l'on s'explique après tout le noviciat strict établi par Talpa. Ne conviendrait-il pas, pour que les jeunes gens eux-mêmes ne fassent pas défaut et pour qu'ils aient commencé à temps leurs études, d'anticiper l'âge ordinaire des novices ? Les règles de 1583 fixaient à 18 ans l'âge minimum d'admission chez les Philippins [6]. Les Pères

1. A. N., fasc. 88, nº 2, *Principio e progresso della casa della Congr. dell'Oratorio di Napoli*, § 14. Il faut dire que le Sommaire des règles (cap. 4) prévoyait en 1583 un noviciat ainsi organisé.

2. Lettre à Philippe, 4 mars 1588 (A. R., *Casa di Napoli*, I, fº 20v ; extraits dans VAT. *lat.* 6662, fos 81v-82).

3. Lettre de G. Fedeli à Tarugi, 18 septembre 1587 (A. N. ; citée aussi dans VAT. *lat.* 8263, fº 247v).

4. Lettre de Philippe à Tarugi, 1er octobre 1587 (citée en partie dans VAT. *lat.* 8263, fº 247v ; autres extraits dans MARCIANO, I, l. III, c. VI, et II, l. I, c. IX).

5. Cf. une lettre curieuse de 1585 (A. N., 20 septembre 1585), où Tarugi met l'Oratorio au-dessus des séminaires parce qu'il procure à la Congrégation des « hommes faits » et qu'il épargne les risques qu'on court avec de jeunes recrues. Il avait oublié trois ans plus tard ces bonnes raisons.

6. Règles rédigées par Bordini, chap. IV.

de Naples jugèrent expédient de prendre des sujets encore plus jeunes [1].

Ils tentèrent d'obtenir ratification de leur pratique à Rome. Une Congrégation secrète, à laquelle Philippe lui-même avait tenu à prendre part, fut formelle à maintenir la limite d'âge des Constitutions [2]. Les raisons des Pères de Rome, unanimes en cette occasion avec leur chef, sont expliquées par le secrétaire Gigli dans les deux lettres du 17 juin et du 14 octobre 1588 [3], la seconde très étendue pour en finir avec les infatigables instances de Tarugi [4]. Il y en a foison. Ces jeunes garçons sont une lourde charge à cause des classes qu'il faut leur faire et de la surveillance continuelle. Ils sont longtemps sans rendre aucun service à la Congrégation. Leur vivacité est inconciliable avec les contraintes d'un noviciat. Les pires accidents de moralité se produisent parmi eux. Enfin on n'en conserve point; après tous les soins qu'ils ont reçus, on les voit l'un après l'autre prendre le large. L'expérience rend les Pères très assurés dans leur avis : de tant de jeunes gens qu'on a tenté d'élever à Rome pour la Congrégation, deux seulement sont restés, Germanico Fedeli et Francesco Bozzio. La bonne méthode est celle qu'on suit maintenant : les laisser demeurer chez eux, quitte à les faire venir plusieurs fois par jour, à des heures déterminées, pour voir leurs confesseurs et s'initier aux choses d'église; en cette année 1588, huit à dix attendent ainsi, avant l'admission complète, d'avoir un peu plus de maturité [5]. Sur ce traitement des tout jeunes

1. Dans la lettre du 18 septembre 1587 (A. N.), G. Fedeli reprochait à Tarugi d'avoir enfreint, ce faisant, « les règles de la Congrégation établies de son temps et du temps du P. Antonio Talpa ». Autres allusions aux Constitutions qu'il faut respecter, « surtout dans les commencements », dans les lettres de Gigli à Tarugi du 17 juin (*ibid.*, fasc. 49, n° 1) et du 14 octobre 1588 (*ibid.*, *Hist. annuale...*, p. 647-650). Un opuscule de 1622, *Difficultà messe intorno al stato, e modo di vivere de' Padri dell'Oratorio di Napoli* (*ibid.*, fasc. 88, n° 3), explique bien cette nécessité de procéder à Naples à un recrutement plus précoce.

2. La lettre du 24 juillet 1587 (*ibid.*) montre que l'on avait déjà délibéré là-dessus l'année d'avant et qu'on avait été du même avis. Nonobstant la décision prise en juin 1588, Rome permit le 26 août suivant (lettre de Gigli à cette date, que rapporte MARCIANO, II, l. IV, c. XII), eu égard à Tarugi, son oncle, l'admission d'un jeune homme de quinze ans; mais on déclara que cette exception ne ferait pas précédent et que la faveur ne serait plus jamais accordée à personne.

3. Références rapportées ci-dessus. Cf. une lettre de G. Fedeli du 12 mai 1589 (A. N.).

4. A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 24, lettre du 7 octobre 1588 (extraits dans VAT *lat.* 6662, f° 82).

5. Deux ou trois, dit une lettre de l'année suivante (A. N., de Germanico Fedeli, 12 mai 1589).

gens, Philippe, qui les pratiqua toujours avec prédilection, a depuis longtemps son idée arrêtée. Il a vu les Jésuites renoncer à en élever dans leurs maisons et le P. François de Borgia, en un temps où il n'y avait pas encore de Congrégation philippine, venir même, après les plus fâcheux essais, lui offrir de suppléer la Compagnie dans cette tâche [1]. L'opinion curieuse qu'il professa sur le séminaire de l'Abbaye, quand on voulut l'instituer, mérite mention ; il avait appris que des évêques pensaient observer suffisamment les décrets de Trente avec des écoles, c'est-à-dire avec de simples externats : « Quand je suis allé comme de coutume, raconte Gigli, lire la lettre au Père Messer Philippe avant de la cacheter, il m'a dit : « Ecrivez qu'une bonne école « me plairait davantage, à moi, qu'un séminaire [2]. » Tarugi, de son côté, déclare que Philippe ne « souffrait pas qu'on lui parlât de noviciats [3] », entendons de noviciats précoces.

Mais les Pères de Rome, et Philippe en particulier, avaient au sujet des novices d'autres exigences que celle de l'âge. Nous en arrivons au principal « déplaisir » que leur causèrent à cette époque les Pères de Naples. Des sujets qu'on recevait à Rome, beaucoup vivaient auparavant de leurs propres ressources. Nous avons vu qu'en 1583 Philippe mit son veto au projet de règle qui obligerait de telles recrues à renoncer à leur fortune au moment d'entrer dans la Congrégation. Mais il voulait que quiconque disposait ainsi de revenus, versât, une fois admis, de quoi couvrir sa dépense. Les Pères de Naples craignirent que cette pratique, imposée à certains, de payer pension, détournât les vocations de leur Institut ; ils se comportèrent comme les ordres religieux, qui ne posent pas la question d'argent, et reçurent les jeunes gens sans parler à personne d'« assegnamento », c'est-à-dire de contribution régulière pour son entretien. Si quelqu'un offrit de lui-même une certaine somme, ils l'acceptèrent à titre, non de redevance, mais de don gratuit, d'aumône. Pour tout dire, le mobile de leur recrutement ne les poussait pas seul : Talpa ne perdait pas de vue son idéal de se rapprocher le plus possible de la vie religieuse ; ce désintéressement dans les admissions lui paraissait plus conforme aux conseils de la pauvreté évangélique [4] ; il établit aussi que les sujets riches gar-

1. Lettre de Tarugi du 18 mai 1602 (A. N.). Tarugi, qui l'écrit longtemps après la présente querelle, y soutient les raisons qu'on lui opposait jadis.

2. *Ibid.*, lettre du 25 septembre 1587.

3. Lettre citée du 18 mai 1602.

4. On peut rapprocher de ces sentiments la lettre de Tarugi du 27 mars 1593 (A. N.) : la maison de Rome, où il se retrouve, lui paraît trop riche ; il déplore le chiffre élevé de ses revenus.

deraient leur avoir selon que le voulait Philippe, mais qu'ils seraient tenus d'en déposer les revenus entre les mains d'un autre Père, de les dépenser intégralement en libéralités pieuses et de rendre compte au Recteur de cet emploi [1].

Rome laissa faire pendant quelque temps, puis déclara son sentiment. Philippe se savait là-dessus d'accord avec sa communauté [2], mais il tenait plus que personne à l'« assegnamento ». Les deux maisons, dicte-t-il à son secrétaire privé, Germanico Fedeli [3], en arrivent à une opposition profonde : il s'agit d'un point « essentiel » ; la règle de la Congrégation n'est pas de vivre d'aumônes. Ce fut Talpa qui répondit [4]. Sa longue lettre ne renferme ni les élans de tendresse, ni les aveux sincères que n'aurait pu retenir Tarugi. Après avoir protesté que la simple pensée d'une divergence avec Rome lui paraît « blasphématoire », il explique péniblement qu'il a fallu user d'artifice, qu'on s'est gardé d'exiger rien, mais que les nouveaux sujets ont été induits, sans qu'ils s'en doutent, à offrir d'eux-mêmes ce qu'ils pouvaient donner, que tout se passe comme à Rome, hors « l'apparence ». Philippe maintint que le principe de la contribution devait être sauf : l'affaire, répète-t-il, « est plus importante qu'il semble », elle est « on ne peut plus essentielle ». Il n'admet pas même qu'on abandonne à la Congrégation tout ce qu'on possède ; mieux vaut retenir le capital, ne serait-ce que pour avoir un titre d'ordination. Ainsi Tarugi a pu faire une donation totale de son bien : mais un acte a été dressé par les soins de Philippe pour constater que la somme continuait de lui appartenir sa vie durant [5]. On ne peut se contenter de promesses, insistera-t-il un peu plus tard ; à Rome, il y a cinq Pères au moins qui voulaient

1. Les usages de Naples sont expliqués dans l'opuscule déjà cité, *Principio e progresso...*, fos 8-13 (A. N., fasc. 88, n° 2), et dans la *Vita...*, année 1586 (*ibid.*, fasc. 89, n° 7).

2. A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 16, lettre de G. Fedeli à Tarugi, 26 février 1588 (le document original est reproduit dans la collection des lettres de A. R., et dans VAT. *lat.* 6662, en deux endroits, f° 34v et fos 81-81v).

3. Les lettres de G. Fedeli doublent souvent à cette époque les lettres officielles du secrétaire des Députés, Nicolo Gigli ; elles contiennent la confidence la plus sûre des pensées de Philippe. Nous savons par G. Fedeli lui-même (VAT. *lat.* 6662, f° 78) qu'il remplit cet office de secrétaire privé « jusqu'au dernier jour » de la vie de Philippe.

4. A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 19 et suiv., lettre à Philippe du 4 mars 1588 (extraits dans VAT. *lat.* 6662, fos 81v-82).

5. A. N., fasc. 34, n° 3, G. Fedeli à Tarugi, 11 mars 1588. Nous savons par cette lettre les noms de quelques-uns de ceux qui versaient à Rome une contribution : Ricci, Velli, Roselli.

tout donner au début et qui trouvent juste de manger maintenant le pain de la communauté sans apporter nul subside; il faut donc une contribution déterminée et régulière [1]. Rappelons que c'est l'époque où Philippe veut contraindre Baronio à verser désormais cette contribution, grâce aux 400 écus de pension que Sixte-Quint lui sert pour l'impression des *Annales*, et disons-nous qu'il pourrait bien l'exiger pour de bon, non par feinte et pour mettre à une embarrassante épreuve l'obéissance dudit Père.

Le nombre des sujets de Naples qui, sous une forme plus ou moins claire, payaient leur quote-part de frais, devait être peu considérable. Ce qui préoccupait Rome, outre la question de la contribution des riches, c'était qu'on eût pris tant de pauvres qui ne donneraient jamais rien [2]. Comment la jeune fondation les ferait-elle subsister? Le 13 novembre 1588, c'est-à-dire deux ans seulement après son arrivée, Tarugi pouvait écrire : « Nous ne sommes pas loin de trente personnes [3] » : comptons que la plupart des vingt-cinq nouveaux membres compris dans ce chiffre étaient à la charge de la Congrégation [4]. Mais Rome jugeait imprudent cet accroissement rapide et fit bientôt les plus grandes difficultés à de nouvelles admissions. On vit alors Tarugi prendre tous les tons de la supplication pour obtenir qu'on se montrât « plus humain et plus libéral » : « Cette veuve avec son juge, écrit-il un jour [5], et cet ami importun qui demande du pain au milieu de la nuit, ainsi que l'enseignement de Notre-Seigneur Jésus-Christ m'encouragent à venir redemander la faveur que nous ont refusée vos dernières

1. A. N., le même au même, 16 septembre 1588. La lettre s'achève par ces mots : « J'ai tout écrit de la part du Père Messer Philippe qui m'a fait venir aujourd'hui dans sa chambre. »

2. *Ibid.*, lettre de G. Fedeli à Tarugi, 18 septembre 1587.

3. Lettre à Bordini insérée dans A. N., *Historia annuale...*, p. 629-632. Bordini témoigne de son côté (A. R., *Scritture originali...*, *Compendium* cité, f° 192) qu'à Naples les sujets furent bientôt aussi nombreux qu'à Rome, c'est-à-dire qu'ils approchèrent de la quarantaine. L'auteur de la *Vita...* (année 1587) se méprend donc beaucoup quand il parle de soixante-dix personnes. MARCIANO suit son erreur.

4. Le 28 août 1587, Gigli félicite Tarugi des largesses dont il est l'objet (lettre insérée dans A. N., *Historia annuale...*, p. 571). La lettre citée plus haut du 16 septembre 1588 fait observer qu'à Naples, où la Congrégation passe pour pauvre, les donateurs sont plus empressés qu'à Rome, où on la croit riche. L'année suivante, il est question d'un don important des Chartreux (A. N., *Hist. annuale...*, lettre de Gigli à Tarugi, 24 mars 1589) et de deux mille ducats offerts par de nobles Napolitains (*ibid.*, le même au même, 10 avril 1589).

5. Lettre du 7 octobre 1588 (A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 24; extraits dans VAT. *lat.* 6662, f° 82).

lettres. » Il importune donc sans relâche les Pères de Rome. Il invoque les Constitutions qui ne sont pas contraires [1], les Jésuites qui enlèvent partout la fleur de la jeunesse et ne se découragent pas d'en voir beaucoup partir ou cracher le sang [2]. Heureux quand il ne reçoit pas le sujet avant la réponse de Rome [3] ! Décidé à fléchir à tout prix ses correspondants, il invente une fois de promettre qu'une partie des sujets élevés à Naples iraient renforcer l'effectif de la Vallicella [4]. Telle est la manière de sa diplomatie. Il réclame avec une sorte de passion jusqu'au contentement de son désir. Mais il y met tant de souplesse, de grâce, d'émotion, de tendre flatterie, il garde au fond une volonté si sincèrement soumise que la négociation ne risque pas de finir mal. Si les profonds « déplaisirs » que Naples causa dans ses débuts s'apaisèrent, si les innovations de Talpa n'aboutirent pas encore à brouiller les deux maisons, on le doit à la dextérité de Tarugi. Un moment, en 1589, le même Tarugi caressa l'idée d'un voyage de Philippe à Naples : c'eût été le gage que Philippe agréait maintenant de plein cœur cette fondation ; peut-être la discipline particulière qu'on y suivait l'eût-elle moins choqué sur place. Philippe avait un jour parlé de ce voyage, comme il parlait parfois au temps de saint Charles d'aller à Milan [5] : mais, pour le faire passer à l'acte, lui qui depuis plus de cinquante ans n'a pas perdu de vue un seul jour les horizons de la Ville, c'était trop peu même de l'éloquence et de la ferveur fidèle de Tarugi [6].



Serait-ce pour s'opposer plus efficacement au particularisme de Naples que les Pères de Rome remirent à l'étude en 1588 les Constitutions provisoirement adoptées depuis 1583 et résolurent même de les soumettre à la sanction papale ? Leur but était avant tout, comme en 1583, de consolider l'Institut. Il y avait encore à cette époque des

1. Vat. *lat.* 6662 ; et lettre du 2 juin 1589 (A. R.).
2. A. R., lettre du 2 juin 1589, réplique à la lettre de Rome du 26 mai 1589 (A. N.).
3. A. N., lettre de Gigli à Tarugi, 21 juillet 1589.
4. A. R., lettre de Tarugi, du 1er juin 1590.
5. Lettre de G. Fedeli à Tarugi, du 8 janvier 1588 (A. N., fasc. 34, n° 3). Peut-être Talpa se souvient-il de ce propos, le 4 mars suivant, quand il parle du très grand désir que tous ont à Naples de voir Philippe (A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 19 et suiv., lettre à Philippe).
6. Voir la réponse évasive de Gigli à Tarugi, le 24 mars 1589 (lettre insérée dans A. N., *Hist. annuale...*, p. 679). Cf. A. N., *Vita...*, année 1589.

gens qui refusaient de le prendre au sérieux : ils seraient bien obligés de cesser désormais leurs moqueries. Puis la santé précaire de Philippe inquiète les Pères : lui vivant, grâce au respect qu'il inspire, tout s'arrangera mieux, qu'il s'agisse de certaines règles à faire accepter de tous, ou de l'approbation à obtenir du Pape [1]. Les choses furent probablement mises en train par l'initiative de Velli, nommé Recteur de Rome en 1587 [2]. Bien qu'on eût puisé largement dans les textes existants des Constitutions de Bordini [3], il y eut des discussions prolongées. Le conseil des Députés s'en occupa plusieurs mois. Ensuite, le cardinal della Rovere, qui s'était chargé de présenter le document au pape, en prit connaissance et fit quelques retouches [4]. Enfin, dans deux réunions générales, les 27 et 30 août 1588, les Pères fixèrent de nombreux points [5]. Le travail de rédaction est alors achevé. L'accord ne s'était pas établi d'emblée entre les Pères, mais ils sont maintenant unanimes [6]. Germanico Fedeli s'empresse d'envoyer copie des textes aux Pères de Naples, qui les agréent à leur tour [7]. Heureux de ce parfait concert, les Pères de Rome, tandis qu'ils vont mettre la dernière main à leur ouvrage [8], prient ceux de Naples de proposer sans crainte leurs observations : il importe, leur dit-on, que ces Constitutions, « la moëlle de l'Institut », plaisent pareillement à tous [9].

1. Ces diverses raisons sont exposées par Gigli dans la lettre du 21 octobre 1588 (A. N.).

2. Une lettre de Gio. Batta Aligero du 18 septembre 1587 (A. N.) nous montre Velli qui prend à cœur sa fonction et rétablit aussitôt diverses observances.

3. « Elles sont extraites des Constitutions générales rédigées ces années dernières », dit la lettre de G. Fedeli à Tarugi, du 3 septembre 1588 (A. N., fasc. 34, n° 3).

4. *Ibid.* La lettre de Gigli à Tarugi, du 12 août 1588 (insérée *ibid.*, *Hist. annuale...*, p. 633) rapporte qu'il substitua la dénomination de « prêtre » à celle de « Père », pour faire mieux ressortir le caractère séculier de la Congrégation.

5. Le *Lib. II Decr.* rapporte à ces dates les textes adoptés.

6. Lettre citée du 3 septembre 1588. Cf. A. N., lettre du même au même, du 16 septembre.

7. La lettre citée du 3 septembre 1588 annonce l'envoi. Accusé de réception dans la lettre de Naples du 9 septembre (A. R.). Les lettres des 17 septembre et 7 octobre 1588 (A. N.) expriment la satisfaction qu'a causée le *placet* envoyé par Naples.

8. Ils ont été retardés par les vacances que certains ont prises après les congrégations d'août : Velli et Perrachione sont allés de leur côté, tandis que le cardinal Borromée emmenait Baronio et Soto au Mont-Cassin, où Tarugi vint les rejoindre (A. N., lettre du 23 septembre 1588 ; et A. R., *Casa di Napoli*, I, f°s 26 et suiv., lettre de Tarugi à Philippe, 14 octobre 1588). La lettre du 23 septembre 1588 (A. N.) fait allusion au retour des Pères et au travail à reprendre.

9. A. N., lettres des 17 et 23 septembre 1588.

Talpa révèle alors ses desiderata. Comme on pouvait l'attendre, le point de la contribution obligatoire, de l' « assegnamento », le gêne. Il était énoncé sans ambages : « Si les sujets admis ont de quoi vivre, ils détermineront quelle part de leurs revenus ils veulent donner à la Congrégation, car il ne convient pas, s'ils ont des ressources personnelles, qu'ils vivent de celles que Dieu a données à la Congrégation pour nourrir ceux qui n'ont rien [1]. » Talpa trouve cette déclaration offusquante en tête d'un chapitre. Il préférerait aussi que les choses fussent moins expressément dites, pour sauvegarder la pratique de Naples, où l'on suggère de donner, mais où l'on ne requiert pas de promesse précise. Ne suffirait-il pas qu'on dît : « Si, parmi les sujets admis, il y en a qui ont de quoi vivre et qui veulent donner à la Congrégation une part de leurs revenus, qu'on ne les empêche pas de le faire [2]. » A première vue, Rome jugea possible d'émousser ainsi son texte [3] ; puis elle se rappela ses bonnes raisons de parler net [4] et repoussa l'amendement.

Talpa ignorait encore le sort de sa proposition quand il se mit à réfléchir que l'approbation pontificale allait entériner pour jamais des textes peu favorables à ses vues : fort explicites sur l'obligation de contribuer à la dépense, les nouvelles Constitutions étaient muettes sur la vie de stricte communauté, sur la séparation du noviciat, sur l'emploi des revenus libres, sur toutes ces observances rigoureuses qu'il souhaitait maintenir à Naples. Elles interdisaient ce qu'il avait voulu établir au sujet de l'âge d'admission [5] et du costume [6]. Elles allaient lui lier définitivement les mains. Pour écarter le péril, ou du moins pour gagner du temps, Talpa attire maintenant l'attention sur les conséquences de l'intervention du pape : les textes deviendront irréformables ; ont-ils été suffisamment mûris ? *Post factum non est consilium :* la délibération vient trop tard après l'événement. Il verrait sans ennui tout remettre en chantier. Il se demande même s'il y a besoin de confirmation par le pape : du moment que Grégoire XIII a réglé dans sa bulle que l'Institut se donnerait des constitutions, on

1. Cap. VI, 1.
2. A. R., lettre du 30 septembre 1588.
3. A. N., lettre du 7 octobre 1588.
4. Elles sont expliquées dans une lettre antérieure (A. N., fasc. 34, n° 3, G. Fedeli à Tarugi, 16 septembre 1588).
5. Cap. IV, 1 ; on maintient l'âge minimum de 18 ans, déjà fixé en 1583.
6. Cap. VI, 6 : le costume doit être celui du clergé séculier ; donc pas de soutanes cousues par devant.

peut dire qu'il les a revêtues d'avance de l'autorité apostolique [1]. Bien entendu, les Pères de Rome ne s'inquiètent pas dans leur réponse des arrière-pensées de Talpa ; ils expliquent simplement pourquoi ils tiennent à l'approbation prompte et formelle de Sixte-Quint [2].

Talpa réplique, mais il change encore une fois de terrain. Ses nouvelles observations ne proviennent plus d'un sentiment intéressé. Dans la Congrégation, Talpa est la tête la plus capable de concevoir un système logique et d'embrasser un ensemble. Il remarque que les Constitutions préparées par Rome ne donnent pas l'idée de l'Institut. Elles légifèrent sur le régime intérieur auquel sont soumis ses membres, mais n'expliquent pas quelle est sa raison d'être, son utilité spéciale, la forme de son action extérieure. « Elles ne contiennent, écrit-il aux Pères de Rome, que des chapitres concernant le gouvernement et les personnes de la Congrégation, et rien de ce qui fait l'essence de notre Institut, dont le but est d'appliquer les sujets de la Congrégation à des exercices utiles au salut du prochain, et en particulier à trois principaux : 1° les sermons quotidiens sur des sujets moraux, sur des Vies de saints, sur l'Histoire de l'Eglise, dans un langage familier qui tout à la fois instruise et touche ; 2° l'exercice quotidien de la prière ; 3° la réception fréquente des sacrements de confession et de communion..... Ces traits distinctifs, qui justifient l'institution particulière de la Congrégation, continue-t-il très sensément, il semble qu'on devrait les proposer explicitement à l'approbation du Siège Apostolique, et surtout la méthode de l'Oratorio qui passe pour quelque chose d'extraordinaire. Encore qu'après tant d'années tout cela paraisse bien avoir reçu l'approbation de Dieu, ce serait mieux que son Vicaire en donne un témoignage authentique ; notre œuvre y gagnerait en considération et en autorité [3]. » On reconnaît la plume qui, tout en attribuant une influence démesurée à l'œuvre de Philippe, saura pourtant la caractériser un jour d'une façon très juste et très complète [4]. Cette fois, les Pères de Rome donnèrent raison à Talpa. Ils lui répondirent qu'il y aurait en tête des règles une partie narrative, un préambule, où l'on décrirait les ministères propres à la Congrégation [5].

1. A. R., lettre du 15 octobre 1588.
2. A. N., lettre déjà citée de Gigli, 21 octobre 1588.
3. A. R., lettre du 28 octobre 1588.
4. Dans le premier traité du recueil 6662 de VAT. *lat.*
5. A. N., lettre de Gigli du 4 novembre 1588. La lettre de Naples du 11 novembre (A. R.) réclame communication de ce préambule. Celle de Rome, du 18 novembre 1588

Hors la disposition originale de la redevance des membres fortunés, les Constitutions de 1588 se contentent de préciser, en les modifiant parfois un peu, certains points des Constitutions antérieures. Ainsi en est-il quant à l'établissement même des Constitutions. Dès 1583, on avait bien stipulé que l'assemblée générale des Pères serait nécessaire pour changer un point important [1]. On détermine en 1588 que, pour « une loi qui doit être confirmée par le pape », il y aura un referendum universel : tous et chacun des Pères ayant accompli leur décennat seront appelés, dans toutes les maisons de l'Institut, à dire leur avis [2]. L'assemblée générale, où ne venaient pas tous les Pères des maisons situées hors de Rome, n'aurait pas donné une consultation aussi complète. Autre changement qui accuse de même le caractère démocratique des Constitutions : le Préposé et les Députés, maîtres jadis de congédier un membre après son décennat, devront maintenant faire intervenir l'assemblée générale [3]. Ce n'est pas Philippe qui désapprouva ce recours de plus en plus large aux membres de la Congrégation. Quant à l'extension de l'Institut, le décret d'avril 1588, qui liquidait toutes les dépendances de la Vallicella sauf Naples, ne dissuada pas les Pères de maintenir la même année dans leurs règles la perspective de fondations nombreuses. Philippe de nouveau les laissa faire. Mais, sur ce point, les Constitutions seront vite désuètes.

Quand les Pères furent bien d'accord sur la teneur des Constitutions, on en calligraphia le texte sur parchemin pour le mettre sous les yeux du pape [4]. Il avait été convenu que le cardinal della Rovere ne demanderait pas une audience spéciale pour cette affaire,

(A. N.), semble dire qu'on attendra, pour le rédiger, d'avoir soumis les Constitutions au pape, parce qu'on saura mieux alors quelles explications il convient d'y donner. Peut-être resta-t-il toujours en projet. On peut se demander pourtant s'il ne se retrouve pas dans la première partie des Constitutions préparées en 1601 par Baronio (VAT. *lat.* 5506), car il y a justement là une description de l'Oratorio et des autres œuvres philippines, et les règles ne viennent que dans la seconde partie.

1. *Constitutions rédigées par Bordini*, cap. II, 2; *Summa*, cap. I.

2. Chap. V, 9.

3. Chap. V, 5. Remarquer que le même changement avait été décidé dans l'assemblée générale du 27 août 1588 (A. R., *Lib. II Decr.*) au sujet des admissions; les Pères se déjugèrent sur ce point.

4. Ce parchemin est conservé dans A. R. Les extraits des Constitutions de 1588 qui sont citées dans VAT. *lat.* 8263, f°s 243^v^ et 244, s'y retrouvent exactement et peuvent servir à l'authentiquer. Cf. aussi le passage cité dans le décret du 6 juin 1590 (A. R., *Lib. II Decr.*). Il existe à Naples deux copies de l'original (fasc. 88, n° 3), à l'une desquelles est ajoutée un chapitre VII, compilation postérieure de décrets de la Congrégation.

mais éprouverait d'abord les dispositions de Sixte-Quint [1]. L'occasion, qu'on attendait depuis le mois d'août 1588 [2], ne s'offrit pas avant le début de l'année suivante. Le pape tint des propos encourageants. Il fit quelques observations à della Rovere sur le style du document, mais sur le fond il ne trouva rien à redire [3]. La Congrégation se réjouit fort du succès de ces ouvertures [4]. On se flatta que la négociation serait poussée bientôt plus avant. Nous ne voyons pourtant pas qu'elle ait été reprise. Della Rovere fut-il encore plus lent que la première fois et se laissa-t-il surprendre par la mort de Sixte-Quint? Ou les Pères eux-mêmes, désireux de revoir leur texte, le prièrent-ils de ne point se hâter? Il semble qu'après deux ans les Constitutions n'aient plus rencontré le consentement unanime de 1588 [5]. Le projet de donner à la Congrégation son statut définitif n'aboutirait pas si tôt qu'il avait d'abord paru. On peut penser, sans nulle prévention contre Talpa, qu'il ne fut pas le plus déçu d'entre les Pères par ce nouveau délai.

---

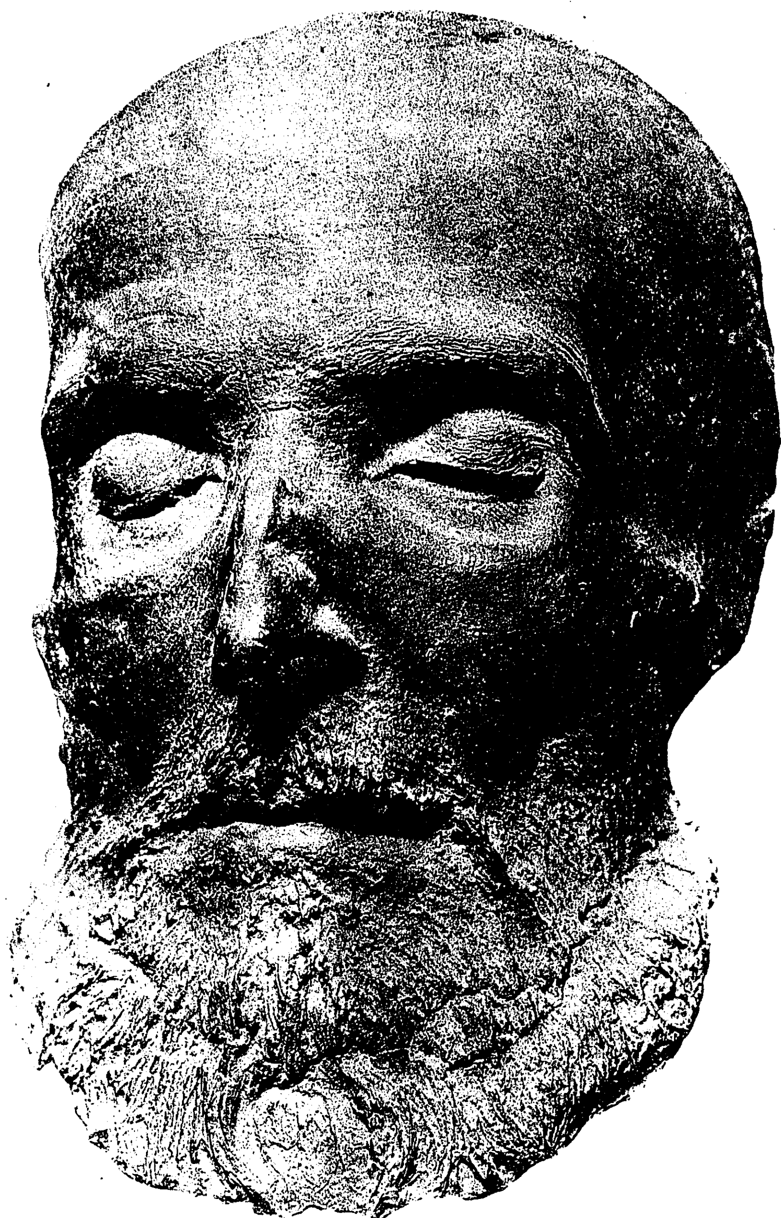
1. A. N., lettre de Gigli du 21 octobre, et lettre du 18 novembre 1588.

2. Lettre de Gigli à Tarugi, 12 août 1588 (insérée dans A. N., *Hist. annuale...*, p. 633).

3. *Ibid.*, lettre du 3 février 1589.

4. Y compris Talpa : cf. sa lettre du 10 février 1589 (A. R.).

5. Le décret du 5 janvier 1589 (A. R., *Lib. II Decr.*) prescrivait que tous les Pères souscriraient aux Constitutions. Celui du 5 avril 1590 (*ibid.*) montre qu'à cette date le premier décret n'était pas encore exécuté et que tous les Pères n'étaient pas disposés à souscrire. Le document original porte une seule signature, celle d'Alessandro Fedeli, qui fut ensuite biffée. Une lettre de Baronio du 15 octobre 1588 (A. N.) donne à penser que certaines volontés de Philippe n'étaient pas suivies par tous de très bon gré.



Phot. Anderson PHOTOTYPIE L. BAUER, DIJON

Masque funéraire de Saint Philippe NÉRI

(Sacristie de l'Eglise des Pères Girolamini, à Naples)

CHAPITRE VIII

LES DERNIÈRES ANNÉES

(1590-1595)

Le 30 mai 1590, Philippe demande que le Recteur de la maison de Rome, au lieu d'être choisi par lui d'accord avec les Députés, soit désigné par un vote de la Congrégation entière. Le 3 juin suivant, on décide d'accéder à ce désir et les Pères, réunis le 6 pour les élections générales, élisent ainsi Recteur Tomasso Bozzio à la satisfaction de tous et en particulier de Philippe [1]. Cette retouche aux Constitutions s'explique sans peine. Philippe a gardé sa charge puisqu'on le voulait à tout prix; mais il fait le possible pour qu'un autre l'exerce à sa place; à Rome, il entend avoir dans le Recteur un véritable suppléant, dont on acceptera d'autant mieux la prépondérance que l'assemblée générale des Pères aura concouru à son choix.

A la fin de la même année, il accuse par une nouvelle démarche sa volonté de retraite. A la Vallicella comme à Saint-Jean des Florentins, c'est lui qui a toujours été le confesseur de la communauté. Dès l'origine il s'est trouvé investi de la fonction par là même qu'il a composé de ses plus fidèles pénitents son premier groupe de collaborateurs. Dans la suite, la plupart des recrues, avant d'entrer dans la Congrégation, furent de même ses fils spirituels. Tous tenaient à ces colloques intimes où Philippe devine les consciences, où des conseils inspirés s'échappent de ses lèvres, où il ne peut empêcher de laisser sentir sa flamme. Aussi, quand il parle de cesser cet office, les protestations sont vives. On le supplie à maintes reprises de poursuivre un

1. A. R., *Lib. II Decr.*, décrets des 30 mai, 3 et 6 juin 1590. Cf. A. N., lettre de Gigli du 8 juin 1590.



Phot. Anderson PHOTOTYPIE L. BAUER, DIJON

Masque funéraire de Saint Philippe NÉRI

(Sacristie de l'Eglise des Pères Girolamini, à Naples)

CHAPITRE VIII

LES DERNIÈRES ANNÉES

(1590-1595)

Le 30 mai 1590, Philippe demande que le Recteur de la maison de Rome, au lieu d'être choisi par lui d'accord avec les Députés, soit désigné par un vote de la Congrégation entière. Le 3 juin suivant, on décide d'accéder à ce désir et les Pères, réunis le 6 pour les élections générales, élisent ainsi Recteur Tomasso Bozzio à la satisfaction de tous et en particulier de Philippe [1]. Cette retouche aux Constitutions s'explique sans peine. Philippe a gardé sa charge puisqu'on le voulait à tout prix; mais il fait le possible pour qu'un autre l'exerce à sa place; à Rome, il entend avoir dans le Recteur un véritable suppléant, dont on acceptera d'autant mieux la prépondérance que l'assemblée générale des Pères aura concouru à son choix.

A la fin de la même année, il accuse par une nouvelle démarche sa volonté de retraite. A la Vallicella comme à Saint-Jean des Florentins, c'est lui qui a toujours été le confesseur de la communauté. Dès l'origine il s'est trouvé investi de la fonction par là même qu'il a composé de ses plus fidèles pénitents son premier groupe de collaborateurs. Dans la suite, la plupart des recrues, avant d'entrer dans la Congrégation, furent de même ses fils spirituels. Tous tenaient à ces colloques intimes où Philippe devine les consciences, où des conseils inspirés s'échappent de ses lèvres, où il ne peut empêcher de laisser sentir sa flamme. Aussi, quand il parle de cesser cet office, les protestations sont vives. On le supplie à maintes reprises de poursuivre un

1. A. R., *Lib. II Decr.*, décrets des 30 mai, 3 et 6 juin 1590. Cf. A. N., lettre de Gigli du 8 juin 1590.

ministère auquel on n'hésite pas à attribuer les heureux progrès de l'Institut [1]. Philippe allègue sa mauvaise santé, qui trop souvent lui rend la tâche impossible. De nouvelles instances de sa part fléchissent à la fin les Pères. On accepte le 26 décembre 1590 qu'il résigne la charge de confesseur et, le 28, on le remplace par un des plus anciens Pères, Alessandro Fedeli [2]. Mieux que tout autre événement, cette démission montre combien l'activité de Philippe est diminuée : il renonce, au moins dans sa Congrégation, au ministère qui a été le principe de toutes ses œuvres. Autre symptôme de sa décadence : il a résolu vers cette époque de ne plus prendre la parole à l'Oratorio [3].

Il a 75 ans et sa santé devient de plus en plus chancelante. C'est maintenant surtout qu'on peut dire de lui qu'il est toujours valétudinaire [4] : à peine un accident est-il passé qu'il en survient un nouveau. Durant cette année 1590, sa maladie ordinaire, une fièvre catarrhale, le tient principalement en février, en mai, en novembre et en décembre [5]. Le reste du temps, il est sans forces, sans appétit ; il garde des traces de fièvre. Dans ses mauvaises périodes, il ne quitte pas la chambre ni même le lit [6]. Quelle privation pour lui d'être reclus au moment où les palissades qui bouchent la nef sont abattues et laissent jouir de la vue entière de la Chiesa Nuova [7] ! Dès qu'il se sent mieux, il descend à l'église, y célèbre la messe, entend les confessions, fait des sorties dans Rome [8]. Les visiteurs le fatiguent dans sa chambre avec des conversations sans fin : il préfère, quand il le peut, se tenir à l'église, où il expédie les gens en quelques mots [9]. Avec ses intimes, il va sans dire qu'il ne se plaint jamais de la longueur des entretiens. Il pousse plus loin que jamais la sobriété [10] ; un seul repas qui compte par jour, et

1. A. R., *Lib. II Decr.* C'est ce que déclare le décret du 26 décembre 1590. Le même décret assure qu'on est revenu à la charge *pluries et pluries* auprès de Philippe.

2. *Ibid.*

3. *P. C.*, f° 123. Alluminati déclare en 1595 qu'il y a six ans que Philippe a cessé ses discours.

4. *Ibid.*, f° 160, expression de Gallonio.

5. A. N., lettre de G. Fedeli du 22 février 1590 ; lettres des 12 et 18 mai, du 30 novembre, des 7 et 21 décembre 1590 ; lettres de Gigli des 4 et 25 mai et du 1er juin, de Baronio du 15 mai, de Bozzio du 8 décembre 1590 ; A. R., lettres des 11 et 26 mai, des 7, 14 et 21 décembre 1590 et du 2 janvier 1591.

6. Cf. les lettres précédentes.

7. Lettre citée de G. Fedeli du 22 février 1590.

8. Voir entre autres la lettre du 25 juin 1590 (A. N.).

9. *Ibid.*, lettre du 7 août 1587.

10. *Ibid.*, lettres des 30 novembre 1590 et 18 janvier 1591.

des plus légers [1] ; ce n'est pas tant par souci d'austérité que par répugnance à la nourriture [2] et surtout par persuasion qu'il apaisera de la sorte le feu qui le brûle au-dedans. Mais son entourage estime qu'un tel régime l'affaiblit et augmente la prise de la maladie [3]. On le dépeint alors « desséché, maigre, exténué » [4]. C'est l'ombre d'un homme.



Une vie de « retraite » [5] dans sa chambre commence donc pour Philippe. Il y restera de plus en plus confiné. Mais il n'entend pas demeurer seul. Fidèle à son dessein de ne réserver aucun temps pour lui-même, il laisse ses fils spirituels accéder librement, ainsi que toute sorte d'autres visiteurs. Il est très fâché quand on condamne sa porte [6]. Il faut que chacun puisse entrer même quand la maladie l'oblige à garder le lit [7] et, si les médecins l'interdisent, il prétend qu'on lui enlève sa distraction [8]. Cependant les visites ne se passaient pas en vains propos. Francesco Zazzara, qui était là très souvent, raconte que, « même s'il y avait des cardinaux, Philippe proposait un sujet de spiritualité, demandait à tous de dire leur avis » et concluait en distribuant à chacun une sentence appropriée [9]. C'étaient donc de véritables conférences spirituelles, un recommencement de l'Oratorio primitif, tel qu'il se pratiquait dans la chambre de San Girolamo.

La notoriété de Philippe est maintenant universelle. Nous avons déjà rapporté que, revenant en 1590 d'un pèlerinage à Lorette, Soto racontait que tout le monde, le long du chemin, l'avait chargé de le recommander aux prières du Père Philippe [10]. Que dire alors de la dévotion des Romains ? Le cardinal Cusano se porte garant pour les vingt dernières années de Philippe « qu'à sa connaissance aucun ecclésiastique régulier ni séculier n'a été en plus grande vénération auprès des gens de toutes les classes, gens du peuple aussi bien que nobles,

1. A. N., lettre du 8 juin 1590.
2. *Ibid.*, lettres du 7 février 1590 et du 5 janvier 1591.
3. Lettres citées plus haut.
4. A. N., lettre du 25 janvier 1591.
5. Francesco Zazzara, qui le fréquente à partir de 1591, le trouve ainsi « ritirato » (*P. C.*, f°s 44 et 44^{v}).
6. *P. C.*, f°s 46 et 557.
7. *Ibid.*, f°s 44, 615.
8. *Ibid.*, f° 375.
9. *Ibid.*, f° 44.
10. *Ibid.*, f° 235.

courtisans, prélats, évêques, cardinaux et papes »[1]. On s'explique avec cette renommée que les chambres de Philippe ne désemplissent pas.

Pour commencer par les cardinaux, tout le Sacré Collège y passe[2]. « Je vois tant et tant d'Illustrissimes cardinaux et de prélats qui viennent continuellement le visiter et lui apporter leurs hommages », écrit le 10 février 1590 Ettore Modio[3]. Il y en a parfois trois ou quatre ensemble[4]. Mais tous n'ont pas avec lui la même intimité. Quelques-uns sont de vieux amis, depuis longtemps conquis par l'Oratorio : tels les cardinaux de Bologne et de Vérone, Gabriele Paleotto et Agostino Valier. Tous deux sont des disciples de saint Charles[5], des hommes de vie très pure, des évêques très attachés à leurs devoirs, des réformateurs décidés; mais ce sont aussi tous deux des humanistes, qui trouvent du temps pour des récréations littéraires et qui tiennent avec les autres la modération pour vertu. En 1572, Paleotto compte parmi les cardinaux les plus rigoureux; Rome s'effraie de la confiance que Grégoire XIII, à son avènement, lui témoigne ainsi qu'à ses pareils[6]. Cependant la méthode qu'il pratique pour la réforme de son diocèse le montre sous un jour moins terrible. Sa sévérité n'est pas immédiate et radicale comme celle de saint Charles. Il admet des tempéraments provisoires; il rétablit par degrés la discipline; il n'a pas en vue un idéal inaccessible[7]. C'est un esprit libéral qui, sous le règne absolu de Clément VIII, ne craindra pas d'écrire un traité où il soutient le droit des cardinaux à intervenir dans les conseils du pape[8]. Il donne de même dans sa vie l'exemple du juste milieu; on le voit fuir également l'austérité outrée et le luxe : sa table n'est ni trop abondante ni trop frugale; il trouve convenable de se distraire avec des lettrés dont il fait ses convives, avec des séances de musique,

1. *P. C.*, f° 387.

2. *Ibid.* Voir diverses listes de cardinaux qui fréquentaient Philippe, dans GALLONIO, *Vie* citée, années 1585 et 1591; et dans *P. C.*, f° 441 (liste de l'abbé Maffa), f° 648 *(Vat.)* (liste de Bordini), f° 684 (liste de Fabritio de' Massimi), f° 775 (liste de Marcello Ferro), f° 967 (liste de Germanico Fedeli).

3. A. N., lettre adressée à Tarugi.

4. *P. C.*, f° 93v; c'est ce qu'a vu Francesco Neri.

5. Une des premières Vies de saint Charles est l'œuvre d'Agostino Valier : *Vita Caroli Borromei Card. S. Praxedis.* Veronae. 1586, Hieronymus Discipulus.

6. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 18, dépêche de Cusano à Maximilien II, 31 mai 1572.

7. Voir sa Vie écrite par son secrétaire, AGOSTINO BRUNO (BIBL. VALL. *E.* 48, f° 28).

8. ALBÈRI, *Relazioni...*, Serie IIa, IV, relation de Paolo Paruta en 1595.

avec des pèlerinages, et il ne passe pas un jour sans lire du grec [1]. C'est un chrétien et c'est un honnête homme. Deux ans avant sa mort et l'année même où meurt Philippe, il fait paraître son *De bono senectutis,* d'inspiration chrétienne et de forme antique, qui le reflète lui-même autant qu'il reflète Philippe représenté dans ce livre comme la source et le modèle de ses enseignements [2].

Le Vénitien Valier est de tous points l'émule du Bolonais Paleotto. Quand il le rencontre à Rome en 1600, le futur cardinal Bentivoglio, frappé de la candeur et de la piété du vieillard, croit contempler un évêque des premiers siècles [3]. Mais Valier se donne avec la même ingénuité aux lettres païennes et à l'Evangile. Il écrit beaucoup, sur des sujets religieux ou profanes, de préférence en latin qu'il parle avec une grâce et une facilité merveilleuse [4]. Sa culture et la douceur de son caractère lui inspirent des démarches modératrices, comme de faire mitiger la sévérité d'un Index qui se prépare sous Clément VIII [5]. L'esprit rigoureux de saint Charles n'habite pas seul dans les âmes de Paleotto et de Valier, il s'accommode avec l'esprit plus humain de Philippe.

Mais des évêques aussi fidèles à la réforme de Trente n'abandonnent pas facilement la résidence de leurs diocèses. Si nous les trouvons à Rome durant la dernière décade de la vie de Philippe, c'est que le pape a exigé leur présence pour leur confier de grandes affaires [6]. Ils peuvent ainsi renouer leurs anciennes relations avec l'Oratorio. Ils redeviennent pénitents de Philippe [7]. On les signale nombre de fois, Paleotto sur-

1. *Vie* citée d'AGOSTINO BRUNO, f°s 15^v^, 49, 49^v^, 50, 54. Cf. CIACONIUS, *Vitae...*, année 1560, qui rapporte ses relations avec Sadolet, Juste Lipse, Pietro Vittorio, Tolomei.

2. Voir la préface du livre, qui parut d'ailleurs avec un portrait de Philippe en tête.

3. *Memorie*, c. VI. Cf. Lorenzo Priuli (ALBÈRI, *Le Relazioni...*, *loc. cit.*, relation de 1586), qui rapporte que Valier vit à Rome en évêque plutôt qu'en cardinal, qu'il ne fait ni ne reçoit de visites, qu'il n'est mêlé à aucune brigue.

4. CIACONIUS, *Vitae...*, *anno* 1572. Cf. BENTIVOGLIO, *loc. cit.*

5. ARCH. STATO VENEZIA, *Dispacci degli Amb. Roma,* dépêche du 15 janvier 1594.

6. D'après CIACONIUS, *op. cit.*, Valier fut mandé à Rome par Grégoire XIII et assista pour la première fois au Consistoire le 7 janvier 1585. Paleotto ne dut pas venir longtemps après lui. Une lettre de G. Fedeli à Tarugi, du 5 décembre 1586, mentionne une arrivée des deux cardinaux à Rome à trois jours d'intervalle (A. N., fasc. 34, n° 3). Sur leur activité à Rome, de Sixte-Quint à Clément VIII, cf. PASTOR, *op. cit.* : pour Paleotto, X, p. 186, 515, 552; pour Valier, X, p. 187, 552, 560, et XI, p. 422, 473.

7. Pour Paleotto, la lettre du 11 novembre 1588 (A. N.) mentionne qu'il est venu se confesser. Cf. *P. C.*, f° 775. Pour Valier, voir *ibid.*, f° 967.

tout, qui célèbrent la messe ou assistent les jours de fête aux offices à la Chiesa Nuova [1]. Mais leur assiduité n'est pas comparable à celle de deux cardinaux plus jeunes, Cusano et le cousin de saint Charles, bientôt son successeur à Milan, Frédéric Borromée. Eux viennent le voir chaque jour [2]. Ils étaient « l'âme de Philippe », dit Marcello Ferro [3]. Philippe les confesse, les conseille dans leurs moindres démarches et ils lui sont aveuglément soumis [4]. Pour Cusano, cette confiance dans son Père spirituel remonte au jubilé de 1575. Saint Charles n'avait pas manqué d'adresser à San Girolamo della Carità le jeune Milanais qui allait s'établir à Rome [5]. Il restera toujours de la maison [6]. Chacune de ses promotions ecclésiastiques est un événement joyeux parmi les Pères. « Voici Auditeur de la Chambre notre Monseigneur Cusano », mande-t-on en 1587 à Naples, et l'on relate complaisamment les traits de la faveur universelle qu'il rencontre [7]. Bientôt arrive le cardinalat qui inspire à Gigli de belles considérations sur l'amour séraphique signifié par le chapeau rouge [8]. Cusano se fait alors ordonner sous-diacre et choisit pour la cérémonie la Chiesa Nuova [9]. En 1590 il mit « le sceau à l'amour qu'il portait

1. Visites de Paleotto relatées par exemple dans A. N., lettres du 7 février 1586, des 2 janvier, 2 mai et 12 septembre 1587, des 20 février et 11 novembre 1588, des 20 janvier, 23 mai et 15 septembre 1589; fasc. 34, n° 3, lettre de G. Fedeli à Tarugi, du 12 mars 1590. Valier assiste aux vêpres de la Nativité de la Vierge en 1588 (A. N., lettre de Gigli du 9 septembre).

2. *P. C.*, f° 775.

3. *Ibid.*

4. Voir par exemple la lettre de Cusano à Frédéric Borromée, du 3 septembre 1592 (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*).

5. *Ibid.*, lettre du 2 mars 1575.

6. Sans parler de son attachement à Philippe, noter qu'il appelle un jour Tarugi « le plus grand ami qu'il ait jamais connu et qu'il ait présentement » (A. N., fasc. 34, n° 3, lettre de G. Fedeli à Tarugi, 5 février 1588). Autre preuve d'intimité : nommé en 1582 Clerc de la Chambre, il écrit à saint Charles qu'il n'a pas accepté sans avoir l'approbation de Philippe et de Tarugi (A. R., *Recueil cité*, lettre du 10 mars 1582). Il était aussi très lié avec Baronio qu'il aidait dans ses travaux historiques : Philippe eût voulu qu'en reconnaissance Baronio lui dédiât le troisième tome des *Annales* (Calenzio, *op. cit.*, p. 285). Enfin voir dans les lettres contemporaines la part que la Congrégation prend au deuil de son frère (A. N., lettres de Bordini et de G. Fedeli, du 25 avril 1587).

7. A. N., lettre du 3 janvier 1587.

8. *Ibid.*, lettre du 16 décembre 1588.

9. *Ibid.*, lettre du 20 janvier 1588. Il avait d'abord été question de Saint-Marc, où l'aurait ordonné le cardinal Valier, titulaire de l'église (*ibid.*, lettre de G. Fedeli du 18 septembre 1587).

aux Pères »[1] en procurant à leur église deux corps saints, ceux des martyrs Papias et Maur, qu'on venait de découvrir à Saint-Adrien, son titre cardinalice. Six ans plus tôt, les ossements des saints martyrs Abbondius et Abbondantius, retrouvés dans une église du Forum, avaient été transférés avec une pompe extraordinaire au Gesù pour prendre place sous l'autel majeur[2]. Désormais l'église des Philippins n'aurait plus rien à envier à sa rivale. La procession du 11 février 1590 ne fut pas moins solennelle que celle de 1584. A lire le long récit que lui consacre Gallonio dans sa Vie de Philippe, on juge de l'impression profonde qu'il en avait gardée. Onze cardinaux s'y trouvèrent[3]. Il faisait une belle journée hivernale. Le cortège passa par le Capitole et gagna la Chiesa Nuova au travers d'une foule pressée[4]. Philippe l'attendait à la porte, et c'est dans cette occasion que, sentant l'envahir l'Esprit, il amuse le peuple en tirant la barbe à l'un des suisses rangés sur le parcours[5]. Au bout de deux jours, les reliques furent déposées à la sacristie. Cusano, dont une mort prématurée interrompit la brillante carrière[6], ne devait pas les voir rapporter dans l'église, quand on la consacra en 1599[7].

Quoiqu'il fût riche et de bonne maison, le personnage de Cusano s'efface devant celui de son jeune compatriote, le comte Frédéric Borromée, qui arrive à Rome en 1586, auréolé de la gloire de saint Charles, l'égal de ses puissants cousins, les cardinaux Farnese, Ferrerio, Altemps, promis avec certitude à de très hautes dignités[8]. Il touche à sa vingt-deuxième année. Saint Charles l'a élevé avec des soins très

1. Expressions tirées de la lettre du 16 février 1590 (*ibid.*).

2. PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 893, citation d'Alessandro Musotti. Cf. *Autobiographie* du cardinal SANTORIO (*Arch. della R. Società romana di Storia patria*, XIII, p. 161).

3. Année 1590.

4. Nous avons des récits détaillés du transfert dans les lettres de Gigli du 16 février 1590, et de G. Fedeli du lendemain (A. N.). Voir la lettre du 9 janvier 1590 (*ibid.*) pour avoir l'idée de l'immense faveur qu'ils estiment recevoir.

5. Lui-même, assistant Cusano, avait recueilli à Saint-Adrien, avec les plus dévotes précautions, les restes des martyrs (SONZONIO, *op. cit.*, l. II, c. II, n° 14).

6. « Il avance à grands pas avec la plus brillante renommée », rapporte en 1598, l'année où mourut Cusano, l'ambassadeur vénitien Dolfini (ALBÈRI, *op.* et *loc. cit.*).

7. La *Vie* des deux martyrs fut ajoutée par Gallonio en 1591 à son *Histoire des Vierges romaines*. On commença en 1594 à célébrer leur fête dans la Congrégation (A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 27 janvier 1594). Dès cette époque, les têtes des martyrs, qui étaient bien conservées, furent déposées dans des reliquaires d'argent (A. N., lettre du 28 mars 1594).

8. La plupart des traits rapportés ci-dessous sont tirés de RIVOLA, *Vita di Federico Borromeo....* Milan, 1656. Cf. PASTOR, *op. cit.*, XI, p. 745, n° 60 de l'appendice.

circonspects ; il a choisi ses précepteurs, prescrit ses études ; le moment venu, il l'a orienté avec décision vers l'Eglise, mais dans la voie séculière, déroutant des tentatives de religieux. A la mort de son cousin, les Milanais l'ont réclamé à vingt ans pour archevêque. Comme cette requête n'a pas abouti, poussé de Milan par ses proches, réclamé à Rome par des cardinaux, il s'est décidé, après deux ans de résistances à venir à la Cour pontificale, pour imposer en quelque sorte par sa présence qu'il soit pourvu à ses destinées. Il n'a cependant nulle ambition. Il est extrêmement pieux. Son goût est pour la solitude, où il s'adonnerait en paix à l'étude [1]. Le latin, le grec, l'hébreu, toutes les sciences, en particulier l'astronomie [2], sans parler des disciplines ecclésiastiques, voilà les délices du futur fondateur de la Bibliothèque Ambrosienne. Au lieu de visiter les Cours des cardinaux, il passe le temps avec les savants et les humanistes de Rome [3]. Si les cardinaux qui s'intéressent à sa fortune, Altemps entre autres, ne s'employaient pour lui près de Sixte-Quint, le cardinalat, qui lui échoit en 1587, se ferait plus longtemps attendre. Studieux et appliqué à l'excès, il a besoin qu'on le distraie [4]. Timide et minutieux, bref avec tous [5] et même dur avec

1. Dans le *Dialogue sur la joie chrétienne*, du cardinal VALIER, Frédéric Borromée, l'un des interlocuteurs, déclare qu'elle se trouve dans la contemplation et la solitude.

2. Il aimait par-dessus tout contempler les étoiles qu'il disait être « autant d'yeux divins par lesquels la Majesté de Dieu regarde la terre » (RIVOLA, *op. cit.*, l. VI, c. 1). Cf. la fin d'un sonnet à lui adressé par Jean-Baptiste Strozzi le jeune (ARCH. STATO FIRENZE, *Strozzi-Uguccioni*, fa 174, p. 104) : « ... Mais dans ton visage transparaît surtout ton âme apaisée, quand sur la cime d'un mont élevé nulle ombre n'existe entre tes yeux et le ciel. »

3. Ainsi Fulvio Orsini écrit à Pinelli, le 24 août 1590, que le cardinal Borromée a passé la veille deux heures chez lui et que son amour des belles-lettres grandit de jour en jour (cité par P. DE NOLHAC, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 17, note 5). Cf. la lettre d'Antonio Quarengho à Gio. Batta Strozzi le jeune, 10 novembre 1594 : « Le Seigneur Cardinal Borromée a été fasciné par Votre Seigneurie, ou plutôt je voudrais pouvoir employer un mot plus fort pour exprimer comment il vous loue, vous célèbre et vous porte sans cesse aux nues. » (ARCH. STATO FIRENZE, *Magliabecchiana*, VIII, 1399).

4. Dans sa lettre à Tarugi du 20 février 1588 (A. N., fasc. 49, n° 1), G. Fedeli souhaiterait que Frédéric Borromée trouvât à la Vallicella plus de jeunes Pères pour égayer son humeur.

5. Voir le *Dialogue* cité plus haut où l'on dit de lui qu'il n'aime pas à développer un discours. Dans son *De studiis*, lui-même avoue qu'aucun ministère ne lui coûte autant de peine que celui de la prédication (RIVOLA, *op. cit.*, l. VI, c. XVI). Les innombrables notes que l'on conserve de lui à l'Ambrosienne sont rédigées dans une forme précise, mais sèche.

certains [1], mais cachant sous cette sécheresse une sensibilité très vive, il a encore plus besoin d'un directeur spirituel qui reçoive ses confidences, qui le rassure et qui s'ingère dans ses résolutions. Philippe remplit ce rôle.

Avant qu'ils se rencontrassent à Rome, Borromée avait eu l'occasion de témoigner à Philippe de sa dévotion, et Philippe à son tour lui avait protesté de vouloir l'aimer comme saint Charles, dont la sainteté ressusciterait dans sa personne [2]. Borromée n'est que depuis quelques jours à Rome et l'on compte qu'il a rendu trois visites au Père Philippe et qu'il a paru deux fois à l'Oratorio [3]. Leurs rapports deviendront de plus en plus fréquents. « Multipliez les entrevues secrètes en dehors des confessions », conseille Tarugi au jeune cardinal [4]. Borromée en arrivera, sans parler des autres visites, à passer très souvent deux heures en tête à tête avec Philippe après sa messe [5]. Les effets de cette direction furent importants. Qu'il s'agisse de persuader son pénitent qu'il doit demeurer à Rome plutôt que de retourner à ses études [6], ou de régler sans excès de simplicité le train de sa maison cardinalice [7], ou de guider ses votes dans les conclaves répétés de 1590, 1591 et 1592 [8], de savoir seulement s'il se donnera quelque récréation en été [9] ou de prendre un grand parti comme d'accepter l'archevêché de Milan [10], Philippe prononce les paroles décisives. Pour juger du soin pieux avec lequel Borromée recevait ses avis, il faut lire ce qu'il écrit le jour même où trépasse son père spirituel. La mort était arrivée à sept heures de nuit ; il en était informé à neuf heures, et à treize heures il traçait ces lignes : « Pour ne pas oublier certains traits précieux qui n'ont peut-être pas été remarqués de tous, et en signe de gratitude à

1. Clément VIII se plaignit un jour de cette dureté : voir lettre de Baronio à Frédéric Borromée, 8 novembre 1596, publiée par ACHILLE RATTI (Pie XI) dans *Per Cesare Baronio, Scritti varii nel terzo centenario della sua morte*, p. 248.

2. Lettre de Talpa à Frédéric Borromée au nom de Philippe, 23 mars 1585 (rapportée dans RIVOLA, *op. cit.*).

3. A. R., lettre du 25 octobre 1586.

4. *Ibid.*, *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre du 2 décembre 1589.

5. *P. C.*, f° 44v, témoignage de Francesco Zazzara, qui vaut pour les quatre dernières années de Philippe.

6. RIVOLA, *op. cit.*, l. II, c. II.

7. *Ibid.*, l. II, c. IV.

8. *Ibid.*, l. II, c. X.

9. *Ibid.*, l. II, c. XIV.

10. Note de Frédéric Borromée, *in Tabulae tumultuariae*, n° 18 (BIBL. AMBROS. ; reproduit dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 juillet 1923).

qui je dois tant, je note ce qui suit... » Après divers autres, il en vient aux souvenirs personnels : « Il me disait souvent dans ses dernières années : « Tu sais, je te veux du bien, je te veux du bien plus que tu « ne crois, je te veux du bien et tu n'y veux pas croire. » Le saint était tout ardent de charité et voilà pourquoi il parlait ainsi. Oh ! père, c'est vrai que je ne t'ai pas connu ; c'est vrai que je n'ai pas compris l'ardeur de ton amour ! Voici quelles furent vos dernières paroles : « Aie bon courage ! Il faut bien que Dieu t'aide après t'avoir donné la « charge de l'église de Milan et qu'il te délivre encore de tes autres « peines intérieures. » O mon cher ami, j'ai grande confiance dans ces paroles suprêmes [1]. » Ailleurs il l'appelle : « Il mio gran Padre [2]. » Il avait en lui, dit Gallonio [3], une « confiance incroyable » : « quand nous étions ensemble, ce qui arrivait souvent, il ne parlait d'autre chose que de la sainteté du Père Philippe. » Ces sentiments s'exaltèrent encore après que Philippe eut quitté ce monde : « Vous savez, écrivait-il en 1597 à Gallonio [4], combien j'ai honoré le saint de son vivant. Vous connaissez mon amour. Après sa mort, il a grandi et non pas diminué. Si cela devait servir, je voudrais répandre mon sang pour sa mémoire. » Quand on le voit rechercher plus tard avec anxiété les conseils d'une religieuse, la sœur Catherine Paluzzi, de Morlupo, qui passe pour avoir des communications célestes [5], on conçoit quel réconfort cette âme inquiète puisait dans son commerce avec Philippe, par la bouche de qui lui semblait parler l'Esprit [6]. En fait, il arriva que les conseils de Philippe fussent réellement inspirés ; pour convaincre Borromée que l'archevêché de Milan ne passait pas ses moyens : « Je

1. *Argumenta* (Bibl. Ambros. ; reproduit dans le périodique *San Filippo Neri*, *loc. cit.*). Comparer avec ce style de conversation familière, où Philippe tutoie l'interlocuteur, la lettre révérencieuse adressée en 1592 à Frédéric Borromée qui est allé passer quelques jours près de sa mère à Arona (Netti, *op. cit.*, n° XXII) : à lire la lettre seule, on ne se ferait pas idée de leur intimité.

2. *Tabulae tumultuariae*, nos 18, 20, 38 : c'est-à-dire à peu près : « mon illustre père ».

3. *P. C.*, f° 160v.

4. Le 17 janvier (*P. C.*, f° 672).

5. On conserve à l'Archivio generale dei Padri Domenicani, à Rome (manuscrit in-4, non catalogué, p. 31-46), 17 lettres de Frédéric Borromée écrites à la Sœur à partir de 1610. Sur la Sœur elle-même, voir au même endroit le recueil X, 650.

6. Il est à noter que, non content des conseils de Philippe, Frédéric Borromée correspondait en même temps sur des sujets spirituels avec Tarugi (Cf. cette correspondance dans A. R., *Recueil cité* ; elle commence en 1589).

ne vous mentirais pas, lui assurait-il, si je vous disais que j'ai eu révélation de la chose [1]. » Philippe n'a pas laissé souvent avec d'autres lui échapper de pareils aveux.

Cusano et Borromée, familiers de la Vallicella, n'ont pas seulement des entretiens spirituels avec Philippe, ils prennent part aux innocentes récréations que les Pères s'accordent de temps en temps, par exemple aux approches de Carnaval, quand ils célèbrent les Rois [2]. Ces jours-là, les deux cardinaux avec quelques autres amis viennent dîner au milieu des Pères. Par exception Philippe y vient aussi, et il ne se montre pas en reste d'inventions drôles. Tantôt il faudra que Pietro Consolini improvise un *lunario,* c'est-à-dire une composition où les phases de la lune sont prétexte à pronostics moqueurs [3]. Tantôt le divertissement consiste à faire chanter et danser deux des Pères en présence de leurs illustres hôtes [4]. Mais les dîners de la Vallicella s'achèvent aussi parfois en conversations sérieuses. Une œuvre du cardinal Valier, intitulée « Philippe ou Dialogue de la joie chrétienne », nous en donne l'idée [5]. L'aisance divine de Platon s'est-elle nulle part mieux retrouvée que dans ce « Banquet » chrétien ? C'est une fiction très vraisemblable, probablement même un récit véridique. « Une fois le corps restauré par une sobre nourriture », on avait proposé ce jour-là [6] de discourir sur cette parole des Saints Livres : « Réjouissez-vous continuellement dans le Seigneur ». Les convives étaient, outre les Pères Philippe, Baronio et Bordini, nos deux cardinaux Cusano et Borromée, puis des prélats lettrés, comme eux habitués

1. *Tabulae tumultuariae,* n° 38.

2. Voir entre autres, A. N., lettres des 16 et 24 janvier 1587 ; lettre de Gigli du 3 février 1589; fasc. 34, n° 3, lettre de G. Fedeli à Tarugi, 12 mars 1590.

3. RICCI, *op. cit., Vie de Consolini.*

4. Le fait est rapporté par Fabritio de' Massimi, dans *P. C.*, f° 663. Cf. la lettre du 4 mai 1591 (A. N., adressée à Borla), qui donne peut-être la date de l'événement, car elle relate un dîner auquel assistèrent, outre Borromée, Cusano et Salviati, les deux cardinaux nommés par Fabritio de' Massimi. L'un des danseurs dut être le frère Giuliano Macaluffi, à qui Philippe ordonnait fréquemment des pantomimes de ce genre devant les visiteurs de marque (ARINGHI, *op. cit.*, f° 351) et qui se tenait presque toujours auprès de lui (VAT. *Urb. lat.* 526, f° 44). Pour preuve de l'intimité de Borromée avec la Congrégation, noter encore que, pendant les vacances de 1588, il fait le pèlerinage du Mont-Cassin de compagnie avec Baronio et Soto (A. N., lettre du 23 septembre 1588 ; et A. R., *Casa di Napoli,* I, f° 26, lettre de Tarugi à Philippe, 14 octobre 1588. Cf. CALENZIO, *op. cit.*, p. 244, qui mentionne une lettre que Baronio écrit du Mont-Cassin le 1er octobre à Talpa).

5. *Filippo ossia dialogo della letizia cristiana.* Roma, Mordacchini, 1817.

6. En 1591, au temps de Grégoire XIV, indique le Dialogue.

de la Vallicella [1], l'abbé Maffa, Auditeur de Cusano qui l'avait amené jadis à Philippe [2] et qui l'aimait comme un frère [3], Monseigneur di Torres, archevêque de Montréal [4], enfin le narrateur, Messer Silvio Antoniano, dont on sait que ses emplois à la cour papale le retenaient seuls d'être complètement philippin [5]. Tous sont fils spirituels du saint [6]. Valier n'a pas voulu se mettre en scène : mais comment douter que celui qui connaît si bien les mœurs et les gens de l'Oratorio n'ait souvent pris part à de pareilles agapes ? Comme dans Platon, chacun parle à son tour selon la vérité de son caractère, depuis Borromée qui vante pour être heureux la contemplation et la solitude, et depuis l'abbé Maffa qui n'imagine pas plus grande joie que de converser avec des amis cultivés et pieux, jusqu'à Baronio qui seul garde un air triste et soutient, comme il faisait dans tous ses sermons, qu'à bien réfléchir il n'y a chose plus aimable que la pensée de la mort [7].

Le *Dialogue* de Valier nous montre Philippe dans un milieu d'humanistes : il ne s'y trouve pas dépaysé. On n'agite pas seulement chez lui les questions de vie spirituelle. Sans compter qu'on abordait parfois la pure théologie, l'Abbé Maffa témoigne qu'on y parlait aussi de lettres profanes et que jusqu'à la fin de sa vie Philippe aima discourir sur ce sujet [8]. On nous dit qu'il excellait dans l'art de la conversation et qu'il charmait tous ses interlocuteurs [9]. Ce n'est pas sans raison qu'il est appelé avec insistance dans le *Dialogue* « notre Socrate », le « Socrate chrétien ». Il savait comme l'autre, non seulement donner des conseils de sagesse, mais s'intéresser aux spectacles variés de l'âme humaine et mettre à nu le propre fond de chacun. Ajoutez à ce don

1. La présence de l'abbé Maffa est mentionnée par exemple dans *P. C.*, f° 365, et celle de Torres dans la lettre de G. Fedeli du 12 septembre 1587 (A. N.).

2. Baronio lui donne ce titre d'Auditeur dans une lettre à Talpa du 20 juin 1592 (CALENZIO, *op. cit.*, p. 299-304). Cf. sa déposition dans le *P. C.*, f° 438v. La lettre de Baronio à Giovenale Ancina, 4 juin 1588 (CALENZIO, *op. cit.*, p. 238), le cite parmi les lettrés avec les cardinaux Paleotto et Carafa et Messer Silvio.

3. Cf. *Dialogue*.

4. « Gran letterato », dit de lui le CARDINAL BENTIVOGLIO (*Memorie*, c. VII).

5. Voir ci-dessus, p. 367.

6. Cf. *Dialogue*.

7. Cf. *ibid.* « Tu deviendras cardinal, mais tu es trop sévère pour être jamais pape », disait Philippe à Baronio (CALENZIO, *op. cit.*, p. 256, citant Agostino Manni).

8. *P. C.*, f° 444. Son témoignage est corroboré par celui de Fabritio de' Massimi (*ibid.*, f° 684).

9. Voir par exemple ce que dit Bordini : A. R., *Scritture originali...*, *Compendium* de la Vie de Philippe. f° 191v. Cf. *P. C.*, f°s 219, 390.

de sympathie ce que son humeur offrait tout à la fois d'original, de primesautier, de caustique et de tendre, et l'on comprendra comment les esprits les plus distingués ont recherché sa compagnie. « Si je pouvais quelquefois m'entretenir avec vous, j'aurais tous les contentements possibles », lui écrit en 1591 Monseigneur Mercati, illustre botaniste, qui refait sa santé dans un site charmant de Toscane [1]. Transcrivons ce passage de la réponse, où Philippe relève gracieusement certaine description poétique de son ami : « Votre *rocca* qui vous plaît à cause de la beauté des jardins, des bois, des vergers, et des autres beautés dont vous jouissez, m'apporte aussi contentement, car je suis content et je me réjouis avec vous pour toute beauté qui se trouve là-bas [2]. » Deux gentilshommes lettrés, le poète Gio. Batta Strozzi le Jeune et son ami Antonio Quarengho font aussi de longs séjours à la Vallicella dans les dernières années de Philippe [3]. Strozzi était fort pieux, mais

1. Lettre du 23 avril 1591 (A. R.). Philippe aimait très affectueusement Michele Mercati. En 1582, il s'était porté garant qu'il guérirait d'une grave maladie (*P. C.*, f° 174). Michele retomba malade en 1590 et, après une cure infructueuse à Naples (lettre de Giovenale Ancina, du 3 août 1590, conservée à l'Oratoire de Londres), fut soigné à Rome, à la Vallicella. Philippe se montre alors très anxieux (A. N., lettres des 10, 17 et 24 août 1590; A. R., lettres des 24 août, 22 et 30 octobre 1590). C'est pour achever sa convalescence que Michele partit en 1591 pour la Toscane. Philippe lui recommandait sans cesse de modérer ses études s'il voulait vivre (*P. C.*, f° 119v). Mercati mourut le 29 juin 1593. Sur ses fonctions à la cour papale, voir PASTOR, *op. cit.*, VIII (édit. ital.), p. 79, et IX, p. 846.

2. Cette lettre (NETTI, *op. cit.*, n° XVIII), datée du 3 mai 1591, respire une grande tendresse : « Le rétablissement de votre santé, dit Philippe, est un de mes plus grands désirs et une des plus agréables choses qui puissent m'arriver pour le moment. »

3. Sur Strozzi, voir TIRABOSCHI, *Storia della Letteratura italiana* (édit. 1812), VIII, parte I, p. 34; et A. S. BARBI, *Un academico mecenate e poeta*. Florence, Sansoni, 1900; ainsi que, du même auteur, *Madrigali di G. B. Strozzi il Giovane*. Florence, Carnesecchi, 1899. La lettre du 11 décembre 1591 (A. N.) dit que Strozzi vient de passer plusieurs mois au milieu des Pères. Il était parmi eux le 29 août 1591, puisqu'il parle à l'Oratorio ce jour-là pour la fête de son patron saint Jean-Baptiste (ARCH. STATO FIRENZE, *Strozzi-Uguccioni*, fa 187, p. 292; on trouve là, avec le sien, les quatre autres discours de la séance). La date du 29 août 1592 inscrite en tête du discours est inconciliable avec la présence du cardinal Aldobrandini notée sur la feuille de garde, car Aldobrandini était pape depuis le 30 janvier. Il faut plutôt lire 29 août 1591, date qui s'accorde d'ailleurs avec celle du séjour de Jean-Baptiste Strozzi à Rome. Il y est encore en 1594 (*P. C.*, f° 539), mais retourne cette année même à Florence (ARCH. STATO FIRENZE, *Magliabecchiana*, VIII, 1399, lettre que lui adresse Quarengho le 10 novembre 1594). — Sur Quarengho, voir les *Mémoires* du cardinal BENTIVOGLIO (c. IV), qui l'a intimement connu. Sa lettre à Strozzi du 6 mars 1592 (*Magliabecchiana*, *loc. cit.*) annonce qu'il est venu demeurer, lui aussi, à la Vallicella.

sans doute que la dévotion seule ne l'attirait pas dans la maison où habitait son spirituel compatriote [1]. Lui et Quarengho ont une ferveur « platonisante » digne de celle du cardinal Valier, de sorte qu'on peut considérer la Vallicella comme un refuge du platonisme dans une ville où grandit l'influence d'Aristote [2].

Pour en revenir aux cardinaux, il y en a deux encore qui visitent très assidûment Philippe. L'un est Alessandro de' Medici, archevêque de Florence et ambassadeur du Grand-Duc. Mis à part les Paleotto et les Valier rentrés depuis peu à Rome, c'est le prélat le plus anciennement attaché à la Congrégation [3]. Ses relations avec Philippe sont toujours allées se resserrant. Maintenant, il vient le voir plusieurs fois par semaine; il reste auprès de lui l'après-midi entier, cinq ou six heures de suite, et confesse à Fabritio de' Massimi qu'à la nuit tombante il est surpris et ennuyé que l'heure de se retirer soit si tôt arrivée [4]. Comme Frédéric Borromée, c'est une âme remplie d'incertitudes et de scrupules [5]. Philippe mort, il est désemparé, il cherche un nouveau confident et songe à Frédéric Borromée lui-même [6]. Pur, zélé, trop bon pour avoir des ennemis, les gens avisés ne doutent pas qu'il atteindra au pontificat [7]. Mais ils ne peuvent prévoir la brièveté du règne de Léon XI, que Philippe lui a pourtant annoncée : « Signor Alessandro, lui a-t-il dit jadis, vous serez cardinal et pape, mais vous n'en aurez pas pour longtemps [8]. » Comment un autre cardinal, Ottavio Paravicino, aurait-il été moins empressé à venir voir Philippe? Il a été élevé à ses côtés. Ce petit bossu à mine éveillée ne quittait pas sa chambre; il le

1. Sur sa dévotion à la sainteté de Philippe, voir les lettres que lui adressent Nero de' Neri le 10 janvier 1596, et V° Strozzi le 31 mai 1602 (ARCH. STATO FIRENZE, *Carte Strozziane*, I, fa 106).

2. Quarengho est tout joyeux d'annoncer à Strozzi, le 31 juillet 1592, que Patrizi a fait la veille, en présence de trois cardinaux et de plus de quatre cents personnes, son premier cours sur Platon. Mais, ajoute-t-il, « vouloir chasser des écoles Aristote est aussi vain que la pensée d'enlever sa massue des mains d'Hercule » (*Magliabecchiana*, VIII, 1399, p. 64). Il est significatif que Bellarmin détourne Clément VIII de fonder une chaire de philosophie platonicienne à la Sapience (JOSEPH THERMES, *Le Bienheureux Robert Bellarmin*, p. 90).

3. *P. C.*, f° 968.

4. *Ibid.*, f° 664.

5. Lettre à Frédéric Borromée du 21 septembre 1595 (citée par RIVOLA, *op. cit.*, l. VI, c. XX).

6. *Ibid.*

7. ALBÈRI, *Relazioni...*, Serie IIa, IV, relation de Dolfini en 1598, p. 495. Cf. *Mémoires* cités du cardinal BENTIVOGLIO, c. VI.

8. SONZONIO, *op. cit.*, l. I, c. XXI, 12.

servait avec Germanico Fedeli [1]; comme Germanico Fedeli, il faisait la lecture au réfectoire de Saint-Jean des Florentins et débitait à l'Oratorio de petits sermons sur l'histoire ecclésiastique [2]. Cette familiarité s'est poursuivie vingt ans [3]. Puis il a quitté Rome. Mais il n'a pas ignoré qu'en 1584 c'est la recommandation de Philippe près de Grégoire XIII qui lui a valu l'évêché d'Alexandrie [4]. Fait cardinal en 1591, il est rappelé à Rome et il serait alors tenté de reprendre son office auprès du Père. « Tendez-moi le crachoir quand je tousse, lui dit un jour Philippe, je veux que vous me serviez comme vous faisiez autrefois [5]. »

Les laïcs ont aussi accès dans son étroit appartement. On y dut voir plus d'une fois ces jeunes Colonna, le Connétable et Philippe, dont les prières du saint avaient obtenu la naissance. Nous avons maintes preuves que l'intimité de l'illustre famille avec la Congrégation demeurait aussi vive qu'au temps d'Anna Borromea et de saint Charles [6]. Mais nul gentilhomme ne se rencontrait plus souvent chez Philippe que Fabritio de' Massimi. Il y avait trente-cinq ans, à la mort du saint, que durait leur commerce. La résidence de la Vallicella avait rapproché les habitations. Deux fois par semaine, jusqu'au jour où il les eût toutes fait entrer dans des monastères, Philippe se rendait au palais Massimo pour confesser les nombreuses filles de Fabritio [7]. Il confessait d'ailleurs toute la famille. Il gère les intérêts matériels comme les spirituels, il ordonne tout à son gré. « Ma maison, dit Fabritio, était entre ses mains [8]. » C'est lui qui a nommé Paolo le garçon qu'il assistera en 1583 à ses derniers moments, après l'avoir

1. *P. C.*, f°s 56, 668.

2. CALENZIO, *op. cit.*, p. 314 et 318.

3. *P. C.*, f° 609^v. SONZONIO (*op. cit.*, l. I, c. XXI) se demande si Ottavio Paravicino vint à la Vallicella en 1577 avec les Pères; on peut assurer que non, car son nom ne se rencontre pas dans la liste de 1578 (PASTOR, *op. cit.*, IX, p. 872).

4. BIBL. VALL., *fondo Calenzio, Miscellanea di diverse scritture,* lettre de remerciement que le père du nouvel évêque adresse le 10 février 1584 à Philippe pour son entremise.

5. *P. C.*, f°s 302^v et 1010.

6. Un Carlo Colonna, qui est sur le point d'entrer dans les ordres, fréquente l'Oratorio en 1587 (A. N., lettre du 5 novembre 1587). Giacomo Colonna séjourne quelque temps à la Vallicella en 1590 (*ibid.*, lettre du 22 février 1590). Bordini, devenu évêque de Cavaillon, réclame en 1593 des nouvelles d'une famille qui lui est comme la prunelle de ses yeux (A. R., lettre du 21 janvier 1593). Les lettres du 25 janvier et du 1er septembre 1593 (*ibid.*) montrent les rapports de Philippe avec la princesse de Paliano; la première lettre le supplie de venir la voir à Nettuno.

7. *P. C.*, f°s 169 et 655^v.

8. *Ibid.*, f° 414.

rappelé pour quelques instants à la vie [1]. Sous Sixte-Quint, il rendit au père le plus signalé service, lorsqu'il arrangea le procès que lui fomentaient ses vassaux [2]. A mesure qu'il vieillit, Philippe se fait plus rare au palais Massimo, mais alors Fabritio multiplie ses visites à la Vallicella. Il y vient une et même deux fois chaque jour [3]. Quand il a dessein de se confesser, c'est-à-dire trois fois la semaine, il arrive dès l'aube dans la chambre du Père. Il le met au courant de tous ses soucis. Gallonio ou Germanico Fedeli ne sont pas de meilleurs témoins de la vie retirée que Philippe menait à la fin.

Jusque dans ses derniers jours, il a gardé sa prédilection pour les jeunes gens. L'abbé Jacobo Crescenzi en rend témoignage : « Il était plein d'affabilité avec tout le monde, mais surtout avec nous autres jeunes, et se comportait bien plus tendrement avec nous que s'il eût été notre père par le sang [4]. » « Nous autres jeunes », c'est d'abord, avec Jacobo Crescenzi, ses deux cadets, Pietro Paolo et Gio. Batta. Leur mère, Costanza del Dragho, connaît Philippe depuis la naissance laborieuse de Pietro Paolo, que ses prières ont facilitée [5]. Tout petits, elle les envoyait deux ou trois fois par an baiser la main du vieux prêtre [6]. En 1585 ou 1586, Philippe va voir chez elle un ancien membre de la Congrégation, Gio. Antonio Luccio, qui s'est cassé la jambe, et, à partir de ce moment, les jeunes garçons deviennent décidément ses amis; il les emmène à la promenade [7]; plus tard, quand il ne quitte plus guère la chambre, ils sont là qui lui font la lecture de ses livres préférés, les épîtres de saint Paul, Cassien, les saints Pères [8]. Avant eux, les trois frères Vitelleschi, neveux de Fabritio de' Massimi, ont joui de privautés pareilles ; en un temps, Philippe chargeait Ottavio Paravicino et Giulio de' Massimi de lui amener chaque jour Marc Antonio, leur aîné [9]; puis il s'occupa d'un des cadets, Marcello,

1. *P. C.*, f° 688.

2. *Ibid.*, f°s 235, 997-998. Cf. f° 1028, qui concerne sans doute une autre affaire.

3. *Ibid.*, f° 652.

4. Bibl. Vall. *O.* 21, f° 301^v^ (copie de sa déposition du 7 juin 1597 au *P. C.*). Cf. *P. C.*, f° 431.

5. En 1572 : *P. C.*, f°s 436^v^, 558 et 562.

6. Bibl. Vall. *O.* 21, f° 308.

7. *P. C.*, f° 303^v^.

8. *Ibid.*, f° 431. C'est maintenant G. Fedeli qui se charge des excursions : la lettre du 12 septembre 1592 (A. N.) annonce qu'il est parti pour un mois hors de Rome avec les jeunes Crescenzi.

9. *P. C.*, f° 422^v^. A propos de Marc Antonio, notons que sa femme, gravement malade en 1593, fut guérie grâce aux prières de Philippe, décidé à faire violence au

qui lui rendit aussi des visites quotidiennes et qui restait même, lorsque c'était vacance ou fête, la journée entière à la Vallicella. Avec son cousin, Pietro de' Massimi, Marcello faisait des parties de balle dans l'antichambre de Philippe [1] ; quand ce n'était pas eux, c'étaient les jeunes Crescenzi qui se livraient à ces amusements, dont le tapage dérangeait parfois Baronio [2], mais non jamais Philippe [3]. Marcello Vitelleschi, entré dans les ordres et bientôt chanoine de Sainte-Marie-Majeure, ne relâcha pas son étroite pratique avec le saint ; il venait encore le voir chaque jour [4] et récitait d'ordinaire avec lui Matines [5] ; il est l'un des intimes de Philippe dans ces derniers temps [6].

A partir de 1591, purent se rencontrer avec ces jeunes nobles deux fils d'un vieil ami de Philippe, le Florentin Monte Zazzara, qui tenait à Rome depuis quarante ans commerce de parfumerie [7]. L'un d'eux, Francesco, conçut bientôt pour le saint une dévotion extraordinaire. Il ne se résignait pas à quitter sa chambre. Philippe était obligé de le renvoyer quand ses camarades l'appelaient pour la promenade ou quand il voulait le soir rester seul à prier. Il l'occupait à lui faire la lecture, à lui ranger ses coffres, à enfiler des grains de chapelet, parfois aussi à porter ses aumônes. Tous les samedis et même plus souvent, Francesco, pendant la messe de Philippe, entreprenait le ménage des trois chambrettes, se donnant du mal à frotter et ramassant les balayures dans ses mains, ce qu'il n'aurait jamais fait chez son père. Voir simplement Philippe lui était un profond bonheur. « Lorsque le Père était malade, raconte-t-il, je me tenais debout trois ou quatre heures, le bonnet à la main, sans qu'il s'en aperçût ; je faisais cela parce qu'il me semblait contempler un saint, et telle était ma dévotion pour lui que je ne me rassasiais pas de le regarder [8]. » Il écoutait ses paroles avec la même piété, il les gravait dans sa mémoire, il les collectionnait et nous lui devons de petits recueils très sûrs des sentences et des

ciel pour conserver cette mère de famille à ses nombreux enfants (*P. C.*, f° 423). Le troisième frère, Mutio, se fit jésuite, non sans que l'événement ait paru avoir été prédit par le saint (*ibid.*, f° 232^{v}). Il devint général de la Compagnie.

1. *Ibid.*, f° 232^{v}.
2. SONZONIO, *op. cit.*, l. II, c. VII, n° 5.
3. *P. C.*, f° 422^{v}.
4. VAT. *lat.* 6662, f°s 42-42^{v}.
5. *P. C.*, f°s 242^{v} et 993.
6. A.R. : la lettre du 5 janvier 1594 le dit « très intime de notre R. P. Messer Philippe ».
7. *P. C.*, f° 18^{v}.
8. *Ibid.*, f° 42^{v}. Pour les traits qui précèdent, voir toute la déposition de Francesco, f°s 41-49.

prières de Philippe [1]. Finalement, l'étudiant en droit entra dans la Congrégation à la mort de Philippe. En fait de jeunes gens, citons aussi, parmi les familiers de condition modeste, Francesco Neri, fils de ce Claudio Neri à qui Philippe, soutenant qu'ils étaient parents, montrait une très vive amitié [2], et n'oublions pas Pietro Consolini, le benjamin de Philippe entre les novices de la Congrégation.

Les Pères Germanico Fedeli et Gallonio continuaient d'être spécialement attachés à sa personne. Ils lui rendaient tous les services dont ne se chargeaient pas les étrangers. Germanico Fedeli était son secrétaire [3]. Il lui apportait aussi ses repas [4]. Quant à Gallonio, dont la chambre se trouvait juste au-dessous de celle de Philippe, il veillait jour et nuit sur le Père. Il lui donnait toute l'assistance que réclamait l'impotence croissante du vieillard, comme de l'aider le soir, après que tous s'étaient retirés, à quitter ses vêtements [5].

Philippe, dans sa retraite, conserve aussi des relations avec de grandes dames qui tiennent à ses conseils. Costanza del Dragho, mère des jeunes Crescenzi, resta, jusqu'à la fin, sa pénitente [6]. Quand elle se désolait de penser qu'il pourrait leur manquer un jour, Philippe l'assurait gracieusement qu'il reviendrait pour elle comme saint François d'Assise pour sainte Claire [7]. Une autre pieuse dame, la marquise Rangona, est maintes fois nommée dans les documents philippins de cette époque. Pendant dix ans, elle fut la voisine des Pères ; sa maison était contiguë à la Vallicella [8] : de là de très fréquents rapports. C'est à la Vallicella qu'elle venait faire ses dévotions et l'on remarquait que Philippe, touché sans doute par sa ferveur, tremblait plus fort que pour d'autres en la communiant [9]. Veuve et peut-être sans

1. *P. C.*, f°s 323^v et 380^v-383 ; et A. R., *Mémoires* de FRANCESCO ZAZZARA, f°s 35-39.
2. *P. C.*, f° 92.
3. VAT. *lat.* 6662, f° 78, où G. Fedeli déclare lui-même qu'il a gardé cet office jusqu'au dernier jour de Philippe. Une fois cependant, le 1er octobre 1587, c'est Gallonio qui tient la plume ; mais la lettre est écrite le soir, à quatre heures de nuit, c'est-à-dire à un moment de la journée où Gallonio restait seul auprès de Philippe (MARCIANO, *op. cit.*, II, l. I, c. IX).
4. A. N. : ce rôle lui est expressément attribué dans une lettre de T. Bozzio à Tarugi, du 15 février 1590.
5. BIBL. VALL. *O.* 58, ARINGHI, *Vite...*, f° 370^v.
6. *P. C.*, f° 425^v.
7. *Ibid.*, f° 505.
8. A. N. : la lettre du 14 mars 1587 annonce qu'elle doit quitter cette maison ; elle a donc pu être la voisine des Pères depuis 1577 jusqu'à ce départ.
9. *P. C.*, f° 8.

enfants [1], elle s'était vouée aux bonnes œuvres. En 1593, elle convainc Philippe de lui accorder le concours du P. Pateri pour une maison de repenties qu'elle veut fonder avec d'autres nobles dames [2]. C'est elle qui offre l'année suivante à l'église les riches reliquaires où l'on enferme les chefs de saint Papias et de saint Maur [3].

On peut supposer qu'elle fut l'intermédiaire qui amena sous la direction de Philippe Lavinia Orsina, sa belle-sœur [4], descendante d'une sœur de Jules II, en raison de quoi elle portait l'illustre nom de della Rovere [5]. Lavinia della Rovere devait habiter Rome depuis 1551, mais elle avait à l'origine peu d'attrait pour des foyers de piété fervente tels que l'Oratorio. Elle venait de Ferrare, où elle s'était liée de profonde amitié avec une certaine Olympia Morata, prodige de belles-lettres, qui s'exprimait avec une merveilleuse facilité en latin et en grec et qui avait été tirée de son humble rang, eu égard à ses dons, pour devenir à quinze ans la compagne de la princesse Anne, fille du duc régnant. Olympia n'était pas seulement passionnée de littérature, elle s'était donnée corps et âme aux idées de la Réforme protestante, qui avait pénétré à Ferrare par la faveur de la duchesse Renée de France. Eprise, elle aussi, d'humanisme et disciple de communs maîtres, Lavinia della Rovere ne le cédait point à son amie en culture classique [6]. Il était inévitable qu'elle partageât aussi ses goûts religieux. Mais, caractère ardent, Olympia, qui épouse un luthérien allemand et s'en va vivre avec lui à Schwerenfurt, s'exaltera toujours davantage dans sa foi. Lavinia, dans un milieu qui ne tolère pas ses idées, observera, comme la duchesse Renée, plus de discrétion. Peut-être était-elle moins

1. *P. C.*, f° 268.
2. *Mémoires* cités de PATERI, f° 59v.
3. A. N., lettre du 28 janvier 1594.
4. *P. C.*, f° 269.
5. LITTA, *Famiglie celebri Italiane,* VII, Orsini di Roma. Cf. SANSOVINO, *Historie di Casa Orsina*. Venezia, 1565, l. II, p. 7 et 23 ; et AUGUSTO VERNARECCI, *Lavinia Feltria della Rovere*. Monacelli, Fossombrone, 1896.
6. DOM. OLYMPIAE FULVIAE MORATAE... *Opera omnia*. Basileae, ex officina Petri Pernae, 1580, p. 89 : lettre en latin de Lavinia à Olympia, du 2 novembre 1549. Cf. p. 103, une lettre où Olympia déclare que personne en Italie n'est plus savante que son amie ; et p. 46, les citations grecques mises dans la bouche de Lavinia au cours d'un dialogue entre elle et Olympia. Cf. aussi MARCIANO, *op. cit.*, I, l. IV, c. 1, lettre de Giovenale Ancina à Philippe, pour le prier d'aboucher avec elle une émule de Lavinia, personne d'une science extraordinaire, Isabella Madrucci, sœur du cardinal de ce nom.

sûre de ses opinions que son amie [1]. Les exhortations d'Olympia, qui mourut de bonne heure, cessant de lui parvenir, il est probable que ses convictions fléchirent [2]. Pourtant, lorsque Philippe la connut des années après, elle était loin d'être revenue à la commune pratique des catholiques. Elle s'était retranchée dans sa philosophie et on la regardait comme un esprit fort. Il fallut que Philippe discutât pied à pied avec cette logicienne, mais sans doute il en alla d'elle comme des Paleologo et autres intellectuels obstinés qu'il convertit : il fit plus d'effet par la vive représentation de la tendresse et de la simplicité chrétienne que par sa dialectique [3]. Après beaucoup de débats, elle accepta de mener une vie dévote et de fréquenter les sacrements [4]. En 1583, nous la voyons qui distribue par les mains de Philippe de généreuses aumônes [5]. La Congrégation eut part à ses libéralités à Rome et aussi dans son fief de Carbognano où elle remboursa aux Pères la plus grande part des frais d'achat de leur maison de campagne [6]. Finalement, elle leur laissa par son testament de 1591 cette maison contiguë à la Vallicella d'où elle avait délogé en 1587, pour y venir elle-même, la marquise Rangona [7].

1. Il le semblerait au ton pressant avec lequel Olympia plaide la fidélité à la bonne doctrine dans ses lettres à Lavinia, et au silence que Lavinia garde avec son amie pendant trois ans malgré toutes les lettres qu'elle reçoit d'elle (voir, dans ses *Œuvres* citées ci-dessus, les lettres d'Olympia, p. 106, 108 et 122, et surtout p. 173, celle du 1er août 1553).

2. Olympia mourut le 10 décembre 1555. Sur elle et sur Renée d'Este, voir JULES BONNET, *La vie d'Olympia Morata*. Paris 1850 ; G. AGNELLI, *Fulvia Olimpia Morata*. Ferrare, 1892 ; E. RODOCANACHI, *La Réforme en Italie*, I, p. 337-352.

3. Au sujet de Paleologo, cf. *P. C.*, f° 325v ; et ci-dessus, p. 245.

4. *P. C.*, f° 969.

5. A. R., *Vol. Pum Congnis Oralrii*, f°s 111 et 113, lettres des 12 octobre et 20 décembre 1583.

6. *Ibid.*, f° 117, lettre du 21 décembre 1589 ; et f° 119, testament du 30 août 1591. Au sujet de Carbognano, cf. les *Mémoires* cités de PATERI, f°s 53, 54 et 57v ; A. R., *Vol. Septum Congnis Oralrii*, f° 162, acte d'achat de la vigne, le 21 juin 1583, et, à la suite, actes d'achat de plusieurs terres voisines ; *Secr. Brev. 102, Bull. Greg. XIII*, Lib. II, 1584, f°s 91 et suiv., le bref, daté du 1er avril 1584, pour unir à la Congrégation la petite église abandonnée de San Eutitio, qui se trouve dans la propriété des Pères ; de nombreuses allusions dans les décrets (A. R., *Lib. I Decr.*, décrets du 15 mars 1584 et du 28 novembre 1586), et dans les lettres (par exemple A. N., lettres du 13 et du 29 mai 1588 ; *ibid.*, *Hist. annuale...*, p. 647-650, lettre de Gigli à Tarugi, 14 octobre 1588 ; BIBL. VALL. *O.* 58, f° 299, lettre de Gigli à Pateri, 15 novembre 1589).

7. Lettre du 14 mars 1587 et testament cités ci-dessus. En 1605, la Congrégation loua cette maison à Baronio pour en faire son palais cardinalice (A. R., *Lib. IV Decr.*, décret du 18 novembre 1605, cité par CALENZIO, *op. cit.*, p. 729). En divers temps et sous diverses formes, la Congrégation reçut en tout 7.200 écus de Lavinia della Rovere.

Le reste de sa fortune semble avoir été attribué en totalité à de pieuses institutions [1]. Philippe n'avait pu espérer conversion plus complète.



Sixte-Quint mort en août 1590, quatre papes se succéderont durant les dernières années de Philippe. A peine y a-t-il lieu de mentionner le pontificat d'Urbain VII, qui dura douze jours. En réaction contre la tendance française qui s'était montrée dans la dernière période du précédent règne, on avait nommé un cardinal du parti espagnol, et l'on attendait d'une créature de Grégoire XIII plus de bénignité que de son terrible prédécesseur [2]. On fut cruellement déçu par sa maladie; jamais Rome ne vit plus de processions et de prières [3], mais le ciel refusa de les exaucer.

Le conclave qui suivit la mort d'Urbain VII dura trop. L'anarchie eut le temps de se développer. Les bandits, dont les excès avaient reparu dès les derniers mois de Sixte-Quint, redevinrent les maîtres du territoire et il ne se trouva plus de sécurité hors les murailles des villes [4]. En même temps commençait à se faire sentir la grande disette de 1591 [5]. Dès le mois de décembre 1590, les rues de Rome sont pleines de mendiants qui geignent la faim [6]. Toutes les calamités réunies vont attrister le règne de Grégoire XIV : « Misérable condition du grand royaume de France, gains douloureux des héré-

1. A. R., *Vol. Pum. Congnis Oratrii*, f° 125, testament du 11 mars 1594.

2. Ranke, *Histoire de la Papauté*... Paris, 1848, II, p. 231.

3. A. N., lettre à Tarugi du 28 septembre 1590. Sur la joie universelle qu'avait causée son élection, voir la lettre du 21 septembre 1590 (A. R.).

4. Les lettres écrites de Faenza par Tiberio Ricciardelli (A. R., 6 juin, 2 septembre et 7 octobre 1590) donnent des détails sur les déprédations et les assassinats en Romagne. Pour ce qui se passe dans la campagne romaine, voir les lettres des 5 octobre, 2, 9 et 16 novembre et 10 décembre 1590 (A. N.).

5. A. N., lettres des 2, 16 et 30 novembre 1590.

6. *Ibid.*, lettres des 7 et 21 décembre 1590. La détresse alimentaire fut à son point culminant en mars 1591 (voir *ibid.*, lettre de T. Bozzio à Talpa, 26 janvier 1591, et lettres à Tarugi des 15 et 29 mars 1591). En avril, des approvisionnements de blé arrivèrent par Cività-Vecchia. On tira le canon du Château le 5 avril, jour du premier déchargement (*ibid.*, lettres à Tarugi des 5 et 19 avril 1591). Les Pères, Pompeo Pateri entre autres, participèrent aux œuvres créées par le pape et les cardinaux pour le ravitaillement des pauvres (*ibid.*, lettre de G. Fedeli du 2 février 1591, et lettre citée du 15 mars 1591. Cf. *Mémoires* de Pateri, f° 57v). Le *Dialogue* de Valier sur « la Joie chrétienne » suppose que, pendant l'entretien, tous les Pères, sauf Philippe, Baronio et Bordini, sont occupés en ville à secourir les affamés.

tiques en Allemagne, en Angleterre, ailleurs encore, horrible progrès de la tyrannie du Turc, méfaits très graves des bandits, famine telle que ni ce siècle ni celui d'avant n'en connurent... » : telle est la liste des malheurs publics que le cardinal Valier dresse dans son Dialogue sur la *Joie chrétienne,* dont le sujet semble paradoxal en un pareil moment. A la famine il faudrait ajouter une sorte de peste qui tuait les gens avec une rapidité foudroyante [1] : elle ravagea la moitié de l'Italie; dans la ville de Rome, les morts ne se comptèrent plus [2]; nous savons que trois Pères de San Severino y succombèrent [3] et ce peut être elle qui emporta à Rome le P. Nicolo Gigli [4]. Que dire enfin de l'état des mœurs à la même époque ? Si les cardinaux mènent désormais une vie exemplaire, si le reste du clergé tend à se conformer au modèle que les « religions réformées » lui donnent, si la discipline ecclésiastique, depuis vingt-cinq ans que les décrets de Trente obligent, s'est heureusement relevée, l'amoralisme de la Renaissance, en dépit des pratiques religieuses, continue d'imprégner la masse. On se plaint des crimes des bandits, mais en dehors d'eux il s'en commet bien d'autres. C'est le relâchement universel qui explique la grande extension et la durée du banditisme. Deux affaires célèbres, celle de Vittoria Accoramboni sous Grégoire XIII [5] et celle de Beatrice Cenci sous Clément VIII [6], qui mettent en cause les plus anciennes et les plus nobles familles de Rome, attestent suffisamment la dépravation courante. Le ferment de l'Oratorio a beau être vivace : il est encore loin d'avoir agi partout.

Au conclave où fut désigné l'homme qui affronterait tant d'événements contraires, les trois principaux « papabili » sont des amis de Philippe [7]. L'austère Santa Severina avait été, jeune prélat, son pénitent [8].

1. A. R., lettre de Marcello Ferro du 25 juillet 1591 : il parle de quatre-vingt mille victimes dans la région de Camerino.

2. Ciaconius, *Vitae...*, IV, col. 215. Cf. Pastor, *op. cit.*, X, p. 537. Elle dura une année, d'août 1590 à août 1591.

3. A. R., lettres du 1er et du 6 juin 1591, qui annoncent que deux Pères ont pris la contagion auprès des malades et sont morts; et lettre du 13 juin 1591, qui annonce encore la mort d'Arsenio Talpa, frère d'Antonio. Il ne resta plus que deux prêtres dans la maison de San Severino (*ibid.*, lettre du 28 juin 1591).

4. La mort de Gigli, 14 juin 1591, suit de peu celle d'Arsenio Talpa. Notons encore, parmi les victimes, saint Louis de Gonzague, qui mourut le 21 juin, sept jours après Gigli.

5. Hübner, *Sixte-Quint.* Paris, 1882, I, p. 226 et suiv.

6. Corrado Ricci, *Beatrice Cenci.* Paris, 1926.

7. A. N., lettre de G. Fedeli, du 5 octobre 1590.

8. *P. C.*, f° 941.

Paleotto, plus intime encore, eut bientôt les chances les plus vives, au point qu'un jour, où il ne lui manqua qu'une voix, les chanoines de Saint-Pierre allumèrent deux fois les cierges du grand autel, sûrs qu'il était élu et qu'il allait descendre à la basilique [1]. Le Milanais Nicolo Sfondrato, évêque de Crémone, qui fut choisi après bien des péripéties, appartenait, comme les Paleotto et les Valier, à ce groupe de prélats pieux qui suivaient les exemples de saint Charles et partageaient son admiration pour l'Oratorio. Il était de longue date des plus affectionnés à Philippe [2]. Mais leurs liens s'étaient resserrés surtout depuis que son neveu, Paolo Camillo, avait passé plusieurs années à la Vallicella au milieu des Pères [3]. Jeune homme dissolu quand il arriva, bientôt Paolo Camillo fut complètement changé et son oncle dut s'applaudir de la conversion [4]. Son père, par contre, craignant qu'il négligeât dans le milieu philippin les intérêts de sa carrière, voulut à un moment le reprendre. Les larmes de Paolo Camillo, qui se désolait de laisser sa vie studieuse et de courir à nouveau les risques du monde, les instances de saint Charles lui-même ne gagnèrent rien. Il fallut se séparer des Pères [5]. Mais Paolo Camillo ne cessa de leur être attaché et de pratiquer leurs leçons [6]. Or c'est l'élève de la Congrégation que Gré-

1. A. N., lettre de G. Fedeli du 13 octobre 1590. Cf. PASTOR, *op. cit.*, X, p. 523 et 527.

2. Ainsi on le voit en 1576 donner l'hospitalité à Pateri et à Perrachione qui ont quitté précipitamment Milan (*P. C.*, f° 477ᵛ).

3. Il y était déjà en 1576, car il est nommé dans une lettre du P. Tito degli Alessi du 4 février 1576 (MANNI, *Ragionamenti...*, p. 49-51). La liste publiée par PASTOR (*op. cit.*, IX, p. 872) le mentionne en 1578 comme hôte. Il dut quitter la Vallicella vers 1580.

4. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettres de Speziano à saint Charles, des 23 juin et 23 juillet 1590. La conversion ne se fit pas d'un coup (voir allusion à Paolo Camillo dans la longue lettre de Gigli à Tarugi, 14 octobre 1588, *in* A. N., *Hist. annuale...*, p. 647-650).

5. Sur cette querelle, voir A. R., *Recueil cité*, les lettres de Speziano à saint Charles, des 4 et 23 juin et du 23 juillet 1590; de saint Charles à Speziano, des 16 juin et 8 juillet 1580; de saint Charles au baron Sfondrato, père de Paolo Camillo, du 26 juin 1580. Il est difficile de décider s'il faut placer à cette époque ou à une époque antérieure la démarche racontée dans ses *Mémoires* par le P. PATERI (f° 51). Paolo Camillo s'en alla à Pavie, au Collège Borromée, où il fut condisciple de Frédéric Borromée (RIVOLA, *op. cit.*). L'évêque de Crémone avait résigné en sa faveur l'Abbaye de Civa (A. R., *Recueil cité*, lettre de Speziano à saint Charles, du 3 avril 1578).

6. Voir par exemple la lettre de Pateri du 12 août 1587 (A. R.), où il assure que le Seigneur Abbé « a plus grande envie que jamais de revoir la maison et de jouir du commerce des Pères », et la lettre de Paolo Camillo à Tarugi, 31 décembre 1590 (citée par MARCIANO, *op. cit.*, I, l. III, c. VI).

goire XIV, à peine élu pape, appela en toute hâte à partager avec lui le gouvernement de l'Eglise et nomma cardinal avant même qu'il fût arrivé à Rome [1]. On pense quelle faveur les Pères purent se promettre de la double élévation de l'oncle et du neveu [2].

Ils eurent vite d'autres intelligences au Palais. Paolo Camillo se souvenait de ses condisciples de la Vallicella. Le 6 mars 1591, Ottavio Paravicino fut fait cardinal et traité avec une entière confiance [3]. Tiberio Ricciardelli, autre étudiant du temps de Paolo Camillo, avait été choisi, le mois précédent, comme trésorier et surintendant au maestro di casa [4]. Philippe l'avait chéri particulièrement jadis. Quand la famille de Tiberio voulut lui faire poursuivre ailleurs qu'à la Vallicella ses études, il lui écrivit de sa main, ce qui ne lui arrivait guère, la lettre la plus tendre pour le supplier de revenir [5]. Le jeune homme se laissa toucher; pendant trois ans qu'il passa encore au milieu des Pères, il fut le *famulus* de Philippe; il l'accompagna dans ses sorties; chaque jour il lui porta ses repas, lui refit son lit, lui balaya sa chambre [6].

1. Grégoire XIV, élu pape le 5, fait son neveu cardinal le 19 décembre (Cf. A. N., lettres des 7 et 21 décembre 1590).

2. Les lettres qui en parlent respirent la joie, non seulement pour le bien général qui s'ensuivra, mais pour l'avantage qu'en retirera la Congrégation (A. R., lettres des 7, 21 et 28 décembre 1590). La lettre du 5 janvier 1591 raconte une visite du cardinal-neveu, qui a beaucoup admiré la nouvelle église (A. N.); celle du 18 janvier (*ibid.*), qui l'appelle « notre » Illustrissime Cardinal Sfondrato, laisse paraître une vive émotion de le savoir malade.

3. CIACONIUS, *Vitae*..., IV, col. 228. Il n'est même pas à Rome lorsqu'on le nomme cardinal. Quand le pape mourut, il était désigné pour être son légat en France.

4. A. N., lettre du 22 février 1591.

5. C'est la lettre que NETTI (*op. cit.*) reproduit sous le n° XVII avec la simple mention « A Tiberio... ». Elle n'est pas à sa place chronologique, car elle doit dater de 1577, si l'on tient compte des données fournies par Ricciardelli lui-même au *Procès de Canonisation* (f° 162). La mention de Paolo Camillo Sfondrato : « Le cas du Seigneur Paolo Camillo devrait te confondre », ne peut d'ailleurs convenir qu'à cette époque. Nous disons 1577, parce que la liste publiée par Pastor (*op. cit.*, IX, p. 872) montre que Tiberio, dont le nom s'y trouve, était déjà revenu en janvier 1578. On conserve dans la sacristie de la Chiesa Nuova (n° 1) l'original de la lettre ou plutôt du canevas rédigé par Philippe, puis confié à Pompeo Pateri pour qu'il le mît au net (note de Pateri au verso) : ainsi s'expliquent les ratures et le texte inachevé par endroits (cf. *P. C.*, f° 478, une allusion de Pateri qui doit concerner ce cas). Philippe répond à une lettre de Tiberio qui se trouve BIBL. VALL., *Fondo Calenzio, Lettere scritte*... Cette lettre porte la date inexplicable du 5 août 1551. Après avoir quitté la Congrégation, Tiberio resta en très bonnes relations avec les Pères, témoin ses lettres déjà citées de 1590.

6. *P. C.*, f[os] 163-164.

Malgré tout, il ne resta pas dans la Congrégation. Mais, quand la bienveillance du cardinal-neveu le ramena en 1591 à Rome, tous les matins il venait dire la messe à la Chiesa Nuova; le cardinal lui demandait fréquemment des nouvelles du Père Philippe et ce leur était une occasion de rappeler leurs communs souvenirs [1].

Le nouveau pape n'était âgé que de 55 ans. Mais il souffrait déjà beaucoup de la maladie grave qui l'emporta dix mois plus tard. Son état lui rendit impossible de se donner à sa charge [2]. Aurait-il été mieux portant, il n'était pas de taille à s'en acquitter convenablement. Le conclave avait été poussé à l'élire eu égard à sa vie pure, pieuse, austère, exemplaire de tous points [3]. Mais le cardinal Santa Severina dit sans ambages qu'il était « faible et inapte à gouverner », et il assure aussi que saint Charles l'exhorta maintes fois à renoncer à son siège épiscopal de Crémone, qui passait sa capacité [4]. Comment dès lors eût-il pu faire figure de pape sur le siège apostolique? Profitant du caractère et de la maladie du pontife, le cardinal-neveu s'empara du pouvoir. En réalité, c'est lui qui exerça le gouvernement [5]. Il se rendait compte que le pontificat serait court et voulait en réaliser les avantages au plus vite [6]. On lui vit prendre une manière exigeante et impérieuse [7]. Le disciple de saint Philippe se reconnaît mal dans cette brutale avidité. Il faut dire qu'il adopta, malgré sa prépotence, un train de vie modeste [8] et que, le pontificat aussitôt fini, il revint à son premier caractère [9]. La politique du règne fut ce qu'elle pouvait être entre les mains inexpertes d'un jeune homme. Sujets par naissance du roi d'Espagne, les Sfondrato ne se demandèrent même pas s'il était prudent de lier la cause de l'Eglise à celle d'un aussi puissant monarque. Ils dépensèrent avec une prodigalité inouïe une grosse part du trésor amassé par Sixte-Quint [10].

1. Lettre citée du 22 février 1591.
2. CIACONIUS, *Vitae...*, IV.
3. *Ibid.*, col. 215.
4. *Autobiografia del card.* SANTORIO (*Arch. della R. Società romana di Storia patria*, XIII), p. 200. Santorio n'était pas seul de son avis : cf. PASTOR, *op. cit.*, X, p. 518, note 5, 532-534, et surtout 647.
5. CIACONIUS, *loc. cit.* : « Cardinalis Sfondratus penes quem summa totius Pontificatus erat.... » Cf. col. 224 et suiv.; et A. N., lettre du 18 janvier 1591.
6. BENTIVOGLIO, *Memorie*, c. VI. Cf. PASTOR, *op. cit.*, X, p. 536, 647.
7. SANTORIO, *loc. cit.*, p. 193. Cf. PASTOR, *loc. cit.*
8. A. N., lettre du 5 janvier 1591.
9. CIACONIUS et BENTIVOGLIO, *loc. cit.*
10. ALBÈRI, *Relazioni*.... Serie IIa, IV. Relation de Paolo Paruta en 1595, p. 410.

Un jour que Philippe recevait la visite du cardinal de Crémone, peu avant son élection papale, il lui prit fantaisie d'envoyer chercher une barrette blanche de Pie V, qu'il conservait comme relique, et de la mettre sur la tête du visiteur [1]. Grégoire XIV se souvint-il de ce geste prophétique quand il aperçut Philippe, à l'issue du conclave, dans la foule qui s'empressait pour lui rendre hommage ? Voulut-il lui rendre comme la pareille de son gracieux augure ? « Père Philippe, lui dit-il, nous vous faisons cardinal. » Il parlait sérieusement, car Germanico Fedeli, qui était là, l'entendit commander sur le champ à Mgr Vestri, dont c'était l'office, de rédiger le bref. Mais il ne put saisir quelles paroles de Philippe dissuadèrent le pape [2]. Philippe montrait cependant la barrette de Grégoire XIV et disait l'avoir acceptée sous réserve de fixer lui-même le jour où il se la laisserait imposer [3]. Plaisantait-il en tenant ces propos, comme avec Mgr Vestri quand il le rencontrait : « Et mon bref ? lui disait-il, vous ne m'avez pas fait mon bref, il faut le faire [4]. » Plus probablement, il y avait eu de vaines instances du pape.

Ce n'était pas la première fois qu'on offrait des dignités à Philippe. Grégoire XIII voulut le nommer chanoine de Saint-Pierre : « Je ne sais pas porter cet habit-là », protesta-t-il [5]. Ce peut être sous le même règne qu'il fut question de lui pour un évêché : personne n'en sut rien, sauf plus tard Frédéric Borromée à qui il en fit la confidence [6]. Sous Grégoire XIV, c'est Baronio qui risqua de devenir évêque ; on l'avait proposé pour Sinigaglia ; mais le pape consulta Philippe, qui obtint sans peine que le projet fût abandonné ; de son côté, Baronio, qui avait déjà refusé sous Sixte-Quint l'évêché de Teano [7], se défendit auprès du cardinal-neveu d'en accepter un autre et le toucha en alléguant le coup rude qu'on allait porter à la Congrégation [8].

1. *P. C.*, f°s 237 et 1012, déposition de Marcello Vitelleschi, témoin de la scène.
2. Récit de G. Fedeli, témoin oculaire (*P. C.*, f° 944) ; celui de Bernardino Corona, qui rapporte des propos de Philippe, diffère en quelques détails, mais doit être moins sûr (*ibid.*, f° 247v). La *Vita*... de A. N. (année 1591) et Sonzonio (l. II, c. xxvi, n° 3) commettent une inexactitude en disant que Grégoire XIV mit sa barrette rouge sur la tête de Philippe le jour de l'audience ; il la lui fit porter simplement chez lui.
3. *P. C.*, f°s 247v, 754 et 945.
4. *Ibid.*, f° 945.
5. *Ibid.*, f° 247.
6. *Ibid.*, f° 674v (*Vat.*). Frédéric Borromée tint lui-même la confidence secrète jusqu'au jour où il en témoigna au Procès de canonisation. Cf. *ibid.*, f° 944.
7. Calenzio, *op. cit.*, p. 259.
8. A. N., lettre de G. Fedeli à Tarugi, 2 février 1591, et lettre du 7 février 1591.

Peut-être Philippe ne sera-t-il jamais aussi bien en cour que sous ce bref pontificat [1]. On s'en aperçoit aux lettres qui affluent de toutes parts à la Vallicella pour demander son aide [2]. Grégoire XIV chérissait Philippe comme personne autre, dit Gallonio [3]. Quand il le voyait venir, son visage s'éclairait, il le prenait dans ses bras et ne souffrait pas qu'il se tînt devant lui autrement qu'assis et couvert [4]. Un jour, il dit en l'embrassant : « Père, c'est vous le supérieur, car si je l'emporte en dignité, vous l'emportez en mérites [5]. » Il lui demandait conseil, comme Philippe l'avoua lui-même à Germanico Fedeli [6]. Dans son ingénuité, il lui aurait tout accordé, bien différent de Clément VIII, qui avait une estime égale de sa vertu, mais qui était incapable de cette spontanéité. Il demanda un tableau de saint Grégoire qui était exposé sur l'autel de la Chiesa Nuova, mais déclara en riant que Philippe aurait dû avoir l'idée de l'offrir, et qu'il ne se sentait pas son obligé pour ce don [7]. Cependant le bruit courait au même moment que la Congrégation allait recevoir de lui mille ducats tout de suite et qu'elle en recevrait tous les mois encore cinquante [8]. A défaut de ces libéralités, les Pères se proposaient bien de mettre à profit les sentiments du pape pour se faire octroyer de nombreux privilèges. Ils retardèrent de présenter leur requête, voyant le pape et son neveu noyés dans les affaires au début du pontificat [9], et la mort du pape survint qui coupa court à leurs desseins [10].

1. La bienveillance du pape s'étend aux autres Pères. On a vu que Baronio faillit devenir évêque : le pape s'intéressait extrêmement aux *Annales*, dont il se faisait remettre avant son élection les volumes en feuilles, dans sa hâte de pouvoir les lire (lettre de Baronio à Talpa, du 2 septembre 1591, citée par CALENZIO, *op. cit.*, p. 284). Tomasso Bozzio se loue aussi de l'accueil de Grégoire XIV, quand il lui présenta le *De signis Ecclesiae*, son premier ouvrage (A. N., lettre à Talpa du 26 mars 1591).

2. A. R., voir par exemple lettres des 6 décembre 1590, 8 février, 7 et 13 mars, 5 avril 1591.

3. « *Unice* » (*Vie*, année 1591). Cf. *P. C.*, f° 647.

4. GALLONIO, *loc. cit.*; et *P. C.*, f° 451. Cf. récits d'audiences où le pape a fait à Philippe le plus aimable accueil : A. N., fasc. 34, n° 3, lettre de G. Fedeli à Tarugi, 19 janvier 1591 ; et lettre du 22 février 1591.

5. GALLONIO, témoin de la scène, dans la *Vie, loc. cit.* ; et dans le *P. C.*, f° 153.

6. *P. C.*, f° 967.

7. A. N., lettre de G. Fedeli à Tarugi, 5 janvier 1591.

8. *Ibid.* On ne sait s'il en fut ainsi.

9. A. R., lettre du 6 février 1591.

10. Cependant une bulle parut le 29 août 1591 en faveur de Naples (CAPECELATRO, *op. cit.*, II, p. 471). Les Philippins, et Rome avec eux, étaient persuadés que Grégoire XIV, de lui-même, les comblerait de bienfaits dès les premiers temps du règne

Mais diverses faveurs personnelles avaient été obtenues pour Philippe. Dès le début du règne, Cusano s'entremit afin qu'il pût célébrer la messe dans un oratoire privé [1] : ce fut une simple chambre, située non loin de celles qu'il habitait, la « chapelle d'en haut », comme disent les documents. Il faut voir, sinon une faveur, du moins une autre preuve de la bienveillance papale dans la défense de confesser dorénavant à l'église, comme il faisait encore tous les jours [2] ; cette interdiction n'empêchera pas que Philippe continue de confesser beaucoup, soit dans sa propre chambre, soit dans la chambre commune des Pères [3] ; les femmes seules devront renoncer à son ministère [4]. Enfin la dispense de réciter l'office et la permission de le remplacer par un chapelet lui furent aussi concédées par Grégoire XIV [5]. Philippe n'en usait pas volontiers ; il fallait que les médecins l'y obligeassent [6], comme ils l'obligèrent souvent à s'abstenir de confesser personne et de s'appliquer à l'oraison [7]. Il exigeait alors que l'office fût récité en sa présence et s'efforçait à le suivre [8]. Avec toutes ces mesures, à son grand chagrin, il ne descendra presque plus à l'église [9] ; sa retraite se fait de plus en plus complète.



Nous pouvons nous représenter comment sa journée se passe dans ces derniers temps. Il dort très peu, une heure à peine par nuit. Aussi, quand Gallonio et Marcello Vitelleschi pénètrent le matin dans sa chambre, leur dit-il souvent de le laisser reposer encore [10]. Entre

« La Ville entière, écrit-on le 10 août 1591, s'étonne que le pape n'ait encore rien ou presque rien fait pour la Vallicella ; il faut s'armer de patience. » (A. N.)

1. A. N., lettre de G. Fedeli du 5 janvier 1591. Philippe, à cette date, n'a pas encore usé du privilège. Il est question d'aménager la chapelle dans une de ses chambres. Cf. *P. C.*, f°s 53, 71, 93, 123, 243, etc. Le local choisi fut à mi-hauteur de l'escalier conduisant chez lui (*ibid.*, f° 228). Il y a tout lieu de croire que c'est bien la petite chapelle qu'on montre aujourd'hui.

2. *P. C.*, f°s 155 et 190.

3. *Ibid.*, f° 190.

4. ARINGHI, *op. cit.*, f° 316^v. Cf. *P. C.*, f° 289.

5. *P. C.*, f°s 44^v et 934.

6. En 1593, sur ordonnance du médecin Angelo da Bagnorea, Philippe reste deux mois sans réciter l'office (*P. C.*, f° 375).

7. *Ibid.*, f° 373^v.

8. *Ibid.*, f° 934.

9. *Ibid.*, f° 243.

10. *Ibid.*, f°s 242^v, 844.

cependant qui veut, en particulier ses fils spirituels, dont quelques-uns viennent avant jour, et qu'il confesse au lit [1]. Ces confessions durent souvent la matinée entière [2]. Il prend toutefois le temps de réciter ses heures avec Gallonio et Vitelleschi [3]. Il s'est levé et il a revêtu, au lieu de soutane, une sorte de gilet de laine rouge qui lui descend à mi-jambes [4] ; à défaut de ses gros souliers, il lui plaît de chausser, sans crainte du ridicule, de vastes escarpins de couleur blanche [5]. Il remplace cet accoutrement par la soutane pour ses rares sorties ; c'est un vêtement de serge grossière, avec manches trop larges, et il n'observe pas la mode de rabattre dessus le col et les poignets de la chemise [6]. S'il ne se soucie pas de l'ajustement des habits, il tient par contre à une extrême propreté [7].

Il a changé de local, mais non pas d'heure pour dire la messe. C'est donc vers midi qu'il se rend dans sa chapelle. Depuis qu'il peut ainsi célébrer privément, il a inauguré une nouvelle méthode. A *Domine non sum dignus,* on éteint les cierges et on allume une petite lampe. On ferme la fenêtre. Servants et assistants s'en vont déjeuner. Sur la porte, que Gallonio ferme à clé, on met un écriteau où il est recommandé de faire silence parce que le Père dit la messe [8]. Philippe reste ainsi seul pendant deux bonnes heures, devant le calice qu'il a complètement rempli de vin à l'Offertoire. Ce vin lui paraît être du sang et l'un des servants, Marcello Bentio, assure qu'en éteignant les cierges il a vu bien des fois que c'était en effet du sang, « du vrai sang » [9]. En présence de quelqu'un, Philippe devrait le boire en une fois, mais, seul, il le prend à petites gorgées, avec des intervalles de recueillement intense, les yeux souvent fixés sur une Pietà de marbre qui domine l'autel [10]. Quand il a tout bu, il porte encore le calice à ses lèvres pour en tirer jusqu'à la dernière goutte, et il le serre tellement

1. *P. C.*, f°s 658 et 844.
2. *Ibid.*, f° 155.
3. *Ibid.*, f° 242^v.
4. *Ibid.*, f°s 300^v et 665.
5. *Ibid.*, f°s 378^v et 402.
6. *Ibid.*, f°s 378^v, 395 et 402.
7. *Ibid.*, f° 446.
8. *Ibid.*, f° 125.
9. *Ibid.*, f° 101.
10. Voir *ibid.*, f° 49^v, les réflexions qu'il fait un jour après la messe sur cette Pietà. C'était un bas-relief en marbre qui fut envoyé aux Pères de Naples en souvenir de Philippe (lettre de Baronio du 10 juin 1595, dans MARCIANO, *op. cit.*, II, l. I, c. IX), et qui se trouve maintenant dans leur église, dans la chapelle de saint Philippe Néri.

qu'il mord le métal. Deux heures environ passées, les servants reviennent; ils frappent à la porte et entrent si Philippe répond; ils le trouvent profondément absorbé; on rouvre la fenêtre; le bruit le tire de son transport et il achève la messe [1]. On peut penser dans quel état de fatigue cette célébration prolongée le laisse. Parfois les Pères, quand il était souffrant, rentraient plus tôt que d'habitude; Philippe gémissait de leur zèle [2]. Mais, à partir de 1594, ce furent les médecins qui lui ordonnèrent d'abréger ses communions [3]. Au dire de Frédéric Borromée, il lui arriva de renoncer même à célébrer; il se sentait désormais incapable de sortir de ses ravissements pour terminer la messe [4]. Dans ses tout derniers temps, il était parfois si exalté qu'il célébrait en chantant [5].

La messe finie, il remontait dans sa chambre et prenait tout en marchant un peu de pain et de vin étendu d'eau [6]. C'était son premier repas, si léger que certains ne le comptent pas et disent que Philippe faisait un seul repas par jour vers le soir [7]. Mais le souper n'était guère plus substantiel. Il fut un temps où Philippe mangeait alors un peu de viande [8]. Il ne supporte maintenant ni viande ni laitage. Son menu se compose invariablement soit d'une omelette d'un ou deux œufs, soit de chicorée cuite ou en salade. Les jours de jeûne, il n'accepte jamais les œufs. Avec un pareil régime il n'est pas étonnant qu'on ne lui voie plus que la peau et les os [9]. Il avait toujours souhaité de n'avoir pas même le « giulio » quotidien nécessaire à sa subsistance. En attendant que son vœu se réalise, il lui plaît maintenant de recevoir d'autrui sa nourriture, comme un pauvre qui vivrait réellement d'aumônes [10]. Des cardinaux pourvoient donc à ses repas : Cusano lui

1. Cette description a été faite en fondant ensemble les récits de divers témoins : voir *P. C.*, f°s 93, 101, 391, 428^v^, 799.
2. *Ibid.*, f° 93.
3. *Ibid.*, f° 217^v^.
4. Notes rédigées le jour même de la mort de Philippe (Bibl. Ambr. *Argumenta ;* reproduites dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 juillet 1923).
5. *P. C.*, f° 202^v^, déposition de Nero de' Neri, qui ne connaît guère que depuis un an Philippe.
6. *Ibid.*, f°s 101 et 801.
7. Ainsi Taddeo Landi, le portier de la maison (*ibid.*, f° 185^v^).
8. *Ibid.*, f° 21^v^.
9. *Ibid.*, f° 155. Au sujet des menus de Philippe, nous avons nombre de témoignages concordants : voir *ibid.*, f°s 93, 163, 668, 698, 755, 801, 850, 906, 948-949, 999.
10. Gallonio (*op. cit.*, édit. ital., p. 277) raconte qu'un familier de Philippe, sans nul doute le narrateur, fut chargé de voir Cusano et Borromée et d'arranger les choses comme si l'idée venait de lui.

envoie une « pagnotte » et trois œufs, Frédéric Borromée une autre « pagnotte », Montalto son « fiaschettino » de vin. C'est encore trop pour ses besoins ; il en donne une partie, par exemple la pagnotte de Borromée, qu'il renvoie régulièrement à Lavinia della Rovere [1].

Sa collation prise après la messe, Philippe fait le possible pour rester seul une ou deux heures en prière. Mais les visites l'en empêchent très souvent [2]. C'est à ce moment que vient entre autres le cardinal Borromée. Chacun peut entrer librement comme le matin, jamais l'hôte ne se dérobe. Bientôt la petite chambre est pleine et les entretiens spirituels vont leur train, avec des alternatives de ton, suivant que sa ferveur ou son humeur plaisante inspire Philippe. S'il lui arrive par extraordinaire de demeurer seul, on le voit toujours avec un de ses livres à la main, en particulier des Vies de saints [3]. Il occupe aussi ses visiteurs à réciter avec lui Matines [4]. Puis, l'hiver, dès que la nuit tombe, l'envie d'oraison solitaire le prend de nouveau comme après sa messe. Si quelqu'un reste encore auprès de lui, il le congédie ; il voile la lumière, s'enferme à clé, et prie longuement comme il en a toujours eu l'habitude à cette heure du soir [5]. Pour prier ainsi, il se tient d'ordinaire assis, quelquefois debout ; on ne l'a jamais vu agenouillé, posture qui produirait sans doute chez lui une émotion trop vive [6]. Germanico Fedeli et Gallonio mettent fin à son recueillement en lui apportant fort tard son maigre repas [7]. Ils aident ensuite le vieillard à se coucher. Un crucifix, un chapelet et une montre, qu'il puisse saisir à volonté, sont disposés à la tête du lit [8]. On le laisse alors, mais Gallonio, qui a sa chambre au-dessous de la sienne, accourra au premier appel [9]. Dans ses maladies, il se fait parfois communier secrètement au cours de la nuit, n'y tenant plus d'être privé de

1. Pour tous ces détails, voir *P. C.*, f°s 158, 227, 244, 398^v, 698, 999.
2. *Ibid.*, f°s 44^v et 659.
3. *Ibid.*, f° 44.
4. *Ibid.*, f° 996. Marcello Vitelleschi les récite le plus souvent avec Philippe.
5. *Ibid.*, f°s 217, 647 (*Vat.*), 934.
6. Sonzonio, *op. cit.*, l. II, c. v, n° 9.
7. *P. C.*, f°s 906 et 948.
8. *Ibid.*, f°s 93 et 242^v.
9. La lettre de Tarugi du 29 janvier 1586 (A. N., *Historia annuale...*, p. 461-464) note expressément que Philippe « ne supporte pas que personne passe la nuit dans sa chambre ». Ce doit donc être bien rarement qu'on l'a gardé la nuit, comme Marcello Vitelleschi raconte qu'on faisait à la fin (*P. C.*, f° 242^v). La nuit de sa mort, il était seul dans sa chambre.

l'Eucharistie, mais ne voulant pas que son exemple en incite d'autres à donner ce dérangement [1].

Ainsi sa journée presque entière se passe dans sa chambre, à l'écart de la communauté, de l'église, de l'Oratorio. On serait bien étonné qu'il ne se rencontrât rien dans ce logis pour trahir le caractère original de celui qui l'habite. L'ameublement est très modeste. Ce qui attire surtout la vue, ce sont deux grands écussons cardinalices suspendus au mur, avec des têtes de mort à la place des armes. Ils apparaissent là en 1593 ; Philippe tient à leur sujet des propos énigmatiques ; l'événement aidant, on comprendra plus tard que cette figuration prédisait la promotion cardinalice de ses deux fils spirituels, Tarugi et Baronio, qui suivra de peu sa mort [2].

Une scène caractéristique pour cette époque de sa vie nous est rapportée par le Père Agostino Boncompagni, qui y assista [3]. Elle dépeint à la fois Philippe et les sentiments dont on l'entoure. Aux vêpres de la Nativité de la Vierge, qui est la fête titulaire de la Vallicella, assiste au chœur le cardinal Pietro Aldobrandini, neveu de Clément VIII. Il a pris place sur une banquette élevée, en costume cardinalice. Les Pères en « cotta » garnissent le chœur. L'office est déjà commencé. Philippe, attiré par la solennité, descend par extraordinaire à l'église. Mais il n'a pas revêtu la « cotta » comme les autres Pères, il est en simple soutane noire. La foule le reconnaît et lui fait place dans l'église. Agostino Boncompagni, alors laïc, le suit dans son sillage jusqu'à l'entrée du chœur. Là, chose inouïe pour quelqu'un de son rang, il voit le cardinal qui se lève en apercevant Philippe, descend le degré de son siège et vient au-devant du Père. Mais Philippe l'arrête aussitôt d'un geste ; il va lui-même jusqu'au cardinal et le vieillard s'asseoit humblement à ses pieds, presque à terre, parmi les familiers.



La Congrégation fut certainement très déçue de la mort de Grégoire XIV, le 15 octobre 1591, après moins d'une année de règne. Quinze jours plus tard était élu un nouveau pape, le cardinal Santi Quattro, qui prit le nom d'Innocent IX. De mœurs pures et pieuses,

1. *P. C.*, f°s 95, 189.
2. *Ibid.*, f° 618.
3. *Ibid.*, f° 913. La scène ne peut être datée que du 8 septembre 1594, puisque Pietro Aldobrandini devint cardinal seulement le 17 septembre 1593.

mais courtisan vieilli dans les négociations et les affaires, c'était tout le contraire d'un homme simple comme Sfondrato[1]. Qu'on n'attende pas de lui qu'il poursuive ses fins spirituelles sans s'inquiéter des temporelles[2]. Il avait vécu très retiré jusqu'alors[3]. Nous ne l'avons pas vu frayer avec l'Oratorio. Il connaissait pourtant Tomasso Bozzio, qui se mit à travailler sur son ordre à une réfutation de Machiavel dont il avait déjà voulu le charger, étant cardinal[4]. Les premiers actes firent concevoir une idée favorable de son pontificat[5]. Il avait en tête de très vastes et très louables projets[6]. Nous voyons par exemple nommer une Congrégation pour la réforme des mœurs et il est remarquable qu'elle est composée de tous les cardinaux les plus attachés à l'Oratorio : Paleotto, Medici, Valier, Borromée et Cusano[7]. Mais c'était trop embrasser pour son âge, pour sa santé très atteinte et pour la difficulté des temps. On prévoyait dès les premiers jours que le règne ne serait pas de longue durée[8]. Il fut encore plus court qu'on n'avait pensé. Au bout de deux mois, en janvier 1592, les cardinaux retournaient au conclave.

Il y eut cette fois de très vives compétitions[9]. La faction espagnole faillit faire nommer le cardinal Santa Severina. En cet homme, qui incarnait la stricte réforme, subsistait un fort attachement aux grandeurs terrestres. Il confesse avoir souffert, dans la nuit qui suivit son élection manquée, plus qu'à nulle autre heure de sa vie et avoir senti son corps se couvrir d'une sueur de sang[10]. Son échec fit le succès rapide du cardinal Hippolyte Aldobrandini : dès le lendemain, 30 janvier, son nom rallia toutes les voix, celles des Espagnols qui n'espé-

1. PASTOR, *op. cit.*, X, p. 581, note 1, et p. 649. Il se montre plus circonspect que son prédécesseur dans les affaires de France, l'un des grands soucis des papes de cette époque (HENRI DE L'EPINOIS, *La Ligue et les Papes*, p. 513 et suiv.).

2. *Autobiographie* du cardinal SANTORIO (in *Arch. della R. Società romana di Storia patria*, XIII), p. 202. Cf. PASTOR, *loc. cit.*, p. 585.

3. PASTOR, *loc. cit.*, p. 580.

4. A. N., lettres de Tomasso Bozzio des 15 et 23 novembre 1591, et épître dédicatoire de l'ouvrage (*De robore bellico... adversus Machiavellum*, paru à Rome en 1593).

5. A. N., lettres de Francesco Bozzio du 2 novembre 1591, et de Tomasso Bozzio des 9, 15 et 16 novembre 1591.

6. *Autobiographie* citée..., p. 200.

7. BIBL. VALL. *E.* 48, AUGUSTINI BRUNI *De Vita Cardinalis Gabrielis Paleotti*, f° 41.

8. Lettre citée du 2 novembre 1591.

9. Des bruits peu édifiants coururent : voir A. R., lettre du 24 janvier 1592.

10. *Autobiographie* citée, p. 205 Cf. PASTOR, *op. cit.*, XI, p. 11, 15.

raient plus voir passer l'un des leurs, celles des Français qui craignaient encore la réussite d'un candidat plus franchement espagnol. « Election complètement improvisée et inattendue », écrit l'ambassadeur vénitien trois ans après l'événement [1]. C'est une exagération. Les Pères de la Vallicella y avaient pensé plus d'une fois [2]. Il était arrivé récemment à Philippe d'annoncer d'Aldrobrandini qu'il ne mourrait pas cardinal [3], et de commander à Pietro, futur cardinal-neveu, de faire prévenir ses jeunes amis, Marcello Vitelleschi et l'Abbé Crescenzi, qu'ils auraient à le traiter sous peu d'Illustrissime [4].

La vérité est que Clément VIII ne s'imposait pas aux suffrages par des qualités éclatantes [5]. On pouvait dire en sa faveur qu'il avait toujours mené une vie exemplaire [6]. Sa piété méritait aussi l'admiration : messes quotidiennes qu'il ne célébrait jamais sans larmes [7], confessions pareillement quotidiennes, longues prières, jeûnes, pauvres dont il servait lui-même les repas, toutes les plus dévotes et les plus austères pratiques chrétiennes avaient place dans son existence [8]. Ce pape pieux poursuivit naturellement la réforme ecclésiastique avec tout son zèle [9] et ne se démentit que dans son népotisme qui, même à l'époque, parut

1. ALBÈRI, *Relazioni...*, Serie IIa, IV, relation de Paolo Paruta en 1595, p. 437. Le Grand-Duc de Toscane le prit pourtant comme une victoire des Espagnols et en fut très mortifié (BENTIVOGLIO, *Mémoires* cités, chap. V). Cf. PASTOR, *loc. cit.*, p. 17, 22.

2. Un témoignage significatif est la lettre que Monseigneur Mercati, familier des Pères, écrit le 23 avril 1591 à Philippe (A. R.) : les moniales de San Miniato d'Altodesco, en Toscane, auprès desquelles il se repose, avaient prié nuit et jour, durant le conclave de Grégoire XIV, afin qu'Aldobrandini fût élu, et restaient fort étonnées qu'il n'eût pas ceint cette fois la tiare. Sur les chances d'Aldobrandini aux précédents conclaves, cf. PASTOR, *op. cit.*, X, p. 505, 522-525, 576-577.

3. *P. C.*, f° 365v.

4. *Ibid.*, f° 305. Cf. f° 448v, où Cusano raconte que, la veille de l'élection de Clément VIII, Philippe fit tenir à son vieil ami, Monseigneur Papia, un sonnet où il prédisait le nom du futur pape. Mais le nom de Clément avait alors la vogue, puisque Santa Severina, qui manqua d'être élu ce jour-là, aurait aussi parlé de le choisir (RANKE, *Histoire de la Papauté...*, 1848, II, p. 106).

5. ALBÈRI, *loc. cit.* Cf. PASTOR, *op. cit.*, XI, p. 22.

6. A. R., lettre du 7 février 1592.

7. Il avait le don des larmes : une lettre de la Vallicella du 17 avril 1592 (A. N.) raconte que, le Vendredi Saint, il a pleuré à tous les impropères, « ce que je n'ai pas fait moi-même », ajoute le narrateur. Cf. encore ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 20 mars 1593 ; et PASTOR, *loc. cit.*, p. 701-702.

8. BENTIVOGLIO, *loc. cit.*; ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 441 (relation de Paruta en 1595), et p. 455 (relation de Dolfini en 1598). Cf. PASTOR, *loc. cit.*, p. 23-26, 702, 739.

9. ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 441 ; BENTIVOGLIO, *loc. cit.* Cf. A. N., lettres des 12 juin et 11 juillet 1592.

passer la mesure [1]. Il avait encore pour lui d'être rompu depuis longtemps au travail [2] : pape, il ne se donna nul répit, paya sans cesse de sa personne, voulut « tout savoir, tout lire, tout ordonner [3] », jusque dans les minimes affaires [4]. Mais son caractère péchait par deux côtés. D'une part, il était la lenteur même, parce qu'il concevait péniblement les choses, se perdait dans les détails, hésitait indéfiniment à prendre parti, et cette lenteur était la fable de toute la Cour [5]. D'autre part, on le tenait pour le plus soupçonneux des princes [6] ; il se fiait moins qu'à personne à ses cardinaux, trouvait qu'ils étaient trop, les consultait pour la forme et décidait souvent contre leur avis [7]. Ainsi réduit à ses propres lumières, on s'explique ses longs débats et son irrésolution.

Le règne fut brillant malgré le médiocre génie du souverain. La disette reparut pourtant en 1593, non moins cruelle que sous Grégoire XIV [8]. Le banditisme continuait aussi de sévir ; mais Clément VIII se targua d'égaler la sévérité de Sixte-Quint [9]. De fait, la noblesse romaine ne fut pas épargnée ; on relève des exécutions dans de grandes familles dévouées à la Vallicella [10] ; une démarche de

1. ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 442 (Paruta), et p. 500 (Dolfini). Il ne s'en rendait pas compte, car il faisait profession de désintéressement et disait un jour au cardinal Salviati qu'il « étranglerait ses neveux de ses mains », s'il les voyait accepter des pensions de princes chrétiens (*ibid.*, p. 473, relation de Dolfini). Cf. PASTOR, *loc. cit.*, p. 36, 45.

2. BENTIVOGLIO, *loc. cit.;* ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 439 (Paruta).

3. ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 455 (Dolfini). Cf. *Avviso di Roma,* du 16 septembre 1592 (cité par PASTOR, *loc. cit.*, p. 694) : « Il n'y a pas un *facchino* à Rome qui peine plus que lui. »

4. ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 418 (Paruta).

5. *Ibid.*, p. 440 (Paruta), et p. 453 (Dolfini). Cf. PASTOR, *loc. cit.*, p. 33-34, 738.

6. ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 452 et 497 (Dolfini). Cf. PASTOR, *loc. cit.*

7. ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 379 et 441 (Paruta), p. 460 (Dolfini). Paleotto fit paraître un mémoire pour démontrer que ce traitement des cardinaux était contraire à toute la tradition (*ibid.*, p. 414, relation de Paruta).

8. ARCH. STATO VENEZIA, dépêches des 1er mai, 5 juin et 3 juillet 1593. Cf. A. N., lettres des 10 avril et 6 août 1593.

9. ARCH. STATO VENEZIA, dépêche du 8 février 1592. Cf. BENTIVOGLIO, *loc. cit.;* ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 392-394, où Paruta explique qu'en 1595, les bandits sont bien quinze mille et qu'ils ont fait périr environ cinq mille personnes dans les Etats de l'Eglise depuis la mort de Sixte-Quint. Sur leurs méfaits, voir les lettres suivantes : A. N., 27 février, 13 mars, 18 et 25 avril, 9 mai et 11 juillet 1592, 20 février 1593, 16 septembre 1594.

10. Par exemple celle de Troïlo Savello, neveu de la marquise de Riano, que les Philippins assistèrent à ses derniers moments (A. N., lettre du 18 avril 1592).

Philippe auprès du pape ne sauva pas du supplice le propre neveu de Tarugi [1]. Avec la corruption des mœurs, ces maux sont le revers de la médaille. Mais l'autre côté est très différent. L'ambassadeur vénitien déclare en 1595 que « la cité et la Cour de Rome sont présentement arrivées au comble de la grandeur et de la prospérité [2] ». Quoique la noblesse endettée n'y fasse pas grande figure, que la population, chassée par la famine fréquente, ait beaucoup diminué, qu'il ne reste plus guère que des étrangers, néanmoins Rome s'est couverte de beaux et vastes édifices et l'on voit partout les signes d'une vie opulente [3]. Cette splendeur de la Ville compte encore peu en regard du lointain prestige que la Papauté s'acquiert avec Clément VIII : la France conservée à la foi catholique, la paix rétablie entre les couronnes rivales de France et d'Espagne, ses propres Etats accrus du duché de Ferrare, telles sont les actions illustres dont retentit sous son règne la Chrétienté entière [4]. Enfin l'exemple de vie pieuse et sévère que donne la Cour papale confirme le sentiment général que la réforme est définitivement assise à Rome, et achève de relever l'honneur de la capitale chrétienne.



L'élection de Clément VIII causa certainement à la Vallicella la plus vive joie. Le cardinal Aldobrandini, avant son avènement, n'y avait pas moins fréquenté que son prédécesseur Grégoire XIV [5]. Ses frères Bernardo, homme de guerre [6], et Tomasso, le philosophe [7], avaient entretenu de longues relations avec les Pères. Sous Pie V, il avait eu Tarugi pour compagnon de voyage au cours de la légation du cardinal Alexandrin. Mais il était lié surtout avec Bordini, son confesseur, qu'il emmena en Pologne quand il fut à son tour légat sous Sixte-

1. A. N., lettre du 27 juin 1592. Mais le pape lui accorda d'autres fois la grâce de moindres coupables (PASTOR, *op. cit.*, XI, p. 429, note 3).

2. ALBÈRI, *loc. cit.*, p. 421 (Paruta).

3. *Ibid.*, p. 390, 396 et 422.

4. BENTIVOGLIO, *loc. cit.*

5. Notons seulement sa présence, le 29 août 1591, à cette séance de l'Oratorio où Jean-Baptiste Strozzi prit la parole (ARCH. STATO FIRENZE, *Carte Strozzi-Uguccioni*, f° 316 et suiv.). Sur la feuille où cette présence est notée, furent ensuite ajoutés les mots : « *Laus Deo*, car aujourd'hui Aldobrandino est Pape. » Cf. *P. C.*, f° 441.

6. La lettre de G. Fedeli à Tarugi, 2 février 1588, mentionne sa mort (A. N., fasc. 34, n° 3).

7. Lettre de Fra Benigno Carmelitano Scalzo, dans MARCIANO, *op. cit.*, I, l. III, c. I.

Quint. L'un de ses neveux, Pietro, qui, malgré sa jeunesse, va être appelé à traiter les plus grandes affaires et qui sera son favori [1], avait été élevé jusqu'alors à la Vallicella [2]. Comme si, devenu pape, le cardinal Aldobrandini voulait encore renforcer son intimité, il se donne pour maestro di camera, c'est-à-dire pour principal officier de son Palais, Silvio Antoniano, que les Philippins considéraient comme leur. Aussi Bordini peut-il écrire le 5 mars 1592, un mois après l'élection du pape : « Quant aux rapports de la maison avec Notre-Seigneur (le pape), Votre Révérence peut croire que nous n'avons pas besoin d'intermédiaires, car Sa Béatitude est tout à fait affectionnée au Père Philippe et à tout un chacun d'entre nous, sans compter que le Seigneur Silvio sera toujours là notre procureur auprès de Sa Sainteté [3]. » L'année suivante, tout le monde reste convaincu dans Rome que les Philippins sont les « préférés » du pape [4]. Seul le jésuite Tolet peut se vanter d'un égal crédit [5]. Il ne s'ensuit pas qu'ils sont tout-puissants. Le pape est trop prudent, trop consciencieux, trop timoré pour faire aussi large confiance à ses plus chers amis. La même lettre de mars 1593 où les Philippins relatent combien le pape les aime, prévient aussi qu'il ne faut pas compter sur eux plus que sur personne pour obtenir des grâces dont il est avare au dernier point [6].

Bien entendu, la dévotion du pape est acquise à Philippe avant tout autre dans la Congrégation. Il le tient depuis longtemps pour un saint authentique et qui sera canonisé [7]. Quant à Philippe, à qui tous ses compatriotes florentins sont chers, il est possible qu'il se soit senti

1. Bentivoglio, *Mémoires* cités, chap. v ; Albèri, *loc. cit.*, p. 442-443 (Paruta). Cf., sur les qualités remarquables de Pietro, Pastor, *loc. cit.*, p. 37, 740.

2. *P. C.*, f° 441.

3. A. N.

4. A. R., lettre du 5 mai 1593. La prédilection de Clément VIII perce même dans des documents officiels comme les brefs des 31 octobre 1594 (*Secr. Brev. 220, Clemens VIII,* 1594, october, f° 95) et 29 juin 1597 (*ibid. 371, Bull. Clemens VIII.* Lib. VII, 1593-1599, f° 375). Cf. Pastor, *loc. cit.*, p. 738 : la faveur du pape est si déclarée pour les prêtres de la Vallicella « que la plupart des prélats de la Cour, voulant suivre l'humeur du Pontife, se donnent comme *Vallicellioli* ».

5. A. N., lettre du 4 novembre 1592. Cf. Albèri, *loc. cit.*, p. 453 (Dolfini). On aurait pu dire d'eux tous ce qui se disait alors de Baronio, « qu'il jouissait de la familiarité et de la confiance de Sa Béatitude, plutôt qu'il n'avait de l'empire sur lui » (Pastor, *loc. cit.*, p. 746).

6. Cf. A. N., lettres des 25 février et 4 novembre 1592.

7. *P. C.*, f° 367 et suiv. Cf. f° 451 : quand on lui rend compte, en août 1595, du Procès de canonisation déjà commencé, Clément VIII croise à trois reprises ses mains sur sa poitrine en disant : « Je le tiens pour un saint. »

pour ce pape un attrait spécial [1]. Il allait très fréquemment lui rendre visite. Dans les audiences, raconte Cusano, qui fut plus d'une fois présent, le pape « obligeait Philippe à s'asseoir et à se couvrir comme un cardinal ; ils s'embrassaient et se baisaient amoureusement l'un l'autre et même le pape un jour lui baisa la main [2]. » Il se recommandait constamment aux prières du saint et, quand ses infirmités ou ses soucis de gouvernement empiraient, « le Père Philippe ne prie pas pour nous », disait-il [3]. Lui, si réservé dans ses faveurs, condescendait ordinairement aux prières de Philippe [4]. Mais, pour nous faire idée de leurs rapports, rien ne vaut le récit détaillé d'une certaine audience, racontée plus tard avec une grande fraîcheur de souvenirs par quelqu'un qui accompagna Philippe [5]. Le pape vient de déjeuner. On introduit sur le champ les visiteurs. «... Et le Bienheureux Philippe, sitôt entré dans la chambre du pape, sans faire de génuflexion, prit sa barrette des deux mains, inclina légèrement la tête et dit à Sa Sainteté, — j'entendis bien les paroles, car j'étais tout proche, — « Bonjour ». Et il ajouta : « Je me couvre. » Et en même temps il remit sa barrette sur sa tête, tandis que le pape lui disait : « Vous êtes le maître ici. » Les autres personnes étaient restées à genoux et tête nue. Le narrateur observait avec étonnement les privautés de Philippe avec le pape : « Je le vis qui prenait le pape par la main, puis il lui porta les mains au visage pour le caresser ; il lui prenait la barbe et le caressait familièrement, comme un père ferait son fils, tout en se comportant avec réserve et en lui témoignant parfois tout le respect voulu. Le pape, pour autant qu'il me semblait, laissait voir qu'il avait pour agréables de semblables caresses du Bienheureux Philippe ; il paraissait très joyeux et souriait continuellement. »

La très libre façon dont Philippe traitait avec le pape ressort aussi bien des deux mémoriaux fameux qu'il lui adressa tout à la fin de sa vie. Le pape n'était point offensé d'être en butte, comme le premier

1. Cf. la joie que l'élection d'Aldobrandini suscite dans les milieux florentins : lettre de Quarengho à Gio. Batta Strozzi, du 1er février 1592 (ARCH. STATO FIRENZE, *Magliabecchiana*, VII, 1399). L'allégation du jeune Pietro Paolo de Pietri, qu'Aldobrandini avait été *in minoribus* pénitent de Philippe, doit être sans fondement (*P. C.*, f° 410v).

2. *P. C.*, f° 387. Cf. fos 451 et 684.

3. *Ibid.*, f° 968.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, f° 913. Cette audience eut lieu le 19 novembre 1592. La déposition du narrateur est du 22 mai 1610. Une copie, faite de sa main le 31 mai 1618, est conservée dans A. R., *Scritture originali...*, f° 208.

venu, aux facéties de son humeur. Au contraire, enjoué naturellement comme tous ceux de sa famille [1], mais contraint à mener la vie la plus appliquée et la plus sérieuse [2], il se déridait de bon cœur avec Philippe. Il paraît que notre saint transgressait maintenant l'ordre de Grégoire XIV de ne plus descendre à l'église pour confesser : aussi Clément VIII l'avait-il renouvelé. Là-dessus Philippe, souffrant, ne put l'aller voir, mais il lui fit porter un billet dont voici en gros la teneur : « Il s'étonnait outre mesure qu'on eût pu penser et croire qu'il avait voulu ravir la papauté à Sa Sainteté. Oui, il était allé à l'église et s'était laissé baiser les pieds et les mains par ceux qui l'approchaient. Mais on ne devait pas conclure de là qu'il voulait être pape, ou qu'il l'ambitionnait. Quand il l'aurait voulu, puisqu'il ne peut pas y avoir deux papes, il lui aurait fallu souhaiter la mort à une personne aussi chère que lui était Sa Sainteté. Il la priait donc de vouloir bien l'habiliter de nouveau à confesser à l'église trois ou quatre pauvres femmes et personnages de cet acabit. Car Messer Cesare (Baronio), depuis qu'il était supérieur, lui avait pris Monseigneur Panfilio et l'abbé Maffa. Quant aux cardinaux, il les confesserait au lit, si ledit Baronio ne les lui volait pas encore [3]. »

Mis en goût, semble-t-il, par son premier factum, Philippe, à peu d'intervalle, envoyait à Clément VIII une seconde lettre, conservée, elle-là, en original [4] : « Bienheureux Père, quel personnage suis-je donc pour que les Cardinaux viennent me faire visite, et en particulier hier soir les Cardinaux de Florence et Cusano ? Et parce que j'avais besoin d'un peu de *manne* en feuilles, ledit Seigneur cardinal de Florence m'en a fait apporter deux onces de San Spirito, attendu que le Seigneur Cardinal en avait envoyé le jour même une grande quantité à cet hôpital. Il resta ensuite jusqu'à deux heures de nuit, et dit beaucoup de bien de Votre Sainteté, beaucoup plus qu'il n'en paraissait à mes yeux : car, puisque vous êtes pape, vous devriez être l'humilité en personne. Jésus-Christ vint à sept heures de nuit s'incorporer à moi, mais Votre Sainteté pourrait bien venir une fois en notre église. Jésus-Christ est non seulement homme, mais Dieu, et il vient

1. PASTOR, *loc. cit.*, p. 429, 738.

2. A. N., lettre du 4 novembre 1592 : le pape est « perpétuellement en affaires » ; il est « toujours à traiter de choses sérieuses » et veut qu'on les traite « sérieusement ».

3. A. R., *Scritture originali...*, f° 354. Le mémorial est postérieur à juillet 1593, puisque, d'après une allusion du texte, Philippe est alors remplacé par Baronio dans sa charge de Préposé.

4. Sacristie de la Chiesa Nuova.

me voir aussi souvent que je le désire : Votre Sainteté n'est qu'un simple homme, né d'un saint homme, d'un homme de bien, mais lui est né de Dieu le Père. La mère de Votre Sainteté est Madame Agnesina, une très sainte femme, mais la sienne est la Vierge des Vierges. Que ne dirais-je pas si je voulais laisser libre cours à mon ire ? J'ordonne à Votre Sainteté que vous fassiez ce que je veux : il s'agit d'une jeune fille que je désire faire entrer à Tor di Specchi ; elle est la fille de Claudio Neri, à qui Votre Sainteté a promis qu'elle protègera ses enfants [1], et alors je vous rappelle qu'il est galant, quand on est pape, de tenir parole. C'est pourquoi accordez-moi ce que je demande, de sorte que je puisse au besoin me servir de votre nom, d'autant plus que je connais la jeune fille et que je suis certain qu'elle est mue par inspiration divine. Avec la plus grande humilité, je vous rends mes devoirs et vous baise les pieds. »

Clément VIII trouva bon de répondre à Philippe sur le même ton et il lui écrivit de sa main sous le voile de la troisième personne [2] : « Le pape dit que, dans sa première partie, la supplique contient des traces d'esprit d'ambition, quand elle a soin de l'informer que les cardinaux lui font si souvent visite, à moins qu'il s'agisse de lui faire entendre, ce que l'on sait de reste, que ces Seigneurs sont des « spirituels ». Pour ce qui est de venir le voir, il dit que Votre Révérence ne le mérite pas, du moment qu'elle n'a pas voulu du cardinalat, qu'on lui a tant de fois offert. Quant à l'ordre que vous lui donnez, il vous suffira de rabrouer ces bonnes Mères avec votre vigueur habituelle, si elles ne se conforment pas à vos désirs. De plus, le pape ordonne une fois de plus à Votre Révérence de se ménager et de ne pas retourner au confessionnal sans sa permission ; et il lui ordonne aussi de prier Notre-Seigneur, quand celui-ci vient la voir, pour lui et pour les besoins très pressants de la chrétienté. »

D'après ce texte, Clément VIII eût donc voulu, comme Grégoire XIV, donner le cardinalat à Philippe. Il y pensa dès le début

1. Ce Claudio Neri faisait partie du Collège des Procureurs des Causes du sacré Palais Apostolique (*P. C.*, f° 141^{v}). Son fils Francesco fréquentait familièrement Philippe (*ibid.*, f° 92). La famille entière lui était très attachée. Philippe prétendait même qu'ils étaient parents (*ibid.*, f° 92), mais il ne semble pas que les Neri l'aient cru. A défaut du pape, le cardinal Alexandrin s'entremit, à la requête de Philippe, pour faire accepter la jeune fille à Tor di Specchi (*ibid.*, f° 455).

2. Cette réponse se trouve sur la page restée blanche de la lettre de Philippe. Silvio Antoniano fit remarquer à G. Fedeli, venu pour la prendre, qu'elle était de la main même du pape (*P. C.*, f° 945).

de son règne, de sorte que Philippe aurait été son premier cardinal, à une époque où il n'avait aucune autre promotion en vue[1]. Mais comme Grégoire XIV, il n'ose pas le contraindre. Il se contente de multiplier ses instances. S'il se résigne à les voir toutes repoussées, c'est qu'il sait Philippe, vieillard maintenant très caduc, hors d'état de régir aucune des grandes charges de l'Eglise. On l'honorerait avec la pourpre, on mettrait en relief sa sainteté au milieu de la Cour romaine, mais on ne pourrait plus attendre de lui des travaux de réforme. Quant à Philippe, il ne fut jamais tenté de céder au pape. Revenant du Palais après l'une des premières offres, il reçut la visite de son vieil ami Bernardino Corona. « Le Pape veut me faire cardinal, lui dit-il : que vous en semble ? » Et il répétait sa question, sans laisser le temps de répondre à l'interlocuteur. Corona finit par lui dire qu'il pourrait accepter pour le bien de la Congrégation, mais Philippe, levant sa barrette et tournant les yeux au ciel, s'écrie comme dans un accès mystique : « Paradiso ! Paradiso ![2] » Récit précieux qui nous montre à merveille, outre le désintéressement de Philippe, la rapidité avec laquelle une émotion se développe dans son âme, et l'espèce de ravissement qui s'ensuit.

Philippe aura pu conjurer pour lui-même la menace des dignités ecclésiastiques ; il sera moins heureux quand il s'agira des membres de sa Congrégation. Le moment est venu où ses efforts pour garder son petit troupeau intact auront le dessous. « Cette porte, dira un jour Talpa[3], qu'on tenait si soigneusement et si jalousement fermée depuis l'origine à tous ceux qui tentaient de l'ouvrir, il va falloir qu'elle s'entrebaille. » Clément VIII est décidé à employer au service de l'Eglise universelle les sujets hors de pair que Philippe a formés. « La mire de l'artillerie est franchement tournée du côté de notre Congrégation, écrit Tarugi le 21 novembre 1592[4] ; je crois que Mgr de

1. La première promotion, qui comprit quatre cardinaux seulement, dont deux neveux du pape et le Père Tolet, se fit attendre jusqu'en septembre 1593 (CIACONIUS, *op. cit.*, IV, col. 277). Or Bernardino Corona fait remonter à trois ans environ, c'est-à-dire à 1592, la proposition du cardinalat à Philippe (*P. C.*, f° 247). D'après JOSEPH THERMES (*Le Bienheureux Robert Bellarmin*, 1923, p. 91), Clément VIII aurait pensé dès 1592 à faire aussi Bellarmin cardinal.

2. *P. C.*, *loc. cit.*

3. A. R., lettre du 27 novembre 1592. Talpa reprend peut-être l'image à la lettre du 22 novembre (A. N.).

4. A. N., fasc. 34, n° 1, lettre à Talpa. Cf. lettre du 7 novembre 1592 : « Sa Sainteté a un fort penchant à se servir des sujets de la Congrégation. » Même allégation dans la lettre citée du 22 novembre.

Monreale et le cardinal de Florence renforcent avec leurs avis l'inclination du pape. Il n'y a pas de remède, sinon de prier, parce que Sa Sainteté connaît la valeur des nôtres, qu'elle manque d'hommes et qu'elle se défie de tout le monde. » Avec les Philippins seuls Clément VIII pensera pouvoir y aller les yeux fermés. A peine élu pape, il nomme Bordini évêque de Cavaillon. Bordini déplora-t-il l'événement autant qu'il le prétend dans certaines lettres [1] ? Il se plaignait depuis longtemps que Philippe lui montrait de l'animosité. De fait, son insubordination, sa verve intempérante, son goût de courir les emplois extérieurs déplaisaient au saint qui, cette fois, semble avoir laissé faire le pape [2]. Mais la Congrégation fut atterrée : cette prompte promotion d'un d'entre eux donnait tout à craindre pour plusieurs autres. Les Pères ne trouvent rien à dire, sinon qu'il faut s'incliner devant la volonté papale et compter que Dieu ne les abandonnera pas [3].

Après ce premier coup, il y eut cependant quelque répit. En juillet 1592, Flaminio Ricci faillit bien devenir évêque de Teramo ; mais l'initiative du choix n'était point partie de Clément VIII ; c'est la famille de Flaminio qui l'avait proposé pour succéder à son frère. Philippe alla représenter au pape que, cet autre Père venant à manquer, il faudrait fermer l'Oratoire de Rome. Il fut plus puissant sur son esprit que le cardinal Caetano qui soutenait ardemment la candidature [4]. Quelques mois passent et les grands projets de Clément VIII se découvrent à l'automne. Tarugi reçoit à l'improviste l'ordre de venir se mettre à la disposition du pape. Il arrive à Rome très anxieux, le 28 octobre, après six ans d'absence [5]. A cette date, rien n'était encore décidé à son sujet, sinon qu'on se servirait de lui [6]. On parlait aussi de nommer le cérémoniaire de la Congrégation, Germanico Fedeli, maître des cérémonies pontificales, avec la dignité d'évêque titulaire pour rehausser la charge [7]. Bientôt il sera question de Baronio pour

1. A. N., lettre du 5 mars 1592.

2. ARINGHI, *op. cit.*, dans le périodique *San Filippo Neri*, n° de juin-juillet 1894.

3. A. R., lettre du 28 février 1592.

4. *Ibid.*, lettre de Riccardi, secrétaire du cardinal, à Francesco Ricci, frère de Flaminio, 22 juillet 1592. Cf. ARINGHI, *loc. cit.*, f° 425v.

5. A. N., lettre de T. Bozzio du 30 octobre 1592.

6. *Ibid.*, lettre de Tarugi du 31 octobre 1592 : le pape ne lui a fait part de rien à l'audience où il l'a convoqué le matin. Dans une lettre suivante, il raconte que Silvio Antoniano lui a proposé une charge au Palais, comme celle que Mgr Ormaneto avait sous Grégoire XIII.

7. *Ibid.*, lettre du 7 novembre 1592.

l'évêché de Pavie [1]. On va prendre de toutes mains dans le trésor de Philippe. C'est le 15 novembre que Clément VIII, ayant arrêté ses desseins, déclare à Tarugi qu'il le crée archevêque d'Avignon [2], et les supplications désespérées de l'intéressé ne gagnent rien sur lui ce jour-là. Mais sa décision semble avoir un moment faibli dans l'entrevue qu'il eut, le 18, avec Philippe. Il reçut très aimablement les doléances du vieillard et l'assura qu'il ne voulait rien faire contre le gré de la Congrégation [3]. Cependant le souci du bien général l'emporta finalement sur sa dévotion envers Philippe. Le 30 novembre, il donnait à Tarugi l'ordre formel de se soumettre [4]. Mais il s'en tint à cette nomination et n'ajouta pas à la peine de Philippe en lui enlevant d'autres sujets. Tout Rome sut quelle résistance il avait rencontrée. L'honneur de l'Oratoire, où l'on s'était tant élevé contre l'ambition des clercs, restait sauf [5], et Tarugi, dans son émoi, fut seul à penser que non seulement les gens du dehors, mais les Pères et les frères de la Congrégation devaient le regarder maintenant comme quelqu'un qui a « manifestement transgressé et violé l'état de la perfection chrétienne, et qui vient de détruire par ses œuvres tout ce qu'il avait édifié auparavant par ses discours [6] ».

Tarugi, pour dire le mot juste, est arraché à la Congrégation au moment où Clément VIII vient d'accorder aux Philippins une preuve frappante de sa bienveillance. Le jour où, mandé par lui, Tarugi arrivait à Rome, il avait tenu à baptiser, confirmer et communier de sa main quatre jeunes juifs convertis par les soins des Pères [7]. Jadis, au temps de Grégoire XIII, la conversion d'un de leurs cousins et de sa femme avait été un événement dans la ville. Le pape, parrain du néophyte, lui avait donné, en signe de parrainage, les noms de Gregorio Boncompagni. Avec le pape, des cardinaux et d'illustres dames avaient répondu des époux au baptême et à la confirmation. Le cardinal Santa Severina avait administré les sacrements [8]. Les documents n'indiquent pas que

1. A. N., fasc. 34, n° 1, Tarugi à Talpa, 21 novembre 1592.

2. Récit circonstancié de l'audience dans la lettre de Tarugi du 16 novembre 1592 (*ibid.*).

3. *Ibid.*, lettre du 19 novembre 1592.

4. MARCIANO, *op. cit.*, I, l. III, c. IV. Le 3 décembre, Tarugi subit l'examen canonique (*ibid.*), et le 9 un billet de Silvio Antoniano l'appelait au Palais pour recevoir le rochet des mains du pape (A. N., ce billet en original).

5. A. N., lettre du 6 décembre 1598.

6. Lettre à Talpa, citée dans MARCIANO, *loc. cit.*

7. A. N., lettres des 3, 24 et 30 octobre 1592.

8. Nous tenons de lui-même (*Autobiographie* citée, p. 370) ces détails ainsi que la date de l'événement, 1er août 1581.

Philippe ait été mêlé à ces premières conversions. Mais on lui attribue celle du père de Gregorio, qui fut baptisé deux ans après. « Celui-là, c'est vous qui l'avez gagné », lui dit alors le pape [1]. On l'appela Boncompagni, comme son fils, avec le prénom de Ugo. Les Pères se mirent à catéchiser aussi sa femme, que la marquise Rangona, leur voisine, avait prise dans sa maison et qui suivit à peu d'intervalle l'exemple du mari [2]. Quelque dix ans plus tard, un frère d'Ugo mourut, laissant quatre orphelins. Devenu leur tuteur, Ugo n'hésita pas, bien qu'ils eussent encore leur mère, à les faire enlever du Ghetto. Les Pères de la Vallicella accueillirent avec joie sa proposition de les recevoir. On les conduisit à Philippe, dont le plus jeune eut grand'peur parce qu'il le prit pour le pape. Le saint les caressa et leur donna des fruits et des sucreries. Au bout de deux jours, la mère se présente ; Philippe veut qu'elle voie ses enfants et la laisse les adjurer de penser à leur père mourant et à ses recommandations suprêmes. Pour lui, il les exhortait simplement à prier le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob d'éclairer leur esprit, et les assurait qu'il se ferait juif si leur loi lui paraissait la meilleure. Tout le monde apportait-il autant de discrétion dans cette catéchèse ? Ugo, l'oncle, Gregorio, le cousin, leurs femmes, les Pères à tour de rôle, et jusqu'à Pietro Aldobrandini, le neveu du pape, rivalisaient de zèle pour les endoctriner. Il était inévitable que ces jeunes garçons, dont l'aîné avait seize ans et le plus jeune dix, fussent bientôt ébranlés. Les prières de Philippe aidèrent à leur décision. « Demain matin, annonça-t-il un jour, nous ferons violence à Dieu et, au moment de ma messe, ils diront oui [3]. » C'est ce qui

1. *P. C.*, f°s 325^v^ et 326. Cf. f°s 652 et 932.

2. *Ibid.*, f° 268^v^. En 1593 (A. N., lettre du 19 juin), les Pères de Rome la recommandent à ceux de Naples, en souvenir de sa première instruction chrétienne, quand elle va réparer sa santé dans le climat de Naples. Elle y mourut. La marquise Rangona reçut aussi chez elle en 1592 la belle-sœur de cette femme, quand on tenta de la convertir aprés ses enfants ; mais, comme l'avait annoncé Philippe, elle s'obstina dans sa religion (*P. C.*, f°s 73^v^ et 77^v^) ; ce fut seulement en février 1599 qu'elle accepta de devenir chrétienne (*ibid.*, f° 606).

3. Pour tous ces détails, cf. *P. C.*, f°s 34-34^v^, 71-73^v^, 75^v^-78, 188^v^ ; A. N., lettres de T. Bozzio du 29 août et du 1er septembre 1592, et les autres déjà citées. La lettre du 29 août affirme que les petits juifs se sont montrés dès le premier jour disposés à se convertir. Les dépositions du *Procès de Canonisation* attestent, au contraire, qu'ils résistèrent quelque temps aux instances des convertisseurs. Sans doute la lettre veut-elle dire qu'ils ont tout de suite accepté de se laisser instruire, sinon adhéré à la foi chrétienne. D'aprés GALLONIO (*op. cit.*, année 1592), obstinés jusqu'alors, ils auraient cédé tout à coup au moment prédit par Philippe.

arriva. L'instruction des catéchumènes dura encore deux mois et se clôtura par le baptême papal [1]. Quand il fallut quitter les Pères quelques jours après, les nouveaux chrétiens montrèrent une peine profonde [2]. Trois ans plus tard, deux d'entre eux, Hippolito et Agostino, déposaient des premiers, avec un ton de gratitude émue, au Procès de canonisation de Philippe [3]. Agostino devait un jour entrer dans la Congrégation.



La joie de ces conversions fut donc très mêlée de tristesse par la perspective menaçante de perdre Tarugi. On ne s'affligeait pas moins à Naples qu'à Rome. La jeune fondation était en train de parfaire son établissement matériel. Le 15 août 1592 [4], avait été posée la première pierre d'une église plus ample que la Chiesa Nuova elle-même [5]. Les générosités du début continuaient : quand elle mourut en 1591, Donna Constanza del Caretto Doria, la noble napolitaine qui avait déjà favorisé la venue des Philippins, leur laissa un héritage de 11.500 écus [6]; d'autres dons devaient bientôt suivre [7]; Naples ne connaîtrait pas les difficultés financières dans lesquelles Rome se débattait encore. Mais à quoi servirait cette aisance, si l'œuvre spirituelle devenait impossible ? Comment l'Oratorio subsisterait-il sans Tarugi ? Il avait été nécessaire, pour qu'il pût quitter Naples, d'envoyer sur le champ Flaminio Ricci prendre sa place [8]. Quand sa promotion épiscopale devint un fait

1. Les petits juifs furent amenés à la Vallicella le 23 août, et baptisés le 28 octobre 1592 (*P. C.*, f°s 71^v^ et 73^v^).

2. A. N., lettre du 20 novembre 1592 ; leur départ date de la veille.

3. *P. C.*, f°s 71^v^-73^v^ et 75^v^-78.

4. A. N., *Vita...*, année 1592.

5. On discutait avec Rome depuis 1590 des plans de cette église ; on imiterait Saint-Jean des Florentins plutôt que la Chiesa Nuova, c'est-à-dire qu'on adopterait franchement un plan à trois nefs ; mais, pour donner plus d'espace, on remplacerait par de simples colonnes les gros piliers de Saint-Jean. L'architecte serait le Florentin Antonio Dossi, qu'avaient jadis employé les Pères de Rome et que la Providence venait de conduire à Naples (A. R., lettres des 22 juin et 23 novembre 1590 ; A. N., lettre du 30 novembre 1590).

6. A. R., lettre du 26 octobre (qui mentionne la mort arrivée la veille) et lettre suivante.

7. *Ibid.*, lettre du 14 novembre 1591 : le cavalier Pignatelli laisse mille ducats ; lettre du 6 février 1592 : Giulio Ram en lèguera de trois à quatre mille. Il semble que la maison de Rome fut sollicitée de contribuer à la construction de l'église : cf. *ibid.*, lettre du 18 mai 1591.

8. *Ibid.*, *Lib. III Decr.*, décret du 8 octobre 1592.

acquis, le sentiment général, à Rome comme à Naples, fut que, privée d'un homme en qui s'alliaient tant de vertu, d'habileté, d'éloquence et de grâce, la maison de Naples était condamnée. Tarugi écrit qu'à Rome Jésuites et même Barnabites voient déjà les leurs profiter des dépouilles [1]. On pense bien que Tarugi n'accepte pas le verdict. Le pire pour lui, c'est que Philippe, qui n'a jamais eu foi dans les destinées de la fondation, épouse les vues des pessimistes. Tarugi travaille les Pères de Rome pour qu'ils résistent à ce découragement. Tomasso Bozzio, Baronio et d'autres sont bientôt conquis. Alors Tarugi, dont le procédé nous étonne, ne craint pas de faire entendre à Philippe, par le canal de Germanico Fedeli, « qu'il va mettre la zizanie dans la maison, qu'il y perdra son autorité et son crédit, que les quatre Députés ont voix décisive comme lui dans les conseils et qu'ils déplorent ses propos » [2]. Il réclame en même temps que Flaminio Ricci et Giovenale Ancina écrivent de Naples des lettres rassurantes. Il intrigue enfin pour que Flaminio Ricci demeure là-bas. Le courrier suivant montre Philippe qui s'apaise, mais qui garde sa conviction [3]. La dernière manœuvre de Tarugi fut de se faire confirmer jusqu'à nouvel ordre le titre de Recteur de Naples : ainsi le prestige de son nom protégerait encore la maison qu'il devait quitter [4].

Il faut dire aussi que la séparation lui causait un amer chagrin et qu'elle lui paraîtrait moins complète avec ce titre : « Je voudrais la faveur de rester à perpétuité Recteur, avec mon nom écrit et vivant sur le tableau de la porte de la maison », confie-t-il à Talpa dans un style qui ne se laisse pas facilement traduire [5]. Les adieux à Naples débordent de tendresse. On y retrouve l'intimité fraternelle que respirent certains passages de saint Paul : « Je crois qu'en me lisant vous verrez les larmes qui trempent ce papier et me brouillent la lueur de ma chandelle. Nous nous reverrons au ciel. *Salvete Patres et Fratres, miseremini mei, orate sine intermissione Deum pro me, et Dominus de caelo vos benedicat in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.* [6] » Et il nomme un à un tous ceux qu'il bénit : « Révérend Père Antonio, Père Camillo,

1. A. N., lettre du 15 décembre 1592.
2. *Ibid.*, fasc. 34, n° 1, Tarugi à Talpa, 5 décembre 1592.
3. *Ibid.*, le même au même, 12 décembre 1592.
4. A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 31 décembre 1592. Cf. A. N., lettre de Tarugi du 19 décembre 1592.
5. Lettre citée du 19 décembre.
6. « Adieu, Pères et Frères ; ayez pitié de moi ; priez Dieu pour moi sans arrêt, et que le Seigneur vous bénisse du ciel au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Père Flaminio, Père Giovenale, Père Bernardino [1], Père Troiano, Père Thomaso, Père Gio. Battista, Père Tiberio, Père Lepido, Père Fabio, Père Gio. Antonio. Je salue les autres Pères absents, le Père Pietro Pozzi, le Père Pietro Diena, le Père Philippo, et tout le noviciat, du premier au dernier, et tous les frères laïcs, depuis Michelagnilo jusqu'à mon Pietrino, et je salue très affectueusement et j'embrasse mon vertueux Messer Pietro Sanese, mon compatriote : qu'il persévère et se rappelle que Dieu a fait en lui une grande miséricorde [2]... » Les adieux sont encore plus détaillés dans une autre lettre ; il se recommande « ... aux Révérends Pères de la maison..., aux Mères de Saint-André..., à Sœur Orsola et à sa dévote communauté..., à mes très chers frères et fils de l'Oratorio d'en haut..., à nos très doux fils de l'Oratorio d'en bas..., aux Révérends Pères qui parlent à l'Oratorio..., à mes aimés frères novices et laïcs de la maison... ; je vous baise les mains et les pieds à tous et je voudrais les laver de mes larmes comme fit Jésus-Christ à ses disciples et Marie-Madeleine au Christ Notre-Seigneur. *Mementote mei,* Dieu vous bénisse, ne perdez pas de vue votre vocation [3]... » Tarugi quitta Rome pour son diocèse le 3 mai 1593 [4]. Il ne devait plus revoir Philippe. Le ton des lettres précédentes laisse deviner ce qui se passa entre eux au départ : l'espoir persévérant de Philippe que le plus aimé de ses fils reviendrait un jour au bercail, était anéanti pour jamais.



Peut-être eût-il réussi à le garder à la Congrégation, s'il avait pu revoir le pape. Mais, au lendemain de l'audience où Clément VIII avait paru se désister de ses projets, Philippe tombait gravement malade [5]. Son catarrhe l'avait repris avec violence [6]. La fièvre dura quarante

1. Il s'agit d'Antonio Talpa, de Camillo Severini, de Flaminio Ricci, de Giovenale Ancina, de Bernardino Mosina, dont les noms se sont déjà rencontrés dans cette histoire.

2. Lettre citée du 5 décembre 1592.

3. A. N., *Vita...*, année 1593, lettre du 23 janvier 1593.

4. *Ibid.*, lettre de Bozzio du 8 mai 1593. Cf. lettre de Tarugi, datée de Gênes, du 14 mai 1593.

5. L'audience eut lieu le 18 novembre. Puisqu'il y eut quarante jours de fièvre et que Philippe était convalescent à Noël, il faut croire que la maladie commença peu après le 18. Gallonio dit expressément qu'elle se déclara en novembre (*Vita...*, année 1592).

6. Description de la maladie dans la lettre de Tarugi du 19 décembre (citée par Capecelatro, *op. cit.*, II, p. 541).

jours [1]. Vers le milieu de décembre, les médecins le tinrent pour perdu [2]. « Notre Père, écrivait Tarugi le 26 [3] quand Philippe alla mieux, vient de soutenir avec la mort un combat comme jamais auparavant, mais il l'a emporté ; il est encore vivant par la grâce de Dieu, à la stupéfaction de Rome entière et des médecins. » Sa faiblesse restait extrême. « Aujourd'hui, ajoute Tarugi, il y a eu un léger accident que les médecins n'ont pas pris au sérieux ; mais moi, je tremble, parce que j'aime : il est si vieux et si usé ! » En janvier 1593, on craignait encore, malgré la grande amélioration : « Peut-être Dieu nous le laissera-t-il, écrit le même Tarugi, mais, s'il s'en tire, c'est un miracle sans conteste [4]. » Pour Philippe, il ne douta jamais qu'il guérirait. Il professait que Dieu prévient de leur mort les personnes spirituelles et le ciel ne lui avait envoyé nul signe [5]. Il ne souffrit pas que ses jeunes pénitents cherchassent un autre confesseur, et leur assura qu'il serait en état de les entendre lui-même à Noël, comme le vérifia l'événement [6].

Ce grave assaut de maladie le convainquit toutefois qu'il ne devait plus différer de déposer sa charge. A partir des élections triennales, qui eurent lieu en juin 1593 [7], il n'eut pas de cesse que la chose fût réalisée. Chaque jour il en parlait à Baronio et à d'autres Pères [8]. Comme ses instances n'aboutissaient à rien, il résolut de faire régler l'affaire par le pape, avec l'appui de ses intimes, les cardinaux Cusano et Borromée. Cardinaux et pape furent moins difficiles à gagner que la Congrégation. Le 6 juillet, les Pères ayant voix au chapitre étaient donc convoqués dans la chambre de Philippe et apprenaient des cardinaux eux-mêmes que Clément VIII aurait pour agréable qu'ils le laissassent résilier sa fonction. Les Pères durent abandonner leur résistance et s'inclinèrent devant la volonté pontificale [9].

1. Gallonio, *loc. cit.*

2. Cordella avait déclaré qu'il ne pouvait être plus mal (*P. C.*, f° 119). Angelo Vittorio était persuadé qu'il n'en réchapperait pas à son âge (*ibid.*, f° 127). Le 12 décembre, le cas ne paraît pas encore désespéré (A. N., fasc. 34, n° 1, Tarugi à Talpa, à cette date) ; mais, le 19 (lettre déjà citée), les médecins ne croient plus à la guérison.

3. A. N., lettre à Talpa.

4. *Ibid.*, lettre du 9 janvier 1593.

5. *P. C.*, f° 119. Il assura donc au médecin Cordella qu'en dépit de ses prévisions il se rétablirait.

6. Gallonio, *loc. cit.*

7. A. R., *Lib. III Decr.*, décrets des 5 et 10 juin 1593.

8. A. N., lettre sans date, qui est faussement supposée de 1586 et qui ne peut être que de juillet 1593.

9. A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 6 juillet 1593.

Mais ce n'était pas là tout le message qu'ils avaient à entendre. Philippe, en démissionnant, se désignait un successeur et son candidat était agréé par le pape. Puisque Tarugi, qu'il avait tant souhaité jadis de mettre à sa place [1], n'appartenait plus maintenant à la Congrégation et que les infirmités de son plus ancien disciple, Alessandro Fedeli, ne permettaient pas de penser à lui [2], il avait arrêté son choix sur Baronio. Le nuage qui avait passé récemment entre eux était dissipé; la pleine confiance était revenue [3]. Les Pères ne demandaient pas mieux que de voir Baronio à leur tête, s'il était impossible de garder Philippe [4]. Mais ils souhaitaient que la transmission de charge se fît en bonne et due forme et qu'on ne leur imposât personne. Tout le premier, Baronio se déclara pour l'observance fidèle des Constitutions. Philippe ne s'était pas soucié de cette procédure : si facile à s'effacer d'autres fois, il lui arrivait de suivre son inspiration et, comme en ce cas, de trancher par lui-même. Mais il ne s'opposa pas à l'élection régulière que désirait la Congrégation [5]. Elle fut remise à quinzaine afin que les électeurs de Naples pussent y prendre part. Au lieu de venir, ils envoyèrent un mémoire où ils se prononçaient aussi pour la liberté de l'élection, mais recommandaient qu'on suppliât d'abord Philippe de rester en charge, quitte à s'aider d'un vicaire [6]. Les Pères de Rome ne manquèrent pas le 23 juillet, jour de l'assemblée, de présenter à Philippe de suprêmes instances; elles furent inutiles et il fallut décidément élire un autre Préposé; Baronio fut nommé par un suffrage unanime [7]. Cinq jours plus tard, les électeurs de nouveau réunis se demandèrent si la maison de Rome ne pouvait pas être administrée par le Préposé général et s'il était encore besoin d'un Recteur. Ce qu'exigeait l'aparté continuel de la vie de Philippe perdait sa raison d'être avec Baronio; on décida donc, Philippe appuyant cet

1. Aux témoignages déjà cités, nous ajoutons la déclaration de Tarugi lui-même dans une lettre du 25 septembre 1595 (citée par MARCIANO, *op. cit.*, I, l. IV, c. v).

2. ARINGHI, *op. cit.*,, f° 198v.

3. On a déjà cité cette lettre de Tarugi du 12 décembre 1592 (A. N., fasc. 34, n° 1) : Baronio « s'est réconcilié avec le Père, car en dernier lieu leurs relations n'étaient plus ce qu'elles avaient été jadis. » D'après Francesco Zazzara (A. R., *Memorie*, f° 114), Philippe, après l'élection, dit à la marquise Rangona qu'il mourrait tranquille, sachant la Congrégation pourvue d'un chef tel que Baronio.

4. Les Pères de Naples sont convaincus que, libre ou non, l'élection aboutira à nommer Baronio (A. R., lettre de juillet 1593).

5. A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 7 juillet 1593.

6. Lettre citée plus haut.

7. A. R , *Lib. III Decr.*, décret du 23 juillet 1593.

avis, que les fonctions de Recteur de Rome et de Préposé général se confondraient dans la suite [1]. Tout était désormais réglé. Philippe, déjà très « retiré », entrait maintenant dans une retraite totale. Vieillard alors âgé de soixante-dix-huit ans, il explique à tout venant qu'il pourra enfin « rallumer en lui l'Esprit et commencer de faire un peu de bien [2] ».

Aussitôt devenu Préposé, Baronio projeta d'achever la rédaction des Constitutions [3]. Il fallait assurément faire vite si l'on voulait, pour leur donner plus d'autorité, qu'elles fussent complètement établies du vivant de Philippe. Le texte que Sixte-Quint avait été sur le point d'approuver paraissait réclamer des précisions. Quelques-unes avaient été arrêtées dès 1590. Ainsi les prêtres qui appartenaient depuis trois ans au moins à la Congrégation reçurent le droit d'opiner dans les assemblées où l'on traiterait des Constitutions, sinon de voter comme les Pères ayant accompli le décennat [4]. On voulut aussi déterminer comment seraient administrés les biens personnels des membres de la Congrégation. Il restait entendu que chacun garderait son avoir : sur ce point, l'avis de Philippe était trop catégorique pour qu'on pensât à rouvrir la discussion. Mais chacun jusqu'ici avait pu détenir et gérer lui-même sa fortune. On trouva qu'il vaudrait mieux qu'elle fût confiée à un dépositaire, qui devrait d'ailleurs se conformer pour l'emploi aux instructions du déposant. Philippe ne repoussait pas cette façon d'agir, encore qu'il s'inquiétât que la Congrégation encourût par là le soupçon de convoiter l'argent d'autrui [5]. Après l'avoir adoptée pour les novices, on eut l'idée qu'il serait bon de la maintenir encore après le noviciat [6]. Les Pères de Naples furent ravis de l'innovation proposée par les Romains. C'était leur propre usage que la maison-mère en venait à sanctionner. Justement recommençait de

1. A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 28 juillet 1593.
2. *Ibid.*, lettre du 24 juillet 1593.
3. A. N., *Vita...*, année 1593.
4. Nous avons les lettres échangées à cette occasion entre Rome et Naples (lettres de Rome : A. N., 6 et 20 juillet et 3 août 1590 ; lettres de Naples : A. R., lettres de Talpa des 13 et 27 juillet et des 10 et 17 août 1590). Il n'en ressort pas clairement que cette disposition, sur laquelle on semble pourtant d'accord, ait été finalement adoptée. Elle ne se trouve pas dans le texte des Constitutions de 1595-1596 (voir plus loin).
5. A. N., lettre de Gigli à Tarugi, 27 juillet 1590, post-scriptum.
6. Dans le décret du 26 juillet 1590 (A. R., *Lib. II Decr.*), les mentions des novices ont été barrées, comme si l'on avait voulu après coup donner au décret une portée plus étendue. Cf. le post-scriptum cité à la note précédente.

courir à Naples le vieux refrain que les Philippins n'étaient pas un véritable institut religieux, mais un simple convict, qui n'imposait nulle obligation commune à ses hôtes de passage. On aurait désormais une pratique de vie régulière à citer aux maldisants. Les Pères de Naples comptaient peut-être aussi que la maison de Rome n'en resterait pas là et qu'elle serait amenée à faire encore siennes d'autres particularités qu'on leur reprochait jadis [1].

Talpa surtout souhaitait ardemment de voir les événements suivre cette pente. Il crut l'occasion bonne d'en hâter le cours durant le séjour que Tarugi fit à Rome, au moment de sa promotion épiscopale. Peut-être les conversations de cet avocat insinuant et aimé réussiraient-elles à dissiper les préventions contre lesquelles n'avaient rien pu les lettres [2]. On réaliserait enfin la conformité complète des règles entre Rome et Naples, aux dépens, non de Naples, mais de Rome, qui se modèlerait sur Naples. Quelques Pères de Rome étaient prêts aux concessions. Mais les plus anciens, groupés autour de Philippe, maintinrent l'ancienne intransigeance. Ainsi ils ne voulurent pas entendre parler d'élever les novices ainsi qu'à Naples à part de la communauté. C'est ce que signifient ces lignes de Tomasso Bozzio : « De l'avis général, introduire ici le noviciat du vivant du Père est une entreprise impossible [3]. » C'est de même Philippe, à n'en pas douter, qui résiste à cette mise en commun de toutes choses, mobilier, livres, vêtements, à laquelle tient extrêmement Naples, parce qu'elle imite, au vœu de pauvreté près, le détachement des religieux. Les Pères de Rome, les uns avec leurs propres ressources, les autres avec les mensualités que leur donne la Congrégation, continueront de se procurer les objets à leur usage et de les garder en toute propriété [4]. La seule mesure à laquelle Rome se rallie semble celle d'interdire les serviteurs particuliers [5].

Talpa essuie donc un échec, mais cet homme est un obstiné qui reviendra bien d'autres fois à la charge. S'il ne doit pas réussir à

1. A ce sujet, cf. décret cité et les lettres suivantes : A. N., lettres de Tomasso Bozzio à Talpa, des 28 juillet, 10, 17 et 22 août 1590 ; A. R., lettres des 3 août et 21 septembre 1590 ; ORATOIRE DE LONDRES, lettre de G. Ancina à Philippe, du 3 août 1590.

2. A. N., *Vita...*, année 1592. Dès l'été de 1592, Talpa manœuvrait par lettres pour arriver à ses fins.

3. *Ibid.*, lettre du 7 novembre 1592. Noter que le noviciat était un des articles des Sommaires des Constitutions rédigés en 1583 et qu'il n'en est plus question dans les Constitutions de 1588.

4. *Ibid.* Cf. lettres des 22 novembre et 25 décembre 1592 et du 6 février 1593.

5. Lettre citée du 22 novembre.

importer jamais à Rome l'austère régime de Naples, du moins il n'en relâchera rien sur place. Le départ de Tarugi, qui lui vaudra le titre de Recteur [1], ne lui donnera pas de plus franches coudées, puisqu'auparavant, de l'aveu même de Tarugi, c'était déjà lui qui gouvernait [2]. Cependant Tarugi croit un jour prudent, au moins pour calmer les appréhensions de Rome, de lui recommander la modération [3]. Une autre fois, il le presse de ne pas exténuer les novices [4]. Mais il s'agit là de l'application des règles, non des règles elles-mêmes, auxquelles Tarugi, pas plus que Talpa, ne pense qu'il faille toucher.

Baronio, qu'une étroite amitié liait avec Talpa, souhaitait comme lui mettre d'accord les deux maisons; mais sa bonne volonté n'aboutit non plus à rien. Deux ans après son élection, à la veille de la mort de Philippe, on constate que les Pères de Rome sont restés pour la plupart les adversaires de la pratique capitale de Naples, le communisme des objets mobiliers; il ne leur sourit pas davantage de s'obliger aux sorties toujours à deux, suivant l'usage restrictif de là-bas [5]. Baronio ne semble guère avoir fait progresser en 1593 la rédaction des règles, sinon au sujet des prérogatives du Préposé [6]. On compara aussi le traitement des novices à Rome et à Naples [7]; mais il s'agissait du coutumier, non des règles fondamentales, et peut-être voulait-on seulement savoir si la rigueur attribuée aux méthodes de Naples n'appelait pas des tempéraments [8].

Entre autres obligations, le Préposé se vit alors ajouter celle de visiter à son entrée en charge les maisons relevant de son obédience [9].

1. A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 1er juillet 1593.
2. A. N., fasc. 34, n° 1, Tarugi à Talpa, 12 décembre 1592.
3. *Ibid.*, le même au même, 21 novembre 1592. Voir ci-dessus, p. 425, note 2, un extrait de cette lettre.
4. *Ibid.*, le même au même, 1er mai 1593.
5. A. R., lettre du 2 mai 1595.
6. A. N., Baronio à Talpa, 4 septembre 1593; A. R., lettre du 10 septembre 1593; *ibid.*, *Lib. III Decr.*, décret du 17 octobre 1593; A. N., lettre du 18 octobre 1593. A la même époque on décida encore que les comptes financiers seraient exposés une fois par an à toute la Congrégation : cf. décret du 22 octobre 1593 (*Lib. III*); et A. N., lettre du 23 octobre 1593.
7. A. N., Baronio à Talpa, 20 novembre 1593. Plusieurs décrets avaient été rendus peu auparavant au sujet des novices (*Lib. III*, décrets des 23 septembre et 15 octobre 1593).
8. Voir les lettres où Talpa soupçonne cette intention et se justifie d'avance : A. R., lettres des 26 novembre et 3 décembre 1593.
9. On en trouve mention dans les Constitutions mises sur pied entre 1593 et les premiers mois qui suivent la mort de Philippe.

La première visite de cette espèce eut lieu au printemps de 1594. Pateri suppléa Baronio retenu à Rome [1]. Il se rendit d'abord à Naples. Talpa lui fit le plus chaleureux accueil ; il se réjouit que, par cette démarche, la mère reconnût enfin sa fille et que la pleine confiance dût régner désormais entre elles [2]. L'envoyé de Rome trouva une maison dont les observances monastiques contrastaient avec la liberté d'allure qu'avait gardée la maison-mère [3]. Habitué à ces mœurs, Tarugi, en revoyant Rome à la fin de 1592, avait eu l'impression contraire du relâchement [4]. Les deux maisons suivaient donc réellement des voies diverses. Pateri ne fit pas grief à celle de Naples de son particularisme connu et toléré depuis longtemps [5]. Il se contenta d'admirer l'essor rapide qu'elle avait pris au bout de sept ans, et la fécondité de ses œuvres [6]. De Naples le visiteur gagna San Severino dont l'état lui donna moins satisfaction. Ce groupe, qu'avait adopté la communauté romaine, mais qui n'était pas sorti de son sein comme celui de Naples, restait mal informé des pratiques de la Congrégation. Pateri lui procura les coutumiers de Naples, plus complets que ceux de Rome, pour achever de l'instruire [7]. Mais son plus grand malheur était de n'avoir pas des membres en proportion de sa tâche. Le Père Carli, envoyé au début de l'année, était toute l'aide alors disponible à Rome. Naples eût été moins embarrassée de fournir des sujets et les Pères de San Severino se disaient prêts, pour les recevoir, à se plier exactement aux règles spéciales qu'on y observait. Cet arrangement était suggéré par Talpa, qui avait d'étroites accointances avec l'établissement et qui saisissait l'occasion de propager hors de Naples la discipline dont il était l'inspirateur. Mais Philippe soutint

1. A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 9 décembre 1593 : on avait pensé que la visite pourrait commencer aussitôt après Noël. Baronio l'annonça officiellement dans une lettre latine, de style solennel, qui est datée du 22 avril 1594 (A. N., fasc. 21, n° 1, f° 76 ; publiée dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 juin 1926).

2. A. R., *Casa di Napoli*, II, relation officielle de la visite, f° 210.

3. Pateri raconte dans ses *Mémoires* (*loc. cit.*, f° 60v) que la maison de Naples, plus semblable à une communauté de religieux réformés que de prêtres séculiers, lui parut n'avoir presque plus aucun trait commun avec celle de Rome.

4. A. N., lettre du 27 mars 1593. Il trouve par exemple que les revenus de la maison atteignent maintenant un trop haut chiffre.

5. Il n'en est pas question parmi les divers points qu'il trouve à reprendre (relation citée, f°s 217v et 218).

6. Lettres de Baronio du 13 mai 1594 (citée par Calenzio, *op. cit.*, p. 368), et de Pateri du 10 juin 1594 (A. R.).

7. A. N., *Vita...*, année 1594, où l'on cite une lettre de Pateri à Talpa, du 16 juin 1594.

que la transplantation des sujets d'une maison à l'autre ne valait rien, et interdit la mission projetée [1]. Toutefois les liens de Naples et de San Severino se renforcèrent dès cette époque : les recrues de San Severino furent envoyées pour leur formation dans le noviciat de Naples [2], et le « style » de Naples, c'est-à-dire sa façon d'organiser la vie commune, pénétra, du consentement de Rome, à San Severino [3].

Philippe s'est donc prononcé dans les questions soulevées par le voyage de Pateri. Il faut même lui attribuer l'idée de cette visite des maisons filiales [4]. Ainsi sa démission de Préposé l'a débarrassé du soin des petites affaires ; mais on ne traiterait pas les grandes sans lui soumettre les avis. La vénération de ses disciples ne fléchit pas ; il reste celui à qui l'on recourt dans les difficultés avec une foi aveugle ; son conseil tranche tout, comme si ce qui émane de lui provenait de Dieu même.



Outre celles de sa Congrégation, il est encore mêlé à cette époque aux affaires générales de l'Eglise ou, pour dire plus exactement, à l'affaire de France, qui prime alors toutes les autres parce qu'elle met en jeu non seulement la foi religieuse d'un grand royaume, mais, si l'Espagne arrive à dominer la France, l'équilibre de l'Europe et l'indépendance de la Papauté. Depuis longtemps, les regards des Romains sont anxieusement tournés vers le champ confus d'intrigues et de batailles où s'évertuent le roi de France et le roi de Navarre, la Ligue et les Espagnols [5]. Les Philippins ont participé aux prières publiques, jubilés, expositions des Quarante Heures, processions continuellement prescrites [6]. Ce qu'on voit le plus dans Rome, avec ces démonstrations pieuses, ce sont les menées de la toute-puissante Espagne. Sixte-Quint, surpris par la mort, n'a pas eu le temps de pousser avant

1. PATERI, *Mémoires* cités, f° 61.
2. A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 22 septembre 1594.
3. *Ibid.*, lettres des 8 et 14 janvier 1595.
4. PATERI, *Mémoires* cités, f° 60v.
5. Ces soucis apparaissent souvent dans la correspondance de la Congrégation : voir par exemple A. N., lettres des 23 et 30 mars, 14 septembre et 5 octobre 1590 et du 11 juillet 1592.
6. Voir par exemple la longue lettre du 5 novembre 1587 (A. N.) sur le jubilé de la semaine précédente, qui « a remué Rome plus que celui de l'Année sainte » ; et ce que dit le CARDINAL SANTORIO (*Autobiographie* citée, p. 189) de celui de 1589.

les tentatives d'une politique affranchie de son influence [1]. Après lui, Grégoire XIV retourne à la soutenir sans discernement. Innocent IX, quelques gages de dévotion qu'il lui ait donnés jadis, tient comme pape une conduite plus réservée, mais meurt avant d'avoir choisi définitivement sa voie [2]. Avec son caractère méticuleux, défiant et irrésolu, Clément VIII mettra longtemps pour se détacher des serres espagnoles et consentir à l'absolution d'Henri IV. C'est à une époque où son évolution ne transparaît pas encore, que Philippe interviendra pour le pousser incontinent au but.

Henri IV, dont la cause progressait, avait abjuré l'hérésie le 25 juillet 1593. Mais, en l'absolvant, les évêques de son parti avaient réservé l'autorité du Siège apostolique. Aussi députa-t-il sans tarder le duc de Nevers au Pape pour obtenir que leur absolution fût ratifiée. La démarche est de portée immense : si elle réussit, le roi de Navarre est habilité au trône de France, et ruinés les espoirs que les Espagnols fondaient sur la Ligue. Mais peut-on attendre de Clément VIII ce renversement des alliances et des entreprises du Saint-Siège, au scandale d'une Cour et d'une Ville où le crédit de l'Espagne est indiscuté [3] ? Surtout peut-on croire qu'il changera brusquement de face, au premier événement propice à de nouveaux desseins ? Comment s'étonner des réserves formelles qu'il commence par poser ? Nevers est prévenu qu'on le recevra, non comme ambassadeur d'Henri IV, mais comme personne privée. Il entre donc à Rome avec un train réduit, au jour tombant, le 21 novembre 1593 [4]. Trois audiences, qui ont lieu les 23 et 25 novembre et le 5 décembre, lui montrent Clément VIII fermé pour le moment, sinon pour jamais, à toute avance du roi de Navarre [5]. Il s'entend dire par le pape que, pour croire à la sincérité de son prince, il faudrait « qu'un ange du ciel vînt s'en porter garant » [6].

1. Sur sa tendance, voir lettres significatives de Niccolini au Grand-Duc, 16 février, 2 juin, 27 juillet et 22 août 1590 (ABEL DESJARDINS, *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane,* V).

2. HENRI DE L'EPINOIS, *La Ligue et les Papes,* p. 513 et suiv. Cf. DESJARDINS, *op. cit.*, lettre du cardinal del Monte du 11 décembre 1591 ; et PASTOR, *op. cit.*, X, p. 585.

3. *Mémoires* du DUC DE NEVERS (Paris, 1665), II, p. 478, *in* Discours du duc de Nevers au pape sur sa légation.

4. ARCH. STATO VENEZIA, DISPACCI DEGLI AMB. *Roma*, dépêches des 20 et 30 novembre; *Mémoires* cités du DUC DE NEVERS, *in* Discours sur ce que fit Monsieur de Nevers à son voyage à Rome en 1593.

5. *Mémoires* cités du DUC DE NEVERS, *loc. cit.*

6. *Ibid.*

C'est à peine si l'on tolère qu'il demeure à Rome plus des dix jours d'abord fixés. Des accès de goutte qui surviennent au pape suspendent leurs pénibles entretiens. Mais alors les conseillers du duc s'avisent de le tourner vers d'autres pratiques. Laissant le pape à ses réflexions, Nevers va travailler l'opinion romaine. A défaut des cardinaux, qui ont interdiction de recevoir sa visite [1], il s'abouchera avec les supérieurs religieux et les théologiens en vue, leur exposera le cas du roi, leur demandera conseil, réclamera leurs prières pour que Dieu inspire les décisions du pape et remédie aux malheurs de la France, et peut-être que cette déférence modeste suscitera un bienveillant intérêt pour lui et pour sa cause [2]. Ces visites sont d'autant plus urgentes que les Espagnols projettent de faire souscrire par les religieux les plus qualifiés un mémoire qui déclarera canoniquement impossible l'absolution qu'il sollicite [3].

Les instructions soumises au duc de Nevers entrent en des détails qui intéressent de près cette histoire. « Je crois, lui écrit-on [4], qu'il sera bon que la première visite soit pour la Chiesa Nuova, à Pozzo Bianco, qui est très chère au pape, au cardinal Aldobrandini et à bien d'autres. Vous ferez appeler d'abord le Père Philippe, qui est un vieillard vénérable, le fondateur de cette Compagnie, au demeurant un homme simple et tout le contraire d'un savant [5]. Vous resterez avec lui dans les généralités, l'invitant à prier pour l'affaire. Puis vous demanderez le Père Cesare Baronio et le Père Tomasso Bozzio, qui sont, eux, gens de science et de valeur et jouissent d'un très grand crédit à la Cour. » Avec ces derniers, le duc pourra parler théologie, mais fera bien d'amener des gens capables de leur répliquer en la matière, comme Monseigneur d'Ossat. « J'espère que ce sera une bonne journée », conclut l'auteur du billet. Le duc se mit aussitôt en mouvement. Le 8 décembre au matin, il vient à la Chiesa Nuova, commence par entendre la messe, puis s'entretient longuement avec Philippe,

1. *Mémoires* cités du duc DE NEVERS, p. 477.

2. BIBL. NAT. *fonds fr.*, 3988, f° 145, lettre non datée (la date ajoutée du 27 décembre 1593 est certainement inexacte).

3. ABEL DESJARDINS, *op. cit.*, V, lettre de Nicolo Mellini au Grand-Duc, du 10 décembre 1593 ; BIBL. NAT., *loc. cit.*, n° 22, f° 36, lettre donnée comme de Lomellini à Nevers, avec date ajoutée du 9 décembre 1593 ; elle doit être du 8.

4. BIBL. NAT., *loc. cit.*, n° 16, f° 17, lettre de Lomellini au duc de Nevers, qui doit être un peu antérieure à la date ajoutée du 8 décembre 1593.

5. Le texte dit simplement « huomo simplice », expression que nous paraphrasons pour en indiquer le sens exact.

Baronio et plusieurs Pères. Malade, Philippe fut obligé de le recevoir au lit [1]. Nous connaissons ses impressions par le cardinal de Florence qui le vit dans l'après-dîner, le jour même de la visite [2]. Est-ce par l'effet du préjugé favorable à la France que tous les Florentins partagent ? Est-ce de s'imaginer que c'était Clément VIII qui suggérait au duc sa démarche ? Philippe, dont l'âge n'a pas éteint la faculté d'enthousiasme, s'est senti sur le champ plein d'attrait pour la cause qu'on lui a expliquée. Il a eu les plus gracieuses manières avec le duc. Les paroles qu'il a dites, il est persuadé que Dieu les lui inspirait. Enfin il a conçu le dessein d'aller entretenir le pape de l'affaire. Le cardinal l'encourage, ravi de cette chaleur ; les réceptions officielles sont empêchées par la goutte de Clément VIII et l'occasion est excellente pour le voir privément à loisir. Philippe a son idée : il proposera au pape d'absoudre le roi de Navarre pour un an et de lui donner ainsi le délai d'accomplir des actes qui prouvent son vouloir sincère.

Cependant la tournée du duc de Nevers avait ému le parti espagnol. Il exécutait rapidement le programme de ses visites. Ayant commencé un matin par la Vallicella, il s'était rendu dans l'après-midi chez les Jésuites. Le lendemain, on le voyait chez les Franciscains de l'Ara Caeli [3]. Les Théatins et les Capucins auraient leur tour [4]. Quand ils eurent connaissance de la visite à la Vallicella, des intimes de Philippe qui tenaient fermement pour l'Espagne, les cardinaux Borromée et Cusano et l'archevêque de Monreale, accoururent en combattre l'effet [5]. Ils lui firent un cas de conscience de parler au pape comme il le projetait. Leur assaut démonta quelque peu Philippe. Il fallut que Baronio et Bozzio, gagnés de plus ancienne date au parti français [6], s'empressassent de lui rendre confiance avec leurs raisonnements. Mais le premier élan était perdu. Quand Philippe se présente le 12 décembre

1. *Avviso di Roma*, du 11 décembre 1593, cité par PASTOR, *op. cit.*, XI, p. 71, note 3.

2. ARCH. STATO FIRENZE, *Med.* 3306, lettre de Niccolini au Grand-Duc, 10 décembre 1593. Les détails précédents sont pris aussi de cette lettre.

3. *Ibid.*

4. BIBL. NAT., *loc. cit.*, f°s 29, 36 et 145, lettres déjà citées.

5. Borromée était un des partisans les plus décidés de l'Espagne : Lomellini dispute longuement avec lui vers ce temps-ci pour lui faire découvrir ses arguments (BIBL. NAT., lettres citées, *loc. cit.*, n° 20, f° 32, et n° 22, f° 36).

6. Cf. BIBL. NAT., *loc. cit.*, f° 145, dans une lettre déjà citée, la mention de Bozzio comme d'un « ami de Badolocchio », qui était un agent du parti français. Cependant Bozzio avait rédigé récemment (septembre 1593) un mémoire pour mettre en garde contre les dangers de recevoir le roi de Navarre dans l'Eglise catholique : cf. PASTOR, *op. cit.*, XI, p. 63.

chez le pape [1], plaide-t-il mollement sa cause ? Il ne rapporte du Palais nulle assurance que le pape laisse fléchir ses sentiments ; on lui a tenu les mêmes propos qu'aux autres intercesseurs du roi de Navarre ; les espions apposés par les Espagnols autour de son audience ne purent apprendre rien d'inquiétant [2].

En apparence, Philippe a donc échoué. Niccolini, agent du Grand-Duc, se l'explique en pensant que Clément VIII le tient « pour saint homme, mais non pour grand théologien, et trouve même qu'il radote par moment [3] ». Il n'y a pas lieu de relever l'outrance de ces derniers mots. La sainteté de Philippe était capable de faire impression sur le pape aussi bien que la science du cardinal Tolet [4]. Elle fit impression sans aucun doute. Mais Clément VIII, qui savait se contenir, ne révéla point à Philippe que sa démarche aggravait encore ses perplexités [5]. On en devine le poids quand il lui échappe de dire qu'il voudrait être mort et que Santa Severina, son rival au conclave, est bien heureux d'être resté cardinal [6] ; ou que le roi de Navarre, trépassant d'une arquebusade, le soulagerait en tranchant les choses sans qu'il s'en mêlât [7]. Il ne faut donc pas prendre le change en l'entendant au Consistoire du 20 décembre fulminer qu'il se laisserait « écorcher, mettre en pièces, qu'il endurerait le martyre » plutôt que d'absoudre Navarre, que l'affaire ne souffre hésitation ni doute, et que ceux qui épousent sa cause s'attireront

1. BIBL. NAT., *loc. cit.*, f° 54, lettre datée du 12 décembre, annonçant que « aujourd'hui », le « vieux », qui doit être Philippe, est allé chez le pape.

2. *Ibid.*, pour le détail des espions. Quant au reste, cf. la longue correspondance que Niccolini envoie le 13 décembre au Grand-Duc (ARCH. STATO FIRENZE, *loc. cit.*). Niccolini, renseigné d'abord inexactement par Lomellini, apprend ensuite la vérité du cardinal Medici, qui est allé voir Philippe après l'audience.

3. « ... l'ha per mezzo barbogio... » (même lettre donnant le compte-rendu de l'audience).

4. Il fut le conseiller le plus influent de Clément VIII et joua un rôle décisif dans l'affaire d'Henri IV : cf. ARCH. STATO VENEZIA, *loc. cit.*, dépêche du 2 octobre 1593 ; *Lettres* du cardinal D'OSSAT, lettre du 30 août 1595, à Villeroy ; ABEL DESJARDINS, *loc. cit.*, lettre de Niccolini au Grand-Duc, du 31 août 1595.

5. Cf. PASTOR, *op. cit.*, XI, p. 66 : « Nous nous trouvons dans une forêt sombre », déclare le pape vers le 8 octobre 1593, c'est-à-dire un peu avant qu'arrive Nevers.

6. BIBL. NAT., *loc. cit.*, f° 50, copie d'une lettre de Nevers à Henri IV, 11 décembre 1593.

7. ABEL DESJARDINS, *loc. cit.*, lettre de Niccolini à Vinta, du 20 janvier 1595. Il lui arriva encore de dire que le Saint-Siège n'avait pas eu d'affaire aussi considérable à traiter depuis plusieurs centaines d'années (*Lettres* du cardinal D'OSSAT, lettre à Villeroy du 30 août 1595).

l'inimitié de Dieu [1]. Cette assurance dissimule qu'il est depuis quelque temps ébranlé [2]. Il n'a garde de discuter avec les cardinaux, craignant que tous n'approuvent pas l'intransigeance dont il persiste à faire montre [3]. Mais il révélera plus tard qu'il prenait soin à ce moment même de « ne pas rompre complètement le fil », de laisser une porte ouverte pour d'autres négociations [4], et c'est justement la conduite que Philippe, dans son audience, l'avait pressé de suivre [5].

La visite du duc de Nevers a décidé de la position que prendrait la Congrégation dans les affaires de France. On ne cessera plus à la Vallicella de favoriser le roi de Navarre. Le jour où Philippe se rend chez le pape, Baronio rédige un mémoire que son érudition remplit de précédents historiques qui autoriseraient l'absolution [6]. Le départ découragé de Nevers un mois plus tard ne met pas fin aux efforts des Pères. Baronio surtout aura de nouvelles occasions d'intervenir. Dès le début de son règne, Clément VIII, admirateur de sa science, l'a doté d'une pension qui le mette à l'aise pour la publication des *Annales* [7].

1. *Mémoires* cités du duc DE NEVERS, p. 638 et suiv.; ARCH. STATO FIRENZE, *Carte Strozzi*, fa 295, fos 105v-107.

2. ABEL DESJARDINS, *loc. cit.*, lettres du cardinal del Monte à Vinta, du 12 mars 1593, et d'un anonyme à Vinta, du 20 août 1593 ; PASTOR, *op. cit.*, XI, p. 60-61, dépêche du Vénitien Paruta au sujet de son audience du 20 août 1593, et p. 696-697, dépêches de Giulio del Caretto au duc de Mantoue, des 21 et 28 août 1593 ; ARCH. STATO VENEZIA, *loc. cit.*, dépêche du 3 juillet 1593 ; *Lettres* du cardinal D'OSSAT, lettre au roi, du 22 décembre 1594. Par tradition de famille, Clément VIII devait incliner vers la France : cf. PASTOR, *loc. cit.*, p. 61 et 739 ; lettre du cardinal d'Ossat déjà citée ; ALBÈRI, *op. cit.*, Serie IIa, IV, relation de Paolo Paruta (1595), p. 425 ; et RANKE, *op. cit.*, II, p. 413-414.

3. ALBÈRI, *op. et loc. cit.*, p. 413-414. Paleotto s'était déclaré pour Nevers (ARCH. STATO FIRENZE, *loc. cit.*, lettre du 24 novembre 1593) et réclamait pour les cardinaux le droit d'être consultés dans une aussi grave affaire.

4. *Lettres* du cardinal D'OSSAT, lettre citée du 22 décembre 1594 ; ABEL DESJARDINS, *op. cit.*, lettre de Niccolini au Grand-Duc, du 3 août 1595 ; HENRI DE L'EPINOIS, *La Ligue et les Papes*, p. 609. Le refus de Clément VIII dans l'audience du 5 décembre n'eut pas la forme absolue que Nevers a rapportée : cf. les déclarations du pape à Paruta vers le 17 décembre (PASTOR, *loc. cit.*, p. 72).

5. Lettre citée de Niccolini au Grand-Duc, du 10 décembre 1593.

6. Ce doit être lui qui est désigné sous le nom de « Padre Picinino » dans la lettre citée du 12 décembre 1593 (BIBL. NAT., *loc. cit.*, f° 54).

7. Lettres de Baronio à Talpa, des 4 juillet et 2 octobre 1592 ; du même à l'archevêque de Gnesen, du 30 septembre 1592 ; du même au dominicain Sottomaiore, du 5 novembre 1592 (CALENZIO, *op. cit.*, p. 288-289, 311, 312). Voir la joie naïve du pensionné dans la lettre qu'il écrit le 9 octobre 1592 à Frédéric Borromée (A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*). La pension, d'abord de 200 écus, fut bientôt doublée.

Si Philippe ne se fût interposé, il semble qu'il aurait été bientôt fait cardinal [1]. Philippe ne put empêcher le pape de le prendre à la fin de 1594 pour confesseur. Clément VIII aurait souhaité que Philippe lui-même acceptât cet office; mais les visites quotidiennes qu'il exigeait eussent assurément dépassé les forces du vieillard [2]. C'est donc Baronio qui fut choisi [3]. Il ne paraît pas douteux qu'il profita de son ministère pour presser sur les résolutions du pape. Quoique les événements se précipitassent désormais en faveur d'Henri IV avec une force irrésistible, Clément VIII se refusait toujours à y céder. La crainte de l'Espagne et la lenteur de son caractère conspiraient à le retenir. Il attendait le moment où nul ne pourrait plus nier que le souci de la religion dictait seul sa conduite [4]. C'est au cours de ces atermoiements sans fin que Philippe l'assura par la bouche de Baronio que le ciel voulait certainement, pour le bien de la France et de l'Eglise, l'absolution du roi. Il aurait prescrit à Baronio, si son pénitent restait sourd à l'avis, qu'il refusât de l'entendre plus longtemps en confession. Baronio, consciencieux jusqu'au scrupule, ne manqua pas d'exécuter cette consigne [5]. Philippe et Baronio conjurés contre lui, il ne fallait rien moins pour amener Clément VIII à la décision. Si deux ou trois

1. A. N., *Vita...*, année 1594, lettres de Perrachione à Talpa, du 3 juin, et de Baronio à Talpa, du 18 novembre. Le cardinalat de Baronio continua de passer pour imminent (ALBÈRI, *op. et loc. cit.*, p. 379).

2. *P. C.*, f° 1011.

3. CALENZIO, *op. cit.*, p. 351-352 : voir lettres de Talpa du 14 avril, et de Baronio du 18 septembre 1594 : le projet mit donc quelque temps à mûrir.

4. *Lettres* du CARDINAL D'OSSAT, lettres au roi du 4 janvier, et à Villeroy du 11 janvier 1595. Cf. ABEL DESJARDINS, *op. cit.*, lettre de Bonciani au Grand-Duc du 17 janvier 1595 sur le schisme menaçant en France. A la fin, il multiplie les prières publiques auxquelles il prend la plus ostensible part : cf. *Lettres* du CARDINAL D'OSSAT, lettre à Villeroy du 30 août 1595 ; et dépêche de Paruta du 9 septembre 1595 (citée par CAPECELATRO, *op. cit.*, II, p. 593).

5. Un texte, que Baronio transcrivit de sa main sur le dernier feuillet d'un ouvrage où il défendait la cause d'Henri IV, paraît faire la preuve qu'il en admettait les assertions, c'est-à-dire les faits que nous venons de rapporter : cf. CALENZIO, *op. cit.*, p. 355. Voir en outre la lettre de l'Abbé del Bosco (Dubois) à Henri IV, du 30 mars 1609 (A. R., *Scritture originali*, f°s 488 et 495), et la *Vie* de Baronio par RAYMUNDUS ALBERICI (*Venerabilis Caesaris Baronii... Epistolae et opuscula...*, I, p. 49). ANDREA VITTORELLI, le continuateur de CIACONIUS, raconte avoir entendu de ses oreilles le cardinal Baronio, prêchant en 1607 à la Vallicella, dire que Philippe lui avait ordonné de tout mettre en œuvre auprès de Clément VIII pour obtenir l'absolution du roi de France (CIACONIUS, *op. cit.*, IV, col. 254). SONZONIO (*op. cit.*, l. III, c. x, n° 3) raconte que Philippe fit au cardinal Morosino les mêmes déclarations que, par le truchement de Baronio, à Clément VIII.

personnes qui seules jouissaient de sa confiance n'avaient eu recours à ces instances énergiques, nul ne sait, déclare l'ambassadeur vénitien, combien auraient encore duré ses hésitations [1]. Cependant, quand mourut Philippe en mai 1595, le dénouement qu'il avait souhaité paraissait proche. Pour une fois, durant sa longue carrière romaine, il avait été mêlé à des affaires d'Etat.



Ses forces déclinantes causent alors à sa Congrégation une inquiétude continuelle. Pour lui épargner la fatigue, on voudrait ralentir l'affluence quotidienne des gens qui le visitent. Mais il n'entend pas raison sur ce point ; sa porte doit rester ouverte à tout venant et il faut user de stratagème, avoue Baronio [2], pour qu'il ait du répit. A la fin de mars 1594, reparaît son catarrhe et la fièvre qui l'accompagne d'ordinaire [3]. Rome s'émeut dès qu'on sait qu'il garde le lit ; le pape envoie fréquemment prendre de ses nouvelles ; les cardinaux viennent en personne et la plus grande partie du Sacré Collège défile ainsi dans sa chambre [4]. Vers le milieu d'avril, il est remis. Mais alors se produit soudainement une crise de gravelle. A une journée entière de vives souffrances en succède une de dépression extrême [5]. Le matin du troisième jour un nouvel accès, beaucoup moins fort, est bientôt conjuré [6]. Il n'y aura pas de récidive. C'est dans l'après-midi que Philippe, comme on l'a raconté déjà, se soulève tout d'un coup sur son lit malgré sa faiblesse, et qu'on le voit tendre les bras devant lui avec une extraordinaire ardeur en sanglotant et en criant : « O ma Madone, ma Madone ! » [7]. Mimique et paroles qui persuadent facile-

1. Relation citée de Paolo Paruta en 1595, p. 425 : Paruta nomme en particulier le cardinal Tolet et Baronio. Cf. PASTOR, *loc. cit.*, p. 105.

2. A. N., lettre à Talpa du 11 septembre 1593.

3. *Ibid.*, lettre de Pietro Perrachione du 1er avril 1594. Cf. A. R., lettre du 8 avril 1594.

4. A. N., lettre du 1er avril 1594.

5. *Ibid.*, lettres des 15 et 16 avril 1594. La crise s'est déclarée le mercredi 14.

6. A. R., lettre du 23 avril 1594.

7. D'après Francesco Zazzara, l'apparition a eu lieu en avril ou en mai 1594 (*P. C.*, f° 267v). La confrontation des lettres citées plus haut avec le récit du médecin Ridolfo (*ibid.*, f° 192v) permet de la dater sûrement du vendredi 16 avril. GALLONIO (*Vie*, année 1594) nous donne l'heure, 21 heures, c'est-à-dire au cours de l'après-midi.

ment les assistants émerveillés que la Vierge lui est apparue. Après cette intervention céleste, il se sent définitivement guéri [1].

La scène, dont on a des récits détaillés, permet de faire le dénombrement des plus intimes amis de Philippe. Ce jour de maladie grave, où l'on n'entre pas à volonté, nous trouvons près de son lit, outre l'apothicaire Alluminati et les médecins Angelo Vettori et Ridolfo Silvestro, qui le soignent, le Père Gallonio, qui ne le quitte guère, et ce jeune Francesco Zazzara qui éprouve un si profond contentement à le regarder simplement des heures sans rien dire [2]. Germanico Fedeli est dans une pièce voisine, en train de laver une écuelle qui a servi pour le malade [3]. Philippe, quand il reprend conscience du monde extérieur, demande si le cardinal Cusano n'est pas encore venu [4]; il réclame aussi Marcello Vitelleschi et Gio. Batta, frère de Francesco Zazzara, pour leur recommander la dévotion à la Madone [5]. Fabritio de' Massimi [6], l'abbé Crescenzi [7], Francesco Neri [8] arrivent très peu de temps après l'événement et les témoins s'empressent de le leur apprendre. Enfin le cardinal Borromée vint certainement à son tour, puisque le soir même il faisait tenir au pape un rapport sur le prodige [9]. Nous avons rencontré plus haut tous ces noms.

Après ce coup, la santé de Philippe resta passable durant une année. A la fin de mars 1595, durant l'octave de Pâques, il est assez valide pour se rendre au Palais où il guérit le pape d'un accès de goutte [10]. Mais une fièvre violente le saisit le 31 mars et dure tout le mois d'avril. Sa faiblesse est si grande dès le premier jour qu'il est incapable de dire un mot au cardinal Valier qui le visite [11]. Ses trois méde-

1. Il reste toutefois très faible : la lettre du 30 avril 1594 (A. R.) nous apprend qu'à la fin du mois il garde encore le lit.

2. *P. C.*, fos 51v-52 et 127v.

3. *Ibid.*, f° 936.

4. *Ibid.*, f° 193.

5. *Ibid.*, fos 51v-52.

6. *Ibid.*, f° 657.

7. *Ibid.*, f° 306v.

8. *Ibid.*, f° 94.

9. *Ibid.*, f° 219v.

10. Le miracle a été raconté au chapitre *L'Apôtre de Rome*, p. 114. Gallonio (*Vie*, année 1595) le date des fêtes de Pâques 1595; mais il fait tomber malade Philippe le 31 mars (*ibid.*). L'événement eut donc lieu entre le jour de Pâques, 26, et le 31 mars. Nero de' Neri parle par erreur du mois d'avril (*P. C.*, f° 201).

11. Gallonio, *loc. cit.* Cf. *P. C.*, f° 120, et les nouvelles données par les lettres des 2 et 12 avril (A. R.).

cins le jugent perdu [1]. Cependant il s'est mis dans l'esprit quelque temps d'avance qu'il dira la messe le 1er mai, pour la fête des apôtres saint Philippe, son patron, et saint Jacques [2]. Ainsi en fut-il réellement. Fabritio de' Massimi pensa rêver quand il le vit debout. Les médecins s'entendirent traiter par lui de gens stupides, pour avoir cru à la vertu de leurs remèdes [3]. Ils obtinrent pourtant qu'il suspendît encore trois jours de dire la messe. Mais Philippe reprenait le 5 mai son train de vie normal [4].

Cette convalescence fut courte; un accident très grave se produisit le matin du 12 mai : Philippe se mit à vomir le sang en abondance [5]. Les révulsions tentées par les médecins n'arrêtaient rien. Le sang continuait de venir. Philippe, qui s'imagina toujours avoir trop de sang, parce qu'il attribuait à cette pléthore ses palpitations et ses chaleurs, demandait qu'on en fît sortir davantage [6]. Mais il était si abattu qu'il paraissait près d'exhaler le souffle. Cette fois, on ne douta pas qu'il fût arrivé à sa dernière heure. Baronio lui administra l'Extrême-Onction. Le cardinal Borromée, qui était présent, estima d'abord qu'il n'aurait pas la force de recevoir le Viatique, puis, le trouvant un peu mieux, se chargea lui-même de l'apporter. Ce fut une scène émouvante. A la vue de l'hostie, la vigueur parut rentrer dans le corps du moribond. Il s'écria d'une voix forte, qui frappa les assistants : « Voilà mon amour! Voilà mon amour! Qu'on me le donne tout de suite! » Au *Domine non sum dignus* du cardinal, « Je n'ai jamais fait aucun bien, aucun, aucun... », affirmait-il tout en larmes avec un accent extraordinaire, « jamais, jamais, je n'ai été digne ». Après la communion, il continua de prier tout haut et de sangloter [7]. Le soir et la nuit du len-

1. *P. C.*, f° 649.
2. *Ibid.*, et f° 202v.
3. *Ibid.*, f° 649.
4. GALLONIO, *loc. cit.*; *P. C.*, f° 120; et A. R., lettre du 4 mai 1595, qui n'est pas exactement conciliable avec les assertions de Gallonio.
5. GALLONIO, *loc. cit.*; et *P. C.*, fos 45, 120v-121, 170v, 189v et 649. Cf. A. N., lettre de Pietro Pozzo aux Péres de Naples, du 27 mai 1595 ou d'un jour suivant.
6. *P. C.*, fos 383-384. Francesco Zazzara, qui recueillait ce sang, estime que Philippe en rendit plusieurs litres.
7. Les paroles de Philippe sont rapportées par plusieurs témoins auriculaires, Baronio (*P. C.*, f° 113v), Francesco Bozzio (*ibid.*, f° 189v), Fabritio de' Massimi (*ibid.*, f° 649), Gallonio (*loc. cit.*). La source la plus sûre est les notes du cardinal Frédéric Borromée, rédigées à la nouvelle de la mort de Philippe, c'est-à-dire moins de quinze jours après l'événement de ce Viatique (BIBL. AMBR. *Argumenta*; texte publié dans le périodique *San Filippo Neri,* numéro du 26 juillet 1923. Cf. *P. C.*, f° 674v (*Vat.*)

demain [1], revinrent encore quelques vomissements. Puis il retrouva subitement ses forces. Il dit à ses médecins stupéfaits qu'il avait pour se guérir des remèdes plus efficaces que ceux de la médecine. Il recommença de dire la messe et on se persuada que sa vie se prolongerait encore. Lui-même prétendait humblement qu'il lui fallait le temps de gagner enfin quelques mérites. « Si je guéris, disait-il à un vieux capucin qui le visitait à cette époque, je veux changer de vie [2]. » Peu de jours auparavant, il avait écrit à un prêtre florentin de ses amis, Messer Vittorio dell' Ancisa, de bien prier pour lui qui, « si près de mourir, s'apercevait de n'avoir fait aucun bien [3] ». Ce doit être alors qu'il déclara de même au cardinal Borromée ne pouvoir désirer la mort comme saint Paul, parce qu'il voulait d'abord faire un peu de bien, n'en ayant jamais fait de sa vie [4].

On tremblait pourtant que d'un moment à l'autre le fil de cette frêle existence vînt à se rompre. La vie tenait à peine à ce corps consumé, parcheminé, exsangue [5]. Germanico Fedeli, obligé de passer quelques jours à Carbognano près de son oncle malade, ne part pas avant d'être assuré par lui qu'il le trouvera vivant au retour [6]. Philippe non plus ne semble pas avoir eu grande confiance dans l'avenir. « Germanico, disait-il vers cette époque au même interlocuteur [7], que vas-tu voir d'ici peu ? » L'avant-veille de sa mort, quand Pietro Consolini soutenait que ce n'était plus la peine de dire la messe à son intention, parce qu'il allait bien : « Dites-moi au contraire une messe de mort, répondit-il : je sais comment je me porte [8]. » Le lendemain il recommande à tous ceux qu'il confesse de réciter un chapelet pour lui : « On croit que je suis guéri, leur déclare-t-il, et je continue d'aller mal [9]. »

1. Lettre citée de Pietro Pozzo.

2. *P. C.*, f° 235v.

3. NETTI, *op. cit.*, n° XXIV, lettre du 7 avril 1595. Cette lettre n'est pas la dernière qui nous reste de Philippe : nous en possédons encore deux autres, datées du mois suivant, l'une du 5 mai, qui est adressée à Sœur Anna Maria Trievi, sa nièce, l'autre du 19, sept jours avant sa mort, dont le destinataire est la Signora Spadafora, de Naples (*ibid.*, nos XXV et XXVI).

4. BIBL. AMBR. *Argumenta*, reproduit dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 juillet 1923.

5. « Depuis deux mois il est absolument consumé, on dirait une momie » (lettre citée du 12 mai 1595).

6. *P. C.*, fos 137 et 558. Cf. A. N., lettre du 20 mai 1595.

7. *P. C.*, f° 957.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, f° 121v.

Qui le penserait à voir les apparences? Aussi envoie-t-on aux Pères de Naples les plus rassurantes nouvelles [1]. Durant les trois derniers jours, levé tôt, couché à la nuit, il vaque facilement à ses occupations. En disant la messe, il exulte de joie, il chante les paroles plutôt qu'il ne les récite, surtout le troisième jour, le jeudi de la Fête-Dieu [2]. En sortant de cette dernière messe, le médecin Angelo Vettori dit à Gallonio qu'il y a dix ans que Philippe ne s'est porté aussi bien [3]. Toute la journée, Philippe se montrera plein de vivacité joyeuse [4]; il étonnera le soir le cardinal Cusano en grimpant d'un pas alerte l'escalier entre sa chambre et sa loggia [5].

Les souvenirs de ce dernier jour, notés par les témoins avec un soin pieux, nous permettent d'en reconstituer exactement l'emploi. La matinée entière, sauf le temps de la messe, se passe en confessions [6]. Valentino della Molara, un de ses pénitents, se rappelait combien Philippe fut caressant avec lui et comme il s'étendit en conseils pour lui tout dire dans cet entretien suprême [7]. Nous savons quelles Vies de saints il se fit lire après déjeuner [8], puis quels visiteurs, entre autres Cusano, survinrent et récitèrent avec lui l'office [9]. Pendant cette récitation, Philippe prit plusieurs fois la main de Cusano et la serra affectueusement. La prière terminée, il le réconcilia [10]. Fabritio de' Massimi était venu dans le même moment recevoir sa bénédiction, car il allait partir pour son château d'Arsoli, où il pensera le lendemain s'évanouir de douleur à l'annonce surprenante de la mort du Père [11]. C'est probablement ce jour que le cardinal Borromée vit aussi pour la dernière fois celui dont les conseils dirigeaient tous ses actes : Philippe lui

1. Lettre citée du 20 mai 1595.

2. GALLONIO, *Vie*, année 1595; *P. C.*, fos 54, 121, 202v, 933; PATERI, *Mémoires* cités, fo 62v. Gallonio note qu'au début de la dernière messe les regards de Philippe se portèrent par la fenêtre dans la direction de Saint-Onuphre, qu'il avait tant fréquenté avec ses fils spirituels.

3. GALLONIO, *loc. cit.; P. C.*, fo 54.

4. *P. C.*, fos 36, 54, 933.

5. *Ibid.*, fo 452.

6. *Ibid.*, fos 54, 121.

7. *Ibid.*, fo 710.

8. Celles de saint François et de saint Bernardin de Sienne (*ibid.*, fos 54, 99; GALLONIO, *loc. cit.*). C'est Francesco Zazzara qui fit la lecture.

9. Outre Cusano, il y eut Mgr Panfilio, Spinello Bencio, évêque de Montepulciano, le P. Andrea Lucatelli, Angelo Velli (*P. C.*, fos 99v, 170v; GALLONIO, *loc. cit.*).

10. *P. C.*, fo 390v.

11. *Ibid.*, fos 170v et 649.

confirma qu'il devait accepter l'archevêché de Milan, puis il le prit et le baisa sur la couronne de sa tonsure : « c'était son adieu, note le lendemain le cardinal, mais je ne m'en doutai pas [1]. » La nuit vint et les visiteurs le laissèrent. Germanico Fedeli apporta les deux œufs de son menu quotidien [2]. Puis il se coucha. Son catarrhe chronique le gênait un peu et, pour le soulager, on lui appliqua des cautères [3]. Mais il ne paraissait pas gravement malade.

Finalement, les Pères vinrent comme de coutume lui demander de les bénir. Philippe, apprenant qu'il était trois heures de nuit, c'est-à-dire vers onze heures du soir, se mit à répéter comme un refrain machinal : « Trois et trois six, trois et trois six [4]. » On ne prit pas garde alors à ce propos ; mais ensuite on pensa qu'il avait fait allusion à sa mort, trois heures environ plus tard, à six heures de nuit. N'était-ce pas l'un de ses enseignements que Dieu prévient de leur trépas les personnes spirituelles [5] ? Comment lui-même eût-il ignoré le grand moment ? Toujours est-il qu'au bout de trois heures qu'il était resté seul, Gallonio, qui demeurait au-dessous, l'entendit frapper le sol de sa canne. Il accourt à ce signal à peine vêtu. Philippe est debout, la gorge haletante, et lui dit d'emblée : « Au secours, Antonio, je m'en vais, je m'en vais. » Gallonio le fit asseoir sur son lit. Le médecin, appelé en hâte, essaya des ventouses et d'autres révulsifs. Philippe sentit que ces moyens étaient inutiles : « Si vous n'avez pas d'autre remède, c'est fini, je meurs [6]. » Bientôt le bruit de la poitrine devint moins fort. Toute parole cessa. Le médecin jugea qu'il était temps d'appeler les Pères. Quand ils furent là, Baronio récita la recommandation de l'âme. A la fin, il dit à Philippe : « Père, vous partez sans nous donner votre bénédiction ? » On vit Philippe, qui était toujours assis, ouvrir les yeux, les tenir levés un instant vers le ciel ; puis il inclina la tête

1. BIBL. AMBR. *Argumenta* (reproduit dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 juillet 1923).

2. *P. C.*, f° 930.

3. Lettre citée de Pietro Pozzo.

4. La source la plus voisine de l'événement est la lettre déjà citée de Pietro Pozzo. Cf. *P. C.*, f°s 121^v^-122 et 186 ; et GALLONIO, *Vie*, *loc. cit.* Francesco Zazzara (*P. C.*, f° 54) rapporte que Philippe aurait même dit : « Trois et trois six, et je mourrai » ; mais c'est un témoin de seconde main pour notre cas.

5. Voir *P. C.*, f°s 53^v^, 83, 119, 160^v^, 392^v^, 638. D'après Fabritio de' Massimi (*ibid.*, f° 170^v^), Philippe aurait prédit l'heure de sa mort au cardinal Borromée qui, pour cette raison, eut confiance, le 12 mai, que la fin n'était pas encore venue.

6. Lettre citée de Pietro Pozzo ; *P. C.*, f°s 122, 161-161^v^, 186^v^ ; GALLONIO, *Vie*, *loc. cit.*

et, dans un soupir un peu plus fort, il rendit l'âme [1]. « *Obdormivit in Domino*, c'est le cas de parler de sommeil » pour dépeindre une mort aussi douce, conclut le récit de Pietro Pozzo [2]. Il était six heures de nuit, trois heures du matin environ [3].

Une heure plus tard, le corps, revêtu des habits sacerdotaux, était porté par les Pères dans leur église [4]. On l'exposa sur un catafalque, en face du maître-autel, sous la coupole [5]. Des roses et autres fleurs, dont on avait parsemé le lit funèbre, furent vite emportées par les fidèles et il fallut les renouveler plusieurs fois [6]. On avait informé aussitôt les amis de Philippe qui s'empressèrent autour de sa dépouille [7]. La douleur de certains cardinaux, Paleotto, Cusano, Borromée, Paravicino, éclata à tous les yeux [8]. On vit aussi les novices de la Minerve tout en larmes, tandis qu'ils priaient auprès du corps [9]. Le pape, très affecté, envoya sur le champ Silvio Antoniano auprès des Pères pour leur exprimer sa peine et les assurer qu'il reporterait sur eux tous l'amour qu'il avait pour Philippe [10]. Cependant l'église ne désemplissait pas d'une foule où se mêlaient de grands personnages, cardinaux, nobles, prélats, des religieux de toute robe et des gens du peuple [11]. Au milieu de cette affluence, les Pères avaient chanté le matin l'office des morts, puis la grand'messe, et beaucoup de prêtres étrangers étaient venus célébrer des messes basses [12]. Mais, le soir arrivé, on ferma l'église et on procéda à l'autopsie. Outre quelques Pères, il y avait là les plus fidèles fils spirituels du défunt, Marcello Vitelleschi, les Crescenzi, les Zazzara,

1. Lettre citée de Pietro Pozzo; *P. C.*, f°s 36, 54^v^, 138, 930; GALLONIO, *Vie, loc. cit.*
2. Lettre citée.
3. Pompeo Pateri, annonçant le jour même la nouvelle à Flaminio Ricci, dit six heures (A. N., lettre du 26 mai). Le cardinal Borromée, écrivant aussi le jour de la mort, a noté sept heures : « 26 mai 1595. A 7 heures de nuit est mort le Bienheureux Père Philippe Néri. J'ai rédigé ce qui suit à 13 heures. J'avais reçu la nouvelle à 9 heures. » (BIBL. AMBR., *Argumenta* ; reproduit dans le périodique *San Filippo Neri*, numéro du 26-7-1923). Un décret daté du jour de la mort porte qu'elle arriva une heure environ avant le lever du soleil (A. R., *Lib. III Decr.*).
4. GALLONIO, *Vie, loc. cit.*
5. *P. C.*, f° 22^v^.
6. *Ibid.*, f°s 23, 55, 181 ; GALLONIO, *loc. cit.*
7. *P. C.*, f° 180^v^. Cf. BIBL. VALLIC. *O.* 21, f° 288, la lettre de Donna Orsina Peretti Colonna, qui remercie de l'avis et annonce sa visite pour 23 heures.
8. *P. C.*, f°s 24, 54^v^, 180^v^.
9. *Ibid.*, f°s 55 et 181.
10. A. N., lettre du 27 mai 1595.
11. *Ibid.* Cf. *P. C.*, f°s 24, 54^v^, 183.
12. Lettre citée du 27 mai 1595.

d'autres encore [1]. Deux médecins depuis longtemps dévots à Philippe, Vettori et Zerla, dirigèrent l'opération [2]. Comme tout le monde, ils étaient fort curieux de percer le mystère de cette palpitation extraordinaire de la poitrine dont Philippe était fréquemment agité et qu'on était bien tenté d'attribuer à une sorte de possession divine. On trouva certaines côtes brisées et soulevées, le cœur assez volumineux, l'artère pulmonaire fort grosse, les autres organes normaux [3]. Les viscères furent mis à part, puis le corps reporté sur le lit funèbre. L'exposition continua le lendemain, attirant un concours encore plus grand que la veille. Le soir eut lieu l'inhumation [4]. L'intention des Pères était de déposer le corps dans leur sépulture commune. Mais Frédéric Borromée, appuyé par le cardinal de Florence, intervint pour qu'il fût mis dans un lieu séparé [5]. Le cardinal de Florence fit faire un cercueil de noyer où l'on enferma des inscriptions sur cuivre et sur parchemin qui permissent d'identifier plus tard les restes [6]. Déjà l'idée de la canonisation était entrée dans l'esprit des deux cardinaux et leur inspirait de veiller sur les futures reliques. Des guérisons n'avaient-elles pas été obtenues au contact du corps [7], et ne parlait-on pas aussi d'apparitions de Philippe à l'heure où il avait trépassé [8] ?



En même temps qu'elle rendait les derniers devoirs à son fondateur, un autre soin occupait la Congrégation. Il lui importait d'assurer sa propre durée. Cette Congrégation d'un type nouveau, ces prêtres vivant ensemble sans se lier par des vœux, pouvaient craindre qu'on les obligeât d'en revenir aux formes reçues ou qu'ils fussent tentés d'y verser eux-mêmes. En 1583, quand s'élaborèrent les premières Cons-

1. GALLONIO, *loc. cit.* ; *P. C.*, f°s 55^v^ et 372.

2. Pour Vettori, voir *P. C.*, f°s 45^v^, 126^v^, 153^v^, 580; pour Zerla, voir *ibid.*, f°s 172^v^ et 571^v^.

3. *Ibid.*, f°s 128, 404^v^, 572 ; ANGELI VICTORII *Balneoregiensis Medica Disputatio...*, p. 5. Cette brochure imprimée a été reliée, au milieu de documents manuscrits, dans le recueil *O.* 23[1] de la BIBL. VALLIC., *Miscellanea spettante a S. Filippo Neri ;* elle est fogliotée 325 à 352. Cf. le témoignage de Cesalpino, *P. C.*, f°s 200 et 695. Cesalpino fit de nouvelles constatations quand la sépulture fut ouverte en 1599 : cf. *P. C.*, f° 573.

4. La lettre déjà citée du 27 mai prévoit qu'elle se fera le soir même. Cependant GALLONIO (*loc. cit.*) parle du troisième jour, qui aurait été le 28.

5. GALLONIO, *loc. cit.*

6. *P. C.*, f°s 138-138^v^.

7. *Ibid.*, f°s 23, 31.

8. *Ibid.*, f° 481.

titutions, il avait été question es vœux écartés, d'une promesse ou serment de stabilité que Philippe eût à la rigueur admis. Mais l'idée ne passa jamais dans la pratique. Les Constitutions de 1588 n'en font aucune mention. La Congrégation ne dérogea en rien au caractère pleinement séculier qu'elle avait pris dès l'origine. En 1589, soucieux de le maintenir toujours, les Pères de Rome décrétèrent que leur Institut ne devrait jamais se transformer en religion, autrement dit astreindre les sujets à des vœux [1]. Cet acte ne parut pas suffire. Il semble que, dans les derniers jours de sa vie, Philippe lui-même ait rédigé le texte qui réglerait définitivement le statut de la Congrégation. Après mûr examen, les Pères à l'unanimité avaient adopté ce que Baronio appelle le « testament suprême » du saint, « la pierre angulaire » de l'Institut [2]. Tout porte à croire qu'un décret, inspiré dans ses termes mêmes par Philippe, était prêt quand il mourut. Sa mort fit décider de le promulguer sur le champ, comme pour que son autorité le sanctionnât encore. Le 26 mai, quelques heures après qu'il a succombé, tandis que dans l'église sa dépouille mortelle attire la vénération de Rome entière, les Pères réunis en assemblée générale établissent que la Congrégation devra subsister dans la forme qu'elle avait jusqu'alors, c'est-à-dire sans vœux, « comme ce fut toujours la pensée de notre Père d'heureuse mémoire ». Puis vient une disposition pour rendre le décret intangible : « Si dans l'avenir un membre de la Congrégation concevait le dessein de faire des vœux et en traitait soit en public soit en privé, que lui et ses adhérents soient considérés comme exclus et séparés de notre Congrégation par le fait même, et qu'ils ne puissent désormais prétendre à chose quelconque, pas plus que s'ils n'avaient jamais appartenu à la Congrégation [3]. » Dans les Constitutions approuvées en 1612, la précaution contre les dissidents est encore mieux prise : réussiraient-ils à former la majorité, la véritable Congrégation sera toujours hors d'eux et « l'autre partie, si réduite qu'elle soit, possédera tous les biens de la Congrégation... et n'en devra rien remettre à la première [4]... »

1. A. N., *Vita...* citée, année 1589, *in fine*. Le texte de ce décret manque dans les collections.

2. Lettre de Baronio aux Pères de Naples, 27 mai 1595 (citée par MARCIANO, *op. cit.*, II, l. I, c. IX). Marciano parle ailleurs (I, l. I, c. XV) d'écrits de Philippe trouvés après sa mort. Ces écrits sont perdus ou plutôt ils n'ont jamais existé : les mots « testament, codicille », employés métaphoriquement par Baronio dans la lettre citée, auront induit en erreur.

3. A. R., *Lib. III Decr.*

4. Cap. IV. Une déclaration de ce genre se rencontre déjà dans les Constitutions qui furent composées aussitôt après la mort de Philippe.

Le décret du 26 mai 1595 ne rencontra pas d'opposition. Clément VIII, qui n'ignorait pas les vues de Philippe, s'en montra pleinement satisfait et déclara que l'innovation d'une Congrégation séculière devait recevoir droit de cité dans l'Eglise [1]. Les Pères de Naples y souscrivirent aussitôt qu'il leur parvint : comment auraient-ils osé contredire à une décision qu'on leur donnait pour l'expression des dernières volontés de Philippe ? Une lettre de Talpa semble trahir pourtant quelque malaise : il se demande si pareille disposition est conciliable avec les principes du droit canon [2]. Ce scrupule lui vient peut-être de la déception qu'il éprouve à voir les vœux décidément bannis. Outre les observances d'allure monastique qu'il a imposées à Naples et qu'il s'efforce de faire accepter à Rome, nourrissait-il donc l'espoir que les vœux proprement dits passeraient un jour dans les Constitutions ? Le traité où il exposa plus tard les vues systématiques dont serait inspirée l'œuvre de Philippe, ne laisse pourtant percer nul regret que l'Oratoire n'ait pas été réalisé par le moyen de réguliers : le point essentiel de sa démonstration, c'est au contraire que l'apostolat de Philippe doit son efficacité immense à l'état séculier des prêtres qu'il avait groupés [3].

Les Pères de Rome n'attendirent pas longtemps après la mort de Philippe pour prendre une autre résolution. Si jamais il avait été urgent de fixer dans toutes leurs parties les Constitutions, c'était à présent que le fondateur n'était plus là pour maintenir l'œuvre conforme à son dessein. Le travail, si on l'avait voulu, eût été fort simple. Baronio, nous l'avons dit, s'était promis, dès le début de son généralat, d'en finir avec cette rédaction des règles qui durait depuis dix ans. Un texte complet existait quand mourut Philippe. Il ne restait plus qu'à le soumettre à la confirmation pontificale. Avant d'en venir là, on préféra le reviser encore une fois. Mais on irait vite ; on se réunirait chaque jour pendant une heure pour cet examen [4]. De fait, nous possédons un recueil de Constitutions qui fut certainement composé entre la mort de Philippe et le 17 novembre 1595 [5]. C'est

1. Lettre de Baronio du 10 juin 1595 (citée par MARCIANO, *op. cit.*, II, l. I, c. IX).

2. A. R., lettre du 2 juin 1595.

3. Le traité de Talpa, déjà maintes fois cité, vient en tête du recueil de VAT. *lat.* 6662.

4. Voir les considérants du décret du 10 juin 1595 (A. R., *Lib. III Decr.*).

5. En effet, ce recueil s'ouvre par un texte inspiré du décret du 26 mai, mais il ne contient pas les règles adoptées à partir du 17 novembre 1595. La durée de la charge du Préposé est fixée conformément au décret du 14 juin 1595, non à celui du 23 mai 1596.

le fruit des délibérations quotidiennes qui avaient été convenues le 10 juin. Pourquoi fut-il gardé dans les archives de la Congrégation, au lieu d'être remis sans plus tarder au Saint-Siège ? Parce qu'on voulut l'amender encore et qu'on se reprit pour la troisième fois à en discuter le texte.

Ainsi l'on établit le 17 novembre 1595 [1] que la Congrégation n'accepterait plus de gouverner des monastères de femmes, des séminaires ou des collèges. L'esprit de Philippe avait assurément dicté cette mesure. On se rappelle ses résistances à chaque fois que les ministères extérieurs lui furent proposés. Il n'avait jamais cédé qu'à son corps défendant. Un jour il n'avait pas craint de s'attirer, par son obstination à retenir ses prêtres, les remontrances de saint Charles. Il eût souhaité que l'Oratorio et les ministères de confessions et de direction de conscience qui s'ensuivaient, fût la seule œuvre à laquelle s'appliquât la Congrégation. Avec les multiples prédications quotidiennes, ne suffisait-elle pas à absorber son activité ? Pendant vingt-cinq ans, Philippe n'a cessé de représenter sa détresse à quiconque le sollicitait pour d'autres apostolats. De son vivant déjà, les Députés avaient résolu de soumettre à l'assemblée générale le point qu'à l'avenir, hormis ceux de la Congrégation, personne ne pourrait plus se charger d'aucun emploi [2]. Les Pères après sa mort n'hésitèrent pas à l'adopter.

Vers la même époque ils prirent aussi parti sur une question de non moindre importance. Tous les projets de Constitutions faisaient état jusqu'alors d'un développement indéfini de la Congrégation avec des maisons sujettes en dehors de Rome. Philippe n'avait jamais encouragé ces vues. Sans les instances acharnées de Tarugi et de certains Pères, il n'eût pas seulement consenti à la fondation de Naples. Le motif justifié qu'il invoqua sans cesse était que l'Oratorio romain souffrirait gravement de fournir des sujets à ses filiales. Au fond, il s'effrayait d'un gouvernement à distance, uniforme et abstrait. Son génie n'était pas de diriger les hommes de loin, mais de près, en s'inspirant des occasions, avec la prudence et le tact que des rapports familiers enseignent. Le jour où les Pères de Rome, las de tous les soucis qui leur en revenaient, décidèrent de liquider la charge des établissements qui dépendaient de la Vallicella, celui de Naples excepté, on peut être sûr que Philippe les approuva sans réserve. Mais le décret de 1588, malgré des efforts sincères, ne put être appliqué qu'à l'église de Saint-Jean

1. A. R., *Lib. III Decr.*
2. *Ibid.*, *Lib. II Decr.*, décret du 28 juin 1587.

des Florentins; San Severino et l'Abbaye restèrent unis avec Rome. Le temps passa; le décret fut perdu de vue et l'on n'eut pas même l'idée de l'opposer comme fin de non-recevoir aux demandes que présentèrent l'Oratoire de Fermo en 1594, et en 1595 celui de Palerme [1].

Ces deux maisons n'y gagnèrent rien. Nous avons déjà raconté l'insuccès des Pères de Fermo, qui avaient pourtant quelque droit de se croire agrégés d'avance et qui rappelaient leurs titres avec une confiance touchante [2]. Le refus opposé à Fermo régla le sort de Palerme. La patrie de Pietro Pozzo ne fut pas mieux traitée que celle de Flaminio Ricci. Si Philippe avait vécu davantage, peut-être les instances de Fermo l'auraient-elles emporté à la fin. Par malheur il succomba avant que les Pères de Rome eussent pris parti. Après sa mort ils ne se sentirent plus le courage d'agir à leur guise; ils se firent plutôt scrupule d'être rigoureusement fidèles à son esprit et de réaliser toujours ses intentions. Le jour où se discuta le cas de Fermo, l'assemblée des Pères, frappée des bonnes raisons entendues, inclinait à l'agrégation; mais Baronio ayant déclaré que Philippe n'y aurait pas souscrit, il suffit pour que l'affaire fût tranchée dans un autre sens [3]. Un décret régla que la Congrégation s'en tiendrait désormais aux trois maisons de Rome, Naples et San Severino, et qu'elle ne pourrait plus s'en rattacher aucune autre [4]. Baronio répondit aux Pères de Fermo que la Congrégation eût voulu dire oui, mais qu'il lui avait paru impossible « d'aller contre le décret qu'elle avait rendu par ordre du Père Philippe, de sainte mémoire, et de l'enfreindre dans l'année même de sa mort [5] ». Ce texte de Baronio doit signifier qu'on avait des témoignages indéniables de la volonté de Philippe, sinon qu'il avait réclamé qu'on fît un décret sur ce point comme sur l'exclusion des vœux. Le décret sur les maisons filiales comporta une seconde partie pour remédier aux inconvénients de la première. La Congrégation proscrivait de nouvelles unions, mais n'entendait pas empêcher que les Oratoires se multipliassent et qu'une méthode féconde pût se propager où il serait

1. Voir, pour l'Oratoire de Palerme, MARCIANO, *op. cit.*, II, l. V, c. XXII.

2. A. R., lettres citées des 21 juin et 18 décembre 1594.

3. VAT. *lat.* 6662, f[os] 34[v]-36[v].

4. Voir dans MARCIANO (*loc. cit.*) la lettre de Flaminio Ricci du 17 décembre 1595, qui annonce la mesure aux Pères de Naples, et dans CALENZIO (*op. cit.*, p. 392) le texte même du décret.

5. VAT. *lat.* 6662, *loc. cit.* La lettre de Baronio est datée simplement de 1596; elle est antérieure au 26 mai puisqu'une année n'est pas encore écoulée depuis la mort de Philippe.

utile. Au contraire, elle promettait de favoriser les fondations indépendantes en initiant leurs sujets [1].

Naples et San Severino ne devaient pas profiter longtemps du privilège que le décret leur garantissait. En 1601, les Pères de Rome finirent par exécuter la décision prise en 1588 et remirent San Severino entre les mains du pape [2]. Clément VIII les laissa faire, disant qu'il connaissait bien le sentiment de Philippe à qui répugnait tout gouvernement extérieur [3]. L'année suivante, on en venait au démembrement de Naples : les Pères des deux maisons de Rome et de Naples étaient tombés unanimement d'accord que c'était se conformer à l'esprit de Philippe [4]. Désormais la Vallicella ne gouvernerait plus qu'elle-même. Ce que Germanico Fedeli avait entendu répéter une infinité de fois à Philippe, à savoir qu'il aurait assez d'un seul établissement, qui servît de modèle pour d'autres fondations, mais qui leur laissât libre carrière, était finalement réalisé [5]. Cependant Naples ne s'accommoda pas tout de suite de l'indépendance. Elle sentit le regret de son intimité passée avec Rome. De leur côté, Tarugi, le fondateur, et Baronio, tous deux

1. Notons qu'en 1601, six ans après ce décret, GALLONIO (*op. cit.*, édit. ital., année 1586) compte trois Oratoires dépendants de Rome : Naples, San Severino, Lanciano (cf. au sujet de ce dernier, *in* CALENZIO, *op. cit.*, p. 438, le décret du 3 mars 1596, où la fondation est projetée; et *in* MARCIANO, II, l. IV, c. XIV, l'histoire de la fondation, en 1598; l'administration de l'Abbaye rendit nécessaire de déroger au décret de 1595 et de créer cette troisième filiale de l'Oratoire romain); — quatre Oratoires indépendants qui sont solidement établis : Lucques, Fermo, Palerme, Camerino; — neuf ou dix Oratoires indépendants en train de se constituer : entre autres, Fano, Padoue, Brescia, Modène en Italie; Cotignac et Embrun en France; Thonon (fondation de saint François de Sales) en Savoie (remarquer qu'en 1600, dans l'édition latine de son livre, Gallonio comptait seulement six Oratoires de cette sorte, dont un, celui de Ferrare, ne se retrouve plus dans la liste de l'année suivante).

2. A. R., *Lib. IV Decr.*, décrets des 3 janvier et 8 février 1601 (cités par CALENZIO, *op. cit.*, p. 585); le second mentionne le consentement de Clément VIII. Ce furent les Barnabites qui héritèrent de l'établissement philippin; ils furent mis en possession par une bulle du 1er juillet 1601 et s'installèrent le 17 septembre suivant (PREMOLI, *Storia dei Barnabiti...*, p. 369).

3. VAT. *lat.* 6662, *loc. cit.;* et lettre de Baronio à Talpa, du 24 février 1601, citée par CALENZIO, *loc. cit.*, p. 588.

4. VAT. *lat.* 6662, f° 35v. La séparation était prévue depuis le 20 février 1601; Rome la décréta le 2 février 1602 et fit souscrire son décret par Naples; c'est dans les considérants que l'on invoque l'esprit de Philippe. Les décrets des 6 février et 24 mai suivants (cités par CALENZIO, *op. cit.*, p. 586-587) réglèrent les modalités de cette séparation.

5. VAT. *lat.* 6662, f° 78.

maintenant cardinaux, avaient déploré ce qui se produisait et, tant qu'ils vécurent, ils employèrent leur haute influence à refaire l'unité [1]. Il y eut de 1607 à 1612 une nouvelle période où Rome et Naples ne formèrent qu'un seul corps, puis les deux maisons en revinrent à poursuivre séparément leurs destinées [2]. Cette seconde rupture, qui sera définitive, fut décrétée le 19 mars 1612 par une commission cardinalice qui, d'ordre de Paul V, avait instruit de près le cas et qui s'était notamment assurée, par l'interrogatoire de six témoins qualifiés, des sentiments jadis manifestés par Philippe [3].

Un mois auparavant avaient été enfin promulguées, avec la sanction papale, les Constitutions de l'Oratoire romain [4]. On y lit sans surprise deux décrets qui forment un chapitre à part, comme exprimant l'essentiel de l'Institut [5]. Le premier prohibe les vœux. L'enquête au sujet de Naples, qui devait être alors en train, garantirait sous peu le bien-fondé du second, par lequel la Vallicella s'obligeait à demeurer dans l'état où la mettrait la séparation de Naples, tenue dès ce moment pour inévitable, sinon pour faite [6], et à ne plus jamais gouverner de filiale. Des considérants, que Philippe n'eût pas rédigés d'un autre style, motivent la défense [7] : « De peur qu'on disperse la Congrégation sous prétexte de l'agrandir, et pour éviter cette confusion qu'engendre ordinairement

1. Calenzio, *op. cit.*, p. 643-645.

2. Cf. tout le chapitre xliv de Calenzio, *op. cit.* Le rétablissement de l'union date de mai 1607 (*Lib. IV Decr.*).

3. Cf. A. R., le décret des trois cardinaux. On trouvera *ibid.* et Vat. *lat.* 6662, fos 77v-80v, les dépositions des témoins interrogés. Ces témoins étaient : Mgr Sansidonio, évêque de Grosseto, le P. Germanico Fedeli, Marcello Vitelleschi, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, Fabritio de' Massimi, le théatin Marco Parascandalo et le jésuite Mutio Vitelleschi. Le décret cardinalice enjoint aux Oratoires de Rome et de Naples d'observer désormais un silence perpétuel sur leur querelle. Il fut entériné par un bref papal du 31 juillet 1612 (Vat. *lat.* 6662, f° 66). Dix ans plus tard, le 8 juillet 1622, un *Motu proprio* de Grégoire XV aggravait de peines canoniques l'interdiction de fomenter des unions de maisons de l'Oratoire.

4. La bulle est du 24 février 1612. Les Constitutions, qui y sont intégralement annexées, avaient reçu le 16 janvier précédent le *Placet* pontifical.

5. Chap. iv, *De statu Congregationis Oratorii perpetuo.*

6. On reste étonné que les Constitutions aient prescrit sans la moindre réserve l'indépendance mutuelle des Oratoires à une époque où l'union de Rome et de Naples subsistait encore. L'exemplaire des Constitutions qui est conservé à la Vallicelliana (*O.* 7, f° 399-417v) contient un texte qui avait été prévu pour compléter le chapitre iv au cas où l'union se serait perpétuée.

7. Ces considérants se rencontrent déjà dans les Constitutions préparées en 1602 par Baronio (Vat. *lat.* 5506, f° 66). Mais, à cette époque, Naples et San Severino sont encore exceptés de la défense.

le grand nombre, afin que les membres de la Congrégation soient liés entre eux par l'affection plus étroite qui naît du commerce de tous les jours, afin qu'ainsi ils se connaissent mieux et se traitent avec plus de déférence, nous décidons que la Congrégation n'admettra aucune maison étrangère ni ne se chargera de régir aucune autre Congrégation. » L'indépendance des maisons oratoriennes est donc devenue en 1612 une des assises fondamentales des Constitutions; le vaste organisme rêvé dans les débuts apparaît maintenant comme une conception hérétique; Philippe n'était plus là pour opérer cette révolution, mais c'est sa mémoire qui l'a promptement inspirée à ses plus fidèles disciples.

Il faut pourtant dire que le soin d'en revenir aux idées du fondateur n'a pas seul contribué à détacher Naples de Rome. Peut-être n'aurait-on jamais songé à la séparation sans des dissentiments qui avaient apparu déjà du temps de Philippe et qui se réveillèrent après sa mort. C'est Talpa, avec son goût pour certaines sévérités de règles, le grand responsable de la scission. Un jour viendra où il en fera humblement amende honorable devant la Congrégation entière [1]. En attendant, il va mener campagne en faveur des pratiques qu'il affectionne. Il n'a plus Tarugi à ses côtés pour modérer son zèle. A Rome, Baronio se dépensera vainement pour prévenir un conflit. En 1595, après la mort de Philippe, sentant déjà que les esprits s'échauffaient, il avait interdit toute discussion sur les points en litige [2]. L'année suivante, il fit nommer une commission de quatre membres qui chercherait, de concert avec Talpa, à concilier les divergences des deux maisons [3]. L'ardeur de Talpa troubla tout. Lui qu'on n'a pas vu à Rome depuis la fondation de Naples, s'y rend en cette année 1596 au moment des élections et se livre à une propagande ouverte pour recruter des partisans [4]. Le résultat fut plutôt qu'il s'aliéna les esprits. Les plus anciens membres de la Congrégation, comme Alessandro Fedeli, lui signifièrent que ses vues ne prévaudraient jamais contre la tradition de Philippe [5]. En quittant Rome, il ne laissa presque personne qui fût

1. En avril 1608, par une lettre qui devait être lue publiquement (VAT. *lat.* 6662, f° 64v).

2. A. N., *Vita...*, année 1595.

3. A. R., *Lib. III Decr.*, décret du 27 avril 1596 (cité par CALENZIO, *op. cit.*, p. 393).

4. VAT. *lat.* 6662, f° 84.

5. *Ibid.*, et PAOLO ARINGHI, *Le Vite...*, f° 199, où Talpa est assurément le Père de mœurs austères dont il est question. A San Severino, Talpa, perdant toute mesure,

gagné à sa cause [1]. A Naples même, il n'avait pas que des adeptes. On y vit bientôt s'opposer deux factions, qui se réclamaient l'une du nom de Philippe, l'autre de son nom [2]. Cette discorde, qui éclate en 1596 par la faute de Talpa, rendra pour toujours impossible le compromis rêvé par Baronio.

Les articles de règles auxquels Talpa tient obstinément sont les mêmes qu'il a mis en honneur à Naples dès les premiers temps de la fondation et qui ont excité jadis les plaintes de Philippe. Tandis que les sujets de Rome, restés séculiers du fait qu'ils ne prononcent pas de vœux, vivent effectivement en séculiers, ceux de Naples, comme Tarugi doit l'écrire un jour, « tout séculiers qu'ils sont, ... mènent une vie d'observances régulières et ne le cèdent point à de véritables religieux [3] ». Rappelons les pratiques par lesquelles on déroge ainsi à Naples à la vie séculière. Il y a d'abord celles qui concernent l'usage des biens privés. Tandis qu'à Rome les Pères qui le peuvent sont tenus de payer pension, tous vivent à Naples aux frais de la communauté et, si quelqu'un veut contribuer aux dépenses, on reçoit ce qu'il verse, non comme l'acquit d'une dette, mais comme un don gracieux, comme une aumône [4]. Les Pères de Naples prétendent que, si l'on parlait chez eux de contribution obligatoire, il ne viendrait plus aucun sujet [5]. Autre pays, autres mœurs : mais l'austérité de Talpa trouvait certainement son compte à soumettre tout le monde à ce régime où, comme des religieux, on dépend de la communauté pour son entretien. D'autre part, les Pères de Rome administrent leurs biens personnels comme bon leur semble. Ceux de Naples, au moins jusqu'à l'agrégation définitive, c'est-à-dire durant treize années, doivent les déposer entre les mains d'un d'entre eux et le Recteur en contrôle

osait prétendre que la maison de Rome avait dégénéré et que c'était celle de Naples qui conservait authentiquement les pratiques établies par Philippe (VAT. *lat.* 6662, *loc. cit.*).

1. Voir lettre de Talpa du 23 décembre 1596 (A. R., *Casa di Napoli*, II, f° 11), où il relève que Giovenale Ancina, son correspondant, a trouvé à Rome « paucos approbatores ordinationum nostrarum et adversarios multos ».

2. VAT. *lat.* 6662, f° 84ᵛ.

3. *Ibid.*, f° 33, supplique adressée par Tarugi à Clément VIII pour obtenir une « surintendance » de la maison de Naples, au nom de laquelle il en fera respecter les pratiques.

4. L'usage de Rome est clairement expliqué dans la lettre de Flaminio Ricci aux Pères de Naples, du 15 avril 1601 (VAT. *lat.* 6662, f° 56).

5. Réponse de Tiberio Vannucci à Flaminio Ricci, du 12 mai 1601 (A. R., *Casa di Napoli*, II, f° 29). Talpa l'avait soutenu dès le début (voir plus haut, p. 429).

l'emploi. En outre, ils sont tous astreints à dépenser chaque année la totalité de leurs revenus [1]. Ainsi se rapprochent-ils le plus possible du détachement que le vœu de pauvreté impose aux religieux. Comme nous l'avons vu, les Pères de Rome avaient été tentés, du vivant de Philippe, d'adopter pour les novices l'obligation du dépôt. Ils se ravisèrent bientôt, car on ne la retrouve pas dans les Constitutions élaborées à la mort du fondateur [2]. Un peu plus tard, Baronio, devenu cardinal, voulut l'insérer, avec celle de la liquidation annuelle des revenus, dans un projet de Constitutions qu'il espérait faire agréer de Rome comme de Naples; mais, pour ménager Rome, il ajouta que c'étaient des règles *ad libitum* et que la Congrégation pouvait en dispenser [3]. Cet expédient de voie moyenne n'eut pas de succès : ni Rome, ni Naples ne voulurent rien relâcher de leurs usages divergents. De même on n'admit jamais à Rome aucune de ces autres pratiques par où se manifestait encore le penchant de Naples pour la façon de vivre des réguliers, vêtements et mobilier identiques pour tous et communs à tous, compagnons obligatoires de sorties, règles sévères des novices [4].

La controverse suscitée par le particularisme de Naples dura quinze ans [5]. Mais, loin d'amener Rome à des concessions, elle eut pour effet de l'affermir dans ses méthodes. Les Pères de Rome résistèrent à toute intrusion de règles qui dénatureraient le caractère séculier de leur communauté. Aussi les Constitutions sur lesquelles ils s'accordèrent définitivement en 1610 et qui furent approuvées en 1612 par Paul V [6] doivent-elles être regardées comme plus fidèles à l'esprit de Philippe

1. Voir les Constitutions rédigées par les Pères de Naples en 1605 et mises sous le patronage du cardinal Tarugi (A. R., *Vol. P^um^ Cong^nis^ Orat^rii^*..., f° 315 et suiv.) : Pars I^a^, cap. I, 3.

2. Ces Constitutions professent formellement le principe de la contribution obligatoire, si odieux aux Pères de Naples (cap. VI, 1).

3. A. R. Le passage où ces règles apparaissent correspond à celui qui parlait de la contribution obligatoire dans les Constitutions de 1595.

4. Cf. les Constitutions de 1605 citées plus haut : Pars I^a^, cap. II, 1, 2, 3, 6, et cap. VI; les remarques de Flaminio Ricci sur ces Constitutions, en particulier 1°, 2° et 7° (A. R., *Casa di Napoli*, I, f° 167); un rapport adressé par Jacopo Passeri aux Pères de Rome (*ibid.*, f°s 30 et 30^v^).

5. On en trouverait l'histoire détaillée dans VAT. *lat.* 6662, f°s 56-66, et dans CALENZIO, *op. cit.*, p. 585-588, 640-642, 776-791, qui s'arrête toutefois à l'époque de la mort de Baronio.

6. Elles sont jointes à la bulle du 24 février 1612, qui les sanctionne (VAT. *Secr. Brev. 476, Paulus V*, Februarius) ; à la fin se trouve la déclaration, signée le 4 août 1610 par tous les Pères, qu'ils les ont acceptées.

qu'aucun des projets mis sur pied auparavant. Absence de vœux, indépendance des établissements, activité des Pères réservée aux ministères intérieurs, contribution pécuniaire des membres fortunés [1], ce que Philippe avait expressément imposé, comme ce qu'il avait renoncé, malgré son envie, à voir adopter par la Congrégation se rencontre finalement dans ces textes posthumes. Le mérite de cette conformité avec les intentions du saint ne revient pas seulement à Pietro Consolini, qui fut le compilateur plus souvent que le rédacteur des règles [2]. Les efforts de Baronio, puis ceux de Flaminio Ricci, avaient obtenu, bien avant qu'il intervînt, la reconnaissance de tous les points capitaux [3].



Ce soin de conserver son œuvre telle qu'il la voulait n'est qu'une des formes de la vénération qui s'attache à Philippe au lendemain de sa mort. Un véritable culte lui est bientôt rendu à la Vallicella. Dès 1596, nuit et jour, une lampe brûle au tombeau devant son portrait et, quand les Philippins, inquiets de cette manifestation, la font enlever, l'Abbé Maffa, le donateur, obtient sans peine de Clément VIII qu'elle soit replacée [4]. Après celui-là, les ex-votos, qui rivaliseront de richesse, vont affluer de toutes parts [5]. Vers le même temps, la chambre de Philippe a été transformée en chapelle ; au-dessus de l'autel est son portrait entouré de scènes de miracles ; quelques disciples plus intimes ont licence du pape de dire la messe en ce lieu [6]. On ne

1. Voir pour ce point chapitre précédent, p. 327, 429-431, 434. On a conservé le texte des Constitutions de 1595 sur le devoir de dépenser dans l'année ses revenus ; mais la règle du dépositaire, qui se lisait ensuite dans ces Constitutions, a fait place à celle de la contribution pécuniaire, beaucoup plus discrètement exigée d'ailleurs que dans les Constitutions de 1588.

2. Ricci, *op. cit.*

3. Aringhi, *Le Vite...*, f° 428. Flaminio Ricci fut même conduit à une certaine époque (sans doute en 1606 : cf. Vat. *lat.* 6662, f° 62) à reprocher à Baronio ses complaisances pour les prétentions de Naples (*ibid.*, f° 428v).

4. *P. C.*, f°s 561 et suiv. ; et Aringhi, *Vie de Pietro Perrachione,* dans le périodique *San Filippo Neri,* août-septembre 1894, p. 8-9. Nous adoptons, d'après la référence du *P. C.*, la date de 1596 au lieu de celle de 1598 qui est ordinairement donnée.

5. La lettre de Gallonio à Talpa, du 9 août 1587 (A. N., fasc. 100, n° 1, f° 159), dit que l'ex-voto donné par Naples est le plus beau, que Tarugi a envoyé le sien et qu'il y en a bien d'autres, venus de tous les points de l'Italie. Jacopo Crescenzi parle (*P. C.*, *loc. cit.*) d'un riche ex-voto offert avant 1598 par une fille de Nero de' Neri.

6. Le décret du 25 mai 1596 (A. R., *Lib. III Decr.* ; cité par Calenzio, *op. cit.*, p. 441) suppose déjà faite la transformation de la chambre en chapelle. Pour les autres détails, voir *P. C.*, *loc. cit.*

craint même pas de célébrer en l'honneur du Père Philippe des solennités liturgiques. Dès le premier anniversaire de sa mort, puis à pareil jour de chaque année, au lieu de service funèbre, des offices joyeux attirent à la Chiesa Nuova cardinaux, prélats et grande foule de peuple, sans qu'on ait besoin d'en publier l'annonce [1]. A l'issue des secondes vêpres, on entend le panégyrique de celui qu'on appelle couramment le « bienheureux », le « saint » [2]. Mieux encore, ces appellations sont imprimées sans soulever de critique [3]. Cas non moins grave, le titre de « Bienheureux » figure au bas du portrait de Philippe dans la traduction italienne du *De bono senectutis*, de Paleotto [4]. Les images représentant Philippe sont d'ailleurs très répandues [5]. Mais le plus extraordinaire, c'est la mention de Philippe, là aussi dénommé « bienheureux », dans l'édition du Martyrologe que Baronio prépare en 1597 : à propos de Philippe Beniti, Baronio note que Florence peut tirer honneur et gloire d'un autre Philippe dont les miracles attestent aussi la sainteté. Gallonio, en grand secret, transcrit le texte pour Talpa avant qu'il paraisse [6]. Lui-même a déjà commencé d'écrire la Vie du « Bienheureux Philippe Néri », qui verra le jour en 1600, à une époque où l'on peut dire que la béatification populaire de Philippe est un fait acquis [7]. Cinq cardinaux se porteront garants à la première page des gestes et miracles qu'elle relate [8]. Est-ce assez de témoignages pour montrer l'incomparable crédit de vie sainte dont Philippe jouit alors dans Rome ?

Un gentilhomme florentin qui portait son nom patronymique, Nero de' Neri, l'avait connu de longue date par la renommée, mais ne

1. *P. C.*, *loc. cit.* Dès 1597, Gallonio souhaiterait qu'on eût l'autorisation de célébrer ce jour-là l'office de Philippe lui-même (lettre à Talpa du 27 juin 1597, dans A. N., fasc. 100, n° 1, f° 120).

2. En 1598, ce panégyrique fut prononcé par Giovenale Ancina (*P. C.*, *loc. cit.*), en 1601 par Baronio (*ibid.*, f° 612).

3. Lettres de Gallonio à Talpa, des 9 et 30 août 1597 (*loc. cit.*, f°s 159 et 183).

4. Lettre citée de Gallonio, 30 août 1597.

5. A. N., *loc. cit.*, f° 195, lettre de Gallonio à Talpa, du 12 septembre 1597 ; il parle là de deux images, dont l'une montre Philippe en train de dire la messe. Cf. ARCH. STATO FIRENZE, *Carte Strozziane*, I, fa 106, lettre où Gallonio annonce à Nero de' Neri l'envoi d'une image.

6. Lettre citée de Gallonio, 30 août 1597.

7. A. N., *loc. cit.*, lettre de Gallonio à Talpa, du 26 décembre 1597. On songeait dès 1595 à cette *Vie* : cf. lettre de Baronio à Talpa, du 10 juin 1595 (CALENZIO, *op. cit.*, p. 378).

8. Paravicino, Borromée, Tarugi, Baronio, Visconti.

l'avait pas fréquenté avant la dernière année de sa vie [1]. Ce bref commerce suffit pour lui inspirer la dévotion la plus fervente [2]. Philippe, de son vivant et même après sa mort, avait merveilleusement apaisé ses troubles de conscience [3]. Nero de' Neri s'imagina qu'il était parent de son compatriote [4] et il obtint en 1599 de la sœur survivante de Philippe qu'elle lui permît de joindre à celles de sa famille les armes des Neri [5]. La même année, il veut se charger des frais d'une châsse d'argent pour renfermer les restes de Philippe [6]. De fait, il y eut, cette année-là, une reconnaissance du corps; mais on le déposa de nouveau dans un simple cercueil de bois qui fut remis dans l'ancienne sépulture [7]. La dévotion grandissante de Nero de' Neri lui avait inspiré une autre idée : au lieu d'une châsse, c'était maintenant une chapelle entière avec laquelle il voulait honorer la mémoire de son père spirituel. Tarugi en posa la première pierre, dans le transept gauche de l'église, le 6 juillet 1600 [8]. Elle put être achevée pour l'anniversaire de Philippe en 1602. Avec ses incrustations de marbres précieux et de nacre, on la jugea, malgré ses médiocres dimensions, la plus splendide de Rome. Les joailliers qui venaient d'estimer à douze mille écus le tabernacle élevé par le pape à l'autel de la Cène à Saint-Jean de Latran, déclarèrent qu'elle en valait plus de soixante-dix mille [9]. C'est là que le corps de Philippe fut transporté le 24 mai 1602 dans une cérémonie privée, encore que très solennelle [10]. Dès le

1. *P. C.*, f° 88. Il est probable qu'il fut amené chez Philippe par son compatriote, Gio. Batta Strozzi, avec qui nous le voyons trés lié (cf. ARCH. STATO FIRENZE, *loc. cit.*, lettre de Piero di V° Strozzi à Gio. Batta Strozzi, du 31 mai 1602 : « ... Votre Seigneurie..., qui aime tant le Seigneur Nero... », écrit l'auteur de la lettre. Cf. *ibid.*, lettre de Nero de' Neri à Gio. Batta Strozzi, du 10 janvier 1596.

2. ARCH. STATO FIRENZE, *loc. cit.*; cf. les lettres citées et celles qu'écrivent à Nero de' Neri, le 3 janvier 1597, Francesco Zazzara et Gallonio.

3. *P. C.*, f°s 201-204.

4. ARCH. STATO FIRENZE, *loc. cit.*, voir la note écrite sur le second feuillet de la lettre citée du 31 mai 1602.

5. La permission est enregistrée dans un acte notarié du 20 avril 1599 (*P. C.*, f° 631).

6. BACCI, *op. cit.*, l. IV, c. VIII.

7. 7 mars-13 mai 1599. Cf. BACCI, *loc. cit.* Le nouveau cercueil fut donné par l'Abbé Crescenzi. Avant qu'on le fermât, le cardinal Medici passa au doigt de Philippe son anneau de saphir. Cf. DOTT. PROF. GIUSEPPE ANTONELLI, *La conservazione del corpo di S. Filippo Neri.* Roma, 1922, p. 10-16.

8. BACCI, *loc. cit.* L'Abbé Crescenzi, déposant le 1er juin 1601 au Procés de canonisation (*P. C.*, f° 612), relate qu'on est en train de la construire.

9. ARCH. STATO FIRENZE, lettre citée du 31 mai 1602.

10. *Ibid.*, second feuillet de la lettre. Cf. le périodique *San Filippo Neri*, 1896, fasc.

lendemain, on y célébra la messe. Cette fois, il parut à Rome que les Philippins avaient passé la mesure et que de tels honneurs n'étaient pas admissibles avant la canonisation. Le scrupuleux Clément VIII, jusque-là si tolérant à l'égard du sentiment public [1], conçut des inquiétudes. Les efforts du cardinal Baronio parvinrent cependant à conjurer l'orage [2].

Mais c'est le Procès de canonisation qui montre le mieux quelle pieuse popularité Philippe conservait dans la mort. Il n'avait pas impunément passé soixante ans de sa vie à Rome, ses journées se dépensant chez lui ou par les rues en causeries avec toutes sortes de gens. La ville entière connaissait cette figure originale. D'innombrables souvenirs pourraient être consignés le jour où l'on entreprendrait l'enquête canonique. Dès le 2 août 1595, deux mois après le décès, était reçue la première déposition. C'est Gallonio qui avait mis les choses en train avec la hâte d'une affection filiale [3]. Des personnes influentes, l'abbé Maffa, le cardinal Cusano, avaient secondé son zèle [4]. Depuis les plus anciens compagnons de Philippe jusqu'aux disciples de la dernière heure, on s'empressa de comparaître. 194 témoins furent interrogés à Rome entre le 2 août 1595 et le 1er juin 1601, la plupart au cours de la première année [5]. Aux faits observés du vivant de Philippe s'ajoutaient, en témoignage de sa sainteté, les miracles fréquents qui s'opéraient depuis sa mort [6]. Gallonio avait lieu de se réjouir du tour

ultimo, p. 5, reproduction d'une relation ancienne. Les choses sont restées en cet état jusqu'en 1922, troisième anniversaire de la canonisation, où le corps de Philippe a été transféré dans une châsse de cristal (Eugénie Strong, *op. cit.*, p. 80 et suiv.).

1. Par exemple, il laisse traiter Philippe de « bienheureux » dans un acte officiel lu en 1597 en sa présence ; on le voit même qui lève à ce moment les yeux au ciel en disant : « Le Père Philippe est un grand saint. » (A. N., *loc. cit.*, lettres de Gallonio à Talpa, des 27 juin et 30 août 1597).

2. Lettres à Talpa des 14 et 21 décembre 1602 (Calenzio, *op. cit.*, p. 590 et 591). Les Pères montrèrent dans la suite plus de prudence : cf. *ibid.*, p. 636 et 781.

3. Lettre de Pietro Perrachione du 8 décembre 1595, citée dans Marciano, *op. cit.*, I, l. V, c. vii.

4. Cf. Bacci, l. IV, c. x, qui fait là l'histoire détaillée du Procès ; et *P. C.*, f° 16 (numérotation des premières feuilles avant les dépositions).

5. En effet, les dépositions faites du 2 août 1595 au 27 août 1596 remplissent trois volumes sur quatre de l'exemplaire du Procès déposé par Baronio à la Vaticane (Vat. *lat.* 3798). Les dépositions des cinq années suivantes furent beaucoup moins nombreuses, puisqu'elles tiennent toutes dans le quatrième volume, où se trouvent encore les dépositions reçues *extra curiam*.

6. Arch. Stato Firenze, *loc. cit.*, lettres citées de Francesco Zazzara et de Gallonio à Nero de' Neri, du 3 janvier 1597 ; A. N., fasc. 100, n° 1, f° 195, lettre citée de Gallonio à Talpa, 12 septembre 1597.

extrêmement favorable que prenait la cause. L'enthousiasme déborde dans ses lettres de 1597 : « L'Illustrissime Cardinal (sans doute Cusano)[1] et Monseigneur Ruffo tiennent fermement que l'affaire du saint passera tout le succès que nous pouvons désirer, et j'en suis comme eux absolument persuadé[2] ». « Nous verrons sous peu des choses plus extraordinaires », ajoute-t-il le jour où il a relaté que Baronio ose inscrire Philippe dans une note du Martyrologe[3]. Il y a deux ans seulement que Philippe est passé dans un monde meilleur et l'on dirait que la canonisation ne peut plus tarder.

Elle se fera bien davantage attendre. Ce qui va l'empêcher d'aboutir trop promptement, c'est la concurrence d'autres saints dont les causes ont pour elles de puissants patronages. En 1597, Ignace de Loyola est mort depuis quarante et un ans, Charles Borromée depuis treize. Ne paraît-il pas prématuré de pousser l'examen de la cause de Philippe tandis que celles de personnages aussi révérés restent en souffrance? Déjà les Jésuites laissent percer de la jalousie. Malgré son opinion très arrêtée sur les vertus de Philippe, Clément VIII n'est pas homme à ne pas ménager les divers intérêts : « ... Le pape, écrit Gallonio, ne s'embarquera pas à l'aventure, eu égard aux Jésuites qui voudraient faire avancer le procès du Père Ignace, chose à laquelle il ne se sent nulle inclination[4]. » Une lettre de Baronio déclare de même en 1602 que la cause de Philippe doit marcher de pair avec celles d'Ignace et de Borromée[5]. Il fallut donc se résigner après quelque temps à la voir procéder plus lentement qu'au début. Les enquêtes, suspendues en 1601 par la mort du notaire, ne furent reprises qu'en 1605, où elles durèrent huit mois. Puis le Procès fut à peu près abandonné jusqu'en 1608, où les Rites décident de le rouvrir pour statuer sur la demande d'un office et d'une messe du Bienheureux, que présente sa Congrégation[6]. Cette demande est appuyée par les vœux du peuple romain, principal témoin de la vie de Philippe, du Grand-Duc de Toscane au nom de son pays

1. Sur la peine que Cusano se donna pour la bonne marche du Procès, cf. lettre de Gallonio à Talpa, du 25 avril 1597 (A. N., fasc. 100, n° 1).

2. *Ibid.*, f° 159, lettre citée à Talpa du 9 août 1597.

3. *Ibid.*, f° 183, lettre citée au même du 30 août 1597.

4. *Ibid.*, f° 104, lettre citée au même du 13 juin 1597. Même son de cloche dans la lettre déjà citée du 30 août (*ibid.*, f° 183, au même), où il doit être aussi question de saint Ignace.

5. Lettre citée du 14 décembre.

6. Il était question de cette requête depuis 1605 : cf. A. R., *Lib. IV Decr.*, décrets des 20 juillet et 3 août 1605 (cités par CALENZIO, *op. cit.*, p. 727-728). La conjoncture favorable pour la soumettre au pape s'était fait attendre.

d'origine, et du duc de Nevers, fils de l'ambassadeur dont il avait un jour favorisé les desseins [1]. La procédure poursuivie de 1609 à 1615 aboutit au bref de Paul V qui concédait l'office et la messe et proclamait Philippe Bienheureux. Sept ans après la béatification, le 12 mars 1622, en même temps que ses illustres contemporains, les Espagnols Ignace de Loyola, François-Xavier, Thérèse de Jésus, était déclaré saint et proposé au culte de l'Eglise universelle le Florentin, disons plus justement le Romain Philippe Néri [2].

---

1. Cf. bref de Paul V du 13 avril 1609 (*Secr. Brev. 442. Paulus V.* Aprilis, 1609, f[os] 405 et suiv.).

2. *Relatio facta in Consistorio secreto coram S. D. D. Gregorio Papa XV a Francesco Maria Episcopo Portuensi S. R. E. Card. a Monte*, Die XXIV Januarii MDCXXII super Vita, Sanctitate, actis Canonizationis, et miraculis B. Philippi Nerii Florentini, Congregationis Oratorii Fundatoris (Romae, apud haeredem Bartholomei Zanetti, 1622). — *Bulla Canonizationis S. Philippi Nerii Congregationis Oratorii Fundatoris*, quem Greg. XV una cum beatis Isidoro, Ignatio, Francisco et Teresia Sanctorum numero ascripsit, a S[mo] D. D. Urbano VIII expedita (Romae, ex typographia Reverendae Camerae Apostolicae, 1626).

CHAPITRE IX

L'ESPRIT DE SAINT PHILIPPE NÉRI

Après sa mort, Philippe survit dans la mémoire de ses disciples. Les apparences mortelles de l'homme ne sont plus, mais son esprit demeure. Comme nous avons raconté sa vie, essayons de saisir l'esprit qui s'en dégage. Ou plutôt rassemblons en un seul endroit les traits épars de cet esprit qui maintes fois déjà s'est montré dans ses propos et dans sa conduite.

Essayons surtout de recueillir sa doctrine. De cette doctrine ne nous dissimulons pas pourtant que l'influence tenait à une vertu qui émanait de sa personne plus qu'au sens des paroles. Tarugi l'expliquait un jour à Frédéric Borromée : il lui vantait « ... cette façon de gouverner les âmes avec l'Esprit..... plutôt qu'avec les directives de longs discours. Que Votre Seigneurie, ajoutait-il dans une pensée magnifique, fasse bon marché de la faculté raisonnante et de la dialectique et qu'enchaînant son intelligence, elle cherche à s'emparer de Dieu qui parle par ce saint homme de vieillard [1] ! » Nous qui n'avons connu Philippe qu'à travers les documents de son histoire, qui n'avons pu entrer en contact immédiat avec son âme, nous avons donc perdu la meilleure part de son esprit.

Cette doctrine où la disparition de Philippe creuse une si profonde lacune, n'espérons pas d'ailleurs que nous allons la reconstituer en un corps dont les parties se tiennent. Philippe n'est pas une tête déductive. Il n'a jamais professé de système. Il n'a aucun goût pour l'abstrait. Nulle part, il ne démontre, il n'étale ses idées avec des raisonnements suivis. A la fin du Dialogue sur la « Joie Chrétienne », le charme de l'œuvre n'empêche pas que nous soyons déçus. Notre curiosité attendait le moment où Philippe prendrait enfin la parole. Avant lui, chacun des convives a tenu le discours qui convenait à son personnage. Quel sera maintenant l'enseignement propre de Philippe ?

1. A. R., *Recueil de l'Abbé Agostini*, lettre du 12 septembre 1593.

Qu'a-t-il à nous exposer sur la joie chrétienne ? Rien sans doute, car il se contente de compiler les avis des autres orateurs : contemplation des choses célestes, dévouement aux âmes, conversations entre amis pieux, méditation de la mort, abnégation, dévotion aux saints, bienfaisance, c'est tout cela ensemble qui, d'après lui, engendre la joie chrétienne. L'auteur du Dialogue n'a pas trouvé à lui prêter de conclusion personnelle. A défaut des arguments originaux avec lesquels Philippe aurait pu recommander la joie, tout ce qu'il faut retenir ici, c'est donc cette recommandation même, c'est le plaisir qu'il a de présider la discussion engagée sur ce thème. Où que nous portions ailleurs nos recherches, nous n'aurons pas la main plus heureuse. Des aperçus qu'il ne justifie point de manière approfondie, des sentences détachées, ne comptons pas sur un meilleur butin.

Mais une autre considération préliminaire ne saurait être omise. En dehors de la doctrine, plus ou moins solidement liée, il y a la façon de la proposer, qui ne le cède pas en importance à la doctrine elle-même, ou plus exactement qui en est une partie, n'eût-elle jamais été traduite en théorie. Nous devons regarder non seulement ce que dit Philippe, mais comment il le dit et le fait accepter de ses auditeurs. Quand il n'aurait enseigné que la doctrine de tout le monde, il a sa manière à lui de l'enseigner, manière engageante, manière qui répugne aux grands airs sévères et qui les raille chez Baronio, manière qui n'a rien de dominateur, manière tendre, manière patiente, manière qui s'accommode le plus possible aux pécheurs. Nous en avons relevé maints exemples au cours de cette histoire et, si besoin était, nous en relèverions encore. Mais un texte concluant de Talpa, le plus réfléchi de ses disciples, nous dispense de toute autre démonstration. Philippe n'est pas le seul, dit Talpa, qui ait contribué à ranimer la vie spirituelle, mais lui l'a « propagée universellement » grâce à son Institut et aux inventions de son zèle, « en particulier grâce au caractère familier et humain qu'il lui a donné, et c'est là son trait distinctif ». Quels horizons ouvrent ces mots, « caractère familier et humain, *familiarità et domestichezza* » de la vie spirituelle, que Talpa répète encore pour bien inculquer que c'est la marque essentielle de l'œuvre de Philippe [1] ! Si Philippe, affirme en somme Talpa, répandit partout la vie spirituelle, c'est qu'il a su la mettre à la portée de tous. Philippe n'a pas écrit l'*Introduction à la vie dévote,* mais son action tendait au but même que le livre poursuivra bientôt. Nous sommes ainsi en présence d'un

1. A. N., fasc. 105, n° 3, *Instituto della Congregatione dell'Oratorio,* p. 49.

précurseur, sinon d'un inspirateur de saint François de Sales, car il ne serait pas invraisemblable que l'évêque de Genève, traçant à Philothée sa voie, se fût souvenu de saint Philippe [1].

Le premier chapitre, chapitre capital, de la doctrine de notre saint concerne donc la forme très accessible sous laquelle il présente la piété. Les autres nous seront fournis par la doctrine qu'il a expressément professée, et avant tout par ses propos de conversation que nous trouvons abondamment relatés dans le Procès de Canonisation. Philippe ne se contraint pas quand il cause. Est-ce au contraire d'écrire qui retient sa verve ? Le fait est que, dans la trentaine de lettres ou de billets qui nous restent, on ne trouve guère développés que des lieux communs de l'ascèse chrétienne, parfois, il est vrai, avec une ingéniosité et une poésie peu courante [2]. Même le sonnet, unique épave de ses poésies, n'exprime pas un sentiment très rare, avec cette plainte de l'âme sur la condition qu'elle subit ici-bas [3] :

. . . .
Où espérance, désir, joie et dépit
La font errer si loin d'elle-même
Qu'elle ne voit pas, — et pourtant elle l'a toujours devant elle, —
Celui dont l'aspect seul lui donnerait le bonheur...

Quelle prison la retient, que d'ici elle ne puisse
Partir, et enfin fouler aux pieds les étoiles,
Vivre toujours à Dieu et à soi-même mourir ?

Philippe était-il plus personnel dans les sermons de l'Oratorio ? Le petit nombre de canevas que nous possédons [4] ne nous inclinent pas

1. Voir ci-dessus, p. 342.

2. Voir les lettres écrites à des religieuses, ses nièces (nos v, vi, xiii, xv de Netti), en particulier la longue lettre du 11 octobre 1585 à Suor Maria Vittoria Trievi (n° xv). Voir aussi la lettre à Francesco Vai (*ibid.*, n° i).

3. Nous traduisons d'après le texte authentique, dont le premier jet fut écrit d'inspiration (septembre 1581) :

. . . .
Hove speme, desio, gaudio et dispetto
La fanno tanto da se stessa errante
Si che non veggia, — et pur l'ha sempre inante, —
Chi bear la potria sol con l'aspetto...

Qual prigion la ritien ch'indi partire
Non possa, e al fin coi piei calcar le stelle
E viver sempr'in dio e a se morire ?

4. Conservés dans le manuscrit *O.* 18 de la Bibl. Vall.

à le croire. L'un d'entre eux nous frappe par ses pensées subtiles et gracieuses [1]. Philippe expose que l'amour de Dieu se définit en cinq états qui s'échelonnent. Ce sont là comme cinq miroirs où, par catégories, chacun se voit reflété au degré où il est parvenu. Le lien de ces états est une confiance grandissante à laquelle Dieu répond par une libéralité de plus en plus large, en sorte qu'au cinquième et dernier degré, Dieu se donnant tout entier à l'âme qui ne désire plus que lui, l'amour réalise dans l'union sa perfection. A ce degré l'âme aime Dieu comme l'épouse l'époux et ne saurait s'occuper que de pensées d'amour. Mais, avant de monter jusque-là, elle avait débuté dans la crainte ; alors elle aimait Dieu comme le serviteur aime son maître. Puis elle l'avait aimé comme le malade son médecin, souhaitant de lui la guérison des plaies qui sont ses fautes. Puis, comme l'ami son ami, les grâces de Dieu se faisant sentir, non seulement médicatrices, mais surabondantes et pleines de douceur. Jésus ne dit-il pas dans l'Ecriture : *Jam non dicam vos servos, sed amicos, quia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis?* [2] Au quatrième degré, c'est un amour de fils à père, l'âme se rappelant le titre d'héritier du royaume céleste que Dieu lui a donné. Désormais il n'y a grâce qu'elle ne soit assurée d'obtenir, car un père n'a rien à refuser à son enfant. De ces précisions et de ces oppositions Philippe n'est pas l'inventeur. On découvre qu'il les a prises dans l'une des pièces du recueil poétique de Fra Jacopone da Todi [3]. Sans doute, le jour où il les expliquait à son tour, il discourait le livre à la main, suivant l'usage qu'il avait créé. Ainsi les sermons de Philippe, d'ailleurs rares, n'étaient que des commentaires. Mais autre chose qu'au lieu de faire le sermon lui-même, il se contentât de questionner ou d'émettre un conseil ou une réflexion après le sermon d'un autre. La séance prenait alors un tour de conversation et il y avait plus de chances que Philippe parlât de son fond.



Venons-en à ce qui est le bien propre de notre saint. Il faut dire encore que beaucoup de pensées sont de lui, mais traduisent simplement ses observations : tout directeur de conscience avisé les aurait aussi

1. BIBL. VALL., *loc. cit.*, f° 113v et suiv.

2. « Je ne vous appellerai plus serviteurs, mais amis, car tout ce que je tiens de mon Père, je vous l'ai appris. »

3. Le n° XLV : Como Dio appare ne l'anima en cinque modi (*Laude di* FRATE JACOPONE DA TODI, édit. Ferri. Rome, 1910).

énoncées. Chez lui du moins ces remarques de bon sens abondent. Les larmes de dévotion ne le touchent pas : car il sait que les courtisanes sont les premières à en verser [1]. Il se méfie pareillement de l'extrême ferveur que les femmes peuvent montrer, flamme qui s'éteint bientôt et qui déçoit le confesseur [2]. Dans le traitement des femmes, il est d'avis, pour la vertu du confesseur comme pour le bien de la pénitente, qu'il leur faut parler brièvement et sans douceur [3]. Sa prudence était très avertie. Quand il voyait un pénitent sûr de lui, il pronostiquait des chutes certaines [4]. Personne, quel que fût son âge ou sa constance, ne devait se croire immunisé contre l'effet des tentations [5]. Les précautions les plus minutieuses lui paraissaient de mise pour préserver la chasteté des jeunes gens [6]. La parenté n'était pas une garantie à ses yeux : le démon s'insinuera, expliquait-il, et dira « femme au lieu de sœur » [7]. Chez lui, où quelques jeunes gens passent une bonne part de leurs journées, il ne les laisse jamais désœuvrés : quand ils ne lui servent pas de lecteurs, il les occupe à faire son lit, balayer sa chambre, ranger ses meubles ou même à enfiler des grains de chapelet [8]. Il a des conseils pleins de finesse. Qu'on ne se presse pas d'exhorter les nouveaux convertis, hommes ou femmes, à porter des vêtements plus simples : l'amour de Dieu les travaillera et ils en viendront d'eux-mêmes à plus que n'aurait exigé le confesseur [9]. Il est utile, pour la paix des ménages, que les deux époux s'adressent au même confesseur, qui dépistera plus facilement ainsi les faux griefs qu'invente une passion jalouse [10]. Pour convertir des esprits férus de leur science, comme l'hérétique Paleologo, il déclare qu'on se trompe en commençant par des raisonnements et que de simples traits de la Vie des saints valent mieux [11]. Bien lui en prit avec Paleologo d'user lui-même de cette méthode.

Tout le groupe des conseils sur la persévérance s'inspire pareil-

1. A. R., *Alcuni ricordi, e consegli del Beato Filippo Neri*, n° 18; *P. C.*, f° 57.
2. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 109.
3. *Ibid.*, n° 152.
4. *Ibid.*, nos 42, 147.
5. *Ibid.*, n° 95.
6. *Ibid.*, nos 65, 67, 68.
7. *P. C.*, f° 139v.
8. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 30
9. *Ibid.*, n° 100.
10. *Ibid.*, n° 148.
11. *P. C.*, fos 156v, 325v.

lement de son expérience. Le difficile dans la vie spirituelle, c'est à son avis de tenir bon à ce qu'on entreprend. « Tu es un saint, disait-il en plaisantant au Bienheureux Giovanni Leonardi; mais tâche de rester tel que tu es [1]. » Chez les jeunes gens, il regarde la ferveur comme un « feu de paille » [2]. Il gage qu'il excitera chez n'importe qui et en peu de temps la plus belle ardeur de piété; il est moins sûr de la faire durer [3]. Aussi, combien recommande-t-il de modérer le zèle des débutants! S'ils se chargent de trop d'exercices, ils se dégoûteront par la suite et on les verra tout abandonner [4]. Mais on ne doit jamais rien omettre des exercices autorisés par un sage confesseur [5]. Voilà pourquoi il n'aime pas les voyages hors de Rome, fût-ce pour aller voir des parents : on aura mille peines à sortir du relâchement auquel on cède pendant ces absences [6].

Le conseil de Philippe peut provenir du fond banal de la spiritualité chrétienne, mais il l'a enveloppé dans une formule pittoresque qui est de son cru. Il a une maxime favorite pour bannir l'anxiété : « Que je passe cette journée, et je ne crains pas demain », c'est-à-dire que la vie spirituelle doit être vécue au jour le jour [7]. Pour stimuler ses pénitents, il avait coutume de dire : « Dans le service de Dieu, il ne suffit pas de rire [8]. » Lui-même s'excusait de ses veilles en alléguant que « ce n'était pas le moment de dormir et que le Paradis n'est pas pour les fainéants [9]. » Sur la terre, expliquait-il, il n'y a pas de purgatoire, mais seulement le paradis et l'enfer : le paradis pour les justes qui jouissent d'un bonheur profond, même au milieu des tribulations, l'enfer pour les autres qui sont malheureux dès cette vie et le seront encore dans la vie future [10]. Ou bien il assurait que « celui qui ne va pas vivant en

1. *Summarium super dubio an constet de virtutibus*... Rome, 1738, 558, § 147.
2. A. N., lettre du 31 août 1590 : « ... Le Père m'a chargé d'ajouter que la ferveur des jeunes gens est un feu de paille... »
3. A. R., *Alcuni ricordi*..., n° 80.
4. *Ibid.*, nos 13, 102.
5. *Ibid.*, n° 31.
6. *Ibid.*, nos 32, 146. Une lettre de Gio. Batta Aligero, du 23 mai 1587 (A. N.) abonde dans le sens de Philippe.
7. BIBL. VALL. *O.* 7, f° 248 bis, sur une feuille intercalée.
8. Notes de Frédéric Borromée (BIBL. AMBROS., *Argumenta ;* reproduit par le périodique *San Filippo Neri*, 26 juillet 1923).
9. *P. C.*, f° 490.
10. A. R., *Alcuni ricordi*..., n° 55. Cf. BIBL. VALL. *O.* 18, f° 28, la même pensée, et f° 22, une vue différente empruntant les mêmes images : la vie religieuse est l'enfer pour les mauvais religieux, le purgatoire les jours de tentations, le paradis à cause du

enfer, court grand risque d'y aller une fois mort »[1]. Si l'on veut faire des progrès, il recommande de viser haut : on n'hésitera pas à se figurer qu'on va devenir plus grand saint que saint Pierre, ou saint Paul, ou saint Dominique, ou saint François, encore que ce soit bien impossible[2]. A ceux qui se plaignaient de leurs épreuves : « Tu n'es pas digne, tu n'es pas digne, répétait-il, que le Seigneur vienne te visiter[3]. » A une mère dont la petite fille se mourait, il dit un jour : « Tiens-toi tranquille, puisque Dieu le veut; contente-toi d'avoir été la nourrice du bon Dieu[4]. » Il rendait toujours courage : Dieu n'accable personne, « il laisse à tous, disait-il familièrement, quelque os à ronger[5] ». « Dieu ne veut pas rester à ne rien faire », disait-il encore pour expliquer les tentations qui viennent après les communions[6]. Très attentif à enseigner l'humilité aux autres, il payait d'exemple. Un jour qu'il est malade, on l'entend déclarer : « Si j'en réchappe, je fais vœu de vouloir toujours offenser Dieu », et il ajoute : « car j'attends de sa bonté qu'il me fera la grâce de ne l'offenser jamais[7] ». C'est le même sentiment qui lui inspirait, au lieu de cette boutade, une prière sublime : « Seigneur, grande est la plaie de votre côté, mais si vous ne me prêtez main-forte, je la ferai plus grande[8]. »



A côté des idées courantes, en voici d'autres qui sont plus originales. Un vrai « spirituel » ne meurt pas sans que Dieu lui ait annoncé sa fin, et le signe doit être une ferveur extraordinaire[9]. Il s'est appliqué cette croyance à lui-même : dans plusieurs maladies, le signe ayant

bonheur dont les bons religieux jouissent malgré tout. Il est possible que ces métaphores aient été inspirées par la Laude XIII de Jacopone da Todi : *Como l'anima vitiosa è inferno : et per lume de la gratia poi se fa paradiso* (édit. citée).

1. BACCI, *op. cit.*, l. II, c. V.
2. A. R., *Alcuni ricordi...*, nos 84, 149; *P. C.*, f° 948.
3. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 58.
4. CRISPINO, *Scuola di S. Filippo Neri*, lib. IV, lettione 33.
5. Notes de Frédéric Borromée, *loc. cit.*
6. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 61.
7. *Ibid. Fascicolo d'alcuni ricordi cavati dalli processi*, n° 215. Cf. notes de Frédéric Borromée (*loc. cit.*), qui contiennent un texte presque identique : « Il disait souvent : Je promets à Dieu de ne jamais faire de moi-même aucun bien; je désespère de moi-même, mais je me confie en Dieu. »
8. *Ibid.*, *Alcuni ricordi...*, n° 156.
9. *P. C.*, f° 53v. Cf. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 83.

manqué, il a prédit qu'il s'en relèverait [1]. Il a garanti de même à des disciples qu'ils seraient avertis de leurs derniers moments et que lui-même viendrait alors les assister comme saint François fit pour sainte Claire [2]. La surprise de la mort serait pour le pécheur, mais Dieu laisserait au besoin à ses bons serviteurs le temps de se résigner [3].

Inutile de revenir sur les sentiments qui l'animent à l'égard des visionnaires et des extatiques [4]. Les guides de vie spirituelle admettent les illusions et donnent pour les dépister des règles sévères. Mais Philippe les dépasse tous en rigueur. Son premier mouvement est invariablement de défiance [5]. On dirait avec lui que l'illusion soit de règle et le don surnaturel une exception très rare [6]. De là des préceptes catégoriques comme celui-ci : « Si quelqu'un veut voler sans ailes, il faut le prendre par les pieds et le tirer à terre [7]. » Ou ce conseil de précaution : « A celui qui faisait oraison, il recommandait de ne jamais fixer une image pieuse au point de n'en plus détacher les yeux, car cela faisait tourner la tête [8]. »

« Demandez, dit l'Evangile, et vous recevrez. » Philippe prend la promesse de Notre-Seigneur à la lettre. Il entend obtenir, à force d'instances, toutes les grâces qu'il demande, les grâces temporelles comme les autres. « Pourvu que j'aie le temps de prier Dieu qu'il me l'accorde, j'ai confiance, déclare-t-il, d'obtenir n'importe quelle grâce [9]. » Il a une manière de prier à laquelle il faut que Dieu se rende : c'est de prier de toute son âme, de mettre toute l'intensité possible

1. *P. C.*, f° 638 *(Vat.)*, en 1555, à Tarugi ; f° 119, en 1592, à Cordella ; f° 392^{v}, en 1594, à Cusano.

2. *Ibid.*, f°s 505 et 564 ; et BIBL. VALL. *O.* 21, f° 302^{v}, copie de la déposition de Jacopo Crescenzi.

3. *P. C.*, f° 506. Notons que Philippe ne semble pas avoir professé de tout temps des assurances aussi formelles. Vers 1575, il concluait à l'Oratorio une discussion sur le sujet en disant que seuls les saints, en récompense de leurs vertus et pour calmer l'intense désir qu'ils ont du ciel, doivent être prévenus par Dieu de leur mort (BIBL. VALL. *O.* 18, f° 13). Cf. *ibid.*, le doute proposé, f° 39.

4. Cf. chapitre *L'Apôtre de Rome*, p. 85-87.

5. Cf., entre autres références, *P. C.*, f° 647^{v} (*Vat.*) ; et A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 133.

6. Il admet pourtant ces exceptions : cf. la sentence notée par Frédéric Borromée (BIBL. AMBROS. *G.* 26, P. inf., *Memorabilium*, II, n° 17 ; elle se retrouve dans le recueil de A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 106).

7. *P. C.*, f°s 383 et 643 (*Vat.*) ; A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 25.

8. A. N., fasc. 2, n° 1, *Alcuni ricordi, et consegli...*, n° 52.

9. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 153.

dans sa supplication. Il appelle cette méthode « forcer Dieu ». Quand il voit que la conversion des quatre petits Juifs recueillis à la Vallicella traîne en longueur, « demain matin, annonce-t-il, nous ferons violence à Dieu et ils diront oui [1] ». Baronio malade l'entendit en songe qui disait à Dieu : « Seigneur, donne-moi Cesare, donne-le moi ; Seigneur, je le désire, je le veux [2]. » Il ne s'agit que d'un songe, mais Baronio prête à Philippe son style ordinaire. « Je le veux », cette formule impérative reparaît dans plusieurs récits de guérison [3]. En voici une curieuse variante : au cours d'un accouchement difficile, Anna Morona devra dire cette prière : « Seigneur, Philippe m'a commandé de votre part de ne pas mourir [4]. » Pour Olimpia del Nero, qui laisserait sept fils orphelins, Philippe déclare que c'est un cas où l'on doit prier Dieu *assolutamente*, sans condition, et emporter la guérison à tout prix [5]. La prière doit être poursuivie avec ce paroxysme de ferveur jusqu'à l'exaucement complet : c'est trop tôt de s'arrêter quand le malade va mieux ; il faut continuer tant qu'il n'est pas tout à fait guéri [6]. D'autres grâces, moins urgentes, seront aussi obtenues, pourvu qu'on les réclame inlassablement : Dieu donnera tout d'un coup ce qu'il a différé des dizaines d'années [7]. Quand Dieu exauce, on sent une grande paix [8] : au contraire, s'il a ses raisons de résister à la prière, l'âme est mal à l'aise et ne peut pas prier [9]. Philippe paraît avoir eu confiance que cette prière qui commande à Dieu réussirait aux autres comme à lui-même. L'on peut penser qu'il n'a pas adopté une théorie de circonstance pour dissimuler le crédit exceptionnel dont il jouissait au ciel [10].

1. *P. C.*, f[os] 72[v] et 188[v]. Cf. *ibid.*, f[os] 197[v] et 284, le cas de Pietro Ruissio.
2. CALENZIO, *op. cit.*, p. 127.
3. BACCI, *op. cit.*, l. V, c. III, 11, la guérison de Gio. Battista Guerra, et c. IV, 4, celle de Faustina Capozucchi.
4. *P. C.*, f° 343.
5. *Ibid.*, f° 423.
6. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 87.
7. *Ibid.*, n° 79.
8. *Ibid.*, n° 88.
9. *P. C.*, f° 431.
10. Voici encore sur les démons une doctrine propre à Philippe : « Il disait, note Frédéric Borromée (*loc. cit.*), qu'il est parfois bon de taire le bien qu'on projette, de peur que les démons l'apprennent et dressent en conséquence leurs batteries. » Cette sentence avait frappé le cardinal qui ajoute : « C'est là une façon de faire très profonde. »



Comme il a ses idées sur le pressentiment de la mort et sur l'exaucement des prières, il les a encore sur l'humilité. Les moralistes chrétiens en font tous une vertu fondamentale. Mais personne n'y attache plus d'importance que Philippe. L'humilité est pour lui l'alpha et l'oméga de l'ascèse et le relief extrême qu'il lui donne finit par rendre sa doctrine originale. « Avant tout, disait-il à ses fils spirituels, il faut être très humble [1]. » Ainsi débutent les recueils de *Ricordi,* sentences qui résument ses leçons. Lui tout le premier pratiquait l'humilité qu'il recommandait aux autres. On sait qu'il avait coutume de protester n'avoir jamais fait de bien. Après celles que nous avons déjà citées, voici d'autres formules où il exprimait ingénieusement sa conviction : « Seigneur, je ne veux plus vous promettre de changer de vie et de mieux faire, puisque je le promets et ne le fais pas [2]. » « Seigneur, répétait-il chaque matin, prenez garde à moi, qui vous trahirai et ferai tout le mal imaginable, si vous ne me secourez pas [3]. » Il tenait les mêmes propos, le Saint-Sacrement entre les mains : « Seigneur Jésus, je déclare hautement que je ne suis bon qu'à faire le mal sans votre aide [4]. » Vieux, nous avons vu qu'il expliquait à Frédéric Borromée ne pouvoir aspirer à mourir comme saint Paul, n'ayant pas encore fait de bien [5]. Mais, dans ses derniers jours, quand on lui suggérait d'adresser à Dieu la belle prière de saint Martin : « Seigneur, je ne refuse pas le travail », il ne voulait plus de délai : « Non, je ne suis pas saint Martin, répliquait-il, et je ne me crois pas tel que je puisse être de tant d'utilité aux âmes [6] ». « Je n'ai jamais fait aucun bien » : Baronio ne lui entendait dire autre chose dans ses confessions [7]. Il enviait les jeunes gens, les religieux : « Heureux êtes-vous, disait-il aux premiers, qui avez devant vous du temps pour faire le bien [8] ! » « Heureux êtes-vous, disait-il de même aux seconds, je n'aurais pas eu le courage de faire ce que vous faites [9]. » Quand la

1. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 1.
2. *Ibid.*, n° 7.
3. *Ibid.*, n° 158.
4. *P. C.*, f° 236.
5. Notes de Frédéric Borromée (BIBL. AMBR., *Argumenta :* reproduit dans le périodique *San Filippo Neri* du 26 juillet 1923).
6. A. R., *Fascicolo...*, n° 115.
7. *P. C.*, f° 439v.
8. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 29. Frédéric Borromée a noté que Philippe lui a tenu à lui-même le propos (BIBL. AMBR., *Memorabilium,* I, n° 470).
9. *P. C.*, f° 158v.

dévotion de ses disciples le traitait de saint, il s'emportait : « Père, vous êtes un saint, lui disait Frédéric Borromée. — Je ne suis pas ce que vous croyez, repartait-il avec tant de force, ajoute le cardinal, que c'était chose divine [1] ». « Qui pensez-vous que je sois ? Je suis un homme comme les autres », soutenait-il à Curtio de' Massimi [2]. « Fasse Dieu que je sois tel qu'on s'imagine [3] ! » « Combien de petites filles passeront avant moi au Paradis [4] ! » Les aveux de cette sorte ne se comptent pas. Il parlait humblement de sa Congrégation comme de lui-même. Un jour où Tarugi avait discouru à l'Oratorio sur le mérite de la souffrance, on vit à la fin Philippe se lever du milieu de l'assistance et déclarer avec émotion que ni lui ni les autres Pères n'avaient lieu de s'enorgueillir, car personne d'entre eux n'avait encore versé son sang pour Jésus-Christ [5].

Ainsi pratiquait-il, dans la devise qu'il tenait de saint Bernard, le *spernere seipsum.* Il consentait qu'il en était arrivé à se mépriser lui-même. Mais le *spernere se sperni,* l'indifférence au mépris des autres, lui paraissait plus difficile. Il se croyait encore loin du but [6]. On a pourtant lu le récit d'un certain nombre de ses excentricités : quand elles n'étaient pas destinées à prévenir l'invasion de l'Esprit, il y avait recours pour s'attirer la dérision publique. On peut supposer qu'au bout de quelque temps le jeu devint trop clair pour la plupart des témoins, et que Philippe fut impuissant à se faire passer, comme il l'aurait souhaité, pour fol et pauvre d'esprit. Mais, s'il n'avait plus profit à se les infliger à lui-même, ces épreuves pouvaient encore être employées pour ses disciples. Elles ne leur furent pas épargnées. Il traita certains d'entre eux en vrais souffre-douleurs. Ainsi pendant un temps en fut-il de Gallonio. Il l'envoyait à l'improviste prêcher les nonnes de Torre di Specchi, sans se soucier de son embarras. On a déjà raconté qu'il fit mieux et qu'un jour où ils étaient ensemble, il l'obligea, lui, confesseur révéré de plusieurs religieuses, lui dont les dessous criaient misère, d'ôter sa soutane pour exhorter la communauté assemblée au grand complet [7]. Des faits du même acabit se

1. BIBL. AMBR., *Argumenta*, *loc. cit.* Cf. *P. C.*, f° 674v.

2. *P. C.*, f° 364v.

3. *Ibid.*, fos 184v, 235. Cf. propos du même genre tenus à Baronio, f° 112 ; à Soto, fos 998-999.

4. *Ibid.*, f° 95. Cf. f° 580.

5. *Ibid.*, f° 75.

6. Notes de FRÉDÉRIC BORROMÉE, *loc. cit.* Cf. *P. C.*, f° 389.

7. A. R., *Fascicolo...*, nos 24-25.

passèrent chez la marquise Rangona [1]. Excédé, Gallonio songea à quitter la Congrégation [2]. Au sortir de la chambre de Philippe, le candide Gigli se croyait déshonoré pour avoir été forcé de boire à la régalade devant la plus honorable compagnie [3]. Cette veste doublée de peau de renard, dont Philippe s'affublait pour recevoir certaines visites, ne servit pas qu'à lui seul ; on la vit aussi sur les épaules de Marcello Vitelleschi, qui dut paraître en cet équipage au chœur de la Chiesa Nuova, où on l'envoya porter un message à Baronio ; c'était en été, ce qui rendait l'accoutrement plus ridicule [4]. A Pietro Consolini, il fut interdit de remercier le cardinal Frédéric Borromée, à la faveur duquel il devait le bénéfice nécessaire pour être ordonné sous-diacre [5]. Les anecdotes de ce genre foisonnent. Philippe prodigua ces avanies mortelles à l'amour-propre [6]. L'humilité régna en conséquence à la Vallicella et s'y perpétua après sa mort, témoin la déclaration que faisait un jour Flaminio Ricci : « Si un prêtre de la Congrégation estime valoir rien de plus qu'un de ces prêtres convoyeurs qui, en « cotta » et le bréviaire sous le bras, s'en vont accompagner les morts, je dis qu'il se trompe lourdement et qu'il n'a à aucun degré l'esprit de la Congrégation [7]. »

Mais de tous les amours-propres, c'est l'amour-propre intellectuel que Philippe poursuit de la façon la plus acharnée. Il se plaisait à dire, en se touchant le front, que la sainteté tient dans l'espace de trois doigts parce qu'elle consiste à se mortifier la cervelle [8]. Sans doute il pensait alors à tous les raisonneurs, à tous ceux qui s'entêtent, que ce soit dans les fautes de leur volonté ou dans les erreurs de leur esprit [9]. Mais ces derniers surtout l'inquiètent. Il les sent qui lui échappent dans le moment qu'ils se soumettent, et il désespère de les réduire

1. Bibl. Vall. *O.* 58, Aringhi, *op. cit.*, f° 369v.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, fos 287v-288.
4. *P. C.*, f° 1009.
5. Ricci, *op. cit.*
6. On les rencontre dans d'autres instituts : voir ce qu'eut à subir Cacciaguerra parmi les Barnabites en 1538-1539 (Premoli, *op. cit.*, p. 473). Mais, chez Philippe, l'invention est plus humoristique, l'application plus spontanée. Ce traitement de l'amour-propre reste bien sa spécialité.
7. Bibl. Vall. *O.* 58, *op. cit.*, f° 424.
8. *P. C.*, f° 754. Cf. citation d'Agostino Manni, dans Marciano, *op. cit.*, I, l. I, c. xvii.
9. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 9. Cf. *P. C.*, f° 190, où le propos sur la « rationale » est appliqué à la soumission aux supérieurs.

jamais complètement. Les savants orgueilleux lui inspirent, à l'égal des visionnaires, une défiance en quelque sorte instinctive et irraisonnée. C'est un fait que Paleologo l'hérétique, qui se déclara pourtant converti à son appel, qu'il put endoctriner à son aise pendant deux ans, qui professa expressément sur le bûcher la foi catholique, le laissa jusqu'au bout perplexe sur le fond de son âme [1]. On se rappelle aussi comment il fit sortir de la Congrégation Camillo Severini, ce bâtisseur d'apocalypse, et comment il empêcha indéfiniment, malgré toutes ses amendes honorables, qu'il fût admis à y rentrer. La science « glacée » [2], la science qui éteint l'amour, la science qui est à l'antipode de l'Esprit, semblait à Philippe le pire écueil de l'âme.



Etant bien entendu qu'il est capital de pratiquer la mortification spirituelle de l'humilité, Philippe n'en réclame guère d'autre. Il n'a jamais prôné l'austérité corporelle. « Si vous tenez à faire des excès, dictait-il en 1578 pour Alessandro Borla qui s'exténuait de veilles et de jeûnes, faites-les plutôt dans la douceur, la patience, l'humilité et la charité, qui sont choses bonnes par elles-mêmes [3]. » A un autre qui voulait affliger son épiderme d'un cilice, il conseillait en riant de le porter en surtout, par-dessus le vêtement [4]. Lui-même ne fournit pas de prouesses extraordinaires à raconter sur ce chapitre. Il avait bien en sa possession une discipline de cuivre, dont on dit qu'elle était lisse, pour nous faire croire qu'il l'avait fourbie à l'usage [5]. Cependant nous lui entendons déclarer dans une circonstance exceptionnelle : « Je me donnerai la discipline, tout vieux que je suis [6]. » Preuve que la chose n'était pas si courante, du moins dans sa vieillesse. Quant à son régime de nourriture, il est d'une frugalité dont ses disciples s'effraient et dont les médecins s'émerveillent [7] ; nous avons décrit ailleurs ses menus ;

1. *P. C.*, f° 325v.
2. A. N., lettre du 8 août 1587, où Bordini, écho de Philippe, appelle « cervelle de glace » Camillo Severini.
3. *Ibid.*, lettre du 8 novembre 1578. Cf. BIBL. VALL. *O.* 18, f° 6v, un conseil tout semblable : l'imitation des saints dans leur humilité, leur charité, leur obéissance, leur patience, on peut s'y appliquer tant qu'on veut, on peut la poursuivre « à l'infini », si on en sent le courage ; mais, dans leurs mortifications corporelles, il faut savoir en rabattre.
4. BACCI, *op. cit.*, l. II, c. XIX, n° 8.
5. *P. C.*, f° 949.
6. *Ibid.*, f° 152.
7. *Ibid.*, f° 127.

« d'une seule bouchée, dit un témoin, j'aurais avalé tout ce qui lui servait pour un repas » [1]. Mais, plus encore qu'une volonté de privation, il y a dans son cas du dégoût naturel pour certains aliments [2], de l'inappétence complète dans les périodes de maladie [3], enfin la crainte de redoubler cette chaleur physique qu'il sentait dans la poitrine [4]. Quand on lui donne des confitures ou des sucreries, il lui arrive d'y goûter lui-même aussi bien que de les réserver pour ses visiteurs [5]. Il a parfois du feu dans sa chambre [6]. Il ne couche pas sur la dure, mais dans un lit ordinaire et, vers la fin de sa vie surtout, il y prend un repos normal [7]. Chez les autres, il paraît moins soucieux d'inciter aux pénitences que d'en prévenir l'excès [8]. Il modère les nouveaux convertis, disant « qu'on ne doit pas tout faire le même jour et qu'il ne faut pas en user comme si l'on pouvait séance tenante devenir un saint » [9]. Jadis il avait empêché Jean-Baptiste Salviati de se vêtir trop simplement et de renoncer pour sortir à son escorte de serviteurs [10]. Dans ses derniers temps, il s'opposera au projet du cardinal Frédéric Borromée de mettre toute son argenterie au rancart [11]. Il n'introduit dans sa communauté aucune abstinence, aucun jeûne surérogatoire : ses prêtres restent encore des séculiers en cela que leur pratique pénitentielle ne diffère en rien de celle de tout le monde.

1. *P. C.*, f° 21.

2. *Ibid.*, f° 642. « Il abhorrait naturellement, dit Bordini, le fromage et toute espèce de laitage. » Cf. f° 177 : il semble aussi que la viande lui déplaisait.

3. Voir par exemple lettres du 7 février 1590 et du 25 janvier 1591 (A. N.).

4. Lettre citée de Tarugi, 29 janvier 1586, au sujet du vin (A. N., *Historia annuale...*, p. 461-464).

5. Les petits juifs qu'il convertira reçoivent de lui des friandises quand ils arrivent à la Vallicella (*P. C.*, f° 71v). Mais Philippe en avait aussi chez lui pour son propre usage, témoin ce *confetto* que Marcello Vitelleschi conserve parce que Philippe l'a tenu dans sa bouche (*ibid.*, f° 1001), ou ces confiseries envoyées de Naples par Giovenale Ancina, qu'il a mangées lui-même, puisqu'il se plaint qu'elles le réchauffent au lieu de le rafraîchir (A. N., lettre de G. Fedeli, du 12 mai 1589).

6. *P. C.*, f° 648 (*Vat.*), où l'on voit Philippe à demi asphyxié une nuit par des charbons laissés dans sa chambre; et A. N., fasc. 34, n° 3, lettre de G. Fedeli à Tarugi, 29 janvier 1588, où il est question d'une chute de Philippe devant sa cheminée.

7. Crispino, *op. cit.*, l. IV, let. xliii, n° 2.

8. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 15.

9. *Ibid.*, n° 14.

10. *P. C.*, f° 161. Cf. f° 749, la conduite de Philippe à l'égard de Marcello Ferro.

11. Rivola, *op. cit.*, l. II, c. iv. Cf. d'autres exemples de modération : il défend à Tarugi de se lever trop tôt (*P. C.*, f° 255); il permet à Marc Antonio Vitelleschi d'aller au bal (*ibid.*, f° 422).



Philippe pousse à l'humilité pour elle-même et parce qu'elle est sœur d'une vertu qu'il prise tout autant, la simplicité. La simplicité, comme il la conçoit, c'est l'effet direct et inséparable de l'humilité. Est simple qui est humble et en conséquence ne se prévaut pas de grâces exceptionnelles, n'y semble pas prêter attention, mais se comporte comme tout le monde. On vient de redire quel pauvre crédit ont auprès de lui visionnaires et extatiques [1]. Cependant il y en eut quelques-uns qu'il estimait franchement, eu égard à leur simplicité, et qu'il citait en modèles. Ainsi Catherine de Sammignatello et son amie Marthe de Spolète [2]. La première habitait Rome et Philippe la confessa quelque temps [3]. Toujours de bonne humeur et très causante, passant le temps à soigner les malades et à faire la lessive, on ne se fût pas douté de ses extases, qu'elle raréfiait d'ailleurs de son mieux. Marthe de Spolète, qui visitait Philippe chaque fois qu'elle venait à Rome [4], était, comme Catherine, une femme du peuple, active et gaie. Philippe connaissait aussi une pauvre aveugle, Sor Antonia, qu'on trouvait toujours joyeuse en dépit de son infirmité et de son dénuement [5]. Elle ne cachait pas ses révélations, mais en parlait comme elle aurait fait de choses ordinaires, sans penser qu'il y eût là de quoi tirer vanité [6]. Cette autre forme de simplicité ne plaisait pas moins à Philippe. On peut croire aussi qu'il fut satisfait de la vulgarité même des exemples dont s'enveloppaient les oracles de la Sœur [7]. Si nous avions conservé la correspondance qu'il entretint avec sainte Catherine de Ricci [8] dont

1. *P. C.*, f°s 643 (*Vat.*) et 647^v^ (*Vat.*). Cf. BIBL. AMBR. *G.* 26. P. inf., notes de Frédéric Borromée, *Memorabilium*, II, n° 18; et A. R., *Alcuni ricordi...*, n°s 25, 106, 133.

2. *P. C.*, f° 312^v^.

3. Pour les divers traits qu'on rapporte, voir la relation que Francesco Rosani fit sur elle à Messer Domenico Migliacci, curé de Santa Trinità, 17 mars 1590 (BIBL. VALL. *O.* 15, f°s 55-57).

4. *P. C.*, f°s 95, 528.

5. Cf. *P. C.*, f° 493, le récit de sa première visite où toute la « scuola » de l'Oratorio l'accompagne et où il met à l'épreuve la sainteté de la pieuse femme.

6. Cf. BIBL. VALL. *O.* 20, n° 2, f°s 9-17, une relation sur Suor Antonia Ceca.

7. Ainsi elle expliquait que celui qui veut plaire à Dieu doit se laisser préparer et manger par lui comme une salade et détaillait minutieusement l'allégorie (*ibid.*, f° 14^v^).

8. *P. C.*, f° 683, où Fabritio de' Massimi dit avoir lu beaucoup de lettres que la sainte adressait à Philippe. Une seule de ces lettres, non datée, existe encore (BIBL. VALL., *fondo Calenzio, Lettere scritte e sottoscritte da S. Carlo Borromeo e S. Caterina da Ricci;* copie *ibid. G.* 105, f° 145). Dans *P. C.*, f° 309, il est question d'une lettre

ses amis, les Dominicains de la Minerve, durent lui apprendre de bonne heure le cas extraordinaire [1], nous verrions sans doute que cette émule de sainte Catherine de Sienne ne s'exprimait pas d'un autre ton que n'importe quelle bonne religieuse. Philippe ne l'aurait pas tant aimée s'il n'avait été sûr qu'elle vivait dans son cloître comme Marthe de Spolète dans sa maison, vive, avenante, laborieuse et comme insoucieuse des faveurs divines. Il soutenait qu'elle avait le visage « gai et jovial » [2].

Il y a une simplicité encore plus profonde, celle qui réalise à la lettre la recommandation de l'Evangile d'être semblables à des enfants. Elle se rencontre chez des gens sans culture, qui n'ont nul souci du monde, qui suivent seulement l'inspiration de leur cœur. Personne ne la représente mieux qu'un contemporain de Philippe, non moins populaire que lui dans les rues de Rome [3], Fra Felice Cappucino, le frère qui passe ses journées à quêter la pitance du couvent. Gens du peuple, princes, prélats, cardinaux, à l'exception du seul cardinal Farnese, il interpelle familièrement ceux qu'il croise et les conseille au besoin [4] : « Es-tu sage? Depuis quand t'es-tu confessée? Obéis-tu à ta mère? », dit-il aux jeunes filles. Il reproche aux femmes leurs parures [5]. S'il est extravagant, s'il excite les moqueries, il n'en sait

que Philippe fait écrire à la sainte par Gio. Antonio Luccio. Philippe fut encore renseigné sur son compte par les récits d'Animuccia (*P. C.*, f° 153) et d'un certain Domenico, tertiaire de saint François (*ibid.*, f° 800), qui la visitèrent. Enfin il avoua qu'elle lui était apparue (*ibid.*, f°s 49-49^v^. 153, 239, 429^v^).

1. Qu'on songe que Fra Diaceto, prieur de la Minerve sous Paul IV et grand ami de Philippe (*P. C.*, f°s 64 et 107^v^-108), était l'oncle de Catherine de Ricci. Deux Pères Timoteo de' Ricci, l'un oncle, l'autre frère de Catherine, passèrent aussi, comme Fra Diaceto, du couvent de Saint-Marc de Florence à celui de la Minerve à Rome (G. B. RISTORI et G. FARAONI, *Notizie e documenti inediti sulla vita di S. Filippo Neri*, p. 11, note). Bien avant que la renommée de la sainte eût été importée à Rome par ces Pères, les Dominicains de la région de Florence se racontaient ses visions (cf. une relation de 1549 qui se trouve ARCH. STATO FIRENZE, *Carte Strozziane*, I, fa 106). On a supposé au chapitre *Le Florentin* que Philippe l'avait rencontrée enfant dans les rues de Florence.

2. *P. C.*, f°s 49-49^v^.

3. Il s'agit de saint Félix de Cantalice. Il était né la même année que Philippe, mais vécut huit ans de moins. Quand il mourut en 1587, ce fut un événement : « *Commota est universa civitas*, écrit Bordini (A. N., lettre du 23 mai 1587). On l'a tenu exposé pendant trois jours avec un tel concours et une telle dévotion qu'il ne lui est resté vêtement ni barbe. »

4. Voir dans SONZONIO, *op. cit.*, l. II, c. XVIII, n° 5, un dialogue avec Philippe lui-même.

5. VAT. *lat.* 5460, *Procès de canonisation de Fra Felice.*

rien. Il n'a pas plus de prudence humaine qu'un enfant. Le *spernere se sperni* lui est naturel ; il ne s'aperçoit pas du mépris public. Philippe se rencontre maintes fois avec le frère [1]. Il l'admire de tout son cœur et envie cette simplicité instinctive. Voilà le point où il voudrait en être. L'exemple de Fra Felice l'encourage à suivre sa verve et à ne pas reculer devant les comportements excentriques. Mais cet illettré aura toujours l'avantage sur lui de procéder sans réflexion et sans effort. On amena un jour à Philippe un tertiaire franciscain qui déclara ne savoir prier autrement qu'en agitant tout son corps [2]. Il fut ravi et jugea certainement le pauvre homme plus proche que lui du royaume des cieux. Mais on n'imite pas de pareilles gens. Du moins Philippe sentit toujours une prédilection pour ceux à qui ce privilège de naïveté perpétuelle était départi.



Humilité et simplicité sont donc les vertus auxquelles on reconnait avant tout ses disciples. Un moyen essentiel pour parvenir à les pratiquer, c'est à ses yeux la fréquente confession. Philippe est un directeur de conscience qui souhaite garder ses fils spirituels le plus possible auprès de lui et qui surveille sans cesse par la confession l'état de leur âme. N'oublions pas qu'il imagina l'Oratorio pour être, outre un passe-temps sûr, une sorte de complément de ses directions individuelles, une instruction donnée en commun aux pénitents. Plus tard le ministère capital de la prédication aura dans son Institut le ministère de la confession pour pendant. Chaque après-midi les Philippins prêcheront à l'Oratorio ; mais chaque matin ils auront accueilli leurs pénitents au confessionnal ; les dimanche, mercredi et vendredi, il est réglé que tous les confesseurs se tiennent la matinée entière à l'église [3]. Philippe

1. Cf. en particulier, *P. C.*, fos 58, 586v et 804, la rencontre de Monte Cavallo qui rappelle tel trait de la légende de saint François d'Assise. Fra Felice aperçoit Philippe de loin. Il accourt en riant et se prosterne. Philippe le tient embrassé quelques instants et ils se séparent sans rien dire. On a raconté que Philippe aurait souhaité posséder le portrait de Fra Felice et que ce portrait, peint à la dérobée par le cavalier d'Arpin, serait aujourd'hui dans la collection du duc de Sermoneta (cf. CAPECELATRO, *op. cit.*, II, p. 298). Nous saurions tout cela par un billet du peintre qu'on voit collé au revers du tableau. Mais ce billet est d'une authenticité douteuse. On s'étonne qu'à sa signature Giuseppe de Cesari ait eu l'idée d'accoler « detto Darpino », son surnom.

2. BACCI, *op. cit.*, l. III, c. IX, § 25. Un Egidio Calvelli, frère laïc qu'on admit à la Vallicella dans les dernières années de Philippe (cf. ci-dessus, p. 373-374), est encore un de ces simples suivant son cœur.

3. *Constitutions de 1612*, chap. II, qui consacrent un usage introduit dès l'origine.

entend que le pénitent soumettra sa conscience sans nul détour ni réserve à son confesseur et qu'il suivra sans discussion ses avis [1]. L'idéal serait la consultation quotidienne du confesseur. Parmi les pénitents de Philippe, beaucoup en usaient de la sorte [2]. Ainsi les premiers membres de la Congrégation recrutés parmi ses plus intimes disciples. Cette confession quotidienne faillit passer dans les Constitutions [3]. Cependant, le nombre des Pères augmentant, il parut plus praticable de s'en tenir à trois confessions par semaine [4]. On pensa même qu'il faudrait en venir à la confession hebdomadaire unique [5]. Finalement l'obligation des trois confessions par semaine, placée expressément sous le couvert du fondateur, fut adoptée dans les Constitutions de 1612 [6]. Les pénitents du dehors étaient mis par Philippe au même régime : il les confessait, sinon chaque jour [7], au moins trois fois la semaine [8], ou tous les dimanches et jours de fête [9].

Philippe est donc un apôtre déclaré de la confession fréquente. Il répond du chrétien fidèle à découvrir à son père spirituel tous les replis de son âme et à revenir sans cesse prendre ses conseils. L'humilité du pénitent doit accepter cette complète tutelle. Mais la communion fréquente ne va pas pour lui de pair avec l'autre pratique. Il avait partagé en son temps, mais déjà, semble-t-il, d'une âme plus rassise, l'enthousiasme de Cacciaguerra pour la communion quotidienne. Plus expérimenté, il en revint décidément de la règle absolue que Cacciaguerra prônait. « L'avis qu'il avait au sujet de la communion fréquente ou non fréquente, je le connais », note assez mystérieusement Frédéric Borromée [10]. Fabritio de' Massimi nous déclare ouvertement cet avis : « Il n'y a pas de doute qu'il désirait qu'on se confessât souvent

1. A. R., *Alcuni ricordi...*, nos 4, 135, 142.

2. *P. C.*, f° 652.

3. Voir A. N., fasc. 21, n° 1, f° 31, un *votum* rédigé en 1583 au moment où l'on débattait les premières Constitutions : « Sodales omnes diebus singulis confiteantur... »

4. *P. C.*, f° 407v.

5. Ainsi portent les projets de Constitutions rédigés en 1588 (chap. VI, § 8) et en 1595.

6. Chap. VIII.

7. Comme Antonio Fantini (*P. C.*, f° 26), Bernardino Corona (f° 246v), la veuve de Vincentio Raimondo (f° 275v).

8. Comme Pietro Vittrice (*ibid.*, f° 59), Francesco Neri (f° 91v), Fabritio de' Massimi (f° 164v), Violante di Santa Croce (f° 435), peut-être Monte Zazzara (f° 19).

9. Comme Francesco et Gio. Batta Zazzara (*ibid.*, f° 41v), Nero de' Neri (f° 88), Tiberio Ricciardelli (f° 162), Anna Morona (f° 342v). Quelques pénitents auraient tout de même été plus rares (f° 378).

10. BIBL. AMBR. *Argumenta*, texte reproduit dans le périodique *San Filippo Neri* du 26 juillet 1923.

et qu'on s'approchât du sacrement de Pénitence plus souvent que de celui de l'Eucharistie : la chose est publique et notoire pour tous ceux qui ont connu le Père Philippe [1]. » Ainsi des pénitents qui se confessent tous les jours peuvent, comme Antonio Fantini, communier seulement le dimanche [2]. Il semble que cette communion hebdomadaire ait été le cas le plus commun. Une sorte de directoire pour la confession et la communion des femmes auquel Philippe ne fut probablement pas étranger, pose en principe qu'elles communieront trois fois la semaine et qu'on pourra leur concéder de communier tous les deux jours pendant les octaves de Pâques et de la Fête-Dieu [3]. Il n'est pas question pour elles de communion quotidienne. Peu de pénitents de Philippe y étaient admis. Même pour la messe des prêtres, Philippe est réservé dans ses conseils. L'abbé Crescenzi tient de lui l'usage de célébrer la messe une fois seulement par semaine, outre le dimanche [4]. Il rapporte que Gio. Antonio Luccio, un des plus anciens disciples de Philippe, la disait « presque chaque jour [5] ». Toutefois les membres de la Congrégation, Gallonio mis à part, que Philippe, pour le mortifier, réduisait à cinq messes par semaine [6], célébrèrent de tout temps leur messe quotidienne [7] et l'obligation de cette pratique passa dans les Constitutions [8].

La confession fréquente importe aux yeux de Philippe parce qu'il est prudent de révéler sur le champ au confesseur les moindres fluctuations de l'âme. Mais la communion est moins urgente. Il faut que l'on prenne le temps d'en concevoir le désir et de s'y porter avec amour. Nul jansénisme dans ces délais : Philippe ne considère pas l'indignité humaine, mais il veut un certain degré de dévotion. *Sitientes venite ad*

1. *P. C.*, f° 659.
2. *Ibid.*, f° 26. Cf. f° 652.
3. A. N., fasc. 21, n° 1, f°s 33-33^v^.
4. *P. C.*, f° 304^v^.
5. *Ibid.*, f° 307. Cf. la recommandation aux trois prêtres de San Severino agrégés en 1579 de célébrer « souvent » (A. R., *Lib. dei Decr. della Casa di San Severino*, p. 21 ; publié dans le périodique *San Filippo Neri*, 26 mai 1926) ; on ne dit pas « quotidiennement ».
6. Bacci, *op. cit.*, l. II, c. xix.
7. Voir les rapports sur la Congrégation, comme le document de 1578 reproduit par Pastor, *op. cit.*, IX, p. 872.
8. *Constitutions de 1612*, chap. xi. Dans une discussion à l'Oratorio, Philippe, vers 1575, recommandait plus instamment la communion fréquente et blâmait les prêtres qui, pour se reposer, s'abstiennent une fois la semaine de dire la messe (Bibl. Vall. *O.* 18, f° 3).

aquas était un de ses mots favoris : il exigeait qu'on sentît la soif du divin breuvage [1]. Sans parler de son opinion curieuse que Dieu n'entend pas « rester oisif » dans les âmes, que les communions appellent des épreuves de tentations à leur suite et qu'il ne faut pas multiplier les communions de ceux qui ne seraient pas de taille à tenir tête [2].

Cet incessant recours à son père spirituel rend le pénitent de Philippe humble et peut-être aussi timide. On aurait tort pourtant de croire qu'il y perd la liberté de ses mouvements intérieurs. La direction de Philippe est continue, mais discrète, délicate, respectueuse de l'Esprit qui travaille les âmes. Il tient que le confesseur n'a pas à imposer au pénitent ses propres exercices spirituels ; ce qui est bon pour l'un ne convient pas toujours à l'autre [3]. « Chacun, disait-il à Frédéric Borromée, a un don particulier qu'il doit suivre, chose à quoi l'on doit faire grande attention [4]. » Dans le détail de la vie spirituelle, on s'en remettra de même à l'inspiration intérieure. Quand on a du goût pour les Vies de saints, ce n'est pas le moment de méditer la Passion de Notre-Seigneur ; il sera temps de la prendre quand l'attrait s'en mêlera [5]. En lisant les Vies de saints, qu'on n'aille pas trop vite, qu'on laisse venir la dévotion, qu'on s'arrête aux passages qui la suggèrent et qu'on attende qu'elle soit épuisée pour aller plus avant [6]. Pas n'est besoin non plus dans la communion d'aller chercher des considérations nouvelles : l'âme doit se suffire avec celles qui lui plaisaient dans l'oraison [7]. Ainsi ni le confesseur ni le sujet lui-même ne doivent gêner l'action de l'Esprit. C'est l'Esprit le véritable directeur de conscience. Dans la spiritualité de Philippe, ces deux extrêmes se rencontrent du contrôle le plus minutieux de la vie intérieure et de la plus libre spontanéité ; d'une part, intervention assidue du confesseur, d'autre part, soin attentif du pénitent de se laisser faire par l'Esprit. Un héritier fidèle de la doctrine de Philippe semble avoir été Pietro Consolini, qui professait qu'avant tout l'Esprit doit guider l'âme et que chacun doit prier sur un sujet ou sur un autre, mentalement ou vocalement, suivant que l'Esprit le pousse [8].

1. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 16.
2. *Ibid.*, n° 61.
3. *Ibid.*, n° 101.
4. Notes, *loc. cit.*
5. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 78.
6. *Ibid.*, n° 116.
7. *Ibid.*, n° 117.
8. Ricci, *op. cit.*, *Vita del Padre Pietro Consolini.*

Mais, pour se comporter ainsi, il faut que l'Esprit se fasse sentir à l'âme. La spiritualité de Philippe n'est pas fondée sur ce qu'on appelle les « consolations sensibles » ; elle suppose pourtant que certains goûts jalonnent la vie intérieure pour servir à l'âme de repères et de points d'appui. Philippe semble n'avoir jamais souffert pour son compte de ces aridités persistantes qui ont affligé la plupart des mystiques. Quand il soupire, comme dans le sonnet [1], après la possession plénière de Dieu telle que le ciel la réalise, rien ne prouve qu'il se sente à ce moment privé de celle dont on peut jouir ici-bas. Il lui est arrivé de se plaindre de l'excès de sa ferveur, jamais de dépression spirituelle et de vide [2]; c'est lui qui fuit par moments l'Esprit, loin que ce soit jamais l'Esprit qui l'abandonne. Dans sa vie spirituelle, pas de tension douloureuse pour se rapprocher de Dieu; mais, à partir du jour où l'Esprit lui est donné, une abondance qu'il n'épuisera pas en cinquante ans. Ses disciples peuvent compter que l'Esprit ne leur fera pas davantage défaut. Tout au plus doivent-ils s'attendre à une sorte de rythme circulaire qui fait alterner la consolation, c'est-à-dire la présence de l'Esprit, et l'épreuve, c'est-à-dire l'absence, le moment où le Seigneur feint, mais feint seulement de s'en aller [3]. « La vie d'un homme spirituel, expliquait Philippe, est une consolation, puis une épreuve, et puis une consolation, et puis une épreuve [4]. » Il faut même poser en principe qu'un goût extraordinaire prélude probablement à une épreuve plus forte [5]. Mais le Seigneur finit toujours par revenir. La tribulation est passagère : indubitablement succédera la douceur de l'Esprit. Qu'on tienne donc ferme dans l'intervalle [6]! En sortant d'Egypte, disait Philippe à Frédéric Borromée, « le peuple d'Israël eut à passer la mer Rouge, mais c'était pour aborder à la Terre promise [7] ». C'est la consolation redoublée, ce sont les délices des anges qui sont finalement réservées à l'âme [8]. La dévotion viendra donc non seulement d'une appli-

1. Voir ci-dessus, même chapitre, p. 525.

2. Philippe confia un jour à Frédéric Borromée (*P. C.*, f° 675) que l'insupportable violence avec laquelle l'Esprit l'agitait au début alla s'apaisant par la suite. Il s'agit d'une rémission, non d'une disparition des accès de possession divine. Cf. un autre témoignage du cardinal dans ses Notes de l'Ambrosienne (*Argumenta*); et *P. C.*, f° 233v.

3. Philippe citait à ce propos le mot de l'Ecriture : *Dominus fingebat se longius ire* (A. N., fasc. 2, n° 1, *Ricordi che solea dare...*, n° 81).

4. *Ibid.*, *Alcuni ricordi, et consegli...*, n° 32.

5. *Ibid.*, n° 3.

6. *Ibid.*, *Ricordi che solea dare...*, n° 81.

7. Notes citées plus haut.

8. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 60.

cation volontaire, mais d'un sentiment fréquent de Dieu. Mauvais signe, disait Philippe, si aux grandes fêtes quelqu'un n'éprouve pas d'élan de ferveur [1], ou s'il ne sent pas le désir de prolonger parfois sa prière [2]. Il est bon de se remémorer dans les tentations ces goûts spirituels que Dieu ne manque pas de ménager à ses serviteurs [3].



De cette présence de l'Esprit résulte un état ordinaire de joie. Voilà encore un trait caractéristique de la spiritualité de Philippe. Sans doute c'est autre chose que la gaieté du caractère, que les saillies de l'humour, que la vivacité et l'entrain. Il s'agit d'un effet surnaturel : tous les témoins sont frappés d'un rayonnement, d'une exultation continuelle qui provenaient chez Philippe de la possession de l'Esprit. On nous répète qu'il paraissait toujours joyeux, même dans ses maladies [4]. Mais la surnature est ici dans un rapport étroit avec la nature. Philippe préfère chez ses disciples un fonds joyeux. Il professe que les gens pensifs et mélancoliques « font tort à l'Esprit », gênent son expansion [5]. Il déclare être plus sûr avec les naturels gais d'arriver au but [6]. Nous avons vu plus haut que des femmes spirituelles qui lui plaisaient furent toutes d'humeur joyeuse. Il met la joie en bonne place parmi les vertus. L'Abbé Maffa peut même faire de la joie le résumé de ses leçons : « En somme, dit-il, ses chambres étaient une école de sainteté et de joie chrétienne [7]. » Cet autre humaniste, le cardinal Paleotto, dit qu'avec la douceur et la simplicité, c'est la vertu de joie que Philippe a le plus pratiquée [8]. Ce n'est pas au hasard que le cardinal Valier choisit le sujet débattu dans le charmant traité qu'il intitule *Philippe* ou *Dialogue de la joie chrétienne*. Il y a une sorte d'identité entre notre saint et la joie. Les caractères continuellement renfermés, tristes, ne sont pas de son école.

1. A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 143.
2. *Ibid.*, n° 144.
3. *Ibid.*, n° 118.
4. *P. C.*, fos 93v, 114, 190-190v, 200v, 390, 394. Cf. A. R., *Scritture originali...*, p. 261, témoignage du cardinal Bandini.
5. *P. C.*, f° 382.
6. *Ibid.*, fos 388-388v.
7. *Ibid.*, f° 441.
8. Dans la dédicace au lecteur chrétien du *De bono senectutis* : « ... In quo (Philippe) denique sapientiae, religionis, ac pietatis exempla cum summa mansuetudine, hilaritate, ac Christiana simplicitate coniuncta, tam copiose effulgent. »



Il est facile maintenant de définir la piété de Philippe. On ne s'étonnera pas si nous l'appelons une piété sentie, affective. Des trois facultés de l'âme, intelligence, cœur, volonté, c'est le cœur qui y prend la plus grande part. L'âme ne se tient pas de longs discours. De brèves exclamations, des oraisons jaculatoires, tout imprégnées de tendresse, voilà où elle se porte sans attendre. Une nuit où Philippe était malade à San Girolamo, Gio. Antonio Luccio, qui le veille, l'entend prier la Madone; Philippe, oubliant qu'il y a quelqu'un dans sa chambre, parle tout haut et il adresse à la Vierge, pour lui recommander ses fils spirituels, « des paroles si caressantes qu'on eût dit qu'il la voyait devant lui [1] ». Ainsi doit-il prier toujours. Sa prière se concrétise en formules qu'il savoure mot par mot. Il a condensé l'*Ave Maria* en un simple texte : « Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi. » Il trouve la prière plus émouvante dans ce raccourci. Tous les mots portent. On dit « Marie » : la Madone aime qu'on l'appelle par son nom. On dit « Vierge et Mère de Dieu » : elle se plaît à entendre ses titres glorieux. On dit « Jésus » : « le nom de son Fils, expliquait-il, a le pouvoir d'attendrir son cœur » [2]. Dans un chapelet de son invention, cette unique formule, amoureusement répétée, remplaçait les *Pater* et les *Gloria* comme les *Ave*. Mais le chapelet se disait encore avec d'autres prières, *Deus in adiutorium meum intende* ou *Maria mater gratiae mater misericordiae* ou *Jesus sis mihi Jesus* [3]. Dans cette dernière on imagine avec quelle force d'émotion Philippe devait insister sur les deux « Jesus ». Il avait fait mettre certains textes en musique pour en souligner le sens touchant et on les chantait à l'Oratorio, tel le distique : « Je suis mort pour toi, tant je t'aimais. Et toi, avec tes péchés, tu me fais mourir [4]. » En somme, la prière qui paraît avoir été familière à Philippe et qu'il a recommandée à ses disciples [5], est une prière vocale, mais si chargée de sentiment que l'âme ne peut pour ainsi dire avancer et qu'elle s'en tient à quelques mots expressifs, quitte à les reprendre et à les reprendre encore avec une ferveur croissante. Les mots servent

1. *P. C.*, f° 310. Gio. Antonio Luccio a raconté le fait à l'Abbé Crescenzi qui en témoigne.

2. *Ibid.*, f° 190v. Cf. *ibid.*, f° 653; et A. R., *Alcuni ricordi...*, n° 103.

3. *P. C.*, f° 653.

4. Bibl. Vall. *O.* 58, *op. cit.*, f° 388v : « Per te son morto che tanto t'amai. Et tu peccando pur morir me fai. »

5. Outre les références de plus haut, cf. *P. C.*, f° 20; et A. R., *Alcuni ricordi...*, nos 71, 72, 75.

seulement à déclencher la vibration profonde de l'âme. Il nous reste une liste de ces formules suggestives d'émotions : Philippe les a prononcées mille fois lui-même; elles ont été conservées par Francesco Zazzara à qui il les enseigna [1]. A-t-il jamais supposé qu'on pourrait les réciter d'une suite, encore que, derrière leur désordre logique, il semble qu'un « ordre du cœur » n'en soit pas absent ? Plus probablement ce n'est pas lui qui en a constitué le recueil. Elles lui venaient sur les lèvres, tantôt l'une, tantôt l'autre, et il concevait que ses disciples les emploieraient comme lui, suivant leurs besoins ou suivant leurs goûts spirituels. Comment clore ce livre où l'on a essayé de le dépeindre, mieux que par la citation de ces textes entrecoupés qui semblent encore tout palpitants de son amour ? Quel récit de sa vie, quel exposé de son esprit vaut cette quintessence nue de sa prière et de son âme ?

« Prières que m'enseigna le Bienheureux Philippe Néri, mon père spirituel, quoique j'aie toujours été un fils indigne, indocile et orgueilleux. Il m'a recommandé maintes fois de dire en guise de chapelet, c'est-à-dire au lieu de *Pater* et d'*Ave*, l'une ou l'autre de ces oraisons jaculatoires que ledit Père prisait au plus haut point :

1. *Deus in adiutorium meum intende, Domine ad adiuvandum me festina* [2].
2. *Quando te diligam filiali amore* [3] ?
3. Quand t'aimerai-je d'amour filial ?
4. Mon Jésus, je voudrais bien t'aimer.
5. Mon Jésus, ne te fie pas à moi.
6. Mon Jésus, je te l'ai dit, si tu ne m'aides pas, je ne ferai jamais de bien.
7. Je te l'ai dit, que je ne te connais pas.
8. Mon Dieu, je voudrais apprendre le chemin pour aller au ciel.
9. *Sancta Trinitas, unus Deus, miserere mei* [4].
10. Je te cherche et je ne te trouve pas : viens à moi, mon Jésus.
11. Ne te fie pas à moi, mon Jésus, parce que je ne ferai jamais de bien.
12. Je te l'ai dit, je ne ferai jamais de bien, mon Jésus, à moins que tu ne m'aides.

1. A. R., *Memorie del P. Francesco Zazzara*, fos 35-39.
2. Mon Dieu, venez à mon aide; mon Dieu, hâtez-vous de me secourir.
3. Quand t'aimerai-je d'amour filial ?
4. Sainte Trinité, Dieu un, ayez pitié de moi.

13. Je ne te connais pas encore, mon Jésus, parce que je ne te cherche pas.
14. Si je te connaissais, je me connaîtrais aussi moi-même, ô mon Jésus.
15. Madone bénie, faites-moi la grâce de me souvenir toujours de votre virginité.
16. Que la Madone ne m'aide-t-elle, que fait-elle ?
17. Que pourrais-je faire, mon Jésus, pour faire votre volonté ?
18. Que pourrais-je faire, mon Jésus, pour vous plaire ?
19. Je ne t'ai jamais aimé et je voudrais bien t'aimer, mon Jésus.
20. Si tu ne m'aides, je tomberai, mon Jésus.
21. Que ferai-je si tu ne m'aides pas, mon Jésus ?
22. Si tu ne m'aides pas, je suis perdu, mon Jésus.
23. *Domine, vim patior, responde pro me* [1].
24. Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi.
25. Je voudrais t'aimer, mon Jésus, et je ne trouve pas le chemin.
26. Si j'avais fait tout le bien du monde, aurais-je fait chose qui compte, mon Jésus ?
27. *Jesus sis mihi Jesus* [2].
28. *Doce me facere voluntatem tuam* [3].
29. *Fiat voluntas tua, sicut in caelo et in terra* [4].
30. *Ego sum via, veritas, et vita, dixit Dominus* [5].
31. Je ne t'aimerai jamais, si tu ne m'aides pas, mon Jésus.
32. Je ne veux faire autre chose que votre très sainte volonté, mon Jésus.
33. Tranchez mes entraves, si vous voulez m'avoir, mon Jésus.
34. Je voudrais te servir, mon Jésus, et je ne trouve pas le chemin.
35. Je ne te connais pas, mon Jésus [6].
36. *Spiritum rectum innova in visceribus meis* [7].
37. *Tui amoris in me ignem accende* [8].
38. Je voudrais faire le bien, mon Jésus, et je ne trouve pas le chemin.

1. Seigneur, je souffre violence, soyez mon garant.
2. Jésus, soyez pour moi Jésus.
3. Apprenez-moi à faire votre volonté.
4. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.
5. Je suis la voie, la vérité et la vie, a dit le Seigneur.
6. A partir d'ici la numérotation des textes diffère de celle de l'original, parce qu'on ne tient pas compte de redites qui ont été barrées.
7. Créez au-dedans de moi-même un esprit droit.
8. Allumez en moi le feu de votre amour.

39. *Assumpta est Maria in caelum, gaudent Angeli* [1].
40. *Adauge mihi fidem, o bone Jesu* [2].
41. Je voudrais te trouver, mon Jésus, et je ne trouve pas le chemin.
42. Je ne t'aime pas et je voudrais bien t'aimer.
43. Je ne peux pas faire de bien, si tu ne m'aides pas, mon Jésus.
44. Je me défie de moi-même et je me confie en toi, mon Jésus.
45. Faites-moi la grâce, mon Jésus, de ne pas vous aimer par crainte, mais par amour.
46. Je voudrais faire ta volonté, mon Jésus.
47. *Omnis vallis implebitur, et omnis mons, et collis humiliabitur* [3].
48. « Le Verbe s'est fait chair » pour nous délivrer de la chair.
49. « Ils manquent de vin », c'est-à-dire de l'Esprit.
50. Vierge et Mère.
51. *Ne nos inducas in tentationem* [4].
52. Je ne sais plus que faire ni que dire, si vous ne m'aidez pas, mon Jésus.
53. *Domine ne te abscondas mihi* [5].
54. Au nom de votre sainte Passion, « veuillez, Seigneur, ne vous souvenir pas de mes iniquités [6] ».

---

1. Marie a été enlevée au ciel, les Anges se réjouissent.
2. Augmentez ma foi, ô bon Jésus.
3. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline nivelée.
4. Ne nous induisez pas en tentation.
5. Seigneur, ne vous cachez pas à moi.
6. Ce dernier texte a été ajouté par une autre main. Il existe dans le texte dicté par Francesco Zazzara pour le Procès de canonisation.

INDEX

des principaux noms de personnes

et de quelques noms de lieux cités dans cet ouvrage

M

N

O

P

T

V

Z

CORRIGENDA

Page	59,	note 1 :	*ajouter :*	Cf. A. R., *Scritture originali...*, f° 266^{v}.
—	—		*ajouter :*	note 1 bis. GALLONIO, *Vie*, année 1550.
—	79,	note 4 :	*au lieu de :*	f° 536; *lire :* f° 531.
—	83,		*au lieu de :*	note 12; *lire :* note 11.
—	84,	note 2 :	*au lieu de :*	19 janvier; *lire :* 29 janvier.
—	112,	— 3 :	—	f°s 369-569^{v}; *lire :* f°s 369-369^{v}.
—	122,	— 2 :	—	t. 220; *lire :* t. 221.
—	123,	— 3 :	—	note 2; *lire :* p. 122, note 4.
—	—	— 4 :	—	Cf. décret de la note 1; *lire :* Cf. décret de la note 3, p. 122.
—	164,	27e ligne :	—	aux prédications; *lire :* aux prédictions.
—	168,	note 3 :	—	p. 696; *lire :* p. 686.
—	202,	35e ligne :	—	1561; *lire :* 1562.
—	–	note 4 :	—	f° 63^{v}; *lire :* f° 45.
—	226,	— 7 :	—	*S. Caterina da Ricci; lire : S. Caterina de' Ricci.*
—	247,	— 1 :	—	p. 83; *lire :* p. 85.
—	392,	— 3 :	—	I, l. III, c. III; *lire :* II, l. I, c. II.
—	476,	— 3 :	—	f° 968; *lire :* f° 963.
—	502,	— 8 :	*ajouter :*	f° 476.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER DE LA IIIe ÉDITION
PAR LÉPAGNEZ POUR LA FÊTE DE
SAINT PHILIPPE NÉRI
LE VINGT CINQ MAI
M.CM.XXIX
A DIJON



